THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

054
ME
v.134

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

MAY 27 1965

OCT 31 1968

L161—O-1096

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT TRENTE-QUATRIÈME

Juillet-Août 1919

Juillet-Août 1919 — Tome CXXXIV

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

054
ME
V.134

LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO
ORONTO

EN MARGE
DE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

—

Dans l'exposé que j'ai fait, il y a quelque temps, dans le *Mercure de France* (1), de l'état actuel de la littérature aux Etats-Unis, mon but principal était d'offrir un tableau d'ensemble de la vie littéraire. J'ai donc évité autant que possible tous commentaires ou réflexions d'un ordre général portant sur les conditions dans lesquelles se développe cette vie littéraire. Je vais aujourd'hui en présenter quelques-unes en guise de notes complémentaires.

En Angleterre il existe pour l'écrivain, comme récompense, en dehors de ce que lui rapporte la vente de ses livres, des ordres de chevalerie, l'Ordre du Mérite et quelquefois la pairie; en France, il y a l'Académie et diverses décorations. En Amérique il n'y a rien de semblable. Autrefois, des postes diplomatiques et consulaires étaient parfois donnés aux hommes de lettres : Washington Irving et Lowell furent ambassadeurs; Hawthorne et Bret Harte remplirent des postes consulaires. De nos jours, les grands industriels, les hauts financiers, les avocats réputés et leurs femmes se sont rendu compte des avantages sociaux qu'offrent de telles situations diplomatiques, aussi ne sont-elle que très rarement dévolues aux écrivains de carrière. Il est difficile de dire si le pays y gagne

(1) Voy. *Mercure de France* du 16 janvier.

450475

ou non ; il est fort probable que cela revient au même. De nombreux écrivains pensent qu'il serait bon que les Etats-Unis aient un système de pensions comme il en existe en Angleterre pour les écrivains malchanceux et pauvres. Cela montrerait de la part du pays quelque velléité de protéger la littérature nationale. La dignité et la propre estime de l'écrivain qui en profiterait seraient respectées, comme il arrive en Angleterre où le fait de recevoir une pension de l'Etat est considéré comme un honneur. Mais, en Amérique, une telle innovation demanderait, de la part de ceux qui font les lois, un tout autre état d'âme et d'esprit. Si l'on posait la question à un membre quelconque du Congrès à Washington il y aurait toutes les chances pour qu'il réponde :

Un homme qui désire une pension ne peut valoir grand'chose comme auteur. Pourquoi ne peut-il gagner de l'argent ?

Néanmoins, pour prendre un exemple parmi tant d'autres, une pension n'aurait-elle pas changé la vie d'Edgar Allan Poe qui essaya, mais en vain, d'obtenir un petit emploi des douanes à Philadelphie ? Ses désappointements et ses désespoirs au sujet de ce méchant petit emploi, qu'il décrivit dans ses lettres à son ami Thomas, sont tout ce qu'il y a de navrant à lire.

Il y a quelques années, à New-York, un écrivain, qui fut à la fois poète et critique dramatique, se trouvant sur la fin de ses jours dans la plus grande détresse, ses amis ne conçurent rien de mieux que d'organiser à grand fracas et à coups d'annonces une représentation théâtrale à son bénéfice. Il est facile de voir combien il aurait mieux valu pour sa dignité personnelle que le gouvernement fédéral eût pu le faire bénéficier d'une pension en reconnaissance de ses services.

Mais pour cette réforme, comme pour tant d'autres, il faudrait que le peuple américain ait pleinement conscience de l'existence d'une littérature américaine et de son intérêt à la protéger. Pour le moment il n'en est pas ainsi. L'écrivain américain doit lutter contre toute l'Europe, et surtout contre l'Angleterre. La valeur moyenne de la production de romans et de poésies en Amérique est supérieure à la production en Angleterre ; mais il ne semble pas que les Américains pensent ainsi. On peut dire que les Anglais, H. G. Wells et John Masefield,

sont plus lus en Amérique qu'aucun romancier ou poète américain. Aux Etats-Unis, les écrivains qui maintiennent leur position contre les étrangers sont les auteurs humoristiques qui emploient le dialecte américain, parce que la conception américaine de ce qui est drôle est entièrement différente de la conception anglaise. Ce que les Américains trouvent amusant dans les jeux d'esprit anglais, c'est que les Anglais les prennent pour des jeux d'esprit. Mais dans toutes les autres branches de la littérature, la concurrence anglaise a de tout temps existé, et il y a toujours eu, depuis que l'Amérique se considère une nation, quelques écrivains américains qui ont été jaloux de cette concurrence : Thoreau, par exemple, protesta contre elle. En 1849, Poe écrivait à Thomas :

En vérité, les Bostoniens, en tant que race, sont de beaucoup inférieurs dans tout ce qui demande autre chose que du talent à n'importe quelle autre race du continent de l'Amérique du Nord. *Ce sont décidément les plus serviles imitateurs des Anglais que l'on puisse concevoir.* Cela me rend furieux chaque fois que j'y pense.

Aujourd'hui, ce ne sont pas seulement les Anglais. L'Amérique abonde en livres européens traduits de toutes les langues. Ce qui paraît curieux, c'est que les Américains accepteront certaines choses d'écrivains étrangers qui ne les auraient en rien intéressés et même auraient pu les choquer, si elles avaient été écrites par un Américain. *Jude the Obscure*, de Thomas Hardy ne serait pas accepté de beaucoup d'Américains s'il avait été écrit par un Américain et si l'intrigue se passait à Vermont ou au Connecticut. La *Sanine* d'Artzybacheff a été beaucoup lue en Amérique, mais qui aux Etats-Unis voudrait lire une *Sanine* américaine ? Le fait que la majorité des Américains continue de considérer la littérature américaine comme quelque chose de subalterne est prouvé par leur attitude à son égard. L'histoire littéraire américaine n'est pas traitée sérieusement dans nos collèges et dans nos universités.

§

Depuis la publication ici même de mon dernier article sur la littérature américaine certaines personnes, qui ont des relations parmi les nombreux Américains actuellement en France, m'ont laissé entendre que la plupart des noms que

je mentionne, sont inconnus des Américains éminemment intelligents qu'ils fréquentent, et qu'ils prennent, quand on leur en parle, un certain air qui laisse penser que c'est moi qui ai inventé Thoreau, Ambrose Bierce, Fitz James O'Brien, et le reste. Mais il s'agit de comprendre les Américains. La grande partie du peuple américain n'a pas ce sentiment qu'une littérature existe dans son pays, que l'on rencontre en France chez l'homme et la femme d'une culture aussi modeste soit-elle. Un grand nombre se contente de l'aliment intellectuel que leur fournissent les magazines et les journaux. Quand ils vont à la bibliothèque municipale choisir un livre, s'ils prennent un roman américain, ce n'est pas parce qu'il est américain, mais parce que c'est le roman en vogue. Il se peut aussi bien que ce roman en vogue soit anglais ou traduit d'une langue étrangère. Je dois dire que très peu de romans américains ont été aussi lus ces deux dernières années aux Etats-Unis que la traduction du *Feu*. Vous trouverez plus d'Américains qui ont lu Barbusse que vous n'en trouverez qui ont lu Hawthorne. Si vous poursuivez vos recherches avec méthode, vous êtes sûr de rencontrer un grand nombre de personnes qui connaissent les écrivains anglais : Kipling, Wells, Barrie, et n'ont jamais lu une ligne de Poe ou d'Howells ; il en est de même parmi les éléments les plus cultivés de la population.

Sans aucun doute, la raison ultime pour laquelle une nation aime sa littérature et respecte ses écrivains, c'est que sa langue, qui lui appartient au même titre que son propre sang, est conservée et ennoblie par ses écrivains. Dans un de ses récents discours M. Raymond Poincaré, parlant de l'importance de sa littérature pour un État, ne citait-il pas justement cette pensée de Rivarol que, si la France cessait de produire des œuvres littéraires de premier ordre et si les Esquimaux donnaient au monde douze maîtres écrivains, il faudrait bien reconnaître la langue des Esquimaux supérieure au français.

Or, les Américains n'ont pas de langue leur appartenant en propre ; la leur est venue d'Europe, et cette langue, en tant que langage parlé, est, pour le moment, à un état fluide, je dirai même à un état de désintégration, qui peut en définitive aboutir à une langue littéraire spéciale. Jusqu'ici, elle

diffère de l'anglais d'Angleterre comme en diffère l'anglais parlé en Australie et dans les autres colonies britanniques. Alors ?...

Cependant, on aurait tort de croire, comme on le fait parfois, que le goût littéraire américain est identique au goût anglais. Une femme de lettres, romancier du commencement du XIXe siècle, qui est considérée en Angleterre comme un classique et qui y est très aimée et respectée, c'est Jane Austen. Or, ses livres ne sont pas du tout lus en Amérique. Mark Twain ne disait-il pas :

Il est difficile de défendre Jane. Comment firent-ils pour la laisser mourir d'une mort naturelle ?

La réception que les Américains font à l'auteur anglais ou autre étranger visitant l'Amérique ne doit pas être prise dans un sens exagéré. Elle est due largement à la curiosité. Cela n'arrive que la première fois. Le poète anglais John Masefield fut littéralement assailli du matin au soir par ses admirateurs, la première fois qu'il vint aux Etats-Unis ; sa seconde visite passa presque inaperçue. Il en est ainsi de la plupart des célébrités étrangères, non seulement anglaises et non seulement les poètes. Un étranger distingué devient en Amérique un héros populaire, à condition qu'il n'y reste pas plus de trois mois.

On peut être surpris d'apprendre qu'en Amérique, pays essentiellement d'immigration, les éléments de la population non originaires de la Grande-Bretagne ne sont pas assimilés aussi vite que les étrangers dans beaucoup de pays européens. Très fréquemment, aux Etats-Unis, la famille européenne non anglo-saxonne change son nom en un nom à consonnance anglaise ; ainsi, dès qu'elle a adopté la langue américaine et le mode de vie du pays, la distinction se perd, car jusqu'à cette guerre on n'avait eu aucune curiosité pour ce qui était des ancêtres d'un individu citoyen des Etats-Unis. Mais si le nom demeure non anglais, la distinction porte jusqu'à la seconde, et souvent jusqu'à la troisième génération. Un des effets de la guerre sera probablement de rendre la vaste masse de la population qui n'est pas d'origine anglaise, y compris les noirs, plus agressive dans le main-

tien de ses droits comme population américaine et moins disposée à se laisser traiter en inférieure.

D'autre part, l'auteur américain qui vit en Europe et traite de choses européennes se trouve parfois définitivement séparé de l'Amérique, et c'est à peine si on le considère dans son pays comme un Américain. Quand je fis paraître, au moment de sa mort, un article sur le poète Stuart Merrill, je découvris qu'il était inconnu aux Etats-Unis, et les quelques personnes qui le connaissaient pour en avoir entendu parler le croyaient Français ; — il n'y a pas de doute qu'il l'était presque. Le fait que Merrill écrivit dans une langue inconnue de la majorité des Américains est une explication suffisante. Mais un écrivain de grand talent, peut-être la meilleure femme romancier que l'Amérique ait produite, Mme Craigie, qui prit le pseudonyme de John Oliver Hobbes, reste pour ainsi dire inconnue en Amérique et complètement ignorée de notre critique littéraire, — elle est cependant morte depuis quelques années, — pour la raison qu'elle vécut en Angleterre et que ses romans ont trait à la vie anglaise. Pourtant ses livres n'auraient pu être écrits par une Anglaise et, par la pensée et l'esprit même qu'ils expriment, n'auraient pu en réalité n'être écrits que par une Américaine. Elle emploie, de préférence, des tournures de phrases anglaises, comme le fit même Henry James. Cette différence de langue empêche de plus en plus l'auteur d'obtenir un grand succès en Amérique ; je ne parle pas de l'argot, mais de la différence dans le langage littéraire, une différence peut-être plus grande que celle qui existe actuellement entre le français du Canada et le français de Paris (1).

Je ne crois pas que les Américains s'intéressent beaucoup aux romans qui traitent des conditions domestiques en Amérique. Un livre américain concernant une certaine localité peut avoir du succès dans cette localité. Un roman dont l'intrigue se passe à Cape-Cod, par exemple, a des chances d'être lu par les habitants de Cape-Cod, ou tout au moins par ceux qui y vont l'été en vacances ; il se peut qu'un roman

(1) Ce sujet et ceux qui s'y rattachent sont traités d'une façon aussi complète que possible par le critique américain bien connu, H.-L. Menken, dans son récent ouvrage : *The American Language*. Non seulement les philologues, mais tous ceux qui s'intéressent au développement de la vie sociale aux Etats-Unis, trouveront dans ce livre un fonds inépuisable d'information.

sur Milwaukee soit lu par les habitants de Milwaukee, bien qu'il n'y ait là rien de certain. De tels ouvrages, si l'on veut qu'ils obtiennent quelque succès, doivent être écrits dans le genre comique. Toute tragédie manquerait invariablement son but, et même les gens du pays dont on parle ne pardonneraient pas à son auteur. L'écrivain américain qui tenterait de traiter les habitants, disons de Cape-Cod, à la façon dont Flaubert a traité ceux de Normandie ou Thomas Hardy ceux de l'ouest de l'Angleterre, ne serait guère encouragé à continuer, oh, que non! Le New-Yorkais préfère trouver sa tragédie ou son réalisme à Londres ou à Paris, ou à Simla, ou n'importe où, pourvu que ce ne soit pas à New-York ou à un jour de New-York. Les choses semblent moins sordides quand elles sont loin. Un chat crevé n'est pas tellement un chat crevé quand il est à la porte du voisin.

Il n'y a pas de doute que l'école du « Tout-en-beau » ne soit celle qui prévale aux Etats-Unis. Les livres qui sont « un sourire », « un rayon de soleil », livres faits pour « réjouir le cœur de l'homme fatigué par les affaires », — ceux-là sont l'appât que jettent les éditeurs à la foule. Mais est-ce bon pour la littérature d'une nation de rejeter résolument tout ce qui est laid, et désagréable, et douloureux? L'œuvre doit être vraie. L'Américain vous dira que l'on rencontre dans la vie de chaque jour tant de choses sales et détestables qu'il préfère, quand il ouvre un livre, être entraîné loin de tout cela, être amusé. Oui, si la mission de la littérature est seulement d'amuser. L'essentiel, c'est d'être vrai et l'on ne doit ni embellir ni assombrir démesurément le tableau. La personne qui pleure de tout est agaçante, mais rien n'est plus énervant que celle qui résolument rit de tout. Il y a le terme moyen, qui n'est pas gai, mais qui n'est pas non plus profondément triste. Les jours qui passent sans événements particulièrement joyeux ou tristes sont les plus nombreux, mais où sont les jours uniquement pleins de joies, de vraies joies, faits seulement de chance, de gâteaux et de sourires, ou de pleurs qui sont sur le point de tourner au rire, comme dans les livres « ensoleillés » américains? La vie de la plupart des habitants des grandes villes, en Amérique aussi bien qu'ailleurs, apparaît, quand on la regarde objectivement, horrible. Qu'y a-t-il de plus triste que les foules sombres qui vont tous les jours, tous les jours pendant des

années, par des passages souterrains à un labeur mécanique, chacun avec une âme, mais une âme si réduite, si terne, pas assez vivante parfois pour paraître dans les yeux !... Mais l'écrivain américain qui veut être populaire et gagner de l'argent avec ses écrits doit oublier tout cela.

Voici quelque autre chose dans le même ordre d'idées. Ce que j'ai dit dans mon dernier article des susceptibilités diverses que l'auteur américain doit ménager a donné lieu à quelques commentaires, ou tout au moins à quelque curiosité. Or, quand j'écris pour un public français, j'essaye de lui dire ce qu'il n'apprendra jamais des professeurs américains subventionnés qui viennent en France exprimer d'unanimes adhésions et sont reçus dans les milieux officiels. Ce sont certainement des hommes estimables, et l'on ne doute pas que tout le monde ne soit heureux d'avoir leur opinion sur Dante et Joachim du Bellay et que cela ne resserre les relations entre les deux pays. Mais ce n'est pas d'eux que vous apprendrez quelles sont les contingences au milieu desquelles l'auteur américain doit péniblement se frayer un chemin, ni quelles sont les réticences auxquelles il est astreint. Donnons un exemple. Un certain livre fut publié en France, il y a quelques mois, que beaucoup de personnes ont lu : *L'Immaculée*, d'Edouard Schneider. Je n'ai pas la prétention d'estimer la valeur de cet ouvrage, mais ce qui est pour le moins indéniable, c'est qu'il traite d'un sujet délicat avec beaucoup de tact. En France, un tel livre a la route ouverte ; on le juge seulement d'après ses mérites comme œuvre d'art. Il ne passerait pas ainsi en Amérique. Les catholiques soulèveraient des objections pour cette raison-ci, les protestants pour cette raison-là, et ceux mêmes qui ne professent aucune religion y trouveraient quelque chose pour effaroucher leur sentiment de la décence. On aurait certainement quelque difficulté à trouver un éditeur pour un tel livre et même, en admettant que l'auteur parvienne à le publier, mille et un obstacles se trouveraient plus ou moins sournoisement tendus sur sa route pour en arrêter la circulation. A tout prendre, M. Schneider a raison de se réjouir d'être Français. S'il était Américain *L'Immaculée* n'aurait jamais vu le jour, car si l'idée en était venue à un écrivain là-bas, il l'eût écartée résolument, sachant à l'avance tous les ennuis qu'il aurait avant d'arriver à publier son livre, et

que, même après sa publication, il se pourrait qu'un ordre de police vînt en prohiber la vente.

A première vue, il semble que le nouveau roman d'Abraham Cahan, — rédacteur en chef d'un quotidien israélite de New-York, — *The Rise of David Levinsky*, soit un livre d'exception pour cette censure sournoise. Ses qualités artistiques sont considérables, mais il est intéressant surtout, non pas comme œuvre d'art, — à ce point de vue non seulement *L'Immaculée*, mais beaucoup de romans américains lui sont supérieurs, — mais comme document social. C'est là un livre que doivent lire tous ceux qui s'intéressent au développement de la vie à New-York et dans les autres centres américains. A New-York l'influence israélite est très forte, certains diraient même qu'elle prédomine. M. Cahan ne se préoccupe pas de traiter ses coreligionnaires américains avec aménité. Si Spinoza revenait sur terre et s'intéressait aux Juifs de New-York il lui serait difficile d'en parler avec un détachement et une impartialité plus sévères. David Levinsky est l'homme d'affaires israélite américain, qui joue des coudes, d'une vulgarité outrageante, sans croyance et sans scrupules, qui a joint à sa ruse et à son astuce natives les pires traits des gentils américains qui l'entourent. Il reste au crédit du bon sens des Juifs américains de n'avoir en rien empêché la circulation d'une critique si lucide, et par certains côtés sans pitié, de leur race. On est cependant en droit de douter si ce même genre de livre écrit par un chrétien sur les Juifs de New-York aurait pu faire son chemin sans empêchements sérieux.

§

Deux noms, qui, dans mon article précédent, ont soulevé quelque intérêt, sont ceux des écrivains de contes et nouvelles : Ambrose Bierce et Fitz James O'Brien. Bierce a sa légende. On ne sait pas aujourd'hui d'une façon certaine s'il est vivant ou mort. S'il vit encore, ce doit être un vieillard. Il se battit pendant la Guerre civile américaine et c'est de là qu'il tira la matière de ses admirables histoires militaires. Il vécut plusieurs années en Angleterre. Voici la préface qu'il écrivit à son livre de contes, *In the Midst of Life* qui parut à San Francisco en 1891 :

Les principales maisons d'éditions des Etats-Unis lui ayant refusé

l'existence, ce livre a paru grâce à M. E. G. Steele, industriel de cette ville. En attestant la foi de M. Steele en son jugement et en son ami, il servira la principale et la plus noble ambition de son auteur.

On le perdit de vue pendant longtemps. Puis quelqu'un prétendit l'avoir rencontré, déjà vieux, en route pour le Mexique. Alla-t-il au Mexique et y mourut-il ? De toute façon il passe pour mort.

Son œuvre est encore peu connue de ses compatriotes, mais, en revanche, et surtout depuis qu'une nouvelle édition en parut à New-York, on en a fait des éloges immodérés. Mme Gertrude Atherton, romancier, déclare qu'il est le plus grand maître de langue anglaise que les Etats-Unis aient produit, à l'exception peut-être d'Henry James. Un autre critique maintient que dans le genre satirique Bierce est l'égal de Swift, de Pope et de Byron. Ecrire de telles choses, c'est perdre tout sens de la proportion et justifier les pires railleries à l'égard de la critique américaine. Comme écrivain de langue anglaise, Bierce est généralement inférieur aux Américains : Emerson, Thoreau, Hawthorne. Il lui manque cette magie poétique dont Poe pouvait revêtir sa prose quand il voulait ; il ne put jamais s'approcher de cette langue majestueuse du « Silence » et de la « Eleanora », ni du noble chant d'orgue qui commence le « Fall of the House of Usher ». L'anglais de Bierce manque de distinction. Il ne peut sembler bon qu'à ceux dont la lecture courante est celle des journaux et des magazines. Ses phrases sont démonétisées. Quant aux sujets, dix de ses contes tout au plus suffiraient à donner une idée de sa valeur. Le mettre avant Poe, comme le font quelques critiques, c'est lui faire du tort en suggérant des comparaisons fâcheuses. Une grande partie de la littérature imaginative d'aujourd'hui dérive de Poe : le roman policier, le roman pseudo-scientifique, le roman traitant de l'au delà, de la double personnalité, le roman d'aventures. Les contes et nouvelles de Bierce appartiennent à deux catégories, les contes militaires et les autres. Pour ceux-ci sa méthode est plutôt monotone. Il abuse du thème de l'homme qui tue une femme par jalousie et est ensuite hanté par son image ; cependant, il en tire souvent d'étranges et terribles effets. Il y a chez Bierce un côté Grand Guignol, et ceux qui écrivent pour ce genre trouveraient dans ses contes de nombreuses

idées. Dans ce qu'il a de mieux, Bierce est l'égal de Poe dans son *Black Cat*; or, *The Black Cat* n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans Poe. Dans l'art de créer l'atmosphère d'un conte, je ne dirai pas que de Bierce est au-dessous de Poe, qui est sans égal, mais il est au-dessous de cet autre Américain, spécialisé dans la terreur, Fitz James O'Brien. Les réflexions générales de Bierce ne sont que des lieux communs, et parfois il lui arrive d'employer une manière mi-facétieuse qu'il peut avoir prise d'Hoffmann. Mais alors qu'Hoffmann réussit à en tisser la trame même de son conte, Bierce, lui, n'y parvient pas, et le résultat c'est que nous le surprenons en train de grimacer derrière la scène aux effets qu'il produit. Cependant, il a ce pouvoir d'Hoffmann d'évoquer les milieux placides et somnolents des mystères et des horreurs abominables et souvent inexpliqués.

Ceux qui désirent comparer la méthode de Bierce à celle d'écrivains français peuvent mettre côte à côte *A Horseman in the Sky* et *Matteo Falcone* de Mérimée; *The Man and the Snake* et *Catalina* de Villiers de l'Isle-Adam. Les contes sont différents et il n'y a rien qui indique dans ceux de Bierce qu'il ait lu l'un ou l'autre des contes français. Mais les thèmes sont les mêmes, et l'on y trouve la même rapidité de narration. L'écrivain français duquel Bierce s'approche le plus est Maupassant. Il se peut qu'il l'ait lu. Il n'avait pas en lui de quoi écrire *Monsieur Parent* et ses expériences ne lui donnèrent pas *Bel Ami;* en somme, ce n'est pas un écrivain aussi important que Maupassant. D'autre part, alors que Bierce fait de temps à autre des fautes de goût, il manque entièrement de cette vulgarité spéciale d'un homme endimanché et fumant un énorme cigare d'une grosse main couverte de bijoux qu'il arrive parfois de ressentir péniblement en lisant Maupassant. Pour les scènes qui se passent en Californie et chez les mineurs, peut-être Bierce a-t-il pris quelques idées de son confrère américain, Bret Harte. Bierce n'est cependant jamais sentimental; il n'est pas non plus très tendre ni très humain. Sa satire et son ironie ignorent la pitié.

Fitz James O'Brien n'a pas de légende. Il est trop obscur : on ne s'intéresse pas suffisamment à lui en Amérique pour faire les frais de lui en bâtir une. A l'exception d'une nouvelle, *The Diamond Lens*, aucun de ses écrits n'a paru dans une

édition moderne. Il vécut à New-York ce qu'on appelle communément une vie de bohême. Quand la guerre civile éclata, il s'engagea comme volontaire dans l'armée de l'Union et fut tué à l'âge de trente-quatre ans. J'ignore où il est enterré, mais sans doute le sait-on. Sur peu de gens on peut faire avec plus de justesse cette réflexion mélancolique que les événements de sa vie ont été diversement relatés, et tout ce que l'on peut en dire avec certitude, c'est qu'il était pauvre.

Il a dû lui arriver souvent, en effet, d'être dans une misère noire, mais il semble bien qu'il ait eu un de ces tempéraments changeants et insouciants, avec un fonds de franche gaîté à toute épreuve. On raconte de lui qu'une nuit, en compagnie d'un autre bohême, un docteur écossais, ils se trouvèrent tous deux dans une telle pénurie qu'ils se virent obligés de partager le même lit. Pour passer le temps ils entamèrent une longue discussion sur les mérites relatifs de l'Ecosse et de l'Irlande, qui devint bientôt extrêmement violente. — Monsieur, s'écria le docteur écossais, « je considère ce que vous dites comme une insulte personnelle. — « Très bien, Monsieur, répliqua O'Brien, très bien, vous savez où me trouver demain matin. Puis tous deux éclatèrent de rire.

On peut dire que ce ne sont pas les événements de la vie, mais la personnalité de celui qu'ils affectent qui les hausse jusqu'au tragique. O'Brien souffrit des mêmes tourments, sinon avec la même intensité, du moins dans la même ambiance que Poe; mais Poe apparaît comme une grande âme, solitaire et romantique, en guerre avec les dieux et le destin; il n'en est pas ainsi d'O'Brien. On pourrait de même comparer Baudelaire à Villiers de l'Isle-Adam, et cependant, pour ce qui est du côté véritablement concret de la pauvreté et de la souffrance, peut-être Villiers fut-il le plus éprouvé. Au point de vue littéraire, la supériorité d'O'Brien réside dans ses conceptions. Dans ses dénouements et la façon générale dont il traite son sujet il est inférieur à son ami, Thomas Bailey Aldrich, et à beaucoup d'autres de nos écrivains de contes.

O. Henry, le plus populaire des écrivains de contes et nouvelles que les Etats-Unis aient produits dans la dernière moitié du XIXe siècle et peut-être depuis qu'ils existent, était du Sud. Alors qu'il était employé dans une banque du Texas, il

détourna ou fit un mauvais usage des fonds qui lui étaient confiés, et, quand la faute fut découverte, il se sauva dans l'Amérique du Sud. Il revint, se remit entre les mains de la justice et resta quelques années en prison. Depuis, on a prétendu que le jugement qui le condamna était faux. Une fois en prison, il se mit à écrire quelques contes et les envoya aux revues et journaux sous divers noms d'emprunt, dont celui de O. Henry, qu'il conserva et sous lequel il devint célèbre. Son véritable nom était Taylor. Il vécut ensuite à New-York, où il fut très recherché des éditeurs de magazines; il écrivit plusieurs centaines de contes, et doit avoir fait beaucoup d'argent. Son succès est dû à un mélange adroit de pseudo-réalisme et de sentimentalisme bien connu en Europe. Peut-être *La Vie de Bohême* de Murger, quelques poèmes de Béranger et de François Coppée et quelques-uns des contes d'Alfred de Musset sont-ils les meilleurs exemples dans ce genre en France. C'était cependant la première fois que l'on appliquait ce genre littéraire à la petite bourgeoisie de New-York. La petite sténographe en rentrant chez elle par le métro aime à penser au pauvre jeune homme qui vit dans les combles de sa maison. Elle en est éprise et songe que peut-être un jour il se révélera fils de millionnaire, brouillé avec ses parents, comme dans les contes d'O. Henry...

Il a une façon admirable de dire un conte pour un magazine à centaines de mille de lecteurs,— une sorte de public qui ne se soucie guère des approches, du style, de la logique ou du raisonnement, et ne désire qu'une chose : le cœur de l'anecdote à nu. O. Henry plonge tête basse dans l'anecdote et le dialogue commence presque de suite. Cela est fort bien dans un magazine acheté pour être lu à la hâte et plus ou moins distraitement ; quand on retrouve ces contes rassemblés en un volume, ils ne semblent pas si bien. Ce fut là une des méthodes de Maupassant et peut-être O. Henry s'inspira-t-il de lui; cependant, en France, où le conte pour journaux était avant la guerre une véritable institution, il ne manquait pas d'écrivains pour user de cette manière de procéder. Les amis d'O. Henry avaient l'habitude de le comparer à Maupassant ; il semble qu'il en était très offensé. J'ai lu quelque part cette phrase de lui :

Je hais qu'ils me comparent à Maupassant. Maupassant était

dégoûtant. Quant à moi, je n'ai jamais écrit une ligne qui puisse faire rougir une jeune fille.

Si O. Henry avait eu le pouvoir d'écrire quelque chose qui vaille *Boule-de-Suif* ou *la Maison Tellier* il se serait trouvé des Américains pour ne pas se préoccuper s'il y avait de quoi faire rougir quelqu'un. Il est vrai qu'il n'aurait pas trouvé d'éditeur pour de tels contes en Amérique. J'attends avec curiosité qu'un Américain ose écrire un roman dépourvu de toute sentimentalité, avec cette crâne franchise que Maupassant aurait eue, sur les véritables expériences du soldat américain en France. J'imagine qu'il me faudra patienter longtemps encore.

Puisque je parle des écrivains américains de contes et nouvelles, je ne me pardonnerais jamais d'omettre Frank. R. Stockton, vrai maître du fantastique, et George W. Cable, qui a décrit la vie des créoles de la Louisiane dans de très jolies nouvelles.

§

Henry David Thoreau, dans un essai intitulé « Walking », une de ses œuvres les plus originales écrivait :

L'Ouest se prépare à ajouter ses fables à celles de l'Est. Peut-être, lorsque dans le cours des âges la liberté américaine sera devenue une fiction du passé, comme elle est, jusqu'à un certain point, une fiction du présent, les poètes du monde entier s'inspireront-ils de la mythologie américaine.

Entre temps, tout en préparant des matériaux aux poètes du monde, l'Amérique arrivera-t-elle à avoir une littérature qu'elle puisse appeler sienne ? Aucun pays n'a jamais cultivé un grand art, littéraire ou autre, sans que l'art n'y soit élevé au rang des occupations les plus sérieuses. Or, on ne peut pas dire qu'en Amérique la carrière d'un poète ou d'un romancier soit prise au sérieux, c'est-à-dire pour ce qu'elle vaut en soi. Beaucoup d'Américains considèrent que d'écrire des vers et des nouvelles pour magazines, ce n'est pas là le travail d'un homme. Un tel auteur est considéré par son entourage comme un homme qui veut éviter de faire un travail sérieux ; il s'en trouve gêné. Il n'est pas non plus très respecté, et, ce qui est pis, c'est qu'il n'a pour lui-même qu'un respect mal assuré. Qu'arrive-t-il ? Il suit le marché, il déploie toute son

énergie à faire de l'argent. Il sait que le jour où il pourra déclarer que ses écrits rapportent tant de milliers de dollars par an, comme s'il tenait une épicerie ou un établissement de pompes funèbres prospère, ce jour-là il sera respecté. C'est ainsi que l'art littéraire tourne à l'art de faire des affaires, comme le montre bien la phrase que je viens d'employer — suivre le marché.

La plupart des écrivains américains d'aujourd'hui sont franchement arrivistes. Ils sont obligés de l'être. Edgar Allan Poe écrivait dans une de ses lettres que l'Amérique était entre tous les pays du monde celui où être pauvre c'était être méprisé. Il n'en est probablement pas de même aujourd'hui et sans doute d'autres pays surpassent en cela l'Amérique. Mais le ton aux Etats-Unis c'est : arriver. Vous devez réussir ou disparaître, en littérature comme en toute autre chose. Il doit en être ainsi tant qu'il y aura des hommes pour penser que d'aller à un bureau ou à une boutique, tous les jours, et concentrer son esprit et ses efforts sur la chose la plus dégradante, tirer de l'argent des autres, c'est une carrière autrement plus noble et plus honnête que de s'asseoir aux heures ensoleillées en plein air, dans un champ ou dans un parc, parmi les arbres et les oiseaux, pour écrire des vers. Ils sont peu nombreux les auteurs américains qui ont eu le courage, comme Thoreau et Whitman, de maintenir la supériorité de leur oisiveté. De plus, si l'auteur américain n'a pas une incapacité constitutionnelle à faire de l'argent, — chose rare : il n'a guère le temps d'être oisif, — il passe à son bureau des heures établies à l'avance tout comme un agent d'assurances. Dans certains états de l'Union, depuis le début de la guerre, on a institué une loi visant tous les gens trouvés oisifs aux heures de travail ; on les oblige à s'occuper dans un bureau ou une usine. Walt Whitman et Thoreau n'auraient pas manqué de la trouver plutôt forte.

Après tout, l'auteur américain, dont le but est de réussir matériellement, doit avoir de fortes raisons pour regretter de préférer la carrière des lettres à celle des affaires, car l'argent que peut faire un auteur qui a du succès, autant cela soit-il, n'est rien auprès de la fortune que fait un homme d'affaires modérément chanceux. De nos jours il n'existe aucune récompense pour le dédommager. Tout ce qu'il peut obtenir est dévolu,

dans une mesure autrement considérable, aux gros financiers. Oui, cette sorte même de renom qui va au millionnaire et à l'aviateur ignore l'écrivain. Qu'un financier, dont la réputation est répandue dans les deux mondes et un écrivain américain, dont les ouvrages sont connus, entrent, chacun par une porte, dans un restaurant mondain : de quel côté, pensez-vous, le public tournera-t il la tête ? La seule supériorité matérielle que peut obtenir l'auteur américain, s'il le désire, c'est, dans une certaine mesure, la libre disposition de son temps. Mais l'auteur qui vise au succès d'argent doit travailler régulièrement à son bureau plusieurs heures par jour...

L'indifférence de la grande majorité du public américain à la littérature américaine n'implique d'aucune façon qu'il soit indifférent à l'instruction qui est offerte dans les collèges et dans les universités. Dans aucun autre pays l'éducation scolaire n'est plus largement offerte à tous et mieux organisée, et nulle autre part toutes les classes de la population n'y sont plus avides d'en profiter. Le rêve de la jeune Amérique, jeunes gens et jeunes filles, c'est de « recevoir une éducation », comme on dit là-bas. On les croirait persuadés que dans l'instruction donnée par les collèges réside quelque pouvoir magique destiné à devenir dans la vie une aide incalculable. Certes, ils sont loin de réaliser que la seule instruction qui compte, c'est l'instruction qu'un homme a le pouvoir de se donner à soi-même, et c'est là un don aussi arbitraire que celui du poète. Il arrive parfois d'entendre un homme d'affaires chanceux s'écrier : « Ah, si j'avais seulement reçu de l'instruction ! » Cette instruction, pense-t-il, l'aurait aidé à prospérer encore davantage ; — elle aurait pu gêner sa réussite. Thoreau eut le courage d'avouer qu'il ne tira rien de bon de l'Université Harward. Il écrivit :

On parle d'une société pour la diffusion des connaissance utiles. On dit que savoir c'est pouvoir, et un tas de chose comme cela. Ce que je désire voir, c'est une société pour la diffusion de l'ignorance utile, que j'appellerai « le beau sçavoir », un savoir utile dans un sens plus élevé. L'ignorance d'un homme peut être parfois non seulement utile, mais belle, alors que son savoir, comme on l'appelle, est souvent pire qu'inutile, sans compter qu'il est laid.

Mais Thoreau n'est en rien un auteur populaire.

§

Dans quelle direction la littérature américaine va-t-elle se développer ? Cette question semble d'une importance secondaire à côté de cette autre, d'une portée plus large, de savoir si le livre, qui n'est pas le livre technique ou scolaire, ne va pas graduellement cesser d'exister. En ce moment même, le magazine, avec ses contes, ses nouvelles, fait en Amérique une concurrence désastreuse au livre. L'auteur d'un livre suffisamment long demande trop aux hommes de notre époque, surtout à ceux des villes. Aller voir des peintures, c'est là une façon de passer agréablement un après-midi et dans un milieu qui plaît. Si l'on va écouter de la musique, ou bien au théâtre, on y trouve mêlés le plaisir de voir d'autres gens et d'en être vu, une douce sensation de bien-être et la faculté d'apporter juste autant d'attention à ce qui se passe sur la scène qu'on le désire. Mais un livre, aussi frivole soit-il, demande, quand on l'ouvre, de la solitude, une attention concentrée et la fatigue des yeux, et cela plusieurs heures par jour. Doit-on s'attendre à ce que les gens continuent à payer quatre francs pour subir tant d'austérité et de renonciation quand, pour la moitié, au cinéma le plus proche, ils peuvent suivre un roman sans fatigue, dans la société d'autres hommes et d'autres femmes, avec de reposants intervalles de conversation ?

VINCENT O' SULLIVAN.

L'EUROPE ÉCONOMIQUE

ET L'ERREUR NATIONALISTE

—

Qu'on suppose une seconde accompli par quelque baguette de fée le miracle suivant : l'Europe, ses frontières économiques tombées, ne faisant qu'un tout de l'Océan à l'Oural, de la mer du Nord à la Méditerranée, qu'en résulterait-il ?

Je n'hésite pas à répondre : après quelques crises partielles dues à la brusque rupture des barrières douanières qui faussent partout la loi des échanges, il s'en suivrait pour l'Europe entière une prospérité économique inconnue jusqu'ici.

Des économistes savants et consciencieux démontreront à l'aide de chiffres et de statistiques que je m'abuse et que la chute des barrières douanières amènerait des maux sans nombre. Mais les mêmes économistes démontraient non moins gravement, il y a quelque dix ans, qu'une grande guerre européenne ne pourrait se prolonger beaucoup au delà de trois mois. Nous sommes à une époque où les dogmes s'effritent et où la révision de certaines notions universellement admises s'impose.

Pour entrer dans une telle discussion, je m'autoriserai simplement de deux constatations qui peuvent donner à réfléchir.

La première a trait au passé. Qu'on se représente l'état des voies de communication, les procédés et la rapidité des transports dans la France du XVII^{e} siècle, et qu'on se souvienne de la grande prospérité qui suivit la suppression des douanes intérieures réalisée par Colbert.

Or, si l'on admet (ce qui est très inférieur à la réalité) que la rapidité et l'importance des transports se sont multipliées

dans la proportion de un à dix, on peut en conclure qu'en gros l'Europe d'aujourd'hui est dans une situation comparable à celle de la France d'alors. Des causes analogues, toutes proportions gardées, amèneraient des effets analogues. La réalisation du Zollverein allemand au milieu du xixe siècle offre du même fait un exemple plus moderne.

La deuxième constatation a trait au présent. La prospérité économique des Etats-Unis s'avère formidable. Or, leur superficie est comparable à celle de l'Europe, et ils ont comme en Europe des régions de grande industrie et d'autres dont la mise en valeur commence à peine. Leur Far-West pourrait être mis en parallèle dans une certaine mesure avec la région russo-balkanique chez nous. Il est permis de croire que si l'Europe n'avait pas d'histoire et que si les farouches antagonismes que l'on sait y étaient inconnus, l'absence du compartimentage douanier dans lequel nous végétons entraînerait un développement économique très supérieur à ce que peuvent imaginer les plus optimistes.

Avant d'aller plus loin, déblayons le terrain de deux questions connexes très importantes, la question de l'équilibre du budget des États et celle du protectionnisme.

La première est à envisager à part. Savoir si la suppression d'une frontière économique développe d'une façon générale la prospérité des pays qu'elle sépare, savoir d'autre part si cette suppression n'entraîne pas un déficit momentané dans les budgets des États intéressés, sont deux choses.

La question financière doit s'étudier en elle-même. Mais il est évident que gêner le développement de la richesse d'un Etat pour éviter la chute d'un droit douanier et un trou momentané dans un budget serait une politique digne de Gribouille. Pour accroître la richesse générale, un Etat n'hésite pas à entreprendre de grands travaux publics, routes, canaux, ports, qui grèvent lourdement les budgets présents au profit de l'avenir. Il est même prouvé que les Etats qui ont vu grand en pareille matière se sont plus approchés de la vérité économique que ceux qui se sont montrés trop timides ou trop soucieux des deniers publics. La suppression des douanes, à supposer qu'elle soit une cause de développement de la richesse générale, est à considérer comme une opération analogue : un manque de recettes actuel pour un bien futur.

D'ailleurs il ne saurait s'agir pour le moment d'une suppression complète des douanes, mais bien plutôt d'un *élargissement des frontières économiques*. Si un Etat A et un Etat B décident de former désormais une Union douanière, les ressources qu'ils tirent de leurs douanes extérieures subsistent. Seules disparaissent celles qu'ils tiraient de leurs échanges de l'un à l'autre. Le trou budgétaire à combler devient en pareil cas moins profond.

La deuxième question, plus délicate, est celle du protectionnisme. Un article, plusieurs articles n'épuiseraient pas le sujet. En ce moment surtout, en présence de nos industries détruites et à reconstituer, un certain protectionnisme s'impose. Mais je ne plaide pas ici pour le libre-échangisme intégral, qui sera peut-être la formule de l'avenir sans pouvoir être celle d'aujourd'hui, je plaide pour la réalisation de systèmes douaniers plus vastes que ceux que les hasards de la politique et des nationalités ont formés en Europe, lesquels systèmes pourront être protectionnistes s'ils y trouvent avantage. On peut être à la fois protectionniste et partisan d'une union douanière avec d'autres pays. Il est même évident qu'un protectionnisme outrancier est plus facile à réaliser par un bloc économique important, qui se suffit à lui-même grâce à la variété de ses ressources, que par un petit Etat isolé.

Ainsi déblayée, la question de l'élargissement des frontières économiques se présentera plus simple. Nous la poserons en ces termes :

1° D'une façon générale l'élargissement des frontières économiques est-il un avantage ?

2° D'une façon particulière un tel élargissement est-il à souhaiter pour la France actuelle ? Est-il possible ? Dans quelles mesures ? Avec quelles restrictions ? S'il est souhaitable et possible, quels courants d'idées, de sentiments ou d'intérêts peuvent s'y opposer ?

§

A la première question les faits répondent. D'une façon générale l'élargissement des frontières économiques est une source de prospérité. A tel point qu'on pourrait soutenir que les Etats font aujourd'hui la guerre plus pour des frontières économiques que pour des frontières politiques. L'Allemagne vaincue craint autant, sinon plus, un resserrement des pre-

mières que des secondes. Victorieuse, elle eût englobé dans ses frontières économiques non seulement la Belgique brutalement annexée, mais la Hollande, le Danemark, la Suisse, l'empire d'Autriche-Hongrie. L'Union douanière austro-allemande était à l'étude et d'un seul coup l'Allemagne faisait plus que doubler ses frontières. Elle les portait à Trieste et au Sud de la Serbie soumise à travers la Grèce impuissante jusqu'à Salonique probablement, aussi par la Bulgarie jusqu'aux portes de Constantinople. La Roumanie eût été invitée tôt ou tard à se fondre dans cet important système du Centre européen.

Si notre préparation à la guerre était loin d'être aussi poussée que celle de l'Allemagne, on peut dire que la différence est encore plus considérable en notre défaveur en ce qui concerne notre préparation à la paix. Avons-nous songé à un élargissement possible de nos frontières douanières ? — Et auquel ?

Il n'est pas douteux en tous cas qu'en thèse générale cet élargissement ne soit un bien. Tout le monde l'admettra facilement et j'aurais peur en insistant d'enfoncer une porte ouverte. Mais il ne s'agit pas de discuter théoriquement, et je voudrais montrer que cet élargissement des frontières économiques actuelles serait un bien tout spécialement pour la France d'aujourd'hui et par surcroît pour toute l'Europe.

Vis-à-vis du double bloc économique, industriel, financier que forment d'une part les Etats-Unis, d'autre part l'Angleterre et ses colonies, que représentent des nations d'Europe isolées telles que la France ou l'Italie ? Que représentent *a fortiori* les petites nations comme le Portugal ou la Belgique ? Si l'équilibre politique est nécessaire, croit-on qu'un certain équilibre économique ne soit pas lui aussi éminemment souhaitable ? Quand comprendrons-nous, peuples d'Europe, que nos intérêts sont solidaires et nos méfiances réciproques absurdes ?

Si l'Allemagne eût été victorieuse, l'union douanière de tout le centre européen, c'est-à-dire de plus de la moitié de l'Europe en population et en richesse devenait un fait. La France, démembrée de nouveau, eût été soumise à des traités de commerce équivalant à une véritable sujétion. L'Italie de même, si toutefois elle n'eût pas été absorbée tout uniment dans l'im-

mense Zollverein. L'unité économique de l'Europe continentale eût été virtuellement faite. Certes le poing de l'Allemand eût été dur, les peuples eussent souffert dans leurs sentiments et leur dignité, mais certes aussi la prospérité et la richesse de cet empire économique eussent été grandes. Cette vision d'avenir, ne l'oublions pas, a pu séduire certains neutres.

Nous savons et nous ne répéterons jamais assez qu'il est pour l'homme des biens supérieurs à la richesse et que nul n'accepterait la prospérité au prix de l'indépendance. Mais, nous qui avons, dans la grande guerre, au prix d'effroyables sacrifices, soutenu la cause de la liberté et de la dignité humaines, ne serions-nous pas capables de donner par surcroît à l'Europe haletante la prospérité économique qu'elle attend et dont elle a besoin pour relever ses ruines ? Ne serons-nous pas à la place des Allemands vaincus ce qu'ils rêvaient d'être à leur manière : des constructeurs de l'Europe nouvelle ?

Car ici le débat s'élargit, et à propos de cette question relativement aride de l'élargissement des frontières douanières, on est amené à jeter un coup d'œil sur l'ensemble de l'évolution européenne, et sur le courant profond qui, par delà les déchirements féodaux d'abord, religieux plus tard, nationaux aujourd'hui, entraîne sourdement, mais de façon continue notre continent vers une plus grande unité. Et à l'heure présente, où les querelles nationales sont plus violentes et les ambitions des jeunes ou vieux peuples plus irréductibles que jamais, il importe que des hommes au regard froid sachent retrouver sous le patriotisme sentimental et exaspéré des démocraties l'aspiration informulée des masses vers cette unité. Nietzsche eût dit à son surhomme, à propos de la reconstruction que tente en ce moment la Conférence de Paris : « Souviens-toi d'être un *bon Européen.* »

Nos hommes d'Etat siégeant à la Conférence sont de bons Français éprouvés. Ont-ils su être *aussi* de bons Européens ?

Ici, de peur que le lecteur ne se méprenne, je crois nécessaire une profession de foi. Je ne suis pas partisan des baisers Lamourette ni des réconciliations théâtrales. Il ne s'agit pas de traiter l'Allemagne à la façon dont on traite les enfants gâtés, à qui leurs parents répètent pour la centième fois : « Je te pardonne encore cette fois-ci, mais promets que tu ne recommenceras plus ! » Cette manière d'être dupe serait d'un

bien mauvais Européen, j'en appelle encore une fois à Nietzsche qui connaît bien le « plat pays de l'Europe » qu'est l'Allemagne. Non. L'Allemagne doit fournir toutes les réparations et garanties que nous sommes en droit d'exiger d'elle au nom même de la paix européenne.

Je crois seulement que la Société des Nations, belle et généreuse idée que nous devons adopter entièrement, ne sera viable que si l'Europe d'abord est viable. La Société des Nations resterait impuissante et inefficace en présence d'une Europe incohérente, anarchique ou divisée.

Je dirais donc volontiers à nos représentants : « Soyons bons Européens, parce que c'est la meilleure manière d'être bons Français. Et par surcroît, c'est probablement la seule manière d'assurer la viabilité de la Société des Nations. »

Certes, le point de vue national français et la question de nos frontières politiques ne sont pas à oublier. Mais ici nous avons les mains liées par les principes mêmes au nom desquels nous combattions. Nous ne pourrions annexer la rive gauche du Rhin qu'à la suite d'un plébiscite improbable de ses habitants, faute duquel notre conquête pourrait donner lieu à un irrédentisme allemand fâcheux pour l'avenir. Pourtant il semblait essentiel pour notre sécurité future et pour parer à toute idée de revanche allemande que cette rive gauche du Rhin, place d'armes à l'intérieur de nos frontières géographiques, ne fît plus partie du système politique allemand. Comment pourrions-nous sortir de ce dilemme?

Le problème n'eût pas paru insoluble, si on avait corrigé le principe des nationalités par celui de l'*intérêt européen*. Le droit du vainqueur, si nous ne l'admettons plus sans limites, existe pourtant. Les réparations et les garanties que nous doit l'Allemagne sont nécessaires à l'idée de « paix juste et durable », telle que nous la concevons. Nous pouvions donc dire à l'Allemagne : « L'intérêt européen exige que votre frontière économique et politique s'arrête au Rhin », et aux Rhénans : « Vous êtes un pays autonome dont la souveraineté est limitée par ces deux seules restrictions : interdiction de rentrer dans le giron politique allemand, — obligation de rentrer dans le système économique français », et ce second terme, bien loin d'être pour les Rhénans une exigence inacceptable, eût été en réalité une compensation. Ils eussent retrou-

vé en deçà du Rhin un marché d'une importance au moins égale à celui qu'ils perdraient au delà (1).

Nous savons aujourd'hui que les ambitions de la France se sont bornées à l'annexion économique du bassin de la Sarre, dont la houille est absolument nécessaire à la reprise de nos industries, étant donné la destruction systématique dont nos exploitations du Nord ont été l'objet. Il serait vain de récriminer sur ce fait. Mais l'élargissement des frontières économiques de la France sera-t-il limité à ce modeste canton? Et ne doit-on pas songer à le réaliser en s'adressant tout d'abord aux nations alliées et voisines qu'un effort guerrier sans précédent dans l'histoire solidarise avec nous depuis bientôt cinq ans? Ne pouvons-nous profiter des circonstances présentes pour nous unir économiquement à la Belgique et à l'Italie?

Avant la guerre, la Belgique, protégée, croyait-elle, par la fiction de la neutralité perpétuelle, favorisée aussi par la richesse de son sol et l'abondance de sa population, pouvait vivre à l'abri d'un système douanier très modéré. Elle n'aurait eu que peu à gagner à une Union douanière avec la France engagée trop avant dans la voie anémiante du protectionnisme. Dans l'état présent, elle a tout intérêt à activer ses échanges pour se reconstituer plus rapidement. D'autre part, vu la ruine presque totale de nos grandes industries du Nord, elle n'a aucune concurrence fâcheuse à craindre pour ses industries similaires. Le Nord de la France et la Belgique pourraient se reconstituer parallèlement, s'étayant l'un l'autre, à l'abri d'un système douanier franco-belge unique, destiné à les protéger pendant leur période de reconstitution.

Quant à l'Italie, une union économique avec nous lui serait également très favorable. La similitude qui existe entre ses exportations et les nôtres, entre ses besoins et les nôtres, entre sa région industrielle de la plaine du Pô et notre bassin du Rhône fait que nous ne devons pas être des concurrents cherchant à se ruiner mutuellement, mais bien plutôt des associés, réglant ensemble, grâce à des tarifs de douane communs assez souples, les délicates questions de la protection des industries à créer ou à remettre sur pied et de l'abaissement du coût de

(1) La formation d'une République rhénane indépendante, si elle devient définitive, nous ouvrirait dans cet ordre d'idées de nouvelles perspectives. La région rhénane, complémentaire de notre région du Nord-Est, aurait un intérêt de premier ordre à une union économique avec la France.

la vie. D'autre part, ce qui est important, aucun des deux pays n'est économiquement assez fort pour prétendre dominer l'autre. La supériorité industrielle que nous pouvions avoir avant la guerre n'existe plus du fait de la ruine de nos provinces du Nord. Et si d'autres régions, grâce aux industries de guerre, ont connu un développement inattendu, c'est un élément que nous avons de commun avec nos amis d'au delà des Alpes.

Inutile d'insister sur les avantages que trouveraient en outre l'Italie et la Belgique dans une union douanière avec la France au point de vue de l'affermissement de leur crédit d'abord, et ensuite de la liberté du transit à travers l'isthme européen que constitue notre sol entre Anvers d'un côté, Gênes et Trieste de l'autre.

France-Italie-Belgique-Province rhénane, voilà, me semble-t-il, le premier élargissement nécessaire de nos frontières économiques, celui qui s'impose dès aujourd'hui. Nous formerions un bloc d'environ 85 millions d'habitants, capable déjà de traiter d'égal à égal avec des groupes économiques tels que l'Empire britannique ou les Etats-Unis.

Il va sans dire que ce premier élargissement des frontières économiques pourrait n'être qu'un début. L'Espagne serait amenée plus tard par son intérêt bien entendu à s'intégrer dans ce système, et on voit assez l'avantage qu'aurait pour le commerce nord-africain cette unité économique réalisée entre les trois nations latines qui bordent la Méditerranée occidentale et dont les populations métissées, en train de se fondre dans une nouvelle race de langue française, peuplent l'ancienne Berbérie.

Il faut songer aussi que l'Allemagne, en admettant qu'elle soit pour jamais dégoûtée des conquêtes politiques et des guerres, ne renoncera jamais à étendre ses frontières économiques, et que cette extension sur le continent sera d'autant plus pour elle une nécessité qu'elle aura perdu ses débouchés coloniaux, et qu'une certaine méfiance accueillera vraisemblablement ses commerçants dans les grandes colonies anglo-saxonnes et dans les pays d'Amérique. Quel que soit le sort de l'Autriche allemande au point de vue politique, elle aura une tendance irrésistible à s'unir économiquement à sa voisine du Nord. D'autre part, quand les Allemands auront boudé

quelque temps contre les frontières polonaises que les Alliés lui imposeront, il est aisé d'imaginer qu'ils feront des bassesses pour annexer économiquement la nouvelle grande Pologne, pays dont tout l'outillage sera à créer ou à recréer, et qui aura fatalement besoin de l'appui des industries allemandes. Les mêmes nécessités détermineront la politique économique de la Bohême et de la Hongrie, si nous n'attirons pas celles-ci vers un système balkanique et méditerranéen dont on pourrait dès maintenant jeter les bases.

Laisserons-nous aux Allemands, après la guerre, l'initiative économique, comme nous leur avons laissé, avant la guerre, les initiatives politico-militaires? Ou, au contraire, prenant hardiment l'offensive sur ce terrain, donnerons-nous l'exemple des unions douanières plus vastes que nécessite le stade actuel du développement économique mondial?

La question est grave. Le besoin de l'unification économique de l'Europe, au moins de l'Europe occidentale, s'il est actuellement masqué par le désordre universel résultant de la guerre, existe pourtant. Il existait avant 1914. Les Allemands l'avaient compris et, moitié par l'intrigue, moitié par la force, s'ingéniaient à lui donner satisfaction. Ce besoin se fera sentir de nouveau, accrû et amplifié, et les jeunes peuples se tourneront d'instinct vers ceux qui oseront les premiers renverser bien des cloisons douanières surannées. En d'autres termes l'unité économique de l'Europe se fera, parce qu'elle correspond à une nécessité profonde. Mais il n'est pas indifférent que l'effort de synthèse parte de Paris ou de Berlin, que l'origine de l'union douanière soit l'ouest ou le centre de l'Europe. Les Allemands avaient séduit bien des esprits par leur plan hardi et raisonné de la Mitteleuropa. Profitons de l'heure qui nous est favorable pour jeter les bases d'une *Union douanière occidentale*, dont la prospérité attirera les Slaves de l'ancien empire d'Autriche, puis plus tard, quand beaucoup de rancunes seront apaisées, les Allemands eux-mêmes. Si le mouvement ne se fait pas, par nous, soyons assurés qu'il se fera contre nous.

N'oublions pas d'ailleurs que l'Union douanière, par la communauté d'intérêts qu'elle crée, rend chaque jour plus indissoluble l'union politique. Qui ne voit que réaliser l'équilibre européen est un travail de Sisyphe, et que cet équilibre, fût-il supposé un instant parfait, se détruit un peu chaque jour? Ce

n'est pas vers l'équilibre qu'il faut tendre, c'est vers l'union. Les nations alliées du Continent (il ne peut s'agir ici de l'Angleterre qui forme un système à part et se suffisant à lui-même), mieux que par les discours et les réceptions triomphales des chefs d'Etat, se prouveront leur volonté de rester unies en créant entre elles une solide union économique. Chez les démocraties par nature oublieuses et changeantes la solidarité des intérêts entraînera plus sûrement que les sympathies ou les souvenirs communs la définitive alliance politique qui est souhaitable.

L'union fait la force, dit le vieux proverbe. Il faut se persuader que chacun des peuples qui composeront l'Union douanière occidentale y trouvera de grands avantages. Nul n'en trouvera plus que la France dont le rayonnement civilisateur sera puissamment facilité par un abaissement des frontières. Les échanges commerciaux appellent les échanges d'idées, la solidarité d'intérêts est un acheminement vers l'unité de pensée. La France ne peut plus espérer dominer par le nombre. Si optimiste qu'on puisse être au sujet du relèvement de la natalité, il nous faudra plusieurs années pour atteindre les 40 millions d'habitants que nous avions en 1913. L'Italie nous dépassera rapidement par le chiffre de la population. Notre prestige sera plus que jamais fait de *qualité* et non de *quantité*. Nous ne nous infiltrerons pas chez nos voisins à la méthode allemande; seules nos idées, nos conceptions artistiques, notre science y feront sentir leur action. Tout ce qui rend l'Europe plus une nous favorise et, inversement, tout ce qui augmente en Europe le particularisme et la xénophobie nuit à notre influence. On pourrait dire que toute frontière qui tombe prépare une conquête pour l'idée française. Qu'on veuille se rappeler seulement la diffusion merveilleuse de la culture et de la pensée grecques due à l'unité réalisée par Rome.

La France n'est-elle pas en outre le trait d'union entre le Nord et le Midi, le champ géographique où s'opère la pénétration des énergiques races du Nord par la culture méditerranéenne ? Dans l'Europe économique aussi la France est un carrefour et un pays de transit. Que nos visions se fassent plus larges, que notre nationalisme s'épure et ait des objectifs plus élevés que des acquisitions territoriales. L'heure est venue pour l'Europe de détruire un compartimentage qui

l'anémie. Le fait de la victoire a aimanté les regards de tous les peuples vers Paris. Ne décevons pas ceux qui attendent de nous le geste libérateur, le grand geste d'élargissement et d'union, le geste d'avenir. L'Europe monarchique a modelé les cours de ses souverains sur Versailles, l'Europe moderne a formé à notre image des nationalités ardentes et ambitieuses; aujourd'hui apprenons à l'Europe à voir au delà des nationalités égoïstes et étroites la solidarité nécessaire de notre continent.

Il y a de plus belles cause dans l'humanité d'aujourd'hui que les querelles de murs mitoyens entre voisins jaloux. Il ne s'agit pas pour la France ou l'Italie, ces sœurs en culture méditerranéenne, de l'annexion de tel ou tel canton du pays rhénan ou de la côte adriatique, il s'agit du monde entier et de l'Europe d'abord à conquérir pacifiquement par leur culture, leurs idées, leur génie artistique. Vaut-il mieux posséder un port de plus ou garder l'amitié du grand peuple serbo-croate que l'Italie a pour mission de conquérir pacifiquement à l'éternelle civilisation gréco-latine?

§

Je voudrais résumer en quelques mots cet article qui a pour but moins de donner un plan d'action définitif que de réagir contre ce que j'appellerai *l'erreur nationaliste* de notre époque. Il faut que l'Allemagne paye et soit mise hors d'état de nuire, voilà quel doit être le premier objectif des négociateurs. Il faut ensuite construire l'Europe de demain. Voilà quel devrait être le second. Il y a deux dangers en politique : ne pas voir assez loin, voir trop loin. Certains nationalistes (je ne dis pas tous les nationalistes) ont une tendance à tomber dans le premier. Ils n'ont pas assez de vues d'avenir et l'imaginent trop semblable au passé. Beaucoup d'hommes généreux et humanitaires tombent dans le second. Ils voient la vérité d'après-demain et ignorent les contingences. L'homme d'État peut avoir le cœur chaud et doit avoir une vaste imagination, mais dans une tête froide. La Société des Nations est l'idéal, mais... Mais qui ne voit, par exemple, que la Chine pas plus que le Brésil n'enverront des troupes pour apaiser un conflit entre Tchèques et Polonais?

Il y avait une méthode, et si j'avais eu qualité pour donner

un conseil au Congrès, je lui aurais proposé l'ordre suivant au sujet des questions à traiter :

1° L'Allemagne ;

2° L'Europe continentale (l'heureuse Angleterre est à part !);

3° Le Monde et la Société des Nations.

Dans les affaires d'Allemagne, la France doit avoir le dernier mot, car elle est la plus intéressée.

Dans les affaires de l'Europe continentale, la France et l'Italie doivent dominer le débat, assistées de la Roumanie, de la Belgique, de la Serbie, etc...

Dans les affaires mondiales on accepterait moins difficilement le droit des deux grandes démocraties anglo-saxonnes à une certaine prépondérance.

Tout est à créer et à recréer dans l'Europe continentale au sol labouré par la guerre. Je demande à nos hommes politiques de voir grand. Je leur demande de songer que toutes les grandes questions (travail, main-d'œuvre, transports, coût de la vie, etc...) sont européennes et non plus strictement nationales, de se rappeler que l'Europe se cristallisera tôt ou tard autour d'un pôle d'attraction et que ce pôle serait aujourd'hui la France, tandis que nul ne sait de quoi demain sera fait. Je les adjure enfin de penser au *rôle européen* dévolu à la France. L'unité de la race humaine, but magnifique, n'est encore qu'un beau rêve ; l'unité européenne réalisable par des moyens économiques et pacifiques est le véritable acheminement vers l'unité humaine.

Que nos gouvernants sachent comprendre et agir. Qu'ils sachent oser et qu'ils aillent sous les violents courants de surface jalousement nationalistes découvrir les sources profondes, l'aspiration grandissante de l'Europe vers la paix, c'est-à-dire vers l'unité. L'Europe fécondée en tous temps par nos idées et à maintes reprises par notre sang aura foi en nous, si nous savons la convaincre du désir informulé d'unité qui couve en elle. L'Europe s'est, dans une certaine mesure, modelée sur la France, et l'art de la guerre lui-même l'Allemagne l'apprit de nous. Ce n'est pas l'heure de faillir à notre rôle. Soyons une fois de plus les semeurs d'un idéal nouveau. Nous ne serons jamais de meilleurs Français qu'à l'heure où nous agirons en bons Européens.

RÉGIS DE VIBRAYE.

RESSEMBLANCES GARANTIES

—

I

PORTRAIT DE DEUX ÉPOUX
D'UN MODÈLE COURANT

Ils s'aiment, ils se le prouvent
Incessamment ;
Ils s'en vantent, chacun trouve
L'autre charmant.
Ils s'aiment...
Et, cependant, chacun vit pour lui-même.
Pourquoi demanderaient-ils mieux,
S'ils sont heureux ?
On croit s'adorer de toute son âme,
(En le croyant, on est sincère, en somme,)
Or, ce couple est fait d'une femme
Et d'un homme
Joints
Par raison, par usage, et qui ne s'aiment point.
Ce sont des étrangers dans une même auberge,
Qui prennent leurs repas ensemble
Et dorment côte à côte, mais il semble
Que toujours leurs songes divergent.
Chacun demeure sur sa rive,
Un fleuve coule entre les deux, et, tout de même,

Ils sont persuadés, l'un et l'autre, qu'ils s'aiment.
Pourtant il arrive
Qu'ils soient stupéfaits
Par un soupir, un regard tout à fait
Inattendu : tendre soupir ? regard hostile ?...
Ils s'en moquent, selon le style
Qu'ils adoptèrent ; puis, un soir, on se murmure,
Tout bas, des paroles horribles,
Atroces, sans pardon possible...
— C'est la clôture.

II

DE SIMONE QUI VEUT SE PROMENER EN VILLE

Je vous entends gémir,
Simone ? Vous criez ?... Ce n'est peut-être
Pas la peine de vous jeter par la fenêtre ;
Je sais que, simplement, vous avez le désir
De prendre l'air... Pourquoi ?
Je vous ai dit qu'il faisait froid,
Qu'il faisait aigre.
Peut-on imaginer plus maigre
Divertissement
Que de se promener par un temps inclément,
Sans fourrures ?
Les vôtres, direz-vous,
Sont au clou...
Ma foi, tant pis ! Nous attendons une facture
Que je veux pointer sous vos yeux.
C'est, croyez-moi, beaucoup plus sérieux
Que votre promenade
Sans but certain ni raison bien précise ;
Par conséquent, restez assise,
(Je vous permets un air maussade),
Restez assise au coin du feu,

Elégamment drapée en ce kimono bleu.
— Simone !... Vous vous obstinez ?
Vous levez le nez
D'un air moqueur, plein d'arrogance ?...
Sortez donc ! plaignez-vous à votre amie Hortense !
Mais sachez qu'en rentrant (je le jure, Simone,
Par tous les dieux d'Homère !)
Vous me découvrirez au lit, avec la bonne
Dont les vingt ans ne sont pas pour déplaire.

III

COMMENT INTERPRÉTER LE BEAU REGARD D'HORTENSE ?

Ce curieux regard,
Secret, fuyant, peut-être un peu cafard,
Plus d'un des familiers d'Hortense nous assure
Qu'il sous-entend l'amour, un amour sublimé.
Mais cette dame étant incapable d'aimer,
Vous ferez bon marché de la sotte imposture.
« Ce regard, dites-vous, a toutes les vertus ! »
... C'est accordé, mon cher ami, c'est entendu !
« Je l'aime, je l'admire :
Il est, tout à la fois, séraphique et si tendre ! »
...L'ayant moi-même dit, je ne puis me dédire,
Mais n'allez pas vous en éprendre !
Et, pour mieux éviter ce mal, si vous l'osez,
Tâchez, par un honnête effort, d'analyser
Ce beau regard qui n'est qu'un regard de défense.
— Au cours de longues méditations, Hortense
L'a, je crois, composé
Par désir de vivre tranquille,
Sans drame, sans idylle,
Sans rien qui l'émeuve ou l'attriste,
Dans le petit rayon de sa vie égoïste.
— A cause de cet air obstinément céleste,

Le merveilleux regard d'Hortense a l'avantage
De retenir les amateurs de beaux visages
Et, d'autre part, il sait arrêter certains gestes
Imprudents, certains hommages
(Les déclarations, les baisers, et le reste)
Que jamais Hortense n'endure,
Car, sans vouloir parler de son corps, ce cœur sage
Sait se maintenir à basse température.

IV

DE CLÉONICE, DONT LE COL EST GRACIEUX

O Cléonice !
Personne insigne
Qui savez faire les délices
D'un chacun ! ce qui vous désigne
A l'admiration des hommes et des dieux,
Ce n'est pas un parler mélodieux
Et ce n'est pas non plus une bonté vivace,
Ni votre esprit
Auquel, avec raison, j'accorde peu de prix ;
Ce ne peut être votre race
De souche obscure,
Ni l'éclat de votre figure
Dont le teint,
Un peu fatigué, le matin,
Est vraiment trop mauve, aux lumières ;
Surtout, ce ne sont pas les quelques petits vices
Dont vous êtes si fière,
Ma pauvre Cléonice !
Non, ce qui nous attire et ce qui sait nous prendre
En vous, c'est la souplesse au rythme tendre
Et pur, tout à la fois, c'est le port noble et mol,
Et la ligne
Si parfaite de votre col

Bien nommé col de cygne !
— Par une courbe heureuse,
Mieux qu'une tige son calice,
Ce col sans rival nous présente
Savamment votre tête creuse,
O Cléonice !...
Et nous trouvons toujours cette tête charmante.

V

D'UNE DAME QUI VA FAIRE UN TRÈS LONG VOYAGE

Quand nous nous sommes vus pour la dernière fois,
Vous m'avez dit au revoir d'une voix
Trop paisible :
Cet au revoir valait sûrement un adieu,
Par le ton, par l'accent. — Madame, est-il possible
Que déjà vous ayez oublié nos aveux,
Nos larmes et nos plaintes,
Et vos terreurs (peut-être feintes),
Et nos expressions d'un mutuel désir,
Et tant de moments de plaisir
Extrême,
Et tous ces mots que l'on murmure quand on s'aime ?...
Mais, si vous n'avez rien oublié, quel courage,
Madame, d'imposer à vos frêles épaules
Un tel bagage !
Songez donc que cela pourra n'être point drôle,
Point drôle du tout, car les larmes ont leur poids
Et, croyez-moi,
Je sais des aveux qui sont lourds,
Enfin, il paraîtrait qu'au royaume des ombres,
Certains baisers donnés distraitement, un jour,
Encombrent.
— Or j'apprends qu'avant peu nous vous verrons mourir :
Le médecin l'assure... Ah ! que de souvenirs

Il vous faut emporter ! quelle charge pesante !
Vous êtes rusée et point sotte,
On vous tient même pour savante,
Mais vous suffira-t-il d'adopter un air fat
Lorsque vous passerez, pliant sous cette hotte,
Dans le vallon de Josaphat ?

GILBERT DE VOISINS.

LE COURAGE GUERRIER

—

Si on a beaucoup écrit sur la peur, comme nous le notions ici même dans une étude récente (1), les travaux sur le courage se sont accumulés depuis la guerre en nombre plus considérable encore.

I. — DÉFINITION DU COURAGE ET FAITS OBSERVÉS

Fidèle à la méthode que nous avons suivie dans notre précédent mémoire sur la crainte du danger chez le combattant, nous chercherons, faisant abstraction du passé, à ne considérer le problème que d'après les observations vécues et notre expérience personnelle. Aussi nous limiterons-nous à l'étude du courage guerrier, que nous définirons ainsi :

Le courage guerrier est *l'état volontaire qui permet de dominer les dangers de la guerre* ou plus exactement *la crainte* de ces dangers.

Cette crainte, nous l'avons démontré, se ramène à l'étude de la peur elle-même sous la dépendance de l'incertitude et de l'angoisse de l'inconnu. Vaincre la peur, ou tout au moins en être le maître, c'est faire preuve de courage.

Le courage n'est donc pas nécessairement un acte d'éclatante bravoure. Le chef à qui on annonce que l'ennemi a rompu les avant-postes et qui raisonne froidement la situation fait preuve de courage. Le médecin, qui, au milieu des obus, sans voir un ennemi ni pouvoir se défendre ou prendre part

(1) *La crainte du danger chez le combattant* (*Mercure de France*, 16 nov. et 1er déc. 1918, pp. 193 à 212 et 431 à 452).

à la bataille, continue à soigner ses blessés, fait preuve, lui aussi, de courage.

Cependant pour prendre la question à sa base, il paraît difficile de séparer le courage d'un acte accompli dans certaines conditions périlleuses. Pour le bon sens commun, le courage, c'est essentiellement l'acte héroïque d'un Duguesclin, d'un Bayard ou d'un d'Assas, d'un Bara ou d'un Viala, d'un Jean Bart ou d'un La Tour-d'Auvergne et de tant d'autres glorieux guerriers, dont les exploits exaltent notre imagination latine.

Mais si l'acte courageux doit être évidemment considéré comme le phénomène primordial, il y a une erreur d'optique à ne le voir qu'à travers les héros illustres que nous venons de citer. Ce n'est pas diminuer leur valeur ou porter atteinte à la mémoire de l'immortel Guynemer que de mettre en relief, à côté de ces exploits fantastisques, les manifestations habituelles du courage normal. Ce ne sont pas les héros de légendes qui sont susceptibles, à eux seuls, d'apporter le succès. Il y a même un vrai danger à établir des règles d'après ces caractères d'exception. Aussi intéressante, et certainement plus utile en tous les cas, est l'étude du courage, soi-disant banal, du classique poilu ; s'il a moins fait parler de lui et n'a point soulevé l'enthousiasme extraordinaire des foules, c'est cependant lui qui, par sa constance, sa répétition quotidienne, sa généralisation à toute l'armée nous rapportera la définitive victoire.

C'est une raison de plus pour l'observer de près, essayer de le dissocier en ses éléments essentiels, en tenter l'examen psychologique. Pour cela, nous partirons de quelques faits concrets, recueillis parmi des milliers et milliers analogues : nous essaierons ensuite d'en tirer les conclusions qu'il conviendra.

Voici d'abord quelques renseignements provenant uniquement de soldats :

Julien X.., 30 ans, cultivateur au 159e depuis le 2 août 1914, originaire des Hautes-Alpes, arrondissement de Gap (2 fois cité).

Le 9 mai 1915, à Souchez, attaque avec avance de 1 kilom. La crainte du danger est alors au minimum, on fait attention, on regarde où l'on va, on surveille, mais on ne cherche qu'à gagner du terrain et à faire des prisonniers.

En secteur au Fort de Vaux, en avril 1916 : une quinzaine de

jours, en deux fois; séjour pénible parce que le marmitage est continuel, qu'il n'y a pas de tranchées organisées, pas d'ennemi visible. Il préfère de beaucoup l'attaque ou la contre-attaque.

Au Chemin des Dames, le 159e tient la position à partir du 2 juin. Formidable bombardement : 48 heures de barrage consécutif. A été blessé vers 1 heure matin, le 5 février, à une attaque boche : plusieurs éclats dans la jambe droite ; à partir de ce moment, état d'inquiétude et d'angoisse, car il ne prend plus part à l'action. Il a toujours remarqué qu'il était bien moins pénible de se défendre en plein danger que de ne rien faire sous les obus.

A Lassigny, le 31 mars 1918, blessé de nouveau au pied et à la cuisse droite, au cours d'une contre-attaque boche, suivant une attaque française. Durant l'action, pas d'appréhension ni de crainte du danger, l'esprit étant occupé sans cesse.

—

Albert L.., 22 ans; cultivateur des environs d'Orléans, 6e de ligne, rejoint ce régiment à 304, en août 1915. L'ennemi a attaqué vers le 15 août sur son bataillon. Pas la moindre peur. Etait grenadier. Les Boches se sont avancés à une dizaine de mètres des lignes. On les a reçus à coups de grenades et de mitrailleuses.

En février à avril 1917, au bois des Caurières, les Boches attaquèrent presque toutes les nuits, entre minuit et une heure du matin. La contre-attaque qu'on faisait chaque fois était toujours effectuée sans crainte, parce qu'il y avait un but précis, que le terrain était éclairé, par la lune, quand elle brillait, ou par des fusées, ou qu'on était averti par le bruit des cisailles dans les fils de fer barbelés. Au contraire, les minens ou les bombardements par gros obus étaient bien plus pénibles à supporter parce qu'on ne savait jamais exactement à quelle heure et à quel endroit les projectiles allaient tomber.

Le 10 juin 1918, devant Noyon, son bataillon arrête les Boches, qui avançaient dans les champs de blé, habillés en Français ; ils étaient à 100 m. des lignes quand on s'est aperçu de la supercherie, et on fit d'eux un affreux massacre. On ne pensait qu'à tirer dessus, sans arrêt et sans peur ; le fusil était brûlant.

Le 11 juin, nouvelle attaque boche; on les arrête encore. A 13 heures ce jour-là, éclat d'obus au-dessus du tendon d'Achille droit. De cet instant jusqu'à ce qu'il fût très en arrière des lignes, il avait une véritable « trouille ».

—

C.., 22 ans, cultivateur dans l'Ariège, croix de guerre; a été d'abord au 220, qu'il a rejoint en mars 1916, avec la 67e division. A participé aux dures heures de Vaux-Chapitre : 4 jours sous un fort bombardement ; mais nombreux engagements avec les Boches, terminés

le 6 septembre 1916 par une violente contre-attaque de son régiment. Pas d'appréhension, aucune crainte du danger durant l'action, qui fut extrêmement vive, surtout à l'heure de la contre-attaque, car les Boches étaient à moins de 30 mètres. Sa section fit une trentaine de prisonniers.

En octobre 1916, étant au Bois Le Prêtre, en secteur dit tranquille, où l'on ne recevait que des minens et où on ne voyait pas l'ennemi, l'appréhension du danger était bien plus grande.

Passé en mars 1917 au 283e, il participe le 23 octobre à l'attaque de la Malmaison et est blessé légèrement ; il se conduit très vaillamment et reçcit la croix de guerre. Or, jusqu'à sa blessure, il n'éprouva aucune crainte du danger, trop occupé par l'action du combat.

Le 30 mars 1918, sa division arrête les Boches en face de Mortemer ; il y eut trois attaques en masse de l'ennemi ; mais c'était un véritable plaisir de dégringoler des Boches qui, à moins de 100 mètres, cherchaient à s'infiltrer dans les lignes françaises; malgré le sifflement ininterrompu des balles ennemies, il n'éprouva aucune peur.

Après relève, il remonte le 11 juin en avant de Compiègne ; le 283 reçoit l'ordre d'attaquer un village et fait quelques prisonniers. Pas de crainte, ni de peur pendant toute l'action. Il est blessé à 20 heures, le mollet gauche traversé par une balle. Et il commence à avoir peur à partir de ce moment.

—

J..., 71e bataillon de chasseurs, caporal, boucher à Bulgnéville (Vosges), croix de guerre, arrivé aux armées, au bois des Chevaliers, en septembre 1916. Appréhension avant ; mais acclimaté au bout de quelques jours. Il constate que ce n'est pas ce qu'il croyait.

Etant aux Caurières, en février 1917, c'est-à-dire dans un secteur constamment bombardé par obus et engins de tranchées, il avait un moral moins bon et plus d'appréhension qu'étant dans le secteur de Sapigneul, en avril-mai 1918 (entre Craonne et Reims) où il a fait plusieurs coups de main et a ramené des prisonniers boches. De même, l'appréhension disparaît, même pendant un bombardement, dès que l'ennemi apparaît et que l'esprit est occupé par la défense qu'on organise : cela arriva plusieurs fois au Bois des Caurières.

Enfin, en rase campagne, au sud de Soissons, le 31 mai 1918, son bataillon, chargé d'arrêter les Boches, les arrêta en effet. On les voyait à cinquante mètres dans les champs de blé. Il fut blessé à ce moment par une balle à la cuisse droite et un éclat d'obus à la cuisse gauche. Or, il n'avait eu jusque-là aucune appréhension. Il pensait à remplir son rôle, à viser et tuer le Boche ; et le danger avait été comme inexistant pour lui.

L'impression la plus vive qu'il ait ressentie est la mort, au bois des Chevaliers, de son camarade le plus voisin, tué raide à son côté.

—

B..., 21 ans, cultivateur de la Haute-Saône, a rejoint le 73e de ligne en Belgique, le 10 août 1916. A participé à des coups de main vers Craonne en avril 1918. Aucune crainte, étant occupé par l'action.

Le 1er, le 2, le 3 et le 4, attaques boches sur le régiment en avant de Villers-Cotterets. On a reculé pied à pied, puis avancé à nouveau, puis reculé. Et pendant tout ce temps il ne pensait qu'à tirer sur les ennemis qui avançaient dans les champs de blé, essayaient de se dissimuler, puis se démasquaient. C'était une véritable chasse à l'homme.

Le 4, a été blessé, dans l'après-midi, par un éclat d'obus à l'avant-bras gauche ; blessure sans gravité.

A Craonne et en Belgique, étant en secteur, on recevait des obus et des torpilles. Et cette sensation était beaucoup plus pénible que d'être en rase campagne, défendant un coin de terrain sans abri, ou de mener de dures contre-attaques à ciel découvert.

« L'ennuyant », c'est de repartir; quand on y est, ça va, mais quand il faut revenir, c'est le plus pénible. Aussi du cantonnement de repos pour revenir en ligne c'est le plus mauvais moment.

—

Abel P..., 27 ans, de Sains-du-Nord, 6 citations, au 4e zouaves. A fait toute la campagne depuis août 1914. 3 blessures peu graves, gazé deux fois. La dernière blessure date de juillet 1918, au moment où l'avance boche fut arrêtée devant Compiègne.

Il est très net sur les impressions actuellement ressenties. Au moment où il a été blessé, il allait dans un bois dans lequel les Boches se cachaient et tiraient à l'improviste sur les Français avec leurs mitrailleuses masquées. Aucune crainte du danger. Il en est toujours ainsi, dit-il, chaque fois qu'on fait son « boulot ». L'appréhension d'*avant* lui a passé; il ne l'a plus. Il est acclimaté.

Mais il lui reste encore celle d'*après*. Quand le travail est terminé, qu'on est relevé et qu'il faut se retirer en arrière, il éprouve alors une véritable appréhension qui dure jusqu'à ce qu'il soit arrivé suffisamment loin pour que tout danger soit écarté.

Nous avons seulement cité l'opinion des fantassins. Mais les mêmes constatations ont été faites dans toutes les armes sans exception.

L'aviateur en chasse ou en mission aérienne a une sensation bien moins vive du danger, par suite paraît plus maître de lui et plus courageux, que si son camp est bombardé par

des bombes d'avions, même par des obus. Et pourtant, il n'est pas douteux que le danger est beaucoup plus grand quand il est en action et en vol que s'il est à terre, au repos.

L'artilleur, le médecin s'aperçoivent d'autant moins du danger et sont d'autant plus courageux, qu'ils remplissent activement leur tâche, ainsi que nous l'avons nettement indiqué précédemment (1). Il en est exactement de même chez le sapeur, l'aérostier, l'automobiliste, le combattant du char d'assaut ou le marin.

II. — COURAGE ACTIF ET COURAGE PASSIF

Les quelques observations ci-dessus réduites à leur substratum même, et qu'il serait aisé de reproduire à des millions d'exemplaires, nous paraissent suffisantes pour la démonstration que nous voulons faire. Ceux que la question documentaire intéresse trouveront des renseignements plus complets dans notre mémoire antérieur (*loc. cit.*), dans lequel figurent un très grand nombre de faits minutieusement analysés.

Mais le résultat auquel on aboutit est identiquement le même, à savoir : que le courage se décompose en deux variétés distinctes :

1° Le courage *actif*, qui est le courage physique mis en action, c'est-à-dire le courage habituel aux yeux du commun des mortels, celui qui a toujours frappé l'imagination des hommes et paraît de beaucoup le plus digne d'admiration par les difficultés objectives qu'il a vaincues et la réalisation des exploits héroïques accomplis ;

2° Le courage *passif*, non physique ou non sportif, c'est-à-dire le courage qui ne se manifeste par aucun acte visible, ou tout au moins héroïque, au sens propre du mot, le courage purement subjectif ou moral — celui qu'on ignore et que les poètes et les artistes ont à peine entrevu dans leurs œuvres géniales.

Or de ces deux courages, contrairement à l'opinion courante, c'est précisément celui qui est le plus admiré qui semble mériter le moins de louanges ; et inversement, celui qui est méconnu, qui paraît avoir droit à tous les honneurs de la renommée. L'observation nous montre en effet que dans le courage actif, où le danger est au maximum, la crainte du danger

(1) *Loc. cit.*, pp. 431 et suiv.

est réduite au minimum, par suite le courage peu développé ; au contraire, dans le courage passif, où le danger est moins grand, parfois insignifiant, la crainte du danger est beaucoup plus considérable, et, par suite, le courage infiniment plus nécessaire.

Cherchons à expliquer cette curieuse contradiction.

Courage actif. — Ainsi le courage actif demanderait à l'homme moins de courage réel.

Si peu qu'on y réfléchisse, il ne peut en être autrement. Si, en effet, les actes que nécessite ce courage objectif ont pu réussir avec tant de succès, c'est qu'ils ont été accomplis sans crainte, avec la plus parfaite maîtrise de soi, sans aucune préoccupation anxieuse.

Le guerrier en pleine action, dans la mêlée, ne songe plus qu'à son rôle, qui est d'accomplir l'ordre qui lui a été donné. Et il l'accomplit tranquillement, froidement, sans plus penser au danger qu'il court et à la mort qui le guette. S'il pensait à la mort ou au danger, il en aurait peur, et, dans ce cas, il serait gêné dans sa volonté d'énergie, il n'aurait pas l'esprit aussi libre, il serait timoré, hésitant. S'il pense au danger à ce moment, ce n'est plus par rapport à lui-même et à la souffrance qui pourrait en résulter : il considère surtout l'obstacle à la mission qu'il remplit et qu'il doit éviter. Cette réflexion arrive d'ailleurs à être automatique, subconsciente. Il en est ainsi de tous les gestes professionnels.

Le chirurgien, quand il opère un cas difficile, ne songe plus qu'à l'opération qu'il fait. L'acte sauveur qu'il tente, et que voit le vulgaire, et qui est le seul à considérer, en effet, est cependant l'acte auquel il ne songe pas. Il ne doit pas y songer du reste. Car, s'il avait présents à l'esprit la crainte du danger, le souci des complications, la peur de ne pas réussir, la possibilité pour le patient de mourir à chaque seconde de l'intervention, il serait un déplorable opérateur. Il ne voit plus que le cas chirurgical, les actes professionnels à accomplir et fait abstraction du malade lui-même.

Le magistrat, dans l'exercice de ses fonctions, a un état d'esprit identique. S'il songeait, à l'instant de son instruction et dans les interrogatoires qu'il poursuit, au malheur qui peut en résulter pour la famille des inculpés, au déshonneur des accu-

sés, il serait un mauvais magistrat. Son émotivité d'homme sensible ne doit pas être troublée à ce moment. Il ne voit, lui aussi, que le cas à instruire. Il fait son métier automatiquement.

Le couvreur qui travaille en haut d'une flèche de cathédrale ne songe plus qu'il pourrait avoir le vertige; le mécanicien, qui, à la tête d'un train de voyageurs, va à toute vapeur ne pense plus aux vies qu'il a entre les mains; l'ouvrier, qui, dans un atelier, tourne sans cesse autour de courroies de transmission, lesquelles, à la moindre distraction, peuvent lui saisir une main ou un bras et le broyer lui-même ne pense plus au danger constant qui l'environne. Le médecin n'a plus peur de la contagion quand il soigne des pestiférés; les précautions qu'il prend arrivent à être subconscientes : elles ne l'émeuvent plus.

Donc, ce qui donne de la valeur au courage, ce n'est pas, à vrai dire, le courage lui-même ; de même, ce qui donne de la valeur à l'acte professionnel, quel qu'il soit, ce n'est pas le danger qu'il évite à chaque minute ou à chaque seconde. Notre appréciation, à ce point de vue, est absolument fausse. Nous devons admirer l'acte courageux, comme l'acte professionnel, non à cause du courage ou du sang-froid, ou moins à cause du courage ou du sang-froid déployés, que pour la perfection et le fini avec lequel il a été accompli.

Le monde entier — pourquoi ne pas le dire ? — a été en admiration devant le poilu français. Je ne puis être d'un avis différent. Mais ce qu'il faut admirer par-dessus tout, c'est la vivacité d'esprit, l'ingéniosité, l'habileté, la souplesse, les qualités admirables d'adaptation immédiate et de compréhension instantanée, la pondération, le bon sens inné que révèle l'étude du soldat français. Si le poilu n'avait pour lui que le courage que lui prête le commun des mortels, il ne serait pas le soldat incomparable qu'on connaît. En réalité sa supériorité tient à la valeur même de son esprit. Et j'estime que cette mise au point est nécessaire. Car, à ne vouloir considérer dans le poilu que ce courage, cet héroïsme, cette témérité que nos ennemis ou des jaloux ou des admirateurs maladroits décrivent avec complaisance, on se laisse aller à croire que le soldat français n'est qu'une sorte de Don Quichotte ou d'exalté extravagant, qui ne pense qu'à se faire tuer dans un sourire.

Eh bien, non ! Cela n'est pas vrai. Le Français au combat est le même que celui qu'on voit dans les professions libérales, dans le commerce ou dans les usines. Il aime à bien faire les choses; il a la passion de l'article impeccable; il a le souci du beau dans toutes ses formes. En un mot, c'est un artisan hors de pair.

J'ai vécu avec le poilu. Comme tous ceux qui l'ont vu de près, j'ai pour lui une admiration sans borne; mais je sais aussi, quand on lui parle de son courage, qu'il sourit. Il est gêné des compliments dithyrambiques qu'on lui fait. Il sent qu'il mérite mieux que ces congratulations un peu excessives et qui, au fond, le blessent confusément dans son amour-propre ; mais, quand on le comprend réellement, quand on le félicite sur la besogne faite, sur la manière habile dont il s'y est pris pour terrasser l'adversaire, sur les moyens ingénieux mis en œuvre pour réussir, sur l'efficacité de sa manœuvre, sur la valeur et le fini de l'acte accompli, alors seulement il est heureux réellement, et souvent quelques larmes de joie coulent des bords de ses paupières. Mais, comme il est un grand artiste et un fin ouvrier, il discute souvent les arguments qu'on lui donne et reconnaît lui-même qu'il aurait pu mieux faire encore. Et il pense en toute bonne foi « qu'il fera toujours mieux demain ».

Rien, en tout cela, ne rappelle ce courage un peu puéril dont on l'accable, cet héroïsme à demi ridicule dont le compliment lui est parfois pénible. Non ! le poilu français vaut encore mieux que sa réputation. Il faut se souvenir que le courage banal, pour les raisons que j'ai exposées, ne saurait exclusivement lui suffire dans les descriptions qu'on fait de lui, car le courage disparaît au moment de l'action : il faut qu'il en soit ainsi ; mais il reste l'admirable ouvrier attelé à la besogne délicate qu'est la guerre et à laquelle il s'est dévoué corps et âme, besogne qui l'intéresse comme tout ce qui met en jeu intelligence et initiative, besogne qu'il fallait conduire à bonne fin, ne devant être satisfait que lorsqu'elle serait terminée selon ses désirs et qu'il pourrait rentrer à son foyer la tête haute, fier de son travail et des résultats obtenus.

COURAGE PASSIF. — Ainsi le courage actif, contrairement à ce qu'on pense, est moins pénible à réaliser que le courage passif.

Toutes les observations sont caractéristiques à cet égard. Demeurer sous un bombardement ou être pris en enfilade par des mitrailleuses invisibles, sans qu'on puisse rien faire, est une sensation extrêmement pénible. C'est à ce moment qu'il faut se maîtriser, lutter réellement contre la crainte qui vous envahit, être courageux en un mot.

Citons de même la sensation épouvantable des médecins-majors et de leurs blessés ou malades quand les formations sanitaires sont bombardées, contrairement aux engagements internationaux ; signalons aussi l'angoisse encore plus horrible dans les bombardements par avions, quand l'oiseau nocturne tourne, retourne, monte, descend, remonte, redescend avant de lancer sa torpille.

Alors que dans les cas de courage actif l'occupation de l'esprit existe par elle-même, par le fait du combat, dans le cas de courage passif, pour lutter contre l'appréhension grandissante il faut songer à occuper son esprit, de façon à l'empêcher d'être inquiet. Le chef parle à ses hommes, les charge de missions de surveillance, de ceci, de cela, de n'importe quoi. Le médecin-major agit de même, comme nous l'avons démontré en de nombreux exemples.

Si l'esprit n'est pas occupé suffisamment, ou ne peut l'être, cette sensation de crainte anxieuse et d'angoisse affreuse vous étreint en entier, tend à anihiler toute énergie, toute volonté. Contrairement à ce que je croyais, les idées de secours qu'on attendait de la religion, de sa famille, de ses amis ne viennent pas à l'esprit. On ne songe absolument à personne en dehors de soi ; et la mort elle-même, que parfois à certains moments on appelle à grands cris, est moins présente à l'esprit que l'incertitude constante du danger imminent et, plus particulièrement, de l'obus, la torpille ou la balle qui *vont* arriver sur soi et qu'il faut éviter (1).

III. — LE FACTEUR MORAL

Ce contraste entre le courage actif, où le rôle physique paraît au premier plan, et le courage passif, où le rôle subjectif prédomine, montre d'une façon saisissante l'importance primordiale du facteur moral.

On conçoit, par suite, que le courage puisse se manifester

(1) *Loc. cit.*, pp. 437 et suiv.

non seulement dans l'inaction sous les obus, c'est-à-dire à une heure où le danger existe, mais encore *avant* ou *après* le danger.

L'expérience prouve effectivement qu'un des moments psychologiques dans lesquels le courage, exclusivement moral, est le plus nécessaire, est celui où le guerrier quitte l'arrière pour rejoindre son régiment sur le front.

Alors, il ne saurait être question de danger immédiat. Pourtant, combien qui, au fond d'eux-mêmes, seraient heureux, s'ils n'écoutaient que leur voix intérieure, de trouver un emploi et de s'embusquer ! Néanmoins ils s'en vont ; et si la notion du devoir les pousse à l'avant, il n'en est pas moins vrai qu'ils font preuve d'un courage certain pour lutter contre cette appréhension, si anxieuse, de l'inconnu.

Le courage est également indispensable quand le guerrier se rend au combat, à l'instant où il va quitter ou quitte le cantonnement de repos pour remonter en secteur ou dans la mêlée.

A ce moment, il est triste habituellement. Et s'il fait contre fortune bon cœur, c'est néanmoins l'instant où la crainte de ne plus revenir s'impose le plus à son esprit. Il pense à ce qu'il quitte, à sa tranquillité, à son bien-être ; il pense, par comparaison, à chez lui, à sa femme, ses enfants, sa terre, ses biens, sa famille, ses amis, sa maîtresse, son commerce, son industrie, en somme à tout ce qu'il aime ou l'intéresse. Reviendra-t-il ? Est-ce son dernier voyage ? Est il en règle avec sa conscience ? C'est alors que, s'il est religieux, il voit l'aumônier, le pasteur, le rabbin et leur confie ses dernières volontés. S'il pouvait n'être que blessé ? Mais quelle blessure ? Sera-t-il soigné ? Et s'il était fait prisonnier ? Ainsi mille pensées décourageantes lui traversent l'esprit, comme nous l'avons indiqué (1).

Ce courage moral est particulièrement nécessaire dans l'attente qui précède l'assaut. Cet état d'anxiété a été mentionné par tous les combattants comme un des plus impressionnants qui puissent exister. Le fait que l'on va partir à l'heure fixe et qu'on part à la seconde près, à l'heure H, provoque par sa rigueur mathématique même une angoisse poignante, sans

(1) *Loc. cit.*, pp. 209 et suiv.

doute parce que c'est, à l'instant précis, l'inéluctable qui va se jouer (1).

Qu'on songe que cet état d'esprit, ou plutôt d'émotion est le même exactement, quoiqu'en plus puissant, que celui du candidat qui va au bachot et va être interrogé, et tremble d'anxiété, ou que celui du baigneur qui est pris de constriction thoracique et de sensation de crainte irraisonnée au moment où il va se jeter dans l'eau froide. Ces impressions disparaissent ou s'atténuent considérablement dès que l'examen est commencé, que le baigneur est dans l'eau, ou que le militaire, sorti de la tranchée, poursuit l'ennemi.

Le courage existe aussi *après* le combat, au moment de la relève et dans les heures qui la suivent : c'est encore là un exemple typique de courage purement moral. J'ai décrit le fait et n'y reviens pas (2).

J'ajoute cependant le cas suivant, tout à fait remarquable comme démonstration de l'origine psychique du courage :

Un officier colonial, plusieurs fois cité et renommé pour son sang-froid imperturbable, me confia qu'il était parti avec la certitude absolue qu'il ne reviendrait pas de la guerre. Sa conviction était telle qu'il avait supprimé la crainte elle-même de la mort ; et il m'affirma avec la plus profonde sincérité qu'il n'avait jamais connu la peur pendant les trois premières années des hostilités.

Mais, la mort tardant à venir, il arriva à douter de sa prédiction ; et à partir du moment où il pensa qu'il pouvait échapper au sort inéluctable qu'il s'était assigné, il commença à ne plus avoir en lui la même confiance qu'auparavant. De ce jour il devint inquiet, anxieux et constata, contrairement à ce qu'il croyait, que le courage n'était pas un vain mot.

Enfin le moment où le courage est le plus impérieux et où il est le plus difficile à maintenir, c'est au moment d'une surprise, — de la *surprise*.

C'est encore un courage moral. S'il fléchit si brutalement, c'est parce que le combattant a conscience du danger, d'un danger, mais il ne sait pas au juste lequel. Ou bien n'ayant pas eu le temps de le prévoir ou ne l'ayant pas prévu simplement, il est complètement désorienté devant le fait acquis.

L'effet moral que recherche la surprise est basé sur la psy-

(1) *Loc. cit.*, p. 433.
(2) *Loc. cit.*, pp. 443.

chologie de la peur. La surprise est une émotion banale, fortuite le plus souvent, de la vie courante. A la guerre elle devient un élément essentiel, scientifiquement provoqué, un élément, comme nous l'avons vu, qui a pour but, en plaçant l'adversaire dans un état subit de moindre résistance, de le battre et de lui imposer la loi du vainqueur (1). Il est donc absolument indispensable que le sujet surpris reste le maître de ses nerfs et qu'il fasse preuve, en conséquence, d'énergie et de fermeté d'âme, c'est-à-dire de courage.

En somme, le courage est un état moral ayant des réactions physiques, c'est-à-dire des actes valeureux à sa disposition ; il s'en suit que le physique, même le plus robuste, ne sera d'aucun secours, si le sujet n'a pas le feu sacré, l'ardeur profonde, la force intellectuelle qui l'enflamment et le guident. Inversement que d'actes héroïques accomplis avec des moyens physiques défaillants !

On a vu des tuberculeux marcher jusqu'à ce qu'il ne fussent plus que l'ombre d'eux-mêmes, et tomber morts d'épuisement sur le champ de bataille.

J'ai examiné deux hémiplégiques, engagés volontaires, qui ont réussi à faire près de trois ans de guerre. Un des cas les plus extraordinaires que j'ai observés est celui d'un soldat qui, ayant eu les deux artères poplitées touchées par la même balle, présenta deux anévrismes qu'on avait opérés avec succès. Il voulut quand même repartir à son régiment. Je l'examinai durant l'hiver 1917-18 ; il venait de participer à une attaque ; il avait les pieds gelés, les jambes froides et livides ; il était impossible d'autoriser ce militaire à rejoindre ses camarades qui bivouaquaient dans la boue glacée des tranchées, à moins de vouloir lui faire perdre irrémédiablement ses deux jambes. Il était même insensé qu'on l'ait laissé rejoindre les armées dans cet état ; et c'était un miracle qu'il ait pu en cette saison hivernale s'en tirer à si bon compte. Je lui refusai donc son exeat à l'avant ; mais je vois encore son air désolé et les larmes qui mouillèrent ses yeux quand je lui fis part de ma décision. J'eus toutes les peines du monde à le réconforter et lui expliquai qu'avec l'été les choses étaient susceptibles de s'arranger.

Je me borne à ces quelques exemples qu'il serait aisé de multiplier. Ils montrent ce que l'on savait de toute éternité : que l'intelligence et l'habileté ont toujours eu raison de la force brutale et de la puissance aveugle et imbécile. Ce n'est

(1) *Loc. cit.*, pp. 444 et suiv.

pas d'aujourd'hui que date la victoire de David sur Goliath ou d'Horace sur les trois Curiaces.

Il ne faudrait pas croire toutefois que la force physique est inutile ou ne joue qu'un rôle secondaire. Il y a là une erreur, trop souvent commise par certains militaires, qui demandent à leurs troupes l'impossible sous prétexte qu'il n'y a que le moral qui compte. Il est entendu que c'est le moral qui doit gagner la partie, mais, à une condition essentielle, c'est que le physique soit développé et entretenu avec le plus grand soin. Augmenter la valeur du rendement physique c'est décupler la valeur du rendement moral.

IV. — SYNTHÈSE ET CONCLUSION

Ainsi, le courage, tel qu'on le conçoit communément, n'est point tout à fait ce que l'on croit. Il se décompose en un certain nombre d'états volontaires, parmi lesquels ceux qui font le plus d'effet et qui sont les plus appréciés sont ceux précisément pour l'accomplissement desquels le courage proprement dit est le moins au travail.

Mais cette dissociation psychologique n'enlève rien à la valeur du courage envisagé sous sa forme synthétique habituelle. Il est intéressant pour le savant, surtout utile pour le militaire, que cette étude soit faite, car elle montre les différents temps du courage et, par suite, les moments où il peut devenir nécessaire de venir à son aide.

En réalité, c'est un tout. Et, après avoir décomposé ce tout en ses parties, il faut le recomposer, l'envisager dans son ensemble.

Que le courage réel soit plus intense avant l'action que pendant l'action même, cela au demeurant importe peu au point de vue du résultat, le seul qui compte ; il est naturel qu'on ne glorifie que ce qu'on observe et qui est visible, et qui surtout est seulement dosable, appréciable, effectif.

Le but essentiel de la guerre est de vaincre l'adversaire. Il est possible, il est certain que le vrai courage s'exerce avant l'action, mais lui-même n'a d'autre finalité que de mettre le ressort humain, cette « guenille », dans un état de dépendance tel par rapport à la volonté agissante vis-à-vis du but à atteindre, c'est-à-dire la défaite de l'ennemi, que les actes s'accomplissent presque automatiquement.

Cet automatisme n'a pas existé chez le guerrier du premier coup; il lui a fallu de l'apprentissage, un long temps d'entraînement et de préparation. Il lui a été nécessaire avant de vaincre l'ennemi de se vaincre lui-même. Et d'autant meilleur a été le résultat sur l'ennemi qu'a été meilleur le résultat sur lui-même. Il est donc juste que la récompense s'applique au résultat acquis.

Ce qui fait la valeur du courage guerrier, c'est donc l'ensemble des qualités qu'il nécessite : qualités physiques de premier ordre, de sûreté, de hardiesse, d'habileté, de résistance, de souplesse ; qualités intellectuelles d'équilibre et de bon sens, de jugement droit et d'appréciation exacte des choses, de vivacité et de pondération ; qualités morales supérieures enfin, d'autant plus admirables qu'elles n'ont point été imposées à des consciences par une discipline brutale de fer rivée aux pieds d'esclaves imbéciles, mais qu'elles ont été acceptées par des démocraties libres qui se sont donné à elles-mêmes la discipline nécessaire, discipline qu'elles subiront de leur plein consentement, malgré la contrainte et les souffrances qui en résultent, jusqu'à ce que le sacrifice soit consommé et que la libération définitive du monde soit un fait accompli.

Ces hautes qualités de belle intelligence, d'endurance physique et d'énergie morale nul ne les a mises au service du droit avec plus de dévouement désintéressé, de ténacité opiniâtre et de bonne humeur inaltérable que le légendaire soldat de France. Ce sont ces qualités qui constituent le courage, tout court, de l'immortel poilu français.

Dr RENÉ CRUCHET,
Professeur agrégé à l'Université de Bordeaux.

L'ANDORRE

A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

Par le choix même de ses sujets, l'excellent érudit barcelonais don Joaquim Miret y Sans avait toujours paru répugner aux polémiques des temps présents. Les 113 volumes, brochures, plaquettes, tirages à part, articles, qu'en tête de son dernier ouvrage et comme pour lui donner plus de poids il énumère avec une légitime complaisance, s'adressaient tous à ce calme public de savants débonnaires et si parfaitement étrangers, eux aussi, aux vaines agitations du siècle, tout absorbés qu'ils sont par l'exclusif souci d'entretenir le feu sacré de l'archéologie au sein des doctes académies de province. La nouvelle publication de M. Miret (1) ne se distingue pas, à première vue, des précédentes : l'histoire des seigneurs de Caboet, n'est-ce pas aussi lointain pour nous que « La Bataille de Muret » (n° XII de la bibliographie de M. Miret), ou que « L'Itinéraire du roi Alphonse II d'Aragon » (n° XXVIII) ? N'est-ce pas aussi peu subversif que le récit de « La tentative d'évasion d'En Brancaleo d'Oria du château de Caller » (n° XXXVI), ou que la « Petite addition à l'histoire de Sant-Hilari-Sacalm » (n° LXXX) ? Et qui donc irait penser que la généalogie des Caboet, éteints, pour leur malheur, dès le début du XIII^e siècle, pût s'inscrire parmi les sujets d'actualité ?

Telle est pourtant la prétention du biographe des Caboet

(1) *Noves y documents inédits sobre la familia senyorial de Caboet y la questio d'Andorra*, per Joaquim Miret y Sans. Barcelone, 1918.

qui, d'un bond vraiment prodigieux, saute des temps où végétèrent les nobles seigneurs de ce nom, jusqu'à... l'« Après-Guerre » ! Délaissant, pour une fois, les doctes académies de province, son public habituel, et sans doute entraîné par je ne sais quel vertige ambiant, don Joaquim Miret se pose en redresseur de torts légendaires, et fait appel, sans barguigner, à la Conférence de la Paix ! Car il ne s'agit de rien moins, pour l'éminent érudit, que d'obliger les diplomates, trop peu occupés, pense-t-il, par ailleurs, à venir porter le trouble dans un petit pays très sage qui ne demandait qu'à se faire oublier d'eux.

Au hasard de ses investigations millénaires, don Joaquim Miret y Sans a découvert qu'il existait encore, à l'aube de notre XX^e^ siècle, un petit peuple coupable de crimes inouïs : insensible aux appels de certaines sirènes du voisinage, ce peuple n'est pas mégalomane, pas irrédentiste, pas impérialiste ; conscient de sa petitesse, il n'est jaloux que de la conserver ; indifférent à ce bienfaisant principe des nationalités qui vaut à l'Europe, depuis plus d'un siècle, de si belles guerres, à peine suit-il, d'un œil distrait, les grands bouleversements périodiques qu'il voit venir mourir doucement devant ses minuscules mais immuables frontières ; non moins inattentif aux révolutions politiques ou sociales, et comme s'il ignorait encore la chute de la féodalité, il ose persévérer dans sa constitution toute médiévale et se maintenir depuis l'an de grâce 1278, sans ombre de respect humain, sous la tutelle de ses seigneurs : ses deux seigneurs, car il pousse la fantaisie jusqu'à en reconnaître deux au lieu d'un ; et, pour achever de rendre la situation plus paradoxale, ces deux seigneurs jurent de se voir associés : nationalité, position religieuse, tout les distingue, jusqu'au costume, ce qui ne les empêche pas de s'entendre à merveille pour assurer le bénéfice de leur protection libérale et lointaine au petit peuple qui se réclame, avec une égale soumission, de l'un comme de l'autre, à seule fin, sans doute, de mieux éluder leur autorité commune : l'un, sacré par l'onction de l'Eglise de Rome, est Monseigneur l'Evêque espagnol de la Seo d'Urgel ; l'autre, revêtu de l'investiture, toute laïque, d'un peuple souverain, est M. le Président de la République Française... Le lecteur a déjà deviné que c'est de l'Andorre qu'il s'agit.

Et c'est l'Andorre, en effet, que prétend régenter don J. Miret, qui n'est pas andorran, que je sache ; c'est ce petit val des Pyrénées-Orientales qu'il veut punir de la sagesse qui lui avait valu une paix séculaire, en le faisant participer de vive force, grâce à la toute-puissante intercession de la « nation catalane », aux jeux variés, mais bien mêlés de quelques risques, de l'équilibre européen. Comme si ce n'était point déjà une assez belle gageure que d'avoir su garder, six bons siècles, l'équilibre andorran !

Nous ne chicanerons pas don J. Miret sur la majeure partie de son ouvrage, qui a pour but d'établir l'ordre de succession des seigneurs de Caboet. En fait de chronologie, l'auteur est passé maître, et nous tiendrons donc pour parfaitement exacte la généalogie des Caboet, telle qu'il a pris la peine de la dresser de 997 à 1230. Que cette famille, dont l'érudit français Baudon de Mony n'avait retrouvé la trace qu'à partir de 1030, remonte jusqu'à la fin du x^e^ siècle, c'est là un beau progrès, tout à l'avantage de la science catalane. Qu'Isarn-Ramon de Caboet, dès l'an de grâce 1040, ait eu pour femme légitime dame Gerberga, que nous ne connaissions, jusqu'aux subtiles recherches de M. Miret, qu'à dater de 1064, c'est là un point d'histoire bien digne aussi d'être enregistré. Qu'Arnal enfin, mari d'une autre Gerberga, soit le propre frère de Guitart, mari lui-même de Gébeline, c'est là une hypothèse fort plausible du perspicace érudit. Et, puisque ce dernier soupçonne qu'Isarn-Guitart, fils de Guitart-Isarn et de Gébeline, ait pu mourir prématurément, nous le soupçonnerons, à notre tour, très volontiers.

Malheureusement, de ces divers épisodes de l'existence, au demeurant fort prosaïque, des nobles Caboet, M. Miret a cru pouvoir déduire une thèse historique par trop invraisemblable (1), et qui, fût-elle exacte, ne présenterait d'ailleurs aucun intérêt pour l'étude de la question d'Andorre, question de fait, avec laquelle des précédents historiques aussi lointains n'ont vraiment rien à voir. Qu'importe, en effet, ce qui a pu se passer avant 1278, s'il est établi qu'à cette date le

(1) Thèse qu'il n'est plus besoin de réfuter : dans le *Bulletin Hispanique* de Bordeaux (tome XX, 1918), M. Brutails, l'homme de France... et de Catalogne qui connaît le mieux les choses d'Andorre, en a démontré la fausseté, à l'aide même des textes produits par M. Miret.

comte de Foix, dont nos Présidents sont les ayants droit, et l'évêque d'Urgel ont signé le paréage qui les associe pour l'exercice de leurs prérogatives seigneuriales en Andorre, et qui, jusqu'à l'entrée en scène si parfaitement inopinée de don Joaquim Miret, n'avait jamais été sérieusement contesté?

Cette question de fait, don J. Miret se décide, il est vrai, à l'aborder dans un dernier chapitre intitulé, sans fausse modestie : « Modification de la constitution politique de l'Andorre. » Car, pour lui, la suppression du *statu quo* ne fait pas l'ombre d'un doute ; et c'est la chose du monde la plus divertissante que de voir ce pur médiéviste nous proposant comme un objet de scandale abominable une simple survivance du Moyen Age, partir en guerre contre l'Andorre et ses co-princes, et s'aventurer maintenant sur le terrain de la diplomatie, plus scabreux encore que celui de l'histoire.

Cédons la parole à don Joaquim Miret y Sans :

... Le concept de l'exercice suprême de la souveraineté par des entités différentes ne résiste pas à la critique, car il jure avec toute notion du pouvoir souverain et de l'unité inhérente à la souveraineté ; mais la réalité présente, c'est, malgré les réclamations intermittentes de la Mitre d'Urgel, le *modus vivendi* entre ces deux entités et le peuple andorran, *modus vivendi* qu'il ne sera certainement pas possible de modifier au profit de l'évêque, parce que les courants du monde ne vont pas dans ce sens et que les peuples n'admettent pas même l'ombre de gouvernements théocratiques...

Nous savons tous que l'évêque a servi de représentant, en Andorre, de l'influence catalane, ou, si l'on veut, espagnole, pour contrebalancer les progrès de l'influence française, et qu'à cet égard, il est nécessaire de défendre sa prééminence dans la vallée. Malheureusement, la signification théocratique de notre représentant lui fera perdre chaque jour de son importance devant la splendeur de la démocratie française. Et comme cela ne convient d'aucune manière à la Catalogne, l'étude d'une innovation fondamentale s'impose.

L'Andorre se trouve sur le versant catalan des Pyrénées ; géographiquement, c'est un territoire catalan ; ses eaux vont au Sègre ; toute l'année, il communique avec la Catalogne, tandis que par les cols élevés du nord et de l'est, les communications avec la France demeurent presque impraticables en hiver, à cause des neiges. La langue de la vallée, c'est le catalan, avec de petites variantes dialectales ; ses coutumes sont celles de l'Urgellet ; la monnaie la plus courante est l'espagnole. Enfin, de l'aveu même de M. Brutails, le

ferme défenseur de l'influence française dans la vallée, les Andorrans sont de race catalane. Nous sommes donc en présence d'un peuple catalan qui, politiquement, ne forme point partie de la Catalogne, et qu'il convient d'y faire entrer, car si ce n'est pas nous qui nous chargeons de cette innovation, quelque jour ce sont les Andorrans qui la provoqueront, et fort probablement au profit exclusif de la France, comme il y en a déjà eu quelques tentatives...

On ne saurait avouer plus ingénuement le peu d'envie qu'ont les Andorrans de se voir rattachés à la Catalogne; aussi notre auteur préconise-t-il, plutôt que « l'annexion violente », une petite opération — ou *coopération* — de nature, sinon théocratique, du moins assez jésuitique :

.... Etant donné que l'Andorre, cherchant toujours à étendre le vague sur sa personnalité, à maintenir la confusion entre les droits et les attributions des co-seigneurs, inclinant tantôt du côté de la France et tantôt du côté de l'évêque... travaille de façon continue et silencieuse à constituer son autonomie, il sera plus politique et plus habile, de la part de la Catalogne, de coopérer à cette aspiration séculaire d'émancipation d'un groupement de plus de 5.000 personnes de notre race et qui occupent un territoire géographiquement catalan. L'initiative de cette coopération doit être prise par la Mancommunauté de Catalogne. C'est à celle-ci qu'il appartient d'annexer à l'institution qui unit toute la terre catalane le val d'Andorre, non comme une cinquième province [une province de 5.000 âmes!] mais comme un pays autonome. Nous verrons plus loin la manière de procéder.

Auparavant, M. Miret s'empresse d'énumérer les avantages de la coopération, tous au détriment de l'un des coopérateurs, l'andorran comme de juste : et d'abord, il se flatte, par ce moyen, d'en finir une bonne fois avec l'industrie nationale de l'Andorre, « la contrebande que, depuis plus de deux siècles, l'Espagne et la France, d'un commun accord, tentent vainement de réprimer ».

Second avantage : on fait cesser cet autre « abus du grand nombre d'Andorrans qui s'établissent en Catalogne, où ils passent presque toute leur vie, sans contribuer peu ou prou au soutien du pays. Nous avons assisté, lors des dernières guerres coloniales, à ce spectacle honteux : de nombreux Andorrans, par peur infondée qu'on n'exige d'eux le service militaire, comme Espagnols, se faisant inscrire au Consultat Général de France à Barcelone : inscription illégale, vu qu'ils n'étaient pas sujets français et qu'il n'y a pas de pro-

tectorat d'Andorre. Il ne devrait appartenir qu'à la Catalogne de couvrir ou de protéger des Catalans, même s'ils sont privilégiés [ce qui veut dire, en bon français, même s'ils répugnent à se voir ainsi couverts ou protégés].

D'autre part, nous estimons que le val d'Andorre, assez francisé déjà, offre ou offrira dans l'avenir un redoutable point d'invasion de la Haute-Catalogne, surtout après l'achèvement des routes stratégiques qui, par Soldeu, mèneront du Sabartès ou Haut-Comté de Foix vers la Seo d'Urgel. La façon de faire la guerre moderne, qui veut que l'un des belligérants produise la première surprise et tombe le plus vite sur l'adversaire [mais c'est la méthode allemande, M. Miret ?] conseille de fermer cette porte. On sait que lorsque le général Charlet, se trouvant en 1794 à Puycerda à la tête d'une armée française, projeta, pour s'emparer de la Seo d'Urgel, de passer par l'Andorre, le conseil Général de la Vallée, justement alarmé, lui députa deux membres pour demander que la neutralité n'en fût pas violée, et l'ordre d'invasion fut révoqué. Aujourd'hui, les députés ne seraient probablement pas écoutés [la moralité française a-t-elle tellement baissé depuis 1794, M. Miret ?] et l'Urgellet serait envahi à bref délai. On a dit avec raison que, du jour où la France serait maîtresse absolue en Andorre, l'Espagne aurait un nouveau Gibraltar dans les Pyrénées !

. . . .

La réforme est indispensable, mais elle doit être intégrale : l'Espagne doit acquérir tous les droits de la Mitre et de la France ; ce doit être une solution radicale, non circonstancielle, mais définitive.

Il n'est pas juste de faire de l'Andorre la 50e province du royaume d'Espagne. Elle devra être constituée en pays autonome, sous la haute inspection, intervention et souveraineté de l'Espagne ; non en protectorat exercé par l'Espagne et la France conjointement.

Notre proposition est par conséquent définitive et totale ; l'Evêque-Prince étant sujet espagnol, il n'y a qu'à lui appliquer l'expropriation forcée pour cause d'utilité publique, *salus populi* ; le seigneur de Caboet, comte de Foix, étant maintenant une puissance étrangère, il n'y a qu'à entamer avec celle-ci des négociations diplomatiques pour obtenir sa renonciation à l'Andorre et son consentement à l'annexion de ce territoire à l'Espagne.

A aucun égard il ne convient que, par respect mal entendu pour les traditions et les intérêts établis, l'état anachronique de l'Andorre se perpétue... Le début des négociations de paix qui mettront fin à la grande conflagration européenne, tel sera le moment opportun pour entamer aussi les négociations destinées à modifier la personnalité et la constitution politique de l'Andorre, en effectuant en outre, sur la

frontière qui sépare l'Espagne de la France, quelques modifications nécessaires.

Il faut obtenir la renonciation absolue de la France aux droits seigneuriaux et à l'intervention politique qu'elle exerce sur cette vallée catalane, qu'elle devra considérer dorénavant, sans aucune réserve, comme un territoire politiquement et géographiquement espagnol. En retour de cette renonciation et de ce désistement elle recevra certaines acquisitions territoriales que nous indiquerons tout à l'heure.

D'un autre côté, l'évêque d'Urgel renoncera également à sa part de coseigneurie et à sa prétention à la souveraineté politique, en échange de quoi l'Etat espagnol lui versera la quantité résultant de la capitalisation des 450 pesetas qu'il reçoit tous les deux ans en tribut des Andorrans, ainsi que de celle de la dîme et autres revenus qu'il perçoit dans la vallée... Quant à l'indemniser de sa souveraineté prétendue ou nominale..., c'est impossible, faute de base de calcul ; mais comme, en pratique, ce n'est là qu'un titre en l'air pour flatter la vanité, il n'est pas douteux que l'Eglise, par esprit d'humilité, n'attribuera, le cas échéant, aucune importance à la perte de cette souveraineté.

Les compensations territoriales offertes à la France auront pour objet non seulement sa part de coseigneurie en Andorre, mais aussi la rectification de la frontière en Cerdagne. La Cerdagne dite « française » est une anomalie injustifiée... La Cerdagne et la vallée de Querol sont géographiquement espagnoles et ne doivent pas être coupées en deux tronçons sujets à deux souverainetés. La ligne frontière devrait être portée en haut du col de Puymorens et arriver, par l'étang de Lanos et le Carlit, au col de la Perche, puis, par les crêtes, au grand massif du Puigmal...

Mais le motif qui exige (*sic*) la rectification de la frontière en Cerdagne et en Andorre, nous le trouvons aussi (*sic*) dans le val d'Aran, qui appartient géographiquement au bassin supérieur de la Garonne... Tels sont les territoires qui devront entrer dans l'arrangement projeté.

Don J. Miret reconnaît bien que le val d'Aran appartient aux rois d'Aragon depuis le XI[e] siècle. Mais notre médiéviste émancipé et qu'enrage maintenant tout anachronisme n'a cure d'un titre de possession aussi respectable. Il ne se soucie pas davantage de demander leur avis aux Aranais qui se sont toujours considérés comme de parfaits Espagnols. En bon tenant des méthodes pangermanistes, M. Miret n'a foi que dans les arguments d'ordre géographique ou ethnique et que dans les convenances personnelles : « Ce territoire géographiquement

et ethniquement gascon, qui vaut à l'Espagne plus de frais et de tracas que de revenus et d'avantages, pourra être la compensation offerte par l'Espagne à la France pour sa renonciation à l'Andorre et à la Cerdagne. » Que si la France trouve qu'elle perd au change en cédant bon gré, mal gré, pour quelque 10.000 Aranais, une population et un territoire d'un tiers au moins plus considérables, M. Miret, qui a réplique à tout, la convaincra à l'aide d'une considération irréfutable, quoique un peu sibylline : « Dans une telle compensation on ne devra point chercher l'exacte équivalence, parce que les avantages de la justification et de la stabilité de la nouvelle frontière sont supérieurs [pour la Catalogne] à tout ce que perdrait chaque partie » [L'Espagne qui cède le val d'Aran, la France qui cède, outre sa part d'Andorre, la Cerdagne].

Nous croyons que sous peu, conclut M. Miret, les Andorrans eux-mêmes seront les premiers à se convaincre que leur pays a le devoir et le droit d'être organisé à la moderne et ne peut demeurer éternellement stationnaire, constituant un anachronisme intangible, une curiosité insubstantielle de touristes et d'historiographes, « l'attrayante originalité » qu'y trouve M. Brutails.

La *nation* catalane (*sic*) a aussi le droit de ne pas tolérer davantage, sans modification, dans le territoire *national*, une personnalité politique de caractère indéfini, pleine d'ambiguité, profitant de tous les avantages d'être considérée comme peuple catalan, mais sans vouloir s'intégrer dans la constitution politique de la Catalogne.

Il appartient à la Mancommunauté de Catalogne de promouvoir les négociations que le pouvoir central devra engager avec la France et la Mitre d'Urgel, ainsi qu'avec le Conseil Général d'Andorre, pour établir le nouveau statut politique de ce pays et modifier la frontière de France, en rectifiant les erreurs et les oublis du Traité des Pyrénées. La Mancommunauté, qui est l'organe vivificateur de toute la Catalogne péninsulaire, et où doit se former le noyau concrétiseur (*sic*) de notre conscience nationale, demandera au gouvernement de l'Espagne, en tant que nouvelles délégations, la plupart des pouvoirs qui, dans le régime autonomique spécial de la vallée, appartiendraient à celui-ci, non seulement les pouvoirs administratifs, mais d'autres foncièrement politiques. Elle travaillera ainsi substantiellement à l'unité spirituelle et géographique du peuple catalan.

Tel est cet imposant défilé d'arguments décisifs assénés d'un ton péremptoire : « Il ne convient d'aucune manière à la Catalogne. » « Il lui convient. » « Il ne devrait appartenir qu'à

elle. » « Réforme indispensable, intégrale, radicale, définitive et totale. » « Expropriation pure et simple. » *Salus populi.* « Renonciation absolue, sans nulle réserve. » « Anomalie injustifiée. » « Coopération politique et habile » à une « émancipation » contraire à la volonté comme aux intérêts de l'émancipé, « organisé à la moderne » par les soins de « la nation catalane qui a le droit de ne pas tolérer davantage.... » Enfin, à l'adresse de la pauvre mitre, cet admirable « par esprit d'humilité ». Comment M. Miret n'a-t-il pas vu qu'avec des armes aussi bien trempées il pouvait se dispenser de tout le vain appareil scientifique accumulé par lui dans son ouvrage, et qu'il n'avait que faire d'appeler à la rescousse les nobles Caboet ? Mieux valait nous dire tout bonnement :

« Voilà ! Je suis don Joaquim Miret y Sans, pour vous servir. Je suis Catalan. Je suis très pénétré de l'avantage qu'il y a à l'être. L'activité de mes compatriotes, bien connue sur le marché, leur intelligence hors de pair ont incliné certains d'entre eux — je suis du nombre — à penser que nous devions tailler à notre patrie un rôle de grande puissance. De l'irrédentisme théorique et de l'impérialisme en chambre nous sommes donc passés résolument à la politique de pénétration à l'extérieur. D'abord, c'est l'ancien royaume de Valence que nous avons cherché à attirer dans notre orbite. Valence a répondu qu'il lui suffisait d'être espagnole. Nous nous sommes alors adressés aux Baléares, qui constituent un apanage encore sortable : Mayorque nous a renvoyés à son illustre fils Maura, l'un des piliers de la politique étatiste et unitaire. Nous en étions à nous demander sur quoi nous rabattre quand, par bonheur, la guerre mondiale éclatant, nous avons sans peine compris que la divine Providence ne lui avait pas assigné d'autre fin que le couronnement de nos légitimes ambitions. La France se trouvant, de prime abord, très mal en point, galamment nous nous sommes tournés contre elle, et revendiquant le Roussillon, nous avons prononcé ce gros mot qui, certes, vous a paru, à vous Français, assez désobligeant : « C'est notre Alsace-Lorraine à nous, Catalans. » — Mais c'est là de l'histoire ancienne, sur laquelle nous ne voulons plus insister, depuis surtout qu'il nous paraît que la victoire décisive a échappé à l'Allemagne. Pourtant, tablant encore sur cet espoir qu'après une paix blanche la France

exsangue ne sera plus en mesure de résister au peuple fort que nous sommes, et ne pourra nous refuser, à défaut du Roussillon, et comme avance d'hoirie, un petit gage assez modeste pour ne point émouvoir l'opinion, nous nous risquons à réclamer, pour le moment, l'Andorre, cette petite terre quasiment neutre, ni tout à fait espagnole, ni tout à fait française, mais qui ferait si bien en Catalogne ; puis, par-dessus le marché, un autre tout petit morceau, mais de terre française, il est vrai, la Cerdagne, plus trois communes ou quatre, du canton de Montlouis. A tout, il faut un commencement. »

Par malheur, don Joaquim Miret y Sans a cru devoir commencer trop tôt. Au lieu de donner, dès le milieu de 1918, le bon à tirer de son 114e ouvrage, que n'a-t-il attendu quelques mois encore ? Il eût ainsi évité le risque d'anticiper sur l'issue de la guerre et se serait épargné l'amère déconvenue de voir l'apologie de l'attaque brusquée, la théorie de la violation des pays neutres et l'argument des convenances personnelles même renforcé de considérations géographiques, historiques ou ethnographiques, passer au rang de ces anachronismes pour lesquels il s'est découvert, sur le tard, une si vive répugnance. A peine parue, sa thèse n'a déjà plus couleur de nouveauté. Que s'il considérait hier comme archaïque le statut andorran, et comme théocratique — quoique purement civil — le pouvoir d'un évêque d'Urgel, même doublé, même neutralisé par l'autorité d'un président de république, il lui faut convenir aujourd'hui qu'un changement de régime, contraire à la volonté de tous les intéressés, n'est pas moins périmé. Les « courants du monde », c'est maintenant, semble-t-il, de laisser aux peuples le soin de disposer d'eux-mêmes : l'Andorran s'y est, jusqu'ici, assez bien employé. De votre propre aveu il ne demande qu'à continuer. Laissez-le donc en paix, avec son paréage, ses deux seigneurs, l'ecclésiastique et le républicain, avec ses bailles, ses syndics, ses viguiers, voire sa contrebande, toutes choses qui, pour anachroniques qu'elles puissent être, ne font du moins de mal à personne.

Quant à la Cerdagne, terre française depuis 1659, librement française depuis la Fédération, c'est bien une autre affaire. Mais vaut-il la peine d'en parler ? Il est si peu probable que

la question de Cerdagne, non plus que celle d'Andorre — si question il y a — soit posée au Congrès de la Paix !

Nous voudrions seulement dire un mot encore d'un point de droit international qui a bien son importance. Où M. Miret a-t-il pris qu'une annexion pût être opérée par les modalités qu'il nous indique, en termes d'ailleurs si ambigus ? On concevrait l'annexion de l'Andorre à un Etat — la France ou l'Espagne, — mais non à un fragment d'Etat comme le département des Pyrénées-Orientales ou la Mancommunauté de Catalogne qui n'est, au demeurant, que la réunion, consentie il y a huit ans à peine, par le gouvernement royal, de quatre départements ou provinces espagnoles. Or, quel est le rôle assigné par M. Miret à l'Espagne dans cette combinaison, si ce n'est de tirer les marrons du feu, quitte à perdre le val d'Aran, pour cette Mancommunauté qui s'attache depuis sa naissance et par tous les moyens à créer des difficultés au pouvoir central et à empiéter sur ses attributions ? Et n'est-il pas trop commode, en vérité, de parler alternativement, comme le fait M. Miret, tantôt de l'Espagne et tantôt de la « nation catalane » ? Il faudrait pourtant commencer par s'entendre sur ces deux termes assez contradictoires. S'il y a une « nation » catalane, que ne fait-elle donc ses affaires toute seule sans recourir à cette autre nation que serait l'espagnole ? Et s'il n'y en a point, n'est-ce pas plutôt comique que de vouloir frustrer à la fois l'Andorre, l'Espagne, la France, l'Evêque d'Urgel, qui, tous quatre, ont au moins le mérite d'exister, au profit d'une entité qui, quelque brillant que soit son avenir, n'existe pas encore, et à laquelle on serait tenté d'appliquer la définition que M. Miret nous donnait de l'Andorre tout à l'heure : « une personnalité politique de caractère indéfini, pleine d'ambiguïté, profitant de tous les avantages d'être considérée comme (espagnole), mais sans vouloir s'intégrer dans la constitution politique de (l'Espagne). »

N'insistons pas. Nous n'avons analysé avec tant de soin le petit livre de M. Miret que parce que l'on y peut saisir sur le vif un état d'esprit qui, s'il triomphait en Catalogne, n'arriverait certes pas à constituer un péril sérieux pour le Roussillon ou la Cerdagne française, ni même l'Andorre, mais aurait le fâcheux résultat de rendre moins aimable et moins

susceptible d'être pris au sérieux un pays très digne, par ailleurs, de toute notre sympathie. Membre de l'Institut d'Etudes Catalanes, créé et assurément fort bien doté par la Mancommunauté, M. Miret jouit, de ce fait, à Barcelone, d'un prestige établi de savant orthodoxe. Et, en effet, pour extravagantes que soient ses récentes spéculations, elles sont parfaitement représentatives de l'idéologie de toute une école politique, dont nous avons naguère dépeint les coryphées (1). Nous voulons parler de ce parti qui prétend incarner la Catalogne, mais ne manque aucune occasion de la compromettre, comme il le faisait encore, vers la fin de 1916, au moyen d'un manifeste, de caractère officieux, paru à Lausanne, sous les auspices de l' « Union des Nationalités » (2). Quoique rédigé dans notre langue, ce singulier document, où l'on voit le Roussillon incorporé, comme de juste, dans la « nation catalane », est passé en France à peu près inaperçu, et c'est dommage, car il permet à lui seul de juger le pan-catalanisme de la « Ligue » : on y retrouve, avec plus de désinvolture, la manière historique de M. Miret, et, avec plus de cynisme, sa diplomatie cavalière et simpliste ensemble. Etant donnée l'actualité de la question catalane, il y a intérêt, croyons-nous, à signaler la conclusion de cette étude, intitulée *la Catalogne devant la guerre européenne*.

Après une conversion aussi brusque et retentissante que tardive, la « Ligue » de M. Cambo s'est rangée, au cours de l'année 1916, du côté des Alliés. Renonçant à l'annexion du Roussillon, elle parle maintenant d'annexer la Catalogne à la France. Mais voyez dans quels termes dépouillés d'artifice elle explique cette volte-face soudaine, qui ne va point sans arrière-pensées ni même sans menaces :

Lorsque la guerre éclata, les Catalans pensèrent qu'ils devaient mettre les circonstances à profit pour tâcher d'obtenir la solution de la question nationale. Le problème consistait, pour eux, à savoir si une victoire de la France présenterait, à leur point de vue, plus de garantie en vue de l'autonomie qui constitue depuis longtemps le but de leurs efforts ou si, au contraire, ils avaient tout à espérer

(1) *Mercure de France* du 1er mai 1915.

(2) *Les Annales des Nationalités*, 1916, nos 6-8. Etude sur la Nation catalane. — *Bulletin de l'Union des Nationalités* (fondateurs J. Gabrys et J. Pélissier). Lausan[illegible] Villa Messidor. Avenue de l'Elysée. Prix : [illegible] fr

d'une victoire de l'Allemagne. L'opinion catalane était très divisée sur ce point...

L'attitude de plus en plus germanophile de Madrid et des partis espagnols a contribué à faire pencher l'opinion catalane du côté des Alliés.

. . . .

A ce moment, le courant francophile en Catalogne est très intense, et voici à ce sujet ce que nous avons recueilli de la bouche d'une éminente personnalité politique catalane :

Si nous, Catalans, pouvions avoir la certitude que l'incorporation de la Catalogne à la France serait susceptible de nous valoir l'autonomie que le Gouvernement espagnol s'obstine à nous refuser, la France pourrait obtenir la souveraineté sur la Catalogne avec un centième seulement des efforts qu'elle a faits jusqu'à présent pour reconquérir l'Alsace-Lorraine. Cependant, il ne faut pas oublier que les Catalans sont attachés par-dessus tout au triomphe de leur cause nationale et que leurs sympathies et leur orientation politique se tourneront toujours du côté où ils trouveront plus de garanties pour leurs libertés nationales.

Si l'Espagne continue à refuser obstinément l'autonomie à la Catalogne, les sympathies catalanes prendront une direction opposée à celles du Gouvernement espagnol. Au cas où le Gouvernement de Madrid subirait, après la guerre, l'influence allemande, les Catalans tâcheront de s'appuyer sur la France pour obtenir, coûte que coûte, leur liberté; mais, au contraire, si la France s'entendait avec Madrid, la Catalogne verrait dans l'Allemagne le concours obligatoire pour réaliser ses aspirations nationales ; de ce fait, la France, en s'aliénant les sympathies des Catalans, créerait à sa propre frontière du Sud un centre d'attractions qui nuirait considérablement à ses intérêts vitaux.

Que voilà donc de sûrs amis ! Et comme leur adhésion désintéressée à notre cause était de nature à nous réconforter ! Au lieu de s'obstiner à reconquérir l'Alsace-Lorraine inaccessible (en 1916) à ses désirs, la France n'eût-elle pas mieux fait que de se rendre à des invites aussi pressantes et d'établir, à si peu de frais, sa souveraineté sur la Catalogne, souveraineté d'autant moins aléatoire qu'elle n'avait qu'à s'accommoder de libertés *nationales*, évidemment fort compatibles avec elle ; et ne l'eussent-elles pas été, que la « nation catalane », une fois détachée de l'Espagne, se fût fait un jeu de les arracher à la nation française, grâce sans doute à ces attractions dont on nous parle en termes malheureusement trop voilés. Quoi qu'il

en soit, à l'heure où les revendications catalanistes se sont détournées (1) de la France... et de l'Andorre pour s'adresser de nouveau à l'Espagne, il nous a paru opportun de mettre en lumière ce qu'elles peuvent avoir parfois d'excessif.

Il va sans dire que de telles intempérances de langue n'engagent que leurs auteurs. Tout en regrettant que ceux-ci puissent, trop souvent, s'arroger le droit de parler au nom de leurs compatriotes, nous sommes assurés que la cause du bon droit et celle du bon sens ont, pour elles, l'immense majorité de nos voisins. Quant aux véritables représentants de l'élite intellectuelle catalane — et nous les estimons trop pour en douter, — ils comprennent bien que leur patrie, pour conquérir dans le domaine de la pensée, de l'art ou de l'action la place qui lui revient, en Espagne comme en Europe, n'a nul besoin de singer les « grandes puissances », ni de renchérir sur leurs appétits et sur leur orgueil.

MARCEL ROBIN.

(1) Provisoirement du moins. La *Veu de Catalunya* du 30 janvier dernier publie en bonne place, sous ce titre : « La Carte ethnographique de l'Europe », l'article suivant : « L'Office central de l'Union des Nationalités, de Lausanne, public, sous la signature de M. J. Gabrys, son secrétaire, une Carte d'Europe au 500 millièmes où, par-dessus les frontières d'Etats, se trouvent signalés, au moyen de taches de couleurs differentes, les territoires occupés par les diverses races. — C'est là un document d'un extrême intérêt, qui met en relief non seulement le bien fondé de beaucoup de revendications, mais aussi la difficulté d'en résoudre quelques-unes parce que certaines régions sont occupées par des groupes ethniquement différents. — La carte est faite avec une très nette reconnaissance de la réalité... De même qu'en France elle signale la présence des bretons du Nord, et du noyau basque au Midi, elle remarque *dans la péninsule ibérique* la coexistence des trois noyaux galicien, catillan et catalan. — Le premier comprend le territoire qui, politiquement, correspond au Portugal, et la Galicie ; pour ce qui est de la Catalogne, elle considère comme étant de lignage catalan la Catalogne actuelle, l'Andorre, le Roussillon, le Conflent, le Vallespir et la Cerdagne française, Valence, Alicante et nos régions (*sic*) jusqu'au cap de Palos, outre les Baléares... La carte est dédiée à M. Wilson, défenseur conséquent des droits des peuples et créateur d'une Europe nouvelle sur la base des nationalités satisfaites. »

NACH PARIS !

(*Suite* [1])

—

V

Nous fîmes halte, au soir, près d'un boqueteau de petits chênes et de coudres. Nous étions fatigués par cette rude journée de marche, l'excitation de l'entrée en Belgique, la chaleur implacable du soleil d'août et l'émotion du défilé devant le général von Kluck. La division s'était peu à peu morcelée dans ses éléments ; notre brigade s'était sectionnée ; le régiment lui-même n'était plus au complet, le bataillon von Putz ayant disparu dans la direction de l'est.

Nous campâmes plusieurs jours dans ce site champêtre, qui n'avait pour voisinage que deux fermes carbonisées. La région était pleine de troupes : il y en avait à Fouron, à Warsage, au camp de Mouland, les unes qui passaient, d'autres qui bivouaquaient, attendant comme nous leur ordre de route. On disait que les Belges, en fuite, avaient coupé tous les ponts. Nos sentinelles et nos agents de liaison rapportaient mille bruits alarmants. Le pays était infesté de francs-tireurs. On en prenait et on en fusillait de tous les côtés. Plusieurs officiers allemands avaient déjà reçu des balles de ces bandits. Les femmes mêmes, lorsqu'elles en trouvaient l'occasion, se livraient à d'incroyables sévices envers nos hommes. On avait découvert dans une cave un soldat du 25e aux trois quarts égorgé par une de ces mégères. De temps en temps, surtout vers le soir ou de grand'matin, de lointaines fusillades crépi-

(1) Voir *Mercure de France* nos 503, 504. — *Copyright 1919 by Louis Dumur.*

taient et l'on percevait de vagues cris : c'était de ces lâches civils que l'on exécutait.

A part cela, aucune nouvelle précise. Nous ne recevions ni lettres, ni journaux. Les conjectures circulaient, énervantes, venues on ne savait d'où. Les Français, assurait-on, avaient été écrasés dans une bataille en Lorraine. La petite armée belge, enfoncée par notre cavalerie, était en déroute devant Bruxelles. Cependant Liége résistait toujours : la canonnade, qui persistait à nous en parvenir, augmentait, selon le vent, jusqu'à l'assourdissement. La nuit, tout le sud-ouest semblait un vaste brasier. Nous nous rappelions alors les trains de blessés, nous en supputions l'accroissement et notre impatience se gonflait jusqu'à la fureur.

Le bataillon Preuss partit le premier, un matin. Nous le suivîmes quelques heures plus tard. Après une marche cahotante à travers des trèfles et des labours, nous joignîmes une route qu'encombraient des colonnes de parc. Nous les dépassâmes. Puis nous traversâmes deux gros villages incendiés, pillés et déserts; seuls quelques cadavres en habitaient les maisons en ruines. Nous nous demandions ce qu'étaient devenues les populations, quand nous rencontrâmes un lamentable cortège d'une centaine de civils en loques, que poussaient, lance au poing, une douzaine de uhlans.

— Du pain ! criaient les déportés. A boire !... Où nous mène-t-on?

— *Vorwaerts !* aboyaient gutturalement les uhlans, qui les enveloppaient et les harcelaient comme des chiens autour d'un troupeau de moutons.

Parfois on voyait une lance piquer dans la masse, un cri jaillissait et un piétinement plus pressé incurvait une poche dans le flanc de la harde affolée. Ce sinistre convoi passé, nous reprîmes la largeur de la route, où longtemps nos pas effacèrent, en les mêlant à la poussière, des traînées sanglantes.

Au confluent d'une nouvelle route, une place indicatrice portait: Visé, 2 kilom. Ce nom de lieu ne me disait rien. Je crois bien que je le lisais pour la première fois. Schimmel, qui paraissait mieux renseigné, me dit :

— C'est sur la Meuse. Il y a un pont.

Mais nous fûmes immobilisés plusieurs heures, un peu plus loin, au croisement d'une autre route, plus importante, qui

courait parallèlement à la rivière et, selon la topographie de Schimmel, conduisait à Maëstricht. D'interminables colonnes de réserves, des pièces de 105, du matériel de ponts y coulaient torrentiellement vers le nord. Des nimbus de poussière jaunâtre y soulevaient et y roulaient leurs volutes.

Quand nous reprîmes notre route, lestés de soupe grasse et de saucisse aux choux, un soleil sans rayons obliquait vers le nord-ouest dans une buée opaque et violette. Nous descendions une route pittoresque, entre des chênes noueux et des escarpements où affleurait le roc. Bientôt les premières ruines fumantes de Visé apparurent. Une atmosphère âcre de bois brûlé et de plâtre fuligineux nous prit aux narines. A mesure que nous approchions, le fusain de la petite ville ravagée charbonnait ses maisons tordues, ouvrait ses flancs noirs, amoncelait ses décombres. Des murs déchiquetés se suspendaient dans le vide, lançant en l'air, comme des bras décharnés, des cheminées acrobatiques. Les intérieurs béants offraient leurs chambranles calcinés, des porches et des pignons croulaient, des arches de boutiques crevaient sous leurs enseignes rompues, des ferronneries grimaçaient. Une fumée dense tourbillonnait par endroits, rougie parfois des derniers crachats de l'incendie.

— Hourrah ! hurla Wacht-am-Rhein avec enthousiasme.

Et il entonna son couplet favori.

Le fait est que le tableau était surprenant. Ce que nous avions vu jusqu'ici était peu de chose. Pour la première fois nous contemplions le spectacle même de la guerre. Car on s'était battu là, c'était visible. Et le pillage, fruit de la victoire, étalait sous nos yeux ses orgies. Des bandes de soldats avinés circulaient chantant à tue-tête et chargés de trophées. Des officiers faisaient remplir des chars de ballots de vêtements, de caisses d'argenterie, de piles de meubles et d'étoffes. On marchait sur des débris de vaisselle et dans des flaques de vin. Des tapis souillés, des linges déchirés, des ustensiles de cuisine et des objets de toilette jonchaient les rues. Une joie tumultueuse débordait ; on entendait des échos de rixes sortir de l'intérieur des ruines et du fond des caves. De tous les coins d'ombre, de toutes les issues, de tous les antres que formaient les enchevêtrements des bâtisses effondrées surgissaient des faces avides et des mains crispées sur du butin. Le long des murs

éboulés des dos pissaient intarissablement ou des trognes ployées dans des coudes vomissaient avec des bruits de gargouilles. Sur une petite place dévastée un cadavre de civil traînait dans ses hardes, tandis qu'un autre, ficelé à un arbre, laissait pendre une tête à cheveux blancs sur une poitrine trouée.

— Garde à vous... fixe !

On nous répartit, par sections, dans diverses directions. Les yeux allumés, nous suivîmes Schimmel et le capitaine, qui, après avoir reçu les instructions d'un officier du service des étapes, partaient d'un pas précipité.

— Ah ! les bougres ! grommelait Kaiserkopf, ils ne nous laisseront rien !...

Dans un mince faubourg, au bord de la Meuse, quelques bicoques, restées intactes, allaient nous servir de cantonnement. A peine y étions-nous rendus qu'après quelques ordres brefs Kaiserkopf nous quittait. Suivi du feldwebel Schlapps et de quatre ou cinq gaillards munis de haches, nous le vîmes s'enfoncer, comme un loup, dans les ruines.

Quelques minutes après, Schimmel disparaissait à son tour, escorté du terrible Wacht-am-Rhein.

De nombreux contingents remplissaient la ville, bivouaquaient dans ses environs et sur la hauteur qui la dominait. Le 24e régiment, le 35e des fusiliers de Brandebourg et le 55e de Detmold paraissaient y être au complet. Le tohu-bohu, la liesse et la goinfrerie étaient intenses. C'était une kermesse comme les Belges, certes, n'en avaient jamais vu. Mais il n'y avait plus de Belges pour s'éjouir à ce spectacle ! Les derniers peinaient aux ponts, sous bonne garde et dans le saint effroi de la schlague. Tout le reste, à ce qu'on m'apprit, avait été passé par les armes ou emmené en captivité en Allemagne.

Je recueillis quelques autres informations, notamment sur le combat qui s'était livré à Visé, une dizaine de jours auparavant, et qui avait été le premier de la guerre. Quand nos cavaliers étaient arrivés, dans l'après-midi du 4 août, ils avaient trouvé le pont détruit et des lignards belges qui, embusqués de l'autre côté du fleuve, leur tiraient dessus sans le moindre souci de l'hospitalité. Il avait fallu se porter à quelques kilomètres en aval, aux gués de Lixhe, où deux régiments de hussards avaient réussi à passer. Tournée, la soldatesque

ennemie avait dû se rabattre sur Liége. Les pontonniers avaient amené leurs bacs, et dès lors, depuis dix jours, des troupes, des troupes et des troupes en nombre croissant franchissaient jour et nuit la rivière et allaient répandre dans l'immense plaine belge la terreur, la dévastation et la mort.

Le IIe corps tout entier, le IXe corps et son corps de réserve, une partie du IIIe, le IVe corps von Arnim, ainsi que la moitié de notre division avaient déjà passé ; le reste allait suivre : presque toute l'armée von Kluck inondait à cette heure de ses flots torrentiels le gras terroir flamand et roulait irrésistiblement sur Bruxelles. On disait même que, pour hâter la manœuvre, des trains de soldats en civil traversaient chaque nuit le Limbourg hollandais et venaient retrouver leur équipement de l'autre côté de la frontière.

Quant à ce qui se passait plus au sud, à Verdun, à Nancy ou là-bas dans les Vosges, personne n'en savait rien au juste, ou plutôt les allégations qui se colportaient étaient si contradictoires qu'on n'en pouvait rien tirer. Par contre, une nouvelle circulait, rapportée par des prisonniers de guerre, mais qui paraissait certaine, nouvelle étonnante, qu'on nous avait cachée jusqu'ici et qui remplissait tout le monde de stupeur et d'indignation : l'Angleterre nous avait déclaré la guerre. Aussi les injures, les imprécations, les violences à l'adresse de nos infâmes « cousins » britanniques volaient-elles de bouche en bouche. On entendait partout hurler ces mots stridents et vengeurs : *Gott strafe England!* Mais au milieu de l'allégresse générale ces clameurs mêmes et ce furieux *Gott strafe England* résonnaient encore comme un hallali de gloire, comme un sonore appel à de plus magnifiques victoires.

Je me mis à la recherche de Kœnig, dont la section cantonnait sur la hauteur, au collège de Saint-Adelin, seul bâtiment de quelque importance qui eût été épargné. Je n'eus pas la peine de m'y porter. Je rencontrai le lieutenant, planté sur ses hautes jambes, devant l'église de Visé, dont il contemplait d'un œil consterné les cintres éventrés et les colonnes à vif, scarifiées par le feu. Rasséréné un moment par l'assurance que les Français avaient violé les premiers la Belgique, son humeur s'était peu à peu rembrunie à mesure que nous progressions dans le pays dévasté, et maintenant, devant l'amas de ruines

que constituait la petite cité mosane il ne dissimulait plus sa colère et son émoi.

— Nous menons une guerre honteuse! gesticulait-il. Regardez-moi ça!...

Il me montrait sur le pourtour de l'église et dans les ruelles voisines des pignons ébréchés, des corniches abattues, une colonnette décapitée, ici les débris d'une fenêtre à meneaux, là le squelette carbonisé de ce qui avait dû être quelque charmant logis du XV[e] siècle.

— C'est odieux! s'indignait-il. Pourquoi avoir détruit tout cela? Qu'est-ce que ce vandalisme?

— Ma foi, fis-je bêtement, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

— Ah! vous aussi, fulmina-t-il, vous aussi vous en êtes! Je ne vous félicite pas.

— Mais pourquoi diable aussi, objectai-je, pourquoi diable les Belges résistent-ils? C'est bien leur faute.

— Et pourquoi diable ne se défendraient-ils pas? D'ailleurs c'est faux, ce que vous avancez là. Je me suis informé. On s'est battu ici le 4 et le 5 août, pas davantage. Les troupes qui ont eu à faire aux Belges étaient deux divisions de cavalerie et le 25[e] de ligne: or, depuis longtemps ces troupes sont loin, bien loin en avant; depuis longtemps il n'y a plus un seul Belge de l'autre côté de l'eau et nous ne recevons plus un coup de fusil. Eh bien, pendant le combat on a, en tout et pour tout, brûlé trois maisons et tué huit civils. Tout le reste a été fait postérieurement. C'est le 12 qu'on a mis le feu à l'église. C'est hier, c'est cette nuit et ce matin qu'on a surtout détruit, incendié, pillé. Les troupes qui ont fait cela ne se sont pas battues. C'est sans raison, sans même l'excuse de la bataille qu'elles ont anéanti cette ville, massacré ou déporté ce qui demeurait de population.

— Bah! dis-je, nous n'avons pas à nous apitoyer sur le sort des vaincus.

Et me rappelant un mot de Schimmel:

— *Krieg ist Krieg*, formulai-je. C'est la guerre!

— Non, ce n'est pas la guerre, cela! articula douloureusement Kœnig. Il y a des règles pour la guerre, et que nous avons signées. Nous ne devons pas attenter à la vie des non-combattants et à la propriété privée. Nous devons respecter les

territoires envahis et les administrer durant leur occupation dans l'intérêt de leurs habitants. Nous n'avons pas à faire la guerre aux peuples, mais aux armées seulement. Voyez les conventions de La Haye, conclues par nous, parafées par nous, et cela, encore une fois, non pour le temps de paix, pour lequel elles n'ont pas été faites, mais pour le temps de guerre.

— Eh bien, dis-je, on s'est trompé. On a cru qu'on pouvait édicter des règles de guerre, et l'on voit maintenant qu'il n'y a d'autre règle à la guerre que la loi du plus fort et le bon plaisir du vainqueur.

C'était toujours du Schimmel que je récitais.

— Non, protesta Kœnig, on ne s'est pas trompé à La Haye. C'est nous qui aurons l'air de nous être servis de ces conventions et de la confiance inspirée par notre signature pour tromper l'Europe. Malheureuse Allemagne ! Mais je veux croire encore que cela ne va pas continuer de cette manière et que ce que nous voyons là n'est qu'un accident, un déplorable accident.

— Je le veux bien, fis-je pour le calmer, et je le souhaite avec vous.

Nous entrâmes dans l'église dévastée. Un amas innommable de détritus en obstruait les accès et en couvrait les dalles. Le toit, ou ce qui en avait subsisté après l'incendie, s'était effondré dans la nef. De larges arches renaissance s'ouvraient dans le vide et dans la lumière du couchant, entre des piliers massifs qui soutenaient des murs écroulés. Un chapiteau corinthien ombré de suie sommait une colonne de marbre fuligineux. Un lustre pendait encore au transept sous un morceau de voûte. Quelques marches de pierre montaient à la chaire absente. Au chœur, un grand cintre s'ogivait faiblement par-dessus un prodigieux amoncellement de moellons, de tuileaux, de coulées de plomb, de fragments d'autel, de sculptures brisées, de vitraux, de chandeliers, de ciboires et de tuyaux d'orgues.

— Ah ! les salauds ! murmura Kœnig.

Une odeur abominable se dégageait du capharnaüm. On y sentait la victuaille pourrie, le vin rendu, l'urine et le cloaque. Des litières de paille pestilentielle, des papiers graisseux, des boîtes de conserves déchirées, des os, des tessons de pots, des culs de bouteilles et d'innombrables traces de déjections attes-

taient qu'on y avait campé, qu'on y avait festoyé et qu'on s'y était soulagé ignoblement. L'excrément et l'ordure s'étalaient à peu près partout. Il y en avait autour des pilastres, le long des plinthes, dans les chapelles, et jusque devant le coffre éventré de l'autel; les bénitiers étaient pleins de pissat, et une statue de vierge en plâtre bleu de ciel, chue de son socle, présentait un énorme étron entre les fleurons dorés de sa couronne.

Nous marchions avec précaution à travers ce désordre et cette saleté. Mais j'avais beau surveiller mes pas avec attention, je ne pus éviter la fâcheuse mésaventure. Je glissai sur une bouse humaine encore fraîche et allai donner pesamment du nez dans le gravat.

— Ah! les salauds! criai-je à mon tour, plus humilié par ma chute que par l'irrespect dont avait été souillé le sanctuaire.

Nous sortîmes de ce lieu dégoûtant.

Aux derniers rayons du soleil qui s'abîmait dans la plaine le cirque dentelé des maisons en ruines prenait des aspects intéressants. Droite comme un I majuscule, une sentinelle nous présenta les armes. Un vol de corbeaux tourna dans l'air limpide. Un peu plus loin, ce fut à nous de rendre les honneurs réglementaires. Un général de brigade, entouré d'officiers d'état-major, faisait en petite tenue sa promenade digestive. Il avançait placidement, le ventre bedonnant et le havane au bec, paraissant caresser tout ce qu'il voyait de regards satisfaits. Nous nous immobilisâmes, les talons claquants, et, d'un gant automatique, nous donnâmes le salut militaire.

Il se faisait tard et j'avais faim. Je quittai Kœnig pour regagner mon cantonnement. La conversation de mon ami n'avait pas été sans m'impressionner, mais en arrivant aux bicoques, l'abondante joie que j'y trouvai changea vite le cours de mes idées. Répandus devant les maisons et sur la berge de la Meuse, les soldats bambochaient, gobelottaient et menaient un tapage infernal. Des feux de copeaux flambaient, où rôtissaient des canards et des quartiers de viande. Des marmites bouillaient. Titubant, braillant et rotant, nos hommes s'empiffraient et s'arrosaient. Quelques-uns se lutinaient pesamment sur l'herbe pelée. D'autres, se tenant par les avant-bras, dansaient aux sons d'accordéons. Autour d'une grosse table d'au-

berge, extraite apparemment de quelque estaminet proche, ripaillaient à grand bruit Kaiserkopf, Schimmel, le feldwebel Schlapps, le sergent Schmauser, auxquels s'étaient joints les sous-officiers de la section, sur l'invitation sans doute du capitaine qui, en petit comité et lorsqu'il était de belle humeur, ne dédaignait pas de faire de la popularité. Kaiserkopf, qui se trouvait dans un état d'ébriété avancé, m'accueillit avec exubérance :

— Mettez votre cul là, mon garçon, et bouffez ! Il y a de quoi se remplir la panse !

Je m'assis à la place que m'indiquait le capitaine, entre Schimmel et Wacht-am-Rhein.

Il y avait, en effet, de quoi « se remplir la panse », selon l'expression de notre chef. Un somptueux gigot arrondissait dans un plat de faïence ses formes juteuses déjà profondément creusées ; des poulets embrochés passaient de main en main ; des terrines de foie côtoyaient des pâtés de veau ; des cervelas enguirlandaient une langue ; un jambon rougeoyeait. Le vin et le lambic coulaient à flots. La chasse avait été fructueuse.

Kaiserkopf racontait avec force hoquets comment il avait forcé une cave qui avait échappé jusqu'ici aux perquisitions. Il tenait près de lui quatre grands panniers de cellier, dont il tirait de cinq en cinq minutes une bouteille crasseuse.

— C'est des grands crus, *Donnerwetter !* des vins français !... A la santé de notre Kaiser !

D'un coup de sabre il faisait sauter le goulot, et le liquide magenta tombait dans les gobelets.

Au milieu de cette frairie j'oubliais aisément les complaintes de Kœnig et les agitations de sa bile morose. Que me faisait son idéologie et que signifiaient ses scrupules ? On riait, on chantait, on trinquait, on lampait, on poussait des *hoch* à l'Empereur et on s'empiffrait à la gloire du *Vaterland*. Que pouvait-on rêver de mieux ? Kaiserkopf sacrait comme un dieu germain et Wacht-am-Rhein tonitruait sa hurle patriotique. On était entre Allemands, entre Prussiens de pur sang et de bonne souche. Le reste du monde n'existait pas. Oui, Schimmel avait raison. C'était la guerre, la belle guerre, fraîche et joyeuse, avec sa fougue et sa gaillardise, sa goinfrerie et son élan.

Les ombres des peupliers aigus comme des lances gardaient

la Meuse pâle qui se marbrait sous la lune. Au commandement progressif de la nuit, les premières étoiles fusillaient le ciel. Des fanaux d'acétylène, sur les ponts en travail, projetaient leur lueur sur le fourmillement des esclaves, dont on entendait la rumeur laborieuse et les coups de marteaux. Le canon tonnait au loin. Ses sourds grondements se mariaient aux martellements plus aigres des ponts et aux pétards de nos bouchons. Nous avions à notre tour allumé des bougies fichées dans des bouteilles, et à leur flamme, qu'une brise chaude faisait trembloter, nous poursuivions sans souci notre festoiement, tandis que Schlapps, l'œil luisant, faisait circuler, au milieu d'homériques éclats de rire et de magnifiques plaisanteries, des photographies de femmes.

— A défaut de véritables, glapissait-il, il faut bien s'exciter un peu le boyau au souvenir du sexe !

Quant à Schimmel et à Wacht-am-Rhein, qui avaient réussi à participer à la razzia d'une dernière maison, ils étalaient sans vergogne le produit de leur expédition et en distribuaient généreusement des lots. Il y avait là des pièces d'argenterie, des peintures, des statuettes, des bibelots d'ivoire, d'écaille ou de bronze, des boîtes, des dentelles et un certain nombre de bijoux. Appelé le premier à choisir, le capitaine prit un gros chronomètre en or avec sa chaîne, dont il se para aussitôt avec ostentation. Quêteuses, les mains palpaient, soupesaient et les regards avides s'extasiaient.

— Et vous, mon petit Hering, me dit Schimmel, qu'est-ce qui vous ferait plaisir pour votre bonne amie ?

Je rougis considérablement. Etait-ce l'évocation brutale de ma Dorothéa au milieu de ce bacchanal militaire ? Etait-ce la honte du geste que l'on m'engageait à faire ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, mes doigts tremblèrent. J'hésitai.

— *Donnerwetter !* servez-vous donc ! gueula le capitaine.

J'avançai la main. J'avais distingué déjà un joli bracelet en filigrane d'or, orné d'un rubis et de deux petits brillants. Je m'en emparai avec un battement de cœur.

Serait-il pour ma sœur Hedwig ou pour ma chère Dorothéa ? Je n'en savais rien encore. Mais il était à moi : c'était ma première dépouille sur l'ennemi !

Tandis que nous étions ainsi occupés, nous vîmes surve-

nir un grand escogriffe de feldpostillon, avec son cor de chasse orangé sur ses pattes d'épaules bleues, qui nous dit, après avoir claqué des talons et porté la dextre à son schako :

— *Melde den Herren Offizieren*, il y aura demain matin une levée de lettres pour l'Allemagne ; je passerai prendre le courrier de la compagnie.

C'était la première fois que nous étions autorisés à donner de nos nouvelles, et nous n'avions encore reçu ni correspondance, ni journaux. Depuis notre départ de la caserne de Magdebourg on nous avait, pour ainsi dire, séparés du reste du monde. Aussi, malgré mon état de fatigue, de sommeil et, si j'ose l'avouer, d'ébriété certaine, je résolus aussitôt d'écrire deux lettres, l'une pour mes vénérés parents, l'autre pour ma chère Dorothéa. C'est par celle-ci que je commençai. Et voici ce qu'à la lueur de deux bougies je couchai sur du papier d'ordonnance et pliai, sous enveloppe ouverte, à l'adresse de Goslar en Harz, Prusse :

Quelque part en pays ennemi.

Meine herzliebe Dorothea,

Nous venons de remporter une grande victoire. Nous avons pris une ville, que nous avons brûlée et mise à sac, après en avoir passé les habitants au fil de l'épée. Les soldats ennemis fuient en désordre, poursuivis par nos uhlans. Nos troupes se couvrent de gloire et répandent partout la terreur du nom allemand. Dieu est avec nous. Le pays que nous conquérons est riche et fertile. On y boit, on y mange en abondance, et on y trouve encore beaucoup d'autres choses dont on sera content chez nous. Himmlische Dorothea, *je pense à vous jour et nuit, et je vous réserve le plus précieux de mon butin de guerre. Déjà je vous destine un souvenir de moi. Ce ne sont pas encore les boucles d'oreilles que je vous ai promises, mais celles-ci viendront, comptez-y bien. Je me porte à merveille et je vous aime. J'ai pour ma part déjà tué cinq Welches.*

Votre Wilfrid pour la vie.

J'en traçai à peu près autant à l'intention de ma bien-aimée famille, avec force vœux et tendresses à mon vénéré père, le conseiller de commerce Hering, à ma vénérée mère, M^me^ la conseillère de commerce Hering, à mes chères sœurs Hedwig et Ludmilla, sans oublier notre domestique Johann, au cas où il ne fût pas encore parti pour la Russie.

VI

Nous partîmes le lendemain à dix heures, ayant copieusement dormi et copieusement déjeuné. Le temps était toujours radieux. Nous traversâmes la Meuse sur un des ponts de bateaux établis en face de Visé et foulâmes héroïquement la rive gauche. Nous ne savions ce qu'était devenu le bataillon Preuss, non plus que le bataillon von Putz. Les unités se décomposaient ainsi dans leurs éléments, selon la commodité des routes et les dispositions du service des étapes, pour se retrouver, se refondre ou se disjoindre de nouveau, dans un ordre admirable et une impeccable stratégie.

Les aspects que nous découvrions ne différaient guère de ceux qui nous étaient antérieurement apparus, sinon que le paysage ne présentait plus de vallonnement et s'écrasait en une plaine sans fin. Mais, sur la rive gauche comme sur la rive droite, c'était partout la même dévastation, les mêmes fermes brûlées, les mêmes villages croulants, les mêmes théories de captifs, la même poussière et la même pestilence. On marchait sac au dos en absorbant cette cendre et en respirant ces miasmes. Où se battait-on ? Bien loin, sans doute, car si le bourdonnement du canon continuait à faire ronfler l'horizon, on ne percevait pas un coup de fusil, pas une roulade de mitrailleuse. Les kilomètres succédaient aux kilomètres, et nous nous demandions, non sans impatience, quand nous pourrions enfin prendre contact avec ces brigands de Belges et nous donner le plaisir de leur envoyer à notre tour un peu de notre acier dans les reins.

A mesure que nous avancions, Schimmel, qui était le meilleur liseur de cartes du bataillon, ne manquait pas de ponctuer notre itinéraire de ses indications topographiques. Ici, c'était le canal de l'Escaut ; à gauche, la route de Liége ; à droite, celle de Bilsen et d'Hasselt ; là-bas, se distinguaient les ruines d'Hermalle et d'Hermée, les hauts fourneaux de Liége, les forts de Liers, de Lantin et de Loncin, les derniers enlevés ; plus loin, c'était Houtain, puis le passage de la Geer et Bassange. Mais indifférents à toute géographie, la plupart de nos hommes, voire de nos sous-officiers, ne s'occupaient nullement de savoir où ils se trouvaient. Quelques-uns même demandaient avec obstination :

— Arriverons-nous bientôt à Paris ?

A quoi le capitaine Kaiserkopf répondait :

— Tas de porcs ! nous y arriverons bien une fois. Mais croyez-vous, *Sacrament !* que ce sera sans vous être d'abord frotté le lard avec ces cochons de Français ? Vous y arriverez, *Donnerwetter !* mais pas tous : vous aurez préalablement laissé sur le chemin quelques-unes de vos sales couennes !

Des traces d'engagements récents apparaissaient, en effet, de plus en plus nombreuses le long de la chaussée que nous suivions et dans les champs de céréales qui la bordaient. C'était tantôt un cheval gonflé comme un éléphant, qui de ses quatre pattes raides menaçait le ciel ; tantôt un caisson démoli, gisant sur un talus entre ses roues brisées ; tantôt des objets de fourniment ou des lambeaux d'uniformes, traînant dans la poussière ou parsemant les fossés. Des voitures d'ambulance nous croisaient, et des brancardiers, par couples, glanaient dans les chaumes. Parfois un cadavre, le fusil sur le ventre, nous regardait passer ; on tournait un peu la tête vers lui, pour voir si c'était un Belge et quel uniforme il portait ; mais c'était souvent un des nôtres, et on essayait avec colère d'identifier son arme et son unité.

Nous arrivâmes, sur la fin de l'après-midi, à une ville appelée Tongres. Nous y tombions de nouveau en plein pillage. Quel bazar ! On y marchait littéralement sur les tentures, les rideaux, les matelas. Le long des trottoirs était rangé tout le bric-à-brac de la bourgade, des meubles, des cadres, des pianos, jusqu'à une collection archéologique et à des médaillers de numismatique, attendant les fourgons. Une partie de la population était demeurée, qui n'avait pas eu le temps ou la volonté de fuir. Expulsée des maisons à grands coups de crosses, elle se trouvait parquée en plein air aux alentours, d'où elle voyait sa ville se consumer et se vider sous ses yeux.

Nous eûmes le plaisir d'assister à une exécution. Je dis « le plaisir », non que, pour ce qui me concerne, ce terme ne soit pas exagéré ou impropre ; car si j'éprouvai une satisfaction raisonnée à voir fusiller deux misérables traîtres, assassins de nos soldats, ce sentiment, au spectacle nouveau pour moi de la mort infligée délibérément, ne fut pas sans s'altérer quelque peu de pitié ou d'horreur. Il n'en est pas moins vrai que le plaisir, un plaisir évident, pur et sans mélange, se peignit sur les faces excitées de mes compagnons d'armes. Rien,

en effet, n'agrée plus à l'Allemand que le déploiement sans mesure de sa force, quand l'adversaire se trouve hors d'état de lui opposer de défense. Il y a là un sens très intéressant de la proportion des valeurs, qui est tout à l'honneur de l'intelligence et de l'esprit pratique de notre pays.

Nous débouchions donc dans un carrefour déjà encombré de troupiers en maraude, quand une patrouille de cyclistes amena devant un oberleutnant d'état-major, au milieu des huées des soldats, deux pauvres Belges aux hardes lacérées et aux visages tuméfiés d'ecchymoses. On hurlait :

— Ce sont des francs-tireurs !... A mort !...

Le plus grand, un ouvrier semblait-il, pouvait avoir une cinquantaine d'années, autant qu'on pouvait en juger à travers les contusions qui le défiguraient. L'autre, un gamin, ne paraissait pas dépasser quatorze ou quinze ans. Hâves, l'œil effaré, ils se serraient l'un contre l'autre, l'homme essayant de protéger le petit.

— Au mur !... et fusillez-moi ces gaillards ! ordonna l'oberleutnant, prenant à peine le temps de les regarder.

— Monsieur l'officier ! jeta l'homme haletant... Monsieur l'officier, je ne suis pas un franc-tireur !... j'ai défendu mon gosse contre une de vos brutes qui voulait le pousser dans ma maison en flammes !

— Six hommes !... Qu'on me nettoie ça vivement !

On se précipitait sur eux, on les ligotait... On les jeta contre un volet de boutique. Des fusils s'épaulèrent.

— Salauds !... lança l'homme avec désespoir.

On entendit une voix grêle sangloter :

— Papa !... papa !...

Un commandement retentit :

— *Feuer !*

La décharge partit dans un grand cri d'enfant.

De tous côtés, ce fut alors l'assourdissant tumulte d'une joie féroce. Déchaînée et piétinante, la tourbe militaire se rua sur les cadavres. Je crus qu'ils allaient être déchiquetés. Je regardai mes hommes. Tous manifestaient une allégresse sans bornes. Et du groupe voisin je vis soudain surgir une sorte de bête fauve : c'était Wacht-am-Rhein qui, n'y pouvant plus tenir, s'élançait hors du rang et, d'un bond, allait vider son arme à bout portant sur le tas sanguinolent.

Quelques heures après, bien lavé, reposé, je me prélassais dans une confortable chambre d'une des maisons non encore déménagées de la ville. De ma fenêtre à embrasure vermiculée, brûlant béatement ma pipe d'étudiant sur la digestion d'un souper aussi copieux que celui de la veille, j'observais avec paresse le mouvement de la rue, dont les vieux immeubles pansus avaient aujourd'hui l'honneur d'abriter notre compagnie. Partielle jusqu'ici, l'œuvre de destruction laissait à Tongres la disposition d'un nombreux couvert, si bien que le bataillon von Nippenburg avait pu y être logé tout entier, ainsi que le troisième. Le premier, celui du major von Putz, cantonnait, quelques kilomètres en avant, à Looz. On disait que l'armée belge s'était retirée derrière la Gette et avait été enfoncée à Diest. Quant aux Français et aux Anglais, on n'avait aucune nouvelle d'eux. On se battait, croyait-on, à Dinant, où une avant-garde française avait été taillée en pièces. Où serions-nous demain ?

Pour le moment, tranquillement accoudé à ma fenêtre flamande, j'étais occupé à bourrer une seconde pipe, tout en suivant de l'œil les allures avantageuses du feldwebel Schlapps qui, en compagnie de cinq ou six bruyants drôles, repartait en expédition. Je me demandais s'ils retournaient à la conquête de nouvelles bouteilles et s'ils projetaient de passer toute leur nuit à boire. Je n'éprouvais nulle envie de les rejoindre. Un bon lit bourgeois m'attendait, comme je n'en avais pas connu depuis la maison paternelle, un vieux lit brabançon très élevé, à baldaquin en tapisserie de Bruges, avec sa marche de chêne ciré, sa niche à compartiments et son vase de nuit en faïence de Tournai. J'allais y dormir comme un loir ! Des bibelots, des portraits de famille ornaient la chambre cossue. Une armoire était pleine de robes, une commode de linge. Sur la table, une boîte à ouvrage et un secrétaire de dame en acajou. Des photographies dans des cadres de cuir meublaient une étagère. J'en remarquai deux : une vieille dame en béguin de dentelles, et une jeune fille assez jolie, un peu grasse, d'aspect sympathique et doux. Peut-être les habitantes du logement paisible que j'occupais. Où étaient-elles maintenant ? Sur quelles routes erraient-elles, fugitives et désemparées, tandis qu'un hôte imprévu, venu d'au delà le Rhin, contemplait leurs tranquilles portraits et que demain

peut-être il ne resterait plus rien de leur douillette demeure que des murs calcinés et une couche de cendres ?

Macht nichts ! Le lit était à moi, pour ce soir, et il était excellent. Je m'y couchai avec délice. Je goûtai le plaisir de sentir sur ma peau le contact de draps de toile et sous ma nuque le mol abandon d'un double oreiller de plume. Pour le savourer plus longuement, je résistai au sommeil et me mis à lire des journaux d'Allemagne, dont il venait d'arriver tout un lot à Tongres et dont j'avais réussi à me procurer quelques numéros.

Ils étaient vieux d'une dizaine de jours. J'y vis le début de cette grande histoire et m'y intruisis des premiers événements de la guerre. J'y lus avec enthousiasme la proclamation de l'Empereur au peuple allemand, datée du 6 août 1914, et son allocution au premier régiment de la Garde, lors de son départ de Potsdam :

J'ai tiré l'épée que, sans honneur et sans être victorieux, je ne puis remettre au fourreau. Vous êtes garants que je puis dicter la paix à mes ennemis. Debout et sus à l'adversaire ! A bas les ennemis de Brandebourg !

Et dans sa proclamation notre Kaiser disait :

Aux armes ! Tout délai serait une trahison. Nous résisterons jusqu'au dernier souffle, tant que nous aurons un homme et un cheval. Nous soutiendrons la lutte même contre un monde d'ennemis. En avant, avec Dieu !

Un monde d'ennemis, c'était vrai. Nous en avions déjà cinq sur le dos : la Serbie, la Russie, la Belgique, la France et l'Angleterre, car celle-ci, la perfide Albion, nous avait bien réellement déclaré la guerre. Mais la félonie britannique ne paraissait guère redoutable et on ne faisait qu'en rire. Dans la *Germania* l'éminent leader du centre, Erzberger, s'en moquait en ces termes :

Lord Kitchener vient d'inaugurer glorieusement ses fonctions de ministre de la Guerre. Il a demandé au Parlement britannique de lui accorder un demi-million de soldats et le Parlement les lui a accordés. Bravo ! Ici, en Allemagne, nous disons froidement : « Pourquoi pas aussi bien un million, pendant qu'il y est ? » Les enfants eux-mêmes riront de cette farce grossière et il faut toute la stupidité des Alliés pour s'y laisser prendre. L'Allemagne sera enchantée de voir venir ce demi-million de soldats britanniques. Nous enverrons contre eux quelque vieux général décrépit, sur un non

moins vieux cheval, à la tête d'un escadron d'invalides, qui seront chargés de nous ramener ces beaux soldats pour les mettre dans un cirque, afin de les montrer à la foire comme la dernière curiosité du siècle !

Mes journaux étaient pleins de belles citations extraites des écrits de nos meilleurs généraux et de nos plus grands penseurs. J'admirai celle-ci de Treitschke :

Société du genre humain, droit international, cela n'existe pas. Il n'y a qu'une réalité vraie : l'Etat. *Der Staat ist Macht.* La force de l'Etat est le véhicule de la civilisation. L'épée de l'Etat allemand est précieuse, parce que l'Etat allemand est le colporteur de la civilisation allemande.

Et celle-ci de Bernhardi :

Chaque nation développe sa conception du droit. Les engagements pris par l'Etat ne valent que si les conditions restent les mêmes. Les conditions ont changé en Belgique.

Cette autre de Clausewitz :

N'oublions pas la tâche civilisatrice qui nous incombe aux termes des décrets de la Providence. De même que la Prusse a été le noyau de l'Allemagne, de même l'Allemagne sera le noyau du futur empire d'Occident. Nous proclamons que dès à présent notre nation a droit à la mer, non seulement à la mer du Nord, mais à la Méditerranée et à l'Atlantique. Nous absorberons donc l'une après l'autre toutes les provinces qui avoisinent l'Allemagne. Nous nous annexerons successivement le Danemark, la Hollande, la Belgique, la région de la Somme à la Loire, la Suisse, la Livonie, puis Trieste et Venise.

Sur quoi le général Bronsart von Schellendorf observait :

Le style du vieux Clausewitz est bien mou. C'était un poète qui mettait dans son encrier de l'eau de rose.

Tannenberg disait :

Le peuple allemand a toujours raison, parce qu'il est le peuple allemand.

Et le professeur Lasson écrivait :

Le faible est, malgré tous les traités, la proie du plus fort. Cet état de choses peut même être qualifié de moral, puisqu'il est rationnel.

On citait ceci de K.-L.-A. Schmidt :

Le Ciel préserve l'Allemagne de voir sortir de cette guerre la paix durable !

Et ceci de notre grand écrivain Thomas Mann :

La Kultur est une organisation spirituelle du monde qui n'exclut pas la sauvagerie sanglante. Elle sublimise le Démoniaque. Elle est au-dessus de la morale, de la raison, de la science.

Je lus avec plaisir ce morceau de Woltmann :

Les Germains sont l'aristocratie de l'humanité ; les Latins appartiennent à la tourbe des dégénérés. Racine, avec sa taille moyenne, ses traits agréables, son regard limpide, sa physionomie douce et vive, Racine était incontestablement de race germanique. Voltaire était de race teutonne : son nom d'Arouet n'est-il pas une corruption de l'appellation allemande Arwid ? Diderot est la déformation du nom Tictrop. Montaigne avait le teint rose et les cheveux blonds. La Fayette était grand et avait les yeux bleus. Danton était blond avec les yeux bleus, ainsi que le colossal Mirabeau. Tous les grands Français sont de crâne, de pigment, de type germaniques.

Quant à la Belgique, elle en prenait pour ses péchés. Le Dr Karl-A. Kuhn, dozent à Charlottenbourg, l'exécutait de belle façon :

Celui qui se méprend sur sa mission historique, comme l'ont fait le roi des Belges et sa femme issue de la maison royale de Bavière, doit supporter les conséquences de son aveuglement. Nous, Allemands, ne pouvons tolérer dans un pays en majorité germanique un prince qui fait de ses sujets des sbires sanguinaires, de perfides assassins et de lâches bandits à la solde de l'Angleterre. Ton heure a sonné, roi des Belges !

L'Allemagne, par contre, était hissée sur le pavois de l'honneur :

Le signe le plus profond du caractère allemand, déclarait le professeur M. Lehmann, c'est cet amour passionné, poussé même à l'extrême, pour le droit, la justice et la morale. Aucun autre peuple ne le possède.

Et naturellement, c'était l'armée qui en était la manifestation la plus haute, comme l'exprimait excellemment Chamberlain :

L'armée allemande est à cette heure la plus importante institution d'éducation morale qu'il y ait dans le monde.

J'en étais là de cette lecture, où je puisais une grande force

d'âme, quand un gros tumulte s'éleva de la rue, mêlé de cris aigus de femmes et de coups de revolvers. Je me levai pour voir ce qui se passait. C'était mon Schlapps et ses hommes revenant de leur expédition avec trois ou quatre captives qui se débattaient comme des démones. Sans se soucier de leur résistance et de leurs ruades ils les entraînaient rudement par les poignets, couvrant leurs lamentations d'effroyables injures et tirant des pistolades pour les effrayer. A la lueur blafarde des lampes de poche je crus distinguer qu'elles étaient jeunes et jolies. Echevelées et dépoitraillées, elles semblaient à bout de forces, bien que luttant encore de tous leurs nerfs désespérés contre la violence de leurs ravisseurs. L'une d'elles, probablement évanouie, quoique son corps fût secoué de longs frissons, était portée à bras par deux de nos *Feldgrauen* ; de sa tête renversée les cheveux coulaient et traînaient à terre, tandis que les jupes de linon déchirées pendaient sous ses jambes nues. La troupe hurlante, blasphémante et oscillante s'arrêta, cinquante mètres plus loin, devant une maison qu'occupait le capitaine Kaiserkopf. La porte s'ouvrit, et Kaiserkopf, violemment éclairé par derrière, parut dans le chambranle, énorme et rubicond, en bretelles et en bras de chemise. Il se saisit voracement d'une des femmes et l'emporta à l'intérieur. La bande s'y précipita après lui en y poussant le gibier féminin...

Je me recouchai rempli d'un grand trouble. Allais-je pouvoir dormir ? Je me représentais en traits trop vifs pour ma jeune imagination ce qui allait se passer, ce qui se passait déjà chez le capitaine Kaiserkopf. Pendant que je cherchais vainement le sommeil dans le grand lit flamand et sous les courtines vertueuses de mes bonnes dames de Tongres, je me figurais le capitaine, l'œil flamboyant et les narines gonflées, se lançant comme un sanglier sur sa proie, la dénudant, la jetant sur une ottomane, l'y écrasant de sa formidable masse. Je voyais l'infâme Schlapps choisissant minutieusement la plus jolie de sa râfle, la torturant de ses immondes caresses, se délectant savamment de ses larmes et de ses pudeurs spasmodiques. Puis j'imaginais les deux terribles bougres se passant l'une après l'autre leurs victimes, assouvissant sur elles toutes, au milieu des rires lubriques, leurs ignobles passions, pour les livrer ensuite pantelantes à la bestialité de leurs soudards. Je

voyais le débordement de l'orgie, la montée de la saturnale, les lits saccagés, les sophas éventrés, les bottes et les buffleteries se roulant dans la soie et le linge fin, les pleurs, la peau, la chair, les épouvantes, les crispations, les yeux révulsés, la luxure, la frénésie, le stupre, les morsures, le sang, la mêlée s'acharnant, la souillure giclant...

Ces obsédantes images me dégoûtaient et m'excitaient à la fois. Je ne savais si je regrettais ou si je me félicitais de n'être pas là-bas avec eux. Je me sentais envahi de fatigue et de désir. J'avais besoin, moi aussi, d'une chair contre la mienne, dans ce lit solitaire et chaste, d'une chair non à brutaliser, mais d'une chair blanche à brasser, à pétrir, à pénétrer. Pourquoi la jeune fille un peu grasse de la photographie avait-elle fui? Je l'aurais si volontiers violée... oh! doucement, tendrement!... *Herrgott!* quel dommage!...

Mes yeux se fermèrent... Mes journaux, épars sur le couvre-pieds, avaient glissé sur le tapis. Une cloche de couvent, au loin, tinta une heure du matin... Je m'endormis enfin, en étreignant avec passion l'ombre voluptueuse de ma chère Dorothéa.

A cinq heures, les cornets sonnèrent au rassemblement. Les yeux bouffis, je bouclai mon sac. Avant de quitter cet agréable logis, où je ne coucherais plus, je jetai un dernier coup d'œil sur son intérieur. Qu'en resterait-il ce soir? Je pris, à titre de souvenir, deux de ses plus jolis bibelots, de ceux que mon peu de compétence estima être aussi les plus précieux: un camée renaissance sur onyx et une charmante tabatière dix-huitième siècle en or ciselé. Je les mis sans plus d'hésitation dans ma poche.

Dans la rue, des escouades prêtes pour le départ croisaient des groupes avinés de la nuit. Je vis des soldats de notre compagnie jeter par poignées des pastilles incendiaires dans la maison du capitaine Kaiserkopf, dont le comble commençait à s'enflammer. Ils coururent après moi, tandis que d'autres continuaient leur œuvre.

— Qu'est-ce que vous faites? dis-je.

— C'est par ordre, me répondirent-ils.

Sur la place de rassemblement, ornée d'une statue d'Ambiorix, je trouvai mes hommes au complet, sous la vigilance

de mon exempt Kapser. Le capitaine Kaiserkopf, frais, dispos et plus flambant que jamais, caracolait déjà sur son gros cheval.

J'arrêtai un moment Kœnig, qui allait prendre la tête de sa section. Il était pâle, nerveux et semblait avoir mal dormi. Mais c'était pour un tout autre motif que Kaiserkopf ou que moi-même. Lui aussi avait vu les journaux, et dans ces journaux il avait lu le discours du chancelier von Bethmann-Hollweg à la séance du Reichstag. Il avait lu cette phrase : « *Not kennt kein Gebot* », et celle-ci : « Nos troupes ont occupé le Luxembourg et ont peut-être déjà foulé le territoire belge. C'est contraire au droit des gens. » Il en était bouleversé.

— C'est nous qui avons attaqué les premiers la Belgique, me dit-il. Quelle révélation !... Qu'avons-nous commis là?

J'essayai de le remonter :

— Et les avions de Nuremberg? Et les officiers français en automobile?

— Fables que tout cela ! fit-il. Pur mensonge! Il n'en est pas question dans le discours du chancelier. Bethmann-Hollweg a dit : « La France pouvait attendre ; nous, pas. Nous avons été forcés de passer outre aux protestations justifiées du Luxembourg et du gouvernement belge. ». On nous avait menti, on nous a trompés. C'est l'aveu. Et il ne s'est trouvé personne pour protester; pas un député n'a élevé la voix; tous ont applaudi.

— Cependant...

— C'est une infamie !... Mon ami, ajouta-t-il sourdement, nous sommes en train d'accomplir l'acte le plus vil de l'histoire.

Il me serra la main avec angoisse et je vis des larmes dans ses yeux.

Les rangs se formaient. Il courut rejoindre son poste et, quelques instants plus tard, comme le capitaine Kaiserkopf levait son sabre, j'entendis le lieutenant Kœnig commander d'une voix blanche :

— *Gewehr auf !... Rechts um !... Vorwærts... Marsch !*

La journée s'annonçait belle, immuablement belle, poussiéreuse et brûlante comme les précédentes. Nous nous engageâmes sur le gros pavé de la chaussée de Saint-Trond. Le canon rumorait toujours au loin, mais son orbe paraissait de plus en plus immense, décrivant une circonférence démesurée

qui se courbait du septentrion au midi et dont il nous semblait que nous étions le centre, le point mort. On l'entendait au nord, au delà d'Hasselt et de Diest ; au-nord-ouest, du côté du camp retranché d'Anvers ; à l'ouest, vers Bruxelles, plus loin peut-être ; au sud-ouest, sur la Sambre ; au sud, tout le long de la Meuse.

Le concert ronflant présentait toute la gamme des grondements, comme un clavier d'orgue jouant en sourdine et composé uniquement de sons graves. Aux grommellements du bourdon répondaient les roulements de la bombarde, les borborygmes du basson, en même temps qu'aux harmonies profondes du prestant succédaient ou se superposaient les tambourinements de la cymbale, les grognements du nasard et les sombres déflagrations de la cromorne. Parfois ce ronronnement perpétuel se piquait de crépitations plus vives, plus grêles et plus nettes, beaucoup plus proches aussi, salves de fusils ou de mitrailleuses qui exécutaient des civils et châtiaient des villages. Parfois encore, une alouette fuyait verticalement en jetant un trille aigu ou un vol de canards partait d'une mare, oblique, claqueur et sonore.

Tout d'un coup, plaquée lourdement sur cette mélopée, nous perçûmes, venant du sud-ouest, une vibration beaucoup plus forte et, quoique très lointaine, considérablement plus marquée. C'était comme une énorme cadence de grosse caisse, tombant et se prolongeant en échos. Vingt minutes après, une seconde détonation analogue retentit, puis, à intervalles semblables, une troisième, une quatrième... Nous nous interrogions, Helmuth, Kasper et moi :

— Ce ne sont pas nos 210, ni même nos 280 qui font un bruit pareil... Qu'est-ce que c'est?... D'où cela vient-il?...

Boussole en main, Schimmel finit par déterminer la direction :

— Cela doit venir de Namur, dit-il.

Puis il ajouta :

— Ce sont probablement les gros mortiers autrichiens de 305. On les a fait venir pour réduire la place. Liége nous a déjà fait perdre trop de temps.

Je demandai naïvement :

— L'Autriche a-t-elle donc déclaré aussi la guerre à la Belgique?

— Pas que je sache, répondit Schimmel, mais cela importe peu : son artillerie s'en charge.

Il nous communiqua en outre un renseignement qu'il tenait d'un officier d'artillerie lourde. Nous possédions des pièces d'un calibre colossal, usinées en grand secret par Krupp, des canons-monstres de 420, destinés à écraser comme des œufs toutes les forteresses. On en avait vu passer deux à Verviers, qui chargeaient chacune un train entier.

Cette information nous remplit de joie et d'une admiration sans bornes pour la puissance allemande.

Mais ce ne fut pas encore ce jour-là qu'il nous fut donné de rencontrer l'ennemi, autrement que par les ruines qu'avaient semées sur notre route les troupes qui nous avaient précédés ou que par les menues exactions que nous exercions nous-mêmes, partout où il restait quelque chose à tuer, à détruire, à piller ou à violer.

Au soir, nous arrivâmes sur le bord de la Gette, où nous bivouaquâmes. La nuit était si belle que nous ne dépliâmes pas les tentes.

Le lendemain, après avoir passé sans incident la rivière, le régiment eut à fournir une nouvelle étape en direction nord-ouest, qui l'amena un peu fourbu dans la région du Démer

Le surlendemain, enfin, la parole fut à la poudre.

Dès le petit jour, nous avions été prévenus par l'état-major divisionnaire d'avoir à nous éclairer attentivement, car nous étions arrivés dans une zone dangereuse. Effectivement, au bout de quelques heures, les uhlans signalèrent la présence de l'ennemi, déployé, à trois ou quatre kilomètres de là, sur une ligne assez étendue, derrière un rideau de boqueteaux, le flanc droit tenu par des cyclistes et des lanciers, le gauche par des chasseurs et des gardes civiques. De la colonne de route nous avions passé à la marche en formation préparatoire de combat et nous occupions maintenant un grand front qui sinuait sur les coupes de seigles et dans les ondulations de la glèbe campinienne.

Un lourd silence s'écrasait sous le soleil de plomb. Entre deux cimes de hêtres brillait très loin un long clocher au sommet rectangulaire, que Schimmel assura être la tour de Malines.

Soudain un crissement fendit l'air. A cinquante mètres derrière la section qui avançait, déployée en ordre serré, un

éclatement se produisit. Toutes les têtes se retournèrent, pour voir jaillir et retomber une colonne de terre grasse.

— Charogne! lâcha Kaiserkopf en descendant de son cheval qu'il remit à son ordonnance.

Presque aussitôt, trois autres obus s'abattaient sur notre gauche, à des distances variées. On entendit un hurlement lointain, paraissant provenir d'une des sections de la compagnie Tintenfass ; puis on distingua quelques hommes s'agitant comme des mouches autour d'une tache grise qui gigotait sur le sol.

Plusieurs d'entre nous pâlirent. Kasper murmura près de moi :

— *Herr Faehnrich*, je crois que ça y est; nous recevons le baptême du feu.

Des commandements rauques partirent. La section Kœnig, portée en avant, se dispersait rapidement en tirailleurs. On vit peu à peu les hommes disparaître comme des mulots dans les écorchures du terrain, un fusil sautant çà et là entre les chaumes, dans la pétarade d'une mousqueterie précipitée. Nous étions désignés comme soutien, appuyés à cent pas par la section von Bückling.

— Mes garçons, fit le capitaine Kaiserkopf, après avoir fait précéder ses paroles d'une batterie de tambour, voici maintenant le moment, *Sacrament !* de montrer que vous êtes des braves ! L'ennemi perfide est là qui vous guette, tapi dans ces bois. Aujourd'hui, la patrie allemande a besoin du poing de tous ses fils allemands. Tapez ferme, mes agneaux, cognez dur, et vous verrez cette vermine immonde, ces Belges, ces Français, ces Anglais, toutes ces sales bêtes fuir lâchement sous vos coups. Et maintenant, comme a dit l'Empereur, et maintenant, *Donnerwetter !* nous allons les battre comme plâtre. Poussez tous avec moi le cri de guerre du soldat allemand : Hourrah !

Un triple hourrah sortit de nos poitrines haletantes.

Mais pendant ce temps, une artillerie invisible crachait sur nos lignes ses projectiles éclabousseurs. On les entendait vibrer comme des hannetons, déflagrer, nous arracher les tympans, tandis que le sol se labourait et qu'une dégringolade de terre, de cailloux, de racines et de débris de fer lapidait nos compagnies déployées.

— *Liegen !*...Ouvrez vos intervalles !... ordonna Schimmel derrière nous.

Sous le cyclone, le front vacillait, zigzaguait, se creusait de poches ou se crevait de trous. C'était à notre gauche que le feu paraissait le plus fort; mais, dans le brouhaha des explosions, la fumée, la poussière, le méphitisme, nous finissions par ne plus distinguer grand'chose de ce qui se passait au delà de notre voisinage. Nous étions d'ailleurs bien trop occupés de nous-mêmes. L'effroi étreignait visiblement la plupart de nos fantassins ; la sueur ruisselait sur les visages blêmes ; un souffle angoissé s'échappait des gorges. Il nous semblait que nous étions tombés dans un terrible guet-apens dont nous ne sortirions pas vivants.

— *Auf !... Vorrücken !...*

La section avançait prudemment, poussée par ses sous-officiers.

Ecumeux et congestionné, Wacht-am-Rhein bourrait de coups de crosse ses hommes, au milieu d'un torrent d'injures. Nous progressions par saccades, tantôt collés au sol et rempant entre les mottes, tantôt relevés d'un commandement au sifflet, cinglant comme un claquement de fouet, qui nous faisait bondir jusqu'au premier pli de terrain. En contre-pente d'un mamelon crénelé d'aulnes, près duquel nous passions, j'aperçus un instant, juchés sur leurs chevaux, dont l'encolure basse se tendait vers l'herbe, le colonel von Steinitz, le major von Nippenburg, le capitaine d'état-major Morgenstein et le premier-lieutenant Derschlag, qui, la lorgnette aux yeux et la carte sur la selle, suivaient commodément le spectacle de l'opération, tandis qu'une escouade d'estafettes et de téléphonistes attendaient leurs ordres.

Nous n'avions pas fait cinq cents mètres, beaucoup moins commodément, qu'une grêle de balles nous assaillait. Le sifflement de ces petits projectiles, opiniâtres et tarabustants comme des moustiques, me parut plus désagréable encore que le gros vacarme des obus. C'est qu'une balle qui vous stride à l'oreille vous semble précisément destinée. L'obus est plus distant, plus impersonnel et, malgré son bruit, plus rassurant : on a l'impression, du moins en rase campagne, de courir avantageusement sa chance. La balle, elle, vous nargue directement, vous menace, vous obsède. Elle vous énerve et

vous agite au plus haut point. Elle vous distille le supplice à petites doses, mais beaucoup plus savamment. Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait un sifflement, mais plutôt un claquement sec, sur une chromatique très rapide, très aiguë, n'embrassant guère plus d'un quart de ton.

Je n'eus naturellement pas le temps de pousser bien loin ces observations minutieuses en ce moment tragique et sur cette emblavure balayée d'acier, où je n'avais pas assez de toute ma présence d'esprit pour ne pas me laisser choir dans un sillon comme une loque. D'autres observations d'ailleurs ne tardaient pas à s'imposer à ce qui me restait de faculté d'aperception.

Nous rencontrâmes un premier cadavre. C'était un des tirailleurs du lieutenant Kœnig. Il s'allongeait au creux d'une dérayure, les doigts crispés au fusil, la face toruleuse et barbouillée de sang, les yeux torves regardant le ciel. Inopinément j'allai donner en plein du genou sur sa tunique grise. Horrifié, je sursautai en poussant un cri. Sous mon poids, le mort avait rendu un son flatueux, comme un soufflet. Nous buttâmes ainsi sur deux autres tués. Puis ce fut un blessé, qui regagnait l'arrière, hurlant et se tenant le ventre. Je fus saisi d'un tremblement convulsif.

— En tirailleurs ! commanda Schimmel.

C'était à notre tour de nous porter en avant, pour renforcer la chaîne ou nous substituer à elle. Je rassemblai mon souffle pour crier à mes hommes :

— *Mir nach !...*

Je m'élançai comme un fou devant moi, suivi de Kasper et de mes quatorze mousquetaires, en ordre mince à trois pas l'un de l'autre. La mitraille pleuvait de plus belle. Pas un chapeau de carabinier en vue, pas un canon de mauser ! Après une série de bonds désordonnés, nous rejoignions la ligne de feu où, terreux, abîmés, rendus, des fusiliers progressaient péniblement en tiraillant au hasard.

— Ça chauffe !... crachaient-ils avec accablement, terrorisés par les sous-officiers.

On leur passa des gourdes.

Et soudain j'eus une vision stupéfiante : Kœnig debout, en terrain découvert, calme, intrépide, sa belle tête romantique se détachant comme un médaillon d'albâtre sur l'azur, marchait tranquillement en avant de sa section, l'épée à la main.

J'eus l'impression qu'il allait au-devant de la mort, qu'il la cherchait.

Un vertige me prit. Je tirais avec un acharnement de somnambule sur une corne de bois qui nous faisait face. Mon épaule se paralysait. Bientôt il ne nous fut plus possible d'avancer. Il fallut nous terrer, sans plus bouger, derrière un parapet de sacs. Combien de minutes, combien d'heures restâmes-nous ainsi blottis ? Toute notion de temps avait disparu. Je sentais ma langue devenir pâteuse, mon palais sécher, ma salive se tarir. J'étouffais. Une barre de fer pesait sur ma poitrine. Et tandis que, sous le glas de mon cœur qui battait à grands coups, mes oreilles tintaient et que mes tempes bourdonnaient, un frisson mortel naissait dans ma nuque, gagnait mes épaules, se répercutait le long du dos jusqu'aux lombes, m'anéantissait, me faisait presque perdre connaissance. Je n'existais plus que dans un cauchemar atroce.

Des ronronnements de moteurs frémirent au-dessus de nous. Je levai les yeux. Trois, quatre avions sillonnaient le ciel et, la croix de Prusse sous les ailes, filaient dans la direction du nord. Bientôt, sur les bois adverses, tombaient fantastiquement de longs rubans de paillettes métalliques qui brillaient au soleil. Était-ce mon rêve bizarre qui se continuait ou étais-je éveillé ?

Tout à coup de formidables décharges secouèrent l'air derrière nous. Des vrombissements énormes passèrent sur nos têtes. Vingt, quarante bordées épouvantables firent sonner la lumière et trépider le sol. Je me frottai les yeux, tout étourdi. En même temps, les bois roux se couvraient de flamboiements, se panachaient de bouquets de fumée noire. Des taillis grillaient, des arbres prenaient feu. D'abord stupéfaites, puis délirantes, les troupes, à ce tonnerre, s'étaient réveillées de leur léthargie. D'immenses acclamations sortaient des fossés. On s'embrassait, on dansait. C'était notre artillerie qui écrasait les positions ennemies.

Dix minutes après, tout s'était tu en face de nous, et si quelques coups de fusils parvenaient encore, ils se perdaient dans le fracas de nos pièces et les hourras de nos poitrails. Schimmel, qui nous avait rejoints, nous montrait au loin, sur la droite, des masses grises qui avançaient rapidement à travers champs, en équerre avec nous. C'était le second régiment

de la brigade qui, sorti d'Aerschot, prenait de flanc la défense belge et tournait ses lignes. La victoire était à nous. Cette assurance enflammait instantanément tous les cœurs.

Délivrés de leur terreur, les hommes se réharnachaient avec joie. Mes quatorze mousquetaires se retrouvaient au complet, ainsi que Kasper et moi-même, ce qui me fit un sensible plaisir. Les groupes se resserraient dans leurs sections ; les compagnies se reformaient. Nous vîmes reparaître, exubérant et triomphant, le capitaine Kaiserkopf, qui avait recouvré son cheval. Surgissant des épaulements, des batteries de canons gris foncé allaient au galop occuper des emplacements nouveaux, d'où elles rouvraient des tirs directs sur des objectifs que nous n'apercevions pas. Des signaleurs couraient, agitant leurs fanions verts ou rouges. Les tambours et les cornets jetaient partout leurs roulements sonores et leurs appels éclatants.

— Baïonnette au canon !... A l'assaut !...

Les rangs se bousculèrent au pas gymnastique, dégorgeant des hourras forcenés. La courte distance qui nous séparait des lisières fut franchie en quelques minutes. Quand nous pénétrâmes sous bois, l'ombre et la fraîcheur nous surprirent. Des émanations et des floches de vapeur rôdaient sous les branches. Aucune fusillade, pas un miroitement d'acier ne nous reçut. La position était vide. Il n'y restait que des morts et des blessés.

Alors d'effroyables scènes se produisirent. Ivres de carnage, les nôtres se ruèrent sur les corps qui gisaient ou râlaient au pourtour brûlé des clairières ou au pied des arbres foudroyés. Tailladant et perforant, assommant ou fusillant, sans s'occuper de savoir ce qui était déjà tué ou ce qui vivait encore, nos soldats se livraient avec rage à la folie aveugle de détruire, d'anéantir, de réduire en bouillie tout ce qui se rencontrait sur leur chemin. Des débris déjà déchiquetés par les obus volaient de tous les côtés. Des lames plongeaient dans les chairs, crissaient sur les os, les crosses s'abattaient sauvagement au milieu de tas sanguinolents et remuants. On vit jaillir des foies et couler des entrailles. Des orbites crevèrent, et des crânes s'ouvrirent. Une tête fut brandie à la pointe d'une baïonnette. C'était une débauche de massacre, une orgie de sang, d'horreur et de cruauté.

De terribles hurlements, des imprécations, d'ignobles insultes se vomissaient de toutes parts :

— Salauds !... cochons !... *verfluchtes Gesindel!... Hurenkinder!...* vociféraient les nôtres en fracassant à tour de bras.

A quoi des voix flamandes ou wallonnes répondaient, avant d'expirer sous les transpercements :

— Bandits !... Vous achevez les blessés !...

On en vit survenir un groupe de cinq ou six, défigurés, à moitié démembrés, conduits par une patrouille. Furieux et l'écume à la bouche, Kaiserkopf se mit à tempêter :

— Nom de Dieu !... Le colonel a dit : Pas de prisonniers!... Eventrez-moi tous ces gaillards!

Vingt hommes leur brûlèrent leurs cartouches dans les yeux ou les clouèrent contre les troncs.

C'est à peine si je reconnaissais mes braves mousquetaires, changés eux aussi, semblait-il, en bêtes féroces. Schnupf, Maurer, Vogelfänger, jusqu'à mon excellent Kasper, participaient à l'affreuse curée et s'affairaient contre un ennemi à terre, comme s'il avaient eu à défendre leur peau. Je n'en revenais pas. Hélas! dans un instant d'égarement, et me trouvant sous l'œil de Kaiserkopf, j'y allai moi-même de mon coup de baïonnette. Je revois encore mon malheureux Belge, les jambes emportées, effondré et agonisant sous un buisson de fusains. Il me regardait de ses prunelles blafardes et sa bouche s'ouvrait et se rouvrait sans pouvoir proférer un son. Je retrouve mon geste, mon élan, mon effort. J'éprouve à nouveau cette sensation étrange de l'enfoncement de ma lame, la résistance du drap d'uniforme, puis la pénétration aisée comme dans du beurre. Je revois le rictus du moribond, la révulsion de ses yeux, la salive rouge sur ses lèvres...

Je compris alors ce que c'était que ce *furor teutonicus* dont nos manuels patriotiques vantaient si souvent la vertu. J'en avais sous les yeux l'explosion et le débordement. J'en pouvais mesurer l'intensité.

Mais il fallait voir surtout Wacht-am-Rhein. Celui-là était prodigieux. Délirant comme un possédé, la mâchoire énorme et les biceps gonflés, faisant tourner son arme à deux bras comme une massue, il assénait de droite et de gauche sur les corps écroulés d'immenses coups de crosse, ce qui était sa manière préférée, faisant sauter les cervelles et craquer les

vertèbres, piétinant de ses lourdes bottes les cadavres charcutés, écrasant des faces gémissantes, des thorax palpitants, pataugeant épouvantablement dans des ventres étripés et des nids d'intestins bleus. Rien n'échappait à sa fureur destructrice. Couvert de sang et de détritus humains il avançait, tel un barbare des anciens temps issu des forêts de la Germanie, la peau de bête sur l'épaule et la hache de silex au poing. Un artilleur belge, moins blessé que d'autres, voulut enfin arrêter cette brute. Il se dressa péniblement du milieu d'un caisson en miettes et, de son bras gauche, car le droit pendait inerte, braqua un pistolet. Heureusement, Wacht-am-Rhein vit le geste, esquiva le coup. Il fondit sur le Welche en lui criant : « Traître ! » l'empoigna formidablement à la gorge, le coucha sur son caisson, puis, le genou sur l'estomac, l'étrangla. Après quoi, reprenant son fusil par le canon, il recula d'un pas et, d'un tour de moulinet, lui fendit la tête.

Je me souviens de bien d'autres scènes semblables, auxquelles j'assistai par douzaines. Je ne puis toutes les énumérer. A l'orée septentrionale de la position boisée que nous venions de traverser en trombe il nous arriva de surprendre une de ces curieuses petites mitrailleuses belges, traînées par des chiens. La machine, qui avait reçu un obus, gisait disloquée sur un tas de sable, avec son affût en morceaux, sa lunette rompue et sa bande qui lui sortait encore de la culasse comme un fragment de ténia. Le servant était étendu mort à côté, un éclat d'acier dans la poitrine. Des deux chiens, l'un était tué, l'autre, la patte cassée et pris dans ses brides, geignait lamentablement. Wacht-am-Rhein s'occupa d'abord du mitrailleur et, pour mieux s'assurer qu'il était fini, lui défonça le visage. Puis, tournant sa colère sur l'animal blessé :

— Sale bête ! cria-t-il, cochon de chien !... Tu vas y passer, toi aussi !

Le pauvre caniche nous regardait de ses yeux suppliants.

— Epargnons-le, dis-je. Prenons-le avec nous et soignons-le ; il pourra nous être utile.

— *Nein !*... C'est un chien welche !... Il faut le crever !

— Si on le fusillait ? proposa Rohmann, un des hommes de Wacht-am-Rhein.

— Si on le pendait ? émit Schnupf.

Mais jugeant superflu de tenir un conseil de guerre à ce

sujet, Wacht-am-Rhein avait déjà saisi son sabre-baïonnette et, d'une main puissante, le lui passait au travers du corps.

Le bête s'affaissa, râla, tourna des yeux qui se chargeaient d'une taie grise, puis, dans le jet de sang qui éclaboussait son poil blanc, alla, se traînant sur le ventre, lécher en expirant la main cadavérique de son maître.

Quand nous sortimes de cet enfer, les bras fatigués et les semelles gluantes, nous entrâmes dans un pays vert, serein, paisible, où n'avait pas encore pénétré le moindre rayonnement de la guerre. L'harmonie en était délicieuse et profonde. Sous un ciel d'un bleu presque violacé, une campagne plate, fraîche, extrêmement douce développait toute la gamme des tons smaragdins, avec ses pâturages luisants, ses prés vernissés, ses feuillages clairs, éclatants de pureté, comme lavés par une récente ondée. Un bétail blanc, taché de noir, répandu dans les herbages, paissait avec lenteur un tapis abondant. De jolis chemins bordés d'aulnes méandraient entre les cultures plantureuses, où affleurait par places, fertile et sombre, l'alluvion molle d'un humus gras. Une intense poésie émanait de ce paysage calme, riche, gonflé de sève, et mon âme, nourrie d'idylle, en goûta suavement le charme enchanteur.

Des maisons apparurent, d'abord éparses, une ici, une là, chacune dans son jardinet, puis plus rapprochées, groupées enfin, très nettes, très propres, d'un blanc laiteux sous leurs toits rouges, posées comme des jouets dans la verdure, autour d'un clocher pointu et lustré.

— Un village intact ! mugit Kaiserkopf.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Profession de Foi. — J'aimerais, au moment où je prends la rubrique « Poèmes » au *Mercure*, que les lecteurs, et, parmi eux, les poètes, soient prévenus de ce qu'ils y trouveront, ou de ce que je souhaite y mettre, de mes idées sur l'art en général, sur la poésie, sur les réalisations acquises, sur les tendances qui se forment ou qui s'affirment.

La grandeur, la joie, la beauté de la poésie lyrique se mesurent à la fraîcheur ou à l'audace sincère de l'enthousiasme, au raffinement ou à l'ingénuité de la vision du poète selon qu'il découvre ou constate les relations par lesquelles son âme est éprise des objets qui l'ont émue ; il faut encore qu'il s'exprime au moyen d'images exactes, neuves, qui suggèrent, dans une langue toujours concrète et, par-dessus tout, musicale, harmonieuse, rythmée.

Ce sont des qualités de poète qui m'attachent à un poète. Evidemment je puis être émerveillé lorsqu'on m'instruit que tel poète est, en outre, un philosophe, un ecclésiastique, un conducteur de foules, un cultivateur, un ferblantier ou un médecin. N'est-ce donc pas assez, pour l'activité d'un cerveau, de tendre le mieux possible à l'accomplissement d'une tâche choisie, lorsque, exaltante et absorbante, elle consiste à dresser en plein azur un vierge témoignage de ferveur humaine, éperdue de tout ce qui est noble, pur et précieux dans le tourbillon des passions diverses dont nous sommes composés ?

Souvent les habitudes de pensée propre à une corporation, à un groupement religieux, politique, social, s'imposent à tel point qu'elles amoindrissent, altèrent, étouffent la confidence de sensibilité que doit être, pour qu'elle nous touche profondément, une œuvre d'art. Déclamation, plaidoyer, discussion, propagande, quiconque argumente s'efforce de démontrer, explique ou tend à persuader, quiconque a préféré la logique à la fantaisie a consenti à user des paroles d'un formulaire traditionnel, s'est imposé d'avance quelque limite que ce puisse être à l'expression de son enthousiasme, celui-là introduit dans son art un élément de corruption. L'art est une aventure de découverte perpétuelle. Les sages s'en assurent, et dirigent avec

réflexion, où ils le veulent, les élans de leur fièvre et leurs joies ; les simples se livrent à la moindre brise qui les effleure naïvement et sans calcul. Il n'est peut-être pas un exemple d'homme assez dégagé de toute emprise impure pour que son génie ne soit pas entaché de quelque faiblesse, de quelque complaisance aux conventions environnantes ; je vois là un motif de plus pour se détourner de biens inéluctables, pour ne pas s'y complaire, pour ne pas s'y livrer par plaisir ou par molle condescendance. Si nul n'est libre tout entier, arrachons-nous, du moins, des liens communs dans la mesure de nos forces ; cela seul est intéressant ; ne nous entravons pas de notre propre gré.

§

Les poètes qui, leur vie durant, ne se sont jamais prêtés de leur propre gré aux entraves du commun de l'humanité paraissent être en nombre infiniment rare, si jamais parmi les plus grands il y en eut un seul. L'expérience de cette longue guerre a dérouté et troublé beaucoup d'artistes. Ils se sont révélés excellents citoyens, patriotes convaincus, ardents défenseurs des idées de culture et de liberté. On ne saurait trop les en louer. Le tort de plusieurs a consisté à ne pas établir de démarcation entre leur légitime, sainte effervescence de citoyens et leur tâche de poètes, qui demeure à jamais différente.

Oui, les plus grands, oui les plus aimés. Si j'étais appelé à désigner dans l'œuvre de Verhaeren mon livre de prédilection, ce ne serait sûrement pas *les Ailes Rouges de la Guerre*. J'ai fréquenté le grand poète assidûment jusqu'à la veille de sa mort, durant les années formidables et tragiques ; je crois que mon sentiment et mes opinions n'ont pas différé une seule heure des siens. Ce n'est donc pas un reproche de tendances que j'ose adresser à sa mémoire. Même l'ardeur infatigable de son tempérament personnel, la vigueur ample et en quelque sorte douloureuse de sa haine à l'égard du violateur, du parjure, du barbare déguisé, du traître, sa flamboyante tendresse, son amour sacré de la patrie meurtrie, mutilée, de la France, des Alliés, du monde régénéré qu'il espère et qu'il rêve, contrebalancent ce qui, dans l'essence même de son inspiration, chancelle pour être trop actuel, trop momentané, transitoire, trop directement imposé par les événements publics, si effarants ou grandioses qu'ils fussent, trop du domaine de la chronique, trop dicté par la propagation immédiate des ressentiments populaires.

Je professe, de même, pour Henri de Régnier et pour son œuvre les plus pieux sentiments de déférence et d'admiration ; son petit volume *1914-1916* contient quelques morceaux de ferveur, de pitié, d'indignation contenue et un peu dédaigneuse dont la valeur ne m'a pas échappé ; j'y préférerai toujours *le Miroir des Heures* ou *Tel qu'en Songe*. Paul Fort n'a pas donné, non plus, dans son

Bulletin lyrique de la guerre, les meilleures images de sa verve spontanée, sans cesse jaillissante et sans cesse jeune et renouvelée. L'ironie hautaine et, par endroits, l'énergie d'invectives dont A.-Ferdinand Herold harcèle le misérable empereur, sa suite et son armée, n'attacheraient pas longtemps l'attention à son récent recueil *Guillaume-le-Petit*, s'il ne contenait, à côté, des chansons d'aurore et de soleil, des odes idylliques et printanières où la sérénité radieuse de la nature apparaît en un formidable contraste avec le tumulte, l'horreur et l'effroi de la guerre. Tels de ces poèmes ne seraient pas déplacés dans *la Route Fleurie* ou *Au Hasard des chemins*, et c'est pour cela qu'ils nous charment.

Cependant, il ne manque point de volumes inspirés par la guerre qui révèlent une âme profonde ou une sensibilité nouvelle; mais ces volumes-là n'ont point été fabriqués à l'arrière; ils sont l'œuvre de jeunes qui ont combattu, et qui, dans l'angoisse des nuits aux aguets, ont senti de leurs cœurs monter en chants l'émoi de leurs souffrances, de leurs regrets, de leurs espoirs. Ceux-là sont douloureux et humains. Il ne se guindent pas à des déclarations d'horreur, de haine, à des déchaînements de colères. Ce qu'ils ont éprouvé a remué leur intime sensibilité; ce sont des hommes, non des programmes ou de vaines déclamations; ce sont des hommes pénétrés et doux qui se livrent à des effusions de tendresse ou de douleur, voilà tout. Je ne veux citer aucun des volumes de ce genre, car je ne les ai pas tous sous la main, et en désigner quelques-uns serait commettre une injustice involontaire envers les oubliés. L'occasion se retrouvera de parler ici de ceux qui, durant un temps indéfini, paraîtront encore.

Je les louerai de n'avoir pas cédé à la tentation d'exposer en vers des théories ni de défendre en vers des opinions. Ce sont besognes qui s'accommodent mal du lyrisme.

§

Chaque fois que le vers n'est pas indispensable, partout où le lyrisme ne s'impose pas, dès que le chant, la musique des mots ne sont pas essentiels à transporter le lecteur dans un état d'âme analogue à celui où s'est trouvé le poète, musique, chant, lyrisme, vers doivent être rejetés; en faire des instruments asservis à des desseins étrangers, fi donc! Avez-vous si peu de foi dans la cause dont vous avez assumé la défense, qu'il vous faille le concours des séductions hétérogènes que l'art y peut adjoindre? Quand j'aperçois des hommes d'un talent aussi incontestable, aussi original, aussi puissant que MM. Paul Claudel et Francis Jammes abaisser la poésie jusqu'à devenir un procédé d'apologétique chrétienne et d'anathème aux mécréants, je me souviens que M. Claudel a célébré héroïquement les chœurs des muses païennes, que M. Francis Jammes a chanté, sans

leur jeter de voile, la nature profonde et une jeune fille nue, ce qui semble aux incrédules fort peu orthodoxe, mais qui serait néanmoins beaucoup plus près de rattacher à leur façon de penser les lecteurs qu'ils ont touchés et enlevés, sans songer à les convaincre ni à les confondre dans le sentiment de leur turpitude.

Mais que l'on consente à m'écouter. Ce n'est pas parce qu'ils sont catholiques que je me refuse à les admirer. Rien ne dépasse la dévotion dont j'entoure les poèmes d'effusion tendre, profondément pénétrée de religion et de foi humble dont se forme le volume de Verlaine *Sagesse*. Les meilleurs poèmes de Leconte de Lisle ne sont pas ceux où il fait profession d'athéisme. Le thème m'est indifférent. C'est le ton qui importe. Je n'admets pas davantage l'exclusivisme de pensée étroite auquel, sous prétexte d'*unanimisme*, le néanmoins très précieux et souple poète Jules Romains borne ses aspirations d'art; il me déplairait qu'un panthéiste clamât en vers les motifs de sa croyance. Je redoute Mme Ackermann non moins que Sully-Prudhomme...

Bref, cette parodie d'art qui s'assujettit à un système, à une thèse m'est odieuse. Si, aux débuts d'un artiste, il peut être avantageux qu'il se soumette à une discipline solide, c'est lorsqu'il en aura rejeté ou qu'il en dominera la contrainte que cette utilité apparaîtra : toute discipline est bonne, à l'expresse condition qu'on y échappe et par cela seulement qu'on y a échappé. Les peintres sortent d'en faire l'expérience : quelle excellente école que le cubisme, pour ceux d'entre les adeptes qui s'en sont assimilé l'enseignement au point de s'être évadés! C'est une grâce analogue que je souhaite aux poètes de *Sic* et du *Nord-Sud* : qu'à l'exemple d'Apollinaire, ils ne servent plus un système dont quelques préceptes nouveaux méritent qu'on en connaisse la valeur, qu'ils n'en soient pas les esclaves, que M. Birot, par exemple, ne reproduise pas de trop près le caprice de certains *Calligrammes*, c'est, je crois bien, pour lui le meilleur moyen de se grandir.

Mais que du moins chantent les meilleurs, les plus éprouvés chanteurs. Avec la voix de ceux dont j'ai cité les noms très chers ou révérés, je voudrais entendre et réentendre les voix aimées, entre autres, de Gustave Kahn, de Vielé-Griffin; Madame de Noailles, François Porché, André Spire ne se sont pas laissé oublier. Paul Valéry est heureusement revenu à la poésie. Mockel, Elskamp, Giraud, là-bas en Belgique, je vous attends avec impatience, et Le Roy et Séverin. Mais pourquoi donc vous taisez-vous ici, Vildrac, Duhamel poète, vous, André Salmon, et quelques autres?

ANDRÉ FONTAINAS.

LITTÉRATURE

Camille Mauclair : *La Magie de l'Amour*, Ollendorff, 3.50. — Camille Mau-

clair: *L'Art indépendant français sous la Troisième République*, « La Renaissance du Livre », 2.50. — Joseph de Tonquédec : *L'œuvre de Paul Claudel*, Gabriel Beauchesne, 2 fr. — A. Périvier : *Napoléon journaliste*, Plon-Nourrit, 9 fr. — Frédéric Lefèvre : *La jeune poésie française*, Rouart, 3.50, — Paul Dermée : *Beautés de 1918*, « Esprit Nouveau », s. p. — Robert Vallery-Radot : *Le Réveil de l'Esprit*, Perrin, 3.50. — Memento.

Voici de Camille Mauclair la seconde partie de son essai sur l'Amour : **La Magie de l'Amour**, dont la première partie, publiée avant la guerre : *De l'Amour physique*, n'était que le prélude. Ce dernier volume seul, comme l'explique l'auteur, parle vraiment de l'amour, le premier n'étudiait que les échanges sexuels. Il n'existe pas d'amour physique, et il n'y a pas d'amour uniquement abstrait, mais cette faculté « d'hypersexualité, appelée amour, n'est, écrit M. Mauclair, qu'un moyen d'atteindre de notre vivant à la perception métaphysique du rythme universel, immortel, éternel, un moyen de constater en nous, et au sein même de l'action réputée la plus bestiale, des lois abstraites dominant notre être périssable ; un moyen, enfin, de « connaissance » fluidique dont la Pensée et la Musique sont les seuls équivalents. Pour que deux êtres parviennent à un tel degré, il faut le concours de toutes les forces psychiques, l'activité harmonieuse de toutes les facultés cérébrales et non seulement de celles en qui se localise le désir d'engendrer ; et c'est en quoi l'amour comporte bien autre chose que « le piège de la nature » ; la conjonction est, dans l'amour, le prétexte d'une projection métaphysique, alors qu'elle est tout le but du simple désir.

C'est la métaphysique de l'amour, qui eût peut-être été un titre admirable, et qui eût bien indiqué cette sorte de religiosité et d'inquiétude métaphysiques qu'il y a dans l'amour. Cette page que je viens de citer résume parfaitement le livre de M. Mauclair, si on ajoute qu'il conçoit l'amour comme une évasion de la règle sociale et une religion individuelle. L'amour, en effet, est peut-être la seule méthode pour s'élever au-dessus de l'animalité et atteindre toute la perfection de son individualité. L'amour, ainsi conçu, devient antisocial, puisqu'il développe l'individu au détriment de l'espèce.

Ce n'est plus que le rayonnement de l'être, indépendamment de toute pensée de reproduction ; c'est une culture de soi, et un moyen de connaissance. Mais cet amour, chez les hommes, est presque aussi rare que le génie. Alors, je ne suis pas très bien M. Mauclair dans sa critique des formes sociales de l'amour, dans sa critique très amère du mariage. Si le mariage existe, c'est qu'il correspond à un besoin social, et de même que la plupart des hommes peuvent vivre sans art et sans poésie, ils peuvent aussi vivre dans le mariage, sans amour et sans autre souci que celui d'échanges sexuels réguliers et confortables. Que l'amour demeure le privilège de l'élite, une élite qui d'ailleurs est une merveilleuse fleur stérile, puisque

cet amour métaphysique qui est évoqué ici ne se propose que l'épanouissement de l'individu. Généralisé, si cela était possible, il serait le suicide d'une race par son perfectionnement même. Poussons donc le troupeau, sous le fouet de la morale, vers le joug du mariage ; que les couples esclaves continuent à labourer le champ des tristes sensualités matrimoniales, un bandeau de cuir sur les yeux.

§

Dans cet autre essai sur **l'Art indépendant français sous la troisième Répubique**, Camille Mauclair s'est proposé d'étudier, en une œuvre de critique de synthèse, l'art qui s'est manifesté en marge de l'art officiel sous la troisième République, de préciser, comme il le dit, l'évolution des tendances dans les arts parallèles et de chercher leurs liaisons logiques. Il étudiera donc à la fois : *la peinture :* l'art impressionniste, Manet et Monet, le Cézanisme, le pointillisme, le cubisme ; *la littérature :* le mouvement symboliste, Mallarmé, Verlaine, Remy de Gourmont, Claudel ; *la musique :* l'influence wagnérienne, Debussy, Franck, Bruneau, Charpentier, les Ballets russes.

Le principe essentiel de ces divers mouvements d'art est l'individualisme. Mais cet individualisme, après avoir joué un rôle très utile et très beau, va-t-il suffire, se demande M. Mauclair, ou, au contraire, est-il temps de « nous refaire des disciplines et de rebâtir, au-dessus de la mêlée des tempéraments et des chercheurs isolés, une Ecole française ?... Nous avons les talents et les tempéraments : suffiront-ils sans des méthodes, et ces méthodes, s'il en faut, comme je le crois, quelles seront elles ? » Avec quoi bâtirions-nous ces méthodes, si ce n'est avec ces individualismes accumulés... qui constitueront une sorte de collectivisme de la pensée française; une sorte de nouveau classicisme où entreront tous les apports du symbolisme, du vers-librisme, de l'impressionnisme, du cubisme, du debussysme, etc...

Le symbolisme ne fut-il pas une tentative de faire pénétrer la musique et la peinture dans la poésie ? Mallarmé, comme l'écrit si justement C. Mauclair, a été un peintre qui a voulu « peindre le visage de la Pensée, a toujours jugé que le portrait était imparfait et ne nous a laissé que les croquis relatifs au chef-d'œuvre mille fois tenté et abandonné ». Il cherchait à renouveler la poésie subjective par « une refonte de la prosodie et de la linguistique et une étude profonde des rapports de la musique et du vers, le vers étant pour lui, selon la primitive tradition orphique, un chant verbal ». Dans de belles pages sur Mallarmé C. Mauclair nous le montre comme le véritable maître, l'esthéticien du symbolisme. L'art mallarméen est entré dans nos nouvelles méthodes poétiques, ainsi que la spontanéité musicale de Verlaine. Mais c'est dans l'œuvre de

Remy de Gourmont, écrit C. Mauclair, que l'on trouvera la formule stylisée du symbolisme. Et en quelques pages, que je voudrais citer en entier, C. Mauclair nous présente Remy de Gourmont comme le critique-créateur, « le maître de la critique de son temps ; il eût dû, écrit-il, occuper la toute première place ; on commençait à lui rendre pleine justice quand il est mort, et son œuvre est de celles qu'on citera, qu'on étudiera et dont on tiendra compte bien longtemps après que les « jugeurs » à la mode auront disparu tout entiers ». Et quant à la poésie, n'est-ce pas aux Henri de Régnier, Jean Moréas, Albert Samain, Francis Jammes, Charles Guérin, Paul Fort, Paul Claudel, Emile Verhaeren, qu'il faut demander les beaux poèmes de notre temps ? Car Claudel, ainsi que Suarès, sont des symbolistes et des indépendants « au sens complet de ces deux termes », quoique la critique bien pensante n'ait découvert Claudel que depuis son évolution catholique, « pour des raisons religieuses beaucoup plus que littéraires ».

M. Camille Mauclair conclut qu'il y a eu plus de classicisme et de discipline qu'on ne l'a cru d'abord en ce mouvement symboliste, et que les universitaires eux-mêmes, après l'avoir vilipendé, lui ont demandé ou dérobé des leçons.

Ce qui prouve que la discipline littéraire n'est pas incompatible avec l'individualisme, et que c'est en innovant que l'on continue la tradition classique.

A propos de l'auteur de *Tête d'or*, qui est une des plus grandes figures du symbolisme, j'ai lu avec beaucoup de plaisir l'étude philosophique, religieuse et artistique de l'**Œuvre de Paul Claudel** par Joseph de Tonquédec. De nombreuses citations bien choisies, enveloppées d'un sobre commentaire, font, comprendre ce qu'il y a de presque naïf dans la théologie claudelienne. Mais quelle merveilleuse puissance verbale, qui recrée la vie, le monde, et jusqu'à Dieu lui-même !

§

A Sainte-Hélène, Napoléon s'emportait contre Montholon qui modifiait ce qu'il lui dictait, se plaignait qu'il gâtait complètement son style que tout le monde s'accordait à trouver original.

— Mais, Sire, lui dit Montholon, où pouvons-nous trouver votre style ? Oserai-je vous demander ce que vous avez écrit, pour que nous en jugions ?

Napoléon répliqua vivement :

— Voyez mes proclamations et mes articles dans le *Moniteur !*

Et, relisant lui-même ses propres articles, ému de plaisir et d'orgueil, il s'écria :

— Et ils ont osé dire que je ne savais pas écrire !

C'est ce **Napoléon journaliste** et écrivain que M. A Périvier

nous précise dans ce gros volume où les principaux articles du consul et de l'Empereur sont analysés.

Que Napoléon ait été un grand écrivain, cela est certain, quoique Chateaubriand, jaloux de toute autre gloire que la sienne, l'ait nié. Thiers, simple journaliste alors, écrivait en 1830 dans le *National*, à propos des proclamations du grand capitaine : « Il fut grand capitaine et grand écrivain au même instant, par l'effet des mêmes facultés », et il ajoutait :

« C'est l'intelligence supérieure qui sert à agir grandement et à écrire grandement. Aussi le génie qui a écrit les *Commentaires* de César, certaines parties des œuvres de Frédéric, les *Mémoires* de Napoléon est le même qui a servi à remporter les batailles de Pharsale, de Leuthen et d'Austerlitz.

« Agir ou écrire à un certain degré c'est bien comprendre. Aussi il n'est pas un grand homme d'action qui n'ait été un grand écrivain. »

M. Périvier nous apporte encore le témoignage admiratif de Villemain, de Nisard, de Balzac, qui avait projeté de publier des « Maximes et Pensées de Napoléon ». « Cette œuvre, écrivait-il, sera à Napoléon ce que l'*Evangile* est à Jésus-Christ. » Sainte-Beuve n'hésite pas à comparer Napoléon écrivain à Pascal : « Leur parole à tous deux est gravée à la pointe du compas, et certes l'imagination non plus n'y fait pas défaut. » Victor Hugo, lui aussi, découvre dans Napoléon l'éclair de Pascal qui se mêle au coup de foudre de Tacite... Et cependant, ainsi que le remarque un historien très modeste, Lanfrey, « Napoléon ne se perfectionna que très tard dans l'étude de la langue française dont il ne connut même jamais très bien quelques-uns des éléments les plus essentiels, bien qu'il l'ait, plus d'une fois, maniée en écrivain supérieur ».

Je n'analyserai pas ici l'œuvre littéraire de Napoléon : on la connaît et elle justifie cette admiration des grands critiques ; mais il est intéressant de suivre méthodiquement dans ce volume de M. Périvier son œuvre de journaliste : « Il comprit le premier que, depuis l'avènement de la presse, il est nécessaire d'introduire dans la guerre et dans le gouvernement ce qu'on pourrait appeler la manœuvre morale, destinée à agir sur l'esprit des soldats et sur celui des peuples. » C'est dans ce but qu'il créa le *Moniteur*, c'est pour cela « que partout où il allait il faisait manœuvrer ses journaux dans le même sens que ses bataillons ; pour cela que sans trêve, d'un bout à l'autre de ses carrières, il s'occupe de la presse et des journalistes autant que de politique et de guerres ».

Le journalisme est pour lui un moyen de gouvernement. Il considérait que les gazettes étaient faites pour le service exclusif du gouvernement et « point du tout pour l'utilité, l'instruction ou le plaisir du public ». Mais cette tyrannie avait sa noblesse et s'appu-

yait sur l'idée qu'il se faisait de son génie et de son esprit de méthode; son but était l'ordre social, et il n'a fait la guerre que pour atteindre cette harmonie universelle qu'il rêvait. Il savait « l'impuissance de la force pour organiser quelque chose... » et qu' « à la longue le sabre est toujours battu par l'esprit ». On peut méditer aujourd'hui cette pensée qui fut sa grande pensée : « J'ai conjuré le terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde. »

En ce qui concerne la presse Napoléon la voulait toute au service de sa politique, mais, écrivait-il à Fouché le 22 janvier 1806 : « Je le dis encore une fois, je ne veux pas de censure, parce que tout libraire répond de l'ouvrage qu'il débite, parce que je ne veux pas être responsable des sottises qu'on peut imprimer, parce que je ne veux pas enfin qu'un commis tyrannise l'esprit et mutile le génie. »

Mais, ironie des choses, Fouché, dès qu'il eut reçut cette lettre du Maître, se hâta de régulariser la censure et de nommer des censeurs... La méthode que Napoléon rêvait d'appliquer était beaucoup plus simple : des journalistes nommés comme des fonctionnaires, et une critique officielle rédigée par des membres de l'Institut.

Jusque dans les opinions religieuses il voulait mettre de la méthode et de l'unité : il veut mettre les curés au pas, comme de simples rédacteurs du *Moniteur*, et, le 7 février 1806, il envoie à Fouché cet ordre, qui fut d'ailleurs exécuté :

> M. Portalis m'a fait connaître l'existence de plusieurs journaux ecclésiasques et les inconvénients qui peuvent résulter de l'esprit dans lequel ils sont rédigés, et surtout de la diversité des opinions en matière religieuse.
>
> Mon intention est, en conséquence, que les journaux ecclésiastiques cessent de paraître, et qu'ils soient réunis en un seul journal qui se chargera de tous leurs abonnés. Ce journal devant servir spécialement à l'instruction des ecclésiastiques s'appellera *Journal des Curés*. Les rédacteurs en seront nommés par le cardinal archevêque de Paris.

Le *Journal des Curés* vécut jusqu'en 1811.

Jusqu'à sa chute, Napoléon continua de surveiller, de plus en plus étroitement, l'opinion publique qui peu à peu s'éloignait de lui. La liberté de la presse est morte ; il n'y a plus qu'un journaliste en France, et presque dans le monde : Napoléon. Dès 1812, les journaux sont, les uns matés, les autres confisqués ou domestiqués; c'est, comme l'écrivit Chateaubriand, « le silence de l'abjection ».

§

M. Frédéric Lefèvre esquisse une critique de **La jeune poésie française**, représentée dans ce volume par Charles Vildrac, le meilleur poète de l'école unanimiste, l'auteur du *Livre d'amour*, Jean Dorsenne, le poète de *Peut-être*, d'une ironie fine et tendre, Guy-Charles Cros, et ses *Fêtes quotidiennes*, « l'une des sensi-

bilités les plus frémissantes de notre époque et l'un des efforts poétiques les plus curieux à suivre, Maurice du Plessys, le dernier et noble représentant de l'Ecole romane, avec La Tailhède que M. Lefèvre ne nomme pas d'ailleurs. Voici encore André Mary, Edouard Marye, Henry Casanova, Adrien Bertrand, Guy-Robert du Costal. Est-ce vraiment là toute la jeune poésie française? Je ne le pense pas.

Parmi les aînés, M. Lefèvre distingue deux poètes, Vincent Muselli, dont il souligne la pureté de l'œuvre patiente. Adrien Bertrand écrivait à propos de *Les Travaux et les Jeux:* cette œuvre est simple comme un marbre antique. Et puis Adolphe Lacuzon, poète intégral et de forme impassiblement parnassienne.

Suit une étude assez subtile, mais qui essaie plus de discuter que de comprendre et d'aimer, de ce que M. Lefèvre appelle la poésie cubiste. Je parlerai longuement de cet art nouveau, celui des Apollinaire, Pierre Reverdy, Birot, etc., lorsque les exégèses de Paul Dermée auront été réunies en volume. L'auteur de *Spirales*, poète, savant, grammairien et philosophe, nous montre dans **Beautés de Paris**, qu'il vient de publier, outre la qualité de son verbe mallarméen, le bel orgueil de ses idées et de son ambition rénovatrice.

§

Que dire de ce volume de M. Robert Vallery-Radot : **le Réveil de l'Esprit**, où l'auteur découvre que jamais l'Eglise de France n'a peut-être connu une heure semblable? « Tous les prestiges de la pensée qui avaient, écrit-il, tenté de l'éclipser au XIXe siècle et avaient séduit les élites, panthéisme, rationalisme, humanitarisme, que sais-je, tombent en pourriture. » Dans la pensée de l'auteur ces idées diaboliques viennent de l'Allemagne, et c'est le Sacré Cœur qui nous en délivrera. Ce livre sera certainement très goûté de ceux qui pensent bien et l'Académie lui accordera ses faveurs.

MEMENTO. — Pierre de Ronsard : *Les Amours,* texte établi sur les éditions de 1560 et 1578, avec notes et commentaires par Ad. van Bever (2 vol. in-18, 3.50, maj., Crès), édition intégrale du texte des *Amours*, telle que l'auteur l'a conçu et successivement augmenté à travers les diverses leçons qu'il nous a fournies de son œuvre. — *Antiquités de Rome*, par Joachim du Bellay, plus un songe ou vision sur le même sujet, avec un frontispice gravé sur bois par Jacques Beltrand (1 vol. in-16, Société littéraire de France). Petite réimpression d'une grande pureté de ce très beau poème. — *L'Armoire de citronnier*, un Almanach, qui publie de curieux dessins en couleur de Sonia Lewitza, A.-D. de Segonzac, Le Sieutre, des poésies de Fleuret, du Plessis, etc., des pages de curiosités littéraires de G.-A. de la Haulte-Chambre, qui n'écrit pas encore en latin, de Bertrand Guégan ; des pages publiées là pour la première fois de l'auteur de *Maldoror* sur la poésie, et toutes sortes de curieuses poésies et proses retrouvées. (1 vol. in-4°, Maurice Boussus.)

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Maurice Bedot : *Essai sur l'évolution du règne animal et la formation de la société*, Georg, à Genève, et F. Alcan, à Paris. — Edmond Perrier : *La Vie en action*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 4 fr. 75.

Un zoologiste suisse des plus distingués, M. Maurice Bedot, vient de publier un **Essai sur l'évolution**, où l'on trouvera des aperçus fort intéressants sur les problèmes communs à la biologie et à la sociologie. Les idées de l'auteur sont en général bien différentes de celles que j'ai défendues ici, mais n'est-il pas bon, surtout dans le domaine de la philosophie scientifique, d'entendre divers sons de cloches ?

M. Bedot commence par retracer *les grands traits de l'évolution du règne animal.* Le développement du monde organique, pour autant qu'on peut le concevoir à l'aide des données fournies par l'anatomie comparée, l'embryogénie et la paléontologie, lui apparaît comme le résultat d'une *évolution continue*, qui a parcouru des voies diverses, en faisant de nombreux détours sous l'influence des variations du milieu. Les êtres unicellulaires ont pris des aspects multiples, mais la complication progressive de l'individu s'est trouvée limitée par les dimensions de la cellule. Pour que l'évolution continue, les cellules ont dû s'unir, former des *colonies;* elles se sont réparti les fonctions de la vie commune et ont abandonné plus ou moins leur individualité et leur indépendance pour se rabaisser du rang d'individu à celui d'organe ; mais ce sacrifice a une compensation : l'ensemble s'élève de l'état de colonie à celui d'individu d'un rang plus élevé. La *division du travail* se trouve être un des facteurs les plus importants de l'évolution. Mais il faut tenir compte d'un autre phénomène : de la réduction au minimum des parties inutiles dont l'organisme peut se passer sans que cela nuise à son existence et à sa reproduction, et dont l'entretien lui causait une dépense sans compensation ; l'état idéal est atteint lorsque le *maximum de rendement* de l'organisme est obtenu avec le *minimum de dépense.*

Il y aurait beaucoup de réserves à faire à cet égard : l'état idéal dont nous parle M. Bedot est-il jamais atteint? Chez les êtres que l'on considère comme les plus parfaits, outre que la division du travail n'est pas poussée aussi loin qu'on le pense, n'y a-t-il pas toujours un gaspillage d'énergie ?

L'auteur décrit ensuite les divers *types de symétrie* présentés par les êtres vivants, et cherche à montrer que l'architectonique des animaux est en relation avec le milieu dans lequel ils vivent, et a joué un grand rôle dans leur évolution. La symétrie rayonnée aurait été un obstacle à l'adaptation au milieu terrestre ; en revan-

che, la symétrie bilatérale, non seulement aurait permis aux animaux de sortir de l'eau, mais encore aurait ouvert la voie à une série de modifications architectoniques dont on peut suivre l'évolution et constater l'importance chez les êtres les plus hautement organisés. La vie terrestre, qui demandait une faculté d'*adaptation* à des conditions variées et un grand développement des organes de la locomotion et de la vue, a permis aux animaux d'acquérir une connaissance plus complète du milieu.

On doit admettre que l'établissement des animaux sur la terre a été un progrès...

Le progrès est une marche vers un but ou dans une direction déterminée. Peut-on supposer que la matière vivante ait un but? C'est une question de mots. On pourrait dire que toute chose a un but, avec lequel elle se confond : c'est de continuer à être. Un organisme quelconque est sans cesse en lutte avec le milieu qui tend à le décomposer, à l'anéantir, il doit donc s'en rendre maître et chercher à le dominer. En venant occuper le domaine terrestre, la matière vivante a étendu son aire de répartition et, par conséquent, a augmenté le nombre des chances de conditions d'existence favorables; c'est ce qui nous permet de dire qu'elle a réalisé un progrès.

Dans le chapitre intitulé *la Conquête de la terre* M. Bedot recherche les raisons qui ont permis aux vertébrés de « s'élever au-dessus » des insectes et de tous les autres animaux. Il est à noter tout d'abord que l'évolution des insectes, rapide au début, s'est considérablement ralentie depuis l'ère secondaire, alors qu'au contraire, chez les vertébrés, depuis la période carbonifère, « une évolution continue, qui tend à perfectionner toujours plus l'adaptation à la vie terrestre, a produit par différenciation progressive une multitude de types variés », et a fait apparaître finalement l'homme. Les avantages qu'assurent les moyens de locomotion rapide, dans la lutte pour l'existence, ont contribué à développer un nouveau procédé de déplacement, le vol. Chez les insectes, les organes qui en sont chargés sont indépendants de ceux qui servent à la marche; ces deux fonctions ne se font donc pas concurrence; mais les vertébrés n'ont que deux paires de membres pour la locomotion, et, lorsque le vol s'établit, c'est toujours au détriment de la marche. L'adaptation au vol ne semble pas avoir été une voie heureuse de l'évolution. Espinas a montré la supériorité des fourmis aptères sur les abeilles ailées. D'une façon générale, malgré leurs deux modes indépendants de locomotion, marche et vol, les insectes ne sont pas arrivés à égaler les vertébrés supérieurs en ce qui concerne l'utilisation des ressources du milieu et le perfectionnement des facultés psychiques. Le développement par métamorphoses est peut-être une des raisons de cette infériorité; les métamorphoses n'occasionnent-elles pas une dépense inutile d'énergie organique? Les mammifères, eux, en devenant

vivipares, ont réalisé une économie : l'embryon se développant dans le corps de la mère est protégé par elle contre l'action des variations atmosphériques et contre ses ennemis ; l'espèce a assuré son existence avec un minimum de production de germes et sans dépense inutile... En outre, chez les mammifères, la moyenne élevée de la durée de leur existence, en augmentant le nombre des observations et des expériences, a développé la faculté du raisonnement.

Certes, M. Bedot a raison lorsqu'il déclare :

L'évolution n'est pas une puissance supérieure agissant suivant son idée ou son bon vouloir ; elle n'est que le résultat des réactions de l'organisme contre les variations du milieu.

Mais je ne puis le suivre, lorsqu'il ajoute :

Les transformations que subit l'être vivant, lorsqu'il lutte pour un avantage quelconque, se font toujours suivant la *loi du moindre effort*, assurant la *plus grande économie de force et de matière.*

M. Bedot reconnaît cependant que, lorsqu'on étudie, non plus le passage d'une forme organique à une autre très voisine, mais le développement phylogénique des divers groupes du règne animal, on remarque que leur évolution ne s'est nullement faite suivant une direction unique, répondant à la loi du moindre effort. L'auteur conclut :

Les transformations d'un rameau phylétique, considérées dans leur ensemble, ne sont pas soumises aux mêmes lois que celles des individus Cela se conçoit aisément, puisqu'elles ne sont pas dues à une marche vers un but immédiat, mais sont le résultat des actions individuelles d'organismes agissant pour leur compte, sous l'influence de milieux dont les conditions sont variables, sans se préoccuper des tendances des générations précédentes ou suivantes.

M. Bedot n'arrive pas à se dégager des erreurs des vieilles théories de l'évolution (lamarckisme et darwinisme), dont il semble bien reconnaître cependant les insuffisances.

Il fait intervenir encore la *lutte pour la vie*, la *sélection*, mais il limite l'importance de ces facteurs. Dans beaucoup de cas, ils ne joueraient aucun rôle, en particulier chez les espèces qui vivent fixées au fond de la mer. Ils impliquent des forces externes qui agissent sur l'être vivant en l'obligeant à se transformer, mais l'on peut supposer qu'il existe aussi des *forces internes*, ayant leur origine dans l'individu même, et travaillant également à son évolution ». L'intelligence aurait été un facteur interne de notre évolution. Et c'est une occasion pour l'auteur de discuter à nouveau la question de *l'instinct* et de *l'intelligence*.

Parmi les facteurs internes, M. Bedot ne mentionne même pas les facteurs chimiques. Les nouvelles considérations chimiques sur la vie et l'évolution paraissent tout à fait étrangères à l'esprit du savant

zoologiste de Genève. Dans cette ville, on semble avoir beaucoup de goût pour des dissertations, plus ou moins finalistes, sur la vie psychique et sociale.

Tout un chapitre du livre de M. Bedot est consacré à la formation des sociétés animales, et il est souvent question de M. Espinas : ce sont de vieux souvenirs que réveille en nous M. Bedot. Finalement l'auteur discute, sans conclure d'une façon ferme, la question si souvent débattue de savoir si la société peut ou non être assimilée à un organisme, et compare les sociétés humaines aux sociétés d'animaux. L'entr'aide qui, en général, « combat l'action bienfaisante de la sélection (!) » est cependant avantageuse à l'humanité... L'établissement de la propriété collective a été la cause de la guerre, aussi bien chez les fourmis que chez l'homme...

Chez les animaux, il n'y a aucun indice certain d'un phénomène qui joue un rôle fort important dans l'espèce humaine : la préoccupation de l'avenir... Sans la morale, la société aurait continué à exister, mais « sous une forme bestiale », peu propice au développement de l'intelligence. Si la religion est une œuvre de pure imagination, cela ne l'empêche pas d'avoir été utile à la société, au début, en lui fournissant pour l'établissement de la morale un appui qu'elle ne pouvait pas, à ce moment, trouver dans la science... La morale ne peut avoir le caractère absolu et immuable que la religion a voulu lui donner... Les notions de liberté, d'égalité et de justice, complètement absentes des lois naturelles qui ont dirigé le développement des organismes, ont pris naissance dans l'intelligence de l'homme, qui cherche à les imposer à la société... Les tendances morales augmenteront toujours davantage et conduiront certainement, dit M. Bedot, à une organisation harmonieuse, idéale, de la société.

§

La Vie en action, de M. Edmond Perrier, peut être considérée comme la suite de l'ouvrage qui a été publié dans la même bibliothèque, sous le titre : *à Travers le monde vivant*, et auquel j'ai consacré ici un compte rendu. Les sujets traités sont si variés qu'il est difficile de donner un *résumé* de ce nouveau livre. On lira avec un vif intérêt : *la Terre est-elle vivante ? les Hommes fossiles, la France en Afrique, les Insectes indiscrets, les Séductions de la mer, la Perle et la Nacre, les Huîtres et le sexe masculin, les Eléphants velus, les Géants disparus, la Chaleur et le Travail, la Constitution des organismes, la Multiplication des œufs, l'Alcoolisme, chez les Spirites*. Le style vivant, allègre, la façon si personnelle qu'a M. Perrier d'exposer, en se jouant, les sujets les plus ardus, sont un des grands attraits du livre. Sans doute, j'aurai à revenir sur certains de ces sujets dans la suite.

GEORGES BOHN.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Paracelse : *Œuvres complètes*, tome II, Chacornac, 7.50. — Conrad Moricand : *Les Interprètes*, essai de classement psychologique d'après les correspondances planétaires, avec une préface de Jacob, éditions de la « Sirène », 12, rue la Boétie. — Memento.

L'œuvre de Paracelse est restée longtemps dans l'oubli. Les trois premiers volumes suffisent à donner une grande idée de cette œuvre magistrale. Le premier concerne les *Prologues*, en deux parties, où sont exposées les théories générales de la science occulte : le livre des *Cinq entités morbides*, qui révèle les cinq causes occultes de toutes les maladies ; le deuxième livre est le *Liber Parimirum* qui traite des maladies provenant du corps, du sperme et du corps de miséricorde. La théorie surprenante du *sel*, du *soufre* et du *mercure* y est incluse.

Le second volume contient le *Parimirum*, le Livre de la *Génération des choses sensibles*, avec un chapitre spécial sur la génération de l'homme.

Le traité des maladies invisibles forme une dissertation fort étonnante sur le pouvoir imaginatif des femmes enceintes et témoigne, chez l'auteur, d'une connaissance approfondie de la langue, de la science et des mœurs de la Renaissance ; c'est un véritable monument littéraire.

Les éléments et les astres produisent une maladie qui terrasse l'homme, l'entraîne dans une convulsion qui distend et replie ses membres, ses mains et ses pieds, ses yeux et sa bouche, avec beaucoup d'effroyables signes. Mais comment s'est-elle produite à l'origine? On conjecture que les saints ont été irrités par suite de la pauvreté de la terre.

La médecine soulage les maladies qui nous viennent des choses naturelles; la foi aussi a produit son opération plus fortement, de sorte que l'infirmité n'a pas été enlevée, et ainsi tout médecin est induit en désespoir. Il faut noter qu'une observation a été faite, à savoir que les planètes, la nouvelle lune, les quartiers, la pleine lune et autres astres célestes irritent et augmentent de semblables maladies.

Diverses sectes se sont constituées qui croient que les étoiles sont des dieux, que les saints sont devenus des dieux et qu'ils commandent aux astres.

Le diable a créé beaucoup d'illusions, produit nombre de signes et la fornication, l'avarice et autres vices dégradants et de nombreuses friponneries.

Bien que le diable n'ait rien suscité par les signes, grands ou petits, il peut élever son royaume à côté.

La nature a un propre feu allumé en elle, qui est né par le soufre

de l'homme, de même que l'éclair dans le ciel, ou comme les étoiles filantes. Cette maladie n'a pas été décrite, selon sa véritable nature, par les médecins. Elle est de constitution pestilentielle.

Si la vérité vient une fois, la fausseté est constante. Il en advient de ces choses dans la foi. Tu crois ce que tu ne sais pas; et ainsi, ce que tu ne sais pas, ta foi ne le sait pas non plus. Car tel que tu es, telle est la foi. Bien qu'il soit vrai que nous soyons semblables aux esprits dans la foi, et que nous sachions toutes les choses, il n'est pas cependant nécessaire que toutes choses soient manifestées au corps. C'est pourquoi, si nous croyons légèrement, c'est que nous estimons légèrement ce que nous croyons. D'où nous devons croire que nous pouvons accomplir ces choses, mais nous ne devons pas souhaiter de les voir, ni de nous faire mourir semblablement pour recevoir un baptême. Puisque la médecine, qui est utile à la santé, peut conduire également à la mort, sachez également, ici, que la foi doit être comprise fatalement dans ses œuvres.

Dans l'œuvre de Paracelse, il est question des maladies du tartre, de la matrice et par les impressions du ciel occulte. Parmi les maladies invisibles on distingue le mal de Saint-Valentin, de Saint-Küris et de la vengeance de Saint-Jean, du feu de Saint-Antoine et de la danse de Saint-Guy.

Le traité de Paracelse a paru, pour la première fois, en 1565, sous le titre : *Theophrasti Paracelsi Libri duo de Causa et Origine morborum*, qui contient les maladies du tartre et les causes des maladies invisibles. Il été souvent réimprimé. En Strasbourg (1589), Basel (1589), Francfort (1603), Strasbourg (1616).

Les savants du XIXe siècle ont méprisé l'astrologie, il se pourrait que ceux du XXe l'accréditassent. Quand ils auront surpris les rayons plus ou moins obscurs de tous les êtres matériels, comme ils l'ont fait de quelques-uns, nous surprendrons l'être matériel de tous les astres dans leurs rayons lumineux. On peut dire que si la matière dépasse les surfaces que l'œil lui assigne, celle qui compose l'astre n'échappe pas à la loi. C'est encore ici le jeu des hypothèses : dans ses différents états la matière conserve-t-elle ses propriétés et son action? Le jeu des hypothèses est un jeu de poète. Si les expériences que M. Moricand nous apporte ne sont pas de celles qui font des hypothèses une règle pour les savants, le fruit de ces expériences — psychologiques, si l'on peut dire — en servant à les renouveler amènera l'assentiment du public devant les phénomènes avant l'accord sur les causes.

Le filet des irradiations est un univers; les fils changent à tous les instants. Les animaux nés dans des mondes différents sont nécessairement différents. Les dessins du filet sont innombrables comme ceux des caractères humains.

Les astrologues ont constaté des identités correspondantes dans le moral des terrestres. De là un catalogue des types, même avec une science des caractères. M. Moricand, avec la force et la couleur d'un vrai créateur, vous présente ces synthèses toutes fraîches d'avoir été concentrées sur ses personnelles observations.

Chaque adepte de l'astrologie accorde avec son genre de vie la grande importance qu'il lui donne. Pour les philosophes a-t-elle supplanté le libre arbitre? L'histoire dit que non : l'histoire ecclésiastique, qui honore l'occultiste Raymond Lulle et qui ne peut cacher les écrits sacrés ; l'histoire des sciences, qui ne peut insinuer que la foi catholique de Corneille Agrippa et celle des grands savants du XVIe siècle ne soit qu'un mythe. L'âme immortelle est d'un monde où l'on connaît la matière sans subir son action. A quelque tentation qu'un astre nous expose, l'âme a les mêmes droits et les mêmes devoirs. L'astrologie ne supprime pas les tribunaux, mais pourrait les éclairer.

Les signes des constellations et les planètes qui y ont leur domicile forment la matière du livre.

Le Belier est le premier domicile de Mars et comprend la triplicité du feu. Son règne s'étend du 21 mars au 21 avril. Le Taureau est le deuxième domicile de Vénus et s'avère comme le maître de la triplicité de terre. Il va du 21 avril au 21 mai. Les Gémeaux sont le domicile de Mercure. Cette planète est le siège de la triplicité d'air et s'exerce du 21 mai au 21 juin. Le Cancer constitue le domicile de la lune. Il règne sur la triplicité d'eau et s'étend du 21 juin au 21 juillet. Le Lion est le domicile du soleil. Il règne par sa triplicité sur le feu. Du 21 juillet au 21 août s'étend son empire. La Vierge est le premier domicile de Mercure. Elle s'avère comme la maîtresse de la triplicité de terre. Elle va du 21 août au 21 septembre, temps sur lequel elle domine. La Balance a pour premier domicile celui de Vénus. Elle domine sur la triplicité d'air et sur la période du 21 septembre au 21 octobre. Le Scorpion est le lieu du deuxième domicile de Mars. Il s'avère comme le régisseur de la triplicité d'eau et comme le maître de la période qui s'étend du 21 octobre au 21 novembre. Le Sagittaire est le premier domicile de Jupiter. Il est le maître de la triplicité du feu et de la période de temps qui va du 21 novembre au 21 décembre. Le Capricorne est le premier domicile de Saturne. Il étend sa puissance sur la triplicité de la terre et sur la portion de temps qui va du 21 décembre au 21 janvier. Le Verseau domine le deuxième domicile de Saturne, la triplicité d'air et la période de temps qui va du 21 janvier au 21 février. Les Poissons est le deuxième domicile de Jupiter, le maître de la triplicité d'eau, ainsi que la durée de temps qui s'étend du 21 février au 21 mars. Tel est dans ce résumé rapide le contenu de ce livre.

MEMENTO. — La loi du septénaire s'applique au système solaire, ainsi qu'aux phénomènes et à la constitution de la terre. Le nombre cent régit l'arrangement de la vaste collection de systèmes solaires constituant le « Cosmos » auquel nous appartenons. Il ne sera pas inutile d'assigner une signification particulière à ce mot. Nous avons jusqu'à présent considéré notre propre système solaire ainsi que l'univers compris dans la vaste ceinture de la « Voie lactée ». Mais dans les limites de cet univers il existe des groupements d'un ordre stupéfiant, pour lesquels le langage ne fournit pas de nom reconnu. J'emploierai dorénavant le mot « cosmos » pour indiquer cette réunion de systèmes solaires qui forme en elle-même une unité complète à l'intérieur de l'univers borné par la Voie Lactée.

Le Cosmos auquel appartient notre système solaire a pour soleil central le merveilleux corps céleste Sirius, la plus brillante des étoiles fixes.

L'être qui préside aux destinées d'une chaîne manvantarique est appelé un « Manou de chaîne-racine ». Cette phrase sera familière à beaucoup de lecteurs des ouvrages théosophiques, et sa signification s'apprécie mieux lorsque l'on comprend son application à des tâches moins grandes que la direction de toute une chaîne de mondes. « Chaque grand Adepte qui fonde une des grandes racines qui apparaissent dans l'histoire de notre monde est appelé un Manou, ce qui signifie qu'il est l'Etre présidant à la croissance physique de la race. Il doit évidemment s'occuper aussi beaucoup de son développement moral, car les deux processus sont très intimement associés. Mais en son essence le Manou est l'Etre qui imprime sur la nouvelle race les caractères physiologiques qu'il désire lui voir posséder pour qu'elle puisse représenter un stade d'évolution plus élevé que celui de la race précédente. Nous continuons de même d'appeler du nom de Manou sur des plans de plus en plus élevés, car il y a un Manou-racine pour chaque ronde de chaque chaîne planétaire. Une chaîne planétaire accomplit son rôle dans la nature en existant à travers sept séries d'activité cyclique. Chacune de ces rondes est elle-même présidée par un Etre auquel nous donnons le nom de Manou. Ici se présente une légère complication intéressante pour ceux qui apprécient l'harmonie scientifique reconnaissable dans ses domaines infinis. Pour chaque ronde il y a un Maître appelé Manou-racine et un autre appelé Manou-*germe*. Le Manou-racine est l'être présidant à ce que l'on pourrait appeler le « côté physiologique de la race humaine durant cette période. »

Les citations qui précèdent sont extraites de la *Revue théosophique* de février 1919.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes et *Littérature* : des vers inédits ou peu connus de Mallarmé. — Un briseur de dieux des lettres en 1870 : Isidore Ducasse. — *Revue bleue* : le Poète-Soldat Alfred Droin. — *La Nouvelle Revue* : la Chirurgie de demain, par M. le Dr Dauriac. — *La Revue de Paris* : le Vrai Shakespeare. — *Le fait de la Semaine :* un homme proprietaire de 60 journaux. — Memento.

La **Revue des Deux Mondes** (15 mai) publie des « souvenirs littéraires » de cet homme exquis et droit que fut Paul

Margueritte. Il y évoque le cycle des quinze ans (1881 à 1896). Une charmante et divinatoire piété lui a fait conserver ce sonnet de Mallarmé écrit pour l'inauguration du théâtre de Valvins où s'essayait le jeune Paul Margueritte, qui se croyait alors la vocation du mime ou de l'acteur :

Par un soir tout couleur de topaze et d'orange,
Leurs espoirs reflétés dans le riche tableau,
De gais comédiens, suivant le fil de l'eau,
Ont débarqué la joie au seuil de votre grange.

Aucun toit si grossier ne leur paraît étrange ;
Ils le peuvent changer vite en Eldorado,
Pour peu qu'au pli naïf qui tombe du rideau
La rampe tout en feu mêle l'or d'une frange.

Ainsi le doux concert qui cessa quand je vins
N'était pas, croyez-m'en, ô peuple de Valvins,
Le désespoir d'un veau pleurant hors de la salle.

Mais avec ses cinq doigts, par la gamme obéis,
La chanson que du creux d'un violon exhale
Un jeune homme de bien, natif de ces pays.

Margueritte a retenu les deux pièces ci-après, où le poète de l'*Après-Midi d'un faune* joue de la rime et de l'idée avec les grâces fines qu'ont tellement aimées en lui ceux qui eurent l'honneur de l'approcher et la joie d'entendre sa parole si claire :

Quiconque passe sur la berge,
Si l'on veut rire, c'est ici.
Mieux qu'un vin, notre joie héberge
Quiconque passe sur la berge.

Sans payer nous tenons auberge
Pour ceux de Chine et d'Héricy.
Quiconque passe sur la berge,
Si l'on veut vivre, c'est ici.

Ou encore :

Notre violon n'attend plus
Qu'un signe de Monsieur le maire.

Cet orchestre que j'énumère,
Notre violon, n'attend plus.

Déjà sur les prés chevelus
La lune verse sa chimère.

Notre violon n'attend plus
Qu'un signe de Monsieur le maire.

Littérature (mai) donne un poème de Mallarmé publié dans « le Parnasse contemporain » de 1866 : *Le Château de l'Espérance,* que le poète avait classé dans son « Œuvre enfantine » — que ce

titre exprime bien les scrupules de ce raffiné! — et n'avait plus permis d'imprimer. Le voici :

Ta pâle chevelure ondoie
Parmi les parfums de ta peau,
Comme folâtre un blanc drapeau
Dont la soie au soleil blondoie.

Las de battre dans les sanglots
L'air d'un tambour que l'on défonce,
Mon cœur à son passé renonce
Et, déroulant ta tresse en flots,

Marche à l'assaut, monte — ou roule ivre
Par des marais de sang — afin
De planter ce drapeau d'or fin
Sur un sombre château de cuivre,

— Où, larmoyant de nonchaloir,
L'Espérance rebrousse et lisse,
Sans qu'un astre pâle jaillisse,
La Nuit noire comme un chat noir.

§

La même revue, en son fascicule d'avril, a reproduit des poèmes d'Isidore Ducasse qui, sous la signature : comte de Lautréamont, a publié *Les Chants de Maldoror*. Les outrances de Ducasse, en 1870, ont le timbre des manifestes par lesquels les jeunes gens de 1919 convoitent une publicité littéraire antérieure à de sérieux travaux. On sait trop qu'il suffit qu'un écrivain ait très peu produit pour obtenir le brevet du génie. Ducasse est un des maîtres « maudits » dont paraissent vouloir se réclamer quelques jeunes hommes qu'un Rimbaud et un Verlaine ne contentent plus. Songez que Verlaine figure dans les « morceaux choisis » de nos lycéens !

Ducasse en 1870 exaltait Villemain et décriait Balzac. Comme il est beaucoup plus rare d'émettre une opinion originale et sensée qu'un jugement singulier par l'absence même du jugement, Ducasse écrit cette énormité :

Les chefs-d'œuvre de la langue française sont les discours de distribution pour les lycées et les discours académiques. En effet, l'instruction de la jeunesse est peut-être la plus belle expression pratique du devoir, et une bonne appréciation des ouvrages de Voltaire (creusez le mot appréciation) est préférable à ces ouvrages eux-mêmes. — Naturellement !

Les meilleurs auteurs de romans et de drames dénatureraient à la longue la fameuse idée du bien, si les corps enseignants, conservatoires du juste, ne retenaient les générations jeunes et vieilles dans la voie de l'honnêteté et du travail.

Rousseau, Chateaubriand, Musset ne trouvent pas grâce devant Ducasse. « Nous sommes en présence du déraillement d'une loco-

motive surmenée », constate-t-il à propos de Lamartine et de Hugo. Du dernier il prévoit que rien ne restera « que les poésies sur les enfants où se trouve beaucoup de mauvais ».

Ne reniez pas l'immortalité de l'âme, la sagesse de Dieu, la grandeur de la vie, l'ordre qui se manifeste dans l'univers, la beauté corporelle, l'amour de la famille, le mariage, les institutions sociales. Laissez de côté les écrivassiers funestes : Sand, Balzac, Alexandre Dumas, Musset, Du Terrail, Féval, Flaubert, Baudelaire, Leconte et la *Grève des Forgerons !*

Cela pourrait être signé par plusieurs de nos impatients d'aujourd'hui. Et l'on en parlerait, on discuterait leur esthétique, au lieu de prendre garde aux réalisations des vrais poètes qui travaillent droitement.

Le Ducasse de 1870 existe de nos jours. On a lu ces temps-ci, on relira demain, des apostrophes du genre de celle-ci :

Renouons la chaîne régulière avec les temps passés ; la poésie est la géométrie par excellence. Depuis Racine la poésie n'a pas progressé d'un millimètre. Elle a reculé. Grâce à qui ? aux Grandes Têtes Molles de notre époque, grâce aux femmelettes : Chateaubriand, le Mohican-Mélancolique ; Sénancourt, l'Homme-en-Jupon ; Jean-Jacques Rousseau, le Socialiste Grincheux ; Anne Radcliffe, le Spectre-Toqué ; Edgar Poe, le Mameluck-des-Rêves-d'Alcool ; Mathurin, le Compère des Ténèbres ; George Sand, l'Hermaphrodite-Circoncis ; Théophile Gautier, l'incomparable-Epicier ; Leconte, le Captif-du-Diable ; Gœthe, le Suicidé-pour-Pleurer ; Sainte-Beuve, le Suicidé-pour-Rire ; Lamartine, la Cigogne-Larmoyante ; Lermontoff, le Tigre-qui-Rugit ; Victor Hugo, le Funèbre-Echalas-Vert ; Mickiewicz, l'Imitateur de Satan ; Musset, le Gandin-sans-Chemise-Intellectuelle ; et Byron, l'Hippopotame-des-Jungles-Infernales.

§

Le noble Edouard Schuré trace dans la **Revue bleue** (3-10 mai) un bon portrait du « soldat-poète » Alfred Droin. Quelques années aidant, on pourra présenter l'auteur de la *Jonque victorieuse* sous cette triple espèce : « soldat-poète-académicien » ; car il ne faudra pas moins qu'un commandant-poète pour remplacer, sous la cloche du bout du pont des Arts un des maréchaux que la chance des armes y a portés, ou bien M. le Général Lyautey, leur devancier à l'un des quarante sièges dont la somme conféra tout au plus une immortalité littéraire au cardinal de Richelieu.

Une circonstance spéciale fixe l'attention et rehausse l'auteur, c'est qu'il nous présente un type singulièrement affiné de l'officier français contemporain. Dans l'armée on se défie en général de l'officier-poète. On le tient pour un soldat médiocre et l'on pose en principe que la littérature et le rude métier des armes ne peuvent marcher ensemble. Alfred Droin a donné à cette thèse un éclatant démenti. Pendant une vingtaine d'années, depuis les débuts de sa carrière jusqu'en 1914, où une grave blessure l'éloigna du service actif, une parfaite unité a toujours régné entre sa vie militaire et

sa vie poétique. Jamais sa vive sensibilité ne put amollir le ressort de sa volonté. Dans l'effort continu de son existence il réussit à concilier deux forces qui se contrecarrent presque toujours. Car, chez lui, le rêve enfanta l'action et l'action féconda le rêve.

De là le double attrait de son œuvre : attrait littéraire par la nouveauté des couleurs et des sentiments, attrait psychologique au point de vue du développement intellectuel et moral de l'officier français.

M. Edouard Schüré termine par ces lignes son généreux, son enthousiaste portrait :

Dans sa troisième phase, marquée par sa campagne de France et par *Le Crêpe étoilé*, nous remarquons en Alfred Droin un phénomène qui s'est produit chez un grand nombre de Français : une nouvelle révélation de la France et une résurrection de l'âme individuelle par l'âme collective de la nation. Après avoir cherché le flambeau de la poésie et de la vérité aux pays étrangers, et en quelque sorte à la circonférence de l'humanité, il le retrouve incandescent à son centre, je veux dire au cœur de la patrie. Il ne renonce pas à ses richesses et à ses conquêtes. Au contraire, il les rapporte à son foyer. Mais dans le combat de la France éternelle, champ clos des idéals, dans sa lutte splendide pour le droit, la justice et la liberté, il trouve la quintessence et l'effluve vital de ce que l'humanité croit, espère et veut de mieux. La suprême confirmation de notre unité et de notre intégrité nationales ne sera-t-elle pas d'avoir provoqué l'unité morale et l'intégrité des peuples libres ?

§

M. le D^r^ J.-S. Dauriac traite, dans **La Nouvelle Revue** (15 mai), des « Blessés de guerre et [de] la chirurgie de demain ».

La valeur d'une chirurgie est en raison inverse du nombre des amputés qu'elle laisse derrière elle, en fin de campagne.

De ce point de vue les amputations pratiquées en Allemagne battent tous les records, à l'exception de celles qui furent faites en Russie, où le nombre des mutilés dépasse toute imagination.

En France les mutilations chirurgicales sont allées en diminuant d'année en année, depuis le début des hostilités, mais il faut reconnaître qu'elles ont été encore trop nombreuses.

Il est vrai qu'il est plus facile de supprimer un membre que de le conserver et surtout de le restaurer. Là est le fin du fin dans l'art et il appartient désormais à la science et à l'habileté françaises de démontrer leur maîtrise en procédant à la réfection de toute une catégorie de membres considérés, à tort, comme au-dessus des ressources de l'art.

Quelle misérable constatation fait M. le D^r^ Dauriac, qui aujourd'hui encore soigne nos soldats et les soignait dès août 1914 :

La nature humaine est ainsi faite que même des héros n'hésitent pas à choisir entre une mutilation avec les quelques centaines de francs qui l'accompagnent, et la perspective d'une opération qui peut les guérir, mais au bout de laquelle il n'y aura plus ni médaille militaire, ni petites rentes.

Les spécialistes devront recourir à l'article du docteur Dauriac. Il combat l'emploi des « attelles métalliques » et préconise la greffe osseuse par l'usage « de moyens organiques, empruntés à l'os même », pour la réfection des membres compromis. Il définit en ces termes l'œuvre qui incombe à la chirurgie française :

Il s'agit de transformer en des êtres normaux et valides des hommes qui sont actuellement des infirmes pour avoir donné leur sang à leur pays.

Je considère qu'il n'y a pas de tâche plus noble et plus urgente à entreprendre que celle-ci.

§

M. Longworth-Chambrun donne à **la Revue de Paris** (15 mai) la première partie d'un minutieux, d'un érudit travail qu'il intitule : « Une autobiographie de Shakespeare ». Au moyen de documents tirés des drames et des sonnets, « retrouver la concordance entre la vie extérieure et intérieure du poète », tel fut l'objet des travaux du critique. Il a choisi et rassemblé de savoureux extraits des contemporains du grand Will, pour nous en produire un vivant portrait.

C'est de Richard Green, et de l'an 1589, ce méchant trait d'un zoïle poussif contre le poète inné que la puissance du génie a pourvu plus richement que le plus authentique *scholar* :

Aujourd'hui c'est une pratique, répandue parmi un certain genre de vagabonds, de faire tous les métiers sans vivre d'aucun. Ils quittent les fonctions de Noverint pour lesquelles ils sont nés, et se lancent à la poursuite de l'art. Ils ne savent pas assez de latin pour prier, le cas échéant ; ils étudient un Sénèque en anglais, à la lueur d'une bougie, pour trouver de belles phrases comme : « Le sang est un mendiant. » Le matin, ils vous fournissent une pleine *Hamlettée* (pardon, j'aurais voulu dire poignée) de discours tragiques.

Et voici un portrait de Shakespeare par Aubrey « d'après les récits des acteurs Beeston et Lacey » :

Un fort bel homme, bien bâti, avec une grande douceur dans les manières, d'autant plus admirable, qu'il n'aimait point la vie dissipée ; quand il était invité à une débauche, il l'esquivait en feignant d'être malade.

Il est amusant de voir la facilité de M. Longworth-Chambrun qui réfute les allégations de M. Lefranc et leur conclusion : — Shakespeare simple prête-nom de lord Stanley. Qu'un sérieux professeur ait pu travailler aussi étourdiment, c'est invraisemblable !

§

Mme Andrée Viollis trace une intéressante image de « Lord Northcliffe » dans **Le fait de la Semaine** (19 avril). Le modèle constitue l'un des « monstres » les plus parfaits de cette vieille société, si semblable par tout le globe, qui a engendré la guerre, croyait s'enrichir par elle et mourra par elle. Le sommaire seul de cette biographie est un réquisitoire :

Journaliste à 15 ans. — Directeur de journal à 20 ans. — Propriétaire de 60 journaux à 40 ans. — Le « Napoléon de la Presse ». — L'homme d'affaires. — L'administrateur. — Le patriote.

L'énergie d'un homme favorise sa chance, sans doute. Aux plus sincères admirateurs d'un Northcliffe nous proposons de réfléchir sur ce titre mis là en vedette : « *propriétaire de 60 journaux !* » Quelle société en déséquilibre celle qui a permis un tel accaparement !

La personnalité de cet ogre de la presse est prodigieusement intéressante et l'on doit admettre sans réserve le patriotisme d'un pareil homme qui est roi et prophète en son pays.

Lord Northcliffe, nous l'avons vu, n'appartient à aucun parti. Son esprit est trop vaste pour s'emprisonner dans les étroites limites d'un programme politique. S'il sembla naguère s'allier aux conservateurs, c'est qu'il trouvait en eux l'appui nécessaire aux mesures destinées à éviter ou à combattre le péril grandissant de la guerre. Pas davantage.

Qu'il est charmant que Mme Andrée Viollis ait écrit cela ! Un homme qui possède 60 journaux appartient forcément à tous les partis et même aux partis encore inconstitués. La force d'un Northcliffe réside dans la souplesse de ses opinions. C'est un grand dilettante. Voici une des anecdotes que l'on rapporte sur lui ; et, pour notre part, nous la trouvons fort typique, pour d'autres raisons sans doute que Mme Viollis :

—Y a-t-il longtemps que vous êtes-ici ? demande-t-il en une de ces occasions à un tout jeune sous-*editor*.

— Trois mois, sir.

— Combien gagnez-vous ?

— Cent soixante-quinze francs par semaine...

— Et vous êtes satisfait ?

— Tout à fait, sir.

— Eh bien, apprenez, mon ami, que dans mes journaux, on ne doit pas être content avec 175 fr. par semaine !

Pour lui, l'ambition est l'indispensable aiguillon.

L'aimable panégyriste du roi de la presse britannique cite encore cette historiette :

Une autre fois, un jeune reporter s'était laissé embarquer dans une histoire qui fit rire toute l'Angleterre aux dépens de son journal. Son directeur venait de lui laver la tête et il sortait l'oreille basse, quand, une auto s'arrêtant, il aperçut lord Northcliffe qui le tenait sous son regard perçant.

— Cette fois je suis bien perdu, pense-t-il.

Et tel un condamné à mort, sans attendre l'appel, il marche vers son destin, avec la vaillance du désespoir.

Mais le grand chef se mit à rire :

— Eh bien, mon garçon, on vous a donc monté un bateau ? Allons, allons,

ne vous en faites pas. Cela m'est arrivé à moi, cela peut arriver à tout le monde... Il ne faut rien prendre au tragique...

Quelque temps plus tard, le jeune homme recevait de l'avancement.

Si non è vero...

« Il ne faut rien prendre au tragique », soit. Mais le scepticisme peut, d'un sourire trop prolongé, engendrer le tragique. Si les dirigeants du monde avaient cru, avaient été capables d'une foi qui dépassât leurs intérêts, la guerre ne serait pas sortie de la conflagration de ces intérêts. Cette remarque dépasse la personnalité de lord Northcliffe, il va sans dire. Nous la dégageons *a fortiori* de cette conclusion ; la guerre n'a pas délivré le monde ; il est en travail d'accouchement ; cela n'ira point sans douleurs.

MEMENTO. — *La Rose Rouge* (9, rue Volney) a commencé sa publication hebdomadaire le 3 mai. Elle est dirigée par MM. Maurice Magre et Pierre-Silvestre, deux poètes authentiques, dont l'un a conquis une place considérable, dont l'autre a prouvé déjà un très beau talent.

Le programme de la revue est bref ; il n'en est pas de plus opportun :

Contre la sottise, la routine littéraire, nous défendrons de toute notre énergie, sans haine de parti pris, sans amitié complaisante, ce qui est beau, jeune et humain.

MM. Ed. Sée, Blaise Cendrars, Salmon, F. Toussaint, H. Bataille, Jehan Rictus, de Max, Roger Ducos, F. Carco, Arnyvelde, etc., ont collaboré aux premiers numéros qui sont des plus vivants et divers.

Les Marges (15 mai) : M. Pierre Lièvre : « Abel Hermant ». — M. R. Martineau : « Léon Bloy en Danemark ».

Le Scarabée (juin) : « Les personnages de R. de Gourmont » (fin), par M. G. d'Aulan.

Les feuilles libres (15 mai) : « Réception de M. Abel Hermant à l'Académie française », par M. Fr. Métayer.

Le Correspondant (10 mai) : « Le nouvel état militaire de la France », par M. le Général Maitrot.

L'Opinion (17 mai) : « Méditation sur Léonard », par M. R. Laurent-Vibert. — « La réforme de l'enseignement supérieur », par Les Compagnons.

Notre voix (18 mai) : « Réflexions sur l'idolâtrie politique », par M. H. Follin.

Revue hebdomadaire (17 mai) : Une incroyable, inouïe, ahurissante coulée de M. Henri Lavedan : « La belle histoire de Geneviève ». C'est à la poésie, à la littérature, au théâtre ce que sont aux arts plastiques les images ou les sculptures que l'on vend dans le quartier Saint-Sulpice. Ah ! le pauvre homme capable d'écrire de telles platitudes à l'encre rose ou bleu ciel !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRES

ODÉON : *Le Crime de Potru*, pièce en 4 actes, de M. Charles-Henry Hirsch (31 mai).

La pièce de M. Charles-Henry Hirsch a eu un très grand succès.

C'est de l'excellent théâtre, clair, direct, agencé à merveille. Il y a chez l'auteur, connu à ce jour seulement comme conteur et comme romancier, un véritable auteur dramatique.

Potru est soldat. Rentrant un soir à la caserne, un peu pris de vin, avec son camarade Charonneau, il est rencontré par le sergent Bavon. Celui-ci lui fait une semonce un peu dure, lui dit qu'il va le signaler, et que son compte est bon. Potru a laissé une promise au pays. A l'idée d'un rabiot à faire et de voir reculé ainsi le jour des épousailles avec sa Toinon, il perd un peu la tête, tire sa baïonnette, en frappe à mort le sergent, et regagne rapidement la caserne avec Charonneau. Le corps du sergent est découvert. On fait une enquête dans les chambrées. Charonneau, qui est un malin, et qui déjà voit le profit, a fait la leçon à Potru et pris la précaution de nettoyer soigneusement sa baïonnette avant de rentrer à la caserne. On ne découvre rien. Jusque-là, Potru en est quitte pour la peur et un effondrement de tout son être qu'il a grand'peine à maîtriser.

Nous retrouvons ensuite Potru et Charonneau libérés, revenus dans leur village en Normandie. Potru s'est marié, adorant sa femme, adoré d'elle. Il est aussi adoré, d'une autre façon, par Charonneau. Celui-ci, qui se vante çà et là dans le pays d'en savoir long sur Potru, le fait chanter de diverses façons, jaloux, par-dessus le marché, et du bien que possède Potru et du mariage qu'il a fait, alors que lui est sans le sou et n'a jamais été regardé par Toinon. Il a déjà soutiré pas mal d'argent à Potru pendant la suite de leur séjour à la caserne. Il veut plus maintenant. Mal vu dans le pays et par la famille Potru, à la fois pour sa fainéantise et pour ses façons de joli cœur auprès des femmes, il exige que Potru le fasse embaucher à la ferme par le grand-père, le véritable maître de la maison. Sans quoi il dira tout. Potru, acculé, toujours travaillé en secret par le remords de son crime, se décide alors à tout avouer à son grand-père, et à le mettre au courant des exigences de Charonneau. Le grand-père, un paysan de haut relief, qui garde, comme chef de maison, tout l'orgueil, tout l'autoritarisme d'un maître de fief, décide que désormais toute l'histoire le regarde seul, accepte d'embaucher Charonneau et déclare faire son affaire de celui-ci. Charonneau arrive aux nouvelles. Le grand-père le met au courant de l'aveu que lui a fait Potru, il lui annonce que, selon son désir, il l'embauche à la ferme et l'avertit que si un seul mot sort de sa bouche, lui, son maître désormais, tout vieux qu'il est, il lui cassera les reins sans marchander.

Mais l'embauchage ne contente pas pleinement Charonneau. Toinon l'intéresse, et il tourne autour d'elle assez vivement. Une fois déjà, par surprise, il a réussi à l'embrasser, en lui disant qu'elle a tort de le détester, qu'il en sait long sur Potru, et qu'il pourrait, du

jour au lendemain, avec quelques mots, faire de lui rien du tout. Toinon, en femme honnête, et troublée par les propos de Charonneau, inquiète au surplus des airs peu naturels de Potru, toujours travaillé par son remords, raconte tout cela à son mari et lui conseille de parler à son camarade, afin qu'il la laisse tranquille. Potru hésite, cherche à se dérober, puis accepte. Il sort. Il a son plan, sans doute. Il est à peine sorti que Charonneau paraît, avance doucement dans la chambre où se trouve Toinon et, sans qu'elle ait le temps de se retourne, lui donne un baiser dans le cou. Reproches de Toinon. Charonneau s'enhardit. Il la saisit à bras le corps, la traîne de force sur le bord du lit conjugal et va presque la forcer quand Potru, aux cris de sa femme, paraît. Il s'est muni d'une hachette, et au spectacle qui lui est offert, il s'élance sur Charonneau pour le frapper. Il est arrêté par le ricanement de Charonneau, qui lui jette d'un mot son crime à la face, et devant Toinon le traite carrément d'assassin, après quoi, toujours ricanant, sort en déclarant qu'il n'a plus maintenant de secret à garder. Effondrement de Potru. Il raconte tout à Toinon. Il n'en peut plus. A la fin, son crime lui pèse trop. Il a souvent pensé à se dénoncer. Il s'y décide résolument, et, sur-le-champ, écrit une lettre au colonel de son régiment pour l'informer qu'il a des révélations à faire sur le meurtre du sergent Bavon. Mais le grand-père survient. Toinon lui apprend la décision de Potru, ce qu'il vient de faire, et les menaces de Charonneau. Le grand-père supplie Potru de renoncer à sa lettre. C'est l'honneur des Potru, de toute la famille qui est en jeu. Potru résiste, poussé par le remords, le besoin de s'en délivrer. Epuisé par l'effort, le grand-père a une syncope, tombe à la renverse. Potru renonce à envoyer sa lettre. Le grand-père va encore travailler à tout sauver.

A cet effet, on va consulter à la ville un grand avocat. On apprend qu'à dénoncer Potru Charonneau court grand risque pour lui-même. Il a été témoin du crime, il a aidé à le cacher, c'est lui qui a nettoyé l'instrument du meurtre, il en a profité de plusieurs façons. En un mot, il est complice, au moins moral, et dénoncer Potru c'est se dénoncer lui-même. Il a donc tout intérêt, lui tout le premier, à se taire, et on peut baser solidement là-dessus. Le grand-père est au lit, encore mal remis de sa syncope. On fait comparaître Charonneau. On lui sert la consultation du grand avocat de la ville. On lui remet la lettre écrite par Potru pour son colonel, lui laissant le soin, maintenant qu'il est renseigné, de la mettre à la poste s'il le juge bon. Naturellement, Charonneau est trop malin pour s'enferrer à ce point. Il déchire la lettre, jure de ne rien dire et de garder désormais sa langue. Sur la demande du grand-père, Potru et lui se serrent la main, en signe de réconciliation, de bonne entente, de mutuelle sauvegarde. Le secret du crime restera entre eux

tous. Le nom des Potru restera intact et leur honneur irréprochable.

On sait que M. Charles-Henry Hirsch a tiré sa pièce d'un de ses romans. Je ne l'ai pas lu et j'ignore le dénouement qu'il y a donné au sujet, dénouement différent, paraît-il, de celui qu'on voit dans la pièce. Ce dernier me semble, en tout cas, fort arbitraire, pour ne pas dire invraisemblable. Je m'empresse de le dire : je ne donne ici, comme toujours, qu'un avis personnel. Je ne prétends jamais enseigner quoi que ce soit à personne. J'ai trop horreur du métier de professeur pour en affecter, en quoi que ce soit, la moindre attitude. Je ne m'occupe, ici, que d'une question de vraisemblance, de naturel. Je ne veux pas me flatter non plus de connaître à fond les paysans, qu'au reste j'ai peu vus et peu fréquentés. Je ne nie pas qu'il soit possible que toute une famille garde férocement, par intérêt autant que par orgueil, — par intérêt, surtout, — le secret sur un crime commis par l'un de ses membres. Mais prenons les personnages de M. Charles-Henry Hirsch à la dernière scène de sa pièce. Le rideau est baissé. Imaginons qu'ils sont réels et que la vie continue pour eux, dans le cadre dans lequel ils nous sont montrés. Croyez-vous que leur bonne entente durera, que tout sera pour le mieux entre eux, que Potru et sa femme auront la paix, et que Charonneau sera tout comme un qui ne sait rien ? Il semble bien au contraire qu'il recommencera, un jour ou l'autre, à faire le malin, à lâcher un mot par ci par là, à faire chanter petitement ou grandement le camarade plus fortuné, comme aussi à tourner plus ou moins autour de la jolie Toinon. Le grand-père n'étant plus là pour arranger les choses, — en admettant qu'il puisse éternellement les arranger, — la situation se gâtera. Charonneau a beau savoir qu'il court grand risque pour lui-même en faisant le bavard. Dans une chicane, on s'échauffe. Un mot imprudent est vite dit. Bref, pour le redire, le dénouement en question me semble trop inventé. Heureusement que je n'ai aucune prétention à avoir de grandes connaissances en art dramatique. A la façon dont je me suis trompé sur la fin de sa pièce, M. Charles-Henry Hirsch m'aurait rendu modeste. En effet, dès le deuxième acte du *Crime de Potru*, je me tenais pour assuré de la manière dont il finirait. Voici comment : je me disais : voilà Charonneau embauché à la ferme, et désormais sous la coupe du grand-père. Celui-ci n'est pas homme, tel qu'on le voit, à y regarder. Il va lui ménager d'ici peu un bon petit accident qui débarrassera la famille d'un bavard dangereux, le pays d'un débaucheur de femmes, et donnera ainsi la paix à tout le monde. Ou encore, s'arrangeant pour le trouver seul dans un coin, il lui tordra le cou proprement, la raison de famille valant à ses yeux autant que la raison d'Etat. La pièce se terminant comme je l'ai expliqué, on voit si je me suis trompé et si je ferais mieux, désormais, en

pareille matière, de ne rien pronostiquer. Néanmoins, ne trouvez-vous pas, avec le dénouement auquel je m'attendais, qu'il y eût eu là une belle tragédie rustique, nullement invraisemblable et assez impressionnante ?

M. Charles-Henry Hirsch, avec les qualités d'auteur dramatique qu'on lui connaît maintenant, eût égalcment fort bien réalisé cet autre dénouement. Toutes les parties de sa pièce sont excellentes, théâtralement. Le premier acte, qui se passe à la chambrée, rend à merveille ce comique qu'il est convenu de trouver à ce milieu répugnant, aux choses odieuses qu'on y subit. La scène de l'aveu de Potru au grand-père est éloquente sans un mot de trop. La scène entre Potru et Charonneau, quand il surprend celui-ci violentant Toinon, est d'un dramatique très réussi dans sa rapidité. Le personnage du grand-père, joué en grand style par M. Vargas, est plein de relief, de force âpre et dure. Le caractère du profiteur, paresseux et envieux Charonneau, Don Juan de village, est fort bien tracé, et M. Chaumont a été la vérité même dans ce personnage, de même que M. Grétillat a été avec talent le malheureux et faible Potru.

Maintenant, peut-être serez-vous de mon avis, qu'une œuvre dramatique, aussi bien qu'une œuvre littéraire doit nous donner de l'émotion, nous emporter hors de nous-mêmes, nous remplir de rêverie ou nous faire penser en nous offrant le spectacle des individus mêmes que nous sommes, selon qu'elle est l'œuvre d'un poète, d'un philosophe ou d'un observateur, et que *le Crime de Potru* est surtout, en quelque sorte, un fait-divers mis à la scène le plus merveilleusement du monde ?

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Les Concerts. — Rarement saison fut plus pauvre en programmes intéressants que celle des Concerts Lamoureux-Colonne. Ils se complurent en leur coutumière torpeur, et les ouvrages qu'ils révélèrent pour la première fois à leur public dénonçaient le plus circonspect souci de ne point déranger leurs plus vieux abonnés dans leurs plus vieilles habitudes. Avec, de M. Savart, une *Deuxième Symphonie* de musicalité très pure et de nobles aspirations, on n'en peut guère citer que *Rêves* de M. Florent Schmitt. Cette composition n'est pas la moins remarquable du fécond musicien qui n'arrête pas de poursuivre son évolution propre avec une probité totalement indifférente au succès immédiat. *Rêves* témoigne harmonieusement de l'effort continu de cet art aboutissant à des recherches de plus en plus subtiles sans rompre brusquement avec ce qui le précéda et dont il procède. M. Florent Schmitt est peut-être celui de nos maîtres français chez qui on reconnaît le plus distinctement, non pas,

comme sur M. Vincent d'Indy, l'influence, mais la filiation wagnérienne. L'harmonie de *Rêves* apparaît nettement comme la suite logique et à maints égards neuve de celle de *Tristan*, constituant l'intermédiaire indispensable qui atteint par degrés insensibles au seuil des innovations actuelles. Le musicien, dont les velléités sont extrémistes, aurait grand tort de dédaigner cette attitude. L'important est de rester soi-même, de produire naturellement son œuvre comme un arbre son fruit. On ne saurait renier ni son temps ni son âge aux conséquences de quoi nul ne peut se soustraire et, par ailleurs, les plus audacieux « d'avant-garde » sont fatalement voués à devenir le passé. Qui eût songé, en 1860, que *Tristan* dût jamais être distancé ? L'évolution de l'art est infinie ; les œuvres et chefs-d'œuvre en tissent la trame inachevable, et tout effort est justifié qui en relie les mailles échappées. *Rêves* est, en outre, merveilleusement orchestré : la maîtrise et l'originalité de l'auteur n'ont ici aucun parallèle à redouter.

La renaissance des Concerts Pasdeloup est une entreprise qui a droit aux félicitations les plus vives et qui paraît d'ailleurs en voie de réussir admirablement. Les programmes s'y distinguent heureusement de l'indigence rivale : ils sont nombreux et variés, encore qu'un peu mêlés. La cause en est sans doute la consommation d'œuvres exigée par trois séances hebdomadaires, dont l'une spécialement destinée à la vulgarisation populaire. Peut-être cette dernière préoccupation incita-t-elle les organisateurs à une indulgence immodérée à l'égard de la qualité des ouvrages choisis à cet effet. Propager de l'art inférieur est aller à l'encontre du but prémédité ; avec Bizet, Grieg et M. Massenet, c'est vulgariser l'insignifiance ou la vulgarité pommadée la plus vide ; avec M. Bruneau, quelque chose qui n'a de la musique que le nom qu'elle usurpe ; tomber jusqu'à M. Reynaldo Hahn est sans excuse apercevable. Du moins les Concerts Pasdeloup n'abusèrent-ils point de Beethoven ; ils jouèrent à M. Saint-Saëns le tour malicieux de dévoiler la vétusté de ses poèmes symphoniques et, en fin de saison, ils ont brillamment pris leur revanche en donnant du Mozart, du Schubert et du Liszt encadré du meilleur de l'école russe, cependant qu'ils entr'ouvraient leur porte à certains parmi les relativement « jeunes » de nos compositeurs français. On entendit ainsi une superbe « Invocation » de la *Kovantchina* de Moussorgski où Mme de Gorlenko-Dolina déploya la splendeur d'un contralte qui serait une aubaine pour notre Opéra ; d'harmonieuses pièces pour chant et orchestre de M. Georges Huë ; de M. Louis Aubert, une *Habanera* verveuse, dont le titre interloquait un peu au regard de l'éréthisme fougueux, et à propos de laquelle il importe d'indiquer que le thème principal, qui ressemble à s'y méprendre à la mélopée chantée de *Sirènes*, fut repris ici par le musi-

cien d'une de ses propres mélodies datant de 1894. Les *Nocturnes* étant de 1902, il s'agit donc, non pas d'une réminiscence, mais d'une rencontre curieuse dont M. Louis Aubert ne saurait être que flatté. Les Concerts Pasdeloup nous offrirent aussi la primeur de l'*Alborada del Gracioso* que, comme il en avait depuis longtemps l'intention, M. Maurice Ravel s'est enfin décidé à orchestrer pour en faire une page éblouissante. M. Rhené-Baton se décèle de plus en plus comme un chef hors de pair et on ne peut assez applaudir à ses efforts intelligents pour rendre les Concerts Pasdeloup dignes de leur passé qui fut glorieux. Il aurait une bien belle occasion de réjouir à la fois les mânes de leur fondateur et tout le public musical. Ce serait d'être le premier à rejouer du Wagner. Les meilleurs plaisanteries sont les moins longues et la situation finit par s'attester d'un parfait ridicule. M. Frédéric Masson avait jadis vaticiné : « Messieurs de l'art sans patrie iront, s'il leur plaît, entendre du Wagner en Allemagne... » Et c'est précisément ce qu'il advint. Tandis que nous en attendons ici toujours la permission, nos braves poilus et leur Etat-Major avec le général Mangin en tête remplissent tous les soirs wagnériens la salle du théâtre de Mayence, qui retentit de leurs bravos. Et M. Masson ajoutait : « ...Tant pis pour eux, si leur retour est accidenté. » Ma foi ! il ne sera pas banal de voir ça le jour où les susdits poilus défileront sous l'Arc de Triomphe. M. Masson, qui siègera sans doute en bonne place avec notre ineffable Académie sur le passage du cortège, se chargera probablement des « accidents ». Il ne saurait faillir à ce devoir patriotique et, pour une fois, on ne s'embêtera pas avec ce personnage. Ce qui est sûr, c'est que maints démobilisés impatients commencent à se concerter et, si l'hiver prochain ils ne recevaient pas satisfaction, il se pourrait qu'ils fissent quelque potin à l'audition tout particulièrement des ouvrages de M. Saint-Saëns dont les vessies suppléent insuffisamment à leur gré le fanal flamboyant qu'ils réclament. Que voulez-vous ? il est des gens au caractère mal fait qui n'aiment pas qu'on se paie trop longtemps leur figure, surtout après cinq ans de ce qu'on sait. Et, auprès du titan dont l'ombre s'étendit sur tout un siècle d'art sonore, M. Rhené-Baton honorerait singulièrement sa mémoire future en appelant à soi, en même temps que leurs aînés, les plus jeunes venus de notre école française, les protégeant contre le danger des coteries de camarades et des petites chapelles par la faveur de les mettre au plus tôt en contact avec le grand public anonyme.

Il y a toute une nouvelle génération qui point, riche en promesses savoureuses, et de laquelle presque seul jusqu'à présent M. Félix Delgrange est l'appui et la providence. L'extraordinaire activité de M. Delgrange est aussi infatigable que précieuse. Outre ses réunions de *Peinture et Musique*, rue Huyghens, et de *Pour la Musique*

la Salle des Agriculteurs, il inaugura depuis peu chez Gaveau de grands concerts d'orchestre. Il arrive bien rarement que ses programmes ne soient pas fort intéressants. Son répertoire associe volontiers le divin Mozart aux plus avancés d'avant-garde, et le plus jouvenceau de ceux-ci n'apparaît pas plus jeune que l'ancêtre. Me Hélène Jourdan-Morhange et M. Alfred Casella interprétèrent délicieusement l'exquise *Sonate en si bémol* pour piano et violon, et, en nous délectant de deux œuvres accomplies, les archets de M. Poulet et de ses collaborateurs montrèrent dans le merveilleux *Quatuor en ré mineur* du maître salzbourgeois quasiment l'atavique ménechme du *Quatuor* de M. Maurice Ravel qui, bien loin de pâtir, semblait gagner au voisinage d'une beauté d'identique essence. L'atelier de la rue Huyghens est, d'élection, la citadelle de la phalange avant-gardiste, et qui se dresse par aventure sur un versant de notre Mont Parnasse. Leur âge est tendre encore : M. Durey, l'aîné d'entre eux, vient de doubler le cap de la trentaine ; les plus adolescents, MM. Auric et Poulenc, font partie de la classe 19. C'est assez dire que, de ces deux derniers surtout, on craindrait volontiers de ne devoir accueillir que des « œuvres de jeunesse », au sens peut-être aisément décevant du terme. Pourtant, sans parler de Mozart, qui est unique, Schumann (1810-1856) n'était pas plus vieux qu'eux en écrivant (1830) ses *Variations sur le nom Abegg*, qui ne sont pas, à la vérité, un chef-d'œuvre. Mais le *Quatuor* de M. Maurice Ravel, qui en est un, fut composé par son auteur en son vingt huitième printemps. Et puis, les apports ancestraux font boule de neige : l'hérédité sensorielle de l'enfant se double de celles additionnées du père et de la mère. Imaginez chez chacun de ceux-ci un minimum actuel d'un milliard d'ascendants divers, ce qui est sûrement bien au-dessous de la réalité, rien que depuis trois mille ans totalisant quatre-vingt-dix générations. On en est moins surpris que telle progéniture laisse parfois ses auteurs ahuris un peu à la manière d'une poule ayant couvé des œufs de canard. Quoique simplistement peut-être, on s'en expliquerait aussi, en conclusion favorisée de lointains croisements dans le mystère des siècles, mainte précocité stupéfiante. Celle de M. Georges Auric est entre toutes des plus rares. Il fait penser à un Rimbaud de la musique. La plupart des ouvrages qu'on entendit de lui remontent à 1913 ou 14, et on est frappé de la maturité volontaire qui s'y exprime en tout émancipée désinvolture, voire avec une certaine crudité jemenfichiste qui l'apparenterait quelque peu avec un Richard Strauss. *L'Œuf de Pâques, le Canard, l'Œuf du Tir, la Fête du Duc*, etc., ce ne sont presque tous, il est vrai, que des mélodies pour chant et piano, mais d'une facture musicalemnt cohérente et d'entière liberté d'écriture. On peut s'en assurer par les *Trois Interludes* piquants que vient de publier l'éditeur Demets : la musique y existe

en soi, autonome, en dehors des poèmes qu'elle illustre et dont elle est pourtant inséparable. Ce n'est rien moins que « monodie accompagnée » clémente. J'aurais besoin de mieux connaître par la lecture le court ballet que l'auteur dénomma *Chandelles romaines*, afin de pouvoir l'apprécier aussi consciencieusement qu'il conviendrait. M. Francis Poulenc, lui, cultive avec prédilection, sinon absolument la forme, du moins l'appellation classique. A quatre mains, pour piano et violon et pour deux clarinettes, il ne nous octroya pas moins de trois *Sonates*. A vrai dire, eu égard à leurs dimensions minuscules, on ne trouverait pas du tout surnaturel que M. Poulenc fût allé jusques à la douzaine. Le nom de *Sonatine*, en l'espèce, eût paru même exagéré, et à la succession de ces instantanés fugaces on avait peine à résister à la vague impression de quelque mystification narquoise. D'une façon générale, au surplus, nos très jeunes musiciens manifestent assez clairement dans leurs ouvrages une confiance la plus modique en la capacité réceptive de leurs auditeurs. On dirait qu'ils ont peur d'exténuer de ceux-ci les fragiles méninges en faisant durer un morceau au delà d'une trentaine de secondes. Et, pour le cas où ça arriverait par hasard, ils prennent par surcroît la précaution d'éviter à ceux qui écoutent une tension nerveuse excessive en s'évertuant d'amener sur leurs lèvres à tout le moins un sourire qui tourne fréquemment en rigolade. L'inspiration de MM. Auric et Poulenc est empreinte d'un caractère populaire très marqué. Mais, tandis que la musique de M. Poulenc respire un sentiment plutôt agreste, villageois, encore que traversé de foucades subites, et même assez largement humain pour s'adapter sans gêne à l'exotisme d'une *Rhapsodie nègre*, ce caractère, chez M. Georges Auric, apparaît carrément citadin, devient faubourien sans effort, avec des éclats impromptus d'orphéon ou de fanfare municipale. La muse de M. Auric fréquente visiblement le music-hall et, lorsqu'elle s'emballe, on la sent toute prête à presque chahuter. On éprouve chez l'un et chez l'autre une analogue tendance à la blague. C'est très probablement l'effet de la phobie du romantisme. Pensez donc à quel point il serait ridicule d'avoir l'air un instant de « croire que c'est arrivé » ! Le malheur, c'est que le mot romantisme n'a d'acception péjorative que pour quelques « littérateurs » qui seraient fort embarrassés de le définir. En musique comme en tout *art*, qui dit romantisme dit sensation, mère et nourrice du génie, et on ne saurait guère prétendre que l'art sonore en ait périclité de Weber à Claude Debussy et à M. Maurice Ravel. Et pourquoi s'arrêter à Weber? Il faudrait reculer à Mozart, à Gluck, Bach, Couperin, Monteverdi, Josquin, Ockeghem, Dufay, Machaut... On ne s'arrêterait qu'aux origines. La vérité est qu'en musique rien ne valut et ne dura qui n'ait été, par quelque côté, « romantique ». Les réactions, en art, sont fata-

les; souvent nécessaires et fécondes. Mais les générations et les écoles successives n'apparaissent que des points fugitifs dans le cours de l'éternelle évolution. Nos tout jeunes musiciens ambitionneraient-ils de n'y être, si j'ose emprunter les accents de feu notre mirlitonniste national,

Qu'un point jaune sur l'i du verbe rigoler ?

Que M. Poulenc se défie de l'improvisation et de la farce; M. Auric, d'Alphonse Allais et du Chat-Noir. Ils ont mieux que ça dans le ventre. Ce sont deux natures musicales exceptionnellement douées, desquelles on doit beaucoup attendre quand ils auront jeté la gourme dont les contamina l'ascendant passager de théories fumistes et d'une littérature de potache. Avec *Entrée*, *Nocturne et Berceuse*, M. Honegger s'affirmait en fort notable progrès sur *le Dit des Jeux du Monde* et sa *Sonate* pour violon. Une gracieuse *Pastorale* de Mlle Germaine Tailleferre ne démentait pas les espoirs fondés sur ses productions antérieures. La guerre a fait un trou béant dans la vie des hommes. L'épreuve fut particulièrement grave pour les intellectuels et les artistes arrachés à leur tâche en plein développement. On reconnut les véritables de ceux-ci à l'incoercible poussée de la sève créatrice narguant ingénument les plus terribles contingences. M. Roland Manuel porte encore l'uniforme après avoir passé sept ans sous les drapeaux, et telles de ses œuvres qu'on ouït cet hiver sont nées au front, à l'ombre des canons de sa batterie défilée, entre autres un *Trio* pour violon, alto et violoncelle où, à la S. M. I, Me Hélène Jourdan-Morhange fut tout bonnement admirable. M. Roland Manuel est peut-être, parmi la jeune pléiade, celui de qui l'inspiration et l'harmonie accusent la sensualité la plus capiteuse. C'est aussi la meilleure qualité de ce *Trio*, de chaude et prenante saveur, qui dénote un louable effort du musicien pour aborder les formes les plus élevées de l'art musical, au lieu de se disperser en menues pièces. Quelques unes des siennes, pourtant, qu'exécuta M. Ricardo Vines, sont fort loin d'être méprisables. Sans doute, encore qu'on n'y puisse relever de formelles réminiscences, la pédale d'un *sol* obstiné et la structure entière du morceau font de l'*Hommage funèbre* un inconscient pastiche du *Gibet* de M. Maurice Ravel, mais *Clarisse ou l'Hommage indiscret* est une fine et agréable « valse sentimentale » et l'*Hommage à La Fontaine* une composition extrêmement intéressante, qui déconcerte tout d'abord à l'audition et même à la lecture, et dont le charme vous saisit peu à peu à mesure qu'on la joue et rejoue jusqu'à s'en pénétrer. C'est un signe évident de nouveauté inattendue capable de s'imposer à l'attention captivée. M. Louis Durey a depuis dix-huit mois beaucoup produit. Il tra-

vaille à sa guise, indépendant et solitaire, ce qui est excellent. Il n'est pas moins prodigue en mélodies que ses jeunes confrères, mais en choisit le texte pour soi-même, pour le plaisir qu'il goûte à le mettre en musique et sans présumable souci des auditoires. Il prit au délicat Parny *Inscriptions sur un Oranger*, à Pétrone *Trois Poèmes* que viennent de graver les éditeurs Durand et Cie, et les *Images à Crusoé* de M. Saintléger Léger lui fournirent un harmonieux cycle chanté sur de fort belles poésies qui, au rebours des descriptions de maints voyageurs en chambre, ne sont aucunement du chiqué, l'auteur ayant vécu aux heureuses contrées qu'il évoque. Et M. Durey joignit à tout cela un *Trio* pour piano, violon et violoncelle et un *Quatuor* à cordes de très séduisant modernisme. L'inspiration de M. Louis Durey est d'une primesautière envolée; elle semble jaillir tout de go, limpide et drue comme une eau vive. Son harmonie subit encore des influences mélangées où *Pelléas* et *le Sacre du Printemps* se coudoient, mais sa personnalité se dégage toute pleine de fraîcheur et de sincérité généreuse, avec, tel le mouvement lent de son *Quatuor*, des coins de sentiment profond et d'une incisive beauté. Cependant on a le devoir de signaler l'écueil que, d'ailleurs, les jeunes auteurs aperçoivent déjà d'eux mêmes. Le défaut des *Trios* et du *Quatuor* de MM. Roland Manuel et Durey est un morcellement de la composition qui leur confère les allures des formes périmées de la *Suite* ou de la *Variation*. Et c'est plus qu'une imperfection de forme; ce serait un troublant indice d'haleine courte, encline à l'improvisation, dont, depuis M. Stravinski, nos jeunes musiciens n'ont que trop de spécieux exemples. M. Darius Milhaud est peut-être le seul qui paraisse échapper à cette contagion de mosaïque. Les mouvements de son intéressant *Quatuor* à cordes se développent logiquement tout d'un trait, d'un souffle soutenu jusqu'à la fin sans défaillance. Le second, qu'il intitula *Funèbre*, est de fort belle inspiration. C'est, en somme, un renouveau vivace qu'il faut saluer joyeusement dans cette effervescence de jeunesse qui bouillonne à l'étroit du modeste atelier de la rue Huyghens. Sans doute, ce ne sont encore que des promesses, mais combien peu communes, et où fermente le levain de l'avenir.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

On eût pu craindre, après la formidable secousse qui vient d'ébranler la Belgique, un déséquilibre au moins passager entre son bon sens traditionnel et ses nouvelles aspirations.

Il n'est pire exalté qu'un homme raisonnable grisé par un vin trop généreux.

Près de cinq années de servitude avaient refoulé au plus profond

des âmes sentiments, espoirs et enthousiasmes. Le magnifique élan d'août 1914 avait fait place à une haine d'autant plus implacable qu'elle se sentait momentanément impuissante. Bien que la victoire n'eût jamais fait de doute pour personne, les incessantes vexations, les répressions féroces, les difficultés sans cesse accrues du ravitaillement et l'anxiété d'un isolement de plus en plus rigoureux avaient fini par émousser les plus formelles certitudes.

Plus d'une fois, amplifiant les conséquences d'un succès passager, dont la glorieuse rumeur triomphait de la plus sévère des censures, la crédule imagination des foules avait escompté la fin prochaine de la guerre.

Mais l'éphémère lueur ne tardait pas à s'évanouir et avec elle les fallacieux enthousiasmes.

Aussi, bien qu'apparente depuis plusieurs semaines, la victoire si longtemps espérée et toujours retardée sembla-t-elle surgir inopinément à l'horizon enfin apaisé. Ce fut la stupeur et la folie : stupeur des consciences libérées, folie de cris, de gestes et de chants, à peine tempérées par le souvenir des souffrances et des massacres de la veille.

La nation déchirait son voile de deuil et, comme aux jours d'août 1914, offrit le magnifique spectacle d'un accord unanime. Toutes ses vertus latentes s'épanouirent dans un hymne d'allégresse et de reconnaissance : divergences, rancunes et querelles s'abolirent et jamais la fraternité humaine ne reçut plus éloquente consécration.

Ce fut l'heure éblouissante de la joie et de l'orgueil civiques et, comme de juste, ce fut aussi l'heure des grands rêves et des ambitieuses utopies : galvanisée par son énergie guerrière, de passive et bonne enfant qu'elle était avant 1914 l'âme belge devint aventureuse.

L'âme belge? Passionnément niée naguère, elle venait de s'affirmer bien vivante et pleine d'audace.

Aussi quelques esprits ardents, mettant à profit ce miracle, cherchèrent-ils à associer les foules à leurs rêves conquérants. Harangues empanachées et manifestations « à pancartes » se succédèrent, tandis que les murailles s'historiaient de téméraires revendications.

Mais la frénésie des premiers jours s'était évanouie : épris de réalités immédiates, les Belges n'avaient pas tardé à se ressaisir et, conscients des difficultés de l'heure, ils renoncèrent à la séduction des mirages.

Pourtant, parce qu'ils les savent indispensables à leur sécurité, ils revendiquent encore, avec raison, l'embouchure de l'Escaut et l'enclave du Limbourg, mais ils ont eu tôt fait d'oublier les chants de la Loreley que leur vantaient des voix captieuses.

Il suffit, pour se convaincre de l'esprit pratique de notre race, de

consulter nos journaux. Tous ont reparu depuis l'armistice et tous ont conservé leur programme et leur esprit d'avant-guerre. Les querelles d'opinion et le problème des langues ont repris leur rang ; libéraux, socialistes et catholiques, malgré l'union sacrée réalisée au gouvernement, se livrent à leurs coutumières escarmouches. Chaque journal défendant un parti politique déterminé, l'accord est loin de régner dans la presse. Mais s'ils ont chacun leur drapeau, les journalistes belges sont unanimes dans leur haine du flamingant et du « Boche ».

Il y aura lieu d'étudier plus tard la question flamingante...

Les Français de passage en Belgique ont été stupéfaits de la violence du mouvement « anti-boche » qu'ils opposent au mépris un peu narquois de l'opinion parisienne.

Il faut, pour comprendre cette haine, se souvenir de la longue occupation de la Belgique et de toutes les conséquences économiques, intellectuelles et morales de cette période troublée.

Outre les crimes et les vols, pendant leurs quatre ans et demi de séjour en Belgique, les Allemands ont accumulé les erreurs et les absurdités. Ils se sont révélés féroces, félons, stupides et ridicules et David, las d'avoir subi durant de longs mois les avanies de Goliath, piétine avec une joie farouche son cadavre.

D'accord avec Uylenspiegel, son compère des Flandres, il accable le géant vaincu de sa rage tantôt aveugle, tantôt goguenarde. A certains jours, quand Uylenspiegel boude, il exagère ; n'a-t-il pas inspiré récemment à un journaliste enfiévré un article absurde sur Richard Wagner ? D'autres fois, il est charmant et alors il dicte à M. Georges Garnir son *Pourquoi pas pendant l'occupation*, qui est le plus spirituel et le plus émouvant des mémoriaux.

Le livre de M. Garnir fut d'autant mieux accueilli qu'il signala le réveil des lettres belges.

D'août 1914 à novembre 1918 la Belgique vécut sans journaux, sans revues et sans livres.

Le marché de Paris n'existant plus, les classiques connurent une fortune nouvelle et les plus lamentables rossignols des librairies tentèrent les oisifs avides de lectures inédites.

Si beaucoup de Belges, grâce à la dureté des temps, découvrirent Montaigne, Racine et Molière, il y eut des thuriféraires inattendus des *Mémoires du Diable* et du *Solitaire* retrouvés dans l'une ou l'autre vénérable bibliothèque et *Fantômas* continua de passionner les collégiens.

Quelques auteurs français peu connus avant la guerre se créèrent des admirations ferventes. On a signalé entre autres un clan d'esprits délicats se réunissant aux pires jours, pour exalter la jeune gloire de M. Marcel Proust. Son livre : *Du côté de chez Swann* est deve-

nu leur bréviaire et les *Swannistes* de Bruxelles ont leurs assises comme les *Stendhaliens* de Paris.

Bienheureux ceux qui possédaient une bibliothèque : ils se trouvaient subitement environnés d'amis innombrables. Les autres, saisis d'une fureur sacrée, se précipitaient aux ventes de livres qui se multiplièrent bientôt dans tous les coins de la ville ; on enregistra les plus extravagantes enchères : quatre à cinq amateurs se disputaient le moindre roman, et lorsque apparaissait une édition rare les prix atteignaient des taux fantastiques. C'est ainsi que la 1re édition des *Fleurs du Mal* trouva amateur à 1.250 francs.

Quant aux livres d'auteurs belges, si dédaignés hier encore, ils font à présent l'orgueil des bibliophiles les plus exigeants.

Mais, dès le lendemain de l'armistice, livres et revues reparaissant, la fièvre des ventes s'apaisa.

Les théâtres, qui, à peu d'exceptions près, étaient restés fermés pendant la guerre, offrirent à un public avide de spectacle, après l'avoir été de pain et de... livres, des représentations un peu cahotées d'abord, mais qui ne tardèrent pas à satisfaire les plus difficiles.

Comme il fallait s'y attendre, la littérature et les spectacles patriotiques sollicitèrent l'attention d'un peuple d'autant plus indulgent qu'il avait été sevré de plaisirs pendant de longs jours.

Mais, chose curieuse, alors que, durant la guerre, la publication clandestine de l'un ou l'autre médiocre poème venu de France « versait quelque héroïsme au cœur des citadins » d'ici, sitôt l'armistice signé, les œuvres les plus enflammées de nos écrivains les mieux intentionnés n'obtinrent qu'un succès médiocre qui sombra bientôt dans l'indifférence.

Il faut reconnaître du reste qu'à part un beau livre de M. Paul Crockaert, jusqu'à présent la guerre n'a pas inspiré de grande œuvre.

En revanche, nous comptons déjà quelques œuvres intéressantes conçues au cours de l'occupation ou dans les tranchées de l'Yser et néanmoins indépendantes des événements tragiques de ces cinq dernières années.

Un jeune poète, inconnu jusqu'ici, M. Marcel Paquot, dans une plaquette intitulée *La Joie d'aimer*, révèle une âme exquise.

Si son inspiration et son rythme rappellent quelquefois Francis Vielé-Griffin, il n'en offre pas moins une originalité d'images et de sentiments absolument charmante.

Dans son *Printemps du Poète* M. Noël Ruet reste fidèle à la forme traditionnelle et reflète en de petits poèmes, souvent parfaits, l'émoi d'un cœur émerveillé.

Aux éditions des *Cahiers indépendants*, créés sur le modèle des *Cahiers de la quinzaine* et qui s'appliquent à faire connaître à l'étranger les écrivains belges, ont paru jusqu'ici *Le Roi Cophetua*

de M. Iwan Gilkin, l'*Idole portative* de M. Mélot du Dy et *Nocturnal* de M. Frans Hellens.

Le Roi Cophetua est l'aimable divertissement d'un poète qui s'inspira d'une légende immortalisée par Burne Jones et par l'auteur de *Pelléas*.

On connaissait de M. Mélot deux recueils de vers : *Printemps* et *Butin fragile*. Ils annonçaient un poète habile et d'imagination fleurie. Le poète existe toujours dans l'*Idole portative*, mais cette fois il s'est doublé d'un artiste délicieux qui contrebalance de dandysme ses excès de lyrisme et de sentiments. Heine et Laforgue souvent, Baudelaire quelquefois ont, à son insu, troublé cette âme harmonieuse qui a ainsi découvert pour exprimer l'angoisse et les nostalgies du jeune homme d'aujourd'hui des accents pathétiques et nouveaux.

Le Nocturnal de M. Frans Hellens est dédié à M. Maeterlinck. Dans une atmosphère de cauchemar l'auteur des *Hors le vent* fait se mouvoir, selon son habitude, des personnages hallucinés à qui surviennent nécessairement de bizarres aventures. Certains de ses contes ont un accent extraordinaire, et à ce point de vue la *Divinité Hindoue* est un chef-d'œuvre. Nourri d'Edgar Poe, d'Hoffmann, de Maldoror et du Folklore flamand, M. Hellens n'ignore certes pas les romans de M. Chesterton et doit se délecter aux diableries de Jérôme Bosch et de Breughel. Mais son imagination manquant de frein, il ne possède pas, comme Poe, par exemple, cette logique de l'absurde qui, pour les situer dans un monde fantastique, ne rend pas invraisemblables les plus étonnantes histoires.

Les contes de M. Hellens n'en sont pas moins très passionnants dans leur pittoresque incohérence et leur savoureuse raillerie. Ils abondent en curieuses et magnifiques images, et Maldoror, mais Maldoror revenant à la raison, les signerait volontiers.

Les Histoires du Notaire Bol, publiées et préfacées par Emile van den Brouck, conservateur des Hypothèques à Groendam, sont moins compliquées, mais délicieuses de verve et d'ironie philosophiques. Narquois, aussi, bien que fort jolis souvent et exquis quelquefois, les *Poèmes traduits de l'Iroquois* par Mme Lambotte.

Quant au recueil des *Discours adressés aux élèves de l'Institut de culture française pendant l'occupation allemande* par Jean Dominique, il est admirable. Ce petit livre, qui n'est pas destiné au public, mais seulement aux élèves de l'Institut, s'ouvre sur ces lignes émouvantes :

Là, pendant quatre années mortelles d'attente et de souffrance, nous nous réunîmes deux fois la semaine avec une régularité que nulle difficulté matérielle n'entrava jamais. Ces réunions du soir, comme un office religieux que pouvait interrompre à tout moment l'ennemi, revêtaient un caractère solennel et familier. C'étaient des leçons de littérature et d'his-

toire de l'art, mais c'était surtout un échange perpétuel d'émotions vibrantes, de sollicitations pathétiques, de dévouements réciproques qu'entretenaient la flamme du patriotisme et la splendeur du sacrifice offert.

Pour n'avoir pas quitté notre terre maternelle durant sa passion douloureuse, nous connaissons mieux son visage, nous connaissons mieux aussi notre propre cœur. Le mépris pour une race félone et inhumaine y reste gravé à jamais.

Je n'ai choisi parmi les livres récemment parus que les plus remarquables. Beaucoup d'autres sont annoncés.

Comme on le voit, nos écrivains n'ont pas chômé et leur vitalité s'atteste encore dans de multiples revues tant anciennes que nouvelles. Le *Thyrse*, qui inaugure sa XXI^e année, continue, sous la direction éclairée de M. Rosy, à grouper les écrivains français et belges. Si *Durendal* a disparu avec son directeur, le charmant et enthousiaste abbé Moeller, si *le Masque* attend des jours meilleurs pour célébrer la nomination de Grégoire Le Roy au poste de Conservateur du Musée Wiertz, si *l'Art Moderne* guette le retour d'Octave Maus pour reparaître, les *Cahiers* de Lucien Christophe et de Marcel Paquot publient chaque mois de beaux vers et d'alertes proses, *Kadimah*, organe de la Renaissance juive, a révélé le remarquable talent de Joséphin Milbauer; la *Bataille Littéraire*, *l'Art libre*, *Demain* et *Hélianthe* louent, critiquent et chantent à qui mieux mieux et, de clandestin et modeste qu'il était sous l'occupation, le *Flambeau*, de MM. Grégoire et Grosjean, est devenu un imposant périodique réunissant les plus illustres collaborations françaises et belges.

Mais que de noms aimés ont disparu de leurs sommaires! Verhaeren qui prodiguait sa sympathie aux jeunes et qui ne manquait jamais de répondre à l'appel de la plus petite revue; le merveilleux Stuart Merrill, qui fut pendant plusieurs années notre hôte et l'un des directeurs du *Masque*; Henry Maubel, un des plus pénétrants esprits de ce temps, et l'adorable Georges Lemmen, peintre raffiné des intimités fleuries, ne sont plus là pour inspirer à la jeunesse tumultueuse le culte des héros qu'ils furent.

Abel Torcy, Prosper Henri Devos, Louis Boumal, Léo Soméhausen, moins connus, mais qui affirmèrent déjà, dans quelques œuvres un talent plein de promesses, ont succombé avant l'heure des réalisations et c'est ce qui rend leur perte plus émouvante encore.

La Belgique se prépare à commémorer la gloire d'Emile Verhaeren. Un comité d'hommes de lettres et d'artistes s'est constitué pour l'érection d'un monument sur une des places publiques de Bruxelles, et déjà les représentations du *Cloître* sur la scène du Parc, avec, comme interprètes principaux, MM. de Max et Le Roy, ont permis au grand public d'acclamer la mémoire du grand écrivain. Sous les auspices de la *Ligue pour la défense de la langue française*, au

Cercle Artistique de Bruxelles d'abord, à Tirlemont ensuite, M. Albert Mockel, dans une admirable conférence illustrée de récitations par MMmes Eve Francis et Madeleine Renaud, a fait revivre, devant une assistance recueillie, l'œuvre du poète des *Débâcles* et des *Heures Claires*.

Une pieuse pensée avait inspiré, au cours de l'occupation, à M. et Mme Stoclet une manifestation à la mémoire d'Henry Maubel, mort en 1917. Dans leur luxueux hôtel de l'avenue de Tervueren où, récemment encore, ils célébraient le quatrième centenaire du Vinci, ils avaient réuni les amis de l'écrivain pour qui, devant un décor de tentures, de roses et de statues, Jean Dominique, dans un merveilleux discours précédé et suivi d'airs anciens, fit revivre la hautaine et discrète figure de cet artiste trop peu connu.

Les théâtres, eux aussi, offrirent aux écrivains d'ici l'occasion de se manifester.

Au cours du *Cycle belge*, organisé par le directeur du théâtre du Parc, on put entendre un drame austère, *Les Semailles*, de M. Gustave Van Zype, qui exalte les plus nobles sentiments.

En dépit de son affabulation un peu sommaire et de l'abstraction outrée de ses personnages, le drame de M. Van Zype, remarquablement interprété par MM. Krauss, René Fauchois et Mme Barbier, fut longuement acclamé.

Trois actes tout en nuances, *les Racines* d'Henry Maubel succédèrent à la pièce de M. Van Zype.

Les amis de l'écrivain redoutaient un peu l'épreuve de la scène pour ce drame purement cérébral.

Mais la vie secrète des héros de Maubel, malgré une interprétation chancelante, prit brusquement une ampleur insoupçonnée et l'on peut dire que la réprésentation des *Racines*, précédée d'une conférence de l'infatigable Jean Dominique, offrit au public méfiant la splendeur d'une révélation.

M. Paul Spaak, l'auteur d'un précieux recueil de vers : *Voyages vers mon pays*, de la triomphante *Kaatje*, de ce beau drame : *A Damme, en Flandre*, qui est bien près de la perfection, et de cinq ou six autres pièces en vers, se partagea la scène du Parc, où il fit représenter *Malgré ceux qui tombent*, et celle de la Monnaie qu'il illustra d'une traduction du *Songe d'une Nuit d'Eté*.

Malgré ceux qui tombent, interprétée par Mmes Dux, Laroque, MM. de Max et Leroy, est une pièce fort habilement charpentée et M. Paul Spaak s'est révélé une nouvelle fois auteur dramatique parfait. Le conflit entre protestants et catholiques, au cours des persécutions religieuses en Flandre, lui a permis de déployer toutes les ressources de sons incomparable métier. Ses trois actes abondent en tirades bien venues et en pathétiques épisodes.

Mais M. Paul Spaak, qui manie le vers avec souplesse, n'a cependant jamais pu se libérer d'une certaine retenue lyrique, si bien que ses strophes les plus éperdues ont une allure un peu guindée et, si l'on peut dire, une sorte de rigidité huguenote.

Ce défaut apparaît surtout dans son adaptation du *Songe d'une nuit d'été*, qu'il intitule on ne sait trop pourquoi, puisque sa traduction n'est pas exacte : *Un songe de Nuit d'Eté.* L'aérienne fantaisie de Shakespeare y perd de sa divine légèreté, et comme, au surplus, l'interprétation manquait de cohésion et la mise en scène, malgré sa splendeur, d'irréalité, l'œuvre du grand Will déçut un peu les artistes et n'enthousiasma pas le public. Comme bien l'on pense, on discuta la question du décor. Faut-il ou ne faut-il pas encadrer les drames shakespeariens ? M. Fagus, dans un récent article du *Mercure*, concluait à la suppression des décors. Des artistes d'ici ont invoqué en leur faveur les somptueuses mises en scène des théâtres anglais et celles d'Antoine et de Gémier.

Ces deux doctrines ont des partisans irréductibles, et peut-être la vérité se trouve-t-elle ailleurs. Les pièces de Shakespeare n'ayant en somme avec la conception du théâtre moderne que de très vagues rapports, il vaut mieux ne pas les représenter du tout et réserver leur miraculeux prestige aux seuls lettrés assez riches d'imagination pour les savourer en des lectures recueillies.

Si la mise en scène du *Songe d'une nuit d'été* suscita la discussion, celle de *Marouf, savetier du Caire*, rallia tous les suffrages. On n'imagine pas spectacle plus merveilleux et la direction du théâtre de la Monnaie a traité l'œuvre de M. Rabaud avec une somptuosité et un goût parfaits. M. Thomas Saugnac (Marouf) et Mlle Luart (la princesse) ont leur part dans ce triomphe : ils sont tous les deux d'une jeunesse et d'une espièglerie adorables.

Si les théâtres sont avidement fréquentés les Conférences ne le sont pas moins. Les causeries tour à tour graves, spirituelles et émouvantes de Mme Marcelle Tinayre, de MM. Branly, Denis, René Benjamin, Nozière et Paul-Hyacinthe Loyson ont galvanisé le public accouru en foule à l'appel des différentes associations pour la défense de la langue française. Ces associations se multiplient du reste avec une rapidité dont on ne peut que se réjouir.

Les *Amitiés françaises* de Bruxelles comptent 4000 adhérents, celles de Liége un chiffre à peu près égal et, chose éloquente, celles de Hasselt (Limbourg) récemment fondées par le bon romancier Georges Virrès, n'ont pas recueilli jusqu'ici moins de 700 signatures.

Cette sympathie grandissante pour la France inquiète les trublions du flamingantisme qui s'efforcent par tous les moyens de soulever l'opinion en faveur de prétendues revendications du peuple flamand.

En réalité, le peuple flamand se désintéresse complètement de cette agitation et toutes les criailleries de quelques politiciens obtus, ennemis nés de l'esprit libre, d'où qu'il souffle, n'aboutiront pas à amoindrir en Belgique, pays libre et épris de larges idées, l'amour ardent pour la France que près de cinq années tragiques viennent de cimenter dans la gloire et le sang.

GEORGES MARLOW.

LETTRES PORTUGAISES

Joaquim Manso : *O Efemero á o Eterno* ; « Atlantida ». Lisbonne. — Guerra Junqueiro : «*O monstro alemão* » ; « O Commercio do Porto », Porto.— Campos Lima : *O Reino da Traulitânia* ; Renascença Portuguêsa, Porto. — Tenente-Coronel Alexandre Malheiro : *Da Flandres ao Hanover e Mecklenburg* (*Notas d'um prisioneiro*) ; Renascença Portuguêsa, Porto. — Paul Brandão : *Memorias*, 1er volume ; Renascença Portuguêsa, Porto. — João de Barros : *Vida Vitoriosa, Poemas escolhidos* ; Aillaud e Bertrand, Paris, Lisbonne. — J. de Barros : *Caminho da Atlantida* ; « Atlantida », Lisbonne. — Memento.

Pour son recueil d'essais critiques et philosophiques, aux aperçus tour à tour ingénieux et divinateurs, M. Joaquim Manso a trouvé un beau titre : **L'Ephémère et l'Eternel**. Sa fantaisie facilement créatrice prend prétexte, en effet, de tout ce qui passe pour mieux nous signifier tout ce qui dure et doit durer, en vertu de l'irrépressible instinct de perfection qui anime les consciences humaines. La guerre elle-même se présente à lui comme l'inévitable conséquence de cet instinct qui, à force de vouloir réaliser le mieux, détermine les grands changements historiques, sans laisser pour cela d'être éperdûment pacifique dans ses aspirations intimes. Nous ne suivrons pas M. Joaquim Manso sur ce terrain, parce qu'il n'est pas prouvé que l'on ne puisse résoudre autrement qu'en versant à flots le sang innocent les inévitables conflits qu'engendre le jeu normal de nos efforts spontanés vers la vie meilleure ; mais nous lui devons savoir gré infini de dire que « le Diable ne cueille jamais le fruit des violences qu'il organise ». L'heure effroyable du règlement de comptes arrive toujours, fatidique. L'ambition effrénée peut rompre délibérément avec tous les scrupules ; elle peut tout prévoir, tout calculer, tout mesurer ; elle oubliera toujours l'essentiel, cet élément obscur, imprévisible et rebelle aux lentes pesées des savants à lunettes : les idéo-dynamismes cosmiques, qui arment le Destin d'un implacable instrument de justice. Par malheur les chefs des nations, abusés par le calcul étroit des intérêts immédiats, ne savent guère lire l'histoire, ni en dégager le rythme.

— Dieu ne dort jamais, dit M. Joaquim Manso ; car il répond toujours à ceux qui l'invoquent dans la vérité de leur cœur.

M. Joaquim Manso est particulièrement attentif à la voix des poètes qui ont su communier avec l'âme de la Race. A Corréa de Oliveira, chantre attendri du *Soldat qui part en guerre*, il « attri-

bue l'intuition religieuse de ce que l'on peut appeler *l'être permanent* des variations portugaises ». Et rien n'est plus exact. Corréa de Oliveira, qui est aujourd'hui l'interprète le plus profond du génie élégiaque lusitanien, sait apercevoir le Portugal dans l'unité de sa vie ; c'est pourquoi M. Joaquim Manso peut dire de lui qu'il est « le poète augure, celui qui laisse, à travers ses accents, chanter le mystère du destin de la Race ».

Mario Beirâo, au contraire, se plaît à évoquer les splendeurs évanouies ; il écoute avec amour le murmure qui s'exhale des cendres et des ruines du passé, et ranime, aux pulsations de son cœur, les gloires qu'un verbe immortel a rendues sacrées.

Au passage, M. Joaquim Manso salue en Teixeira Gomes, radieux prosateur de *l'Inventaire de juin*, l'artiste sceptique et païen, éminemment désintéressé, qui excelle à ne recueillir que l'essence de la sensation et qui ne veut voir dans l'univers qu'un inépuisable panorama de beauté. Cette attitude de l'écrivain prestigieux des *Lettres sans morale aucune* permet à M. Joaquim Manso de discerner la véritable doctrine de Nietzsche, lequel ne saurait être considéré comme le philosophe du pangermanisme, mais bien comme un restaurateur de l'esprit païen. Ce qui n'empêche pas l'Essayiste portugais de déclarer que « la notion du plus fort est inséparable du plus juste». « Les vaincus seront les peuples de morale inférieure. »

Il ne lui en faut pas davantage pour analyser finement l'essence de l'héroïsme français et pour tracer d'une plume alerte la courbe de la mission latine, historiquement remplie par le Portugal, « le premier pays d'Europe qui ait su constituer une forte unité morale », et qui, après l'échec des Croisades, ait réussi à découvrir le sens de la vie moderne, « en déterminant les nouvelles trajectoires de la vieille civilisation méditerranéenne ». Ce passé grandiose dictait impérativement au Portugal son devoir dans la Guerre.

M. Joaquim n'accepte pas, cependant, dans son intégrité la définition de Guglielmo Ferrero, qui oppose à l'idéal germanique de force et de domination l'idéal latin de perfection esthétique et morale. Au fait, la culture latine n'est pas dépourvue de ce ferment impérialiste, qui, selon Rabindranath Tagore, doit conduire l'Occident au suicide ; mais elle est l'œuvre de races équilibrées qui, depuis des siècles, ont su considérer « l'homme comme une synthèse de force et de beauté réalisée par la conscience sûre de sa marche ». Et à cette œuvre les Grecs, les Celtes, aussi bien que les Latins ont largement collaboré au sein du milieu français, sans préjudice de certains apports germaniques, harmonisés lentement dans l'ensemble.

Cela n'enlève rien à la justesse de l'antithèse que le grand lyrique portugais Guerra Junqueiro développe au cours des pages éloquentes intitulées **Le Monstre allemand** ; il y oppose l'esprit

démoniaque et anti-humain d'Attila à l'esprit de Jeanne d'Arc, tout de grâce, d'harmonie, d'héroïsme et de pureté morale. Celui-ci, après avoir triomphé au sein de la Patrie, doit assumer le pontificat spirituel de l'Humanité tout entière. C'est ce qu'ont immédiatement deviné les petites nations, quand elles se sont groupées autour de la France martyre.

Avec la précision d'esprit qui le distingue, M. Angel Marvaud ne manque pas de reconnaître que la guerre :

Engagée dans ses débuts, pour défendre l'indépendance de la Serbie d'abord, de la Belgique ensuite, a été également entreprise dans l'intérêt de toutes les petites nations, menacés par les ambitions pangermanistes.

Or, il est évident, ajoute l'éminent auteur de l'exposé publié par la *Revue des Sciences politiques : Le Portugal et la Guerre*, que la souveraineté même continentale du Portugal dépend directement de la libre possession et de l'intégrité de son domaine colonial et que celui-ci a fait depuis longtemps l'objet des cupidités d'Outre-Rhin.

Ainsi, en dehors de son alliance séculaire avec l'Angleterre, de ses sympathies instinctives pour la France, le Portugal, par la claire notion de ses intérêts essentiels, devait être conduit hors de la neutralité. Saisi par le conflit mondial en pleine crise d'évolution politique, il a fait preuve d'hésitations successives, qui ont peut-être empêché l'opinion française de rendre intégrale justice à la beauté généreuse de son effort, en vérité considérable, si l'on tient compte de l'étendue du pays et des difficultés d'organisation inhérentes à une telle entreprise. Maintenant que l'heure du règlement de comptes a sonné, que le Germanisme est abattu, que le Portugal a triomphé de ses ennemis intérieurs, il convient que la nation lusitanienne reçoive à son tour des compensations, coloniales, maritimes, financières, économiques. Après la défection de la Russie, une vague de doute vint émousser la confiance des Alliés en eux-mêmes et favoriser les intrigues allemandes. La dictature de Sidonio Paes fut en Portugal la conséquence de ce doute. De cette dictature appuyée en majorité sur des éléments rétrogrades devait naître la tentative de restauration monarchique, qui se déroula durant vingt-cinq jours à Porto et dont M. Campos Lima esquisse alertement l'histoire dans son livre intitulé : **Le Royaume de la Traulitanie** (traduisez le Royaume des coups de matraque).

Une remarquable explosion du sentiment populaire à travers tout le pays débarrassa le Portugal de cette entreprise, dernier sursaut de l'esprit de violence substitué à l'idée de libre coopération par le droit.

Les notes de guerre et de captivité : **De la Flandre au Hanovre et au Mecklembourg**, que nous offre le lieutenant-colonel Alexandre Malheiro, renferment de leur côté maintes indi-

cations psychologiques, qui serviront à montrer que le soldat portugais, privé de relèves suffisantes, fit preuve, au cours des terribles combats qu'il eut à subir, de qualités militaires de premier ordre, encore que les circonstances aient été bien peu faites pour entretenir en lui l'enthousiasme. Le lieutenant-colonel Malheiro possède une qualité rare en matière de récits de cette espèce : il a cherché à se débarrasser de toute pression, de tout parti pris. Combien, cependant, pour notre agrément de lettrés nous préférons la verve incisive, l'observation ironique, passablement amère, mais sincère et généreuse, et la tendresse masquée sous les traits d'esprit — rose parmi les épines — qui distinguent les **Mémoires** de Raoul Brandâo. Tour à tour attachantes, graves, pitoyables ou simplement grotesques défilent devant nous les figures les plus caractéristiques du Portugal d'hier et de maintenant, littéraire, artistique, mondain, politique. Et souvent une anecdote cueillie au bord du trottoir résume toute une situation devenue historique, tout un tempérament d'homme.

Raoul Brandmâo est de la brillante lignée des Eça de Queiroz, des Fialho d'Almeida, et l'on sent que chez lui, à travers les traits de la satire, une élégie est toujours prête à s'épancher ; mais il la refoule pour se contraindre à l'objectivité ; alors on sent que le cœur saigne, et l'on oublie l'art accompli du styliste, pour épouser sa pensée généreuse.

Tout le Portugal du xx^e siècle est là.

Il est également tout entier dans l'Anthologie que João de Barros nous offre de ses poèmes si ardemment tendus vers l'avenir et dont le titre *Vie Victorieuse* définit si bien les aspirations rédemptrices, mais sous une forme presque opposée. João de Barros néglige à la fois la satire et l'élégie, qui dépriment l'action ; ce qu'il s'efforce de retrouver au cœur de la Race, c'est le sens épique de l'Aventure.

Voilà pourquoi il peut donner comme conclusion à son florilège, en vérité peuplé à merveille, ces vers jusqu'alors inédits :

J'ai conquis en silence, par la lutte......
Cette joie de passer dans la vie
Etant une force qui jamais ne doute
Et une voix claire, comme la voix de l'Amour.

La courbe ascendante du talent vigoureux et sain qui nous a donné tour à tour *Terre Fleurie*, *Anxiété*, *Antée*, *Oraison à la Patrie*, *Ode à la Belgique* se dessine ici majestueusement, et le Portugal peut à bon droit saluer, en la personne de João de Barros, l'un de ses grands poètes.

Mais M. João de Barros n'est pas que poète ; c'est aussi un éducateur et un propagandiste de l'union Luso-franco-brésilienne. Son livre **Vers l'Atlantide** résume les diverses phases d'une campa-

gne à la fois intellectuelle et politique de rapprochement entre le Portugal et son ancienne colonie d'Outre-Atlantique. Il y a là des pages maîtresses concernant les grands intellectuels brésiliens de l'heure actuelle : Olavo Bilac, Coelho Netto, Paul Barretto, Julia Lopes d'Almeida, etc., et aussi sur l'enchantement des paysages de là-bas.

Sous la vigoureuse impulsion de MM. João de Barros et Paulo Barreto, *Atlantida* reparaît avec l'adjonction de collaborateurs français et devient l'organe de la Pensée latine au Brésil et au Portugal. Puisse l'opinion française accorder toute l'attention qu'elle mérite à cette initiative de sauvegarde mutuelle et d'expansion d'un commun idéal !

Memento. — *Egas Moniz*, drame en 4 actes et en vers de M. Jayme Cortesão, évoque une grande figure héroïque et chevaleresque égale à Guillaume Tell. L'auteur n'y dément point ses dons précieux de poète et d'interprète éloquent des mouvements de l'âme. Cette nouvelle œuvre est une affirmation décisive.

De son côté M. Aquilino Ribeiro est en train de conquérir dans le roman l'une des premières places. Il excelle à peindre à la fois les visages, les âmes et les choses, et ses *Terras de Demo* récemment parues abondent en images vigoureuses, en figures puissamment dessinées. Il sera juste que nous reparlions longuement de cet écrivain hors de pair.

Comme Zola composant *Le Rêve*, M. Teixeira de Queiroz rompt avec l'analyse réaliste de la *Comédie Bourgeoise* et nous donne une œuvre de pure idéalité : *A grande Chimera*, où se déroule la lutte de la Science et de la Beauté.

Verbo do meu Riso de Mario Serrano est un recueil de pensées, où la volonté d'être original fait parfois tort à la profondeur, mais qui émane d'un esprit délicat, d'une sensibilité pleine de finesse et de sincérité.

Les revues *Atlantida, Aguia, Pela Grei, Lusa* tendent à se spécialiser dans leur domaine particulier, hors des lettres pures. Elles suivent le mouvement des idées.

PH. LEBESGUE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

V. Victoroff-Toporoff : *La première année de la Révolution russe* ; publication de l'Agence de la Presse Russe à Berne. G. Crès. Paris, prix 10 fr. — Etienne Buisson : *Les Bolcheviki* (1917-1919), Paris, Fischbacher, 3 fr. 50. — *Que faire de l'Est européen?* Paris, Payot : 6 fr. — E. Daudet : *Soixante années du règne des Romanoff*. Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Tsretelli : *La séparation de la Transcaucasie et de la Russie* ; préface d'Albert Thomas. Imprimerie Chaix. — A. Argounov : *Entre les deux bolchevismes* (en russe). Imprimerie Union, 1 fr. 50. R. Dubois, *La Paix par la science et le Protectorat rhénan*. Toulon, impr. Mouton, 0 fr. 75. — L. Marchetti, *La Renaissance économique de l'Italie*, Torino, Unione tip. ed., s. p — G. D. Creanga, *Les Finances roumaines sous le régime de l'occupation et de la paix allemandes*. 1. L'émission de papier-monnaie. 2. La Roumanie en coupe réglée, impr. des Arts et des Sports, 9 fr. — D. Iancovici, *Take Jonesco*, Payot, 3 fr. — Smodlaka, *Les Revendications territoriales des Yougoslaves*, impr. Lang, s. p. — Z. Moravec, *L'Italie et les Yougo-*

slaves, impr. Lang, s. p. — J. Arcille, *Et le Montenegro ?* impr. Lang, s. p. — C. Kamenarovitch, *Un Compte rendu*, impr. Lang. s. p.

Toutes les phases de la grande tourmente que traverse le monde slave sont étudiées dans de nombreux ouvrages dont quelques-uns fort intéressants. Parmi les publications documentaires il faut placer en premier lieu le livre édité sous la rédaction de M. Victoroff-Toporoff : **La première année de la révolution russe** (mars 1917-mars 1918). Ce recueil de documents, qui sera précieux pour le futur historien du mouvement actuel, contient d'abord la bibliographie la plus complète qui ait été donnée jusqu'ici touchant la Russie, et, en particulier, la révolution russe. On y trouve également tous les actes et décrets des gouvernements provisoires jusqu'en mars 1918. L'intérêt de cet ouvrage est accrû par un tableau synoptique résumant clairement l'origine, l'histoire et l'état actuel de tous les partis politiques russes.

L'auteur, ou plutôt les auteurs de ce livre ne se sont pas bornés à réunir des documents et à les présenter tout secs. Deux excellents articles, l'un du rédacteur en chef de recueil, M. Victoroff Toporoff, l'autre du Dr Chabard, sur la vie économique de la Russie et la révolution, de 1917 à 1918, sont à citer particulièrement. Au point de vue édition, ce livre mérite aussi des éloges : le papier et l'impression sont parfaits, ce qui est assez rare par le temps qui court, mais le prix élevé de ce bon ouvrage nuira peut-être à sa diffusion, ce qui est regrettable.

Les Bolcheviks, le livre de M. Buisson, qui fut chargé d'une mission en Russie, est aussi essentiellement un ouvrage de documentation, consacré au coup d'Etat des bolcheviks et à l'expérience communiste qu'ils ont tentée en Russie. Il faut noter la grande objectivité de l'auteur qui s'est abstenu presque totalement d'attaquer ou de vanter tel ou tel parti. Quand il cite un document ou un décret, s'il en veut donner un commentaire, il l'emprunte aux principaux organes de la presse bolcheviste, mettant ainsi ses sources mêmes devant les yeux du lecteur. Il note quelques décrets concernant l'enseignement, la socialisation des immeubles, les sociétés coopératives, la lutte contre les paysans riches, exploiteurs des pauvres, etc., qui, indiscutablement, ont du bon. Mais, malgré toute son objectivité, M. Buisson s'élève véhémentement contre les mesures révoltantes qui étouffent la liberté de la presse, et il constate que la dictature du prolétariat, comme toute dictature, ne permet pas la moindre expression d'opinion indépendante. Dans ce livre nous trouvons aussi les caractéristiques de quelques chefs bolchevistes et socialistes révolutionnaires ; celle que fait l'auteur de Marie Spiridonova nous est particulièrement belle et émouvante. Le livre de M. Buisson, très modéré de ton, très nourri de documents, a une histoire assez

curieuse : il devait paraître chez Hachette ; déjà il était imprimé et tiré, quand la maison Hachette, se ravisant, le céda à l'éditeur Fischbacher.

Le livre intitulé **Que faire de l'Est européen ?** ne porte pas le nom de l'auteur, qui, d'après le sous-titre, est le même que celui *Des dangers mortels de la Révolution russe*. Cependant, malgré la modestie de cet anonymat, nous connaissons l'auteur de ce livre, M. Korvin-Milievsky, qui était, si nous ne nous trompons pas, membre du Conseil de l'Empire russe, avant la révolution. L'auteur insiste sur ce que l'Europe occidentale doit apporter toute l'aide morale et matérielle à la Russie qui, abandonnée à elle-même, ne pourra pas se relever. Sur ce point nous sommes d'accord avec l'auteur ; mais où nous ne le suivons plus, c'est quand il préconise la nécessité d'établir entre la Russie et sa voisine l'Allemagne toute une bordure de peuples allogènes qui isoleront ces deux pays. Cette politique de balkanisation de l'ancien empire des tzars, cette politique que la Conférence de la Paix paraît encline à vouloir suivre, fut précisément celle que préconisait naguère l'Allemagne, comme la plus propre à favoriser ses visées impérialistes. Tous ces petits pays faibles, détachés de la Russie, devaient être pour l'Allemagne une proie facile, et elle se promettait de les avaler l'un après l'autre. M. Korvin-Miliesvky adopte avec tout le clan réactionnaire et surtout avec les nationalistes polonais cette politique qui sera néfaste à la Russie d'abord, à toute l'Europe ensuite. La paix ne peut être rétablie dans le monde qu'avec une Russie forte et unie en une grande république fédérative, sur la base de la plus large autonomie et de la plus grande liberté démocratique.

Le livre de M. Ernest Daudet : **Soixante années du règne des Romanoff**, est un recueil d'articles publiés par la *Revue des Deux Mondes* et différents journaux. Il embrasse les deux règnes des empereurs Nicolas Ier et Alexandre II. La documentation de ce livre est empruntée surtout aux travaux historiques du grand-duc Nicolas Mikaïlowitch, peu connus du grand public, précieux en ce que leur auteur avait pu puiser à des sources inaccessibles au vulgaire. Dans son livre M. Daudet traite plutôt de l'histoire diplomatique et surtout des rapports entre la France et la Russie, qui ont abouti, sous Alexandre III, à l'Alliance, dont il voit le germe dans les relations des empereurs Nicolas Ier et Alexandre II avec le gouvernement français. Les convictions politiques, très conservatrices, de l'auteur le mènent très loin, jusqu'à faire de Nicolas Ier une figure sympathique.

Dans la « prière d'insérer » qui accompagne le livre on affirme que M. Daudet « a su jeter une lumière éclatante sur tous les germes de dissolution et de mort que porte depuis près de cent ans cet im-

mense empire », mais nous n'avons trouvé dans le livre aucune indication sur ces « germes de dissolution et de mort ». D'ailleurs on ne peut regarder le chaos actuel que présente la Russie comme la mort et la destruction, ce n'est qu'un épisode passager de la grande transformation que subit la Russie. Le mouvement révolutionnaire est à peine effleuré dans ce livre ; l'auteur évidemment ne disposait pour cette étude que de l'ouvrage, au reste remarquable, d'Anatole Leroy Beaulieu, *L'Empire des Tsars*, et M. Daudet demeure convaincu que les nihilistes, épithète qu'il applique d'ailleurs à presque tous les révolutionnaires russes, n'étaient « qu'une secte ».

La brochure de Tseretelli : **Séparation de la Transcaucasie et de la Russie**, contient quelques discours prononcés par cet excellent orateur, ancien député à la Douma, à la Diète transcaucasienne.

L'évolution de M. Tseretelli est très intéressante au point de vue du développement du mouvement séparatiste actuel en Russie. Orateur de premier ordre, possédant une culture supérieure, M. Tseretelli a joué un grand rôle au début de la révolution de 1917. Dès son retour triomphal de la Sibérie, où l'avait exilé le gouvernement réactionnaire de Stolypine, Tseretelli se trouva porté au premier plan, grâce à son grand talent oratoire, à sa clairvoyance et à ses hautes qualités politiques. Alors il était l'ennemi du séparatisme de l'Ukraine et de celui des peuples allogènes du Caucase. Or, aujourd'hui il est en tête du mouvement géorgien, qui demande non plus une large autonomie, mais l'indépendance absolue. Il s'est produit ce phénomène historique — auquel s'est soumis M. Tseretelli — que le centre étant très affaibli, la périphérie a tâché de se reconstituer d'elle-même, en formant des gouvernements forts et durables. Mais le fait que nous voyons à la tête du gouvernement de la Géorgie et de la Transcaucasie des hommes comme Tseretelli et Tcheidzé nous est le gage que quand la Russie sera reconstituée, quand il y aura un centre fort, respectueux de la liberté, ces pays rentreront de nouveau dans la famille des peuples composant la Russie.

La brochure de M. Argounov : **Entre deux bolchevismes**, est parue en langue russe, et il faut souhaiter qu'une traduction française en soit donnée le plus vite possible. Le récit de M. Argounov projette une éclatante lumière sur les derniers événements qui se sont produits en Russie, sur la formation du gouvernement de Koltchak — sur le point d'être reconnu comme gouvernement panrusse — et les circonstances qui ont accompagné ce coup d'Etat. M. Argounov, dont la probité politique et révolutionnaire est reconnue même par ses ennemis, avait pris, dès le début de la guerre, une position très nette pour la défense nationale, pour la lutte contre l'Allemagne ; il était de ceux que le groupe de Lénine et ses

amis appelaient, avec un sens péjoratif, les « social-patriotes ». Emigrant depuis de longues années, dès que la révolution éclata, M. Argounov rentra en Russie et se mit au service du gouvernement Kerensky. Ennemi de toujours des bolcheviks, à grand'peine il échappa de leurs mains et, en septembre 1918, il arriva à Oufa, où se réunissaient alors les forces antibolchevistes en vue d'organiser en un front unique, sans distinction de partis, tous ceux qui voulaient combattre les bolcheviks.

Dans sa brochure M. Argounov raconte en détail la formation laborieuse de ce gouvernement de coalition, qui aboutit au Directoire avec, pour chef, A. O. Avksentiev.

M. Argounov participa à tous les pourparlers entre le gouvernement d'Omsk et le Directoire. Il raconte le coup de force qui mit fin à cette collaboration et porta au pouvoir l'amiral Koltchak. M. Argounov dit, avec raison, que la dictature militaire seule ne pourra vaincre le bolchevisme. Pour réussir dans cette tâche elle doit s'appuyer sur les forces populaires ; mais pour que le peuple marche derrière cette dictature, il doit avoir la certitude qu'elle porte en elle le gage de la liberté. A la guerre civile il faut donner une certaine idéologie au nom de quoi elle se fait. M. Argounov s'élève au-dessus de toute rancune personnelle. Bien que victime du coup d'Etat de Koltchak, il pense que dans l'intérêt de la Russie il importe tout d'abord d'enrayer le bolchevisme et que, pour cela, il faut rétablir le plus promptement possible la liberté politique, et toute liberté, dans les régions affranchies de ce joug.

J.-W. BIENSTOCK.

§

Dans **la Paix par la Science et le Protectorat rhénan** le Dr Raphaël Dubois, professeur de physiologie à Lyon, cherche à appliquer à la solution des problèmes posés par la guerre mondiale les principes et les lois démontrés dans les sciences naturelles. Il en arrive à conclure « que les malaises sociaux ou internationaux dépendent des influences *cosmiques* ». De ce que « les diplomates sont gens très nerveux » et de ce que « personne ne veut accepter la responsabilité de la monstrueuse guerre... que l'on pourrait appeler pour ce motif *la guerre des irresponsables* », il déduit « que la vie de millions d'êtres humains peut être à la merci de quelque impulsif plus ou moins barométrique, d'un fou ou d'un alcoolique. C'est la condamnation sans appel de la diplomatie secrète ». Comme « les collectivités humaines... n'échappent pas aux influences cosmiques », il se demande « s'il serait hors de propos de joindre le tracé d'un baromètre enregistreur au compte rendu des séances » des grandes assemblées délibérantes. Il soutient ensuite « que les couches géologiques paraissent se recouvrir à la manière d'un ruban

enroulé sur un cylindre, fait indiquant déjà *la circulation des êtres vivants autour du globe* ». Cette circulation de l'Orient vers l'Occident aurait lieu pour les peuples aussi. C'est elle qui pousserait les Allemands contre nous. Pour nous protéger contre elle, le protectorat de la rive gauche du Rhin et d'une large bande de la rive droite nous est nécessaire. Telle est la « théorie *cosmique* de la guerre ».

La Renaissance économique de l'Italie, par Livio Marchetti, trace un résumé lumineux du splendide essor de l'Italie avant la guerre et de son admirable effort pendant celle-ci. Cette publication est destinée à plaider le même procès que la suivante : *Les Revendications, les Droits et les Sacrifices de l'Italie* (Institut italien, 26, rue de Montpensier, s. p.), qui soutient que les Serbo-Croates n'ayant contribué en rien à la victoire de Vittorio Veneto, et l'Italie « ayant gagné la guerre », celle-ci a droit non seulement à ce que le pacte de Londres lui réserve en Dalmatie (216 kilom. de côtes sur 1.200), mais aussi au district de Fiume où les Italiens forment 62,5 o/o de la population et les Slaves seulement 23,5 o/o. La ville de Fiume n'aurait jamais fait partie de la Croatie. Le trafic entre Fiume et la Croatie ne représentait que 7 o/o du trafic total de ce port, et ces 7 o/o ne constituaient que 13 o/o du trafic maritime total des provinces yougo-slaves de l'Autriche-Hongrie. L'Etat hongrois, a dit le maire de Fiume, « était composé de trois facteurs : 1° la Hongrie, 2° la Croatie, 3° Fiume ». « L'Italie donnerait d'ailleurs toutes les facilités possibles au commerce yougo-slave du port de Fiume. » La brochure se termine par une impressionnante énumération des sacrifices de l'Italie pendant la guerre. — Naturellement les Yougo-Slaves ont répliqué. *La Situation actuelle de Rijeka* (*Fiume*), *conséquence d'un faux*, par Ferdo de Sisic (impr. Lang, s. p.), répond aux Italiens que Fiume, héritée en 1468 comme propriété privée par les Habsbourg, fut « unie de nouveau directement au royaume de Croatie » par Marie-Thérèse en 1776. Il est vrai qu'en même temps, l'impératrice disait que Fiume constituerait « un corps séparé rattaché à la sainte couronne du royaume de Hongrie ». Cette phrase fut utilisée en 1868 par Andrassy pour faire signer par François-Joseph un texte de la convention croato-magyare où l'art. 66 originaire (Fiume « n'est pas explicitement mentionnée comme faisant partie du territoire croate ») était remplacé par la phrase de 1776 appelant Fiume « un corps séparé ». D'ailleurs, d'après cette brochure, il n'y aurait à Fiume que 24.212 Italiens (49 o/o) contre 15.687 Yougo-Slaves (32 o/o.) — Une grande carte intitulée *La Question de Fiume* (Comité Yougoslave, 17, rue Cadet, s. p.) donne même les chiffres suivants : 27.393 Yougo-Slaves contre 24.870 Italiens, se décompo-

sant ainsi : à Fiume même 24.212 Italiens et 15.687 Yougo-Slaves; à Susak (faubourg *oriental*) 11.706 Yougo-Slaves, 658 Italiens. D'une note de cette carte, disant que l'Italie réclame la côte jusqu'aux récifs de Saint-Marc (en face de Veglia), il semble bien résulter que les Yougo-Slaves se contenteraient à la rigueur de garder Susak. C'est d'ailleurs le compromis auquel on paraît arriver.

Une conférence de M. Smodlaka, député de Spalato et délégué serbe au Congrès de la paix, fait connaître **les Revendications territoriales des Yougoslaves** dans toute leur étendue. Outre les territoires istriens et dalmates que leur disputent les Italiens, ils réclament la partie sud de la Carinthie avec 180.000 habitants (moitié Yougoslaves et moitié Allemands), la partie sud de la Styrie (580.000 habitants, dont 86 o/o Yougoslaves), quatre régions de la Hongrie (Mur, Batchka, Baranya, Banat occidental, avec environ 1.400.000 habitants), enfin des rectifications de frontière en Albanie et en Bulgarie. Le royaume yougoslave compterait environ 13 millions d'habitants, dont 10 o/o d'étrangers.

L'Italie et les Yougoslaves, par Zdenko Moravec, est une réplique à la brochure *Les Héritiers de l'Autriche*, dont nous avons rendu compte. Elle expose les persécutions sanglantes dont les Yougoslaves furent victimes en Autriche-Hongrie pendant la guerre et affirme qu'ils ont grossi les rangs des armées alliées de 80 à 100.000 volontaires, et cela quoique la malveillance des autorités italiennes ait empêché plus de 25.000 soldats et officiers yougoslaves prisonniers en Italie de s'enrôler dans l'armée serbe. L'auteur cite une pièce du 2 décembre 1916 montrant l'inquiétude de l'archiduc Frédéric au sujet de la « propagande traîtresse » dans les régiments dalmates, dont deux, pendant le seul mois d'avril, avaient perdu 244 hommes par désertion. Une autre pièce prouve que l'état-major austro-hongrois attribua la révélation du moment de son offensive du 15 juin 1918 à des déserteurs yougo-slaves. Enfin une troisième pièce établirait que Rizzo dut au déserteur dalmate Radoslav Farcic de pouvoir torpiller le *Szent Istvan* en juillet 1918 (ce qui est expressément nié par les Italiens). — Ceux-ci, dans tous les cas, traitèrent durement la famille Farcic après l'occupation de l'île Curzola, où elle habitait. *Ce que j'ai souffert*, par Antun Farcic (impr. Lang, s. p.) donne l'impression que les procédés des autorités italiennes envers les Serbo-Croates en Dalmatie sont copiés sur ceux des Allemands.

Il ne semble pas d'ailleurs que les Serbes agissent bien différemment avec les Monténégrins, si ce que raconte : **Et le Monténégro ???** par Jean Arcille est exact :

Le Monténégro a été la première victime de l'impérialisme serbien. Les troupes d'Alexandre occupèrent le pays après le départ des Autrichiens. Lorsque le commandant français de Cattaro vint à Cettigné, les agents ser-

bes l'entourèrent et l'empêchèrent de s'approcher des Monténégrins. Il y eut plusieurs combats. Les Serbes employèrent des canons et des mitrailleuses. Il y aurait eu plus de mille morts et blessés.

Il est vrai que la façon dont l'auteur parle du prétendu complot de 1907, soi-disant fomenté par M. Pachitch contre le roi Nicolas de Monténégro, met en défiance contre ses affirmations. — **Un compte rendu**, par C. Kamenarovitch, raconte en détail les manœuvres de M. Pachitch pour faire servir le Comité yougoslave à la réalisation de l'idée de la Grande Serbie (par opposition à celle de Yougo-Slavie). Pour empêcher les Alliés d'aider le Monténégro, il aurait entravé le recrutement du corps d'armée yougo-slave (afin de pouvoir lui maintenir un caractère exclusivement serbe), empêché de construire une route de Mitrovitza à Andrievitza (ce qui eût permis de ravitailler le Monténégro et épargné à l'armée serbe la plus grande partie de ses pertes pendant sa retraite de 1915) et insinué aux Alliés que le Monténégro se préparait à les trahir. L'auteur donne tant de précisions qu'il semble difficile de croire que la réunion du Monténégro à la Serbie n'ait pas été accompagnée d'intrigues serbes qui n'avaient rien de généreux.

Dans deux volumes consacrés aux **Finances Roumaines sous le régime de l'occupation et de la paix allemande**, G. D. Creanga nous décrit l'exploitation impitoyable de sa malheureuse patrie par les Allemands. Il se déclare hors d'état de donner un chiffre de ce qu'ils lui ont pris, tant ont été innombrables les extorsions de tout genre. Un exemple suffit : sur 1.200 locomotives, les Allemands n'en ont laissé que 100, dont 50 en bon état.

La Roumanie, jadis le grenier de l'Europe, meurt de faim. Ce n'est qu'avec l'aide financière des Alliés, conclut M. Creanga, qu'elle pourra se relever.

Un écrivain roumain de talent, M. D. Iancovici, raconte dans un livre fort instructif la vie et l'œuvre de l'illustre patriote roumain **Take Jonesco**. Son travail, utilisant une littérature orientale qui nous est peu accessible, renferme beaucoup de renseignements qu'on ne trouverait pas ailleurs. Il est d'ailleurs presque exclusivement consacré à l'action diplomatique de M. Jonesco et présente par suite un intérêt général. L'auteur paraît d'ailleurs avoir reçu et noté des confidences de M. Jonesco lui-même. Citons en particulier celles-ci, qui éclairent la politique tortueuse de Guillaume, incitant l'Autriche-Hongrie à provoquer la guerre européenne avec l'arrière-pensée d'écraser cette puissance, dès qu'avec son aide il aurait écrasé la Russie, la France et l'Angleterre :

Au cours de l'automne 1912, M. de Jagow confia à M. Diamandy, ministre de Roumanie à Rome, qu'une des préoccupations du gouvernement

allemand était de savoir comment *l'inévitable effondrement de l'Autriche-Hongrie* pourrait ne pas amener une catastrophe européenne...

En août 1914, Guillaume II dit au prince Carol de Roumanie : « Votre oncle, le roi Carol, a eu tort de ne pas nous suivre dès le premier jour ; dites-lui qu'il est encore temps de réparer cette erreur. Venez avec moi, je vous donnerai la Bessarabie et Odessa, si vous voulez l'accepter. Quant à la Transylvanie et à la Bukovine, vous les aurez de moi au plus tard dans vingt ans, *puisque c'est le délai maximum que pourra encore durer l'Autriche-Hongrie*.

De pareilles insinuations de Guillaume et de ses ministres ont déjà été rapportées. Le Kaiser n'a pas dû regretter beaucoup la captivité et la mort de Nicolas II, car il aurait pu en raconter long sur les manœuvres allemandes pour arriver à un partage de l'Europe entre l'Allemagne et la Russie aux dépens de l'Autriche.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Président W. Wilson : *Messages, discours, documents diplomatiques* (traduction Roustan), 2 vol. à 4 fr. 50 chacun, Payot. — Francesco Cosentini : *Préliminaires à la Société des Nations*, Alcan, 3 fr. 50. — *Les Turcs et les revendications arméniennes*, impr. Lhoir, Paris. — *Memorandum sur les revendications du peuple kurde*, Imp. Lhoir, Paris. — *Stockholm*, Stockholm, Tidens förlag, 8 cour. — Samuel Gompers : *American Labor and the War*, New-York, George H. Doran, 1 doll., 75. — Georges Valois : *Le Cheval de Troie*, Nouvelle librairie Nationale, 3.50. — Dr R. A. Reiss : *Le Traitement des prisonniers et des blessés par les Germano-Bulgares*, Bernard-Grasset, 2.50. — Louis Thomas : *Souvenirs d'un chasseur*, Perrin, 3 50. — P. Ginisty et Cap. M. Gagneur : *Les belles évasions*, La Renaissance du Livre, 3. 50. — Clément-Janis : *Les Estampes, Images et affiches de la Guerre*, Paris, « Gazette des Beaux-Arts, » in-8° ill., 14 fr. 40. — Chr. Sénéchal : *Deutschland singt* (*L'Allemagne chante*) Préface de M. Ehrhard, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon, Paris, éd. de la Sirène, in-16, 2 fr. 50.

M. Désiré Roustan, qui avait déjà traduit la grande *Histoire du peuple américain* du président Wilson, vient de donner une autre traduction faite avec le même soin scrupuleux des **Messages, discours et documents diplomatiques relatifs à la guerre mondiale** du Président W. Wilson. Leur texte est encadré de notes et de commentaires, et l'ensemble des deux volumes donne un peu l'impression du *Cromwell* de Carlyle. On suit avec une admiration émue le développement majestueux de cette grande pensée. Quelle différence entre la proclamation du 18 août 1914 par laquelle le Président demande à ses concitoyens d'observer une complète neutralité et les met en garde contre « cette rupture, la plus subtile, la plus essentielle dont vous vous rendriez coupable en prenant parti avec passion pour tel ou tel belligérant » et le discours au Congrès du 2 avril 1917, déclarant enfin que l'état de guerre existe entre les Etats-Unis et l'Allemagne : « C'est une chose terri-

ble que de conduire ce grand peuple pacifique à la guerre, la plus effrayante et la plus désastreuse de toutes les guerres... mais le droit est plus précieux que la paix. » Nulle transformation morale n'est plus angoissante et exaltante à la fois que celle de ce grand peuple et du chef qui l'a si splendidement incarné passant peu à peu de la neutralité la plus excessive, on peut bien le dire maintenant, car pourquoi, dès le début, les Etats-Unis ne se seraient-ils pas exprimés sur la violation de la Belgique comme fit le Brésil ? à la croisade la plus idéaliste, la plus enthousiaste et la plus admirable qui fut jamais.

A cette évolution qui a eu la part principale ? Est-ce le chef qui a entraîné son peuple ou le peuple qui a entraîné son chef ? La question intéressera toujours les psychologues. Rien ne prédisposait absolument les Etats-Unis à prendre parti pour l'Entente, et l'on peut même noter pas mal de raisons qui auraient dû les incliner en faveur de l'Allemagne, d'abord la présence sur leur sol de plusieurs millions d'Allemands d'origine qui n'avaient nullement oublié le *deutschtum*, et ensuite la présence d'autres millions d'Irlandais d'origine ayant pour l'Angleterre la haine la plus tenace et la plus justifiée; encore l'horreur que tous les Américains sans distinction avaient pour le tsarisme et qui atteignait le paroxysme chez les anciens sujets des tsars, Juifs, Polonais, Russes même ; l'éloignement de ces mêmes Américains pour les éléments slaves et latins ; leur peu de goût pour certains aspects irréligieux ou inconvenables de notre société française ; ajoutez-y le souvenir de la vieille haine pour l'Angleterre et l'influence de la récente et violente antipathie pour le Japon son allié. Tout cela formait un faisceau de sentiments bien forts contre les ennemis de l'Allemagne, et que ne balançaient qu'insuffisamment quelques sentiments opposés d'autres *hyphenated*, ceux des Alsaciens et Posnaniens d'origine contre l'Allemagne, des Croates et des Bohêmes contre l'Autriche, des Arméniens, des Syriens et des Grecs contre la Turquie. Ici c'est certainement la persistance de la vieille sympathie pour notre pays qui a fait pencher le plateau de la balance ; les petites impatiences que causaient aux graves gens de là-bas nos frivolités peu morales ou irréligiosités peu loyales n'ont pas prévalu contre le souvenir de la fraternité d'armes de l'Indépendance et la communauté de nos institutions républicaines et de nos convictions démocratiques ; c'est de nous et de nous seuls que les Américains se sont sentis vraiment les frères, et c'est le voyage de la Mission Viviani-Joffre, en avril-mai 1917, qui a déclanché la grande décision d'intervention armée contre les empires de proie. Sans doute le sentiment de réprobation pour ces empires était né, dès le premier jour, aux nouvelles de la violation de la Belgique et des atrocités de Visé, de Dinant, de Louvain ; mais

peut-être, si la France n'avait pas été là, sur la gigantesque ligne de feu, les Etats-Unis n'auraient pas senti s'éveiller en eux cette âme héroïque qui leur a fait vouloir devenir dignes des héros de la Marne et de Verdun. En ce sens, c'est bien la France qui, par le rayonnement sympathique de son génie et le flamboiement persistant de sa Révolution, a déterminé l'entrée en ligne de l'Amérique et la défaite irrémédiable et absolue des Kaisers.

Mais cette croisade merveilleuse de tout un peuple n'aurait pas pu se faire si Wilson ne l'avait pas permis, et c'est ici que la grande figure de cet homme extraordinaire reprend toute son importance. De par la constitution américaine le Président est le maître absolu de la politique extérieure. Si, à la place de Wilson, il y avait eu Bryan, par exemple, les Etats-Unis ne seraient pas descendus dans la lice, et il s'en était fallu de bien peu que Bryan ne fût président à la place de Wilson en 1912. Telle ou telle république de l'Amérique du Sud, dont la constitution est calquée sur celle des Etats-Unis, fait ici la contre-épreuve : l'opinion publique y était aussi ardente pour l'Entente qu'aux Etats-Unis, mais le président ne voulait pas suivre cette opinion publique, et ces pays sont restés neutres, bassement neutres. Si donc les Etats-Unis ont marché pour nous et contre nos ennemis, c'est à Woodrow Wilson que nous le devons. Or s'il s'est prononcé pour le Droit contre la Violence et pour la Civilisation contre la Barbarie, c'est, on ne peut en douter quand on a lu l'admirable série de ses Messages, parce qu'il était un homme de conscience et d'honneur.

Il est navrant, il est honteux que quelques-uns dans le monde, même, hélas, chez nous, aient nié la grandeur d'âme de cet homme. Réactionnaires et révolutionnaires se sont, une fois de plus, rencontrés dans les calomnies et les injures à son encontre, mais comme tout cela importe peu! Dans quelques années, quand le feu des passions nationalistes se sera atténué, les Italiens eux-mêmes rendront justice à sa magnanimité. Et sans doute, on pourra toujours dire que sur tel ou tel point il aurait pu être mieux d'accord avec lui-même, ne pas invoquer la loi Monroë pour le Nouveau Monde, puisqu'il l'abrogeait pour l'Ancien, ne pas refuser le droit commun aux Japonais là-bas, puisqu'il l'exigeait ici pour les Juifs ou les Arabes, ne pas recommencer les cachotteries de la vieille diplomatie, ne pas se taire sur les Irlandais, ne pas s'opposer à telles justes précautions militaires contre l'Allemagne, à tels remboursements de frais de guerre, à telles restitutions de vols véritables (la partie, par exemple des 5 milliards de 1871 qui dépassait les frais de guerre), à tels droits de contrôle ou de sanction de la Société des Nations, mais quoi, toutes ces critiques même fondées ne détruiraient pas l'admirable et malgré tout désintéressée grandeur de son œuvre. Le Pré-

sident Wilson restera la plus grande figure de ce temps. Heureux le peuple qui a pu, en moins de cent cinquante ans, mettre à sa tête trois chefs aussi rayonnants que Washington, Abraham Lincoln et Woodrow Wilson! A aucune autre nation en aucun temps n'est échu un pareil bonheur.

Sur la Société des Nations, qui a été la grande idée du Président Wilson, celle qu'il a sinon conçue (elle est ancienne et à cette conception nous autres Français avons grande part), du moins réalisée dans la mesure où elle pouvait actuellement l'être, on lira avec fruit le livre du professeur Francesco Cosentini : **Préliminaires à la Société des Nations**, qui expose très bien au point de vue juridique le problème de l'organisation de la paix sociale et internationale. Ricaner de ce que l'œuvre de Wilson est incomplète est vraiment trop facile; c'est déjà beaucoup qu'il y ait un organe de cette volonté générale des Etats civilisés à laquelle un peuple ne se refusera désormais que sous sa responsabilité propre ; le temps est *galantuomo*, comme disent justement les Italiens.

Et c'est pour cela que l'œuvre du traité de paix ne devrait être que provisoire. Le temps la confirmera et la complétera. Dans des pays comme la Turquie d'Asie, où depuis tant de siècles les races ont été pressurées, la stabilisation définitive ne se fera que plus tard. Deux mémoires parallèles: **Les Turcs et les revendications arméniennes** émanant d'un groupe de « Turcs ententistes résidant en France », et le **Memorandum sur les revendications du peuple kurde** signé du seul général Chérif-pacha, montrent les difficultés du problème, et l'imprudence qu'on commettrait en voulant leur apporter des solutions désormais intangibles. Il est certain que, par suite des persécutions et des massacres, les Arméniens sont en minorité aujourd'hui dans toutes les provinces turques, même celles dont ils devraient être les seuls habitants, l'ancienne XIII[e] satrapie du Grand Roi, ou le royaume du fastueux Tigrane, mais quand la paix sera rétablie en cette partie du Vieux Monde et que les peuples se hiérarchiseront d'après leur productivité et leur vitalité, il y aura des révisions de cartes qui s'imposeront. Le Mémoire des Turcs ententistes se contente d'ailleurs de plaider les circonstances atténuantes en faveur du peuple turc, qui ne serait en rien responsable des massacres perpétrés par les fonctionnaires du gouvernement de Stamboul : le plaidoyer n'est pas nouveau, et surtout n'est pas convaincant; c'est un triste peuple celui qui exécute aussi vite et d'aussi bon cœur le mot d'ordre des massacreurs. Et si le fonds de brutalité de la race est ici aggravé par le fanatisme de la religion, c'est tant pis aussi pour cette religion. Quelque favorable qu'on puisse être à l'Islam, il ne faut pas oublier que partout où le Coran règne, le sang de l'incirconcis coule, et que le récent effort d'indépendance de l'Egypte

musulmane s'est tout d'abord manifesté par un massacre d'Arméniens, un de plus !

Les Kurdes sont d'aussi vieux fils du sol que les Arméniens, s'ils descendent de ces antiques Gordiens dont parle Xénophon dans la *Retraite des Dix Mille*. Ce ne sont pas des Touraniens, ni des Sémites, mais des Indo-européens comme nous, et on peut espérer qu'une fois délivrés du régime turc abrutissant et de l'influence non moins désastreuse de l'Islam, ils renonceront au brigandage et tiendront leur place parmi les peuples civilisés de l'Asie, tout comme leurs frères d'Iran. Elisée Reclus, dans une phrase que ne manque pas de citer le général Chérif, reconnaissait dès 1884 leur légitime prétention à former un Etat distinct. Les frontières respectives de cet Etat kurde et de l'Etat arménien seront assez difficiles à tracer, comme celles des Etats voisins, le chaldéen, le syrien, l'arabe, etc. Les races dans toute cette région sont si confuses et si mélangées ! Qui sait si sous la surface turque qu'on croit homogène sur tout le plateau d'Anatolie, on ne retrouvera pas des éléments des anciennes races phrygienne, cappadocienne et même galate ? On parlait encore celtique à Angora au temps de saint Jérôme ; la vieille population gauloise a pu perdre sa langue, mais elle n'a certainement pas disparu. Les Kurdes, pour en revenir à eux, pourront en effet former un Etat à part, sinon aussi vaste que celui que rêve leur porte-parole et qui irait d'Edesse à Kermanchah en Perse, du moins assez fortement constitué dans sa petitesse, à cheval sur les montagnes de la Turquie et de la Perse d'aujourd'hui. Ce sera à la conférence de la Paix à délimiter leur territoire et à préciser leurs statuts une fois qu'elle aura réglé le sort de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, car il faudra bien en finir avec le second *duo* Bulgarie et Turquie. Sur celle-ci il semble que les idées des *big five* changent bien facilement ; un jour il est question de n'avoir plus qu'un petit sultanat turc d'Iconium, un autre jour on parle de rebâtir la vieille Porte dans toute sa sublimité, de Constantinoble à presque Bagdad. Le sort du futur Etat kurde est lié à la décision définitive des dits Gros-Cinq. S'ils se déterminent pour la libération des vieux peuples d'Asie, il y aura place pour un petit Tyrol ou une petite Suisse dite Kurdistan. Il sera bon, seulement, de ne pas oublier les gendarmes, dans le voisinage.

HENRI MAZEL.

§

Le Comité organisateur de la Conférence socialiste internationale de **Stockholm** a publié l'ensemble des mémoires ou dépositions qui lui ont été présentés par la plupart des partis socialistes du monde entier, en réponse au fameux questionnaire qu'il avait rédigé au sujet des origines de la guerre, de la conception de la paix, et des

conditions de la reprise des relations internationales. Ce recueil de documents est précédé d'un historique officiel par M. Camille Huysmans, secrétaire du Bureau socialiste international, qui a été aussi secrétaire du Comité. Historique officiel, qui donne les dates des réunions, les noms des membres, les textes des principaux appels et de quelques dépêches, mais sans discussion, presque sans explication et sans ces à-côté qui sont nécessaires pour comprendre le vrai sens des faits et leur portée. Pour comprendre ce qu'a été Stockholm, l'historique de M. Camille Huysmans est indispensable, mais tout à fait insuffisant. Et pourtant, ce froid exposé est vivant par l'impression qu'il donne de la ténacité avec laquelle le Comité hollando-scandinave s'est consacré à sa tâche, et de la force qui entraînait progressivement les partis les plus rebelles vers la Conférence internationale. Elle aurait eu lieu dès le mois d'août 1917, si les gouvernements alliés ne s'étaient pas alors entendus pour refuser les passeports, mais il est évident qu'à cette date les partis socialistes des pays alliés n'étaient, au fond, pas fâchés qu'on les empêchât de commettre la sottise à laquelle ils s'étaient décidés à contre-cœur.

M. Camille Huysmans mentionne tout de même les soupçons au sujet de l'origine de Stockholm, et prend, sur ce point, un ton de polémiste ironique : il affecte de les mettre au niveau des soupçons de « manœuvre de l'Entente », qui leur ont été opposés en pendant, suivant un procédé connu, et il ne parle pas des relations allemandes de M. Troelstra. Et à propos de l'invitation à la Conférence par le Soviet de Petrograd, il ne parle pas davantage de M. Borgbjerg. Ce sont là pour lui, sans doute, des faits extérieurs à l'action du Comité, dont il n'a pas à tenir compte. Si MM. Borgbjerg et Troelstra manifestaient des tendances germanophiles, n'y avait-il pas M. Hjalmar Branting pour faire l'équilibre ? Tel est l'argument que l'on fait toujours valoir comme une garantie contre toute action progermaine du Comité. Argument sans valeur, parce que l'inspiration allemande d'un Borgbjerg pouvait amener des actes décisifs, ce qui est arrivé au moins une fois, tandis que M. Branting n'a jamais été au service de l'Entente. L'argument, de plus, repose sur une fausse réputation du leader suédois : M. Branting, quelles qu'aient pu être ses sympathies naturelles pour les démocraties occidentales, n'a pas été, politiquement, ententophile. Il a été simplement neutre, et même sa neutralité, dans les premiers temps de la guerre, était fort bienveillante envers l'Allemagne. Certes, la différence était grande entre lui et les deux germanophiles actifs du Comité, mais ce fut une erreur de croire que, s'ils étaient d'un côté, lui était de l'autre et faisait contre-poids.

L'exposé de M. Camille Huysmans est donc, en réalité, fort tendancieux. Sa prétention aux vues politiques étendues se marque de

façon curieuse dans le passage suivant, qui se place dans le chapitre sur « l'origine de Stockholm », et vise, par conséquent, la situation d'avril 1917, soit un mois après la révolution russe :

On pouvait craindre que l'idée de la paix à tout prix ne l'emportât et désagrégeât la force de résistance de la Russie. Le développement de ces tendances nous conduisait fatalement à des perspectives de paix séparée, c'est-à-dire, peut-être à une prolongation de la guerre, et avec elle à un retour de la réaction. Il fallait donc tout faire pour jeter les fondements d'une paix honorable et rapide, sauver la révolution, empêcher la dislocation et permettre à la Russie de s'organiser pour qu'elle devienne en Europe un agent de libération. Dès lors, une conférence internationale des classes ouvrières devenait une nécessité urgente pour tout le prolétariat.

L'idée de la paix « honorable et rapide » pouvait bien venir à des gens qui ne prenaient pas parti pour l'Allemagne, mais elle ne pouvait être celle de gens qui auraient pris parti contre elle comme il convenait. De ceux-là il n'y en avait pas parmi les promoteurs de la Conférence.

Les documents sont d'un intérêt très inégal, mais ils méritent d'être relus, — ou lus, plutôt : car les plus importants, étant fort longs, n'ont été donnés qu'en résumé dans les journaux français, — sauf le manifeste des neutres, que j'ai publié dans la *Grande Revue*. Mais il faudrait joindre à chacun de ces documents le récit, publié dans la presse scandinave, des séances du Comité où les délégations ont été entendues, et les interviews que les journalistes scandinaves s'empressaient de prendre aux principaux délégués. En ce qui concerne les deux délégations allemandes, surtout, l'absence de cette documentation complémentaire est très regrettable, — et il aurait peut-être été possible d'y ajouter les procès-verbaux de ces séances, s'ils ont été tenus.

Je peux, à ce propos, rapporter un fait assez singulier. Un socialiste notoire, et dont l'esprit critique est averti, racontait, peu de temps après l'audition des délégués du vieux parti allemand, que M. Branting, en présidant la séance où furent reçus les sozial-demokrates allemands du vieux parti, leur avait adressé des paroles de blâme sévère. Même en admettant que cette attitude du leader suédois ait été réelle, cela montre avec quelle facilité se répandaient certains bruits. Celui-ci était de nature à rassurer les socialistes hésitants et à leur inspirer confiance dans le Comité hollando-scandinave.

Quant aux mémoires ou déclarations qui proviennent de petites nations, c'est un pêle-mêle dont il faut se méfier. Se présentait qui voulait devant le Comité, y compris des groupements, socialistes ou non, récemment formés et fort peu nombreux. Voici un exemple. Le parti politique le plus ancien et de beaucoup le plus considérable de

la Géorgie est le parti social-démocrate, qui, aux élections de novembre 1917, a remporté presque tous les sièges; l'opinion géorgienne n'a été pourtant représentée à Stockholm que par une délégation commune du parti socialiste fédéraliste et du parti national démocrate.

M. Samuel Gompers, président de l'*American Federation of Labor*, a publié sur **Le Monde américain du travail et la guerre** un ouvrage en deux parties, qui présentent deux aspects d'une même histoire : la première est la collection des principaux discours prononcés par M. Gompers au cours de la guerre, et la seconde est une suite de documents qui précisent la position prise, depuis 1914, et à chaque moment, par la grande association travailliste américaine. Le constant parallélisme entre la pensée du président et les actes de la Fédération montre combien leur accord a été parfait.

La Fédération était profondément pacifiste, et le simple fait de la guerre causait à ses membres une sorte de répulsion instinctive vis-à-vis de tous les belligérants. On ne s'en est pas tenu, toutefois, à cette première impression, et dès le Congrès de Philadelphie, en novembre 1914, la distinction est faite entre les guerres de conquêtes et les guerres révolutionnaires ; celles-ci sont déclarées justifiables lorsqu'il n'existe pas de moyens constitutionnels pour redresser les torts, et elles ne peuvent être blâmées si le recours aux armes est le moyen suprême pour obtenir le droit inaliénable à la vie, à la liberté, à la recherche du bonheur et de la justice. En même temps, le Congrès proposait la tenue d'un Congrès travailliste international au moment où les conditions de la paix seraient discutées. Ceci, je le répète, date de 1914, mais ce fut alors en Allemagne que ce projet fut trouvé « impraticable ».

Au Congrès de San Francisco, en 1916, au sujet de la fourniture aux alliés de marchandises, parmi lesquelles il y a des munitions de guerre, on observe qu'il ne faut pas exercer de contrainte sur les autres nations, « même en matière de paix », et l'on ajoute :

> Si nos ancêtres avaient préféré la paix à la justice, nous n'aurions pas aujourd'hui les idéals et les institutions de liberté ; c'est pourquoi, dans notre attitude à l'égard des nations européennes et de la guerre européenne, nous devons tenir à la justice pour les citoyens américains en même temps qu'à notre désir de restaurer la paix.

Au Congrès de Buffalo, en novembre 1917, les Etats-Unis sont entrés dans la guerre avec l'approbation de l'*American Federation of Labor*, et il est rendu compte de la réponse donnée à l'invitation du Comité hollando-scandinave :

> Nous croyons que les desseins de ceux qui dirigent le mouvement de Stockholm ont été d'une telle nature qu'ils ont été définis exactement par l'expression : « offensive de paix ».

Les mouvements ouvriers des Etats-Unis et de Grande-Bretagne ont senti qu'ils ne pouvaient envoyer des représentants à Stockholm et demeurer loyaux envers leurs gouvernements et leurs compatriotes qui se sacrifiaient pour la cause de la justice et de la démocratie. C'est pourquoi le mouvement ouvrier américain a refusé d'envoyer des représentants...

Les discours de M. Samuel Gompers développent les idées générales qui ont inspiré les actes de la grande Fédération américaine. Dès septembre 1914, il rappelle ce qu'a été « l'esprit de la révolution française », et sa formule : Liberté, égalité, fraternité, et il exprime deux espérances. On devra former, dit-il, « un gouvernement mondial, une fédération mondiale compétente pour établir la justice entre les nations et capable de maintenir la paix du monde ». Et dans la réorganisation générale qui suivra la guerre, il faut que les travailleurs fassent entendre leur voix, et exercent leur influence. C'est donc dès le début qu'il a compris le caractère de la guerre : la participation américaine était, par là, implicitement admise. Mais lorsque les Etats-Unis eurent déclaré la guerre à leur tour, il lui sembla qu'elle prenait seulement par ce fait tout son sens, et il dit le 2 novembre 1917 :

Je me risque à imaginer que l'historien futur écrira quelque chose dans ce genre : ce que la Déclaration d'Indépendance a fait en créant notre nation, en donnant une valeur nouvelle aux droits de l'homme et à la réalisation des principes de justice, de liberté et de démocratie, — ce que la Déclaration d'Indépendance a fait pour le peuple des Etats-Unis d'Amérique, la déclaration de guerre des Etats-Unis le fera pour le peuple de toutes les nations du monde. Cette guerre n'était qu'une guerre. Aujourd'hui, et depuis l'entrée des Etats-Unis dans la lutte gigantesque, ce n'est plus une guerre, c'est une croisade pour la liberté et la justice !

Il y a là, évidemment, un petit accès de vanité nationale : ce n'est pas la participation américaine qui a conféré à la guerre son caractère de croisade, c'est, au contraire, parce que la guerre avait ce caractère que l'Amérique y est entrée ; mais par le fait de cette entrée, le sens et la portée du conflit, si bien compris par M. Gompers depuis le commencement, sont apparus avec plus d'évidence.

Il a plusieurs fois répété ce mot de croisade. C'était la lutte contre le militarisme prussien et les ambitions d'hégémonie de l'Allemagne, lutte de la démocratie contre l'autocratie. Par suite pas de paix immédiate, qui serait « une justification de la politique du germanisme allemand, et un simple ajournement de la décision militaire à plus tard », — peut-être à un moment où les pays démocratiques seraient moins unis. Pas de paix par négociation. Pas d'indulgence pour les tièdes et les traîtres.

Et pourtant, ce belliqueux Gompers est profondément pacifiste. C'est précisément parce qu'il est pacifiste et démocrate, et un hom-

me qui croit à la mission de la classe ouvrière, qu'il veut que cette guerre soit menée à fond. Car la guerre ne doit pas seulement établir un régime de sécurité internationale. Les rapports entre les hommes doivent aussi être modifiés. « Les vieux concepts seront refondus. Il y aura des concepts nouveaux de la dignité et des droits de l'homme, de la vraie démocratie, de la vraie liberté. » C'est afin que puissent être acquis tous les bénéfices de la grande croisade que le président Gompers demande à la classe ouvrière une action résolue.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

J'avais réservé jusqu'ici l'ouvrage de M. Georges Valois : **Le Cheval de Troie**, qui est un livre de déduction et de raisonnement, — des réflexions sur la philosophie et sur la conduite de la guerre », et je tiens à dire qu'il mérite d'être lu et même étudié, car il discute nombre de problèmes intéressants du conflit actuel. Au passage même, il combat des idées acceptées de beaucoup, et dont la négation fera peut-être surgir des protestations ; par exemple cet aphorisme devenu presque un dogme : « La guerre est un phénomène barbare et qui doit disparaître du monde. » D'autres choqueront plus encore, peut-être comme lorsqu'il s'élève contre l'égalité du service militaire, — et dont le chapitre devait contenir des choses bien subversives, car la censure y a terriblement coupaillé. Mais le livre est surtout un ensemble de dissertations sur la guerre et ses à-côtés, — dissertations d'une portée immédiate, — et il s'arrête d'abord sur les raisons que nous avons eues de la faire ; car « il n'est pas un Français qui ne se considère comme ayant un compte à régler avec un habitant de la Germanie ». Cependant on a recouvert la réalité d'une débauche d'abstractions : droit, justice, liberté, démocratie, civilisation, — lorsque la vérité c'est simplement que le Français ne veut pas obéir à l'Allemand, être son bien, sa chose, — et recevoir des gifles parce qu'il n'aura pas salué. Mais il s'élève abondamment contre le principe du service obligatoire, — contre lequel évidemment on pourra toujours alléguer des raisons. Pour ce qui est du soldat travailleur, dit-il, son rendement est une dérision, tant l'organisation est absurde. Il le démontre longuement, avec chiffres à l'appui, et c'est pour conclure ensuite que lorsqu'on a vu fonctionner l'institution on sait ce que peut être le rendement de la société socialiste, ce qui l'amène à dire ensuite comment cette force aurait dû être utilisée pour ne pas arriver à des résultats absurdes. Aux armées, il y a toujours gaspillage, parce que c'est le système de la collectivité ; l'armée moderne est organisée sur le principe du socialisme communiste, — « système ruineux, inférieur en rendement à tout système capitaliste ou féodal, et de plus funeste pour le citoyen

de condition ordinaire pour lequel on le dit inventé » ; système excellent, en principe comme toujours, mais qui aboutit à « ce prodigieux gaspillage que tout le monde connaît ». A l'armée on n'a jamais su ce qu'était l'économie ; on ignore les prix de revient, car personne n'est intéressé à se contenir : gaspillage de l'essence, gaspillage des vivres, gaspillage du caoutchouc, des vêtements, c'est l'histoire de chaque jour. L'auteur énumère d'autre part les sujets de mécontentement des « poilus » et s'étend sur le rôle administratif de l'adjudant, du sergent-major. L'armée nationale, basée sur des principes égalitaires, n'existe plus maintenant ; du reste, les nécessités de la guerre l'ont détruite en quelques mois. Il y faudrait des principes différents, substituer à des notions comme la Conscience, le Devoir, l'Egalité, devenues inapplicables et inintelligibles, des directives qui s'appellent l'Honneur, l'Intérêt, la Différenciation. Il faudrait encore une « nouvelle forme de la spécialisation militaire et de la démilitarisation des services annexes de l'armée ». — Ces longues dissertations se trouvent malheureusement gâtées par quelques tirades sur le Progrès, — et il y a dans le livre l'exposé de diverses craintes qui, par chance, ne se sont pas réalisées jusqu'ici. Mais il soutient justement que la guerre de tranchées n'était qu'un pis aller et ne pouvait donner le résultat voulu. Il préconise enfin l'usage intensif des tanks, — c'est le *cheval de Troie* de l'époque actuelle, — pour mettre fin à cette trop longue période de guerre. On sait d'ailleurs que d'autres éléments sont intervenus. Mais entre temps M. Georges Valois, avec juste raison, demandait l'unité politique de commandement, à laquelle on a au moins substitué l'unité militaire, — et parlait de ce qu'aurait pu être l'organisation économique de la guerre, où il aurait voulu faire intervenir les syndicats ; puis des nombreux problèmes qui devaient suivre le conflit, et que nous voyons se développer et agir présentement. — Le livre qui en vient à discuter encore la signification du conflit avait été écrit avant la dernière ruée allemande et la campagne laborieuse qui devait reconduire l'ennemi jusqu'à la frontière. Nous lui laisserons la responsabilité de ses assertions et de ses théories si nous devions les exposer, et il n'en est pas moins véritable que la plupart des choses qu'il constate et discute restent actuelles, et que l'ouvrage mérite d'être retenu non comme une dissertation hâtive, mais une contribution raisonnée à l'étude des nombreux problèmes qui ont dû être envisagés durant la période actuelle et dont beaucoup demeurent.

Du Dr R.-A. Reiss, qui a donné déjà plusieurs publications analogues, voici un nouveau rapport sur **le Traitement des prisonniers et blessés par les Germano-Bulgares**. C'est encore un édifiant témoignage. Ceux qui sont cités sont des évadés des geôles et casernes de là-bas, ou des prisonniers, — des Serbes qui échap-

pèrent aux griffes de l'occupation, — à propos de quoi l'auteur constate une fois de plus « le dédain absolu des obligations envers les prisonniers ennemis » professé par les Empires centraux et leurs alliés d'Orient. Il montre des Serbes captifs, envoyés sur le front italien et qui doivent transporter des obus ou réparer les routes, et qui meurent d'épuisement, quand ils ne sont pas emportés par le typhus. Pour nourriture ils ont un peu de café, quelques pommes de terre, un quart de pain. Un des témoins raconte même que le pain était fait avec des pommes de terre et de la sciure de bois, et « qu'il était amer », ce qui est assez compréhensible. Un autre, envoyé dans un camp, entre Vienne et Prague, raconte que les malades n'avaient pas à manger ; ceux qui se trouvaient épuisés étaient frappés impitoyablement, si bien que beaucoup sont morts. — C'est d'ailleurs le résumé de tous les témoignages : brutalités, assassinat des faibles ou des malades, rationnement et insuffisance de la nourriture. Un troisième témoin dit qu'il a vu de ses compagnons tués par les Autrichiens parce qu'ils ne pouvaient plus travailler et qu'on ne laissait jamais plus d'une cinquantaine de prisonniers ensemble, par crainte de les voir comploter une révolte. Ailleurs sont les dépositions de ceux qu'on fait travailler à des ouvrages militaires, transporter des munitions et du matériel dans la zone de feu de l'artillerie italienne et où nombre de prisonniers furent tués par leurs propres canons. Un rapport a, du reste, été fait sur la condition des détenus au ministère de la Guerre serbe et dénonce les baraques sans chauffage, la famine, et indique de 3 à 5.000 morts. « Les soldats et les fonctionnaires, est-il ajouté ailleurs, volaient les paquets adressés aux prisonniers... Quand on transporte un malade du camp sur la rive droite de la Borna jusqu'à l'hôpital, on le déshabille, on le baigne, on lui coupe les cheveux et on le rase partout. On rase aux patients, sans distinction de sexe, les organes génitaux et cela devant tous les infirmiers et infirmières. Cette façon de faire provoque assez souvent la mort des malades pendant le bain ou après, quand on les met au lit... Parfois on a trouvé des gens morts dont on n'a même pas essayé de fixer l'identité... » Les conditions hygiéniques étaient si mauvaises, ajoute plus loin le rapport, « qu'on eût dit qu'on voulait faire *crever* (sic) tous ceux qui se trouvaient là. Les médecins, d'ailleurs, n'avaient pas de médicaments à leur disposition ou soignaient en dépit du bon sens. Dans un des camps où se trouvaient des prisonniers serbes et des Russes, on mit bientôt des Roumains, et « qui devaient fouiller les ordures pour trouver quelque chose à manger ». A Matthausen où l'on envoyait les prisonniers destinés à l'échange et dont on désirait améliorer la santé, le camp était en si mauvaise situation et tellement humide que des champignons poussaient sur les planches. Quand l'un ou l'autre tentait de s'enfuir des lieux de

détention et se trouvait repris, ce qui arrivait presque toujours, c'était « la pendaison au poteau », supplice atroce qu'il est préférable de ne pas décrire, mais qui faisait hurler de douleur les malheureux qu'on y avait condamnés. M. R. A. Reiss établit du reste que l'Autriche cherchait surtout l'extermination des prisonniers serbes. On avait aussi enrôlé de force des Macédoniens, c'est-à-dire des Serbes encore, parmi les Bulgares, selon le procédé allemand avec nos troupes de couleur, avec les Tartares et les Tcherkess des Russes, et les Bulgares traitaient leurs prisonniers avec la même cruauté, la même absence de sens moral que leurs alliés les Autrichiens et les Allemands ; massacres, enrôlements forcés, pillages, extermination dans les villages, etc..., — c'est toujours l'énoncé qui revient dans ces litanies. On mentionne l'assassinat d'un millier de soldats serbes, tués froidement sur le pont de la Drina. En Bulgarie où les captifs devaient travailler, « pour la moindre chose on leur donnait la bastonnade sur les fesses découvertes ». Plus loin on rapporte que 8.000 hommes, des troupes serbes toujours, furent tués, par groupes de 5 à 600 et à coups de sabre, sur l'ordre des autorités militaires bulgares de Prilep, dans la partie de la Macédoine qui s'étend jusqu'à Prespa. Toutefois le commandant fut ensuite déplacé, les Allemands ayant reconnu qu'il avait « été un peu fort » ou simplement, comme dit le texte, « qu'il avait trop massacré ». Des prisonniers français furent maltraités également, soumis à de telles avanies que plusieurs se suicidèrent. On tuait les prisonniers serbes pour leur enlever quelque monnaie qu'ils pouvaient posséder ; un soldat qui fuyait fut rejoint par la cavalerie bulgare et frappé de soixante coups de sabre, — mais quand même se trouva recueilli et sauvé. Cependant, on cite le major Nicolaieff qui tua vingt-cinq prisonniers à lui seul, à coups de crosse de fusil. Quand ils le pouvaient, du reste, les Bulgares incorporaient des Serbes parmi leurs troupes ; mais pour les Roumains prisonniers en Bulgarie, dit-on, ils ne ressemblaient plus à des êtres humains. — Le volume est terminé avec les dépositions de prisonniers, concernant les ordres de massacres des captifs et blessés, — à la baïonnette, même des enfants de 15 à 16 ans. — et certains accusent surtout les officiers allemands et bulgares. Des soldats bulgares, de nationalité grecque, faits prisonniers et servant dans l'armée hellénique, déposent dans le même sens, — alors que, de l'aveu de l'ennemi lui-même, les Serbes traitaient leurs prisonniers plutôt humainement, « leur donnaient du pain et du tabac ».

Le rapport du D^r R.-A. Reiss est une pièce de plus au dossier des infamies austro-allemandes. C'est surtout un édifiant témoignage de la méchanceté humaine.

Les **Souvenirs d'un chasseur**, de Louis Thomas, ont été rédigés surtout au Maroc, à l'hôpital de Fez, pendant la convalescence

de l'auteur. Ils s'étendent d'août 1914 à mars 1916 et rappellent d'abord les Morts, les écrivains qui sont tombés au cours de la lutte et dont persiste la mémoire. L'auteur, engagé volontaire, et devenu officier après soixante-trois jours de campagne, parle avec enthousiasme des officiers de troupe ses congénères, de leur endurance et de leur bravoure. Il se rappelle ses reconnaissances effectuées sur les routes, la nuit, durant la bataille de la Marne. Cependant on voit passer des prisonniers allemands, parmi lesquels des Polonais, qui singent leurs oppresseurs et se font gloire de leur avoir tiré dans le dos. Plus loin, il donne la vie dans les tranchées, avec le fumier et la boue ; des portraits divers de « poilus » qui furent ses ordonnances ; des scènes de la « popote » des officiers et une physionomie curieuse du chasseur André Salmon. Plus loin, il raconte encore l'attaque du 13 juillet 1915 et la reprise de la cote 185 ; note des impressions de l'Argonne, de son premier vol en avion, de même qu'il consacre des pages averties au capitaine Vigier, etc... Louis Thomas ne semble point avoir, d'ailleurs, le tempérament de ceux qui acceptent tout ce qui leur arrive ; il « rouspète » souvent, et, peut-on dire à juste raison. Mais il y aurait tant à reprendre dans l'organisation actuelle ! Son livre aussi rappelle le milieu littéraire si accueillant des « Marches de l'Est », et certains qui disparurent malheureusement au cours de la lutte, comme Marcel Drouet, — dont la mort peut rappeler, avec celle de bien d'autres, quel tribut nous devons toujours payer aux divinités malfaisantes.

Les Belles évasions, de Paul Ginisty et le capitaine M. Gagneur, ont été écrites, disent les auteurs, en souvenir ou pour remplacer *les Evasions célèbres*, ouvrage vieilli, mais qu'ils rappellent justement dans la préface de la publication actuelle. C'est une suite de récits dramatiques qui viennent magnifier l'endurance, l'esprit inventif, l'à-propos et le courage des nôtres, prêts à tout risquer pour sortir des geôles allemandes. Certaines de ces histoires ont l'intérêt d'un véritable roman d'aventures et valent par leurs péripéties souvent singulières autant que par le but poursuivi : gagner des terres amies comme la Hollande, atteindre la mer, revoir le doux pays de France. L'un cherche à s'évader en s'enfermant dans l'orgue d'une chapelle, parvient à sortir, mais se trouve repris ; d'autres, comme les sous-lieutenants Moffroy et Donsimone, ailleurs le sergent-major Darche et le sergent Faure se trouvent libres après des péripéties, des circonstances extraordinaires. Plus loin, ce sont trois officiers déguisés en boches et qui s'échappent du camp de Crefeld en Prusse Rhénane. C'est encore l'évasion du lieutenant Carré, des tirailleurs ; celle de l'aspirant Sarion ; du sergent Forest ; du capitaine de génie Nicollas, qui put sortir du camp de représailles installé à Bütow-in-Pommern ; du maréchal des logis Louis Dupont qui se fit expédier

en Suisse dans une caisse à biscuits, etc... Le livre de P. Ginisty et du capitaine M. Gagneur est abondant et ses péripéties retiennent. Mais peut-être les auteurs ont-ils raison lorsqu'ils déplorent que les évadés d'Allemagne, — après combien de tracas et de misères, — se trouvèrent le plus souvent, les faits examinés et à la suite d'une permission de trente jours, envoyés rejoindre leur dépôt, afin d'être « utilisés dans les formations, services et établissements du territoire ». Si l'effort accompli portait en lui-même sa récompense, il semble bien en effet qu'il méritait quand même davantage.

CHARLES MERKI.

§

Si la guerre n'a pas encore trouvé, dans le domaine des arts graphiques, son génial interprète, le grand artiste capable d'évoquer en de puissantes images les aspects et les émotions du formidable cataclysme que nous venons de subir (le recul du temps est d'ailleurs nécessaire pour embrasser du regard et rendre dans une vision synthétique une semblable épopée), par contre, elle a fait éclore au jour le jour une abondante floraison d'œuvres graphiques : — estampes, albums, affiches, images populaires, — pages douloureuses ou virulentes, épisodes héroïques ou scènes pittoresques, qui, reflet de nos angoisses, de notre indignation, de nos espérances, de nos joies, de notre indéfectible confiance, ont contribué pour leur part à maintenir le moral de la France durant ces longs mois d'épreuve. Mais que restera-t-il de toutes ces créations? Nées de l'actualité, elles sont par là-même destinées à rentrer bientôt dans l'ombre et à terminer leur existence éphémère dans les cartons des bibliothèques ou les portefeuilles des collectionneurs. En dehors de ces amateurs et des curieux de l'avenir, qui viendra les y chercher ? Et cependant, pour ne parler que de leur valeur artistique, beaucoup de ces feuilles mériteraient de ne pas sombrer dans l'oubli.

La *Gazette des Beaux-Arts*, qui, depuis trois ans, s'est appliquée à noter la répercussion de la guerre sur les œuvres d'art, a partagé ce sentiment : elle a jugé qu'il convenait de conserver le souvenir de cette activité artistique particulière de notre pays durant cette période troublée, et elle a confié le soin d'en écrire l'histoire à un des critiques, les plus autorisés en la matière : M. Clément-Janin. La tâche était difficile de donner un tableau fidèle de cette intense production, qui se chiffre par plusieurs milliers d'œuvres, et, en même temps, de mettre en lumière les plus marquantes d'entre celles-ci. L'auteur y a réussi à merveille ; il a su être complet sans tomber dans la sécheresse, être à la fois documentaire et attachant.

Son livre, comme l'indique le titre : **Estampes, images et affiches de la guerre**, se divise en trois parties : les gravures, — eaux-fortes, lithographies et bois originaux, — les feuilles en cou-

leurs à la façon des anciennes images d'Epinal, dont le renouveau et le succès n'ont pas été un des phénomènes artistiques les moins curieux de ces quatre années; enfin, les placards qui sur nos murs annoncèrent les œuvres de guerre, les « Journées » et les emprunts nationaux. Transcripteurs de réalité ou créateurs d'allégories, actualistes contant les événements, paysagistes et portraitistes décrivant les sites ou les personnages fameux, ou bien purs fantaisistes, tous défilent sous nos yeux, rappelés par leurs meilleures créations : voici le regretté Lepère avec sa belle figure du roi Pierre de Serbie et la sinistre *Mort fondant sur le monde*; Forain avec ces deux chefs-d'œuvre : *Les Otages* et *La Borne* ; le visionnaire Henry de Groux et le réaliste Steinlen (dont une belle lithographie : *Permissionnaires à la gare de l'Est* est reproduite hors texte); Jeanniot, avec cette terrible image des *Pendues* qu'il faudrait bien mettre de temps en temps sous les yeux de nos chers internationalistes germanophiles; Poulbot, avec ses pitoyables gosses fugitifs sous la pluie; Louis Jou, avec une puissante eau-forte, *Evacués* ; le regretté Lunois et son émouvante *Miss Cavell* ; les féconds dessinateurs Renouard et Bernard Naudin ; Renefer, avec un pittoresque *Cantonnement à Bras*, croqué à l'eau-forte ; Devambez, vivant évocateur du grouillement des *Réserves* dans l'immense plaine où elles sont réunies ; Le Meilleur, avec un sombre tableau des *Travaux des champs en temps de guerre* ; Willette, avec sa lithographie vengeresse de *La Bêtise au front de taureau vaincue par la France;* Pierre Roche et ses ingénieuses et fières compositions en gypsographie; puis le groupe des imagiers : Bénito, Hermann-Paul, Lucien Laforge, Leprince, Dammy, Abadie, etc., et, par-dessus tout, Guy Arnoux, avec une de ses plus séduisantes créations : le *Soldat laboureur*, reproduit en fac-simile; enfin, dans la série des affiches, les compositions de Steinlen, Poulbot, Fouqueray (avec sa tragique *Retraite serbe*), Naudin, Lévy-Dhurmer, Auguste Leroux, Albert Besnard, les « affichettes » des enfants des écoles pour le Comité national de prévoyance, l'*Entrée à Strasbourg* de Hansi, et les célèbres Abel Faivre : « *On les aura !* » et *Les Drapeaux*. Tous les amateurs d'art et de beaux livres tiendront à posséder un album si judicieusement composé et réalisé avec tant de goût.

Pendant ce temps, quelles estampes et images de guerre produisait l'Allemagne ? En dehors de quelques spécimens recueillis au Musée de la Guerre, on ne les connaît pas bien encore. Toutes celles que nous avons vues portent la marque de l'esprit d'orgueil, de brutalité et de haine où, dans l'ivresse de ses succès, l'Allemagne s'est complu sauvagement, jusqu'au jour de la suprême défaite. Elles sont les dignes pendants des pages effrénées de ses écrivains et de ses penseurs recueillies naguère par M. Jean Ruplinger dans l'édi-

fiant volume « *Also sprach Germania* » (*Ainsi parlait l'Allemagne*), si opportunément publié par le zélé directeur de la Bibliothèque de Lyon, M. Richard Cantinelli, et analysé ici même (1).

Aujourd'hui un second recueil du même genre, consacré aux poètes allemands de la guerre : « **Deutschland singt** » (**L'Allemagne chante**), vient achever de nous documenter sur cette mentalité barbare. Il s'agit de chants ou poèmes de guerre recueillis et traduits par un étudiant mobilisé de la Faculté des Lettres de Lyon, M. Chr. Sénéchal, et présentés sans aucun commentaire, avec la rigueur scientifique et « objective », comme diraient les Allemands, qui distinguait déjà le livre de M. Ruplinger. Ces chants, dit M. Ehrhard dans la préface de ce volume, « montreront aux plus incrédules à quelles aberrations monstrueuses la haine et l'orgueil entraînent les Allemands, à quelle distance de toute pitié humaine, de tout sentiment moral, de toute pudeur les emporte le vertige du crime et quels fauves d'époques qu'on eût dites à jamais disparues restent prêts à sauter à la gorge du passant dans un univers que l'on croyait devenu, au xx^e siècle, un jardin sûr et tranquille... Il suffit de leur laisser la parole pour qu'ils se flétrissent eux-mêmes. Ces grands coupables ressemblent à ces personnages de contes qui ne peuvent ouvrir la bouche sans qu'il s'en échappe des bêtes hideuses ou malfaisantes, crapauds ou serpents. Et ils ne semblent pas se douter de l'énormité de leurs propos. Leurs chants révèlent ce que Berlioz appelle dans la *Damnation de Faust*

La bestialité dans toute sa candeur. »

On reste, en effet, pétrifié de stupeur en présence de cette explosion de démence collective où l'orgueil mystique, l'ivresse de la force brutale, font délirer tout un peuple, depuis l'enfant jusqu'au disciple de Nietzsche, depuis le soudard grossier jusqu'au moine bénédictin qui ne craint pas de chanter, en des strophes des plus risquées, von Emmich prenant « Mam'selle Liége ». Citons quelques échantillons :

Et maintenant, brûle, ô Haine, et flamboie ! Et brûle jusque dans la mort ! Et quand la haine serait un péché, pour nous le péché serait un commandement.

F. Michael.

Allemagne, tu es la fille de Dieu. Dieu est la vérité et la vie. C'est pourquoi tu écrases ce qui est dénué de vérité et de vie et ce qui, voué à la mort, te barre le chemin.

Mais là où ton pied de fer broie murailles et humains par millions, là lève une nouvelle semence, la semence de la vérité et de la vie éternelle.

(1) V. *Mercure de France*, 1er septembre 1918, p. 136-137.

Aussi celui qui, sous ton pied, lève les yeux vers toi, celui-là voit Dieu...

Richard Fischer.

Quand d'Anvers jusqu'à Riga le vieux pavillon de la Hanse va flotter, quand sur les remparts de Belfort et de Varsovie un poste allemand montera la garde, quand, à travers Notre-Dame et Westminster, éclatera l'action de grâces allemande : « Nous venons pour prier devant Dieu, le très juste ; il ne voulait pas que l'ennemi fût vainqueur ! » alors, tout-puissant, pour tous les peuples de la terre, Guillaume l'Allemand sera une bénédiction divine.

Max Bewer.

Hélas ! quelle chute après quel rêve ! Et quand on lit encore le grotesque *Message d'aviateur à Paris* de Leineweber, qui se croit sans doute fort spirituel :

... Maintenant éclatent les bombes, cartes de visites à la mode prussienne. Ensuite un Herr Brummer d'Essen vous saluera gentiment ; il n'est plus loin de Paris. Il a quarante-deux de tour de cou, il est chanteur plein de justesse... de tir. Et de Montmartre, plus grondeur que tendre, il vous chantera un petit couplet à la prussienne.

ou bien *L'Empereur à Paris* de Max Bewer :

A Potsdam bientôt de retour, il déballe beaucoup de jouets : la jolie demoiselle Belfort en sa guérite ! Du champagne ! — En bouteilles ? — Que non pas ! Tout le pays des Burgondes ! Des milliards dans ses poches, et bien d'autres choses encore.

on serait presque tenté de prendre en pitié ces grands pourfendeurs. Mais, même aujourd'hui après la victoire — et surtout aujourd'hui, pourrait-on dire, en présence des insidieux appels à l'oubli et à la réconciliation formulés par l'ennemi vaincu, — il sied de ne pas oublier ce qui fait l'essence de ce recueil et reste au fond de l'âme germanique comme une menace toujours redoutable : la haine, l'orgueil insensé, le culte de la force, le rêve de domination universelle. La *Wormser Volkszeitung*, parlant d'un recueil de chants semblables, demandait qu'on en fît « la lecture aux enfants pour que l'esprit du temps pénétrât jusqu'en leur chair et leur sang », preuve évidente de la volonté de perpétuer cette intoxication dans les générations nouvelles. Si nous ne réclamons pas qu'on mette aussi sous les yeux de nos écoliers cette peinture, cependant si édifiante, de l'Allemagne par elle-même, que, du moins, chacun lise et répande autour de soi ce petit « bréviaire de la sottise arrogante et de l'abjection », comme M. Herriot l'écrivait déjà d'*Also sprach Germania* ; qu'en particulier nos chers alliés d'outre-Manche, si empressés à accueillir l'Allemagne dans la Société des Nations, aient sans cesse présent à l'esprit le célèbre *Chant de haine contre l'Angleterre* de Lissauer qui eut tant de succès Outre-Rhin, — le meilleur poème de

tout ce recueil par son souffle puissant, — et que ces clameurs sauvages, toutes prêtes, soyons-en sûrs, à retentir encore restent dans notre mémoire comme une leçon et un avertissement pour l'avenir.

AUGUSTE MARGUILLIER.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LES CONDITIONS DÉFINITIVES DES ALLIÉS. — Jusqu'au dernier moment, l'Allemagne a cru à un miracle. Mais le miracle ne s'est point accompli. Le désaccord entre les Alliés qu'elle avait escompté pendant toute la guerre, elle espérait le provoquer tardivement par les contre-propositions présentées à Versailles par le comte Brockdorff-Rantzau, le 27 mai. Quand elle sut que nous discutions ses contre-propositions, quand nos journaux lui eurent appris que certaines concessions étaient envisagées différemment par les Puissances de l'Entente, elle s'imagina que le moment était venu où le bloc adverse laisserait apercevoir des fissures. A lire les journaux allemands, on aurait pu croire que tout l'échafaudage du traité de paix allait s'effondrer. Les bruits les plus fantaisistes étaient soigneusement enregistrés et des faits tout à fait insignifiants prirent des proportions démesurées. Quand les mouvements de grèves se produisirent, ce fut encore une autre affaire et tous les matins les philistins allemands, en dépliant leurs feuilles publiques, apprenaient que les pires malheurs s'étaient abattus sur nous. Les gouvernements alliés devaient être immanquablement renversés les uns après les autres. Une dépêche du *Vorwaerts* (12 juin), imprimée en gros caractères qui relatait l'affaire de l'Office du papier, portait le titre : *Clemenceau wackelt!* (« Clemenceau chancelle. »)

Certes, quelques Allemands plus clairvoyants se rendaient compte que ce jeu ne pouvait mener qu'à de nouvelles désillusions. Ils virent avec tristesse la presse conservatrice reprendre ses allures belliqueuses et menacer l'Entente des foudres teutoniques. On crut pouvoir en conclure chez nous que l'Allemagne « haussait le ton ». M. Paul Block, dans un article daté de Versailles, que publie le *Berliner Tageblatt* du 13 juin et dont la modération est remarquable, constate l'état de dépression qui règne dans son pays.

Qui donc, commence-t-il par dire, saurait reprocher à un pays de ne pas perdre la confiance en soi, dans les jours noirs, et de puiser dans chaque espérance qu'il aperçoit un nouveau courage et une force nouvelle pour accomplir des actes énergiques?

Malheureusement, poursuit M. Block, nous savons, nous autres Allemands, que la flatteuse appréhension de nos adversaires n'est pas justifiée. Affaiblis par une longue guerre, déchirés par des dissensions intestines, nous sommes bien éloignés de cette unité de vue qui pourrait nous per-

mettre la défense hautaine de notre point de vue vis-à-vis d'une communauté d'adversaires victorieux. Nous le savons malheureusement, — et pour notre bonheur ; car le seul bienfait qui puisse éclore pour nous de cette époque de souffrances, c'est la conviction que le salut ne viendra pas de nouvelles luttes sanglantes, *mais seulement de notre affermissement et de notre développement intérieurs*. Du fond de notre cœur, nous aspirons tous à la paix. Avec une décision sincère nous voulons tous retourner au travail, prêts à payer ce que nous avons perdu et cherchant avec zèle les possibilités de nouvelles constructions. Aucune aventure impérialiste ne nous tente, aucune idée de vengeance, aucune pensée de guet-apens perfide. Nous ne voulons pas autre chose que d'être un peuple à côté des autres peuples, profondément humilié, par ce qui nous est arrivé, mais mûri par l'expérience et conscients de la valeur morale que nous apportons à l'édification du nouvel ordre du monde et dont à la longue le monde ne pourra pas se passer

Il n'en est pas moins vrai que l'idée mystique du miracle continue à hanter le peuple allemand, dans sa profonde lassitude. Il s'attend encore à un événement imprévu qui le délivrera du terrible cauchemar qui pèse sur lui depuis les premiers jours de la guerre. La *Gazette de Francfort* vient précisément de rappeler l'influence néfaste que joua l'espoir du miracle. Il serait temps de voir enfin les choses sous leur jour véritable. « J'espère un miracle. Brusquement comme un miracle la guerre a éclaté... Finira-t-elle aussi ainsi ? » C'est Guillaume II, qui tint ce propos hypocrite, à Pless, en automne 1916. Le pasteur Dryander, ancien prédicateur de la cour, l'a rendu public et M. R. Kircher (*Gazette de Francfort*, 14 juin), s'il ne croit pas au « pacifisme chrétien » de l'ex-empereur, est cependant persuadé que celui-ci a été la dupe de son imagination, au même titre que l'Allemagne tout entière.

« J'espère un miracle... » Nous avons tous été dans ce cas, d'une année à l'autre, depuis le premier jour de la guerre. En quatre semaines la France est abattue, puis viendra le tour de la Russie, l'Angleterre ne compte pas. La guerre mondiale terminée de l'automne à l'hiver. Ne serait-ce pas là un miracle? — Nous combattons un monde d'ennemis. Par des tableaux et des graphiques nous vantions notre petit nombre, si on le compare à la multiple supériorité des adversaires. Mais nous réaliserons le miracle. Nous calculions l'effet du blocus, la destruction de notre économie nationale, les limites de nos ressources. Malgré tout cela... Vaut-il enfin la peine de parler du miracle de la guerre sous-marine ?

L'auteur ajoute, sans ménagement, que le miracle dont on attendait sans cesse les effets, ce sont les Américains qui ont fini par l'accomplir. Et il se demande si les Allemands, après avoir vu Ludendorff jouer sa dernière carte, sont enfin guéris de la foi au miracle. Hélas ! non.

Des prophètes d'un nouveau miracle ne viennent-ils pas de se dresser à

l'horizon allemand? Des prophètes qui ne craignent pas de prendre la responsabilité d'inspirer au peuple de nouvelles espérances : il s'agit seulement de tenir pendant quatre semaines, alors le refus de signer les conditions de paix portera des fruits dorés.

Un de ces « prophètes » s'appelle le prince Max de Bade et l'on est assez étonné de le voir rompre le silence, au moment même où les effets néfastes de sa politique vont être particulièrement sensibles. Le dernier chancelier de Guillaume II a publié dans le *Berliner Tageblatt* (11 et 13 juin) deux articles intitulés « la lutte pour le droit ». Il s'efforce tout d'abord de démontrer que « le contrat des 14 points a été rompu », puis il invite l'Allemagne à refuser sa signature. Les conditions des Alliés se heurtent dans les pays de l'Entente à une forte opposition, mais, si l'on en croit l'ancien héritier du trône grand-ducal, cette opposition n'agira pas tant que l'Allemagne n'aura pas manifesté sa volonté. Ce n'est qu'après le refus, et pour le cas où les Alliés imposeraient leurs conditions par la force, qu'un revirement se produirait, lequel balayerait très rapidement les gouvernements responsables de l'Entente.

Ce raisonnement un peu spécieux a provoqué de vives critiques parmi les anciens admirateurs du prince Max et la *Gazette de Francfort* du 14 écrit :

Nous comprenons que le prince Max, guidé par des mobiles idéalistes, ait cru devoir recommander le rejet du traité de paix, lors même que les conséquences d'une pareille démarche seraient incalculables. Mais il devrait se garder, dans ce cas, d'appuyer ses conseils d'arguments réalistes dont la solidité est indémontrable. Nous tenons pour douteux que les gouvernements de l'Entente s'effondrent rapidement après la marche en Allemagne et pour toute aussi douteuse la déduction que le prince croit devoir tirer de son argumentation : à savoir que la période de souffrance de l'Allemagne sera très courte. Elle pourra au contraire être fort longue.

L'accord sur la signature n'existait pas plus dans les milieux dirigeants que dans des groupes politiques. Les scènes violentes dont le récent congrès socialiste, qui s'est tenu à Weimar, durant la semaine de la Pentecôte, a été le théâtre, permet de juger du désarroi qui régnait parmi les coryphées du parti. Au rapport sur la politique étrangère, Bernstein a pris la parole au cours de la séance du 12 juin. Ce fut un beau tumulte lorsque, après avoir critiqué la politique de guerre des majoritaires, il déclara que « les neuf dixièmes des conditions de paix des Alliés sont des nécessités ». Il faut suivre les incidents de séance tels que les reproduit le compte rendu *in extenso* du *Vorwaerts* (13 juin) pour comprendre la portée de cette affirmation. Bernstein alla jusqu'à rappeler que Marx et Lassalle, eux aussi, avaient préconisé la reconstitution de la Pologne dans ses

frontières de 1772. Les cartes ethnographiques, dressées en Allemagne avant la guerre, sont conformes aux décisions de l'Entente. Ce discours fut critiqué avec violence par tous les orateurs du congrès qui reprochèrent à Bernstein d'avoir fait les affaires des ennemis de l'Allemagne.

Ces discussions passionnées, qui eurent une répercussion considérable dans la presse, auraient pu se poursuivre longtemps, si la remise des conditions définitives des Alliés n'avait mis fin au petit jeu des prévisions, appuyé sur des combinaisons plus ou moins fantaisistes. Aussi bien l'exaltation artificielle, où l'on s'était efforcé de maintenir le peuple allemand pendant plusieurs semaines, n'avait-elle abouti, en fin de compte, qu'à un état de lassitude extrême. Le comte de Brockdorff-Rantzau et ses acolytes sont arrivés à Weimar mercredi matin 18 juin, en affirmant orgueilleusement que toute la délégation allemande de Versailles était opposée à la signature. Cette attitude négative n'a pas été approuvée par la majorité de l'Assemblée nationale. Le nouveau Cabinet présidé par M. Bauer, qui a remplacé, le 20 juin, le ministère Scheidemann, en présence de l'ultimatum allié, n'a pu faire autrement que de se soumettre.

La presse a reflété, pendant huit jours l'état d'accablement qui s'est emparé des milieux dirigeants, mais certains journaux se sont efforcés de conserver le ton prudent qu'ils ont adopté depuis le 7 mai. C'est ainsi que M. Fr. Stampfer écrit dans le *Vorwaerts* du 18 juin :

Ce dernier mot de l'Entente est une *nouvelle déclaration de guerre*. Le document tout entier respire un esprit de haine irréductible et se caractérise par la solution qu'il a donnée à la demande de l'Allemagne à être acceptée tout de suite dans la Société des Nations. A part le plébiscite en Haute-Silésie, tout ce qui nous est proposé ne peut pas être considéré comme des concessions.

L'Histoire voit pour la première fois insulter abominablement un peuple avec lequel on veut soi-disant faire la paix. Cette prétendue paix est un plus grand crime encore que la guerre elle-même. Dans les jours qui vont venir, sera prise la plus grande décision que l'Histoire du monde ait jamais enregistrée ; mais cette décision ne pourra pas être définitive, car le peuple allemand ne renoncera pas à combattre pour son droit et son existence et opposera, nous l'espérons du moins, aux revendications inexécutables et inacceptables des capitalistes un non énergique.

La catholique *Germania* demande que la note des Alliés soit affichée dans toute l'Allemagne, « afin, dit-elle, d'ouvrir les yeux aux ouvriers et aux citoyens ». Le *Berliner Tageblatt*, dont la publication fut interrompue pendant quelques jours par les grèves, a reparu le mercredi 18 juin pour reprendre sa politique d'excitation, en invitant le Gouvernement à répondre *non* à toutes nos conditions. Seule la *Gazette de Voss*, fidèle à une attitude qu'elle a observée depuis la

remise des conditions de paix, se déclare sans réserve pour la signature.

Berlin est loin du front rhénan et les journaux pangermanistes de la capitale ne risquent rien, provisoirement, à poursuivre leurs criailleries. Par contre, une évolution assez significative s'accomplit dans les villes que le refus de signer aurait livrées immédiatement aux troupes du maréchal Foch. C'est ainsi que la *Gazette de Francfort* qui, pendant tout un mois, observa une attitude assez voisine de celle du *Berliner Tageblatt*, a brusquement changé de ton depuis quelques jours. Nous avons signalé plus haut ses critiques des articles du prince Max de Bade. Depuis le 16 juin elle est encore plus catégorique et le 18, elle conseille délibérément la résignation à l'inévitable :

En vérité, écrit-elle dans son article de fond, l'Allemagne est dans l'impossibilité la plus absolue de refuser d'apposer sa signature au bas du traité. Nous nous en rendons compte, et si nous devons abandonner l'espoir d'obtenir des facilités avant la signature du traité, ce geste mortel devra être accompli sans hésitation. Nous avons combattu jusqu'à la dernière minute pour notre droit. Pendant plus de quatre ans le peuple allemand a saigné et souffert. Nous avons combattu par tous les moyens de l'intelligence et de la persuasion pour ramener nos ennemis dans la voie de la raison et du droit ; l'esprit du traité est resté le même. L'entr'acte diplomatique de Versailles est terminé et nous nous trouvons aujourd'hui, comme il y a plusieurs semaines, devant cette question primordiale : « Que nous reste-t-il à faire ? » Qu'à dire oui, si l'ennemi nous y oblige. Pouvons-nous faire autre chose que de céder à la violence ? Nous sommes sans défense, et, ce qui est plus grave, l'unité allemande, le plus grand bien de l'Allemagne, court le danger, si nous refusons de signer, d'être la proie de l'impérialisme occidental. Nous avons encore la possibilité de sauver ces provinces ; mais si nous abandonnons l'Allemagne du Sud et de l'Ouest à l'occupation ennemie, elle nous échappera et l'unité allemande s'effritera. Ne nous trompons pas non plus au sujet de nos forces. Le moral du peuple a beaucoup souffert dans cette guerre, sa force physique également ; le peuple est exténué, affamé, ses nerfs sont brisés. Ce peuple n'est pas uni dans la question de la paix. N'oublions pas que les dernières élections communales, en Bavière, ont donné aux indépendants un gain considérable.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que cette soumission apparente doive aboutir à l'exécution loyale des conditions de paix. Personne en Allemagne n'a le désir sincère d'accepter les conséquences de la défaite, en remplissant les engagements qui découlent de la signature du traité. On déclare sans vergogne que les clauses proposées par les Alliés ne sont pas applicables et l'on escompte d'avance des modifications prochaines et profondes qui permettront d'ajourner indéfiniment la mise en pratique du traité. Quelle sera, vis-à-vis de cette attitude, la politique des Alliés ?

HENRI ALBERT.

Belgique.

L'HEURE CRITIQUE. — La situation économique de la Belgique est incontestablement grave.

Du fait des destructions systématiques de l'ennemi, la métallurgie a reçu un coup qui semble être mortel. Dans les autres industries, beaucoup de machines ont été enlevées et travaillent au bénéfice de l'Allemagne.

Au lendemain de l'armistice, nos alliés eussent dû nous prêter une assistance immédiate sous la forme de matières premières. Ils ne l'ont fait qu'avec lenteur et parcimonie.

Au début, notre gouvernement avait institué des licences d'importation. C'était la solution logique. Elle n'a pas été maintenue. Sans doute en résultait-il une hausse temporaire du prix de la vie par suite de la cherté des importations, de l'augmentation des salaires et de toutes les difficultés inhérentes à la reprise d'une vie industrielle normale.

Cependant, la crise passée, c'eût été la santé et l'équilibre de la production ; le gouvernement a manqué de la fermeté nécessaire pour imposer à ses compatriotes cette épreuve dure, mais nécessaire et au bout de laquelle se trouvait le salut. Notre gouvernement ne gouverne pas suffisamment. Il se laisse trop conduire dans tous les domaines par les incohérences et les caprices d'une opinion publique que quatre ans et demi d'occupation boche ont énervée et aigrie. Ce sont des hommes d'Etat, non pas des basochiens, qu'il convenait de lui donner pour guides. L'opinion publique a exigé le retour pur et simple à la liberté du commerce et elle l'a obtenue de notre faible gouvernement d'avocats. Certains de ces messieurs du barreau, promus ministres dans le plus grave moment de notre histoire, n'ont pas hésité à reconnaître qu'ils commettraient une faute en cédant aux injonctions de la masse. Ils l'ont commise nonobstant, préférant leur popularité au véritable bien public.

La liberté du commerce n'a été, en effet, que la rafle par nos alliés anglo-saxons et par des neutres d'une grosse partie de nos disponibilités financières, de notre marché intérieur et de nos débouchés extérieurs. Nous fûmes brusquement inondés de produits manufacturés, qu'avec des matières premières nous eussions pu parfaitement fabriquer nous-mêmes : le coût de la vie diminua sensiblement, c'est incontestable, mais le gouvernement contribuait à tuer la poule aux œufs d'or... Au lieu de brillants plaideurs, que n'avait-on placé à la tête du pays quelques-uns de nos robustes capitaines d'industries ?

Il y a aussi le long chômage ouvrier, la démoralisation qu'engendre l'oisiveté forcée, la peine qu'éprouveront des millions de travailleurs à reprendre le dur et régulier labeur d'autrefois. Par ailleurs,

l'occupation d'une partie de la rive gauche du Rhin, la renonciation à notre neutralité, nous imposent de lourdes charges ; il nous faudra organiser et entretenir une armée proportionnée à notre démographie.

Et puis — pourquoi ne pas l'avouer franchement ? — nous avons été surpris de l'empressement apporté par nos alliés anglais à renouer les affaires avec l'Allemagne, un empressement qui va jusqu'à nous submerger de produits *made in Germany*. Le change favorable aidant, ils y trouvent de sérieux bénéfices.

Il est entendu que nos bons alliés britanniques sont une grande nation marchande : leurs pratiques actuelles ne constituent pas moins un vif contraste avec des déclarations très récentes.

Mais où sont les sévères listes noires d'antan ? Où sont les vibrantes promesses des heures critiques de la guerre ? Que devient ce fameux pacte de Sainte-Adresse par lequel tous nos Alliés nous promettaient de nous rendre ou de nous faire rendre *plus* que nous n'avions perdu ?

En attendant, la reprise intensive du trafic anglo-allemand a pour première conséquence d'avantager Rotterdam au détriment de notre admirable port d'Anvers. C'est que les Anglais ont une excellente raison pratique pour préférer Rotterdam quant à ce genre de négoce : ils savent que, durant la guerre, les négociants hollandais se sont montrés d'une neutralité extrêmement bienveillante pour les Boches et qu'il ne saurait se trouver en ce moment d'intermédiaires plus sûrs ou mieux disposés. Et les négociants alliés d'Angleterre sacrifient tout simplement Anvers à cette facilité. Quand, au 2 août 1914, les rudes gars d'Anvers s'élancèrent vaillamment pour barrer la route aux Teutons et défendre l'honneur de leur patrie, ils ne se doutaient certainement pas que leur geste aurait cette conséquence. La Chambre de Commerce d'Anvers vient de protester sous une forme solennelle et énergique : nos bons alliés daigneront-ils l'entendre ?

C'est en ce moment que se décide l'avenir de la Belgique. Nul esprit clairvoyant ne s'y trompe chez nous. La période des héroïsmes et des sacrifices, où nous ne l'avons cédé à personne, est close ou du moins semble l'être.

Nous sommes dans une période transitoire qui ne dure que depuis trop longtemps, une période de verbalisme, où nous nous agitons inutilement dans le vide. Nos gouvernants vont à ce qu'ils s'imaginent être le plus pressé, c'est-à-dire aux compromis plus ou moins durables entre les partis. Ce n'est pourtant pas l'essentiel. Que le Parlement maintienne ou ne maintienne pas les honorables avocats qui se sont hissés au pouvoir en remplaçant les fanions des anciens partis par celui de la Fédération des avocats, le point n'est, à la vérité, que très secondaire.

Que Maître W.., socialiste, se soit accordé avec Maître A.., clérical, Maître C.., radical, et Maître X.., doctrinaire, sur la distribution des portefeuilles ministériels et le partage des satisfactions de vanité que procure l'exercice du « pouvoir », ce sont là arrangements, transactions, comme il s'en est toujours pratiqué «*entre confrères*» *du Barreau.*

Je ne nourris que des sentiments de sympathie pour la majorité des membres de notre gouvernement. Le devoir de renseigner exactement mes lecteurs, comme je n'ai cessé de le faire depuis le début de la guerre, m'oblige toutefois à dire que ces avocats ont eu beau se mettre d'accord entre eux pour se distribuer des titres et des « honneurs », les anciennes divisions intestines (divisions linguistiques) luttes des classes, querelles entre « cléricaux » et « libres-penseurs », n'ont aucunement été supprimées par l'avènement à l'Exécutif de nos Excellences avocassières. Ces malheureuses divisions intestines ont même été exacerbées par l'incapacité d'action réfléchie, suivie, conjuguée, qui caractérise notre gouvernement multicolore.

Depuis son installation le nouveau gouvernement n'a pas cessé de plaider. Il a plaidé parfois avec beaucoup de talent. Cela dépendait de qui prenait la parole en son nom. En fin de compte, il faut bien avouer qu'il n'a rien fait du tout.

Aucun de ses actes, aucune des discussions amorcées par lui n'a abordé, ni même côtoyé la question vitale, angoissante, qui se pose pour la Belgique.

Comment réorganiserons-nous notre industrie ? Comment retrouverons-nous ces débouchés extérieurs qui étaient la base de notre existence économique d'avant-guerre ?

Avant août 1914, avant notre holocauste, nous étions la cinquième puissance productrice du Monde. Pays de libre échange, nous, possédions un outillage qui ne se laissait pas devancer par les progrès de la mécanique pratique; notre main-d'œuvre n'était pas onéreuse et nos ouvriers, merveilleusement encadrés dans des institutions coopératives, passaient justement pour les plus consciencieux du monde. En moyenne, les diverses branches de notre industrie exportaient, nonobstant les mesures prohibitives de l'étranger, plus de la moitié de leur production.

Si nous exportions plus de la moitié de notre production industrielle, c'est que, pour d'autres et nombreux produits, nous nous trouvions tributaires du dehors. Dans les relations complexes entre nations, tout finit par se ramener au troc primitif, l'échange d'outils contre du blé par exemple, « je donne pour que tu donnes ». — Avant la guerre, le courage était grand, aussi bien chez les patrons que chez les ouvriers et, pour être pacifique, le sentiment comportait sa grandeur qui nous faisait travailler dix fois plus que nos voisins

protectionnistes pour n'atteindre qu'à un résultat pécuniaire équivalent. C'était la grande hygiène morale et fécondante du libre échange, de la libre concurrence.

Ces débouchés extérieurs se trouvent momentanément taris par le fait de la longue occupation de la Belgique.

Or, s'ils ne nous sont pas rendus, si nous ne trouvons pas le moyen de les recréer, c'est la fin de notre indépendance, l'arrêt de notre développement.

Si nous n'acceptons pas qu'on nous paye en mots, si nous prenons la peine de voir les choses comme elles sont, en nous dégageant de tout verbalisme, de tout sentimentalisme, c'est de nous-mêmes, des décisions de notre souveraineté nationale que doit venir le salut.

Ayant renoncé à notre neutralité, il est clair que nous sommes libres de contracter telle alliance qui nous convient,selon notre sympathie et notre intérêt.

Notre sympathie s'est nettement déclarée au lendemain de l'armistice. Jusqu'alors nous nous étions montrés soucieux de ne pas marquer nos préférences pour tel ou tel de nos alliés. Mais quand les troupes de l'Entente sont entrées à Bruxelles, quelle révélation ! De la politesse, de la courtoisie pour les Anglais et les Américains. Les nôtres furent choyés comme ils le méritaient. Mais quant aux troupes françaises, quel amour, quel enthousiasme elles suscitèrent ! Demandez si j'exagère aux poilus français qui traversaient Bruxelles !

Je dis nos sympathies. Quant à notre intérêt de conclure des accords économiques et militaires étroits avec la France, il est évident.

Les accords sont dans l'ordre logique des événements. De notre côté ils ont été retardés par la campagne des activistes flamingants et wallingants, alliés, les uns et les autres, de l'Allemagne.

Heureusement, ces gaz pestilentiels se sont évaporés

La situation apparaît nette : une union douanière très étroite avec la France sera pour nous le salut et comportera pour la France de nombreux avantages, au premier rang desquels le fait de bénéficier de l'expérience technique, des dons d'organisation de nos chefs d'industrie. J'exposerai dans une prochaine chronique toutes les raisons qui militent en faveur de cette Union.

Je crois que le prochain voyage à Bruxelles du Président de la République, accompagné des maréchaux Joffre et Foch, fera faire à l'alliance franco-belge un pas considérable en avant.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Espagne.

LE TOPIQUE DE LA « RÉGÉNÉRATION SOCIALE » (*suite*). — Dans notre

dernière chronique, nous citions *Azorín* sur la misère des plèbes agricoles andalouses et nous opposions à ce témoignage, remontant à 1905, la navrante et inchangée réalité de l'heure présente, attestée par l'envoyé de *El Sol*, M. Enrique Fajardo, plus généralement connu sous son pseudonyme de *Fabián Vidal*. Nous sera-t-il permis maintenant d'alléguer nos propres souvenirs, vieux seulement de quelques printemps, et en relations avec une province peu connue des ordinaires touristes et cependant digne du plus haut intérêt, l'Extrémadure, dont quelques aspects, à peine entrevus par Larra, ont été, de nos jours, si bien fixés par M. Virgilio Colchero ?

Quand, en 1805, la femme de Junot, la Montpelliéraine Laure Saint-Martin Permon, accompagna à Lisbonne son mari, ambassadeur de Napoléon en Portugal, elle profita de ce qu'à cette époque il n'existait point de guide imprimé des routes de Madrid à Lisbonne pour, dans ses fameux *Mémoires*, reproduire textuellement, sur cette portion de son voyage, son journal manuscrit. On le trouvera au t. V de l'édition Garnier en 10 volumes et c'est là aussi qu'on trouvera cette constatation désolante que « l'Extrémadure, une des plus belles provinces de l'Espagne, ayant cinquante lieues de long sur quarante de large et qui pourrait nourrir plus de deux millions d'habitants, ne contenait pas cent mille feux en 1805 (1) ». La cause en était, alors, aux déprédations des transhumants, conséquence des barbares privilèges de la *Mesta*. Aujourd'hui, où cette institution archaïque n'existe plus qu'à l'état atténué, l'impression que produit sur le voyageur français cette belle province est-elle sensiblement meilleure que celle qui se dégageait des pages pittoresques, mais désenchantées, de l'intéressante ambassadrice ?

Lorsque le train abandonne Séville, dans la pure lumière du matin, il semble que des rivages heureux du Guadalquivir exsude une joie de vivre aussi subtile que prenante. Mais, tout de suite, des considérants sociologiques s'interposent, qui déplacent et obscurcissent le champ de la vision et vous convainquent que l'on n'a en face de soi que des possibilités de réalités. Le même phénomène se produit, ici, qu'en quittant Madrid : aux portes mêmes de la ville les petites cultures — « *huertas* » et « *fincas de recreo* » — cessent brusquement. La duchesse d'Abrantès, déjà, l'avait noté :

> L'aspect de l'Espagne, écrit-elle, lorsqu'on sort de Madrid pour aller à Lisbonne, était... aussi rebutant pour le voyageur qui entreprend une longue course, qu'il est possible qu'un pays le soit (2).

(1) *Mémoires de Madame la Duchesse d'Abrantès*, etc., t. V, édition citée, p. 305. Aujourd'hui l'Extrémadure, divisée en deux provinces — Cáceres et Badajoz — compte, pour 41.747 kil. carrés de superficie, à peine un peu plus de 900.000 habitants.

(2) *Ibid.*, p. 288.

Encore Madrid a-t-il, pour s'excuser, maints prétextes topographiques et la proverbiale rudesse de son climat. Mais, à Séville, rien ne justifie ce délaissement berbère, que rend plus humiliant le spectacle des environs de Valence, Murcie, Grenade, Saragosse et Barcelone. C'est que l'Andalousie tout entière se meurt sous l'oppression de la grande propriété féodale, et, là où l'on devrait retrouver les merveilleux paradis agricoles des bords du Pô, en Italie, la vallée du Guadalquivir, par la faute d'une aristocratie sans âme, nourrit à peine le quart de la population qui devrait y prospérer...

Cependant, une émotion vous étreint en pénétrant pour la première fois d'Andalousie en Extrémadure. Non que le saut soit aussi brusque que celui du soudain passage de la Castille à cette première province. Ni le langage des gens ne varie, ni la nature du paysage, ni la fertilité du sol. La « *meseta central* », cause de la dureté climatologique des deux Castilles, s'y atténue au point que la gracieuse silhouette orientale du palmier vous accompagne jusqu'à Trujillo. Et les premiers contacts sont presque consolants. A partir de Cazalla, ce ne sont que versants bien cultivés et olivaies en bon ordre. Plus rien de cet effroyable abandon, de cette morne solitude de la campagne andalouse. De blanches maisonnettes rappellent le littoral cantabrique ; des vergers les entourent et l'on se croirait transporté sur la *riviera* génoise, à l'aspect des petites murées étageant en amphithéâtre la pente fertile des coteaux, comme cela est, aussi, l'usage en Catalogne et dans le Guipuzcoa. Mais, à peine arrivé au fond de la « *Tierra de Barros* », cette impression favorable s'exalte jusqu'à l'enthousiasme. Existe-t-il autre part, en Espagne, une glèbe plus prometteuse de fécondité que celle-ci où, alternant avec les céréales, les plantes maraîchères ne cèdent la place qu'aux vignobles et aux rangées de luxuriants oliviers, cependant que cette immense et noble plaine se déploie à l'infini jusqu'à la ligne grave et bleuâtre des *sierras*, si décoratives en leurs gracieux et élégants contours, tout au fond de l'horizon d'azur ?

Mérida ! Premier terme du pèlerinage, à 240 kilomètres de Séville. Notre but, ici, n'étant pas de relater du pittoresque, nous passons sur cette cité romaine, comme, déjà, nous passâmes sur Zafra et Almendralejo. Et, tout de suite, nous voici en marche sur Cáceres ; 73 kilomètres de voie ferrée qui demandent près de 3 heures de route, dans le tracé de l'ancienne voie romaine de Santander à Cadix. Maintenant, c'est la rechute en pleine misère agraire, en pleine misère rurale d'Espagne. Sans doute, il est difficile, du train, de juger des conditions géologiques d'un terrain et de sa qualité agricole. Toutefois, il reste certain que cette « *dehesa* », du sol de laquelle vivrait une province entière, devrait produire autre chose que des yeuses, des chênes-liège et des pâturages naturels. Le poète

se complaira au spectacle de ces arbres centenaires, sous l'ombre ténue desquels vaguent des bouvillons, des porcs et des brebis, et il évoquera les jambons de Montánchez, si chers à Charles-Quint dans sa solitude de Yuste...., à moins que, plus « idéaliste », il ne se remémore ses « classiques » : Sénèque, *Epître à Lucil.*, 41, et Pline *H. N.*, 12 — 2, où ce qui est dit sur l'impression religieuse que donnent les bois s'applique si parfaitement ici. Le botaniste s'intéressera à cette riche flore désertique, depuis l'*asphodelus ramosus* — qui, avec son panache blanc verdâtre, rappelle la riante fiction antique des morts bienheureux, — jusqu'à l'*erica australis*, l'*atropa mandragora*, le *doronium plantagineum*, le *labellis sylvestris*, l'*arbutus unedo*, sans parler des thyms, des romarins et surtout des cistes surabondants. Mais, si les yeux sont ici en fête, la raison aussitôt s'oppose, alléguant l'absurdité, en notre âge de vie intense, de ces landes incultes, et elle refait le procès de ce régime espagnol anachronique, tolérant, voire favorisant, au profit de la paresse congénitale de quelque « *títulos* », la dépopulation de la patrie et souffrant, le sourire d'une routine centenaire aux lèvres, que dépérissent dans l'isolement des localités qui, depuis longtemps, devraient être devenues centres de vitalité et de prospérité nationales. Sillonner de voies ferrées les *latifundia*, les parceler démocratiquement, implanter des familles de colons, créer de toutes pièces des villages à travers le vide de ces solitudes, exciter le zèle des entrepreneurs publics et des « *contratistas* » de tout acabit : telle est la tâche que devraient, en Extrémadure comme en Andalousie, s'imposer les hommes de gouvernement, les politiciens de ce Madrid où tout se passe en palabres, où un programme succède à un programme, où les années s'écoulent sans résultats autres que des désillusions nouvelles à ajouter aux anciennes désillusions, pour renforcer l'universel et stérile pessimisme espagnol ! Et ce, aussi bien sous la domination des conservateurs que sous la domination des libéraux, car ce n'est pas cette année, hélas ! mais en 1911, qu'« *Azorín* » écrivait cette satire inconsciente de l'œuvre de son grand patron, D. Antonio Maura :

Car, à partir de ce jour, tout arrangement sera désormais impossible, tout relâchement, tout artifice ! Parce qu'alors sonnera l'heure de mort pour les éléments qui, dans le camp monarchique, vivent de l'artifice et du relâchement. Il n'y aura plus d'autres armes que la sincérité pour lutter contre cette opposition sincère, forte, intransigeante. Pour conquérir les masses populaires, ou ne point permettre à l'adversaire de les capter, il faudra être aussi sincère, aussi droit, aussi intègre que lui. Les combinaisons, les arrangements secrets ne serviront plus de rien, ni les conversations des couloirs de la Chambre, ni les faveurs ministérielles, ni les trucs de presse. Les monarchistes — tous, absolument tous, — devront

se défendre et lutter avec les armes mêmes dont on se servira contre eux celles de la sincérité et de l'énergie...

Depuis que ce motet a été chanté — dans l'*ABC* du 28 juillet 1911, p. 6 : *La sinceridad en política*, — combien de variantes n'en avons-nous pas enregistré, proférées par des lèvres moins imberbes que celles de ce gros garçon bien nourri, tel qu'apparaît M. J. Martinez Ruiz sur la photographie mise en tête de ses *Páginas Escogidas* en 1917, mais tout aussi convaincantes et augustes ! Et le résultat pratique, où le chercherions-nous ? Sans doute, il serait puéril de nier que l'Espagne ne soit secouée d'une grande angoisse de rénovation. Mais de quel côté vient-elle et qui s'acharne à l'étouffer ? Pour ce qui est plus spécialement du problème agraire, un ingénieur agronome, M. Emilio Vellando, est d'avis, dans *El Sol* du 9 mars 1919 (1), que la « formule parfaite » de sa solution tient dans cette seule phrase : « *Socialización de la tierra, administrada por los sindicatos.* » Cependant, nul n'oserait jamais soutenir que le gouvernement du retors avocat d'affaires que fut Maura conçoive sérieusement sous cet aspect « révolutionnaire », — parce que le ministère qu'il préside a partie liée avec toute l'oligarchie terrienne et le « caciquisme » d'Espagne, — le règlement de la question sociale dans la péninsule ibérique. En vérité, la morale de tout ce qui précède, nous la trouvons exposée dans la conclusion que M. F[ernando de los] R[ìos] U[rruti] donnait à son article : *Estudio para una reforma agraria*, dans ce même *Sol*, du 8 février 1919 (2).

Peut-être ne remet-on si longtemps l'étude de cette grande question nationale que pour, à la suite d'une si considérable attente, que les esprits des masses ouvrières se remplissent de colère et du désir de la vengeance, et alors la bonne volonté ne sera plus suffisante pour résoudre le problème....

D. Antonio Maura a écrit naguère — n'était-ce point en avril 1911 ? — dans le *prologue* à l'ouvrage en 3 volumes de son ancien compagnon d'Université, ex-Ambassadeur d'Espagne à Vienne, puis, successivement, à Londres et à Paris et, enfin, après des incidents

(1) *Supplément* au n° 461 (*Agricultura y Ganadería*), article : *El problema agrario.*

(2) *Supplément* au n° 432 (*Derecho y Legislación*), article analysant le travail de l'Italien G. Anelli au n° 4 (juillet-août) pour 1918 de *Il Filangieri*, et dont la *Revista de Derecho Privado* du 15 janvier 1919 avait donné un ample extrait, précédé d'un court préambule de M. Castan, où il est dit erronément que, lors du dernier Congrès socialiste de Madrid, « lorsqu'on discuta sur la question de savoir si la petite propriété était compatible avec le régime socialiste, l'antique autant que stérile opinion — basée sur la pure orthodoxie marxiste — qui repousse toute propriété, triompha. » Comme le fait remarquer M. F. R. U., c'est tout le contraire qui est arrivé et il en a été de même dans divers Congrès ouvriers, tenus dans les provinces espagnoles.

qui sont encore dans toutes les mémoires, à Rome, M. le marquis Wenceslao Ramirez de Villa-Urrutia, de l'Académie d'Histoire, une phrase qui, dès cette époque, nous frappa et qu'on trouvera à la p. XI du t. I de *Relaciones entre España é Inglaterra durante la Guerra de la Independencia*. M. Maura y déclare que les intellectuels espagnols de notre époque souffrent du même mal que ceux qui, à l'aube du siècle dernier, tentèrent d'orienter leur patrie dans les voies du modernisme et auxquels les réactionnaires infligèrent, pour cette raison, le sobriquet glorieux d' « *afrancesados* », ou : « *francisés* ». Et cette maladie consistait, selon lui, « à oublier que les peuples ne progressent ni ne prospèrent qu'en développant, épurant et éduquant leur intime, congénitale et caractéristique personnalité ». M. Maura aurait-il vraiment la prétention d'orienter présentement l'Espagne vers ses vraies destinées ? Nous nous permettons de l'engager humblement à relire, en la méditant, la dernière phrase de M. de Villa-Urrutia, p. 503 du t. III, — qui est de l'année fatidique 1914 — sur « l'inconscience de l'atavisme, livrée aux hasards du mauvais gouvernement... »

CAMILLE PITOLLET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

C.-W. Leadbeater : *Une Esquisse de la Théosophie ;* traduit de l'anglais par F. T. N. ; Publications Théosophiques. » »

Folklore.

P. Saintyves : *Rondes enfantines et Quêtes saisonnières : Les Liturgies populaires* ; Edition du Livre Mensuel. 5 »

Histoire

Bertrand Bareilles : *Le Rapport secret sur le Congrès de Berlin adressé à la Sublime Porte par Carathéodory Pacha, premier ministre plénipotentiaire ottoman ;* Bossard. 3 90

Littérature

Eugène Crespel : *Antigone*, de Sophocle, adaptation nouvelle en vers ; Imp. Centrale, Cherbourg. 3 »

Les Débuts de Dolikhos ou la Traite des Arts par un Papou ; s. n. d'édit. 2 50

G. de La Fouchardière : *Hors-d'œuvre ;* Payot. 4 50

Charles Morice : *Quincaille ;* Albert Messein. 3 50

Les Œuvres de Françoys Villon ; Collection Les Maîtres du Livre ; G. Crès et Cie. 14 »

L. Vincent : *Le Berry dans l'Œuvre de George Sand* ; Champion. (2 volumes). 25 »

L. Vincent : *George Sand et l'Amour* ; Champion. 4 50

L. Vincent : *La Langue et le style rustiques de George Sand dans les romans champêtres* ; Champion. 12 »

Oscar Wilde (Albert Savine *trad.*) : *La Maison de la Courtisane ;* P. V. Stock. 3 50

Musique

Hector Berlioz : *Le Musicien errant, 1842-1852.* Correspondance publiée par Julien Tiersot ; Calmann-Lévy. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Fernand Engerand : *Le Fer sur une frontière. La Politique métallurgique de l'Etat allemand* ; Avec un portrait et 3 cartes ; Bossard. 5 40

Capitaine Maurice Gagneur et Lieutenant Fourier : *Avec les Chars d'Assaut* ; Hachette et Cie. 3 50

J. Héthay : *Le Rôle de la cavalerie française à l'aile gauche de la première bataille de la Marne* ; Perrin. 3 50

D. de Lagardette : *Prisonnier civil* ; Bloud. » »

M. Laurentin : *Le Sang de la France* ; Bloud. 3 50

Pierre Mac Orlan : *La Fin : Souvenirs d'un correspondant aux armées en Allemagne* ; L'Edition Française illustrée. 3 »

Joannès Mignard : *Dans les Camps* ; Agence Bernard, Lyon... 3 »

Général Palat : *Les Batailles de Lorraine* (23 août-13 septembre 1914) ; Chapelot. 7 50

Ernest Robidet : *Croquis de Guerre* ; La Démocratie. 2 25

Dr G. Saint-Paul : *Le Médecin au feu.* I : *Le Médecin divisionnaire* ; Alcan. 3 50

Lieutenant-colonel de Thomasson : *Le Revers de 1914 et ses causes*, avec 3 croquis ; Berger-Levrault. 3 50

H. Vast : *Petite Histoire de la Grande Guerre* ; Delagrave. 5 »

Poésie

Pierre-Albert Birot : *La Joie des sept couleurs* ; Sic. 7 »

Pierre-Albert Birot : *Poèmes quotidiens* ; Sic. 5 »

Jean Codet : *Héros et Bandits* ; Eugène Figuière. 2 50

Ovide Darbrès ; *Fierté* : Lebègue et Cie. 2 »

Charles de Guerville : *L'Offrande à l'Amour* ; Ed. de la Revue des Indépendants. 4 »

Jean Hermanovits : *La Terre en Folie* : Société Française d'Imprimerie et de Librairie. 3 50

Louis N. Le Roux : *Viviane et Hermeland* ; Les Argonautes. 2 »

Mélot du Dy : *L'Idole portative* ; Ed., des Cahiers Indépendants, Bruxelles. 4 »

Léon Moussinac : *L'Echarpe dénouée* ; Maison Française d'Art et d'Edition. 4 »

Jacques Normand : *Les Drapeaux déployés* ; Calmann Lévy. 2 »

Marcel Paquot : *La Joie d'Aimer* ; Edition des Cahiers... » »

Dominique Sylvaire : *Son Ombre* ; *La Renaissance du Livre.* 5 »

M. Thiry : *Le Cœur et les Sens* ; Printing et Cie, Liége. » »

Politique

Ernest Daudet : *Soixante années du Règne des Romanoff* ; Hachette et Cie. 3 50

L. Dumont-Wilden : *Les Flamands et l'Allemagne* ; Bloud. 0 60

Raoul Labry : *L'Industrie russe et la Révolution* ; Payot. 4 50

Paul Verrier : *La Question du Slesvig* : Alcan. 1 50

Publications d'Art

Lettres de Paul Gauguin à Georges Daniel de Monfried. Précédées d'un hommage par Victor Ségalen. Avec 8 reprod. ; Crès. 5 »

Auguste Rodin : *Entretiens*, réunis par Paul Gsell : *L'Art* ; Grasset. 3 50

Questions juridiques

J. Labaurie : *L'Usurpation en matière littéraire et artistique* ; Boccard. » »

Paul Meunier : *Les Conseils de guerre ; les tribunaux militaires pendant la guerre* ; Ollendorff. 4 55

Questions médicales

Docteur Apert : *L'Hérédité morbide* ; Flammarion. 3 50

Questions militaires

Sir John French, Théodore Reinach trad. : *Rapports Officiels du Maréchal Sir John French* ; Berger-Levrault. 2 »

Raymond Recouly : *Foch, le vainqueur de la guerre* ; Hachette et Cie. 4 50

Roman

René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé* ; Calmann-Lévy. 3 50

Henry Bordeaux : *Une Honnête Femme* ; Boccard. 4 55

Henri Davignon : *Jan Swalue* ; Plon. 3 50

André Dollé : *Les Ronds-de-cuir bleu horizon* ; Albin Michel. 4 50

Maurice Duplay : *Le Page de Mme de Foncine* ; La Renaissance du Livre. 3 50

J. Galzy : *La Femme chez les garçons* ; Payot. 4 50

André Godard : *Le Fléau* ; Perrin. 3. 50

Dr Lucien Graux : *Les Yeux du mort*. Lettre-préface du général de Maudhuy. Illust. de A. Galland ; Edit. franç. illustrée. 4 50

Edmond Jaloux : *Les Amours perdues* ; Stock. 3 50

Georges Mareschal de Bièvre : *Aphrodite couronnée* ; Grasset. 3 50

Marc Sangnier : *Le Val-Noir* ; La Démocratie. 3 »

Raoul Stoupan : *Contes de l'arrière* ; Maison Française d'Art et d'Edition. 4 »

Pierre Valdagne : *Ce que craignait Victor Fournette* ; Flammarion. 3 50

Sciences

Charles Richet : *La Sélection humaine*; Alcan. 6 »

Sociologie

Edouard Amanieux : *L'Armature sociale* ; Albin Michel. 4 50

Georges Deherme : *Les Forces à régler* ; *L'Argent et la Richesse* ; Grasset. 3 50

Justin : *M. Lebureau et M. Leparlement* ; Bossard. 1 80

Jean Sokori : *Le Retour des Pauvres* ; Stock. 3 »

Dr Toulouse : *Comment utiliser la guerre* ; La Renaissance du Livre. 5 »

X : *Essai sur la politique douanière de la France* ; Payot. 4 50

Théâtre

Pierre-Albert Birot : *Larountala*, polydrame en 2 parties ; Sic. 7 »

Anthelme Grivet : *Néron*, drame en 4 actes, en vers ; Perrin. 2 50

Herbert Trench : *Napoléon* ; Oxford University Press, London. » »

Varia

Tony Catta : *Yves de Joannis*, 1893-1914. Avec un portrait ; Plon. 4 50

Léonard Rosenthal : *Au Royaume de la perle* ; Payot. 5 »

Voyages

Les Guides Bleus, série illustrée : *Les Châteaux de la Loire* ; *Orléanais, Blésois, Touraine, Anjou*. 17 plans, 162 gravures ; Hachette. 5 »

Guides Joanne : *La Normandie*, préface de H. Prentout, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Caen ; Hachette et Cie. 10 »

Emile Jahandiez : *Les Iles d'Hyères* ; Ed. du Livre Mensuel... 5 »

Archéologie

Jacques Meurgey : *Les Anciens Symboles héraldiques des Villes de France* : *Verdun* ; Champion 4 »

Sous la Direction de Jorge Encico ; Texte de D. Manuel Roméro de Terreros : *Les Résidences coloniales de Mexico*. Texte espagnol, français et anglais ; 84 illustrations. Monografias mexicanas de arte, publiées par la Direction Générale des Beaux-Arts. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Les armes de M. Clemenceau. — Maurice Maindron et la démolition des fortifications. — Emile Zola et la grève des transports. — L'escarpolette de la Manufacture de Beauvais. — Les origines de Sambre-et-Meuse. — Le syndicat des journalistes. — Les noyades bolchévistes d'Odessa. — A propos de Toqué. — Les paradis des voleurs.

Prix littéraires. — L'Académie française a décerné, le 19 juin dernier, le Grand prix de la littérature (10.000 francs) à MM. Jérôme et Jean Tharaud, pour l'ensemble de leur œuvre et le prix du Roman (5.000 francs) à M. Pierre Benoît, pour son roman *L'Atlantide*.

Les 10.000 francs du prix Gobert ont été répartis ainsi : 9.000 francs à M. Maurice Marion, auteur d'une étude sur *Les Finances de la France depuis 1715*, et 1.000 francs à M. Louis Batiffol, auteur des *Républiques alsaciennes*.

§

Les armes de M. Clemenceau. — Le ministère des Affaires Etrangères, après avoir réglé tous les détails du protocole de la signature des traités de paix, invita officiellement les délégués à la Conférence de la Paix à fournir un spécimen de leur signature et leur sceau personnel.

Aussitôt on fit remarquer que bon nombre de délégués seraient fort en peine pour répondre à la seconde de ces invitations, — à moins de recourir à un héraldiste pour la confection hâtive d'un blason de circonstance.

Et l'on rappela qu'en pareille occurrence, lors de l'armistice à Versailles, le 28 janvier 1871, Jules Favre, pris au dépourvu, sortit de son gousset une bague qui lui avait été offerte par Naundorff, en reconnaissance du procès qu'il avait plaidé pour lui, et qu'il apposa le cachet du pseudo Louis XVII sur le document officiel.

S'il est vrai que presque tous les plénipotentiaires ont dû se trouver placés entre l'alternative ou de choisir un sceau de fortune, ou de confesser leur impuissance à satisfaire à la requête du quai d'Orsay, il en est un au moins parmi eux qui a pu, s'il l'a désiré, envoyer en réponse un blason aristocratique : c'est M. Clemenceau.

Il lui fut loisible, en effet, de sceller le traité de Versailles des armes de sa famille, qui sont inscrites à l'armorial général, généralité de Poitiers, folio 1371, où elles sont ainsi décrites : « d'azur à un chapon d'or surmonté d'une clef d'argent ».

§

Maurice Maindron et la démolition des fortifications. — La démolition des fortifications provoque bien des projets de la part de l'édilité parisienne, les uns prévoyant la construction de maisons salubres à bon marché, les autres réservant de grands espaces libres sur toute la zone militaire désaffectée. Un journal du soir recueille à ce sujet les avis de nos conseillers municipaux : il n'y est question que d'œuvres philanthropiques, de lutte contre la tuberculose, de crise du logement, etc. En somme, le terrain des fortifications semble destiné à des expériences charitables sur des populations honnêtes et bien policées. Rien de plus louable.

Mais voilà qui semble contredire une singulière prophétie de Maurice Maindron à ce sujet.

L'auteur de *Monsieur de Clérambon* répondant, en 1902, à une enquête de la *Revue dorée* sur l'influence des courtisanes avait écrit cette phrase : « Je vous le dis en vérité : Quand on aura démoli les fortifications, Paris sera plus dangereux la nuit que les carrières de Montrouge sous Louis XV. Il appartiendra complètement aux courtisanes et aux bergers Pâris ».

Cette parole de l'atrabilaire écrivain avait été reproduite dans le nº 155 du *Mercure de France* en novembre 1902.

§

Emile Zola et la Grève des transports. — Nul n'ignore que les salles de la Bourse du Travail aussi bien que celles de la rue Grange-aux-Belles furent insuffisantes pour accueillir les trop nombreux grévistes parisiens. Sans être aucunement inquiétés par les pouvoirs publics ils s'en allèrent donc délibérer tantôt au bois de Boulogne, tantôt au bois de Vincennes. Et ce fut, pour les journalistes, une excellente occasion à prodiguer les développements lyriques. Ils n'y manquèrent point, surtout à propos des réunions de la Pentecôte. Le jour de chômage se confondant avec un jour férié, les orateurs furent envahis par un sentiment bucolique et, quand ils eurent fait acclamer la grève, ils renvoyèrent leurs auditeurs aux traditionnelles agapes familiales à l'ombre des taillis. Mais aucun d'eux n'eut une pensée pour Etienne Lantier, le héros de *Germinal*, le meneur des grévistes de Montsou. En conviant leurs camarades à prendre leurs décisions sous les arbres de Vincennes ou du Bois de Boulogne ils n'ont que mis en acte une imagination du grand romancier naturaliste. Et les reporters à court de copie auraient trouvé tout le nécessaire à leur compte rendu en démarquant tout simplement le fameux chapitre où l'on voit que, dans la clairière du Plan-des-Dames, « près de trois mille charbonniers étaient au rendez-vous, une foule grouillante, des hommes, des femmes, des enfants, emplissant peu à peu la clairière ; et des retardataires arrivaient toujours... »

Plus loin on lit :

«... il (Etienne) s'empara tout d'un coup de la foule, il monta sur un tronc d'arbre en criant :

— Camarades !.. camarades !.. »

Et rien ne s'oppose à ce que l'on continue, tant, à soixante ans de distance, les foules de travailleurs en grève sont pareilles à elles-mêmes. Et c'est pourquoi, sans doute, peu de lecteurs se seraient aperçus du plagiat.

§

L'escarpolette de la Manufacture de Beauvais. — Parlant, dans le Journal *l'Avenir*, de l'état de la manufacture de Beauvais lorsqu'il y fut nommé administrateur, M. Jean Ajalbert nous disait dernièrement l'indifférence lamentable de l'Etat vis-à-vis de cet établissement. C'est ainsi que les artistes tapissiers ont des salaires que n'accepterait aucun balayeur, syndiqué ou non. Ils débutent, « artistes », à 1600 francs par an et n'atteignent que tardivement le maximum : 3000 francs. Ceci est plutôt affligeant. Mais il y a la note comique.

La cour intérieure de la manufacture n'était plus, voici quelques années, qu'un fouillis d'arbres obstruant les salles vitrées d'obscurs feuillages à l'ombre compacte : des néfliers en plein rapport, des noisetiers abondants,

des pruniers, des groseillers, bref toute une végétation peu fréquente au « bouquet de Beauvais » du XVIIIe et dont on faisait valoir l'agrément secret pour l'administrateur...

« J'oubliais, ajoute M. Ajalbert, une rustique escarpolette accrochée à un sycomore, auprès de laquelle, mystérieusement, on me glissa à l'oreille : « *Et puis, on n'est pas vu* ! »

Malgré cette garantie de discrétion, M. Ajalbert refusait de se laisser balancer sur l'escarpolette ; à dater de ce jour l'ère de la balançoire était close à Beauvais.

Par contre on s'efforce actuellement de redonner à la manufacture son rayonnement ancien par de belles fêtes.

Une exposition de tapisseries d'autrefois se distribue en six parties à la manufacture, à l'hôtel de ville, à la cathédrale, à la chambre de commerce, à la préfecture, au musée.

Il fut un temps où les produits de la manufacture de l'Oise étaient, avec ceux des Gobelins et de Sèvres, exposés tous les deux ans au Louvre, le 1er mai. Cette coutume tomba en désuétude sous le second Empire. N'y aurait-il pas lieu de la reprendre pour le plaisir des amateurs et pour l'émulation des artistes ?

§

Les origines de « Sambre-et-Meuse ». — On est aujourd'hui parfaitement documenté sur l'origine de la *Marseillaise*. Mais que sait-on de *Sambre-et-Meuse*, sa rivale, que ni la *Marche Lorraine*, ni même cette pauvre *Madelon* n'ont réussi à détrôner ? Quant au *Chant du Départ*, il trône toujours dans sa majesté un peu délaissée. Nous avons recueilli, sur le célèbre pas redoublé, à Pau même, divers renseignements authentiques, d'où il appert que *Sambre-et-Meuse* y fut composé sur un air de Robert Planquette et exécuté en 1879 par Rauski, sur la Haute Plante, devant la caserne Bernadotte.

Rauski était alors chef de musique au 18e d'infanterie et, à une réception d'officiers, au café Champagne, Place Royale, le commandant Perrin ayant chanté la chanson de Planquette, le colonel Millaud eut l'idée d'inviter Rauski à composer là-dessus un air militaire. Celui-ci accepta ce *challenge* et, très rapidement, écrivit son pas redoublé, où, dans la première partie, sur le chant de Planquette, il fit entrer le martellement des tambours et le mordant des clairons, en ajoutant le chant de basse final et composant de toute pièce le trio, ou deuxième partie.

Le général Ferron n'avait pas oublié l'œuvre, par lui entendue lorsqu'il commandait le XVIIIe corps à Bordeaux. Et c'est ainsi qu'ayant succédé à Boulanger comme ministre de la guerre, il décida que le pas redoublé de Rauski deviendrait défilé national de l'armée et que, depuis ce jour, il fut adopté par nos musiques militaires.

Quant à Rauski, il mourut subitement à Arcachon, où il dirigeait, ayant pris sa retraite, une musique. Son corps, ramené à Pau, est inhumé près de l'église, dans le cimetière de Jurançon. A quand, dans la cité de « *lou nouste Enric* », la stèle, la plaque, la rue Rauski? L'un, au moins, des trois attributs du souvenir s'impose, en l'honneur de ce Lorrain...

§

Le syndicat des Journalistes. — Il s'est constitué un syndicat de

journalistes, enfin sérieux, et dont les principaux membres ont été reçus par les représentants des directeurs auxquels ils ont soumis leurs revendications, dont la principale est le minimum des salaires de 600 francs par mois pour les rédacteurs. Ce chiffre ne paraîtra pas extraordinaire quand on saura que, dans les quotidiens du moins, il n'est pas un linotypiste qui ne gagne moins de trente-cinq francs par jour.

Evidemment, les prix d'aujourd'hui paraîtront énormes aux vieux journalistes qui ont travaillé pour moins de deux cents francs par mois dans les feuilles de jadis, mais les « jeunes » ne supporteraient pas les facéties ou les difficultés budgétaires qu'un Magnier, qu'un de La Valette imposaient à leurs collaborateurs.

M. de La Valette surtout fut un directeur délicieux. Il dirigeait en 1848 *l'Assemblée nationale*, et on lui présenta un jeune homme, que nous avons tous connu, M. Niel, qui signa dans le *Soleil* de charmants billets du pseudonyme de Forchères et qui est mort il y a trois ans.

— Combien voulez-vous gagner? demanda fort courtoisement M. de La Valette au jeune Niel.

— Mon Dieu! monsieur, mes prétentions sont modestes. J'arrive de province, j'ai dix-huit ans!

— Voulez-vous... mille francs par mois?

Niel fit un saut. Il n'en revenait point, comme on dit, poussa un : « Oh! » admiratif et répondit :

— Je crois bien, monsieur.

— C'est entendu. Vous ferez le compte rendu de l'Assemblée.

Et pendant six mois, il accomplit son travail sans d'ailleurs toucher un centime.

Au septième mois, le jeune Niel s'en fut trouver son directeur.

— Monsieur, vous m'aviez promis des appointements que...

— Que voulez-vous toucher?

— Mes prétentions restent modestes, mais je voudrais bien tout au moins le montant de mes six mois de travail.

Alors M. de La Valette sortit cinq francs de sa poche, les mit dans la main de son collaborateur audacieux avec ce mot charmant :

— Je ne vous donne pas vingt francs, car je serais désolé de vous humilier.

Dans ce temps-là, le syndicat n'existait point.

§

Les noyades bolchévistes d'Odessa. — On nous écrit :

9 juin 1919.

Monsieur le Directeur,

Plusieurs journaux ont rapporté, à propos des hécatombes bolchévistes, l'histoire de ce scaphandrier, qui, descendu, à la recherche d'un officier qu'on venait de jeter à la mer, aurait failli mourir d'épouvante au spectacle horrible de centaines de cadavres se tenant debout, les bras élevés, semblant s'être dressés de leur tombe pour implorer la pitié ou la vengeance. Dans le *Mercure* du 1er juin, on trouve un écho de cette description dans l'article de M. Jules de Gaultier qui parle des « sylves sous-marines de cadavres humains dressés et pressés et oscillant comme des algues ».

S'il n'est, hélas! pas douteux que les maîtres actuels de la Russie aient envoyé par le fond de la mer un nombre respectable de leurs contemporains, une telle

description, d'ailleurs au plus haut point dramatique, n'en est pas moins une légende.

Après la mort et dès que n'agissent plus les phénomènes passagers de la rigidité cadavérique, le cadavre obéit dans l'eau aux lois de la pesanteur et les parties les plus lourdes sont les plus basses. Le corps humain prend alors une attitude bien déterminée, plié en deux et la tête en bas. En admettant que les pieds soient fixés par un poids, le fait ne change rien à l'attitude générale du cadavre.

C'est là une notion élémentaire de médecine légale qui a son importance.

Veuillez agréer, etc....

UN MÉDECIN DE VOS ABONNÉS.

Le récit des scaphandriers et des cadavres au fond de la mer a été publié par M. Joseph Reinach dans *le Figaro* du 18 février (reproduit dans le *Mercure* du 16 mars, « les Journaux »).C'est une lettre reçue par lui d'un officier de marine. La lettre est certainement authentique. Le récit de l'officier de marine est-il exact et le fait qu'il rapporte est-il scientifiquement impossible?

Il est bien difficile en l'espèce d'être aussi formel. Il s'agit d'abord d'eau de mer et non d'eau douce, et les constatations de la médecine légale ne doivent pas être les mêmes pour ces deux milieux. Il y a d'autre part les courants sous-marins, puis le fait que la surface de l'eau était occupée par des cuirassés dont les puissantes hélices pouvaient provoquer des tourbillons capables de relever tous ces cadavres dans ces fonds de faibles profondeur. Enfin, les corps ont pu être envoyés en telle quantité par le fond et au même endroit que, serrés les uns contre les autres, ils n'ont pu obéir aux « lois de la pesanteur » et, soutenus, étayés les uns par les autres, ont pu créer cette « forêt de cadavres » décrite par le correspondant de M. Joseph Reinach.

§

A propos de Toqué. — La plupart des journaux ont cité cette phrase de l'interrogatoire de Toqué : « J'avais collaboré à divers journaux et revues : le *Soleil*, le *Mercure*, les *Hommes du Jour*, le *Bonnet Rouge*. »

Toqué n'a jamais collaboré au *Mercure de France*.

§

Les paradis des voleurs. — On vient de publier à Bologne un volume : *Dans le Royaume des voleurs*, qui donne sur le monde de la pègre des renseignements qui pourraient être utiles aux romanciers. Les voleurs de qualité *surfine*, si l'on peut ainsi s'exprimer, se trouvent en Italie, où ils ont la spécialité des vols sur la voie ferrée (7 millions et demi de francs environ ont été dérobés dans les trains) et de la fabrication de la fausse-monnaie et des faux billets de banque.

A New-York, le total des cambriolages se monte à 25 millions ; à Londres, à 20 millions ; à Berlin, 18 millions ; à Paris, les sommes dérobées ne sont pas très élevées ; nos cambrioleurs sont nombreux, puisqu'on signale, par an, près de 50.000 larcins, mais ce sont des « gagne-petit ».

Et le professeur Ottolenghi, qui dirige en Italie la police scientifique, citant des mots d'argot des « hors la loi », nous apprend qu'en Italie, ces messieurs appellent le Code d'un terme respectueux : le freno, le frein.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

LE CONFLIT DES CROYANCES ET LES MŒURS LITTÉRAIRES

DANS LA FRANCE D'AVANT-GUERRE

—

I. — LES DEUX « MYSTIQUES »

On a souvent insisté sur les antagonismes qui opposaient en France, avant la guerre, les partis, les classes, les conditions ; ils atteignaient dans notre pays une acuité qu'ils ne connaissaient pas ailleurs au même degré. Mais ce n'était pas là peut-être l'opposition fondamentale. Divisée dans sa politique, divisée dans ses mœurs, la France était plus profondément encore divisée dans ses croyances. C'est là qu'il fallait marquer la division essentielle, substantielle, dont les autres n'étaient que des modalités.

Pour le peuple français, peuple de guerres religieuses et politiques, peuple de révolutions, pour qui les questions sociales mêmes n'ont d'attrait que si à la conquête du bien-être s'ajoute surtout celle de la liberté ; pour ce peuple si passionnément religieux, même dans son irréligion, sauf chez ses gens d'affaires et ses sceptiques fatigués ; pour ce peuple excessif dans son catholicisme comme dans son rationalisme, qui n'a pu s'en tenir ni au protestantisme, ni au gallicanisme, ni aux contrats bâtards avec l'Eglise, et dont l'esprit de logique intransigeante frappe ou scandalise les étrangers ; pour ce peuple sur ce point ennemi, lui si raisonnable, du bon sens et du juste milieu, qui a sauté sans transition

des bûchers aux échafauds et de la dignité de fils chéri de l'Eglise à celle de nourricier des révolutions ; pour ce peuple enfin si profondément idéologue et idéaliste, car il est tous les deux, il n'y a rien de plus réel que les luttes de croyances, et toute son histoire en est pleine.

Et cette lutte était d'une simplicité, d'une nudité classique, qui se trouve être du même genre que la fameuse antithèse romantique. Le combat continuait entre les deux France : celle du plus ancien passé, qui avait été si grande et si forte; celle de la plus jeune tradition et du plus vaste avenir, qui était sortie d'une fulgurante révolution et cherchait encore, au milieu des tâtonnements, à préciser son génie. Ou, pour reprendre une opposition plus théologique — quoique un peu obscurcie par des controverses récentes — entre la France de l'antique *transcendance* et celle de la révolutionnaire *immanence* ; mieux encore entre celle du *théisme* et celle de l'*humanisme*, ou, comme disait Michelet, celle du *prométhéisme*.

Seulement, comme il arrive d'ordinaire dans les choses humaines, bien des végétations parasites recouvraient ces deux pôles de la pensée, et empêchaient d'en voir l'opposition loyale et féconde. Les croyances, comme les doctrines, s'étaient embourgeoisées. La poursuite des fins temporelles avait pris le pas sur la claire vision des intérêts spirituels ; l'impitoyable atmosphère du « monde moderne », avec sa critique subtile, son indifférence et son scepticisme, avait fait son travail de dissolution. Et chez ceux qui n'avaient pas été contaminés, qui voulaient conserver, intacte, l'intégrité de leur foi, cette foi s'entourait souvent de formes si hermétiques, de bizarreries si déconcertantes, qu'on se demandait si la franche révolte ne valait pas mieux qu'une orthodoxie aussi singulière. Toutes ces croyances étaient rongées de snobisme ou de littérature, émasculées par les salons ou déréglées par les cénacles ; les plus nobles restaient imprécises et hésitaient à aller jusqu'au bout de leurs principes. Voilà ce que l'on voyait.

Ce qu'on ne voyait pas était, là comme partout, plus général et plus terne. La masse de la nation observait fidèlement les coutumes et les rites, et suivait avec non moins de docilité les hommes politiques qui visaient à les abolir. On n'avait pas d'antipathie pour la religion, pas de sympathie pour l'Eglise. On

voulait de la religion pour les femmes et les enfants ; il en fallait encore dans l'éducation ; mais on ne pouvait souffrir l'intrusion du prêtre dans les choses politiques. On n'aimait pas le prosélytisme, quel qu'il fût. Ainsi, là comme partout, le peuple français était le peuple de tous les contrastes. Unanimement catholique, en apparence, comme unanimement républicain ; en réalité pas plus l'un que l'autre, ne sachant plus ce que c'est qu'être catholique et pas encore ce que c'est qu'être républicain, ce qui lui permettait d'admettre sans malices ces deux choses contradictoires. Un peuple passif, en religion comme en politique, catholique et ne pratiquant pas, religieux et anticlérical, respectueux et goguenard, engourdi dans la monotonie de ses pratiques ou la routine de ses affaires, et mené, ici par le prêtre, là par le politicien.

Et sur cet immense fond d'indifférence, qui semble contredire ce qui vient d'être affirmé du tempérament du peuple français, s'agitaient des oligarchies ou des clans entre qui, en effet, la lutte était vive, et qui pétrissaient cette matière. Une société ancienne, fortement organisée, qui voulait garder son prestige et sa force : l'Eglise ; un Etat plus récent, qui longtemps avait marché de pair avec l'Eglise et venait à peine de rompre avec elle, qui aurait dû incarner une philosophie toute différente, mais en fait n'était conçu le plus souvent, par ses partisans, que comme une contre-Eglise : tels étaient les adversaires. Et sur les croyances ou les philosophies, les intérêts temporels, qui tournaient en luttes politiques ce qui aurait dû n'être que combat spirituel. Voilà le cadre.

§

La France du passé, celle des Pascal, des Bossuet ou des de Maistre, on cherchait en vain ses représentants authentiques. Il y avait encore, certes, et même ils avaient une tendance à devenir plus nombreux, des défenseurs du catholicisme, mais les vrais catholiques on les aurait comptés. Le mysticisme se survivait dans quelques cloîtres et la sainteté dans quelques cures ; les évêques et les théologiens suivaient, avec une obéissance résignée ou heureuse, les instructions d'un pape avant tout désireux de maintenir la solidité de la doctrine traditionnelle, de la préserver des infiltrations modernistes ou démocratiques qui menaçaient de la ronger. La tentative

d'Alfred Loisy venait, comme il était inévitable, d'échouer définitivement. Mais on ne voyait plus de grand génie du catholicisme. Les plus éminents de ses défenseurs étaient presque des profanes, des admirateurs du dehors, moins touchés par son dogme que par sa discipline.

Depuis que Brunetière avait cessé de mettre au service de l'autoritarisme catholique, qui d'ailleurs l'avait brisé, son verbe impérieux, d'autres écrivains exploitaient l'esprit du catholicisme plutôt qu'ils ne s'en nourrissaient. Un Bourget, jadis si fin, le louait d'engourdir la pensée, de la prémunir contre l'esprit critique et la raison claire. Il développait à sa façon l'« abêtissez-vous ». Un Barrès, artiste émouvant, employait les accents parfois pathétiques d'une sensibilité toute romantique à vitupérer contre le romantisme et ses ancêtres les plus directs. Comme le somptueux pharisien dont il procédait si directement, il pleurait sur les ruines, sur la grande pitié des églises qui s'écroulaient, sur les sources de divin qu'il voyait sourdre dans tous les terrains et à toutes les couches de l'histoire, et qu'il chantait pêle-mêle. Tous ces écrivains révéraient l'Eglise, mais aucun n'avait ni la force de s'installer d'un coup, comme l'eût fait un Pascal, dans la vérité ascétique de ce catholicisme qu'ils efféminaient, ni celle de rompre avec une doctrine dont ils ne pouvaient reconnaître la *vérité* pour s'élancer courageusement dans un monde inconnu. Gémissements et hymnes, refus polis et cantiques, dérobades et eau bénite : ils en étaient tous là, ces littérateurs, qui ne voyaient dans la doctrine de la Vérité éternelle qu'une machine à rendre les hommes bien sages ou l'occasion de faire valoir leurs talents alambiqués. L'idée de vérité, la seule honnête, la seule qui vaille pour un croyant, leur était étrangère ; mais quelles belles variations on pouvait tirer des églises, et des prises de voile, et des thèmes traditionnels d'une foi qu'on n'épousait plus ! O âpre et sublime doctrine d'un Augustin ou d'un Pascal, vivifiante source de vie, vous étiez devenue matière à littérature !

Ou bien, quand le dogme n'était pas tourné, quand on ne rusait pas avec lui et qu'on tenait à l'affirmer hautement, franchement, l'évidence de l'archaïsme apparaissait, et, malgré tout, ces professions de foi n'apparaissaient que comme des exercices d'école. Il est toujours extrêmement délicat de son-

der les reins et d'incriminer les consciences ; peut-être cependant est-il permis de dire l'étrange impression que produisaient sur des esprits libres, détachés du catholicisme, mais en ayant gardé le respect, la laborieuse naïveté et l'esprit « franciscain » d'un Francis Jammes, ou le catholicisme hirsute, anarchique et hérétique d'un Péguy, encore que celui-ci fût d'une sève populaire beaucoup plus sincère et forte, et continuât directement les auteurs de mystères et les imagiers de cathédrales. Peut-être pourra-t-on dire aussi ce qu'il y avait d'irritant et de malsain dans le catholicisme d'un Claudel, sans qu'on veuille d'ailleurs ici apprécier son style. La question est plus haute : il y va de bien autre chose que de critique littéraire, il y va de l'essence et de la dignité d'une croyance. Gardons-nous, à ce point de vue, de reprocher à Claudel son intolérance. Qu'il vouât aux gémonies Voltaire, et Renan, et Michelet, et Hugo, « et tous les autres infâmes », c'était dans l'ordre, et cela pouvait passer, dans la déliquescence des mœurs littéraires, pour une marque de virilité. Un vrai catholique ne devrait pas sentir autrement, et de telles propositions ne peuvent étonner que ceux qui ne sont plus catholiques. Mais la foi de Claudel l'entraînait à des conceptions, comme celle de l'*Otage*, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles révoltent le sens moral et ne sont même pas orthodoxes. La croyance s'y relevait d'une pointe de sadisme, qui découvrait le littérateur impénitent.

A la vérité, les admirateurs les plus fanatiques de Claudel, comme ceux de Jammes ou de Péguy, n'étaient pas tous des catholiques. On assistait même à ce spectacle singulier, quoique à la réflexion assez logique, que les catholiques de croyance sincère, disciplinés par la doctrine et portant en tout le goût de l'ordre traditionnel, voyaient avec une sorte d'effarement ces professions de foi tumultueuses écrites dans une langue sibylline. Ils se réservaient, ils s'inquiétaient, ils attendaient que ces terribles néophytes fussent morts pour les proclamer grands, bien assurés alors de n'avoir plus à craindre leurs ruades. Bon nombre d'esprits ou de critiques « de gauche », au contraire, n'étant pas retenus par ces scrupules de formation, saisissaient l'occasion de paraître des esprits très libres en affectant d'aimer l'artiste par delà le croyant dont ils n'é-

pousaient pas la foi. Et ainsi ces écrivains n'étaient vraiment goûtés, en tant que tels, que par des lecteurs qui rejetaient la source essentielle de leur inspiration. L'Eglise, cependant, ne paraissait pas s'en émouvoir, et même ne laissait pas de s'enorgueillir de ces conquêtes, et pour ne pas contrister ses nouvelles ouailles elle passait condamnation sur leurs fantaisies théologiques et morales. Mais qu'était devenu dans tout cela le christianisme? Qu'était même devenu, comme le demandait à propos de Claudel un critique pourtant bienveillant, Daniel Halévy (1), le catholicisme d'un Bossuet ou celui d'un Veuillot? Hélas, une heure allait venir où la faillite du catholicisme, le triomphe de l'intérêt temporel de l'Eglise sur le principe surnaturel du christianisme, allait apparaître bien autrement irrémédiable... Toutes ces capitulations marquaient l'étiage où s'était abaissée une noble croyance, la triste déchéance d'une haute spiritualité.

•

La France nouvelle, la France de la Révolution, la France de l'immanence et de l'humanisme était-elle mieux partagée? Soyons justes : elle venait d'accomplir un effort admirable. Quoi qu'on pense de l'exploitation politique où elle s'était dégradée, ç'avait été une belle crise de conscience, une splendide affirmation de spiritualité que cette affaire Dreyfus, telle qu'elle avait été vécue, non par les malins qui en profitèrent, mais par les obscurs et les justes qui en souffrirent, même qui en moururent... En aucun pays du monde on n'aurait pu trouver une telle passion pour la justice, une telle victoire de l'esprit sur la matière ; le peuple, qui avait osé une telle révolution, restait digne, malgré ses faiblesses, de susciter l'admiration de l'univers ; un Michelet l'en eût salué d'un hymne brûlant. Et de même ç'avait été une nouveauté inouïe, une rupture hardie avec un long passé, que cette loi de Séparation, si longtemps appelée par d'illustres républicains qui ne la souhaitaient, semble-t-il, que platoniquement, enfin réalisée par des républicains dont on peut dire sans injure que leur tâche les dépassait infiniment. L'Etat, débarrassé de la protection séculaire de l'Eglise, la société civile enfin mise en face de soi, décidée à ne recevoir sa loi que de soi, à trouver

(1) *Quelques nouveaux maîtres.*

dans son propre génie toutes les croyances, toutes les institutions qui devaient la faire vivre, tous les liens coupés avec la tutrice jusque-là bienfaisante et impérieuse... un tel acte était d'une incalculable portée. La société civile émancipée serait-elle à la hauteur de son destin, saurait-elle réaliser tous les engagements tacites qu'elle prenait par cet acte même? La question était posée. On pouvait n'être pas satisfait des premières réalisations, de la politique parfois misérable qui avait suivi; mais il n'y avait plus à reculer. Par un acte prodigieux, qui participait de l'inconscience et de la passion plus que de la froide réflexion, la France révolutionnaire avait tout remis en question ; il fallait maintenant construire sur ce terrain déblayé.

Mais où étaient les architectes? on les cherchait. Si les docteurs du catholicisme défaillaient, il n'y avait pas davantage de docteurs de la révolution. On cherchait, en dehors d'un Jaurès, les héritiers des Michelet et des Proudhon. Etait-ce, parmi les aînés, un Anatole France? On le disait volontiers. Lui-même, qui ne fréquentait plus l'Académie (1), se prodiguait depuis l'Affaire dans les réunions publiques; il était le grand patron de la politique « de gauche », il n'avait pas plus hésité à préfacer les discours d'Emile Combes qu'à présider les réunions de Jaurès. Et certes, il n'est pas douteux que les convictions rationalistes ne fussent chez Anatole France très sincères et très solides. Ce sceptique avait la haine de tous les fanatismes, ce dilettante croyait vraiment que l'humanité marchait « vers les temps meilleurs », et les temps meilleurs étaient pour cet artiste ceux où des conditions de vie moins effroyables pour le plus grand nombre engendreraient tout naturellement une humanité moins laide. En ce sens, qui n'est pas négligeable, le socialisme du père de Jérôme Coignard n'était assurément pas feint.

Mais on sent ce qui lui manquait : peu de chose, qui est tout, la flamme et la foi active, la fusion dans la vie collective. Ce merveilleux écrivain, ce mainteneur de la langue française, n'avait rien d'un apôtre ou simplement d'un croyant. Il était un génie critique, un homme du dix-huitième siècle, qui avait foi dans la science et les transformations mécaniques plus que

(1) On sait qu'il y revint pendant la guerre, en témoignage d'union sacrée.

dans l'amélioration de l'âme humaine. Quand il se trouvait en présence d'un formidable enthousiasme individuel ou collectif, d'essence religieuse, Jeanne d'Arc, le peuple révolutionnaire, il analysait, et démontait; il ne se donnait pas. Et par la façon, historiquement ou intuitivement impeccable, dont il expliquait, du même coup il se détachait et glaçait.

Là était la faiblesse de cet admirable artiste, et ce qui l'empêchait d'être un conducteur ou un guide, ou simplement un foyer de vie. Ce n'est pas en continuant *seulement* Lucrèce, Voltaire et Renan qu'on peut bâtir une société durable. Ce n'est pas en continuant *seulement* les traditions critiques du dix-huitième siècle qu'on peut donner vie et lumière à la cité des « temps meilleurs ». Certes, il serait insensé de dénigrer le génie libérateur d'un Voltaire et de refuser de reconnaître ce qu'il y eut de positif dans sa haine vigoureuse contre tous les fanatismes. Mais enfin il a manqué à Voltaire cet ardent génie constructeur, cette flamme d'enthousiasme et de passion que l'on trouvait, mêlée d'ailleurs à tant d'éléments troubles et rétrogrades, chez Rousseau. Pareillement on eût en vain cherché chez un Anatole France une parcelle du délire sacré qui faisait la force et le rayonnement d'un Jaurès; et c'est pourquoi tel écrivain réactionnaire, comme M. Charles Maurras, qui ne cessait de harceler Jaurès de sa haine, ne s'en proclamait pas moins le disciple et l'admirateur fervent du maître de la *Rôtisserie*. Opposition secrète de deux génies, bien plus, de deux sensibilités. Car Jaurès, comme Rousseau, communiait malgré sa culture par toutes ses fibres avec le peuple, tandis qu'un Anatole France, semblable à Voltaire, malgré la hardiesse de sa pensée, ne communiait qu'avec l'idée schématique et abstraite que son intelligence se faisait du progrès. Il ne pouvait vivre et produire que dans cette civilisation qui le blessait, mais lui restait indispensable. Cet artiste érudit et délicat, dont toute l'œuvre était sensualité et volupté, était, avec un Jules Lemaître, la fleur la plus exquise et la plus vénéneuse qu'eût produite à la fin du dix-neuvième siècle la civilisation urbaine. Elle ne pouvait s'épanouir que dans cette civilisation, n'être respirée qu'en s'imprégnant d'elle. Un Anatole France, comme un grand seigneur du dix-huitième siècle, ne concevait aucune limite au luxe, aucun frein au plaisir, aucune atténuation à la délectable volupté. Or c'est un

problème, qui n'est pas encore résolu, de savoir comment on pourra faire vivre une société démocratique et socialiste en ne lui donnant pas d'autre loi que la recherche du plaisir.

Pareil reproche ne pouvait être fait à un maître plus jeune, qui venait d'écrire une grande œuvre. Romain Rolland n'enseignait pas le plaisir, ni le scepticisme. Jeune, il avait souffert du manque de directions. Il s'était détourné de ses aînés français, les Taine, les Renan, dont le pessimisme le glaçait, dont l'intellectualisme ne le nourrissait pas. Il avait demandé à des maîtres étrangers ce dont avait besoin son âme de musicien : à Wagner sa profondeur trouble, à Tolstoï, frère plus pur de Rousseau, son christianisme. Il s'était fait ainsi ce que Nietzsche voulait qu'on eût : une âme d'européen. Par delà cette discipline il était revenu à ce qu'il y a de plus généreux dans notre tradition française; il avait chanté tous les héroïsmes, celui de saint Louis comme celui de Danton, du peuple chrétien comme du peuple révolutionnaire, en même temps qu'il continuait à demander à ce qu'eut de meilleur la vieille Europe, un Beethoven, un Michel-Ange, des foyers d'enthousiasme et d'énergie. Ainsi préparé, il avait pu donner l'œuvre de toute sa vie, où il avait mis toutes ses fièvres, toutes ses tendresses et toutes ses cultures, le *Jean-Christophe*.

Romain Rolland donc enseignait des choses généreuses et fortifiantes; il chantait la liberté, l'héroïsme, le sacrifice; son idéalisme s'efforçait contre le matérialisme délétère où il avait trouvé l'Europe. Noble et admirable effort : pourquoi n'aboutissait-il pas? C'est qu'il lui manquait ce qu'il avait trop dédaigné chez nos maîtres à nous : la clarté, la décision, la forte systématisation intellectuelle. Il avait la chaleur du cœur, il lui manquait la discipline de l'esprit. Un Anatole France était une intelligence sans flamme, un Romain Rolland une flamme sans direction. Il est très légitime et très nécessaire de chercher partout des maîtres, ou des matériaux pour sa pensée : encore faut-il que ces matériaux ne restent pas à l'état brut, qu'on les organise en vue d'une fin. Cette fin intellectuelle déterminée, qui éclaire la route de l'activité morale, on ne la voyait pas chez Rolland. Il était au-dessus des partis, des écoles, des églises, comme il allait être plus tard au-dessus de la mêlée: bonne condition si l'on est à soi seul un univers,

mais si l'on manque à cette destinée? Que pensait-il du socialisme, de la démocratie, de la monarchie? On n'en savait rien au juste. Avait-il même une idée nette du droit, du droit révolutionnaire comme du droit de l'ancienne Europe? Il n'y paraissait pas. Ni les problèmes de la politique, ni ceux de l'économie ne l'intéressaient; ce sont problèmes précis qui exigent une action positive; Rolland ne connaissait que des aspirations ou des velléités. Et tout cela se fondait dans la grande onde inspiratrice qui pour Rolland comme pour ses maîtres allemands était la seule réalité et qu'il a magnifiquement célébrée, la musique...

Mais c'est ici peut-être sa suprême faiblesse, en même temps que le secret de son emprise sur les âmes. La musique dissout les assises de la vie; les systèmes sévères, les constructions de la pensée, les concepts bien arrêtés, tout cela s'oublie à son enchantement; elle échauffe ou déprime, transporte ou ravit, insinue dans l'âme une émotion sacrée et sublime, en quoi le monde s'évanouit. Elle n'est pas ouvrière de clarté et de droit; elle n'édifie pas. On serait ainsi tenté d'expliquer pourquoi, dans les jours qui suivirent, Romain Rolland fut si tristement inférieur à ce qu'on attendait de lui. Mais tous les musiciens ne tombaient pas d'accord que Rolland en fût vraiment un; et n'est-ce pas calomnier la musique?

II. — DE MAURRAS A PÉGUY

Dans cette génération encore jeune, qui s'avançait ainsi, avant la guerre, sans idées directrices précises, sans anticipations suffisantes de l'avenir, il y avait cependant deux hommes qui incarnaient — qui auraient pu incarner, car la réalisation n'était pas entière — la France du passé et celle de l'avenir. Deux hommes par conséquent aussi dissemblables que possible, opposés à peu près en tout, mais qui frémissaient de la même passion, celle de sauver. Deux hommes qui souffraient également des misères du régime, de la décomposition de la société, mais qui cherchaient le remède en des directions radicalement opposées, et sur des plans très différents. Deux forces incomplètes, qui se heurtaient au temps sans vouloir pleinement le comprendre, et par là condamnées à ne pas agir pleinement sur lui : Charles Maurras, Charles Péguy.

De Maurras, en tant que politique, il a été traité ailleurs. Ne retenons ici que la portée proprement métaphysique de son œuvre. Elle repose sur une contradiction foncière et singulière.

Par l'esprit général de sa philosophie, par la tournure de sa pensée, résolument fermée à tout surnaturel et à toute transcendance, Maurras était — eût dû être — un des champions les plus systématiques de l'humanisme. Sa politique était exclusivement temporelle, elle ne se réclamait que de la raison et de l'expérience ; un « empirisme organisateur » ne saurait s'autoriser d'aucune lumière venue d'en haut. S'il se rencontrait avec les docteurs de l'Eglise, il s'en réjouissait, mais il ne cherchait pas en eux d'abord ses références, et il ne les considérait que comme de bons annonciateurs d'une sagesse tout humaine. Bref, son athéisme tranquille n'éprouvait aucun penchant pour le mysticisme, quel qu'il fût ; et même, en bon contemporain de Phidias ou de Julien, l'auteur d'*Anthinéa* et du *Chemin de Paradis* avait horreur du christianisme, entendons du christianisme pur, évangélique, de celui qui n'est pas filtré par la discipline catholique. Son goût de la volupté s'insurgeait contre l'ascétisme des disciples du Christ ; la netteté tranchante de sa pensée éprouvait comme une nausée devant le vague et la fluidité des rêveries vers l'infini. Sa haine contre Rousseau était surtout celle d'un positiviste contre le dernier doctrinaire chrétien.

Et d'autre part cet empirique, si naturellement à sa place parmi les fidèles de l'humanisme, avait comme ennemis presque tous les partisans de la nouvelle foi, et il se mettait résolument au service de l'ancienne ! Comment expliquer un si extraordinaire renversement des rôles ? On en voit bien les raisons, tout humaines. Maurras croyait que l'expérience politique conduit à la monarchie, et comme la monarchie, en France, est historiquement liée à l'Église catholique, il était conduit à défendre l'Eglise. La discipline de l'État lui paraissait résider dans une hiérarchie rigoureuse ; de cette hiérarchie il ne voyait pas de réalisation plus parfaite que celle de l'Eglise : raison suffisante pour façonner l'État à l'image de l'Eglise. Cette concordance satisfaisait sa raison. La discipline de l'Eglise, purifiant et contenant le mysticisme chrétien, lui semblait continuer directement l'œuvre de la pensée hellénique

et de la politique romaine, qui avaient discipliné et rendu impuissants les mysticismes orientaux. La raison catholique continuait la raison grecque; elle était comme elle un anneau de la chaîne éternelle. Voilà pourquoi cet humaniste, comme d'autres « catholiques athées », se mettait si décidément au service du théïsme.

Mais on voit le point faible du système. Quoi que puisse penser un réaliste qui ne s'intéresse qu'aux faits, et qui ne se soucie pas de la vérité dogmatique des croyances, celle-ci finit toujours par prendre sa revanche des mépris qu'on lui oppose. Entre une mystique et une politique — bien qu'il soit entendu, depuis la séparation du spirituel et du temporel, qu'elles peuvent rester indépendantes l'une de l'autre — il doit y avoir harmonie, non contradiction interne. En cas de contradiction, le spirituel finit toujours, si on le maintient au premier plan, par l'emporter. Les catholiques du *Sillon* voulaient tenir la gageure de souder une discipline politique démocratique à une discipline religieuse transcendante. Bien qu'ils en eussent strictement le droit, l'Eglise l'emporta; ils furent condamnés et se soumirent. En sens inverse, les royalistes athées de l'*Action française* prétendaient dissocier une discipline politique monarchiste d'une métaphysique transcendante qui seule lui donnait une justification mystique : une telle tentative nourrissait en elle le ver rongeur. L'immanence, l'humanisme engendrent nécessairement, dans son développement logique, une discipline démocratique, fondée sur l'existence virtuelle ou réelle de la raison chez tous les membres du corps social, qui de ce seul fait sont citoyens. Dès qu'on veut instituer une discipline d'Eglise, qui sépare les humains en brebis et pasteurs, c'est dans l'ordre du transcendant, dans la révélation surnaturelle qu'on trouvera la seule justification immuable de l'Autorité. L'inéluctable question de la *Vérité* métaphysique domine tout.

Pour avoir, en positiviste un peu court, méprisé ou ignoré cette vérité; pour n'avoir pas cherché à compléter, comme faisaient d'autres conservateurs plus logiques, la discipline de la pensée et de la cité par la discipline de la croyance; pour avoir traité, comme un bon disciple de Machiavel, le spirituel et la mystique en choses purement temporelles, un Maurras se condamnait à éloigner de lui les éléments les plus vraiment

spirituels des deux ordres. D'une part, si nombre de catholiques, en reconnaissance des hommages que rendait le théoricien de l'*Action française* à l'Eglise, passaient condamnation sur son athéisme, les chrétiens les plus fervents, même parmi les catholiques, avaient de l'aversion pour une doctrine qui donnait de la vérité révélée une justification purement humaine. Et d'autre part les fidèles de l'humanisme, qui éprouvaient le même besoin d'ordre, de clarté, de discipline rationnelle que l'auteur de l'*Enquête sur la monarchie*, ne fermaient pas les yeux sur le fait historique désormais inéluctable de la démocratie, et cherchaient un ordre politique et social qui la réglât, non qui la supprimât. Entre ces deux partis extrêmes, et seuls logiques, le doctrinaire de la monarchie athée, malgré sa merveilleuse activité et le cortège d'admirateurs fanatiques que suscite toujours une vigoureuse personnalité, s'interdisait toute large action d'avenir. Sa doctrine restait celle d'une élite dégoûtée, elle ne pouvait gagner le peuple.

§

Pour sentir ce qui manquait à Maurras il suffisait — spectacle plus instructif que tous les raisonnements — de considérer Péguy. Celui-là était bien du peuple. Il en était par toutes ses racines, par ses vertus et par ses excès. Il était le peuple indompté, qui ne consent à se laisser brider par aucun joug, qui ne supporte aucune tyrannie. Il était le peuple républicain, le peuple libertaire, le peuple révolutionnaire, toujours prêt à prendre la pique ou le fusil et à monter sur les barricades, pour peu qu'on fasse mine de ne pas le traiter avec la déférence qu'il a conscience qu'on lui doit. Il était le peuple français : par là il était d'une autre espèce que Maurras. Et il avait aussi une vue bien plus large, et bien plus exacte des vraies difficultés. L'ennemi, pour lui, ce n'était pas seulement la démocratie, système politique qui, en tant que système, le laissait indifférent, aussi indifférent que la monarchie ; ce n'était pas non plus le seul État, bien que, pressentant là un adversaire plus direct, et comme plus personnel, Péguy commençât déjà à s'acharner. L'ennemi, c'était ce qu'il appelait, d'une expression plus mythique et plus globale, le « monde moderne ».

Le monde moderne... Pendant plus de dix ans les abonnés

restreints et fidèles de ces livrets blancs ou jaunes, soigneusement imprimés, fignolés jusqu'à la manie, qui s'appelaient les *Cahiers de la Quinzaine*, ont attendu périodiquement, avec une sorte de fièvre où l'irritation d'avance escomptée restait un plaisir, ces réquisitoires massifs, diffus, souvent sans justice, intolérables, passionnants, dont il n'est pas ici question d'apprécier la manière, contre cet ennemi personnel du maître de la maison. Le monde moderne, pour Péguy, c'était un monstre informe, sous le nom duquel il confondait, pour les vouer à la même exécration, bien des choses qu'unissent, en effet, de secrètes affinités logiques; qui sont, au moins en apparence, du même ordre. C'était la technique et c'était l'industrie, l'intellectualisme et la démocratie, le monde des machines, des urnes et des fiches. C'était, écrasés sous le même anathème, les écoles, les laboratoires, la Sorbonne, les comités électoraux, les partis, les banques, tous les états-majors et toutes les églises. C'était tout ce qui, suivant la définition antique, se pèse, se compte et se mesure; ce que le maître direct de Péguy, Bergson, avait appelé le monde de l'intelligence discursive et de la matière ; et ce qu'un essayiste profond, Guglielmo Ferrero, a, depuis, nommé le domaine de la *quantité*, dont il s'est demandé s'il n'étoufferait pas la divine *qualité*. Vue autrement large qu'un simple problème politique. La *qualité* réussira-t-elle à dominer les nouvelles formes de barbarie que l'industrie moderne a déchaînées ? C'est le problème le plus angoissant d'aujourd'hui. La gloire d'un Péguy est de l'avoir posé.

L'a-t-il résolu ? Que l'on aimerait à répondre oui ! Que l'on aimerait à dresser, en face de la France du passé, la fière image, bien en pied, de la France de l'avenir ! Cette joie nous sera refusée. Péguy n'était pas plus ce que la nouvelle France aurait dû être que Maurras n'était l'ancienne. Ces deux hommes si différents manquaient chacun à son destin ; ni l'un ni l'autre n'incarnait pleinement son *idée*.

Péguy voyait bien le problème : sauver la qualité des étreintes toujours plus pesantes de la quantité, l'esprit de la matière ; mais il n'a pas vu, — forçant en cela la pensée beaucoup plus prudente de Bergson, — que la qualité elle-même ne peut être sauvée qu'en s'insérant en quelque mesure dans la quantité ;

que celle-ci exprime et porte en même temps qu'elle menace. Certes, cette insertion n'est pas parfaite. Les effusions qualitatives ne peuvent passer dans l'ordre de la quantité qu'en abandonnant le plus original d'elles-mêmes, comme la pensée qui s'analyse dans le langage. L'opération est pourtant nécessaire ; faute de s'y résoudre, les rêves les plus hauts ne sont même pas soupçonnés, les espoirs les plus généreux ne prennent pas le chemin même d'une chétive réalisation.

Ainsi parle l'homme de mesure et de raison. Ainsi parlait un Maurras, qui, lui, ne concevait la qualité que dans l'art et répudiait la mystique. Ainsi parlait même un Pascal, qui savait que l'union du spirituel et du temporel est la condition misérable de notre nature mortelle, et qu'on risque de faire la bête en voulant n'être que l'ange. Mais le libertaire Péguy, ennemi de toute limite, n'était pas un homme de mesure et de raison. Dans son amour frénétique de la liberté, de la mystique, de l'esprit pur de toute entrave, il ne voulait pas voir les conditions temporelles de réalisation de l'idéal et les obligations de toute vie sociale. Il n'admettait pas que la pensée, si elle veut se plier à une discipline et se rendre communicable, doit nécessairement prendre pour guide la raison ; que la liberté ne peut prendre corps que dans une organisation, la croyance dans une église, la mystique dans une politique. De ces nécessités sociales, Péguy ne voulait voir que les inévitables dégradations, et il fonçait dessus. De quelle pluie d'anathèmes n'accablait-il pas les esprits gris, ternes, moyens, les fonctionnaires, les sorbonnards, bref les suppôts du « monde moderne » qui, par probité intellectuelle, — où il découvrait les plus noirs desseins, — se refusaient à simplifier à ce point la vie de l'esprit et des sociétés ! Beaux mouvements, matière à superbes développements : que pouvaient-ils créer ? surtout, que pouvaient-ils faire durer ?

Jugement peut-être trop absolu, on trouverait dans Péguy des indications contraires. Il accordait parfois que la politique est nécessaire et légitime, à condition qu'elle ne fasse pas oublier la mystique. Il écrivait très bien, en lettres grasses, dans *Notre Jeunesse :* « L'essentiel est que dans chaque ordre, dans chaque système, la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance. » Mais cette concession toute superficielle, faite du bout des lèvres, ne l'in-

téressait pas ; il donnait à entendre ensuite que toute politique dévore nécessairement toute mystique, et c'était un beau massacre. Ainsi, des deux devoirs qui s'imposent au croyant désireux d'être un homme d'action : d'abord avoir une foi, puis accepter les conditions d'insertion de cette foi dans la pratique, Péguy ne voyait, ne voulait voir que le premier ; tout ce qui touchait au second lui paraissait une corruption.

Ou bien, quand il avait confiance en des hommes politiques, c'était précisément en ceux qui semblaient le plus étrangers à toute espèce de mystique, qui étaient des administrateurs, des praticiens purs : un Alexandre Millerand. Dès que les politiques n'avaient pas entièrement oublié la mystique, ils lui paraissaient la trahir en voulant la réaliser, et il retrouvait toutes ses colères : d'où sa haine contre Jaurès. Par là, Péguy se trouvait voisin de Maurras, de si loin qu'ils vinssent d'autre part. Maurras aussi aimait les politiques républicains dans la mesure où ils avaient cessé d'affirmer leur foi républicaine, où il eussent fait d'excellents commis du roi, étrangers à tout idéal politique. Dès qu'ils affirmaient bien haut qu'ils ne renonçaient pas à leur idéal et qu'ils entendaient le faire passer dans les faits, la guerre au couteau recommençait. Un politique chrétien se refusait-il à oublier le christianisme? il fallait l'abattre, et Maurras dirigeait ses coups contre Sangnier. Un politique républicain représentait-il hautement le génie démocratique ? Jaurès était honni par Maurras comme par Péguy. Etrange fortune des polémiques. Péguy attaquait Jaurès par ce qu'il ne le trouvait pas assez républicain, et Maurras parce qu'il l'était trop. Mais Maurras ici voyait plus clair que Péguy.

§

Donc Péguy, pas plus que Rolland, ne se souciait de ce qu'un homme d'Etat, qui, lui, ne péchait pas par excès de mysticisme, a depuis appelé les « réalisations ». C'était la force de ces écrivains ; c'était aussi leur faiblesse, car toutes les réalités ne sont pas mystiques. Ils ne se souciaient pas non plus de bien élucider les concepts, de les creuser, d'en faire sortir toutes les conséquences logiques, n'ayant que mépris pour cette besogne analytique. Et cela les amenait à d'étranges classifications, car ils devaient, quoi qu'ils en eussent, et à peine de ne pas penser, classifier. Pour Péguy, par exemple, la révo-

lution, la république, — la république des « vieux républicains », — étaient choses d'« ancien régime » ; le nouveau, le « monde moderne » ne commençait qu'avec la démocratie, les premières institutions de la troisième république, le socialisme parlementaire. « La République était un certain système de gouvernement, ancien régime fondé sur l'honneur, et sur un certain honneur propre et un gouvernement ancienne France », est-il dit dans *Notre Jeunesse.*

On sursaute, on sent se brouiller les notions les plus fermes. La Révolution, la république, qui ont détruit l'ancien régime, choses d'ancien régime ? Demandez à Maurras, dont on éprouve ici l'utilité : il vous dira ce qu'était l'ancien régime, et quelle aberration intellectuelle il y a à faire rentrer dans sa définition, ce qui l'a détruit. Ou plutôt, sans même invoquer Maurras, qu'on s'adresse à un révolutionnaire, au révolutionnaire type, et par surcroît à un autre maître, — il le disait du moins, — de Péguy : P.-J. Proudhon. L'auteur de la *Justice* vous dira, avec netteté, rudesse et passion, que l'ancien régime est le système de la « transcendance » et de l' « Eglise », et que le nouveau, la république, est celui de la « Révolution », de l'« immanence ». Voilà l'opposition fondamentale, qui illumine tout, et que tous les efforts de dialectique ne peuvent résoudre en synthèse. On retrouve la vérité historique et logique.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à retenir de la distinction de Péguy ? Que non pas ! L'honneur, mot nouveau, et si émouvant ! C'était le point névralgique de Péguy. Pour lui, le monde moderne était sans honneur, il avilissait. « Le monde moderne avilit. C'est sa spécialité. » Et il avilissait, selon Péguy, précisément parce qu'il s'efforçait de traduire en quantité ce qu'il y a d'éternellement ineffable dans la qualité. Les « vitreux » et les « machinateurs », les « topographes » et les « lexicographes », et les socialistes et les démocrates sentaient alors le sifflement du fouet. Mais c'était un bel exercice, ce n'était pas une solution. Il n'y a rien d'avilissant à faire honnêtement son métier, à travailler dans un laboratoire ou un « séminaire » à l'avancement de la science, pourvu que cette science ne se mue pas en théologie. Péguy lui-même le savait bien, qui respectait la science et n'avait que le tort de travestir tous les universitaires en théologiens. Il n'y a rien d'avilissant non plus à voter, à « déposer son bulletin dans l'urne », qu'il s'agisse d'élire

un député ou un secrétaire de syndicat, pourvu qu'on ne croie pas, par cette procédure, résoudre toutes les difficultés et atteindre le sacré. Péguy le savait bien aussi, qui honorait les « vieux républicains » quand ils accomplissaient cette fonction avec un profond sérieux. Là était l'honneur propre de la démocratie : « un certain honneur propre », disait très bien Péguy, quitte à bafouer ce qu'il avait commencé par honorer. Mais si voter était honorable autrefois, pourquoi ne le serait-ce plus aujourd'hui? J'entends le vote en toute sincérité et pureté de conscience, exempt de compromissions et de tripotages, en tout honneur.

Car on ne peut concevoir qu'un régime, pas plus qu'un homme, puisse vivre sans honneur, pas plus qu'il ne peut vivre sans « vertu ». Seulement l'honneur change avec les ordres; il n'est pas le même dans la transcendance et dans l'immanence, dans la république et dans la monarchie. L'honneur, dans la transcendance consiste à être un fidèle sujet, à dompter les rébellions du sens propre, à suivre exactement la parole de Dieu et les ordres des autorités légitimes. L'honneur, dans l'immanence, et plus particulièrement dans la démocratie, consiste à être exactement un citoyen, un producteur, un homme; à en accomplir toutes les obligations ; à ne se refuser ni au droit ni au devoir, à maintenir sa dignité. L'avilissement, dans le premier cas, c'est la révolte ; dans le second, l'indifférence ou l'abdication.

Ainsi la distinction de l'ancien et du nouveau régime, essentielle chez Péguy et essentielle en effet, doit être entendue autrement qu'il ne la concevait. Elle est philosophique et logique plus encore qu'historique ; elle est celle de deux systèmes de pensée qui coexistent dans le temps, plutôt que de deux périodes qui se succèdent. Chaque système a son *idée*, son principe essentiel et les institutions qui le réalisent : bref, sa foi et ses rites, sa mystique et sa politique. Une telle opposition n'a pas commencé en 1881, ni même en 1789 : elle s'est fait jour avec le premier homme qui a rejeté le premier dieu. Aujourd'hui encore les deux systèmes sont en présence, et il se peut qu'ils le soient toujours, car il est possible que des âmes aient toujours besoin de Dieu, de même que d'autres n'en pourront jamais accepter l'idée. Seulement il reste vrai

que l'ancien régime politique était exactement accordé avec l'ancien ordre théologique, et que à depuis qu'on l'a rejeté, en France du moins, il faut reconstituer, pour soutenir le nouvel ordre politique, un nouveau système idéologique. C'est le sens de la révolution, mère de l'immanence et de l'humanisme.

Cet ordre nouveau, les révolutionnaires eux-mêmes ne l'ont pas toujours soupçonné ni vu tout de suite clairement, puisque, de la fantasmagorie de l'Etre suprême ou des mascarades de la Raison au catholicisme des démocrates chrétiens, ils se sont souvent ingéniés à concilier des inconciliables. Il faut arriver à l'auteur de la *Justice* pour voir le problème dans toute sa netteté. Mais enfin la logique est là, qui finira bien par l'emporter La tâche des penseurs d'aujourd'hui devrait être de continuer Proudhon, de contribuer à poser, dans toute sa dignité et sa beauté, ce système de l'*humanisme* qui est la loi du monde nouveau. Voilà ce qu'on attendait d'un Péguy, et ce à quoi il a manqué. Et pour lui la défaillance était plus grave, elle prenait figure d'un reniement...

C'est ici le point vraiment douloureux, le péché grave contre l'esprit. Péguy avait fait naître de si magnifiques espoirs! « A tous ceux et toutes celles qui auront vécu leur vie *humaine* », avait-il dit dans la dédicace de sa première *Jeanne;* et à chaque ligne de cette dédicace déjà maniérée et puissante le mot *humain* revenait, comme un refrain. Péguy s'annonçait comme un maître non de rationalisme — puisqu'on a fait un sort à ce malheureux mot, devenu inintelligible à force d'être défiguré, — mais d'humanisme intégral. L'humanisme, c'est-à-dire l'épanouissement de toutes les puissances de l'âme, des puissances d'invention comme de celles de discipline ; l'humanisme, qui crée dans la fièvre les religions, les philosophies, toutes les formes d'art, et qui devient ensuite assez clairvoyant pour reconnaître son ouvrage et expliquer la genèse de ses propres créations ; l'humanisme, modeste et fier, qui sait la faiblesse de l'homme parce qu'il connaît ses origines, mais le croit assez fort pour « porter humainement remède au mal universel humain » ; l'humanisme, âme du monde moderne... Un poète s'était levé pour le chanter.

Et soudain le poète défaillait. L'humanisme se renonçait, se muait en son contraire, en un surnaturalisme dont il avait commencé par expliquer la genèse tout humaine. L'immanence passait dans le camp de la transcendance, Péguy adorait ce qu'il avait brûlé. Il était devenu chrétien et catholique. Et il était devenu, non un admirateur du christianisme et du catholicisme, ce que se refusent seuls à être historiquement quelques sectaires d'esprit borné, mais un croyant, un fervent de la transcendance. Que le héraut de l'humanisme en vînt à rejeter hors de l'humanité des forces qu'il avait d'abord enseigné à situer en elle ; qu'il doutât de cette nature humaine et la déclarât incapable de se sauver par ses seules forces, après lui avoir fait si expressément confiance, cette conversion certes restait respectable — comme sont respectables tous les enfantements sincères et mystérieux de l'esprit, — mais qu'elle était amère !

Si dure qu'elle fût, il fallait l'accepter. Une conversion est une conversion, une coupure une coupure, une révolution une révolution. Le coup assomme, mais on fait front. Et on recommence dans l'ordre nouveau. On a nié la coupure dans l'œuvre de Péguy. Son biographe et son ami, Daniel Halévy, qui avait d'abord parlé de conversion, s'est repris, et a écrit *promotion*. Et il est bien vrai que le caractère de Péguy n'avait pas changé, qu'il restait d'un bloc, d'un seul tenant, que son christianisme était plus révolutionnaire qu'évangélique, et que son catholicisme était tout chargé d'hérésie. Mais les oppositions, si on ne les voit pas, en sont-elles moins des oppositions ? Ne nous dupons pas. Promotion implique continuité, changement de degré, non de nature, évolution *dans le même ordre*. Il y a promotion entre la raison humaine et une mystique humainement conçue comme dépassant la raison ; il n'y a pas promotion, il y a coupure et déchirement entre la raison et une mystique qu'on déclare tenir d'une *autre source* que la nature humaine. Il y a promotion entre tous les degrés de l'immanence, comme entre tous les degrés de la transcendance, mais non entre l'immanence et la trancendance ; un abîme les sépare. Il y a promotion entre toutes les inventions, toutes les créations du génie humain, quand on les considère comme telles, mais non entre ce que crée le génie humain et ce qui est affirmé lui venir d'ailleurs. Bref il ne peut y avoir

aucune continuité entre deux principes qui s'opposent aussi radicalement que l'humanisme ou le surnaturalisme, exactement compris. Aucun pont, aucune échelle de Jacob ne peut les relier...

Ainsi donc Péguy manquait à sa mission. Il méconnaissait l'âme du monde moderne, parce qu'il ne voulait pas reconnaître à quel prix, par quelles institutions, au besoin par quels mécanismes cette âme doit s'exprimer. Après avoir fièrement proclamé, dès ses premières lignes, que l'humanité se sauverait elle-même, il en était arrivé à chercher dans le contraire de l'humanisme le salut des hommes et de la cité. Il se renonçait... Ah ! que cette conversion fût explicable humainement, qui ne l'accorderait ? Il faut avoir brûlé de la même flamme que Péguy, avoir vu ce qu'étaient devenus, dans la pratique, ces hauts principes de spiritualité, le républicanisme, le socialisme, le dreyfusisme, pour comprendre son écœurement. Je ne dis pas pour partager ses haines, pour approuver ses jugements sur les hommes qu'il a nommément frappés : il a été, presque toujours, sans justesse et sans justice. L'absolu de ses exigences l'empêchait de rien pardonner aux contingences de l'action, et il semble qu'il en ait souffert lui-même. Mais cette triste vision de l'abaissement des caractères, cette vision d'une société où triomphent trop souvent de la solidité timide ou dédaigneuse les plus malins ou les plus médiocres, qui osera dire qu'elle est fausse ? Qu'il soit aimé pour sa pure tristesse, dit Daniel Halévy, et plaint pour l'autre ! qui n'accéderait à ce vœu ? Mais quoi ! les démocrates et les « humanistes » ont-ils seuls le privilège de compter parmi eux des défaillants et des corrompus ? La clairvoyance de Péguy se fût vite aperçue du contraire ; il commençait déjà à ne pas ménager ses nouveaux amis. Et la petitesse ou la faiblesse des ouvriers n'empêche pas la grandeur de l'œuvre ; l'imperfection de l'instrument n'est pas une raison suffisante pour le jeter, encore moins une raison de tout briser. Le manque de raison, l'infidélité à la première mystique reviennent au cœur. C'était une grande tristesse que ce renoncement, quand on avait tant espéré...

Mais qu'importent devant la mort ces réserves pourtant nécessaires ? Péguy n'a pas trouvé le secret du monde mo-

derne ; sa solution est débile et sa rétractation décevante. Et ses pamphlets ne valent que par la souffrance qu'ils décèlent. Mais il est impossible de n'être pas touché par la noble passion qui frémit dans cette œuvre, le désir de *sauver*. Et il a donné sa vie pour une œuvre de salut où chacun peut le suivre et l'envier, il est mort pour sauver la dignité du patriote et du citoyen. Le patriotisme, le sacrifice, la mort pour son pays, dans une juste guerre : ici toute discussion est dépassée. Que leurs voix vinssent de l'immensité d'en haut ou de celle de leur cœur, une Geneviève, une Jeanne, — la Jeanne du premier in-octavo comme celle des *Mystères*, — et les volontaires de l'an II, et les vieux grognards et les jeunes conscrits de Napoléon, les héros de Péguy, comme ceux de Hugo, ont sauvé leur pays ou ils ont sauvé l'honneur. Cela suffit, ils sont sanctifiés, et nous écoutons tous les hymnes. Par là Péguy demeure et vit. Ce disciple de Michelet prend place dans la grande tradition française, dans la lignée de ceux qui sont étrangement remués par le rôle spirituel de notre pays, quelque mission qu'ils lui imposent. Une agression allait venir, qu'il prévoyait, et qui réalisait, celle-là, d'une façon effroyable, l'idée qu'il se faisait du monde moderne, la préparation technique la plus poussée mise au service de la plus sombre barbarie de pensée. La vague est venue, elle l'a submergé, avec tant d'autres, et devant cette glorieuse destinée le passé s'abolit. Il ne reste qu'un grand respect, celui qu'on doit à tout adversaire qui meurt ou qui se bat pour une idée, même si cet adversaire, un Maurras, un Péguy, ne s'est pas toujours exactement plié à la discipline de la justice.

III. — LE DIVORCE INTELLECTUEL

Maurras, Péguy : dans une étude parue la veille même de la guerre, et aussi intelligente, fine et solide dans l'analyse concrète que parfois flottante sur les principes, Daniel Halévy a cru pouvoir rapprocher ces deux hommes (1). Par-dessus leurs différences, qu'il ne nie pas, il les voit encore plus semblables, unis par le lien supérieur à tout : l'amour du pays.

(1) *Quelques nouveaux maîtres*, édition des *Cahiers du Centre*. — M. Daniel Halévy a publié de nouveau ces études, remaniées, dans un récent volume : *Charles Peguy et les Cahiers de la Quinzaine*, Payot. La première partie est une biographie psychologique d'une pénétration et d'une finesse d'explication dignes, disons-le, de Sainte-Beuve. Les réserves de doctrine ici formulées subsistent.

Grave erreur de diagnostic. Ce qui rapproche ou sépare les hommes est bien moins le *désir* de sauver, élan de sensibilité passionnée qui brûle des cœurs très divers, que la *manière* de sauver. Et là-dessus le dialecticien et le poète s'opposent irréductiblement : ils ne sont pas de la même race. L'autoritaire, le machiavélique Maurras, l'homme des disciplines rigides, des subordinations étroites, par-dessus tout l'ennemi de la liberté politique, ne voyait pas de fléau comparable à la « mystique » du libertaire Péguy. Cette mystique sans doute était dédaigneuse des formes démocratiques, mais elle eût rué bien davantage encore dans l'organisation monarchique, elle s'y fût débattue jusqu'au musellement ou au bâillon. Dans le libertarisme d'un Péguy, sans frein, sans mesure, inquiétant jusque dans ses admirations et ses approbations, un Maurras voyait avec horreur la source sans cesse jaillissante de la turbulence, de la rébellion, de la révolte, de ce qu'il haïssait le plus au monde : l'esprit révolutionnaire, le *désordre*. Et il lui eût rudement imposé silence. Non, n'essayons pas de les accorder.

Mais la confrontation de leur œuvre permet de préciser le problème qui se pose à notre société d'aujourd'hui, qui se posera demain comme il se posait hier : appliquer le génie d'organisation dont Maurras sentait si profondément la nécessité — et que nous avons appris depuis tragiquement à connaître — à l'insertion dans l'ordre temporel de la mystique de Péguy. Celle-là, aussi, nous avons appris ce qu'elle vaut ; des milliers d'hommes une fois de plus l'ont consacrée en mourant pour elle ; il s'agit de mieux la faire vivre. Maurras était l'homme d'ordre, et sans ordre pas de société, mais il ne concevait l'ordre que dans l'étouffement des diversités spirituelles. Sous prétexte d'organiser la vie il ôtait le goût de vivre, il n'organisait que l'asphyxie. Péguy donnait, lui, le goût et l'exemple de respirer librement, frénétiquement, mais il ne voulait pas voir les conditions organiques de la respiration dans la vie en société. La mystique — la première mystique — de Péguy n'a pas cessé d'être la plus belle, celle que devra sauver la France de l'avenir, mais il faut consentir à lui donner un corps. L'œuvre de demain sera de réaccorder la politique démocratique et la mystique républicaine, afin d'empêcher la dégradation de l'une et l'impuissance de l'autre.

Dur travail, et qui demandera des caractères. Il faut le voir tel qu'il sera.

Qu'on le veuille ou non, quels que soient les mépris de mystiques ou les dédains de grands seigneurs, l'organisation de la mystique républicaine s'appelle la démocratie et le socialisme. Elle n'est pas terminée, elle n'agonisait pas en 81, elle commençait à peine; et comme tout ce qui commence elle tâtonne et trébuche. Mais c'est sur elle qu'il faut se prononcer.

On le peut de deux façons, il y a deux attitudes logiques, hautement dignes de respect. L'une consiste à condamner la démocratie et le socialisme, à les condamner radicalement, sans appel, dans leur esprit comme dans leurs œuvres, à revenir à l'ancienne France, telle qu'on la rêve. C'est, moins son couronnement théologique, celle de Maurras. Elle est nette et sans issue, mais on s'incline.

Nette aussi est l'attitude contraire, celle qui parie pour la liberté et l'égalité, et qui, sachant que toute mystique ne se réalise que par des institutions nécessairement imparfaites, travaille à les insérer dans les sociétés humaines, au moyen de mécanismes qu'il faut bien appeler, puisqu'il n'y a pas d'autres mots, démocratiques et socialistes. Ce qui ne se conçoit pas, c'est l'attitude intermédiaire, celle qui consiste à glorifier l'esprit ou le génie de la Révolution en maudissant ses œuvres, à célébrer la liberté en accablant de sarcasmes les institutions qui commencent, gauchement, à la réaliser. On peut, certes, critiquer. Dès qu'on est installé à l'intérieur d'un ordre, le transcendant ou l'humain, — et il faudrait dire seulement l'humain, parce que c'est le seul où la critique ne soit pas gênée par des interdits d'en haut — ; dès qu'on a fait le choix définitif, on est à l'aise pour rabrouer tout ce qui, dans cet ordre, ne paraît pas conforme à la mystique proclamée, et pour ramener les défaillants au respect des principes. Mais il faut d'abord opter, et ne pas glorifier un esprit si l'on se propose ensuite d'en désavouer les œuvres. Si l'on se déclare catholique et monarchiste, il ne faut pas miner le principe de l'autorité révélée et de droit divin ; si l'on l'installe dans l'humanisme et qu'on parie pour la république et la démocratie, il ne faut pas dédaigneusement jeter bas le principe du droit humain et le suffrage universel. Cela ne veut pas dire que les

réalisations en soient parfaites, ni que les institutions fonctionnent sans à-coups, mais cela veut dire qu'il faut opter. Ou la monarchie ou la démocratie, ou la Révolution ou l'Eglise. Il faut choisir.

§

Mais choisir, on n'y pensait guère. Il semblait que cette attitude virile fût au-dessus des forces des individualités distinguées et pleines de talents, mais mièvres et languides, qui abondaient dans cette société décomposée. La finesse, la subtilité emplissaient les revues, les théâtres, les cénacles, les salons ; mais la force, mais la décision ? On s'en passait : il était si délicieux de butiner toutes les fleurs ! Dans les jeunes générations un effort sérieux commençait pourtant à se dessiner, pour réagir contre la veulerie ou le scepticisme de leurs aînés. Il n'en faudrait pas chercher l'expression dans les enquêtes sur la jeunesse, ou dans les hymnes à « l'action » et à « l'intuition » qui commençaient à foisonner. Ces exaltations superficielles n'étaient qu'une fantaisie de plus, la projection dans des cénacles ignorants et prétentieux d'un vague bergsonisme, dont le maître sans doute n'eût pas été bien fier, et qui servait à recouvrir des appétits très positifs, dénués de tout mysticisme. Les formes les plus sérieuses, les plus décidées de cet effort étaient d'ordre politique, on les constatait à droite comme à gauche. Maurras avait fait école, une école peu nombreuse, mais cohérente et intelligente, à laquelle on ne prêtait pas assez d'attention. D'un autre côté, par réaction et contre Maurras, et contre leurs chefs défaillants, de jeunes radicaux s'efforçaient soit de faire revivre la mystique du parti, soit d'en préciser ou d'en renouveler la doctrine ; et bien entendu ils commençaient par se déchirer à belles dents, la mystique et l'organisation ne pouvaient là, pas plus qu'ailleurs, se compléter. Plus loin, des démocrates chrétiens, catholiques ou protestants, fervents, purs, désintéressés, reprenaient l'œuvre impossible de concilier les deux ordres, condamnés par l'Eglise, repoussés par la démocratie, ou ignorés du pays. Et à l'écart de cette agitation, curieux, dédaigneux ou désespérés, des artistes orgueilleux, un Suarès, un André Gide, gravaient dans un style dense et singulier leurs inquiétudes, leurs inventions délicates, leurs frénésies et leurs dégoûts...

Curieuse époque, intéressante à étudier pour le psychologue ou l'anatomiste social, inquiétante pour le moraliste. Cette société souffrait de tous les excès de la vie urbaine, où l'extrême raffinement, le scepticisme, le maniérisme de la pensée et du style, toutes les inventions du plaisir et du luxe poussent sur le terreau de la misère et de l'inculture populaires. Dans la littérature, les arts, les modes, sauf quelques puissantes exceptions, ce n'était que bizarreries et débilité. Les jeunes écrivains avaient perdu tout contact avec la vraie sève populaire ; ils n'étaient préoccupés que de plaire à une bourgeoisie qui avait tout oublié de ses hardiesses d'autrefois, et qui s'efforçait de cacher, sous les dehors misérables d'un renouveau spiritualiste, son profond désir de régression sociale; ils ne pouvaient donc que produire un art anémié, une littérature de serre chaude, à la pensée mièvre et à la forme tarabiscotée.

Et les maîtres qu'ils se donnaient ne pouvaient que les enfoncer dans ces aberrations. Le recul manque sans doute pour voir les choses dans leur plan; on peut pourtant se demander ce qu'on pensera dans un demi-siècle des « chefs-d'œuvre » que l'on saluait alors de ce nom, et du goût d'une société qui honorait leurs auteurs comme des maîtres. Chose plus grave, on se demandera par quelle aberration on a pu les prendre, et peut-être ils se sont pris eux-mêmes pour des « classiques ». Car ceci est le plus admirable. On sentait, on éprouvait le besoin d'une renaissance classique ; on aspirait, comme dans toutes les époques trop faibles, au grand art, aux disciplines sévères, au génie. Les théories et les manifestes ne manquaient pas tous d'un beau souffle, tous irréprochables. Et les réalisations que l'on donnait de cette renaissance du classicisme et de ce génie effareront plus tard par leur pauvreté et leur barbarie. Mais la société riche, blasée, polie, à qui cette naïveté ou cette barbarie donnait le frisson du nouveau, était toute disposée à lui trouver un goût d'éternité !

Ou bien on s'adressait aux vrais maîtres, aux grands artistes, mais on les cherchait presque tous à l'étranger, et c'était bien plus leur exotisme, leur imprévu, et encore leur barbarie, que la plupart aimaient en eux, que leur maîtrise. D'où une épidémie de snobisme qui gâtait les plus légitimes exaltations. Aussi c'était un beau chaos que cette admiration des maîtres étrangers. La musique de Wagner, la dure discipline de

Nietzsche, bien qu'elles fussent d'inspiration et de tendances opposées, étaient goûtées comme on avait goûté ou comme on goûtait encore, pêle-mêle, dans une anarchie dont on se rendait à peine compte, le mysticisme évangélique de Tolstoï ou l'individualisme d'Ibsen, l'irrationalisme de Jammes ou de Bergson, les doctrines les plus guerrières de Proudhon et de Sorel, toutes les formes de la réaction contre ce que l'on croyait être le rationalisme et la démocratie. On avait joué Richard Strauss, Gerhart Hauptmann ou Beyerlein comme on jouait maintenant Dostoïevsky et Bernard Shaw, Moussorgsky ou Stravinsky. Toutes ces nouveautés produisaient, toutes proportions gardées, sur les esprits trop cultivés de ce commencement du vingtième siècle, une impression comparable à celle qu'avait produite, plus d'un siècle auparavant, sur une autre société également malade d'un excès de raffinement, la puissante rusticité de Rousseau.

Mais celui-ci, bien entendu, on ne songeait à lui que pour le honnir. N'était-ce pas, malgré ses misères et ses contradictions, un véritable annonciateur des temps nouveaux ? Annonciateur incomplet, sans doute, encore enfoncé dans l'absolu de la transcendance, d'où il avait tiré un despotisme non moins tyrannique que l'ancien. Annonciateur infidèle, en ce qu'un vagabond et un malade était peu propre à glorifier les saines disciplines du travail. Annonciateur pourtant, père authentique d'une démocratie rationalisée aussi bien que d'une perversion du sentiment, et resté du peuple dans une société qui en oubliait jusqu'à l'existence. On peut ne pas aimer Rousseau, avoir horreur de ses vices, de son parasitisme et de son charlatanisme. Mais on restera toujours étranger au sentiment démocratique si l'on est insensible à ce qu'il y eut de fierté, de dignité civique et plébéienne, de sentiment juridique chez le citoyen de Genève, et si l'on n'est pas touché par son amour véritable de la simplicité des mœurs. Or c'était ce qui répugnait le plus à cette société dédaigneuse. Sans doute on honorait officiellement un des fondateurs du régime, mais le « monde » et l' « élite » se détournaient avec un sourire méprisant de ces consécrations sans chaleur. Et les thuriféraires eux-mêmes avaient eu souvent le sentiment de n'accomplir qu'une corvée.

Car il faut bien constater, une fois de plus, un phénomène

presque constant : la réaction sourde de l'élite lettrée contre l'esprit du régime, quel que soit d'ailleurs ce régime, simplement parce qu'il est en possession du pouvoir. Sous la monarchie ou l'empire il avait été de bon ton pour la bourgeoisie et le « monde » d'être voltairien, et c'est l'Eglise qu'on frondait. En politique le mot d'ordre avait été d'être très libéral, républicain, voire socialiste ou socialisant. Maintenant que ces tendances l'avaient emporté, qu'elles s'étaient en quelque sorte figées ou cristallisées dans les institutions, qu'on les célébrait officiellement, et qu'elles s'insinuaient par l'école et la presse jusque dans l'esprit simpliste du dernier des manants, il n'était plus possible de répéter une phraséologie prostituée par les politiciens et la vile populace ; les convenances et le savoir-vivre — sans parler des intérêts qu'ils recouvraient — faisaient une loi de réserver ces tendresses à l'adversaire de la veille, d'adorer ce qu'on avait brûlé. On était redevenu catholique, voire royaliste. Une partie de la « société », sans doute, restait fidèle au régime, mais on sentait trop qu'elle en vivait ; elle n'en avait pas plus le véritable sentiment que la bourgeoisie conservatrice ; elle n'était pas la dernière à le « blaguer », et avec quel esprit ! C'est ainsi qu'on était arrivé à trouver de la profondeur, de la fraîcheur et du génie à des littérateurs dont l'histoire oubliera les noms. Une société sans assises a les écrivains qu'elle mérite.

§

Triste produit, naturel et logique, d'une société désaccordée. Il était impossible de trouver un divorce plus complet que celui que l'on était obligé de constater, dans les années qui précédèrent la guerre, entre le peuple de France et la littérature qui prétendait le représenter, entre la société française au sens large et plein du terme, et ce que les mondains et les gens de lettres appelaient la « société ». La littérature avait rompu toute attache avec le vrai peuple de France, elle n'exprimait que les mœurs, les idées, les passions, les caprices de la société mondaine. Le peuple français travaillait ; il peinait rudement, fermement, et la littérature n'était pleine que des inventions et des passe-temps d'oisifs. Le peuple français était de mœurs saines, honnêtes et solides, et la littérature n'exprimait que dévergondage sensuel et aberrations de l'esprit. Le peuple français, malgré ses entraînements passés, était fon-

cièrement républicain, démocrate, pacifique, et la littérature faisait croire que le conservatisme, le royalisme, le goût des aventures recommençaient à mordre sur lui. Le peuple français, enfin, était résolument orienté vers la foi humaniste, et la littérature laissait entendre qu'il avait le regret ou le repentir de ces hardiesses, et qu'il regardait de nouveau vers un catholicisme étrange et frelaté. Divorce irrémédiable, dont les conséquences étaient mortelles. Car l'étranger, car l'ennemi, qui nous jugeait par notre littérature et ignorait la vie profonde de notre peuple, montrait avec mépris cette image infidèle et se promettait de conquérir sans délai une proie facile.

En observant mieux, cependant, en jetant sur cette société un regard plus fidèle, il n'eût pas été difficile de trouver les germes d'un art nouveau, d'une littérature en plein accord avec les mœurs et l'esprit de la race ; germes seulement, encore timides ou maladroits, mais gros de promesses. Le peuple travailleur, ouvrier ou paysan, trouvait en lui des écrivains qui, fidèlement et sobrement, exprimaient sa vie. Déjà les fresques romantiques d'un Zola, les tableaux fouillés, ardents et tourmentés d'un Rosny ou d'un Paul Adam, avaient éclairé d'une lumière puissante la structure, le fonctionnement, la poésie du « monde moderne ». Plus modestement, à l'écart, loin de la ville, un Eugène Le Roy, un Emile Guillaumin décrivaient avec exactitude « la vie des simples », un Pierre Hamp chantait la « peine des hommes » ; et par Pierre Hamp, par Charles-Louis Philippe, qui avaient l'heur d'être entendus et goûtés des cénacles, le sens de la vie populaire venait rafraîchir, renouveler, étonner les imaginations blasées...

Et à l'écart encore, isolé, sans maîtres et sans disciples, après les inévitables tâtonnements et les crises d'une conscience qui se cherche, un grand poète enfin comprenait, exprimait, chantait ce « monde moderne ». Dans une forme encore déconcertante et parfois barbare — du moins semble-t-il à des oreilles latines, — mais où l'on sentait un souffle, une cadence, un rythme *vrais*, Emile Verhaeren célébrait les « forces tumultueuses » de ce monde en travail, et leur « multiple splendeur ». Et en même temps qu'il sentait puissamment, sans d'ailleurs en dissimuler les horreurs, la beauté secrète de ces formidables énergies créées ou disciplinées par le génie

humain, la poésie de ce labeur industriel qu'avaient systématiquement méconnue un Ruskin ou un Carlyle, Emile Verhaeren incarnait encore pleinement, sans faiblesses et sans blasphèmes, la foi humaniste de ce temps, la confiance dans l'effort humain qui se suffit à soi-même, qui s'appuie en son seul vouloir pour se sauver. Il était un homme d'une autre génération, même d'une autre race ; mais c'est lui qui, avec un jaillissement de lyrisme comme on n'en avait pas vu d'aussi puissant depuis Hugo, maintenait le flambeau et disait le sens de l'époque.

Il n'était pas le seul grand poète. D'autres renouvelaient avec une inépuisable magnificence les thèmes éternels de la passion, tout ruisselants d'un merveilleux lyrisme ; d'autres encore, au milieu des perversions de la pensée et de la forme, savaient maintenir en purs artistes les plus délicates traditions de notre langue, jointes aux plus intimes, aux plus généreuses, aux plus humaines inspirations de notre génie. Mais pour trouver le poète vraiment inspiré par le siècle il fallait aller jusqu'à Verhaeren. A l'heure où un Jammes, un Claudel tournaient le dos à leur temps, où un Péguy le reniait, où un Rolland l'efféminait, c'est dans l'œuvre d'Emile Verhaeren qu'il fallait aller chercher, dans son inspiration plus que dans sa forme, le secret de la poésie de l'avenir (1).

GEORGES GUY-GRAND.

(1) La guerre, la douleur, en avivant chez Verhaeren la flamme patriotique et en éveillant la haine, n'ont pas du tout introduit, comme certains l'ont prétendu, une contradiction dans son œuvre. Quiconque s'indigne de l'injustice sociale ne peut pas plus supporter l'écrasement des peuples que l'écrasement des classes : voilà ce qu'il ne faut pas se lasser de répondre, à la gloire du poète tragiquement disparu, à ceux qui veulent voir une régression où il y eut en réalité une continuité, une harmonie.

ESQUISSES ITALIENNES

—

MILAN

I

Galeries, arcs électriques, cafés, glaces
Blanches, roses et vertes. O bigarrées
Comme la foule qui s'agite. Soirées
Internationales, disant les grâces

De jadis à quelques rares amis des
Livres et des tendresses stendhaliennes...
Première étape d'Italie, et gardienne
Pourtant d'un art de vivre, charmant et fardé.

Ah ! quitter tout ce bruit et rêver de masques...
Suspendre son âme au trouble des balcons...
Et pleurer de solitude, au bruit que font
Dans la ville aux jardins enfouis les vasques...

II

Premier musée, ô belle Brera milanaise...
Cherchons le calme. Entrons. Reposons-nous... Devant
Le Spozalizio de Raphaël, se taisent
Les rumeurs de la foule et l'heure des couvents...

Ton regard se déplie et flatte les cortèges
Des anges de Morone et des durs Bellini.
Dans un coin s'imprécise un mage du Corrège...
Le printemps rit dans ton miroir, ô Luini.

Un regret triste et doux monte des parquets lisses
Où, déjà m'oubliant et rêvant au passé,
D'un pas léger et franc comme l'amour, tu glisses...
Ce soir nous irons à la Scala, voir danser.

III

Les ors du vieux palais sont chauds de soleil jaune
Et les fresques teintées au mur ont pris le ton
De ta nuque fragile et sentant le miel blond...
Du jardin monte un air de flûte... Quelque faune

S'émeut de toi, t'ayant, en reine, vu passer...
Le soir naissant et pur qui rit à la fenêtre
Est fait d'avril et de baisers qui s'enchevêtrent...
La nymphe autour du buste antique au front plissé

Jette ses bras d'un blanc veiné aux courbes pleines.
Tout se meurt ou s'estompe en une ombre d'iris,
Et l'Amour méditant les frissons de jadis
Suit la fuite du ciel au miroir des fontaines...

VENISE

I

Allonge-toi sur le cuir noir... Vois ce qu'est
Le passé qui s'effrite et tombe en poussière.
Qui parle de masques ? O la printanière
Torpeur des iris mourant sur le vieux quai !

La ville à la fièvre, comme une oriflamme
Au soir, comme le pennon des Vendramin.
Qu'elle est brûlante, l'heure, et moite... Ta main
Glisse sur l'eau... Tout tremble comme notre âme.

La ville se penche en spirales vers l'eau.
Le tremblement s'incurve, mais demeure...
Et partout, c'est de l'eau qui frissonne, où meurent
Les couleurs du ciel et la rose des clos.

II

L'automne risque une sandale
Si légère dans l'air si doux
Qu'à peine un petit brin de roux
Teinte l'enclos de San Vitale.

Les rosiers fous de San Paulo
Et les sorbiers de San Felice
Pleurent leurs fleurs cardinalices,
Gouttes de sang, rêvant sur l'eau.

Un sanglot lourd et monotone
Traîne dans l'air... Ah ! l'on dirait
Un nègre fou qui hurlerait
Sous les vitres de Desdémone...

III

Chambre d'hôtel... Terreur brusque qui parfois
Vous glace. Ah ! le geste d'allumer l'ampoule,
Comme on pousserait un grand cri dans la foule...
On est seul... On voudrait entendre des voix

Indifférentes... N'est-ce pas l'heure encore
Du réveil ? Ah ! ce portier, comme il tarde à
Venir frapper ! On se lève, on regarde à
La fenêtre... Alors, un quai, qui se colore

A peine, apparaît si tendre, si lunaire...
Mon Dieu ! Quel apaisement sur ces grèves
Mauves et ces platanes poudrés de rêves
Et d'aurore !... Hélas ! que mon âme diffère

De la ville !... Hier j'écoutais monter
L'ardent délire des mille voix humaines.
Tu chantais, ô folle ville italienne...
Mais chaste, frôlant ta fièvre, je rêvais.

La nuit m'a meurtri de trouble et de mystère,
Tandis que tu dors, à ton tour, dans le calme
Balancement de tes odeurs, de tes palmes,
Et de l'art d'être songeuse et de se taire...

MANTOUE

Bouquets tristes. Fleurs d'oranger sous des globes.
Tout cela si vieux, si beau, si nonchalant,
Avec des grâces et des grands airs, allant
Vers la nuit, comme autrefois allaient les robes.

Les moustiques ont rongé ce que le temps
Laissa. Et dans l'air frissonnant on étouffe...
Je voudrais frôler ce marbre, cette touffe
De lauriers roses ou l'eau de cet étang...

Cela palpite encore et se remémore.
Ah ! la vie est éternelle et se souvient...
— Crois-moi. Partons, enfant. Ne touchons à rien.
Fuyons à travers les tapis d'anémones...

FLORENCE

I

Elle frôle les pêchers en fleurs et fait
Neiger les amandiers. Sa démarche est telle
Qu'une danse chaste et souple... M'attend-elle ?
Je sonne à la grille, lourde des

Glycines qui ressemblent à des grappes
De raisins mauves... Le jardin de la
Villa qu'elle a louée, penche sa
Terrasse sur Florence... Il se drape

Dans une balustrade de marbre jaune
Contre laquelle je viens auprès d'elle et
M'accoude... Le soir est ailé,
Tout noyé des chansons, des couleurs et des aromes...

O vous que j'ai connue devant la Primavère
De Botticelli... soyez dans cette ville où
S'énerve notre âme, ô soyez les soirs doux
Et calmes, dans le bleu des collines légères.

II

San Spirito... La Badia... Campaniles...
Jardins au long des pentes mauves... Cyprès,
Arbouses... Odeurs du printemps peint de frais...
Lauriers roses, surchargés et fragiles...

Flèches droites parmi les vallonnements
Bercés de timides cloches battant l'air...
Et puis vous, dame ingénue aux doigts pervers
Qui cueillez les cerises doubles, mordant

Avec comme des gouttes de sang aux lèvres
Les fruits et les baisers... Vous, âme légère
Si étrangement florentine, passagère
Venue là pour fixer la fuite d'un rêve...

Et vous allez parmi les gazons rosés
De digitales, traînant dans le soir clos
Et roux le charme languide de vos
Yeux, miroir d'eau bleue où vient mourir Firenze...

PAYSAGES

I

Nuances si douces du soir qui
Vient à peine. Rose ou mauve au loin.
Lune en croissant jaune, et vol soudain
D'un vague oiseau dans le ciel gris.

Sur les jardins où les lys blancs ont
L'air de bougies qu'on va allumer
Pour quelque fête triste, l'Avril met
Comme chaque soir un badigeon

Qui n'est pas tout à fait couleur
De nuit ni de lumière, mais dit
Si bien l'heure toscane tandis
Que meurent nos âmes, en odeurs...

II

Coin d'ombre où ma rêverie arrête son
Vol inlassable... Et devant les yeux, des roses
Dorées au feu roux de la journée, des choses
D'âme, vues aux heures lasses et qui sont

Ce que nous serons tout à l'heure nous-mêmes :
De la lumière blonde, neuve et qui danse.
Ah! devancer l'instant fugitif, avance
Curieuse et balancée vers l'instant frêle...

Cueillir mieux pour de plus longs enchantements
La pluie embaumée et tendre des minutes...
Et prolonger la très délicate fuite
D'un jour, parmi le rire des beaux instants.

RENÉ KERDYK.

LA POLITIQUE D'IMMIGRATION

—

La guerre a hâté une transformation de l'esprit public déjà manifeste avant qu'elle n'éclatât. Les générations nouvelles paraissent résolues à renoncer aux luttes déprimantes et vaines du Forum. Après la guerre de tranchées, leur besoin d'action trouvera son emploi dans la guerre économique; leur énergie se consacrera à développer l'activité, la richesse, le bien-être du pays. C'est le mot d'ordre de demain.

Pour justifier l'urgence de notre rénovation économique, pour en tracer le programme, livres, brochures, articles se succèdent et s'entassent. Victor Cambon, Lysis, Probus, d'autres encore sont les prophètes de la religion nouvelle. Ils le sont par la conviction, par la foi, par le langage même. Ils stigmatisent la routine, l'étroitesse d'esprit de nos industriels comme de nos agriculteurs. Sur tous les terrains ne se sont-ils pas laissé devancer par nos rivaux économiques? Les richesses naturelles de notre sol : mines, houille blanche demeurent inexploitées; pour toutes les « Industries clefs » essentielles à la vie économique du pays : électricité, produits chimiques, matières colorantes, nous sommes devenus les tributaires de l'Allemagne ; les rendements à l'hectare de notre agriculture sont parmi les plus bas de l'Europe.

A l'étalage sans vergogne et sans pitié de nos faiblesses passées, au diagnostic de la maladie de langueur dont nous étions atteints succède l'ordonnance médicale : de toute urgence, concéder et exploiter nos mines, aménager nos chutes, moderniser nos industries anciennes, en créer de nouvelles,

accroître en tous domaines les rendements de notre agriculture.

Admirable programme auquel il n'est pas un Français qui ne soit prêt à souscrire et, dans la mesure de ses moyens, à collaborer. Pour l'exécuter, capitaux et compétences ne nous feront pas défaut, à condition de les savoir grouper et utiliser. Mais pour faire passer ces plans grandioses des écrits dans la réalité, une condition première s'impose : une main-d'œuvre abondante, des hommes, des ouvriers agricoles et industriels en quantités massives. Où les prendrons-nous ?

Déjà trop faible, même pour notre effort insuffisant d'avant-guerre, — et pour partie cette faiblesse fut la cause de cette insuffisance, — notre population sera après la guerre hors de toute proportion avec l'œuvre économique qu'on lui voudrait confier. Chaque jour, chaque année qui passent ne feront qu'aggraver cette disproportion.

Les faits ne sont que trop connus. Quelques chiffres suffisent à les résumer. La natalité française annuelle est tombée de 1 million de naissances, vers 1860, à 740.000 en 1912. Le taux moyen de natalité par 1.000 habitants est passé de 31,31 p. 100 durant la période 1806-1815 à 20,25 p. 100 pendant la décade 1902-1911. En neuf années, dans des conditions normales (1902-1911), le niveau annuel des naissances a baissé de 100.000. Et M. Paul Leroy-Beaulieu, à qui nous empruntons ces chiffres, conclut :

> La population française, en laissant de côté l'immigration, paraît devoir perdre, dans une dizaine ou une quinzaine d'années, sinon auparavant (écrit-il en 1913), une centaine de mille âmes par an.

A la veille de la guerre, le chiffre des naissances annuelles parvenait péniblement à compenser le chiffre de nos décès. Je laisse à penser si cet équilibre instable se pourra maintenir après la guerre. Partant de l'hypothèse d'une France repliée sur elle-même, environnée d'une infranchissable muraille, les statisticiens fixent la date relativement prochaine où cette grande nation disparaîtrait de la carte de l'Europe.

Ne faut-il pas redouter que, avant cette échéance lamentable, peu soucieux de troubler son agonie, les Etats voisins ne l'envahissent et ne la dépècent, ne se substituent à elle pour assurer, à son défaut et à leur bénéfice, l'exploitation de ses richesses naturelles ?

Compter, pour écarter la menace, pour éviter la catastrophe, sur une augmentation soudaine et considérable du taux de notre natalité, c'est compter sur un miracle. Il faudrait admettre une révolution morale, le renversement de la loi bien connue que les naissances décroissent en même temps qu'augmentent besoins et bien-être. A supposer même que le miracle se réalise, les conséquences ne s'en feraient sentir au mieux que dans 20 à 30 ans. Cette main-d'œuvre à terme ne saurait satisfaire aux besoins prochains, urgents de notre agriculture et de notre industrie.

Le problème a revêtu, dans les régions que la guerre a dévastées, un aspect nouveau. Leurs populations ont dû fuir l'envahisseur ; ouvriers de la terre, ouvriers des usines ont été contraints à l'émigration. Nombreux sont ceux qui ont trouvé, dans des régions de France épargnées par le fléau, un emploi stable et rémunérateur. Il ne faut guère compter que beaucoup d'entre eux reviennent s'établir dans des pays où à peine ils pourront découvrir la trace, deviner l'emplacement des lieux où ils vivaient et travaillaient. Comment, au reste, ouvriers de fabriques ou de mines trouveront-ils à s'employer pendant la longue période de la reconstitution industrielle? Ils ont cherché des salaires en d'autres contrées où la plupart se fixeront définitivement.

Cependant ces pays renaîtront de leurs ruines. Les sources de richesses qu'ils contenaient sont enfouies, recouvertes par les décombres. Mais elles ne sont point taries. Pour les ramener au jour, pour en reprendre l'exploitation, des forces de travail nouvelles seront nécessaires. D'où viendront-elles ? Les émigrés revenus au pays ne suffiront pas à les fournir. Ces régions seront-elles, pour servir d'exemple et d'épouvantail aux peuples à venir, vouées à la stérilité ?

Une disposition législative récente vient aggraver notre crise de main-d'œuvre : le vote de la loi de huit heures dans l'industrie. Les conséquences d'une mesure depuis longtemps inévitable auraient dû être prévues bien avant la guerre. Les effets en sont actuellement accrus par l'énormité de nos pertes.

Au cours de la discussion de cette loi, M. Touron a cité au Sénat une étude établie à l'aide de statistiques officielles d'où il ressort « que la mort ou l'invalidité de près de 2 millions de Français en plein rendement a diminué de 9 o/o environ le

nombre des producteurs industriels, commerciaux et agricoles et que, dans cette perte de main-d'œuvre, la France est frappée une fois et demie plus que l'Allemagne, deux fois et demie plus que la Belgique, trois fois plus que l'Angleterre et l'Italie, cinquante-six fois plus que les Etats-Unis d'Amérique ».

Or, à la diminution internationale des heures de travail on prévoit que le développement du machinisme suffira pour une part. Mais la condition nécessaire de la production à plein rendement des machines est l'organisation de 2 ou 3 postes d'ouvriers. Comment, sur ce terrain, pourrons-nous suivre nos concurrents? Où trouverons-nous le surcroît de main-d'œuvre nécessaire?

La France ne produit pas actuellement cette précieuse marchandise qu'on dénomme la main-d'œuvre en quantité suffisante. Il la faut aller chercher au dehors.

Pour que la France demeure au point de vue économique, partant à tous autres points de vue, un Etat autonome, une puissance indépendante, l'importation d'un surcroît de main-d'œuvre s'impose. Il faut résolument pratiquer une large politique d'immigration.

Pour qu'elle constitue un remède et non pas un palliatif, il convient que cette immigration soit, pour la plus large part, définitive, que les émigrés s'enracinent dans le sol français, se fondent dans la nationalité française.

Cette préoccupation essentielle exclut, avec l'immigration temporaire que nous avons trop longtemps pratiquée dans le Nord de la France, toute large immigration des races extra-européennes.

Par bonheur, la race blanche européenne nous offre encore une source abondante de recrutement.

Chaque année, plusieurs centaines de mille Européens quittent leurs patries respectives à destination soit d'autres contrées d'Europe, soit surtout des Etats d'Amérique. Quelques chiffres suffiront à nous fixer sur l'importance de ces grands déplacements annuels.

En 1911, 533.000 émigrants ont quitté l'Italie; cette même année, 219.000 émigrants temporaires ont regagné la mère patrie. L'émigration définitive est donc de 314.000. Elle se partage à peu près exactement entre pays d'Europe (271.000) et hors d'Europe (262.000). En 1908-1909-1910, la Russie a

fourni 156.000, 120.000 et 186.000 émigrants; en 1909 et 1910, le nombre des émigrants s'est élevé pour la Hongrie à 129.000 et à 119.000 et pour l'Autriche à 129.000 et 148.000. L'émigration espagnole a atteint, au cours des années 1909-1910-1911, les chiffres de 111.000, 160.000 et 139.000. Il n'est pas jusqu'aux Etats Scandinaves qui n'aient contribué à grossir le courant; pour les trois mêmes années, leur contingent global atteignit 41.000, 51.000 et 36.000 émigrants.

Ce torrent, dont le volume n'a cessé de croître au cours des dix années qui précédèrent la guerre et qu'alimentent des sources si multiples, n'est pas près de tarir. Trop profondes sont les causes économiques et sociales qui ont provoqué l'émigration pour que transformations économiques et mesures législatives puissent faire mieux que d'en ralentir progressivement le cours.

C'est ainsi que dans son ouvrage sur *l'Emigration*, à propos de l'Italie, M. Gonnard écrit :

> Pendant de longues années encore l'Emigration italienne restera très considérable, surtout dans les provinces méridionales (p. 203). — Pendant longtemps il est probable que l'Italie méridionale, cette région prolifique et pauvre, continuera à être un centre d'émigration considérable (p. 209).

La crise bolchévique que traversent les pays slaves en accroîtra l'émigration.

Bref, une matière première essentielle nous fait actuellement défaut : la main-d'œuvre ; son insuffisance, sa diminution seront sans cesse plus marquées et plus redoutables; elles menacent de nous faire périr d'inanition.

Or elle existe en Europe en quantités largement suffisantes pour satisfaire à tous nos besoins.

Le problème ainsi formulé, la solution paraît s'imposer.

§

Mais aussitôt les objections d'apparaître et les obstacles de se dresser.

Les objections d'ordre sentimental ne sont pas parmi les moins redoutables. On invoque, comme il sied, la pureté de la race. Or, quiconque a vu, au cours de cette guerre, groupés dans une même unité, au hasard des renforts, Bretons et Béarnais, Niçois et Alsaciens, Flamands et Gascons,

Auvergnats et Corses, ne conserve plus d'illusion sur la pureté de la « race » française, juxtaposition de Celtes, de Germains, de Flamands, de Latins, d'Ibères et des rameaux multiples de ces races diverses.

Sans doute, reprennent les adversaires de l'immigration, il n'est aucune nation qui soit constituée par une race unique, physiologiquement pure de tous mélanges ; par contre la vie en commun, les épreuves supportées en commun, des besoins économiques communs créent, pour les races multiples qui la constituèrent au cours des siècles, des traditions, des intérêts, des façons de penser et d'agir uniformes, bref, un patrimoine commun. Ainsi une nation parvient à former un tout homogène, un ensemble harmonieux, ainsi seulement est-elle capable de poursuivre de grandes œuvres, d'accomplir de nobles destinées. Ainsi la France, faiblement peuplée, politiquement divisée, mais puisant sa force dans sa tradition, sut opposer une digue à l'envahisseur. De même l'Allemand conscient et fier de son Deutschtum parvint, tout en résistant aux efforts franco-anglais, à abattre le colosse de l'Etat russe où se juxtaposaient, sans se fondre, tant de races que n'assemblait aucun lien d'aspirations et de convictions communes.

Indiscutables vérités. Mais pourquoi s'acharner à y vouloir greffer des doctrines ou des préjugés politiques contestables? Quelles leçons veut-on tirer de ces prémisses ? — Il faut, dit-on, prohiber l'introduction dans la cité de tous éléments nouveaux. Ne sont-ils pas hors d'état d'accéder de plein-pied à la tradition, d'en apprécier la valeur ? Leur raison ne la concevra pas, leur sensibilité n'en saurait être émue. Une telle importation serait néfaste, puisqu'elle ne saurait avoir d'autre effet que de détendre le ressort de l'énergie nationale. Toute nation au lointain passé historique est une aristocratie ; n'en ternissons pas la pureté par de dangereuses et imprévoyantes mésalliances.

Aristocratique, tel est le caractère essentiel de cette doctrine de protectionnisme national. C'est le titre qu'elle revendique le plus volontiers.

Or, dans le passé, les aristocraties n'ont subsisté, elles n'ont échappé à l'abâtardissement et à la ruine qu'en faisant appel, pour se renouveler et s'accroître, à des éléments plébéiens

et bourgeois, en se transfusant régulièrement des doses d'un sang frais. Ainsi s'opérait un mélange fécond. A l'aristocratie les nouveaux venus communiquaient leur activité et leur énergie; ils la faisaient participer au trésor des expériences faites, des connaissances acquises au contact quotidien de la réalité. En retour, la caste aristocratique les admettait à tous les bénéfices de sa culture intellectuelle et morale, de ses traditions nationales.

Ainsi se maintint l'aristocratie anglaise. Pour n'avoir pas su observer de telles méthodes, l'orgueilleuse grandesse castillane sombra dans une décadence de luxe et de parade.

Leçons dignes d'être méditées par notre nation, s'il est vrai qu'ayant réussi à développer la qualité à défaut de la quantité nous soyons devenus en quelque manière un peuple d'aristocrates. Si, par vanité ou par appréhension, la France se replie sur elle-même, elle sait le sort qui l'attend à bref délai. Aux mêmes maux conviennent les mêmes remèdes.

A moins qu'on ne veuille prétendre que, peuplée de 38 millions d'habitants, riche de tout un passé de civilisation, de tout un prestige de gloire artistique et militaire, la France ait néanmoins perdu toute force d'assimilation, qu'elle ne soit plus à même de modeler à son image, d'imprégner de ses traditions quelques centaines de milliers d'émigrants.

A cet égard la doctrine du nationalisme intégral est une doctrine de renonciation et de défiance de soi-même. Serions-nous moins aptes à cette colonisation intérieure, moins capables de rayonnement moral que sont actuellement les Etats-Unis, que fut jadis la Prusse ?

Que de richesses inexploitées, que de découvertes retardées, que de bienfaits perdus pour l'Europe et dont ce n'est pas le moindre qui s'est manifesté au cours de cette guerre, si les premiers colons débarqués du May-Flower avaient mis en pratique des doctrines de nationalisme intransigeant, s'ils n'avaient pas facilité aux émigrants de l'Europe entière l'accès de la part du Nouveau-Monde qui leur était échue! Transformés en élite aristocratique, d'une infécondité comparable à la nôtre, les fils de ces colons primitifs ne sont plus qu'une minorité dans la masse des descendants d'émigrants pauvres et prolifiques. L'immigration est devenue invasion contre le flot de laquelle des digues ont dû être édifiées. Il n'est pas à redou-

ter en ce qui nous concerne, et si largement que nous ouvrions nos portes à l'immigration, que nos arrière-petits-enfants aient à discuter de l'opportunité de semblables mesures.

Et cependant, en dépit de cette proportion chaque jour plus faible d'éléments indigènes, d'anglo-saxons de pure race, sur cette terre presque dépourvue de passé historique, la fusion s'est faite, l'unité nationale est née.

Qu'on étudie les visages des soldats ou des officiers américains. C'est un jeu de discerner sous la tenue commune, sur ces faces uniformément rasées, à côté de l'Anglo-Saxon pur, le Germain, l'Italien, le Slave. Certains d'entre eux sont nés dans ces pays d'Europe dont leurs corps portent encore l'empreinte si fraîche. Et cependant les voilà dressés par une volonté commune, groupés en vue de l'idéal commun. L'âme nationale s'est révélée. Pour reprendre, en y changeant un mot, le titre d'un récit de Kipling, c'est « *the Nation that found herself* ».

Sans doute, l'œuvre n'est point achevée, la fusion n'est pas encore parfaite. Les Germano-américains ont paru vouloir constituer un état dans l'Etat. L'immigration de race blanche a fait naître aux Etats-Unis des « questions » brûlantes et des problèmes ardus. Ce sont autant de chapitres des ouvrages consacrés aux Etats-Unis, autant de préoccupations pour les hommes d'Etat américains. Mais il n'est pas d'organisme vivant sans conflits et sans luttes. La mort seule supprime tous les problèmes. Aussi bien les nations stationnaires, les Etats en décadence se signalent-ils à l'ordinaire par des crises politiques plus fréquentes, par des troubles sociaux plus âpres que ceux dont sont affligés les Etats qui prospèrent, les nations qui progressent. Les difficultés d'assimilation d'éléments étrangers immigrés qui préoccupent les Etats-Unis, et dont on voudrait parfois à tort exagérer la gravité, ne sont que des crises de croissance, heureux symptômes. Loin de les envisager comme des épouvantails, il faudrait nous souhaiter de les connaître à notre tour, d'autant qu'il n'est pas vraisemblable que nous les subissions jamais avec une acuité comparable.

L'exemple de la Prusse n'est pas moins saisissant. Puissance de proie depuis ses origines les plus lointaines, la Prusse tantôt envahit et dévaste les terres qu'elle conquiert, tantôt est dévastée au cours des luttes acharnées qu'elle doit soutenir

pour garder ses conquêtes. Il n'est aucune des guerres qui se succèdent, durant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, et dont l'Allemagne est le théâtre, qui prenne fin sans que les provinces qui constituent la Prusse ne soient littéralement dépeuplées. Si ces souverains n'avaient travaillé sans relâche, avec une énergie et une continuité admirables, à attirer sur leur territoire tous les émigrants, tous les errants d'Europe, la Prusse serait bientôt morte d'inanition ; à demi-vidée de ses habitants, elle fût devenue une proie facile que se seraient déchirée ses voisins.

Jusqu'à la révolution allemande actuelle le royaume de Prusse, pour reprendre une comparaison que Bismarck appliquait à ses relations avec l'Autriche, est apparu comme le terrain solide qui supportait la mosaïque des Etats allemands.

Il est, spécialement dans ses vieilles provinces de l'Est, le centre de cristallisation autour duquel s'est formé l'Empire allemand. Le Prussien est considéré comme le prototype de l'Allemand, comme le plus intransigeant, le plus allemand des Allemands.

Or les études que M. Lavisse a consacrées à l'histoire de cet Etat aux prodigieuses destinées ont révélé que les domaines les plus anciens de la Prusse : Brandebourg, Prusse, Silésie, ont été peuplés grâce à une politique de colonisation raisonnée, méthodique, suivie par le Grand Electeur, par Frédéric-Guillaume II et enfin par le plus grand d'entre eux, Frédéric II. Ce sont des réfugiés, des émigrés chassés de leurs patries par l'intolérance ou la misère, venus de tous les pays d'Allemagne, de Hollande, de Bohême, de Suisse, de Pologne, de France même, hélas, qui, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, repeuplèrent les provinces ravagées par les guerres successives dont elles avaient été le théâtre. Sous le règne de Frédéric II, dit M. Lavisse, « il en arrivait de tous les pays du monde ».

Les résultats de la politique de colonisation des Hohenzollern furent prodigieux :

En 1640, à la mort de Frédéric-Guillaume, 600.000 sujets du roi de Prusse étaient des réfugiés ou des fils de réfugiés ; or le roi de Prusse en ce temps-là ne commandait qu'à 2.400.000 sujets.

Au milieu du XVII^e^ siècle, un quart de la population du royaume de Prusse était d'une origine étrangère.

A la fin du XVIII^e^ siècle, le royaume avait étendu ses fron-

tières et la proportion des étrangers qui le peuplaient s'était encore accrue :

En 1786 presque le tiers de la population prussienne était composé de colons établis en Prusse par le Grand Electeur. Pareil fait ne se retrouverait dans l'histoire d'aucun Etat moderne.

M. Lavisse peut conclure :

C'est une mosaïque patiemment et savamment composée que la population prussienne au temps de Frédéric II.

Cependant, en dépit de la multiplicité des éléments qui ont servi à la composer, la mosaïque est devenue un roc, une pierre homogène dans le grain de laquelle, exception faite des régions polonaises annexées en 1792 et en 1815, et où toute colonisation germanique échoua, on n'aperçoit nulle fente. La fusion de ces fragments de nations diverses dans la nation prussienne s'est effectuée rapide, complète. Hollandais, Français, Tchèques, Polonais, Allemands du sud sont devenus, sans effort apparent, et sont demeurés jusqu'à ces derniers mois des sujets fidèles d'abord, puis enthousiastes et même fanatiques de Sa Majesté le roi de Prusse.

Il peut apparaître que l'assimilation a été facilitée par cette circonstance que la majorité des immigrés était de race et de langue allemandes. Mais nous venons de voir qu'une notable fraction d'entre eux venait des pays non allemands. Sous le règne du Grand Electeur, le Brandebourg reçut vingt mille réfugiés français formant, à eux seuls, plus du dixième de la population de cette province.

Pour les autres, la communauté de race était plus que compensée par les différences de religion et même de langue. Luthériens, Calvinistes, Catholiques étaient séparés par des haines égales à celles qui élèvent de nos jours des barrières entre les nations européennes. Enfin les Hollandais, les Souabes, dont le dialecte s'est maintenu en Prusse Orientale, les Salzbourgeois, d'autres encore, étaient isolés par leur langue ou leur patois des populations au milieudes quelles on les implantait, au même degré ou peu s'en faut que sont isolés les ouvriers italiens ou espagnols parmi nos populations méridionales.

§

Au reste, ceux qui se sont récemment élevés avec le plus d'énergie contre les dangers de l'immigration, ceux qui y

voient, comme M. Paul Leroy-Beaulieu, la « dénationalisation » de la France à bref délai, ceux-là même reconnaissent qu'elle est inéluctable et que, dans notre situation présente, il serait vain d'y vouloir échapper :

> Le nombre des éléments hétérogènes, dit cet auteur, paraît appelé, avec notre natalité de plus en plus décroissante, à augmenter rapidement, à doubler, à tripler sans doute dans un laps de temps de quelques années... Dans nombre de départements, l'élément étranger arrivera à dépasser numériquement l'élément d'origine française... Quel ne sera pas l'accroissement de l'élément étranger ou d'origine étrangère dans la période qui commence (1913) et qui va être signalée, sauf changement rapide dansla mentalité française, par un excédent constant et croissant des décès sur les naissances (1) ?

Bref, certaines conditions sociales étant données, immigration ou émigration apparaissent comme des phénomènes sociaux irrésistibles. Un pays au sol fécond, au climat tempéré, aux abondantes ressources naturelles, dont la population autochtone devient insuffisante pour en assurer normalement l'exploitation et le peuplement, un tel pays appelle fatalement l'immigration. Par quels moyens M. Leroy-Beaulieu entend-il suppléer à cette importation étrangère dont il redoute les effets ? Il en découvre un seul, plus facile, à vrai dire, à énoncer qu'à réaliser : l'augmentation de notre natalité. Mais le même M. Leroy-Beaulieu a, dans son *Traité d'Economie Politique*, formulé la règle suivante :

> La chute graduelle de la natalité paraît en raison directe du bien-être, de l'aisance et du développement des idées nouvelles.

Peut-il, dès lors, faire grand fond sur les moyens divers qu'il suggère pour accroître à bref délai notre natalité ? Ce sont palliatifs qui pourraient au mieux retarder l'évolution, mais non pas y substituer une évolution en sens inverse. En fait, pour la diffusion du bien-être et l'application des « idées nouvelles », la France a précédé les autres nations européennes ; il était fatal qu'elle les précédât également en ce qui touche la réduction de la natalité. Les mêmes causes n'ayant exercé leur action dans leurs économies nationales que plus tard, ces nations ne sont point encore parvenues à notre niveau. L'a-

(1) P. Leroy-Beaulieu : *La Question de la population*, pp. 376, 384, 385.

vance qu'elles avaient sur la France, la guerre aura eu pour effet inévitable de l'accroître. Diminuée par la guerre, notre population ne suffira même plus à la tâche de maintenir nos naissances au taux réduit d'avant guerre, minimum strictement indispensable.

Contre la lente agonie, puis la disparition inévitable de la France, l'état présent de l'Europe nous offre un unique et sûr remède : l'immigration.

Si elle ne s'effectue pas grâce à nous et sous l'influence des mesures prises, elle se fera sans nous ; bien heureux si elle ne s'opère pas contre nous.

Il semble, du reste, que notre auteur paraisse redouter moins le phénomène lui-même que les conditions dans lesquelles il s'est réalisé jusqu'à ce jour. Il constate que les immigrants se sont groupés par nationalité, en quelques départements frontières, qu'ils y forment des blocs compacts difficilement perméables à l'influence française.

Il ne conteste pas toutefois que si l'immigration présentait d'autres caractères, si elle était dirigée, canalisée, si certaines nationalités y prenaient une part prépondérante, elle ne dût offrir des avantages :

> Les Italiens et les Espagnols, liés à nous par bien des traits du caractère, de la mentalité et par le développement historique, seraient à coup sûr les bienvenus s'ils se disséminaient davantage sur le territoire français au lieu de s'y concentrer en agglomérations compactes, difficilement perméables à la langue française et aux conceptions purement françaises (page 383).

Et plus loin, ce passage en italiques qui aurait pu servir d'exergue à la présente étude :

> La fusion des éléments étrangers s'infiltrant avec continuité chez un peuple à population propre stationnaire est le seul moyen d'empêcher que la faiblesse de la natalité n'ait pour une nation des conséquences politiques, économiques et morales de trop de gravité (page 293).

Dès lors, l'immigration étant inévitable, nous avons le choix entre deux solutions. Ou bien pratiquer la politique du laisser-faire ; livrés à eux-mêmes, les immigrés continueront à se grouper suivant leurs affinités et leurs intérêts propres ; campés sur le territoire français, ils s'en considéreront comme

les hôtes passagers, se désintéresseront de sa prospérité, de son avenir national, ignoreront sa langue. Ou bien, provoquer et diriger l'immigration, la répartir, l'utiliser au mieux d'une politique raisonnée et à larges vues se proposant un double but : but économique : l'exploitation des richesses de notre sol ; but national : le relèvement ou tout au moins le maintien du taux de notre natalité.

§

La répugnance, les craintes que manifestent au regard de l'immigration certains économistes de l'école libérale, trouvent un écho et un appui inattendus dans les préjugés des masses ouvrières, internationales cependant par doctrine. Concernant l'importation de main-d'œuvre, l'ouvrier de tout temps, que ses groupements fussent dénommés ghildes, corporations ou syndicats, s'est montré résolument protectionniste.

Le raisonnement qui le guide est fort simple : il invoque, à la suite des économistes bourgeois, la loi de l'offre et de la demande, mais c'est pour mieux pouvoir en entraver le jeu. Lorsque plusieurs patrons courent après un ouvrier, dit la loi, les salaires montent ; lorsque plusieurs ouvriers courent après un patron, les salaires baissent. Donc il faut, par tous moyens, limiter, dans une région ou dans un pays donné, le nombre des ouvriers.

Objection beaucoup plus redoutable par tous les intérêts mal compris, auxquels elle sert de masque, que les préjugés, sentimentaux pour une large part, que nous avons précédemment envisagés.

Pour la combattre, il faut raisonner ; pour raisonner utilement, il faut entrer en discussion avec les représentants de la masse ouvrière organisée : syndicats ou C. G. T. Beaucoup de préjugés devront être dissipés ; par la brochure, par la conférence, une longue et délicate campagne de persuasion devra être entreprise.

Il faut que la classe ouvrière se pénètre d'une double vérité particulièrement éclatante dans notre situation économique présente. C'est, d'abord, que sa prospérité et le taux de ses salaires sont étroitement liés au développement et à la prospérité du travail national sous ses formes les plus diverses. C'est, ensuite, que l'ouvrier français est appelé, au fur et à

mesure que l'industrie se développera, que des usines nouvelles se créeront, que s'accroîtra l'immigration de la main-d'œuvre, à constituer une véritable aristocratie du monde du travail.

Avant la guerre, le gouvernement allemand avait réussi à ancrer dans l'esprit de la majorité de la classe ouvrière que son bien-être, la stabilité de son emploi, l'élévation de ses salaires étaient étroitement liés au développement de la prospérité économique allemande. Ainsi les passions furent-elles spécialement attisées contre l'Angleterre, accusée de la vouloir ruiner.

La même tâche ne pourrait-elle être entreprise chez nous, les mêmes vérités ne pourraient-elles être répandues ? Au cours de la guerre, pour les besoins de la défense nationale, des industries nouvelles ont surgi qui ont fait appel à toute la main-d'œuvre disponible. La disparition du chômage, l'élévation des salaires en furent les conséquences naturelles.

Aujourd'hui, la paix revenue, bon nombre de ces usines vont être contraintes, pour pouvoir subsister, de subir une transformation complète. Seule, une politique d'exploitation intensive des ressources du sol national permettra de maintenir, puis d'accroître leur activité, de poursuivre l'œuvre entreprise avec toutes les conséquences heureuses qui en découlent.

Refusons-nous d'entreprendre cette tâche à la fois de reconstitution et de création, la trouvons-nous trop lourde pour nos épaules, ou échouons-nous dans son exécution, les conséquences de cette incapacité ou de cet échec ne sont que trop évidentes. Nous continuerons d'importer du dehors, en quantités sans cesse accrues, les produits fabriqués ou les matières premières que des installations nouvelles nous auraient procurés sans sortir des limites de notre territoire. Ainsi nous paierons indirectement aux ouvriers étrangers des salaires que nous aurions pu payer aux ouvriers français.

A la réalisation d'un tel programme l'ouvrier français serait seul impuissant. Il n'y saurait suffire, même avec l'aide de la machine, dont il doit aujourd'hui reconnaître les bienfaits, mais contre laquelle longtemps ses préjugés furent aussi irraisonnés, aussi néfastes que ceux qu'il manifeste à l'encontre de l'importation de main-d'œuvre étrangère.

Déjà, avant la guerre, pour maintenir un degré d'exploita-

tion industrielle et agricole qu'on s'accorde aujourd'hui à estimer insuffisant, il fallait faire appel à des Kabyles, à des Flamands, à des Polonais. Au cours de la guerre, en dépit du rappel de la grande masse des ouvriers d'usine, il a fallu, dans les branches mêmes d'industrie qui exigent un grand déploiement de force physique, faire appel à la main-d'œuvre féminine. Expédient passager. La plupart des femmes abandonnent une tâche provisoire et souvent au-dessus de leurs forces. Leur présence dans les ateliers n'est à souhaiter ni au point de vue familial, ni au point de vue du taux des salaires. Si les ouvriers se refusent à adopter le seul remède à la crise redoutable de personnel que traversera le pays dans les années qui viennent, les patrons seront amenés à favoriser le maintien, le retour ou l'extension de la main-d'œuvre féminine dont on sait qu'elle exerce sur les salaires un effet déprimant.

Là encore il faut choisir. Ou bien, nous renfermant sur nous-mêmes interdisant jalousement l'accès de notre sol aux ouvriers étrangers, nous scellerons sur nous une pierre tombale. Nous déclarerons renoncer, en connaissance de cause, pour le pays à un surcroît de prospérité, pour la classe ouvrière à des perspectives de salaires nouveaux et accrus. Ou bien, pour faire jaillir de notre sol tant de sources nouvelles d'activité et de bien-être, nous ferons appel à l'appui fécondant de la main-d'œuvre étrangère.

Que nos syndicats se rassurent. Son introduction, même en grandes masses, sur notre marché, n'aurait pas pour effet de peser indûment sur les salaires. Leurs inquiétudes, leur hostilité instinctive ne seraient à cet égard justifiables que soit au cas où la main-d'œuvre française suffirait aux besoins de notre développement économique, soit au cas où cette immigration se composerait pour une large part d'ouvriers spécialisés aptes à entrer en concurrence avec les ouvriers français pour les mêmes emplois et les mêmes salaires.

Nous savons à quel point la première hypothèse correspond peu à la réalité. Pour que la seconde fût à redouter, il faudrait admettre que les ouvriers immigrés seront aptes à concurrencer les ouvriers français dans tous les emplois exigeant une instruction professionnelle préalable. Or, longtemps encore, pendant au moins une génération, les nouveaux venus

seront, à quelques spécialités près, confinés dans des emplois de manœuvre. Mais, en même temps, une industrie accrue exigera un personnel qualifié plus nombreux. A condition qu'on lui fournisse les organes d'instruction appropriés, l'immense majorité des ouvriers français est apte à monter au rang d'ouvrier qualifié. C'est précisément cette majorité que représentent les organisations syndicales. Seule, l'importation de main-d'œuvre étrangère, permettant le développement industriel et agricole, accroîtra le nombre des places de contremaîtres et d'ouvriers qualifiés et favorisera le recrutement, parmi les syndiqués, d'une aristocratie du travail sans cesse accrue.

Peut-être on prétendra que c'est transformer l'ouvrier étranger en esclave, doublement assujetti à une caste capitaliste et à une oligarchie ouvrière.

C'est oublier que les conditions de son travail seront nécessairement réglées, outre la législation de droit commun, par une législation spéciale protectrice de ces étrangers, véritables mineurs au point de vue de la connaissance de nos coutumes et de nos lois nationales. C'est oublier que leur niveau d'existence sera en France très supérieur à celui qu'ils avaient péniblement atteint, qu'ils désespéraient de maintenir dans leur pays d'origine. A son tour, derrière l'ouvrier français qui le précédera et l'entraînera à sa suite, l'ouvrier immigré franchira une étape.

La concurrence de la main-d'œuvre importée sera, du reste, pour les ouvriers d'industrie bien moindre qu'il peut apparaître au premier abord.

Avant la guerre, le dépeuplement de nos régions rurales était plus inquiétant encore que celui de nos centres industriels; plus qu'aucune autre forme de l'activité nationale, l'agriculture manquait de main-d'œuvre.

Ici encore la guerre a aggravé le mal; nos pertes en travailleurs agricoles représentent environ la moitié des pertes totales de la France. L'augmentation des salaires industriels et la réduction des heures de travail hâtera l'émigration des campagnes vers les villes. Les ouvriers agricoles viendront, pour une part, combler le déficit des ouvriers d'industrie.

Par contre, la majorité des immigrés sera d'origine paysanne. Bon nombre d'entre eux iront repeupler nos campagnes, cultiver, dans les régions épargnées par la guerre et dans celles

qu'elle a dévastées, nos champs en friche. Seule, une fraction d'entre eux sera dirigée vers les emplois industriels.

Pour tous les postes nouveaux d'ouvriers qualifiés, maniant avec dextérité des machines délicates aux rouages complexes, nous n'aurons pas trop de toute notre main-d'œuvre nationale. Pour toutes les besognes matérielles, travaux de force, emplois secondaires de l'usine, de la fabrique, de la mine et des champs, nous n'aurons pas trop d'une vaste immigration de main-d'œuvre étrangère. Elles se déploieront l'une et l'autre sur des plans différents, elles ne courent nul risque de se heurter.

§

Les objections d'ordre intérieur dissipées, les obstacles du dehors vont surgir.

On peut redouter, soit que les nations à population surabondante par rapport à leurs ressources tentent de s'opposer au départ de leurs nationaux, soit que les populations émigrantes, attirées par goût ou par tradition vers d'autres cieux, refusent de prendre le chemin de nos contrées.

Il va sans dire que les pays où nous irons puiser des immigrants ne se prêteront pas de gaieté de cœur à nous enrichir en envoyant dans nos villes et dans nos champs une partie de leur matériel humain.

Ne s'efforceront-ils pas de retenir leurs nationaux? L'éventualité est à prévoir. Mais ces répugnances et ces résistances ne datent pas d'hier. Depuis plusieurs décades, des milliers et des dizaines de milliers d'émigrants ont quitté, chaque année, sans espoir de retour, l'Espagne, l'Italie, les divers pays slaves. Leurs gouvernements ont lutté ; ils se sont efforcés de les retenir au sol natal. Ils ne découvriront rien demain qu'ils n'aient tenté jusqu'à ce jour. Mais tous leurs efforts contre l'émigration ont échoué. En dépit de toutes mesures préventives, loin de se restreindre, le nombre de leurs émigrants est allé chaque jour croissant.

L'émigration y est due à des causes économiques et sociales trop profondes pour qu'il soit possible, en quelques années, d'en tarir les sources multiples. Pour ralentir une émigration qui l'inquiétait, l'Allemagne, au lendemain de 71, a mis en œuvre tous moyens législatifs et réglementaires. Rien n'y fit,

sinon la révolution économique, qui, accroissant formidablement sa capacité de production industrielle, retint sur ses territoires son excédent de population.

Le législateur peut imposer au bénéfice des émigrants des conditions spéciales aux sociétés d'émigration et spécialement aux compagnies de navigation. Il ne peut plus en notre siècle attacher le serf à la glèbe.

Convaincus par l'expérience de l'inutilité des efforts officiels, certains économistes et hommes d'Etat italiens ont voulu se persuader et démontrer que le pays n'avait qu'à gagner à la transplantation de tant d'Italiens outre-mer. Ils ont édifié la théorie ingénieuse et rassurante des « Colonies sans drapeau ».

A les en croire, groupés dans les Républiques d'Amérique du Sud, où ils ont coutume d'aller chercher un sort meilleur, les immigrés italiens constitueraient de véritables colonies italiennes. Ils deviendraient les propagateurs de l'influence intellectuelle de l'Italie, les commis-voyageurs et les clients de son expansion économique. Dès lors, tous les efforts du gouvernement italien doivent tendre à diriger l'émigration italienne vers les Républiques d'Amérique du Sud, et à décourager toute émigration vers les pays d'Europe à civilisation ancienne où la perte de nationalité est plus certaine et plus prompte.

Mais toute cette théorie, qui jadis séduisit également l'Allemagne, repose sur des illusions que la réalité a dissipées. Au point de vue national, presque à la première génération, en tous cas dès la seconde, les Italiens immigrés en Argentine ou au Brésil, oublieux de leur terre d'origine, sont devenus des citoyens actifs, exclusifs de leur patrie nouvelle. Leurs affinités avec le milieu latin dans lequel ils sont plongés facilitent cette absorption. De même, aux Etats-Unis, la grande masse des Germano-Américains s'est fidèlement rangée pour combattre l'Empire allemand sous la bannière étoilée.

Au point de vue économique, à quelques spécialités alimentaires près, les immigrants italiens, au fur et à mesure que leur aisance s'est accrue, que leur prospérité s'est affirmée, sont devenus des clients nouveaux des grandes nations industrielles.

L'exportation des marchandises n'a rien de commun avec l'exportation des nationaux. De 1820 à 1915, l'Italie a envoyé

au Brésil 1.360.000 émigrés ; cependant, en 1913, son exportation au Brésil, inférieure à celle du Portugal, n'atteignait que 65 millions de francs. En Argentine, où, de 1875 à 1911, ont émigré 2 millions d'Italiens, le commerce italien vient au cinquième rang pour l'importation et au sixième pour l'exportation (*Europe nouvelle*, 2 février 1918. Statesman's yearbook 1913).

Au bout d'une génération, l'Italien, greffé sur le tronc argentin ou brésilien, dont tous les intérêts, les affections sont concentrés dans les limites de ces pays, n'a plus pour la patrie lointaine, dont soit la misère, soit une organisation politique ou sociale défectueuse l'ont chassé, que parfois il n'a jamais connue, qu'une affection de commande purement verbale. Faut-il s'en étonner ? Le patriotisme est, pour partie, un sentiment instinctif, comme celui qui pousse l'homme à protéger contre toute emprise le sol qu'a fécondé son labeur, où résident les siens, pour partie, un sentiment acquis qu'entretiennent l'éducation, par l'école, le journal et le livre, et surtout la gestion en commun des affaires publiques. Quelques dizaines d'années écoulées, que peut-il demeurer, sauf dans une élite, de ce sentiment complexe dont les causes ont disparu pour la grande majorité des immigrés, enracinés dans une terre nouvelle et qu'aucun lien politique ne rattache à la mère patrie ? Si l'immigrant s'élève à la conception des droits et des devoirs de citoyen actif d'un Etat libre, c'est à sa patrie d'adoption et non point à sa patrie d'origine que le lient le sentiment de ces devoirs et la pratique de ces droits.

Ainsi les Canadiens français sont-ils de nos jours non plus des Français établis au Canada, mais seulement des Canadiens de langue française. Ainsi avons-nous vu Italiens et Espagnols immigrés en Algérie, naturalisés d'hier, vivant en groupes nationaux compacts, à peine éloignés de leur ancienne patrie, placés dès lors dans les conditions les plus favorables pour conserver leur nationalité d'origine, contribuer sur le front français à alimenter des régiments de zouaves dont on sait quels furent les exploits.

§

Mais un obstacle d'apparence plus grave se présente aussitôt. De cette masse d'émigrants que rien ne peut retenir au pays natal, une minorité infime se dirige vers les contrées

européennes. L'immense majorité s'embarque à destination du Nouveau-Monde. La même force irrésistible qui les pousse à abandonner la patrie ne les dirige-t-elle pas vers les deux Amérique ? N'est-ce pas se leurrer que d'espérer en pouvoir détourner vers la France une notable fraction ?

Rien ne serait plus faux à cet égard que de vouloir du passé conclure à l'avenir. Sans doute, les grands courants d'immigration européenne ne se sont pas, jusqu'à ce jour, dirigés vers la France. Mais qu'avons-nous fait pour les y attirer, pour retenir même, sur notre territoire, les immigrations saisonnières, flamandes au Nord, latines au Midi ?

Croit-on que, de gaieté de cœur, le paysan de Calabre, de Pologne ou d'Asturie eût affronté les dangers, surmonté les craintes d'un pénible et long voyage maritime, s'il avait eu la certitude que quelques jours de chemin de fer ou une courte traversée suffiraient à le transporter, avec sa famille, vers la Chanaan dont il rêvait ?

Il est aisé de discerner la nature des influences qui ont dirigé vers les deux Amérique le flot migrateur européen. Le réel et l'imaginaire ont contribué à leur formation. Dans les pays pauvres, à population trop dense pour leurs ressources naturelles, au régime de propriété et d'exploitation du sol défectueux, tels que l'Italie, l'Espagne, certaines contrées slaves, l'émigration était une plaie sociale inévitable. Les plus entreprenants ou les plus malheureux partaient les premiers. Leurs lettres, les récits de ceux qui revenaient visiter le foyer natal, révélaient qu'il existait, au delà des mers, des pays où les salaires étaient plus élevés, les terres plus fécondes, la vie plus libre et plus douce, que quiconque avait des bras vigoureux était assuré de gagner ces salaires, que quiconque avait quelques économies pouvait, sans restrictions ni formalités, acquérir ces terres. Les fils, les hommes mariés partis seuls, envoyaient au pays une fraction de leurs gains. Il semblait qu'au flot d'hommes un flot de richesse succédât en retour. Enrichis d'un pécule qui leur assurait au village le prestige de grands seigneurs, d'autres y venaient étaler leur aisance.

Colportés de bouche en bouche, dans de pauvres villages, dans des faubourgs misérables de grandes villes, amplifiés par l'espoir crédule de tous ceux qu'accable régime social défectueux ou régime politique tyrannique, repris enfin et exploités

par la propagande des agents d'émigration, des récits où se mêlaient le réel et le chimérique exercèrent promptement leur force d'attraction, décuplèrent puis centuplèrent en peu d'années le nombre des émigrants.

Sans encouragement officiel, sans plan préconçu des divers gouvernements américains, le courant se forma et le flot grandit à destination des Etats-Unis, du Brésil et de l'Argentine. Le jeu des lois naturelles avait créé l'émigration, les circonstances firent le reste.

Serait-il impossible, puisque le courant existe, puisque la guerre ne fera qu'en accroître, au moins temporairement, l'intensité, puisque les Etats-Unis ont adopté contre l'immigration une politique défensive, d'infléchir le courant dans notre direction? Serait-il impossible de provoquer, à notre bénéfice, les circonstances qui militèrent jadis en faveur de l'Amérique?

Il est banal de redire quel prestige nous ont valu en Europe les rudes combats et les victoires de cette guerre. Notre prestige moral n'a pas seul été rehaussé. Combien d'étrangers, venus sur notre sol, au cours de la guerre, pour se battre ou pour travailler, ont appris à connaître combien, en France, la vie est, dans l'ensemble, douce et facile, à quel point les occasions y abondent de travaux comportant labeur moyen, saine rémunération, offrant toutes garanties d'un avenir assuré.

Italiens, Espagnols, Serbes, Tchèques, Polonais ont servi sous nos drapeaux, ont travaillé dans nos usines. Quels incomparables propagandistes ! Leurs récits exploités, leurs efforts guidés, leurs témoignages utilisés suffiraient, à condition que nous le sachions vouloir, à nous assurer dans tous les centres d'émigration une riche moisson d'immigrants. Ils peuvent aisément former les mailles d'un grand réseau de propagande et de recrutement discrètement organisé.

Sans doute, des scrupules seront manifestés, des convenances diplomatiques invoquées. Le souci des relations internationales correctes ou amicales ne doit-il pas interdire l'organisation du recrutement des émigrants sur le territoire de puissances neutres, à plus forte raison de puissances amies?

Sans doute, il y faudra de la discrétion et du savoir faire. Ardent à favoriser par tous moyens sa politique de colonisation, Frédéric II écrivait à son ambassadeur auprès de la Cour de Vienne :

Vous aurez soin de mettre en circulation les édits que je vous envoie, mais de bonne façon et sans que vous ayez l'air de vous y intéresser..... Mettez dans toute cette affaire de si grands ménagements qu'on ne puisse vous reprocher d'induire des sujets à quitter leur maître.

Un tel machiavélisme répugnerait à juste titre à nos gouvernements démocratiques. Mais, alors, l'émigration était interdite et punie de peines sévères. De nos jours, le « crime d'émigration » a disparu. Mal inévitable, phénomène irrésistible, l'émigration est un fait que nous n'avons pas provoqué, et nul gouvernement ne saurait prendre sérieusement ombrage de nous voir tenter de l'utiliser à notre profit.

Aussi bien, il s'agit pour nous d'une question de vie ou de mort. Des scrupules de pure forme ne nous sauraient arrêter. Que si, pénétré de méthodes surannées, notre personnel consulaire ne mettait pas au service de ses tâches nouvelles le zèle et l'ardeur nécessaires, il devrait céder la place à un personnel plus au fait des nécessités et plus au courant des méthodes nouvelles.

Bref, cette matière première précieuse, le travailleur, il nous appartient de l'aller chercher sur place, d'en assurer le groupement, le transport, la répartition et l'emploi.

§

A quels organismes seront confiées ces tâches multiples, nouvelles et urgentes ?

Dresser, après études préalables et minutieuses effectuées tant en France qu'à l'Etranger la carte des zones d'émigrations et d'immigrations ; y annexer des notices détaillées sur les caractères, les aptitudes et les mœurs des populations à transporter comme sur les ressources des régions de peuplement, les besoins de leurs industries ou de leur agriculture. Recruter, discipliner, diriger tout un personnel de propagande et de recrutement. Prévoir toutes difficultés pouvant surgir avec les gouvernements étrangers, éviter tous frottements grâce à la collaboration du personnel diplomatique et consulaire, auquel des agents spéciaux pourraient être adjoints. Assurer, dans des conditions de transport suffisantes, l'arrivée des immigrants par terre ou par mer. Les répartir sur la surface du territoire en des centres d'immigration. A l'effet d'installer les immigrants et leurs familles, acquérir, en vertu de pouvoirs

spéciaux, des terrains, y faire bâtir maisons d'habitation et immeubles d'usage collectif, tels que : écoles, églises, salles de réunions, infirmeries et hôpitaux. Pourvoir ces centres d'instituteurs, de prêtres, de médecins, connaissant la langue des immigrants, aptes à entreprendre aussitôt l'œuvre d'assimilation et de francisation qui, sur leur culture et leurs traditions propres, greffera peu à peu culture et traditions françaises. Fixer, d'accord avec syndicats ouvriers et patronaux, des échelles de salaires. Organiser des ateliers, des écoles techniques, des chaires ambulantes d'instruction professionnelle, de façon que les immigrants puissent devenir, dans le plus bref délai des collaborateurs utiles du travail français. Pourvoir chaque grand centre d'immigration d'un personnel de surveillance chargé de prévoir et régler tous conflits avec patrons et ouvriers du même atelier et du même métier, comme avec les populations avoisinantes. Répartir entre l'Etat et les associations patronales tous frais d'installation et d'organisation.

Autant de problèmes délicats et complexes dont aucun, pour le succès de l'entreprise, ne saurait être négligé. Ils exigent l'étroite, la constante collaboration de l'Etat, des associations professionnelles, patronales (industrielles et agricoles) et ouvrières.

Il serait vain d'imaginer qu'abandonnés à eux-mêmes les bénéficiaires directs, les représentants des industries intéressées parviendront à fondre leurs intérêts parfois divergents en une action commune. Notre individualisme inné, les rivalités de régions ou de métiers de nos organisations patronales l'entraveraient aussitôt. Aussi bien, s'agissant d'une activité qui doit s'exercer pour partie sur le sol national, pour partie hors de nos frontières, la collaboration, la direction même de l'Etat s'impose. Elle n'est jamais plus féconde et plus légitime que lorsqu'elle s'exerce pour stimuler et grouper les intérêts privés et leur servir d'arbitre.

Pratiquement, le choix est entre deux solutions : un Sous-Secrétariat d'Etat ou un Office spécial. Il a été admis qu'un Sous-Secrétariat d'Etat était principalement un département politique dont le titulaire était soumis à toutes les fluctuations de l'existence parlementaire. Le caractère de perennité indispensable à de telles entreprises conduit à écarter la première solution.

Seule subsiste celle d'un Office autonome, rattaché pour ordre à un des ministères disposant d'un budget spécial alimenté par des subventions de l'Etat et des grandes associations professionnelles.

C'est une institution que les Allemands ont maintes fois utilisée avec succès avant et pendant cette guerre qui a suffisamment prouvé combien, au point de vue de l'organisation économique, nous avions intérêt à emprunter à l'Allemagne certaines de ses formules, à nous mettre à son école.

Il conviendrait à cet égard encore de nous inspirer de l'organisation colonisatrice de Frédéric II :

Ce souverain voulut, nous dit M. Lavisse, que la colonisation devînt une branche spéciale de l'administration prussienne comme la levée de l'impôt ou de la milice. Les Chambres des diverses provinces durent se rendre compte des besoins de leurs pays respectifs, faire le relevé des maisons inoccupées, des terrains abandonnés, évaluer le nombre de colons qui pouvaient être établis dans leur ressort... Il établit deux agences spéciales, l'une à Francfort-sur-Mein, l'autre à Hambourg. La dernière était chargée d'arrêter au passage les émigrants qui se disposaient à s'embarquer pour l'Amérique. Toutes les deux faisaient des annonces dans les journaux ou bien envoyaient dans les pays où ces annonces étaient interdites des messagers spéciaux qui faisaient de la propagande occulte (page 268).

Dévastée par l'invasion, épuisée en hommes et en ressources par ses victoires mêmes, la Prusse de Frédéric II était placée en face des mêmes problèmes de repeuplement, de reconstitution de son outillage humain que ceux qui nous confrontent aujourd'hui.

Elle dut, pour une large part, son salut et sa prospérité à une politique d'immigration audacieusement pratiquée. N'aurons-nous pas la largeur de vues, l'absence de préjugés, l'esprit de suite nécessaires pour, nous inspirant de son exemple, aboutir aux mêmes résultats ?

JACQUES LYON.

UN POÈTE DE TESCHEN

—

« Il y a, disait M. Lloyd George, le 16 avril dernier, à la Chambre des Communes, des questions dont on n'avait jamais parlé et qui, pendant que nous siégions ici, ont presque mis la paix en danger. J'aimerais à faire subir un examen à chacun des membres de cette Chambre. Je suis certain, quant à moi, que je n'aurais pu subir un tel examen avant de me rendre à la Conférence de la Paix. Combien de députés ont jamais entendu parler de Teschen ? Je ne veux pas dire que je n'en aie moi-même jamais entendu parler, mais Teschen a failli conduire à un conflit aigu entre deux Etats alliés, si bien que nous dûmes interrompre les discussions pour essayer de régler l'affaire de Teschen. » Peu de gens, en effet, connaissaient Teschen avant qu'eût éclaté, au sujet de ce territoire, une contestation entre Polonais et Tchécoslovaques, frères de race pourtant appelés à s'entendre.

Le duché de Teschen (*Cieszyn* en polonais et *Těsin* en tchèque) est une partie de cette Silésie improprement dénommée Silésie autrichienne. On sait comment Frédéric II de Prusse ravit à Marie-Thérèse, en 1742, une notable partie des territoires silésiens et le comté de Glatz. Ce que l'on sait sans doute moins, c'est que ce n'est pas par l'impératrice d'Autriche qu'il se faisait céder ces régions, mais par la reine de Bohême. Une clause du traité de Breslau, l'article XII, obligeait en effet la souveraine vaincue à faire ratifier la cession par les Etats généraux du royaume de Bohême. C'est que depuis 1345 la Silésie faisait, par droit d'héritage, partie des pays de la

couronne tchèque de Saint-Venceslas. Ce que Frédéric voulut bien en laisser continua de dépendre de la Bohême, comme Marie-Thérèse, en 1752, le reconnaissait en établissant un « tarif douanier aussi bien pour le royaume de Bohême que pour la Silésie de Bohême (Böhmisch-Schlesien) et la Moravie, qui en dépendent ». C'est aussi « en qualité de roi de Bohême » que François-Joseph, en 1858, donnait en apanage à l'archiduc Frédéric le fief de Teschen.

Cette région de mines, dont la houille et le coke alimentent les hauts fourneaux de Moravska Ostrava, en Moravie, a été, au cours du XIX[e] siècle, le terrain d'ardentes luttes nationales. Allemands, Polonais et Tchèques s'en disputaient la possession ; les domaines qu'il s'agissait surtout de conquérir étaient l'école et la cure, d'où l'on chassait la langue de l'adversaire. Un poète nous a tracé un vivant mais âpre tableau de cet antagonisme ethnique, si caractéristique de l'ancienne monarchie des Habsbourgs. Ce poète est Tchèque, car les Tchèques, tenaces, ardents, avaient vu se liguer contre leur résistance Allemands et Polonais, beaucoup de ces derniers s'étant faits, pour la circonstance, *deutsch-freundlich* (germanophiles, épithète que s'était donnée un parti polonais assez nombreux). Il est donc intéressant, au moment où le problème de Teschen apparaît non plus comme un problème autrichien, mais comme une question internationale, d'étudier de près les poèmes de Pierre Bezruč (prononcer : Bezroutch).

§

Les premiers vers portant cette signature parurent, en 1898, dans le supplément littéraire d'un quotidien de Prague, la *Beseda Casu*. Ils attirèrent tout de suite l'attention autant par l'urgence de la cause qu'ils plaidaient que par la simplicité rude de leur forme. C'était à l'époque où les Tchèques guerroyaient en Bohême pour assurer à leur langue une place que l'Allemand avait usurpée et prétendait conserver. Toutes les pensées se concentraient sur cette querelle, et voilà que tout à coup une voix s'élève pour signaler un autre coin menacé. « C'est, dit M. H. Jelinek dans sa *Littérature tchèque contemporaine* (1), la voix anonyme de milliers de frères malheureux,

(1) H. Jelinek : *La Littérature tchèque contemporaine* (*Mercure de France*, Paris, 1912), page 317.

écrasés sous le poids de l'injustice sociale et persécutés à cause de leur langue ; c'est le cri désespéré des Tchèques de la Silésie autrichienne, de ces noirs mineurs du bassin houiller de de Moravska Ostrava, qui s'étend à la frontière de Moravie, de Silésie et de Prusse. »

Qui est ce Pierre Bezruč, dont, en 1903, le même quotidien réunissait les pièces éparses en un *Numéro silésien ?* On sait que ce nom n'est qu'un pseudonyme ; mais qui se cache derrière? La science du poète, car il possède ses classiques, laisserait croire que c'est un intellectuel. La rudesse de sa langue, cependant, pimentée de dialecte, et l'irrégularité de sa versification, dans certaines de ses complaintes, font soupçonner un homme de ce peuple de mineurs persécutés. L'œuvre, dans son âpre simplicité, suggère des comparaisons. On pense à Walt Whitman en la lisant. Mais qui en est l'auteur ? On ne sait rien. Ou plutôt on ne sait que ce que le poète veut bien dire. On sait qu'il n'a jamais connu la joie.

En février, je n'ai jamais fait le fou. — Ma vie a été silencieuse comme un minuit, et triste comme un septembre. — Qu'une nation plus heureuse aime et connaisse le carnaval, — moi, Teschen me regardait en mon berceau... on le lit sur mon visage.

Il a à peine connu l'amour :

L'amour est passé près de moi d'un pas doux ; — j'ai fermé devant lui la porte de ma chaumière — et il ne reviendra plus jamais.

Un seul sentiment remplit son cœur, la compassion, l'ardente sympathie pour cette malheureuse population qui, au pied des montagnes, meurt lentement sous l'oppression.

Je m'en allais chantant un peu ; je m'en allais chantant pour mon peuple, — afin que la mort nous soit meilleure, au pied des Beskydes.

Il est fier d'être « le premier et le dernier barde » qui ait « adressé une prière au démon de la vengeance ».

Moi, Pierre Bezruč de Teschen, — musicien ambulant et ménestrel fou, — révolté dément et chanteur ivre, — hibou sinistre du clocher de Teschen, — je joue et chante tandis que les marteaux retentissent — à Vitkovice, à Frydlant, autour de Lipiny.

Augmenté de quelques nouveaux vers, le recueil de 1903

devint en 1909 un volume de *Chants silésiens* de Pierre Bezruč. L'identité du « barde des Beskydes » restait cependant impénétrable. Il fallut, au cours de la guerre, l'ardeur tracassière de la police politique des Habsbourgs pour révéler au grand public le vrai nom du poète.

Au début du grand conflit européen, les Tchèques, fixés en terre étrangère, s'étaient immédiatement rangés du côté de l'Entente. Un journal, *l'Indépendance tchèque*, publié à Paris, leur servait d'organe. Il paraissait en français et en tchèque. Certains numéros contenaient des vers, parmi lesquels de virulentes diatribes contre François-Joseph et son empire étaient signées P. B. Les bureaux de Vienne, à qui rien de ce qui se publiait chez nous n'échappait, s'alarmèrent de ces rimes qui respiraient le crime de lèse-majesté. Dans l'espoir d'envoyer un Tchèque rejoindre en prison ses déjà nombreux compatriotes, les autorités autrichiennes confièrent à un juge d'instruction le soin de retrouver l'anonyme P. B.

Le Sherlock-Holmes viennois mena rondement l'enquête. Il fit, après réflexion, appeler un détenu, jeune et naïf étudiant tchèque d'une faculté de théologie protestante.

« Vous connaissez bien la littérature tchèque, lui dit le juge instructeur, et je suis sûr qu'aucun poète ne vous est inconnu. Eh bien, voilà. Un journal a publié des vers signés P. B. ; y a-t-il un poète tchèque qui ait de telles initiales ?

— Certainement, répondit ingénument l'étudiant, il y a Pierre Bezruč.

Quelque temps après, l'enquête était finie. La police autrichienne — le journaliste qui, le 1er août 1917, contait le fait dans la *Národní Politika* de Prague ne dit pas comment — avait trouvé et arrêtait M. Vašek, employé des postes résidant alors à Brno (Brünn). Au bout de quelques semaines d'emprisonnement, néanmoins, on dut avouer qu'on n'avait aucune preuve contre le poète des *Chants silésiens*. On se contenta donc d'expédier le dangereux barde aux armées, où il attendit la chute du régime dont il était une des victimes.

§

Qu'auraient pu, d'ailleurs, lui reprocher les bourreaux viennois ? D'avoir écrit des poèmes politiques ? Mais les vers de Pierre Bezruč n'ont aucune tendance politique. Ils tracent le poignant tableau de la douleur qui étreint la population de

Teschen, la misère nationale et sociale qui écrase ces mineurs tchèques. Rien de plus. Ils chantent l'angoissante « mélodie » d'un peuple qui va mourir.

La misère guette ma nation ; — le bourreau incline sa tête. — Au pied des Beskydes, c'est la misère ; — c'est une lente agonie.

Jadis, ce peuple de mineurs et d'ouvriers tchèques était nombreux. Il partageait le pays avec les paysans, Tchèques eux aussi. Mais le capitaliste allemand, que le poète personnifie sous les traits du marquis Géro (1), est arrivé. Il a chassé de ses terres le cultivateur tchèque et appelé de la Galicie la main-d'œuvre étrangère et le commerçant juif.

De la Pologne, le juif vient chez nous, dans les Beskydes. — Au bout de cinq ans, il est le maître du village (nous le savons d'avance). — Il est venu en mendiant, maintenant il tient le haut du pavé ; — il a sur toutes les jeunes filles *jus noctis primæ.*

Cet afflux d'éléments étrangers a amené avec lui une foule de fléaux. La dénationalisation de l'école et de l'église, tout d'abord.

Là-bas, dans mon pays, il y a un grand seigneur ; il possède beaucoup de forges et de mines... — Puisqu'il nous a pris la moitié de notre patrie, — pourquoi ne nous prendrait-il pas aussi nos écoles ?

Et, parcourant toute la région, le poète voit son peuple dépossédé de tout.

D'Ostrava à Teschen vont — avec moi des ouvrières des mines ; — leurs maris et leurs enfants sont dans les puits. — Nous allons ensemble vers Blendovice.

Et les villages sont pleins de juifs ; — les chemins de fer sont étrangers ; les mines sont étrangères ; — l'indigène n'a que son pic ; — les églises, les écoles sont étrangères.

Bezruč, dans un poème ému, *le Retour*, énumère en détail les forfaits de cette dénationalisation et l'impression pénible que lui cause la vue de son village natal où tant de changements se sont produits pendant son absence.

Après des années et des années, à mon village natal — me rame-

(1) On dit que ce nom du marquis Géro cacherait la personnalité de cet archiduc Frédéric à qui François-Joseph donna le fief de Teschen et qui, en toute occasion, se fit le bourreau des Slaves en général et des Tchèques en particulier.

naient les hasards de la vie. — Mon pas était comme celui d'une jeune fille à son premier bal. — Le soleil chauffait ; le merle chantait.

C'est la même vieille église et le même bois sombre ; — sur les pentes les mêmes maisonnettes sont accroupies ; — sous mes paupières la rouille des souvenirs s'efface : — il y a les mêmes vieux saules au bord de la rivière.

Je ne ferai que passer. Je ne sais où porter mes pas : — nos biens sont passés en des mains étrangères... — Ne songes-tu pas ? Ah ! c'est toi, le chien de Dombrovsky. — N'est-ce pas, mon vieux, que tu ne me reconnais déjà plus ?

Le curé va-t-il bien ? Le maître d'école va-t-il bien ? Chacun d'eux me battait ; — j'avais le diable au corps.— Le vieux comte se porte-t-il bien ? Il était Allemand, — mais il nous laissait vivre en paix.

Dans l'école qui m'est chère, je jette un coup d'œil par-dessous la traverse de la fenêtre. — Mon cœur se serre d'angoisse. — Les enfants, les enfants y prient — dans la langue du seigneur, qui m'est insupportable.

Je cours au cimetière. Ceux que j'aimais — y reposent... ou plutôt dans mon âme. Pendant que j'étais à l'étranger, sur la tête de ceux qui dorment là — on a dressé une croix polonaise.

Sur le portail du château, on a gravé un oiseau de proie — qui, de son bec, lisse ses plumes. — Qui a acheté le domaine et à qui donc sont ces armoiries? — Nous sommes morts. C'est au marquis Géro.

Il y a six juifs dans le village; le bourgmestre est juif. — Une teinturerie jaunit les bords de la rivière. — O Seigneur, mon peuple est donc tombé si bas, — que tu l'as maudit à jamais?

Encore une question; elle ne voulait pas sortir, — comme si la hart me serrait le col, — comme si un dernier rêve m'étouffait... — Va-t-elle bien... la belle Maritchka?

Son bon ami était à l'étranger. Alors elle a été sollicitée — par un richard comme on en voit peu... — Il est vrai qu'il buvait du soir au matin, — mais il avait de quoi, ce teinturier de Frydek.

Du village est parti un homme abattu et voûté; — ses lèvres tremblaient ; il regardait les sillons. — Le soleil déjà baissait derrière les monts,— la terre embaumait ; le merle chantait.

L'homme abattu, voûté, est sorti du village, — portant quelque chose de pénible en son cœur... — Son visage se plissait en rides comiques. — Retiens-toi, jusqu'à ce que tu sois seul dans les bois.

(Tu vois — et il se prit à geindre comme un chien battu, — comme si on lui eût tenaillé la main dans des pinces, — tu vois... ce n'est là qu'un village, — et il y en a des centaines d'autres dans la région de Teschen).

Cette dénationalisation, que le poète constate les larmes aux yeux, cause le plus grand mal. Elle fait du peuple un déraciné chez lui, puisqu'à l'école il n'a pu même apprendre sa langue, pas plus qu'il n'a appris la langue étrangère. Le déraciné est vite un démoralisé.

On peut imaginer ce qu'il en est chez nous, — de cette école étrangère — soutenue par les comtes et les lois... — Les résultats crient vengeance au ciel... — De ces écoles étrangères de Silésie, — il ne sort que des voyous et des prostituées (1).

Oui, on peut imaginer ce qu'il advient de ces pauvres êtres que l'école allemande ne peut instruire et que le curé, qui prêche en polonais, ne peut éduquer. La débauche attend les filles et le cabaret les garçons. Les exploiteurs étrangers ont d'ailleurs songé à fournir à cette racaille tchèque, qu'il s'agit d'exterminer, le poison sûr, l'alcool. « Nathan Löw distille l'eau-de-vie — tout comme distille l'eau-de-vie le marquis Géro. »

Devant ce lent anéantissement de sa race, Bezruč a des révoltes. Il sent en son cœur s'agiter « le démon de la vengeance ». Il profère des menaces. Il voudrait voir pendre aux vieux saules les exploiteurs de son peuple asservi ; il voudrait brandir au-dessus de leurs têtes le lourd marteau des mineurs. Mais il se contient, il se maîtrise, comme dans cette *Rencontre* où il se trouva face à face avec le fameux marquis Géro.

Le fusil sur l'épaule, — une plume grise au chapeau, — j'ai, au cœur de la forêt, — rencontré le marquis Géro.

C'est lui qui a mis un prêtre polonais à la cure ; — c'est lui qui a germanisé l'école tchèque... — Je me suis arrêté... j'ai jeté mon cher fusil — par-dessus un massif d'ormeaux.

Le maudit meurtrier de ma langue — (à part cela il aime les filles de la montagne) — était à vingt pas de moi... — La prochaine fois, je laisserai mon fusil à la maison.

Peut-être, malgré le pessimisme que met en son âme le martyre des siens, le poète garde-t-il un fonds d'espoir. Certes sa nation subit des pertes sérieuses. Parmi ses enfants, les uns, comme ce Bernard Zár qui chasse sa mère parce qu'elle est Tchèque, ont renié leur origine. Les autres, les plus nom-

(1) Ici le poète a un mot beaucoup plus énergique, qu'il n'a même pas besoin d'écrire, car la rime le sollicite. Si nous avions traduit ce texte en vers français, nous aurions dû, pour amener ce mot à la rime, finir le vers précédent par un nom terminé en *tain*.

breux,ceux du monde ouvrier,sont des êtres hybrides. L'école allemande a rarement fait d'eux des Allemands. Le curé polonais n'a presque jamais fait d'eux des Polonais.Cependant ils ne sont plus Tchèques, ils ne savent ce qu'ils sont : ils sont Silésiens,ou Moraves, mais se sentiraient offensés d'être appelés Polonais, outragés d'être traités d'Allemands. Le « barde des Beskydes » s'en est aperçu.

J'allais de Frydek à Teschen. — C'était en août, il faisait chaud. — Sur la route je croisai — une jolie fille de Tošonovice.

« Bonjour, ma jolie fille. — Bonjour, monsieur. — Où donc vas-tu? — A la fabrique, — de Tošonovice à Teschen. — Et qui es-tu? — Bystronova, de Tošonovice. — Tu es Polonaise? — Non, Morave. » Elle découvrit ses dents blanches; — elle me regarda avec indignation, — la jolie fille de Tošonovice. — « Le seul Polonais, chez nous, c'est le maître d'école ; — il nous donne des livres polonais, mais nous tous, de Tošonovice, — nous ne parlons que le morave. »

Peut-être que parmi ceux-là qui ne savent plus à quelle nationalité ils appartiennent,mais qui s'indignent d'être appelés polonais, beaucoup retrouveront facilement leur conscience nationale. Ils viendront grossir le nombre de ceux qui ont résisté et qui résistent encore. Et le poète, anxieux, se posait une question, qui était en même temps un appel à ses compatriotes de Bohême et de Moravie.

Nous sommes soixante-dix mille — dans la région de Teschen. — Ils ont germanisé cent mille des nôtres ; ils ont polonisé cent mille des nôtres. — Une paix sacrée envahit mon cœur. — Puisque nous restons seulement soixante-dix mille, — avons-nous le droit de vivre?

Pierre Bezruč a dû souvent, dans son cachot de Vienne et au fond des tranchées, se rappeler cette question. Quelle réponse allait lui donner cette guerre d'où devait sortir, on le croyait à Vienne, le triomphe définitif du germanisme ? Il l'augurait favorable, et cet espoir lui donnait le courage de supporter avec résignation la geôle et l'armée autrichiennes. « J'ai été élevé dans la misère, disait-il à un compagnon de prison, je saurai lui résister ; d'ailleurs mes besoins sont modestes. Qu'importe, du reste, un individu, pourvu que la cause de la nation n'en souffre pas !... » Bezruč avait, comme tous les Tchèques, une inébranlable confiance dans la cause de sa nation. « Qui, comme je l'ai fait, assurait-il, a étudié l'his-

toire de l'humanité depuis le moyen âge, doit saisir le sens qu'a aujourd'hui « l'esprit de l'histoire » et comprendre pourquoi je puis être optimiste. »

L'histoire a donné raison au poète. La victoire a brisé l'ambition des Germains d'Allemagne et d'Autriche, elle a libéré les Tchécoslovaques. Avec quelle joie Pierre Bezruč, le farouche barde des Beskydes, a dû voir les siens affranchis. L'avenir allait enfin donner le droit de vivre libres à tous ceux que la mine, l'usine, l'école, l'église étrangères avaient asservis. Ces « Silésiens », ces « Moraves » de Teschen, en retournant au royaume de Saint-Venceslas devenu république, allaient retrouver leur langue et leur nationalité. Cette fois, l'optimisme du poète aura été trop hâtif. Si, depuis 1345, la Silésie de Teschen a fait partie du royaume de Bohême, elle avait eu auparavant un souverain polonais, et la Pologne reconstituée dispute aux Tchèques le pays de Bezruč. Pour ce coin de terre, Tchécoslovaques et Polonais, les frères slaves, se sont battus, les aréopages de la Conférence de la Paix devront décider du sort de l'ancien duché et dire si « Silésiens » et « Moraves » retourneront aux Tchécoslovaques ou s'ils deviendront définitivement Polonais. Qui sait ? Si chacun de ceux qui décréteront le sort de l'Europe et de Teschen pouvait lire les vers de Bezruč, peut-être donnerait-il tort à la dernière pièce des *Chants silésiens* et ferait-il mentir le poète.

Un jour, sans doute, lorsqu'il lira tes chants, — les battements du cœur un instant suspendus, — la tête lourde appuyée sur une paume, — le lecteur soupirera doucement : — « Quelle belle mort que celle des habitants des Beskydes, — au rythme des vers !... »

JULES CHOPIN.

T. O. ET T. F.

—

à Michel Brocard.

Si le lamentable poète Millevoye eût passé par un Centre de Triage T. P., sans doute n'eût-il pu accorder sa lyre aux quintes de ses congénères tousseurs pour écrire cette Marseillaise des poitrinaires, plus connue sous le nom de « Chute des Feuilles ». La discipline hospitalière tarit toute poésie et les règlements n'épargnent guère l'inspiration. Dans quelle succession d'évacuations sanitaires n'auriez-vous pas, ô Muse à bout de souffle, achevé de mourir !

Mais est-il seulement des Millevoye parmi nos passagers du Triage et nos malades du pavillon des T. O. ?

A l'écart des bâtiments principaux, ce modeste pavillon sans étage comprend, bien séparés les uns des autres, les tuberculeux ouverts (T. O.) et ceux qui ne le sont pas encore, les T. F. (t. fermés). La présence ou l'absence de bacilles dans les crachats entraîne cette classification provisoire. Plus d'un T. F. passe soudain aux T. O., si d'aventure il se met à expectorer du Koch. Cet étiquetage alphabétique nous a souvent fait sourire. S'il est conforme à l'usage des abréviations militaires, il ne sert qu'imparfaitement à masquer aux malades le caractère de leur affection. Croyez-vous que ces infortunés s'illusionnent autant qu'on l'a dit sur la précarité de leur avenir ?

Nous avons maintes fois deviné dans leur regard et leur attitude la peine, la honte peut-être, qu'ils ressentaient d'être isolés et relégués loin de leurs camarades. T. F. ! cela n'évoque-t-il pas les stigmates des bagnards d'autrefois ? même empreinte administrative, même intaille d'une autre tare so-

ciale. Mais ne dramatisons rien. Le petit enclos de nos T. O. et T. F. est un verger assez riant qui domine la souple vallée de la Moselle. De là on découvre des coteaux boisés et charmants. Les moins atteints de nos pensionnaires se reposent parmi les arbres ; quelques-uns, sous le soleil, d'une ardeur toujours modérée dans cette région vosgienne, jouent au croquet. Ceux-là, indemnes encore de contagiosité relative, ont la perspective d'une bonne convalescence ou d'une réforme temporaire. Ils goûtent un répit fructueux à leurs récentes misères de la tranchée. Répit de quelques semaines seulement, d'ailleurs, puisque les règlements inflexibles ne tolèrent pas de long séjour dans la zone des armées. Au cours de notre visite matinale nous nous attardons surtout au chevet des grands malades. Malheureux phtisiques, la plupart incurables aux environs de la trentaine et condamnés sans espoir vers la vingtième année, c'est à vous que nous réservons notre attention affectueuse et nos paroles de commisération. Les deux religieuses formées avant la guerre aux soins des enfants, dont le pavillon est devenu le vôtre, étaient comme prédestinées à vous les continuer, ô grands enfants de la victoire, avec la même douceur, la même prévenance, la même exactitude, sinon d'une manière plus généreuse encore. Elles nous secondent naturellement dans notre tâche. Chaque fois que nous avons gagné votre confiance et réussi à vous persuader momentanément d'une guérison prochaine, c'est à leur action opportune que nous avons dû ce succès moral.

Notre pauvre caporal Pascalis apprécie mieux que je ne saurais l'écrire la bonté vigilante qui lui est ainsi prodiguée. Certain matin nous le trouvons sur son séant, presque gaillard ; un sourire tempère la flamme de ses yeux excavés et atténue la dureté de son visage osseux. Il s'efforce de redresser sa poitrine creuse et tend amicalement une main longue et décharnée. La toux est sèche et déchirante. Lésions graves et irrémédiables aux deux poumons, dont l'un n'est plus qu'un parenchyme ratatiné sous une coque aérée de pneumothorax. Les bruits du cœur ne sont qu'un grelottement pénible et monotone. La respiration haletante ne laisse émettre que des paroles entrecoupées. « Vous le voyez, je mange assez bien ce matin... demain... demain si le temps est aussi beau, je pourrai... sortir... m'étendre au soleil... »

« Demain », tel est le mot qui revient souvent sur les lèvres des plus souffrants. « Demain, j'aurai des forces, demain tout ira mieux, après que j'aurai moins toussé et mieux dormi cette nuit », c'est la phrase de l'indéfectible espérance, chère aux moribonds irrésignés.

Cependant quelques-uns, très rares, n'ont pas cette illusion de survie des derniers jours. La clairvoyance de leur réel destin provient-elle d'une compréhension plus juste de leur état, et, partant, d'une intelligence plus affinée ? cela est impossible à dire, car beaucoup de malades sont des réticents qui épient sur le visage du médecin le reflet de leurs propres appréhensions et ne se mentent à eux-mêmes que des lèvres. En outre, la surexcitation nerveuse et l'acuité de la pensée, qui vont de pair avec la fièvre quotidienne de la période ultime en imposent à l'observateur superficiel et au malade lui-même pour une amélioration pleine de promesses et seulement fallacieuse. On ne peut établir de mode de réaction psychique au poison tuberculeux qui soit commun à tous les malades à un stade quelconque de l'évolution morbide. Là, comme ailleurs, il n'y a, cliniquement parlant, que des cas d'espèce.

Presque certainement, celui-là qui, depuis longtemps, a su acquérir la maîtrise de soi-même et possède des ressources de propre analyse et de discrimination des phénomènes pathologiques, dont il est le support occasionnel, ne livrera rien de ses inquiétudes raisonnées ou de ses conceptions hasardeuses, sauf aux périodes fébriles terminales, lorsque la personnalité chancelle et que l'énergie se désagrège. Alors n'est-il pas le naufragé qui cherche instinctivement l'épave de secours sur les flots en furie ?

Le sergent Lebray est dans la vie civile un diligent contrôleur des mines. Pendant la guerre il s'est usé aux travaux de sape. Et depuis deux ans il a descendu tous les degrés de la dénutrition. Aussi n'offrait-il aux ravages de la tuberculose qu'un organisme sans défense. Ses troubles dyspeptiques en ont longtemps dissimulé les attaques sournoises jusqu'au jour où une hémoptysie bruyante a révélé l'instauration de la maladie. Ses gestes rares, son visage ordinairement impénétrable, son langage sobre et précis traduisent la contention prudente de sa pensée. Pourtant, un matin, ce matin-là où il attendait la visite de sa femme appelée par un « télégramme

d'état grave », il était en proie à une agitation inaccoutumée et c'est presque délirant qu'il nous confiait ses naïfs projets d'avenir. Trois jours plus tard il n'était plus.

Dans la même salle, le petit Maroneau, humble cultivateur de la Beauce, qui sait à peine lire et n'écrit à sa payse que d'une main maladroite des lettres où il l'adjure de garder fidélité à sa mémoire, répond invariablement à nos questions habituelles : « Je sais bien que je suis f...., monsieur le major, mais je ne laisse personne derrière moi; les parents sont vieux et ils se consoleront avec mon cadet; j'ai bien une connaissance, mais c'est une jeunesse qui aura tôt fait de m'oublier... » Des ordres vinrent qui prescrivirent une évacuation importante. Maroneau est entré dans un hospice sanitaire d'où il m'écrivit sa désolation de n'y être pas aussi bien que dans mon service. A-t-il fini de mourir ? je l'ignore, mais sa détresse toujours lucide montre bien que l'indigence des moyens intellectuels n'est parfois rien dans la volonté de vivre. Le bon sens est l'arme secrète de certains esprits dont l'inculture n'est pas synonyme de pauvreté. Les imaginations les plus fécondes sont abusées par leurs richesses. Il arrive que la possession de soi-même, due à l'exercice constant d'un contrôle supérieur, découle naturellement aussi d'un défaut de sensibilité. La raison la plus ferme chavire quelque jour sous l'aiguillon d'une infection aiguë. La consomption, l'épuisement, la phtisie, en un mot, déséquilibrent à la longue une âme harmonieuse.

L'extension de notions plus exactes sur la tuberculose ne laisse en principe aucun homme indifférent aux précautions à prendre pour se garantir des dangers du fléau ; s'il est touché par lui, néanmoins, il ne méconnaît plus, ou ne devrait plus méconnaître, son devoir vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres, devoir que ne manque pas à lui rappeler le médecin.

§

Beaucoup de gens sont tuberculisés sans le savoir et rapportent à des malaises digestifs ou à une improbable anémie le dérèglement de leur appétit, leur propension à la fatigue et leur lente déchéance. L'organisation des Triages T. P. de la guerre aura eu le mérite de dépister les malades récemment et légèrement atteints et, en séparant ces T. F. précoces des victimes avérées, des T. O., des phtisiques, de les enseigner à

guérir, sinon de leur apprendre à vivre malgréle bacille, dont ils auront ensuite, par une hygiène, une aération, un repos et un régime alimentairebien compris,à enrayer lesdéprédations.

Le triage est installé dans deux grandes salles de l'ancien hospice de la localité, à distance suffisante du pavillon des tuberculoses ouvertes et des tuberculoses fermées. Les « suspects » arrivaient là directement des ambulances du front, après être passés par l'hôpital d'évacuation, dit HoE., de la gare régulatrice. Neuf cents par mois environ, qui, après tous les examens nécessaires au diagnostic, laissaient 60 à 70 0/0 de malades non tuberculeux, cardiaques, entéritiques et surtout bronchitiques plus ou moins emphysémateux. A noter dans ce contingent quelques pleurésies rares, non tuberculeuses, pleurésies succédant à des pneumonies, pleurésies nettement localisées dont les liquides de ponction étaient soigneusement analysés au point de vue de la détermination de l'agent pathogène. Il nous souvient, à ce propos, du cas de ce brave Sénégalais évacué sur notre Centre pour « amaigrissement, fatigue générale et rhumatisme abdominal » et dont nous découvrîmes la collection purulente enkystée entre les deux poumons, dans le médiastin antérieur. Une percussion minutieuse, un examen attentif à la radioscopie, des ponctions exploratrices assurèrent cette découverte. Hélas! opéré, guéri de sa pleurésie, comme il commençait à se lever, le pauvre noir mourut de son cœur.

Les débuts du mal tuberculeux restent difficilement décelables en dépit des procédés modernes d'investigation qui ne valent que par leur concours simultané à l'intuition et à la sagacité du clinicien. Pour un même patient que l'on suppose entaché de tuberculose, ce n'est pas assez d'un seul examen radioscopique du thorax, ni d'un seul examen bactériologique de l'expectoration. Sauf dans les cas évidents, une seule auscultation de la poitrine, de toute la poitrine, est sans valeur définitive. Les soldats, objets de nos recherches, étaient pour la plupart nos hôtes pendant trois semaines au moins. Le nombre de ceux que nous avons pu délivrer de la crainte d'être « poitrinaires » représente une quantité satisfaisante à nous récompenser de nos efforts, car, quoi qu'on en ait dit, il est plus de pseudo-poitrinaires qui redoutent de l'être que de tuberculeux qui se désespèrent de vivre.

Plusieurs avaient néanmoins des affections organiques du cœur, jusque-là inaperçues. Leur pronostic sérieux ne les troublait guère, parce que son importance leur échappait presque toujours et aussi parce que, s'ils parvenaient à en concevoir la portée, ils entrevoyaient confusément qu'il était à terme différé. Quelques crachats rosés les avaient alarmés un beau jour après un exercice violent. Or, est-il rien qui effraye davantage? Je ne connais personne qui n'ait été profondément ému à la première vue de son propre sang. Puis ces « hémoptysiques » avaient quitté le front pour notre triage. Ils conservaient bien leur haleine courte au moindre effort, mais puisque décidément « ils n'en tenaient pas de la poitrine », ils reprenaient confiance en eux-mêmes.

L'afflux incessant des territoriaux catarrheux, asthmatiques, la crise de bronchite passée, se liquidait régulièrement soit par des départs vers des climats meilleurs, soit par des envois devant les commissions de réforme, lorsque l'âge n'autorisait plus que des améliorations peu durables. Quant aux soldats amaigris, dont la transparence pulmonaire demeurait parfaite à nos yeux et dont les crachats ne contenaient jamais aucun bacille de Koch, ils n'étaient que les figurants de la maladie cruelle, soupçonnés de l'avoir eue ou suspects de l'avoir. Les réactions broncho-pulmonaires de leur dyspepsie intestinale ancienne, l'insuffisance respiratoire provoquée par des défectuosités nasales nous apparaissaient, en dernière analyse, les causes véritables des symptômes inquiétants qui avaient motivé leur passage à notre contrôle. Une mine pitoyable, une toux fréquente et l'anéantissement dès la moindre dépense physique, voilà ce qui, avec la perte de l'appétit, justifiait l'énoncé du billet d'hôpital : « bronchite suspecte et état de fatigue ». Une diététique sage, un régime de repos et d'exercices bien réglés, une atmosphère morale persuasive rendent peu à peu à tous ces combattants épuisés et aigris l'espoir, les forces, l'énergie, la santé. Si des ordres intempestifs ne nous avaient pas parfois prématurément privés de l'intérêt que nous attachions à leur rétablissement graduel, nous aurions enregistré de nombreux succès thérapeutiques; mais la zone des armées est un milieu d'agitation et, somme toute, la paix de l'intérieur convenait mieux à ces hommes à demi-vaincus pour parachever leur victoire sur eux-mêmes.

L'alimentation trop carnée, l'excès de pinard, la paucité et l'irrégularité des repas, presque toujours froids et pris dans l'angoisse des bombardements ou dans l'attente d'une attaque ou à la veille d'un coup de main, avaient lentement délabré leur nutrition et usé leurs ressources corporelles. Aussi combien ne méritaient-ils pas, sitôt délivrés de la crainte d'être des proies trop faciles à l'emprise bacillaire, de goûter bien loin, en deçà des lignes, au bienfait de régions paisibles et ensoleillées ! C'est pour ceux-là, sans nul doute, que notre rôle diagnostique fut le plus utile et la plus efficace l'action du service de triage. La guerre trouvait ainsi dans cette institution sanitaire un contre-poids à l'un, et non des moindres, de ses méfaits sociaux.

§

Nul n'ignore aujourd'hui que la tuberculose est curable, si elle est reconnue à son début et aussitôt traitée comme il convient. Faute de pouvoir, jusqu'à présent, agir contre le bacille lui-même, on se borne à aider l'organisme à se défendre. Tous les moyens d'hygiène sont bons. Mais encore faut-il ne pas compromettre le ressort nutritif par une suralimentation intempestive. (A dessein je passe ici sous silence les médications variées et innombrables dont l'usage, hélas ! n'est pas assez proscrit, encore que la seule raisonnable soit la médication symptomatique et que je croie devoir seulement le constater.) Il importe avant tout de poser initialement une certitude de bacillose ou de non-bacillose sur un diagnostic d'ensemble. S'il y a doute, qu'on se garde d'alarmer le malade, tout en le maintenant dans les règles hygiéniques d'où son salut s'ensuivra.

La contagiosité du mal tuberculeux est grande parce qu'elle est insidieuse et qu'elle surprend n'importe qui, n'importe où, n'importe quand, chaque fois que l'être humain a perdu de son tonus vital.

Ses dangers sont réductibles par l'hygiénisation des mœurs. L'initiative privée devrait se développer résolument dans le sens de la prophylaxie.

Les pouvoirs publics ont cru récemment résoudre les difficultés de son développement par la *déclaration obligatoire*. Solution univoque qui ne résout rien et qui, par suite, devrait être acceptée sans discussion, car ne peut-on prévoir que, comme

toute autre loi dépourvue de sanction efficace et, par suite, lettre morte pour le plus grand nombre, elle ne sera qu'un geste administratif de plus ! Demain que l'on décrète la même mesure pour la syphilis, le paludisme, le cancer, je n'y verrai, pour ma part, nul inconvénient ; je supputerai seulement ce que cette manifestation nouvelle d'autorité comportera de complications bureaucratiques nouvelles. Je ne suis même pas certain de voir réserver aux agents de l'administration des locaux salubres et des papiers purs de toute contamination. Ne serait-il pas mieux de les éduquer hygiéniquement tout d'abord et de compléter notre éducation hygiénique dans la même voie? Une juste action légale se doit d'être liée au progrès social en ne le précédant qu'à peine. Elle ne suscite rien d'utile sans l'appui de l'opinion.

Les parasites résistent mieux que nous aux circulaires. Ils cesseront de pulluler et de faire des victimes parmi les hommes, dès que ceux-ci se nourriront d'aliments propres et bien cuits, se gorgeront de plus d'air et d'eau purs, de liberté et de soleil que d'alcools et de stimulants factices, harmoniseront le travail au rendement, expurgeront de leurs immondices les cités et les maisons, et tariront les sources d'impureté du sol.

Celui qu'on se plaisait jadis à décorer pompeusement du titre de « roi de la Création » est encore loin d'avoir conquis sa couronne, puisqu'il est à la merci des « infiniment petits ». Puissent nos modestes organisations de Triage avoir assez circonscrit le péril tuberculeux pour l'encourager dans sa conquête !

D^r HENRI AIMÉ.

NACH PARIS !

(*Suite* [1])

VII

Un frisson joyeux courut le long des fusils, dont les baïonnettes flambèrent. Enfin ! nous arrivions les premiers quelque part ! C'était notre tour ! Nous allions étrenner une localité ! Des acclamations,des *hoch!* des grognements de plaisir se propagèrent dans les rangs ; les sacs s'assurèrent d'une secousse alerte sur les épaules ; animée d'une nouvelle ardeur, la compagnie rectifia ses files et s'appliqua à marquer le pas.

Tandis que nous approchions, un remuement confus paraissait sourdre aux abords du village ; on voyait les habitants sortir des maisons, s'agiter, voleter comme des abeilles en rumeur autour d'une ruche. Le tocsin se mit à sonner. Dans les champs voisins, des paysans redressaient le dos, regardaient stupides, appuyés sur leur bêche, ou regagnaient hâtivement leurs demeures. Un cheval échappé galopait à travers une éteule.

A un croisement de chemins, où un christ rustique étendait ses bras maigres de chaque côté de sa tête épineuse, un petit groupe de villageois attendaient, chapeau bas, derrière leur bourgmestre et leur curé.

La colonne fit halte, tandis que des patrouilles partaient battre le pays et qu'une petite avant-garde, sous les ordres du fourrier Schmauser, s'en allait assurer les accès.

Ceint de son écharpe, le bourgmestre, un gros homme à la

(1) Voir *Mercure de France* n°s 503,504,505.— *Copyright 1919 by Louis Dumur.*

bonne figure pleine, s'avança très dignement au-devant du capitaine Kaiserkopf, s'arrêta à deux pas de son cheval et, s'étant incliné profondément, dit :

— Monsieur l'officier, nous sommes des gens paisibles. Nous ne pensions pas que la guerre pût un jour toucher notre tranquille commune. Mais, puisque vous voilà, nous venons vous dire que nous voulons vous recevoir pacifiquement. Nous mettrons à votre disposition tout ce qui vous sera nécessaire, dans la mesure de nos moyens. Confiants dans les déclarations des autorités militaires allemandes qu'il ne sera fait aucun mal aux populations inoffensives des régions occupées, nous comptons que nos biens et nos personnes seront respectés et que vous vous conformerez loyalement, selon le droit et les traités, aux usages de la guerre.

Déployant un papier, le bourgmestre ajouta :

— Voici, monsieur l'officier, l'affiche que j'ai fait placarder dans la commune dont j'ai la charge. Permettez-moi de vous en donner lecture :

Le bourgmestre attire l'attention des habitants de la commune sur le grave danger qui pourrait résulter pour les civils de se servir d'armes contre l'ennemi. Tous détenteurs d'armes à feu sont tenus obligatoirement d'en faire remise à la maison communale. Le ministre de l'Intérieur recommande aux civils, si l'ennemi se montre dans leur région, de ne pas combattre, de ne proférer ni injures, ni menaces, d'éviter toute espèce de provocation. Tout acte de violence commis par un seul civil serait un véritable crime, car il pourrait servir de prétexte à une répression sanglante, au pillage et au massacre de la population innocente, des femmes et des enfants.

— Bien, bien, fit Kaiserkopf, assez causé ! Nous verrons cela plus tard. Pour le moment, nous allons cantonner dans votre village, où mon fourrier va désigner des logements pour ma troupe. Nous réquisitionnerons ce dont nous avons besoin. Il me faut des vivres frais pour mes hommes et de l'avoine pour mes chevaux. Occupez-vous de rassembler tout cela. Je vous donne rendez-vous dans une demi-heure à la maison communale. Rompez !

Nous fîmes notre entrée dans l'agreste localité, bien certains que nous n'avions rien à craindre d'aussi braves gens. C'était du moins mon opinion personnelle, car, autour de moi, j'entendais déjà les grommellements inquiétants de

plusieurs de nos hommes qui, mus peut-être par le désir de piller, commençaient à parler de francs-tireurs, d'armes cachées et de puits empoisonnés. Postés par petits groupes devant leurs seuils, les paysans, effarouchés, mais bienveillants, nous offraient au passage des fruits, des gâteaux, des jattes de lait. De beaux enfants joufflus se glissaient peureusement derrière les robes de leurs mères. Par les soins de Schmauser, des numéros s'inscrivaient à la craie sur les portes, la troupe se distribuait par fournées dans les fermes et déjà, de leurs intérieurs reluisants de propreté, s'échappaient des bruits alléchants d'écuelles, de pots et de casseroles.

Kaiserkopf s'était logé chez le bourgmestre avec son inséparable Schlapps. Schimmel, l'aspirant Max Helmuth et moi-même étions reçus chez le curé. Pendant ce temps, les vivres, les charretées de foin, les sacs de farine et d'avoine, ainsi que du bétail sur pied venaient se concentrer devant la maison communale, où le capitaine Kaiserkopf, en conférence avec le bourgmestre et les notables, donnait ses ordres et dictait ses exigences. On attendait d'un moment à l'autre le reste du bataillon et il fallait des greniers et des granges pour coucher tout ce monde. Schmauser s'affairait, dressait des états. On préparait dans la maison communale des appartements pour le major von Nippenburg, ainsi que pour le colonel von Steinitz, qui devait, croyait-on, arriver plus tard, dans la nuit, avec l'état-major du régiment. Kaiserkopf, enfin, s'entêtait à réclamer, outre les réquisitions et à titre de contribution de guerre, une somme de 50.000 francs, seule condition, assurait-il, qui empêcherait le village d'être razzié et le bourgmestre d'être pendu.

Tout alla bien pendant une heure. Les soldats ne pensaient encore qu'à se goberger aux dépens de leurs hôtes et qu'à profiter de leur bon vouloir pour se farcir la panse. Chez le curé, nous n'étions pas à moindre fête et la bombance y était ecclésiastique. On avait décroché le plus beau jambon de la cheminée et je me remémore certain chapon de Campine dont le souvenir me délecte encore les papilles. Le saint homme débouchait pour nous ses meilleures bouteilles. Il voulut à toute force nous faire goûter d'une sorte de bière très estimée dans le pays et qu'on appelle gueuze. Nous en bûmes, mais je la jugeait inférieure à nos bières d'Allemagne. Par contre, un

cruchon de vieux genièvre recueillit nos suffrages et nous le vidâmes avec approbation.

Ces bonnes gens ne savaient pas grand'chose des événements. Il nous demandaient si les Allemands étaient vraiment à Liége. Ils croyaient que leur roi se trouvait toujours à Bruxelles. Ils avaient bien entendu le vacarne de la bataille voisine, mais ils n'y avaient rien compris et ils étaient loin de se douter des scènes atroces qui s'étaient déroulées à quelques kilomètres de chez eux. Ils voulaient surtout savoir si la paix serait bientôt signée.

Les choses commencèrent à se gâter vers le soir. Ce furent d'abord des actes peu graves de maraude. On vit de nos soldats déambuler furtivement, une oie ou un lapin sous l'aisselle. Puis il y eut de légers sévices sur les habitants. Des filles furent pourchassées. De sonores altercations firent saigner quelques nez flamands. Peu à peu, le désordre s'accrût. Un paysan, qui voulait s'opposer à l'assaut de sa femme, fut fortement rossé et remis à sa place, qui n'était pas celle de son lit. L'auberge devenait le théâtre de rixes renaissantes, de collisions, de bruyantes échauffourées. Des enfants criaient. Des vaches meuglaient.

Je me promenais au milieu de cette cohue turbulente qui remplissait l'unique rue du village, débordait des cours et des fenils, envahissait les cuisines, les celliers, les étables, se bousculait, s'invectivait et se molestait. Loin de refréner l'agitation, les sous-officiers l'accueillaient avec complaisance et semblaient même l'encourager. On eût dit que des provocateurs, circulant mystérieusement dans la foule s'employaient à y semer de mauvais bruits et à énerver encore l'effervescence.

Tout à coup, en passant devant la maison du bourgmestre, je vis de mes propres yeux, — et cela, j'en jurerais devant un tribunal, — je vis, à une fenêtre de l'étage, le capitaine Kaiserkopf qui déchargeait par deux fois son gros browning d'ordonnance. Presque aussitôt après, il apparaissait dramatiquement sur le perron de la porte d'entrée en criant d'une voix terrible :

— *Man hat geschossen !* (1)

Ce fut le signal d'une affreuse mêlée. Furibonds, et comme

(1) On a tiré.

déclanchés par un choc électrique, les soldats se précipitaient sur les malheureux à leur portée ou dans l'intérieur des habitations, d'où retentirent bientôt les hurlements de gens qu'on abîmait ou qu'on égorgeait, au milieu d'un chaos étourdissant de jurons, de meubles brisés, de coups de feu et de malédictions. En quelques instants, plusieurs cadavres jonchaient le sol battu du village. Les femmes s'enfuyaient en poussant de stridentes clameurs. Les poings, les talons de bottes, les balles de revolver, les tranchants de sabres, les lames de baïonnettes s'abattaient ou s'enfonçaient dans les sarraux, les grègues et les corsages. Le sang tombait à flaques. Des membres coupés rougeoyaient dans la poussière.

— *Man hat geschossen !... man hat geschossen !...* hurlaient les nôtres. A mort !... Tous les Belges sont des assassins !...

On avait allumé deux maisons pour y voir clair. Puis les fusils furent décrochés, et on tira au visé les fuyards dans la campagne. On les dégringolait comme des lièvres. Une mitrailleuse joua.

— Eh bien, dis-je à Schimmel, c'est du propre !

— C'est du bon ouvrage, me répliqua-t-il froidement. Ces idiots de Belges n'ont que ce qu'ils méritent.

— Mais, fis-je interloqué...

— Mon petit, il faudra vous habituer à ça. Pas d'émotion. Nous en verrons bien d'autres !

Un troupeau de femmes en détresse s'étaient réfugiées contre l'église. Elles en battaient l'entrée avec désespoir. L'une d'elles, une paysanne de vingt ans, eut son nourrisson écrabouillé sur son sein. Je crois bien que c'est Wacht-am-Rhein qui fit ce coup-là.

Le prêtre parut, comme un spectre épouvanté, les bras au ciel.

— Malheureux ! cria-t-il. Que faites-vous ?... Dieu vous punira, monstres !...

— A mort, le curé !... à mort !...

Les portes s'ouvrirent. L'église se creusa comme un trou d'ombre. Seul, au fond, l'autel brasillait sous un reflet de l'incendie.

— A mort, le curé !...

Vingt poignes vigoureuses le saisirent, l'enlevèrent, le traî-

nèrent dans le temple, tandis qu'une torche s'enflammait en grésillant, projetant une fumée pourprée. On le renversa, on le roula à terre. Puis on lui passa un nœud de corde aux chevilles, que l'on ligota en les prenant avec le bas de la soutane. On lança l'autre bout de la corde par le travers du lustre. Et on hissa le curé au ciel, pendu par les pieds, ses longs bras tendus vers les dalles. Des fusils s'épaulèrent dans le clair obscur de la nef. Et pendant un quart d'heure on tira sur ce grand guignol noir, qui oscillait tragiquement la tête en bas, au milieu des clameurs de rage ou de joie, par-dessus le troupeau des femmes mortes ou évanouies.

Peu après cette scène, qui m'avait, je dois le dire, assez fortement ému, je me trouvais chez le capitaine Kaiserkopf, dans le modeste salon au meuble empire du bourgmestre. Pour ce dernier, il ne lui était rien survenu de plus fâcheux jusqu'ici que d'avoir été arrêté et incarcéré dans la salle d'école, en compagnie d'une cinquantaine de ses administrés. Il y attendait la suite des événements, sous la garde d'un piquet de nos braves Magdebourgeois.

J'avais été chargé, depuis quelques jours déjà, par le capitaine Kaiserkopf, qui m'avait pris en une certaine estime, de rédiger pour lui le rapport quotidien de la compagnie. Le valeureux capitaine avait plus de vocabulaire que de style et ne tenait pas volontiers la plume. Mon travail se réduisait d'ailleurs, pour l'ordinaire, à peu de chose : quelques indications sur l'étape du jour, un état de la caisse, de brèves observations, s'il y avait lieu, sur le service du ravitaillement, deux mots sur le moral de la troupe. Il fallait, en outre, relater succinctement les épisodes survenus en cours de route et justifier des répressions exercées en pays ennemi. C'est là que mes dons d'imagination étaient mis à contribution par le capitaine Kaiserkopf. Avait-on, par exemple, pillé ou brûlé une maison, j'inscrivais : « Détruit un repaire de francs-tireurs. » Avait-on estourbi ou revolvérisé quelques civils, je mettais : « Passé par les armes deux espions. » Il était bon de varier, autant que possible, les prétextes, et j'avais été assez heureux pour ciseler déjà diverses formules, dont le capitaine Kaiserkopf se montrait fort satisfait.

Ce jour-là, le rapport revêtait une certaine importance. Pour

la première fois, la compagnie avait pris part à un combat, et il convenait d'en verbaliser minutieusement le détail. Ce papier serait porté au colonel, qui le transmettrait à l'état-major de la division, d'où il irait, plus haut peut-être, fondre sa petite note dans la vaste symphonie de l'histoire de la grande guerre. J'en concevais tout l'honneur et je me représentais vivement la dignité de ma mission.

J'écoutais donc de mon mieux les explications du capitaine Kaiserkopf, griffonnant mon brouillard, m'appliquant à traduire en phrases dignes de Tacite ou de César les amphigouris ponctués de *Donnerwetter !* et de *zum Teufel !* de mon chef.

Je croyais avoir assisté à une grande bataille. Je me rappelais ma peur et le bruit terrible des projectiles. Aussi fus-je étonné du léger chiffre de nos pertes. Tant en tués qu'en blessés le régiment ne comptait qu'une centaine d'hommes hors de combat. Pas un officier n'avait reçu une égratignure. Notre compagnie, la moins éprouvée, avait eu trois tués et quatre blessés, tous sept de la section de Kœnig. J'appris plus tard que nous n'avions fait que nous heurter à des troupes de couverture protégeant la retraite de l'armée belge sur le camp retranché d'Anvers.

Il fallait néanmoins glorifier le plus possible notre participation à la lutte. C'est à quoi je m'employais avec discernement. J'exposais en termes mesurés, mais frappants, la marche de l'opération, je montrais l'excellence du commandement, je vantais les dispositions prises par les officiers, je célébrais enfin la bravoure de la troupe, sa belle attitude devant le danger et sa fougue incomparable au moment de l'assaut. Parmi les actes héroïques, dont je fis la nomenclature, figuraient notamment ceux du sous-officier Bosch, dit Wacht-am-Rhein, que le capitaine Kaiserkopf n'hésitait pas à proposer pour la croix de fer.

Mais il fallait aussi, après avoir retracé les circonstances du combat, donner le compte rendu de la prise de possession du village que nous occupions et de ce qui l'avait suivie. C'est là que mon embarras commençait.

— *Donnerwetter !* C'est pourtant bien simple, mon petit... Nous avançons... nous avançons en colonne de route... nous recevons la députation des autorités... nous procédons à l'*Ein-*

quartierung... à la mise en cantonnement... nous réquisitionnons, comme il est de droit... nous...

— Tout cela va très bien jusque-là, monsieur le capitaine... mais après ?

— Après, *Donnerwetter !*... Eh bien, après nous surprenons des manifestations hostiles de la population à l'égard de nos troupes... nous constatons qu'on moleste nos soldats, qu'on les attaque... qu'on profère sur notre passage des outrages contre le seigneur Kaiser et le Deutschland... Des coups de feu sont tirés d'une fenêtre...

— Des coups de feu, monsieur le capitaine ?

— Vous ne les avez pas entendus ?

— Si, si, monsieur le capitaine, excusez-moi, je les ai parfaitement entendus.

— Bien. Il ne faut pas oublier non plus de signaler un fait capital : c'est que nous avons saisi tout un arsenal d'armes dans la maison communale, destinées à être distribuées aux habitants, qui se proposaient d'organiser pour cette nuit un massacre des fidèles soldats de Sa Majesté.

Nous en étions là, et j'attendais quelques éclaircissements sur ce complot dont on avait heureusement trouvé la trame, quand il se produisit un incident assez grave, fort grave même, un fait d'une gravité vraiment exceptionnelle et presque inimaginable dans l'armée allemande.

Outre le capitaine Kaiserkopf et moi-même, il y avait dans le salon au meuble empire du bourgmestre, répandus sur les tables ou califourchonnant des fauteuils, cinq ou six des gradés de la compagnie : le premier-lieutenant Poppe, le lieutenant Schimmel, le feldwebel Schlapps, le vice-feldwebel Biertümpel, l'aspirant Helmuth... On buvait, on fumait, on battait les cartes, on menait grand bruit, tandis que je m'escrimais sur le fameux rapport, ce qui n'était pas sans compliquer quelque peu ma tâche. Deux femmes destinées aux plaisirs du capitaine étaient enfermées dans une pièce voisine, et l'on entendait leurs sanglots et leurs supplications.

Le lieutenant Kœnig entra. Il était extrêmement pâle et avait la figure défaite.

— Monsieur le capitaine, dit-il, ce qui se passe ici est abominable. On massacre, on pille, on brûle : il ne restera bientôt plus rien de ce village.

— Que voulez-vous que j'y fasse? dit le capitaine. La guerre est la guerre, *Donnerwetter !* Si ces brigands de Belges n'avaient pas commencé...

— Ils n'ont pas commencé, monsieur le capitaine, vous le savez mieux que moi.

— Que voulez-vous dire, lieutenant Kœnig?

Un silence subit s'était établi dans la chambre. Tous les regards étaient fixés sur Kœnig, dont on connaissait l'impressionnabilité et dont on appréhendait un esclandre.

— Ce que je veux dire, monsieur le capitaine, ce que je veux dire, fit-il d'une voix étranglée, c'est que je ne puis plus supporter ce que je vois depuis notre entrée en Belgique. Le crime et l'infamie suivent les pas de l'armée allemande. C'en est trop ! Ce n'est pas pour cela que je suis au service de Sa Majesté l'empereur et roi et que j'ai le privilège de porter l'épée d'officier prussien.

— Ah ça, lieutenant Kœnig, devenez-vous fou ? s'écria Kaiserkopf, rouge de colère.

— Non, monsieur le capitaine, je ne suis malheureusement pas fou. Je ne suis qu'écœuré, révolté, profondément blessé dans ma conscience d'homme et dans mon honneur de soldat.

— *Zum Teufel !*... Ah ! on voit bien que vous êtes de la province du Rhin !... Vous n'êtes pas un véritable Prussien.

Kœnig devait être, en effet, originaire de Bonn ou de Coblence.

Il devint plus blême encore et reprit tout tremblant :

— Monsieur le capitaine Kaiserkopf...

— Cela suffit ! Ne continuez pas sur ce ton ! Quittez cette chambre !... Si vous n'êtes pas fou, vous êtes singulièrement agité... Allez vous coucher !

— Monsieur le capitaine Kaiserkopf...

— Taisez-vous !

— Pardonnez-moi, monsieur le capitaine, je...

— Taisez-vous, nom de Dieu !...

Schimmel s'approcha de lui et, lui mettant la main sur l'épaule, entreprit d'intervenir d'un ton conciliant :

— Mon vieux, calmez-vous... Vous n'êtes pas dans votre bon sens... Pensez que si vous poussez plus loin les choses...

Kœnig se dégagea d'un recul brusque et, avec une répulsion nerveuse dans la voix, cria :

— Vous, lâchez-moi, je ne vous permets pas de me toucher !... Vous en êtes aussi de ces corsaires et de ces scélérats, de ces impitoyables écumeurs de pays, qui, non contents d'avoir assailli contre tout droit un petit peuple innocent et paisible, tuent, violent, égorgent, exercent avec un raffinement de sauvagerie leur épouvantable flibuste !...

— C'est un scandale, un véritable scandale ! glapit le lieutenant Poppe.

— Sortez !... Je vous ordonne de sortir !... fulminait Kaiserkopf.

— Pas avant que je vous aie dit ce que je pense ! clama Kœnig, dépassant désormais toute mesure. J'ai appris, je me suis informé, je me suis exactement renseigné... et je ne sais pas tout... mais ce que je sais déjà me remplit de suffocation et d'horreur. Vous dites que c'est la guerre, cela ? Ce n'est pas la guerre, c'est l'assassinat !... A Liége, à l'assaut des forts, vous avez aligné devant vous des rangs de civils, mains liées au dos. A la Chartreuse, vous en avez placé sur les ponts pour empêcher l'artillerie ennemie de les canonner. A Battice, vous avez réduit en cendres le village et tué trente-cinq personnes, dont trois femmes. A Soumagne, vous avez incendié cent maisons et assassiné cent cinquante habitants. A Berneau, sur cent quinze maisons il en reste debout quarante. Le 6 août, à Warsage, la population a été parquée sur la place et, tandis que ravageurs et incendiaires se jetaient sur le bourg, on fusillait une partie de ces malheureux ; les autres étaient faits prisonniers, roués de coups, torturés, exhibés devant les troupes ; puis on montait une potence entre deux peupliers et l'on y pendait six des survivants. A Hervé, on met le feu à l'hôtel de ville, on brûle trois cents maisons ; tout a été préalablement pillé, vidé, chargé sur des autos et des camions qui ont pris la route d'Allemagne. A Louveigné, vous contraignez le curé à assister au spectacle de la destruction de son village. A Bligny, vous collez au mur de l'église le bourgmestre et le curé, après quoi vous embrasez l'édifice. A Hockay, à Haccourt, à Heure-le-Romain, le curé est fusillé. A Jodoigne, vos hommes, marchant à l'attaque, se font précéder du curé, bras en croix ; pourtant, ce sont des catholiques, des Bavarois. Par contre, à Dolhain, on compte au nombre des victimes un pasteur écossais. Un officier allemand

à cheval dirigeait les fusillades. A Hasselt, vous avez volé dans les caisses de la Banque deux millions de francs. Mercredi, à Aerschot, vous avez ouvert le feu sur les ambulanciers de la Croix-Rouge ; vous avez mis sur trois rangs les bourgeois de la ville et vous les avez tirés au sort, à raison d'un sur trois, pour les massacrer, obligeant les autres à creuser les fosses ; vous avez livré aux flammes l'église et quatre cents maisons ; vous avez exécuté un jeune garçon de dix ans, fusillé une fillette de douze ans, une autre de neuf ; vous avez lié un homme à un arbre et vous l'avez brûlé vif; deux autres, les nommés Gustave Lodts et Jean Marken, vous les avez enterrés vivants... Soyez fiers, soyez pleins d'orgueil, glorieux soldats de l'Empire, au milieu de torrents de sang et dans un déchaînement inouï de barbarie, vous avez déjà ruiné, mis à sac et partiellement ou totalement anéanti douze villes et cent quatre-vingts villages.

Il s'exaltait, s'enfiévrait, lançait dans un emportement croissant son flot d'horribles accusations, au sein du plus effroyable tumulte que j'aie entendu de ma vie. Chacune de ses phrases était hachée, apostrophée, couverte d'interjections indignées et d'invectives menaçantes ; chacune soulevait une tempête de huées et d'imprécations. Le cou gonflé, les yeux hors de la tête, apoplectique et injecté de sang, Kaiserkopf tonnait, soufflait comme un volcan, expulsait de terrifiants jurons et vomissait ses blasphèmes. Satanique et vert, le premier-lieutenant Poppe hurlait et bondissait, tel, dans *Faust*, le démon criblé d'eau bénite. La figure contractée et grimaçant de toutes ses balafres, Schimmel dardait sur son ancien ami des regards empoisonnés, comme pour mieux l'imprégner des : « Parfaitement, nous avons bien fait ! » dont il le cinglait. Le petit Helmuth, blafard, disparaissait de frayeur. Quant aux feldwebels, ils ne se tenaient plus de rage et ne demandaient qu'à cogner.

— Vous êtes tous des misérables ! leur criait Kœnig enflammé de passion. Grâce à vous, bandits, horde d'ignobles brutes, nous voici maintenant au ban de la civilisation et nous répandons partout la honte du nom allemand.

A ces derniers mots, une fureur indescriptible s'empara des galonnés. Les poings se levaient, les visages se crispaient ou se tuméfiaient, les mâchoires proéminaient, le hourvari, sous

l'outrage, était devenu plus formidable encore. Il fallait en finir avec celui qui n'était plus qu'un abominable énergumène. On vit surgir une crosse de revolver et je crus même distinguer que le répugnant Schlapps s'apprêtait à lui cracher au visage.

On allait se jeter sur lui ou l'étendre d'un coup de feu, quand la porte s'ouvrit, et l'on vit se profiler dans la pénombre une haute et forte silhouette, suivie d'une autre plus mince. C'était le colonel von Steinitz, accompagné de l'adjudant du régiment, le premier-lieutenant Derschlag.

Le vacarme fut coupé net. Tous se dressèrent, s'immobilisèrent, sonnèrent des talons et donnèrent le salut réglementaire.

— Messieurs, j'entends beaucoup de bruit. Voudriez-vous m'expliquer ce qui se passe ? prononça d'une voix glaciale, entre ses favoris à l'autrichienne, le colonel von Steinitz.

— Je fais appel à votre haute conscience, monsieur le colonel, commença le capitaine Kaiserkopf, après un instant de stupeur, je fais appel à votre haute conscience pour juger de cette affaire et la régler selon qu'il appartiendra à votre sagesse. Monsieur le lieutenant Kœnig, que voilà, n'est pas content... pas content du tout !...

— Pas content ? Et de quoi ?

— Pas content de ce que nous faisons en Belgique.

— Comment, monsieur, dit le colonel von Steinitz en se tournant vers le délinquant, vous n'êtes pas satisfait de nos victoires, de l'avance merveilleuse de nos troupes et des avantages sans précédent que nous valent déjà nos armes ?

— Non, monsieur le colonel, fit Kaiserkopf, monsieur le lieutenant Kœnig n'en est pas satisfait, et il vient de nous le faire savoir en des termes qui... en des termes que, *Donnerwetter !*... en des termes intolérables dans une société d'officiers allemands. Il nous a traités d'assassins, de brigands...

— Voyons, messieurs, je ne comprends pas très bien. Veuillez m'exposer un peu plus clairement les circonstances de cet incident, car je crois m'apercevoir qu'il y a eu entre vous une sorte d'altercation.

Tant bien que mal le capitaine Kaiserkopf se lança alors dans le récit plutôt rocailleux de l'affaire, aidé par les précisions qu'y ajoutait la langue acérée du premier-lieutenant

Poppe, ainsi que par les signes confirmatifs de Schimmel. Le colonel von Steinitz écoutait avec attention ce réquisitoire laborieux, paraissant soupeser, derrière ses lunettes d'or, à mesure qu'il se développait, l'accroissement des charges et en évaluer la gravité.

Kœnig ne faisait pas un geste et semblait absent.

— Qu'avez-vous à répondre pour votre défense ? lui demanda le colonel, lorsque ce fut à peu près fini.

— Rien, monsieur le colonel.

— Vous reconnaissez l'exactitude des propos qui vous sont prêtés ?

— Je la reconnais.

— Et vous ne les rétractez pas ?

— Je ne les rétracte pas.

Il y eut un silence, puis le colonel laissa tomber avec un certain dédain :

— Je vois, vous êtes un humanitaire.

— Non, monsieur, je suis un soldat.

Chacun attendait. La minute était angoissante, et moi-même, bien que je me fusse gardé de prendre la moindre part dans ce qui venait de se passer, je me sentais absolument bouleversé.

Le colonel fit quelques pas en long et en large de la chambre, frisant entre deux doigts perplexes la pointe d'un de ses favoris. Puis, revenant sur Kœnig et le regardant dans les yeux, il reprit :

— Monsieur, puisque vous vous dites un soldat, un soldat allemand, il me semble que vous connaissez bien mal votre profession. Ce n'est pas avec des doctrines telles que les vôtres que l'on fait la guerre. Où en serions-nous ? Où en serait l'Allemagne ? Nous avons des auteurs militaires, monsieur, de grands maîtres, qui sont les miens et qui devraient être les vôtres. Ils ont approfondi, mieux que vous ne le sauriez faire, les lois et les secrets de la guerre. Les avez-vous lus ? Vous vous élevez contre les procédés rigoureux que les armées en campagne sont tenues d'exercer, tant pour leur propre sécurité que pour la préparation méthodique de la victoire. Ce sont de pénibles nécessités, mais des nécessités inéluctables. Clausewitz a dit : « La guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté. Dans

l'emploi de cette violence il n'y a pas de limites. La guerre ne connaît que ce moyen : la force. Il n'en est pas d'autre ; c'est la destruction, le carnage, la mort, la dévastation des provinces, et cet emploi de la force brutale est de règle absolue. » Le général von Hartmann a écrit : « Ce serait de gaieté de cœur s'adonner à une chimère que de méconnaître que la guerre du temps présent devra être conduite avec une rigueur plus dénuée de scrupules, avec plus de violence et une violence plus générale que jamais dans le passé. Quand la guerre nationale éclate, le terrorisme devient un principe militairement nécessaire. » Et notre grand Bismarck : « La véritable stratégie, disait-il, consiste à pousser votre ennemi et à le frapper durement. Avant tout, vous devez infliger aux habitants des villes envahies le maximum de souffrances, de façon à les dégoûter de la lutte et à vous assurer leur concours dans la pression à faire sur leur gouvernement pour l'amener à se rendre. Vous ne devez laisser aux populations que vous traversez que leurs yeux pour pleurer. »

— On ne les leur laisse pas même, murmura Kœnig.

— Connaissez-vous, monsieur, le manuel de notre Grand Etat-Major (et, ce disant, le colonel porta les doigts à sa visière) sur les *Lois de la Guerre continentale* ?... Vous ne le possédez pas ? C'est un tort. Vous y auriez vu, avec toute la pondération et la prudence de termes que comporte une publication officielle de ce genre, qu' « une guerre énergiquement conduite ne peut pas être uniquement dirigée contre l'ennemi combattant et ses dispositifs de défense, mais qu'elle devra tendre également à la destruction de ses ressources matérielles et morales ».

Il dégansa deux boutons de sa tunique, fouilla dans sa poche intérieure, en retira un petit livre, qu'il feuilleta d'un index rapide. Il lut :

— « C'est en creusant l'histoire des guerres que l'officier se défendra contre les idées humanitaires exagérées, qu'il se rendra compte que la guerre comporte forcément une juste rigueur et, bien plus, que la seule véritable humanité réside souvent dans l'emploi dépourvu de ménagement de ces sévérités. »

Puis il ajouta :

— Voilà, monsieur, ce que vous auriez dû savoir, avant de

vous permettre des critiques inadmissibles dans votre bouche et qui, par-dessus la tête de ces messieurs, vont atteindre (il salua de nouveau) notre Haut Commandement.

Tous se raidirent à son exemple dans le geste du salut.

— Et sans qu'il vous suffise de cette grave incorrection, poursuivit le colonel von Steinitz en haussant le ton, sans qu'il vous suffise d'avoir osé vous prononcer effrontément contre l'enseignement formel de nos autorités militaires, prenant ainsi position de rebelle à l'égard de nos chefs à tous et de notre souverain lui-même, vous avez encore doublé votre faute par la façon intolérablement grossière, insultante et provocatrice dont vous avez voulu marquer votre insubordination. Je suis très mécontent. Vous allez prendre les arrêts de rigueur, en attendant les suites que comporte cette affaire. Je vais informer de cet incident monsieur le major von Nippenburg, après quoi j'adresserai un rapport au général.

Blanc comme un mort, Kœnig serrait les dents, et pas un muscle de son visage décomposé ne tressaillit.

— *Ich habe die Ehre...* termina le colonel. Capitaine, je n'ai pas un reproche à vous faire. Vous avez été parfait. Bonsoir, messieurs.

Puis, revenant à Kaiserkopf et désignant l'appartement proche où pleuraient toujours les prisonnières :

— Seulement, croyez-m'en, capitaine, les femmes sont peut-être de trop.

Le bourgmestre fut fusillé le lendemain matin. Ses compagnons prirent, sous escorte, le chemin d'Aerschot, d'où ils durent ensuite être dirigés sur l'Allemagne.

J'étais très inquiet de Kœnig. Qu'allait-il lui arriver ? J'en causai longuement avec Schimmel. Son cas était net : c'était le conseil de guerre, la dégradation et cinq ans de forteresse. Mais si Schimmel, sa colère de la veille tombée, n'avait plus que du mépris pour le malheureux Kœnig et abandonnait toute animosité à son endroit, il se refusait par contre à tenter quoi que ce soit pour le sauver et se désintéressait de son sort.

Il n'en était pas de même pour moi. J'aimais Kœnig, et, bien que je fusse loin, très loin d'accorder la moindre approbation à ses idées, je ne m'en dissimulais cependant ni la no-

blesse, ni l'étrange séduction. J'éprouvais un chagrin sincère de la terrible mésaventure où l'avait entraîné son cœur trop chevaleresque, et j'aurais donné tout au monde pour l'en tirer.

A force d'y réfléchir, je me rappelai opportunément le baron Hildebrandt von Wildkatzenbach et ses hautes relations. Il me sembla que son intervention, ou plutôt celle de ses nobles protecteurs, pourrait peut-être faire dévier le glaive de la justice martiale et lui soustraire, par quelque subtile manœuvre d'influence, la belle tête pure de Kœnig.

Je ne voyais pas le baron tous les jours, mais je n'avais pas cessé d'être dans les meilleurs termes avec lui ; il m'appelait toujours son « cher ami » et continuait de faire à ma bourse, surtout depuis notre entrée en campagne, l'honneur d'emprunts réitérés, dont le total devait se monter maintenant à une somme assez ronde.

J'allai le trouver à son cantonnement de la 6e compagnie.

— Ah ! cher ami... khrr, khrr..., je suis bien heureux de vous voir.

Ses quatre poils de moustache m'accueillaient avec un hérissement affable.

Je ne tardai pas à le mettre au courant de l'affaire Kœnig et à lui faire pressentir le service que j'attendais de lui.

Il réfléchit un instant. Ses yeux changeants de chat passèrent successivement au bleu, au gris, au jaune, puis revinrent à leur vert primitif. Il sourit alors d'un air sournois et me dit :

— Je ne crois pas... khrr, khrr... qu'il soit besoin de monter si haut.

— Comment ça ? fis-je naïvement. Avez-vous un autre moyen ? Il s'agit, vous m'entendez bien, d'arrêter en route le rapport du colonel...

— Ou d'empêcher le colonel... khrr, khrr... de le transmettre.

— Sans doute, et c'est ce qui vaudrait le mieux, mais...

Il sourit de nouveau et reprit.

— Le petit lieutenant von Bückling... khrr, khrr... s'en chargera. Von Bückling n'a rien à me refuser... khrr, khrr... Je lui parlerai.

— Et vous croyez... fis-je en rougissant...

Je commençais à comprendre. Décidément, le baron Hilde-

brandt von Wildkatzenbach était plus intelligent que je ne croyais. Je n'aurais jamais osé trouver celle-là !...

— Soyez tranquille, cher ami... khrr, khrr... Von Bückling suffira.

Nous nous séparâmes avec effusion. Je me sentais délivré d'un grand poids.

Le lieutenant von Bückling dut suffire, en effet, car nous n'entendîmes jamais parler du rapport. Deux jours plus tard, Kœnig voyait lever ses arrêts. On attendit. Rien ne se passa.

D'ailleurs, le flot extraordinairement rapide des événements qui suivirent, et sur lesquels j'anticipe quelque peu, fit vite oublier cette affaire. Et comme ce fou de Kœnig eut l'esprit de ne se livrer à aucune nouvelle incartade, du moins avant la dernière, que je raconterai, personne n'y pensa plus.

J'espère qu'il ne sut jamais par suite de quelle intervention, et à la faveur de quels moyens détournés il put échapper au conseil de guerre.

VIII

Le 25 août, nous nous trouvions sur la route de Louvain. Nous marchions allègrement à travers une riche campagne verte et jaune, exubérante d'arbres, de prés et de froment. La troupe chantait de beaux *lieder* du pays natal, tandis que des ruines fumaient aux horizons et que des bandes errantes de fugitifs se dispersaient à notre approche pour se jeter dans les champs, mains levées. On leur envoyait tranquillement quelques coups de fusil, sans autrement se déranger. Une odeur pénétrante de moissons fraîches et de chairs brûlées flottait dans l'atmosphère tiède. La canonnade roucoulait. Sous le soleil ruisselant, c'était un magnifique paysage de guerre et de nature.

Nous commençâmes par découvrir, dans le sud-sud-ouest, émergeant de la végétation et comme suspendue dans l'azur, la pointe fine d'une flèche denticulée. S'élevant de plus en plus, elle dégagea bientôt quatre jolies tourelles d'angle, dont on distinguait très bien à la jumelle le délicieux ouvragement. Puis la tour apparut, puis la longue arête du toit, portant, comme un joujou en équilibre, un clocheton. A mesure que nous avancions, se dévoilaient et se précisaient d'autres tours, d'autres tourelles, d'autres toits aigus, des clochers ajourés, des dômes, des frontons, des lanternes, des façades guillo-

chées, des dentelles et des girouettes. Tout le centre de la ville était occupé par une splendide masse gothique, qui, dans l'épanouissement de ses arcatures, de ses pinacles, de ses ogives, de ses campaniles et de ses roses, fleurissait comme une fastueuse corbeille de pierres disposée sur le parterre des maisons, devant un fond léger de frondaisons et la perspective harmonieuse d'une colline. C'était Louvain.

— Louvain ! Louvain ! répétions-nous remplis d'enthousiasme.

— *Lœwen ! Lœwen !* frémissaient joyeusement les soldats.

Je me réjouissais de visiter cette ville fameuse, pleine de merveilles d'architecture. Je me rappelais les leçons de l'érudit Anton Glücken, professeur d'histoire de l'art à l'université de Halle. Il nous en avait fait une, précisément, sur Louvain et j'en avais noirci plusieurs pages de mon cahier de notes. J'étais impatient de pénétrer sous les voûtes majestueuses de Saint-Pierre, d'admirer les façades ornementées du célèbre Hôtel de Ville, d'inspecter l'attique de Saint-Michel, les stalles de Sainte-Gertrude, le tabernacle de Saint-Jacques, la tour Jansénius, l'église du Grand-Béguinage, les vénérables salles de l'antique Université et son vestibule gothique. Peut-être même, si notre séjour dans la vieille capitale des ducs de Brabant se prolongeait plus de quelques heures, peut-être aurais-je le temps d'aller m'asseoir à un pupitre de son illustre Bibliothèque et là, oubliant pour de trop courts instants la guerre et le bruit des armes, d'y feuilleter pieusement quelques-uns de ses précieux manuscrits et de ses exemplaires uniques.

Colonel et musique en tête, le régiment fit son entrée dans la ville par la porte de Malines. De droite et de gauche s'infléchissaient les jardins tenant la place des anciens remparts. Là se mamelonnait le Mont-César, portant encore les restes du château féodal où s'était disciplinée la jeunesse de Charles-Quint, sous la direction de son précepteur Floriszoon, qui fut pape. Nos tambours réveillèrent les échos de la longue rue, où s'alignaient de vétustes et nobles hôtels, aux fenêtres endormies, aux manières graves. Des groupes de soldats allemands, le calot sur le front, les mains dans les poches, flânaient au long des trottoirs, regardant d'un air apathique les immeubles. L'un de ceux-ci, plus moderne, à deux étages,

portait cette enseigne brossée en initiales noires sur la largeur de sa muraille : MAISON AMÉRICAINE. Notre arrivée bruyante faisait sensation. Durant que nous nous enfoncions, derrière nos cuivres, dans le cœur de la cité, la foule allemande ne cessait de croître et nous acclamait. Il semblait que la ville fût déjà pleine de troupes. Les *Feldgrauen* entraient, sortaient par les portes voussurées des maisons où ils avaient leurs cantonnements, bambochaient ou fumaient aux fenêtres, remplissaient les boutiques et les pintes, commerçaient ou se querellaient avec les petits trafiquants de la rue. Parfois on voyait passer un otage encadré de baïonnettes ou quelque soutane affolée poursuivie par les lazzi de la soldatesque.

Taratata ! tanrantamplan !... Nous contournions l'énorme vaisseau ogival de la Collégiale, flanqué comme au moyen âge de ses maisons basses, et nous débouchions à toute fanfare et au pas de parade sur la Grand'Place, où la surprenante vision de l'Hôtel de Ville nous apparut tout à coup, orfévrée comme un immense reliquaire, dans l'éblouissement marmoréen de ses trois étages et de ses trente-neuf fenêtres fleuries, de ses galeries et de ses balcons à réseaux, de ses quarante lucarnes, de ses six tourelles surmontées de leurs six flèches, et sous l'éploiement orgueilleusement noir, blanc, rouge de l'étendard allemand planté à son sommet. A toutes les baies de l'admirable édifice se montraient des grappes de têtes casquées. Un peloton de garde était rangé sur les marches de l'escalier d'entrée, au perron duquel se tenait l'*Etappen-Kommandant*, le major von Manteuffel, qui nous saluait de l'épée.

La dislocation se fit un peu plus loin, au Vieux-Marché. Revolver au poing, sergents et feldwebels couraient de tous côtés pour assurer des locaux. On nous logea, le capitaine Kaiserkopf et moi, avec une vingtaine d'hommes, dans une belle maison XVII^e siècle de la rue des Moutons, appartenant à un professeur de l'Université. Notre premier soin fut de nous y restaurer copieusement, mettant à contribution l'office, la cave, la cuisine, la cuisinière et le professeur lui-même, qui fut contraint de nous servir de sommelier.

Aussitôt que je fus libre, je sortis faire un tour en ville. Nos soldats étaient déjà répandus par bandes dans les rues. Il y en avait aussi beaucoup du 165^e hanovrien, dont le ré-

giment paraissait être au complet à Louvain, comme le nôtre. De nouvelles troupes ne cessaient d'ailleurs d'affluer. Il en venait de partout, du sud, du nord, de l'est, par la rue de Namur, par la rue de Diest, par la rue de Tirlemont et par celle des Joyeuses-Entrées. Les parcs et les boulevards foisonnaient de campements. Sur les pelouses et les plates-bandes, le train avait tiré ses chariots et les artilleurs leurs canons. Les chevaux étaient attachés aux platanes centenaires dont ils rongeaient l'écorce. Les chaussées, les trottoirs, les places, les gazons piétinés et creusés d'ornières croupissaient sous des couches de fumier. Toute la sentine de l'armée pourrissait sur la ville.

Revenu sur la Grand'Place, je m'absorbai longuement dans la contemplation de la riche joaillerie de l'Hôtel de Ville. Tout blanc, entièrement sculpté, fouillé comme un rétable d'ivoire, le somptueux monument était couvert du haut en bas de statues et de hauts-reliefs, de niches géminées, de dais et de consoles. Toute l'histoire de la cité s'y trouvait figurée dans le costume de l'époque, sous les traits de personnages du temps ou la fable de scènes bibliques. Princes, seigneurs, chanoines, théologiens, bourgmestres, échevins et marchands y mêlaient leurs effigies héroïques ou grotesques, sévères ou hilares, en toutes sortes de postures solennelles ou gaillardes, pieuses ou lubriques. Se doutaient-ils, tous ces joyeux compères, tous ces braves bourgeois de Louvain, qu'un jour viendrait où le général von Kluck, en route pour Bruxelles et Paris, coucherait cavalièrement chez eux, où la botte éperonnée et la cravache altière du major von Manteuffel régneraient à la prussienne sur leur fastueuse demeure ? Sous les trois couleurs de notre drapeau impérial, le magique Hôtel de Ville, l'orgueilleux palais communal, n'était plus maintenant que la *Kommandantur*.

En face se trouvait la collégiale de Saint-Pierre. Lorsque je pénétrai dans sa vaste enceinte, le calme grandiose qui m'accueillit, au sortir du tohu-bohu de la place, me fit une profonde impression. Entre ses vingt-huit faisceaux de colonnettes et dans la lumière de ses vitraux, la nef s'ouvrait, s'envolait et se prolongeait avec une mystérieuse splendeur. Des groupes de femmes et de béguines priaient, affalées sur les dalles ou aux dossiers des agenouilloirs, et leurs marmottement confus, s'exhalant comme un encens, s'unissaient peut-être en une

même et vaine imploration pour leurs morts, pour leurs combattants, pour leurs absents, pour la Belgique. Dans une chapelle, un office bas se célébrait au son d'une clochette aigrelette. Mais ces manifestations d'un culte qui n'était pas le mien m'intéressaient peu. Toute mon attention se trouvait requise par les merveilles artistiques dont regorgeait la basilique. D'admirables panneaux de maîtres flamands, des fonds baptismaux de Metsys, des orgues de Golphus, un banc de communion de Papenhoven, un tabernacle, des bois peints, des marbres, des ferronneries, des tombeaux composaient un véritable musée allant du gothique au dix-huitième. Une chaire de vérité, compliquée et touffue, représentait sous un baldaquin de palmiers le reniement de saint Pierre et la conversion de saint Paul. Deux chefs-d'œuvre de Bouts ornaient la chapelle des Chirurgiens et celle des Brasseurs. L'un figurait le martyre de saint Erasme, désentraillé par deux bourreaux en présence de l'empereur. Le second, qui peignait la Cène, était le panneau de milieu d'un triptyque dont les volets appartenaient l'un au musée de Berlin, l'autre à la Pinacothèque de Munich. Nous possédions maintenant l'ensemble, avec la partie centrale qui nous manquait.

Mais le morceau le plus remarquable était peut-être le jubé. Il ouvrait sur le chœur trois merveilleuses arcades du plus riche style flamboyant, festonnées, enguirlandées, enchevêtrées de feuillages et peuplées de statuettes d'apôtres. Eclairé par un lustre à douze branches et surmonté d'une croix immense, il mettait dans l'austérité du milieu, et malgré le luxe de son ornementation, une touche d'une rare élégance et d'un art parfait.

Au sortir de cette visite minutieuse, que mon goût pour les belles choses et le souvenir de mon cours universitaire avaient prolongée, je sentis le besoin de reposer un peu mes jambes fatiguées, tout en humectant mon gosier altéré d'une chope ou deux de bière de Louvain. J'entrai à cette fin, rue de Bruxelles, au café Sody. Le tenancier, aidé de ses deux filles, servait de son mieux de nombreux soldats. On tapageait, on se débraillait, on lutinait les donzelles qui, rougissantes, regardaient leur père, ne sachant si elles pouvaient résister ou s'il leur fallait se laisser tripoter. Des landwehriens, qui assuraient avoir traversé le territoire hollandais, tiraient de leurs poches

des poignées de cents et montraient des paquets de cigarettes de Maestricht.

— Nous sommes de braves gens, disaient-ils en répandant leur monnaie. Il n'y a pas de meilleurs bougres que les Allemands.

Quel que fût l'agrément du lieu, je m'y attardai moins qu'à la Collégiale, car je voulais voir l'Université. Elle se trouvait rue de Namur. Il était à peu près quatre heures quand j'y entrai. La Bibliothèque, comme je l'ai dit, m'attirait surtout. J'espérais pouvoir en examiner à mon aise les anciennes salles, avec leurs superbes boiseries et leurs portiques à colonnes, celle des Promotions, celle des Portraits, les statues de philosophes et d'écrivains, les vieilles toiles retraçant les traits de Juste Lipse, d'Erasme, de Jansénius. Je désirais vivement voir et tenir entre mes mains certains des joyaux de ses collections, le petit manuscrit de Thomas à Kempis ou le fameux exemplaire sur vélin d'André Vésale, présent de Charles-Quint. Sans prétendre à l'érudition d'un médiéviste ou d'un docteur en droit canon, le modeste étudiant que j'étais pouvait cependant trouver dans ce docte sanctuaire de quoi intéresser sa curiosité.

Je m'arrêtai d'abord, plein d'émerveillement et de respect, dans le grand vestibule du rez-de-chaussée. L'admirable crypte s'approfondissait, régulière et hypostyle, sous les poutres énormes de son plafond, entre de larges arcades à cannelures que supportaient de gros piliers ronds à chapiteaux feuillus. Construite pour servir de Halle aux Drapiers, elle avait longtemps retenti du bruit des échanges, avant de résonner du choc des discussions scolastiques et d'être balayée par les robes des professeurs. La poussière en était savante et l'ombre tutélaire.

J'allais m'engager sur les marches de l'escalier à double rampe qui montait aux étages, lorsqu'une fusillade insolite, éclatant au dehors, vint m'arracher à ma méditation. Le piétinement précipité de gens qui couraient, des cris, d'inquiétantes rumeurs parvenaient de la rue. Je sortis. Des portes se fermaient brusquement, des volets se closaient, des soldats en alerte, l'œil sur le qui-vive et la gâchette au doigt, obliquaient ou rasaient les murs avec circonspection.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je à un sous-officier qui se hâtait.

— Vous n'entendez pas, *Herr Faehnrich ?*... La bataille se rapproche... C'est là-bas...

Son bras se tendait en direction du nord-ouest. Il disparut.

La canonnade, en effet, s'entendait à peu de distance et avec une intensité singulière. Dans le zèle de mon exploration je n'avais pas prêté attention à son accroissement. J'en percevais maintenant très fort le grondement sinistre, et je me sentis subitement plein d'appréhension. Que se passait-il exactement? Je m'élançai dans la direction indiquée. Le centre de la ville bourdonnait comme une ruche en folie. Partout régnait le plus grand désordre. Des officiers, hors d'eux, clamaient des injures en brandissant des revolvers. Des cavaliers galopaient dans les rues, en criant : « *Alarm! Alarm!* » Les estafettes se succédaient à la Kommandantur. Une tourbe de soldats confluait de toutes part, ahuris, furieux, armés ou non, quelques-uns le pot en main ou une garce dans le coude, d'autres belliqueux et harnachés jusqu'aux dents. Des automobiles pétaradaient en tous sens, montaient sur les trottoirs et les gazons. Fouaillés jusqu'au sang, les chevaux, par quatre, roidissant leurs muscles, entraînaient dans un vacarme de ferraille et de jurements leurs canons et leurs caissons. Des bataillons précipitamment rassemblés prenaient le pas de course vers le nord.

— *Alarm!... Alarm!...*

Le tonnerre de l'artillerie semblait maintenant crouler aux abords mêmes de la ville. Des essaims d'habitants massés sous les portes ou aux encoignures des rues haletaient d'émotion et ne cachaient pas leur joie.

— Ce sont les Belges! criaient-ils. Ce sont les Anglais!... Ils arrivent de Malines!

Une harde de hussards essoufflés, poussiéreux, sordides, venant du combat, rentraient dans Louvain, tirant leurs bêtes par la bride. Ils sentaient la défaite. Des vagues de fuyards, des chariots aux traits rompus, des débris de convois, tout un ressac de champ de bataille refluait à gros bouillons sales vers l'arrière en roulant ses épaves. Les troupes qui sortaient se heurtaient, comme en un mascaret, au flot qui remontait. Dans la confusion, dans l'incertitude où l'on était si l'ennemi ne se trouvait pas déjà aux portes, les fusils partirent; des corps allemands tombèrent des deux côtés. Ce fut un instant

d'inexprimable bagarre. Je vis même, au carrefour de la rue du Poirier, près de la Dyle, un officier du 165e descendu net d'un coup de feu par un soldat de son régiment : une vengeance, sans doute. J'allais courir sus au misérable, car j'avais aperçu son geste; mais l'assassin se perdit dans la cohue.

Les déflagrations devenaient maintenant générales, se répercutant avec une rapidité foudroyante dans tous les quartiers. On tirait dans la rue de Bruxelles, dans la rue du Canal, dans la rue de la Station, du côté du boulevard de Tirlemont, de la rue Léopold, de la rue Marie-Thérèse, du Grand-Béguinage, de la porte de Namur. Les hordes en débandade mêlées aux troupes qui restaient ou à celles qui arrivaient encore de l'est et du sud étaient dans un état d'exaspération indescriptible. On hurlait de partout :

— *Man hat geschossen !... Die Civilisten haben geschossen !...*

De nombreux cadavres d'habitants de Louvain parsemaient déjà les rues. On épaulait sur tout ce qui se montrait aux fenêtres ou sur les toits. La chasse à l'homme était ouverte. Au crépitement de la fusillade se joignit bientôt la crécelle des mitrailleuses. Les carreaux et les vitrages volaient en éclats. Les tuiles retentissaient sous la grêle. On enfonçait les portes. On plaçait des pétards sous les murs. On se ruait férocement dans les maisons, crosses ou baïonnettes levées. On poursuivait les gens de chambre en chambre. On en sortait des caves où ils s'étaient réfugiés et on les massacrait sur les pavés. Il en fuyait par-ci, par-là, au dehors, affolés et tourbillonnants, qu'on abattait comme du gibier.

— *Schweinehunde ! Schweinehunde !* aboyaient les massacreurs en traquant leurs victimes.

J'essayai de regagner tant bien que mal la Grand'Place. Il était huit heures du soir. En passant devant le café Sody, où j'avais bu de la bière, je vis le patron étendu la gorge tranchée sur son comptoir. Une de ses filles râlait et rendait le sang. L'autre avait disparu.

Sur la Grand'Place, c'était à la fois le tumulte et la fête. Les cafés et tavernes débordaient de monde. Au Lyrique, au Gambrinus, on s'écrasait. J'entrai au café Rubens, où des officiers ripaillaient au milieu d'un déferlement de drôlesses,

de filles en cheveux, de putains allemandes venues d'Anvers, de Bruxelles ou d'Ostende, qui hurlaient à la mort ou excitaient au pillage. Kaiserkopf, à moitié ivre, se déchaînait entre deux pouffiasses.

— J'ai vu le major von Manteuffel, braillait-il. Toute la ville sera punie. Jusqu'ici nous n'avons brûlé que des villages. Maintenant, *Donnerwetter !* nous commençons avec les grandes villes. Louvain sera la première qu'on détruira.

Toute la salle éclata de joie dans une tempête de *hoch !*

Je fus pris d'un frisson à cette perspective ; mais je me rassurai en pensant qu'il ne pouvait s'agir que d'une rodomontade du trop bouillant capitaine. C'était déjà assez, me semblait-il, des meurtres de civils et de l'assaut des domiciles privés.

On continuait à tirailler au dehors. Parfois on entendait le sifflet d'un sous-officier, suivi d'une salve plus forte. C'étaient les exécutions régulières qui commençaient. Soudain quelqu'un cria :

— Au feu !...

Cela jeta une certaine perturbation. Cependant la plupart des officiers se rassirent, au milieu de leurs chopes, de leurs femmes et de leurs assiettes. Quelques-uns seulement sortirent. Je les suivis.

Le feu venait, en effet, d'éclater sur plusieurs points de la ville. Il rougeoyait chaussée de Tirlemont, place du Peuple et du côté de la gare. Un instant après, les flammes s'élevaient sur la rue de Diest. Une fumée opaque montait et tournoyait, couvrant peu à peu tous les quartiers de l'est. On percevait en même temps le son de fréquentes mitraillades, mais sans cris : c'était trop loin. Dans la direction de Malines, le canon tonnait toujours, s'effaçant graduellement. Au concert de l'Alhambra, tout proche, une musique militaire jouait des airs de danses.

Tandis qu'environné d'un grand concours de soldats qui applaudissaient et s'éjouissaient je demeurais là, tout étourdi, me tournant de côtés et d'autres pour voir si de nouveaux points d'incendie se montraient et surveiller la marche du sinistre, j'aperçus inopinément Schimmel qui traversait la place. Parfaitement détaché de ce qui se passait autour de lui, le lieutenant paraissait uniquement occupé d'une affaire personnelle. Pour tout dire, le lieutenant Schimmel était en bonne fortune,

mais comme peut être en bonne fortune un officier prussien dans une ville conquise. Il emmenait ou plutôt il entraînait violemment par les poignets une femme, une religieuse d'une surprenante beauté. Toute pâle, éplorée, mordant ses lèvres, ses longs cheveux noirs baignant ses épaules, la jeune nonne, crispant dans sa robe d'étamine ses formes fuselées, résistait avec l'énergie vaincue de la faiblesse et du désespoir. Un ecclésiastique courait derrière eux, en proie à la plus vive émotion.

— Malheureux ! suppliait-il... Respectez cette sœur !... C'est Mademoiselle de.....

Et il cita un des plus grands noms de la Belgique.

Froidement, Schimmel se retourna, dirigea sur l'importun la mire de son revolver, visa et fit feu. Le prêtre tomba raide mort.

Puis il disparut avec sa proie dans la direction d'un hôtel du Vieux-Marché.

Mais, brusquement, voici qu'une maison se prenait à flamber tout près de moi, allumée d'un coup comme une bûchette. Puis une autre ; puis une troisième, place Marguerite. Une intense odeur de résine empesta l'air. En même temps débouchait de la rue de la Station toute une escouade de sapeurs incendiaires, organisée et munie d'instruments perfectionnés, commandée par un feldwebel du génie. Ils avaient des pompes à pétrole, des seringues à benzine, des fusées, des grenades, des pastilles chimiques. Ils s'éclairaient de torches d'acétylène et lançaient des signaux lumineux. Je les vis avec terreur s'approcher de la tour de façade de la Collégiale, au bas de laquelle ils commencèrent de disposer un bûcher. D'autres brisaient les vitraux à coups de grenades ou dressaient des échelles aux angles du transept pour aller bouter le feu aux toits des chapelles.

Je n'en croyais pas mes yeux, quand une lueur subite se projeta d'un grand bâtiment situé à l'entrée de la rue de Namur. Horrifié, je me précipitai de ce côté. Mon sinistre pressentiment ne m'avait pas trompé. Les Halles universitaires commençaient à brûler. Une équipe de pétroleurs s'y employait. Un officier dirigeait la manœuvre.

Tandis que je demeurais là, cloué sur place, un père joséphite sortit bouleversé de l'édifice, et, courant à l'officier, les mains jointes :

— Au nom du ciel, arrêtez !... Vous ne savez pas ce que vous faites !... Mon Dieu !... Mais c'est l'Université !... C'est la Bibliothèque !...

L'officier toisa le père d'un regard d'acier ; il se borna à répondre sobrement :

— *Das ist Befehl* (1).

Le pauvre homme s'affaissa en sanglotant sur le seuil vénérable que, peu d'heures auparavant, j'avais franchi d'un pas si allègre et si respectueux.

Je ne pus en supporter davantage. Saisi de frayeur devant cette catastrophe, pris ensuite de peur pour moi-même, pour ma sécurité personnelle, pour mes propres objets, mon argent, les petits souvenirs de famille, d'autres aussi, que je conservais pieusement dans un coin de mon paquetage, je m'enfuis dans la direction du sud, du côté de mon logement.

J'allai donner en plein du nez sur le ventre d'un gros capitaine de gendarmerie.

— Pardon... oh! pardon, monsieur le capitaine !... Savez-vous si ça brûle rue des Moutons ?

— Rue des Moutons... ma foi...

— C'est là que je suis cantonné... dans une maison... chez un professeur...

— Oh ! dans ce cas, rassurez-vous, mon jeune *Faehnrich*, les maisons où sont cantonnées nos troupes ne risquent rien ; elles sont naturellement livrées au pillage, mais elles ne seront pas brûlées... du moins pour le moment. Vous pouvez continuer tranquillement votre promenade. *Guten Abend !*

Je remerciai le bon capitaine de son assurance, et, désormais tranquille pour ce qui me concernait, je revins, comme médusé, contraint par une obsession infernale, au spectacle de la ville en flammes. Des centaines de maisons incendiaient déjà le ciel de lueurs framboisées. Le Palais de Justice, l'Académie des Beaux-Arts, le Théâtre brûlaient. Le quartier de la gare n'était qu'un immense brasier. Tout grondait et ronflait. De toutes parts, c'étaient des craquements, des fracas, des dislocations, des effondrements. Des séquelles d'habitants en appareil hétéroclite essayaient de se sauver, d'échapper à l'écrasement, au feu ou au massacre et fuyaient vers le sud ou

(1) C'est l'ordre.

l'ouest au milieu des balles. D'autres grillaient dans les immeubles et l'on entendait leurs cris épouvantables.

Seules les maisons immédiatement attenantes à la Kommandantur étaient protégées. De nombreux soldats avec des pompes en arrosaient copieusement les murailles, dirigeant leurs jets de manière à empêcher le rideau des flammes environnantes de se porter où il ne fallait pas et de propager l'incendie jusqu'au précieux édifice qui abritait le major von Manteuffel, ses officiers, ses services et une grosse garnison. Des tuyaux étaient postés à cet effet à travers les appartements et conduisaient l'eau sur les toits, d'où elle retombait tout autour en une fine pluie incessante.

En dehors de cette oasis, la chaleur était intolérable. Une sensation d'étouffement prenait âcrement à la gorge. Dans les rues devenues à peu près impraticables, on se heurtait à chaque pas à des amas en ignition ou à des éboulements fumeux, et il fallait faire de longs détours pour circuler dangereusement d'un quartier à l'autre, sous les chutes de poutres et l'avalanche des moellons. Il faisait plus clair qu'en plein jour de soleil. Je tombai, rue Léopold, sur Wacht-am-Rhein qui, à la tête d'une bande hurlante de forcenés, avait pris possession de tout un îlot, dont il était le roi, le Néron, et dont il détruisait systématiquement les maisons. Le sac commençait à s'organiser ; mais l'incendie le rendait encore périlleux et, pour le moment, tout à leur furie, les soldats s'acharnaient plutôt à brûler qu'à piller. Place de la Station, on exécutait en masse. Plusieurs centaines de civils y étaient parqués, hommes, femmes, enfants, attendant leur sort, bras levés. Sous les ordres d'un major à cheval, des officiers les fouillaient, les dépouillaient de leur argent et de leurs bijoux, puis les envoyaient au peloton d'exécution. Dans un coin de la place on fusillait des prêtres, liés quatre par quatre.

Je me trouvai, je ne sais comment, dans le haut de la rue par où nous avions fait, le matin, notre entrée triomphale. Elle se consumait, d'une extrémité à l'autre, à l'exception toutefois de la maison américaine, intacte, dont l'enseigne détachait ses grandes lettres noires dans la clarté aveuglante de la nuit en flammes. Sur la porte se trouvait placardée cette affiche imprimée et timbrée du cachet du Commandant impérial de la Circonscription de Louvain :

Dieses Haus ist
zu schützen
Es ist streng verboten, ohne
Genehmigung der Kommandantur
Hæuser in Brand zu setzen.
Kaiserliches Garnison-Kommando (1).

Je reconnus la petite butte du Mont-César et n'eus que quelques pas à faire pour l'escalader. De là, le panorama était féerique. La mer de feu s'étendait devant moi, battant l'horizon de ses vagues éblouissantes. Au centre, le gigantesque vaisseau incandescent de la Collégiale s'y balançait, comme soulevé par la tempête, projetant fantastiquement ses agrès scintillants et sa mâture en détresse, prêt à s'abîmer dans les flots embrasés Des bouillonnements, des tourbillons, des courants de lames déferlantes, des torrents d'écume roulaient et se tordaient en une formidable houle ignée, tandis que, solitaire, comme un rocher, comme un écueil déchiqueté, le massif abrupt de l'Hôtel de Ville, bravant la tourmente, dressait ses escarpements, ses crénelures, ses aiguilles, ses frontons sourcilleux par-dessus les crêtes irritées qui venaient se briser à ses pieds. Comme une coulée d'or en fusion, la Dyle annelait dans cet océan ses replis, ses ondulations, ses méandres lumineux, réverbérant sur un ton plus pur, mais non moins ardent les éclats de ses rives. Rutilant, phosphorescent, rouge, jaune, orangé, blanc, un immense ciel chargé de toutes les couleurs vibrait et rayonnait, intense et volcanique, sur ce chaos plutonien. De grands nuages gonflés de fumées et de vapeurs brûlaient et bavaient leur lave comme des cratères renversés. Des éclairs cuivrés, des écharpements violets, des entailles vertes, cramoisies, roses, des biseautements de diamant balafraient violemment les exhalaisons. La lune, comme un œil crevé et sanglant, regardait par un trou de bitume.

Je restai longtemps à contempler, pétrifié de stupeur et de fascination, cette fresque titanique. Son horrible beauté me remplissait d'émerveillement. Mais quel désastre !... Se pouvait-il que des hommes détruisissent en quelques instants ce que des générations avaient mis des siècles à édifier ?... Quel désastre !... et quelle mélancolie !... Louvain ne serait bientôt

(1) Cette maison doit être protégée. Il est sévèrement défendu, sans l'autorisation de la Kommandantur, de mettre le feu aux maisons. — Commandement impérial de la garnison.

plus qu'une vaste ruine, semblable à celle du château de Charles-Quint, dont je foulais d'un pied trébuchant les informes vestiges.

L'est, par où j'étais venu, je crois, m'était maintenant défendu. Je cherchai une route par l'ouest.

Il était deux heures du matin quand je retrouvai mon domicile. Le capitaine n'était pas rentré. Dans la salle à manger, le professeur, notre hôte, gisait dans une mare de sang. Je gagnai ma chambre, accablé de fatigue, ne demandant plus qu'à me jeter sur mon lit pour m'y endormir d'un sommeil de plomb.

Mon seul soin fut d'aller fermer la fenêtre, ne voulant pas être incommodé par les odeurs et la fumée qui flottaient au dehors.

Tandis que, la main sur les crochets, je me disposais à tirer les contrevents, un débris de papier noirci vola jusqu'à moi, porté par le souffle chaud de l'incendie. C'était un fragment d'incunable.

J'y déchiffrai difficultueusement ces mots, imprimés en caractères gothiques : «...*At Germani in summa feritate versatissimi natumque mendacio genus*... »

C'est tout ce que je pus consulter de la Bibliothèque de Louvain.

LOUIS DUMUR.

(*à suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Robert Chauvelot : *Un roman d'amour à Java*, Fasquelle, 3.50. — J.-H. Rosny jeune : *Mimi, les profiteurs et le poilu*, Calmann-Lévy, 3.50. — Lévis Mirepoix : *Le baiser de l'Antechrist*, Plon, 3.50. — Gilbert de Voisins : *L'esprit impur*, Crès, 3.50. — Max Anglès : *La Geôle*, Renaissance du livre, 3.50. — Jacques Fierre : *Les galères dans la rade*, Flammarion, 3.50. — René Dumesnil : *L'Absence*, Fasquelle, 3.50. — Paul Emile Cadilhac : *Carnaval macabre*, Fasquelle, 3.50. — Jean Psichari : *Sœur Anselmine*, Plon, 3.50. — J. Galzy : *La femme chez les garçons*, Payot, 3.50. — Robert Florigny et Guy d'Abzac : *L'Amant de l'ingénue*, Edition Française illustrée, 3.50. — Jeanne Marais : *La nièce de l'oncle Sam*, Albin Michel, 3.50. — Jos. Schurmann et Guillot de Saix : *Marius Manfouty comédien*, Albin Michel, 3.50. — Marcel Nadaud : *Frangipane et Cie*, Albin Michel, 3.50. — Paul Vaillant Couturier : *Une permission de détente*, E. Flammarion, 3.50. — Juliette Martineau : *Théodora de Byzance*, Renaissance du livre, 3 50. — Maurice Remon : *Le grand soir*, Ollendorff, 4.55. — Henri Falk : *L'âge de plomb*, L'Œuvre, 1 fr. — Francis Jammes : *La rose à Marie*, Edouard Joseph. — Jacques Desjardin : *Yakonoshi*, Ed. Champion.

Un roman d'amour à Java, par Robert Chauvelot. Le problème psychologique du couple humain est tout entier posé dans ce livre : comment reconnaître sa signature sur le produit de la conception ?... Cruelle énigme !... L'orgueil de l'homme, du mari qui veut se continuer dans l'enfant est pour beaucoup dans son amour de la famille. C'est même un instinct primordial chez les animaux qui se battent pour la possession absolue de la femelle et qui ne trouvent qu'un moyen radical, en ce cas, lequel est l'étranglement du rival. Mais dans l'humanité il est toujours trop tard pour étrangler son rival. Au moins, est-il trop tard pour la tranquillité du mari soupçonneux. Au seul point de vue de la nature : la reproduction de l'espèce, la femme détient la puissance et, comme si on voulait lui fournir une rançon de ses douleurs physiques, on lui permet d'en conserver le secret moral. Il est presque impossible au père de reconnaître son enfant, même légitime.

Robert Chauvelot a mis son problème sur le tableau noir d'un savant qui s'occupe de notre grand ancêtre, sa majesté le Singe. Le docteur Savigny a épousé une femme, Gretha, dont la beauté inquiétante et le tempérament... des tropiques la mettent à la merci du Don Juan qui voudra bien s'en emparer ; sa fille, Mietje, est une jolie personne, plus douce, mais capable de certaines hypocrisies. Elle doit épouser un lieutenant de vaisseau, Wilhem Zevennaar, fils d'un Jonhkeer, mais Gallois, l'aide préparateur de Savigny, découvre une

intrigue entre la mère et le père du fiancé. Sans la duplicité de Gretha, peut-être ce timide jeune homme aurait réalisé le rêve de Elie de Savigny, rêve de savant égoïste qui voudrait garder sous la main son préparateur. La fatale lettre anonyme éclaire enfin le mari et celui-ci comprend que non seulement il est trahi depuis seize ans, âge de sa fille, mais encore va peut-être accorder la main de celle-ci à son propre frère... Jusqu'ici nous sommes dans le drame ordinaire, car ce n'est pas nouveau sous le ciel de lit conjugal de ne pas savoir d'où vient l'enfant. Où Robert Chauvelot a renouvelé l'antique péripétie, c'est en plaçant un chercheur de vérités primordiales dans l'impossibilité de découvrir une réalité physique datant à peine de seize ans. Sa fille est-elle sa fille ou la sœur du fils de l'amant de sa mère? Or, lui qui a pu reconstituer le squelette du *pithecanthropus primigenius*, grand ancêtre supposé de l'homme, il n'est pas capable de saisir le détail initial de son œuvre charnelle, la marque, le doigt de pied, *l'orteil opposable*, de sa création. Pourtant, il se met à l'œuvre courageusement, car la marque éternelle du génie humain est justement de ne rien abandonner à son désespoir particulier. Il travaillera sur le problème de son angoisse comme sur le fait précis la question impérieuse posée par n'importe quel sujet scientifique, et il a le bonheur de découvrir la véritable origine de sa fille en la révélation d'une tare ancestrale, un goût décidé pour le paradis artificiel de la morphine. L'ironie, convenablement voilée par l'étude scientifique, de cette tare qui consacre l'hérédité humaine par la manie du poison, cette tentation de l'ivresse qu'éprouve le mortel ou la mortelle le moins fait, à cause de son éducation, pour y succomber, n'est pas sans charme dans ce roman, qui n'est pas poussé au rouge sombre, mais bien plutôt vers une mansuétude couleur d'espérance. La nature y est tour à tour la grande ensorceleuse ou la première complice et on ne peut qu'excuser les héros de cette histoire, victimes d'un climat terrible, de la ruse des *wayangs* (pantins de Java) et comme enchantés dans le cadre somptueux des descriptions que l'auteur nous offre du décor de ce pays merveilleux.

Mimi, les profiteurs et le poilu, par J.-H. Rosny. Ceci est le roman de la sensualité d'un homme de lettres, philosophe, et surtout très amoureux de sa propre liberté. La tentation s'offre aussi complète que possible sous la forme d'une fillette qui représente, à la fois l'enfant, l'esclave, l'élève et la servante maîtresse. Je n'aime pas le titre de cette histoire, qui mérite mieux que cette phrase sentant le monologue ou la fable express. Rien de vulgaire ne saurait sortir de la plume de J.-H. Rosny jeune, ni d'aucun autre Rosny! Mais pourquoi cet abandon, cette négligence d'allure sur une couverture, où, dessous, tout est dans le plus grand ordre? (Cette chicane superficielle du reste ne signifie que mon respect pour le talent de

l'auteur !) Il s'agit cependant d'une vaste entreprise : nous montrer le profond égoïsme masculin qui ne cède qu'à regret sa liberté d'amour et prétend mener plusieurs intrigues de front sans y laisser ni son honneur, ni son indépendance. Mimi est la fille de paysans landais, qui, pour l'amour du maître, « lou meste », se nettoie peu à peu de sa crasse, si j'ose dire, préhistorique et atteint les sommets défendus. Généreusement, *lou meste* ne s'y intéresse que lorsque le diamant féminin est débarrassé de sa gangue et a fait tous les efforts d'une montagne allant enfin à Mahomet. Il y a la jeune femme du monde, un peu sotte, qui se livre pour le mariage, et se retire devant l'éventualité d'un autre mariage, de tout repos celui-là. La petite esclave est alors promue au grade de maîtresse... femme de chambre, et finira par obtenir la couronne conjugale, étant devenue la mère, qualité qui préside aux dynasties. Ce roman écrit selon la meilleure manière de l'auteur, très finement détaillé, sans rien laisser à deviner, confirme, par son exceptionnelle délicatesse dans la brutalité, l'idée que les femmes peuvent se faire de l'égoïsme masculin, j'allais risquer : de l'éternel masculin. On a le choix : servante, disciple, femme de chambre ou maîtresse. L'égale, ça jamais... et *légale*... tout au plus, mais avec de telles restrictions...

Le baiser de l'Antechrist, par Lévis Mirepoix. Il s'agit d'un conte en marge de l'histoire, ou des origines plus ou moins mystérieuses d'une grand'mère de la révolution russe. Je n'ai jamais caché mon antipathie pour la femme russe... et mon excuse est que cette antipathie date de bien avant la guerre ! J'ai souvent eu l'occasion de causer ou de correspondre avec des Russes, des intellectuelles qui me prenaient pour... *une autre*, et j'ai toujours eu à m'en plaindre sous le rapport de la loyauté de l'espèce. Or, les chattes hystériques sont des animaux qu'on peut à la rigueur expliquer, si les étincelles de leur fourrure paraissent un tantinet diaboliques au pauvre monde, mais les femmes russes d'une certaine catégorie mettent si volontiers le feu aux meules de foin, sinon aux édifices publics, qu'on ne croit pas pouvoir toujours en débrouiller la mentalité.

La vérité, c'est qu'en dehors du coup de force, elles ne comprennent rien aux responsabilités de l'homme et elles n'admirent que le désordre dans lequel, généralement, seule une chatte reconnaît ses petits, selon un proverbe de leur pays. La peur qui a pesé si longtemps sur les peuples russes, les atrocités engendrant les atrocités, est sans doute responsable de cette hérédité morbide ; mais Marie Bakouvine n'a, en somme, qu'une idée bien nette : celle de détruire. Plus tard, on avisera... quand il sera trop tard. Marie Bakouvine, sans le reconnaître, fait l'entière connaissance d'un certain Meyerer, qui est aussi le Margrave. Quand elle est sûre de sa double personnalité, elle le tue, ce qui fait un désordre de plus, bien entendu, dans

le désordre général. L'auteur ne se permet aucune morale et ne tire pas de conclusion. C'est plus sage..., car nous ne savons pas du tout ce que ferait Marie Bakouvine en présence d'un *poilu* de chez nous !

L'Esprit impur, par Gilbert de Voisins. Il a fallu à l'auteur tout son très joli talent et sa psychologie la plus fine pour nous servir l'histoire du bon jeune homme qui s'efforce de convertir la pauvre courtisane sans en demeurer trop la dupe. Il y a une maman sympathique aidant au relèvement de la pécheresse et un christ ancien qui joue son rôle muet. Le dénouement ne déplaît pas, parce que le jeune homme ayant enfin, par des courses lointaines et son amour nouveau pour le large, vaincu son autre amour pour les boissons fortes, comprend que la jeune personne est mieux à sa place dans une ferme que sur son divan. Il chasse l'esprit impur qui consiste à faire payer du don de son corps l'humble mortelle s'élevant jusqu'à lui et il brûlera l'idole qu'il a non pas adorée, mais trop respectée par la crainte horrible qu'il en ressentait. Est-ce que tous les jeunes hommes de ces temps nouveaux vont se mettre à genoux devant des idoles, nouvelles ou anciennes ? Ce fétichisme cérébral devient inquiétant !

La Geôle, par Max Anglès. Pas de panache, discret ou indiscret, pas de tortures noblement ou cyniquement supportées. Nous sommes dans un camp de concentration, et c'est la plus pénible des prisons de la guerre. Où sont les croix qui récompenseront ceux-là d'avoir porté si péniblement cette croix ressemblant à celle du bon larron, dont on évite de parler ? Le froid, la pluie, le vent, la chaleur, les parasites, tout est torture et peine infamante, y compris la sinistre promiscuité. Un accent de bonne humeur corrige l'amertume de ce récit ; mais le plus amer, c'est qu'on le devine vrai, pas voulu littérairement, ce qui en double la valeur littéraire.

Les galères dans la rade, par Jacques Fierre. C'est, sous la forme d'un récit philosophique, un dialogue très spirituellement vivant, l'explication technique de ce à quoi servait ou devait servir notre marine de guerre. M. Chochotte, tour à tour naïf et malicieux, interroge le marin, lui fait dire souvent ce qu'il voudrait taire et en tire des conclusions pleines du plus généreux optimisme.

L'Absence, par René Dumesnil. Une fort curieuse étude d'un caractère de femme aimante prise par le côté dévouement et noyée dans ce flot de sacrifice qui fut apporté par la grande guerre et devant lequel les femmes n'osèrent pas reculer épouvantées. En plein amour, deux époux sont séparés brusquement. La femme se confie à la sagesse d'une infirmière de la Croix-Rouge qui lui trace un chemin menant au dur calvaire de tous les sacrifices mondains, y compris l'oubli de son amour pour son mari. Toutes les femmes sont capables d'abnégation, c'est le signe ancestral de leur esclavage au dieu tout puissant qui fut jadis l'homme pour elles, et, comme toute

bonne passion peut dévier en mauvaise passion, elles sont très capables de l'oublier pour le mieux servir. Ce roman pourrait bien démontrer que la femme trop grave, trop entichée de son nouvel état de femme sérieuse est encore plus redoutable que l'autre, la bonne poupée seulement soucieuse de plaire à un ou plusieurs hommes.

Carnaval macabre, par Paul-Emile Cadilhac. Ce roman est d'un romantisme à faire frémir et il a pour excuse... de se passer dans le Midi. Une mise en scène mortuaire, une femme qui cherche à se vendre pour payer l'enterrement de sa mère et une description du bal des *demi-vierges* à faire rougir un jeune étudiant, désireux d'enterrer sa vie de garçon. Enfin, les meilleures intentions du monde... comme lorsqu'on veut paver l'enfer.

Sœur Anselmine, par Jean Psichari. Ce n'est pas un roman, ni l'histoire d'une famille, mais le compte rendu journalier d'une pensée fervente entourant l'œuvre d'un mort très respecté. Il y a du sermon et de la confession, un peu de la satire, lorsqu'il s'agit de blâmer l'éducation des jeunes gens de l'esprit nouveau ou de l'esprit malin. Sœur Anselmine, qu'on a dédaignée jeune fille, devient l'épouse rêvée lorsque les déceptions de la vie et du cœur la font découvrir comme la *rosa mystica* de l'Ecriture. Mais il est trop tard. Elle ne peut que montrer le chemin par où elle arrive à la perfection et qui sera pieusement suivi.

La femme chez les garçons, par J. Galzy. Il y aura certainement une surprise pour ceux qui achèteront ce livre sur la foi de son titre! La femme est là-dedans une diserte pédagogue qui remplace l'homme chez les petits (ou grands garçons) qu'on élève dans les écoles. Elle se tire très bien de ce mauvais tournant de l'histoire de la guerre et en profite pour former des mentalités un peu plus ouvertes au vent de l'esprit. Elle lit et commente les poètes neufs et elle cherche à comprendre les cerveaux qui demeurent un peu en arrière. Elle fait bonne œuvre de femme, à la fois la sœur, la mère et le maître... et j'imagine qu'elle a dû terriblement souffrir avant d'en recevoir aucune récompense cérébrale ; donc son mérite n'en ressort que mieux.

L'Amant de l'ingénue, par Robert Florigny et Guy d'Abzac. Le vieux comédien sympathique demeurant digne dans sa misère et tournant la tête de la pauvre petite poitrinaire, l'ingénue, justement à cause de ce respect de lui-même qu'il s'efforce de conserver et qui n'a rien du *je m'enfichisme* des jeunes cabots, ses camarades. Ils font une tournée de province où ils tombent de planches en planches devant le cercueil final dans lequel on couche *l'ingénue* et son pauvre petit amour d'oiseau étourdi. Les pages qui concernent les répétitions de *Calvaire d'enseignante* sont une très bonne satire des illusions du jeune auteur de province que l'on plume à vif et qui ne doute de rien.

La nièce de l'oncle Sam, par Jeanne Marais. Roman du jour, roman d'actualité, où, sous le travesti d'un aviateur américain, une jeune fille perd son fiancé que subjugue les grâces plus réservées d'une Française de vieille race, à la fois malheureuse et belle. Ce roman donne des preuves de vitalité, d'esprit, et d'assez fine psychologie d'un jeune auteur, toute jeune femme, morte malheureusement depuis son apparition. Les œuvres de Jeanne Marais sont assez nombreuses pour lui assigner une bonne place dans la littérature féminine et si les espérances qu'elles donnaient ne seront pas toutes réalisées, au moins elles peuvent auréoler d'une jolie lueur la tête charmante qui s'est courbée tout à coup sous une tourmente inconnue.

Manfouty comédien, par Jos. Schurmann et Guillot de Saix. Les comédiens sont une inépuisable source d'anecdotes et de traits divertissants. Ce Manfouty est d'ailleurs du Midi, c'est dire qu'il puise à la bonne source toutes ses extravagances. Il a du génie, comme tous les méridionaux, peut-être pas assez de talent, mais le mérite immense d'avoir traversé tous les feux de rampe et toutes les apothéoses des dernières grandes scènes classiques. A sa suite nous entrons dans les coulisses des fameux théâtres d'avant-garde qui sont maintenant les grands théâtres du jour, et nous savons même comment on manque une entrée... à la Comédie française. Des mêmes auteurs il y a déjà *Marius Manfouty*, premier prix du conservatoire, et il y en aura bien d'autres, tout aussi extraordinaires.

Frangipane et Cie, par Marcel Nadaud. Nous retrouvons *Chignole* qui délaisse le berceau de son fils pour reprendre le cours glorieux de ses aventures avec les *as* de guerre et qui finit comme eux tous, hélas, en tombant de très haut après avoir saisi, à même le soleil, tous les rayons de sa gloire.

Une permission de détente, par Vaillant Couturier. Petite critique de l'arrière par un bonhomme de l'avant qui est sans amertume en présence des embusqués, des amateurs de haute stratégie et des petites femmes qui lui font porter les paquets du grand magasin où l'on fabrique les drapeaux en même temps que les plumes de la coiffure dernier cri. Il y a le récit d'un enterrement à panache pour vieillard de 72 ans, mort dans son lit, qui est très sobre, mais très terriblement railleur.

Théodora de Byzance, par Juliette Martineau. Peut-être ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Il s'agit d'une pauvre actrice femme galante, qui mourut tuée par un rustre dans une croisière sur les bords du Rhin. Elle était assez belle pour avoir une fin tragique et qui l'a un peu lavée de ses noires légendes.

Le grand Soir, par Maurice Rémon. Il s'agit d'un roman tiré d'un drame de Léopold Kampf. Il faut nous en rapporter au triomphe

de ce soir-là, très ancien et très proche... Ce fut de l'aurore bien douce en comparaison de l'apothéose russe de maintenant!

L'âge de plomb, par Henri Falk. Un délicieux factum qui place tous les ridicules de l'heure présente sous l'égide de rayons mystérieux engendrant la pelade du... globe. Pour s'en garer... on devient lourd..., lourd..., et on est obligé de vivre entouré de feuilles de plomb, comme dans un cercueil en voyage, et cela déforme la jeunesse, oui!

La rose à Marie, par Francis Jammes. Fantaisie de poète, qui fait entourer le berceau d'un enfant par les cinq parties du meilleur monde et lui fait espérer un monde meilleur en gardant le secret de l'art d'être soldat, un art essentiellement français... comme a pu l'apprendre le monde entier.

Yakonoshi, par Jacques Desjardins. Ce conte japonais vient-il de Héro et Léandre ou Héro et Léandre viennent-ils de ce conte japonais?

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

E. Goblot : *Traité de Logique*; 1 vol. in-8, 8 fr., A. Colin, 1918. — Dr Grasset : *La Science et la Philosophie*, 1 vol. in-18, 2 fr. 50, « La Renaissance du Livre », 1918. — *Le Dogme transformiste*, 1 vol. in-18, 2 fr. 50, « La Renaissanee du Livre », 1919. — Dr Helan Jaworski et René d'Abadie : *Un pas dans l'essence des choses : L'Intériorisation*, 1 vol. in-16, Maloine, 1917. — Stefan Christesco : *L'Energie Créatrice et la Pensée Humaine*, 1 vol. in-16, Paris, 1919. — Ely Le Blanc : *Essais de critique et d'analyse*; *Etudes de psycho-biologie*, 1 vol. in-16, Alger, Crescenzo, 1918. — C. Marx-Lange : *Science et Prescience*, 1 vol. in-16, 3 fr., Perrin et Cie, 1918. — L. Pagnat : *L'Influence allemande dans l'Athéisme scientifique*, 1 br. in-18, 1 fr. 25, Jouve et Cie, 1918. — Milt Macri : *La Philosophie integrale*, 1 br. 1 fr. 25, Vigot frères, 1917. — Dr P. Voivenel : *L'Idéalisme et l'Objectivisme contemporains*, 1 br. (Extr. des Annales médico-psychologiques, Paris, 1918.)

Les personnes qui suivent le mouvement philosophique en France n'ont pas été sans noter l'abandon des études de Logique qui a coïncidé avec la vogue des questions morales. Coïncidence qui n'a rien de surprenant. La passion moraliste, — pour parler comme M. Benda, — s'accommode d'un grand laisser-aller dialectique et ne se soucie de rien moins que de la rigueur du raisonnement, du moment que ce dernier conduit à la conclusion souhaitée. — Il reste heureusement quelques fermes esprits pour nous rappeler qu'il existe des disciplines intellectuelles. M. Goblot est de ce nombre. Son **Traité de Logique** est le premier grand ouvrage de ce genre depuis les travaux de Renouvier ; véritable *Somme* logique, méthodologique et épistémologique; mise au point magistrale des problèmes débattus entre logiciens et savants; modèle d'analyse et de systématisation en même temps qu'excellent instrument de travail. M. Goblot intègre la Logique à la psychologie de l'Intelligence

ou plutôt à la psycho-sociologie; car, dans un chapitre des plus neufs de son livre intitulé : *Logique et Sociologie*, il montre que l'intelligence logique, c'est-à-dire l'intelligence différenciée de la sensibilité, l'intelligence visant à la preuve, c'est-à-dire à un fait purement intellectuel conditionnant un autre fait intellectuel (p. 21), l'intelligence logique n'est concevable et n'a pu naître qu'à la faveur de la vie en société. « C'est la vie sociale et en particulier le langage qui oriente l'intelligence vers la recherche de l'universalité... » L'idée de vérité ne se conçoit et ne s'explique que par la vie sociale. Et M. Goblot nous retrace la genèse sociologique de ces deux attitudes intellectuelles : le *rationalisme et l'esprit critique*. — Ce livre apporte maintes nouveautés en un domaine où elles sont rares : c'est la logique du concept (simple possibilité de jugements) intégrée à la logique du jugement; c'est la méthodologie intégrée à la théorie du raisonnement : par exemple la théorie des classifications intégrée à la logique des concepts ; la logique du témoignage intégrée au raisonnement déductif; c'est la théorie du raisonnement déductif et spécialement du raisonnement mathématique entièrement bouleversée et reconstruite sur de nouvelles bases ; c'est, en conséquence, une nouvelles conception des rapports de la déduction et de l'induction qui abaisse la barrière traditionnelle dressée entre ces deux démarches de l'esprit; c'est une théorie originale sur la « transformation des vérités en règles », chaque vérité étant, selon la formule de Descartes, « une règle qui sert après à en trouver d'autres » et sur la « substitution de l'impératif à l'indicatif considérée comme étant de l'essence même du raisonnement » (p. 4); idée sur laquelle l'auteur promet de revenir dans un paragraphe 172 qui est omis, on ne sait pourquoi, et qu'on cherche vainement à l'endroit du livre où il devrait figurer. C'est encore une logique téléologique où la conception de la finalité biologique est ramenée à des notions scientifiques et répondant à des réalités observables; enfin une théorie, nouvelle aussi, des jugements de valeur et de leur rôle.

Mais la nouveauté la plus marquante et la maîtresse pièce du livre est la théorie du raisonnement déductif, notamment du raisonnement mathématique. M. Goblot montre que le raisonnement déductif ne consiste nullement à aller du général au particulier ou du plus général au moins général, mais bien à partir « d'un *cas spécial privilégié* qu'on démontre d'abord et dont on se sert ensuite pour démontrer la propriété générale (on s'appuie par exemple sur la propriété de la somme des angles du triangle pour établir celle de la somme des angles du polygone plan de *n* côtés) ; et cette marche est si fréquente que si l'on jette un regard d'ensemble sur l'ordre d'enchaînement des vérités mathématiques, on trouve que ces sciences sont très spéciales dans leurs parties élémentaires et de plus en

plus générales dans leurs développements supérieurs (pp. 253-254). La logique formelle ne rend pas compte du raisonnement mathématique. Le syllogisme ne découvre rien... « La logique formelle qui, depuis Aristote, prétend faire la théorie de la déduction en faisant celle du syllogisme, est une perpétuelle *ignoratio elenchi.* » La déduction mathématique ne consiste pas à tirer le moins du plus, mais à ajouter l'hétérogène à l'hétérogène. Au rapport de contenant à contenu sur lequel repose le raisonnement déductif mal compris il faut substituer le rapport de principe à conséquence, ce qui est tout différent. « L'erreur de la logique formelle est de confondre le rapport de conséquence avec le rapport d'implication (p. 257). » M. Goblot montre comment la déduction revient à une généralisation ; il montre quel est, dans cette généralisation, le rôle des constructions, des mouvements imposés par l'esprit aux figures et aux éléments mathématiques, que ces mouvements soient exécutés manuellement ou idéalement ; le rôle des opérations arithmétiques, des constatations logiques et des vérifications, des transformations algébriques, etc. ; le caractère nullement *contemplatif*, mais actif, constructif, presque *moteur* de l'esprit, dans le raisonnement mathématique. Et ces opérations et transformations ne vont pas du plus au moins, comme le syllogisme, mais de l'hétérogène à l'hétérogène. — M. Goblot différencie sa façon personnelle d'entendre le raisonnement mathématique de la *récurrence* poincariste. De cette dernière on parle trop souvent sans être capable même de l'énoncer. — A ce sujet M. Goblot raconte une bonne histoire concernant les copies d'un concours d'agrégation où presque tous les candidats avaient lu Poincaré et cité la récurrence ; mais pas un n'avait été capable de l'énoncer exactement. O psittacisme éternel ! M. Goblot nous donne une idée très nette de la conception poincariste, tout en la critiquant, ou plutôt en l'intégrant à sa propre théorie. — En somme, livre remarquable et de tout premier ordre. Il prouve que la philosophie française n'est pas encore complètement infectée par l'intuitionnisme falot et le moralisme fadasse et qu'elle est encore capable d'un labeur intellectuel sérieux.

On pourrait reprocher au titre de l'ouvrage du Dr Grasset : **La Science et la Philosophie**, d'être ambigu ou trop général. Ce titre paraîtrait annoncer un traité de philosophie des sciences, alors qu'il y est question d'une thèse très spéciale : celle de l'originalité de la sociologie et de la morale humaines. — Reprenant la vieille question posée par Taine : celle de savoir s'il faut souder les sciences morales aux sciences naturelles, le Dr Grasset la résout négativement. Il soutient qu'il faut pratiquer une coupure entre la biologie humaine et la biologie générale ; à cette dernière les lois darwiniennes peuvent s'appliquer ; non à la biologie humaine ;

l'espèce humaine étant une espèce fixée depuis un grand nombre de siècles et distinguée de toutes les autres espèces par des caractères spécifiques certains. — Cette coupure n'implique pas d'ailleurs la spiritualité de l'âme ; le Dr Grasset ne considère les phénomènes de pensée qu'en tant que conditionnés corporellement ou, comme il dit, en tant que phénomènes encéphalo-psychiques. Elle n'implique pas non plus un libre arbitre et une responsabilité métaphysiques. Elle n'en entraîne pas moins la possibilité d'une liberté et d'une responsabilité humaines, d'un droit humain qui n'ont pas d'analogues dans la série animale. Grasset se sépare non seulement de Le Dantec et des monistes qu'il accuse de ruiner toute sociologie et toute morale humaines, mais de M. Anthony qui déclare extra-scientifique la question du fondement de ce qu'on appelle le Droit. M. Grasset professe au contraire que cette question relève de la science : d'une science libérée du dogme moniste ou transformiste, d'une biologie proprement humaine. Le « **Dogme** » **Transformiste**, auquel le Dr Grasset s'attaque dans le second de ces livres, se compose d'un ensemble de généralités hypothétiques qu'il faut soigneusement distinguer des *faits* observés par Lamarck et par Darwin : la génération spontanée, très discutable ; l'argument embryogénique, ou loi bio-génétique ou loi de récapitulation, réduit à néant par les critiques de Vialleton et de Hertwig, etc. Quant aux lois lamarckiennes et darwiniennes elles-mêmes, la démonstration n'en a été faite que pour un certain nombre d'espèces. La plupart des espèces végétales et animales, surtout les espèces supérieures, sont aujourd'hui fixées et on n'est nullement en droit de leur appliquer actuellement les lois de la transformation des espèces. Telle est l'espèce humaine. La discussion de M. Grasset est superficielle ; par exemple, contestant la puissance de l'Hérédité, il dit : « On ne cite pas de caractères importants nouveaux acquis par l'hérédité et on cite au contraire partout la circoncision qui, pratiquée depuis plus de dix siècles chez les Israelites, n'a pas réussi à faire naître un enfant juif sans prépuce » (p. 156). Cet argument ne vaut pas contre l'interprétation darwinienne du transformisme. Le Dr Grasset oublie que Darwin n'a jamais soutenu l'hérédité des caractères acquis au cours de la vie individuelle. D'autre part l'opposition établie entre la sociologie et la morale humaines et la sociologie et la morale préhumaines, sous le prétexte que l'espèce humaine est une espèce fixée depuis longtemps, paraît artificielle. Les autres espèces sont, elles aussi, fixées depuis longtemps. Pourquoi la sociologie et la morale humaines seraient-elles sans analogues dans les autres espèces ? Il n'est de morale scientifique qu'une physique des mœurs. Or les lois les plus générales de cette physique semblent bien être les mêmes dans l'espèce humaine que dans

les autres espèces. On ne voit pas que la lutte pour la vie y soit moins implacable qu'ailleurs.

L' **Intériorisation** des Drs H. Javorski et R. d'Abadie est une vaste généralisation biologique qui rappelle un peu celles des vieux physiciens et physiologues grecs. Tout se ramène à un double mouvement : intériorisation-extériorisation, hypothèse appliquée par les auteurs aux principales questions biologiques : celle de la différence des végétaux et des animaux, l'extériorisation dominant chez les premiers et l'intériorisation chez les seconds ; — à la différence des animaux inférieurs et des animaux supérieurs, ceux-ci plus « intériorisés » que ceux-là ; — au problème de l'individuation biologique (individuation = intériorisation) ; — à celui de l'immortalité biologique, la mortalité caractérisant l'individu et donc l'être le plus intériorisé ; — au problème de la différence des sexes ; théorème de biologie sexuelle qui n'est pas neuf, puisqu'il avait déjà attiré l'attention de Galien, puis celle de Diderot dans son rêve de d'Alembert (1). Les parties sexuelles sont analogues avec cette seule différence que les parties de la femme sont internes et celles de l'homme externes. « Figurez-vous celles qui s'offrent les premières à votre imagination, n'importe lesquelles ; retournez en dehors celles de la femme ; tournez et repliez en dedans celles de l'homme et vous les trouverez toutes semblables. » Remarque pertinente ; quant aux autres aperçus synthétiques des auteurs, nous nous déclarons incompétent au point de vue biologique. Au point de vue philosophique, elles nous paraissent fumeuses et aventureuses.

Nous en dirons autant du livre de M. Christesco : **L'Energie créatrice et la Pensée Humaine**, essai de synthèse cosmopsychique. De tels livres doivent peu à la science et lui apportent moins encore. Des mots nouveaux : état cosmogène, psycho-énergie, télépensée, etc., ne tiennent pas lieu d'idées nouvelles ni de faits nouveaux.

Il est question, dans le *Conte du Tonneau* de Swift, d'une secte religieuse dont le lieu de naissance est l'Ecosse (2), secte vivace et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours où elle revit chez les philosophes qui se décorent du nom d'intuitionnistes. C'est la secte des Aéolistes ou adorateurs du vent, ainsi appelés parce qu'ils cherchent leur inspiration dans les outres d'Eole. A cette secte se rattachent les bergsoniens, spiritualistes, spirites, inspirés et autres adeptes de la sempiternelle et impérissable pneumatologie. — Sous la rubrique Aéoliste nous pouvons ranger : **Science et Prescience** de Mme Marx Lange, où il est fait appel, en un style sans simplicité, aux forces animiques, aux fluides impondérables, à

(1) Cf. Remy de Gourmont : *Physique de l'Amour*, p. 79.
(2) N'a-t-on pas soutenu que M. Bergson est d'origine écossaise ?

l'atmosphère d'Od, etc. ; des **Essais de Critique et d'Analyse** de M. Ely Le Blanc, recueil d'études bio-psychiques assez panachées mais qui paraissent dominées par le souci du problème de la mort. Il y est question aussi des forces psychiques que l'auteur tente de ramener sur le plan de la critique scientifique en reconnaissant l'existence d'une sorte de fluide qui se dégagerait des tissus vivants et qui pourrait survivre au moins quelque temps à la mort, surtout à la mort brusque, comme il paraît ressortir d'observations faites sur des décapités ; — **l'Influence allemande dans l'Athéisme scientifique**, de M. P. Pagnat, qui relève de l'inspiration spiritualiste, bergsonienne, mystique, voire spirite, et qui dénonce une fois de plus le monisme « boche » issu du cartésianisme.

Swift, dans le même *Conte du Tonneau*, auquel je faisais tout à l'heure allusion, parle de la manie de certains philosophes qui s'attachent avec passion à un certain nombre mystique que leur imagination a consacré et qu'ils veulent retrouver partout. — Pour M. Milt Macri, dans son petit essai sur **La Philosophie intégrale**, le nombre privilégié est le nombre trois. L'auteur établit une analogie entre le problème philosophique du *Moi*, du *Toi* et du *non-moi*, d'une part, et d'autre part le problème des trois corps en astronomie, « trois principes, dit-il, sont toujours nécessaires pour la production des choses », non sans nous apprendre, en passant, que le corps est l'*utérus* (!) de l'âme et autres gentillesses.

Pas mal de ces livres donnent trop raison aux accusations de verbalisme et de pénélopisme portées par M. Voivenel contre la philosophie et les philosophes au cours de son petit opuscule : **l'Idéalisme et l'objectivisme cérébral contemporains**, satire amusante et pas bien méchante à leur adresse. Mais il n'est pas sûr que la philosophie détienne le record. M. Voivenel est trop bon médecin et trop bon psychologue pour ignorer le lourd tribut que la médecine et la biologie elle-même paient à la scolastique et que les médecins excellent plus à baptiser les difficultés qu'à les résoudre et les maladies qu'à les guérir.

GEORGES PALANTE.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

Le Livre cher et les Editeurs. — Il ne sera ici question que des éditeurs de littérature, et plus particulièrement de romans, et du volume marqué 3 fr. 50, qui s'est vendu 2 fr. 75 et 3 francs avant la guerre, puis 3 fr. 50 sur l'initiative des libraires, enfin 4 francs et 4 fr. 55, en vertu de décisions syndicales, et 4 fr. 75 par mesure personnelle d'un éditeur.

Dans une réunion non syndicale tenue le 24 juin par douze maisons, c'est-à-dire la presque totalité des éditeurs de romans et de lit-

térature, il a été résolu, à l'unanimité moins une voix, qu'à partir de juillet la majoration du roman serait fixée à 100 o/o du prix marqué. Depuis, la section de littérature générale du Syndicat des Editeurs a mis l'objet à l'ordre du jour, et dans une séance du 3 juillet a nommé deux commissions d'étude en vue d'une décision prochaine. En attendant, la moitié des maisons qui ont voté la majoration de 100 o/o appliquent le nouveau tarif et manifestent leur intention de le maintenir. Il en résulte une situation assez trouble pour le public, la presse, les auteurs mêmes et les libraires. Pour l'élucider pleinement, il faudrait montrer combien l'industrie du livre est peu comparable aux autres industries, puis comment les maisons d'édition, selon leur ancienneté , selon qu'elles possèdent ou non un fonds d'auteurs classés, selon qu'elles publient ou non des collections à bon marché, et d'autres considérations encore, peuvent avoir dans certaines circonstances des intérêts opposés, qui les portent à réagir différemment en temps de crise. Mais cela nous entraînerait un peu loin, et je me bornerai à quelques vues générales pour tenter de délivrer les esprits de notions erronées répandues à la légère par les uns et à dessein par les autres.

La première augmentation de 0 fr.50 subie par le public n'est pas imputable aux éditeurs, mais aux libraires, dont le Syndicat a demandé au Syndicat des Editeurs l'autorisation de vendre au prix marqué, ce qui était fort légitime. Il convient toutefois de noter, sans intention désobligeante pour personne, mais parce que déjà on les a dépeints comme des spéculateurs sans vergogne, qu'il n'est rien revenu aux éditeurs sur ce relèvement de prix.

Il s'est écoulé trois longues années de guerre avant qu'aucune majoration fût appliquée par les éditeurs. La première hausse, qui portait le prix du volume à 4 francs, date du 1er août 1917. La décision était tardive et insuffisante, retenons-le, car c'est une des raisons, sinon la raison du malentendu actuel. Cette maladresse trouve son explication et son excuse précisément dans une situation dont les adversaires de la dernière modification de tarif tirent un argument : les éditeurs possédaient en stock des livres fabriqués avant la guerre, et c'est ce stock qui leur a permis d'attendre trois ans pour augmenter le prix du volume de la somme insignifiante de 0 fr. 50.

Sept mois plus tard, en février 1918, une nouvelle majoration est appliquée, elle est de 30 p. 100, et le volume se vend 4 fr. 55 (pratiquement 4 fr. 50). Pour reconnaître que cette mesure est plus insignifiante peut-être que la première, constatons qu'à l'époque les prix du papier ont augmenté de 400 à 600 o/o ; la hausse de l'imprimerie et du brochage s'aggrave de trois mois en trois mois ; les éditeurs assument des frais dont ils étaient exonérés autrefois, par exemple ceux de transport des papiers et des volumes, et ils sont

obligés de se servir de la grande vitesse, la petite ne fonctionnant pas ; les indemnités de vie chère au personnel ont été doublées et parfois triplées. Il est essentiel de noter d'ailleurs que l'éditeur ne bénéficie pas de la totalité de la majoration, qui va au libraire dans la proportion de sa remise, et (dans beaucoup de maisons) à l'auteur dans la proportion de ses droits.

Si les éditeurs établissent ainsi des prix si peu en rapport avec les charges nouvelles, c'est, d'une part, encore en raison des stocks fabriqués avant la guerre, et parce que, d'autre part, ils ont fait des approvisionnements parfois considérables de papiers à des conditions déjà très dures, mais moins que celles du moment.

Le régime de la majoration de 1 fr. 05 par volume, observé depuis le 1er février 1918, dure dix-sept mois, et nous voici à la veille de la troisième phase. Quelle est la situation ? La baisse des papiers, qu'on espérait rapide après la signature de l'armistice, ne se produit que très lentement, et, pour des causes multiples que je n'ai pas à examiner dans ce court aperçu, s'est arrêtée ; la loi de huit heures et les revendications ouvrières bouleversent les conditions du travail : les éditeurs se trouvent brusquement, au moment où ils pensaient pouvoir rétablir les prix anciens, aux prises avec une hausse moyenne de 200 0/0 sur les prix de 1914. Un nouveau relèvement des tarifs de vente est urgent. Mais la modération n'est plus permise, car les approvisionnements de papiers ont disparu et les stocks anciens de volumes sont épuisés. Entendons-nous bien. Les volumes fabriqués autrefois existent encore en nombre. Mais il y a stocks et stocks. Pour ne faire que deux grandes catégories, il y a ceux qui se vendent et ceux qui ne se vendent pas. Ces derniers sont hors de cause. Quant aux autres, ils sont vendus, et bien des ouvrages qui composent les bons stocks ont été réimprimés plusieurs fois à des conditions de plus en plus onéreuses. La nouvelle majoration sera donc nécessairement très élevée. Certaines maisons la fixent à 100 0/0.

Mathématiquement, ce doublement du prix de vente, à considérer les prix de revient, représente les deux tiers de ce qu'il devrait être, et il ne paraît exagéré, insistons-y, que parce que les précédentes majorations furent ridiculement insuffisantes. Si elles avaient suivi la progression des hausses de toutes choses, on peut imaginer que la première eût dû être décidée en janvier et non en août 1917, et porter le prix du livre à 4 fr. 50 ; la seconde, qui eût daté de janvier 1918, aurait été de 1 fr. 25 ou 1 fr. 50, élevant le prix du volume à 5 fr. 75 ou 6 francs ; et la dernière, *dix-huit mois* après, semblerait toute naturelle — ou plus probablement ne s'imposerait pas. Mais si les éditeurs ont si mal soigné leurs intérêts, l'acheteur n'a pas à s'en plaindre, car c'est lui qui, durant cinq années, en a bénéficié. En

somme, en proportionnant la majoration des prix de vente à celle des prix de revient comme 1 est à 2, les éditeurs agissent au rebours de tant d'industries, qui ont proportionné la hausse de leurs tarifs à celle des charges nouvelles comme 2 et trop souvent comme 3 est à 1.

J'ajouterai un mot sur deux points particulièrement sensibles du débat : l'intérêt des auteurs et la majoration des stocks.

M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, se serait écrié : « Ils se ruinent et ils nous ruinent. » Ce qui signifie : le public n'achètera pas. C'est à vérifier, et il me faut signaler que les résultats acquis par les maisons qui pratiquent la majoration « scandaleuse » depuis le 1er juillet semblent indiquer le contraire. L'instant est cependant peu propice à une statistique favorable, les libraires étant copieusement approvisionnés d'ouvrages débités à l'ancien prix. Le public sait la valeur actuelle du franc. Il se cabre, réfléchit et comprend. Il est d'ailleurs certain qu'on vendra moins : dans quelles proportions ? Il faut que la vente baisse au-dessous de 50 o/o pour que les auteurs et les libraires, dont les droits et les remises s'élèveront en raison directe des prix de vente, subissent un dommage matériel. Or, il est de la dernière évidence que les ventes ne baisseront pas de 50 o/o. On dira qu'un auteur, même temporairement, même pour la durée d'une crise, n'a pas que des intérêts matériels ; qu'il veut ou peut vouloir être le plus possible répandu, communiquer en pensée avec le plus grand nombre de ses contemporains capables de l'entendre. Mais il n'y a pas de relation nécessaire entre le nombre de volumes vendus et le nombre des lecteurs. Les arguments et les preuves pour étayer cette vérité première sont tellement abondants qu'il est inutile de les produire.

On objecte encore que le volume à 7 francs constitue l'impossibilité d'éditer un jeune, un nouveau, ou même un « petit auteur » qui a déjà publié plusieurs volumes. C'est le contraire. Moins le prix de vente est élevé, plus le tirage initial doit être considérable, et le volume à 7 francs permettra, quand ce prix sera dans les mœurs, quelques opérations radicalement interdites par un prix inférieur. De quelque façon qu'on s'y prenne, du reste, il n'est pas douteux que les auteurs nouveaux ou non classés doivent s'attendre à des temps difficiles.

On s'étonne enfin que les éditeurs majorent leurs stocks au même titre que les nouveautés, et on ne voit pas qu'en réalité les stocks seuls sont en cause, à l'exclusion des nouveautés. Le livre nouveau, en effet, nul n'empêche l'auteur et l'éditeur de le présenter comme ils l'entendent et à un prix basé sur le prix de revient. Tandis que le livre catalogué avant la guerre, c'est le 3 fr. 50, et il faut qu'on le majore. On a vu plus haut comment se composent les stocks et qu'au bout de cinq ans les bons stocks sont dispersés. Le

3 fr. 50 catalogué avant la guerre se divise donc en stocks proprement dits, formés de volumes fabriqués aux prix anciens et qui ne sont pas vendus, et en *livres en fonds*, qui ont été réimprimés une ou plusieurs fois aux prix nouveaux. On ne peut contester à ces derniers le droit à la majoration ; quant aux autres, les éditeurs pourraient certes se dispenser de les majorer, ils pourraient même sans dommage les vendre avec un rabais sur le prix marqué. Mais ce serait, entre autres inconvénients, établir des différences dont s'accommoderait mal l'amour-propre des auteurs, qui n'auraient peut-être pas tort de se plaindre. Majorer ces livres-là ne fait au surplus de tort à personne, puisqu'ils ne se vendaient pas même au prix marqué. On voit que la campagne contre la majoration des stocks n'a pas de motifs plausibles.

ALFRED VALLETTE.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Les jeux interalliés. — Au moment où j'écris ces lignes, s'achèvent les jeux interalliés. Cette compétition a mis aux prises d'admirables athlètes dans le cadre du stade Pershing, conçu par des Français qui en tracèrent le plan et édifié par l'armée américaine dont l'ardeur au travail a rendu possible sa construction en moins de quatre mois.

L'idée des jeux interalliés date d'avant l'armistice. Elle naquit de l'initiative de M. Elwood S. Brown qui, le 15 octobre 1918, au nom de l'Y M C A, émit l'idée d'organiser une sorte d'olympiade militaire entre toutes les nations alliées. Cette idée reçut le meilleur accueil du général Pershing qui, vers le milieu de janvier 1919, invitait officiellement les commandants en chefs de toutes les armées alliées à participer aux Jeux interalliés.

Ce tournoi historique a réuni quinze cents athlètes appartenant à douze nations différentes. Seuls y ont pris part les mobilisés.

A l'occasion de ces jeux, les différences profondes qui séparent les races au point de vue physiologique ont éclaté à tous les yeux. Sous l'influence des climats, des habitudes, des circonstances historiques et économiques, il s'est créé des différences dans le sens musculaire, dans l'orientation nerveuse de chaque peuple. Elles ont fini par se perpétuer héréditairement en s'accusant davantage à chaque génération, de façon à imprimer des caractères spéciaux aux manifestations dynamiques. La structure du corps humain finit par se ressentir de l'influence des milieux ; elle varie d'une race à l'autre et joue un rôle qui n'est pas négligeable dans toutes les réalisations motrices. Il n'est pas besoin d'une analyse approfondie pour constater les différences énormes de tempérament, la dissemblance des phénomènes

de réaction et d'expression corporelles, enfin les variations de dynamisme qui séparent, par exemple, un athlète italien d'un athlète néo-zélandais. L'irritabilité des organes moteurs comporte des degrés divers et sa mise en jeu introduit des nuances dans la forme et dans le dynamisme des gestes. Un Anglais ne se meut pas et ne combat pas comme un Français, un Américain comme un Portugais, un Belge comme un Italien. L'élan, le mouvement, tous les gestes sont subordonnés à l'intensité et à la spontanéité des réactions nerveuses. Chaque peuple se livre à des manifestations motrices caractéristiques

Tous les triomphateurs des épreuves apparurent comme des types achevés de beauté plastique. On sentait qu'une longue éducation physique et une discipline rationnelle avaient formé ces hommes avant qu'ils n'abordassent la spécialisation sportive. N'oublions pas cet enseignement. Ce n'est qu'après avoir obtenu un bel épanouissement organique par les pratiques d'une éducation physique prudemment et rationnellement conduite jusqu'aux environs de la 18e année que l'adolescent pourra, par le fait de dispositions innées, se spécialiser avec succès dans un sport ou dans une branche de l'athlétisme.

On ne tient pas toujours compte de ces vérités élémentaires. Nous voyons journellement des enfants s'essayer à des performances qui sont au-dessus de leurs moyens et de leur résistance physiologiques. Des enfants de 12 ou 14 ans courent le 400 et même le 800 mètres et arrivent au but exténués, présentant de la dilatation du cœur. Il faut se garder de tomber dans cette erreur. Bien des jeunes gens et encore plus de parents sont devenus irrémédiablement hostiles à tout exercice physique et surtout aux sports, parce que des accidents ont interrompu les études de l'enfant ou l'ont même rendu infirme.

Ces exagérations vont à l'encontre du but qu'on se propose d'atteindre. *L'éducation physique commencée dès le foyer, poursuivie à l'école et s'épanouissant, plus tard, dans les sports et dans l'athlétisme :* voilà la formule. Il faut s'y conformer si l'on veut que l'esprit de sport qui a caractérisé les jeux interalliés se répande partout et soit comme la note dominante de l'ère de paix.

Les pays qui ont le plus souffert de la guerre, comme la France, n'ont pas été déprimés par le handicap de leurs pertes et de leur épuisement. Beaucoup de leurs meilleurs athlètes sont morts ou ont été gravement blessés, mais ils sont entrés dans le tournoi pour témoigner de leur vigueur native et de leur aptitude à renaître. Il faut leur en tenir compte. Au demeurant, les performances des athlètes français ont été remarquables. Pour la première fois ces hommes, au nombre de 300, avaient été groupés pour être soumis à un entraînement rationnel et surveillé. L'initiative de ce groupe-

ment revient au lieutenant-colonel Sée, le directeur de l'Ecole de Joinville, qui, par ce coup de gouvernail hardi, a, de suite, engagé le vaisseau qu'il dirige vers des rivages et des horizons nouveaux. En dépit du faible délai imparti aux athlètes français pour s'entraîner, les résultats furent remarquables. La méthode employée a été bonne et le couronnement sportif et athlétique de l'éducation physique apparaît comme nécessaire. Il apporte à celle-ci un puissant élément d'intérêt et lui donne sa véritable signification.

D'autre part, les meilleures performances ont été accomplies par les athlètes les mieux entraînés. On ne fait pas du sport, aujourd'hui, n'importe comment. Il faudrait que chacune de nos sociétés sportives eût son *maître d'entraînement*, tel qu'il existe dans les universités américaines. Trop souvent les membres de ces sociétés s'exercent à leur guise et selon leur inspiration. On devrait ouvrir dans chaque club des *cours de sports*. Ce n'est pas « à l'improvisade » qu'un Ross nage comme il nage et gagne en se jouant et successivement le 100, le 200 et le 1.500 mètres. C'est après trois mois de tir au fusil et d'étude sur le terrain même du concours que les Américains ont triomphé. Nos champions y vinrent trop peu de jours avant de se mesurer avec leurs adversaires pour qu'il leur ait été possible de faire mieux. Pas plus que nous ne nous improviserons joueurs de basket-ball, les Américains ne s'improviseront escrimeurs. Il faut travailler, peiner, s'adapter et se discipliner surtout, pour obtenir de grands résultats.

Formons le vœu que ces jeux aient eu pour résultat de faire comprendre à l'opinion le rôle immense que l'éducation physique couronnée par les sports et par les jeux athlétiques peut jouer dans la régénération de la race. Espérons aussi que la vue des beaux athlètes aura converti à la culture physique ceux qui la dédaignaient ou qui ne croyaient pas encore à sa vertu rédemptrice. Les compétitions sportives représentent peut-être le moyen le plus efficace que nous ayons de lutter contre l'alcoolisme et la tuberculose. Les sports ont, en un siècle, transformé et embelli la race anglaise. Lisez Mister Pickwick, et parcourez les estampes et les caricatures du temps. On y voit des bourgeois débonnaires et pansus, fumant leur pipe ou dévorant leur beefsteak. Sont-ce là les arrière-grands-pères des soldats alertes de Douglas Haig ? L'Anglais a complètement changé son état anatomique, le *canon* de son corps par les sports. Suivons son exemple.

D^{r} MAURICE BOIGEY

Médecin chef de l'Ecole de gymnastique de Joinville.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Les dernières modalités de la guerre navale, à propos du livre de R. Kipling : *La Guerre sur mer*, avec préface de M.Et.Lamy, Payot, 4 fr. 50. — Com. E. Védel :

Sur nos fronts de mer, Plon. — Cap. Bornecque et Lieut. G. Drouilly : *Nos Marins en guerre*, Berger-Levrault, 3 fr. — Keble Howard : *L'Epopée de Zeebrugge*, Berger-Levrault, 2 fr. — Le coup de théâtre de Scapa-Flow.

« Un créateur de rêves s'est fait un observateur de réalités, un poète est devenu un historien. » Ainsi s'exprime M. Et. Lamy sur Rudyard Kipling à propos de son livre : **La Guerre sur mer**. Le grand écrivain anglais a été en effet séduit par l'étrangeté et l'intensité du spectacle que nous a offert, sous une forme imprévue, la lutte maritime entre les deux plus grandes puissances navales, dont tout l'effort avant la guerre avait tendu à développer au plus haut degré leurs flottes de haut bord, pour en faire constater, dans la suite, la lourdeur inutile. Frappé par ce renversement des valeurs et intéressé par la révélation de forces insoupçonnées, dont la découverte sollicitait son imagination, R. Kipling s'est constitué le reporter génial de cette guerre d'embuscades, d'escarmouches, de traîtrises et de guet-apens. De là, ce livre étrange, quelque peu désordonné, composé d'impressions visuelles rapides, de propos interrompus, d'images fulgurantes sur des êtres et des choses appartenant au monde de la réalité, mais qu'il était impossible à un tel observateur de voir autrement qu'à travers le prisme de son cerveau de visionnaire. En se promenant le long de la côte, cet observateur, d'une espèce particulière, est devenu vite familier avec cette population, d'une originalité si savoureuse, qui monte la flotte innombrable de chalutiers, de trawlers, de yachts, de remorqueurs, employés à la police de la mer, autour de la grande île. Sur la grande nappe d'eau unie de la mer du Nord, tous ces petits navires s'essaiment à perte de vue « comme des cafards sur un miroir d'étain ». 50.000 pêcheurs, caboteurs, yachtmen, amateurs, tous volontaires, équipent 2.000 de ces petits navires : c'est la flotte auxiliaire, celle qui fait le travail utile, qui monte une garde incessante, en se relayant ; où l'on se bat dans des coups de surprise et où l'on meurt obcurément, le plus souvent, sans causer ni grande émotion, ni deuil national.

La mort toute simple, sans phrases ; c'est l'ordinaire. Tous, d'ailleurs, trouvent cela naturel. Ils draguent les mines que les sous-marins viennent traîtreusement mouiller par chapelets jusqu'à l'entrée des estuaires et à l'amorce des chenaux de sécurité. Sans compter avec le danger des mines amies, qui n'est pas moins grand. Ils draguent à couple ; ils sautent, ils s'évanouissent dans un nuage de fumée, d'eau et de débris. D'autres les remplacent. Le service continue. Sans interrompre leur besogne, les sous-marins, qui partent en grand'garde devant Heligoland et les estuaires de la Jahde, glissent au milieu d'eux, se dérobent, ne laissant dans leur sillage qu'une frange d'écume et la puanteur de leur mazout. Et au retour, lorsque, brusquement, ils émergent en vue des chalutiers et des traw-

lers, bienheureux quand on ne les prend pas pour des ennemis. Sait-on jamais? Un coup de canon est si vite envoyé, dans l'énervement de la veille, sur ces eaux grises, sous ce ciel voilé, où tremblent parfois des halos de lumière, semblables aux lueurs de détonations lointaines. Et les histoires que racontent à leur retour les héros de ces randonnées ! Des hallucinations de cauchemar. Avec quel art, dans sa savoureuse simplicité, R. Kipling nous les transmet ! Son observation s'étend encore aux destroyers et à leur vie de chien courant. Leur meute est sans cesse en chasse. Au premier appel, ils filent sur les eaux grises ou foncent dans la plume à la ramasse des rescapés des bâtiments torpillés. Et ce service de sauveteurs ne chôme guère.

D'autres fois, ils partent en fourrageurs, à toute allure, à la poursuite d'un périscope entrevu, et, après des heures de vaine battue, les voici qui rentrent fourbus, couverts de suie, ruisselants. Les alertes de zeppelins les jettent en des courses folles, en pleine nuit, aveuglés par les pinceaux des projecteurs, avec la crainte continuelle, à la moindre fausse manœuvre, de s'écraser contre le voisin. Sans compter les raids comme ceux de Zeebrugge et d'Ostende. Quant à la grande flotte, R. Kipling ne l'a pas eue dans son champ visuel. Il ne la nie pas. Il se borne à dire, ce qui est assez exact, qu'elle suit les vieux errements, au temps où « les vaisseaux de ligne de Sa Majesté, même les grandes frégates, se souciaient peu de faire la police des mers, fors les jours où elles escortaient le Roi. Les corvettes, les cutters, les brigantins et les bâtiments locaux de toute nature étaient supposés s'y employer pendant que la ligne courait ailleurs. » Ainsi, rien de bien changé, malgré la différence des âges. Malgré tout, cette guerre, qui excite son imagination, ne satisfait pas sa raison ; et les réflexions qui suivent valent d'être notées :

Il n'est pas mensonger d'affirmer que nous avons l'empire des mers. Néanmoins, nous les parcourons presque honteusement, en ayant toujours l'air de nous excuser, faisant des concessions par-ci, des compromis flagrants par là, pour faire croire sans doute que c'est tout à fait fortuitement que nous avons cette maîtrise... Il n'est pas mensonger non plus d'affirmer que si, dès le début de la guerre, la flotte avait agi avec énergie, nous aurions très probablement abrégé la guerre. Mais nous avons jugé préférable de tuer l'ennemi à petit feu, lui donnant des coups de bec, le laissant aller, pour le reprendre à nouveau. Ce n'est pas un mensonge de dire que nous poursuivons cette méthode inexplicable, animés, du moins nous essayons de nous en convaincre, d'un désir vague de mitiger ou d'adoucir quelque chose dans l'intérêt de quelqu'un, mais toujours pas dans le nôtre !...

Et c'est pour ces raisons que nous abattrons l'aigle allemand, à la manière de cette charitable grande dame, qui mettait toute une journée pour tuer un poulet, mais qui, ensuite, était forcée d'en jeter les restes !

Ce livre, si curieux par certains côtés, si décevant parfois — le lecteur appréciera lui-même — est présenté par M. Et. Lamy en une préface, qui a été le dernier écrit de ce galant homme. Cette préface est à retenir, car elle prend une importance particulière sous la plume de l'ancien rapporteur du budget de la marine, dont les critiques eurent autrefois un retentissement si grand et si justifié. Il n'est pas possible de suspecter la haute probité intellectuelle de M. Et. Lamy : tout le monde lui a rendu hommage. Pour cet esprit sincère tout l'objectif de la guerre navale a consisté à « garder, malgré les mines, les sous-marins et les avions, les routes ouvertes aux navires qui apportaient aux belligérants la vie de chaque jour ». C'était là, dit-il, « la plus vraiment essentielle des opérations militaires ». Il ajoute : « Cette tâche incombait à des navires jusque là tenus pour rien par l'art militaire. » En employant cette dernière expression, M. Et. Lamy commet une erreur assurément, de bonne foi. Il convient de dire que l'art militaire n'est pour rien dans la proscription qui frappa, au cours des dernières années, tout ce qui pouvait constituer une marine nombreuse et active, au profit des géants de la mer. Ces derniers n'ont pour justifier leur existence que le mercantilisme des uns et la vanité professionnelle des autres.

De la Baltique à la Manche, souligne M. Et. Lamy, les eaux riveraines des nations ennemies se vidèrent des colosses maritimes que leur grandeur même attachait au rivage, et se remplirent de bateaux minuscules nombreux, toujours actifs et, les uns contre les autres, incessamment occupés à ouvrir ou à fermer les mers... Ainsi les puissantes flottes se trouvèrent-elles couvertes les unes contre les autres par une interposition et une mêlée d'engins imprévus, improvisés, derrière lesquels elles demeuraient sauves et inactives.

Les sous-marins, les mines, les avions n'étaient cependant pas des « engins imprévus » avant la guerre. L'imprévision intéressée de certains prophètes à la manque ne peut pas permettre de conclure contre les faits. Admettre la viabilité et l'efficacité des sous-marins, des mines et des avions eût été reconnaître la parfaite inutilité des « colosses maritimes ». La physionomie de la guerre navale, que nous donne ainsi M. Et. Lamy, en condensant pour ainsi dire tout ce qu'a vu R. Kipling, voudrait, pour être complète, que lui fût ajouté le trait si particulier qu'elle tient de la formidable activité des flottes marchandes. Cette activité était une nécessité impérieuse ; rien n'a pu prévaloir contre elle. Le taux des risques courus, la menace de destruction totale qui était dirigée presque exclusivement contre elle n'ont pu opposer de limites à son activité. Telle a été la forme de la guerre maritime : la dissolution lente des colosses en regard de la formidable activité des petits.

§

Puisque j'en suis à parler de la guerre sur mer, sujet que j'ai le plus possible évité, estimant qu'elle a été, presque en toutes circonstances pitoyablement conduite, j'en prends l'occasion de signaler le recueil de M. le com. Vedel, intitulé : **Sur nos fronts de mer**. Il s'agit d'un choix d'épisodes, contés d'une façon certes agréable et dans un ton propre à flatter notre amour-propre national. Mais on est un peu surpris de l'insignifiance de certains de ces épisodes et en même temps de l'importance qui leur est donnée. Il y a eu d'autres faits d'armes, qui eurent la mer pour théâtre, et furent de plus grande conséquence que la plupart de ceux qui nous sont contés dans ce recueil, un peu à la manière des récits du *Journal de la Jeunesse*. Il faut donc supposer que M. le com. Vedel n'est pas responsable de la documentation dont il a fait si agréable usage ; à moins qu'il ne se soit complu à nous raconter de préférence des faits dont il aurait été le témoin.

Les morceaux choisis par M. le capitaine H. Bornecque et le lieutenant Germain Drouilly et réunis en un volume sous le titre **Nos marins en guerre** inspirent des réflexions du même ordre. On a l'impression, en parcourant ce petit livre, que les auteurs ont éprouvé un réel embarras à en rassembler les éléments. Peut-être étaient-ils peu familiers avec leur sujet. Quoi qu'il en soit, une telle lecture présente l'avantage de permettre d'affirmer d'avoir lu les nombreux ouvrages, dont de courts extraits font ici tous les frais. On y trouve jusqu'à une coupure de *l'Odyssée d'un transport torpillé*, qui n'est qu'un roman, mais que les auteurs n'ont pas eu tout à fait tort de prendre pour de l'histoire.

Pour se remettre le cœur en place, qu'on lise la nouvelle plaquette que la maison Berger-Levrault vient de publier dans sa collection des Documents de la guerre sur **l'Epopée de Zeebrugge**. En dépit du ton un peu agaçant de reportage avec lequel ce beau fait d'armes nous est présenté, on se sent pour quelques instants en bonne compagnie. Il s'agit, au surplus, de la plus belle entreprise qui a marqué la guerre sur mer. Elle fut tardivement tentée, après avoir été longtemps déclarée d'une exécution impraticable, impossible même, par des augures haut placés, qui, le lendemain de sa réussite, se donnèrent les apparences de l'avoir conseillée.

§

Au moment de terminer cette chronique m'arrive la nouvelle du coup de théâtre de Scapa-Flow : la flotte allemande, internée, se coulant bas volontairement l'avant-veille de la conclusion de la Paix. J'avoue mon absence d'émotion. C'est la fin lamentable, ridicule, sans aucune teinte d'héroïsme, mais providentielle d'une Armada d'un coût de près de deux milliards, qui n'a jamais servi qu'à une

œuvre de bluff. L'amiral von Reuter essaie de donner à un tel acte les couleurs du désespoir et du courage malheureux ; son acte n'est qu'une forfaiture. Les équipages allemands, en coulant leurs navires dans une rade fermée, avec des embarcations pour les recueillir, ne couraient aucun risque. On conçoit, puisqu'ils ont été laissés libres de le faire, qu'ils aient tenté de jouer un mauvais tour de plus à leurs ennemis. Sera-ce le dernier ? On eût compris un tel geste avant que la flotte allemande ne se fût rendue, comme un gage de l'exécution des clauses de l'armistice. Mais au moment où il vient de se produire, il est vraiment trop tardif. En tout cas, il tend à prouver que l'amiral von Reuter, bien qu'interné aux confins du monde arctique, n'était pas sans rester exactement informé de la marche des tractations de Paix. Quant à notre marine, elle ne joue décidément pas de bonheur. Quand on lui consent la livraison d'un lot de sous-marins, il lui arrive de les perdre en route, par la faute de quelque génie malfaisant sans doute. Quand une flotte se rend tout entière à merci comme la flotte autrichienne, elle ne réussit pas ou elle ne pense pas à s'en faire attribuer le moindre trophée. Elle a cependant perdu des navires en luttant contre celle-ci. Avec le coup de théâtre de Scapa-Flow, son dernier espoir s'évanouit. A défaut de dreadnoughts, il y avait là au moins quelques excellents croiseurs qui lui auraient été fort utiles. Elle n'a pas su les exiger au lendemain de l'armistice. Pourquoi avoir consenti que toute la flotte allemande, rendue en gage, fût internée en Angleterre ? Une partie au moins aurait pu être internée sur nos rades de Cherbourg et de Brest.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Ernest Lémonon : *La politique coloniale de l'Italie*, Alcan, 1919.

Après le drame de la guerre, c'est le drame de la paix, drame ou tragi-comédie, comme on voudra. Un mystique, comme il en est tant à cette heure, pourrait y voir la lutte éternelle du bien et du mal.

Plus simplement et plus objectivement surtout je me contente d'y constater aux prises la pire idéologie avec les pires instincts réalistes. *L'idéologie*, certains, — je n'en suis point, — avaient naïvement pensé que ces cinq années de dures épreuves lui auraient porté un coup mortel. Pas du tout !

Jamais la vieille idole ne fut aussi jeune, aussi ardente dans sa néfaste volonté de bien ou de mieux faire !

De ce conflit violent et quotidien nous avons eu chaque jour, pendant, la guerre, des manifestations officielles et officieuses s'analysant finalement dans l'affirmation inlassablement répétée du triom-

phe nécessaire du *Droit* et de la *Justice*, à l'heure même où, partout et sans exception aucune, régnait impitoyablement la *Force*. Les événements, sans la moindre ironie, nous ont fourni l'épilogue momentané du drame en assurant enfin la victoire du *Droit* à grand renfort de tanks.

De cette équivoque perpétuelle entre un idéal abstrait et les nécessités des faits les répercussions ne sont point les mêmes selon qu'elles réagissent sur un cerveau d'*Anglo-saxon* ou sur un cerveau de *Latin*.

On peut, sans pour cela vouloir le décrier, affirmer que, d'une manière générale, *l'Anglo-saxon* est médiocrement intellectuel. L'Anglo-saxon, en effet, c'est un fait, a toujours préféré à l'intelligence des concepts, à laquelle les Français rendent traditionnellement hommage, l'intelligence des *choses*, laquelle n'est pas sans présenter quelque utilité pour les gens qui veulent « bien mener leurs affaires ».

Ainsi que je l'écrivais ailleurs, il n'y a pas bien longtemps (1), tout chauvinisme mis à part, les *Latins* (et, parmi les *Latins*, je nous comprends, nous Français) sont bien supérieurs dans l'ordre de l'esprit aux *Anglo-saxons*. Ceux-ci, par contre, ont un sens de leur « intérêt personnel » qui, dans la lutte pour la vie, les rend intelligents.

Dans une discussion commerciale ou diplomatique, *l'Anglais* ou *l'Américain* commence par réserver ce qu'il appelle *son droit* ou *son avantage* (ici pointe la fameuse équivoque) qui lui apparaît *à priori* comme indiscutable. Cette réserve faite, — et c'est là ce que j'entends par « intelligence des choses », — ayant avec un réalisme complet, un objectivisme absolu, assuré son gain et son bénéfice, l'Anglo-saxon prend contact avec les autres, associés, amis ou adversaires, et alors il s'élève brusquement à l'intelligence des concepts. C'est ainsi, par exemple, que nous avons appris un beau matin que la question du protectorat anglais sur l'Egypte « n'avait pas à être discutée ». Le maintien de la souveraineté britannique au Caire : un axiome. On n'a pas à en conférer : Réalisme.

Mais dans un domaine voisin, notre protectorat sur la Syrie, par exemple, il faut discuter, conférer, enquêter. Le droit de l'Anglo-saxon constitue un axiome de droit divin. Le droit du Français est un théorème : il faut l'établir, le démontrer avec tous les risques afférents à une démonstration qui ne convaincra que ceux qui veulent bien être couvaincus. De même *l'humanitairerie*, si âprement dénoncée par Carlyle, ne gêna jamais le développement des conquêtes politiques et économiques de l'Angleterre; ce fut surtout une

(1) Voir *Dépêche Coloniale* du 13 mai 1919.

humanitairerie *d'exportation* applicable de préférence aux faits qui se passaient dans les colonies étrangères voisines et rivales.

Ses avantages, les plus larges possibles, voilà ce que, d'instinct, sans raisonner, en quelque sorte, s'attribue l'Anglo-saxon : *nominor leo*. Dans les circonstances actuelles, et lorsqu'il s'agit de la répartition des colonies allemandes, avec ou sans la fiction du mandat, les Italiens s'étonnent et se plaignent amèrement de la maigre part de butin qui leur est réservée. Le malheur, aujourd'hui, c'est qu'ils sont portés à rendre la France responsable de désillusions qui résultent surtout de la perpétuelle équivoque entre l'idéologie et le fait, équivoque, il faut bien le reconnaître, dont les homélies du président Wilson n'ont pas facilité la solution. Or, ainsi que le constate M. Lémonon dans l'avant-propos de l'ouvrage qu'il vient de consacrer à la **Politique coloniale de l'Italie**, « entre Français et Italiens, aucun malentendu ne doit exister. Il faut nous expliquer franchement sur toutes les questions qui nous sont communes. »

Quelles sont ces questions sur le terrain colonial, le seul dont je veuille m'occuper ici ? Aux termes de l'article 13 de l'accord du 26 avril 1915 proposé par l'ambassade d'Italie et signé à Londres par la France, l'Angleterre, la Russie et l'Italie relativement à la participation de cette dernière puissance à la guerre :

Dans le cas où la France et la Grande-Bretagne augmenteraient leurs domaines coloniaux d'Afrique aux dépens de l'Allemagne, ces deux puissances reconnaissent en principe que l'Italie pourrait réclamer quelques compensations équitables, notamment dans le règlement en sa faveur des questions concernant les frontières des colonies italiennes de l'Erythrée, de la Somalie et de la Libye et des colonies voisines de la France et de la Grande-Bretagne.

Cette formule ne comporte certes pas toutes les conséquences que certains nationalistes italiens, notamment MM. G. A. Rosso et G. Piazza, ont prétendu en tirer. M. Lémonon fait justement remarquer que :

M. G. A. Rosso, dans son livre *I diritti d'Italia d'oltre mare*, avait indiqué qu'à la fin de la guerre, par suite de la disparition du domaine colonial allemand, la France et l'Angleterre auraient 22 millions de kilomètres carrés de territoires nouveaux, avec environ 90 millions d'habitants. Mais, pour arriver à ces chiffres, d'ailleurs notablement exagérés, M. G. A. Rosso tenait compte non seulement des acquisitions qui seraient faites en Afrique, mais aussi de toutes celles qui seraient faites ailleurs, en Turquie d'Asie notamment. Ainsi, il indiquait que la France acquerrait non seulement une partie du Togo et du Cameroun et la partie du Congo qu'elle avait dû céder à l'Allemagne, mais aussi certaines îles de la Méditerranée orientale et de la Syrie. De même, il prévoyait pour l'Angleterre l'acquisition non seulement de l'Afrique occidentale allemande, d'une partie de l'Afrique orientale allemande, du Togo et du Cameroun, sans parler de

l'annexion définitive de l'Egypte, mais aussi d'iles dans le Pacifique, de la Mésopotamie, des rives du golfe Persique, d'une partie de la Perse et de l'Hinterland d'Aden. Or, l'article 13 du traité de Londres ne stipulait de compensations pour l'Italie qu'à raison des agrandissements que l'Angleterre et la France auraient pu réaliser en Afrique : pour les autres, ceux réalisés en Asie ou en Océanie, l'Italie s'était vu reconnaître tout un ensemble de territoires ou de droits nouveaux dans le Trentin, en Istrie, en Dalmatie, en Albanie, dans l'Egée et dans l'Asie Mineure. Si on mettait en balance la part des dépouilles africaines de l'Allemagne qui, d'après les nationalistes, devait être attribuée à la France, et les compensations que ces mêmes nationalistes réclamaient on ne pouvait s'empêcher de remarquer que celles-ci étaient de beaucoup supérieures à celles-là. La part anglaise serait vraisemblablement plus importante : cependant elle serait encore fort loin de valoir le domaine revendiqué par les nationalistes italiens.

Ceux-ci, en particulier, sont-ils bien sérieux quand ils émettent la prétention de se voir attribuer toute la côte française des Somalis et toute la Somalie britannique ? M. Lémonon le note à bon droit :

Sans doute le Somaliland anglais a perdu quelque peu de son importance commerciale depuis que le chemin de fer français de Djibouti a enlevé aux ports de Zeïla et de Berbera une partie de leur trafic. Mais cette colonie conserve une valeur stratégique indiscutable du fait de sa position géographique : elle commande avec Aden, située sur la côte arabique, l'entrée de la mer Rouge. Quant à la Somalie française, elle constitue l'une des clés de voûte de notre domaine colonial et sa perte serait le renoncement à une politique poursuivie avec succès depuis plus de dix ans, malgré souvent les plus sérieuses difficultés.

M. Lémonon veut croire que les prétentions italiennes ne seront pas irréductibles.

Chez nous, écrit-il, on croit très souvent, trop souvent que l'Italie a, en matière coloniale, des appétits démesurés. Le mot impérialisme a été maintes fois prononcé. On s'imagine que les principes crispiniens, plus ou moins dissimulés, sont encore la base de la politique pratiquée à la Consulta.

La majorité des Italiens les approuverait et rêverait d'une vaste expansion à travers le monde. On déforme ainsi grossièrement la réalité et on généralise à tort : si quelques groupes, négligeant les leçons de l'expérience, souhaitent que le pays se lance de nouveau dans la voie des aventures, où cependant, à plusieurs reprises, des revers cruels l'ont frappé, la majorité, beaucoup plus réaliste et positive, sait le danger des illusions. Et le gouvernement ne l'ignore pas davantage. Les coloniaux et les nationalistes tendraient volontiers, consciemment ou non, à l'hégémonie. Le pays, dans son ensemble, ne veut que l'équilibre.

La politique coloniale de l'Italie n'est donc pas telle que chez nous, le plus souvent, on la décrit. Dans les nouveaux partages qui s'opéreront bientôt les Italiens veulent leur part, mais ils ne veulent pas, sauf quelques-uns, plus que leur part. Nous sommes donc injustes quand nous adressons

des critiques au pays entier, alors qu'elles ne devraient être dirigées que contre une minorité.

L'optimisme de M. Lémonon appelle quelques correctifs ; sans doute, dans son ensemble, l'opinion italienne n'est-elle pas complètement impérialiste. Mais il faut compter avec le rôle important que jouent fatalement, dans les pays à régime représentatif, les minorités agissantes. Un mien ami, qui passa récemment quelques jours à Rome, fut frappé du ton général des esprits qui, de l'autre côté des Alpes comme de celui-ci, sont énervés par la longue attente de la paix après une guerre dure et épuisante. De plus, — et cette notation psychologique a son importance, — les difficultés entre la France et l'Italie prennent malheureusement très vite, ainsi qu'il arrive d'ordinaire entre personnes de même famille et étroitement liées par le cœur et par le sang, un caractère aigu où les sensibilités piquées au jeu dominent rapidement la raison.

En vertu précisément des affinités des deux races et de leur affection sentimentale réciproque, les moindres froissements prennent bientôt de l'importance et les moindres querelles s'enveniment. Il faut que diplomates et hommes d'Etat fassent appel à tout leur sang-froid et à leur autorité respective sur leurs mandants pour que l'entente ne soit point menacée. Nul, en ce pays, ne saurait méconnaître l'immense service rendu à la France par l'Italie, d'abord quand elle dénonça le pacte de la Triplice, ensuite quand elle entra dans la guerre à nos côtés.

Nier l'efficacité de l'aide italienne serait une grosse faute. Ce ne serait pas une moindre faute de la part des Italiens de faire de leur intervention, certes spontanée, mais conforme aussi à leurs vrais intérêts, une pression pour obtenir de la France des avantages que celle-ci ne saurait leur concéder.

Chantage ou bluff, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom, seraient un véritable crime entre peuples qui ne peuvent continuer à s'aimer et à s'entr'aider que s'ils s'estiment vraiment et qui, par ailleurs, en dehors de cette considération sentimentale, doivent demeurer, *dans leur intérêt même*, solidement unis, s'ils veulent résister à l'hégémonie anglo-saxone, qui constitue à cette heure le plus clair résultat de tous nos sacrifices.

Nos hommes d'Etat, nos diplomates, avec tous les ménagements de l'amitié, sont en droit de faire remarquer à ceux de la nation-sœur que la France, si cruellement éprouvée par la guerre, ne saurait, sans duperie, abandonner des territoires depuis longtemps en sa possession et qui notamment, comme la Côte des Somalis, représentent le résultat d'un long, coûteux et patient effort. Ils pourront encore appeler doucement leur attention sur ce fait que sur 48.000 kilomètres de voies ferrées africaines les possessions françaises en

comptent plus de 10.000 et les possessions italiennes seulement 367, et qu'avant de songer à s'agrandir démesurément, l'Italie coloniale aurait intérêt à mettre d'abord en valeur les territoires qu'elle détient déjà.

Ils pourraient enfin faire leur la conclusion si sage de M. Lémonon :

Si, hors d'Europe, en Turquie d'Asie, la victoire de l'Entente assurait à l'Italie pour son expansion commerciale une large zone; si, en Afrique, elle lui donnait les facilités nécessaires pour la mise en valeur totale de ses colonies actuelles encore si incomplètement exploitées et si peu productives, les coloniaux et les nationalistes les plus avancés d'au delà des Alpes ne pourraient, semble-t-il, nier les larges bénéfices échus à leur pays.

Ainsi des voies nouvelles seraient ouvertes où les énergies de la race trouveraient à s'employer. Et si on retient qu'à l'intérieur du royaume, comme chez nous et chez les autres alliés, il faudra relever les ruines, reconstruire, établir sur des bases nouvelles l'activité économique, on aperçoit quelle tâche immense l'Italie victorieuse, agrandie en Europe du Trentin, de l'Istrie, d'une partie de l'Albanie, des îles de l'Egée, agrandie hors d'Europe de vastes et productifs territoires, devra assumer.

Enfin, dussè-je paraître toujours me répéter, tout serait pour le mieux si, dans ces tractations avec l'Italie aussi bien qu'avec nos autres alliés et avec nos adversaires, les préoccupations idéologiques étaient soigneusement écartées.

Jadis un roi de France, fort intelligent sans doute et peut-être calomnié, mais un peu trop sceptique, se défendit de vouloir faire une « paix de marchand ».

Notre gouvernement ne doit pas avoir de ces scrupules, et il y aura toujours assez de fous en France pour trouver que nous ne faisons pas la part assez belle à nos ennemis et à.......nos amis.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Le Dr Paul Voivenel : *Les Mélancolies savoureuses* (La Chronique médicale, mai 1919). — Louise Faure-Favier : *L'Aviation et le roman d'aventures* (L'Œuvre, 10 juin). — *Aviation et linguistique* (l'Ordre Public, 2 mai).

Dans le dernier numéro de la **Chronique médicale** le Dr Paul Voivenel étudie ce qu'il appelle *les mélancolies savoureuses* chez Fr. Amiel et Senancour.

Amiel et Senancour, rêveurs et timides, raffinés et paresseux — de ces paresseux dont Vauvenargues disait qu'ils « ont toujours envie de faire quelque chose » — sont des « génies stériles », ardents dans leur tristesse, qui, dans un style fluide et onduleux, nous ont laissé leur « monodie ». Si je n'avais exclu de ces pages la technicité, je les appellerais des psychasthéniques. A écrire leurs impuissances, leur « incomplétude », ils ont donné au monde deux chefs-d'œuvre, où notre âme, de temps en temps, à

l'heure des fatigues et des doutes, aux crises d'hypothermie morale, a plaisir à se baigner.

Obermann, en 1804, a été le modèle d'une des formes de la tristesse romantique. Ce produit spontané — protoplasmique, dirions-nous — de la cénesthésie de Senancour, a déclenché un mouvement où l'influence de la mode a été, ensuite, prépondérante. Cela est assez de règle en littérature. C'est ainsi que le premier écrivain détaché des théories en vogue, en Angleterre, fut William Cowper, qui dut son originalité et son indépendance de style à sa mélancolie et à l'isolement que sa psychose rendit obligatoire.

Obermann, c'est une confession de raté ; ça n'a pas plus de prétention littéraire qu'*Adolphe*, *Dominique* ou *Volupté* ; c'est naturel, sans effort ; ça coule comme le sang... ou la lymphe ; ça coule comme ça peut... et c'est immortel.

Le *Journal intime* n'avait aucune importance littéraire pour Amiel, qui voulait surtout être un grand poète. Et voilà que les poésies, mièvres et bornées, sont mortes en naissant, et que les lamentations de ce vaincu de la littérature lui donnent une gloire exceptionnelle.

En goûtant la saveur cendrée de ces monodies on se rappelle le « Journal » de Maurice et celui d'Eugénie de Guérin, certaines pages des *Confessions*, et surtout le *Journal intime* que Maine de Biran tint de sa vingt-huitième à sa quarante-huitième année, et où se retrouvent les mêmes caractères d'indécision, de découragement, de besoin de sympathie, d'inachèvement, d'aptitude psychologique et de volupté grise : « Il faut trente ans à ce penseur pour se mouvoir de la quiétude épicurienne au quiétisme fénélonien », dira, avec dédain, Amiel, qui, désagréablement impressionné par cette âme malade, si semblable à la sienne, avouera, le 17 juin 1857 : « J'éprouve une sorte d'asphyxie avec le volume de Biran. »

La paresse des Amiel et des Senancour est une paresse supérieure, active dans son immobilité et tout de même féconde : elle repose et se repose sur le sentiment de l'inutilité de tout. Contemplées d'une certaine hauteur les aventures de la vie individuelle permettent ce dédain ou ce dégoût.

Il se dégage, écrit le Dr Voivenel, de ces deux livres : le *Journal intime* et *Obermann*, un pénétrant parfum de mélancolie savoureuse qui tient à deux conditions : à l'absence d'effort des effusions intimes, au soulagement que les « dérivations » intellectuelles donnent à ces émotifs.

Il faut que l'émotion s'écoule, soit par des actes, soit par des courses d'idées, dont Fouillée, explique le Dr Voivenel, a mis bien en évidence le potentiel dynamique. Le Dr Mallet n'a-t-il pas démontré que, chez les anxieux et chez les dégénérés, la fugue n'est souvent qu'un « équivalent » qui leur évite le délire (1)? Ils eussent sans doute trouvé une dérivation équivalente en écrivant un poème ou une sonate.

(1) Raymond Mallet : Fugue et Délire (*Annales médico-psychologiques*, juillet 1917).

Les psychasthéniques, comme Senancour et Amiel, continue le Dr Voivenel, ont « dans la Maïa multiforme des images, et dans les intuitions délectables, une merveilleuse facilité à « dériver » leur anxiété. « Leur affectivité emprisonnée se libère dans leurs confessions perpétuelles.

A *rêver,* les Senancour et les Amiel finissent par s'impersonnaliser et chloroformiser leur souffrance ; transporter ses états d'âme dans le paysage, c'est transposer la douleur.

Cette diffusion de l'être dans le paysage procure en effet à ces âmes douloureuses une sorte d'anesthésie bienfaisante et les mène à un Nirvana où leurs âmes semblent se confondre avec l'âme universelle qu'ils appellent Dieu. C'est ce qu'Amiel exprime lorsqu'il écrit quelques mois avant de mourir :

Le désir et la crainte, la tristesse et le souci n'existent plus. On se sent exister sous une forme pure, dans le mode le plus éthéré de l'être, savoir : la conscience de soi. On se sent d'accord, sans agitation, sans tension quelconque. C'est l'état dominical, peut-être l'état d'outre-tombe de l'âme. C'est le bonheur tel que l'entendent les Orientaux, la félicité des anachorètes, qui ne luttent plus, qui ne veulent plus, qui adorent et jouissent. On ne sait avec quels mots rendre cette quiétude divine, cet état de l'Océan au repos, qui reflète le ciel et se possède dans sa profondeur. Il n'y a peut-être que les Yoghis et les Soufis qui aient connu profondément cet état d'humble volupté, réunissant les joies de l'être et du non-être, état qui n'est plus ni une réflexion, ni une volonté, qui est au-dessus de l'existence morale et de l'existence intellectuelle, qui est le retour à l'unité, la rentrée dans le plérome, la vision de Plotin et de Proclus, l'aspect désirable du Nirvâna.

Mais Senancour et Amiel ne sont pas que des rêveurs, ou plutôt leur rêve est une analyse perpétuellement inquiète. Ils écrivent leur désir de se noyer, de se perdre dans la nature, et ils n'arrivent qu'à s'en dégager de plus en plus, à prendre chaque jour une conscience plus lumineuse de leur âme.

Le mot d'Amiel que cite le Dr Voivenel : « Je badine toujours avec le moment qui passe et j'ai l'émotion rétrospective »,est fort curieux : il indique un perpétuel besoin d'épuiser les émotions passées, de les classer, de les incorporer en soi avec toute la logique du sentiment. L'émotion du moment ne prend toute sa valeur qu'assimilée aux émotions antérieures. Il n'y a de véritable analyse psychologique que dans cette rétrospection des sentiments et des émotions, et ceux qui vivent dans le présent immédiat, la porte fermée sur le passé, vivent dans une sorte d'inconscience instinctive, comme la plupart des femmes.

Non, ces analystes rétrospectifs ne sont pas des malades, ou alors la conscience que l'on prend de soi et du monde extérieur est une

maladie. Oui, peut-être qu'au point de vue vital il serait dangereux que l'humanité s'arrêtât ainsi sur le bord de la vie pour se regarder sentir, mais il y a et il y aura toujours assez d'hommes d'action qui agissent sans prendre conscience de leurs gestes. Il est donc utile que des analystes comme Amiel et Senancour se soient penchés sur leurs âmes. Non seulement, dans cette introspection, ils ne sont pas impersonnalisés, mais, au contraire, ils ont augmenté leur personnalité dans l'exercice de l'égoïsme, qui est au moins une vertu littéraire, de l'égotisme à la Stendhal. Stendhal, lui aussi, fut un analyste, et de quelle subtilité! Inquiets et anxieux, ils le furent tous les trois, Stendhal, Amiel, Senancour. Mais, y a-t-il œuvre littéraire sans anxiété? Cette inquiétude et cette anxiété ne sont qu'une exagération de la sensibilité, et il faut à jamais détruire cette vieille théorie à la Lombroso du génie-maladie sur laquelle se reposent encore les âmes trop saines et trop sereines, qui y trouvent une excuse ou même une raison de toujours agir sans réfléchir. Ne sont-ce pas elles les vraies âmes malades?

§

Mme Louise Faure-Favier, qui, comme toutes les femmes bien nées, aime le risque, a voulu connaître les émotions d'un voyage Paris-Bruxelles sur le « Goliath ». Et voici que, dans **l'Œuvre** elle prêche aux jeunes écrivains ce goût de l'aventure nouvelle et les incite à monter en avion et à voler. C'est là, dans les airs et au-dessus de la vie, que les romanciers trouveront, enfin, une nouvelle formule du roman d'aventures. Ce n'est donc pas de ma part une idée en l'air, m'écrit Mme Faure-Favier, que d'associer l'aviation et le roman d'aventures (puisqu'elle écrit cet article en débarquant du Goliath). Je crois, ajoute-t-elle, que les romanciers nous ont assez monté de bateaux comme cela : c'est pourquoi je les invite à monter en avion. Mais je ne crois pas qu'ils répondent à cette invitation, non pas que l'idée ne soit bonne, mais parce qu'ils ont... un peu peur.

C'est dans le ciel, aujourd'hui, qu'est la nouveauté. C'est dans le ciel que vous renouvellerez votre inspiration. Laissez les mers trop vite parcourues, laissez les bateaux stables comme des locomotives. Il n'est plus d'île déserte et les cinq continents ont été explorés.

Mais il reste le ciel. Vous, qui prétendez être poussés par l'aventure, montez au ciel. Là, tout est neuf : les horizons, les émotions, les hommes. Ce n'est plus un « champ inexploré », c'est l'infini vierge qui est à vous...

Là est l'aventure, car là est le risque. Il faut avoir le goût du risque. Allons, un effort ! Dominer la peur est un prélude. Et montons au ciel.

L'aventure commence avec la découverte. Cette crispation au creux de l'estomac, vous ne connaissiez point cette sensation-là, mon camarade, non plus que cette vision perpendiculaire de la terre, des fleuves et de la mer. Sur une voie ferrée, un train crache sa fumée ; une automobile court — si lentement ! Quelles vieilles choses ! Et ces nuages qu'un soleil dore, ces

nuages que l'on pénètre, que l'on touche, que l'on voudrait peindre !... Ah ! si Claude Monet avait trente ans, comme vous !

Soit, mais vous n'êtes pas seulement un artiste de paysages. La peinture des âmes, l'étude des caractères vous intéressent autant que les horizons. C'est l'homme que vous cherchez dans la nature. La « vie intérieure » de votre héros aura autant d'importance que sa vie aventureuse. Et c'est par là que vous prétendez renouveler le roman d'aventures...

Elle est ici la nouveauté ! Vous la touchez : c'est cet avion plastique et poétique plus que le plus beau des navires ; c'est cet horizon terrestre, infini comme l'horizon marin. Et le héros lui-même est neuf. Vous cherchiez un homme. En voici un, né de notre époque de science et d'imagination ardente : notre pilote...

Et savez-vous qu'il possède tous les pouvoirs d'un commandant de navire? Il a droit de mort sur les passagers. Il est officier ministériel ; il peut recevoir votre testament, s'il vous plaît de le faire.

Précisément, voici la panne. Le moteur est cassé. Et notre vie est entre ses mains. Suivez bien sa manœuvre. Mais vous ne regardez rien, mon pauvre ami. Vous avez fermé les yeux. Il n'y a rien à faire qu'à attendre immobile, stoïque. Et cette immobilité est bien plus tragique que la « barque à la mer » !

L'humanité vous intéresse et vous avez raison. Eh bien ! considérez cette « humanité aérienne » qui est près de vous, ces onze passagers, ces Américains placides, celui-ci qui, tout le long du voyage, a écrit sa correspondance commerciale avec son stylo ; celui-là, champion du monde de billard, qui va prendre part, à Londres, à un match international ; ces deux misses rieuses et flirteuses, et moi, la Française, la seule qui ne pâlit pas parce qu'elle a, sur les joues, de la poudre rose...

Mais quoi ! l'angoisse vous rend fou ? Vous vous levez. Vous vous jetez sur les « commandes ». Vous voulez arrêter l'avion. Vous prétendez arrêter la mort. Que ne vous jetez-vous plutôt par-dessus le bord de la carlingue du haut de ces dix-huit cents mètres ! Mais le pilote braque sur vous son revolver. Et c'est la page dramatique qu'il convient de placer dans tout bon roman d'aventures.

Allons, rouvrez les yeux. L'avion vient d'*amerrir*. Nous glissons sur les vagues. Vous aurez votre naufrage, à moins que le paquebot qui s'avance, ce paquebot à quatre cheminées, comme un char à bœufs ne vienne nous secourir. Vous aurez tout, toutes les émotions, tous les paysages mêlés : aériens, terrestres et maritimes.

Aujourd'hui que l'homme a dominé la mer, la grande aventure n'est plus sur l'élément soumis ; elle est dans le dernier élément encore rebelle et qui bientôt ne le sera plus. Hâtez-vous de monter en avion, mon camarade, tandis que le pilote redoute encore les orages.

§

A propos d'un écho paru dans l'**Ordre public** sur « l'Aviation et la linguistique » où un rédacteur de ce journal demandait : « Comment dira-t-on, — car il faut tout prévoir, — quand un avion se posera sur les flots de la Seine ou du lac de Genève, sur l'eau ordinaire ou l'eau douce ? *Adoucir* serait insuffisant (et davantage en-

core !!!) Faudra-t-il créer *hydrir* ou *aquatir?* L'avion paraît devoir donner bien du tintouin aux philologues de l'avenir... ». M. Camille Pitollet écrit dans ce même journal :

Me trouvant, dans l'été de 1912, en Suisse romande, j'y assistai, spectateur amusé, à la naissance, ou mieux, à la fabrication de quelques mots nouveaux, d'ailleurs absolument inutiles. Ces vocables avaient trait précisément, à l'aviation, et je rendis compte de cet incident en un article inséré dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* du 10 septembre 1912, colonnes 291-292 : *Un mot nouveau : Alaquage — Alaquer.* Là-dessus le rédacteur du *Mercure de France*, qui y signe R. de Bury la Revue de la Presse, remarqua très justement, à ce propos, que « quand les bourgeois lettrés s'en mêlent, ils ne produisent que des horreurs », car « il n'y a que le peuple, c'est-à-dire l'innocent qui peut présider à l'éclosion d'un mot juste et utile » (*Mercure* du 1er octobre 1912, p. 624). Or — et c'est pourquoi je vous écris — le vocable *aquatir*, que votre correspondant se demande s'il faudra créer, avait déjà été proposé par le *Journal de Genève* du 21 août 1912, comme vous le verrez si vous voulez bien vous reporter à mon article de l'*Intermédiaire*.

Aquatir vaut-il mieux qu'*hydrir?* Depuis la Grande Guerre et ses formations de mots — dont M. Gaston Esnault s'est fait l'empressé lexicographe, dans *Le Poilu tel qu'il se parle*, paru cette année même — il ne faut s'étonner de rien et réserver sa philologie d'antan. Et R. de Bury lui-même écrirait-il aujourd'hui encore, comme en l'automne de 1912 : « Il y a des mouettes sur le lac de Genève. Comment dit-on quand elles se posent sur les eaux ? Je pense qu'on dit : *Elles se posent sur les eaux.* Eh bien ! voilà comment il faut dire des hydroplanes... » On serait tenté d'en douter...

Certes, j'accueillerais le mot unique, qui ferait image, et le préférerais à une périphrase, mais, vraiment, ni *aquatir*, ni *hydrir* ne sont possibles. Il serait plus logique alors d'étendre aux flots doux de la Seine ou du lac de Genève l'image salée de la mer, et de dire « *amerrir* sur le lac de Genève ». Ce serait flatteur pour le lac, et harmonieux pour nos oreilles.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Encore la question des compensations artistiques à exiger de l'Allemagne ; les œuvres du Musée de Colmar restées à Munich. — L'exposition Carolus Duran au Musée du Luxembourg. — Ouverture du Musée Rodin. — Memento bibliographique.

Après avoir — avec une absence de dignité et une mauvaise foi que nous prions messieurs les « Neutres » de vouloir bien comparer à l'attitude de la France en 1871 — récriminé, marchandé, ergoté, essayé tour à tour de nous apitoyer et de nous intimider, afin d'esquiver le châtiment mérité par ses crimes et d'éluder les obligations résultant de sa défaite, l'Allemagne, la rage dans le cœur, mais,

tout en protestant contre « l'injustice inouïe des conditions de paix », secrètement heureuse de s'en tirer à meilleur compte qu'elle n'osait l'espérer (1), a été obligée de souscrire aux stipulations qui lui étaient dictées. Mais l'hypocrisie de sa soumission apparente, les restrictions mentales avec lesquelles elle a signé un traité qu'elle considère d'ores et déjà comme un nouveau « chiffon de papier » (2), l'impudence avec laquelle, au moment même où elle déclarait s'incliner devant ceux qui l'avaient maîtrisée et vouloir « dissiper la haine et la méfiance », elle se jouait des Alliés en détruisant sa flotte de guerre et en brûlant les drapeaux français de 1870-71 qu'elle avait promis de livrer, terminant ainsi la guerre, comme elle l'avait commencée, par une violation de la parole donnée et des traités, ont montré avec plus d'éclat que jamais à quelle nation sans foi et sans honneur nous avons affaire. On jugera d'après cela s'il était bien opportun de ménager la susceptibilité d'adversaires si indignes de toute indulgence en renonçant aux **compensations artistiques** qu'on avait d'abord résolu de réclamer à l'Allemagne pour nos monuments détruits. Tandis que la Belgique — ce qui est de toute justice — obtient, dans cet ordre d'idées, les réparations nécessaires : remplacement des collections détruites de l'Université de Louvain par des « manuscrits, incunables, livres, imprimés, cartes et objets de collection correspondant en nombre et en valeur aux objets semblables détruits dans l'incendie mis par l'Allemagne à la Bibliothèque de Louvain » ; remise des volets, que détient le musée de Berlin, du polyptyque de l'*Agneau mystique* de Saint-Bavon de Gand et des volets, conservés à Berlin et à Munich, de la *Cène* de Thierry Bouts appartenant à l'église Saint-Pierre de Louvain (art. 247 du traité de paix), la France (art. 246) a droit seulement à ce qui lui fut ravi : « les trophées, archives, souvenirs historiques et œuvres d'art enlevés par les autorités allemandes au cours de la guerre de 1870-1871 et de la dernière guerre, suivant la liste qui sera dressée par le gouvernement français, et notamment les drapeaux français pris au cours de la guerre de 1870-1871 ». Simples restitutions, on le voit, qui ne s'accompagnent d'aucune de ces *compensations* accordées si justement à la Belgique pour ses collections et monuments détruits. Pourquoi cette différence de traitement ? Faut-il penser que les plénipotentiaires belges auront su (ce dont nous les félicitons) défendre leurs revendications avec plus d'énergie que n'en ont montré nos porte-parole ? L'indifférence de notre monde officiel à l'égard des questions d'art est bien propre à le faire sup-

(1) « C'est vraiment une paix de réconciliation, que l'Allemagne devrait saisir à deux mains », écrivait dans son numéro du 20 juin le *Stuttgarter neues Tageblatt*.
(2) Voir dans le *Temps* du 2 juillet les articles de la *Deutsche Tageszeitung* et du *Berliner Tageblatt* qui l'avouent sans vergogne.

poser. Pas plus qu'il n'a su défendre le prestige de notre langue et en exiger le maintien comme instrument diplomatique notre gouvernement ne s'est intéressé aux chefs-d'œuvre de notre art français. Cependant l'Académie des Beaux-Arts et nombre de Sociétés lui avaient présenté au sujet de ces revendications des vœux fortement motivés. Par quelle étrange insouciance n'en a-t-il pas tenu compte, et, après s'être résigné à sacrifier déjà trop des fruits de la victoire à une creuse idéologie, a-t-il eu la faiblesse de consentir à ce nouveau renoncement, bien fait pour réjouir nos ennemis? Croit-on que l'Allemagne, qui déjà ne nous a su aucun gré de nos concessions du 16 juin et s'apprête à exploiter notre imprudente promesse de nouvelles améliorations possibles des conditions de paix, sera touchée de notre générosité? La violation par elle du traité le jour même où elle s'apprêtait à le signer est là pour répondre. Notre chimérique désir d'une justice idéale, qui nous a déjà fait desserrer les liens qui la garottaient, est interprété par elle uniquement comme un signe de faiblesse. Terrassée, obligée sous les rudes coups de fouet du dompteur à demander grâce, mais sauvée du châtiment suprême par la néfaste indulgence d'un arbitre interposé trop tôt entre elle et ses justiciers, la Bête sauvage reste mauvaise et prête à mordre; on ne s'en fera respecter et obéir que la cravache en main, par le seul argument auquel, comme toutes les brutes, elle soit sensible : la force. C'est elle-même qui a posé ce principe et proclamé la supériorité de la force, qu'elle avait mise au service de l'iniquité ; il est juste que la force la contraigne à respecter le droit. Or, le droit, c'est la réparation du tort fait à autrui, c'est-à-dire, dans la question qui nous occupe, les indemnités dues pour la destruction criminelle de nos monuments, pertes artistiques que ne saurait compenser aucune somme d'argent; et c'est aussi la réparation du dommage que vient de nous causer sa dernière félonie. Réclamer, comme on l'a fait justement, le déboulonnement de la *Germania* du Niederwald en signe d'expiation, est bien ; mais ce n'est là qu'une punition ; le châtiment sera plus exemplaire et plus complet si l'on y joint l'obligation de réparer. Rappelons, sans nous lasser, que c'est l'Allemagne elle-même qui, lors du prêt de certains tableaux à une exposition bruxelloise en 1910, a établi le principe des compensations *en nature* en cas de perte ou de destruction d'œuvres d'art; par conséquent, sans nous laisser émouvoir par ses doléances ou par les criailleries des sinistres drôles qui chez nous s'apitoient sur « la malheureuse Allemagne » et osent écrire, contredits par nos ennemis eux-mêmes (1),

(1) Cf. l'article de Maximilien Harden, que nous avons cité dans notre dernière chronique (*Mercure de France*, 1er juin, p. 545) et ces lignes parues dans la *Münchner Post* du 23 juin : « Cyniquement nous nous sommes mis au-dessus du sentiment des responsabilités et nous avons dit : « Après nous le déluge... ou le châ-

que notre paix ressemble à celle que nous eût imposée Guillaume II, appliquons-lui, sur ce point spécial, la loi qu'elle a édictée : *patere legem quam ipse fecisti*. C'est ce que viennent de réclamer formellement à nouveau l'Académie des Beaux-Arts et plusieurs de nos confrères : le *Figaro*, la *Liberté*, le *Petit Parisien*, la *Chronique des Arts*. Il faut exiger que les Watteau, les Lancret, les Pater, les Pesne, les Chardin des collections royales prussiennes, les œuvres de Fouquet, de Simon Marmion, de Claude Lorrain, de Poussin, de Philippe de Champaigne, etc., des musées allemands viennent combler les vides effrayants creusés dans notre patrimoine artistique par les criminelles méthodes de guerre des modernes Vandales.

D'ailleurs quel bruit étrange est venu jusqu'à nous ? Ne dit-on pas que ce qu'on n'a pas voulu ou osé réclamer à l'Allemagne, on se disposerait à l'exiger de l'Autriche ? Et nous voici — nous qui cependant ne pensions pas qu'on dût ménager plus que les Allemands ceux dont l'imbécillité criminelle et le honteux servilisme à l'égard de leurs anciens vainqueurs contribuèrent à déchaîner la guerre — obligé maintenant, pour être juste, de protester contre le traitement prémédité contre un seul — et, somme toute, contre le moins malfaisant à notre égard — des deux coupables. Pourquoi cette disparité choquante dans l'exercice du châtiment ? Parce que les Autrichiens se montrent moins arrogants et moins retors que leurs complices, ou parce qu'ils sont plus désarmés ? C'est pour le coup qu'on va suspecter outre-Rhin nos sentiments d'équité et tourner en dérision notre attitude de justiciers ! Nous protestons de toutes nos forces contre une telle inégalité de traitement, qui, en effet, constituerait la plus criante injustice, rendant plus scandaleuse encore l'immunité dont bénéficient les collections allemandes, et nous demandons plus énergiquement que jamais que la rançon des destructions commises chez nous *par l'Allemagne* soit exigée d'abord et avant tout *de l'Allemagne*.

Par la même occasion nous pourrons, et devrons lui réclamer en outre la **restitution des œuvres du Musée de Colmar** transportées à Munich au cours de la guerre. Sur la foi de certaines informations nous avions annoncé, dans notre dernière chronique, qu'elles avaient été renvoyées en Alsace. Un obligeant correspondant, M. le capitaine Claude Champion, nous écrit de Colmar même pour nous aviser qu'il n'en est malheureusement rien : « Colmar — nous dit-il — n'a revu ni les Grünewald, ni le rétable d'Isenheim,

« timent ! » Les stipulations du traité...sont infiniment dures ; mais volontairement nous avons commis des ravages surhumains ; « par ordre supérieur ». nous avons tout enlevé aux pauvres les plus pauvres, nous avons dédaigné les gémissements et la misère....Quand le peuple saura tout cela il comprendra enfin pourquoi les vainqueurs sont si durs et si impitoyables ; il fera taire tous ceux qui s'étonnent de la rigueur des conditions de paix. »

ni la *Vierge aux roses*, pas plus, d'ailleurs, que la *Passion* en quatorze tableaux de Schongauer, que les Henner, le Rembrandt (1), les Primitifs, les livres rares, les manuscrits et les objets d'art râflés en 1917. Bien mieux : si l'on en croit l'article paru en avril dernier dans la revue *Bergstadt* sous la signature du Dr Johannes Eckardt, les Allemands auraient la prétention de garder au mépris de tout droit — mais ce n'est pas pour les gêner, — ces richesses alsaciennes ». Qu'attend-on pour mettre fin à cette insolence et faire rentrer en Alsace, comme le demandent tous ceux qui s'intéressent à nos richesses d'art, ces œuvres qui font partie intégrante du pays rendu à la France par le traité de paix?

§

Au moment où nous envoyons cette chronique à l'impression s'ouvre au **Musée du Luxembourg**, pour durer jusqu'au 15 août, une très intéressante exposition réunissant en 154 numéros le meilleur de l'œuvre de Carolus Duran depuis ses débuts (il y manque malheureusement les toiles du musée de Lille, que les circonstances actuelles n'ont pas permis de faire venir) et où des œuvres, comme son portrait par lui-même de 1866, ceux de *Sophie Croizette à cheval*, de *Mme Cladel*, de la *Dame au gant*, de *M. Grande*, du peintre *Français*, le tableau du *Poète à la mandoline*, le paysage des *Pommiers*, etc., font apprécier les belles qualités de « peintre » de cet artiste formé à l'école de Velazquez et de Rubens, mais qui malheureusement devait sombrer vers la fin de sa vie, dans une facilité trop brillante.

De même, quand ces lignes paraîtront, le **Musée Rodin**, installé, comme on sait, dans l'hôtel Biron, sera sur le point d'ouvrir. La place nous manque pour parler en détail des œuvres qu'on y trouvera réunies. Mais, à maintes reprises (et tout récemment encore, au lendemain de la mort de Rodin) les lecteurs du *Mercure* ont eu le bénéfice d'études pénétrantes sur le maître et son œuvre, et, mieux avertis que le grand public, ils savent déjà quelles qualités d'originalité, de puissance et de vie animent les créations du génial sculpteur, héritier de nos « imagiers » gothiques et de notre Puget, et quelles jouissances leur réserve la visite du nouveau musée. Ils ont, au surplus, vu et admiré au Luxembourg et un peu partout la plupart de ces œuvres depuis longtemps célèbres : l'*Age d'airain*; le *saint Jean-Baptiste*, les *Bourgeois de Calais*, le *Baiser*, le prodigieux *Balzac*, l'*Eve*, l'*Ugolin*, le *Penseur*, l'*Eternel Printemps*, *la Danaïde*, les *Bénédictions*, les bustes du *Père*

(1) Ce Rembrandt, malheureusement, ne reviendra pas : il s'agit là, en effet, sans doute, du *Portrait de femme* si maladroitement vendu en septembre 1917 par la municipalité de Colmar à un marchand de Munich, qui le revendit immédiatement à un amateur suédois (voir *Mercure de France*, 1er janvier 1919, p. 137).

de l'artiste, de *Dalou*, de *Rochefort*, de *Puvis de Chavannes*, d'*Eugène Guillaume*, de *Berthelot*, de *M[me] Vicunha*, du *Pape Benoit XV*, et le fougueux *Appel aux armes* refusé au concours pour le monument de la Défense de Paris en 1871, mais qui va prendre sa revanche au devant de la citadelle de Verdun, et les monuments de *Victor Hugo*, de *Claude Lorrain*, de *Bastien-Lepage*, et le poème dantesque de la *Porte de l'Enfer*, etc. L'attrait du Musée Rodin est de montrer tout cet œuvre, soit en maquettes originales (groupées dans la chapelle), soit en marbres et en bronzes (dans l'hôtel Biron, où sont réunis également des dessins et des peintures de Rodin). Mais s'il est compréhensible qu'en temps de guerre on se soit accommodé de cette adaptation à l'office de musée de la demeure où le vieux maître passa ses dernières années, il est à souhaiter que ce ne soit là qu'un arrangement provisoire et que, sans attendre l'expiration du délai de vingt-cinq ans prévu pour cette utilisation de l'hôtel Biron, la France élève à la gloire du plus grand de ses sculpteurs modernes un édifice spécial, réunissant en un seul ensemble, dans un cadre approprié, toutes ces créations, au lieu de les disperser dans des pièces Louis XV, avec lesquelles elles ne s'harmonisent guère, et sous les voûtes d'une chapelle où des œuvres comme la *Porte de l'Enfer* — dressée, sans intention de choquer personne, assurément, et sans doute uniquement parce qu'elle est le centre de l'œuvre de Rodin, à la place du maître-autel, où elle risque d'apparaître à bien des gens comme une offense et un blasphème — détonnent encore plus complètement.

MEMENTO. — Sur ce Musée Rodin la revue *L'Art et les Artistes* vient de publier, dans un numéro qui lui est consacré en majeure partie, un intéressant article de M. Paul Gsell, contenant maints détails intimes sur le maître, dont l'auteur fut bien souvent le confident, et illustré de 43 photogravures : portraits, vues diverses du musée, reproductions d'œuvres, etc.

Signalons également l'apparition de trois nouveaux catalogues illustrés consacrés au musée du Louvre : celui de la *Collection Paul Garnier*, dont nous avons naguère décrit les richesses (1), catalogue publié d'après les notes du donateur par M. Gaston Migeon, conservateur des objets d'art (Paris, Hachette et C[ie] ; in-18, 112 p. av. 48 planches ; 2 fr.) — celui des *Collections nouvelles formées par les Musées nationaux de 1914 à 1919* exposées en ce moment dans la salle La Caze (Paris, Braun ; in-18, 155 p. av. 16 pl. ; 3 fr.) ; — enfin, celui des *Marbres antiques* dressé par le regretté Héron de Villefosse (Paris, Braun ; in-18, 200 p. av. 64 pl. ; 4 fr.).

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE ARMORICAINE

Les Bardes et les Poètes nationaux de Bretagne. — Un jeune poète breton, M. Camille Lemercier d'Erm, déjà fameux par

(1) Voir *Mercure de France*, 1[er] août 1916, p. 515.

un livre (*Les Exils*, préface de Charles Le Goffic), par un manifeste (*Manifeste du Parti Nationaliste Breton*), suivi de près d'un coup de sifflet (à l'inauguration de la statue de J. Boucher, à Rennes, *Union de la Bretagne à la France*, octobre 1911), vient encore une fois d'éclabousser l'opinion publique, non de Landerneau seulement, mais de toute la péninsule armoricaine et de la France entière,... d'une *grosse* pierre de scandale. Grosse est la pierre : un volume de près de mille pages, qui s'appelle *Les Bardes et les Poètes nationaux de la Bretagne armoricaine ; avec une préface d'Anatole Le Braz*. La première édition a été enlevée en moins de trois mois, et les demandes affluent de partout, d'Europe, d'Afrique, d'Amérique !...

Sélection de poèmes en langues bretonne et française, œuvres de plus de 80 bardes ou poètes (toutes du commencement de ce siècle, ou du siècle dernier, et dont quelques-unes sont d'une rare beauté), l'anthologie entière exhale en anathèmes brûlants contre *Brô-C'hall* ou la Patrie française un exclusif amour de *Breiz* ou de la Patrie bretonne.

La nostalgie de la liberté perdue, d'une libre *Nation bretonne*, pleure en ces strophes, pleure amèrement, ou chante un chant de folie, ou gronde, et menace, et maudit, à la manière des damnés sous d'infernales flagellations. Car cette nostalgie est la plus vive semence, la plus tourmentée de la passion de croître au plein jour, qui soit ensevelie au cœur de tout vrai Breton. Renan lui-même n'a-t-il pas laissé échapper cette plainte étrange, — lui dont la langue maternelle fut le plus pur dialecte trécorrois : « Quelquefois je regrette que notre barque en quittant l'Irlande ou la Cambrie n'ait point obéi à d'autres vents... »

Et faudrait-il donc tourner tant de pages du premier « Cahier Breton » de M. Yves Lefebvre — ah ! *horresco referens !* — pour trouver je ne dis pas cette semence (Dieu me garde d'une aussi abominable trouvaille) — mais son empreinte encore fraîche, et sa poussière ? Car, enfin, qu'est-ce après tout que ce « Pélagianisme » et que cette « Pensée Bretonne » et cette « glorification de la Bretagne » ? Un Tourangeau fait-il autant de cas de sa Touraine ?

C'est avec joie et reconnaissance que la parution de cet ouvrage a été saluée par un petit nombre de Bretonnants irréductibles à qui, du reste, ces textes, dans leur genèse naturelle, étaient depuis toujours familiers et chers. Mais elle a soulevé au contraire une généreuse indignation *patriotique française* dans le clan des francisants d'Armorique dont M. Y. Lefebvre s'est fait le truchement passionné (*Pensée Bretonne*, avril 1919).

Indignation généreuse, — combien *naïve et politique* tout à la fois !

On dénonce le livre comme scandaleux. Mais s'il l'est *volontairement* ? Anatole le Braz ne dit-il pas dans sa préface (écrite en pleine guerre, d'Amérique, où le maître, chargé d'une mission patriotique, conférencie) : « Mon cher poète... je sais des Bretons qui vous reprocheront amèrement de m'avoir demandé cette préface. *J'en sais d'autres qui ne me pardonneront pas de l'avoir écrite.* Vous ne vous en êtes pas soucié. *J'avoue que je m'en soucie encore moins* ».

Ou bien les intellectuels d'Armorique ignoraient l'existence de ces textes ? Alors qu'ils le déclarent simplement, et fassent amende honorable de cette ignorance où ils sont de la littérature de leur propre pays. Personne ne songera à leur en faire un crime : ils sont victimes non coupables !

Ou bien ces intellectuels connaissaient l'existence de ces textes ? En ce cas, pourquoi font-ils porter le poids du *scandale* à MM. Anatole Le Braz et Camille Lemercier d'Erm ? Il est nécessaire que des scandales arrivent, mais malheur à ceux par qui ils arrivent !

Essayer de résoudre ce dilemme, n'est-ce pas révéler l'état d'âme lamentable, suprêmement lamentable, qui règne en Bretagne depuis bien des lustres, et que, dantesquement, M. Camille Lemercier d'Erm, en la compagnie de son guide virgilien, M. Anatole Le Bray, vient de révéler ? Plaies atroces qu'il faut à tout prix soigner et guérir, si l'on ne veut pas que la gangrène dévore l'un des organismes les plus riches par où la France respire et triomphe dans le monde ! Dénoncer comme criminels guillotinables MM. Anatole le Braz et Camille Lemercier d'Erm, n'est-ce pas demander la tête de hardis chirurgiens ?

Car voici l'état d'âme lamentable, suprêmement lamentable révélé par la publication de ces textes — bretons et français — et que ne saurait apaiser, mais qu'envenime au contraire la véhémence dénonciatrice des intellectuels francisants d'Armorique :

Il existe en Bretagne une langue populaire, la langue maternelle des gens du pays (parlée par près de deux millions de Bas-Bretons), dont l'enseignement est *interdit* en Basse-Bretagne, dont le parler même est pourchassé avec acharnement par les fonctionnaires de l'Etat français. Cette langue n'est pas un patois quelconque, c'est une *langue*, au sens propre du mot, au sens scientifique et littéraire.

Cette langue est fille de l'antique *celte*, qui fut sœur du latin et du grec, dans la famille des langues indo-européennes. Elle est elle-même sœur du gallois, enseigné actuellement et honoré par l'Etat britannique ; cousine germaine du gaël d'Ecosse et d'Irlande.

L'armoricain, le gallois et le gaëlique sont actuellement les trois branches encore fleurissantes du grand arbre celtique qui jadis re-

couvrit sous son ombrage le berceau des innombrables parlers d'Europe.

Le fait que cette langue vénérable des Bretons est traitée par l'Etat français comme un ignoble jargon à arracher du sol, ou comme une langue ennemie, traîtresse, dont le parler menace perpétuellement la sérénité de l'Etat français, ce fait a créé et perpétue encore actuellement en Bretagne le lamentable, suprêmement lamentable état d'âme que ces « Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne Armoricaine » clament avec une telle douleur.

Des milliers de héros bretons, de héros bretons *bretonnants*, parlant cette langue raillée, vilipendée et suspecte, se sont fait tuer (l'Histoire dit avec quelle foi !) sur tous les champs de bataille du monde, au cours de cette guerre, *pour la France*, pour la Justice et le Droit ; pour que les *Petites Nations* aient le droit de parler leur propre langue, — *alors qu'eux-mêmes ne l'ont pas — le droit de parler la leur !*

C'est là *le scandale*, qu'avec mille accents des plus pathétiques, lyriques, dramatiques et mystiques, c'est là le scandale que ces 80 « Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne armoricaine » sont en train de faire...

L'un de ces 80 est Jean-Pierre Calloc'h qui signait *ici* Bleimor (loup de mer) ; le « lieutenant J.-P. Calloc'h », tué par un obus au bois d'U... au delà de Noyon, le mardi de Pâques 10 avril 1917.

J.-P. Calloc'h, de qui René Bazin déclare :

> Les grands poètes sont bien rares, même simplement les vrais poètes. Celui-là en était un grand... Cette poésie concise, pleine, humaine et divine, c'est-à-dire complète, qui nous la rendra ? Et celui qui chantait ainsi est mort.

Parler, propager, cultiver la langue bretonne — insistent les... scandalisés d'Armorique, c'est faire œuvre traîtresse envers la France (ces 80 Bardes et Poètes le prouvent bien !) d'abord ; ensuite, c'est servir les puissances de l'obscurantisme (la plupart de ces 80 Bardes et Poètes sont des prêtres, ou des catholiques romains), etc.

Cependant voici un homme qu'il est assez malaisé de qualifier de « Jésuite » ; plus malaisé encore de déclarer traître à la France, puisqu'il lui a donné, en cette guerre, beaucoup plus que sa vie : la lumière de ses yeux : le peintre J.-J. Lemordant. Or, ce héros, s'il en fut, et ce sage, égal aux sages antiques, éditait et illustrait avant la guerre, — avec quel enthousiasme, cinquante lettres en témoigneront publiquement bientôt, — une « revue d'éducation paysanne bretonne », en les quatre dialectes, vannetais, cornouaillais, léonais et trécorrois, BRUG, dans le but d'aider à la culture littéraire et *révolutionnaire* des Bas-Bretons, et il écrivait :

Il faudrait, *tout en nous efforçant de sauver la langue*, tâcher de provoquer une renaissance artistique ; susciter des caractères, des hommes, des êtres fiers d'être Bretons. La tâche est grande !

§

Cette *grande* tâche-là Lemordant n'est pas heureusement le seul à la rêver ! Bien d'autres l'ont entreprise avant même qu'il y ait jamais songé — et continuent à la mener à bien. L'espace me fait défaut aujourd'hui et je ne puis citer que quelques noms :

MM. Loth, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, professeur au Collège de France ; G. Dottin, doyen actuel de la Faculté des Lettres de Rennes ; P. Le Roux, maître de Conférences à la même Faculté, — qui ont institué à Rennes des cours de langue celtique, de breton pratique, des certificats ou des diplômes (baccalauréat, doctorat) et des rubriques de *Bibliographie Bretonne*, et de *Chroniques d'histoire et de littérature bretonnes* dans les *Annales de Bretagne*, etc. En dehors de l'Université, citons d'abord l'éminent celtisant et le vénérable apôtre M. F. Vallée, fondateur de *Kroaz ar Vretoned*, en langue vulgaire, mais très pure ; auteurs des *Notennou diwar-benn ar Gelted koz*, admirable essai de breton savant. Citons encore M. l'abbé Perrot, avec sa *Feiz-ha-Breiz*, qui renaît ces jours-ci plus florissante qu'avant la guerre ; M. Le Moal et *Arvoric ;* M. P. Mocaer et *Buhez-Breiz ;* M. Le Diberder, et « La Glorieuse Bretagne des Armées », etc., etc. Et je ne mentionne ni les groupes de militants (Unions, Fédérations, Gorseds), ni les chanteurs, ni les acteurs... etc., ni les grammairiens ! Nos prochaines chroniques seront consacrées à ces manifestations de la vie celtique et aux manifestations analogues au Pays de Galles, en Ecosse, en Irlande.

EMILE MASSON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Le Mondonovisme. — Amado Nervo : *Elevacion*, typographie artistique, Madrid — Edmundo Montagne : *Pordiosero de Amor*, « La Lectura », Buenos-Ayres. — E.-M. Barreda : *Un Camino en la Selva*, « Nosostros », Buenos-Ayres. — A. Bosquez Solar : *Laudatorias Heroicas*, « Minerva », Santiago (Chili). — R. Alberto Arrieta : *Las Noches de Oro*, « Nosostros », Buenos Ayres. — Emilio Oribe : *El Castillo Interior*, « Renacimiento », Montevideo. — Alberto Ureta : *El Dolor Pensativo*, Sanmarti, Lima. — Montiel Ballesteros : *Savia*, « Renacimento », Montevideo. — Enrique Gonzalez Martinez : *Parabolas y otros poemas*, « Cultura », Mexico. — M. Megallanes Moure : *La Casa junto al Mar*, Imprimerie « Universo », Santiago (Chili). — Memento.

Comme nous l'avons déjà dit, le mouvement qui triomphe aujourd'hui dans notre littérature, le **Mondonovisme**, tend à adapter à notre esprit et à notre milieu les véritables conquêtes réalisées par le mouvement précédent, le Modernisme. Il ne s'agit pas, naturellement, d'instaurer un art local ou même national, toujours limité,

mais d'interpréter ces grandes suggestions de la race, de la terre ou de l'ambiance qui animent toutes les littératures supérieures, suggestions qui, loin d'annuler l'universalité primordiale en toute création artistique véritable, la renforcent en la différenciant. Il s'agit simplement de créer l'art du Monde Nouveau, je veux dire de la terre jeune et de l'avenir. Toutes les modalités, assurément, rentrent dans un tel courant. Il n'importe, donc, que les poètes fassent du lyrisme de pensée, de sentiment ou de sensation : ceci est question de tempérament. L'indispensable, c'est que tout artiste se manifeste sincèrement, c'est-à-dire en homme du Nouveau Monde. Ce mouvement a été déterminé par la maturité relative de notre esprit et aussi par l'ambiance de force et de sincérité inaugurée avec le siècle nouveau. Quand il commençait à peine à débuter, nous qui avions été un des plus fervents champions du Modernisme, avons salué son avènement dans la préface de notre livre *Romances de Hoy*. « L'ambiance est comme le parfum, disions-nous, sans que nous y prenions garde, il nous enveloppe, nous pénètre et finit par nous griser. Et si l'ambiance d'aujourd'hui est si claire, si fraîche, si bienfaisante, pourquoi ne pas nous laisser conduire par son souffle suave vers l'horizon où une aurore de vie et de beauté irradie doucement son or immaculé ? » Tous nos écrivains vraiment nouveaux se sont laissé conduire par ce souffle suave.

Une telle impulsion a été, en poésie, aussi propice que féconde. Nos poètes produisent sans discontinuité et chaque fois avec une plus grande intensité ou une maîtrise plus marquée de leur art. C'est ainsi que dernièrement plusieurs de nos aînés ou de ceux qui ont conquis un nom, ont publié des livres remarquables : M. Amado Nervo, un recueil de poèmes vigoureux et austères comme des diamants noirs, **Elevacion** ; M. Edmundo Montagne, un petit livre charmant de tendresse et de sincérité, **Pordiosero de Amor** ; M. E-M. Barreda, un bouquet de vers saturés du parfum de la forêt ancestrale, **Un Camino en la Selva** ; M. Borquez Solar, un recueil de pièces de différentes époques, dans lequel il y a des notes vigoureuses, **Laudatorias Heroicas** ; M. R. A. Arrieta une poignée de rimes délicates, comme veloutées de l'azur de ses heures sereines, **Las Noches de Oro**. De même plusieurs jeunes nous ont offert des œuvres vraiment intéressantes : M. Emilio Oribe un livre assez ferme et pur, **El Castillo Interior** ; M. Alberto Ureta un recueil délicat, quoique non encore bien personnel, **El Dolor Pensativo** ; M. Montiel Ballesteros un volume vigoureux, plein de bonne intention, **Savia**. Ayant déjà présenté ces poètes, nous ne pouvons aujourd'hui nous occuper en détail de leurs livres, car nous avons à traiter d'autres ouvrages d'auteurs dont nous n'avons pas encore parlé ; nous y reviendrons.

M. Enrique Gonzalez Martinez, mexicain, est un des plus hauts représentants de notre poésie nouvelle. C'est un lyrique né qui a cette éternelle «aspiration» à chanter dont parle Sully-Prudhomme, et un artiste mesuré doué de ce genre de tact qui crée les œuvres impeccables ; d'autre part, c'est un esprit inquiet, enflammé de ce désir de se surpasser qui conduit aux plénitudes. Ainsi, il a chanté tout ce qu'il a vécu ou pensé, il s'est fait une technique de nuances et de mesure, composée de ce qu'il y a de plus fin et de plus ferme dans les tentatives modernistes, et il a suivi une évolution d'esprit qui a fait dire avec raison que son œuvre est une ascension constante. D'abord, conquis par les maîtres du Modernisme, il cultive en ses premiers recueils : *Preludios*, *Lirismos*, *La Hora Inutil*, une poésie brillante et voluptueuse, toute sensation et fantaisie ; il évoque le mythe grec éternel ; il met en vers espagnols les aides du Parnasse ou du Symbolisme français. Mais bientôt, dans *Silenter*, il se concentre en méditation, cherche une émotion plus profonde ; il traduit « les voix de la solitude » ; il désire « écouter le silence et voir les ténèbres ». Et dans *Los Senderos Ocultos*, il rencontre le chemin qui le mène à la découverte de la nature et de sa propre âme ; alors, dans son panthéisme sentimental, il entend « les plaintes exhalées par l'arbre blessé » et il voudrait ôter ses sandales « pour ne pas blesser les pierres du chemin ». Et voici que dans *La Muerte del Cisne*, il nous conseille de tordre le cou à l'oiseau olympien. Comme M. Carlos Reyles ? Non. Il ne veut pas tuer l'idéalisme, ce qu'il désire exterminer, c'est la poésie pompeuse, pas toujours significative, dont nos poètes modernistes ont usé et abusé. Il veut que le lyrisme soit la prière de l'esprit et des choses : « l'oraison qui surgit dans la fontaine qui coule. » Et initié ainsi à la beauté intérieure, il chante enfin, dans *El libro de la Fuerza, de la Bondad y del Ensueno*, l'hymne d'idéalité et de pitié de la sagesse éternelle. Ainsi, M. Gonzalez Martinez est principalement un poète de la pensée. Certains de nos romantiques l'ont été aussi, mais il l'est véritablement, je veux dire en lyrique pur, dépouillé de toute éloquence, qui sait donner à l'idée le frémissement de l'émotion : c'est cela qui le caractérise et le rehausse singulièrement. Pareille attitude a valu au poète l'adhésion enthousiaste des jeunes de son pays. M. P. Henriquez Urena, qui a habité un certain temps au Mexique, voit en lui notre poète représentatif actuel, et, dans sa manière, l'évangile de notre lyrisme nouveau. Sans doute, il est un des plus hauts représentants du Mondonovisme par son élévation, son inquiétude, sa force, sa sincérité, mais il se ressent encore de notre lyrisme d'hier par certains détails de rhétorique (emploi de vocables poétiques périmés ou des rimes trop usitées) par sa méfiance de la versification libre, et surtout par sa tendance au lyrisme abstrait, dédai-

gnant ainsi toute suggestion raciale ou autochtone. Quant à ce que sa manière soit celle de nos nouveaux poètes, nous ne le croyons pas, comme nous ne croyons pas non plus qu'elle soit celle de tous les symbolistes français : parmi ceux-ci comme ceux-là il en est pas mal qui sont simplement poètes du sentiment ou de la sensation.

Mais comment émettre un jugement définitif sur un poète comme M. Gonzalez Martinez qui vit en pleine évolution créatrice? Voici qu'en son dernier livre, **Parabolas y otros Poemas**, il se présente à nous sous un aspect nouveau. Il nous offre à présent son émotion dans le suggestif moule évangélique, cher à notre grand Rodo. Seulement ses paraboles sont plus que des allégories aphoristiques, ce sont des états d'âme personnels symbolisés. Voyez ce vieillard qui porte au cœur « une note du vent, une lointaine trépidation de la mer unies à une rêverie lunaire »; regardez cette vierge aveugle qui sent pénétrer dans son âme le charme du crépuscule et de la mer, avec « l'âme merveilleuse du son »; considérez cet « hôte sans nom » qui chemine jour et nuit sans savoir d'où il vient ni où il va. Est-ce que ce ne sont pas des aspects de la propre personnalité du poète, frappés en symboles transcendants? Mais M. Gonzalez Martinez nous dit aussi directement, dans d'autres poèmes, les impressions ou les méditations de son âme inassouvie : sa nostalgie de la vie naturelle, suscitée par la douceur de la matinée; ses souvenirs d'amour évoqués par le « vert miraculeux » de la clarté du bois, sa hantise de la douleur ou de l'inconnu éveillé par le « troupeau des nuages » ou par la porte fermée. Il voudrait chanter tout,« sentir tout, à la manière d'un vaste cœur au milieu de l'univers ». Il nous donne, enfin, quelques traductions du divin miniaturiste d'*Au flanc du Vase*. Il s'est adonné constamment à traduire les poètes français modernes qu'il aime, cherchant peut-être de la sorte un emploi à son excédent de sève lyrique. Ainsi il a publié sous le titre de *Jardines de Francia* un recueil de traductions de Heredia, Verlaine, Verhaeren, Vielé-Griffin, Régnier, Paul Fort, Raynaud, etc., versions excellentes qui rendent aussi bien l'idée que l'image et le vers. Dans la forme de son nouveau livre, M. Gonzalez Martinez nous offre également quelque chose de nouveau chez lui. Délaissant la strophe régulière, il mêle parfois aux vers uniformes des vers mineurs différents, qui nuancent l'harmonie et aident à la pureté de l'expression; en tant que descendant de ses rêves abstraits, il crée certaines pièces de cette poésie d'impression directe qui colore la strophe des tons de la terre et du ciel environnants. C'est tout un chemin nouveau. Notre poète le suivra-t-il?

A l'encontre de M. Gonzalez Martinez, M. Magallanes Moure, chilien, est un poète immanent, tout sentimental. Lyrique pur, mais peu imaginatif, il poursuit l'essentiel des sensations, mais ne chante

rien que ses émotions vécues. De là sa tendance très louable à interpréter au travers de son âme la vie et le paysage de son milieu. Il a donc pu dire avec raison que son idéal artistique est une sorte de poésie réaliste. Il ne faut pas croire pour cela qu'il soit un arriéré. Du modernisme il n'a pas pris le luxe décoratif et l'amour du rare et du raffiné, mais il y a puisé le goût de la forme épurée et rénovée et celui du vers libéré et personnel. Est-il un peintre de la poésie, comme l'affirme J. Gamboa dans la préface d'un de ses livres? C'est parfois un dessinateur qui anime ses croquis d'une insinuation d'azur ou d'un soupçon de rose. Ses poèmes disent des illusions d'adolescence, des spectacles de la campagne natale, des impressions de la vie quotidienne, des chants d'amour, surtout ceci : il est principalement un poète de l'amour. Et tout cela en une forme simple, d'images spontanées, et en vers cristallins, de rimes discrètes. Toutefois il faut reconnaître que ce poète semble parfois un peu naïf, voire puéril, mais le plus souvent il se montre intense et fin, et il est toujours délicat et sincère. Ainsi, dans ses deux premiers recueils : *Facetas Maticês*, où se trouvent certains très beaux poèmes d'inspiration autochtone, et dans son livre suivant, *La Jornada*, dans lequel on rencontre beaucoup de pièces sentimentales de toute beauté.

Dans le dernier volume qu'il vient de publier, **La Casa junto al Mar**, M. Magallanes Monre s'est surpassé. On y voit en effet toutes ses qualités exaltées. Quelle chaude sincérité dans les confidences d'amour : cette évocation de l'aimée dont l'illusion est si vive que l'amant cherche « à tâtons » dans l'ombre la main adorée ; cette « réconciliation » chaleureuse, comme une étreinte, dans laquelle on se rappelle, en les échangeant, les caresses oubliées ! Quelle pureté exquise dans les visions : cette « lune de minuit », qui apparaît « quand tout dort », « comme un mirage de rêve » ; ces rochers dressés dans la mer, où va se poser tout ce qui est ailé, « oiseau, lumière et regard » ! Quel tact délicat dans la stylisation de la vie locale ; ces « promenades à cheval » par le sentier qui fuit sous le crépuscule complice, ce tableautin du foyer honnête de si tendre suggestion ! Quel art délicat en la rénovation de la forme : ces strophes dégagées de toute scorie de rhétorique, ces vers réduits à leur concrétion adamantine ! C'est de la poésie amoureuse la plus fine et la plus spontanée. M. Magallanès a passé déjà la quarantaine. Mais, véritable poète, il continue d'être enfant ; il poursuit donc l'éternel papillon rose. Comment ne pas l'excuser, si avec cela il est parvenu à ranimer un genre que bien des lyriques jeunes considèrent comme enterré? Un tel poète manque naturellement d'ironie et même d'esprit. Aussi n'a-t-il pas tout à fait réussi dans la comédie et dans le poème humoristique : ses pièces *La Batalla*, *Lluvia de Prima-*

vera, aussi bien que ses poèmes « Los Pajaros », « Maese Salomon » ne parviennent pas à convaincre. En retour, il a écrit avec succès la nouvelle sentimentale : son petit livre *Que es Amor ?* est un recueil de récits charmants. Mais c'est dans le genre lyrique qu'il réussit le mieux ; son dernier recueil est une des œuvres les plus pures qu'ait produites notre poésie nouvelle. Ce chanteur sentimental est un de nos meilleurs poètes mondonovistes. Cependant, M. Magallanes n'a pas la renommée qu'il mérite. C'est qu'il est chilien, et qu'au Chili les écrivains ne jouissent pas de la haute considération qui leur est accordée dans les autres républiques hispano-américaines ; la ploutocratie qui gouverne méconnaît les intellectuels et se prive ainsi du concours des hommes les plus cultivés.

MEMENTO. — A. Gomez Restrepo : *En la region del Ensueno*, Arboleva y Valencia, Bogota. Fantaisie dialoguée, fluide et harmonieuse, de ce remarquable écrivain colombien qui se distingue surtout comme critique ; nous attendons de lui un livre de ce genre pour le présenter en nos chroniques. — Arturo Ambrogi : *Cronicas Marchitas*, « El Centro americano ». San Salvador. Impressions de voyage pittoresque, captivantes ; l'auteur est un des meilleurs écrivains de l'Amérique Centrale ; lorsque nous connaîtrons ses livres antérieurs, nous nous occuperons de la totalité de ses œuvres. — Juan B. Delgado : *Paris y otra poemas*, J. Escalante, Mexico. Nouveau recueil de poèmes de ce fervent poète mexicain, sur lequel des écrivains distingués comme Urbina, Gonzalez Martinez, Carricarte, etc., ont publié des jugements éloquents. — O. Mendez Pereira : *Notas y Bocetos*, « La Lectura Popular », Panama. Etudes ou articles d'une haute valeur éducative ; M. Mendez est un critique cultivé et inquiet de qui on est en droit d'attendre beaucoup, nous reparlerons de lui à l'occasion. — Alfredo Martinez : *Paisages sentimentales*, « Mercurio », Montevideo. Vers tendres et délicats de ce jeune poète uruguayen qui est en même temps un critique avisé. — Eduardo Poirier : *El fin de la Guerra Mundial*, « La Ilustracion », Santiago (Chili). Eloquent discours de cet écrivain chilien bien connu, ministre plénipotentiaire de Guatemala au Chili, prononcé en un banquet offert au représentant diplomatique de Belgique à Santiago. L'auteur y rappelle les notes de félicitations qu'il envoya aux ministres de l'Entente à l'occasion de la victoire ; dans celle adressée au ministre de France il dit entre autres belles choses : « Comme il s'agissait d'une lutte de justice, elle eut nécessairement à grouper sous le labarum revendicateur tous les hommes et toutes les races. Ainsi s'effectua de nouveau le merveilleux phénomène psychique de la transfusion de l'âme française en l'âme de l'univers entier, engagé cette fois dans la croisade la plus grandiose des temps modernes... » — Alberto Mackenna : *Pour le Droit et pour l'Honneur*, Imprimerie Barcelona, Santiago (Chili). Nouveau recueil de cet infatigable champion de la cause des Alliés : à remarquer sa conférence « Le Chili inconnu en France, la France mal connue au Chili ».

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jules Chopin : *L'Unité de la politique italienne*, Bossard, 3 fr. 60. — Georges Popesco : *L'Internationalisation des fleuves navigables*, Dubois-Bauer. — Richard Bovet-Grisel : *L'opinion d'un neutre sur le bolchevisme magyar*, avec 9 documents fac-similés, Lefilleul, Berne. — Gaston Gaillard : *L'Allemagne et le Baltikum*, Chapelot, 6 fr. — Paul Vergnet : *La France au Rhin*, La Renaissance du Livre, 2 fr. 50. — Yovan Radonitch : *La Batchka*, Bloud et Gay, 1 fr. 50. — Divers : *La Question du Pacifique et la Presse Française*, Petite collection américaine, Coueslant, à Cahors, 50 c.

En intitulant son livre **L'Unité de la politique italienne**, M. Jules Chopin a voulu montrer que soit avec la Triple alliance, soit contre elle l'Italie a toujours poursuivi le même but, la domination exclusive de l'Adriatique et de la Méditerranée orientale. Et cette vue n'est pas inexacte. Il est probable notamment que ce sont les visées très précises de l'Allemagne sur l'empire ottoman, et en particulier sur la Tripolitaine, qui ont décidé l'Italie, bien avant 1914, à rompre avec elle. Ce point de la mainmise allemande sur la Tripolitaine et la Cyrénaïque n'a pas été complètement éclairci ; on a dit que le Kaiser avait en poche la promesse des Jeunes Turcs de le laisser s'établir sur tout leur littoral africain et que c'est la connaissance de cette prochaine occupation qui décida M. Giolitti à brusquer les choses et à débarquer lui-même à Tripoli sans prétexte bien net. Ce serait l'excuse et même la légitimation d'une politique à première vue inapprouvable. Et il est bien à croire également qu'en se rangeant en 1915 du côté de la Triple Entente, l'Italie poursuivait principalement ses visées sur l'Adriatique des Habsbourg : Trieste, Fiume et Dalmatie. En signant le traité de Londres avec elle les puissances alliées ont tout sacrifié à la destruction d'un ennemi alors formidable, et on ne saurait leur reprocher d'avoir méconnu les droits du peuple yougo-slave qui n'avait pas encore secoué le joug austro-hongrois. C'est l'Italie qui aurait dû, par la suite, d'elle-même, se faire une âme généreuse et comprendre que l'effondrement de la domination viennoise avait créé une situation nouvelle même dans l'Adriatique, comme l'effondrement de la domination berlinoise avait ouvert une ère nouvelle dans le monde. Elle aurait aussi dû se rendre compte qu'en prenant parti pour la Triple Entente contre les Empires centraux elle n'obéissait pas tant à cet égoïsme sacré dont elle parlait qu'à une vue très haute et très désintéressée de défense de la civilisation, tout comme la République étoilée. Mais les peuples ne lisent pas facilement dans leurs propres âmes ! Nous-mêmes, sous la Révolution et l'Empire, nous imaginions poursuivre des buts très nationaux, alors qu'en réalité, même après le guet-apens de Bayonne, même après le passage du Niémen, nous visions des buts de haut progrès général. L'Italie peut-être ne tardera pas à le voir et elle sourira alors en pensant à l'âpreté irritée avec laquelle elle réclamait des

îles dalmates ou grecques qu'elle se réjouira de ne pas avoir obtenues. Elle rendra alors aussi justice à notre attitude : tout en regrettant sincèrement, et dans son propre intérêt, de la voir ainsi s'opiniâtrer dans d'inutiles revendications, nous n'avons pas renié notre engagement, bien que le problème qui se posait à nous de choisir entre notre parole et le droit des autres fût le plus angoissant et troublant qui puisse être. Le soleil méditerranéen aura dissipé tous les nuages et le bon sens latin dégonflé toutes les métaphores, et la France et l'Italie se retrouveront les deux sœurs loyales et égales, et les deux amies sincères et fières l'une de l'autre qu'elles n'ont jamais cessé d'être au fond, en dépit de leurs politiciens et de leurs rhétoriciens.

Quand il parle de l'**Internationalisation des fleuves navigables**, M. Georges Popesco parle uniquement du Danube et de la Roumanie, et c'est, d'un côté, regrettable, car le problème, tel que le pose le titre, eût mérité d'être traité dans toute son ampleur. Peu d'articles du traité de paix sont aussi importants que ceux qui consacrent le caractère international des grands fleuves allemands, Rhin, Elbe, Oder, Danube, et rien ne changera davantage le caractère de l'ancien empire des Hohenzollern. L'Allemagne, ici comme ailleurs, est punie par où elle a péché. Elle avait méconnu le caractère international du Rhin, notamment, au mépris des droits de la Suisse et de la Hollande, au mépris de ses propres engagements du traité de Vienne, et elle en avait fait un fleuve uniquement allemand; n'avait-elle pas caressé l'idée de détourner à Wesel son cours vers l'Ems, de façon à libérer ses eaux de la souillure du passage sur le sol hollandais ? Or, le vieux Rhin, le fleuve sacré des fakirs pangermanistes, reprend son caractère international, comme un simple Danube, et il y aura une Commission du Rhin, comme il y a une Commission du Danube ! Parfait, car ce n'est que justice. Même on peut regretter qu'à l'internationalisation juridique du plan d'eau de tous ces fleuves, le traité de paix n'ait pas joint une surveillance, au moins temporaire, du thalweg et des rives par les armées de la Civilisation ; de même que les contingents français et belges monteront la garde le long du Rhin, les troupes polonaises auraient surveillé le cours de l'Oder, et les bataillons tchéco-slovaques celui de l'Elbe, et les divisions italiennes celui du Danube austro-allemand, et les yougo-slaves celui du Danube hongrois, avec partout droit de patrouille dans une zone de cinquante kilomètres sur l'autre rive ; au moins, avec ces précautions, on eût pu dormir sur ses deux oreilles.

Du Danube internationalisé on passe tout naturellement à la Hongrie. Le mémoire de M. Richard Bovet-Grisel, **L'opinion d'un neutre sur le bolchévisme magyar**, est une utile contribution à l'étude des dessous psychologiques de la guerre. Le

bolchévisme magyar a été une simple transformation du kaiserisme magyar, étroitement lié lui-même au kaiserisme allemand, comme le bolchévisme russe a été la transposition du tsarisme moscovite non moins lié au même kaiserisme. Le cas du comte Carolyi essayant de rouler l'Entente et, quand il voit qu'il n'y parvient pas, passant la main à Bela-Kuhn, est un cas très net de trahison de la civilisation au profit de ces deux contre-civilisations que sont le kaiserisme et le bolchévisme. Etrange spectacle que donnent ces deux forces, en apparence et même au fond ennemies irréconciliables, et qui, pourtant, par obéissance à l'esprit de violence, leur père commun, font toujours cause commune contre les masses qu'il s'agit d'asservir ! Instructif spectacle aussi celui que donnent ces masses dans leurs pays respectifs, les masses russes veules et folles et se laissant terroriser lâchement par les gardes rouges comme autrefois par les cosaques, peuple voué au knout, hélas ! et les masses allemandes fortes et disciplinées, ne suivant leur Kaiser que tant qu'il aura chance d'asservir les autres peuples et jouant de leurs propres bolcheviks juste dans la mesure où il s'agit de repréparer dans le lointain cet asservissement, auquel nul Allemand n'a renoncé dans le fond du cœur. Quant aux masses hongroises, elles sont beaucoup plus près des germaniques que des slaves, et Andrassy, les deux Carolyi et Bela Kuhn sont de mèche, absolument comme le sont Max de Bade, Scheidemann, et les successeurs de Liebknecht. Conclusion logique : tous ces bolchévismes, russe, hongrois ou teuton ne peuvent avoir pour amis ou dupes chez nous que les servants, plus ou moins conscients, des anciens tsarismes et kaiserismes ; tout cela est du boche.

HENRI MAZEL.

§

La question redoutable des nationalités, que créa la Révolution française au nom du droit alors nouveau des peuples, a déjà modifié l'aspect et la structure de l'Europe au cours du XIXe siècle. Dans la guerre qui s'achève, elle nous a permis de combattre l'Allemagne et ses alliés avec avantage ; mais au moment d'établir le nouveau statut européen, elle risque d'embarrasser quelque peu les diplomates. Tout le monde connaît, — ou croit connaître le *guépier* des Balkans, — alors que les peuples Baltiques (Livoniens, Esthoniens, Lithuaniens, Finlandais, Polonais, etc.) et encore plus leurs aspirations, leurs divergences, l'importance de leur rôle historique, sont à peu près ignorés. Pourtant il s'agit là d'une question importante. M. Gaston Gaillard en a étudié les divers aspects avec compétence, et son livre, **l'Allemagne et le Baltikum**, mérite d'être lu avec attention. De la solution du problème dépendra effectivement, en grande partie, le repos futur de l'Europe, — la solidité du nouvel état de choses qui va enfin s'établir au soir du conflit actuel.

C'est en effet sur ce théâtre lointain que le Slavisme et le Germanisme continuent malgré tout à se rencontrer, à s'opposer, à se combattre, quelles que soient les solutions adoptées par notre coalition occidentale.

La Prusse, nation à peine allemande (1), mais qui représentera dès la ratification du traité de paix le Germanisme d'une façon encore plus *pesante* qu'avant 1914, — puisque nous n'avons pas su, ou pas voulu, ou pas pu briser l'unité de l'empire, et qu'au contraire c'est un nouvel Etat, républicain, socialiste et centralisateur qui s'organise maintenant, — la Prusse opposera le nouveau Germanisme au Slavisme désemparé. Si la vieille Russie se réveille, s'organise suffisamment ; si elle parvient à se libérer du soviétisme, qui inquiète maintenant toute l'Europe, elle cherchera de nouveau, ayant renoncé non sans regrets à Constantinople, aux mers lointaines, à régner sur la Baltique. Elle trouvera en face d'elle la nouvelle Allemagne qui a dû renoncer par force, elle aussi, à la grande mer libre, et cherchera d'une façon ou d'une autre l'accès de la Baltique restée sa seule route vers l'Orient. Que si l'ancien empire des Tsars continue à se désagréger sous la mauvaise influence de fanatiques étroits, l'Allemagne aura beau jeu, et une de ses principales préoccupations sera *d'organiser* les Slaves. On peut craindre en somme que la barrière de la Pologne ressuscitée et l'*active surveillance* de la jeune Société des Nations ne soient insuffisantes et ne puissent empêcher des événements dont les conséquences nous importent, ainsi qu'à toute l'Europe occidentale. — Le travail de M. Gaston Gaillard est une curieuse contribution à l'étude des problèmes que devra résoudre la diplomatie actuelle.

De M. Paul Vergnet, **la France au Rhin** est le titre d'un petit volume où se trouvent consignés les résultats d'une enquête entreprise dans *la Libre Parole*, au moment où s'ouvrait la Conférence de la Paix, sur les droits de la France et sa frontière historique de l'Est. Comme dans toutes les enquêtes en général, on y trouve quelques réponses curieuses, d'autres quasi nulles ou sans portée ; mais on peut toujours le dire, les gens que l'on consulte sur n'importe quelle question n'auront jamais l'idée de se récuser, — même s'ils n'ont qu'une compétence vraiment un peu trop relative. Il faut excuser ce travers. Le plus intéressant du livre c'est, d'ailleurs, l'introduction, où l'auteur a condensé les éléments de cette histoire. « L'Alsace, dit-il fort bien, est autant allemande que française et il faut absolument nous protéger contre un retour toujours possible de l'ennemi. » Lors du traité de 1815, la Prusse eut les provinces rhénanes en place de la Saxe qu'elle demandait, — arrangement que

(1) Voyez le petit volume si curieux de M. De Quatrefages : *La Race Prussienne*, publié au lendemain de la guerre de 1870-71.

préconisa l'Angleterre dont toute la politique se dressait contre la prépondérance française. La guerre de 1870-1871 valut enfin à l'Allemagne l'Alsace-Lorraine que les derniers événements viennent de lui faire perdre. Mais il faut comprendre que la question du Rhin n'intéresse pas que la possession de ces deux provinces. C'est aussi le Palatinat, la Prusse rhénane jusqu'à la frontière des Pays-Bas. Plusieurs de ceux qui répondent à M. Paul Vergnet demandent au reste que non seulement l'Alsace-Lorraine nous fasse retour, mais les territoires que limite le fleuve, — les pays qui étaient à nous avant 1815. On peut citer à ce propos une intéressante communication de M. Babelon, puis des paroles judicieuses de Mgr Gibier, évêque de Versailles. M. Fallex, professeur à Louis-le-Grand, fait remarquer, avec plusieurs autres, que des endroits comme Landau, Bergzabern demandèrent autrefois a être réunis à la France. M. Gaudin de Villaine et M. Berget revendiquent également la rive gauche du Rhin, et l'on rappelle que Chateaubriand réclamait de même le pays qui s'étend entre Strasbourg et Cologne comme un rempart contre la ruée germanique. Puis il y a ceux qui parlent pour parler, — M. Charles Dupuy, M. Aulard, Me Henri Robert, etc. Tous cependant sont d'accord pour fermer la route aux invasions. Il y aura malheureusement, nous le voyons trop, une solution bâtarde, — ménageant la chèvre et le chou — après quoi on ne pourra que se lamenter lors du prochain conflit. La plaquette de M. Paul Vergnet n'aura pas, sans doute, fait avancer la question, mais elle l'a judicieusement présentée, et en a fixé les points les plus importants, ce qui vaut toujours d'être considéré.

Je m'arrêterai davantage sur une publication de M. Yovan Radonith : **La Batchka**, qui est une étude historique et économique sur les Serbes de Hongrie. Le Comitat de la Batchka, dit l'auteur, a pris son nom d'une ville dont les ruines se trouvent près du village de Batch, au nord-ouest de Palanka. C'est une région qui s'étend au nord du Danube. Le nom de Bodrog, d'autre part, vient d'un château ruiné près de Sambor et de l'ancienne tribu des Bodritchi. Mais au moyen age ce territoire englobait trois comitats et dont les frontières furent souvent modifiées. Délivrée des Turcs à la fin du XVII[e] siècle, la Batchka comprit les comitats de Bodrog et les confins serbes sur la Tissa, rivière qui coule du nord au sud pour se jeter dans le Danube et servit longtemps de frontière. Le territoire actuel de Batch-Bodrog date seulement de 1873, — région fertile et qui est bien le grenier à blé de la Hongrie ; où se pratiquent également l'élevage et la viticulture. Il y a d'autres considérations géographiques et statistiques dans le volume de M. Yovan Radonitch. Il arrive enfin à l'historique du pays qui forme la partie la plus importante et d'ailleurs la plus intéressante de son travail. Agatirses, Yasyges,

Goths, Huns s'y succédèrent, — et incidemment on mentionne que la capitale d'Attila était aux environs de Segedin ; ce furent ensuite les Slaves, mais qui passèrent bientôt sous la domination des Magyars (xe-xie siècles). Alors furent organisés les deux comitats de Batch et Bodrog, mais dont les désignations actuelles sont serbes. Sur la fin du xie siècle, cependant, la partie nord de la Batchka se trouva occupée par les Cumans, qui repeuplèrent de même un côté de la région après l'invasion tartare du xiiie siècle et se fondirent enfin dans les Magyars. L'infiltration serbe commença avec la fin du xive et au siècle suivant on constate que leurs Despotes s'étaient taillé de vastes domaines du côté de la Tissa. Ce fut ensuite l'époque du « tsar Yovan », l'empereur Jean, qui batailla contre les Turcs et établit sa capitale à Soubotitza, au centre du pays. La Batckka, province magyare jusqu'à la fin du xve siècle, était devenue au xvie un pays exclusivement serbe. En 1542, ce fut l'invasion turque, et l'on nous décrit l'organisation de la province avec ce nouveau régime. Reprise en 1686, on y attira de nouveau des Serbes pour la défendre. C'est alors qu'on établit les confins militaires ainsi que des colonies nombreuses à l'intérieur, mais les confins militaires comprenaient environ les deux tiers de la population serbe. La conquête du Banat et le traité de Pojarevatz (1718) amenèrent enfin la démilitarisation de la frontière, — qui se trouva décidée en 1741. La Batchka bientôt fut envahie par des populations d'Allemands, de Magyars, de Ruthènes, de Slovaques. On peut rappeler le soulèvement en 1848 des Serbes de la Batchka contre les Magyars, qui fut une des conquences de notre révolution. Le duché serbe fut enfin créé et bon gré mal gré reconnu par l'empereur François-Joseph, — tant qu'il comprit outre la Smyrnie, la Batchka et les comitats actuels de Torontal et de Temes, celui de Krasso, et eut Temichvar pour capitale. La Voïvodina serbe dura jusqu'en 1861 où le duché fut supprimé et rattaché à la Hongrie.

L'exposé de M. Yovan Radonitch s'occupe ensuite des patriarches serbes, puis des catholiques de la région, ainsi que de la littérature et du journalisme. Il donne des détails curieux sur les populations appelées Bounievitzi et Choktzi, — sans parler du peuplement par les Slovaques, les Ruthènes, les Magyars, les Slovaques, les Tziganes, — même les Allemands et les Juifs qui se fourrent partout. Les Serbes n'ont, en somme, un excédent de population que dans les districts de Novi-Sad, Titel et Jabalj ; mais partout une très forte minorité. L'auteur se hâte de dire, du reste, que les statistiques hongroises sont inexactes ; mais c'est s'étonner bien gratuitement puisqu'on sait que la statistique est une des formes du mensonge. On lui fait dire ce qu'on veut et personne n'y va voir. Le fait le plus certain, dans la question du Banat, c'est que l'Autriche, au

temps passé, a fait occuper le pays par les Serbes pour barrer la route aux Turcs. Il ressort enfin de cet exposé que c'est une terre sur laquelle ils ont des droits. — C'est en somme la morale qu'on peut tirer de cette publication, — tendancieuse comme on devait s'y attendre, et qui vient au moment où se règlent les partages, les groupements, — hier le royaume enfin constitué des Serbes, des Croates et des Slovènes, — et tout le nouvel Etat politique dont l'Europe accouche si laborieusement à l'heure actuelle.

Une curieuse collection d'articles, tirés pour la plupart des grands journaux français, a été réunie sur les démêlés, dans l'Amérique du Sud, du Chili et de l'état voisin du Pérou : **la Question du Pacifique et la presse française**. On sait comment sont répartis les territoires divers et indépendants qu'on trouve de ce côté au sud de l'Equateur et de la Colombie. C'est le Pérou, puis le Chili, — en arrière et sur l'autre versant des Andes, le Brésil, la Bolivie et la République Argentine. En 1879, le Chili, dont l'éducation a été faite par l'Allemagne, aussi bien au point de vue diplomatique que militaire, chercha querelle à la République Argentine au sujet d'une question de terrains à nitrates. Le Pérou qui offrit d'apaiser le différend s'y trouva bientôt entraîné et le Chili, dont la préparation militaire était meilleure, battit ses adversaires, tant qu'il s'empara de plusieurs provinces en bordure du Pacifique. Il privait ainsi la République Argentine du seul accès qu'elle eût à la mer ; il détient depuis lors les régions de Tarapaca, qui est riche en guano, les terres péruviennes de Tacua et Arica, où l'on exploite en outre des mines de cuivre et d'argent. Un article du traité de paix (1884) dit bien qu'après dix ans ces provinces elles-mêmes auront à se prononcer sur leur sort ; mais le Chili a toujours éludé la question et il a même expulsé des Péruviens qui se prononçaient trop ouvertement contre sa façon d'agir. « Les Chiliens, dit un des articles de ce recueil, sont semblables aux Allemands », dont ils seraient issus(?) — et dont ils ont adopté les procédés, la manière. Le Chili a toujours voulu truquer et influencer pour rester en possession des provinces qu'il détient. Il s'est rangé aux côtés de l'Allemagne dans la grande guerre actuelle. Le Pérou d'autre part a tenu le parti des Alliés et présente maintenant ses revendications au Congrès de la paix, espérant qu'on voudra bien résoudre en sa faveur un conflit qui pouvait bouleverser une grande partie de l'Amérique latine. — Effectivement on a trouvé en général qu'il y avait là pour le tribunal de la Société des Nations une belle occasion d'intervenir. Mais à peine constitué il a, malheureusement, beaucoup d'autres problèmes immédiats à résoudre, et nous craignons bien que ce litige, si éloigné, n'ait pas de sitôt la solution équitable que les Etats intéressés réclament.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Fernand Roches : *Manuel des Origines de la guerre* ; Paris, Editions Bossard, 6 fr. 60. — Jean Vic : *La littérature de guerre. Manuel méthodique et critique des publications de langue française* (août 1914-août 1916), 2 vol.; Paris, Payot, 16 francs.

M. Fernand Roches, qui, bien qu'il fût alors de nationalité suisse, s'engagea dans l'armée française aux premiers jours des hostilités, dédie son **Manuel des origines de la guerre** « à ses camarades de régiment morts pour la patrie ». L'auteur n'a pas voulu faire œuvre de propagande, mais simplement soumettre à ses lecteurs les déductions qu'il tire des documents déjà publiés. Méthode excellente et qui lui a permis d'écrire le livre le plus attachant et le plus complet parmi tous ceux que le grand conflit mondial ait inspirés.

Il n'a considéré, dit-il lui-même dans son introduction, que les actes et n'a laissé parler que les textes officiels, en ayant soin de ne leur faire dire que ce qu'ils veulent dire. Quand il apprécie, c'est au moyen de citations garanties. Il tient compte des pièces produites par les Empires centraux comme de celles émanant des Alliés ; bien plus, soucieux de connaître tous les moyens de justification pouvant être invoqués par l'ennemi, il s'est attaché à interroger les documents de Vienne et de Berlin, à noter leurs affirmations avec un soin particulier. Tous les « on dit », tous les racontars, tous les « à peu près » ont été écartés. C'est une mise en place précise qu'a voulu être ce travail, rien de plus.

Pour que cette « mise en place » fût complète, il fallait tout d'abord remonter aux causes lointaines de la guerre. C'est l'objet de la première partie du livre de M. Roches. Le traité de Francfort, qui sanctionnait une iniquité, renfermait un germe de conflit dont le développement devait troubler l'Europe pendant quarante-quatre ans. L'auteur aurait tout aussi bien pu chercher en plein dix-huitième siècle l'origine de l'état de malaise dont nous souffrirons encore longtemps. Depuis le règne de Frédéric II, les milieux libéraux de l'Occident ne cessèrent de témoigner à la Prusse des sympathies que la fortune insolente de cet État ne parvint pas à diminuer. Sadowa fut célébré sur nos boulevards comme une victoire. Si nos défaites de 1870 nous ouvrirent tardivement les yeux, l'opinion britannique tint en grande majorité pour nos adversaires, jusqu'au moment où la rivalité commerciale et maritime lui fit enfin voir un danger dans l'expansion allemande. Mais M. Roches a raison quand il situe en 1878 — date du Congrès de Berlin — l'établissement de l'hégémonie continentale de l'Allemagne. Ce fut l'apogée de la politique de Bismarck. Mais Guillaume II n'estimait pas, comme le premier chancelier de l'empire, que l'Allemagne fût *rassasiée* ; la prépondérance sur le continent ne lui suffisait pas et il s'aventura obstinément dans la voie de la politique mondiale.

L'auteur étudie successivement les rapports des Puissances jusqu'au moment des grandes crises qui troublèrent l'horizon européen, au cours des années qui précédèrent immédiatement la guerre. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, en 1908, allait faire de la péninsule balkanique le principal théâtre des conflits entre les Etats. Dès lors il fut certain que l'étincelle ne jaillirait pas sur le Rhin, mais en Orient, où la politique brutale des Empires centraux devait nécessairement faire naître le « prétexte » qui mettrait l'Europe à feu et à sang. « Pour l'avoir projetée, préparée et de plus désirée, l'Austro-Allemagne croyait à la guerre. Elle la croyait « inévitable », uniquement parce qu'elle était sûre de la gagner, et elle la proclamait « nécessaire », « sacrée » même, parce qu'elle devait servir ses intérêts. Il ne lui restait plus qu'à attendre le moment propice pour la déclancher. » Après avoir tâté le terrain, à plusieurs reprises, pendant la seconde guerre balkanique, l'occasion attendue se présenta enfin au cours de l'été de 1914. « Le point de départ, mais non la cause, le prétexte, mais non le juste motif, l'occasion, mais non le créateur de l'*inévitable*, fut l'assassinat de l'archiduc héritier de l'Autriche-Hongrie », écrit encore M. Roches. On se rappelle les trois semaines de tension extrême pendant lesquelles l'Europe haletante, mais aveuglée attendait de l'Allemagne un geste pacifique. Toute cette partie de l'exposé de M. Roches est de tout premier ordre. Il juge en historien qui connaît admirablement la matière dont il parle et n'avance aucune opinion qu'il ne l'ait préalablement contrôlée avec soin.

A partir du 23 juillet, date de la remise de l'ultimatum à la Serbie, l'auteur suit les événements au jour le jour. C'est la période au sujet de laquelle les livres diplomatiques contiennent le plus de pièces. Celles-ci avaient du reste déjà été classées méthodiquement par M. J.-W. Headlam, dans son *History of twelve Days*, par M. Joseph Reinach, dont le recueil porte le même titre, *Histoire de douze jours*. Mais les pièces émanant des différentes chancelleries peuvent être contrôlées les unes par les autres, et c'est la tâche à laquelle s'est attaché M. Roches. Après être entré dans le détail des négociations diplomatiques, il montre l'inutililité de ces négociations, car « la volonté de guerre de l'Austro-Allemagne l'emporte sur la volonté de paix de l'Entente ». L'avenir n'ajoutera probablement rien à ce que l'on sait des causes immédiates de la guerre et les judicieuses analyses de M. Roches peuvent être considérées comme définitives. Mais, depuis la publication de son *Manuel*, les Empires centraux ont livré à la publicité quelques documents qui ne font que renforcer la thèse de l'Entente, bien qu'en les sortant de leurs cartons on ait eu pour dessein de ruiner notre argumentation. M. Roches, dans sa troisième partie qu'il intitule « les à-côté du conflit », consacre un

chapitre aux « moyens et procédés de défense de l'Autriche et de l'Allemagne ». Un de ces moyens, c'est de nier qu'il y ait eu, le 5 juillet 1914, un Conseil de guerre à Potsdam, ainsi que l'a affirmé à plusieurs reprises M. Stead, rédacteur politique du *Times*. La revue *Deutsche Politik* a donc cru devoir divulguer, en date du 13 mai, les lettres échangées, au début de juillet 1914, entre François-Joseph et Guillaume II, ainsi qu'une note du chancelier Bethmann-Holweg. Le vieil empereur, dans cette lettre qui constitue tout un mémoire, expose longuement le plan d'écrasement de la Serbie. Remise à Potsdam le 4 juillet par le comte Szœgyeny, ambassadeur de la double monarchie à Berlin, elle fut discutée le lendemain entre Guillaume II et le chancelier, en présence du sous-secrétaire d'Etat Zimmermann. Il n'y eut donc pas de Conseil de guerre à Potsdam, mais la décision y fut prise de laisser agir l'Autriche, ce qui équivalait à accepter les conséquences de la guerre désormais certaine. A cet exemple des procédés maladroits dont se sert actuellement l'Allemagne républicaine pour disculper l'ancien gouvernement on peut en ajouter un autre. M. Roches reproduit dans l'appendice de son livre deux lettres du comte Szœgyeny à son gouvernement, en date des 25 et 27 juillet 1914, que M. Vestnitch a communiquées au *Journal des Débats*. Elles prouvent à l'évidence le double jeu de l'Allemagne, et le vieux diplomate autrichien, si imbu qu'il fût des procédés de son gouvernement, ne manqua pas de le faire ressortir. Que répond maintenant l'Allemagne républicaine ? Par la plume du professeur Hans Delbruck, chargé avec d'autres savants de rédiger un mémoire sur les origines de la guerre, elle affirme que le comte Szœgyeny était incapable de comprendre ce qui se passait alors à Berlin, parce que... il était déjà gâteux. Et cette affirmation s'appuie sur des témoignages de M. de Bethmann-Hollweg, ancien chancelier de l'Empire, et de M. de Jagow, ancien secrétaire d'Etat à l'office des Affaires étrangères ! En vérité, si M. Roches veut compléter son chapitre sur les « moyens de défense » de l'Allemagne, les procédés récents dont s'est servi l'empire républicain lui fourniront ample matière à philosopher !

Le *Manuel des origines de la guerre*, dont cette courte analyse ne nous a pas permis de faire ressortir toutes les qualités, par la disposition de son texte et la distribution des matières, résumée au moyen de brèves notes dans les marges, répond exactement à son titre : c'est un ouvrage de bibliothèques qui, dans l'avenir, sera indispensable à tous ceux qui voudront étudier la diplomatie de la guerre.

Jamais on n'a tant écrit que pendant cette guerre, au cours de laquelle « l'armée de la plume » a voulu soutenir la cause nationale en appuyant les combattants du front. Causes et responsabilités, philosophie de la guerre, conduite des opérations, tout ce qui de près ou de loin touchait au grand drame qui devait décider des destinées

du monde, a été discuté, étudié et commenté. Cette mobilisation générale de l'arrière a mis à jour les opinions les plus diverses, mêlé les idées les plus singulières aux vues parfois neuves et géniales, mais le plus souvent adaptées à la compréhension d'un public dont il fallait soutenir le moral. Que restera-t-il de toute cette « copie » ? En attendant que la postérité fasse le travail de tassement, M. Jean Vic a eu l'excellente idée de cataloguer tout cela et d'assigner une place à chaque article, à chaque brochure, à chaque volume qui traitaient de la guerre. Son « Manuel méthodique et critique des publications de langue française » qu'il intitule : **La Littérature de guerre** comprend 2 forts volumes et n'embrasse que la période qui va du mois d'août 1914 au mois d'août 1916, c'est-à-dire les deux premières années. Il a écarté délibérément tous les articles de journaux, mais s'est donné la peine de dépouiller soigneusement vingt-trois de nos principales revues. Pour dix d'entre elles — celles qui ont semblé les plus importantes, — tous les articles publiés relativement à la guerre ont été, en règle générale, mentionnés et analysés. Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le *Mercure* figure parmi ces dix. Les articles publiés dans la suite en volumes, par les soins de leurs auteurs, ou dans des recueils collectifs ont naturellement été écartés. Parmi les revues étrangères, M. Jean Vic, étant donné le caractère de son ouvrage, n'a fait entrer en ligne de compte que celles qui ont publié des articles en langue française. Enfin, un certain nombre d'autres recueils périodiques ont été consultés pour permettre de fournir une bibliographie complète de certaines questions. Mentionnons parmi ces recueils les *Annales* et l'*Illustration*, la *Revue universitaire* et *Foi et Vie*. Il faut regretter que le bibliographe n'ait pas pensé à feuilleter également la collection de l'*Opinion* et de la *Renaissance* qui, dès lors qu'il place un périodique similaire, la *Revue bleue*, parmi les dix revues principales, auraient au moins pu l'aider à corser la matière un peu ténue de certaines questions. Du moment qu'il n'écartait pas les hebdomadaires, son recueil eût gagné à en comprendre un plus grand nombre. C'est ainsi qu'il n'aurait peut-être pas placé Nietzsche parmi les « théoriciens du pangermanisme », s'il ne s'était pas contenté de citer M. Herriot parmi les écrivains qui ont pris le contre-pied de la doctrine soutenue avec la plus grande légèreté pendant les premiers mois de la guerre et s'il avait ajouté d'autres articles parus précisément à l'*Opinion* et à la *Renaissance*.

Mais ce sont là des critiques de détail. M. Jean Vic, par un classement des plus pratiques et facilement accessible, par des analyses succinctes des principaux ouvrages qu'il énumère, par de brèves introductions en tête de chacune de ses rubriques, a fait de son *Manuel* non seulement un dictionnaire bibliographique que l'on

consulte à l'occasion, mais encore un ouvrage d'une lecture tout à fait attachante.

HENRI ALBERT.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

« L'HEURE DU DESTIN ». — Il s'agit maintenant de contraindre l'Allemagne à appliquer les clauses du traité de paix. Si l'on en juge par les procédés dilatoires dont elle s'est servie pour retarder sa signature et en altérer le sens, il faut convenir que cela ne sera pas facile. Jusqu'au dernier moment, elle a cru que l'Entente se laisserait fléchir et, quand vint l'heure suprême de la soumission, aucun de ses représentants du peuple ne parvint à proférer une de ces paroles libératrices, par quoi une nation réussit parfois à s'élever au-dessus de ses malheurs. La protestation de Bordeaux, pendant quarante-neuf ans, resta gravée dans toutes les mémoires. Weimar n'offrit que le spectacle d'un honteux marchandage.

La scène muette de Versailles ne tire sa signification que du lieu historique où elle se déroula. Mais, les deux plénipotentiaires allemands, le samedi 28 juin, n'y ont fait figure que de simples comparses, n'ayant joué qu'un rôle effacé dans le grand drame qui vient de s'achever. Si l'on a pu souligner chez nous, en termes plus ou moins heureux, le saisissant contraste entre deux cérémonies, dont, à près d'un demi-siècle d'intervalle, la Galerie des Glaces fut le théâtre, les Allemands n'ont voulu voir dans la signature du traité qu'une simple formalité. Pour eux, le vote de l'Assemblée nationale ayant décidé de l'acceptation, la signature n'était plus qu'un acte d'entérinement qu'il s'agissait d'abréger autant que possible. Ils avaient, en outre, de bonnes raisons pour ne pas rappeler les événements du 18 janvier 1871. Aussi les lecteurs d'outre-Rhin n'apprirent-ils que par une brève dépêche, dont la teneur était identique dans tous les journaux, que le « moment pénible » de la signature était passé.

C'est à Weimar, le 23 juin, que l'Allemagne vécut ses heures les plus tragiques. Lorsque l'on apprit le matin que « le calice devait être bu jusqu'à la lie » et qu'il fallait accepter les « clauses déshonorantes », le ministère Bauer, qui n'avait que quarante-huit heures d'existence, se crut perdu. Le général Maerker était venu en automobile au château, pour annoncer que tous les généraux et officiers d'état-major quitteraient l'armée et Noske, dont l'autorité est seule capable de maintenir la discipline parmi les troupes de la République, menaçait de donner sa démission. Erzberger se mit alors en campagne pour faire le rabattage des voix favorables à l'acceptation du traité sans conditions. A 3 heures, l'Assemblée nationale put enfin se

réunir. « L'état de dépression était général », écrit M. Erich Dombrowski, dans son compte rendu du *Berliner Tageblatt* (24 juin). Le discours du président Bauer fut accueilli par un silence impressionnant. « Aucun cri, pas un applaudissement. La salle était profondément émue. C'était l'heure de la destinée. » Les chefs de l'opposition prononcèrent ensuite quelques mots ; la coalition et les indépendants ayant renoncé à la parole, on vota par assis et debout. Les quatre cinquièmes des députés se levèrent.

Et puis, au bout d'un quart d'heure, *tout était fini*. Immédiatement après, la note du gouvernement, acceptant la signature sans réserves, partait pour Versailles.

Tout était fini... Et il semble bien que l'application du traité ne doive rencontrer momentanément aucune opposition. Les ministres d'empire Hermann, Muller et Bell, dit une note officielle du 26 juin, ont consenti à signer comme plénipotentiaires : « Ils ont estimé que, sous la terrible pression de la misère populaire et à cause du besoin absolu d'arriver enfin à la paix, ils ne pouvaient se soustraire à ce dernier sacrifice, si pénible qu'il leur fût personnellement. »

On avait manifesté chez nous certaines inquiétudes au sujet de l'attitude qu'observerait l'Allemagne sur sa frontière de l'Est. Des renseignements mal contrôlés pouvaient faire croire que les troupes stationnées en Prusse orientale, en Posnanie et en Silésie tenteraient un mouvement contre la Pologne. Mais c'était mal connaître nos ennemis que de leur prêter des résolutions désespérées. L'Allemagne n'est pas le pays des héroïsmes inutiles. Le coulage de la flotte à Scapa-Flow, entrepris sans risques, ne doit pas faire illusion. Francfort, où nous serions entrés le soir du 28 juin, si l'Allemagne n'avait pas signé, où nous entrions le lendemain, en cas d'incidents sur la Warta, Francfort constituait un gage précieux pour Posen. Hindenburg, consulté, déconseilla toute action militaire et le général Hoffmann, l'homme de Brest-Litovsk, ayant déclaré qu'il s'opposerait par la force à l'exécution du traité, fut mis à pied. Les mesures administratives en vue de la remise à la Pologne des territoires cédés ont déjà commencé et tout permet de croire qu'elles seront exécutées avec tout le bon vouloir dont un Allemand est capable, quand il obéit à la force.

Sans doute, l'Allemagne est gorgée d'amertume, mais le gouvernement fera son possible pour éviter toute manifestation publique de ce sentiment. Seuls les enfants terribles du germanisme conservent toute leur arrogance et la pangermaniste *Deutsche Tageszeitung* a été suspendue pour avoir publié, le jour de la signature de la paix, un article intitulé « Michel, réveille-toi ! » En voici un passage particulièrement caractéristique :

Les vautours s'abattent dans la vallée, les vautours sont lâches, lâches comme l'Entente, les vautours ne se contentent pas de se rassasier de la moelle du taureau blessé à mort, ils lui arrachent encore les yeux. On nous ravit notre bonheur : l'extradition de notre empereur et la reconnaissance que le peuple allemand est responsable de cette guerre monstrueuse sont les plus ignobles des exigences qui aient pu germer dans le cerveau d'un lâche. Le soi-disant gouvernement allemand a été assez misérable pour consentir à signer ce chiffon de papier...

... Nous reconstruirons l'Allemagne dans toute sa splendeur. Alors, malheur aux vautours! Vengeance pour l'ignominie infligée au trône impérial allemand ! Vengeance pour 1919!

La presse officielle console le peuple allemand, en faisant miroiter à ses yeux la perspective de temps meilleurs. « Ce n'est pas une paix définitive que nous avons signée à *Versailles* », affirme le *Vorwaerts* qui écrit en outre :

Ne désespérez pas : ne perdez pas courage! Le jour de la résurrection viendra sûrement. La honte qu'on veut nous imposer retombera un jour sur nos adversaires. Pour ce jour, nous devons tendre nos muscles et notre volonté, nous devons nous tenir prêts à prendre la place qui convient à un peuple qui a pour lui le nombre, la capacité, l'activité et la tenacité du peuple allemand.

Ne croyez pas que la décision prise à Weimar de signer représente le dernier acte dans l'histoire du peuple allemand.

Non, ce n'est pas le dernier acte.

On connaît déjà l'attitude du *Berliner Tageblatt*. Son rédacteur en chef, M. Th. Wolff, aigri par le médiocre succès qu'a obtenu chez nous son indécent étalage de « francophilie », continue à déverser sa bile sur les dirigeants de la politique française. Pour lui le traité n'est qu'un « chiffon de papier, un défi à la raison et à la morale ». Et il ajoute : « Dans le musée de la civilisation, c'est un document odieux. » Mais son correspondant à Versailles, M. Paul Block, est beaucoup plus réaliste. Dans un article publié le 26 juin, l'avant-veille de la signature, il reconnaît la nécessité de la soumission :

La guerre nous a anémiés, en même temps qu'elle empoisonnait notre sève. Il faut d'abord que nous revenions à la santé. Après avoir échappé à la fièvre de l'inquiétude et des soucis, à la stupéfiante folie de la jouissance, nous reconnaîtrons d'un œil lucide le chemin que nous avons devant nous. C'est pourquoi il faut que la paix soit et que nous nous en tenions à la paix, tant qu'une violence intolérable ne brise pas les liens de la domination de soi.

Si le gouvernement impérial n'a pas été en mesure de présenter à Versailles une protestation formelle contre certaines clauses du traité, et jusqu'au dernier moment il espérait pouvoir le faire, ses représentants ont cependant profité de toutes les occasions pour

faire des réserves. Sur deux points son opposition s'est prolongée jusqu'au dernier moment : la question des responsabilités et la possibilité d'exécuter les clauses financières. Les responsabilités sont de deux sortes, d'une part les chefs d'accusation contre l'empereur et ses généraux, d'autre part l'obligation de reconnaître que, d'une façon générale, l'Allemagne a déclanché la guerre. On laisse volontiers hors de discussion ce qu'on a appelé « la question de l'empereur », mais « l'aveu de la faute » qu'exige le traité de paix, voilà ce qui indigne le plus l'Allemagne. Le *Vorwaerts* du 25 juin citait l'article 231 (1) qui est ainsi conçu :

Les gouvernements alliés et associés déclarent et l'Allemagne reconnaît que l'Allemagne et ses alliés sont responsables, pour les avoir causés, de toutes les pertes et de tous les dommages subis par les Gouvernements alliés et associés et leurs nationaux en conséquence de la guerre, qui leur a été imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses alliés.

Et l'organe des socialistes officiels ajoutait :

C'est cela que nous devons signer, bien que ce soit un mensonge conscient. Nous le signerons d'une main ferme, parce qu'on nous met le pistolet sur la gorge! Mais nous ne cesserons de crier au monde entier quelle honte c'est pour l'adversaire de forcer à mentir celui qui a succombé, jusqu'à ce que soit déchiré l'ignominieux chiffon de papier.

On se demande jusqu'à quand les Allemands persisteront à nier l'évidence même. Libre à eux de discuter les questions de détail. Il coulera encore des flots d'encre jusqu'à ce que la vérité soit faite sur certains points, dont les historiens s'occuperont tant qu'on fera de l'histoire. Quant aux origines immédiates de la guerre, il semble bien qu'aucun doute ne soit plus possible. Et pourtant, les Allemands sont rares qui consentent enfin à reconnaître les fautes de leur diplomatie. Quand on a nommé Grelling, Harden, Gerlach, on est à peu près au bout du compte. Signalons cependant les sages paroles de la socialiste *Münchener Post*. Elles démontrent qu'un courant se dessine en faveur d'une plus juste appréciation des choses :

Qu'on lui dise la vérité, au peuple ! Qu'on éveille sa conscience ! Qu'on lui déclare :

Nous avons perdu l'Alsace parce que nous n'avons pas su nous faire aimer ; nous perdons une partie de la Prusse occidentale et de la Silésie parce que nous voulions amener le peuple polonais à sacrifier son âme pour des avantages matériels.

Si nous devons sacrifier le bassin de la Sarre, nous ne devons cette dure perte de territoire qu'aux dévastations impies commises en dehors de la zone de combat, dans les mines de charbon françaises.

Les stipulations du traité qui prévoient la restauration du nord de la

(1) Remarquons, en passant, qu'il ne rentre pas dans le cadre de cette rubrique de caractériser le style du traité de paix.

France sont dures infiniment ; mais volontairement nous avons commis des ravages surhumains ; par « ordre supérieur » nous avons tout enlevé aux plus pauvres ; nous avons dédaigné les gémissements et la misère.

Quand le peuple saura tout cela (les hommes d'Etat responsables possèdent des preuves irréfutables), il comprendra enfin pourquoi les vainqueurs sont si durs et si impitoyables. Il fera taire tous ceux qui s'étonnent de la rigueur des conditions de paix ; il leur imposera un ton plus modeste et, dans sa sensibilité morale, ce sera cela qui le ramènera sur la voie des bons sentiments et du travail ; sur cette voie qu'il suivait avant le règne, maintenant brisé, de la politique de violence.

Pour ce qui en est de la possibilité d'exécution que l'Allemagne persiste à nier, il appartient aux Alliés d'exercer une tutelle suffisante pour qu'elle ne puisse pas se dérober à ses obligations. La *Gazette de Francfort*, dans sa chronique commerciale du 28 juin, insiste précisément sur la nécessité d'observer les clauses du traité, mais elle prétend que la démonstration de l' « inexécutabilité » ressortira de l'application même. Il ne s'agit pas de se laisser aller à un désespoir sans limites, en se livrant à de vaines protestations :

Par de pareils moyens nous n'arriverons à rien au point de vue économique, si ce n'est de provoquer un abandon complet à l'intérieur et de perdre le dernier reste de sympathie et de crédit que nous possédons à l'étranger.

Le monde se méfie des assurances qui viennent de l'Allemagne, « au point que l'on ne nous croira pas si nous nous contentons d'une résistance passive ».

Non, la démonstration que le traité est « inexécutable » doit être faite tout autrement : *par un travail infatigable*. C'est seulement si nous faisons la preuve, devant la partie adverse, qu'en rassemblant toutes nos forces il nous est impossible d'observer le traité, que nous pouvons compter sur une révision prochaine.

Si nous voulons enfin sortir de l'impasse où nous nous trouvons, on fera bien, dans les cercles commerciaux qui ont toujours bien compris la psychologie de l'étranger, d'envisager la guerre, ses origines, ses péripéties, non plus en l'étudiant dans les ouvrages des historiographes de la cour. Quand ceci sera fait, nous aurons réalisé un grand progrès.

Méfions-nous de cette bonne volonté qui ne poursuit d'autre but que d'aboutir à la révision, mais soulignons ce symptôme intéressant d'une évolution de l'opinion allemande qui pourra bien ne pas être sans influence sur les événements de l'avenir prochain.

HENRI ALBERT.

§

Italie.

L'ENTENTE INTELLECTUELLE. — La chute du ministère Orlando dans les circonstances et pour les motifs que la presse quotidienne a, du moins partiellement, indiqués, rappelle notre attention vers

l'Italie et l'avenir de cette entente intellectuelle qui devra être à la base de toute entente économique entre les deux pays. Où en sommes-nous, en cette fin de juin 1919, de ce beau programme de fraternité latine esquissé par tant de généreux esprits, de ce côté comme de l'autre de la barrière alpestre ? Loin de nous, certes, la faiblesse de conclure du particulier au général. Nous n'avons pas une minute, au cours des heures pénibles qui ont précédé la crise, oublié que « *una rondine non fa primavera* », et que, si caractéristiques que fussent les témoignages de la presse italienne, il fallait se garder d'y lire autre chose que l'expression momentanée d'un état d'esprit n'engageant pas l'Histoire.

Cependant, quand nous voyons des organes qui ne sauraient, comme excuse d'une précipitation irresponsable, invoquer l'urgente nécessité de la publication au jour le jour, nous sommes tentés de ressentir quelque inquiétude sur l'avenir prochain de cette « *fratellanza* » si lyriquement exaltée, de part et d'autre, dans les organisations intéressées. Et, pour ne point laisser plus longtemps le lecteur dans l'incertitude; alléguons nos preuves, sereines et objectives. Certes, il est regrettable que la très vivante et intéressante *Revue des Nations Latines*, fondée au printemps de 1916 à Florence par MM. Guglielmo Ferrero et Julien Luchaire, d'abord comme périodique mensuel (1), passe en ce moment par une période de réorganisation qui, nous le savons, prendra bientôt fin, mais n'en est pas moins cause que, depuis son numéro du 16 avril dernier, il n'en a rien paru. Sans doute nous eût-elle amplement documentés sur l'état d'esprit italien, puisque, rédigée à Florence, elle est à même de recevoir maintes voix qui risquent, même à l'italianisant le mieux informé, de passer en France inaperçues. Et, précisément, dans ce même numéro du 16 avril, M. Rodolfo Foà, examinant l'ardu problème de *L'Italie et la France après la guerre*, n'écrivait-il pas déjà ces déclarations, inquiétantes à la fois et symptomatiques :

L'intervention de l'Italie dans le conflit, pour s'unir aux puissances de l'Entente contre le germanisme, met en évidence la solidarité des intérêts matériels et moraux de la France avec ceux de notre pays et constitue la meilleure preuve de la fausseté d'une légende qui a trouvé crédit durant la période qui a précédé la guerre et semble aujourd'hui vouloir reprendre son cours, au lendemain d'une glorieuse fraternité d'armes : celle que les deux nations latines doivent fatalement se trouver en conflit par l'opposition de leurs intérêts politiques. Il est malheureusement vrai que l'esprit des classes dirigeantes des deux pays ne s'est que légèrement modifié au cours de la guerre et se trouve aujourd'hui, après la magnifique vic-

(1) Elle a été annoncée « objectivement » dans la « *Fanfulla della Domenica* » de M. Carlo Segré le 14 mai 1916, p. 4. Point n'est ici le lieu de parler de ses ultérieures transformations.

toire commune, à la veille des délibérations du Congrès de la Paix, dans un état à peine différent de celui où il était avant la guerre européenne (1).

Et l'auteur, tout en reconnaissant « que les courants de l'opinion publique peuvent être artificieusement déviés par la persistance d'un état d'esprit ancien », s'efforçait de mettre en lumière le patrimoine « d'idées et de tendances communes », qui font que les deux peuples se retrouvent toujours, « unis et solidaires » dans les périodes les plus graves de leur histoire. Selon lui, « la soi-disant lutte d'hégémonie » entre la France et l'Italie était incapable de jamais donner lieu « à un conflit armé », car « le génie et l'équilibre de la race s'y opposeraient ». Cependant, pour qu'une collaboration *efficace* des deux sœurs latines pût avoir lieu — et c'était la conclusion que M. Rodolfo Foà tirait de son étude — une condition *sine qua non* s'imposait, à savoir : « que la mentalité des classes dirigeantes dans les deux pays reçût une modification complète et comprît l'importance des nouveaux problèmes ». Pas n'est besoin d'insister sur cette vérité d'évidence, comme, aussi, sur l'impartiale modération de l'écrivain italien, lequel, à la différence d'un de ses compatriotes, voulait bien admettre qu'en l'espèce, « *Iliacos intra muros peccatur et extra* », alors que le rédacteur de la *Vraie Italie* se complaisait à rejeter sur la France toute la faute d'une mutuelle incompréhension (2). C'est qu'en vérité il est bien malaisé de se départir, sur ce terrain, de certain préjugé national, qui fausse les points de vue.

Nous n'aurions besoin, si nous voulions encore nous en convaincre, que de lire, dans l'*Idea Latina* de mars-avril 1919, la lettre que M. Innocenzo Cappa adresse à la rédaction de ce périodique, dont nous avons salué la naissance ici même, dans l'été de 1918. M. Cappa est un membre du parti républicain italien dont la photographie figure en bonne place — entre MM. Napoleone Colajanni et Luigi de Andreis — p. 88 de la si édifiante brochure de l'ancien secrétaire de ce même parti, M. Oliviero Zuccarini, et qui s'intitule : *Il Partito Repubblicano e la Guerra d'Italia* (Roma, 1916). Or, M. Cappa est débordant de joie parce que, dans un article de M. Maurice Ajam publié par le journal *France-Italie*, il a lu qu'il fallait cesser, en France, de traiter l'Italie comme une sœur cadette dans le besoin et digne de protection. Et voici ce que cet excellent homme, qui avoue ingénuement ne pas faire grand cas des revendications territoriales italiennes, en arrive à écrire :

(1) *Revue des Nations Latines*, 16 avril 1919, p. 406.

(2) *La Vraie Italie*, Première année, n° 3, avril 1919, col. 71 *seq.* La *Revue des Nations Latines* a prudemment fait observer (numéro du 1er mars 1919, p. 262) que « l'opportunité de certains petits articles » — et ce, dès le premier numéro de la *Vraie Italie* — lui semblait déjà « très discutable ». Nous n'insisterons pas... La lecture du n° 4 ne pourrait, d'ailleurs, que confirmer cette sage réserve.

Voilà le problème posé, et bien que l'heure présente semble menacer — ou, selon le credo de chacun de nous, promettre un souffle d'internationalisme qui, pendant quelques années — si le bolchévisme n'est point arrêté, — mettrait au second plan tous les orgueils patriotiques et les divers points d'honneur de nos divers nationalismes européens, je crois faire œuvre pie en déclarant les vraies erreurs et les malentendus possibles d'un peuple et de l'autre. Nous autres, Italiens, nous sommes un peuple enclin à prendre les choses en mauvaise part (*noi italiani siamo un popolo permaloso*). En conséquence, il est plus aisé de nous faire renoncer à un territoire qu'à un point d'honneur. Est-ce force ? Est-ce faiblesse? Sans doute, est-ce plutôt faiblesse que force, vice et non vertu. Mais les Français qui, à ce point de vue, nous ressemblent tant, peuvent rendre un grand service à la latinité seulement à condition de ne pas oublier qu'il est plus aisé de dépouiller l'Italie en se faisant dire *merci* que d'obtenir de la reconnaissance alors qu'en substance on lui rend service, mais sans bonne grâce. Qu'est-ce qui, avant 1914, nous rendait la Triplice supportable? Non la crainte d'être attaqués matériellement, mais l'illusion qu'en réglant notre marche sur celle des Empires centraux, nous finirions par inspirer un peu de respectabilité au monde. Maintenant que cette équivoque de trente années a été détruite, que demandons-nous ? Que l'on évalue nos morts au pair, non pour les peser sur la balance des compensations territoriales, mais pour que certains anciens petits sourires d'indulgence et de commisération finissent. A ce propos, un épisode. Il y a quelques mois, je me trouvais à Marseille. C'est une cité merveilleuse qui nous donne, en France, l'illusion d'être dans une Italie plus riche et non moins belle que celle de notre type méditerranéen de violente beauté. Parmi la gaie rumeur de son âme méridionale, combien de doucement, d'incurablement latin! Or, à Marseille, ces jours-là, on avait, pour fêter la victoire, monté une revue satirique que je voulus entendre moi aussi. Et mal m'en prit. Parce qu'à un certain moment, je vis sur la scène, comme nouveau motif de facile ironie, l'Italien qui parle de la guerre et joue de la mandoline. Encore et toujours la mandoline (1).

Cela est déjà typique, mais voici qui l'est davantage. Dans le numéro suivant, mai-juin, de la même *Revue*—qui a paru dans la seconde moitié de juin, — M. Guido Rubetti publie une lettre adressée au sénateur M. Gustave Rivet et qu'il avait, préalablement, communiquée, du moins en substance, lors d'une réunion de la *Lega Franco-Italiana* milanaise dont il est secrétaire, réunion à laquelle assistaient diverses personnalités de marque, tant italiennes que françaises, et, parmi ces dernières, M. Léon Beaux, président de la *Società franco-italiana per la fabbricazione delle munizioni da caccia, da tiro, da guerra ed affini* et président de la colonie française de Milan, qui vient d'être décoré de la Croix de la Légion d'Honneur. Si nous en croyons le court compte rendu que publie l'*Idea Latina*, M. Guido Rubetti aurait dit, au cours de cette séance,

(1) *L'Idea latina*, 2e année, n° 3, p. 116 : *Quello che puó legare di vera solidarietá Italia e Francia.*

qu'« après les fraternelles démonstrations données à tant de reprises à la France, l'Italie a le droit de se savoir et de se voir finalement payée de retour : autrement toute illusion tombera et même nous, qui sommes les plus ardents fauteurs l'une ligue latine, nous serons forcés d'abandonner la lice pour ne nous souvenir plus que d'être Italiens » (1). Quant à la missive que M. Rubetti adressa au Président de la Ligue Franco-Italienne Parisienne, sa teneur est trop longue pour que nous la traduisions en entier. Bien que son signataire confesse l'avoir écrite *con l'animo in tumulto*, il n'en affirme pas moins qu'elle exprime *il genuino pensiero della maggioranza in Italia*. Il est vrai qu'aussitôt est ajouté ce correctif : *della vera Italia*. Mais déjà, M. Giovanni Papini, en prétendant formuler, dans sa revue, les sentiments de cette même *vraie Italie*, ne s'est-il pas attiré des rectifications de gens dont il avait mal interprété la pensée ? Ne recevons donc les effusions de l'ex-collaborateur du *Secolo* que *addito salis grano*, ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, qu'elles soient fort piquantes par elles-mêmes.

M. Rubetti tremble, dit-il, de voir à bref délai confirmée l'opinion de ceux qui, naguère, déclaraient que la France *ne veut pas être l'amie de l'Italie*. Et il demande à son vénérable *fratello di fede* que ses lèvres soient, après cette parole sacrilège, brûlées. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de rééditer le mot que la légende attribua à Galilée, sous la variante lapidaire : *Ma è così!* Tout cela parce qu'« à Paris, après quatre longues années d'angoisses réciproques, à Paris l'on — je ne saurais dire si c'est l'inconscience qui y domine ou le froid cynisme politique — est en train de travailler de toutes ses forces (*a tutt' uomo*) à détruire l'infatigable et fatigante œuvre de qui a cru au plus beau et au plus généreux des rêves humains : la sempiternelle union des deux peuples, gardiens d'une civilisation unique, lumière du monde. » Ce bigre de Fiume ! En aura-t-il fait couler des *fiumi* d'imprécations ? Mais M. Rubetti exagère lorsque, recourant à la prosopopée, il fait parler M. Gustave Rivet uniquement pour, dans un furibond dithyrambe, d'où nous n'extrairons que ces paroles regrettables, le « réfuter » à sa façon et sans difficultés :

Ah ! maître : quand, ici, comme dans presque toute l'Europe, le verbe de la politique aulique avait une tonalité fort différente du pair, comme aussi les sympathies et les intérêts, à l'époque de l'imprévue agression de la France par un peuple auquel l'Italie était attachée par les dures lettres d'un pacte, les jeunes gens de ma patrie n'hésitèrent pas un moment... Ils ne s'arrêtèrent point, eux, méditatifs, incertains, devant les hiéroglyphes à apparence légale de ce pacte. Ils n'écoutèrent que leur cœur, lequel était

(1) *Ibid.*, nos 4-5, p. 220 : *La Lega franco-italiana e le aspirazioni nazionali.*

ingénu. Ils ne virent que l'esprit et non la lettre des liens humains dans la grande tragédie qui allait se jouer en Europe. Et par milliers, contre les lois de leur pays, en dépit de toute convenance personnelle, ils bondirent chez vous, superbes pionniers d'une fraternité toujours niée par les faits et par le plus grand nombre...

M. Guido Rubetti a, tout de même, quelque honte de faire mentir, avec tant d'oratoire insistance, le proverbe de son pays, qui veut que « *a caval donato non si guarda in bocca* ». Et il invoque l'ingénuité de sa langue natale, qui, dit-il, « *ne connaît pas les nuances délicates de la vôtre, si belle* ». Nous savons à quoi nous en tenir sur ce genre de galéjades méridionales. Au demeurant, quiconque a pu, au cours de cette guerre, s'entretenir, dans les villes italiennes du Nord et du Sud, *en italien* et *sans que sa nationalité française fût connue*, avec les diverses classes sociales d'Italie, mais surtout avec cette infinité de « *Cavalieri* » qui peuplaient les organisations de l'arrière, ne s'étonnera pas outre mesure de ce genre d'explosions. L'amitié franco-italienne, l'entente intellectuelle entre ces deux nations en seront-elles compromises ? Dans un éditorial, précédant la missive de M. Rubetti, l'*Idea Latina* confesse, elle aussi, sa désillusion. Mais celle-ci, ajoute-t-elle, « ne nous aveugle pas jusqu'à nous faire oublier d'autres sentiments et d'autres aspirations ». Nous sommes sûrs, quant à nous, que l'on distinguera, en Italie, entre les divers facteurs, si complexes et délicats, si souvent aussi contradictoires, du grand problème, et que, le calme revenu, l'on aura à cœur de ne pas compromettre les fruits d'une victoire si péniblement acquise en reniant cette union latine, seule capable de nous assurer, à la longue, les bénéfices d'une paix durable. Pour cela il faudrait que les esprits les meilleurs, aussi bien en France qu'au delà des Alpes, — mais la France n'a, en somme, rien de grave à se reprocher, — s'efforcent de discipliner leur humeur et ne nous donnent plus les navrants spectacles dont nous avons exprimé ci-dessus une scène entre mille...

CAMILLE PITOLLET.

§

Suisse.

LA QUESTION DU VORARLBERG. — Le pays du Vorarlberg, que le Rhin sépare de la Suisse avant de se déverser dans le lac de Constance, pénètre comme un coin à angle droit dans la frontière nord-orientale de la Confédération. Si le général Maîtrot, qui revendique pour la France la région de Porrentruy, sous le prétexte qu'elle forme un saillant entre les territoires de Belfort et de Montbéliard, était né Suisse, probablement aurait-il dès longtemps réclamé, et pour des raisons identiques, l'annexion du Vorarlberg à cette nation.

Or, les Suisses, eux, non seulement n'ont jamais songé à pareille chose, mais lorsque, au lendemain de l'effondrement de la dynastie autrichienne, ce voisin parla de se donner à la Confédération, leur étonnement fut général. D'un canton à l'autre l'on se regarda, de l'air de se demander si l'on avait bien compris, et de se dire : « Que nous veulent donc ces gens-là ? »

D'où venait cette tiédeur teintée de défiance en un temps où d'autres peuples, alliés devant les épreuves de la guerre, commençaient à se faire la moue pour s'adjuger des territoires auxquels ils prétendaient chacun avoir droit ?

Des droits ! La Suisse elle aussi pourrait en faire valoir sur le Vorarlberg. Mais elle songe moins à cela qu'aux motifs qu'aurait ce pays de venir à elle. Et l'examen de ces motifs ne lui paraît pas assez concluant pour qu'elle mette un sourire à son accueil. Sans doute les Suisses allemands, surtout ceux de Saint-Gall, qu'apparente aux Vorarlbergeois la pratique de l'industrie de la broderie, seraient plus ou moins disposés à accueillir le 23e canton ; d'autre part les catholiques accepteraient volontiers ce renfort de 150.000 âmes. Malheureusement chacun paraît redouter que le moindre déplacement de poids n'ait pour conséquence de rompre l'équilibre d'un système de balances singulièrement compliqué, auquel les vieux Suisses ne s'étaient accoutumés que par une lente initiation. Bien plus, la Suisse Romande, instruite par les pénibles expériences de ces dernières années, ne saurait voir avec plaisir un nouvel agrandissement de la Suisse de langue germanique et une extension de l'instinct impérialiste dont s'étaient intoxiqués les vieux républicains des anciens cantons. Quant aux Bernois, ils ont quelque appréhension qu'un remaniement quelconque dans l'ordre des Etats actuels de la Confédération ne surexcite les velléités séparatistes du Jura Bernois, dont leur canton se fit octroyer le territoire il y a un siècle, par le Congrès de Vienne. Depuis quelques années, surtout, celui-ci s'agite en vue de constituer un canton séparé, en basant ce désir sur la différence de langue, de religion, de mœurs, de vie sociale et de traditions.

Nous venons de parler de ce que la Suisse pourrait nommer ses « droits » à vouloir s'annexer le Vorarlberg. Je crois que les Confédérés, au moins pour la plupart, ignorent eux-mêmes quelles sont les multiples affinités de cette région avec quelques-uns d'entre eux. Du moins parmi nos nombreux confrères qui ont jusqu'ici traité de cette question, pas un ne semble avoir touché aux plus essentielles. Aussi me suis-je proposé de les rechercher ici, non point pour exhorter la Confédération à recueillir ce parent délaissé par le naufrage de l'esquif vermoulu des Habsbourg, mais pour faire bien saisir les raisons qui justifieraient ou excluraient ce rattachement territorial.

Jusqu'en 1816, le Vorarlberg, en sa plus grande partie, était soumis à la juridiction de l'évêque de Coire, la capitale des Grisons. De nos jours encore cet évêché suisse conserve dans ses limites la minuscule principauté de Lichtenstein, plantée comme un coin entre le Vorarlberg et le territoire de Saint-Gall. Cette antique communauté diocésaine ne saurait être étrangère aux sympathies, austrophiles plutôt que directement germaniques, dont firent preuve pendant cette guerre les populations catholiques des Grisons et même des cantons de la Suisse primitive, qui font partie du même diocèse.

Catholiques ! que dis-je ? N'était-il pas plutôt un réformé, ce général Sprecher de Bernegg, cousin de ce colonel du même nom, qui, chef de l'état-major suisse, protégea, comme un germanophile qu'il fut, les colonels félons Egli et de Wattenwyl ? Enrôlé dès la jeunesse sous la bannière autrichienne, ce général, mort il y a quelques années, était en effet protestant. Qu'est-ce à dire, sinon que les rapports de tout ordre sont encore actifs entre les deux territoires de l'ancien évêché et que la Réformation n'a pas suffi à les détruire ?

A ces affinités religieuses, militaires et mondaines vient s'ajouter le fait que depuis l'interdiction du territoire suisse à l'activité des Jésuites par la Constitution de 1848, les Pères ont fait de leur couvent de Feldkirch, sur la rive droite du Rhin, à quelques pas de la frontière suisse, leur centre d'éducation et de recrutement pour la jeunesse aisée des cantons catholiques. Cet établissement a reçu en héritage la fleur de l'adolescence dont les grands-pères peuplèrent jadis les collèges de Jésuites de Schwytz, Lucerne, Brigue, Fribourg et Sion.

C'est même ceci qui nous explique pourquoi la demande d'annexion du Vorarlberg fut retardée. Si, au début, le seul Vorarlberg industriel inclinait vers l'incorporation à la Suisse, c'était que la maison de Feldkirch se souciait peu d'appartenir à une nation dont la constitution l'eût contrainte, dès le premier jour à fermer ses portes. Aussi le Vorarlberg clérical, ne prévoyant pas encore que la Bavière dût mal tourner, regardait-il vers le nord plutôt que vers l'ouest. Mais aujourd'hui, enveloppés de toutes parts par la rafale, voyant l'Italie s'établir sur les monts du Tyrol, l'Autriche abandonnée de tous les peuples soumis à son joug, l'Allemagne prête aux déchirements intestins, l'on vient chercher en deçà du Rhin la plage hospitalière où l'on trouvera repos et sécurité !

C'est la tardivité et la soudaineté de cette effusion qui a le plus choqué les Suisses, dont il n'est pour ainsi dire pas une parcelle du territoire qui ne se soit affranchie par son propre effort. Et l'on n'a pas manqué de rappeler que le Vorarlberg avait fort bien accepté le régime autocratique des Habsbourg tant qu'il s'était agi de triompher et d'opprimer.

D'ailleurs l'on s'est avisé tout dernièrement, c'est-à-dire avant que les Alliés eussent examiné les conditions de paix de l'Autriche, qu'un autre obstacle s'érigeait, dont on n'avait encore mesuré ni l'aspérité ni l'étendue. Il s'agit simplement de la part qui incomberait au Vorarlberg des responsabilités de l'Autriche. Sa contribution serait-elle atténuée par ce fait que l'on aurait pris asile sous un drapeau étranger au conflit ? En ce cas, qui resterait en Autriche pour payer ? Si, par exemple, on estime, avec M. René Payot — qui a fait une excursion d'enquête dans ce pays et qui semble opiner en faveur de l'annexion, — que la contribution totale de l'ex-empire des Habsbourg s'élèverait à 88 milliards, la part afférente des Vorarlbergeois atteindrait, pour une population de 150.000 âmes, à 427 millions de francs, dette dont la Suisse aurait à accepter la responsabilité vis-à-vis des créanciers, — et ceci sans parler de la dette ordinaire.

On comprend par là la fraîcheur de l'accueil fait par les Suisses à cette tardive effusion fraternelle. Aussi, la *Suisse libérale* de Neuchâtel résume-t-elle un sentiment très général lorsqu'elle nous montre, dans les termes suivants, le danger qu'il y aurait à introduire un ver dans le fruit :

La Suisse, dit-elle, a depuis un siècle revêtu une forme définitive. L'esprit même qui l'anime lui interdit de songer à des conquêtes, même pacifiques, même involontaires. Son évolution territoriale est terminée. Elle ne peut rien accepter ni rien céder.

Les bouleversements mondiaux qui ne l'ont pas ébranlée durant la guerre ne doivent pas avoir maintenant une répercussion sur nous.

On refait, nous dit-on, la carte de l'Europe. Laissons la refaire à ceux qui l'ont défaite. La Suisse ne s'en est pas mêlée. Pourquoi récolterait-elle aujourd'hui les fruits (si fruits il y a !) de ce qu'elle n'a pas semé ?...

En lisant les lignes qui précèdent je ne pouvais m'empêcher de considérer que ce langage ne doit pas être nouveau parmi les Confédérés qui, autant se montrèrent-ils parfois grands guerriers, autant ils se révélèrent timides diplomates. Des annexions ? Quel bel enjeu à lever au lendemain de leurs victoires sur le Téméraire, alors que Grandson et Morat avaient fait d'eux les arbitres de l'Europe occidentale !

Mais bernique ! Sitôt que les défaites honorables subies à Saint-Jacques et à Marignan leur eurent révélé le moyen de guerroyer pour le compte d'autrui, ils laissèrent échapper les plus belles occasions de s'agrandir chez eux. Peut-être avaient-ils, d'ores et déjà, l'intuition que la Suisse serait plus en sûreté dans l'étroite ceinture de ses frontières naturelles qu'en portant celles-ci jusqu'aux bases occidentales du Jura, jusqu'à la Saône ou jusqu'à l'Adriatique.

Il en va de même pour les conquêtes pacifiques. Ainsi, vers 1550,

les Valaisans écartaient un projet d'alliance avec la vallée d'Aoste dans le haut Piémont, laquelle se serait même résignée au rôle de simple bailliage (1).

Au moment de la chute de l'ancienne Confédération (1798) les anciens cantons, tout au soin de leurs intérêts propres, laissèrent échapper Mulhouse, qui, après deux siècles et demi d'alliance avec eux, alla se donner librement à la France. Vers le même moment, les Grisons, qui, trois siècles auparavant, avaient ressaisi les bailliages de la Valteline, préférèrent perdre à jamais ceux-ci que de leur donner la liberté (2).

Et que dire des occasions réitérées d'obtenir la Savoie du Nord ? La Suisse avait déjà possédé le littoral sud du Léman presque entier en 1536, alors que le Valais porta ses frontières jusqu'à la Drance, et que Berne disposa de la région qui s'étend de Thonon aux portes de Genève. Mais les Suisses imprévoyants et divisés par les querelles de religion restituèrent ces conquêtes au bout d'une trentaine d'années, en même temps que Genève se laissait amputer du Pays de Gex. En 1814, les partis oligarchiques, pressés de reconquérir leurs prérogatives, n'eurent garde d'accepter ces territoires, bien qu'on les leur offrît ; d'ailleurs les préoccupations de culte leur furent une excuse facile. Comme le démontre Daguet dans l'*Histoire de la Confédération suisse*, l'occasion devait s'offrir, plus favorable peut-être, en 1860 (3). L'accueil seul ne fut pas meilleur.

Du reste, l'exemple de la conquête de l'Ossola au xve siècle et de sa rétrocession pour le prix de 31.000 florins compléterait cette démonstration que les Suisses, dans les temps même de leur gloire, poursuivaient de tout autres desseins que les agrandissements territoriaux. Autrefois c'étaient peut-être des profits pécuniaires ; aujourd'hui c'est celui de la sécurité. Sait-on même si ce n'est pas par une fausse conception de leur sécurité à venir que, convaincus du triomphe de l'Allemagne, un trop grand nombre d'entre eux ont oublié et leurs origines et la fierté de leurs aïeux en suivant d'un regard un peu trop amusé le vol des aigles impériales ?

On a pu voir par ces exemples que bien longtemps avant la disparition des oligarchies, c'est-à-dire de l'asservissement des campagnes aux cités ou de certaines régions à d'autres régions, la

(1) L'évêque d'Aoste envoya même à celui de Sion un projet que les députés des « dizains » firent avorter par leurs temporisations. — GRENAT, *Histoire moderne du Palais*.

(2)... « Que les habitants de la Valteline restent nos sujets ou se séparent à jamais de nous ! » disaient beaucoup de gens. Zschokke : *Histoire de la Nation suisse*.

(3) « Une circonstance qui n'a pas été assez remarquée... c'était le refus que faisait le canton de Vaud de s'incorporer le Chablais, qui demandait à lui être uni. Le Faucigny et le Genevois désiraient au contraire être joints à Genève. »

Confédération s'était montrée fort circonspecte dans la politique d'extension.

Car si le mot *d'annexion* peut trouver en Suisse un cas d'exacte adaptation, c'est tout au plus dans le Tessin, le seul canton qui ait été acquis en totalité par la voie des conquêtes extérieures. Encore y a-t-il cinq siècles qu'il fut arraché au duc de Milan, et un siècle et plus que, définitivement libéré, il est devenu le frère de ses conquérants.

D'où il reste à conclure que la Suisse actuelle se considère comme un mécanisme compliqué, mais total, auquel il ne convient d'arracher, ni d'ajouter la moindre pièce.

A ce système mécanique, le Vorarlberg, transformé en canton souverain, apporterait tout au plus le renfort d'une roue folle, ce qui n'offrirait peut-être pas de trop grands inconvénients, à condition que cette pièce supplémentaire ne menaçât pas de leur arriver toute enduite du cambouis des indemnités guerrières.

Aussi, quoique certains publicistes s'élèvent, pour la forme, contre la décision prise par la Conférence de la Paix d'annuler le vote plébiscitaire qui tend à la réunion à la Confédération, cette décision n'aurait fait, au bout du compte, que sanctionner la décision tacite de la grande majorité de la population suisse.

LOUIS COURTHION.

LA CURIOSITÉ

Une idée sur la taxe de luxe. — Collection Marcel Cottreau : tableaux anciens, sculptures, meubles, tapisseries. — Collection Lebœuf de Montgermont : tableaux modernes et anciens, dessins, meubles, tapisseries. — Collections Pozzi et Bernardaky.

Les grandes ventes se multiplient à l'Hôtel, ou chez Georges Petit, sans lasser amateurs et marchands, et les enchères sont toujours aussi animées.

Beaucoup de ces ventes, la plupart même, se font sous des initiales, et la mode tend à se propager. Il faut le déplorer. J'entends bien que ce système favorise le commerce des objets anciens, permet les ventes composées, facilite l'écoulement des objets qui ont cessé de plaire. Mieux vaudrait cependant résister à cette tendance qui crée de la méfiance, suscite une sorte de malaise dont le résultat est de fausser les cours. Prenez un objet, mettez-le dans une vente à initiales : on le dédaignera. Placez le même objet dans une vente avec nom : tout le monde se jettera dessus. On aura confiance à cause du nom, même si ce nom n'est pas celui d'un amateur parfaitement éclairé. Le système de vente à initiales encourage ainsi l'ignorance, alors que les ventes devraient stimuler le désir de s'instruire et développer les compétences. Pourquoi, à moins de motifs spéciaux, faire une vente sous des initiales ? Il n'y a pas déshonneur à faire vendre des objets

anciens. Encore y en a-t-il moins à les avoir réunis. S'occuper de choses anciennes, les rechercher, les collectionner, c'est d'abord faire preuve de goût et de culture ; c'est ensuite bien comprendre ses intérêts : le bel objet ancien représente une valeur qui ne peut qu'augmenter. Snobisme, dira-t-on ? Oui, peut-être. Et après ? Combien de vrais amateurs, d'amateurs passionnés d'art et de science ont commencé par être des snobs ? Au surplus, autant vaut ce snobisme qu'un autre. Je comprends que les nouveaux riches aillent à la curiosité et lui confient une partie de leurs capitaux. Ce sont eux surtout qui achètent aujourd'hui dans les ventes, sans doute conseillés par des experts. Ils ne reculent pas devant la fameuse taxe, et les marchands s'en plaignent amèrement, parce que, chez eux, l'acheteur ne veut pas entendre parler de payer la taxe. A la vérité, le nouveau riche n'achète pas au marchand, non pas à cause de la taxe, mais parce qu'il a peur d'être trompé sur la qualité de l'objet. Malheureusement la corporation des antiquaires supporte ainsi les conséquences du manque de scrupules de quelques-uns. Le nouveau riche se méfie : il ne voudrait pas payer la taxe et s'en aller avec un objet plus ou moins douteux. Une grande vente avec nom et avec un expert qui prononce l'oracle lui semblent des garanties.

Au surplus, que font les antiquaires pour faire supprimer la taxe, ou tout au moins pour la rendre moins lourde et d'une perception plus rationnelle? Agissent-ils ? Je ne trouve aucune trace de leur activité dans la presse ni ailleurs. Ont-ils un système à proposer ?

Etant admis qu'un objet de luxe doit supporter un impôt juste, est-il sensé qu'il supporte cet impôt chaque fois qu'il va changer de mains ; deux fois, dix fois, vingt fois? Pas un bolchévik n'oserait soutenir cette thèse, qui cependant est en train de passer dans la pratique au plus grand dam d'un commerce intéressant et destiné à disparaître, si persistait le mode actuel d'impôt.

Au fait, pourquoi, pour tous les objets anciens qui touchent au luxe, ne pas créer une estampille spéciale, quelque chose d'analogue au poinçon de l'argenterie ? L'objet, une fois estampillé, circulerait librement. Je conçois bien les difficultés : un objet ancien n'a pas un cours fixe comme l'argent ; sa valeur est celle qu'on veut bien lui attribuer. Et qui appliquerait l'estampille, etc. ? Mais sont-ce là des difficultés insolubles ? En tous cas, je jette l'idée, et je m'excuse de mes digressions, qui pourtant touchent à mon sujet.

La collection **Marcel Cottreau**, dispersée par Me Henri Baudoin, assisté de MM. Mannheim et Jules Féral, offrait ceci d'intéressant qu'elle provenait en grande partie d'une ancienne collection dispersée le 30 mai 1870 à la mort du père du vendeur d'aujourd'hui. Elle formait un ensemble de choix, composé de tableaux anciens, de sculptures, de meubles, d'objets d'art et de tapisseries.

Les enchères sur les tableaux anciens furent assez cahotées. Un joli paysage d'Hobbema, la *Mare*, estimé 25.000 fr., s'arrêta (si j'ose dire) à 11.500 fr. Par contre, un tableau du Francia, la *Vierge et l'enfant Jésus*, atteignit 16.000 fr. sur demande de 12.000, et une *Pieta* de l'école de Bruges, remarquable de sentiment et de couleur, ne dépassa pas 9.500 fr., alors qu'elle avait été adjugée 23.100 fr. en 1906, à la vente Schevitch. Au contraire, les sculptures dépassèrent les estimations. Il est à remarquer du reste que tout ce qui est sculpture a sensiblement augmenté de prix. M. Demotte donna 20.000 fr. d'un petit groupe en marbre blanc du XIV^e^ siècle estimé 6.000 fr., et représentant la Vierge debout portant sur le bras gauche l'enfant Jésus qui tient un fruit, et ayant une colombe dans la main droite.

Dans les meubles, M. Ducrey acquit pour 14.500 fr. un bureau de milieu à cylindre, marqueterie de bois de couleurs, à filets et grecques, du maître ébéniste Denizot. Une petite commode, fin de l'époque Louis XV, marqueterie de bois de couleurs à vases de fleurs, revint à M. Corbin pour 8.050 fr. J'ai dejà dit que les tapisseries murales trouvaient peu d'empressement pour la raison péremptoire que plus on va, plus les appartements modernes ressemblent à des boîtes à mouches !

La vente Cottreau n'a pu que confirmer mon impression. Une amusante tapisserie à personnages avec maisons et paysage fit 8.000 fr., et une autre, d'un frais coloris, avec un jardinier et un fumeur au premier plan et paysage dans le fond, ne dépassa pas 12.050 francs.

La collection **Lebœuf de Montgermont**, dont la vente fut confiée à M^e^ Lair-Dubreuil et aux experts Georges Petit, Féral et Paulme, comprenait un grand nombre de numéros, — près de 400 ! Il n'est donc pas étonnant que le total ait dépassé trois millions.

Les tableaux modernes eurent leurs partisans. D'une manière générale on remarque un fléchissement. Au contraire, il y aurait hausse sur les tableaux anciens et sur les dessins. Il y a même eu des surprises. Une toile de Pieter de Hoogh, les *Préparatifs du repas*, estimée 80.000 fr., fut poussée à 177.000 fr. par M. Sedelmeyer, en lutte avec M. Knœdler et M^me^ Brandus. *La Rivière*, par Jacob Ruysdaël, prisée 60.000 fr., suscita également une lutte émouvante entre MM. Bousquet, Sedelmeyer et Frederik Muller. Elle revint au premier pour 117.000 francs.

Dans les dessins, le *Portrait de M^me^ Handebourg Lescot*, par Ingres, monta à 31.200 fr. Il avait fait 6.300 fr. à la vente Goupil.

La collection Montgermont comportait une douzaine de bronzes de Barye. Ils se vendirent entre 1.000 et 5.000 fr. avec tendance marquée à la baisse.

La collection **Pozzi** avait attiré chez Georges Petit une nombreuse

assistance. Pozzi, comme chirurgien, jouissait d'une réputation mondiale. Il était d'ailleurs sympathique. Sa mort tragique avait encore avivé les sympathies. On savait aussi que Pozzi collectionnait. Je dois avouer que le chirurgien laisse loin derrière lui l'amateur. Sa collection fut une déception. Disons qu'elle était honorable.

Dans la vente de la succession **Bernardaky** quelques belles tapisseries d'une rare qualité suscitèrent des compétitions bien naturelles. Une tapisserie de Beauvais, d'un délicieux coloris et représentant des objets particulièrement séduisants : l'*Escarpolette*, la *Maison* et la *Cueillette des cerises*, d'après Huet, échut à M. Founès pour 154.000 fr., en lutte avec MM. Stettiner et Guérault.

Attendons maintenant la saison d'automne, qui promet d'être d'autant plus intéressante que la paix est signée et que chacun aura pu reprendre sa vie normale.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Albert Mathiez : *Danton et la Paix;* Renaissance du livre. 3 50

Général Comte de Ségur : *Du Rhin à Fontainebleau* ; Nelson. 2 50

Littérature

Arnelle : *Les filles de Madame du Noyer; 1663-1720;* Fontemoing. 5 »

Boyer d'Agen : *Une dernière amitié de Metternich ;* Edition et librairie. 5 »

La chanson de Roland ; traduction nouvelle d'après le manuscrit d'Oxford, par Henri Chamard ; Colin. 3 »

De qui est-ce ? Choix de passages tirés des meilleurs écrivains classiques et modernes. Préface de Paul Reboux ; Crès. 5 »

Ferdinand Gohin : *L'œuvre poétique d'Albert Samain* ; Garnier. » »

Julien Guillemard : *Les réflexions de Maître Aliboron;* Figuière. 2 50

F. de Homen Christo : *Les Porte-flambeaux* ; Fast. 4 50

René Lote : *Minerve et Vulcain ;* Nouv. libr. Nat. 3 50

Musique

Camille Bellaigue : *Echos de France et d'Italie ;* Nouv. Libr. Nat. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Joachim Gasquet : *Les bienfaits de la guerre* ; Nouv. Libr. Nat. 3 50

Dr Lucien Graux : *Les fausses nouvelles de la grande guerre*, tome IV; Edition franç. illust. 6 »

M. de La Boulaye : *Croix et Cocarde* ; Plon. 4 50.

Louis Madelin : *Les heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine* ; Hachette. 3 50

Henri Mazel : *La psychologie du Kaiser ;* Renaissance du livre. 2 50

Mémoires de l'Ambassadeur Morgenthau ; Payot. 10 »

Mermeix : *Joffre. Première crise du commandement, novembre 1915-décembre 1916 ;* Ollendorff. 5 »

Ch. Vallot et J. Quesnel : *Tout en faisant la guerre* ; Mendel. 3 50

Philosophie

Dr Pierre Janet : *Les médications psychologiques. I. L'action morale, l'utilisation de l'automatisme* ; Alcan. 12 »

J.-L. de Lanessan : *L'idéal moral du matérialisme et la guerre* ; Alcan. 2 50

Joseph Orsier : *Aperçu historique et critique de la philosophie ancienne jusqu'à la Renaissance* ; Boccard. 7 50

Jules Payot : *Le Travail intellectuel et la volonté* ; Alcan. 5 »

Poésie

Louis de Balasy : *Sur le sable* ; La Démocratie. 1 50

Boyer d'Agen : *Les sept paralipomènes à la Divine Comédie*. Avec des bois de Maurice Busset ; Edition et librairie. 3 »

Georges Faure : *Nouveaux poèmes de la guerre* ; Imp. Thomas, St-Etienne. 4 50

Eugène Figuière : *Les poèmes de mai* ; Figuière. 3 50

Marie Gevers : *Missembourg* ; Imp. Buschmann, Anvers. » »

Gaspard Michel : *Desseins des Sources* ; Emile Paul. » »

Jean Roux : *La lampe devant l'autel* ; Les Tablettes. St-Raphael. 4 »

Jules Superveille : *Poèmes*. Préface de Paul Fort ; Figuière. 3 50

Jean Tenant : *La bonne tâche* ; Le Divan : » »

André Tian : *Poèmes* ; Imp. des Deux-Collines, Lyon. » »

Politique

Claude Anet : *La révolution russe. IV : La paix de Brest-Litovsk sous le régime de Lénine. Les ambassades de Finlande, etc.* ; Payot. 4 50

James Brown Scott : *Notes de James Madison sur les débats de la Convention fédérale de 1787 et leur relation à une plus parfaite Société des nations*. Trad. par A. de Lapradelle ; Bossard. 4 50

G. Demorguy : *Les partis politiques et la révolution russe* ; Payot. 4 50

St. Stanoyévitch : *Histoire nationale succincte des Serbes, des Croates et des Slovènes* ; Bloud. 2 50

St. Stanoyévitch : *Le rôle des Serbes de Hongrie dans la vie nationale du peuple serbe* ; Bloud. 0 60

Questions religieuses

Jean de Bonnefon : *Le cardinal Mercier* ; Picart. 3 50

Roman

Pierre d'Arcangues : *Quand il reviendra* ; Imp. Foltzer, Bayonne. 3 50

Eugène d'Aubigny : *Victor Richard, munitionnaire* ; Renaissance du livre. 3 50

Balzac : *La peau de chagrin* : Nelson. 2 50

Bernardin de Saint-Pierre : *Paul et Virginie* ; Nelson. 2 50

Edmond Cazal : *Joë Rollon, l'autre homme invisible* ; Edition franç. illust. 4 50

Francis Carco : *Bob et Bobette s'amusent* ; Albin Michel. 4 50

Jean Cocteau : *Le Potomak* ; Soc. litt. de France. 4 50

André Daverne : *La Brûlure* ; Albin Michel. 4 50

Henri Duvernois : *Edgar* ; Flammarion. 3 50

André Fage : *Les demi-veuves* ; Renaissance du livre. 3 50

Pascal Fortuny : *Icare, l'As de Cœur* ; Albin Michel. 4 50

Jean d'Heures : *La Fournaise* ; Ollendorff. 4 55

André Maurois : *Ni ange, ni bête* ; Grasset. 3 50

Maurice Morel : *Titote* ; Plon. 3 50

Albert Nast : *L'Enfant dans la lumière*. Illustr. de Guy Arnoux. Musique d'Andrée Fœgeli ; Crès. 20 »

Jean Nesmy : *Pour marier Colette* ; Grasset. 3 50

T. Trilby ; *Ninette infirmière* ; Plon. 4 50

Pierre Veber : *Mademoiselle Fanny* ; Flammarion. 3 50

Jean des Vignes-Rouges : *Sous le brassard d'état-major* ; Flammarion : 3 50

Sciences

Maurice Bedot : *Essai sur l'évolution du règne animal et la formation de la société*; Alcan. 4 40

Sociologie

Edouard Herriot : *Créer* ; Payot, 2 vol. chaque. 6 »

Georges Hersent : *Une politique de la construction après la guerre. Travaux publics et bâtiment* ; Payot. 10 »

A.-D. Sertillanges : *Paroles françaises*; Bloud. » »

Voyages

Le Rhin légendaire, récits, contes, poèmes, extraits de mémoires et voyages. Préface et notes de André Mary ; Grasset. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

La maison de Verlaine. — Sur la « journée verlainienne ». — Les avant-dernières fêtes de la Victoire à Paris. — Un pseudo-portrait de Berlioz. — Chateaubriand et Lamartine. — Du Wagner à Paris. — Napoléon III et le prince Bonaparte. — Ce qu'on appelle le public. — La chance d'un virtuose. — Le livre cher en Allemagne. — Des avantages littéraires du bolchévisme slave. — Publications du *Mercure de France.*

La maison de Verlaine. — Dimanche 29 juin a été inaugurée la plaque commémorative apposée par les soins des « Amis de Verlaine » sur la maison de la rue Descartes, n° 39, où est mort le poète. La première partie de la cérémonie s'est déroulée, entre 10 heures 1/2 et midi, sur le petit carrefour où se croisent les rues Descartes et Rollin, à quelques pas de la maison de Verlaine. C'est là qu'ont été prononcés les discours, devant une nombreuse assistance d'hommes de lettres et d'habitants du quartier. M. Paul Painlevé, ancien président du Conseil, député du Ve arrondissement, qui présidait la réunion, a pris le premier la parole en ces termes :

C'est à quelques mètres d'ici, dans une humble chambre, dont la fenêtre s'ornait, comme celle de Jenny l'ouvrière, d'un pot de fleurs et d'une cage à serins, que s'achevait l'existence étrange, douloureuse, tourmentée d'un des plus grands et peut-être du plus merveilleux poète qui ait illustré notre langue française.

Il y a quelque vingt-cinq ans, les habitants de la rue Descartes et de la rue de la Montagne-Sainte Geneviève qui, pourtant, ne s'étonnent point d'une incorrection de costume, regardaient avec quelque curiosité, claudiquant sur sa jambe trop courte et souvent au retour titubant plus qu'il n'aurait fallu, un personnage bizarre, au front chauve et puissamment bosselé, au regard énigmatique et presque candide ou parfois fulgurant entre les cils mi-clos, archange foudroyé et boiteux, cravaté d'un foulard et mis comme un voleur. C'était Paul Verlaine, acclamé par la jeunesse comme prince des poètes, le Villon du dix-neuvième siècle, et plus grand dans son siècle que Villon dans le sien, le plus surprenant inventeur, avec Ronsard et Hugo, de rythmes, de mètres, d'allitération, non point par jeu, mais pour assouplir et adapter notre vers aux mouvements les plus violents ou les plus secrets, aux nuances les plus subtiles de notre sensibilité.

L'ancien président du Conseil glorifia ensuite avec éloquence et de la façon la plus littéraire l'œuvre du « pauvre Lélian ».

M. Rollin, au nom de la Ville de Paris, remercia les « Amis de Verlaine » pour la remise de la plaque commémorative.

Désormais, a-t-il dit, nul ne passera devant cette maison sans songer que c'est là, dans un petit logement presque misérable, que le pauvre Lélian vint terminer dans la souffrance une vie pleine d'égarements, mais noble encore à force de candeur presque enfantine, et illuminée du double rayon de l'inspiration poétique et de la grâce surnaturelle.

M. Georges Izambard, président du groupe des « Amis de Verlaine », prononça ensuite un charmant discours, où il évoqua en termes pittoresques l'histoire du quartier et de la rue Descartes.

Puis, M. Autrand, préfet de la Seine, rappela que Paul Verlaine avait appartenu comme expéditionnaire à l'Administration de la Ville de Paris et que la même main qui rédigeait les mandats de paiement de la Ville avait signé ces chefs-d'œuvre que sont les *Fêtes galantes* et la *Bonne Chanson.*

L'auteur de *l'Ode à Metz*, a-t-il ajouté, n'a pas vu le jour de la libération, qu'il aurait salué avec tant d'allégresse.

M. Paul Fleurot, vice-président du Conseil municipal, prit ensuite la parole, puis MM. Gustave Kahn, Ernest Raynaud et Fernand Gregh, qui parlèrent au nom des poètes, et M. Léon Netter, président de l'Association des étudiants. Deux sonnets de Verlaine furent dits d'une façon exquise par Mlle Moréno, et M. Maxime Lévy clôtura la cérémonie en déclamant avec chaleur *l'Ode à Metz.*

On se rendit ensuite devant la maison où la plaque commémorative fut découverte. De nombreux assistants montèrent au quatrième étage pour visiter l'humble appartement où s'est éteinte la vie du grand poète.

Un déjeuner réunit enfin, à la Maison des Etudiants, toujours sous la présidence de M. Painlevé, une cinquantaine des amis et admirateurs de Verlaine, et de nouvelles allocutions furent prononcées au dessert, de nouveaux vers lus. Citons parmi les convives : M. Paul Fleurot, M. et Mme Izambard, M. et Mme Fernand Gregh, M. et Mme Gustave Kahn, M. Alfred Vallette, Mme Rachilde, Mme Marcelle Tinayre, Mme Moréno, M. et Mme Cazals, MM. Ernest Raynaud, Paul Fort, Louis Dumur, Charles Houin, L. Aressy, M. et Mme Maurice Leblond, M. et Mme G. Fuss-Amoré, M. et Mme Pierre Izambard, MM. Jean Bourguignon, Karl Boès, Paul Brulat, Athanassiadès, Léon Roux, Léon Netter, Carrière, Maxime Léry.

§

Sur la « Journée Verlainienne ». — M. Léon Roux, comme l'on sait, et comme il l'a fait savoir lui-même dans une lettre publiée ici il y a quelques mois, prépare et met au point, depuis quelque trente ans, ses *Notes et Souvenirs d'un Raté.* Il a rappelé, au déjeuner Verlaine, quelques souvenirs d'autrefois et nous communique, à ce sujet, la page suivante qu'il vient d'ajouter à son « journal » :

Dimanche, 29 juin 1919.

» J'ai vécu aujourd'hui une bonne journée.

» Devant la tribune de velours cramoisi, gansé et frangé d'or, du haut de laquelle des orateurs diserts et idoines disaient, et disaient bien, la gloire de Verlaine, si mon oreille écoutait, mon esprit se reportait au temps dont on parlait, et des choses que je croyais oubliées revenaient en foule, me baignant d'une joie parfumée de légère et très agréable saveur d'amertume.

» Quand le seuil de la vieillesse est franchi ; lorsque, au sommet de la vie, on s'engage sur la route à la descente rapide qui conduit vite vers l'Au-delà, il est doux de se ressouvenir, pour les revivre en rêve, des premiers pas dans le chemin.

» Et ce matin, rue Descartes, ce rêve me reportait trente ans en arrière. L'énumération faite par Painlevé et Izambard des lieux habités par Ver-

laine évoquait les « mauvais gîtes » qui furent aussi les miens dans les rues tortueuses, bâties sur la pente du mont Cetarius, au pied duquel, dans l'antique Lutèce, s'élevait, d'un côté, l'impérial palais de Julien et, de l'autre, les arènes des jeux populaires.

» Puis d'autres souvenirs venaient, évoqués par la vie des amis de Verlaine présents. C'était nos réunions saturnales au café du Soleil-d'Or, où quelquefois — rarement cependant — venait Verlaine ; c'était la naissance, les premiers essais de l'évolution symboliste, la première influence de la poésie de Verlaine sur toute une génération éprise d'art et pour laquelle « tout le reste est littérature ».

» Et les noms de ceux des samedis du Soleil-d'Or aussi bien que des jeudis de « chez Clarisse » se pressaient dans ma mémoire : Rachilde, Marie Krysinska, Albert Samain, Paul Adam, Louis Dumur, Jean Moréas, Alfred Vallette, Louis Denise, Laurent Tailhade, Paul Morisse, Léon Riotor, Louis Marsolleau, Paterne Berrichon, Louis Le Cardonnel, Charles Morice, Joseph Gayda, P. N. Roinard, F.-A. Cazals, Rodolphe Darzens, Fernand Icres, Edouard Dubus, Gabriel Vicaire, Gustave Kahn, Georges Herbert, Paul Corbin, Emile Max, Parizelle, Jules Renard, Léo d'Orfer, Léon Bloy, Camille de Sainte-Croix, René Ghil, Jean Court...

» Parmi ceux-là il en était dont l'avenir apparaissait lumineux, — poètes déjà grands, ils seraient devenus plus grands encore, glorieux, — et qui ont suivi le Maître dans la mort. Ils s'appelaient Abert Samain, Edouard Dubus, Louis Denise et, le dernier parti, Charles Morice.

» Voilà pourquoi, au déjeuner amical qui a suivi la cérémonie de ce matin, alors qu'on célébrait encore le génie de Verlaine, j'ai voulu remembrer ces morts pour faire communier les disciples à la gloire du Maître. »

LÉON ROUX.

§

Les avant-dernières fêtes de la Victoire à Paris. — Elles furent célébrées pour le retour des troupes d'Italie, le 15 août 1859. Car, de même que la Troisième République a voulu faire coïncider la rentrée de ses armées avec sa Fête nationale, c'est avec la Fête de l'Empereur que l'on fit coïncider alors le cortège triomphal.

Des arcs de triomphe, des pilastres et des colonnes surmontées de statues de la Victoire couronnant les vainqueurs avaient été dressés à la barrière du Trône à l'entrée du boulevard de la Bastille, boulevard des Filles-du-Calvaire, boulevard Poissonnière, boulevard des Italiens, rue de la Paix et rue de Castiglione.

La Bédollière, qui fit le compte rendu de cette journée pour *Le Siècle*, écrivit que le plus élégant de ces arcs de triomphe était celui du Cirque Napoléon (boulevard des Filles-du-Calvaire). Il était de style mauresque et orné de treillis d'or sur fond bleu. Celui du boulevard de la Bastille, percé de trois baies, rappelait, par la forme de son pignon et par ses aiguilles élancées, la façade de la cathédrale de Milan.

Trois vastes amphithéâtres avaient été élevés, l'un devant la Caserne du prince Eugène, l'autre rue Basse-du-Rempart, le troisième place Vendôme.

Ce dernier, réservé aux personnages officiels et aux autorités municipales,

avait huit cents mètres de circonférence et pouvait contenir vingt mille spectateurs.

Le défilé officiel, partant de la place de la Bastille, se mit en marche à 9 heures. L'empereur, en grand uniforme de général de division et entouré de son état-major, ouvrait la marche.

Tous les blessés qui étaient en état de supporter les fatigues du trajet suivaient immédiatement le cortège impérial. Venaient ensuite le maréchal Regnault de Saint-d'Angely à la tête de la garde impériale; les drapeaux et les canons pris sur les Autrichiens; puis, à la droite de leurs corps respectifs, les maréchaux Mac-Mahon, Baraguay d'Hilliers, Canrobert et Niel; les généraux d'Alton, de Ladmirault, de Négrier, Vinoy, Trochu, etc.

Sur tout le parcours, des fleurs furent jetées aux troupes et des vivats saluèrent les drapeaux troués de balles. « Effet indescriptible », dit le bon rédacteur du *Siècle* pour ne pas chercher davantage à rendre cet enthousiasme populaire.

L'Empereur s'arrêta place Vendôme devant le grand balcon du ministère de la Justice où se trouvaient l'impératrice, le prince impérial, la princesse Mathilde, les membres de la famille impériale et les ministres.

Le défilé qui suivit dura jusqu'à trois heures, les troupes reprenant, par la rue de Rivoli, le chemin du camp de Saint-Maur.

Mais, à partir de 2 heures, les plus intrépides curieux avaient été mis en fuite par des pluies d'orage qui gâtèrent toute la fin de cette journée.

C'est sans doute à cause de ce fâcheux précédent que de nombreux journalistes sont allés ces temps derniers interroger le directeur du Service météorologique et ont enregistré avec soin ses prévisions.

§

Un pseudo-portrait de Berlioz. — M. Jacques Daurelle, dans sa dernière chronique de la Curiosité (*Mercure de France* du 16 juin, p. 755), signale l'acquisition par M. Kelekian, à la vente de Mme François Flameng, d'un « portrait de Berlioz » par Ingres, adjugé 10.000 francs.

Cette mention d'un Berlioz dessiné par Ingres, et qu'aucun biographe du compositeur ne signale, pouvait sembler intéressante à vérifier. A défaut de l'original, le catalogue de la vente Flameng contient, avec la description de cette pièce, la reproduction photographique. Or, ni celle-ci, ni celle-là n'ont aucun rapport avec l'auteur de la *Symphonie fantastique*.

Le dessin, qui porte le no 122 de la vente Flameng, est signé et daté : *Ingres del. Florence 1824*. En 1824, Berlioz, dans sa vingt-unième année, était encore à demi étudiant en médecine, à Paris, et bataillait avec sa famille afin d'obtenir qu'elle consentît à lui laisser embrasser la carrière musicale. Ce n'était pas un titre suffisant à la célébrité, qu'il devait, cependant, acquérir si jeune. Comme M. Ingres était alors à Florence, où Berlioz ne passa pour la première fois de sa vie qu'en 1831, la cause est entendue. Il n'est pas superflu d'ajouter que le portrait acquis par M Kelekian n'offre aucune ressemblance, même lointaine, avec Berlioz jeune homme.

Mais, il est si tentant pour les amateurs de pouvoir mettre un nom au-dessous d'un portrait, que les rédacteurs de catalogues de vente n'hésitent pas à faire des identifications parfois bien hasardeuses !

§

Chateaubriand et Lamartine. — D'où provenait la rancune de Lamartine contre l'auteur d'*Atala ?* C'est un point fort peu connu de l'histoire littéraire, également laissé de côté par les biographes des deux écrivains. Dans la *Minerve française* du 1er juillet, M. René de Planhol, étudiant le *Cours familier de littérature*, met en lumière l'inimitié, presque la haine qui animait Lamartine contre Chateaubriand. En rassemblant les fragments épars dans le *Cours familier*, il a obtenu un portrait de Chateaubriand qui est un modèle de médisance, voire de perfidie.

> Ce grand homme, a écrit Lamartine, ne m'était pas favorable. Il m'avait proscrit autant qu'il était en lui de la faveur des cours pendant qu'il était ministre. S'il avait pu me proscrire de la scène du monde, il l'aurait fait, je n'en doute pas.

Il est à noter que, le 6 mars 1823, Stendhal écrivait à M. Stritch :

> M. de Lamartine, que vous avez connu en Angleterre attaché à l'ambassade de M. de Chateaubriand, passe aujourd'hui pour le premier de nos poètes... C'est par erreur que l'*Edinburg Review* a dit, dans son dernier numéro, que Lamartine était le poète du parti ultra : ce poste lucratif est occupé par d'autres. M. de Lamartine a, au contraire, été persécuté par M. de Chateaubriand, un peu jaloux, peut-être, du talent original de son jeune secrétaire.

Ce n'est pas tout à fait exact. Essayons de reconstituer la vérité.

Attaché d'ambassade à Naples, Lamartine obtint à la fin de 1821 un long congé. Dans le courant de l'année suivante, il se rendit à Londres où Chateaubriand, alors ambassadeur de France, l'accueillit assez fraîchement. En 1823, Chateaubriand devint ministre des Affaires étrangères, alors que Lamartine désirait ardemment être nommé secrétaire d'ambassade à Florence. Mais Chateaubriand donna ce poste à M. de Boissy et négligea totalement le poète des *Méditations*.

Telle fut, croyons-nous, l'origine du ressentiment que Lamartine conserva jusqu'à sa mort. Mais il serait bien curieux d'étudier dans leurs détails ces relations de Lamartine et de Chateaubriand. Tant que René vécut, Lamartine dissimula sa colère qui, dans ses dernières années, explosa.

§

Du Wagner à Paris. — On a rejoué du Wagner à Paris. L'événement s'est passé, de la façon la plus calme, d'ailleurs, dans le jardin des Tuileries, aux auditions symphoniques et lyriques organisées par M. Camille Servat depuis 1906. M. Servat qui, dès 1915, fut le premier à inscrire le nom de Beethoven sur ses programmes, avait loyalement prévenu la presse. Il donna, le vendredi soir, 27 juin, une fantaisie sur *Lohengrin* et, le dimanche 29, à la même heure, *l'Ouverture des Maîtres-Chanteurs*. Le public applaudit ces deux morceaux tout autant, mais ni plus ni moins que les autres. Il eut l'air de trouver ça tout naturel, et M. Camille Servat a l'intention de continuer. Les *Auditions lyriques du jardin des Tuileries* sont subventionnées par l'Etat et patronnées par un Comité composé de nombreuses notabilités politiques, administratives et académiques, parmi lesquelles « M. Camille Saint-Saëns, G. O. ✲, Compositeur de musique, membre de l'Institut ». Jusqu'à présent, M. Saint-Saëns n'a pas encore envoyé sa démission. J. M.

§

Napoléon III et le prince Bonaparte. — Une intéressante série de lettres inédites, adressées, entre 1870 et 1872, à M. de Grave par le prince Pierre Bonaparte a été récemment mise en vente par un marchand d'autographes de la rive gauche. Dans cette correspondance, le prince s'exprime sans indulgence sur son cousin Napoléon III ; il se proclame républicain, ami de Thiers, et rappelle que, pendant les journées de juin 1848, il se trouvait aux côtés de Lamartine, faubourg Saint-Martin. Ses préférences ont toujours été, dit-il, « pour une république sage et modérée, celle de Brumaire et de l'An VIII. Bonaparte a dû son élévation au 13 Vendémiaire et à la part que, quoique éloigné, il prit au 18 Fructidor, plutôt qu'à ses hauts exploits militaires... »

Mais cela est un point de vue rétrospectif. Voici des considérations plus personnelles.

Le prince Pierre Bonaparte se plaint beaucoup : et de Napoléon III, qui n'a pas agréé ses offres de service lorsqu'il les proposa au moment de la déclaration de guerre, et de sa situation précaire, le gouvernement français lui ayant supprimé toute allocation et l'ex empereur lui refusant tout secours.

Le 20 février 1872, il écrit qu'en compagnie de sa fille Jeanne et de son fils Roland il va s'installer à Londres, où sa femme tient une maison de couture pour dames. Il espère ainsi remédier à l'abandon où le laisse Napoléon III, qu'il qualifie alors de « cruel et inepte intrus ». Enfin, la dernière lettre se termine par ce violent post-scriptum :

> Avez-vous des nouvelles du bon et vaillant Paul (de Cassagnac) et de ses amis *du Pays* ? Si vous le voyez, dites-lui de se détacher d'un homme (Napoléon III) qui n'a pas su apprécier et qui a écarté tous les hommes au cœur hardi, au bras solide, pour aboutir à rendre son épée, au lieu de rendre l'âme.

Lorsqu'il parlait ainsi d'un homme au « bras solide », on peut s'imaginer que Pierre Bonaparte pensait à des gens décidés tels que lui. Il évoquait sans doute alors, tout en écrivant, certaine après-midi du 10 juillet 1870 et la réception au pistolet qu'il réserva, ce jour-là, à deux « intrus », les témoins d'Henri Rochefort : Ulric de Fonvielle et Victor Noir...

Ah ! pourquoi faut-il que Napoléon III ait cru devoir se passer des services de cet excellent tireur, le jour d'une déclaration de guerre ?

§

Ce qu'on appelle le public. — Tous les journaux sont pleins de discussions théâtrales sur le public, à propos des pièces lamentables qu'on nous donne, à peu d'exceptions près, depuis la guerre. « Combien faut-il de sots pour faire un public ? » a demandé, un jour qu'il avait dû être sifflé ou mal accueilli, Chamfort, auteur dramatique d'occasion. « Si nous faisons des œuvres grossières, disent aujourd'hui ceux qui écrivent des revues ou des pièces de genre dit XVIII^e siècle, c'est que le public aime cela. »

La vérité, nous l'avons entendue de la bouche d'un homme qui connaît bien le théâtre populaire, puisqu'il s'occupe depuis longtemps, rue de la Gaîté, de Bobino, et qu'il y a monté, avec son directeur, des spectacles classiques qui, on s'en souvient, remportèrent un gros succès. M. Lagnean, donc, nous a raconté cette anecdote : « Un jour, en présence de trois ou

quatre grands critiques venus pour assister à une de nos soirées où nous donnions du Molière, je fis le pari d'un déjeuner qu'on pouvait tout faire comprendre à nos spectateurs, qui, en général, ne se recrutent pas parmi les intellectuels. Si difficile qu'une thèse soit à saisir, si bizarre que soient les personnages, si peu scénique que soit la pièce, je me charge de faire tout admettre à ceux et à celles qui viennent ici, à une condition, c'est que je puisse leur parler avant le lever du rideau. D'ailleurs, choisissez vous-mêmes l'acte que vous désirez que je joue, dis-je à mes parieurs.

» Les critiques choisirent une terrible panne de Jules Claretie, qui n'avait pas pu être jouée plus d'un soir ou deux à la Comédie et qui s'appelait *Monseigneur*. Il n'y avait que deux rôles : celui d'un évêque et celui d'une femme.

» Je choisis un bon acteur comme Calmette pour le rôle épiscopal, une de mes pensionnaires pour sa partenaire. Ce n'était qu'une longue conférence. Aux répétitions, j'eus peur. Mais enfin le pari était engagé !

» Avant la représentation je montai sur le plateauet, m'adressant au public, je lui dis : « On va jouer devant vous une pièce très délicate. Elle est fort bien écrite. Elle n'est pas amusante, mais elle doit vous intéresser. Si vous ne l'applaudissez point, c'est que vous ne comprendrez pas. Or, je sais que vous êtes tous trop intelligents pour ne pas comprendre. Je fais de gros efforts pour vous satisfaire. Je continuerai d'en faire. Prouvez-moi que vous les méritez. »

» Et l'acte fut joué. Et personne ne protesta. Tout le monde acclama les deux interprètes, mes clients me remercièrent. Les grands critiques n'en revenaient pas ! Mais j'avais gagné mon pari. »

§

La chance d'un virtuose. — Il vient d'arriver au pianiste Mark Hambourg, qui est un des virtuoses les plus célèbres du clavier, une extraordinaire histoire à Brighton, où il donnait un concert. Pendant qu'il interprétait devant un auditoire attentif et enthousiaste une valse de Chopin, brusquement, comme un instrument truqué de music-hall, le piano s'écroula.

Tumulte dans l'assistance, effroi, puis lamentations de ne pouvoir entendre plus longtemps le maître.

Soudain, du fond de la salle, une voix s'éleva. Un monsieur fort élégant se proposa pour la réparation. Il demanda quelques minutes de patience. C'était un ancien ouvrier en pianos. Il se mit au travail. Un quart d'heure après, Mark Hambourg reprenait sa valse de Chopin.

§

Le livre cher en Allemagne. — Les romans qui, l'année dernière encore, coûtaient 2 et 3 marks, se vendent maintenant 10 marks. Dans l'empire républicain, pour faire paraître un livre il faut avoir spéculé sur les denrées alimentaires ou appartenir à une famille qui ait été appelée à participer aux fournitures de guerre. Le *Berliner Tageblatt* se plaint de cette situation et décrit, non sans humour, les perspectives qui s'ouvrent à la librairie allemande.

Celui qui veut éditer une production littéraire, qu'il en soit l'auteur ou qu'il agisse au nom d'un tiers, tient avant tout à couvrir ses frais. Il devra donc fixer,

même pour un volume de petite dimension, un prix minimum de 10 marks. Mais il se trompera dans ses calculs, car le lecteur d'aujourd'hui sait fort bien quels autres plaisirs il peut s'offrir pour la somme de 10 marks : il ira au cinéma, passera toute sa soirée à danser dans un cabaret, ou bien tentera la fortune dans un de ces clubs ouverts toute la nuit et où l'on peut miser à partir d'un mark.

Dans ces conditions, il ne faut pas s'attendre à voir rééditer nos classiques. Mais s'intéresse t-on encore aux classiques à une époque réaliste comme la nôtre ? En outre, tous les stocks de papier ont été achetés par des gens qui écrivent leurs mémoires. A l'heure qu'il est, qui donc ne se propose pas de rédiger ses mémoires ? C'est au point qu'il n'y aura plus moyen de trouver un éditeur, à moins d'ajouter à son manuscrit la facture acquittée du marchand de papier. Les « révélations » sont à l'ordre du jour : *Aventures d'amour de la princesse A... Notes d'un témoin oculaire.* Ou bien : *Qui a commencé la guerre mondiale ? d'après de nouveaux documents trouvés à Honolulu.* Ou bien encore : *Les fautes stratégiques de Hindenburg. Analyse détaillée*, par l'ancien concierge de l'état-major Muller...

... On en arrivera peut-être bientôt à coter en bourse les titres d'une Société par actions pour la publication du *Struwelpeter.* Au moment des prochaines étrennes on pourra lire dans les journaux des annonces dans le genre de celle-ci : Je cherche un associé pour l'acquisition du *Petit Chaperon rouge*, destiné à mon fils Max, âgé de cinq ans.

Le *Berliner Tageblatt* plaisante. Serait-il indiscret de lui demander qui est responsable de cette situation ?

§

Des avantages littéraires du bolchévisme slave. — En Pologne et à Varsovie, en particulier, le bolchévisme essaye de s'introduire par tous les moyens. Il a d'ailleurs fort peu de chances de réussir, mais, fidèle à une tactique qui leur fut enseignée par leurs maîtres de Russie, les extrémistes polonais ont commencé par faire une propagande très active auprès des typographes et ouvriers imprimeurs.

Ces prolétaires ont demandé des augmentations de salaires telles qu'il devient impossible aux éditeurs de Pologne de publier un seul livre, et qu'on trouve en ce moment à Varsovie des livres français, même majorés, à un prix beaucoup plus avantageux que n'importe quel ouvrage polonais.

De cette façon, les bolchévistes ont l'espoir de tuer toute autre pensée que la leur. C'est d'ailleurs une tactique qu'ils avouent très volontiers.

Et les lecteurs de Varsovie qui, en grand nombre, savent notre langue, réclament des ouvrages de France.

Qu'attendons-nous ?

§

Publications du « Mercure de France ». — Nous rappelons que depuis le 1er juillet tous les prix de notre catalogue jusqu'à 3 fr. 50 inclusivement sont majorés de 100 0/0, et les prix supérieurs à 3 fr. 50 de 60 0/0. Les prix de la revue ne sont pas majorés.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

RENAN ET L'ALLEMAGNE

Allemagne ! Sous ce simple mot, que de rêves confus et charmants pour nos pères d'avant 70 !

Allemagne ! Pays des légendes et des brumes ! Clochers gothiques dissous dans les brouillards et grands esprits naïfs fondus dans les nuées !

Allemagne ! Candeur des blondes jeunes filles, sœurs des Marguerite et des Dorothée, aux yeux d'innocence où veillent vaguement d'indicibles rêveries !

Allemagne ! Parfum mystique et moyenâgeux ! Moderne survivance d'esprit chevaleresque et pittoresquement vieillot !

Allemagne ! Ses bons bourgeois honnêtes, un peu ridicules, mais si sérieux ! Ses minutieux savants, un peu gauches, un peu pédants, mais si délicieusement convaincus ! Ses philosophes, dieux de la pensée, passant, tels des exilés dans notre monde d'apparences, les regards extasiés dans la contemplation des bleus espaces de l'Infini ! Et là-haut, trônant dans la splendeur glacée des cimes, l'immarcescible sérénité de Gœthe l'Olympien !

Voilà l'Allemagne que les Français du XIX^e^ siècle naïvement rêvaient. Une Allemagne si enivrée de méditations et de songes qu'il semblait bien que, tel le Joyeux Messager d'autrefois, son royaume à elle aussi ne fût pas de ce monde !

Et tout à coup, un grand cri de stupeur : Sadowa ! Derrière la méditative Allemagne voici qu'apparaissait l'implacable profil de la Prusse. Le mirage se dissipait. Une Allemagne inexorable et brutale se révélait. Et c'était 70 en attendant 1914 !

L'ardente admiration de la France pour l'Allemagne, toutes ses généreuses illusions, — puis son tragique désenchantement lorsqu'elle se réveilla sous les coups d'un adversaire sans pitié, tout cela s'exprime assez bien dans l'œuvre de Renan.

Pendant longtemps Renan professa pour l'Allemagne un véritable culte. Il voyait en elle la terre de l'idéalisme et de la haute culture. Il déclarait lui devoir « ce qu'il avait de meilleur en lui ». En 1870, devant des faits irréfragables, il découvre que l'Allemagne de Gœthe, de Herder et de Kant lui a dissimulé le « vieil homme de fer », l'éternel Germain en qui persiste toujours « l'âcreté du sang barbare ». Alors que le monde s'incline devant le char du vainqueur, alors que beaucoup de Français désespèrent des destins de leur pays et croient au définitif triomphe d'une politique systématiquement dure, Renan, au contraire, sent grandir sa confiance dans les destinées de la France. Se fondant sur l'expérience des siècles révolus, il signale immédiatement que les principes de la nouvelle Allemagne constituent une erreur psychologique qui n'a pas d'autre issue que la chute aux abîmes. Si justes apparaissent ses prévisions qu'on serait presque tenté de croire qu'un commerce prolongé avec les prophètes bibliques lui a donné le don de vision de l'avenir, si nous ne nous hâtions d'ajouter avec Antistius, un personnage des *Drames philosophiques*, que le vrai prophète est celui qui voit les effets dans les causes.

§

Mil huit cent quarante-cinq, l'année même où Renan après des « luttes de Dieu » quittait Saint-Sulpice, fut l'année de sa véritable initiation à la culture allemande. « Cette initiation, écrit-il à sa sœur, marquera une étape dans ma vie. » Cet esprit nouveau dont il se pénètre lui donne le nécessaire réconfort pour traverser les « moments pénibles » d'une existence à refaire (1). Dès cette époque, l'admiration de Renan pour

(1) *Ma sœur Henriette*, pp. 299-301.

la culture de la vieille Allemagne s'exprime avec de religieux accents. Mes pensées, déclare-t-il, sont « en parfaite harmonie avec les points de vue de ses philosophes et de ses écrivains » (1). Montrer cette harmonie, c'est expliquer l'enthousiasme passionné de Renan pour la pensée de Gœthe et de ses contemporains.

Renan s'est dégagé de toute croyance aux symboles des religions, mais la manière chrétienne de concevoir la vie lui semble toujours d'une incomparable beauté. « Je n'ai changé en rien sur le système général de ma vie intellectuelle et morale. Ma tente s'est élargie, mais elle est toujours posée sur le même terrain (2). » Ainsi s'exprime-t-il après la crise. Mais cette haute manière de concevoir la vie que Renan garde du christianisme, il a besoin de l'appuyer sur une base solide. A défaut d'une religion, il lui faut une philosophie qui affirme la valeur transcendante de l'idéal. La philosophie allemande hautement idéaliste se présente pour combler dans son âme le vide qu'y a laissé la chute des croyances de son enfance.

D'autre part, en cet esprit qui ne croit plus, un problème entre tous se dresse angoissant. Quelle est la destinée de l'homme et de l'humanité? Enigme formidable devant laquelle depuis des millénaires s'use la pensée! Une lueur brille aux yeux de Renan. Si l'humanité marche vers un but, si le déroulement des siècles n'est pas une vaine suite d'événements plus ou moins retentissants, peut-être est-il possible de se représenter le sens même de cette évolution et de pressentir à l'aide de ce qui a été vécu ce que l'Humanité est appelée à réaliser plus tard au terme de ses efforts. Il faut essayer de saisir dans une vision d'ensemble la marche de l'humanité depuis les temps les plus reculés pour en inférer la direction dans laquelle s'effectue cette marche. La question se pose donc ainsi : « D'où vient l'humanité ? Où va-t-elle ? » La question *philosophique* devient une question *historique*, et c'est en ce sens que Renan écrit souvent que l'histoire de l'esprit humain constitue la vraie philosophie.

Mais comment remonter vers les origines de l'humanité, jusqu'à ces lointaines époques englouties sous les vagues silencieuses d'un océan d'oubli ? Courage, dit Renan, des épaves

(1) *Ma sœur Henriette*, p. 212.
(2) *Id.*, p. 349.

de ce mystérieux passé ne nous restent-elles pas ? Vieux livres hindous, hébraïques et chinois, vieilles inscriptions égyptiennes et cunéiformes ! Nous pourrons ainsi pour certaines civilisations remonter jusqu'aux siècles où elles « naquirent à la conscience ». D'ailleurs les vieilles langues ne portent-elles pas, imprimée dans leur structure même, la marque de l'esprit humain au temps des civilisations naissantes ? Le problème de l'humanité nous a donc conduits à une recherche historique des origines où nous pourrons retrouver le point de départ de cette humanité ; il se transforme maintenant en un problème philologique : déchiffrer les vieux idiomes où se reflète l'esprit humain des temps originels. La philologie devient ainsi la « science des produits de l'esprit humain ». Elle les étudie pour connaître cet esprit aux différentes étapes de son évolution et déterminer ainsi le sens de son développement. « Les vraies sciences de l'humanité sont les sciences historiques et philologiques », elles détermineront, « s'il se peut, *son origine et sa destinée* » (1).

Mais l'esprit humain des temps premiers ne s'exprime pas seulement dans les vieilles langues, il se reflète encore dans les antiques religions dont les mythes aujourd'hui nous semblent si étranges. Saisir la genèse des vieux mythes, n'est-ce point saisir par là même et sur le vif l'esprit humain de l'antiquité dans une de ses créations les plus curieuses ? L'étude des religions présente donc une valeur philosophique hors de pair.

Le problème de l'humanité se présente ainsi comme étant tout à la fois un problème *historique*, un problème *philologique*, un problème *mythologique*.

La profonde admiration de Renan pour la vieille Allemagne va maintenant s'expliquer. Cette manière de poser le problème de l'humanité est précisément celle de l'Allemagne. C'est la critique allemande qui, aux yeux de Renan, « a inauguré la fine intuition du passé » (2) et fait par là même de l'histoire une étude riche d'intérêt philosophique ; c'est elle qui a créé la philologie, c'est elle qui a créé la science des religions. En tant que *penseur*, en tant que *savant*, Renan décerne à la vieille culture allemande des louanges sans réserve.

(1) *Essais de critique et de morale*, p. 82, et *Avenir de la Science*, p. 202.
(2) *Questions contemporaines* p. 343.

§

La révélation de la pensée allemande de la fin du XVIII[e] siècle et du commencement du XIX[e] éveille en l'âme de Renan un vertige divin. « Je crus entrer dans un temple » (1), dit-il à sa sœur Henriette.

Ce qui le séduit étrangement dans cette vieille culture allemande, c'est l'alliance d'une « merveilleuse largeur d'esprit » à une exceptionnelle élévation morale.

En cette culture, Renan vante l'absence de tout « préjugé national ». Il exalte Herder s'écriant : « L'homme est né pour l'humanité » ou rêvant entre toutes les races « un échange réciproque » de leurs dons humains différents. En face de la philosophie de Voltaire et de son école, sèchement intellectualiste et par là même bornée, Renan voit en elle une pensée qui veut tout comprendre sympathiquement et qui, reniant toute tendance destructrice, prétend au contraire « tout concilier ». Toutes les tendances de la nature humaine sont pour elle également respectables, le cœur lui semble « un maître aussi nécessaire à écouter que l'esprit » (2), et si l'aspiration au divin revêt à ses yeux un caractère sacré, la recherche rationnelle lui paraît également légitime : « Voltaire en Allemagne eût été professeur de théologie (3). »

Elévation morale ! Dans cette pensée allemande revit ce que le christianisme avait de plus noble : son esprit « d'amour, de douceur, de contemplation chaste et désintéressée ». Renan se passionne pour cette « haute conception de l'homme et de la vie » (4). Kant ne proclame-t-il pas la loi sacrée du devoir, ne fait-il pas de ce devoir la seule vérité évidente par elle-même (5) ? Tous ces penseurs allemands ne croient-ils pas à une mission divine de l'humanité ? N'est-ce point la gloire d'Hégel d'avoir discerné dans l'histoire humaine une « tendance spontanée vers un but idéal » (6) ? N'est-ce point Fichte qui a « osé concevoir un état social si parfait que la pensée même du mal fût bannie de l'homme » (7) ?

(1) *Ma sœur Henriette*, p. 299.
(2) *Feuilles détachées*, p. 324-325.
(3) *Etudes d'histoire religieuse*, p. 155.
(4) *Ma sœur Henriette*, p. 300.
(5) *Essais de morale et de critique*, p. V.
(6) *Avenir de la Science*, p. 172.
(7) *Id.*, p. 354.

Même après 1870, alors que les modernes Allemands renient leurs nobles ancêtres, Renan maintient son tribut d'hommages. La vieille Allemagne, dit-il, a enseigné au monde « l'idéalisme » par Fichte, « la foi dans l'humanité » par Herder, « la poésie du sens moral » par Schiller et enfin le « devoir abstrait » par Kant (1).

Mais parmi tous les Allemands qu'il admire, la personnalité de Gœthe le subjugue au plus haut degré. Il voit en lui « le plus grand génie des temps modernes » (2). Ce que nous admirons, dit-il quelque part, c'est ce qui consonne avec nous. Or la nature de Gœthe par plusieurs points consonne merveilleusement avec la sienne. Dans les ouvrages de jeunesse de Renan nous voyons souvent apparaître comme un mélancolique écho la plainte de son âme trop riche qui se lamente parce qu'il est en elle de multiples tendances qui ne pourront jamais s'épanouir. Il voudrait réaliser en lui « la plus parfaite harmonie de tous les dons de l'humanité ». Mais pour cela, ne faudrait-il point une vie pour aimer, une autre pour penser, une autre pour agir ? Or, Gœthe n'est-il point l'homme qui par une sorte de prodige sut développer en lui tous les dons différents de sa riche nature ? Gœthe incomparable artiste ne fut-il pas homme de pensée et homme d'action ? La science elle-même ne faisait-elle pas partie de son « système intellectuel » ? Ce que Renan admire donc en Gœthe, c'est la réalisation de sa propre tendance à l'universalité.

En Gœthe, comme en lui-même, Renan discerne également l'extraordinaire souplesse de l'esprit, la faculté d'assimiler les manières les plus diverses. Gœthe représente l'aptitude des grands esprits « à se mouler à toutes les formes de composition et à tout imiter » (3).

D'ailleurs, en Gœthe comme en Renan, s'incarne ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie de la pensée. Renan est fasciné par « le Gœthe olympien, par le penseur ferme et froid » (4), qui atteint cette zone supérieure où, dans un calme souverain, le philosophe revêt quelque chose de l'allure du Jupiter antique, inaccessible à la crainte et aux larmes.

(1) *Lettre à un ami d'Allemagne*, Brochure, p. 2.
(2) *Etudes d'histoire religieuse*, Préface, p. V.
(3) *Cahiers de Jeunesse*, p. 212.
(4) *Id.*, p. 419.

Il n'est pas jusqu'à l'égoïsme altier de Gœthe que Renan n'approuve. Qu'un moderne et médiocre philanthrope blâme cet égoïsme ! L'égoïsme de Gœthe est l'égoïsme du créateur dont le devoir est de vivre pour son œuvre. Il n'est, en définitive, « qu'oubli de soi pour l'idéal ».

Bref, Gœthe personnifie ce que Renan incarne également : l'art du bonheur dans la vie noble : « Gœthe a vécu une vie noble, c'est-à-dire heureuse. »

Grand admirateur de Gœthe et de ses contemporains, Renan loyalement reconnaît sa dette : « Je dois à l'Allemagne, ce à quoi je tiens le plus, ma philosophie, je dirais presque ma religion (1) ».

Encore que Renan mette une coquetterie singulière à passer d'un pôle de la pensée à l'autre et à effleurer avec bienveillance les théories les plus contradictoires, persuadé que les rêves de tous les songeurs contiennent une part de vérité et que la vérité elle-même n'est qu'un « compromis » entre les points de vue les plus opposés, — il existe bien chez lui une philosophie à laquelle il est toujours resté fidèle. Le monde ne va pas au hasard. A travers son devenir perpétuel il marche vers « un but idéal ». Quel est ce but ? « Le but du monde, répond Renan, est le développement de l'esprit (2). » Cette croissance de l'esprit s'affirme dans la succession des formes diverses qui sont apparues dans notre univers. L'esprit naquit d'abord d'une manière humble, puis, avec l'humanité, il prend chaque jour un rôle plus prépondérant. Quand l'esprit atteindra tout le développement qu'il comporte en puissance, l'humanité représentera une « conscience supérieure » qui sera maîtresse du monde et d'elle-même. Alors le Parfait règnera, le royaume des cieux descendra sur terre, « un Dieu se sera fait avec nos pleurs » (3). Si tel est le but du monde, il s'en suit que le but de la vie humaine n'est pas la recherche du plaisir, — il est de vivre par l'esprit et de contribuer, en se dévouant à l'idéal, à l'avènement du Parfait.

Mais comment ne pas voir en cette esquisse sommaire ce que cette philosophie inspirée par la pensée allemande enveloppe d'éléments chrétiens ? Aussi nous pensons que Renan

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 168.
(2) *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, Préface.
(3) *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 143.

exagère sa dette de reconnaissance envers l'Allemagne. A travers la philosophie allemande, ce que va chercher Renan, ce ne sont pas les éléments spécifiquement allemands, ce sont simplement les vieilles valeurs chrétiennes transposées dans la catégorie du devenir. Et c'est pourquoi nous persistons à croire, malgré l'aveu de Renan, que l'influence prépondérante sur son esprit reste essentiellement celle de son éducation religieuse.

§

S'il ne ménage pas ses louanges à la pensée idéaliste d'une Allemagne qui depuis s'est reniée elle-même, Renan n'hésite pas non plus à se reconnaître disciple enthousiaste de la science allemande. « Jamais race, dit-il, ne posséda une plus merveilleuse aptitude pour les recherches d'érudition. La science critique et historique de l'esprit humain, la philologie, instrument nécessaire de cette science, voilà sa création (1). »

A en croire Renan la vieille Allemagne non seulement « reconstitua » les textes anciens, mais encore sut comprendre qu'avec leur aide on pouvait établir une histoire non plus anecdotique ni formée de considérations générales plus ou moins vagues, mais une histoire vraiment scientifique « envisagée comme le parallèle de la géologie », étudiant le passé de l'humanité et les aspects successifs de l'esprit humain à la manière dont le géologue « recherche les transformations de la planète » (2).

Dans tous les domaines où se peuvent appliquer les méthodes philologiques, Renan assigne à la vieille Allemagne la première place. Ainsi l'étude de l'hébreu depuis les premières années de la Renaissance est « le domaine propre de l'Allemagne ». La reconstitution critique de l'histoire hébraïque par les savants d'outre-Rhin est une merveille : « Le travail de l'exégèse biblique... est sans contredit le chef-d'œuvre du génie allemand (3). »

Mêmes éloges pour l'étude des vieux textes hindous. Le monde, d'après Renan, n'en a compris la valeur qu'au jour où « l'Allemagne eut appliqué à ces vieux textes son génie critique, don précieux de la race germanique » (4).

(1) *Questions contemporaines*, p. 252.
(2) *Id.*, p. 82.
(3) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 76.
(4) *Nouvelles Etudes d'histoire religieuse*, p. 172.

C'est encore aux savants allemands que Renan attribue l'honneur d'avoir doté la philologie d'une méthode nouvelle : la méthode comparative. Tentative prodigieuse à laquelle s'attachent les noms de Frédéric Schlegel, de Bopp et de leurs disciples et qui n'a pas tardé à donner un résultat essentiel, à savoir que toutes les langues européennes et plusieurs langues asiatiques « forment un vaste ensemble profondément distinct du groupe sémitique et qu'on appela indo-germanique ou indo-européen » (1).

Mais ce que Renan apprécie par-dessus tout comme résultat de la philologie allemande, c'est la compréhension du « précieux état primitif », où l'esprit humain crée toutes choses dans le grandiose élan de la spontanéité. Etat étrange, absolument différent de nos époques où l'esprit procède péniblement par combinaisons conscientes et réfléchies. Quels horizons splendides se sont ouverts au jour où la connaissance de ces époques antéhistoriques a révélé « les forces cachées de la spontanéité », créant le langage, les littératures, les religions, d'un seul bond, en une synthèse immédiatement achevée ! Renan regrette à demi que l'activité réfléchie se soit de nos jours substituée avec ses lentes méthodes analytiques aux manièressynthétiques de ces époques spontanément créatrices.

Cette primitive manière de l'esprit humain de s'exprimer par « la synthèse et l'exubérance des formes » (2), Renan prétend que Frédéric Schlegel et son école ont su la mettre en évidence dans la formation des langues. C'est avec les philologues allemands que Renan pense que les langues ne se sont pas formées par des combinaisons réfléchies, mais qu'elles sont « une intuition primitive » (3), des créations faites d'un seul jet, s'élançant « du moule même de l'esprit humain comme Minerve du cerveau de Jupiter » (4) ! Avec les philologues allemands, Renan affirme encore que « le peuple est le véritable artisan des langues parce qu'il représente le mieux les forces spontanées de l'humanité ».

Aux philologues allemands, à Niebuhr et à Wolf en particulier, Renan reconnaît en outre la gloire d'avoir compris le mode de création des œuvres littéraires primitives, des grandes

(1) *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, p. 6.
(2) *Origine du Langage*, p. 151.
(3) *Id.*, p. 20.
(4) *Id.*, p. 99.

épopées. Œuvres qui ne sont point des créations réfléchies et méthodiques d'un écrivain, mais au contraire des chants jaillis frémissants de la conscience populaire des temps primitifs ! Œuvres anonymes, collectives, impersonnelles ! Manière originale de création que Renan, à l'instar des savants allemands, définit ainsi : « Le peuple fait les membres, le poète les met en corps » (1).

Selon Renan, le rôle de la vieille Allemagne dans la science des religions ne fut pas indigne de son rôle en philologie.

Le don que Renan attribue particulièrement à la race germanique, à savoir « la facilité à reproduire en soi les intuitions des premiers âges », la prédestinait à comprendre les vieilles religions qui sont, elles aussi, « des produits spontanés de la nature humaine ».

Parallèlement à la philologie comparée Renan loue la vieille Allemagne d'avoir créé la mythologie comparée. Science neuve qui dès ses premiers essais enregistrait un capital résultat, à savoir que « tous les peuples indo-européens eurent à l'origine, avec une même langue, une même religion, dont chacun a emporté, en se séparant du berceau commun, les membres épars » (2).

Toute religion se présente en général sous l'aspect d'un ensemble de mythes. Dans ces mythes, le XVIIIe siècle intellectualiste, incapable de comprendre les miracles de l'activité spontanée, voyait faussement des allégories destinées à envelopper le dogme religieux. « La gloire d'avoir découvert les procédés essentiels de la formation des mythes appartient à l'Allemagne », nous dit Renan. Ses savants montrèrent que dans le mythe, le symbole et la signification jaillissent ensemble dans la manière synthétique et spontanée de l'instinct créateur. Ils montrèrent en outre que la naissance du mythe est liée à la structure même des idiomes indo-européens, lesquels tendent en le désignant à « animer chaque objet ». Ainsi furent personnifiées les forces de la nature. Ainsi devinrent-elles des « sortes d'individus dont on raconta de longues histoires » (3). Le mythe s'expliquait philologiquement.

A côté de ces recherches générales sur les origines des

(1) *Cahiers de Jeunesse*, p. 121.
(2) *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, p. 7.
(3) *Nouvelles études d'histoire religieuse*, pp. 31 à 35.

religions Renan apprécie hautement les vastes études critiques sur la Bible et les Evangiles auxquelles s'adonna patiemment la science allemande. La grande liberté d'esprit que le protestantisme laissa régner dans les universités permit aux critiques allemands d'appliquer à la Bible « les mêmes méthodes d'interprétation qu'au reste des œuvres de l'esprit humain ». Ils s'efforcèrent donc de discerner sous les faits miraculeux de la Bible soit des faits naturels transformés en événements merveilleux « selon les habitudes des peuples enfants », soit de purs mythes, sous lesquels il ne fallait chercher aucun fait réel (1).

L'application des mêmes méthodes aux évangiles apparaît également à Renan comme une œuvre allemande. Ce sont des novateurs allemands qui, dès le début du XIX[e] siècle, essaient de montrer dans les récits évangéliques des faits naturels déformés par des imaginations naïves. Une lignée de chercheurs aboutit au célèbre David Strauss, « un des anneaux de la science moderne » (2), nous dit Renan, en tant qu'il essaya d'expliquer l'Evangile comme un tissu de « mythes purs », une transposition sur la personne de Jésus de tous les traits merveilleux qu'enveloppait l'hébraïque représentation du Messie.

Renan reconnaît donc très loyalement que l'Allemagne lui a frayé le chemin dans la voie des études religieuses. Loin de nous la pensée de contester tout ce que Renan doit à l'érudition allemande! Cependant, une œuvre comme la *Vie de Jésus* mérite le titre d'œuvre profondément originale. Car l'élément nouveau et essentiel qu'apportait Renan était un élément bien français : le *sens psychologique*. Même en admettant le principe que tous les faits merveilleux d'une religion doivent être considérés comme des mythes, Renan sent bien ce que l'application d'un tel principe à Jésus lui-même comporte de difficultés. Il sent que, même tous les miracles niés, transparaît encore à travers les récits des Evangiles une personnalité si extraordinaire qu'en un sens son apparition peut être à elle seule considérée comme un miracle. En réalité, le merveilleux n'est pas exclu de la *Vie de Jésus*, il est simplement transposé. Il ne réside plus dans des miracles externes,

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, pp. 141-149.
(2) *Id.*, p. 154.

il est transporté dans la personne même de Jésus. Guidé par un sens psychologique d'une merveilleuse finesse, Renan discerne en Jésus un homme si au-dessus de l'homme qu'il est encore permis de rêver en lui l'incarnation d'un Dieu ! Quel livre religieux que la *Vie de Jésus !*

Peut-être est-il bon d'ajouter que la croyance enthousiaste aux sciences historiques et philologiques contractée par Renan à l'école de l'Allemagne s'atténua par la suite considérablement. Le jour vint où Renan comprit que nulles recherches historiques et érudites n'apporteraient sa solution au problème des destinées de l'humanité. Ce « sens historique » créé par l'Allemagne ne lui sembla plus la conquête prodigieuse dont sa jeunesse s'était exaltée. Il finit par traiter toutes ces sciences historiques et érudites de « pauvres petites sciences conjecturales », qu'on n'étudierait plus dans cent ans ! Et dans cette phrase désabusée, c'était bien une illusion sur la culture allemande qui tombait, si les termes : culture allemande, culture érudite, culture historique, sont des termes à peu près synonymes !

§

Admirer la culture d'un peuple, c'est n'être pas loin d'admirer ce peuple lui-même. Renan n'échappe pas à la commune règle. A travers l'idéaliste philosophie des grands Allemands du XIX^{e} siècle, il juge le peuple allemand lui-même. Méthode dangereuse entre toutes ! Juger un peuple d'après ses écrivains et ses penseurs, c'est presque toujours se condamner à de lourdes erreurs.

A lire le Renan d'avant 70, si le parfait se devait rencontrer sur notre triste planète, c'est en Allemagne qu'il le faudrait chercher.

Qu'est-ce que le peuple allemand ? Le peuple qui entre tous s'est donné tout entier à la vie de l'esprit. « On peut dire que l'Allemagne a fait dans l'ordre des choses de l'esprit ce que l'Angleterre a fait dans l'ordre politique (1). »

Aussi l'Allemagne représente-t-elle pour Renan la terre d'élection de la vraie science : « Il y a une vraie science, il faut donc qu'il y ait une autorité scientifique, c'est en Allemagne que cette autorité existe au plus haut degré (2). »

(1) *Questions contemporaines*, p. 81.
(2) *Questions contemporaines*, p. 134.

Ne nous étonnons donc point si Renan voit dans cette Allemagne l'agent principal du progrès de l'esprit humain. Ses universités lui apparaissent comme les sanctuaires où s'élabore la plus haute pensée de l'humanité. « Le mouvement des universités allemandes... constitue la part principale du travail sérieux de l'esprit humain (1). »

Vous doutiez-vous que l'Allemagne était la vraie patrie de la liberté de l'esprit? Le Renan d'avant 70 cependant l'affirme. N'avez-vous point remarqué la hardiesse des systèmes métaphysiques allemands sur Dieu, sur les rapports de l'homme avec l'infini ? Croyez-bien que ce n'est pas en France qu'un philosophe eût pu émettre pareilles théories. Et voici l'explication : En France, un irrésistible besoin de logique nous pousse à vouloir faire passer les théories dans la pratique. En Allemagne, au contraire, la pensée se déclare « inoffensive, étrangère aux choses de ce monde.... respectueuse de l'ordre établi ». Alors l'autorité dans un beau geste lui dit : Vous voulez « le royaume de l'air », « on vous l'abandonne » (2) ! Plaisante liberté d'esprit ! Et ne cherchons point là d'ironie. Déjà dans l'*Avenir de la Science* Renan prétendait qu'en France les systèmes allemands auraient trouvé pour s'exprimer plus d'obstacles qu'à « Tubingue ou Iéna sous des gouvernements absolus » !

Tout enivrée des pures jouissances de l'esprit, la noble Allemagne rêvée par Renan expie dans l'ordre des réalités sa supériorité spirituelle. Pour agir dans le monde, « il faut mourir à soi-même ». Ainsi fit l'Allemagne. Dévouée à l'esprit, elle a abdiqué toute idée de prépondérance dans l'ordre politique. « L'incapacité de l'Allemagne dans le champ de l'action... est la conséquence des dons incomparables dont la nature l'a douée dans l'ordre des spéculations intellectuelles (3). »

On peut comprendre après cela quelle surprise furent pour nos bons Français du XIXe siècle les coups de foudre de Sadowa et de Sedan !

Si le peuple allemand est le peuple de l'esprit, Renan est fort logique en lui attribuant comme caractères essentiels la religiosité et le sérieux. A lui le sentiment de l'infini, le senti-

(1) *Questions contemporaines*, p. 81.
(2) *Essais de morale et de critique*, p. 77.
(3) *Etudes d'Histoire religieuse*. Préface, p. XXIII.

ment des forces spirituelles qui conduisent le monde, la vision de l'idéal rayonnant à travers les apparences irréelles : « L'Allemand n'est pas capable d'être irréligieux ; la religion, c'est-à-dire l'aspiration au monde idéal, est le fond de sa nature (1). »

Un jour viendra où Renan sera détrompé !

Quant au sérieux allemand, il faut voir quelle estime lui manifeste Renan ! Ah ! ce ne sont pas les étudiants d'outre-Rhin qui réclament une science agréablement présentée ! Toutes choses là-bas se font gravement. Le savant considère qu'il est de sa dignité d'être pédant. Il a raison, nous dit Renan. Au lieu de le railler, prenons modèle sur lui. Envions « à l'Allemagne le bonheur qu'elle a de posséder une variété infinie d'illustres pédants » (2).

Les scènes touchantes de la vie allemande où se manifeste ce sérieux unique au monde émeuvent Renan jusqu'au plus profond du cœur. Voyez ces banquets de graves philologues qui se complimentent solennellement en vers grecs et latins ! Voyez les distributions de prix dans les établissements d'instruction. Point de place pour des discours plus ou moins creux ! Professeurs, parents, enfants, tous se récréent gravement à l'audition « de dissertations grammaticales du genre le plus sévère et toutes hérissées de mots grecs et latins » (3) !

Et Renan de s'écrier en songeant au superficiel et brillant esprit français : « Ah, que j'aime mieux mon Allemagne toute pure et belle, prenant au vrai la science et la morale (4) ! » Mettons-nous donc à l'école de cette Allemagne. Notre race, d'ailleurs, a besoin d'être fécondée de temps en temps par la race germanique. Et quel accent religieux du jeune Renan dans ce simple mot : « O Allemagne, qui t'implantera en France (5)? » Renan pouvait être rassuré sur ce point. Il était des Germains qui songeaient fort sérieusement à cette mission et qui, pour l'accomplir, aiguisaient patiemment leurs épées !

Tant d'éloges passionnés à l'adresse de cette Allemagne par qui l'œuvre séculaire de civilisation faillit périr dans un cataclysme sans nom aujourd'hui nous étonnent et nous choquent. Mais disons-nous bien que cet enivrement pour les choses

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 417-418.
(2) *Essais de morale et de critique*, p. 317.
(3) *Avenir de la Science*, p. 117.
(4) *Nouveaux cahiers de Jeunesse*, p. 286.
(5) *Cahiers de Jeunesse*, p. 97.

d'Allemagne, Renan le partageait avec presque toute la France pensante de son époque. Montrer cette large bienveillance de Renan pour l'Allemagne, n'est-ce point montrer combien la France était éloignée de toute pensée de haine avant les brutales agressions qui par deux fois la prirent au dépourvu ? N'est-ce point montrer également dans quel abîme s'est précipitée la réaliste Allemagne, au jour où elle renia sa vieille culture idéaliste qui lui avait conquis l'enthousiaste reconnaissance du monde civilisé ?

Malgré son grand parti-pris d'admiration pour l'Allemagne, l'esprit de Renan était trop fin pour ne pas pressentir par instants, avant les événements de 70, quelques-uns de ces caractères cachés que l'Allemagne allait bientôt cyniquement étaler à la face du monde.

Dès 1860, dans ses *Essais de Critique et de Morale*, nous trouvons une comparaison extraordinairement suggestive entre le héros germanique et le héros celtique dans les vieilles épopées :

« Comparez, dit-il, le héros celtique et le héros germanique, Béowulf et Pérédur, par exemple. Quelle différence ! *Là, toute l'horreur de la barbarie dégouttante de sang, l'enivrement du carnage, le goût désintéressé, si j'ose le dire, de la destruction et de la mort* ; ici, au contraire, un profond sentiment de la justice, une grande exaltation de la fierté individuelle, il est vrai, mais aussi un grand besoin de dévouement, une exquise loyauté (1). »

Quelle merveilleuse intuition psychologique dans ce jugement !

De telles touches n'en sont pas moins très rares dans les œuvres de Renan antérieures à l'année 1870. Renan se complaît en cette Allemagne de rêve, patrie de l'idéal, patrie de la méditation, patrie de la science et de la haute vie spirituelle. C'est une volonté systématique d'admirer. Le moment du réveil cependant viendra. Il sera douloureux infiniment !

§

Mil huit cent soixante-dix ! Renan la gravit comme un calvaire, la grande année tragique ! La France s'effondrait comme une vision d'Apocalypse. Et c'était sous les coups de l'Allemagne, de cette Allemagne, terre de l'idéalisme et des pen-

(1) *Essais de morale et de critique*, p. 394.

sées généreuses. Renan regarde ces spectacles, le cœur atrocement serré, avec l'effroi d'un esprit désorienté qui voit brusquement crouler ses rêves les plus chers !

Avec une morne tristesse il évoque toute son ancienne tendresse pour ce pays qui maintenant se vante d'être sans pitié. « L'Allemagne avait été ma maîtresse, j'avais conscience de lui devoir ce qu'il y avait de meilleur en moi ! (1) »

Quels beaux projets n'avait-il point caressés pour elle ! L'unité de l'Allemagne ? Nul plus que lui ne l'avait désirée et cela d'accord avec l'opinion française tout entière. « Le titre d'une nationalité, ce sont des hommes de génie, gloires nationales. » Or l'Allemagne n'avait-elle pas eu son incomparable floraison de grands hommes au temps de Gœthe et de Kant ? Il était même légitime aux yeux de Renan que cette unité se fît par la Prusse, car depuis Frédéric II, elle « était le centre d'un tourbillon ethnique nouveau » (2).

De cette Allemagne pacifiquement unifiée quels grands efforts civilisateurs n'aurait-il point attendus ? La Prusse, agent de l'unité allemande, aurait été absorbée par l'Allemagne idéaliste. La nouvelle nation eût été une « grande nation libérale » (3). On eût espéré d'elle « une organisation scientifique et rationnelle de l'Etat ». Par elle se fût introduit dans la conduite des choses humaines « un haut sentiment d'humanité » joint à « un élément de raison plus mûre ». Perspective éblouissante d'un avenir où les « admirables aptitudes scientifiques » de l'Allemagne fussent devenues « un organe essentiel de la civilisation » (4) !

Cette grande Allemagne civilisatrice ainsi formée, Renan songeait à une intime union entre l'Angleterre, la France et le nouveau peuple. Alors la cause de l'esprit moderne eût été définitivement gagnée. Cette triple alliance solidement scellée eût constitué « une force capable de gouverner le monde, c'est-à-dire de le diriger dans la voie de la civilisation libérale » (5). Hélas, le rêve est bien écroulé ! Ses puissantes méthodes, l'Allemagne les a systématiquement appliquées à « l'art de tuer » ! Maintenant, l'avenir de la civilisation euro-

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, préface, p. VI.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, pp. 138-140.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 172.
(4) *Lettre à un ami d'Allemagne*, brochure, p. 3.
(5) *Réforme intellectuelle et morale*, préface, p. V.

péenne est sombre. « Un abîme est creusé entre la France et l'Allemagne, des siècles ne le combleront pas. » L'humanité pour prix de son labeur voit s'ouvrir la perspective de « guerres sans fin » (1).

L'Allemagne a commis la plus grande faute de son histoire au lendemain de Sedan. Si, après cette totale victoire, elle se fût contentée de proclamer son unité sans toucher à l'unité sacrée de la France, notre insouciante patrie eût bien vite oublié. Il eût été permis de rêver pour la civilisation un bel avenir. Mais après l'annexion de l'Alsace-Lorraine, que le monde ne compte plus sur nulle tranquillité, car la France porte là « une pointe d'acier qui ne la laissera plus dormir » (2).

Cependant l'Allemagne pour justifier ses annexions invoque de prétendus droits. Elle parle de ses « droits historiques » sur les deux provinces, qui jadis furent rattachées au saint Empire romain germanique. Principe qui n'est même pas digne de discussion ! Si l'on remonte dans le passé pourquoi s'arrêter à mi-chemin? La primitive Gaule ne s'étendait-elle pas jusqu'au Rhin? Alors qui nous empêche, nous, Français, de revendiquer toute la rive gauche du Rhin au nom « d'un droit celtique antérieur » (3) ? L'Allemagne invoque en outre la nécessité d'atteindre sa frontière naturelle : les Vosges... en attendant la Meuse! Plaisant sophisme! Qu'est-ce que « cette faculté limitante » de certains fleuves, de certaines montagnes? Pourquoi tel cours d'eau et pourquoi pas tel autre? Allons donc! Une province appartient au pays auquel la rattache sa libre volonté. « L'homme n'est esclave... ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes (4) ».

L'Allemagne prétend encore que l'Alsace lui revient légitimement parce que de race germanique. Quel non-sens ! Où irez-vous, si vous voulez fonder votre politique sur le principe des races? Ce principe est faux scientifiquement. Il n'y a plus de races pures. Le séculaire travail de la civilisation européenne a mêlé entre elles les races d'une inextricable manière. Les grands faits de l'histoire universelle ont passé « comme des

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. VI.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 59,
(3) *R forme intellectuelle et morale*, p. 196.
(4) *Discours et Conférences*, p. 309.

rouleaux broyeurs sur les primitives variétés de la famille humaine » et les ont confondues « en masses plus ou moins homogènes » (1).

Prenez garde, ajoute Renan, à ce principe des races ! Si vous essayez d'opposer entre elles des races prétendues irréductibles, vous allez ouvrir pour le monde un cycle de « guerres zoologiques », de véritables guerres d'extermination qui mettront le monde à feu et à sang (2) !

D'ailleurs, Allemands à courtes vues, ne voyez-vous donc point que ce principe vous menace plus gravement que tout autre peuple ? Considérez votre Allemagne : « tout le nord a été Gaulois, tout l'est, à partir de l'Elbe, est slave » (3) ! Au nom du principe des races, quelles belles annexions peut revendiquer la race slave ! Que direz-vous, Allemands, le jour où le Slave ressuscité, au nom même de vos doctrines, viendra réclamer « la Prusse proprement dite, la Poméranie, la Silésie, Berlin, par la raison que tous ces noms sont slaves » ? Que direz-vous, Allemands, le jour où cette notion de race, que vous invoquez à votre avantage, apprendra au Slave que c'est vous qui avez fait « son nom synonyme d'esclave » ? Quel péril pour vous lorsqu'il verra « cette longue exploitation historique de sa race par la vôtre » (4) !

Aux considérations ethnographiques, linguistiques, historiques des Allemands Renan oppose la conception spirituelle des nations et des provinces conçues comme des personnes morales. Elles ont la liberté de disposer d'elles-mêmes et toute notion noble de l'humanité implique le respect de cette liberté. A des raisons d'ordre matériel Renan oppose le principe idéal de « l'adhésion libre » : « *L'homme n'appartient ni à sa langue, ni à sa race, il n'appartient qu'à lui-même* (5). » Le seul principe qui puisse légitimement servir de base à une nation c'est, pour ses diverses provinces, la volonté « de vivre ensemble ». La question d'Alsace n'a donc rien à voir avec les questions de race, de langue, de frontières naturelles, de droits historiques. Une seule chose importe, et c'est « le droit

(1) *Discours et Conférences*, p. 376.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 199.
(3) *Discours et Conférences*, p. 294.
(4) *Réforme intellectuelle et morale*, pp. 200-203.
(5) *Discours et Conférences*, p. III.

qu'ont les Alsaciens, êtres vivants en chair et en os, de n'obéir qu'à un pouvoir consenti par eux » (1).

Mais Renan, dans sa condamnation de l'annexionisme allemand, dépasse déjà le strict point de vue national pour flétrir cette politique au nom même de la *civilisation européenne*. De nos jours, tout acte de violence d'un peuple contre un autre peuple est un crime, — presque un fratricide. Le temps est déjà venu où au-dessus de l'idée spirituelle de nation, profondément juste en son essence, plane l'idée plus vaste de civilisation européenne. Les diverses nations européennes ne sont pas des étrangères, mais des associées pour l'œuvre civilisatrice : *l'Europe est « une confédération d'Etats réunis par l'idée commune de civilisation* (2) ». Par là même, tout attentat d'une nation contre une autre est un crime contre la civilisation. L'Allemagne avec sa brutale politique d'annexion pèche contre l'idée de l'avenir, contre l'esprit moderne qui prétend joindre au principe des nationalités « celui de la fédération européenne supérieure à toutes les nationalités » (3). Le problème moderne n'est pas celui de la lutte des races, il est le problème de l'harmonieuse collaboration des nations à un noble but : « trouver une organisation aussi juste et aussi rationnelle que possible de l'humanité » (4), créer au-dessus des organismes nationaux « un *sensorium* commun des grands intérêts du monde » (5). Fonder les « Etats-Unis d'Europe liés entre eux par un pacte fédéral » (6), voilà l'œuvre vraie de demain.

Quel haut idéalisme et quelle vision claire des aspirations profondes de la conscience moderne !

§

Le mépris pour les droits spirituels, l'inexorable revendication des droits de la force, ces principes, Renan les retrouve dans tous les domaines où se manifeste l'activité de la nouvelle Allemagne.

Plus rien de commun avec l'esprit de Gœthe et de ses contemporains ! L'idéalisme dont elle s'enorgueillissait jadis, elle

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 198.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 197.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 164.
(4) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 205.
(5) *Discours et Conférences*, p. 140.
(6) *Réforme intellectuelle et morale*, pp. 156-157.

n'y voit plus que vieilles « rêveries » propres à bercer l'imagination des peuples enfantins. « J'étais autrefois idéaliste, rêveur ; maintenant je vois le ridicule de générosité, sois tranquille, je suis un homme positif, un homme sérieux (1) ! » Ainsi s'exprime Siffroi, ambassadeur du roi de Germanie auprès du pape d'Avignon, reître odieux et cynique à qui Renan fait exprimer par ironie, en plein moyen âge, les maximes de la moderne Allemagne !

Fini l'idéalisme ! Finie également l'ancienne largeur d'esprit qui, au-dessus des devoirs envers la race, voyait resplendir les devoirs envers l'humanité. « Ce que nous aimions dans l'Allemagne, sa largeur, sa haute conception de la raison et de l'humanité n'existe plus. L'Allemagne n'est plus qu'une nation (2). » Elle est morte pour les causes d'ordre universel !

La mentalité de la nouvelle Allemagne, Renan la cristallise en une expressive formule : c'est « le dédain transcendant de toute générosité » (3). C'est la croyance que le monde n'est mené que par la force matérielle, c'est la croyance que pour arriver à une fin donnée, tous les moyens sont légitimes, même les plus atroces et de préférence les plus atroces. C'est la croyance que la moralité doit être hautement reniée dans les rapports entre les nations, c'est la croyance que ce qui est vice pour l'individu est au contraire qualité fort estimable pour un peuple. Mensonge, férocité, mépris de toute pitié, voilà les nouvelles qualités nationales que la moderne Allemagne revendique avec un cynisme qui confine à l'inconscience. « L'Allemagne a posé en principe que le devoir d'un peuple est d'être positif, égoïste », et que « la cruauté est une force et constitue un avantage dont on n'a pas à se priver » (4). La nouvelle Allemagne vit dans une ivresse de cruauté. Entendez plutôt Siffroi que l'alchimiste Prospero, inventeur de l'eau de Jouvence, a grisé de son liquide merveilleux. Le Germain rêve. De douces images l'éjouissent dans son somme d'ivrogne : « Ah, la bonne odeur ! cela sent l'ognon brûlé ! Des paysans viennent d'être rôtis dans leurs maisons ! (5) »

(1) *Drames philosophiques*, p. 196.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, p. VII.
(3) *Feuilles détachées*, p. 327.
(4) *Fragments et Dialogues philosophiques*, p. 109.
(5) *Drames philosophiques*, p. 206.

Qu'une telle mentalité, toute « réaliste » qu'elle soit, puisse être dénommée Progrès, cela Renan n'y souscrira jamais : « Si vraiment le dernier mot de la sagesse et du progrès c'est de faire fi des droits de l'homme et des droits des peuples... nous aimons mieux être des arriérés que de servir ce progrès-là (1). »

On ne saurait cependant nier que l'application des principes dits réalistes ait entraîné pour l'Allemagne la réussite la plus complète. Le succès ? A ce mot Renan ne peut se garder de son ironique sourire. Que les Allemands si pleins de foi en leur avenir fondé par le fer et par le sang se remémorent les paroles de ce grand sage que fut l'Ecclésiaste : « *Nil permanet sub sole !* » Seules paroles que l'expérience des siècles ait montrées profondément vraies !

Consultez d'ailleurs l'histoire, Allemands enivrés de succès transitoires. Qu'est-ce que votre ascendant sur le monde ? Une brutale hégémonie militaire. Que sont vos nouveaux principes ? Une mauvaise « imitation des défauts de notre premier Empire ». Eh bien, quel fut le sort de toutes les tentatives de domination militaire ? Un fatal écroulement. Un peuple qui toujours menace le monde de son épée ne tarde pas à éveiller contre lui un universel concert de rancunes. « Toutes les hégémonies militaires ont abouti à un prompt épuisement. Que la Prusse y prenne garde (2) ! »

Cependant la nouvelle Allemagne, folle de triomphe, rêve la conquête de l'univers. Eh bien, votre échec, dit en substance Renan, sera aussi ample que votre but lui-même. Vous voulez dominer le monde par la crainte, par un total mépris des aspirations nobles de l'humanité. De telles méthodes représentent la plus colossale erreur psychologique que la terre ait jamais vu naître. « On ne s'impose à l'humanité que par l'amour de l'humanité, par un sentiment large, libéral, sympathique, dont vos nouveaux maîtres se raillent hautement, qu'ils traitent de chimère sentimentale et prétentieuse (3). » Cette erreur psychologique, Renan la formule en termes définitifs lorsque, parlant des dirigeants de l'Allemagne, il écrit : « Apres et durs... *ils croient connaître la nature allemande*

(1) *Feuilles détachées*, p. 310.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 166.
(3) *Lettre à un ami d'Allemagne*, brochure, p. 11.

et ne connaissent pas la nature humaine (1). » Et nous touchons là à l'idée centrale, profonde de la philosophie de Renan (Renan sceptique, quelle méprise) ! Renan ne cesse de l'affirmer : le monde est conduit par l'Idée. L'idée est-elle donc la Force ? Pas précisément. Mais elle est la créatrice de la force durable. Des intérêts transitoires créent des forces éphémères et passagèrement victorieuses. L'idée persiste tenace, n'abdiquant jamais, poursuivant sourdement son chemin, capitalisant tous ses efforts, toujours prête après l'épreuve à reprendre son invincible essor. L'idéal qui aspire à sa réalisation est la source de la vraie Force, parce qu'il est la chose qui dure, qui se maintient identique à elle-même et qui par là finit par l'emporter sur des combinaisons d'intérêts changeants. Ainsi, ce serait une naïveté de dire que la justice luttant contre la force doit l'emporter par sa propre vertu. Non, mais à force de rêver un règne de la justice, il se crée chez les hommes une volonté de justice et c'est une force qui naît et s'impose à son heure. A force de rêver qu'ils étaient le peuple de Jéhovah, à force de croire à leur mission religieuse dans le monde, les Israélites ont fait de leur rêve une force irrésistible. Et ce rêve religieux a conquis le monde, — encore que le « peuple de Dieu », après les pires souffrances, ait été dispersé aux quatre vents de l'espace ! L'idéalisme de Renan n'est pas un tissu de songes, — il est la conviction raisonnée, fondée sur l'expérience qu'à la longue l'idéal crée la force triomphante. Et c'est pour cela que Renan n'a cessé de croire à l'avènement d'une ère meilleure, et qu'en définitive, avec « des masses d'égoïsme », le monde finissait par élaborer du Bien.

Renan prédit donc à l'Allemagne une totale déconvenue dans ses projets d'universelle domination.

Et il ne manque pas de remarquer que le fait d'avoir revêtu la lourde armure des conquérants ne peut qu'être une cause de décadence pour l'esprit allemand. Huit années après les victoires de 70, il dresse le bilan de la nouvelle Allemagne. Rien dans le nouvel Empire de cette fécondité qui suit pour les peuples les grands triomphes. Les lettres, les arts sont frappés d'atonie. « Comment se fait-il que votre veine soit

(1) *Lettre à un ami d'Allemagne*, p. 7.

comme tarie ?.. Où est votre continuation de Gœthe, de Schiller, de Heine (1) ? »

De même quelle stagnation de la vie politique! Un gouvernement auréolé de tout le prestige de la victoire ne peut s'élever au-dessus des moyens répressifs. « Vous étiez forts et vous n'avez pas fait la liberté. » Rien dans le nouvel Empire de cette vie large et heureuse qu'aurait dû faire naître la victoire : au contraire le génie allemand décline : « Vous l'avez mis dans un étau où il souffre (2). »

La victoire a donc eu pour résultats réels: à l'extérieur, de faire perdre au vieil esprit allemand son emprise sur le monde; à l'intérieur, elle a engendré la contrainte et la décadence du génie même de l'Allemagne. Le nouvel Empire porte en lui l'inéluctable germe de ruine !

§

Dans leur rêve d'universelle suprématie, les Allemands du nouvel Empire prétendent à eux seuls satisfaire à tous les besoins du monde en fait de culture. L'Allemagne se targue de ravir à la France son ancien ascendant dans le domaine intellectuel.

De telles prétentions conduisent Renan à préciser les limites mêmes du génie allemand et à montrer qu'en fait de culture universelle il est un considérable apport français que l'Allemagne jamais ne pourra remplacer.

Renan est doué d'un esprit trop large pour contester à l'Allemagne son talent d'organisation, ses qualités d'application et de sérieux, son aptitude aux recherches érudites. Il continue à lui reconnaître les dons les plus précieux dans le domaine de « l'investigation savante ». Mais que de qualités spécifiquement françaises et indispensables à l'univers l'Allemagne ne pourra jamais acquérir !

Que l'Allemagne n'espère pas donner au monde les pensées fines, délicates, légères, aussi nécessaires que les lourdes affirmations d'une science pédantesque. La France est « l'initiatrice du monde à toute fine et délicate pensée » (3). La France est la critique ailée, subtile, ironique de tous ces systèmes qui aspirent à se considérer comme un ensemble de vérités défi-

(1) *Lettre à un ami d'Allemagne*, p. 8.
(2) *Lettre à un ami d'Allemagne*, pp. 10, 12.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 124.

nitivement établies. Son intuition pénétrante et rapide, son vif sens des réalités, sa tendance même au scepticisme et à l'irrespect pour tout ce qui veut s'imposer comme une autorité indiscutée, voilà des qualités qui font d'elle le nécessaire contrepoids à la tendance dogmatique d'outre-Rhin : « La France est nécessaire comme protestation contre le pédantisme, le dogmatisme, le rigorisme étroit (1). »

Reconnaissons que les Allemands sont « d'excellents collecteurs de matériaux ». Ils n'en sont pas moins inaptes à cette définitive mise au point où les idées se présentent clairement ordonnées et facilement assimilables. La science germanique pour devenir utilisable dans l'œuvre commune a besoin d'être repensée par des cerveaux français : « Le monde n'appréciera parfaitement de vous que ce que nous lui aurons fait comprendre (2). »

Et puis, la France, c'est la tradition de sociabilité. C'est l'accueil aimable, souriant, le quelque chose de généreux et de chaud : elle est le charme du monde. A l'Allemagne au contraire « le tact, le charme » manqueront toujours (3). La France est dans le concert des nations l'élément capricieux et délicieux, la fantaisie légère, l'expression la plus douce de cette joie de vivre que l'austère Allemagne se représente presque comme un péché. La France écartée par l'Allemagne du banquet du monde, le repas des peuples serait fait de mets copieux, mais insipides. La France apporte le grain de sel au festin des nations. Et c'est beaucoup : « un plat de sel n'est rien, mais un plat sans sel est bien fade » (4) !

Quant au dévouement pour les causes universelles, voit-on un autre peuple qui se puisse substituer à la France ? Qui assumera le fardeau des généreuses folies où un peuple de tout cœur se donne à ces causes désintéressées et qui ne doivent servir qu'au monde, pour employer l'expression de Michelet? Est-ce l'Allemagne ? Non. La Réforme luthérienne, par exemple, est une belle chose, mais ce fut une chose germanique et faite pour les races germaniques. Dans la plus grande des révolutions allemandes ne cherchons point ce

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 178.
(2) *Lettre à un ami d'Allemagne*, p. 2.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. X.
(4) *Id.*, p. XI.

caractère de dévouement aux choses universelles, essentiel trait de notre Révolution française (1) !

Que Renan apporte des retouches à ses jugements d'avant 70 sur le caractère allemand et sur la culture allemande, rien de plus naturel.

Il commence par découvrir qu'il y a deux Allemands, l'un « doux, obéissant, respectueux, résigné », et un autre qu'il n'avait pas soupçonné, « l'Allemand ne connaissant que la force, le vieil homme de fer enfin » (2) ! L'erreur de Renan s'expliquait. Le premier Allemand seul s'exprimait dans le domaine de la pensée et Renan avait jugé l'Allemagne sur sa littérature et non sur ses méthodes d'action.

Renan découvre également chez l'Allemand l'aptitude à haïr longuement, silencieusement, à ne jamais oublier l'injure la plus mince et la plus lointaine. Ténacité dans la rancune au besoin dissimulée sous l'attitude la plus obséquieuse : « la conscience allemande est longue, tenace et profonde... l'Allemand est rancunier, peu généreux... il ne connaît pas le pardon (3). »

Sous le sérieux allemand lui-même, que jadis il admirait avec ferveur, Renan découvre enfin le vice caché. Ce sérieux n'est pas tant élévation du cœur qu'incapacité native à percevoir le divin spectacle du monde sous le noble aspect de la joie. Cette austérité allemande enveloppe « une sorte de fureur puritaine, la jalousie et la rage contre la vie facile de ceux qui jouissent » (4). La voici mise à nu, cette vertu allemande : un fond sombre de caractère, l'incapacité de la gaîté et l'implacable jalousie contre les peuples qui de la douleur de la vie savent extraire la fine essence de la joie !

Et les yeux de Renan maintenant voient apparaître l'orgueil, l'immense orgueil qui se cache sous l'obséquiosité germanique. Orgueil traîné comme une obsession. Orgueil à l'état de paroxysme chez le Prussien : « le grand mal de la Prusse, c'est l'orgueil ». Orgueil du parvenu envieux qui se donne une âpre satisfaction en essayant d'humilier ceux qu'il ne peut immédiatement égaler (5).

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. IX.
(2) *Id.*, p. IX.
(3) *Id.*, p. 50.
(4) *Id.*, p. 159.
(5) *Réforme intellectuelle et morale*. p. 151.

Ah, Renan ne souhaite plus que le monde se mette à l'école de l'Allemagne ! Sérieux allemand signifie mourir à la joie de vivre ! « Le monde, déplore Renan, est en train de se laisser envahir par des races tristes qui n'ont jamais su ce que c'est que jouir (1). »

Ah, que le monde à jamais soit préservé d'être moralisé et rendu sérieux par une race qui pousse l'esprit de lourdeur jusqu'à se déclarer la « première de toutes, parce qu'elle ne sait pas rire et qu'elle n'a pas besoin de s'amuser » (2) !

Lourdeur dogmatique, manque du sens des nuances, absence de la fine intuition des choses de la vie et des réalités complexes et fuyantes, béate croyance au pouvoir de méthodes systématisées pour agir infailliblement sur l'infinie complication des choses, voilà ce que Renan découvre enfin comme envers de l'esprit allemand. N'est-ce point le spirituel Jacinto qui dans *Caliban* persifle si aimablement un authentique représentant de l'esprit germain : « Chez lui, on forme les artistes dans les universités et on a des procédés pour faire éclore les grands hommes (3). »

La confiance en l'impartialité des savants allemands s'ébranle également dans l'esprit de Renan. En un badinage plein d'humour il demande que la langue allemande ne soit pas employée au jour du Jugement dernier. Etablir les respectifs mérites des diverses nations serait alors impossible : « toutes les découvertes... se trouveraient avoir été faites par des Allemands. Messieurs, je vous en prie, faites qu'on ne parle pas allemand dans la vallée de Josaphat (4) ! »

Renan, admirateur passionné de la vieille culture allemande, n'a donc pour la nouvelle mentalité germanique que des paroles de réprobation. Il prétend que les grands Allemands d'autrefois ne reconnaîtraient rien d'eux-mêmes dans les hommes du nouvel empire. Il pressent avec une étrange acuité de jugement le danger pour l'Allemagne des nouveaux principes dits réalistes. D'un mot, il montre à cette culture son vice essentiel qui est aussi son germe de mort : « *elle n'améliore pas l'homme !* »

(1) *Discours et Conférences*, p. 217.
(2) *Drames philosophiques*, p. 173.
(3) *Id.*, p. 44.
(4) *Feuilles détachées*, p. 268-269.

§

Renan ne se laisse donc pas éblouir par les passagers triomphes d'une politique de force. L'Allemagne doit périr tôt ou tard parce qu'elle se trompe sur les vrais motifs par lesquels on s'impose à l'humanité. Parmi tous les jugements que Renan a portés sur l'avenir, il nous a semblé intéréssant d'en détacher quelques-uns qui par leur allure prophétique nous paraissent pleins de signification.

Dès 71, Renan criait à l'Allemagne qui s'était livrée à la Prusse : « *Vous avez monté un cheval fringant qui vous mènera où vous ne voulez pas* (1). »

Le cheval fringant a conduit l'Allemagne aux désastres de mil neuf cent dix-huit !

En 1879, démêlant les projets de mondiale hégémonie de l'Allemagne, au moyen de la conquête militaire, il s'écriait :

Attention, « *ces parties à la Napoléon Ier conduisent aux abîmes* » (2).

L'Allemagne au fond de l'abîme peut maintenant méditer cette parole.

Face aux principes allemands qui faisaient profession de mépriser les aspirations des peuples, Renan donnait un solennel avertissement :

« *Prenez garde, en ce siècle de résurrection des morts, il pourrait se passer d'étranges choses* (3) ! »

Le temps est en effet venu, où sur notre époque d'horreur se sont levés de larges souffles de Renouveau. Et les peuples martyrs dans le séculaire sommeil d'une tombe que ne visitait plus l'espoir soudain se sont éveillés ! Jeunes, ardents, frémissants d'une puissante ivresse de neuve liberté, tous ils sont sortis de leurs tombeaux, et tous, Polonais, Tchèques, Yougo-Slaves... sur les ruines de l'empire allemand, ils voient jaillir pour eux l'émerveillement du meilleur avenir.

Si Renan redouta parfois dans la démocratie la course « à pleines voiles vers la médiocrité », il comprit néanmoins que dans l'avenir ce serait l'esprit démocratique qui briserait le vieil esprit militaire de l'Allemagne :

« *Le progrès de la démocratie sera la fin du règne de ces*

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 192.
(2) *Lettre à un ami d'Allemagne*, p. 7.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 203.

hommes de fer, survivants d'un autre âge, que notre siècle a vus avec terreur sortir des entrailles du vieux monde germanique (1) ».

Ainsi fut fait !

« *La plus cruelle vengeance que la France pût tirer de l'orgueilleuse noblesse qui a été le principal instrument de sa défaite*, écrivait Renan après nos jours de désastre, *serait de vivre en démocratie, de démontrer par le fait la possibilité de la République* (2). »

Les mânes de Renan peuvent être satisfaits. La République a vécu et mieux encore elle a vaincu. A ses pieds, l'arrogance des hobereaux prussiens gît dans cette poussière où tour à tour vont s'ensevelir les castes conquérantes.

Renan l'imagine, le beau jour de la France triomphante :

« *Nous la reverrons*, disait-il... *cette vieille France, rétablie dans ses conditions de vie séculaire, avec ses haines pacifiées, ses horizons rouverts, les ombres de ses victimes apaisées, ses gloires réconciliées* (3). »

Ce moment est enfin venu !

Et Renan rêvait le jour symbolique où le général vainqueur verrait s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie : « *En voilà un*, disait-il, *que nous ne chicanerons pas sur sa prose* (4) ! » Renan peut reposer dans la joie : deux généraux victorieux entrent à l'Académie et ni l'un ni l'autre n'ont été chicanés sur leur prose !

Renan avait trop aimé l'Allemagne pour désespérer complètement d'elle. Il fit encore un dernier rêve pour cette Allemagne. Un jour, peut-être, elle reconnaîtrait que la Prusse l'a détournée du rôle civilisateur qui lui était dévolu. Un jour, elle rejetterait la lourde étreinte prussienne et de nouveau se donnerait à l'œuvre d'humaine culture. « *La Prusse passera, L'Allemagne restera* (5). » — La Prusse semble en train de passer. L'Allemagne de demain voudra-t-elle justifier le rêve de Renan ? C'est là le secret de l'avenir !

Quelles que soient les surprises que demain nous réserve, nous ne pouvons qu'admirer la justesse prophétique des anti-

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 163.
(2) *Id.*, p. 83.
(3) *Discours et Conférences*, p. 126.
(4) *Id.*, p. 134.
(5) *Reforme intellectuelle et morale*, p. 161.

cipations de Renan. Au milieu des épreuves, il garda sa foi en l'idéalisme, il maintint sa confiance aux destinées de la France. Sans jamais renier son admiration pour la vieille culture allemande, il prédit à la nouvelle Allemagne le juste destin que les jours futurs lui réservaient. L'Allemagne a voulu régner sur le monde par un brutal calcul de prétendues réalités dont l'idéal était exclu. Elle a cru qu'on pouvait mener les hommes par un mépris transcendant de tout ce qui est noble ou simplement humain. Renan lui a montré que le monde n'est pas seulement le règne de la force matérielle, mais qu'il est aussi, pour employer la poétique expression de Georges Duhamel, le règne du cœur. Dans une de ces formules dont il a le secret et qui respirent toute l'évangélique fraîcheur des brises galiléennes, il signifiait son destin à la réaliste Allemagne en lui disant : « *C'est l'impondérable qui existe vraiment. L'humanité sera toujours menée par de secrets philtres d'amour* (1). »

GABRIEL BRUNET.

(1) *Discours et Conférences*, p. 132.

TROIS TOMBES

—

A CLAUDE DEBUSSY

Que j'aime, Claude Debussy,
Ton nom léger dont les syllabes
Si frémissantes, si
Limpides, sont déjà de la musique !

Des fidèles du premier jour
Combien restons-nous, hélas!
Dont le premier grand amour
Fut vraiment ton Pelléas ?

Au seuil de notre adolescence,
Tes accords se sont propagés
Quand tout de la vie et des sens
Nous était encore étranger.

Grisés par la douceur des flûtes,
Des hautbois et des violons,
Nous sentîmes exquisement
Violée notre solitude.

C'était nous qui formions l'orchestre ;
Nos nerfs, voilà les instruments
Sur lesquels jouait ton génie.

Rêves, douceurs, incertitudes,
Frôlements et frissonnements,
Regrets qui défaillent, désirs
Si précis, jaillis dans la brume...
Inflexions vers les êtres,
Inflexions vers nous-mêmes,
Tendres élans vers l'impossible...

O Debussy, tes accords
Ont imprégné notre corps,
Ils ont modelé notre âme.

★

Sitôt que la mer se retire,
Les belles algues frémissantes
Perdent leur vie, perdent leur sève
Et leur couleur,
Masse confuse, et se dessèchent
Et traînent, cadavres de fleurs.

Au retour de la vague, au parfum de l'écume,
Quel espoir, quel réveil !
Fines et libres,
Souples et légères, les algues,
Parmi la mer sonore et dense
Respirent, dansent,
Avec l'illusion d'obéir à leur rythme.

Cet élément profond, riche et sensible
Qui nous inonde et qui nous porte,
Qui nous délivre et nous prolonge
A la manière d'un songe,
Claude, ce sont tes harmonies
Et leurs fraîches clartés d'opale,
Et leurs spasmes aigus et pâles
Dont le sourire se propage
A travers l'âme et le corps.

Dieu de notre adolescence,
Clair et mobile génie
Fin comme le ciel de France,

Que j'aime,
Que j'aime, Claude Debussy,
Dire ton nom, dont les syllabes
Si frémissantes, si
Limpides, sont déjà de la musique.

1918.

SUR LA TOMBE D'ODILON REDON

Roi des mondes imaginaires,
Odilon l'Enchanteur, évocateur des ombres,
Le velours de la nuit s'étale sur ta tombe
Somptueux et profond comme la nappe sombre
Dont tu couvris la peau sensible de la pierre.

Au souvenir de ton œuvre irréel,
L'essaim des monstres se soulève.
Es-tu toujours en proie aux rêves
Dont ta fièvre a peuplé les abimes du ciel ?

O grand visionnaire hanté par les ténèbres,
Des astres fous, perdus dans la nuit du chaos,
Palpitent-ils encor sur ton dernier repos
Comme des paupières funèbres ?

Mais le calme vieillard qui vécut comme un sage
Répond en souriant : « La mort n'est qu'un mot vide.
« J'ai percé mon linceul comme une chrysalide,
« Et j'ai pris mon essor pour de nouveaux voyages.

« Une planète plus heureuse
« M'a recueilli ; je vais cheminant,
« Clair comme un saint, neuf comme un enfant,
« Les yeux perdus sur l'au delà des choses.

« Souvent, dans la prairie qui chante,
« Je rencontre un Prophète ; il rêve et va.
« Vêtu d'or, noir et vert, un vieux Boudha
« Déroule pour moi des légendes... »

★

Redon, j'aurais voulu — mais où les trouverai-je ?
T'apporter quelques fleurs écloses dans le rêve ;
Leurs corolles sont des insectes qui s'envolent ;
Elles ont la splendeur de pierreries vivantes
Et colorent l'espace ainsi qu'une musique.
Pensives, on dirait qu'une âme les habite ;
Leur nom ? On ne sait pas leur nom sur cette terre.

En ces années de détresse sanglante,
Hélas ! je n'ai rien pu t'offrir
Qu'une gerbe de souvenirs.
Accepte le reflet de ces richesses dont
Aux pauvres hommes tu fis don
Du temps de ton passage sur la terre,
Roi des mondes imaginaires,
Toi que l'on nommait ODILON
REDON.

SUR LA TOMBE DE DEGAS

Quel que soit le hasard qui t'ait conduit ici,
Passant, je te défends de regarder ma cendre.
Vivant, des vains honneurs je n'eus jamais souci,
Tu m'apportais des fleurs ? Tu peux bien les reprendre.

J'ai toujours marché seul et farouche. Que mort
Je reste seul. La vie est inutile et laide.
Homme, poursuis ta route et que ta voix se taise,
Vivant, qui que tu sois, laisse Degas qui dort.

Août 1918.

CLAUDE-ROGER MARX.

L'ÉVOLUTION INDUSTRIELLE DU THÉATRE

—

LE THÉATRE ET LA GUERRE

« La guerre n'a fait que réaliser, avec une rapidité d'avalanche, un état de choses pour lequel le monde était prêt. » Cette phrase du clairvoyant H. G. Wells, qui se réfère à la formidable transformation que le monde est en train de subir dans tous les ordres de son activité du fait de la grande guerre, s'applique aussi bien au théâtre qu'à la politique, au statut du travail universel, à la situation nouvelle des femmes dans la société, enfin à toutes les manifestations morales et matérielles de l'existence des peuples.

Le théâtre a reçu la secousse et se modifie dans un sens déjà parfaitement indiqué avant la guerre. Il s'industrialise.

On dira sans doute que les changements qui peuvent s'opérer dans l'organisation des théâtres en France n'ont que peu d'importance en regard des conditions générales du pays au lendemain de la grande guerre. D'accord. Cependant le théâtre représente une forme d'art dans laquelle les Français excellent, et il ne faut pas oublier que les œuvres dramatiques sont un des plus puissants moyens d'interpénétration des peuples et dont l'influence paraît indiscutable. Les pièces de théâtre sont très souvent les seules productions de l'esprit échangées, pour la masse du public, entre certaines nations. On peut le déplorer, juger qu'une telle limitation est regrettable. Le fait ne peut pas être contesté. Les modifications que subissent nos théâtres en France ont donc leur importance.

Tout évolue actuellement vers l'industrialisme, le développement de la production et la systématisation. Le théâtre suit le mouvement, voilà tout.

LE THÉATRE ET L'INDUSTRIE

Le jour où les auteurs ont réellement encaissé de grosses sommes pour leurs œuvres (par exemple Rostand touchant, pour une année seulement, 1.700.000 francs de droits), le théâtre devait évoluer vers l'industrialisme. Le jour où le cinéma fit glisser ses premiers films anecdotiques sur l'écran, le théâtre, désormais concurrencé et influencé par cette forme nouvelle de spectacle, devait modifier sa technique.

L'industrialisation des conditions matérielles du théâtre était déjà partiellement accomplie avant la guerre. Nul ne s'avisait pourtant d'en parler. Aujourd'hui un certain nombre d'auteurs (d'auteurs arrivés, bien entendu) jettent tardivement le cri d'alarme. Celui-ci, scandalisé, annonce dans un important journal que quelques écrivains travaillent à la tâche et produisent pour ainsi dire en série pour un trust; celui-là, désabusé, nous apprend qu'il ne récrira pas les œuvres qui lui ont valu son succès avant la guerre. Des auteurs dramatiques parvenus à la réputation, pour avoir sournoisement jadis employé ces moyens industriels, déplorent aujourd'hui le mauvais goût du public auquel pourtant ils doivent beaucoup. La Société des Auteurs se trouve dans un embarras extrême pour faire respecter ses statuts, dont quelques articles essentiels subissaient depuis longtemps de fâcheux accrocs.

Bref, il y a une inquiétude et un malaise avoués. On va, bon gré mal gré, vers une organisation nouvelle. La commotion de la grande guerre et le mouvement de réorganisation générale qui pousse tous les jeunes hommes à plus de franchise dans leur désir de faire fortune, en même temps qu'ils sont incités à une activité plus coordonnée, la contagion d'irrespect pour toutes les traditions soumises à de sévères révisions, le besoin de faire du nouveau, sont les causes directes de cette évolution prête à modifier de fond en comble le théâtre, qui, depuis quelque temps avant le conflit, appartenait à des petits syndicats occultes d'auteurs traitant avec des directeurs agents d'affaires.

Le théâtre porte en lui-même le germe de l'industrialisation.

Ses réalisations réclament de forts capitaux, des bâtiments appropriés et le concours d'artistes travaillant ensemble. Il subit, comme la production industrielle, la nécessité de la vente immédiate et les fluctuations des événements du jour qui influencent non seulement son rendement financier, mais aussi les œuvres qu'il présente au public. Ses productions enfin, soumises à une concurrence pressante, subissent plus que toute autre production artistique les nécessités du procédé et les rivalités de l'imitation.

Il y a dans le théâtre tout un côté commercial et une technique spéciale qui font de cet art une industrie. Essentiellement, c'est un art d'interprétation et de reproduction. Et sitôt qu'il s'agit, en art, de reproduire, — on l'a vu par l'affaire Rodin, — l'industrialisme intervient. Le tout est que l'industrialisme ne devienne pas du mercantilisme. C'est ce passage d'un mercantilisme occulte et désastreux à un industrialisme avoué et peut-être fécond en progrès que franchit actuellement le théâtre.

Au règne des Mécènes, plus ou moins éclairés, et des combinaisons d'une prostitution plus ou moins déguisée, le règne des affaires nettement opérées doit succéder. Les Mécènes, les amateurs d'art désintéressés pourront encourager les manifestations artistiques, mais à côté des entreprises. D'ailleurs l'intervention des Mécènes n'a jamais donné grand résultat.

Les tentatives artistiques de théâtre sont terriblement onéreuses à encourager et elles ne permettent à ceux qui les encouragent matériellement que peu d'espoir de rentrer dans leurs débours. Depuis que les collections d'art sont de bon placement, qui donc va s'amuser à engouffrer de l'argent dans une exploitation de théâtre pour faire triompher telle ou telle esthétique dont les résultats ne paieront pas ?

Le Théâtre-Libre a réussi et vécu, parce que son promoteur, Antoine a su organiser commercialement son entreprise. De plus, les jeunes auteurs qu'il jouait lui ont fait une énorme publicité gratuite sans laquelle il n'aurait jamais pu étendre le nombre de ses abonnés. Antoine a marché avec des moyens commerciaux. Pour une somme donnée il offrait à ses abonnés tant de représentations, et ces représentations jouissaient d'une énorme publicité qui ne lui coûtait rien. Sans le tapage, disons le mot, la réclame, faite autour de ses représentations, il n'aurait jamais étendu le nombre de ses abonnés, flattés de

coopérer à une œuvre dont la presse s'occupait à grand bruit.

L'industrialisation du théâtre ne ruinera nullement les tentatives nouvelles. Tout commerce sent, à une heure donnée, la nécessité du renouvellement. Les vieilles formules ne dureront pas plus longtemps avec des directeurs, gens d'affaires ouvertement, qu'avec des directeurs combinards, soi-disant protecteurs des arts, mais en réalité exploiteurs déterminés. Au contraire.

LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS

Avant la guerre, disons les choses comme elles sont, les statuts de la Société des Auteurs étaient violés. C'était ,comme partout ailleurs, le système D. On se débrouillait. Les directeurs de théâtre ne cherchaient qu'à assurer leurs frais par des arrangements d'argent avec les auteurs. Sauf pour certains écrivains connus, cotés et dont la réussite paraissait assurée, les directeurs ne voulaient rien risquer. Et encore quelques-uns de ceux-là, même des plus réputés, ne craignaient pas d'entrer en association déguisée avec les directions. La Société des Auteurs interdit par un statut ces trafics. Ils étaient pourtant le secret de polichinelle et on fermait les yeux. De même la Société interdisait aux directeurs et à tout membre d'une direction théâtrale de se faire jouer sur la scène qu'ils dirigeaient ou dont ils dépendaient administrativement. Inutile de citer des exemples et de faire des personnalités. Personne ne se soumettait plus à la règle. Les choses s'étaient établies sur ces bases, grâce à une sorte d'accord tacite. Nul ne s'en plaignait. Naturellement, c'était le gâchis.

La Société des Auteurs vivait sur trois principes :

Les auteurs, quelle que soit leur valeur, toucheront sur la recette le même tant pour cent établi par contrat selon chaque théâtre.

Nul ne pourra se faire représenter dans un théâtre où il aura mis des fonds, dont il sera directeur, commanditaire ou administrateur.

Aucun directeur ne pourra posséder plus d'une direction de théâtre à Paris.

Ces principes — les deux premiers surtout — étaient caducs. Ils étaient tournés. Sans doute ils ne répondaient plus aux conditions commerciales des théâtres. Les directeurs compre-

naient mal qu'ils dussent payer à tous les auteurs les mêmes sommes sans égard pour la valeur de l'auteur, sans tenir compte des frais engagés pour monter telle ou telle pièce. La défense à un secrétaire de théâtre, homme de lettres, de se faire représenter sur la scène à laquelle il était attaché administrativement était également puérile. On ne discutait pas ces exigences, mais on biaisait. Reste la question des multiples directions. Elle était grave. On l'appelait la question des trusts.

Il y a une quinzaine d'années, un trust de ce genre s'était formé. Il échoua. L'ère des combinaisons, des ristournes, des pièces montées à frais d'auteurs, etc., n'était pas encore absolument venue. On était à l'aube de ces tripotages, qui sont des tripotages quand ils sont faits clandestinement, sans contrat défini entre les intéressés. Depuis, les événements ont marché. Les théâtres vivaient de combinaisons tant sur les abonnements, sur les billets à droits, que sur les partages clandestins des droits des auteurs avec le directeur ou avec un collaborateur imposé qui servait d'intermédiaire. Bref, une contrebande effrénée se faisait autour des contrats de la Société sur lesquels auteur et directeur avaient mis leur signature.

L'INFLUENCE DES PETITES BOITES ET DES MUSIC-HALLS

Les mœurs de ce genre sévissaient spécialement dans les petits théâtres, les petites boîtes parisiennes où l'on jouait des petits actes, des petites opérettes grivoises et dans les music-halls aux mains de directeurs faisant, suivant une expression crue, mais précise, « faisant de la cuisse ». C'est l'exemple des fraudes et barbotages de ces tenanciers, suivi et pris pour ainsi dire comme règle par le directeur des scènes dites sérieuses, qui a précipité la crise.

Les frais de ces entreprises de music-halls sont énormes, et, s'il fallait payer honnêtement les acteurs, les actrices, les figurantes, elles ne laisseraient qu'un bénéfice très honnête aux entrepreneurs. Et comme les personnes qui « font de la cuisse » ne sont pas précisément décidées à se contenter de gains honnêtes, et pour cause, leurs scènes sont une honteuse exploitation de la prostitution. Les combines sont multiples. Dans une revue, par exemple, sur une de ces scènes que je ne désigne pas, les auteurs sont deux, trois, quatre, avoués ou inavoués, plus un gaillard qui tient le bail du théâtre, plus le

maître de ballet qui amène les danseuses, puis le costumier qui fait l'avance de costumes, etc... Et tout ce monde grouille et se débat pour payer le moins possible, pour ne pas payer du tout, et parfois pour faire payer le troupeau de femmes qui vient s'exhiber. Une direction unique payant décemment un seul auteur, ou achetant directement quelques scènes à différents auteurs, pourrait donner aux artistes une rémunération décente et produire de jolies jeunes femmes recevant un salaire raisonnable. Mais, s'il faut que dix personnes intermédiaires touchent sur les bénéfices, c'est le désordre et quelque chose qui approche la traite des blanches et le sweeting system. Les grands théâtres furent gagnés par cette contagion. Ils opéraient avec plus de discrétion, mais les combines étaient devenues la règle.

LES TROUPES D'ENSEMBLE DISPARAISSENT

D'abord les directeurs, hantés d'une phobie qui a ruiné bien des commerces, au lieu d'améliorer leur production, ne pensaient qu'à diminuer leurs frais généraux. Et les troupes disparurent. Jadis les théâtres avaient leur troupe, une réunion d'acteurs choisis, habitués à jouer ensemble et à donner à leur interprétation un cachet spécial. Avant la guerre, en somme, deux théâtres seulement à Paris avaient gardé une troupe. Et ces deux théâtres bénéficiaient de la réputation de leurs acteurs : le Théâtre Français et les Variétés. Les autres théâtres engageaient pour une pièce un certain nombre d'artistes et faisaient leur distribution des rôles pour le mieux.

Toujours pour diminuer leurs frais généraux, les directeurs recherchaient et patronaient spécialement les pièces faciles à monter. Peu de décors, peu de personnages. Deux ou trois beaux rôles et des comparses. De là vint la pièce en trois actes, la fameuse pièce en « trois bocks », qui, pendant vingt ans, a sévi sur les scènes parisiennes. Vaudeville, drame ou comédie, tout devait se couper en trois actes. Formule omnibus. Voici les propres paroles d'un directeur d'un grand théâtre donnant à un jeune auteur le schéma de cette comédie idéale : « Mon petit, vois-tu, mon petit, c'est très simple, tu fais un premier acte brillant, très brillant. C'est l'exposition. Pas besoin de beaucoup d'action, mais du mouvement, des mots. Et puis, tu sais, on arrive si tard maintenant au

théâtre, Au second acte, ah ! dame ! au second acte, tu répètes un peu ton exposition pour les retardataires et puis de l'action, de l'action et une belle scène qui empoigne le public. Quant au troisième acte, eh bien ! c'est le dénouement, ça s'arrange toujours, ne t'en préoccupe pas beaucoup. Voilà ta pièce faite. »

Et c'est ainsi que la plupart des comédies, en effet, se résumaient en une scène capitale, toujours jouée à la fin du second acte.

Telle était la recette du directeur qui se croyait le plus habile de tous. Le directeur-acteur avait un autre magistère.

« Il ne faut pas heurter le public de front. Vous présentez vos personnages, au premier acte, avec un peu de mystère. Vous ne les lui révélez pas tout de suite. Vous lui laissez quelque chose à deviner. Vous le captez. Il cherche. Il s'intéresse. Au second acte, vous pouvez alors faire ce que vous voulez. »

Au fond, les deux systèmes sont analogues. Ils aboutissent l'un et l'autre à la pièce en trois actes avec le nœud de l'action invariablement vers le milieu du second acte. Désespérante uniformité.

A quoi bon, pour ces comédies qui se résument en une scène, à quoi bon avoir une troupe nombreuse et bien stylée ? Un rôle, deux rôles au plus, et des comparses, des donneurs de répliques. Deux acteurs connus, célèbres, aimés du public et, autour d'eux, d'adroits figurants.

Pour arriver à interpréter de grands rôles il faut avoir joué des petits rôles, mais des rôles, il faut avoir pénétré dans l'action d'une pièce. L'acteur ou l'actrice qui ne joue que des comparses n'acquerra jamais de maîtrise. Aussi notre scène depuis vingt ans est-elle vouée aux mêmes vieux acteurs, aux mêmes vieilles actrices avec, à leur côté, une foule de comédiens et de comédiennes adroits (l'affreux mot), parmi lesquels aucun n'est capable de sortir de la médiocrité et de tenir un rôle de premier plan.

Les pièces de Labiche et d'Emile Augier, de Dumas, vieille formule, c'est entendu, comportaient des rôles, des types très variés, et à côté des principaux interprètes des figures intéressantes se dressaient. Nos théâtres sont encombrés d'artistes admirables sachant habiller, grimer, mettre sur pied un per-

sonnage qui dit trois lignes. Ne leur en donnez pas quatre, ils cesseraient d'être admirables. Ce sont des accessoires merveilleux, des trompe-l'œil. Ils ont l'air d'acteurs. S'ils essaient de devenir des acteurs, ils redeviennent ce qu'ils sont : des figurants intelligents.

LA CRITIQUE DES AUTEURS DRAMATIQUES

Pour pousser, faire mousser et mettre en belle lumière devant le public ces sèches productions quelle était la critique ?... La critique, de plus en plus, était rédigée uniquement par des auteurs dramatiques. *A priori*, on pense qu'un auteur dramatique sera meilleur juge de la valeur d'une pièce et de son interprétation que tel ou tel journaliste. Erreur. Le critique auteur devient le plus déplorable, le moins indépendant des appréciateurs. Il a pris le feuilleton dramatique pour se faire jouer, pour avoir les directeurs dans sa main, et il rédige ses articles dans ce sens, consciemment ou inconsciemment, distribuant l'éloge ou le blâme au gré de ses sentiments personnels d'auteur joué ou refusé. Il ne peut pas être indépendant. L'indépendance s'est réfugiée dans les revues littéraires où des écrivains, sans attache directe avec les directions, osent donner leur opinion et présenter des suggestions originales. La critique des auteurs dramatiques est un non-sens, c'est la négation de la critique.

Les directeurs des music-halls, dont la concurrence grandissait et grandit tous les jours, ne s'embarrassent pas de littérateurs. Ils font carrément de la réclame, paient leurs articles, possèdent des contrats de publicité, enfin présentent leurs spectacles avec une réclame commerciale. Leurs affaires n'en allaient que mieux. Sur ce point leur organisation pratique est inattaquable.

LE THÉATRE EST UN SPECTACLE

Leurs affaires n'en allaient que mieux, parce qu'en dehors de l'attrait féminin de leurs productions, ils offraient au public des spectacles. Les directeurs de théâtre, et pas mal de leurs conseillers, oubliaient que le théâtre est d'abord un spectacle et ensuite un divertissement. Personne ne s'imaginera que le public vienne au théâtre pour s'instruire ou pour s'édifier. Le théâtre est un spectacle pour les yeux, et un divertissement pour l'esprit. *Castigat ridendo mores*. Oh ! ce *ridendo*, comme il

était oublié ! Les premiers auteurs qu'Antoine a essayé de lancer ont échoué, parce qu'ils étaient monotones et ennuyeux. Ils ont parfaitement préparé la voie à deux écrivains peu profonds, sans doute, mais qui, au milieu de la pesanteur des auteurs dramatiques réalistes, étaient amusants. Donnay et Lavedan ont percé dans les dernières années du XIXe siècle, comme les lumières au milieu de ce brouillard. Le *Prince d'Aurec* n'était qu'une satire superficielle, mais extrêmement amusante. Le *Nouveau Jeu* est d'une drôlerie impayable. *Lysistrata* se joue encore, et *Amants* et *Education de Prince* étaient pleins de sourires. Donnay sortait du *Chat Noir* et Lavedan de la *Vie Parisienne*. Le Théâtre-Libre n'a pas découvert son grand auteur, le Balzac de la scène qui aurait donné au théâtre le relief, la couleur, le pittoresque et la variété de la vie et qui aurait fait réussir le réalisme au théâtre. Le triomphateur du Théâtre-Libre, c'est Brieux, académicien qui a dû récrire pour son grand succès *Blanchette* un dénouement réactionnaire et conventionnel, absolument opposé à la thèse que l'auteur voulait soutenir. Une palinodie littéraire de cette envergure était un échec pour l'école. Faute d'avoir trouvé son grand homme, comme l'a dit Alfred Mortier dans sa *Dramaturgie*, le réalisme n'aboutissait qu'à « *du vaudeville triste* ». Le public français, qui a fait le succès du *Cid*, du *Misanthrope*, du *Mariage de Figaro*, ne pouvait s'intéresser longtemps à ces petites analyses des misères humaines rapetissées, rétrécies, médiocres au point de devenir aigrement comiques. C'était l'heure où Shakespeare « aux cent actes divers » commençait de paraître sur la scène française, et, dès que sortirent les premières œuvres de Rostand, de Bernstein, de Bataille, ce romanesque, et de Flers avec Caillavet, ces satiristes, les autres furent oubliés. Les music-halls faisaient effort pour varier leurs spectacles et le cinéma allait faire danser ses gestes sur l'écran.

Le music-hall n'est pas d'un goût très relevé. Il est varié, il est lumineux. Il est surprenant. Ce n'est pas seulement parce qu'on y fume et qu'on y voit des femmes qu'on y va, c'est parce qu'il délasse l'esprit par sa variété sans prétention. Le cinéma reçoit sur son écran des histoires absurdes, mais des histoires. C'est pour assister à des événements que le public vient au théâtre.

L'ennui a son prestige, a dit Sainte-Beuve. Soit. Mais pas tous les jours. Le public consent à s'ennuyer parfois à la Comédie Française, mais pas sur le boulevard. Et il a une telle fièvre de s'amuser que le petit théâtre à côté avec des petits actes pimentés, burlesques, bourrés de situations abracadabrantes ont obtenu tout de suite sa faveur. Résultat : depuis l'Empire, depuis cinquante ans bientôt, Paris s'est agrandi, le nombre des provinciaux et d'étrangers qui viennent visiter la capitale de la France s'est augmenté dans des proportions considérables; cependant, Paris ne compte pas une grande scène de plus. Seules les petites boîtes se sont multipliées et les music-halls aussi. Londres a trente théâtres qui tous les soirs font recette, et la proportion de théâtres de premier ordre dépasse de beaucoup celle des music-halls, d'ailleurs admirablement agencés.

N'est-ce point miracle, au milieu de conditions si difficiles, qu'une production littéraire dramatique puisse se continuer en France et rester, pour quelques œuvres, supérieure ? Mais la production courante est très médiocre, au-dessous de ce que font les Anglais, qui ont maintenant des écrivains dramatiques, comme des romanciers, et qui désormais nous empruntent de moins en moins. Je ne parle pas des Etats-Unis, dont nous étions les fournisseurs, et qui connaissent à présent des écrivains de théâtre originaux, si originaux qu'ils envahissent peu à peu la scène anglaise.

Pour le music-hall, par exemple, nous sommes, nous les fantaisistes, les gens d'esprit, les primesautiers, absolument tributaires des Anglais et des Américains. Musique, danses, scènes fantaisistes, tout ça nous vient d'outre-Manche et d'outre-Atlantique et, comme consécration suprême de ce contrôle anglo-saxon d'un genre capricieux parfaitement français, où nous pourrions produire et où nous avons produit des chefs-d'œuvre (le Chat Noir, music-hall idéal), de grands managers anglais ont construit ici une succursale de leur théâtre de Londres : *Le Palace*, inauguré en pleine Conférence de la Paix, par Wilson, Lloyd George et lord Derby !

Il y a pourtant des gens d'esprit à Paris, des fantaisistes merveilleux. On rassemblerait une phalange de légers écrivains pleins de verve. Aucun directeur n'oserait risquer sur eux ses chances et tenter de transformer en billets de banque

leurs facéties et leurs satires. Il faudrait avoir un sens commercial, industriel que possèdent les managers anglais et américains. Les nôtres sont pingres et n'ont que le sens de la combinaison. Salis, lui, avait le flair de l'amateur d'art et le doigté du promoteur d'affaires. Il est mort. Personne ne l'a remplacé. Les amuseurs délicieux qu'il a suscités s'éparpillent dans des cabarets. Ah ! que nous ne savons pas utiliser nos richesses !

LES ACTEURS-DIRECTEURS

Les directeurs étant insuffisants, les acteurs-étoiles les ont remplacés, et à côté d'eux le fameux trust s'est formé. Les acteurs de réputation sentaient parfaitement inutile la tutelle d'un directeur installé dans un bureau, trop paresseux pour lire des manuscrits, et d'ailleurs le plus souvent incapable d'en juger la valeur, mais passé maître dans le système D. Et les acteurs se sont improvisés directeurs. Nous avons eu le théâtre Sarah-Bernhardt, le théâtre de Guitry, le théâtre de Réjane, le théâtre de Coquelin. A quoi bon donner soixante mille francs par an à un directeur qui n'était qu'un employé ? Et ces théâtres-là ne furent pas plus mal dirigés que les autres. Certainement ils le furent mieux, car ils reçurent l'impulsion de la personnalité de l'acteur qui les possédait. Ils la reçurent même trop. L'inconvénient de l'acteur-directeur devint manifeste. L'acteur-directeur ne cherche pas à s'entourer de très bons artistes. Ce serait la concurrence directe, et puis ces artistes se feraient payer cher, et la réduction des frais généraux est aussi bien dans le programme des acteurs-directeurs que des directeurs tout court.

Ensuite l'acteur-directeur ne recherche que les rôles qui lui conviennent spécialement, contenant « les effets » dont il a l'habitude, dont il est sûr. Le meilleur acteur comme le meilleur écrivain n'a point toutes les cordes à sa lyre. Son art tout personnel s'établit sur un nombre plus ou moins limité de sensations parfaitement rendues. Il a donc une tendance à ne choisir que les pièces où se trouve cette gamme d'effets dont il est maître. Les acteurs-directeurs poussent les auteurs à écrire, pour eux, des œuvres dans lesquelles cette gamme d'effets se retrouve projetée en relief. Ils mettent même volontiers la main à la pâte dramatique pour lui donner la forme qui leur convient, si bien qu'ils finissent par présenter toujours

e même gâteau au public. La littérature dramatique n'y gagne ien, ne s'améliore pas, ce dont, somme toute, ils se soucient ort peu, lorsque la recette répond à leurs désirs.

Mais la recette est compromise par cette monotonie. L'ac-eur-directeur s'use ainsi terriblement vite. Il se copie lui-nême dans tous ses rôles, et le public, dont l'intérêt primordial ·st le goût de la nouveauté, sans s'apercevoir précisément ju'on lui joue toujours la même pièce, éprouve de la lassitude levant cette reproduction indéfinie des deux à trois rôles de 'étoile. Pour les intérêts d'art et pour les intérêts matériels les acteurs il n'est aucunement souhaitable de les laisser uges de leurs rôles. Les grands acteurs n'auront que toujours rop de moyens pour influencer les auteurs, afin d'obtenir des ɔièces faites à leur mesure, dans lesquelles ils n'auront aucun :ffort à fournir pour varier leur talent. Les acteurs-directeurs, ɔlus artistes sans doute que les directeurs-ronds-de-cuir, ont :ontre eux le travers amplifié de leurs concurrents bureau-:rates. Ceux-ci, pour simplifier leur besogne, choisissaient à eurs étoiles des rôles « en or », d'après l'argot théâtral, c'est ì dire en toc, artificiellement combinés pour la série des beaux :ffets faciles et habituels de leurs pensionnaires en vedette.

LE TRUST ET SES CAUSES

Le trust a donc surgi à son heure, parce que le théâtre ;'était fatalement industrialisé, parce que le métier s'était amé-ioré (non point l'art, mais le métier), auteur et acteur sachant nieux que jamais établir la technique d'une pièce ou d'un rôle, ɔarce qu'une entreprise de théâtre bien menée peut payer, :nfin parce que toutes les petites entreprises sont destinées à 'aire place aux grandes entreprises, et qu'il y a dans les théâ-res un côté affaire, un mécanisme commercial, un labeur en :oopération des auteurs, des acteurs et des entrepreneurs de ;pectacles, qui tend à supprimer les rouages inutiles et à cen-raliser les travaux administratifs.

Aujourd'hui les théâtres à Paris — sauf les subventionnés — sont aux mains de trois personnes, plus deux directeurs-ıuteurs. C'est le début. Nous allons passer certainement par ıne période de crise, de conflit avec la Société des Auteurs et ıvec la Société des Artistes dramatiques, qui d'abord trou-'aient préjudiciable à leurs intérêts cette concentration des

directions en si peu de mains. Cette période franchie, de nouveaux statuts élaborés, le théâtre profitera de cette concentration. Un gros trusteur ne fera point les petites manigances du directeur isolé. Il s'occupera du côté affaire, publicité et lancement, et des détails matériels, et il aura des collaborateurs artistiques avec des attributions parfaitement définies. Le trusteur aura de gros frais. Il lui faudra réaliser de sérieux bénéfices. Il fera donc des efforts en conséquence, des efforts qui tendront à lui attirer le public, et non pas à resserrer ses frais aux dépens des auteurs et des acteurs. Les collaborateurs artistiques du directeur de plusieurs théâtres seront de deux sortes : ceux qui choisiront les pièces et ceux qui les monteront. Nous avons des metteurs en scène de première force. Par malheur, ils ne sont guère utilisés. Antoine, Bour, Baulieu, Durec, Roze, Gémier, Jacques Copeau sont parfaits dans cet emploi. Si le cinéma ne les enlève pas au théâtre proprement dit, nous ne verrons plus des pièces montées par des auteurs, presque toujours incompétents, quelle que soit leur valeur d'écrivain, avec l'aide d'un directeur non moins maladroit et d'un régisseur, vague sous-ordre sans autorité, sachant son métier, mais dépourvu d'art et d'invention.

En Angleterre, les *producers* mettant en scène sont des hommes remarquablement habiles, anciens acteurs qui n'ont pas pu arriver au premier rang à cause souvent de quelque imperfection physique. Ils se sont consacrés à la science de la mise au point des œuvres dramatiques. Ce sont eux qui font la distribution des rôles, choisissent les décors, les meubles, les toilettes et règlent toute l'œuvre.

Le rôle de lecteur, de conseiller artistique est de capitale importance. Jusqu'ici les lecteurs n'existent pas. La Comédie Française en a deux, par exemple. Ce sont deux vieillards tout à fait en dehors du mouvement littéraire, et complètement incapables de découvrir quoi que ce soit, qui que ce soit, dans les manuscrits qui leur sont confiés et sur lesquels ils doivent faire leur rapport.

Le directeur de multiples scènes n'a pas le temps de lire des manuscrits. Il aura à organiser les frais de ses entreprises et sa publicité. C'est ici que je touche au point essentiel de l'évolution du théâtre. Le passage de la soi-disant publicité gratuite, que lui font les critiques des quotidiens, à une publicité

payée ouvertement et conduite d'une manière saisissante et méthodiquement suivie. Rien ne réussit commercialement sans publicité. Le théâtre ne peut vivre, au point de vue art, sans faire de grosses dépenses. La pièce de théâtre nue, sans décor, sans l'appareil prestigieux de la mise en scène est une utopie, un contre-sens réactionnaire. Vous ne ferez pas remonter dans des diligences des gens qui rêvent de faire du tourisme en aéroplane. Pour réussir commercialement, il faut au théâtre l'appui de la réclame.

Des esprits arriérés ou fort aristocratiques expriment avec hauteur pour ces procédés de « marchands de cochons » ou de « lanceurs de pilules » un mépris profond. Attitude élégante, mais un peu niaise. Beaucoup d'ailleurs de ces détracteurs de la réclame indispensable sacrifient en secret au dieu du tam-tam et du boniment. Ils vont faire des salamalecs dans des salons, donnent des dîners coûteux et vont courtiser des directeurs de journaux pour obtenir des articles. Ils s'imaginent que ces petites opérations ne sont pas de la publicité. Laissons-leur cette illusion, dont tous, dans leur for intérieur, ne sont point dupes.

Le public a besoin qu'on lui explique, que l'on guide son goût, qu'on le détermine. Il faut lui désigner ce qu'il doit admirer et tous les beaux endroits où il faut faire des ah !...

Jadis, une élite choisie, oisive, remplissait cet emploi ; et les trompettes de la renommée se recrutaient dans son milieu érudit, disert, délicat, averti. Les connaisseurs faisaient le succès, les autres suivaient. Aujourd'hui on s'adresse à la foule. L'élite est noyée dans le nombre et sans action suffisante. Il faut systématiser l'opération indispensable qui consiste à forcer l'intérêt éparpillé et vacillant du public.

L'auteur, l'acteur seront débarrassés de ces préoccupations. Les uns et les autres resteront tout à leur gestation artistique. Quelqu'un, à côté d'eux travaillera pour eux et leur évitera le souci et le ridicule de fabriquer leurs propres prospectus, qui n'en seront que mieux rédigés et mieux distribués. On ne verra plus imprimer cet écho cyniquement cruel et malveillant, à propos d'un jeune auteur qui ne craignait pas de soigner lui-même sa réclame : « Comme depuis huit jours il n'était plus question de M. X..., sa mère vient de mourir. On parle de lui. »

La publicité n'a jamais fait réussir quand même une œuvre radicalement mauvaise. Elle a maintenu honorablement ou donné un certain succès à des œuvres de qualité moyenne. Elle a assuré le triomphe durable et fructueux aux belles choses.

Il est probable, d'ailleurs, que la nouvelle génération, plus réaliste que celle qui la précède, n'aura aucune répugnance à se servir de ces moyens mis à son service pour aider et simplifier son labeur.

LES ACTEURS, LES AUTEURS ET LE TRUST

Les acteurs se sont fort émus du trust. Ils pensent que les trusteurs, maîtres des scènes où ils peuvent se produire, leur imposeront leurs conditions et réduiront leurs salaires déjà médiocres.

En dépit d'un préjugé assez répandu, la carrière d'acteur est assez mal rétribuée (en France ; ailleurs il en est autrement et précisément dans les pays de trusts). Les acteurs et les actrices qui ne sont pas des artistes de premier ordre touchent des appointements et des cachets souvent dérisoires. Entre l'acteur qui touche trois cents et cinq cents francs par représentation et celui qui touche vingt francs et moins, il y a peu d'intermédiaires. La troupe ayant pour ainsi dire disparu, le sort matériel de la majorité des acteurs est précaire. Nous ne parlons pas des actrices, les directeurs spéculant plus ou moins, comme tant d'autres employeurs, sur les facilités ouvertes d'une jolie femme pour subvenir à son existence.

Les comédiens et les comédiennes vivent d'une vie particulière.

Comme tous les artistes, ils ont besoin, pour se développer, de loisir et d'une certaine aisance. Il faut qu'ils apprennent le monde et ses aspects. Une vie médiocre de petits employés, confinés dans la routine de leurs occupations et de leur entourage borné, ne peut pas être leur fait. C'est l'étiolement. Il faut qu'ils aient vu, qu'ils aient au moins coudoyé les modèles, bourgeois, ouvriers, gens de vie fastueuse, qu'ils auront à représenter. Dans l'art, l'intuition est un sixième sens sur lequel il faut compter, sans doute. Mais l'intuition joue là où il y a eu, au moins, une sensation perçue. Il faut que les artistes aient la vision, si brève soit-elle, la sensation fugitive

des spectacles et des passions qu'ils doivent retrouver et amplifier dans les œuvres auxquelles ils donneront la vie lumineuse de la scène.

Les acteurs qui sont mal payés craignent de l'être encore plus mal par le trusteur que par le directeur d'antan. Je crois qu'ils se trompent. Ils viennent d'élaborer un engagement type qui leur donne certaines garanties et que le trusteur acceptera facilement. Les transformations qui sont en train de s'effectuer dans le sort matériel des salariés auront sur leur destinée une heureuse répercussion. Le trusteur les débarrasse du règne des femmes, qui prenaient trop d'importance, envahissaient la scène et conduisaient le théâtre en France à la décadence où est tombé le ballet, dans lequel comptent seules les ballerines éclipsant complètement le danseur et finalement tuant l'art du ballet.

Les danseurs et les danseuses russes nous ont montré ce que peut l'alliance des deux tempéraments féminin et masculin pour la beauté intégrale d'un spectacle. Les comédies à rôle de femme rétrécissent l'horizon scénique et forment un théâtre uniquement sexuel et de courte inspiration.

Le système des troupes a fait son temps et ne reviendra pas en faveur de sitôt. Les pièces seront jouées par des artistes rassemblés et choisis selon leurs qualités personnelles, bien adaptées aux rôles qui leur seront confiés. Il faut donc que ces acteurs, artistes avant tout, connaissent bien leur métier pour, sans discordance les uns avec les autres, jouer d'ensemble. L'ensemble d'une interprétation est aussi essentiel que l'ensemble d'un orchestre. Le public n'a pas conscience parfois des raisons d'un manque d'harmonie dans une interprétation, néanmoins il sent ce désaccord et la pièce n'arrive pas au rendu complet qu'elle pourrait obtenir avec une distribution bien ordonnée.

LES AUTEURS ET LE TRUST

Les auteurs, aujourd'hui, devant la nouvelle situation des théâtres et contre les trusteurs, auront à réviser leurs statuts. Ils devront faire des concessions. Le directeur-auteur, le directeur-acteur disparaîtront sans doute après quelques essais. Leurs entreprises ne résisteront pas devant la concurrence de trois ou quatre scènes bien menées. Ils ont pu, au milieu du

désarroi général et de la fraude organisée, se faire place et maintenir à peu près leurs affaires. La division du travail est la règle partout ; trop de raisons matérielles et morales les empêcheront de durer.

Ce qui importe aux auteurs dont la Société forme un syndicat, ce sont des contrats parfaitement définis, en accord avec les conditions actuelles honorables du théâtre, et surtout parfaitement respectés par tous les adhérents. Le moindre accroc donné à ces statuts devient une profonde déchirure. Les syndicats qui veulent imposer leurs règles aux directeurs doivent d'abord strictement se conformer à la discipline. C'est de ne l'avoir point fait que le désordre actuel a surgi.

Enfin il est dangereux pour les acteurs et pour les auteurs, comme pour tous ceux qui exercent des carrières libérales ou artistiques, de rechercher la fortune. Artistes, peintres, avocats, politiciens, savants, etc..., ne doivent poursuivre qu'une juste rémunération de leurs services. Il faut assurément qu'ils l'obtiennent, cette juste rémunération, mais s'ils ne recherchent surtout que l'argent et le succès, ils gâchent leurs dons, ils s'usent dans des préoccupations à côté, étiolantes, affaiblissantes, stérilisantes. Le plus souvent même, cette fortune tant désirée les fuit. La surproduction des auteurs, les cachets de tournées, le gaspillage de leur personnalité que font les grands acteurs en jouant trop souvent et dans des conditions médiocres les ruinent dans leur santé, dans leur talent. Si Coquelin, par exemple, n'avait pas été dominé de cette fièvre de jouer sans cesse et partout, il aurait conservé la force, il aurait créé *Chantecler*, il n'aurait pas eu cette fin tragique, à la veille de créer un des plus beaux rôles de sa carrière, et l'œuvre si originale de Rostand, mieux comprise par le public, aurait eu un autre sort.

Le trusteur, homme d'affaires, doit rechercher les réussites d'argent. C'est son métier, son domaine. Il ne laissera ni une œuvre, ni un nom. Il n'aura pas les bravos de la foule, ni l'enivrement de l'œuvre artistique accomplie. Il aura de l'argent. A chacun sa destinée.

Si vous voulez faire fortune, entrez dans le commerce ou dans la spéculation. Ne soyez ni auteur, ni acteur. Cherchez un juste et nécessaire salaire, bien entendu, mais rien de plus. Une pièce de théâtre n'est pas un coup sur la farine ou sur le

beurre. D'ailleurs, dans la société qui s'organise, les coups sur la farine et sur le beurre seront de plus en plus sujets à des restrictions. Le vrai travail de création que vous représentez sera de mieux en mieux et surtout plus équitablement rétribué.

Les auteurs, qui sont la cause initiale des tribulations actuelles de la Société, sont des gens qui ont considéré leur art comme une spéculation. Ils sont victimes du système D. Ils ont ruiné une institution qui leur était favorable, et ils ne retrouveront plus jamais l'équivalent des avantages qu'elle leur conférait. Qu'ils s'arrangent à présent pour le mieux.

Le théâtre doit être traité commercialement par le commerçant. Exigez seulement qu'il soit traité honnêtement. Soyez impitoyables à la fraude. Ne liez pas partie avec le combinard. Résistez à l'extorsion par la solidarité.

LES COLLABORATIONS

Solidarité ! Auteurs, acteurs, en ont plus que tous les autres besoin. Au théâtre, le chacun pour soi, c'est la faillite. Aucun art comme le théâtre ne réclame mieux, n'appelle davantage la collaboration. La poésie ne la souffre pas. Le roman, par exception, la tolère. Le théâtre souvent la demande. Ce fut malheureusement l'origine de maints louches trafics. Celui-ci, incapable d'écrire une pièce en vers, fait écrire les vers de sa pièce par un poète et refuse de partager avec lui le succès. Celui-là met littéralement dans sa poche le collaborateur qui lui donne le seul succès de sa carrière, encaisse la plus large part de bénéfices, tire un roman et un scénario de cinéma de cette œuvre, dans laquelle il doit tout à son collaborateur, et refuse le partage. Cet autre cyniquement refait ses pièces d'après d'autres pièces plagiées, calquées avec aplomb. Cet autre encore donne comme une œuvre originale une comédie tirée d'une admirable nouvelle d'un auteur étranger... Ce ne sont pas des actions qui honorent la carrière. Les contrefaçons commerciales sont plus sévèrement prohibées. Il est vrai que les inventeurs dans notre pays sont si mal défendus...

Il n'en est pas moins évident que le concours de deux esprits au théâtre peut donner des résultats excellents. Un inventeur et un réalisateur, un homme à idées et un talentueux adaptateur, tel est l'idéal de la collaboration. Le travail de demain, qui

opérera largement en coopération, verra sans doute ces unions plus fréquentes. Solidarité, entente et coopération, sont les directives du travail de demain partout.

Un jeune poète plein de promesses vient de donner dernièrement une comédie satirique et symbolique qui fut un échec. Elle eût réussi peut être s'il avait à sa poésie trouvé un ajusteur fantaisiste qui l'aurait mise au point et lui aurait imprimé le ton joyeux, l'éclat qui lui fit défaut. Mais il y a cette terrible question de partage des droits et des bravos...

Que les auteurs qui ne poursuivent pas des buts d'art, dans leur souci de s'imposer à la faveur du public, songent à ceci : la technique du théâtre est à présent chose connue, déterminée; nous avons de très habiles faiseurs de pièces qui ne sont pas de remarquables écrivains, mais dont les œuvres suffisent à la consommation courante. Les trusteurs ne feront aucune différence entre les bons écrivains et ces excellents ouvriers, si les excellents écrivains font de l'ouvrage, et non pas des œuvres.

Le public non plus d'ailleurs ne fera pas cette différence. Je ne veux pas encore faire de personnalité, mais je pourrais citer les succédanés de nos excellent auteurs qui « font » dans le genre de ceux-ci aussi bien qu'eux à peu près. Je sais aussi qu'une quantité d'auteurs quelconques arrivés par des ficelles, des arrangements d'arrivistes, ou poussés par leurs petits syndicats peuvent être remplacés demain par n'importe qui, et je crois même que la plupart d'entre eux ont terminé leur carrière d'illusionistes. Le trusteur ne tiendra pas grand compte des clans et des petites chapelles, et comme il paiera lui-même sa réclame, il sera très fort contre ces haussiers et ces baissiers de la Bourse aux succès tenue dans les couloirs des répétitions générales. L'œuvre originale appellera toujours l'attention; un écrivain soucieux de lui-même doit maintenir son effort. Il en sentira, dans ces conditions nouvelles, la nécessité urgente. L'écrivain novateur est tout de suite imité et concurrencé par ses propres effets, dont s'empare un habile faiseur « d'à la manière de ». La condition de la vie des hommes et de leur pensée, c'est le renouvellement jusqu'à la mort.

LE THÉATRE DE DEMAIN AMPLE, VARIÉ, RAPIDE COMME LA VIE

Le cinéma et le music-hall font au théâtre une rude concur-

rence. Il est plus aisé sans doute de monter une salle de ciné ou un luxueux music-hall qu'un théâtre. Les cinés et les music-halls ont poussé comme des champignons pendant que le nombre des théâtres proprement dits restait stationnaire. Preuve du peu d'initiative des directeurs.

Nos théâtres sont vieux, démodés, incommodes pour les spectateurs, et installés lamentablement pour les acteurs, pour la plantation des décors et pour la réalisation de la mise en scène. Aucun des perfectionnements que permettent les machines ne leur a été appliqué. Les décors se posent à bras, sont lourds et peu maniables.

Des machinistes restent ce qu'ils étaient jadis, des espèces de déménageurs. Les accessoiristes, les tapissiers sont sans ingéniosité et sans goût. L'installation générale de la scène est archaïque. Pas de dégagements, pas de place pour ranger meubles et décors, et quel faible parti tiré des merveilles de l'éclairage électrique !

On attend l'ingénieur qui construira la scène permettant la pose de deux décors, de trois décors superposés sur des plateaux enlevés par un ascenseur ou bien pivotant devant la rampe. Nos décorations sont admirablement peintes et composées. L'aspect de leur plantation est peu varié. Elles sont d'un poids excessif. En tous cas, personne n'a cherché à les rendre plus aisées à déplacer. Le ciné et le music-hall, tout inférieurs qu'ils soient, offrent des spectacles et se perfectionnent. Le théâtre semble y avoir renoncé. Quant aux protections contre les dangers de l'incendie, elles sont, dans trois scènes au moins, inexistantes. Le lendemain d'un sinistre on y remédiera peut-être.

Le trusteur qui donnera une belle comédie en quatre actes et six tableaux, et même plus, promenant son action à la Shakespeare parmi des sites variés, avec d'imperceptibles entr'actes, cet habile risqueur concurrencera le ciné, qui habitue l'œil du public à des visions renouvelées souvent très belles et très pittoresques.

Cela serait coûteux, mais cela paierait.

Comment le théâtre, qui a pour lui la parole, le flot mouvant des mots, l'émotion des idées, le mouvement total des gestes, les illuminations changeantes, la couleur qui vibre, la vie enfin, dans toute sa turbulence et sa souplesse, ne triomphe-

rait-il pas du cinéma, précipité, muet et sombre, coupé de pancartes et de notices explicatives naïves comme des tableaux scolaires, et comment la comédie n'éclipserait-elle pas les tapageuses et trop rudimentaires splendeurs du music-hall, si à ses merveilles pour l'esprit elle ajoutait des merveilles pour les yeux?

Et c'est à cette pauvreté de l'attrait pictural des spectacles offerts par le théâtre que l'on s'aperçoit à quel point le théâtre a écarté, négligé, rebuté les poètes. Quelles féeries, quelles légendes, quelles allégories grandioses, burlesques et touchantes les poètes n'imagineraient-ils pas pour la surprise, pour l'enchantement des spectateurs, les promenant dans le ciel et sur la terre, à travers les âges, le passé, l'avenir, dans le possible et l'impossible! *Cyrano* a trouvé immédiatement vingt imitateurs. *Chantecler* n'en a pas eu un seul. Et pourtant...

Le music-hall risque parfois ces choses. Malheureusement ce ne sont pas des poètes qui esquissent ses scenarios. On s'étonne que le public y coure au sortir des horreurs et des angoisses de la guerre. Il cherche de la sensualité, oui ; mais du rêve aussi, une ivresse qui n'est pas toujours trouble.

Et puis, réduisons les entr'actes, réduisons-les au minimum. Le théâtre est un grand miroir où l'homme vient contempler le reflet de sa vie, la silhouette de ses caprices, l'ombre de ses tourments, l'éclat de ses espérances. Tout spectateur en lui-même devient acteur. Dans sa pensée il vit les émotions des personnages que la rampe éclaire, il s'agite et frémit au milieu des décors à travers lesquels des créatures chimériques se meuvent. Moyennant quelques francs, le prix de sa place, il multiplie son existence si brève, si bornée parfois, et il la diversifie. Mais à cet émoi inouï il ne peut consacrer qu'un temps très court, deux heures et demie au plus. Au sortir du théâtre, ceux-ci ont leurs amours qu'ils vont retrouver, ceux-là ont leur fatigue, presque tous ont leurs affaires, heureuses ou périlleuses, à continuer le lendemain. Le repos nécessaire ou la volupté impérieuse attendent ces individus venus là pour oublier, se souvenir ou s'inspirer, pour tout ce qui tient dans ce mot : « se distraire », c'est-à-dire s'arracher à eux-mêmes. Pas d'interruption, ne rompez pas le charme, ne rompez pas cette période de crise, et qu'elle file continue, rapide, ample jusqu'au réveil, la chute du rideau.

Le music-hall précipite ses numéros. Le théâtre espace ses tableaux. Pourquoi ?...

Le trusteur peut accomplir bien des réformes heureuses dans le théâtre. Il a le champ ouvert. Tous les moyens qu'il pourra mettre à la disposition de la pensée, la pensée saura les utiliser.

Nous avons été, nous autres Français, nous sommes encore les maîtres du théâtre, plaisir collectif, travail collectif, réclamant une organisation puissante, maniant et recueillant des sommes importantes pour permettre aux talents de s'épanouir, à la mesure de l'immédiat passé et de l'avenir immédiat. On disait hier : Paris, ville cosmopolite. Demain l'on dira : Paris, ville mondiale. L'industrialisation du théâtre doit répondre à cette conception, sinon on retombera dans les boutiques vieillotes où nos auteurs présentaient avec infiniment de grâce des petites choses charmantes, ingénieuses, mais d'une inspiration qui semblait lentement s'étriquer chaque jour. Il faut remplir de grandes scènes, avec de grandes choses devant le public de l'univers, ébloui de nos gestes dans la fiction comme il le fut de nos gestes dans le réel.

CLAUDE.

CONTRIBUTION A LA PSYCHOLOGIE DU COURAGE

LE GOUT DU RISQUE

—

Le goût du risque est un des éléments psychologiques qui interviennent dans les actes de courage et qui expliquent l'état d'âme qu'ils comportent. Il consiste à avoir du plaisir au milieu du danger, à le rechercher, à l'affronter ou à le braver. La guerre récente, comme on peut le supposer, par les circonstances spéciales qu'elle a créées, en a présenté ou mis en lumière un grand nombre d'exemples.

La recherche et l'analyse de ce sentiment ne doivent pas être considérées comme pouvant porter atteinte à l'admiration due aux exploits que la guerre a présentés ; nous croyons cependant intéressant de rechercher les conditions psychologiques dans lesquelles se sont trouvés maints héros dont les noms appartiennent désormais à l'histoire. L'amour du risque ne suffit d'ailleurs pas à créer le courage militaire ; il s'est allié chez nos soldats aux plus belles vertus morales, à la plus noble foi patriotique notamment et toute analyse ne saura que leur laisser intact le mérite de leur héroïsme.

Avant d'aller plus loin il faut faire une distinction entre divers états d'âme peu éloignés les uns des autres, confondus parfois et cependant séparés par des nuances non négligeables. Nous voulons parler de l'esprit d'aventure, du goût de la lutte, du goût du risque, de l'amour du danger et de l'esprit de sacrifice.

L'esprit d'aventure est fait de l'attrait de l'inconnu, du désir d'étendre ses connaissances sous les diverses formes où elles se présentent. C'est par excellence l'état d'esprit des

marins, des coloniaux, des explorateurs, c'était celui des « compagnons » de jadis, qui faisaient leur tour de France avant de revenir s'établir dans leur pays d'origine. C'est en réalité la curiosité qui domine chez ces sujets désireux de voir si le monde se présente de la même façon sous ses diverses latitudes. Chez d'autres, c'est la recherche de l'imprévu, de la surprise, le plaisir de jouer à la loterie de la vie, avec l'espoir de tirer le gros lot. Etat d'esprit qu'on prétend trop peu répandu dans notre pays, à la différence de l'Angleterre ou de l'Amérique qui ont du dédain pour les hommes trop attachés à leur vieux clocher et à leurs habitudes traditionnelles. Le chercheur d'aventures bravera peut-être le danger, s'il survient, mais ce n'est pas lui qu'il désirait rencontrer ; c'est un chasseur qui part à travers la plaine en quête du gibier qui se lèvera, mais il n'est pas prévu dans le contrat que la chasse pourra être interrompue par un événement fâcheux. L'amour de la lutte est à rapprocher de ces manifestations psychologiques. Certains sujets aiment, cherchent à être aux prises avec les difficultés ; leur esprit s'exalte à les reconnaître et à tenter de les résoudre. L'échec, loin de les paralyser, les excite et ils trouvent à défier le sort une satisfaction de nature supérieure qui est peut-être celle du besoin de domination de la nature humaine. Ce besoin de la lutte se trouve dans l'impatience du soldat à se mesurer avec l'ennemi, chez l'inventeur en présence d'une solution de problème difficile, chez l'explorateur en face des pénibles épreuves de sa mission, chez l'industriel, aux prises avec les détails pratiques de réalisation. C'est Bernard Palissy ou Pasteur, c'est Livingstone, c'est Moissan. Cet amour de la lutte ne reste pas toujours dans le domaine pratique, il est fréquent dans le domaine spéculatif et dans le domaine moral. Nous connaissons tous des hommes qui, avec une foi d'apôtre, ont pour la diffusion de leurs idées une ardeur qu'entretient l'amour de la lutte. Il y aurait long à dire sur le plaisir qu'ils y trouvent, surtout, si nous recherchions les conséquences qu'il entraîne pour ces esprits poussés quelquefois par cette passion au paradoxe et à la contradiction systématique. Enfin, le goût de la lutte se traduit, chez des natures supérieures, par la lutte intérieure de la volonté contre les passions, lutte captivante où elles savent trouver un plaisir infini.

Le goût du risque implique et plus que l'esprit d'aventure et plus que l'amour de la lutte. Ce n'est plus un curieux, confiant en son étoile, ni un caractère dont l'esprit combatif exalte les facultés. C'est un homme qui ne se méprend pas sur les termes du contrat; il connaît très exactement le risque qu'il court et il le défie; c'est un joueur qui, sur un coup de dé, risque sa fortune; c'est un boursier qui, sur une opération financière, engage son avoir; ce sont des commerçants, des industriels, qui lancent des affaires d'où doit dépendre leur prospérité. En réalité, le goût du risque joue son rôle dans une foule de circonstances sociales; aucune entreprise, de quelque nature qu'elle soit, qui ne l'implique plus ou moins à ses débuts; source naturelle de tous les progrès, élément premier de toutes les initiatives, il est l'origine de toutes les évolutions dans l'état social des individus ou des nations.

L'amour du danger, surtout propre au militaire, est un degré de plus que le goût du risque; ici, l'existence elle-même est en cause. Le sujet ne l'ignore pas, il le cherche; le danger l'attire par une sorte de suggestion et il trouve à son voisinage un épanouissement, une exaltation de ses facultés, une joie profonde qui le payent largement de l'enjeu de la partie.

L'esprit de sacrifice ou l'idée d'abnégation est de nature différente, c'est le sentiment le plus élevé, le plus pur qui puisse s'incorporer au courage. Ici, il n'y a pas de goût, de plaisir, de tendance à satisfaire, c'est l'homme martyr ou idéaliste passionné qui, face à face avec la mort, ne saurait envisager autre chose que le devoir austère de se donner sans discussion tout entier à une cause. Ce sentiment est rare dans la pratique; même quand le soldat voit des camarades tués à ses côtés, il conserve, malgré tout, au fond de lui-même, l'espoir qu'il ne sera pas atteint; d'autre part, le problème moral ne se présente pour ainsi dire jamais dans les conditions signalées plus haut.

Il est rare que les sacrifices définitifs se présentent dans la vie comme certains. Le soldat n'est pas sûr, loin de là, de tomber dans la mêlée; il n'y a ici qu'une simple possibilité (1).

Comme nous le verrons plus loin, il n'envisage pas autre-

(1) Guyau : *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.*

ment que comme favorable le possible qui lui est réservé.

A vrai dire, les distinctions que nous avons tenté d'établir peuvent paraître spécieuses ; si l'esprit d'aventure, l'amour de la lutte, le goût du risque, l'amour du danger, l'esprit de sacrifice ont théoriquement entre eux quelques différences, ils se trouvent étroitement rapprochés dans la pratique. Mettant à part l'esprit de sacrifice, nous ne pouvons pas prétendre que le goût de la lutte n'existe pas dans l'esprit d'aventure et celui-ci sous-entend, dans la très grande majorité des cas, le goût du risque et l'amour du danger. La nature ignore les catégories, mais apparente les affinités et rapproche les états d'âme voisins. En réalité, goût du risque et amour du danger se trouvent si peu éloignés, qu'on peut, sans grand inconvénient, les confondre ; nous les considérerons dorénavant comme pouvant être pris l'un pour l'autre.

Le goût du risque se trouve fréquent en temps ordinaire, mais les circonstances créées par la guerre l'ont fait se développer et se faire connaître sous toutes ses faces. On le rencontre à l'état individuel et à l'état collectif et nous l'étudierons successivement sous ces deux formes.

Nous avons été témoin, au cours de la guerre, de la témérité d'un aumônier, — missionnaire africain en d'autres temps, doté, par conséquent aussi, d'esprit d'aventure, notons-le en passant, — qui éprouvait un véritable plaisir lorsque le voisinage du poste de secours se trouvait soumis à un violent bombardement. Il sortait alors de l'abri et s'exposait, malgré les conseils, les avis, les objurgations même de l'entourage. Le bombardement produisait chez lui une puissance d'attraction qui lui faisait négliger toute considération de prudence.

Des automobilistes américains, que nous avons connus, trouvaient la satisfaction la plus grande dans un bombardement fait à leur proximité. Ce n'était pas là une curiosité de novices, une imprudence de jeunes inexpérimentés, c'était un plaisir pour eux de risquer leur chance personnelle à côté des puissants effets destructifs dont ils étaient les plus proches témoins.

Il est regrettable de penser que, pendant le cours de la guerre, bien des sujets ont été ainsi les malheureuses victimes de leur curiosité ou de l'attrait que ces sentiments pouvaient leur procurer. C'est surtout là, du reste, un privilège de la

jeunesse généreuse qui, se donnant sans compter, débordante de vie, ne croit pas qu'elle soit appelée à disparaître; la vieillesse, plus parcimonieuse, plus expérimentée, se montre moins aventureuse.

Nous allons emprunter à Augustin Filon (1) et au comte Fleury (2) quelques souvenirs relatifs au Prince impérial, susceptibles de mettre en relief le caractère des amoureux du risque.

Notre principale, notre unique difficulté avec le prince, c'était une agitation incessante, une nervosité excessive qui ne permettait pas le repos à ses membres ni à son imagination. Son corps et son esprit avaient également horreur de l'immobilité que nous étions obligés de lui imposer tantôt à cause de ses études et tantôt pour satisfaire aux exigences du milieu... Où cette agitation devenait inquiétante, c'était quand il était au jeu avec ses camarades. Là nous ne pouvions le maîtriser et il ne pouvait se maîtriser lui-même. Une fois lancé, il aurait traversé un vitrage, une porte fermée, sauté par la fenêtre ; il perdait la notion du réel, la notion du possible. Même de sang-froid, le danger couru volontairement et de propos délibéré était le plus grand plaisir qu'il connût et il ne se passait guère de journée où il ne mît son pauvre précepteur à de rudes épreuves par cette recherche des exercices difficiles et périlleux.

Augustin Filon donne des exemples à l'appui de son dire. Un jour, comme il entrait dans le cabinet de travail du prince, à Saint-Cloud, il aperçut celui-ci qui se promenait au-dessus du vide, en dehors de la balustrade du balcon, et qui passait d'une fenêtre à l'autre sur l'arête de la corniche. Le précepteur se rejeta en arrière pour que son élève ne le vît pas, car, s'il n'avait pas peur de se tuer, il n'aimait pas à être grondé et cette émotion-là aurait pu lui faire perdre l'équilibre. Augustin Filon attendit pour se montrer que le prince fût entré dans la chambre ; on devine si son cœur battit pendant cette minute.

Aventure de même ordre était arrivée l'année précédente aux Tuileries, M. Monnier étant précepteur. Au retour d'une promenade, ayant mis pied à terre dans la cour du Palais, le prince ne s'était-il pas avisé, pendant que M. Monnier causait avec un officier d'ordonnance, d'escalader le balcon de la

(1) Augustin Filon : *Le Prince impérial* (Hachette).
(2) Comte Fleury : *Le Prince impérial* (Revue hebdomadaire, 30 nov. 1912).

salle des Maréchaux en s'aidant des pierres en saillie pour grimper au mur ? Le précepteur, comprenant le danger, parla doucement au prince et put le faire descendre en lui disant que le poste le regardait et que ce qu'il faisait n'était pas convenable. Il n'y avait pas, malheureusement, toujours un poste à proximité pour le faire renoncer à un projet téméraire, et on pourrait citer mainte aventure de ce genre, car il n'aimait pas le danger, il l'adorait.

Un jour qu'accompagnant le prince, Pierre de Bourgoin, mon frère Adrien et moi, écrit le comte Fleury, nous excursionnions un peu à l'étourdie dans le château de Pierrefonds en construction, nous arrivâmes en haut d'un escalier sans rampe. Là, une poutre dominant le vide d'une très grande hauteur s'offrit à la vue du prince. Cette poutre, qui reliait des échafaudages et les maintenait en équilibre, ne servait nullement de passage, mais il vint à l'idée du prince de s'en faire un pont pour traverser le gouffre ; il fallut nos trois efforts réunis et notre refus empreint de timidité, mais non de raison, de le suivre pour l'empêcher de commettre cette très grave imprudence. M. Monnier qui avait perdu son élève dans les plâtras nous dut ce jour-là de fiers remerciements.

Le Prince impérial adorait le danger, comme le dit son ancien précepteur ; il le prouva bien davantage plus tard, comme l'on sait, dans des conditions qui nous obligent à poursuivre notre citation.

Il suit les phases de la guerre turco-russe qui se prépare au début de 1878 et annonce à ses amis le désir d'y prendre part. Plus tard, quand, à l'automne, la question d'Orient se rouvre avec les troubles des Balkans, le prince se met de nouveau en mouvement. « J'ai soif de sentir la poudre », écrit-il à son camarade, le capitaine Bigge.

L'Angleterre entreprend une guerre au Cap contre les Zoulous, il fait une démarche auprès du duc de Cambridge qui échoue. Ce n'est que la seconde, faite par lui auprès du généralissime de l'armée anglaise, qui est couronnée de succès.

Ne pas s'étioler dans l'inaction stérile d'un duc de Reichstadt, faire œuvre de soldat, prouver à la France qu'un Napoléon ne savait pas mentir à son nom, se grandir par un geste noble et par là décupler les chances de sa cause, voilà certainement des raisons qui ont entraîné le prince à suivre les

élans de son esprit belliqueux, de son amour, de son désir de risque qu'il avait supérieur à beaucoup d'autres.

Arrivé à Capetown, il a hâte d'arriver à Durban, car on prévoit une bataille. La lettre de Durban, datée du 2 avril, conte à l'Impératrice son regret d'être arrivé trop tard pour prendre part à cette campagne.

Depuis que j'ai quitté Capetown, j'ai vécu dans un état d'anxiété et d'impatience comparable à ce que doit éprouver un vieux cheval de troupe attelé à la charrue lorsqu'il entend sonner la charge... Mon regret est de ne pas être avec ceux qui combattent, vous me connaissez assez pour juger combien il est amer. Mais je prendrai ma revanche contre la mauvaise fortune.

Plus tard encore, il désire se rendre aux postes les plus exposés. « Ma seule crainte est qu'il soit trop courageux », dit le duc de Cambridge. Des efforts furent tentés par lord Chelmsford pour calmer l'ardeur guerrière du prince, mais sa grâce, ses cajoleries à l'égard du général en chef feront rapporter certaines instructions données et relâcher la première discipline édictée à l'égard du prince.

On le voit, en mai 1879, au camp de sir Evelyn Wood à Kamboula. Il s'expose trop, au gré de lord Chelmsford ; sir Redwers Buller, qui, en 1879, commandait le Frontier-Light-Force, aurait fait des représentations à ce sujet. Dans un des petits combats auxquels le prince avait pris part, il s'était engagé si avant parmi les Zoulous qu'on dut venir à son aide. Surexcité par ces hauts faits, il rentra au camp tout joyeux et ne put dormir la nuit. Dans la tente où reposaient plusieurs insulaires il s'agitait continuellement en chantant des refrains de combat... Le lendemain, le colonel Buller déclara tout net que la témérité du jeune prince l'effrayait. Il déclina toute responsabilité à ce sujet, ne pouvant, disait-il, à cause des différents mouvements de l'ennemi, songer à garantir constamment la sécurité du jeune officier qui ne songeait qu'à affronter dangers sur dangers. Le colonel Redwers Buller conseilla à l'état-major d'employer le Prince impérial à des travaux moins dangereux, et, en fait, pendant quelques jours, on l'occupa à dessiner des plans. Lord Chelmsford avait même donné l'ordre écrit de ne pas laisser le Prince impérial quitter le gros de l'armée sans une autorisation spéciale...

La citation que nous nous sommes laissé entraîner à faire

présente la mentalité d'un sujet qui a le goût du danger avec toutes ses caractéristiques. Il y a certainement chez lui l'espoir de se mettre en vue, l'intérêt politique, le désir de ne pas faire mentir son nom. Ces éléments sont secondaires et n'eussent pas été susceptibles de le pousser dans cette voie, s'il avait été pusillanime ou timoré.

L'exemple nous paraît caractéristique, parce qu'on y rencontre les éléments habituels de cet état d'âme : la jeunesse aventureuse, l'amour du jeu, l'état de nervosité du sujet, son impérieuse volonté, son goût de l'action.

La jeunesse aventureuse d'abord disposée au risque, qui se trouve, chez lui, enfant et jeune homme, dotée d'une témérité qu'on ne peut pas ne pas reconnaître comme excessive.

L'amour du jeu où il montre dès l'enfance une nature particulièrement ardente, ne connaissant pas d'obstacle.

L'état de nervosité habituel de ces sujets, qui n'est pas loin d'être poussé à l'extrême dans notre exemple. C'est un sujet intelligent, brillant même, mais peu réfléchi, peu porté à s'appesantir sur les faits, d'une mobilité constante, d'une imagination ardente, d'une sensibilité extrême, d'une expansion quelquefois sans limite. Esprit enclin aux passions, traversé par des périodes d'excitation cérébrale avec de l'enthousiasme, suivies de périodes de tristesse et de dépression, candidat aux troubles psychasthéniques et aux idées anxieuses : état mental qui se retrouve fréquemment chez ces sujets. Barbey d'Aurevilly révélait un état peu éloigné, quand il disait à une de ses admiratrices :

Oui, je suis un passionné, en état de lutte incessante contre la faiblesse de ma nature, et, il faut tout vous dire, j'aime le danger, j'ai comme une folie de la bravoure.

Propos avantageux d'artiste flatté, mais propos d'un homme qui connaît et aime le goût du risque.

Notons encore, dans notre exemple, l'impérieuse volonté, l'insistance impétueuse, l'exaltation presque pathologique de ces sujets pour suivre leur penchant. Ici, il ne connaît pas d'obstacle, il revient à la charge pour braver le danger, malgré les prétextes, les refus qui lui sont opposés. Toute résistance lui pèse, lui fait redoubler ses démarches. Cela devient de l'impatience, de l'anxiété. « Il a le regret amer de ne pas être

avec ceux qui combattent. » On s'efforce de le calmer, de lui faire comprendre l'imprudence dont il pourra être la victime. Vaines paroles; ce sont au contraire autant de raisons pour qu'il aille au danger. Il faut qu'il y coure. Il en revient joyeux, électrisé, dans un état de surexcitation extrême, ne peut dormir la nuit et chante pendant son cours des refrains de combat.

Le goût du danger enfin se rencontrant chez un homme d'action ou susceptible de le devenir. C'est un des privilèges de ces hommes de posséder ce sentiment. Mais, si un chef doit, pour payer d'exemple, le posséder, il ne doit pas, comme ici, avec une folle bravoure, courir au danger sans avoir préparé, mûri et établi dans ses moindres détails le plan à poursuivre; en effet, il n'est pas seul, et il a charge d'âme. Mais, tout étant arrêté, il doit à la tête de sa troupe suivre ses desseins, avec un entrain et un esprit de décision auxquels son goût donnera leur pleine valeur et leur plein rendement pour assurer à ses projets le succès qu'il en attend.

L'amour du risque qui implique un sentiment de force et de hardiesse se rencontre assurément en moindre fréquence chez la femme, qui n'a pas généralement ces vertus pour partage. On l'y retrouve cependant. On la voit assez volontiers portée aux sensations fortes, aux émotions artificielles de nature peu éloignées les unes et les autres du goût du risque. On peut en trouver la preuve dans le succès qu'elle a assuré à ces spectacles d'émotion tels que les montagnes russes, le Looping the Loop, le Tobogan, le Water Chut, les pièces théâtrales de terreur qui offraient à ses nerfs le frisson délicieux d'un danger cependant bien illusoire.

Ce sentiment, enfin, n'est peut-être pas le lot exclusif de l'espèce humaine; on le rencontrerait, en effet, d'après certains auteurs, chez les animaux, chez le singe notamment :

Une troupe de singes vient-elle à apercevoir un crocodile, le corps enfoncé dans l'eau, la gueule grande ouverte, afin de saisir ce qui passera à sa portée, ils semblent se concerter. Un des plus agiles ou des plus imprudents arrive de branche en branche jusqu'à distance respectueuse du crocodile, se suspend par une patte et, avec la dextérité de sa race, s'avance, se retire, tantôt allongeant un coup de patte à son adversaire, feignant seulement de le frapper. D'autres, amusés par ce jeu, veulent se mettre de la partie, mais les autres

branches étant trop élevées, ils forment la chaîne en se tenant les uns et les autres suspendus par les pattes : ils se balancent ainsi tandis que celui qui est le plus rapproché de l'animal amphibie le tourmente de son mieux. Parfois la terrible mâchoire se referme, mais sans saisir l'audacieux singe. Ce sont alors des cris de joie et des gambades, mais parfois aussi une patte est saisie dans l'étau et le voltigeur entraîné sous l'eau avec la promptitude de l'éclair. Toute la troupe se disperse alors en poussant des cris et des gémissements ; ce qui ne les empêche pas de recommencer le même jeu quelques jours, peut-être même quelques heures après (1).

Si la guerre a été l'occasion de montrer ce sentiment dans sa réalité concrète, sous ses fréquentes manifestations et ses multiples formes, ou a attiré l'attention sur lui, il ne faut pas méconnaître son rôle constant comme générateur du progrès individuel et social.

Plus répandu au début de la vie, où il présidait à ses premiers pas, comme à l'origine de l'humanité où il guidait ses premiers essais, c'est lui qui, plus tard, devait pousser les inventeurs, entraîner les explorateurs, les colons, les marins loin des sentiers battus et des amollissantes habitudes casanières. Amorce génératrice des actes de dévouement et de générosité, c'est, en réalité, un sentiment utile au développement de la vie même et un excitant puissant de toutes les facultés individuelles. Il est aussi un excitant dans l'évolution et le développement des peuples.

Agissant obscurément et collectivement, on retrouve le goût du risque comme le plus puissant mobile d'une armée en campagne ; une troupe qui va au combat y puise son ardeur, son mordant et son irrésistible élan :

Il y a, dit Vigny, dans les armées, une passion qui leur est particulière et qui leur donne la vie ; une passion qui ne tient ni de l'amour, ni de la gloire, ni de l'ambition ; c'est une sorte de combat corps à corps contre la destinée, une lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence, c'est l'amour du danger.

C'est lui qui est un des éléments constituants de l'esprit guerrier, c'est à lui que des tribus, des peuplades, des nations

(1) Menhot cité par Guyau : *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, p. 114. Paris, Alcan.

ont dû de maintenir, défendre et poursuivre les destinées pour lesquelles l'histoire les avait marqués.

On a soutenu, avec raison, que l'attrait invincible de la mer était fait en partie du danger constant qu'elle présentait et que, si le peuple anglais avait acquis une intensité de vie et une force d'expansion telle qu'il était répandu dans le monde entier, on pouvait dire qu'il le devait à son éducation par la mer, c'est à-dire à son éducation par le danger. C'est elle, en effet, qui a procuré la grandeur et la puissance aux peuples qui n'avaient pas perdu l'esprit combatif comme Rome, au temps de la décadence, dans la recherche amollissante et dissolvante du luxe et des plaisirs.

L'amour du risque n'existe assurément pas quand le danger n'est pas connu de ceux qui l'affrontent. L'existence se poursuit, on le sait, du reste, au milieu de dangers continuels auxquels n'arrive même pas à se soustraire le fakir hindou dans son immobilité contemplative. Ce sentiment comprend la parfaite connaissance du péril, le danger bravé et même recherché.

Mais si on n'ignore pas le danger, diront certains sceptiques, c'est que ce mépris est fait de la méconnaissance des conséquences auxquelles il s'expose. Lorsqu'on se trouve en pleine santé physique, on ne peut s'imaginer l'anéantissement total de son moi, de sa personnalité. Un soldat se promène tranquillement dans une région où les torpilles ont tué ou blessé des camarades ; cela a pu arriver avant lui, mais il ne croit pas pouvoir être atteint lui-même. L'homme a toujours, au sujet de son organisme, l'illusion ou l'orgueil de croire qu'il échappe à la loi commune et qu'il est en marge de l'humanité ordinaire.

C'est un fait général qui, sous diverses formes et avec diverses tendances, n'échappe pas à l'observation du médecin : un jeune étudiant a peine à croire que son propre organisme soit soumis aux lois anatomiques et physiologiques qui lui sont enseignées ; bien des malades croient que leur cas est exceptionnel, ne relevant pas des faits connus ; les médecins frappés à leur tour ne savent pas échapper à cette illusion, tombent plus que quiconque dans ce travers et font souvent aux dépens de leur ressort moral les plus mauvais malades ; certaines chroniques se croient toujours en voie de

guérison ou à la veille de la crise qui doit les sauver et se donnent tous les jours, très heureusement du reste, les motifs les plus variés de ne pas perdre confiance.

Certains aliénés se vantent de leur vigueur, s'attribuent une force exceptionnelle et aucun raisonnement ne fera croire aux enfants, et à bien des adultes, qu'une imprudence bien déterminée, telle que celle de se baigner après un repas, est susceptible d'entraîner la mort.

Si cependant le goût du danger se présente dans la conscience de certains sujets avec la méconnaissance des conséquences qu'il comporte, il ne faut pas donner cette explication comme valable pour la généralité des cas et notamment pour ceux qui nous intéressent le plus, les amoureux du risque, qui trouvent d'autant plus de plaisir de le courir, qu'ils en mesurent mieux les conséquences.

L'accoutumance au danger, qui est souvent le partage des amoureux du risque, n'explique pas le goût qu'ils éprouvent pour lui. Elle ne les satisfait pas, bien au contraire, car elle étouffe les sensations que leur esprit peut trouver dans le danger. Le sujet blasé se trouve alors obligé d'augmenter la dose du risque à courir pour arriver à retrouver les satisfactions qu'il cherche. Le morphinomane n'agit pas autrement, — car les lois sont bien identiques, — pour trouver dans son toxique les satisfactions qu'il y cherche. Cette course à la sensation et au danger devient souvent un tel défi aux éléments et aux circonstances, qu'un accident ne manque pas de survenir. C'est l'histoire des aviateurs fêtés et acclamés, trop confiants dans leurs succès, des acrobates que les applaudissements ne touchent plus et qui, les uns et les autres, exaspèrent la fortune jusqu'au jour où, au détour de leur route, ils se trouvent face à face avec l'inéluctable.

Ce serait une erreur toutefois de considérer ces hommes comme en contradiction avec les instincts profonds de conservation et avec les lois de la vie. Bien au contraire, ils aiment, goûtent plus que tout autre une existence qui leur offre le prix infini de sensations à nulle autre secondes.

On a signalé que le goût du risque, l'amour du danger, ne résistaient pas chez un sujet à une blessure. Ces constatations ainsi formulées sont trop exclusives. En réalité, comme tout, dans la vie, il y a des cas d'espèces solidaires de l'importance

du traumatisme comme de la nature du sujet. Si certains se sont trouvés hypersensibilisés par une première lésion, anaphylaxiés diraient les médecins, et perdent tout goût du risque, d'autres — les plus nombreux à ce que nous avons vu — ne présentaient aucune diminution de ce sentiment. Tant il paraît difficile de faire mentir sa nature et tant l'expérience se trouve rarement une source d'enseignement.

Quelle est l'origine psychologique de ce goût du risque ? Est-ce que la nature humaine révèle par là son besoin de domination ? Est-ce la satisfaction du besoin du jeu qu'elle y trouve ? Est-ce une conséquence d'un état de perversité de l'esprit ?

Besoin de domination de l'homme ? Se trouvant en présence du danger, l'homme veut démontrer que, par sa puissance, il peut lui échapper. Il veut prouver qu'il est en état de dominer et de braver la fatalité. L'homme a, de temps à autre, le besoin de prendre conscience de sa grandeur ; le danger crée une de ces circonstances qui lui permet de se mesurer avec les éléments et de les défier. Ce sentiment se retrouve dans bien des circonstances ; le chasseur de bêtes fauves a une satisfaction considérable à se voir victorieux ; l'industriel a une joie intense d'avoir asservi la nature et l'ingénieur trouve la compensation à ses nuits de veille à faire passer un viaduc au-dessus d'une vallée jusque là inviolée ; toutes ces joies ont leur origine dans la satisfaction du besoin de domination, dans le plaisir de vaincre. Quel thème pour un Pascal ou un Bossuet, pour abîmer l'homme dans son humilité et lui reprocher cette révolte d'orgueil ! Quelle éloquence eussent-ils trouvée à lui représenter sa faiblesse et à lui ouvrir les yeux sur les nombreuses circonstances où son geste d'orgueil lui porta malheur !

Des auteurs (Paul Souriau-Groos) ont voulu rapprocher le goût du danger de celui du jeu : le sujet est un joueur qui a le danger pour adversaire ; l'existence est l'enjeu de la partie. Nous ne parlons cette fois que des circonstances où la vie est en cause ; mais, dans la vie ordinaire, que de joueurs, colons, hommes d'affaires, industriels qui mettent leur avenir, leur fortune sur le tableau et qui s'en remettent au sort pour les voir prospérer, s'anéantir ou disparaître peut-être. Jeu d'hommes d'action, plaisir intense de gens qui savent apprécier les minutes supérieures qu'ils vivent, émotion inoubliable pour

celui qui s'est jeté à corps perdu dans la partie et attend, dans une délicieuse anxiété, l'arrêt de la destinée...

La satisfaction tirée du succès est ensuite considérable, d'autant plus grande que le risque l'a été lui-même. Elle se traduit souvent par des menus faits. C'est la joie enfantine des troupes au retour de leur période d'attaques ou de tranchées, telle qu'elle leur fait très heureusement oublier les spectacles douloureux, les conditions pénibles qu'elles ont dû subir. C'est la joie profonde, la gaieté expansive, l'ivresse intellectuelle succédant à un danger qu'on vient de courir :

Renversé par un obus éclatant à quelques mètres, raconte Dide dans son ouvrage sur *les Emotions de la Guerre* (1), je me montrai pendant le repas d'une gaieté si expansive que mes camarades me dirent : Souhaitons que cela vous arrive tous les jours.

Les femmes, dont le caractère particulièrement impressionnable sait mal dissimuler ses mouvements, décèlent, après le danger, par leur rire sans cause, par leur gaieté exubérante, par leur bavardage, par leurs expansions, la joie qu'elles ressentent d'avoir échappé à un péril. C'est ce plaisir, sur un mode plus discret, que recherchent les délicats à sensibilité nuancée, quelquefois un peu morbide, qui trouvent dans le danger une autre façon de jouir de la vie, dilettantes, eût-on dit, il y a quelques années Si nous voulons comprendre par là un sujet qui joue avec ses sentiments, y prend plaisir comme à ceux d'un autre, sans se laisser dominer par eux; si nous voulons comprendre par là l'état d'âme qui recherche froidement ses impressions et veut jouir des sensations qu'elles lui apportent, nous pouvons dire que beaucoup de nos amoureux du danger rentrent dans cette catégorie. Dilettante, cet explorateur parti à l'aventure, qui a la curiosité de savoir comment il réagira devant l'imprévu qu'il souhaite et désire. Dilettante, ce marin qui court les flots, mais qui aura quelque jour son existence à la merci de son coup d'œil, de son sang-froid et de la promptitude de sa décision. Dilettante enfin, ce boursier qui, depuis plusieurs mois, attend une affaire qu'il a étudiée, en connaît les chances de réussite et qui, un jour, à l'heure dite, se jette à corps perdu dans l'inconnu pour se réveiller quelques jours après fortuné ou misérable.

(1) Alcan, 1917.

Ne peut-on trouver l'origine du plaisir du risque dans une sorte de perversion de la nature humaine ?

Celle-ci cherche parfois des idées hors du commun par une sorte de curiosité malsaine, de dépravation, nous allions dire de sadisme, de même que l'estomac se lasse d'une nourriture abondante, toujours égale, pour désirer des mets de haut goût et de saveur inattendue. La nature humaine se trouve quelquefois attirée par un goût de fruit défendu, elle se trouve souvent séduite plus par le vice que par la vertu. Il n'est pas exceptionnel de voir des êtres doux et moraux se complaire en des idées perverses ou avoir plaisir à éprouver des sentiments qui contrarient leurs tendances les plus fortes. « Comment se fait-il, dit quelque part Musset, qu'il y ait ainsi en nous je ne sais quoi qui aime le malheur ? » Certains sujets se trouvent même stimulés par un événement fâcheux qui leur arrive, le bonheur continu les lasse.

C'est peut-être là toute l'histoire de ces esprits — artistes ou héros de la vie de Bohême — qui trouvent plaisir à demeurer dans la pauvreté et l'insécurité du lendemain, alors que leurs facultés leur donnaient largement accès à la vie facile, comme si l'attrait de l'inconnu et de la souffrance excitait et satisfaisait plus certaines intelligences que l'abondance et le bien-être.

André Gide a décrit cet état de perversité de l'âme dans sa pièce : *Le roi Candaule.*

Candaule, le riche, l'heureux Candaule, possédant tous les biens imaginables, a l'instinct contraire, celui de les montrer et d'y faire participer ceux qui l'entourent. Candaule est parfaitement heureux, il ne se peut pas qu'il soit plus heureux. A ce sommet, il ne saurait plus y avoir pour lui qu'une chose : risquer ce bonheur.

Après tout, moi, que m'importe le bonheur ?
N'est-ce pas qu'il n'est digne que des pauvres
    De se préoccuper d'être heureux ?
Chaque bien nouveau que l'on possède
Entraîne son nouveau désir de l'essayer,
Et posséder, pour moi, c'est expérimenter...

O Phèdre, pour plus de bonheur et de vie, l'homme s'use,
Quand il est pauvre, à désirer,
C'est une forme de bonheur...

Non pas désirer, te dirai-je,
Non, — mais de travailler pour ce que l'on désire.
Et quand il possède cela, — à le risquer.
Risquer ! c'est l'autre forme de bonheur, celle des riches,
C'est la mienne...

Qu'est-ce que le bonheur ? Pour ceux qui ne l'ont pas, le conquérir ; pour ceux qui l'ont, le risquer, jusqu'à le perdre.

On sait le reste. Le roi Candaule voulant risquer son bonheur confia la reine à son ami Gyges et l'amour de la reine lui échappa. Il sut ainsi apprécier davantage le bonheur envolé. Sa perte seule lui avait fait comprendre tout ce qu'il lui devait.

C'est la situation des sujets vigoureux et débordants de santé qui, avec le goût du risque, éprouvent parfois le désir de la voir leur échapper.

L'homme ne sait pas toujours ce qu'il veut ; encore moins ce qu'il désire ; en réalité, ce qu'il aime par-dessus tout, c'est la diversité, le changement, et ce désir lui fait parfois chercher l'étrange, le sujet d'anxiété, le pervers, dût-il en souffrir. Barbey d'Aurevilly, trahissant, comme la chose est constante, son propre état d'âme, fait dire à un de ses personnages :

Les chances de la vie ne m'effrayent pas. Je suis naturellement aventurier. Je l'ai été dans la vie, je le suis dans mes facultés. J'aime les périls et les anxiétés cachés au fond des choses inconnues et des événements incertains. Toutes les difficultés m'attirent (1)...

D'où vient enfin ce besoin de changement qu'éprouve l'homme, cette perversité qu'il apporte à ne pas se trouver satisfait de ce qui devrait faire le bonheur de la vie, pour qu'il cherche ainsi quelquefois à rompre le charme ? d'où vient cette agitation incessante, ce besoin constant de diversité ? Il vient de ce que l'esprit veut combler le vide des heures. Pascal s'est figuré que ce besoin de « divertissement » venait surtout de l'horreur de penser à notre destinée, l'ennui, car c'est lui en somme qui est en cause, qui pousse l'homme à chercher de l'attrait dans le risque, sous toutes ses formes, de façon à repaître l'esprit, l'égarer et l'occuper.

Il serait malséant toutefois de conclure de notre exposé que les beaux dévouements que la guerre a fait éclore n'ont pour

(1) Barbey d'Aurevilly : *Une Vieille Maîtresse.*

origine que la perversion de l'esprit ou le besoin de lutter contre le vide des heures. Cette interprétation, outre qu'elle serait fausse, diminuerait bien injustement le mérite de ces actes. L'état d'esprit dont ils sont l'aboutissant est un système complexe où nous trouverions, entre autres l'amour de la patrie, l'esprit de solidarité, le goût de la liberté, le sentiment de la justice et du droit lésé, l'ardent désir d'échapper à une tyrannie que rêve l'ennemi... Ces seuls motifs sembleraient suffisants pour exclure dans la détermination la part qui revient au goût du risque qui, de son côté, pourrait s'effacer devant eux. Il n'en est rien. Le goût du danger exerce une influence qui n'apparaît pas toujours, mais qui est primordiale. Si on pouvait fouiller complètement dans la vie de ces hommes d'action, on les reconnaîtrait comme ayant ce goût bien imprégné dans leur personnalité, préparés depuis longtemps à se donner généreusement, à risquer leur existence à l'appel qui leur en serait fait, professionnels du dévouement, pourrait-on dire. Par là, ces actions peuvent être considérées, non comme isolées dans la vie d'un sujet, comme un moment dans une existence, mais comme l'épanouissement d'une vie qui ne se dément pas, comme le témoignage d'une personnalité morale qui a trouvé l'occasion de se faire connaître.

Le goût du risque plus ou moins apparent, mais constant dans les actes de bravoure et de dévouement se trouve être en outre un des puissants ressorts du progrès et du développement individuel et social. Energie créatrice d'idéal, force réalisatrice de tout ce qui ennoblit et perfectionne la nature humaine, c'est en lui et par lui qu'elle traduit la générosité, l'élevation de ses sentiments et la puissance de ses moyens.

DOCTEUR TALON.

NACH PARIS !

(*Suite* [1])

—

IX

Je renonce à décrire la déception, la colère qui s'empara de nos hommes, quand, le lendemain, l'ordre nous fut prescrit de reprendre la route. Quoi ! partir, alors que le pillage, le vrai pillage, le grand pillage, le sac de toute une ville allait commencer ! Sitôt passé le plus fort de l'incendie, la garnison se jetterait sur les ruines : elle en avait pour huit jours au moins. Et c'est à ce moment qu'il nous fallait vider les lieux !

— Pas de chance ! grommelait Kaiserkopf. Nous arrivons toujours ou trop tard ou trop tôt !

Mais il fallait obéir : les ordres étaient les ordres.

La ville brûlait toujours. La Collégiale, dont la tour s'était effondrée, lançait par toutes ses ouvertures des torrents de flammes jaunes ; des nappes de maisons embrasées bougeaient, flottaient, se suspendaient dans la vapeur, tandis que d'autres, déjà consumées, fumaient, craquaient, s'affaissaient.

Un soleil sans rayons, pâle comme une lune, essayait en vain de percer le voile opaque des gaz.

Nous contournâmes la ville par les boulevards du sud-est pour nous rendre à la station, où trois trains nous attendaient. Tout le régiment s'embarqua pour une destination inconnue.

Tandis que nous roulions lentement au travers d'une cam-

(1) Voir *Mercure de France*, nos 503, 504, 505, 506. — *Copyright 1919 by Louis Dumur.*

pagne fertile et d'une région non ravagée, le long de voies que réparaient hâtivement des nuées de travailleurs belges et d'ouvriers des troupes de communications, je m'absorbai, sans plus de distraction extérieure dans la lecture de mon courrier. Pour la première fois nous venions de recevoir des lettres d'Allemagne. La distribution nous en avait été faite à la gare. J'eus l'immense joie de recueillir, des mains sales de notre postillon, tout un bouquet de ces précieux « souvenez-vous » du pays. Il y avait une lettre de mon père, le conseiller de commerce Hering, deux de ma mère, une de chacune de mes sœurs et deux de ma Dorothéa. Je lus et relus cent fois ces missives chéries, j'en savourai et j'en méditai religieusement chaque ligne, et je sentis plus d'une douce larme gonfler ma paupière et rouler toute chaude entre mes cils. Je dois même avouer que deux de ces lettres, qui renfermaient des corolles de myosotis, furent en outre baisées et rebaisées longuement.

Tout allait bien à la maison. On y vivait dans la plus grande exaltation patriotique. Mon père lisait quinze journaux par jour et souscrivait avec enthousiasme aux œuvres de guerre. Ma mère et mes sœurs avaient pris la direction du petit poste de ravitaillement de la Croix-Rouge de la gare d'Ilsenburg. Ma sœur Hedwige me décrivait minutieusement son costume, qui lui seyait à ravir et avec lequel elle espérait bien faire la conquête de quelque beau lieutenant de la garde. Notre domestique Johann était parti pour la Russie.

Ma chère Dorothéa m'appelait « son héros », « son chevalier », « son Lohengrin ». Elle avait bien reçu mon premier envoi, celui de Visé, mais point encore le second que je lui avais fait de l'un des deux objets butinés à Tongres, ce qui s'expliquait par les dates de ses lettres. Elle me rappelait gentiment ma promesse de lui envoyer des boucles d'oreilles : « ...*Des étoffes, des soieries, mais surtout, surtout, mon cher fiancé, les boucles d'oreilles que vous m'avez promises !...* » Adorable Dorothéa ! Certes, je la tiendrai, ma promesse !...

Ainsi bercé par ces tendres rêveries, plongé dans ces doux souvenirs, je ne m'apercevais pas des heures qui passaient, plus occupé à songer à mes chers absents et à vagabonder sentimentalement dans les forêts du Harz qu'à regarder la plaine wallonne développer de chaque côté de notre coupé ses cultures prosaïques et ses champs de betteraves.

Le train ralentit considérablement, lançant de stridents appels de vapeur. Schimmel, qui sommeillait dans un coin, s'éveilla, bâilla, s'étira, mit sa tête balafrée aux fenêtres, ouvrit sa montre, consulta une carte.

— Où sommes-nous ? demandai-je.

Après une nouvelle inspection des alentours, il me répondit :

— Nous devons approcher de Münster.

— Münster ? fis-je étonné.

— Mons, si vous aimez mieux.

Nous nous trouvions aux abords d'une grande gare et d'un nœud important de voies ferrées. De toutes parts des lignes couraient, bifurquaient, s'enchevêtraient, chargées de locomotives, de rames en mouvement ou à l'arrêt, qu'empanachaient leurs fumées et qu'articulaient leurs attaches, leurs boggies, leurs tampons de choc. C'était un dédale inextricable, une chenillère de wagons de toute espèce, de voitures compartimentées, de fourgons, de trucs, de tenders, où les gros chiffres blancs du matériel belge se mêlaient aux longues inscriptions allemandes et où, sous l'apparent désordre, tout manœuvrait avec souplesse, dans le tintamarre des plaques et le virevoltement des disques. Les trains qui arrivaient du nord ou de l'est amenaient des troupes fraîches, des canons, des obus ; ceux qui venaient du sud emportaient des blessés, des meubles, des machines, des stocks de métaux, de coton, de laine ou de cuir. J'en vis un composé d'un bout à l'autre de fourgons hermétiquement clos et dégageant une astringente odeur de chlore. Je sus plus tard que ce train devait être plein de cadavres entièrement nus, empilés et pressés comme des harengs, en route pour les hauts fourneaux de l'Eifel.

Le nôtre finit par s'arrêter tout à fait, bien avant l'entrée de la gare, complètement engorgée, le long d'un quai de fortune fait de planches.

— *Heraus ! heraus !* crièrent des voix. *Alles heraus !*

Nous descendîmes sur ce quai improvisé, puis, de là, par de larges passerelles de bois jetées par-dessus les talus, sur une vaste promenade en boulevard, plantée d'ormes et bordée, du côté opposé, de maisons bourgeoises entourées de jardins et des hauts murs sombres d'un édifice rébarbatif qui devait être une prison. Ce débarquement compliqué prit un certain

temps ; mais, au bout d'une heure, le bataillon von Nippenburg se trouvait rangé tout entier sous les ormes de la promenade, avec armes, chevaux et bagages. Nos hommes, qui n'avaient cessé de boire et de se restaurer depuis Louvain, tiraient encore de leurs musettes de nombreuses bouteilles et des provisions, dont les débris, joints aux excréments dont ils se soulageaient à l'envi, ne tardèrent pas à changer le sol en fumier.

Je n'avais pas cherché à revoir Kœnig depuis son affaire. Je l'aperçus alors. Il était pâle et tourmenté. Il me vit, mais ne s'approcha pas de moi, ne vint pas me tendre la main, et, quand je voulus le saluer, il détourna la tête. Me rangeait-il aussi au nombre des « assassins » ?

Je n'eus pas le loisir d'approfondir ce mystère. De grands cars automobiles — j'en comptai bien une quarantaine — débouchaient dans la partie du boulevard qui côtoyait la prison et venaient s'échelonner devant nos sections. Ils nous étaient destinés. Nous les peuplâmes, à trente hommes par voiture, groupe après groupe, compagnie après compagnie, et, sitôt garni, chacun d'eux démarrait à petite vitesse et à grand bruit de moteur, le capot en direction du sud. Les chevaux, accouplés, chaque paire montée par un palefrenier, suivaient au trot. Des auto-canons et des auto-mitrailleuses s'intercalaient dans le cortège, une pièce par cinq ou six voitures.

Nous contournâmes la ville. Elle semblait toute remuante d'un grand foisonnement guerrier. Une innombrable soldatesque l'encombrait, l'emplissait de tumulte, aussi diverse par le maintien et l'allure que par le visage et le costume, et ses flots incessants débordaient jusqu'à nous. Au milieu de soldats allemands de toutes armes et de toute incorporation, les uns en service commandé de police, de garde ou d'escorte, d'autres en pleine bamboche, titubants et braillards, d'autres, blessés légers, la tête bandée ou le bras en écharpe, on voyait défiler, hâves et farouches, de sinistres cohortes de prisonniers, qui s'avançaient péniblement sous les insultes, les crachats, les coups de baïonnettes et les brandissements de crosses. Il y avait là des pantalons rouges français, mais en petit nombre ; la plupart des prisonniers, en uniformes jaune terreux et en casquettes plates à bords aigus, devaient être des Anglais. Ils fumaient, la bouche amère, de courtes pipes tombantes. On y voyait aussi de hauts diables très maigres et très secs, la

rotule nue nouant leurs jambes d'échassiers, enjuponnés et coiffés de bonnets à rubans. Beaucoup s'emmaillotaient de pansements sommaires barbouillés de sang et de pus. Ils nous jetaient, au passage, des regards affamés.

Nous n'eûmes pas le temps de recueillir grand'chose de Mons que cette rapide vision. Nous aperçûmes un beffroi, pavoisé du drapeau allemand, une flèche de cathédrale, une statue, une tour. Puis nous virâmes à droite, en direction ouest-sud-ouest, sur une grande route pavée.

Du court contact que nous avions eu avec les nôtres au frôlement de cette ville que nous laissions derrière nous nous avions cependant appris de grandes nouvelles, confirmant ou précisant les bruits vagues qui couraient parmi nous de bouche en bouche depuis notre départ de Louvain. Une formidable bataille de trois jours s'était livrée entre nos armées et les armées françaises appuyées par quelques divisions britanniques, sur toute l'étendue d'un immense front courant des Ardennes à l'Escaut. Partout les légions ennemies avaient été bousculées, enfoncées, disloquées, pulvérisées, laissant des centaines de milliers de morts et de prisonniers ; et leurs débris informes, en complète déroute, fuyaient à cette heure précipitamment vers le sud, entraînant dans leurs remous vertigineux les populations affolées de provinces entières. Jetées après elles comme un irrésistible raz de marée, nos phalanges les poursuivaient de leur ruée triomphale. Jamais dans l'histoire un pareil cataclysme ne s'était vu. C'était le monde occidental qui s'effondrait sous les coups de massue du Witikind germanique.

Comme bien on pense, ces nouvelles magnifiques nous comblèrent de joie. De grandes jubilations roulaient d'un bout à l'autre de notre cortège, des *hoch*, des *vivat*, *semper vivat*, mêlés aux strophes délirantes de nos chants patriotiques, le *Heil Dir im Siegerkranz*, le *Deutschland über alles*, ainsi que l'hymne cher entre tous à Wacht-am-Rhein, dont j'entendais la grosse basse tonner frénétiquement dans la voiture qui nous suivait.

De nombreuses traces de la terrible bataille qui s'était si victorieusement dénouée étaient des plus visibles sur notre route : maisons fracassées, charrois démontés, chevaux tumescents, cadavres kakis allongés ou recroquevillés, blessés sautillants ou se convulsant à terre et que nous tirions au jugé,

en passant. Nous traversâmes un gros bourg, dont une centaine de maisons avaient sauté et qui brûlait encore.

Mais, à mesure que nous avancions, ces marques se raréfiaient. Il semblait que nous parvenions à l'extrémité même de ces lignes gigantesques de combats, dont les ondes furieuses étaient venues s'éteindre et mourir dans ces parages. En même temps, le pays changeait d'aspect. Il se dénudait maintenant, se léprait, tout pelé d'une teigne étrange et chargé de poussière noire. Combustible et phlogistiqué comme un champ de l'Erèbe, il se pustulait d'un semis de petites montagnes cendrées, uniformément coniques, qui le mouvementaient d'une géographie singulière, pyramidale et volcanique. Quelques collinettes de prés ou de boqueteaux d'un vert cru et une multitude de petites maisons aux toits rouge vif coloriaient avec une violence bizarre ce paysage scoriacé. Je n'avais encore rien vu d'aussi curieux que cette contrée. La faune humaine, très grouillante, semblait constituée par une peuplade troglodyte, dont le comportement habituel était, à ce qu'il me parut, de se tenir à croupetons sur le seuil de ses demeures, la pipe aux dents, pour les hommes, et, pour les femmes et leurs marmots, la tartine de beurre ou le bol de café au lait à la bouche. Ces indigènes nous regardaient passer sans se déranger, bien qu'avec étonnement et méfiance. Ils n'avaient encore vu de nous que quelques escadrons de cavalerie, dont nous rencontrions les petits postes de distance en distance. Ils se demandaient, tout en fumant et en mangeant, qui nous pouvions bien être et ce que nous venions faire dans leurs corons. Mais nous n'avions pas le temps de nous arrêter pour le leur apprendre ni pour leur montrer quelle sorte de gens nous étions.

Tout à coup des cris s'élevèrent, accompagnés de hourras tumultueux :

— France !... France !... Nous sommes en France !... *Frankreich !... Frankreich !...*

Nous continuions à rouler impertubablement sur une route tout à fait libre, où ne circulaient que de fortes patrouilles de uhlans. Très loin, dans le sud-est, le canon marmonnait. Aux mines et à leurs puits d'extraction s'adjoignaient maintenant les forges et leurs halles métalliques. Mais, au lieu du vacarme

des marteaux-pilons et des machines-outils, c'était l'impressionnant silence de l'abandon ou de la grève qui nous accueillait. Nous côtoyâmes deux villes toutes bardées de constructions métallurgiques, de charpentes d'acier et de cheminées usinières.

— Dans quelques semaines, déclarait sarcastiquement Schimmel, il ne restera plus rien de tout cela. Tout aura été démonté, détruit, déménagé. C'est le plan.

Il paraissait connaître fort bien la région et nous en décrivait cursivement la topographie. Mais, désorientés par cette marche rapide aussi bien que par la complexité du pays où l'on croisait sans cesse de nouvelles routes et de nouvelles lignes ferrées, nous ne suivions qu'imparfaitement ses explications, qui, pour exactes qu'elles dussent être, ne contribuaient guère à nous éclairer. Aussi les noms de localités à consonances étrangères qu'il nous défilait et dont nous entendions parler pour la première fois n'ont-ils laissé dans ma mémoire qu'un souvenir incertain.

Conjointement au « plan » économique Schimmel nous exposait le « plan » stratégique, à beaucoup moins longue échéance et sur lequel il croyait avoir des lumières spéciales :

— Nous participons, disait-il, à une vaste opération d'aile, ayant pour but la prise à revers de l'ennemi. Nous le débordons largement sur sa gauche, nous le gagnons de vitesse et nous allons lui jeter dans le flanc, peut-être jusque sur ses derrières, un nombre important de corps d'armée qui l'acculeront à un colossal Sedan. En quinze jours nous aurons cueilli ce qui reste des armées françaises dans un immense coup de filet.

— Et Paris ? disions-nous.

— Paris restera au fond de la nasse.

Il était peu probable que Schimmel fût si peu que ce soit dans le secret du Grand Quartier ; son grade le rendait peu qualifié pour cela, et il ne faisait partie d'aucun état-major, pas même de celui du régiment. Mais sa remarquable intelligence lui permettait de déduire de ce qu'il observait et des informations qui lui parvenaient le sens supérieur des événements en préparation.

C'est ainsi que lorsque nous nous arrêtâmes, au soir, sur un flanc de côte bruyéreux, en vue d'une rivière canalisée que

lui-même, dans l'obscurité qui croissait, hésitait à identifier, il dit :

— Le plan est génial. C'est une question de transports. Sommes-nous suivis ou précédés d'une quantité suffisante de canons et de munitions ? tout est là.

Nous quittâmes nos voitures passablement courbatus, emmantelés de couches de poussière de diverses couleurs. Nous avions couvert cent cinquante kilomètres dans la journée.

L'endroit où l'on venait de nous déposer paraissait éloigné de toute localité importante. Il n'y avait non plus aucun village dans ses environs immédiats. Des charpentiers du génie étaient occupés à y monter des baraquements, dont l'un était déjà prêt à loger des troupes. Mais, ce qu'on y trouvait de plus particulier, c'était l'entrée d'un vaste souterrain, qui, se prolongeant je ne sais jusqu'où par des galeries maçonnées bien fournies de litières de paille et éclairées par une installation d'acétylène, semblait capable de donner abri à plusieurs régiments. A cette vue, l'œil de Schimmel brilla brusquement et il s'écria :

— Je sais où nous sommes !

Mais rendu tout aussitôt discret et comme bâillonné par l'importance qu'il venait de se découvrir subitement, il ne voulut rien dire de plus.

C'est dans ce souterrain que nous passâmes la nuit ou plutôt les quelques heures de repos qui nous furent accordées. Avant le petit jour, nous reprenions la route, cette fois à pied.

Le soleil se leva sur un beau plateau agricole, froncé de fines ondulations et de lignes de bois. L'air était léger, le matin encore frais. Nous marchions avec plaisir dans ces agréables campagnes de France aux aspects doux et nuancés. De lieue en lieue nous traversions un village, dont la population nous accueillait avec les signes de la joie la plus vive. On nous prenait pour des Anglais. Nos coiffures recouvertes de toile et nos uniformes gris n'avaient évidemment plus qu'un lointain rapport avec la tunique bleue et le casque à pointe du Prussien légendaire de 1870. Nous acceptions les hommages de ces bonnes gens et surtout les présents qu'ils nous faisaient avec libéralité. Ils nous tendaient des pâtisseries, du chocolat, des pots de confitures, des bouteilles de cidre et de

vin, du tabac, que nous n'avions même pas la peine de payer, bien que nous fussions abondamment pourvus de monnaie française par les soins de l'intendance. Comme nous ne faisions que passer, nous n'en demandions pas davantage, et cette comédie nous divertissait grandement.

Il se produisit même dans un de ces villages une scène des plus comiques. Comme nous y entrions à grand tralala de tambours et de fifres — car, pour corser la plaisanterie, nous faisions maintenant donner la clique à tout propos, — et comme les paysans accourus nous accablaient de leurs témoignages de contentement, un homme à blouse bleue et à mine réjouie se détacha de la foule villageoise et, avec de grands gestes d'effusion, se précipita sur Schimmel.

— Par exemple! s'exclamait-il, c'est-y Dieu possible! Mais oui, c'est bien vous, monsieur Coursier! Si je m'attendais!... C'est ce bon monsieur Coursier!... Ah! ça me fait plaisir de vous revoir!... Et comment ça va-t-il, mon cher monsieur Coursier?

Il lui tendait sa large main calleuse.

Schimmel blêmit un peu, mais ne se décontenança pas.

— Qui êtes-vous? fit-il sèchement. Je ne vous connais pas.

— Vous ne me connaissez point?... Ah! elle est bien bonne!... Comment, vous ne reconnaissez pas maître Jean Renard, du village de Courtavesnes, chez qui vous veniez tous les ans, et pas plus tard que l'an dernier, prendre votre pension pour la saison de chasse? Voyons, c'est moi, monsieur Coursier, moi, Jean Renard!...

— Je ne sais ce que vous voulez dire. Vous devez vous tromper, mon brave homme.

— Allons, vous voulez rire, mon bon monsieur Coursier!... Moi, je vous reconnais bien... Je vous ai reconnu du premier coup, malgré votre bel uniforme... Ah! en avons-nous fait des parties de cartes, le soir, à l'auberge!... Vous vouliez savoir tout ce qui se passait dans le pays... Vous étiez à tu et à toi avec le juge de paix, l'huissier, le percepteur... Vous les interrogiez sur les lieux, les gens et les bêtes, sur tout... Le jour, vous étiez à courir par monts et par vaux... mais, au lieu de gibier, vous rapportiez plus souvent des dessins et des photos...

— Allez-vous vous taire, nom de Dieu!

— Voyons, mon bon monsieur Coursier, ne vous fâchez pas. Je vous aimais bien... Vous couchiez avec ma femme, c'est vrai, mais je ne vous en veux point... Tenez, elle n'est pas loin d'ici, la bourgeoise. Je vas la quérir. Elle aussi sera bigrement contente de vous revoir...

— Vous allez me foutre la paix immédiatement, sinon...

— Tiens, mais vous ne m'aviez pas dit que vous étiez Anglais... Qui aurait pu se douter?... C'est que vous parlez rudement bien français pour un Angliche... Ah! j'y suis! oui, pardine, je comprends... Vous êtes avec ces messieurs les Anglais pour les guider...

Schimmel perdit patience. Il dégaina son revolver, et, avant que l'autre ait pu seulement comprendre ce qui lui arrivait, avec la même sûreté de main qui avait abattu le prêtre de Louvain, il lui brûla la cervelle.

Ce fut un beau concert. Les femmes criaient, les paysans se sauvaient, personne ne se rendait bien compte de ce qui s'était passé; on se demandait si c'était un accident, ou quoi. Les soldats menaçaient; Kaiserkopf, rouge et sacrant, parlait déjà, heureusement en allemand, de faire au village son affaire. Le maire et le garde champêtre survenaient en émoi et voulaient verbaliser. Je ne sais comment cela aurait tourné, si le major von Nippenburg, inquiet de l'arrêt de la colonne, n'était arrivé au trot de son cheval. Il vit le cadavre, le maire, le garde champêtre et, sans daigner s'informer des circonstances de l'incident, il déclara tout de suite à ces représentants de l'autorité qu'on était en guerre, que l'affaire ne les regardait pas, mais concernait exclusivement l'autorité militaire, qui procéderait. Puis, sans vouloir davantage détromper les campagnards, il donna l'ordre de repartir, ce qui fut fait, tandis qu'on voyait accourir, tout clopinant, dans un lot de commères gesticulantes, le rebouteur du village qui venait s'enquérir si on n'avait pas besoin de ses soins.

Nous ne savions ce qu'étaient devenus, depuis Louvain, les autres bataillons du régiment, non plus que, depuis beaucoup plus longtemps, les autres régiments de la division. Aussi notre surprise fut-elle grande quand, au soir, nous trouvâmes, bivouaquant sous le couvert d'une forêt, l'effectif divisionnaire à peu près complet. Il n'y manquait que deux bataillons, qui

rejoignirent une heure après nous. C'est là que nous pûmes admirer la science de nos états-majors qui parvenaient à diriger, comme sur un échiquier, la marche de leurs unités par des routes diverses et à les amener sans fourvoiement au lieu décidé d'avance pour les rassembler, au moment prévu, sous la main de leur chef. Cette forêt toute bruissante et résonnante d'armes, au-dessus de laquelle les avions d'observation de l'ennemi, s'il s'en trouvait, ne pouvaient discerner que des cimes mouvantes d'arbres et des vols de ramiers, nous parut du meilleur augure. La nombreuse artillerie qu'on y voyait réunie, avec ses caissons bourrés d'obus, rendait en outre bien vaines les craintes de Schimmel. De grandes heures se préparaient pour nous.

Tandis que la troupe couchait sous les feuilles, une hôtellerie de touristes, bien fournie de salles, de chambres, de communs et de garages, servait de mess aux officiers. Elle était tenue par un Allemand naturalisé qui, tout fier et tout ruisselant de servilisme, se multipliait en l'honneur de ses hôtes prestigieux, devant les bottes poussiéreuses de chacun desquels, s'il en eût eu le loisir, il aurait voulu se jeter genou bas et langue pendante. Aussi y festoyait-on seigneurialement : poulets, gigots, lièvres, cuissots de chevreuil, perdrix, faisans, dindons, lapereaux sautaient dans les poêles, mijotaient dans les casseroles ou tournaient aux broches ; les tables débordaient d'uniformes et le champagne moussait à flots.

Les généraux et les officiers de l'état-major divisionnaire dînaient dans une salle séparée, où, de quart d'heure en quart d'heure, confluaient des téléphonistes, des aviateurs ou des télégraphistes de la sans-fil. Jamais encore je ne m'étais senti si près du général von Zillisheim, commandant la division, et j'en avais tout un petit frisson. L'autre brigade, qui avait donné devant Mons, avait été, à ce que nous apprîmes alors, assez fortement éprouvée. Beaucoup de ses officiers manquaient ; ceux qui étaient là, le verbe sonore et le monocle avantageux, faisaient des récits de la bataille. On avait sérieusement frotté le mufle aux Anglais, qui n'avaient pas attendu la fin de leur compte pour déguerpir si rapidement qu'on n'avait pu encore les rattraper. Ces stupides insulaires n'avaient mis que quatre divisions contre cinq de nos formidables corps. C'était bien la « méprisable petite armée » dont on avait parlé. Que

venaient faire ces joueurs de cricket sous notre avalanche ?

Mais à ces tableaux de tueries je préférai la relation de l'entrée de l'armée allemande à Bruxelles, dont nous gratifia avec brio un officier de liaison du 66e. Il fallait l'entendre décrire l'allure magnifique de nos régiments, la stupéfaction des Bruxellois à leur aspect, les belles avenues, les hautes maisons, les palais, les superbes brasseries qui formaient autour de ce grandiose spectacle militaire un cadre triomphal. Les troupes avaient défilé pendant trois jours et trois nuits dans les vastes artères de cette capitale neutre, qui se croyait bien à l'abri de leur atteinte. L'avant-garde était entrée le 20, à deux heures après midi, sous les ordres du général Sixtus von Arnim. Elle se composait de régiments de cavalerie légère et de cavalerie de ligne, des deux divisions du IVe corps, avec leurs brigades d'artillerie de campagne, leurs batteries d'obusiers, leurs colonnes de munitions, leurs compagnies de pionniers, leurs équipages de ponts, leurs ambulances et leurs cuisines, d'un bataillon de chasseurs, avec ses mitrailleurs et ses cyclistes, d'un régiment d'artillerie lourde, traînant des obusiers de 150 et des mortiers de 210, de compagnies téléphonistes et télégraphistes, de détachements d'aérostiers et de cent mitrailleuses automobiles. Tout y était gris, uniformément, mystérieusement et colossalement gris : gris les uhlans et leur forêt de lances d'acier flammées de noir et de blanc, gris les dragons, gris les hussards, tant hussards de la Mort que hussards de Zieten, et gris leurs brandebourgs, vert-de-gris les chasseurs, gris, profondément gris les rangs épais de l'infanterie de ligne et gris ses couvre-casque, grise toute l'artillerie, canons, affûts, boucliers et caissons, gris tous les fourgons du train, grises les automobiles, grises les motocyclettes, grises les ambulances. Fondus dans tout ce gris, les parements, les passepoils, les dragonnes et les chiffres des pattes d'épaules paraissaient gris également. Les drapeaux étaient à la croix blanche sur fond noir. Seules leurs cravates aux couleurs de l'Empire et les fanions triangulaires de commandement mouchetaient çà et là de petits flottillements rouges cet immense fleuve gris, cette incommensurable marée grise. De régiment en régiment les musiques aux instruments ternis effrayaient l'air de retentissantes marches guerrières. Les intervalles de leurs tonitruements étaient remplis par les chœurs non moins

terribles des guerriers allemands qui, par deux mille voix à la fois, ébranlaient les murs des maisons et secouaient de résonnements les tympans. Mais, quel que fût le bruit de ces sonorités cuivrées ou buccales, il ne couvrait pas celui des bottes ferrées battant puissamment le pavé au rythme mécanique du pas de l'oie, ni le martellement des sabots de chevaux, non plus que le fracas des roues jantées d'acier, le carillon des chaînes de mitrailleuses, la stridence des essieux, le grincement des freins, l'ébrouement catapultueux des moteurs. Toute cette armée grise, cet énorme boa gris, rampait avec rapidité et dans un tintamarre infernal à travers la cité bruxelloise, comme un monstrueux dragon, rugissant effroyablement et tout écailleux de métal. La grande ville horrifiée le regardait s'avancer dans ses rues, écarquillant sur lui ses milliers de fenêtres vides. Vomi par la porte de Louvain, il avait descendu le boulevard du Jardin Botanique, étalé ses lourds replis devant la gare, tourné par le boulevard du Nord, englouti sous sa masse la place De Brouckère, puis s'était allongé dans le boulevard Anspach. Là, un de ses régiments avait annelé sur sa gauche pour venir couvrir la Grand'Place. Le vieux quadrilatère en avait frémi jusqu'aux derniers rinceaux de son architecture. Les pignons historiés et leurs armoiries marchandes n'avaient rien contemplé de pareil depuis les temps de l'Espagnol. Hérissée, la flèche de l'Hôtel de Ville dressait au plus haut du ciel son saint Michel impuissant. Les commandements gutturaux, la cadence brutale des crosses avaient souffleté les façades illustres des Corporations : la Maison du Roi, la Maison des Peintres, la Maison des Tailleurs, la Maison des Merciers, la Maison des Bateliers, la Maison des Archers, la Maison des Charpentiers, l'Hôtel des Brasseurs, la Maison du Cygne, la Maison de la Rose. Le général Sixtus von Arnim avait franchi le porche gothique de la Maison Communale, éperons aux talons, sabre nu au poing. Et pendant qu'il signifiait au bourgmestre Max et à ses échevins que la ville lui appartenait et qu'il la frappait d'un tribut de deux cents millions, la marche de l'armée grise se poursuivait interminablement, le reptile encombrait le boulevard du Hainaut, écrasait le boulevard du Midi, et sa tête écumante, épouvantable, invincible venait s'engager sur la chaussée de Waterloo.

Nous entendîmes ce récit avec autant d'agrément que d'in-

térêt. Il nous donnait un avant-goût de l'entrée plus sensationnelle encore que nous ferions nous-mêmes, dans peu de jours sans doute, à Paris.

Le lendemain, les rapports de nos aviateurs et de nos reconnaissances étant satisfaisants, la division s'ébranla sans retard, par trois routes. Le temps était toujours magnifique : un vrai *Kaiserswetter !* Comme l'affirmait notre devise guerrière, nous avions décidément « Dieu avec nous ».

Mais si nous avions Dieu avec nous, nous avions aussi le général von Kluck. Il avait fait passer un ordre qui, au premier moment, avait paru rigoureux, mais dont nous reconnûmes le fondement et auquel il fallut obéir. Le général von Kluck ne voulait pas de traînards et les officiers avaient le devoir de les abattre sans pitié. Il n'y en avait pas eu le premier jour dans notre compagnie, mais il s'en trouva deux ce jour-là, dont un que je connaissais bien, un nommé Plump, qui avait été jardinier chez mon père et qui, moins apte à couper ses cors qu'à tailler ses rosiers, avait vu, étape par étape, ses pieds s'enflammer jusqu'à lui refuser tout service. Et il y en eut encore d'autres les jours suivants, qui tous reçurent dans l'oreille le coup de revolver du capitaine Kaiserkopf.

Nous avions fait trente-cinq kilomètres la veille; nous en couvrîmes quarante pour notre seconde journée de marche sur terre de France. On faisait une courte halte toutes les deux heures. Mais si notre manœuvre, ainsi que l'avait prévu Schimmel, était extrêmement rapide et ne s'opérait pas sans fatigue, elle n'en était pas moins joyeuse. Le grand but nous galvanisait tous. Paris! Paris! Il semblait que ce mot magique nous poussât en avant et nous donnât des ailes.

La troupe chantait fréquemment pour électriser son allure. C'était tantôt une compagnie, tantôt l'autre qui donnait de la voix, et chacune avait son chœur de prédilection. Le nôtre était, bien entendu, celui de Wacht-am-Rhein lui-même, *la Garde au Rhin*, et le terrible sous-officier en accentuait les couplets avec un coup de gueule toujours plus enragé. Nous battions de loin comme sonorité tout ce qui sortait du reste du bataillon. Le capitaine Kaiserkopf en ressentait quelque fierté.

— Ce n'est plus la *Garde au Rhin*, *meine Kinder*, qu'il

vous faudra chanter, bramait-il avec un gros rire, mais bientôt la *Garde à la Seine!*

— Ou la *Garde à la Loire !* vaticinait plus âprement Schimmel.

Celui-ci ne dédaignait pas de se mêler à cette forte joie militaire, et, au milieu des ébaudissements de sous-officiers ou de simples soldats qui égayaient la route d'airs du pays, de refrains provinciaux ou de ritournelles d'accordéon, il lui arrivait de produire quelque chanson plus originale, dont il chevrotait d'un fausset aigre la mélodie ou dont il déclamait pompeusement les paroles.

Je m'en rappelle une, qui devait être nouvelle, car personne ne la connaissait. La voici :

Mein Vater hat mich ein Lied gelehrt,
Als er 70 aus Frankreich heimgehehrt,
Eine Zeile lang, ohne Strophe und Reim,
Das brachte er mit aus dem Kriege heim :
Nach Paris! nach Paris! nach Paris !

Nach Paris! Er tat seinen ersten Schlag,
Ein Franzose aechzend am Boden lag.
Nach Paris! Seine Flinte nahm sicheres Ziel,
Ein feindlicher Schütze zu Boden fiel.
Nach Paris! Die Losung war gut und recht
Und warf zu Boden ein neidisch Geschlecht.
Nach Paris! nach Paris! nach Paris!

Jetzt merke ich wohl meines Vaters Wut
An den Erbfeind, sie lebt auch in meinem Blut.
Wir marschierten nach Frankreich, die tausend Mann,
Und ich stimmte das Lied meines Vaters an,
Kein Lied war kürzer und geller als dies.
Ganz Deutschland singt's : Nach Paris! nach Paris! (1)

(1) Mon père revenant de France en 70 m'a appris un chant qu'il rapportait de la guerre. Ce chant n'a qu'un vers sans strophe et sans rime

Nach Paris! nach Paris! nach Paris !

Nach Paris! Mon père porta son premier coup, et un Français gémissant gisait à terre. *Nach Paris !* Son fusil visa avec sûreté, et un tireur ennemi tomba. *Nach Paris !* Le mot d'ordre était bon et renversa une race envieuse :

Nach Paris! nach Paris! nach Paris !

Maintenant je ressens la rage de mon père contre l'ennemi héréditaire ; elle revit dans mon sang. Nous marchions vers la France, des milliers d'hommes, et j'entonnais le chant de mon père. Aucun chant n'est plus bref et plus éclatant. Toute l'Allemagne le chante :

Nach Paris! nach Paris !

Nach Paris! Toute l'Allemagne le chantait, en effet, et nous le chantions avec elle. Et nous le chantions d'autant mieux que c'était nous qui y allions. *Nach Paris!* oui, oui, *nach Paris!* Qui n'aurait chanté? Je ne crois pas qu'à ce moment il y ait eu, dans toute l'Allemagne, une seule voix discordante, même aucune de celles qui, sur tant d'autres points, ne sont jamais d'accord.

Je n'étais pas sans me préoccuper parfois, je le dis sans fausse modestie, de l'état d'esprit de mes soldats. Je ne me contentais pas, comme tant de chefs de groupes, de maintenir la discipline et d'assurer le service, sans plus considérer les hommes que des machines, d'imparfaites machines qu'il fallait trop souvent rudoyer pour les faire marcher. Ma qualité d'intellectuel m'imposait des prétentions à la psychologie. Je m'intéressais à mes quatorze mousquetaires et me montrais curieux de leur mentalité. Que pensaient-ils au juste de la guerre? C'est ce que je me demandais et que, pour m'en instruire, je ne jugeais pas indigne de moi de leur demander à eux-mêmes. « Pourquoi te bats-tu? » Cette question, je la leur posais. J'avais avec eux un contact trop familier pour les inquiéter, et ils se défiaient trop peu de moi pour ne pas me répondre avec simplicité et franchise. « Pourquoi te bats-tu? » La plupart répondaient : « Pour l'Empereur » ou: « Pour le *Vaterland* », et c'était vrai, ils ne se battaient pas pour autre chose; l'Empereur et le *Vaterland* représentaient tout pour eux : l'Allemagne, leur coin de terre, leur famille, eux-mêmes. C'étaient des protestants comme moi, des Prussiens comme moi, des gens de la Saxe prussienne comme moi, et, comme moi-même, ils se battaient bien réellement et pleins d'enthousiasme pour l'Empereur et pour le *Vaterland* contre l'ennemi commun.

Mais le cas de tous mes fusiliers n'était pas aussi net. J'avais dans mon groupe deux catholiques et trois socialistes, et ceux-ci m'intriguaient davantage. L'un des deux catholiques était le soldat Schnupf, que je connaissais depuis le temps où j'étais volontaire et que j'aimais bien. Quand je lui eus demandé : « Pourquoi te bats-tu, Schnupf? » et qu'il m'eut répondu : « Pour l'Empereur », je lui objectai :

— L'Empereur est protestant, comment peux-tu te battre pour lui ?

Schnupf réfléchit un moment, paraissant faire un gros effort pour pénétrer en lui-même et définir la raison réelle pour laquelle il se battait. Il dit :

— Je me bats contre la France anti-chrétienne et persécutrice de l'Eglise. Elle doit périr. Dieu le veut. Notre Empereur est protestant, c'est vrai, mais il respecte la religion catholique et la protège. D'ailleurs, le pape est avec nous.

— C'est juste, dis-je. Mais tu es entré en Belgique, Schnupf, un pays catholique ; tu y as brûlé des églises et massacré des curés. Comment arranges-tu ça ?

— Je vais vous le dire, *Herr Faehnrich*. La Belgique a commis un grand crime en s'opposant à notre passage et en tirant sur nos soldats. Si elle ne s'est pas mise de notre côté, et si elle a préféré l'Angleterre hérétique, c'est qu'elle n'est pas bonne catholique ; ses églises sont de faux temples et ses curés de mauvais prêtres. La Belgique n'a que ce qu'elle mérite.

Il n'y avait rien à répliquer. La conviction de Schnupf était entière : Schnupf savait pourquoi il se battait.

Avec Vogelfænger, ce fut un peu plus compliqué. Vogelfænger était un mineur du Harz, socialiste des plus rouges. Quand je me risquai à l'interroger, non sans lui avoir préalablement offert une tournée à l'auberge d'un village, il me regarda fixement, comme pour s'assurer de ma discrétion, puis il dit d'une voix basse et farouche :

— Je ne me bats pas pour l'Empereur, puisque je suis républicain.

— Bien entendu, accordai-je.

— Je ne me bats pas non plus pour la patrie, puisque je suis internationaliste.

— Evidemment. Mais alors, diable, Vogelfænger, pourquoi te bats-tu ? Est-ce que tu ferais la guerre à contre-cœur ?

— Je fais la guerre de bon cœur.

— Explique-moi donc ce mystère.

— Il n'y a pas là de mystère, *Herr Faehnrich* ; vous allez comprendre. Nos chefs nous ont dit : Voulez-vous le triomphe du socialisme ? Alors vous devez vous battre pour le triomphe de l'Allemagne. L'Allemagne, nous ont-ils dit, est le seul pays du monde où le socialisme soit vraiment puissant et vraiment organisé. Qu'est-ce que c'est que les socialistes des autres

pays ? Rien, de petits partis misérables, incapables d'une action quelconque et qui se mangent entre eux. Seule l'Allemagne socialiste est grande et peut assurer l'avenir du socialisme. Mais il faut pour cela que l'Allemagne soit la plus forte ; l'Allemagne vaincue, c'est le socialisme vaincu. Aucun socialiste ne peut vouloir cela. Après la victoire, nous établirons le régime socialiste en Allemagne et nous l'imposerons au monde. Les capitalistes et les hobereaux qui ont décidé cette guerre ont en même temps signé l'avènement du socialisme. Nous haïssons le kaiser et ses ministres, et nous voudrions tous les voir pendus. Mais, en attendant, ils font notre affaire. Voilà ce que nous ont dit nos chefs. Vous, les junkers...

— Je ne suis pas un junker.

— Vous êtes un bourgeois, pour nous c'est tout comme. Vous autres bourgeois et junkers, sans vous en douter, vous vous battez pour nous. Nous sommes maintenant vos alliés, c'est vrai, mais pour mieux vous dévorer plus tard. L'armée, cette armée que vous avez si bien organisée, est en réalité notre armée. Sur trois combattants allemands il y a un socialiste et un autre qui est en train de le devenir. Moltke et von Kluck sont nos hommes, sans le savoir. Cette guerre est notre guerre. Plus il y aura de tueries, de sang répandu, d'horreurs et de massacres, plus il y aura ensuite de socialistes. Voilà pourquoi nous nous battons, *Herr Faenhrich*. Vive la guerre !

Il y avait de quoi être médusé, et je le fus. Mais j'avais compris. Vogelfænger savait, lui aussi, pourquoi il se battait : il se battait pour le socialisme.

Personne donc ne regrettait la guerre. Chaque Allemand la faisait pour un motif qui n'était pas toujours le même, mais qu'il connaissait parfaitement, qui le poussait avec une force irrésistible et le liait indissolublement à tous ses compagnons, quels qu'ils fussent, dans une même communauté de passion et d'enthousiasme. Kaiserkopf se battait pour le plaisir ; Schimmel se battait pour le métier; von Bückling et von Wildkatzenbach se battaient pour la caste ; leurs soldats se battaient pour le Kaiser, pour la patrie, pour le pape ou pour la révolution sociale. Non, personne ne regrettait la guerre, pas même Kœnig, qui ne désapprouvait que la manière dont la guerre était faite, non la guerre elle-même. Et tous ensemble criaient : *Nach Paris !*

Nous n'étions pas encore à la Loire, ni même à la Seine, mais nous venions de franchir la Somme. Il y avait eu, paraît-il, sur quelques points certaines velléités de l'ennemi d'en défendre le passage ; dans la région où nous opérions, nous n'aperçûmes rien de semblable et nous traversâmes la rivière, au point du jour, dans la plus grande liberté. Au delà, le pays paraissait vide de forces hostiles. Mais nous n'avions pas fait trois kilomètres que nous étions arrêtés par des troupes françaises.

Déjà, sur notre droite, nous entendions la brigade qui nous flanquait canonner depuis quelque temps avec vivacité. Nous n'avancions plus que prudemment. Bientôt nos éléments reçurent l'ordre de prendre leurs dispositifs de combat. Les téléphonistes étaient sur les dents.

De petits obus très meurtriers commencèrent alors à tomber. Ils firent immédiatement plusieurs victimes. Des cris de fureur s'élevèrent :

— *Franzosen !... Franzosen !... Ach ! die Franzosen-Kanaljen !...*

Le bataillon se jeta dans les chaumes vivement déployé, la compagnie Kaiserkopf en avant. Une sueur froide me mouilla comme une douche. Mais ayant déjà subi le baptême du feu, je me cravachai intérieurement le cœur pour me forcer au courage. Il fallut aussitôt s'aplatir contre terre. Une rafale de ces petits obus ravageait la zone de front, interdisant toute marche d'approche. Ils arrivaient en criant, éclataient avec un brisement déchirant, arrachaient les oreilles, cinglaient les nerfs. Ils pleuvaient avec une vitesse inouïe et à la fréquence d'un tir de mitrailleuse, projetant l'éparpillement d'une myriade de lamelles d'acier tranchantes comme des rasoirs. Leur explosion buvait l'air et empoisonnait le vide. Je crus perdre connaissance. Des morts et des blessés en nombre impressionnant roulaient déjà et se déchiquetaient sur le sol. Mais il fallait progresser à tout prix, c'était l'ordre.

— En avant, nom de Dieu ! haletait Kaiserkopf derrière nous.

Les sous-officiers fouaillaient en hurlant leurs soldats. On avançait sur le ventre, travaillant fébrilement de la pelle-bêche. Nos batteries crachaient un feu d'enfer, mais ne parvenaient pas à faire taire celles qui nous aspergeaient. Nous étions

couverts par une ondulation du terrain qu'il fallait atteindre à travers un kilomètre terrible comme un glacis. C'était autre chose qu'en Belgique ! La mort, le décervelage, le râle rôdaient de toutes part. Des rigoles rouges dégoulinaient dans les sillons de nos petites tranchées. Protégés par nos sacs, nous cherchions péniblement à progresser par bonds rampants de quelques mètres. Les visages étaient livides et terreux. La sueur, le sang et l'urine suintaient des vêtements. Le soleil plombait nos casques qui écrasaient nos têtes bouillantes. De grosses mouches bourdonnaient à nos oreilles, tandis que de rauques éclats de cornets, à l'arrière, rayaient les interstices des explosions.

J'eus la douleur de perdre mon fidèle Kasper, « soufflé » par un obus. Sans la moindre blessure discernable, sans paraître seulement avoir été touché, il devint subitement tout bleu et un mince filet de carmin farda ses lèvres.

Mais une forêt de hourras bruissait derrière nous. Les trois autres compagnies, lancées à l'assaut, nous dépassaient en courant, dans un cliquetis de culasses et une précipitation de bottes. Hérissé, convulsif, tendu comme un chat maigre, le baron Hildebrand von Waldkatzenbach bondit près de moi en miaulant des « khrr, khrr » angoissés. Une poussière brûlante nous enveloppa. A travers ce brouillard, je vis avec horreur les vagues qui nous distançaient fondre rapidement dans leur course. Les hommes tombaient çà et là, brusquement, au hasard, balayés, emportés comme des quilles sous la bourrasque des projectiles. Ils s'abattaient d'un bloc, le plus souvent sur le dos, fauchant l'air de leurs bras spasmatiques, tandis que le fusil leur échappait. On en voyait s'effondrer par tranches de huit ou dix à la fois. J'étais épouvanté, et je crus ma dernière heure venue quand j'entendis le grondement de Kaiserkopf, répété par le fausset de Schimmel, commander :

— En avant !... *Zum Sturm !...*

Ceux qui le purent se levèrent pour se joindre à l'assaut. Sur les autres, les coups de bottes des gradés furent malheureusement inutiles.

Au milieu de l'ouragan, comment arrivai-je en haut ? Je n'en sais rien. Je me trouvai sur la croupe du pli de terrain juste à temps pour voir détaler au triple galop de leurs attelages quatre petits canons qui disparurent dans un vallonne-

ment. Etais-je blessé ? Je ne ressentais qu'une immense agitation et, subitement, une soif intense. Je vidai mon bidon.

Derrière nous, le champ que nous avions traversé gigotait hideusement et hurlait.

Nous avions devant nous un bout de plaine coupé de petites haies, sillonné de fossés, parsemé de meules et de bouquets d'arbres. Tout s'y était tu, mais le terrain devait fourmiller d'ennemis. Nos obus l'arrosaient de leur grêle, y soulevant des gerbes noirâtres et y semant des incendies. J'étais encore tout étonné de respirer, stupéfait d'être vivant. Je regardai autour de moi, cherchant mes hommes. Onze étaient là, qui m'avaient suivi, dont deux légèrement blessés. Trois manquaient, outre Kasper. Je me berçai de l'espoir qu'ils avaient pu se perdre dans la tourmente, mais la vérité est que je ne les revis jamais.

Les bataillons arrivaient les uns après les autres, à droite, à gauche, ou derrière le nôtre, en soutien. Je crois bien que toute la brigade était là. On reprit la marche en avant, au pas gymnastique, comme une trombe. Les tambours battaient ; les fanions signalaient : « Allonger le tir » et : « Envoyer munitions ». A notre gauche, le bataillon von Putz avait trouvé moyen de ramasser une cinquantaine de civils, hommes, femmes, vieillards et enfants, dont il se faisait précéder, baïonnettes dans les reins, et qui lui servaient de bouclier.

— Sacré mille millions ! fit Kaiserkopf jaloux.

Et de nouveau ce fut terrible. De tous les fossés, de derrière les meules, les haies, des milliers de balles sifflèrent, décimant à nouveau les rangs de nos courageux fantassins. Ces misérables Français devaient avoir avec eux deux ou trois mitrailleuses qui vidaient sans pitié sur nous leurs bandes assassines. Mais cette fois on les avait devant soi, on les tenait, il n'y avait plus qu'à leur tomber dessus.

Les premiers pantalons rouges parurent. Ils étaient morts ou blessés aux abords des obstacles que nous traversions. Les blessés, bien entendu, étaient immédiatement réduits eux aussi à l'état de cadavres. La vue de ces Français m'inspira aussitôt une haine féroce. Je sentis que je les exécrais. Ah ! les bandits ! les lâches !... On en voyait passer subrepticement entre les ramures, se glisser de couvert en couvert. Leurs armes brillaient et les cuivreries dont ils étaient garnis scintillaient.

— Plus vite !... plus vite ! nous adjuraient nos officiers.

Il fallait gagner le plus rapidement possible l'espace qui nous séparait d'eux, réduire au minimum le temps d'efficacité de leur tir et les aborder promptement à la baïonnette. La rage meurtrière de leur feu nous abîmait. Nos pertes étaient déjà assez élevées.

Heureusement que l'artillerie nous avait bien préparé la besogne. Leurs positions étaient bouleversées et des amas de corps sanguinolents les jonchaient. Ce n'étaient d'ailleurs que des défenses de fortune aménagées à la hâte et que l'on franchissait sans peine, une fois privées de leurs derniers défenseurs. Nous nous rendîmes bientôt compte que ceux-ci étaient moins nombreux que la férocité de leur tir n'avait pu le faire croire. Il pouvait y avoir là en tout un petit bataillon, dont la moitié devait avoir déjà mordu la glèbe. Cela décupla notre courage, car il était visible que nous les écrasions sous notre nombre. On ne les voyait pourtant pas fuir, ni se rendre. Ils préféraient se faire tuer sur leurs médiocres positions. Ils réussissaient même parfois à se grouper, à foncer sur nous et à rompre sur quelque point notre étreinte. C'est ainsi que nous vîmes inopinément surgir devant notre front de compagnie une cinquantaine de ces enragés faisant mine de vouloir nous culbuter. Ce fut une minute de désarroi. Heureusement que Kaiserkopf eut une idée de génie. C'est là que nous pûmes apprécier la valeur d'un bon tacticien. Il fit avancer une trentaine d'hommes sans armes, avec ordre de lever les bras et de crier : « Kamerad ! » Donnant dans le panneau, les Français s'arrêtèrent net. Leur officier, tout joyeux, s'approcha sans défiance, faisant signe aux nôtres qu'il acceptait leur reddition. Mais, à ce moment, les rangs des « Kameraden » s'ouvrirent, démasquant une mitrailleuse que Kaiserkopf avait fait rapidement aposter derrière leur rideau. En un tour de bande, toute la racaille française était par terre.

A notre gauche, devant le bataillon von Putz, nos affaires marchaient mieux encore. Là, c'était la victoire éclatante. Le bouclier des civils avait fait merveille. Il n'en restait pas grand'chose. Par contre, les hommes de von Putz sortaient à peu près indemnes de l'aventure et avaient tout balayé devant eux.

Plus loin, on voyait des flammes jaune pâle sortir de der-

rière un écran de peupliers, dans des flots de fumée pommelée. N'ayant plus rien à battre dans notre secteur, plusieurs d'entre nous s'y portèrent. Nous reconnûmes en approchant que c'était une ambulance française qui brûlait. Elle était aménagée dans un corps de grange, que le feu attaquait déjà de trois côtés. Des sergents amoncelaient encore des bottes de paille contre les charpentes. Deux drapeaux de la Croix-Rouge arborés aux angles se tordaient sous le courant d'air chaud. Ils ne tardèrent pas à se consumer. D'horribles hurlements sortaient de ce brasier. Trois ou quatre cents soldats mêlés d'officiers trépignaient de joie à l'entour, poussant des hourras et tirant des coups de fusil dans l'incendie. Mais ce qu'il y avait de plus saisissant, c'était de voir surgir, à moitié fous, de la fournaise les malheureux qui tentaient de s'en échapper, des blessés, des malades, des infirmiers, qui gesticulaient affreusement, sourcils et cheveux grillés, les yeux exorbités, des plaques noires ou vives au visage, les vêtements en partie détruits ou en feu, les linges et les pansements carbonisés. Un médecin chef, en sarrau blanc bruni de sang et qui paraissait blessé, car il soutenait son bras gauche, voulut s'élancer vers un de nos officiers. Il n'avait pas fait dix pas, en proférant je ne sais quoi d'une voix indignée, qu'il tombait percé de balles. D'ailleurs, tout ce qui sortait était aussitôt couché en joue et abattu.

— *Feuer! Feuer!* ne cessaient de crier des feldwebels fanatiques.

S'excitant à cet abominable jeu de massacre, les soldats, dont les plus avancés se tenaient à une cinquantaine de mètres du foyer en raison de la chaleur et des escarbilles, épaulaient, visaient, déchargeaient, puis attendaient le débucher de la pièce suivante, comme dans l'émulation d'une chasse enivrante.

— *Noch einer !* hurlaient-ils. Encore un !...

Vingt, trente fusils détonaient et l'homme roulait dans l'herbe roussie. Je vis ainsi descendre des douzaines de blessés, mutilés de la face, du torse ou des bras, un en chemise qui avait une gouttière à chaque jambe, un autre amputé d'un pied et dont les béquilles brûlaient. Aux brèches de la toiture et aux abatants du grenier apparaissaient d'horribles masques dantesques et des bras tétaniques ; il en émergeait des bustes, des corps qui se hissaient convulsivement et dégringolaient

en perdant leurs bandages. Ils tombaient à terre sur leurs moignons, se cassaient un reste d'épaule ou de tibia, et n'étaient pas moins fusillés, après quelques sautillements désespérés. Du côté des peupliers, une cinquantaine de blessés, capturés dans l'ambulance avant le début de l'incendie, étaient exécutés, plus régulièrement, à feux de salves, sous les ordres d'un lieutenant pommadé.

Tout cela me surprenait et je commençais à trouver qu'on allait peut-être un peu loin. A quelques pas de moi, Kœnig considérait ce spectacle sans un mot, son beau visage contracté de tressaillements. Je vis Schimmel s'avancer vers lui avec un sourire sardonique et lui brandir un papier sous le nez, comme pour le narguer. Ce papier, Kœnig devait le connaître et l'avoir reçu lui aussi, car il ne daigna pas le regarder. Schimmel me le tendit. Je lus :

Von heute ab werden keine Gefangenen mehr gemacht. Sæmmtliche Gefangenen werden niedergemacht. Verwundete, ob mit Waffen oder wehrlos, niedergemacht. Es bleibe kein Feind lebend hinter uns (1).

Cet ordre était signé du général-major von Morlach, commandant la brigade.

Jamais, je dois le dire, ordre ne fut si ponctuellement exécuté. Répandus sur la surface du champ de bataille, des escouades de massacreurs en exploraient consciencieusement les recoins. Tout buisson cachant un râle suspect était battu et nettoyé. Les giboyeurs suivaient à la trace le sang, pistaient le gîte et servaient la bête à la baïonnette. Le sang ruisselait et les entrailles coulaient dans les bauges forcées. Mais quelque décousu qu'il fût, le Français traqué ne se laissait pas épieuter sans faire tête, et son égorgement n'allait pas sans danger pour les veneurs. Il leur fallait parfois se mettre à six ou sept pour en achever un. Ces fauves se défendaient jusqu'à leur dernier grognement. Ceux qui ne pouvaient plus remuer un bras, pointer un pistolet, vomissaient contre nous d'abominables injures.

— Boches ! Boches ! criaient-ils. Boches !... Ah ! les vaches !... ah ! les Boches !...

(1) A partir d'aujourd'hui il ne sera plus fait de prisonniers. Tous les prisonniers seront massacrés. Les blessés, armés ou non, massacrés. Il ne doit rester aucun ennemi vivant derrière nous.

Ce fut ici que j'entendis pour la première fois ce terme de « Boche », qui devait si souvent par la suite frapper mes oreilles et que j'eus plus d'une fois l'occasion de recevoir en plein visage.

— Ah ! les Boches !... ah ! les salauds !... les assassins !... les Boches !...

J'en étais tout indigné, tout froissé dans mon amour-propre d'Allemand.

Mais ces cris eux-mêmes, ces injures cessèrent. Les derniers blessés se turent et il n'y eut plus que des morts. Le général-major von Morlach pouvait être content.

Cela ne refroidit pas l'ardeur de nos soldats, car s'il n'y avait plus rien à éventrer, il y avait encore beaucoup à fouiller. Le pillage des cadavres, qui avait déjà commencé, se généralisa. On vidait les poches et on coupait les doigts. On enlevait les bijoux, l'argent, les montres et le tabac. Des équipes organisées dépouillaient les corps de leurs chaussures et de leurs uniformes, ceux-ci étant destinés, comme je l'appris, à costumer certaines de nos unités en vue de tromper l'ennemi. Apres à leur besogne et parfois se disputant entre eux, nos soldats étaient changés en hyènes, en chacals, en détrousseurs de morts, en écumeurs de champ de bataille.

Devant un amoncellement de tués, résultat d'une exécution en masse ou d'une attaque fauchée à la mitrailleuse comme celle que nous avions détruite, une soixantaine d'hommes de notre compagnie, s'abandonnant aux ébats d'une joie délirante, attendaient le moment de procéder au dépècement. Des gradés étaient là, Biertümpel, Schmauser, Buchholz, Schweinmetz ; Wacht-am-Rhein y était, le mufle sanguinaire ; Schlapps et le capitaine Kaiserkopf y étaient. On tirait les derniers coups de fusil sur le charnier où s'observaient encore d'obscurs tressaillements.

Soudain un remuement se fit dans la masse sanglante ; des corps s'écartèrent, s'éboulèrent sous une poussée de l'intérieur ; et l'on vit lentement surgir d'entre les cadavres un facies épouvantable, sans nez, sans joues, semblable à un écorché d'anatomie, avec un œil crevé et le front déchiré, puis une épaule, un torse, un bras galonné où manquait la main. A cette apparition spectrale il y eut un moment de

stupeur. Promenant sur nous son œil unique, l'horrible fantôme se mit à crier d'une voix stridente :

— Bandits !... Vous n'êtes tous que d'ignobles massacreurs !... La guerre a honte de vous, canailles !... vous la déshonorez !... Peuple d'assassins, peuple de monstres... Je prie Dieu avant de mourir que la France ne vous pardonne jamais vos crimes !...

Kaiserkopf, qui fut le premier à se remettre de cette surprise, put enfin braire :

— *Frankreich kaput !...*

— Ah ! *Frankreich kapout ?* salauds !... Pas si vite !... Il y a encore des poilus en France !... Je vous maudis !... Je maudis l'Allemagne !... *Deutschland, Deutschland nieder !...* Et si voulez mon nom, les Boches, et bien, sachez que le capitaine Labastide vous emm... !

Kaiserkopf s'était précipité sur lui, fou de rage, et braquait déjà dans cette bouche tragique et hurlante le canon de son revolver. Mais avant que le coup partît, le capitaine français, recueillant toutes ses forces, eut le temps de lui envoyer au visage un crachat de sang.

Je ne voulus pas assister à la curée et je m'éloignai. A ce moment, j'aperçus de nouveau Kœnig. Avait-il été présent à cette scène, si pareille à celle qu'il nous avait faite lui-même en Belgique ? Avait-il entendu la malédiction du capitaine français ?

Le pillage ne put se poursuivre longtemps. J'avais à peine rejoint le gros de la compagnie, que des signaux de cornets se mettaient à sonner de partout. Les troupes se reformaient hâtivement. Les officiers couraient, criaient et sacraient. Kaiserkopf, suivi de sa bande, revenait à rapide allure. Le major von Nippenburg galopait autour de son bataillon, qu'il faisait ranger. Notre artillerie recommençait à tirer. Que se passait-il ?

Nous ne tardâmes pas à le savoir. De longues lignes rouges se démasquaient au loin, sur notre gauche. En même temps, nous étions arrosés de shrapnells.

— Les Français !... les Français ! criait-on.

— Ils contre-attaquent, fit Schimmel.

Des hommes roulèrent en poussant des clameurs déchirantes à quelques mètres de moi. Nous reçûmes l'ordre de nous aplatir.

Il apparut bientôt que notre aile gauche était fortement accrochée. De nouvelles chaînes de pantalons rouges se déployaient à l'horizon, débordant de part et d'autre les premières. Il y en avait bien au total un régiment. Elles progressaient avec vélocité, fournissant un tir nourri et paraissant bien pourvues de mitrailleuses. Tout notre front fut de nouveau en feu. Les deux artilleries bombaient au-dessus de nous une voûte tonnante.

Les Français avançaient avec une audace croissante. Il semblait que nos mitrailleuses, disloquées peut-être par leurs obus, fussent incapables de les arrêter. Déjà le contact était pris et notre aile gauche commençait à plier. Nous n'avions rien encore devant nous. Des commandements nous jetèrent debout sous les balles des fusants. Le colonel von Steinitz poussait son régiment en oblique, pour tomber sur le flanc de l'ennemi et dégager le reste de la brigade.

C'est du moins ainsi que j'interprétai le mouvement qui nous était commandé et que nous entreprenions déjà d'exécuter, lorsqu'une nouvelle péripétie vint nous arrêter et nous accrocher à notre tour, nous obligeant à ne plus songer qu'à nous défendre nous-mêmes. Devant nous et sur notre droite venaient de jaillir une multitude de petits hommes bleus, extrêmement agiles, qui se mirent à nous mitrailler avec une ardeur peu commune, tout en se portant contre nous en courant. D'où sortaient-ils ? Comment et sous quels couverts mystérieux étaient-ils parvenus à ramper sans être aperçus jusqu'à cinq cents mètres de nos tirailleurs avancés, pour se montrer subitement au pourtour de nos lignes comme autant de diables bondissants, fulminants et criards ?

— Les chasseurs ! fit Schimmel. Gare à nous !...

Ils paraissaient, disparaissaient, reparaissaient, collés au terrain ou en surgissant, insaisissables et voltigeurs, légers comme des oiseaux, souples comme des guépards, le képi sur l'œil, le collet à l'écusson jonquille soulignant le menton nerveux. Leur mobilité nous étonnait, ahurissant nos hommes, qui ne savaient où tirer. Ils furent sur nous que nous avions à peine eu le temps d'ajuster nos baïonnettes. Je vis avec effroi que nous allions reculer sous leur fougue. Ils nous tombaient dessus en vociférant dans un langage étrange des mots inconnus, dont je pus surprendre quelques-uns :

— V'là les chassbis !
— A la barbaque !
— Mettons-en, les potes, les mecs !
— Foutez-y la pilule, aux yayas !
— Gercez-y la tomate !
— Bouffez-les ! Zigouillez-les !
— Ça barde !
— Y mettent les bâtons !
— Y z'ont les colombins !

J'étais on ne peut plus effrayé. J'interrogeai Schimmel :

— Quelle langue parlent-ils donc ?... Ça doit être des Africains!

— Mais non, ce sont des chasseurs ; je les connais bien... Seulement ils ne parlent plus français. Je n'y comprends rien!...

Je n'eus pas le loisir de m'enquérir davantage de ce langage mystérieux. L'engagement gagnait avec une rapidité foudroyante, au milieu des *Donnerwetter* et des *zum Teufel* vomis par Kaiserkopf, des coups de sifflet affolés des officiers, des ululements furibonds des sergents, et il ne fallait plus que songer à soi, sauver sa peau. C'est en vain que le capitaine voulut renouveler le coup de la mitrailleuse : les diables bleus devaient déjà le connaître, car tous nos malheureux « Kameraden » tombèrent victimes de leur courage et de leur bonne foi. La mêlée devint vite effroyable. Des corps à corps affreux se nouaient. On voyait les fusils se dresser, les bras se tendre, les baïonnettes plonger de haut ou saillir d'en bas, les faces contorsionnées grimacer atrocement. Un vacarme épouvantable de chocs métalliques, de déflagrations, de crissements, de jurons, de hurlements de douleur déchaînait sa tempête et convulsionnait son délire. Une odeur de poudre, d'étal et de suint poignait les narines. Je me sentis deux fois éraflé par des balles ; un éclat ricocha sur la plaque de mon ceinturon. Nous reculions, laissant de nombreux cadavres et des abats de blessés. Dans une buée de poussière tourbillonnante et de gouttelettes de sang je vis lâcher pied, à côté de nous, ce qui restait de la section von Bückling, je vis les hommes fuir en jetant sacs, fusils et bidons pour courir plus vite, sans souci de la rupture créée dans nos lignes par cette panique. Et mon horreur fut à son comble quand j'aperçus aux trousses des fuyards un flot de ces diaboliques chasseurs bleus et l'un d'eux, une sorte d'égipan à la barbiche fourchue, atteindre

à la course le petit lieutenant von Bückling qui se sauvait, lui enfiler sa longue baïonnette dans le derrière et le traverser férocement de part en part.

Il nous fallut rompre à notre tour,rendre du terrain le plus rapidement possible, afin d'éviter d'être cernés. La pression nous faisait craquer de partout. Les officiers réclamaient à grands cris des mitrailleuses.

— *Maschinengewehre !... Maschinengewehre !...*

Mais les mitrailleuses encore valides étaient depuis longtemps loin, ramenées en arrière, par peur de capture, à l'abri de positions nouvelles préparées en hâte pour nous recevoir. J'avais perdu en quelques instants trois autres de mes hommes. J'étais désespéré. Heureusement que le soleil se couchait et que la nuit allait venir.

C'est à ce moment, le plus tragique peut-être de cette fatale journée, que se produisit un fait des plus impressionnants. Kœnig, qui jusqu'à cette minute avait dirigé avec un magnifique sang-froid et la plus grande habileté la retraite de sa section, se dressa soudain de toute sa taille, comme saisi de folie, et, quittant ses hommes, s'avança face à l'ennemi, sans casque,la poitrine haute et l'épée au salut. Nous le vîmes s'estomper dans la poussière, tandis qu'un dernier rayon de soleil frappait sa tête blonde, et tous nous l'entendîmes crier très fort au milieu du tumulte :

— Le capitaine français avait raison : nous avons déshonoré la guerre !... Adieu, vieille Allemagne, tu meurs avec moi !...

La trombe française passa sur lui.

Un déchirement se fit en moi. La démoralisation de la déroute, l'abominable carnage me donnèrent un instant le désir de me faire tuer aussi. Je fus arraché à cette courte hantise par cette exclamation de Schimmel :

— On ne déserte pas aussi stupidement !

Nous refaisions en sens inverse, la rage au cœur, le chemin parcouru le matin, buttant sur les corps de Français laissés là et qui commençaient déjà à sentir. Quant à nos morts ils avaient disparu. Desséchés de soif, les pieds et les genoux brûlants, nous parvînmes enfin, décimés, sur les positions de repli, comme la nuit tombait. De nombreux blessés, qui avaient pu suivre, nous tenaillaient les nerfs de leurs gémissements. Je me tâtai minutieusement, dès que j'en eus la liberté, sur tous

mes membres. Je n'avais que quelques égratignures, et le sang qui me couvrait n'était pas le mien. J'adressai au Seigneur Dieu une prière de reconnaissance et je songeai tout ému à ma famille lointaine, à ma chère Dorothéa, aux ombrages forestiers du Harz, au jardin de Goslar. L'obscurité protectrice nous enveloppait, trouée des petites flammes de nos canons légers.

La nuit ne fut pourtant pas rassurante et il n'y eut pour dormir que ceux qui, exténués, étaient tombés comme des masses. Les pionniers s'occupaient activement à nous fortifier et nous entouraient de fils de fer barbelés. On s'attendait à une nouvelle attaque des Français pour le petit jour, et peut-être avec des forces fraîches. L'inquiétude était très vive. La retraite devait-elle reprendre et devrions-nous repasser la Somme ? On assurait que le général von Morlach avait demandé instamment des renforts.

Cependant l'artillerie ennemie avait cessé de se faire entendre. On ne savait où avaient passé les bataillons français qui nous avaient si violemment repoussés. Nul feu, nul bruit du côté adverse, qui pût déceler leur présence. Ils s'étaient fondus dans l'ombre croissante, sans qu'on pût préciser à quel moment ils avaient abandonné la poursuite. Le mystère n'en paraissait que plus redoutable.

Ma pensée se reporta sur le malheureux Kœnig, mon ami. Ce drame m'avait bouleversé. Que s'était-il passé dans cette grande âme, à l'instant de son acte insensé et sublime ? Il avait cru savoir, lui aussi, pourquoi il se battait : mais ce n'était pas pour son idéal que se battait l'Allemagne !...

L'aurore parut, pâle, puis rosâtre. Rien devant nous : le vide et le silence. Seules des patrouilles de uhlans se levaient par instants dans l'éloignement comme des vols de perdrix.

J'obtins l'autorisation d'aller rechercher le corps de Kœnig. Je partis avec un de mes hommes. J'avais repéré assez approximativement l'endroit où il était tombé. Je traversai d'abord la zone des cadavres français, où sautelaient déjà des corneilles. Puis, j'arrivai à la zone allemande, queparsemaient, actifs et penchés, des groupes de brancardiers. Là, il n'y avait pas que des morts. Au milieu des tués, de nombreux blessés remuaient par grappes, criaient, suppliaient, râlaient ou se traînaient, disloqués et saignants. J'en avais le cœur chaviré. Je ne pouvais,

hélas, les secourir, ni même m'arrêter à la sommation de leurs gestes déments. Ils étaient trop, sur mon passage, et j'aurais dû abandonner mon entreprise.

Je me dirigeais à la boussole. Je reconnus enfin un arbre, puis un second. J'identifiai ensuite une borne de champ. A un demi-quart de cercle sur l'est-nord-est, le soleil gonflait son orbe rouge dans la touffeur d'un ciel accablant. Très loin, au sud-ouest, l'ambulance brûlée achevait de fumer.

Au bout de deux heures de recherches je découvris le corps de Kœnig. Il était allongé sur une glèbe rugueuse, percé de coups de baïonnettes, le thorax effondré, le crâne rompu vers le cervelet. Sa tête de cire aux yeux mystérieusement fermés se nimbait d'une flaque coagulée de sang noir. A mon indicible horreur, je m'aperçus qu'il respirait encore.

— Kœnig !... fis-je. Mon ami !...

Son épée gisait à deux mètres de lui. Je m'agenouillai. Je pris sa main froide.

— Pardon !... pardon !... balbutiai-je. J'aurais dû mourir avec vous... Vous seul étiez noble, juste, grand... Kœnig... Votre mémoire me sera toujours sacrée...

Je crus sentir une très légère pression, une pression presque imperceptible de sa main dans la mienne.

— Kœnig !... sanglotais-je.

Sa faible respiration s'arrêta. J'écoutai. J'attendis. Elle ne reprit pas.

Et mon cœur s'arrêta aussi un instant dans ma poitrine. Je songeais avec épouvante qu'il était resté là ainsi toute la nuit, toute la nuit sans pouvoir mourir. Il avait souffert d'une souffrance atroce, il s'était tordu de douleur sur cette terre française toute la nuit, après s'être offert lui-même en sacrifice pour nos crimes, crucifié pour la vieille Allemagne.

Des brancardiers s'approchaient.

— Laissez-le en paix, dis-je. Je l'enterrerai moi-même là où il est mort.

— C'est un officier, monsieur l'aspirant. Nous devons l'emporter.

Ils l'enlevèrent.

Je l'embrassai sur le front et je suivis le corps en pleurant.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Jacques Normand : *Les Drapeaux déployés*, Calmann-Lévy, 2 fr. — Jean Codet : *Héros et Bandits*, Figuière, 2 fr. 50. — Capitaine Mermet : *Pages de Souffrance et de Victoire*, Berger-Levrault, 2 fr. — Jean Hermanovits : *La Terre en Folie*, Société Française d'imprimerie et de librairie. — André de Wissant : *Pour ceux qui reviennent*, éditions Georges Crès, 3 fr. 50. — Maurice Pelloutier : *Ombre et Lumière*, Imprimerie Nantaise, E. Guittard, 1 fr. 50. — Ovide Darbrès : *Fierté*, J. Lebègue, 2 fr. — Paul Palgen : *Les Seuils noirs*, Librairie Centrale, Gustave Soupert, Luxembourg. — Paul Palgen : *Petits poèmes d'amour*, Gustave Soupert, à Luxembourg. — Marcel Paquot : *La Joie d'aimer*, Front belge, les Cahiers. — Charles-Théophile Feret : *L'Arc d'Ulysse*, G. Crès, 4 fr. 50. — Paul Fort : *Les Enchanteurs*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Paul Fort : *Chansons à la Gauloise*, Fasquelle, 3 fr. 50

Il est loin le temps, « bon apprenti, cher Madeleine », où vous ne sembliez poursuivre d'autre ambition que d'« une frêle rime charmante, qui bat de l'aile au bout d'un vers ». Ne fûtes-vous pas quelque peu l'élève du vieux Tristan l'Hermite, de qui vous donnâtes récemment une excellente édition critique à la Société des Textes français modernes? Mais déjà vous vous plaisiez au vers facile et badin, au récit en vers sur un ton humoristique ou de bonne compagnie, vous connûtes le succès et la vogue dans les salons où Coquelin aîné récitait des monologues. Vous ne vous élanciez pas toujours « à tire d'aile » ; votre muse a été souvent pédestre, votre muse a trotté ; vous avez fréquenté le théâtre également ; la veine de votre lyrisme fin et ingénieux s'y est épuisée avant l'heure. Vous voici revenu au ton guerrier de vos débuts, lorsque vous publiiez les *Tablettes d'un mobile ;* seulement, la guerre de 1870, vous y aviez pris part ; votre âge vous a retenu loin des combats en 1914, et si Jacques Normand a pu écrire, après *le Laurier Sanglant*, ce livre de « visions sincères », **les Drapeaux Déployés**, on n'y entend cependant à travers les longs récits qui le composent, que l'écho d'un patriotisme ardent certes, mais non pas mis directement à l'épreuve, des sensations imaginées plutôt que ressenties. Ces récits qui se développent de la manière habituelle à de tels récits, anecdotes dramatisées à souhait et de ci de là déclamatoires, se distinguent de la plupart des récits similaires en ce que la langue y est généralement respectée, et qu'aucune prédilection ne s'y marque pour la faute de français. Mes préférences vont aux trois poèmes de la fin, où M. Jacques

Normand déplore, d'un ton ému et chaleureux, la mort de jeunes hommes, trois poètes, tombés sur le champ de bataille : Charles Perrot, Joseph de Joannis-Pagan, Lionel des Rieux.

§

Héros et Bandits, de M. Jean Codet, sénateur, paraît-il, de la Haute-Vienne, exprime, avec plus de bonne volonté que de ressources poétiques, des sentiments honorables, propres, je le souhaite, à assurer durant de longues législatures sa réélection au Parlement.

M. le capitaine Mermet, du 78e régiment d'infanterie, dans ses **Pages de souffrance et de victoire**, fait montre d'un cœur généreux et suffisamment indigné ; il est pieux envers sa patrie, envers sa mère, envers les villages dévastés du pays et les humbles hameaux où il passe et combat avec son régiment ; il ne s'interdit pas, chemin faisant, quelques caprices d'imagination, et il raisonne sa haine de l'ennemi. Hélas, de si louables qualités ne suffisent pas à créer un bon poète ; il use d'expressions volontiers banales, fort usagées ; son vers n'allume aucune lumière nouvelle.

D'une éloquence tumultueuse, paroxyste, enflée de vent stérile, M. Jean Hermanovits, dans **la Terre en folie**, clame avec une voix retentissante, « en témoignage de respect pour bien des morts, — en témoignage de mépris pour bien des vivants », les raisons qu'il a de haïr « la guerre, ses prêtres, et surtout celui qui l'inflige ».

Ces raisons ne sont pas dissemblables de celles du voisin ou de l'inconnu qui passe dans la rue. L'auteur s'imagine-t-il qu'il fera impression sur ceux qui pensent autrement, s'il en est ? Alors, à quoi bon ce vacarme ?

Mieux vaut cent fois le parti-pris de brutalité, de laisser-aller dans la diction, l'usage du vocabulaire des poilus que je trouve dans le petit livre de M. André de Wissant : **Pour ceux qui reviennent.** Certes non, rien n'y ferait aimer, non plus, la guerre, et on sent que l'auteur l'a faite. C'est la plaine monotone du Nord, le « bled », l'attente des lettres, le « marmitage », la préparation d'une attaque, la vue du « machab », qui lui inspirent des regrets nostalgiques, de la mélancolie, un peu d'ardeur virile encore que ronchonneuse ; il se roidit en se raillant, il a pitié de lui-même et des autres. Il élève aussi sa pensée en songeant à « Ceux qui ne reviendront pas... », et, aujourd'hui, rentré dans les jours clairs, il exalte sa joie virile en hymnes pour la vie, pour la lumière, pour l'air, pour tout ce qui est bon, sain, noble et simple, « pour le lit, pour la nourriture du corps, pour l'Eau », et, aussi, « pour Vous toutes », et c'est un poème de ferveur pieuse et large, d'amour désireux, goulu, mais aussi mêlé d'un besoin apaisant des féminines tendresses. Certes, il y a des heurts dans ces vers acceptés ainsi qu'ils ont poussé, sans

choix, mesure, ni goût, mais leur rudesse est souvent prenante, et partout sincère ; ils sont d'un homme au moins, s'ils ne sont pas toujours d'un poète raffiné, ni même sûr de soi et de ses propres moyens.

Je ne vois guère ce que l'on pourrait dire, par contre, des vers de M. Maurice Pelloutier, **Ombre et Lumière**. Quel démon pousse des gens qui n'y entendent rien à cheviller péniblement ? Rythme, image, mouvement, invention, le style n'en rehausse pas la pensée médiocre ; tout cela n'est que quelconque.

Avec, en plus, des velléités déclamatoires, les qualités ne sont pas supérieures dans **Fierté**, de M. Ovide Darbrès.

§

M. Paul Palgen est, j'imagine, Luxembourgeois ; ses deux livres sont imprimés à Luxembourg ; une portion importante du volume d'impressions récentes qu'il a intitulé **Les Seuils noirs** est datée de Luxembourg ; un poème est dédié à M. Marcel Noppeney, qui est un excellent poète luxembourgeois. Mais, d'autre part, il appelle Louvain « ma pauvre ville mutilée » ; il rend un hommage ému à son frère « Fernand... tué... soldat de la classe de seize » pour la terre française et en sa capote bleue ; il remercie son père et sa mère de l'avoir fait naître « sur le clair sol français ».

Il fut à Luxembourg durant la guerre ; il fut en Belgique ; il fut en Allemagne, à Magdebourg, à Dessau, où, d'ailleurs, on l'avait emprisonné :

> Saint Verlaine des Prisons,
> bon Saint à barbe d'apôtre,
> dis-nous les bonnes chansons
> du sort triste qu'est le nôtre.
>
> . . . .
>
> Les violes du silence
> et les harpes de la nuit
> qui remplissent mon réduit
> avec des chansons de France...

et il évoque aussi Villon : « tu dis adieu à tous les songes... et ton col s'allonge, s'allonge... » et il écoute mélancoliquement sonner les cloches, et, dans sa cellule, au tableau noir du blanc mur nu il trace lentement, sept fois, les lettres majuscules de son nom et ses deux yeux « couleur bleu de France » y relisent le navrant refrain : « Priez Pour Paul Palgen, Pauvre Pécheur Pendu ! »

Il exalte audacieusement, en novembre 1914, « les fleuves héroïques », la Marne, l'Yser, il pressent la victoire ; il se lamente sur les humbles et fiers prisonniers anglais ou français ; il voyage, en 1915, en Belgique : il faut lire cet ardent poème « la Sainte Vierge de Louvain » ; et le poème sur l'enlèvement du monument Ferrer,

et les vers d'angoisse sainte que lui dicte l'annonce de la mort de Verhaeren. Ah ! comment s'en étonner, si « le manuscrit de cet ouvrage a été saisi et sa publication interdite pendant l'occupation allemande » ?

Verhaeren, oui, il en subit l'influence. Il est animé d'une indignation égale, mais il l'exprime souvent d'une façon trop semblable. C'est, en dépit de son accent courageux, viril, énergique et troublant, le reproche essentiel que j'adresserai à ce livre.

Les **Petits Poèmes d'amour** sont d'un style bien différent, plus simple et plus aisé (comme, au surplus, plusieurs poèmes aussi du premier recueil, les poèmes écrits en prison notamment, où M. Palgen a mis toute sa mélancolie, tant de rêve nostalgique, et laissé transparaître, légitimement, ses craintes). J'aime ce rêve d'amant et de poète qui parle à l'amie morte et parle de l'amie morte comme si elle était là, présente, et se mourait, et souriait, et transfigurait le monde au prestige de sa beauté : oui, il ferme les yeux « pour enfoncer plus avant l'image de ses yeux en fête, la fête de ses yeux », pour rêver que s'y posent « ses mains royales qui embaument », pour la mieux revoir tout entière et dans chacune des lignes de son corps, dans chacun des traits de son visage :

> Je vois ta lèvre comme un sceau très pur
> de cire précieuse et de diamant dur
> sceller ta bouche
> comme pour la garder toujours
> impolluée des mots d'amour
> que nulle lèvre ne module
> sans se ternir un peu à leur haleine rouge.
> Je ferme doucement les yeux sur ma douleur
> et je t'écoute qui marches dans mon cœur.

Dirai-je que toute vision soit, dans ce volume, aussi fraîche et vivante, que le rythme soit toujours aussi souple et d'élégance neuve ? J'exagérerais ce que j'en pense de bien. Il y a des réminiscences, il y a des faiblesses. N'importe ! L'œuvre est d'un poète, jeune, tendre, exalté. Il est permis d'attendre de lui des œuvres de plus en plus solides, et au moins aussi émouvantes.

Les deux volumes, et cela ne gâte rien, sont soigneusement imprimés, mis en pages avec goût, et ornés de vignettes, fleurons, culs-de-lampe, d'un *ex-libris* très remarquable (à l'inverse de la couverture des *Seuils Noirs*, lourde et déplaisante). L'auteur en est M. Auguste Trémont.

La Joie d'Aimer, qu'il est heureux et clair, le titre de livret de poèmes jeunes, mûri peut-être un peu par l'expérience de ces dernières années troubles, mais si bien, d'ailleurs et quand même, d'un adolescent qu'un espoir séduit, qu'un charme enchante :

Des cheveux frêles, sur vos seins,
emmêleraient leurs franges claires
comme font, au vent du matin,
toutes les fleurs dans la lumière.

Tableau naïf et fraîchement éclos. Est-ce un écho de van Lerberghe ? Non ; j'y respire un souffle plus ingénu, ou, si l'on préfère, plus spontanément, moins volontairement ingénu. Et tous les petits poèmes d'amour de M. Marcel Paquot, de qui le nom, je crois, paraît pour la première fois, se parfument ainsi, vers octosyllabiques ou vers libres, d'une joie de découverte, les yeux tout neufs, grands ouverts sur les choses. Puis l'alexandrin domine, prêche une profitable et vaillante sagesse d'aurore et d'espérance, ou s'assouplit rythmiquement à l'enlacement de cadences plus légères pour célébrer avec une crâne vaillance cette terre douce, radieuse, belle, de Wallonie, avec « les frêles écharpes bleues » dont s'enveloppe son fleuve, ses guérets, ses larges prairies, ses coteaux onduleux, et la Cité héroïque et charmante, Liège, âme chantante et fière du pays.

Le prétendant s'approche ; il lève le bras et saisit l'arc, le grand arc, **l'arc d'Ulysse** ; il prend la flèche au carquois ; conviendra-t-elle ? est-elle affilée, vive et propre à frapper dûment au but? Avant de s'efforcer à tendre la corde, il en éprouve de la main la résistance, et recommence maintes fois, et caresse, d'un doigt curieux, la pointe et l'aile empennée de ses diverses flèches. Ainsi M. Charles-Théophile Féret s'essaye à des jeux divers, et le voici lyrique, le voici satirique, le voici archaïsant ou populaire, le voici critique ou spontané. Il se plie aux circonstances, il crée des vergers enchantés ; il vit parmi ses pairs du temps passé ; il chante le los des oubliés, il encourage les nouveaux venus. Toujours sa pensée, son cœur, le souvenir et l'amour de ses yeux s'emplissent des images de sa Normandie natale : il songe aux « fils des Vikings », à ceux de qui il descend, à sa mère, comme à sa petite patrie. S'il honore les morts d'un grand culte, il ne se cache pas de vivre avec ardeur, ni de se montrer sensible aux plaisirs matériels de la terre. Il révère enfin les poètes, la poésie, la fiction sacrée et féconde. Mais le recueil qu'il nous offre se forme de tendances disparates : l'accent en est sincère, mais l'inspiration obéit aux caprices de tous les vents. Ah, si l'auteur se fût adonné, plus exclusif, à ne chanter, où « l'ombre seule est sûre au chanteur », que les héros et les horizons d'extase, en des odes vaillantes et enthousiastes, il eût pu composer des morceaux analogues au poème liminaire, à certains autres, où il célèbre, dans une manière qui lui est personnelle, *le Rossignol*, *le Phare*, lumière et beauté, *l'Image* dont, ô Nature,

L'Art peuple ton silence et ton recueillement,

Ondine, ou *la Mort des Œillets*, qu'il dédie au souvenir de Fromentin Loriot, le poète d'Alençon. Mais pourquoi mêler aux inspirations d'une muse grave des fantaisies tantôt ingénieuses, tantôt un peu épaisses et superflues ? La bonne volonté du lecteur sans cesse se trouve déjouée ; M. Ch.-Th. Féret gagnerait beaucoup à montrer, non pas mêlées au hasard, mais successivement, les diverses faces de son multiple talent.

§

Paul Fort, ah, celui-là, c'est la poésie même. Que l'on recherche la poésie savante, on la trouve chez lui ; intime, on la trouve chez lui ; spontanée, volontaire, impromptue, composée, lumineuse ou désolée, héroïque ou élégiaque, champêtre ou bourgeoise, sa muse se joue de toutes les classifications ; elle se plaît à prendre toutes les faces, à se plier à toutes les expressions. Mais jamais elle n'oublie ce qui est le principe même et l'essence de son prestige ou de sa grandeur, de sa verve ou de son charme familier : toujours elle chante, toujours elle danse. Elle chante en dansant, elle danse en chantant ; on ne sait, elle étourdit, enivre, emporte ; elle maîtrise et déçoit l'analyse ; en toutes choses elle s'affirme ; elle irradie partout. Est-elle une force élémentaire ? Sur quelles traditions s'est-elle appuyée ? Vers quelle aurore de joies promises nous entraîne-t-elle ? Tout cela demeure indéfini mais certain ; c'est l'enthousiasme irrésistible ; c'est la poésie, la poésie.

Voici deux livres nouveaux, deux séries nouvelles des *Ballades françaises* : **les Enchanteurs**, au *Mercure de France*, et, chez Fasquelle, **Chansons à la Gauloise sur la vie, le rêve et l'amour** ; deux aspects contrastés du génie de Paul Fort. Dans l'une et dans l'autre la veine est également sûre et robuste, simple et souple. L'instrument du vers et de la strophe se prête chez lui à des combinaisons si naturelles, si voisines des cadences de chansons populaires que, en vérité, on s'étonne qu'il se brise immanquablement entre les doigts de tout imitateur ; on croirait qu'il s'offre au souffle du premier venu ; ceux qui ont essayé ont vite fait de le rompre ou d'être rompus par leur futile effort. Paul Fort se rapproche ainsi du maître que sur tous il chérit, Jean de La Fontaine : combien se sont évertués à reproduire l'apparente naïveté du récit, des images, de la versification de La Fontaine ; aucune complication ; cela va, court, joue si librement, si uniment, si clairement ! Divin La Fontaine, que nul ne vous égale, ah ! sans doute ; mais même ne vous atteigne, ne vous puisse ressembler, sinon comme une abominable parodie à un modèle pur et noble, le plus pur, le plus noble de tous ; — et seul, Paul Fort n'a rien pris de votre ton, lui du moins ; mais, naïf, simple et souple, si raffiné au

surplus, il vous rappelle en ceci précisément qu'il est de vous fort différent.

Les Enchanteurs : Médée la magicienne, Merlin, Bulbul, les Rois Mages, passent dans les rêveries du pipeur de lunes ou du chasseur de Sologne; ils ordonnent leurs enchantements un peu selon la volonté souriante du poète, qui s'en grise et qui les retient, et ne les laisse s'effacer qu'à regret. Ces poèmes s'emplissent de magie, d'amour, de feux et de clartés. Sans raison, parce que plus rapprochée des sources originales, sans doute, la spontanéité des *Chansons à la Gauloise*, avec de vieux thèmes, des redites, des refrains à la mode ancienne, des rythmes sautillants ou cavaliers, émerveille davantage, parce que, aux séries dejà connues, cette veine, je pense, a été plus contenue, plus rare, dans la production de Paul Fort. Pour cela, pour tout autre motif, je l'ignore, ce volume je le tiens pour un des plus délicieux qu'il ait écrits, — mais il y a, tout de même et par-dessus tous, les merveilleux chants de la nature, si trempés d'air, de fraîcheur, de lumière et de bonheur, *Montagne*, *Forêt*, *Plaine*, *Mer*, *Ile de France*, ô parfumée! et les volumes qui s'y rattachent.

Qu'on ouvre où l'on voudra un volume de Paul Fort, parfum, fraîcheur, lumière et joie, c'est toujours un divin enthousiasme et un pur enchantement.

ANDRÉ FONTAINAS.

QUESTIONS MÉDICALES

Contribution à l'étude des troubles nerveux précoces observés à la suite des accidents d'aviation. — Appelés par nos fonctions, l'un à l'Ecole d'aviation du camp d'Avord, l'autre à l'Hôpital du Camp, à examiner et soigner dès les premiers instants un grand nombre d'aviateurs victimes d'accidents divers, nous avons été à même d'observer, soit séparément, soit ensemble, des troubles nerveux précoces et consécutifs chez la presque totalité de ces blessés.

Ces troubles nous ont paru se reproduire avec une constance qui nous a frappés davantage, à mesure que le nombre des observations allait en s'accumulant.

Nous n'envisageons pour l'instant que ce point précis, dans l'étude de ces accidents si spéciaux, comparables à nuls autres, et dont ni la chirurgie d'usine au temps de paix, ni les plus grands traumatismes de la pratique de guerre ne peuvent donner une idée approximative.

Les quelques faits que nous avons voulu réunir, parce que leur physionomie, uniforme et spéciale, réalise un type que l'on peut d'ores

et déjà détacher, sont relatifs aux troubles nerveux immédiats consécutifs à la chute, j'entends aux troubles qui se produisent dès les *premières heures*, et se continuent, modifiés, au cours des *premiers jours*.

§

Un délire spécial, toujours le même, tantôt atténué, tantôt poussé à l'extrême, mais invariable dans son orientation mentale, s'observe chez tous les aviateurs que la chute n'a pas absolument privés de sentiment.

Ce délire est loquace, bruyant, familier, très souvent grossier et même scatologique.

Amené à la salle de pansements, le blessé tutoie tout le monde, sans distinction d'âge ni de grade. Et sa souffrance, son endolorissement s'expriment en termes tels que les premiers observés ainsi — qu'ils me le pardonnent, les pauvres garçons ! — m'avaient donné l'impression de parfaits apaches.

Au moindre heurt du brancard, à la moindre secousse pendant le déshabillage, les gros mots s'envolent en trombe. Ce sont des exigences d'enfant gâté, suivies, au moindre retard, d'affreuses injures, dont le tragique porte au comble l'horreur d'une situation toujours émouvante.

A-t-on affaire à une forme atténuée ? C'est le tutoiement universel, égalitaire ; au major qui vient de le panser, de le soulager, le blessé répond : « T'es un pote ! » Et il lâche bien aussi par-ci par-là un vocable malsonnant — non toujours sans humour, — mais qui n'est pas tout à fait dans le programme.

Descendons encore l'échelle de la gravité : ici la loquacité domine ; mais la parole est brusque, sèche : on sent l'homme irritable, prêt à se cabrer à la contradiction. Vingt fois de suite il vous répétera, pendant la réduction d'une fracture, l'application d'un appareil, que « ce n'est rien », qu' « il pense voler demain ». Si vous lui dites que le lendemain il sera brisé, moulu, endolori de toutes parts, il ricane ironiquement, d'un air entendu. Puis il vous racontera ses combats aériens, ses états de service, tout cela d'une voix dure, saccadée, et qui fait, avec le calme apparent de ses paroles, le plus pénible des contrastes.

Chez tous, il est un symptôme heureux, et dont il faut se hâter de profiter : c'est l'état de demi anesthésie qui persiste parfois plusieurs heures. Réductions de luxations ou fractures en sont tellement facilitées que nous avions admis pour principe de ne jamais remettre l'application d'un appareil au lendemain. Les points de suture, si pénibles souvent à la face, à la langue, aux lèvres, s'effectuent avec une extrême facilité. Chez un blessé, que je croyais presque comateux, et dont le pouls à ce moment était difficilement comptable, je

m'étais hasardé à dire : « Il ne sent rien ». Il me reprit vivemen pour me dire qu'il sentait fort bien. Mais le ton dont il le dit prouvait bien qu'il ne sentait pas grand'chose.

Je note, pour mémoire seulement, que ces troubles nerveux s'accompagnent, du côté des appareils respiratoire, circulatoire, etc., de symptômes divers dont la description nous mènerait trop loin. Il faut pourtant signaler en passant des tachycardies extrêmes (pouls battant 150 et au delà), des vomissements ou tout au moins des nausées.

§

Le lendemain, changement à vue.

Le terrible homme de la veille est devenu une sorte de petit garçon craintif et soumis. Vous pensez bien que les camarades n'ont pas manqué de lui répéter les horreurs qu'il a dites la veille. Aussi le voit-on s'excuser avec le sincère étonnement d'un homme qui ne peut se résoudre à croire que de pareils mots aient passé par sa bouche. De fait, on apprend par ses chefs que tel était un timide, tel un garçon d'éducation parfaite, et souvent l'arrivée rapide des familles nous confirme d'une manière évidente leur milieu social.

La crise de puérilité peut aller très loin chez certains blessés fort touchés. Un grand diable de pilote fortement commotionné par une chute sur les reins, et qui guérit parfaitement d'ailleurs, répétait le lendemain de l'accident du ton d'un bébé pris en faute : « J'ai pas fait pipi dans mon dodo. »

Parfois, dans cette mentalité infantile, subsiste quelque chose de très vaguement égrillard. Un brave garçon, homme calme et décent entre tous, a continué pendant deux jours d'appeler son infirmière : « ma petite chérie », et de lui dire sans malice : « viens m'embrasser », quand il était content.

Mais, chez la plupart, ce qui domine pendant ces journées, c'est l'amnésie, le trou d'ombre au fond auquel reste noyé l'accident, *et souvent tout le vol qui l'a précédé.*

Ce symptôme n'est pas aussi constant que le délire spécial du début, mais il manque très rarement.

Pendant les jours qui suivent (4e, 5e jours et suivants), on voit, en général, mais toujours avec une certaine lenteur, disparaître peu à peu les troubles de l'intelligence. Il ne m'ont pas semblé sujets à rechute. Ceux qui persistent ou se manifestent par la suite sont du ressort des neurologistes, auxquels, généralement, on adresse alors les blessés pour complément d'examen et traitement ultérieur. Il s'agit presque toujours de névralgies rebelles, vertiges, maux de tête, et parfois (mais non toujours), phobie, qui met fin à leur carrière d'aviateur. On observe aussi des troubles de l'attention : un de nos blessés se levait en vue d'une action déterminée, qu'il oubliait en route. Un autre arpentait d'un pas mécanique pendant des heures

entières la cour de l'hôpital; il avait l'air d'un automate préoccupé. Si vous l'arrêtiez au cours de ce « footing » forcené, il vous répondait d'une manière parfaitement calme, avec une entière lucidité d'esprit.

Nous avons noté dans un cas une forme d'amnésie tout à fait curieuse. Le blessé, ayant repris très suffisamment conscience après vingt-quatre heures (il avait lu sa correspondance), reçut au troisième jour la visite de ses parents. Il s'entretint avec eux pendant plusieurs heures, en notre présence, en nous priant même de les tenir par la suite au courant de son traitement. Au septième jour, il ne conservait plus aucun souvenir de cette visite.

Dans un nombre de cas qui est loin d'être rare l'oubli de l'accident reste total et définitif.

§

En résumé, quand le blessé n'est pas assommé sur le coup, on peut observer, par ordre de gravité décroissante trois catégories de cas distincts :

1° Le coma ou le demi-coma. Cas d'un pronostic très difficile, car nous assistions parfois en quelques heures à de véritables résurrections, et ces blessés avaient présenté dès l'abord les mêmes symptômes que ceux que nous avons vus succomber.

2° Un délire d'excitation furieuse, ou du moins grossière, chez des sujets habituellement calmes, pondérés, nullement accoutumés à employer d'une manière courante un argot insolent et ordurier. (Un ou deux jours.)

Comme suite à cette première période, et marquant comme une sorte de réaction, une phase plus ou moins infantile d'une durée de huit à dix jours.

3° Une simple nervosité, caractérisée par une loquacité incoercible et une excitabilité tournant vite à la colère. Dans tous les cas, une diminution très nette de la sensibilité douloureuse au cours des premières heures.

Presque toujours, un oubli total de l'accident, qui peut être définitif.

Dr P. REBREYEND
Ancien interne des hôpitaux de Paris,
Chirurgien de l'Hôpital du camp d'Avord.

L. LEPORCQ
Médecin de l'Ecole d'aviation d'Avord.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Charles Derennes : *Le Pèlerin de Gascogne*, l'Edit. franç., 30, rue de Provence, 4 fr. — Emile Jahandiez : *Les Iles d'Hyères*, édition du Livre mensuel, 59, boulevard des Batignolles, 5 fr. — Jacques Meurgey : *Les Anciens symboles héraldiques des villes de France ; Verdun*, Champion, 4 fr. — D. Manuel Romero de Terreros : *Les Résidences coloniales de Mexico*, Mexico, Officina impresora de la Secretaria de Hacienda, 4 fr. 50.

Le Pèlerin de Gascogne, de M. Charles Derennes est le livre où il a raconté son retour à la terre natale, dont il retrouve

avec joie les aspects, les cités, les êtres, — à propos desquels il raconte de curieuses histoires, — les pins des Landes et la vieille Gascogne, la Garonne et le Lot, et la maison du poète Jasmin, qui fut perruquier de son état et reste l'une des illustrations de la ville d'Agen ; et c'est un livre tout de fantaisie, vagabond, capricieux, fantasque. Il commence avec des bavardages sur les routes et tandis que file l'auto, — car un auteur d'aujourd'hui se croirait déshonoré s'il n'en faisait pas usage ; mais peut-être « va-t-il un peu fort » lorsqu'il affirme que le Progrès, le Progrès mécanique, — avec le grand P, — « divinise » le temps où nous vivons. Plus loin il dit du mal des gens et des bêtes qui se font écraser sur les routes, et tout en bavardant descend de Bordeaux vers Soulac. Après la rencontre d'un ivrogne étendu dans la poussière et qui s'est écorché le nez, si bien qu'on parle déjà d'envoyer chercher la gendarmerie, les voyageurs, — car il y a un comparse, qui écoute et quelquefois répond, — arrivent dans les Landes dont il est parlé avec abondance et enthousiasme. Puis ce sont des randonnées de l'auto à travers le pays, et nombre d'histoires du cru, qu'il ramasse et utilise : *les Braves gens de chez nous ; Cocus et autres bons bougres*, où il a collectionné une véritable série de types. Ensuite il gagne Agen, qui est proche de son pays, — Villeneuve-sur-Lot, — et parle abondamment des origines gasconnes, du caractère de la région et de la race. Il se trouve visiter plus loin la maison d'un collectionneur du cru, — et c'est encore un bon prétexte pour nous débiter une histoire. Puis il épilogue sur l'existence et le personnage du grillon, — devenu symbolique comme la cigale ; il parle ailleurs des traditions et des chansons populaires, qui se perdent de plus en plus ; des croyances surnaturelles dont on retrouve des traces dans quelques régions comme le Quercy, — et de nouveau nous avons une histoire. C'est enfin la série intitulée « Gensses » d'en ville et « Parisiengues » où défilent de curieux personnages, — avec des aventures qui sentent bien le Midi, comme celle du substitut qu'on envoie tirer sur un crocodile empaillé ; puis des promenades d'automne où il raconte la physionomie de la région et l'odeur spéciale des bois ; les joies de la chasse, la quête des champignons et les croyances qui s'y rapportent ; même les hommes-marins et les sirènes des légendes, etc.

Le livre de M. Charles Derennes est d'une physionomie attrayante, agréablement écrit, et le drame y coudoie à chaque page l'anecdote amusante. Il a de l'entrain, du brio, et apporte le parfum de son pays, les cris, les joies et le soleil de Gascogne. Je suis heureux de le recommander comme une agréable lecture et de dire que c'est un bon livre.

§

Les Iles d'Hyères, auxquelles M. Emile Jahandiez vient de

consacrer une curieuse monographie, étaient encore fréquentées par les pirates barbaresques il y a moins de deux cents ans et s'étendent en ligne, au large de la côte provençale, de la rade d'Hyères à la rade de Bormes. Ce sont des coins délicieux et pittoresques, à la végétation le plus souvent abondante et variée, aux sites et falaises abruptes, — accueillantes vers le nord, vers la terre, et sauvages, hérissées vers le sud, vers le large. Les îles d'Hyères, aussi bien, semblent s'être tenues le plus souvent à l'écart des faits historiques, et ce n'est qu'incidemment qu'on peut citer des événements qui s'y rapportent. Aujourd'hui encore, elles sont comme abandonnées, avec une population réduite, des communications précaires, des fortifications déclassées et croulantes. Des établissements divers qu'on y installa, — et même une colonie pénitentiaire, — ont été abandonnés et n'ont laissé que des décombres. Pourtant, aux vieilles époques, on les fit servir à la défense du littoral, et l'on y construisit des forts et redoutes dont les restes se retrouvent encore. M. Emile Jahandiez a tracé séparément l'historique de chacune des îles : Porquerolles, Port-Cros et l'îlot ou île de Bagaud, l'île du Levant. Il en donne ensuite la description et des itinéraires méthodiques. A Porquerolles, les Sarrarins avaient fondé des colonies qui durèrent jusque vers 1505, et au XVI[e] siècle on y faillit voir les chevaliers de Saint-Jean, que les intrigues de Charles-Quint dirigèrent bientôt sur Malte. Sous Louis XIII on y éleva des fortifications comme la tour des Ribaudes et dans l'île on peut voir encore les ruines du vieux château de Sainte-Agathe, qui remonte au XIV[e] siècle. François I[er] avait créé le Marquisat des Iles d'Or, qui comprit les trois îles de Bagaud, Port-Cros et du Levant, et ce fut sur les ordres de Richelieu qu'on éleva à Port-Cros, en 1634, la tour de l'Eminence, le fort de l'Estissac et celui de Port-Man. A l'île du Levant, où s'établirent des moines de Lérins au V[e] siècle ; au XV[e] des Bénédictins, puis au XVIII[e] des Frères de la Croix, on peut voir encore les ruines d'un poste fortifié dit Tour du Titan, qui date, croit-on, des incursions barbaresques, ainsi que celles du château du Chastelas (XV[e] siècle), au sommet d'une roche escarpée, et où se trouvent, paraît-il, des oubliettes. L'île qui fut autrefois très riche est maintenant abandonnée; il n'y a guère qu'une vingtaine d'habitants. — A l'époque révolutionnaire, les Anglais occupèrent les îles d'Hyères en même temps que Toulon et commirent partout des dévastations méthodiques. On peut indiquer encore qu'une curieuse tradition place à Porquerolles un des séjours du Masque de fer, — personnage dont l'identité reste toujours problématique. Le navire qui le transportait du château d'If à l'île Sainte-Marguerite se trouva forcé de relâcher et la partie du château où fut enfermé le prisonnier serait la première salle à laquelle on accède, ou l'une des cellules souterraines qui se trouvent au-

dessous. Eclairée par une seule ouverture, du reste garnie de barreaux de fer encore solides, cette salle, voûtée, a des murailles épaisses de trois mètres environ ; au-dessous se trouve une série de petites cellules obscures. Le canton forestier où s'élève la forteresse porte encore d'ailleurs le nom de canton du Masque-de-fer.

§

Avec *les Anciens symboles héraldiques des villes de France*, **Verdun**, M. Jacques Meurgey a donné un curieux historique des armes de la cité que les circonstances et faits de la guerre ont remise d'actualité, et il en indique les modifications au cours du temps. Avant la Révolution, sous « l'ancien régime », Verdun portait « d'azur à une fleur de lys d'or surmontée d'une couronne royale de même ». On lui a attribué d'autres blasons, mais que l'auteur discute et prend soin de rejeter. Toutefois, celles qui portaient une fleur de lys se trouvèrent suspectes avec le temps, si bien qu'en 1898, une délibération du Conseil municipal conclut à leur remplacement par « un ancien sceau de la ville représentant la cathédrale avec ses quatre flèches anciennes, entourée d'un mur crénelé et derrière laquelle s'élève une tour carrée de fantaisie — une tour qui n'a jamais existé en cet endroit, mais a été mise sur le sceau pour représenter le beffroi de la commune ». — La cathédrale autrefois fortifiée de Verdun figure d'ailleurs sur d'anciens sceaux tels que celui que possèdent les Archives Nationales, remontant à 1396 et qu'on croit même avoir existé dès le commencement du XIII^e siècle, cinquante ans environ après la reconstruction de la cathédrale qu'il représente.

Des documents reproduits dans la brochure de M. Jacques Meurgey rappellent ensuite le rôle joué par Verdun en 1870 et les décorations qui furent attribuées à la ville à propos des faits de 1916, — après les attaques terribles où se brisèrent les armées allemandes qui devaient tout balayer devant elles. — Un curieux appendice donne enfin les armoiries des communautés et corporations du lieu, d'après l'*Armorial général* de d'Hozier. — Cette plaquette, éditée avec le même soin que les précédentes de M. Jacques Meurgey, est illustrée de curieuses vignettes et clichés documentaires.

§

On sait que lorsque Cortez et les Conquistadores eurent pris Mexico, l'ancienne *Tenochtitlan*, ils se hâtèrent de reconstruire la ville. Ils y élevèrent des maisons fortifiées dont certaines rappelaient les dispositions surtout intérieures des maisons de Séville, avec le « patio », cour à ciel ouvert des pays de soleil, des « loggia » ou miradores, et sur la façade les armes du propriétaire. De ces habitations primitives il n'est resté que le souvenir, et même la résidence aux bastions crénelés, aux galeries en arcades que fit bâtir Fernand Cortez disparut en 1636 dans un incendie. Mais il a subsisté dans

la ville nombre de bâtisses de la fin de cette période, et le XVIII^{e} siècle fut l'époque la plus brillante de l'architecture espagnole au Mexique. — Un petit volume de planches sur les **Résidences coloniales de Mexico**, en tête duquel Don Manuel Romero de Terreros a donné une notice très fournie, et qui reproduit les habitations les plus remarquables de la ville, a été publié avec des détails et même quelques plans par la *Direccion general de las bellas artes* du pays avec texte espagnol, anglais et français, et l'on y trouve des indications précieuses. Du XVIII^{e} siècle on cite parmi les constructions surtout remarquables de Mexico la maison des comtes de Santiago Colimaya ; celle du comte de la Torre de Cassio, toutes deux avec des gargouilles en forme de canons, ce qui était un privilège du *capitaine général*. Les maisons seigneuriales possédaient souvent un belvédère, des niches aux angles et étaient décorées de sculptures du genre baroque, de même qu'on y plaçait des incrustations de carreaux de faïence, car toute la décoration était polychrome. Certaines étaient surmontées de créneaux, indiquant le poste guerrier de leur propriétaire. Il y eut des habitants qui firent établir « une sorte d'attique formée par des arcs renversés » et « que terminaient des colonnes diminuées et appelées estipites ». La « Casa des Azuléjos » est couverte de carreaux de faïence ; le « patio » y est décoré d'une fontaine et de minces colonnettes qui lui donnent un air oriental ; le balcon et les corridors ont des balustrades de bronze. On montre encore « l'hôtel Iturbide », bâti par le comte de San Mateo de Valparaiso, etc.

Les photographies reproduites dans cet album, malheureusement, ne sont pas toujours heureuses. On en peut toutefois citer le « portail de la casa n° 10, Callijon de Allende ; le couronnement de la maison n° 32, Calle Santa-Teresa (1759) ; le n° 18, même rue ; la porte de la maison « del Arco », Calle de San Agustin ; la maison « au coin de Santa Teresa » dont les murailles sont comme « gaufrées » ; les détails de la Casa del Conde de Calimaya (portail, fontaine, etc.); la fontaine encore de la maison des Azuléjos et un ornement de l'escalier ; les détails de la maison de la marquise d'Uluapra (galeries, voûtes, arc sous les galeries, panneau d'Azuléjos, etc.) ; la curieuse maison du comte de la Torre de Cassio (façade et tourelle) ; la maison du comte de Xala (façade, escalier, fontaine) ; celle du comte del Valle de Orizaba (façade, panneaux, mascarons, soubassement d'une fenêtre) ; la maison du comte de Heras Soto (portail) ; la demeure du marquis de Jaral de Berrio (portail, détail de l'oratoire ; — la cour, qui forme un admirable décor) ; le délicieux portail de la Casa del Marquis de Prado Alegre ; enfin des niches curieusement ornementées au coin des rues, si elles contiennent de misérables statuettes (calle de la Academia, de la 3^{a} de

Danto Somingo ; de la plazze de Loret ; de la 3ª del Apartado, etc.).

Les indications apportées par ce petit ouvrage sont évidemment précieuses et tous ceux qui se trouveront visiter le Mexique auront intérêt à s'en servir. Mais dans les relations qui ont été données sur le pays actuel on peut remarquer qu'il n'en est pour ainsi dire jamais question. N'est-ce pas à se demander ce que recherchent les voyageurs, ce qui les intéresse, ce qu'ils voient, ou plutôt comment ils regardent ?

CHARLES MERKI.

SCIENCE SOCIALE

Lysis : *Demain, profession de foi de la Démocratie nouvelle*, Payot, 1 fr. 25. — Probus : *La Constitution syndicale de la France*, Grasset, 1 fr. — H. Pineau : *La France en ordre*, Rieder, Paris, 3 fr. — Georges Deherme : *Penser pour agir*, Grasset, 3 fr. 50. — Memento.

Lysis a eu grandement raison de publier, sous le bref titre **Demain**, la *Profession de foi de la Démocratie nouvelle*. Quand on se pose en chef de parti, il est indispensable de dire clairement ce qu'on veut démolir et ce qu'on veut construire. Ce que Lysis veut démolir, c'est la Vieille Démocratie qu'il rend responsable de 13 fléaux bien comptés ; et ce qu'il veut construire, c'est la Démocratie nouvelle qui n'aura, bien entendu, que des qualités, et innombrables. Les treize fléaux de l'ancienne république sont les suivants : l'alcoolisme, la dépopulation, le retard de notre production, la décadence de notre marine marchande, l'infériorité de nos moyens de communication, l'abandon de nos richesses naturelles, la routine de nos producteurs, l'exportation de nos capitaux, la plaie du fonctionnarisme, la pauvreté du peuple, l'anarchie générale, la guerre civile et l'invasion étrangère. Et je ne nie certes pas que ce soient là de vrais fléaux, je dis seulement que la Démocratie, tant vieille que jeune, n'en est pas seule responsable, et que la guerre mondiale notamment a eu d'autres causes que les élections de 1914 ou de 1910. Mais on aurait tort de se laisser désarçonner par la première phrase de Lysis : « Il y a nécessité d'avouer que cette guerre a été la suite naturelle des erreurs et des fautes entassées immoralement depuis une vingtaine d'années par un régime qui, etc. ». Et, après avoir constaté que la dite guerre a été la suite encore plus naturelle de la folie des grandeurs du Kaiser et de la frénésie de conquêtes et de pillages de son peuple, on peut passer à l'examen de ce que sera la Démocratie nouvelle.

Ce sera surtout un régime politique nouveau, car le premier mot de cette seconde partie du livre nous apprend « comment reviser la Constitution ». Il s'agit d'atteindre un triple but : éliminer les politiciens parasites de la République, puis établir un pouvoir responsable et compétent, et enfin organiser le contrôle de la nation. Pour cela

Lysis demande un président de la République élu pour quatre ans par l'ensemble des membres des Chambres et des Conseils généraux, qui gouverne vraiment, c'est-à-dire qui ait seul l'initiative des lois et le libre choix des ministres, ceux-ci inrenversables et pris en dehors du Parlement ; et il demande aussi une Cour suprême chargée de veiller à l'observation des lois constitutionnelles et de frapper de nullité les actes du pouvoir, s'ils étaient abusifs. Ce sont ces deux grandes innovations qui constituent la note personnelle de la doctrine politique de Lysis, et qui certainement soulèveront des objections. Certes l'institution présidentielle telle qu'il la conçoit peut se défendre, et nous voyons dans toutes les républiques du Nouveau Monde le président gouverner de la façon qu'il souhaite (sans toutefois avoir le privilège de l'initiative exclusive des propositions de loi). Mais la question est justement de savoir si cette façon n'a que des avantages. Le pouvoir très fort aux mains d'un homme, c'est parfait quand cet homme est une grande intelligence et une grande conscience, mais il n'en est pas toujours ainsi ; et même en ce cas, ce peut être dangereux, surtout chez nous qui n'avons pas éliminé complètement le virus autocratique. Bonaparte, dont nul ne contestera le génie ni le patriotisme, ni même la conscience morale, n'en a pas moins abusé du pouvoir très fort qu'on lui avait confié au Consulat pour transformer ce Consulat en Empire. Il ne faut pas non plus oublier que le Président Wilson aurait pu, s'il n'avait pas été un très grand honnête homme et un très loyal défenseur de la Démocratie et de la Liberté, empêcher, à lui seul, tout son peuple, en dépit de l'ardeur et de l'unanimité de ses sentiments en notre faveur, d'intervenir contre les empires de proie ; et vraiment cette hypothèse, nullement absurde, puisqu'elle s'est réalisée dans d'autres républiques du Nouveau monde, donne à réfléchir sur les dangers de ce pouvoir personnel très fort. Plutôt le règne de l'opinion publique avec ses inconvénients d'instabilité et de nervosité que le règne d'une opinion individuelle, souveraine maîtresse des événements, qu'il s'agisse d'un roi Constantin ou d'un président Irrigoyen !

Quant à l'institution d'une Cour suprême, gardienne de la Constitution, qui est la seconde grande idée de Lysis, elle est également contestable. Ceux qui, comme lui, la demandent en invoquant l'exemple des Etats-Unis, se font une idée peu exacte de cette cour suprême des Etats-Unis ; ce n'est pas une cour unique, ce sont tous les tribunaux qui ont aux Etats-Unis le droit d'apprécier la constitutionnalité des lois, et il suffirait chez nous de donner à la Cour de cassation et au Conseil d'Etat le même pouvoir sous forme de recours pour violation d'un des articles de la Déclaration des droits de l'homme, pour donner satisfaction à ce que le vœu de Lysis et de bien d'autres a de légitime. Quant à créer de toutes pièces une Cour

suprême, qui forcément entrerait en conflit avec le Parlement, si elle voulait user de son pouvoir, ce serait une très mauvaise combinaison. Probablement, d'ailleurs, elle ne servirait à rien ; nos constitutions impériales avaient en ce sens érigé le Sénat en gardien de la Constitution ; or jamais ces Sénats, pas plus celui du premier Empire que celui du second, n'ont cassé une loi.

§

La doctrine politique de Probus se rapproche fort de celle de Lysis sur ce double terrain du pouvoir présidentiel et du pouvoir judiciaire (ceci sauf erreur, Probus a promis de préciser les différences), mais elle ne se contente pas de ces positions politiques ; elle ambitionne encore de « solutionner » toutes les difficultés sociales, et c'est pourquoi il faut lire attentivement le substantiel manifeste qu'il vient de publier sous le titre : **La Constitution syndicale de la France**. Or, tout d'abord, on ne saurait assez louer Probus d'avoir rédigé une véritable proposition de loi dont les articles imprimés en caractères différents forment la trame de l'exposé ; c'est là un acte de loyauté scientifique dont se gardent bien les vulgaires journalistes féconds en à peu près, mais incapables de serrer leurs idées en formules d'application pratique.

L'idée centrale de Probus ici est que des représentants professionnels des Syndicats doivent siéger avec voix consultative à la Chambre des députés, et cette idée est très juste, à condition qu'ils ne siègent pas « matériellement », car ce serait 2 à 300 personnes de plus à joindre aux 600 députés, et l'air deviendrait irrespirable ; trois chambres nationales consultatives d'une centaine de membres chacune siégeant dans des locaux à part arriveraient au même résultat. Une critique plus grave, que je ferai à la conception de Probus, est que la coexistence dans chaque groupe de professions industrielles et commerciales de représentants des ouvriers et employés (au nombre de 3), des directeurs de l'entreprise (au nombre de 2) et des bailleurs de capitaux (au nombre de 1), peut avoir de gros inconvénients. Dans le système que j'ai proposé ces représentants d'intérêts hostiles se trouvent réunis dans une autre Chambre nationale consultative, qui est l'actuel Conseil supérieur du travail amélioré, mais les Chambres économiques ne sont composées que de représentants des Chambres d'agriculture, de commerce et d'arts et manufactures, de façon à ne s'occuper que des intérêts généraux de la production, les difficultés du travail entre employeurs et employés ou entre capitalistes et travailleurs ressortissant à l'autre Chambre. J'ajouterai que la façon dont Probus établit le nombre et la composition des groupes entre lesquels se subdivise chacune des trois grandes classes prévues (agricoles, industrielles-commerciales et fonctionnaires-professions libérales) soulève bien des objections ; le

décret qui doit intervenir dépendra uniquement du Gouvernement, puisque le Comité spécial, dont l'avis sera pris, n'émettra qu'un avis, il ne satisfera donc vraisemblablement personne et laissera la porte ouverte à toutes les combinaisons politiciennes.

Malgré tout, le travail de Probus représente un effort très précieux vers la bonne entente de tous les intérêts opposés. Actuellement il y a dans le monde du travail beaucoup d'ignorance et de méfiance réciproques, beaucoup d'envie et de haine, beaucoup aussi de mépris du droit d'autrui ; la C. G. T. a proclamé le principe que les minorités conscientes et éclairées doivent faire marcher, même par force, les masses ; c'est du pur bolchévisme. Contre ces outrecuidances si dangereuses il faut agir en rendant à leur tour instruites et conscientes ces masses, qui verront alors clair dans le jeu de leurs meneurs. Les coups de force ne peuvent pas plus être admis chez les révolutionnaires que chez les réactionnaires, et contre ces deux ennemis venus des points opposés de l'horizon les démocraties modernes doivent parfaire leur éducation technique et civique, et s'acheminer vers le même idéal par la route de la coopération, de la compétence, de l'énergie laborieuse et de la solidité morale, toutes choses que j'ai appelées en un seul mot la synergie.

§

Le livre de M. H. Pineau, **La France en ordre**, provient des mêmes préoccupations. L'auteur n'est pas encore un chef de parti national, comme Probus et Lysis, mais il ne refuserait pas de le devenir, surtout si ses amis de La Rochelle l'envoyaient siéger à la Chambre prochaine. Son système ne soulève pas les mêmes objections et sur beaucoup de points il se rapproche de celui que j'ai exposé dans *La Nouvelle Cité de France*. M. Pineau, dont les connaissances sont très solides et très étendues (il est docteur en droit et docteur en médecine), propose d'abord une Chambre de 250 membres élue au scrutin proportionnel et pour une durée assez longue, 6, 9 ou 12 ans, 9 ans de préférence ; ces députés ne sont pas rééligibles, et, en fin de législature, ils entrent au Sénat où ils restent indéfiniment. Tout ceci me semble très louable. Le Président est nommé par la Chambre pour le même laps de temps qu'elle, ses attributions sont à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, et, contrairement à ce que demandent Lysis et Probus, ce n'est pas lui qui gouverne directement, mais le président du Conseil des ministres, débarrassé de tout portefeuille propre et ayant autorité réelle sur ses collègues, ce qui serait une grande amélioration en effet. Tout en demandant que ce ministère soit stable, l'auteur ne prend pas de précautions contre l'abus des crises ministérielles ; c'est une lacune dans son plan et qu'il faudrait combler, car nulle chose n'est plus importante que la stabilité du pouvoir ; le système du ministère *annuel* que j'ai proposé

l'assure tout en permettant une variété satisfaisante. Je crois donc qu'avec ce correctif et quelques autres le système du Dr Pineau, qui ne bouleverse rien et améliore tout, serait très préférable aux ambitieux changements de Probus et de Lysis.

Cette révision de la Constitution n'est d'ailleurs qu'une partie du livre de M. Pineau, et pour donner une idée de l'étonnante et judicieuse diversité de ses vues il faudrait parcourir à sa suite toute notre organisation administrative et fiscale et tout notre fonctionnement hygiénique et économique. Sur presque tous les points je me trouve d'accord avec lui ; je pense comme lui qu'il faudrait par exemple donner au jury le droit de se prononcer expressément sur la peine, faciliter l'expropriation pour cause d'utilité publique très largement entendue, transformer en taxe d'abonnement l'impôt sur les mutations immobilières, régulariser l'organisation des syndicats, des œuvres d'éducation professionnelle et civique, des sociétés de crédit, je pourrais continuer longtemps l'énumération ; mais de brèves phrases sur des réformes dont chacune voudrait un petit chapitre sont forcément arides et peu claires ; les spécialistes iront les étudier dans le livre même de l'auteur ; je me borne à noter, pour donner une idée de la variété de ses études, que plusieurs chapitres de son livre sont consacrés à l'industrie hôtelière, à l'industrie thermale et aux détails d'organisation d'une station thermale parfaite ; ce sont là sans doute préoccupations secondaires par rapport aux grandes questions de la natalité, de la moralité ou de la stabilité des pouvoirs publics, mais nullement négligeables, et ses observations devraient être lues par tous ceux qui s'intéressent à la remise en parfait état de la France touristique et thérapeutique.

§

Les livres sur la Reconstruction générale de la France sont innombrables, mais il faut se borner. Pour en finir avec eux je citerai le dernier ouvrage de Georges Deherme, **Penser pour agir**. Les quelques lignes qu'il porte en frontispice sont d'une judiciaire parfaite : « Vouloir ! agir ! clame-t-on de toutes parts. Oui, mais préalablement penser. L'action efficace, organique, n'est pas que du mouvement. L'agitation est stérile sinon nocive. Il faut une base et un but. » C'est cette base et ce but que l'auteur s'efforce de préciser dans ce nouveau livre où l'on trouvera la substance des diverses publications du groupe Auguste Comte, que j'ai déjà eu l'occasion de signaler ici. On ne peut qu'être d'accord avec Georges Deherme sur le *but* qui est le progrès, le bonheur général, la grandeur de la patrie, l'amélioration de l'être humain. Et la *base* qu'il propose est large, solide et stable, puisqu'elle consiste dans l'ordre, la discipline, le travail, la dignité morale. Si l'auteur ajoutait à ces qualités un peu plus de bienveillance, et de confiance, un peu plus de goût de la liberté

et de crainte de l'autorité (*initium sapientiæ*, on le sait !) ou tout simplement un plus de bonne humeur, il atteindrait le summum de la sagesse. Prévoir et prédire les catastrophes, même en invectivant ceux qu'on croit qui les rendent possibles, n'est pas le meilleur moyen de les prévenir. L'optimisme *voulu* est la première qualité du bon citoyen comme la confiance voulue celle du soldat. Et puis les mines renfrognées sont si fâcheuses ! et les sourires si agréables !

MEMENTO. — Gilles Normand : *La Rénovation française. France au travail ! La Terre. L'Usine. Le Magàsin.* Perrin, 5 fr. L'auteur serait-il le petit fils du grand Bourgeois censitaire si admirablement peint en pied par Victor Hugo dans *les Misérables ?* Du moins a-t-il marché avec son temps et n'y a-t-il rien de grave à reprendre dans ses très louables exhortations au travail. Le livre est écrit avec verve et sous forme d'échange de vues peut-être un peu prolongé entre l'auteur et sa cuisinière Manou. Mais de cette façon il atteindra plus sûrement le grand public que des considérations plus graves auraient peut-être effrayé. — *La vie chère et la santé. Comment nous alimenter.* Bernard Grasset, 1.50. Ce petit livre, dû à la collaboration de divers médecins et hygiénistes, devrait également être lu par beaucoup de gens. Il ne faut pas plaisanter avec Messer Gaster, et l'ignorance en matière d'alimentation est vraiment aussi générale que déplorable. On devrait rayer les trois quarts de ce qu'on enseigne dans les écoles primaires et y substituer de petits livres dans le genre de celui-ci ! — Germain Martin : *Les Problèmes du Crédit en France.* Payot, 4.50. Encore un de ces livres que je suis navré de ne pouvoir que signaler, si faible est la place dont je dispose ! L'auteur, correspondant de l'Institut et professeur de la faculté de droit de Montpellier, est un des spécialistes les plus qualifiés, et ce qu'il dit sur l'Epargne, support du crédit, sur notre système bancaire et sur les problèmes financiers d'après-guerre, devrait être lu et médité par tous ceux qui se préoccupent de notre avenir économique. Il a raison de prôner un nouveau saint-simonisme qui seul peut nous sauver tout en nous débarrassant de ce vieux marxisme dont un certain nombre de sots ou d'ignorants, peut-être pis, s'obstinent à nous chanter les louanges. Et à ce propos je signale dans *l'Europe nouvelle* du 7 juin dernier, revue dont on ne suspectera pas la tendance, le décisif article de Léon Polier sur la seconde faillite du marxisme. Malheureusement il y a des habiles qui font plus de deux fois faillite ! — Garcia Calderon : *Le Dilemme de la guerre*, Grasset, 3.50. Un beau livre et dont il faut être reconnaissant à l'auteur, hispano-américain dévoué à la France. Il oppose avec raison le Testament allemand, militarisme et bigotisme, au Testament occidental imprégné de raison, de charité et d'optimisme. Et ce serait le cas de chanter comme dans le *Tantum ergo* : que l'Ancien Testament fasse place au Nouveau ! *Et antiquum documentum novo cedat ritui !* Les dernières pages de M. Garcia Calderon sur la France et sur Paris, capitale du monde en tant que forteresse de la raison, sont profondément émouvantes pour nous Français. Jamais la France n'a été plus respectée, admirée et aimée qu'en ce temps-ci. Puisse-t-elle ne pas déchoir ! — Marcel Berthellot : *La Démocratie et la guerre après la paix*, Grasset, 1.50. Si tous les Français pensaient comme M. Berthellot, le salut serait certain. Ces quelques pages écrites au service

de la liberté ordonnée, saine et probe, sont un bréviaire de vertu civique et de piété civilisatrice. — Abbé Eugène Grisolle : *Le Bon Combat*, Bloud et Gay, 3.50. C'est un recueil d'articles écrits pour le « Comité catholique de propagande française à l'étranger » dont l'auteur était secrétaire général. C'est en dire la haute signification et la grande valeur patriotique ; les articles de ce genre ne sont pas de ceux que l'actualité entraîne ; on les lira toujours, car jamais ne se perdra le souvenir de ces années de sacrifice et de gloire. Le livre est dédié à la mémoire d'un vaillant soldat, le commandant Demougeot. — Abbé Beaupin : *Les catholiques et l'après guerre*. Bloud et Gay. De sages pensées que tous les catholiques devraient lire et approuver : « Créer une atmosphère de mépris et de dénigrement, c'est à la longue diminuer l'autorité et avilir les fonctions. » Et encore : « Ne soyons pas des négatifs à la manière de ces journalistes qui ne comprennent la presse que comme un moyen de taper sur ceux qui ne partagent pas leurs idées et pour lesquels c'est un axiome que l'adversaire ne peut rien faire de bon. » — Paul Gsell : *Débourrons les crânes. Le problème politique étudié*, Cottiers, Tours. L'ouvrage est nettement en faveur de la solution royaliste, mais comme l'auteur expose sa thèse avec bonne foi et courtoisie, son livre sera lu avec intérêt par tout le monde. — Pierre Dugave : *La Trinité sociale*, Berger-Levrault, 3.50. Cette trinité sociale, c'est la Liberté individuelle, la Solidarité et le Principe régulateur. Soit. Ce n'est pas très différent de l'ancienne trinité Liberté, Egalité, Fraternité, ni de la trinité positiviste : Ordre, Progrès, Dévouement. D'ailleurs toutes ces triades sont également respectables, et les considérations de M. Dugave sont pleines de prudence, encore qu'on puisse trouver bien sévère son appréciation sur le suffrage universel : une conception malheureuse qui est venue avant son heure. Faisons crédit à tout le monde, même au « dernier des fifres », comme nous disons dans le Midi, pays des farandoles où les fifres ont leur importance d'ailleurs. — Maurice Bouchor : *Programmes de réunions civiques et familiales*, 2e série, Ministère de l'Instruction publique. Cette 2e série comprend cinq programmes de réunions : Hommage à la Belgique, à l'Angleterre, à l'Italie, aux Etats-Unis et glorification du 14 juillet, la prise de la Bastille étant, bien entendu, idéalisée, car l'événement en lui-même soulève quelques critiques. Ces programmes sont de petits chefs-d'œuvre de tact, de soin, de goût littéraire, et on ne peut qu'être plein d'admiration pour le très grand poète Maurice Bouchor, qui se consacre avec un désintéressement si magnanime à l'œuvre d'élévation morale de notre jeunesse scolaire.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES.

LA LOI DE HUIT HEURES. — L'application de la loi de huit heures soulève quelque émotion dans le monde du travail ; il n'est peut-être pas sans intérêt de l'étudier un peu, avant que le règlement d'administration publique soit intervenu, afin que l'on se rende compte des solutions qui seront apportées à certains problèmes.

L'incommensurabilité de l'année tropique avec le nombre des jours

de la semaine, qui donne 52, 1773 semaines par année civile, fait que le nombre des jours ouvrables varie chaque année. Le nombre des dimanches est de 52 ou 53, et sur les huit jours fériés légaux actuels, il en est cinq qui, revenant à date fixe, tombent un jour quelconque de la semaine et se confondent parfois avec un dimanche. Il faut tenir compte aussi des jours semi-fériés que l'usage a établis, les ponts, au sujet desquels il y a désaccord entre patrons et ouvriers.

Pour examiner tous les cas possibles qui se passent dans une période de 28 ans, nous les présentons dans le tableau suivant, qui donne les jours de la semaine où tombent les cinq fêtes à date fixe pendant les 28 premières années du siècle et qui s'appliquera sans changement jusqu'à l'année 2099 inclus.

Millés.	1 Janv.	14 Juil.	15 Août	1 Nov.	25 Déc.	JOURS fériés	JOURS ouvrables
1901	Mar	**Dim**	Jeu	Ven	Mer	61	304
2	Mer	Lun	Ven	Sam	Jeu	61	304
3	Jeu	Mar	Sam	**Dim**	Ven	61	304
1904	Ven	Jeu	Lun	Mar	**Dim**	61	305
5	**Dim**	Ven	Mar	Mer	Lun	61	304
6	Lun	Sam	Mer	Jeu	Mar	61	304
7	Mar	**Dim**	Jeu	Ven	Mer	61	304
1908	Mer	Mar	Sam	**Dim**	Ven	61	305
9	Ven	Mer	**Dim**	Lun	Sam	60	305
10	Sam	Jeu	Lun	Mar	**Dim**	60	305
11	**Dim**	Ven	Mar	Mer	Lun	61	304
1912	Lun	**Dim**	Jeu	Ven	Mer	60	306
13	Mer	Lun	Ven	Sam	Jeu	61	304
14	Jeu	Mar	Sam	**Dim**	Ven	61	304
15	Ven	Mer	**Dim**	Lun	Sam	60	305
1916	Sam	Ven	Mar	Mer	Lun	63	303
17	Lun	Sam	Mer	Jeu	Mar	61	304
18	Mar	**Dim**	Jeu	Ven	Mer	61	304
19	Mer	Lun	Ven	Sam	Jeu	61	304
1920	Jeu	Mer	**Dim**	Lun	Sam	59	307
21	Sam	Jeu	Lun	Mar	**Dim**	60	305
22	**Dim**	Ven	Mar	Mer	Lun	61	304
23	Lun	Sam	Mer	Jeu	Mar	61	304
1924	Mar	Lun	Ven	Sam	Jeu	62	304
25	Jeu	Mar	Sam	**Dim**	Ven	61	304
26	Ven	Mer	**Dim**	Lun	Sam	60	305
27	Sam	Jeu	Lun	Mar	**Dim**	60	305
1928	**Dim**	Sam	Mer	Jeu	Mar	61	305

Il résulte de ce tableau que :

1° Dans les années communes commençant un lundi et un mercredi et dans les années bissextiles commençant un samedi, aucun jour férié ne tombe un dimanche et que toutes les autres années, il n'y en a qu'un qui tombe le dimanche ;

2° Dans une même année aucune de ces cinq fêtes ne tombe le même jour de la semaine ;

3° Sauf l'année bissextile commençant un jeudi qui n'en a point,

il y a chaque année au moins un et au plus deux ponts aux fêtes qui tombent un mardi et un vendredi ;

4° Sauf les trois années bissextiles commençant par lundi, samedi et jeudi, qui ont 306, 303 et 307 jours ouvrables, toutes les autres en ont 304 ou 305 ;

5° L'année moyenne renferme 304, 46 jours ouvrables, si l'on tient compte des ponts, et 305,89, si l'on n'en tient pas compte; les ponts ne représentent pas un jour et demi par an, et les employeurs qui les refusent ne s'en sont, pour la plupart, pas rendu compte.

Quant à ceux qui entendent récupérer les jours fériés légaux par des heures supplémentaires non payées, ils violent l'esprit de la loi et commettent une mauvaise action : ils volent le salarié au mois.

Des patrons ont élevé la prétention d'augmenter le nombre d'heures en été, en les compensant par une diminution égale en morte saison, l'hiver. Ils violent non moins formellement la loi, qui a eu pour but de supprimer l'exploitation de l'ouvrier par le surmenage et tentent de faire l'économie d'heures supplémentaires, payées à un tarif plus élevé. On ne voit pas, si leur interprétation était admise, pourquoi ils n'imposeraient pas douze heures en été et quatre heures seulement en hiver ; ce serait plus avantageux aux patrons dans certaines industries, mais le résultat, voulu par le législateur, serait odieusement méconnu, au préjudice de la santé de l'ouvrier.

Si l'on tient compte du fait qu'il est bien rare que dans l'année aucune circonstance exceptionnelle, aucune indisposition ne fasse perdre à l'ouvrier quelques journées, qu'il est de toute justice que le salarié puisse disposer de quelques journées de repos consécutives ; qu'en tout temps l'employé et sa famille mangent, s'habillent et payent leur loyer ; qu'il serait désirable qu'une règle invariable et d'un calcul facile fixât la durée du travail obligatoire, nous pensons avoir le droit d'exprimer le vœu que le nombre des jours ouvrables soit fixé *ne varietur* à 300, qui correspondent à 2.400 heures par an et à 25 jours et 200 heures par mois, avec faculté pour l'ouvrier de prendre, quand il lui plaira, en une ou plusieurs fois, les jours de congé (3 à 7, en grande majorité 4 ou 5) auxquels il aura droit chaque année.

Je n'ai en vue ici que la fixation de la durée normale du travail, à laquelle il y aura nécessairement des dérogations, que le moment n'est pas venu d'envisager, notamment la question si complexe des congés de toute nature. La participation aux bénéfices modifierait sans doute les revendications ouvrières à cet égard.

Au point de vue des salaires, la diminution de la durée du travail ne doit pas entraîner leur réduction, c'est parfaitement juste; au moment où la cherté de la vie prend des proportions excessives, il serait inique de diminuer les salaires d'autant plus que l'employeur

a toute liberté pour augmenter ses prix de vente. Mais on tourne dans un cercle vicieux ; l'augmentation de la cherté de la vie et celle des salaires sont causes réciproques l'une de l'autre, avec d'autant plus de raison que la diminution de durée du travail entraîne celle de la production.

Le mal est-il sans remède et verrons-nous l'ascension de tous les prix continuer indéfiniment ? On peut croire que le rétablissement de la libre concurrence ramènera l'équilibre. Il n'en est rien, ou du moins il n'en sera rien de longtemps, car ce n'est pas en peu d'années que la diminution de la main-d'œuvre, résultant de la guerre, sera récupérée. Il faudra peut-être un demi-siècle, surtout si l'on tient compte de l'insuffisance de la natalité.

Le mal n'est pourtant pas sans remède, il y en a un : la participation aux bénéfices de l'industrie et du commerce de tous les employés et ouvriers, au prorata de leurs salaires perçus dans l'année. Lorsque l'on considère que dans la plupart des objets manufacturés courants le capital et le travail entrent à peu près également dans le prix de vente de la marchandise, on voit immédiatement qu'en toute stricte justice, les salaires payés et le capital rémunéré de ses intérêts et amorti, les bénéfices nets doivent être partagés par moitié entre le capital et le travail. Là seulement est le salut; la solution de la question sociale et le relèvement économique de la France en dépendent, car l'ouvrier travaillant désormais pour son propre compte fournira le maximum d'efforts. Une usine célèbre qui a distribué ainsi cinquante millions à ses ouvriers en est la preuve.

Je ne veux pas rechercher les motifs qui s'opposent à l'adoption de cette réforme, qui s'imposera dans un avenir prochain, espérons-le, tous ces motifs sont inavouables. Il n'y en a qu'un qu'on invoquera peut-être, le secret des affaires. C'est un sophisme: les affaires loyales et honnêtes n'ont pas besoin du secret absolu ; ce secret n'existe d'ailleurs jamais : les sociétés par actions ne cachent pas leurs dividendes. La vérité, c'est que du jour où l'industriel et le commerçant seront obligés de produire leurs livres et leurs comptes devant une commission de contrôle, qu'ils ne pourront plus les falsifier sans encourir les peines du crime de faux, ils ne pourront plus échapper à l'impôt. On ne verra plus alors des mercantis, qui ont gagné des millions pendant la guerre, présenter des livres en déficit. Mais, en revanche, quel bénéfice pour la moralité publique et pour l'Etat et quel soulagement pour le contribuable, qui ne payera plus, comme aujourd'hui, pour le fraudeur !

J'ai parlé en passant de l'insuffisance de la natalité, qui devrait être la plus grande préoccupation de l'heure actuelle et dont on ne parle plus guère. Elle ne se relèvera que lorsqu'on aura changé les lois anti-sociales qui détruisent la France depuis un siècle. Suppri-

mée l'expropriation du paysan et du petit propriétaire ; supprimés les partages et les licitations de la maison paternelle et du champ, qui fait vivre la famille, et de l'établissement industriel ou commercial ; supprimée la recherche de la paternité et de la maternité, qui fait 200.000 victimes par an, et rétablis les tours, la natalité remontera immédiatement et rapidement... Je ne veux pas m'arrêter sur ce sujet, étranger ici, je veux seulement signaler le rapport de la natalité avec la question des salaires.

La fixation d'un salaire minimum est plus que jamais nécessaire aujourd'hui ; ce salaire doit être basé sur les nécessités de l'existence de la famille et non de l'individu isolé, car c'est la famille et non l'individu qui constitue l'unité sociale. Il faut donc le fixer pour chaque métier à la somme nécessaire à l'entretien de six personnes, dont quatre enfants, en stipulant que le chef de famille subira une réduction d'un dixième par chaque personne en moins à sa charge et que le montant total de cette réduction sera versé par l'employeur directement à une caisse générale de retraites. Le célibataire ne touchera que la moitié de ce minimum familial, mais l'employeur n'aura aucun intérêt à le préférer au père de famille.

Enfin à travail égal, lorsqu'il ne s'agit pas d'un déploiement de forces musculaires ou de fatigues incompatibles avec son sexe, la femme doit être payée au même prix que l'homme, car lorsque le père manque, la femme et les enfants mangent autant que lorsqu'il était là.

Si l'adoption de ces diverses mesures ne peut pas sembler prochaine actuellement, leur heure viendra : elles s'imposeront, car elles sont l'avenir et nous ne pouvons qu'exprimer le souhait le plus ardent de les voir réaliser au plus tôt.

A. C.

ÉDUCATION PHYSIQUE

La cause est entendue ! La rubrique « sports ou athlétisme » prend un développement de plus en plus grand dans la mise en page de nos grands quotidiens. Mais tous ceux qui travaillent sérieusement et sans hâblerie pour la cause de l'éducation physique savent très bien que la question de la culture physique obligatoire avec l'instauration et divulgation d'une méthode nationale pour nos écoles n'avance guère... Et pourtant, c'est sur le terrain de l'éducation physique de l'enfance que doit être placée la question, et comme le résume parfaitement cette phrase lapidaire du Docteur Tissié : « La solution de l'éducation physique est à l'école et non à la pelouse. »

Le 22 mars 1904 Maurice Berteaux, alors ministre de la Guerre, demandant la constitution d'une commission interministérielle pour

l'unification des méthodes de gymnastique, écrivait : « Les procédés d'éducation physique qui existent actuellement dans l'armée, dans l'université et dans les sociétés de gymnastique présentent entre eux des différences notables. Il importe d'unifier ces procédés et de mettre de la suite dans cette partie si importante de notre éducation nationale. » Voilà donc bien diagnostiqué le mal dont nous souffrions en 1904. Hélas ! il n'a pas suffi de diagnostiquer le mal pour le guérir et je crois bien qu'il a empiré depuis en ce qui concerne nos établissements d'enseignement secondaire. Dans les écoles primaires, par contre, un effort très sérieux a été fait pendant la guerre. Je me permets de porter ce jugement parce que j'ai sous les yeux des lettres de pères de famille — de ceux qui songent à cultiver en même temps le moral et le physique de leurs enfants — et tous regrettent que dans nombre de nos lycées et collèges nous en soyons encore au gymnase poussiéreux, hermétiquement clos où quelques « as » se disloquent aux anneaux sous l'œil admiratif de la majorité qui renonce d'avance à tenter l'expérience. C'est donc à cela qu'ont abouti les vœux formulés par les diverses commissions qui ont opéré ces dernières années et qui ont toujours inscrit en tête de leurs rapports la phrase suivante :

« L'éducation physique fait partie de l'enseignement. »

Ne nous décourageons pas ! J'ai ouï dire qu'une loi sur l'instruction physique obligatoire était déposée sur le bureau de la Chambre par l'honorable Henry Paté, qui, mieux que personne, connaît toute l'importance du rôle que peut jouer la culture physique raisonnée dans l'amélioration de la race et la régénération du pays.

« La race peut être relevée en dix ans par la méthode et par les compétences », dit le Dr Tissié, dans son dernier ouvrage *l'Education physique de la Race*. Donc votons bien vite cette loi et surtout, si nous ne voulons pas qu'elle reste inopérante, attachons-nous, dès sa promulgation, à réaliser les deux conditions absolument indispensables pour sa réussite :

1° Faire l'union sacrée sur une méthode qui devienne la méthode française officielle. Cette méthode donnera à l'éducation physique féminine la place d'honneur et son application sera suivie avec soin par nos grands maîtres en éducation physique pour qu'ils puissent provoquer, en temps utile, les modifications imposées par l'expérience ;

2° Créer un cadre d'instructeurs des deux sexes vraiment à la hauteur de leur tâche et jouissant des avantages et du prestige nécessaires pour le mener à bien. Nous pouvons dire, sans crainte d'être taxé de pessimisme, que le professeur d'éducation physique qui possède les qualités requises, c'est-à-dire est à la fois « pédagogue, soldat et psychologue », est actuellement personnage difficile à ren-

contrer. Or, la méthode ne vaut que par la qualité de ceux qui sont responsables de son application.

En ce qui concerne les méthodes, leur nombre est infini. Il est vrai qu'on donne trop facilement le nom pompeux de méthode à des moyens, des systèmes, des procédés de gymnastique qui ne se différencient d'une méthode type que par des modalités d'application tenant soit à l'emploi d'appareils spéciaux — par exemple : appareils de résistance ou exerciseurs en caoutchouc, massues ou mils, — soit par l'introduction d'un rythme, d'une cadence gymnastique rythmique et callisthénique, — soit par la répétition très fréquente de certains mouvements localisés — gymnastique segmentaire...

Ayant été moi-même victime du microbe qui nous pousse à avoir chacun « notre méthode », j'espère que les créateurs de ces divers procédés me pardonneront si je me permets de dire qu'on peut actuellement ramener les méthodes existantes à trois types :

1° La gymnastique suédoise, éducative et scientifique, dont la formule « rationnelle, physiologique et constitutive est : La Force par la Santé » ;

2° La gymnastique naturelle ou sportive dont Hébert est le grand divulgateur ;

3° La méthode d'agrès de Jahn Amoros, plus connue en France sous le nom de méthode allemande.

Je ne veux pas ici faire l'historique de ces méthodes et prendre parti dans les discussions qui consistent à établir que la méthode de Ling est une adaptation des méthodes chinoises de Kong Fou, pratiquées il y a 2.000 ans, et que la méthode naturelle et sportive n'est que la copie des programmes d'athlétisme des Grecs et des Romains. Cette discussion n'apporterait aucun élément utile pour la conclusion que je veux tirer. Mais, ce qu'il est peut-être utile de dire, c'est que toutes ces méthodes, dans leur application, empiétent fort les unes sur les autres, lorsqu'il s'agit de poursuivre l'entraînement de jeunes gens normaux, déjà formés, ayant pratiqué régulièrement pendant leur enfance la culture physique. Je reviendrai sur ce point tout à l'heure en parlant de l'éclectisme que devra nécessairement s'imposer la méthode nationale ; mais je veux auparavant dire qu'il est regrettable que la méthode allemande soit encore à peu près la seule pratiquée dans notre enseignement secondaire. Cette méthode est à condamner entièrement, tout au moins pour les enfants et les adolescents. Tout d'abord, ce n'est pas une méthode de plein air et ce reproche suffirait déjà à la faire condamner. De plus elle exige un travail non dosé, irrégulier et toujours violent. Chez l'enfant, les os encore mous, les masses musculaires en pleine formation donnent à toute la charpente une plasticité, une malléabilité extrême qui permettront de faire des merveilles avec des exercices rationnels

mais aussi de produire des déformations irrémédiables par des mouvements mal dirigés. Le cœur, les poumons, tous les organes, sont constitués par des tissus jeunes, c'est-à-dire à la fois actifs et fragiles. Et c'est à ces enfants, dont la susceptibilité organique est extrême, qu'on demande de pratiquer les barres fixes, le trapèze, les anneaux,qui exigent un effort toujours violent, souvent d'une violence insoupçonnée par le professeur lui-même. Les méfaits qui en résultent sont signalés dans les ouvrages des médecins s'occupant sérieusement de la culture physique. Et pourtant, on continue ! Il est vrai qu'il est tout aussi coupable de laisser les mêmes enfants pratiquer librement certains jeux sportifs à compétition qui les obligent à fournir pendant 90 minutes un effort de course et de lutte dont la violence continue ne peut vraiment pas laisser le cœur suivre son développement normal. Et, c'est là une critique de la méthode sportive appliquée intégralement chez les enfants que je ne fais qu'après avoir jugé moi-même de certains résultats déplorables.

C'est aussi après avoir constaté les résultats néfastes obtenus par de pareils procédés que le Dr Ruchaud demandait, en 1913, que, dans les écoles militaires préparatoires, le foot-ball association et le rugby ne puissent être pratiqués que par les groupes des forts des 1re et 2e années, et encore sous une surveillance étroite, sans comporter de match. On trouvera également dans le dernier ouvrage du Dr Tissié une statistique édifiante sur ce sujet...

Cette critique de l'application de certaines méthodes dans les écoles a surtout pour but de montrer que le choix d'une méthode pour l'enfance est chose très délicate et que l'exclusivisme ne saurait donner une solution logique.

On a surtout reproché à la méthode de Joinville, qui est actuellement pratiquée avec succès dans nombre d'écoles primaires, et en particulier a donné de sérieux résultats dans beaucoup d'écoles de filles,d'être trop éclectique. Je crois plutôt que cet éclectisme est une qualité. Une méthode pour l'enfance doit être une méthode de plein air. Là-dessus nous sommes tous d'accord. Elle doit être également très attrayante. C'est pour cela que la méthode sportive avec ses jeux et ses exercices à compétitions doit prendre une grande place. Mais comme elle doit pouvoir s'appliquer à tous, aux forts comme aux faibles, aux maladifs comme à ceux qui bénéficient d'une forte complexion,elle doit être éducative et corrective. Aussi, je crois pouvoir dire que, même parmi les éducateurs — d'ailleurs sincères — qui ont sonné le glas de la suédoise pure, beaucoup restent convaincus que cette méthode est assise sur des bases scientifiques trop solides pour pouvoir être éliminée complètement de la méthode pour l'enfance.

Eh oui, nous savons bien que si les Suédois ont pu exhiber dans

les olympiades d'excellents athlètes, c'est qu'ils ne s'étaient pas bornés à pratiquer uniquement leur leçon type de suédoise, mais qu'ils avaient, eux aussi, largement pratiqué la méthode sportive, tout au moins comme couronnement de leur instruction. Ils n'ont d'ailleurs nullement l'intention de se défendre de ce reproche. La culture physique est une chose. L'entraînement sportif est autre chose.

Toutes ces constatations ne font que confirmer ce que je disais plus haut, à savoir que la méthode doit être éclectique et que le salut n'est pas, une fois de plus, dans les solutions extrêmes, mais dans la solution moyenne. Un vieux professeur de sciences, qui aime son métier et ses élèves, m'écrit, après lecture de la chronique passée au *Mercure* du 1er mai : « J'ai lu avec le plus vif intérêt l'article que vous avez passé au *Mercure* et j'en retiens la fin pour la bonne bouche : l'effort équilibré, la juste moyenne entre les muscles et les facultés intellectuelles... Là est la sagesse dans le *ne quid nimis* des anciens. Raison capitale pour que vous ne soyez pas entendu... le bon sens est classé et muni de sa fiche, c'est le plus vil des réactionnaires... » Eh oui, il est entendu qu'en France nous aimons nous ranger dans les partis extrêmes et que « l'Union Sacrée » paraît ne devoir être que de courte durée. Et pourtant, en éducation physique, je continue à la prôner et crois, dur comme fer, que la meilleure méthode d'éducation physique à donner à nos enfants doit être un amalgame de la méthode suédoise et de la méthode sportive.

Je n'insiste pas sur cette question. L'heure ne devrait plus être aux discussions sur la valeur de telle ou telle méthode. De ces discussions entre les fervents des diverses méthodes qui, il faut bien le reconnaître, apportent tous de sérieux arguments à l'appui de leur thèse, il ne sort rien de vraiment profitable. Il en est de même de certaines statistiques qui n'impressionnent que ceux qui ignorent qu'elles ont été établies à la suite d'expériences portant toujours sur un nombre très limité de sujets évoluant d'ailleurs dans un milieu spécial. Avant d'établir des statistiques, il faudra d'abord diffuser une méthode et la faire appliquer dans tous les milieux et à tous les âges. Qu'on nous donne vite, bien vite, *la méthode française*. Lorsqu'elle sera appliquée par tous et d'une façon judicieuse (je reviendrai dans un prochain article sur la question des instructeurs), nous aurons vite fait de voir ses faiblesses, ses inconvénients et d'y apporter les modifications indispensables. L'usage amène le progrès. La guerre a fait faire à l'aviation des progrès immenses parce qu'on a dû se servir d'appareils divers, par tous les temps, dans toutes les circonstances, avec des charges extrêmement variées...

Le *Fait de la Semaine* constatait dans son numéro de mars 1913, à propos de l'éducation physique : « Il n'y a pas encore, hélas, d'opinion publique sur la question, nous voulons dire de ces grands courants

d'idées et d'instincts qui obligent les pouvoirs à prendre une décision pratique, à créer des institutions ou des réformes... » Tout vient à son heure et il faut reconnaître qu'actuellement le courant existe, même très puissant ; mais il est à craindre que, ne trouvant pas une force intelligente qui puisse le canaliser, le diriger, il se borne à déferler dans tous les sens, faisant beaucoup plus œuvre destructive qu'œuvre créatrice.

RENÉ BESSE.

LES REVUES

La Revue intellectualiste : Hommage à M. Paul Adam. — *La Revue hebdomadaire :* les Chinois, d'après M. A. Duboscq. — *La Revue mondiale :* la « Loma », projet de mimique universelle. — *La Nouvelle Revue française :* son but présent ; une vue de M. André Gide sur l'Allemand. — *La Minerve française :* un poème de M. Léo Larguier. — Memento.

La Revue intellectualiste (Rédaction : M. G.-A. Masson, 25, rue Boislevent, Paris) a inauguré sa publication par un « cahier consacré à Paul Adam ».

Paul Adam est, dans notre temps, un homme de la Renaissance, synthétisateur de connaissances et d'émotions. Il a, de ces hommes d'autrefois, la hardiesse souveraine, la grande allure, le faste intellectuel, le désir et le sens de la fusion des formes interchangeables des arts, l'ivresse lucide de créer, l'aisance dans la complexité, la puissance de travail et l'ambition d'embrasser toutes choses pour trouver l'Unique. Ce sont là jeux de prince. Il s'est placé d'emblée au point de vue le plus altier, exigeant tout de soi et concevant notre profession comme une noblesse, un sacerdoce, un honneur. C'est par là, même en dehors de son œuvre, qu'il a été et reste un fier exemple. Il faut le placer parmi les très rares qui dominent les mesquineries de l'époque et de la mode, ont un grand idéal, le servent et l'affirment. Cela s'est certifié dès ses débuts, avant même qu'on pût savoir qu'il oserait, après Balzac, Zola et Péladan, le dernier grand cycle de fresques écrites en un temps où la division du travail a morcelé la littérature autant que la science. Le symbolisme voyait à peine ses premières tentatives accueillies par cette hostilité des médiocres qui est l'éternel brevet de talent des novateurs, que Paul Adam avait déjà publié coup sur coup dix romans variés et superbes dont les défauts eux-mêmes étaient pleins de feu, et dont chacun contenait assez d'idées, d'élans, de trouvailles pour dépiter les rivaux et tenter les voleurs. Il encourait déjà le reproche d'avoir trop d'idées, le seul que ceux qui en manquent aient jamais pu lui faire en l'honorant inconsciemment. Puis il passa pour un homme n'ayant pas la place qu'il méritait : mais quand tout le monde dit cela d'un homme, celui-là a une place grande et belle, infiniment plus enviable que si tout le monde s'accordait à dire que la place qu'il occupe n'est pas méritée. Et enfin Paul Adam devint un maître de la jeunesse, et elle s'aperçut alors qu'il était encore aussi jeune qu'elle : et il est parvenu dans l'âge mûr à faire, de l'assentiment universel, figure de grand Français.

La page qu'on vient de lire est de M. Camille Mauclair. Elle

exprime à souhait l'opinion que les vrais lettrés de ce temps peuvent avoir du romancier de *la Force* et du critique aigu des mœurs qui a donné *Les lettres de Malaisie*. Il y aurait un curieux travail à faire sur *La bataille d'Uhde* : le livre étudié en fonction des événements militaires de ces derniers ans. On pourra vanter de riches dons d'artiste chez M. Paul Adam. Son intelligence les domine tous. Si beaux soient ses livres, peut-être leur est-il supérieur encore. Il est socialement inventif. Tels articles de sa plume, au cours de la guerre, ont répandu des idées qu'il aurait pu appliquer, si le gouvernement avait su appeler tous les hommes de valeur à le seconder. Par principe, l'écrivain est écarté des affaires publiques. Ceux qui les conduisent, ou plutôt les suivent, redoutent en lui l'observateur qui doublerait toujours le conseiller.

Le mot de Gourmont est toujours actuel : « Paul Adam est un spectacle magnifique. » S'il entre à l'Académie, — ce qu'il faut souhaiter, puisque sa candidature est un fait et puisque son roman : *Stéphanie*, l'a devancée par un gage, — la vieille maison des vieillards de tout âge sera singulièrement rajeunie et il y pourra agir en faveur des Lettres libres, de la nouveauté et de l'audace.

Sur le style de M. Paul Adam M. J.-H. Rosny aîné émet ces justes constatations :

C'est un style original. On le reconnaît bien parmi les styles contemporains et il ne rappelle pas le style des ancêtres. Cela ne signifie pas qu'il ne porte pas, l'empreinte de tels maîtres. Mais il faut être un barbacole très naïf pour croire qu'il puisse exister une manière d'écrire absolument neuve : Chateaubriand se raccorde à Rousseau, à Bossuet et à bien d'autres ! Flaubert n'a pas lu en vain Chateaubriand, Shakespeare, Hugo, même Lamartine, etc. Le vers et la prose de Hugo sont très composites, et reflètent des influences multiples. Baudelaire, si original dans l'ensemble, fait souvent de véritables devoirs de style où se reflètent maints précurseurs. On retrouverait de même dans Paul Adam des influences salutaires ou indifférentes, encore que cet écrivain ait une manière d'écrire aussi originale qu'Hugo, Chateaubriand, Flaubert.

§

Je me souviens [d'] avoir fait demander à un homme du peuple, dans un quartier excentrique de Pékin, ce qu'il pensait de la guerre. C'était en octobre 1918.

— De quelle guerre ? demanda-t-il.

On précisa.

— Je ne lis pas les journaux, répondit-il, et n'en ai pas entendu parler.

Cela, M. André Duboscq le rapporte dans « Les Chinois », un article très intéressant que publie **La Revue hebdomadaire** (14 juin). Avant octobre 1918, environ un an plus tôt, un directeur de journal parisien donnait pour consigne à son rédacteur en chef

de faire son journal « comme s'il n'y avait pas la guerre... sauf le communiqué, bien entendu ». L'insouci d'un Chinois du peuple quant à l'énorme convulsion de l'Occident est tout à fait normal. La Chine lettrée s'est au contraire fort intéressée au conflit des races européennes. Si la délégation chinoise a refusé de signer le traité de Versailles, c'est un fait d'importance capitale. Il permet de croire que l'Allemagne cherchera à récupérer en Asie l'influence qu'elle n'a plus en Afrique et que ses émissaires ont accompli déjà de bon travail dans cette voie.

C'est affaire aux Chinois, — écrit M. A. Duboscq, — de régler entre eux leurs querelles intestines, mais il faut que l'Europe et l'Amérique sachent d'une part à quel point le chaos politique de la Chine sera gênant pour elles, le jour prochain où, une fois la paix d'Europe signée, elles voudront développer leurs rapports économiques avec ce pays laborieux; d'autre part elles ne peuvent ignorer que de bons esprits, parmi les Chinois, sollicitent ouvertement leurs conseils et leur appui pour arranger leurs propres affaires.

La Chine, de son côté, doit bien comprendre que ce n'est pas sa politique intérieure, telle que nous la voyons présentement, politique de partis s'il en fut, qui l'aidera à faire face aux dangers du dehors. Le voisinage immédiat d'un peuple avide et insatiable, qui malgré tout l'inquiète, devrait l'inciter à s'unir et à réprimer les tendances séparatistes qui peuvent se faire jour chez elle. Ces tendances, dont j'ai cherché à évaluer l'importance dans la mesure du possible parce que plus que personne nous avons intérêt, nous Français, voisins des Chinois en Indo-Chine, à ce qu'elles ne grandissent pas, ne m'ont jamais, en vérité, paru sérieuses ou du moins inquiétantes.

Ce que j'ai trouvé plus digne d'attention, c'est la manœuvre constante des Japonais, les yeux tournés du côté de la Chine, leur politique économique sur laquelle tend à se greffer, le cas échéant, une politique territoriale peu conforme aux principes que la sagesse des nations voudrait instaurer dans le monde.

M. André Duboscq suggère par ces dernières lignes la possibilité d'un avenir proche assez inquiétant.

§

La Revue Mondiale (15 juin) lance « La Loma ou Mimique universelle », invention de M. Jean Lhomme, née de cette observation : « Notre aveuglement laisse encore inemployée l'énorme puissance du geste, que la nature mit à notre disposition pour obtenir l'entente inter-humaine. »

Le système de M. Lhomme débute par une exception :

Le nom de Loma est donné à ce premier essai de mimique universelle, d'après le nom de son auteur, ainsi qu'il fut fait pour beaucoup d'inventions : (Quinquet, Chassepot, Gillette). Ce mot servira comme signe de reconnaissance introductif à tout « colloque muet ». Il constituera à la fois un « mot de passe » et un « signe d'appel ».

De même qu'au téléphone on émet le son « allô, allô » (abréviation du

mot « allons »), de même, quelqu'un voulant savoir d'un individu quelconque s'il peut s'entendre avec lui par gestes « criera » tout d'abord le mot : Loma (1).

Cette « sonorité » signifiera : « Connaissez-vous la mimique universelle ?» Lorsque par le signe d'affirmation, « tête baissée, puis relevée » (signe *qu'on croit* universellement connu), l'interpellé aura répondu « oui » de manière muette, la conversation, — ou, pour mieux dire, « le *gestement* ou la *gesterie* », — pourra commencer.

M. Lhomme prévoit, en outre, l'usage de « cris inarticulés » : « la fusée qui s'élance, la mouche qui vole, le train qui démarre, le canon ou le fusil qui tonne... ». Il interdit l'emploi d' « un seul mot ». « On ne devra même pas avoir l'air de parler *à la muette* », dit-il.

Voici un aperçu de la « grammaire de la Loma » :

Tout en simplifiant ces signes le plus possible, il faudra pourtant en posséder trois dont la seule fonction sera de rendre compréhensible toute « gesterie » (conversation par gestes).

Une seule pensée étant souvent rendue par plusieurs mouvements successifs, il faut établir un maintien spécial qui indique la fin dudit geste ; une sorte de tiret-virgule.

Cette posture, qu'on pourra baptiser « finiche (de l'anglais « finish »), sera celle dont les écoliers se servent dans leur langage muet : ils agitent légèrement les trois premiers doigts de la main droite sur la gauche tendue à plat, comme s'ils effaçaient une inscription à la craie sur une petite ardoise horizontalement placée devant eux.

Un second geste, non moins utile, est celui qui remplacera le point final. Dans leurs télégrammes, les Anglais ajoutent chaque fois le mot « stop », quand une phrase est terminée. On appellera donc le « stope » le mouvement suivant qui révèlera qu'on est à la fin d'une phrase gestée. Par reproduction symbolique, on frappera perpendiculairement de la main droite sur la main gauche posée à plat, comme d'un petit coup de couperet. Ce mimisme signifiera : « J'ai fini une phrase ».

Les mouvements *d'approbation* et *d'improbation* s'effectueront par un seul mouvement de la tête. Un geste très clair sera adopté pour exprimer *l'interrogation* : le dessin même du point d'interrogation exécuté par l'index droit, en commençant à la joue gauche et en tournant autour de la tête pour revenir jusqu'au cou (!). *L'interrogation négative* sera exprimée de même façon, mais alors on hochera la tête horizontalement (! !).

M. Lhomme recommande la création d'un « gesticulaire officiel ». Il serait établi par une « Académie internationale de mimique ».

Parmi les délégués de France, — aussi hétéroclite que puisse paraître la liste de noms suivante, — se trouveront désignés : le professeur de grammaire Brunot, de l'Institut, et le tragédien Silvain, de la Comédie Française ; Mme Isadora Duncan, les linguistes Meillet et Dauzat, tous les auteurs

(1) Ce mot est très sonore ; il peut être énoncé pareillement par tous individus de tous pays. L'accent *tonique* chez les étrangers portant sur l'avant-dernière syllabe, il faut qu'en France on prononce : *lôma*.

de pantomimes, Salomon Reinach, le critique d'art, les caricaturistes Forain et Sem, les mimes Séverin Mars, Paul Frank et Félicia Mallet (!). Enfin, à côté du plus illustre des philosophes, M. Bergson, siégerait le plus comique de nos chanteurs, M. Dranem. Si l'un analyse les manifestations du rire au point de vue psychologique, l'autre sait comment les faire apparaître chez un public mis en joie.

Dans le comité américain, à côté des disciples de Walt Whitman, poète des villes et des foules, on trouvera de même Charlie Chaplin, le génial Charlot des films amusants.

L'inventeur de la Loma termine ainsi :

Puisqu'on rêve de Société des Nations, n'est-ce pas le moindre des desiderata à exprimer que ses futurs sociétaires puissent s'entendre entre eux ?

Pour que les peuples de l'Univers, enfin délivrés des horreurs des combats, se comprennent rapidement et travaillent en commun, avec plus d'allégresse, au mieux-être de la civilisation, comme symbole d'une plus effective solidarité, voici que vient la Loma, la « chanson de gestes » de la Nouvelle Humanité !

§

La Nouvelle Revue Française reparaît depuis le 1er juin. Son directeur, M. Jacques Rivière, expose un programme fort sage :

Notre dessein est de travailler dans la mesure de nos moyens à faire cesser cette contrainte que la guerre exerce encore sur les intelligences, et dont elles ont tant de mal à se débarrasser toutes seules.

La *Nouvelle Revue Française* veut devenir l'organe spéculatif, au sens le plus général du mot, dont la France a plus que jamais besoin. Elle se propose, avant tout d'attendre et d'accueillir les produits naturels de notre inspiration. On trouvera dans ses pages le minimum de volonté et d'intention, le maximum de réalité et d'évidence.

MM. Paul Claudel, André Gide, Paul Valéry, L.-P. Fargue, G. Duhamel, H. Ghéon, Marcel Proust, A. Thibaudet collaborent à ce numéro qui est excellent.

Nous détachons ce qui suit des « Réflexions sur l'Allemagne » que M. André Gide a extraites de ses « cahiers du temps de guerre » :

Jacques Rivière, lorsque je vais le voir en Suisse, où il achève son temps de captivité, me parle, à propos du livre qu'il se propose d'écrire, de l'extraordinaire volonté allemande... Il me semble que c'est déprécier quelque peu ce mot : volonté, et que *ténacité* suffirait. Je sais bien que les exemples qu'il me donne tendent à prouver surtout que l'Allemand se donne « à volonté » les sentiments qu'il estime opportun d'avoir. Mais pour le reste, je veux dire : cette obstination de bœuf qui lui permet de venir à bout de formidables besognes et d'écrire des livres si épais — je me souviens du mot de S... que j'allais voir à Zurich deux ans avant la guerre (nous ne parlâmes que de la guerre, qu'il prévoyait fatale ; oh ! qu'il connaissait

bien les Allemands !). Ils sont, me disait-il, « incomparablement plus bêtes, plus informes, plus inexistants que le Français ne peut les croire. Mais, et à cause de cela même, ils ne sont jamais distraits. Songez à tout ce qui se passe dans la tête d'un Français, en travers de son travail, quel que soit ce travail. L'Allemand, lui, ne songe à rien ; il n'a pas d'existence personnelle ; il est tout à sa tâche. Il est capable, certains soirs, de faire une noce à tout casser, de se saouler comme une brute ; mais le lendemain matin il se retrouvera devant son comptoir, ou dans son bureau comme si de rien n'était. »

Ils ne sont jamais distraits. Que de fois je me suis souvenu de ce mot. Il me paraît qu'on n'a jamais dit sur l'Allemand rien de plus juste. Et quelle explication, pour nous Français, qui sans cesse nous laissons distraire par délicatesse, par sensibilité, curiosité du cœur, de la chair et de l'esprit, et par cette générosité native, irrépressible qui prend le pas sur nos intérêts.

§

La Minerve Française (15 juin) insère un fort beau poème de M. Léo Larguier : *Le Songe.* C'est, jusqu'à présent, une des œuvres les plus accomplies que la guerre ait inspirées à un combattant. Tel est l'exorde de cet hymne grave et magnifique :

Sous les pins poussiéreux de la triste Champagne,
Vieux soldat que la guerre avait partout roulé,
Quand tonnaient les canons de la lourde Allemagne,
J'ai longtemps habité dans un bois reculé
Une hutte de craie et de grossières planches,
Et, les nuits de grand vent, les aiguilles des branches
Egratignaient son toit par endroit écroulé.

J'ai vécu là des jours que l'espoir abandonne.
Des colonnes passaient... Un nuage léger
Poudrait le seuil désert, la plaine monotone
Et les fruits écailleux du funèbre verger.
Asile dangereux, haute retraite pure,
J'y relisais, parfois, quand le matin s'azure,
Tes beaux vers déchirés, ô *Maison du Berger !*

Puis je posais mon livre, écoutant le tonnerre
Des mortiers outrageant le couchant printanier.
Je pensais : Désormais, je ne veux que me taire.
Je suis un artisan qui ne sait manier
Que le doux écheveau d'une humble laine noire,
Je ne tisserai pas le grand voile de gloire,
Ne comptez pas sur moi pour cacher le charnier.

Certes, je pourrais prendre un crêpe funéraire,
Des étendards troués, quelque manteau sanglant,
Et faire avec cela, pour masquer l'ossuaire,
L'accrochant aux cyprès, un lourd rideau flottant,
Eveiller les frissons et les rumeurs épiques
Des MARSEILLAISES sur ces champs catalauniques
Où je fus un hagard et grave combattant.

§

MEMENTO. — *Je sais tout* (15 juin) : — « Nos énergies nationales : les frères Michelin », par M. William Sérieyx. — « La grève des bourgeois »,

par M. Clément Vautel. — « La grande aventure », un beau poème de Mme Jane Ca

L'Opinion (14 juin) : — « L'espoir allemand », par M. J. Bardoux. — Viri : « La nation armée nouvelle ». — « Une fête nègre », par M. André Billy.

Les Tablettes (15 juin) : — « Nocturne », par Mme Lucie Hochsteyn. — « Diva Mare », par M. André Nourisson. — Des vers anonymes d'une belle tenue : « A Jason. Invocation à l'amour. La statue de Narcisse », et ces trois strophes pures :

LE FAUNE

Tu caresses du doigt ta barbe étroite et jaune,
Et tu rêves, ô Faune,
A quelque hamadryade alanguie au vieux tronc
D'un bouleau rond.

Tu marches dans le bois d'un pas aigu ; la mousse
Est pour toi nue et douce :
Tu guettes la blancheur d'un sein, ou la blancheur
De quelque fleur.

Ton pied double bifurque et ton œil fruste louche ;
Et ta vineuse bouche
D'un geste sensuel baise dans le matin
L'air féminin.

La Nouvelle Revue (15 juin) : — « Le père Audu ou le Village assassin », les deux premiers actes d'un drame villageois en prose, de M. René Fauchois.

La Vie (15 juin) : — Suite de l'enquête sur « un ministère de la santé publique ».

Les Humbles : — « Le cœur de l'ennemi », poèmes actuels traduits de l'allemand par M. Ivan Goll. Ce sont des pièces inspirées par la guerre à des poètes allemands. Voici la plus claire de toutes. Elle est signée Stefan Zweig :

INSCRIPTION SUR UNE STATUE DE LIEBNECKHT

Seul
Comme jamais homme
Ne fut seul par cette tempête du monde,
Seul il dressa le front
Au-dessus de soixante-dix millions de crânes casqués !
Il cria
Seul
En voyant la Terre sombrer,
Il cria par les sept Ciels de l'Europe,
Où Dieu était mort et sourd,
Il cria cette grande parole rouge :
Non !

(*Ecrit en 1916.*)

L'Alsace républicaine (juin) : — M. Ch. Schmidt : « Strasbourg et le roi de Prusse ». — « Reubell », par M. R. Guyot. — « La cathédrale de Strasbourg », poème de M. Auguste Ehrhard.

La Revue de Paris (15 juin) : — « Poèmes » de Mme de Noailles. — « La promotion de l'amiral », par M. Morley Roberts. — « La philosophie de l'Histoire et le temps présent », par M. René Hubert. — « Les lettres et la vie », de M. Fernand Vandérem, est presque toute consacrée au mouvement poétique.

L'Encrier (n° 1, du 15 mai, n° 2 du 15 juin au 15 juillet), directeur : M. Roger Dévigne, 22 quai de Béthune, est une revue « faite d'idées grandes et de petits moyens » qui défend « l'art pur et la pure beauté ». M. Marcel Pays y réclame « L'Art aux Artistes » et Mme Adeline Lauret y publie « La chanson des nuées ». La revue paraît « sur 16 pages ». Elle en aura le double et sera bi-mensuelle « dès le 500e abonnement ».

Littérature (juin) : — « Les mains de Jeanne-Marie », par Arthur Rimbaud. — « Mort morale », de M. Max Jacob. — « Les Otaries », par M. P. Drieu la Rochelle.

La Revue du mois (10 juin) : — M. L. Duhem : « De Maxwell et de la manière allemande de l'exposer ». — « La question des races et la science », par M. Jules Sageret. — « Les chances de Paix durable », par M. Th. Ruyssen.

Revue des Deux Mondes (15 juin) : — « Lettres d'exil » d'Emile Ollivier. — Le début d'un nouveau roman de Mme A. Corthis : « Pour moi seule ». — « Séjour à Marrakech », par MM. J. et J. Tharaud. — Et qu'on me permette de recommander spécialement, cette fois, la « Revue dramatique » de M. René Doumic, l'auteur le plus gai de cette grave maison.

Revue de l'Enseignement des Langues vivantes (mars, avril, mai) : « Du temps que la guerre était joyeuse », par M. Camille Pitollet.

Le Crapouillot (16 juin) : « On redanse », par M. J. Galtier-Boissière. — « Les amies », poème de M. F. Carco. — « Drame de la misère », par M. G. Fabri. — « Chansons », par Paul Drouot. — « Les mises en scène de Peintres », par M. Valdo Barbey.

Notre Voix (15 juin) : Grève et Révolution », par M. Genold. — « A l'Humanité en marche », poème et dessin de M. Gabriel Belot. — « La bataille », poème de M. P.-J. Jouve. — « Préludes », par M. Paul Desanges.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

THÉATRE DU FIGUIER : *Récitations de poèmes* : Mme Lara. M. de Max. *La Tragédie d'Alexandre*, pièce en 9 scènes, en prose, de M. Paul Demasy (24 mai). — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Etude du mouvement moderne au théâtre avec réalisations scéniques* par Mme Lara (27 mai). — Un mot de Mlle Delna.

Nous avons un nouveau théâtre. C'est le Théâtre du Figuier, dirigé par M. Eugène Figuière, l'éditeur, et M. Jean Hervé, le comédien de l'Odéon. Le Théâtre du Figuier, dit le programme, « n'est pas une entreprise commerciale. Il se propose de créer, de révéler de la beauté, mais il ne le peut qu'en étroite collaboration avec un public susceptible de se passionner pour toute manifestation esthétique ». L'inauguration a eu lieu le 24 mai. J'avais reçu une invitation : « Bien connu comme appartenant à ce public d'élite qu'aucune manifestation d'art ne laisse indifférent, vous êtes invité à honorer de votre présence cette première représentation. » Quand on vous parle de cette façon, il n'y a pas à résister.

On a commencé par des récitations de poèmes. C'est redevenu très à la mode. Tous les vendredis, il y a séance à l'Odéon. On ne compte plus les cercles littéraires, les petites entreprises théâtrales qui en donnent çà et là. Le public ne manque pas. Les salles, petites ou grandes, sont toujours pleines. Tout le monde est content : les poètes de faire dire leurs vers, et les auditeurs de se donner des petits airs de lettrés. Moi aussi je trouverais cela charmant. Mais une chose me gâte toujours ces cérémonies : ce sont les récitants, comédiens et comédiennes. Ces gens, déjà insupportables souvent dans les œuvres dramatiques, le sont encore plus quand ils se mêlent de dire des vers. Le moindre poème est pour eux un rôle, et il faut qu'ils le jouent, avec force déclamation et gesticulation. J'ai toujours envie d'aller les trouver sur la scène et de leur dire, après les avoir salués le plus respectueusement du monde : « Mesdames, Messieurs, je vous en prie, si vous tenez à dire des vers, dites des monologues, et laissez la poésie tranquille. » Ne pensez-vous pas que j'aurais un beau succès ? J'ai d'ailleurs cette opinion que la vraie poésie est rarement propre à être dite et qu'un poème qui contient une action ou qui comprend des personnages n'est en rien de la poésie. C'est, pour moi, vraiment autre chose, la poésie. C'est la rêverie, l'émotion, un tableau rapide, un élan de l'âme, une vision intérieure, une chimère de l'esprit ou du cœur, quelque chose d'aérien, d'insaisissable, un regret, un désir, léger, profond, furtif, presque irréel, merveilleusement vrai et humain, cependant, que certains hommes, avec des mots, savent exprimer divinement. A côté de cela, qu'est le reste ? De la versification ! Vous voyez si j'ai de quoi me plaire aux récitations de poèmes, où la vraie poésie est quelquefois rare, où il n'y a surtout que de la déclamation ? Je mets à part, dans cette inauguration du Théâtre du Figuier, M. Duard, de l'Odéon, qui n'est pourtant pas un comédien remarquable, et qui a fort bien dit, — quelle exception ! — un poème de M. Henri Martin Barzun : *L'Universel*, et Mlle Suzanne Teissier, très originale dans une de ses œuvres : *le Spectre de la famine*. Notez que je n'aime beaucoup, à dire vrai, ni l'une ni l'autre de ces deux œuvres. *L'Universel* est un poème ultra-moderne sur l'électricité, et c'est une question qui ne me passionne pas, à tort bien certainement. *Le Spectre de la famine* est d'un romantisme macabre, imagé et violent, qui rentre dans la littérature... que j'évite. Mais enfin, cela a de la force, de la singularité, et, je le répète, les récitants ont été excellents. Mais que dire de Mme Lara ? Cette artiste est à la Comédie Française. Il avait paru récemment qu'elle l'abandonnait, en claquant même assez fort la porte. Je me rappelle avoir lu sur ce sujet un article de journal, dans lequel on allait jusqu'à parler de bolchevisme théâtral. Il paraît que Mme Lara a renoncé à son départ,

puisqu'on voit encore son nom sur les affiches de la Comédie. Les gens de théâtre ont si bien l'habitude des fausses sorties, qu'ils en font même à la ville. En dehors de son service à la Comédie Française, Mme Lara se multiplie, depuis quelque temps, dans les manifestations d'art et de théâtre d'avant-garde, comme on dit, dans les récitations de poèmes. Voilà plusieurs fois que je l'entends, et je crois bien que, dans ce genre, je n'ai plus rien à apprendre sur son talent. C'est, en effet, chaque fois, la même niaiserie, la même prétention, la même affectation d'intelligence. Ce n'est pas tout. Mme Lara peut dire les poèmes les plus différents de forme ou d'inspiration : c'est toujours le même poème qu'on entend. Après tout, c'est une originalité comme une autre. J'exagère d'ailleurs en disant qu'on entend. Le vrai, c'est qu'on n'entend rien, qu'un petit bruit de voix imprécis, lointain et maniéré. Mme Lara ne récite pas. Elle lit. Elle se sert, en lisant, d'un face à main. Elle paraît, elle salue, elle dit le titre du poème, puis elle commence : *Ptit, ptit, ptit, ptit*... Elle s'incline en avant, puis se redresse : *ptit, ptit, ptit, ptit*... Elle se penche à gauche, ensuite à droite : *ptit, ptit, ptit, ptit*... Elle minaude, sourit, jette des regards supérieurs : *ptit, ptit, ptit, ptit*...Le face à main va des yeux au papier et du papier aux yeux: *ptit, ptit, ptit, ptit*... Mme Lara se penche de nouveau, de nouveau se redresse : *ptit, ptit, ptit, ptit*... De nouveau elle s'incline à gauche, puis à droite ; *ptit, ptit, ptit, ptit*... Le face à main recommence à aller et venir des yeux au papier et du papier aux yeux : *ptit,ptit, ptit, ptit*... Mme Lara lit toujours, heureuse, ravie, faisant des grâces. Soudain, le petit débit s'arrête. Mme Lara a fini et se retire. Qu'a-t-elle lu ? De quoi s'agissait-il ? Etait-ce une ode, une suite de sonnets, une élégie, des ballades, un drame en cinq actes ou une fable ? du comique, de l'épique ou du langoureux ? de la prose rythmée, des vers libres ou des vers réguliers ? On n'en sait absolument rien. La seule impression qu'on a, c'est qu'on vient d'entendre la même chose qu'à la récitation précédente, où c'était déjà la même chose qu'on avait entendue auparavant, laquelle était également la même chose... « Au fond, me disait, à une récente récitation de ce genre à l'Odéon un vieux monsieur abusé par le talent de Mme Lara, au fond, tous ces nouveaux poètes se ressemblent beaucoup. » Mme Lara venait, une nouvelle fois, de beaucoup m'amuser. J'étais de bonne humeur. Je regardai le vieux monsieur : « Vous oubliez, lui dis-je, que nous sommes en république et que tous les Français sont égaux. »

Un autre grand artiste, pour les récitations de poèmes, c'est M. de Max. Lui aussi se prodigue, en tous endroits, pour les séances de ce genre. On le connaît. Il est célèbre. Il est aujourd'hui à la Comédie Française. Il joue Néron, il joue Polyeucte. Il prête à ces

héros son air fatal, ses contorsions, ses afféteries, ses brusques sautes de voix sans rime ni raison, et cet organe à la fois nasillard et guttural qui ferait la fortune d'un comique. Il faut l'entendre dire des vers. C'est un beau spectacle. On le voit dans toutes les positions, dressé, penché, accroupi, passant de l'air d'une statue à celui d'un gnome rabougri. Un moment, on l'entend à peine, et tout à coup il éclate à tout briser. Une mimique sans arrêt accompagne sa récitation. Il pleure, il ricane, grimace, supplie, menace, chantonne, parodie, psalmodie, danse, se tend et se détend, désordonné, maladif et caricatural. C'est Hamlet. C'est aussi Polichinelle. M. de Max, comme Mme Lara, était au programme du Théâtre du Figuier. Il a récité un poème de M. Alexandre Mercereau : *le Sonneur des Ages*. Je n'exagère pas : il a positivement mimé le personnage, un vieil homme chancelant, cassé, gémissant, tremblotant. Tantôt on le voyait à peine, tout ramassé sur lui-même. Soudain, il dominait, dressé de toute sa hauteur, comme un diable cadavérique surgi d'une boîte. Il a imité le geste du sonneur tirant la corde de la cloche. Il a chantonné en cadence pour imiter les battements de celle-ci. Il a balancé son corps pour en imiter les balancements. Il a crié comme un sourd, puis murmuré à peine. En un mot, il a été, comme à son habitude, parfaitement ridicule. Naturellement, on n'a rien su exactement du poème de M. Alexandre Mercereau. Il s'agissait d'un sonneur. Cela, on le voyait bien aux singeries de M. de Max. Mais les détails, la forme, la valeur poétique ? Aucun moyen. Tout était déformé, outré, mélodramatisé. Au lieu de poésie, on avait du théâtre. Au lieu de récitation, de la déclamation. Il en va de même, à des degrés différents, avec tous les gens de théâtre, en matière de récitation de vers. Ou niaiserie, ou cabotinage. Prenez Mme Vera Sergine, par exemple. Il ne lui suffit pas d'avoir une voix extrêmement désagréable. Il faut encore qu'elle rugisse comme si on la violentait. Prenez Mme Louise Silvain. Elle récite en trémolos, elle fait des effets d'écharpe, avec tous les gestes de son mari : la poésie s'accommode mal de ce comique. Mme Segond-Weber n'a pas un genre très différent, avec un penchant, dont elle abuse, pour les poses plastiques. Je ne vous dis rien de Mlle Delvair, que tous les auteurs redoutent et qui se voue, pour cette raison, au classique ; de Mlle Colonna Romano, insignifiante comme une enfant de dix ans ; de Mlle Madeleine Roch, véritable épouvantail, avec une voix plus caverneuse encore que celle de M. Paul Mounet. La seule idée de les entendre dire des vers ferait maudire la poésie. En réalité, tous ces gens-là, sauf quelques très rares exceptions, n'ont aucune intelligence littéraire, pour certains même aucune intelligence tout court. Ils n'entendent surtout rien à la poésie, ils n'en sentent pas un mot. Crier, se démener, gri-

macer, faire des effets, prendre des poses, minauder, affecter des airs inspirés, faire de grands gestes, c'est tout ce qu'ils savent. Avant tout, le théâtre, et le pire théâtre. Dans un poème à dire comme dans un personnage d'une pièce ils ne voient qu'une chose : un rôle. Je vais sans doute bien étonner les admirateurs de ces grands artistes et ces grands artistes eux-mêmes : on peut dire les vers et émouvoir profondément, assis sur une chaise, les mains derrière le dos, sans un mouvement. C'est même, à mon avis, la seule façon de les dire, en laissant à la poésie toute son émotion, ou toute sa fantaisie, ou toute sa simple rêverie, sans y rien ajouter d'une démonstration extérieure, qui la fausse ou la déforme toujours. Mme Moréno, M. Lugné-Poe sont deux exemples de ce grand talent. Mme Moréno jouait dans *Phèdre* le rôle d'Aricie, simple, sans gestes, sans cris : on oubliait qu'on était au théâtre. Je l'ai entendue réciter des poèmes de Baudelaire, adossée à un mur, sans un mouvement du corps ni le moindre éclat de voix : on ne peut décrire cette perfection. Il faut d'ailleurs dire que les rares comédiennes qui savent dire les vers ont été formées par des écrivains et pas du tout par des comédiens.

J'arrive maintenant à la partie sérieuse du spectacle : *la Tragédie d'Alexandre*, pièce de M. Paul Demasy. Avant qu'elle commence, M. Eugène Figuière a fait un petit discours, pour remercier tous ceux qui ont prêté leur concours à la nouvelle entreprise. Il a raconté notamment sa visite à Mme Cora Laparcerie et à M. Jacques Richepin pour obtenir d'eux la salle de la Renaissance. Il a trouvé là le meilleur accueil. « Pour la belle littérature, tout ce que vous voudrez, lui ont dit Mme Cora Laparcerie et M. Jacques Richepin. Notre théâtre est à vous ! » Ces belles paroles ont réjoui tous ceux qui connaissent les pièces que joue Mme Cora Laparcerie et celles qu'écrit M. Jacques Richepin.

La Tragédie d'Alexandre est une œuvre très estimable. M. Paul Demasy a écrit, paraît-il, de nombreuses pièces encore inédites. A le juger sur celle-ci, son début sur la scène, il a incontestablement des qualités d'auteur dramatique et, qui plus est, d'écrivain. Le sujet, c'est Alexandre à vingt ans, déjà rival de son père Philippe. Tous deux se méconnaissent, se trompent l'un sur l'autre. Alexandre croit que son père veut l'écarter, et, tourmenté du besoin d'agir, il caresse le dessein de l'abattre. Philippe, orgueilleux, en secret, de son fils, fonde sur lui, sans les révéler, les plus grandes espérances, voit en lui, dans l'avenir, l'épanouissement de ce qu'il n'a pu être lui même. Ce sujet tout psychologique, ce drame tout intérieur, M. Paul Demasy l'a traité avec une sobriété, une force qu'on ne voit pas souvent aujourd'hui. La scène principale, entre Philippe et Alexandre, quand le père et le fils se découvrent mu-

tuellement, a été justement très applaudie. Quelle leçon, par surcroît, pour les auteurs de versifications sur des sujets analogues jouées, par exemple, à la Comédie-Française ! *La Tragédie d'Alexandre* est en prose ! Philippe, Alexandre, ces personnages de tragédie, s'expriment en prose ! Le spectateur est ravi de s'intéresser là où des contrefacteurs de Corneille et de Racine l'eussent fait bâiller.

M. Chambreuil, que j'ai vu souvent autrefois à l'Odéon et qui a des qualités de grand comédien, a été remarquable dans le rôle de Philippe, et M. Jean Hervé a joué avec fougue l'épileptique et ambitieux Alexandre.

Il me faut reparler de Mme Lara. Des lecteurs peu galants diront peut-être que j'aurais pu tout dire en une fois. Pas du tout. Je suis un homme d'ordre, je procède par ordre. D'ailleurs, si ces lecteurs avaient eu, comme moi, le plaisir d'entendre deux fois Mme Lara, à trois jours d'intervalle, c'est comme moi, en deux fois, qu'ils eussent voulu faire partager ce plaisir. J'ajouterai ceci : Mme Lara, telle que je l'ai montrée plus haut, c'est seulement une lectrice, une interprète. C'est maintenant de Mme Lara elle-même, dans sa personne originale, que j'ai à parler. Elle a des vues, paraît-il, pour rénover la mise en scène, et je crois bien, Dieu me pardonne, pour rénover aussi la diction. Je dis : je crois bien, car, je l'avoue, sur tout cela, je ne suis sûr de rien. La conférence que Mme Lara a donnée sur ces matières m'a, en effet, laissé dans le vague. J'en suis même encore à rêver sur le seul titre : **Etude du mouvement moderne au théâtre.** Mme Lara aurait surtout, selon moi, d'assez belles dispositions pour rénover la langue française, et pour se faire entendre plus particulièrement des étrangers les plus lointains, à qui le français n'est pas très familier. Pendant qu'elle parlait, toujours minaudant, se prenant la tête dans les mains pour soutenir le poids de ses pensées et toujours imitant de son mieux les airs de l'intelligence, j'ai noté quelques-unes de ses expressions. A défaut de ce qu'elle a voulu dire, on saura du moins un peu de ce qu'elle a dit. Voici ces éloquentes citations : *Alors que le poème a énoncé l'évocation.* — *Des œuvres différemment opposées.* — *Définitives définitions.* — *Suggestion subjective.* — *La zone qui sera la limite de son activité exacte.* — Et tout le reste aussi limpide. On sent quelle profondeur les moindres choses prennent à être exprimées de cette façon et quelle qualité de cervelle il faut avoir pour y réussir. Pour moi, je comprends maintenant que Mme Lara ait voulu quitter la Comédie-Française. Il n'est que trop vrai que ce théâtre ne sait pas utiliser ses meilleurs artistes. Je regardais dernièrement les affiches. On fait jouer à Mme Lara, dans *Ruy Blas*, le rôle de la reine, dans *Gringoire* celui de Loyse. C'est une véritable injure à son talent,

un parti-pris évident de ne pas lui donner l'emploi qu'elle mérite. Ses vrais rôles, ce serait Cathos ou Madelon des *Précieuses*, ou Armande des *Femmes savantes*. Elle y serait merveilleuse de naturel.

La conférence de Mme Lara était suivie de **Réalisations scéniques** qui la complétaient le mieux du monde. Trois planches sur deux tréteaux, et dessus des gens qui disent quelque chose, cela peut être tout le théâtre, je ne l'apprendrai à personne. Une fois de plus, nous avons été bien loin de cela, avec M. Georges Polti et M. Paul Méral, auteurs qui ont fourni aux dites réalisations.

Il faut que je vous rapporte **un mot de Mlle Delna** qu'on m'a raconté et qui peint bien le savoir et la modestie de beaucoup de nos gens de théâtre les plus notoires. Il y a quelque temps, Mlle Delna se trouvait à Londres, dans un banquet officiel, offert aux Français de marque présents. Au cours de la conversation, son voisin, comme on parlait de littérature, lui demanda : « Vous connaissez Shakespeare, Mademoiselle? — Shakespeare ?..., répondit la chanteuse en cherchant. Non ! je ne le connais pas..., mais il me connaît certainement. »

MAURICE BOISSARD.

LETTRES ALLEMANDES

Kasimir Edschmid : *Die sechs Mündungen;* Leipzig, Kurt Wolff, M. 3,50. — Kasimir Edschmid : *Das rasende Leben ;* Leipzig, ib. id., M. 0,80. — Kasimir Edschmid : *Timur ;* Leipzig, ib. id., M. 2,50.

Voici trois volumes de nouvelles, parus tous trois pendant la guerre. Ils ont pour auteur un jeune écrivain rhénan, originaire de Darmstadt, et qui, si nos renseignements sont exacts, continue d'y habiter. M. Casimir Edschmid s'est conquis en peu d'années une des premières places dans la littérature allemande d'aujourd'hui. Evidemment, ce n'est pas encore grand'chose; mais la notoriété dont il jouit est de bon aloi, car il ne la doit qu'à son talent. Ne cherchez pas son nom parmi les signataires de manifestes. Il s'est tenu « en dehors de la mêlée », au point qu'on peut même se demander si les événements qui ont bouleversé le monde depuis cinq ans ont eu une influence quelconque sur sa production. Est-ce cette réserve qui lui valut dans son pays d'unanimes sympathies ? Dès l'apparition de son premier recueil, en été 1915, le *Forum* disait de lui qu'il était de ceux qui sont « les plus riches d'avenir », et la *Gazette de Francfort* l'appelait « un poète de poids qui se place, dès son premier livre, à côté des premiers écrivains de son temps ». Pour la *Gazette de Voss*, ses nouvelles offraient « les symptômes d'un esprit nouveau ». Dans la *Neue Rundschau* on pouvait même lire que « les fantaisies de Casimir Edschmid ont une valeur artistique

qui ne saurait être dépassée »... « On s'étonne, renchérissait le *Berliner Tageblatt*, de ces dons supérieurs d'écrivain ; c'est un écrivain qui sait son métier, un homme cultivé. »

Cette phraséologie laudative est-elle justifiée ? Certes, M. Edschmid est un esprit très cultivé. Il appartient à cette génération d'Allemands qui, peu d'années avant la guerre, semblaient avoir surmonté les tares de leur race. Fils de marchands ou d'industriels, de fortune bien assise, ils s'étaient initiés très jeunes à la vie cosmopolite et le mépris avec lequel ils parlaient des institutions politiques de leur pays pouvait faire croire que leur façon de sentir commençait à devenir européenne. Charles Maurras a traité les Allemands de candidats perpétuels à notre civilisation. Il y a dix ans on pouvait même s'imaginer naïvement qu'il y avait parmi ces « candidats » quelques admissibles. Maintenant nous avons beaucoup de raisons pour être infiniment plus sévères.

M. Edschmid est en tous les cas un esprit orné qui a des lectures, et, lors même qu'il ne les ferait pas connaître, on devinerait ses prédilections, à travers ses ouvrages. Mais il s'est chargé lui-même de nous renseigner. Il y a deux ans, il a fait paraître, dans la *Gazette de Francfort* (31 juillet 1917), un article intitulé « Les Livres », où l'on devinait l'intention de détourner le public des préoccupations de la guerre, pour l'aiguiller vers les œuvres d'imagination. Dans un préambule, M. Edschmid avouait son dessein de recommander « des choses qui décrivent d'autres mondes, qui ont sur elles d'autres odeurs ». Puis venait une liste qui remplissait plusieurs colonnes. Une vraie macédoine, où l'on trouvait pêle-mêle les écrivains les plus disparates, où, sans souci des époques et des nationalités, quelques obscurs auteurs allemands étaient accouplés aux noms les plus illustres. Ne nous montrons du reste pas ingrats, car il y a, sur la liste de M. Edschmid, Francis Jammes, Flaubert, Balzac, Jules Verne, les *Confessions* de Rousseau, les *Mémoires* du Cardinal de Retz, Casanova et Rétif de la Bretonne, mais aussi les *Lettres* de Vincent van Gogh ! Signalons en passant un goût prononcé pour les Aventures de voyages et les romans policiers. Ce trait nous aidera plus loin à mieux comprendre l'auteur.

Naturellement, dans son énumération M. Casimir Edschmid ne s'oublie pas lui-même. Il faut, selon lui, recommander au grand public les jeunes auteurs qui soulèvent sa colère et il cite, pour appuyer son argumentation, une lettre irritée qui lui est parvenue du front. (Nous sommes en 1917.) En voici quelques lignes :

Je trouve vos livres abominables. Mais, quoi que je fasse, ils me préoccupent sans cesse. Je ne sais pas pourquoi j'y reviens toujours, bien que je les déteste. Dans ma colère, j'ai donné votre prénom à mon chien.

L'impression d'agacement qui est ici signalée a certainement été

éprouvée par la plupart des lecteurs de M. Edschmid. Elle ne tient pas aux sujets que l'auteur traite avec prédilection. D'autres avant lui ont cherché à créer du mystère par le simple agencement des mots, à établir d'invisibles correspondances entre les passions de l'homme et les phénomènes de la nature. L'intensité d'expression ne rompt pas forcément l'harmonie de l'œuvre d'art. Le premier livre de l'auteur s'intitule : **Die sechs Mündungen** et il explique ce titre de la façon suivante : « Ces nouvelles s'appellent les six embouchures, parce qu'elles affluent de côtés différents, dans le triple accord infini de nos ultimes sensations : celle du renoncement, celle du deuil profond, celle de la mort énorme. » Cette phrase gagnerait à être écrite avec une logique un peu plus rigoureuse. Mais il paraît que l'expressionnisme allemand consiste surtout à rendre les impressions par une terminologie impropre.

Cent tournures de phrases maladroites, dont on ne sait pas si elles sont voulues, obscurcissent le récit. L'auteur, à force d'intensifier, tombe dans le galimatias. Les mots se heurtent et se chevauchent, de telle sorte que c'est avec un véritable malaise physique que l'on tâtonne le long des lignes pour retrouver le fil du récit. On a l'impression qu'il faudrait réécrire tout cela dans une autre langue pour lui donner toute sa saveur. Car, ne l'oublions pas, M. Edschmid est doué d'un véritable talent de conteur. Il ferait des merveilles, si, au lieu d'écrire, il travaillait pour le cinématographe. Son imagination ardente et colorée s'entend à faire revivre les époques les plus diverses. Deux de ces récits : « la Forêt des lépreux » (Jehan Bodel, sire d'Arras) et « la Duchesse » (épisode de la vie de Villon) montrent avec quelle conscience il a étudié notre moyen âge. Son troisième volume, **Timur**, débute par un récit exotique, intitulé *le Dieu*, qui est certainement son chef-d'œuvre et qui se déroule à Taïti. Vision de feu et de sang, de même que cette vie imaginaire de Tamerlan, le conquérant manchot et boiteux, dont les forfaits pouvaient tenter particulièrement un Allemand d'aujourd'hui. Ici M. Edschmid se laisse aller à son imagination, sans se soucier de la vérité historique ; il se vautre dans l'horreur et met au compte de Timour-Lengh des atrocités que la chronique avait ignorées jusqu'à ce jour.

Signalons enfin le petit volume publié en 1916 et qui appartient à une collection intitulée *Der Jüngste Tag*, ce qui se traduit, non point par « le jour du jugement », comme on pourrait le croire, mais par « le dernier jour ». Singulière collection, fondée en pleine guerre, où l'on trouve, à côté d'auteurs allemands et autrichiens, une traduction des *Prières* de Francis Jammes et de la *Croisade des Enfants* de Marcel Schwob. M. Edschmid y a donné **Das rasende Leben**, dont le titre correspond assez bien à son tempérament. Dans la première nouvelle (le volume en comprend deux), il met en scène

un personnage qui a le culte du souvenir et qui, au milieu d'œuvres d'art, se plaît à raconter ses aventures. Il lui oppose son propre précepte de la *vie effrénée :*

Il ne faut pas avoir de souvenirs. Jamais ! Non ! Et, moins que toute autre chose, constituer de pauvres fétiches et enfermer dans des objets les événements de sa vie. Il ne faut pas placer de confessionnaux dans sa demeure. Ils vous forcent à vous mettre à genoux. Une fois ou l'autre.

Il faut jeter les objets loin de soi. Très loin. Et dépouiller les événements, comme d'une main nonchalante on enlève de la poitrine la mousse du savon, le matin, le soir et tous les jours, pour qu'ils ne nous humilient pas tôt ou tard, de telle ou telle façon.

Car la jouissance de l'aventure, c'est l'incertitude qui flotte autour de nous : savoir que l'on a fait pêle-mêle beaucoup de choses, mais sentir derrière soi une atmosphère sans attache et sans couleur (?). *La vie déchaînée et effrénée.*

Nous ne savons pas comment M. Casimir Edschmid accommodera ses préceptes avec l'exécution du traité de Versailles. La guerre n'a pas eu d'influence sur ses conceptions esthétiques. Elle n'a pas non plus modifié son éthique. Ce visionnaire qui complique ses images jusqu'à les rendre inintelligibles, ce dilettante qui se complaît à recréer les civilisations passées, a eu beau se détourner des champs de bataille, pour se consacrer exclusivement à son art, l'ardeur du sang le tourmente, au point qu'il ne peut évoquer autre chose que des carnages. Quand, par hasard, il s'attache au spectacle de la vie moderne, c'est encore une vision de conquérant qui se dresse devant ses yeux. L'idéal du cow-boy d'Amérique, qu'il glorifie dans la première nouvelle des *Sechs Mündungen*, devient alors le sien. Décidément, la guerre a rebarbarisé la littérature allemande.

HENRI ALBERT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Louis Batiffol : *L'Alsace est française par ses origines, sa race et son passé ;* Paris, Flammarion, 4 fr. 55. — Jules Duhem : *Vues générales sur la question d'Alsace-Lorraine ;* Paris, Editions Bossard, 3 fr. 60. — Julien Rovère : *L'affaire de Saverne ;* Paris, Editions Bossard, 1 fr. 80. — Maurice Barrès : *De la Sympathie à la fraternité d'armes, les Etats-Unis dans la guerre,* Félix Alcan, 1 fr. 70. — Sévère Bâcon : *La question du Banat*, Comité national de l'Unité Roumaine, 22, avenue de l'Opéra, 2 f. — Anonyme : *Actes et documents concernant la question roumaine,* ib., 1 fr. 50 — St. Stanoyevitch : *Histoire Nationale succincte des Serbes, des Croates et des Slovènes,* Bloud et Gay, 3 fr.

M. Louis Batiffol vient de publier une édition refondue, allégée et élaguée de ses *Anciennes Républiques alsaciennes.* Sous un nouveau titre qui n'est pas extrêmement heureux, nous retrouvons les principaux chapitres de l'ouvrage paru l'an passé dans la « Bibliothèque de Philosophie scientifique » et dont le succès fut retentissant. C'est que l'auteur y avait développé une théorie véritablement originale,

appuyée sur des documents d'archives d'une authenticité certaine. Contrairement à la thèse généralement admise par les historiens allemands il soutenait qu'au dix-septième siècle la France n'avait pas conquis violemment l'Alsace. « Si les troupes françaises avaient occupé le pays, c'était pacifiquement, à la demande des Alsaciens, sur leur insistance même après les premiers refus de Louis XIII. » La politique traditionnelle de la Monarchie, qui devait étendre les frontières jusqu'au Rhin, ne procédait qu'avec une extrême prudence, de telle sorte que, malgré les sympathies véritables, pour la France qui s'était affirmée en Alsace surtout depuis les débuts du seizième siècle, Richelieu n'envisageait aucune annexion entre les Vosges et le Rhin. Ce sont les Alsaciens qui lui forcèrent la main, en implorant le secours de la France.

Il faut suivre, dans le volume de M. Batiffol, tous les détails de ces négociations qui aboutirent à un véritable protectorat français sur l'Alsace, mais il faut noter aussi que, dans toutes ces circonstances, ce sont les Alsaciens qui affirmaient leur volonté, alors qu'à Paris on se montrait réservé et hésitant. A quels sentiments obéissaient les dirigeants alsaciens ? Le patriotisme allemand n'existait nulle part et l'idée de patrie se confondait avec l'attachement à la province. Pour se soustraire aux empiètements des princes germaniques, pour pouvoir traiter d'égal à égal avec le Saint-Empire, les villes avaient constitué la Décapole. Rempart précieux, pendant près de quatre siècles, contre l'anarchie grandissante. Mais, quand l'anarchie devint définitive, quand les guerres de religion déchirèrent l'Allemagne, l'Alsace comprit que son intérêt lui commandait de demander la protection de la France. Elle choisit le parti de l'ordre et de la civilisation. On a pu juger diversement la politique de Louis XIV à son égard. L'annexion de Strasbourg en pleine paix, quarante ans après le traité de Westphalie, est présenté par les historiens allemands comme une entreprise de brigandage. Pour les Alsaciens ce fut un événement heureux et le fruste Friese, historien de la ville de Strasbourg, pouvait écrire, plus d'un siècle plus tard, dans un langage archaïque : « *Die Uibergabe an Frankreich war Strassburgs Glücke* » (La remise à la France fut le bonheur de Strasbourg). Puisse un même goût de l'ordre ramener peu à peu sous l'égide française les populations de la rive gauche du Rhin qui jouissent actuellement des bienfaits de notre administration !

Mais M. Batiffol, après avoir rempli sa tâche d'historien, a voulu participer à une œuvre de propagande, en reprenant ses arguments dans le nouveau volume qui s'intitule : **L'Alsace est française par ses origines, sa race, son passé**. « La présente rédaction, dit-il, qui tient compte des événements de 1918 et s'étend davantage sur la période contemporaine, a eu pour objet de mettre en relief

les conclusions relatives aux sentiments français des Alsaciens à travers l'histoire, en vue de la conclusion plus facile de ces conclusions, notamment à l'étranger. » Nous retrouvons donc ici toute la partie centrale des *Républiques alsaciennes* et les chapitres consacrés à l'évolution vers l'ordre français du seizième au dix-huitième siècle sont à peu près identiques. Il importait peu, en outre, pour démontrer la solidité d'une thèse, d'affirmer péremptoirement que les Alsaciens sont d'origine celtique. Les populations autochtones de la Souabe et de la Suisse alémanique le sont aussi. En Alsace, le fait important, c'est la constance des caractères ethnographiques. Malgré les nombreuses infiltrations germaniques, la race ne s'est point altérée. Le fond primitif des habitants est resté identique, parce qu'il tient au sol même. Le sol, en déterminant le genre de vie, détermine aussi les formes sociales. Du nord au sud, dans toutes les parties de l'Alsace, malgré le morcellement politique, nous trouvons donc, dès le moyen âge, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, doublées d'une même aspiration à la liberté. En aucun pays du monde on ne vit, en si petit espace, un si grand nombre de cités constitutionnelles. Schœpflin y compte au treizième siècle 74 villes fortes, 1.000 villages et 200 châteaux. Dans ce chapelet de villes et de villages qui festonnent en bordure la chaîne des Vosges la vie sociale ne change guère. Les villes, dont les murs servent parfois de refuge aux villages, sont toutes à peu près semblables, avec leur constitution, leur autonomie bourgeoise, leur indépendance. On peut voir dans cette similitude l'effet d'un même sol, d'une même terre féconde, d'une même atmosphère radieuse : là est la vraie unité du pays d'Alsace. La Révolution a pu amener sa fusion politique, son unité morale était faite bien avant qu'elle n'adhérât à la déclaration des droits de l'homme. On a appelé les Alsaciens des démocrates avant la lettre. Mais il faudrait d'abord s'entendre sur les mots. Cette bourgeoisie jalouse de ses prérogatives, perpétuellement en lutte avec une noblesse venue d'outre-Rhin, cette bourgeoisie formait une véritable caste, très fermée à l'étranger et qui n'accordait le droit de cité qu'en s'assurant de nombreuses garanties. Dans chaque ville elle ne constituait qu'un tiers des habitants, les « manants » fournissant l'appoint des deux autres tiers. Appelez cela un régime démocratique si vous voulez.

Pour le développement de l'Alsace au cours du dix-neuvième siècle nous avons d'autres documents que ceux de M. Louis Battiffol. Il n'en est pas moins regrettable que l'auteur ne se soit pas attaché davantage à la psychologie du pays pendant l'occupation allemande. Il aurait pu écrire un parallèle intéressant à ses *Républiques alsaciennes*, en montrant comment le pays, en s'appuyant précisément sur son passé d'indépendance, a trouvé des ressources d'énergie dont

il avait besoin, pour résister victorieusement aux empiètements de l'ennemi d'outre-Rhin.

Dans ses **Vues générales sur la question d'Alsace-Lorraine**, M. Jules Duhem, parlant de la période au cours de laquelle « l'instinct national se réveilla dans la jeune génération », écrit très justement :

N'attendant plus la revanche, réservant l'avenir, cette classe de jeunes hommes résolut de sauver son patrimoine moral. A dater de 1904, son action fut infiniment féconde. Elle défendit le passé, les morts, les souvenirs nationaux... Ces jeunes, nés Allemands, instruits dans les écoles allemandes, résistaient à l'Allemagne parce qu'ils la connaissaient. Ils furent les ouvriers de cet effort qui restitua l'Alsace à elle-même.

Ces ouvriers, dont nous avons montré la tâche en analysant ici même le volume de M. Fr. Eccard, *l'Alsace sous la domination allemande*, s'occupaient peu du « droit » qui, tôt ou tard, devait réintégrer l'Alsace dans la communauté française. Leur activité puisait sa force dans les réalités du sol. En France, pendant toute la guerre, on s'est appliqué à démontrer que le retour des deux provinces serait une œuvre de justice. Il fallait prouver à nos alliés que nos revendications n'étaient pas inspirées par l'esprit de conquête. L'étude de M. Jules Duhem, dont un premier jet a paru ici même, a été traduite en anglais pour les besoins de la propagande. Elle répond du reste exactement au but qu'elle s'était proposé. Il n'en est pas moins vrai que nous aurions eu beau réclamer notre droit pendant plusieurs générations encore, comme nous avions fait au cours des quarante-cinq années qui précédèrent la guerre — et plusieurs centaines d'ouvrages dans le genre de celui de M. Duhem, dont celui de *Patiens* (commandant Moch) fut le plus remarqué, attestent cette activité, — si les Britanniques n'avaient pas été en contact direct avec l'Allemagne, sur l'Yser, sur la Somme, sur cent champs de bataille, toutes nos démonstrations n'eussent point accompli le miracle que seul la défaite allemande a pu réaliser. Ce qui prouve, une fois de plus, que l'éloquence des champs de bataille sera toujours supérieure à celle du plus beau livre.

L'éminent historien des *Survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne* a été frappé des traits communs que présentait l'affaire de Saverne avec les incidents qui se déroulèrent à Cologne du 2 au 8 août 1848. Mais le dernier épisode important de l'avant-guerre en Alsace présentait un caractère infiniment plus complexe que l'échauffourée entre civils et militaires dont la région rhénane fut le théâtre au milieu du siècle dernier. Saverne, qui, aux yeux de certains publicistes de l'Allemagne actuelle, apparaît aujourd'hui comme la première phase de la déroute du militarisme prus-

sien, était d'abord une affaire allemande, laquelle se termina par le triomphe momentané du pouvoir militaire. Les deux séances du Reichstag, le 3 décembre 1913 et le 23 janvier 1914, avaient mis en lumière le néant des institutions impériales : à quelques semaines de distance, sans honte ni vergogne, la même assemblée parlementaire s'était plu à émettre des votes absolument contradictoires. En Alsace ce fut une autre affaire, et l'Allemagne y perdit, pendant les trois mois au cours desquels les incidents se succédèrent, toutes les sympathies qu'elle s'était conquises dans les milieux indigènes, par une patiente mainmise sur les classes populaires. Le sous-préfet de Saverne était un Alsacien, M. Mahl, fils de riches paysans de l'arrondissement, le seul indigène qui devînt jamais *kreisdirector*, et comme il soutenait les intérêts des civils, méconnus par les militaires, il fut englobé dans la disgrâce qui frappa tous ceux qui osèrent tenir tête à la classe omnipotente des officiers prussiens.

On voit par ces quelques indications toute la complexité des problèmes que souleva l'**Affaire de Saverne**. M. Julien Rovère a eu le rare mérite de les débrouiller et de les éclairer d'une lumière française. Dans un petit opuscule de 75 pages il a rappelé l'essentiel de ce qu'il faut retenir, aussi bien des incidents eux-mêmes, des procès qui s'y rattachèrent que des polémiques de tribune et de presse qui en furent la conséquence. Pour les esprits clairvoyants, au lendemain de Saverne, la guerre semblait déjà inévitable. Il n'était pas inutile, au lendemain de la défaite allemande, de dire exactement pourquoi.

HENRI ALBERT.

§

Le petit volume publié par M. Maurice Barrès : **De la sympathie à la fraternité d'armes; les État-Unis et la guerre**, est un recueil d'articles échelonnés de 1915 à 1918 et qui ont suivi pas à pas la marche outre-Atlantique de l'idée d'intervention, pour arriver au débarquement en France des forces énormes que l'Amérique pouvait jeter dans la balance. Il semble bien, d'ailleurs, qu'on s'était fait là-bas une idée assez singulière du dualisme France-Allemagne, idée plutôt basse, et qu'aidait certainement la population d'origine germanique, si nombreuse là-bas, et qui plaçait l'Etat et le gouvernement du Kaiser sur un véritable piédestal. Selon un professeur français de l'*University of California*, on peut estimer le nombre des Germano-Américains aux Etats-Unis à peu près à 26 millions, — et leur rôle était surtout d'indisposer contre nous la masse des Américains. Le revirement ne se dessina qu'après la bataille de la Marne, quand on put se rendre compte que l'Allemagne avait devant elle un sérieux adversaire. Maurice Barrès a suivi l'évolution de ce sentiment; il en a noté le progrès et les

phases diverses. La symphathie se dessina peu à peu, et, avant d'arriver à l'idée d'intervention, ce furent les œuvres humanitaires d'assistance, de secours, d'aide aux blessés, — le dévouement individuel, l'idée qu'il était juste et enviable de se mêler aux nôtres pour agir durant la grande guerre qui était la lutte contre le despotisme, la prépondérance impériale. Le Congrès enfin vota le service obligatoire et la levée d'une armée de 500.000 hommes (mars 1917). Les Etats-Unis pouvaient alors nous fournir des travailleurs, des spécialistes pour aménager le pays, le secours pour les transports des navires internés. — Entre temps Maurice Barrès a voulu étudier le caractère américain, qui se trouve encore si loin de nous. Quant aux distinctions que pensait faire le président Wilson entre le peuple allemand et la clique qui le gouvernait, nous savons trop ce qu'on en doit penser ; son séjour en Europe lui aura peut-être ouvert les yeux et montré la réalité ; mais au moins a-t-il pu entendre les clameurs de la presse d'outre-Rhin, lorsque l'ennemi fut à peu près convaincu qu'il ne se tirerait pas à bon compte de la bagarre comme il l'avait si longtemps pensé. — L'intervention américaine s'était enfin produite, sur laquelle Maurice Barrès épilogue abondamment. Mais il cherche aussi à l'expliquer par des raisons immédiates dont les principales seraient : la réprobation des méthodes allemandes ; l'idée qu'une police doit toujours exister dans le monde avec charge de mettre à la raison les malandrins et autres malfaiteurs ; l'idée enfin que le devoir des Etats-Unis était de venir au secours de la France qui l'avait aidée dans la guerre de l'Indépendance, à la fin du XVIIIe siècle. — Je ne suis pas certain qu'il n'y ait pas eu des raisons plus immédiates, mais il est inutile d'insister. L'armée américaine arriva enfin, submergea les rivages d'Europe ; l'expédition s'organisa, — hommes, matériel, argent, vivres, — et si l'intervention fut courte, du moins contribua-t-elle à faire pencher définitivement la balance. Aux derniers chapitre de son livre Maurice Barrès raconte une visite à l'armée américaine ; l'organisation des transports en France, et comment l'industrie s'est trouvée mise au service de la guerre dans l'énorme effort matériel des Etats-Unis ; la valeur de l'élément humain ; l'installation du front ; l'efficacité enfin du concours apporté. — Il pense d'ailleurs que la coopération américaine devra continuer après la guerre et que le tempérament des deux peuples est appelé à se compléter.

Le petit volume dont nous venons de parler a été édité par le *Comité France-Amérique*, qui a donné déjà nombre de publications et poursuit le rapprochement des deux peuples, — appelés à mieux se connaître, à s'estimer, — malgré quelques bévues récentes et des bavardages inconsidérés, — et dont le commerce ne peut qu'avoir des résultats bienfaisants et utiles.

Avec **la question du Banat**, M. Sévère Bocon plaide pour les Roumains qui revendiquent le pays comme une terre nationale et dont les frontières se trouvent tracées par la nature au sud et à l'ouest : le Danube contre les Slaves et la Theiss contre les Magyars. C'est pour eux comme un patrimoine national, et encore une question d'amour-propre. « A ses intérêts inexcusablement ignorés, dit l'auteur dans son avant-propos, s'ajoutent pour le peuple roumain ses sentiments de droit et de justice profondément offensés. » Le travail de M. Sévère Bocon n'est que la démonstration de ce fait. Il passe en revue le fondement ethnique des prétentions serbes ; le point de vue géographique ; le point de vue économique ; enfin l'histoire et le traité d'alliance avec la France, l'Angleterre, l'Italie et la Russie qui a reconnu le Banat comme une terre roumaine. Ses conclusions naturellement sont en faveur de la Roumanie, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, du principe géographique, du principe historique, du principe économique, du traité d'alliance enfin, tant que la région contestée, croit-il devoir conclure, doit lui revenir définitivement. — A cette brochure se trouvent annexées de curieuses données statistiques sur le Banat, où l'on a simplement suivi les résultats officiels fournis par la Hongrie en 1910 ; une carte ethnographique à grande échelle qui donne la population des diverses races ; enfin une carte où se trouvent figurées les zones occupées par les Roumains dans les vallées du Timok, de la Mlava et du Pek, ainsi que les Serbes du Banat. Toutefois, et pour ne pas sortir de la question, qui est essentiellement celle de la partie occidentale de la province, — il est certain, et la carte annexée à ce travail en fait foi, que les populations y sont très mélangées. Serbes, Croates, Hongrois, Allemands, Bulgares, représentés par des couleurs différentes, en font une véritable mosaïque ; dans l'Est, au contraire, la population se trouve presque entièrement roumaine. Evidemment, l'Autriche n'a jamais réussi à coloniser entièrement la province ; mais les siens y sont en nombre : 800.000 Allemands et Magyars contre 1.100.000 Roumains ; les Serbes qui réclament la partie occidentale, dont ils ont eu historiquement la défense contre les Turcs, sont au nombre de 280.000, et il faut encore considérer que, de l'aveu même de l'auteur, « les Roumains ont été rejetés de la Theiss au moment de l'établissement des Hongrois, sans que, jusqu'à nos jours, ils aient pu la reconquérir ». — Une fois de plus on peut constater qu'il est à peu près impossible de mettre d'accord les intéressés et de résoudre la question sans mécontenter les uns ou les autres.

A côté de ce travail de discussion on a publié une série d'**actes et documents concernant la Question Roumaine**, — « actes officiels du Conseil National formé à Paris par les Roumains du royaume qui considèrent la paix de Bucarest comme nulle et

non avenue, et par les Roumains d'Autriche-Hongrie et de Bessarabie ».C'est la *constitution du « Conseil National roumain »*, avec des discours de divers personnages ; la *proclamation du Conseil National de l'Unité Roumaine par l'assemblée générale des Roumains des pays opprimés et du Royaume ; la Reconnaissance par le Gouvernement français de l'unité roumaine ; la protestation roumaine contre l'appel du gouvernement magyar, qui* décline toute responsabilité dans la guerre qui s'achève ; la *Reconnaissance du conseil national par le Gouvernement Britannique ;* un *Mémoire présenté à la conférence de Versailles* demandant l'occupation du pays par les troupes alliées ; la *Légion roumaine sur le front d'Occident ;* le *décret du gouvernement italien pour la création d'une Légion roumaine*, etc... Une carte ethnographique des régions habitées par les Roumains est annexée à cette brochure. — On y avait joint une carte des régions qu'ils occupent et des colonies étrangères ainsi que des documents annexes : *Protestation des Roumains contre le traité de Bucarest ; Rapport de la commission chargée de dresser la carte des territoires habités par les Roumains*, etc... Toutes pièces utiles aux besoins de la cause.

C'est en somme à la thèse contraire que se rapporte le travail de M. St. Stanoyévitch : **Histoire nationale succincte des Serbes, des Croates et des Slovènes**, dans la série des *Etudes historiques sur les Serbes de Hongrie* de la librairie Bloud et Gay. M. Charles Diehl, dans la préface du volume, a pris soin d'indiquer que ce sont « trois rameaux d'une même tige, trois peuples de même race, ayant le même langage, des aspirations semblables, un même but et un même idéal : leur réunion en un Etat unique. Ils occupaient, jusque vers la fin du IVe siècle, une partie de la Russie actuelle, et qu'on croit retrouver dans la partie du pays qui s'étend entre le Dnieper et la Vistule, et après la période des grandes migrations on les voit établis, vers le milieu du VIIe siècle, dans les territoires où ils se trouvent encore. Bientôt avait commencé la période d'organisation. Ce fut l'époque du premier Etat serbe, croate et slovène, fondé par Louis Passavsky, mais qui ne dura guère (819-822), et vers le milieu du IXe siècle un nouvel Etat croate se constituait sur le littoral de l'Adriatique, tandis que les Serbes s'organisaient dans le Zagorié et les Slovènes entre la Drave et le Danube. Ils eurent à lutter de suite, au reste, les Croates contre les Francs, et les Serbes contre Byzance et les Bulgares. Byzance surtout cherchait à les attirer, en devenir suzeraine pour les opposer à la Bulgarie, dont ce fut la grande époque avec le tsar Siméon (893-927). Il y eut d'ailleurs bien des péripéties et changements aux IXe et Xe siècles, où l'on sait que la Croatie et la Serbie devinrent des Etats indépendants. Mais la Serbie eut à soutenir de longues luttes contre l'Empire Byzantin. Les

Vénitiens, d'autre part, s'étaient établis en Dalmatie après la déconfiture de l'Etat croate (1001), mais qui put se réorganiser ensuite et, momentanément, prendre sa revanche. Les Vénitiens ensuite eurent l'avantage, en 1076, année où le pape Grégoire VII avait envoyé les insignes du pouvoir royal au prince Michel de Serbie, en somme pour reconnaître l'indépendance du pays. Mais la Croatie tomba bientôt en pleine décomposition, appela un prince hongrois et finit par n'être plus qu'une province du royaume magyar. On suit assez difficilement d'ailleurs le pêle-mêle des faits, les événements qui concernent chacun des Etats serbes durant cette période. Le royaume croate ayant perdu son indépendance se trouva lié pour des siècles à la Hongrie. La Serbie, au contraire, s'affirma du XIIe au XVe siècles et lorsqu'au XVIIIe siècle elle se trouva libérée du joug turc, elle se proposa la délivrance des autres peuples de même race qui demeuraient sujets des Habsbourg, dont toute la politique avait été, d'ailleurs, de toujours chercher à les détruire les uns par les autres. On sait que Serbes, Croates et Slovènes occupent le bassin du Moyen Danube, ceux de la Morava et du Vardar, enfin le littoral de l'Adriatique, que revendique d'autre part l'Italie, héritière de Venise, et l'au delà des monts ou Zagorié (Bosnie). L'auteur, après avoir étudié successivement dans son récit l'établissement du christianisme parmi les tribus serbes, croates et slovènes, — lesquelles slovènes ont du reste le rôle le plus effacé dans cette histoire — et son influence avec les frères Cyrille et Méthode, l'état des populations serbes et croates au Xe et au XIe siècles, le régime des Croates sous le joug étranger, tandis que les Serbes étaient à l'apogée du pouvoir politique, arrive à la lutte contre les Turcs aux XIVe et au XVe siècles, et à la longue période de domination musulmane. Ce furent enfin les guerres de délivrance qui commencèrent après l'échec de l'Islam sous les murs de Vienne en 1653; la lutte pour l'indépendance; la lutte enfin pour l'unité nationale, la Serbie aspirant à réunir en un seul corps d'Etat les divers pays qui occupent les Serbes, même en empiétant quelque peu, il faut bien en convenir, sur ce que revendique le voisin. On est forcé de reconnaître que c'est une thèse contraire que soutient la Roumanie. La carte ethnique, bien rudimentaire, qui se trouve en tête du volume permet effectivement de voir, avec la frontière qu'elle trace, que le Banat se trouverait coupé en deux si l'on acceptait les prétentions serbes, et qu'il n'en resterait de disponible que la partie orientale. Un carton figurant enfin la « Voïvodina serbe » se trouve aussi sur la couverture du volume et des hachures y indiquent les territoires occupés par les Serbes à l'est de la Batchka, sur la rive gauche de la Tisza, soit le Banat jusqu'à la hauteur approximativement de Témechvar. Ceux qui auront à se prononcer pour le partage de cette région auront bien du mal à ne mécontenter ni les uns ni les autres.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919.

Henri Lavedan : *Les Grandes Heures*, Perrin, 3 fr. 50. — Alexandre Zévaès : *Le Parti socialiste unifié et la guerre*, Edition de l'Effort, 1.50. — Charles-Léon Claudy : *Le Bonnet Rouge*, Figuière, 1.95. — *Pourquoi l'Allemagne a capitulé le 11 novembre 1918*, Imprimerie Lang, Paris. — Madame Adam : *La Vie des âmes*, Grasset, 3 fr. 50. — Maurice Barrès : *La Lorraine dévastée*, Alcan, 2 fr. 75. — René Milan : *Matelots aériens*, Plon, 3 fr. 50. — Mlle Chaptal : *Rapatriés*, Alcan, 2 fr. 75. — Dr Maurice Limousi : *De l'ambulance à l'hôpital*, Figuière, 2 fr. 50. — Raoul Leguy : *La Ronde des bleuets*, Figuière, 2 fr. — Emmanuel Bourcier : *Le Bombardier Camus*, Berger-Levrault, 0 fr. 90.

M. Henri Lavedan a eu l'heureuse idée de réunir en volumes sous le titre **Les Grandes Heures** les articles qu'il a écrits au cours de la guerre et que les événements lui inspiraient au jour le jour. M. Lavedan est de ceux qui se sont offerts, dès le début des hostilités, pour monter, en France, la garde autour du moral et maintenir les esprits « à la hauteur ». L'intention était excellente, mais c'était déjà montrer qu'on en pouvait douter. Il s'est employé, avec une ardeur louable, à calmer nos impatiences et nos inquiétudes et à nous présenter les pires événements sous un jour favorable. Dans ce livre (le quatrième de la série et qui va de mars à décembre 1917) M. Lavedan tient nos espoirs en haleine, nous incite à ne pas désespérer des offensives futures, nous réconforte par l'entrée en ligne du Portugal, des Etats-Unis, du Brésil. Il nous affirme que rien n'est perdu en Russie : « Kérensky aura raison du gouffre. » Il dit leur fait aux Hohenzollern, dont il n'ose pourtant prévoir la chute si proche, réveille l'ombre de Turenne et des grands capitaines endormis aux Invalides pour nous mettre sous leur protection et termine, sans oublier de nous engager ardemment à souscrire à l'emprunt, par un cantique en l'honneur de Jérusalem reconquise. Entre temps, pour faire diversion aux calamités, il fait miroiter à nos yeux les richesses du Maroc, nous promet l'Alsace-Lorraine, les sympathies de l'Espagne (mieux vaut tard que jamais), entonne les louanges de nos poilus, de notre « impérissable jeunesse », y mêle les images des grands Français d'autrefois et nous console de nos drapeaux en loques : « Plus ils sont troués, mieux on voit le ciel au travers. » En somme, son livre est un manuel d'héroïsme militaire et civil. J'ai entendu reprocher à M. Lavedan ce rôle emprunté de moraliste sous prétexte qu'il n'y était guère préparé par son passé. Il est évident que la foi qu'implique ce seul titre *Les Grandes Heures* jure un peu avec son léger scepticisme antérieur; mais l'argument ne me touche guère. On ne s'avise pas de réfuter saint Augustin sous le prétexte qu'il eut une jeunesse dissipée et Madeleine reste une sainte chômée en dépit de ses erreurs premières. Les exemples de conversions abondent. L'essentiel est qu'elles soient sincères. Or, j'ai bien peur que celle de M. Lavedan ne laisse place au doute, tant son ton diffère selon

qu'il parle en directeur de conscience ou en fantaisiste. Quand il célèbre le « Pinard », par exemple, son style court et scintille ; le trait éclate. On le sent inspiré. Quand il catéchise, il semble que l'entrain fléchisse. Un autre chapitre plaît par sa fougue véhémente, mais c'est celui où M. Lavedan, sous le manteau de la révolution russe, fait le procès de la nôtre. Ce n'est point tant cette condamnation du régime qui choque que de la rencontrer sous la plume d'un haut dignitaire et d'unc ollègue du premier magistrat de l'Etat, et nous touchons ici du doigt l'incohérence d'une société démocratique et athée résignant ses destins aux mains d'une aristocratie pieuse et d'une élite de mandarins. C'est d'eux que M. Lavedan semble avoir reçu mandat plutôt encore que de sa conscience d'interpréter les événements. Il est bien obligé de se façonner à leurs préjugés de caste. Ceux-là ne sont point disposés à marcher vers une communion élargie. Tout ce sang obscur, qui coule pour la France, leur découvre une rhétorique neuve sans bousculer leurs horizons. Ah ! comme on sent quand ils invoquent Dieu que c'est uniquement le dieu des chapelles riches et des paroisses distinguées! Leur philosophie satisfaite ne s'accommode point de changements. Ils veulent bien la Société des Nations, mais à une condition, c'est qu'elle n'abolisse pas les frontières. O aveuglement des salons ! « Dans cette époque immense, dit M. André Germain, qui les connaît, les cathédrales et les couronnes tombent, mais leurs idées mesquines restent debout. » Tout le beau monde garde, dans l'effondrement total, ses petites manies de casuistique et de charades innocentes : les jeunes filles dont les fiancés sont morts à la guerre doivent-elles se condamner au célibat ? Quelle est la sépulture qui convient le mieux aux cadavres des combattants ? Des discussions byzantines s'engagent sur la hiérarchie des blessures et leur vertu symbolique. On revient aux procédés scholastiques. Un avocat se lève pour faire valoir l'argument des morts, comme au moyen âge un avocat se levait, au nom des sauterelles poursuivies pour ravage des récoltes. Que nous sommes loin de Montaigne, de Voltaire, de Diderot ! mais Montaigne, Voltaire et Diderot sont frappés de discrédit par notre élite dirigeante. Boileau lui-même est suspect qui s'est élevé contre la guerre. La vérité, officiellement admise aujourd'hui, c'est que la guerre est chose sainte et retrempe les âmes. La France en sortira régénérée. Dans le domaine des lettres elle ne produira plus que des chefs-d'œuvre. « Pourtant, nous dit encore M. André Germain dans ses *Portraits parisiens*, publiés après quatre ans de guerre, rien n'a changé. Nos romanciers attitrés, nos prospères auteurs dramatiques ont fourni chaque hiver l'œuvre attendue, à la grande joie du public et au dégoût croissant des lettrés. » Les scandales n'ont pas cessé. Certes, M. Lavedan dénonce les tripotages et les trahisons, mais il est avant

tout académicien et homme du monde et sait garder les prudences nécessaires. Il ne prononce aucun nom, pas même ceux que les débats publics du conseil de guerre ont jetés à tous les échos. Ah ! que M. Henri Lavedan est donc trop avisé et d'esprit trop subtil pour ne pas sentir lui-même où le bât le blesse, et peut-être le joli mouvement d'humeur indignée qui le secoue, lorsqu'il entend autour de lui se gausser des « bourreurs de crâne », n'a-t-il pas d'autre source. Depuis que la guerre est terminée quels signes nouveaux de régénération : le jazz-band, le one-step, les femmes déshabillées, les fêtes nègres ? O imprudents polémistes, qui avez voulu spiritualiser la guerre et qui, croyant servir votre cause, avez déchaîné les ambitions malsaines, recueillez-en les fruits. Les vrais héros ce sont les morts et les mutilés. Les croyez-vous suffisamment payés si leur sacrifice ne doit servir qu'à perpétuer l'ancien état de choses ? Ceux des combattants qui reviennent, et à qui vous aviez fait entrevoir le paradis terrestre, ne trouvent plus qu'une France démoralisée, affolée de jouissance et se voient acculés à la révolte par les méfaits de la vie chère. La guerre sociale et fratricide, pire que l'autre, recommence. La conclusion de tout cela, c'est M. Henri Lavedan qui nous la donne, sans s'en douter. Le boulevardier a soufflé le mot de la fin au moraliste : « Ce qu'on nous disait la marche à l'Etoile risque fort de n'avoir été, en fin de compte, que la marche à la Lune. »

ERNEST RAYNAUD.

§

Le livre de M. Alexandre Zévaès, **le Parti socialiste unifié et la guerre**, établit, avec une documentation très sérieuse, que ce parti, consciemment ou non, a toujours fait le jeu de l'Allemagne contre la France. C'est en 1905 que ce parti se crée au nom de Karl Marx, pangermaniste à sa façon, et, du coup, notre socialisme qui jusqu'alors avait été patriote, même sous la Commune, devient carrément antifrançais. Dès l'année suivante, le Congrès de Limoges, sur la motion de Jaurès, Sembat et Vaillant, déclare que contre la guerre, donc en fait pour l'Allemagne, tous les moyens sont bons, même la grève générale ouvrière et l'insurrection. Au Congrès de Nancy, l'an d'après, Renaudel s'écrie sans barguigner : « Je ne suis pas patriote, je n'ai pas le sentiment de la patrie. » Toute la politique extérieure du parti est exactement celle que souhaiterait le kaiser : rupture de l'alliance franco-russe et signature d'une alliance franco-allemande, où l'on devine sans peine quelle eût été l'attitude respective des nouveaux alliés. Contre l'alliance russe, la haine des unifiés, même avant l'unification, avait été implacable : chez Pressensé, chez Jaurès, chez Sembat on trouve des éclats de voix vraiment incroyables : la chose se comprend, d'ailleurs, puisque cette alliance était le seul obstacle au rapprochement avec l'Allemagne

que souhaitent tous ces marxistes; ils ne voyaient sans doute pas que c'était le seul obstacle aussi au rapprochement de l'Allemagne et de la Russie, et que si l'alliance franco-russe se dénouait, le Tsar devenait fatalement le brillant second du kaiser, entente dont nous eussions fait les frais. Mais, sur ce point, l'aveuglement de nos socialistes a été inouï; ils ont trouvé, lors du coup d'Agadir, que les exigences de l'Allemagne étaient parfaitement raisonnables, que jamais, depuis 1871, elle n'avait cessé d'observer à notre égard la « modération essentielle » (le mot est de Jaurès qui n'ignorait pourtant pas le coup Schnæbelé, ni le coup de l'Impératrice, ni le coup de Tanger), qu'il n'y a pas de civilisation possible sans l'alliance franco-allemande (le mot est de Vaillant, et il faut en conclure qu'en 1914 la civilisation n'existait pas).

Jusqu'à la veille même de la guerre, cet étonnant état d'esprit persiste. « Si l'Allemagne s'arme, s'écrie Brizon, ce n'est pas contre la France. » « Si le Kaiser déclare la guerre, continue Guesde, nos camarades d'outre-Rhin refuseront de marcher. » Et tous répètent : « Ils refuseront ! » Pourtant leur ami Grumbach, qui connaît mieux qu'eux les socialdémocrates, puisqu'il est Allemand, les a avertis : « Ils marcheraient peut-être sans enthousiasme, mais aussi sans défaillance. » Ceci ne leur dessille pas les yeux. Cinq semaines avant la guerre, l'extrême gauche, en refusant de laisser se constituer le ministère Ribot, bondit de colère à l'idée qu'on peut croire l'Allemagne capable de nous attaquer. Quand on leur parle des énormes accroissements d'effectifs outre-Vosges, ils répondent avec Brizon : « Ce n'est pas contre nous ! » Vingt jours avant la déclaration de guerre, ces quelque cent socialistes, accrus d'à peu près autant de radicaux-socialistes, refusent les crédits militaires demandés comme indispensables à la défense nationale par un gouvernement dont Caillaux est encore le grand moteur. Quatre jours avant la déclaration de guerre, nos unifiés, Jaurès en tête, obtiennent de ce gouvernement que nos troupes reculent à 10 kilomètres de la frontière. Si, comme on le dit, l'occupation de Briey par l'ennemi a été la conséquence de cette mesure, quelle responsabilité pour ce parti !

Heureusement, sous le coup de la déclaration de guerre, le parti socialiste se montre enfin bon français. Ses chefs entrent dans le ministère d'union sacrée qui s'institue après la bataille de Charleroi. Et dans cette guerre, où tout est colossal, l'ironie est colossale, certes, de voir la France sauvée et glorifiée sous le règne d'un Parlement tenu en laisse par ces marxistes et d'un gouvernement dont ont fait longtemps partie des Guesde, des Albert Thomas et des Sembat. D'ailleurs cette attitude louable ne se maintient pas. Une minorité se forme dans le parti, de plus en plus germanophile, défaitiste et kaisériste, ne cherchant qu'à rejoindre les camarades d'outre-Rhin à

Zimmerwald et à Kienthal, puis à Stockholm et à Berne, et à force de s'agiter, elle finit par retourner le parti et par devenir la majorité. Si bien que le parti socialiste unifié est revenu exactement, en dépit de ces quatre ans d'épreuves, au point où il était à la veille de la guerre, défaitiste toujours, puisqu'il se désole de traîner le boulet de la victoire, et kaisériste encore, puisque le bolchévisme vers qui vont toutes ses complaisances n'est que la transformation du kaisérisme. En vérité, il est déplorable que dans un pays qui a produit Saint-Simon et Fourier, ou encore Proudhon et Barbès, le parti socialiste se mette à la remorque d'un Karl Marx, qui n'est qu'un Guillaume de Hohenzollern retourné.

M. Alexandre Zévaès fait remarquer en terminant qu'il a laissé bien des points de côté dans son exposé, à commencer par la collaboration de tels marxistes de marque au *Bonnet Rouge*. Les personnes qui voudraient étudier ce chapitre-là pourraient lire **Le Bonnet Rouge** de Charles Léon Claudy. Ce n'est qu'un tout petit livre, mais plein de renseignements suggestifs. Si l'Allemagne a fini par capituler, ce n'est pas de la faute de ses rédacteurs.

Justement un spécialiste de l'art militaire désireux de garder l'anonyme nous explique en une brochure convaincante et enrichie de diagrammes et de cartes **Pourquoi l'Allemagne a capitulé le 11 novembre 1918**. La simple proportion des divisions engagées et des divisions tenues en réserve suffit à l'expliquer. Le 15 juillet 1918, donc au début de la dernière offensive, de la belle, comme disent les joueurs, les Allemands disposaient sur notre front de 207 divisions dont 81 divisions de réserve, et parmi celles-ci 43 dites fraîches, c'est-à-dire ayant plus d'un mois de repos, 26 dites reconstituées, c'est-à-dire ayant 15 jours de repos, et 12 dites fatiguées, c'est-à-dire retirées du front depuis moins de quinze jours. Deux mois plus tard, le chiffre total de divisions se maintenait à 197 divisions, mais le nombre des divisions de réserve n'était déjà plus que de 68, dont 21 fraîches seulement. Deux mois encore plus tard, le 11 novembre, veille de l'armistice, sur 184 divisions, nombre total, les Allemands n'en avaient plus que 17 en réserve, dont 10 fatiguées, 5 reconstituées et 2 seulement fraîches. Dans de pareilles conditions le désastre était inévitable, et l'Allemagne a dû s'avouer vaincue ; elle venait de perdre 360.000 prisonniers sans compter les morts et les blessés, 6.500 canons ; la résistance était impossible, d'autant que le moral des subsistants était irrémédiablement atteint. Si le kaiser avait voulu continuer la lutte, c'était dix ou quinze jours plus tard un désastre militaire qui dépassait ceux de tous les temps, 1 million d'hommes au moins obligés de capituler ! On a reproché à nos gouvernants de ne pas avoir demandé à nos soldats ce dernier effort qui eût brisé à jamais l'orgueil allemand. C'est faire bien bon

marché des sacrifices que cette grande victoire eût toujours coûtés. Les gouvernants ont bien fait de tenir l'engagement qu'ils avaient pris : Pas une heure de plus qu'il ne sera nécessaire! Et le maréchal Foch a eu raison de ne pas insister ; le sacrifice qu'il a fait de sa propre gloire est digne de celui de tant des héros glorieusement tombés au champ d'honneur. D'ailleurs, je crois qu'on eût pu tirer mieux parti de la victoire, et obtenir de l'Allemagne, lors des divers renouvellements d'armistice, tout ce que nous aurions exigé d'elle si son million de reîtres et de lansquenets avaient capitulé vers la fin du mois de novembre.

HENRI MAZEL.

§

La vie d'une âme peut être intense et ne se manifester ni par l'éclat du style, ni par la profondeur de la pensée, ni par l'originalité de la vision. Il faut faire son deuil de toutes ces qualités en lisant **La vie des âmes** de Mme Adam, qui d'ailleurs ne vise pas à la beauté de la forme. Sous ces phrases quelconques, à travers ces petites histoires édifiantes, dans ces analyses sommaires et convenues des âmes belge, australienne, anglaise, italienne, grecque, roumaine, polonaise, américaine, tchèque et portugaise, c'est l'âme ardente et ingénue de Mme Adam qui palpite et s'élance, une âme toute pareille à celle des grand'mères qui nous faisaient sauter sur leurs genoux, et c'est très touchant. On juge de la joie, de la dilatation psychique de cette revancharde fougueuse et passionnée à l'annonce de la victoire. On comprend l'émotion et cette indicible impression de délivrance qu'éprouvent les témoins de 1870.

Avec beaucoup de bonne humeur et d'entrain, Mme Adam, qui fut aussi anglophobe que prussophage, chante la louange du généreux loyalisme anglo-saxon. Elle défend même les tsars qui furent des amis fidèles de la France. Mais comment ne voit-elle pas que le bolchévisme est une conséqnence fatale du régime tsariste ?

Le nouveau livre de Maurice Barrès, **la Lorraine dévastée**, est le premier d'une collection intitulée « La France dévastée » que le Comité France-Amérique va publier à l'intention des visiteurs qui défileront sur les champs de bataille de la guerre occidentale. Cette suite de chapitres sur la Lorraine pendant la guerre ne manque pas de variété, ni d'intérêt. Celui intitulé « Dans un jardin de Lorraine » rappelle le meilleur Barrès. L'avant-dernier paragraphe a quelque chose de la fluidité et de l'incomparable harmonie d'une strophe de Lamartine. Mais le Barrès agaçant, le psychologue prétentieux qui a délaissé « Petite Secousse » pour la France immortelle et qui applique à celle-ci les mêmes procédés d'analyse qu'à l'artificielle et dolente enfant, surgit, hélas ! presque à chaque page. Le Président

de la Ligue des Patriotes n'a pas été sans éprouver quelque mécompte, au cours de ses pèlerinages en Lorraine.

Voici un épisode narré d'ailleurs avec beaucoup de franchise qui est émouvant :

L'autre jour, en Lorraine, traversant un village, je suis entré dans une maison, au hasard, pour demander un renseignement. C'était un pauvre petit magasin. J'y ai trouvé un gros homme debout, que j'ai prié de m'indiquer la maison du maire. Il m'a regardé lourdement : « Prenez à droite, et puis à gauche, et puis en face. » On ne comprenait rien. Alors il a dit avec lenteur : « Excusez-moi, je viens justement d'apprendre une mauvaise nouvelle. Mon fils... Un de ses camarades vient de m'avertir. » J'avais compris avec épouvante, mais j'ai tout de même dit machinalement : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Le gros homme a mis son doigt sur son front et murmuré de la voix la plus faible : « Une balle. » Puis : « Mort. » Alors je l'ai embrassé. J'ai tenté de lui expliquer ce que je sentais si bien : que tout le monde le plaignait et qu'aux yeux de tous son fils et lui étaient couverts d'honneur. Mais il a dit : L'honneur, je m'en fous.

Cette réponse n'est pas cornélienne, elle est bien plus belle, elle est humaine. Si M. Barrès était un grand poète, un esprit libre et généreux, il préférerait cette douleur vraie à tous les patriotismes. Et les patriotes n'ont pas besoin qu'on leur explique tant de choses. Ils souffrent et ils acceptent, mais restent des hommes.

On ne peut prendre que du plaisir au livre de M. René Milan, **Matelots aériens**. C'est le troisième volume de cette série que l'auteur appelle « Les vagabonds de la gloire ». A tous les points de vue il me semble très supérieur aux deux autres. Cela tient-il à sa variété ? Au fait que M. René Milan passe de l'hydravion au dirigeable, de Corfou en Tunisie, puis de l'Ile de France aux Flandres ? En tout cas ses qualités de peintre, de poète, d'observateur insatiable s'affirment constamment au cours de ce livre. Ce n'est pas un puriste. Son style a des négligences, la construction de ses phrases est parfois incertaine. C'est ainsi qu'il dira : « Pourquoi Louis XIV, soleil de l'Europe, comprit-il après La Hougue qu'il ne serait jamais le soleil de l'univers, dont la flotte britannique lui interdisait l'accès ? » Mais l'on est emporté par le récit, toujours pittoresque et coloré, si plein d'aperçus, de réflexions, d'idées à la fois personnelles et générales, que l'on y trouve sans cesse de quoi méditer, de quoi modifier la conception forcément très limitée que l'on a de cette guerre prodigieuse. L'émotion aussi affleure à chaque instant. L'arrivée de l'armée serbe à Corfou après sa retraite, dans quel état ? sa reconstitution, la retour à la vie de ces hommes squelettes, leur volonté, les mélopées saisissantes qu'ils murmurent le soir, leur amour touchant pour les arbres qu'ils ne peuvent se décider à

abattre, tout ce chapitre sur Corfou et l'armée serbe est empoignant de la première à la dernière ligne.

Non moins prenante, la partie du livre où M. René Milan nous décrit la vie d'un dirigeable. C'est la première fois que j'ai une impression directe, vivante, de cette existence, tant de celle du navire aérien, que de celle de son équipage. Vous voyez comment le dirigeable peut dépister et traquer le sous-marin, comment il le signale. On est émerveillé de tant de précision, de tant d'organisation savante et souple. Mais il n'en ressort pas moins que le dirigeable est un organisme terriblement délicat et fragile. Il n'inspire pas une bien grande confiance et pourtant les services qu'il a rendus sont remarquables. Le livre se termine par quelques pages un peu trop brèves sur le Portugal.

C'est aussi à la collection de « la France dévastée » qu'appartient l'ouvrage de Mlle Chaptal : **Rapatriés**. Les récits de ce genre abondent et les faits cités avec complaisance ne diffèrent pas d'autres faits tout aussi pénibles et déconcertants. Il convient certes de ne pas oublier combien l'Allemagne fut souvent inhumaine, brutale et sans pitié, tout simplement parce qu'elle croyait à sa victoire, mais la douleur est chose si personnelle ; on l'abhorre et on l'oublie avec une égale facilité suivant qu'elle atteint votre prochain ou vous-même.

Elles ne sont pas ennuyeuses à lire les histoires que le Dr Maurice Limousi intitule : **De l'ambulance à l'hôpital**. Que d'écrivains se sont révélés pendant cette guerre! Pourvu qu'ils ne s'obstinent pas à écrire en temps de paix! Si peu ont vu alors qu'il était impossible de ne pas voir des choses essentielles, ou comiques, ou déchirantes, ou terribles. Le Dr Limousi a l'humeur joyeuse, un certain imprévu et pas de prétentions.

La vie militaire pendant cette guerre, celle de l'arrière bien plus que celle du front, est une mine inépuisable en situations du plus haut comique et en personnages grotesques. Il y a là de quoi inspirer de très nombreux Courteline. Et point n'est besoin de forcer la note, d'imaginer ni de grossir les faits. Il n'y a qu'à raconter ce que l'on a vu, ce que l'on a vécu. M. Raoul Leguy l'a très bien compris ; il n'a mis dans sa **Ronde des Bleuets** ni satire, ni méchanceté, ni rancœur. Mais c'est amusant et vrai. Un simple récit de l'évolution d'une compagnie de bleuets depuis sa formation jusqu'à son passage dans une unité combattante. On rit et l'on se souvient.

Je ne crois pas que personne mieux que M. Emmanuel Bourcier dans **le bombardier Camus** ait su rendre avec autant de force et de vérité les impressions que l'on peut éprouver en aéroplane. Son « type » est drôle, il vit et nous inspire de la sympathie, mais le

récit d'un de ses premiers vols, ce qu'il ressent, nous captive bien davantage.

Si on tombait ! se disait-il. Mais il n'imaginait pas la chute. Il avait beau s'affirmer la fragilité de l'avion, sentir sous sa semelle la faiblesse du plancher de poutrelles et de contre-plaqué mince, penser à l'accident possible, au capotage récent, à l'arrêt du moteur... il ne parvenait pas à sentir la défaillance physique, le trouble matériel et mental qui fige la moelle, hérisse le poil et donne le frisson. Le coucou était trop solide, seul corps massif dans l'air impondérable. Il n'y avait pas d'échelle, pas de comparaisons dans toute la hauteur entre l'engin puissant, fait pour l'azur et le vent, et cette chose plate, lointaine, multicolore, la terre, dont on était détaché, et à qui l'on n'appartenait plus, dont on était étranger, comme emmené dans un autre élément. Rien. Pas la moindre sensation du vide, pas la moindre impression de danger. Une sécurité absolue, le sentiment de la certitude, de la vie normale, régulière, le sentiment ressenti sur mer, quand le bateau isolé paraît énorme pour la mer immense, réduite à son tour d'horizon, inoffensive et presque petite, dans son immensité même.

PAUL AESCHIMANN.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LE DRAPEAU DU NOUVEL EMPIRE. — L'Allemagne battue, s'étant enfin soumise aux conséquences de sa défaite, se prépare à réformer son organisation intérieure et à consolider ses finances. Le 9 juillet, l'Assemblée nationale de Weimar a ratifié, par 208 voix contre 115, le traité de paix signé à Versailles. Comme il s'agissait d'une simple formalité, elle a fait preuve d'esprit politique, en réduisant les débats à une seule séance, pour reprendre ensuite la discussion des grands projets, dont la mise en œuvre va être le premier soin du gouvernement, pendant les mois qui vont venir.

La Constitution du nouvel Empire avait été élaborée, dès les premières semaines de la révolution, par M. Hugo Preuss, qui fut ensuite pourvu d'un portefeuille dans le cabinet Scheidemann. Modifié et remanié à plusieurs reprises, ce projet de « charte fondamentale », après une première lecture à l'Assemblée nationale, avait été renvoyé à une commission spéciale qui vient encore une fois d'en bouleverser les assises. C'est qu'il n'est pas facile de conserver l'œuvre bâtarde de Bismarck en l'adaptant aux conceptions centralisatrices d'une république socialiste. M. Preuss le constate avec mélancolie. « Le premier projet, écrit-il, était beaucoup trop unitaire, bien qu'aux yeux de beaucoup de gens il ne le semblât pas assez. Le second a été ramené par le Comité des Etats (ancien Conseil fédéral) à des conceptions beaucoup trop fédéralistes, sans répondre toutefois à tous les désirs des cœurs particularistes. » La solution radicale de l'Etat uni-

taire ayant été écartée, la Constitution allemande ne pourra être qu'un compromis entre l'unité et le séparatisme. Cependant l'autorité centrale jouira d'un pouvoir autonome et n'aura plus aucun rouage commun avec la Prusse. Bismarck, pour cimenter la mainmise du gouvernement prussien sur les facteux de l'empire, avait superposé les deux institutions, le chancelier étant premier ministre de Prusse et les ministres prussiens faisant fonction de sous-secrétaires d'Etat dans les services de l'empire. Cette dualité va cesser. « Le gouvernement de l'empire, complètement détaché de la Prusse, écrit encore M. Preuss, doit être organisé d'une façon plus rigide que ne l'était l'office impérial, simple annexe de la couronne prussienne. » (*Gazette de Francfort*, 1er juillet.) C'est par cette séparation des pouvoirs que les Allemands espèrent démontrer aux Alliés que l'Allemagne nouvelle n'est plus la Prusse.

Le 2 juillet, l'Assemblée nationale a abordé la discussion du projet constitutionnel, en deuxième lecture. M. Preüss, remplacé comme ministre d'Empire, dans le nouveau cabinet Bauer, par M. David, avait accepté de prendre place au banc des ministres, en qualité de commissaire du gouvernement. C'est donc avec son concours que les débats se sont poursuivis et son successeur n'est intervenu que dans les circonstances particulièrement importantes. Le texte, après la refonte de la commission, comporte deux parties, dont voici les titres : « l'édifice et les tâches de l'empire » et « les droits et les devoirs fondamentaux de l'Allemand ». Le préambule est ainsi conçu :

Le peuple allemand, uni dans ses tribus (*in seinen Staemmen*) et animé de la volonté de renouveler et d'affirmer son empire dans la liberté et la justice, de servir la paix intérieure et extérieure, d'encourager le progrès social, s'est donné cette Constitution.

L'introduction du mot *Reich* a donné lieu à une longue discussion. M. Ablass a fait observer qu'un empire peut fort bien avoir un gouvernement républicain, ce qui est tout à fait exact. (« Veillons au salut de l'Empire. ») Quand les Allemands disent *frankreich* pour désigner la France, ils n'ignorent pas que ce pays est en république. M. Cohn, socialiste indépendant, ayant insinué qu'il fallait avant tout indiquer une rupture avec les errements de l'ancien régime, M. Ablass, qui est démocrate, lui a répondu que « l'empire allemand était une organisation dont les Allemands d'aujourd'hui ont le droit d'être fiers ».

Après ce plaidoyer rétrospectif en faveur du Kaiserisme, la cause était gagnée et la discussion ne reprenait de l'ampleur qu'à l'art. 3 qui détermine les couleurs de l'Empire. Cette question a surtout un intérêt historique. Il s'agit de démontrer, par un symbole accessible à tous, que les révolutionnaires d'aujourd'hui confondent leurs

aspirations avec celles des démocrates tudesques du commencement du siècle dernier. Les étudiants libertaires, en fondant les *Burchenschaften*, pour lutter contre les doctrines de la Sainte Alliance, choisirent les couleurs « noir-rouge-or », qui devaient incarner le rêve de la grande Allemagne unie. La première de ces corporations fut fondée à Iéna en mai 1815 et elles tinrent leurs premières assises à la Wartburg, le jour anniversaire de Luther, 18 octobre 1817. Les décisions de Karlsbad, inspirées par Metternich, deux ans plus tard, mirent brusquement fin à ces enfantillages, dont Henri Heine s'est agréablement moqué, bien qu'il y eût participé avec entrain, mais l'agitation, commencée au grand jour, fut poursuivie en secret. En 1830, en 1848, toutes les conspirations se trouvèrent sous le couvert de la grande Allemagne, et le Parlement de Francfort s'empressa de décréter que les couleurs nationales seraient « noir-rouge-or ».

Qu'est-ce donc que ce drapeau, dont les Allemands sont si fiers, au point qu'ils l'arborent à chacune de leur période de crise ? Ce sont les couleurs du vieux Barberousse, le héros légendaire qui, depuis près de mille ans, attend dans sa montagne du Kyffhaeuser que l'Allemagne veuille bien se réveiller. Les pangermanistes en ont joué naguère, pourquoi les parlementaires de Weimar ne draperaient-ils pas leur imprescriptible rancune dans les plis de cet étendard, symbole des revendications éternelles ? Bismarck n'aimait pas le romantisme. Lorsqu'il fonda la Confédération de l'Allemagne du Nord, en 1867, il mêla les couleurs prussiennes (noir-blanc) aux couleurs de trois villes libres, Hambourg, Lubeck et Brême (rouge-blanc) et le drapeau fut établi qui, quatre ans plus tard, devint celui de l'Empire. Le vieux Guillaume, qui avait horreur du rouge, eut du reste infiniment de mal à s'habituer à ce nouvel emblême.

On comprend que les masses allemandes, si indifférentes qu'elles soient devenues, en face des questions les plus importantes de la vie nationale, aient suivi avec intérêt le débat sur les couleurs de l'empire. N'y découvrent-elles pas de quoi satisfaire leurs aspirations mystiques ? Cependant, M. Th. Wolff écrit mélancoliquement en tête du *Berliner Tageblatt* (7 juillet) :

L'Allemagne pavoisera donc aux couleurs noir-rouge-or, pour le cas où il lui arrivera de nouveau d'avoir une raison quelconque de pavoiser. Les couleurs en question sont sanctifiées par des souvenirs historiques ; elles ont été chantées par Freiligrath ; elles servaient de parure à la jeunesse pleine d'espérance de la démocratie allemande. Malheureusement, pour l'étoffe des drapeaux, l'or devra être remplacé par un jaune moins brillant, ce qui, au point de vue esthétique, est assez discutable.

La droite de l'Assemblée a tenu à manifester son attachement au régime déchu en proposant le maintien de l'ancien drapeau. Une partie des démocrates a voté dans le même sens, parce que, comme

l'a dit le député Petersen, « noir-blanc-rouge est le symbole du travail accompli par le peuple et des aptitudes allemandes ». Le drapeau impérial a finalement été conservé par la marine, avec un rappel des couleurs de la République dans les quatre coins. Cela, non plus, n'est pas négligeable, car on espère, quand la Marine marchande sera reconstituée, rappeler dans les mers lointaines l'ancien prestige de l'empire déchu.

La nouvelle Constitution allemande, si l'on en croit ses promoteurs, serait la plus démocratique de l'Europe. D'après l'article 41, le président de l'empire est élu par le peuple allemand au suffrage universel. Il doit être âgé d'au moins trente-cinq ans et posséder la nationalité allemande. Le texte primitif stipulait qu'il devait jouir de cette nationalité depuis au moins dix ans, mais il a été écarté, de sorte qu'un naturalisé de fraîche date pourra, le cas échéant, présider aux destinées de la République. Parmi les prérogatives du président il faut signaler l'appel au referendum populaire. C'est ainsi que l'article 74 stipule que toute loi votée par le Reichstag et approuvée par le Comité des Etats peut être soumise à l'approbation du peuple, par la volonté présidentielle, avant d'être appliquée.

L'article 18 a été réservé, sur une proposition du Centre. Il est relatif, ainsi que le dit le texte, à « la division de l'empire en pays particuliers ». C'est certainement le plus important du projet. On notera tout d'abord que le mot « Etat confédéré » n'est pas mentionné. Des nations qui ont joué un certain rôle dans l'histoire la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg ne subsistent plus, même comme expressions géographiques. Elles reçoivent simplement la dénomination de « pays » et leurs frontières pourront être fixées par un accord entre la population et les organes de l'empire. Toute la question de l'autonomie de certaines régions devient ainsi une question purement administrative. La nouvelle Constitution (article 88) enlève aux Etats particuliers leur service des postes, des télégraphes et des téléphones, qui, en Bavière, constituait un dernier vestige d'indépendance. Les chemins de fer sont nationalisés et l'autonomie financière des confédérés est gravement compromise par les nouveaux projets d'impôt. Il faudra suivre de près le débat sur l'article 18, quand nous aurons sous les yeux d'autres comptes rendus que ceux des agences télégraphiques. L'avenir territorial de l'Allemagne s'y rattache et nous assistons maintenant à ce singulier spectacle : les velléités d'indépendance affirmées çà et là depuis huit mois (sur le Rhin, en Westphalie, en Silésie, en Prusse Orientale) servent de prétexte au gouvernement allemand pour resserrer les liens avec l'empire, au moyen d'une autonomie factice. Les projets de Républiques rhénanes, tels qu'ils se présentent actuellement, n'ont d'autre but que d'assurer la mainmise définitive de l'empire sur les régions occupées par les Alliés.

L'unification des impôts fera disparaître les frontières entre les Etats particuliers plus rapidement encore que la simplification des rouages administratifs. M. Erzberger, ministre des Finances dans le Cabinet Bauer, dans un grand discours-programme, prononcé à Weimar, le 8 juillet, a donné un aperçu des impôts nouveaux qui devront procurer à l'empire les ressources dont il a besoin pour faire face à la situation créée par la défaite. La liquidation sera difficile et les Etats particuliers se verront enlever les principales recettes de leur budget d'avant-guerre. Les droits de succession, qui devront rendre le quintuple de ce qu'ils procuraient jusqu'à présent, sont entièrement absorbés par l'empire.

Un nouvel impôt sur les tabacs, une taxe sur les sucres, une autre sur les divertissements procureront à l'Allemagne quelques centaines de millions, mais ce sera là une goutte d'eau dans l'océan sans fond du déficit budgétaire. La grande idée de la République allemande, c'est la confiscation de la fortune. L'impôt prévu, et qui comporte une exemption à la base de 5.000 marks, atteindra 45 o/o quand il s'agira de fortunes allant de 500.000 à un million de marks et 65 o/o au-dessus de 3 millions. Le fisc espère tirer de cet impôt 60 à 80 milliards de marks. La taxe pourra être payée en une seule fois ou en versements annuels échelonnés sur 30 à 50 ans. D'après les prévisions des experts elle rapportera 20 milliards au cours de la première année, dans la suite de 3 à 4 milliards par an.

M. Erzberger a terminé son exposé par un appel pressant au travail. « Il n'y a pas d'autre salut pour notre peuple que le dur labeur quotidien, avec les yeux tournés à la fois vers le passé et vers l'avenir. La guerre nous a pris la richesse. Le monde nous a refusé la justice internationale, mais il faut que nous travaillions avec d'autant plus d'énergie et que nous employions tous nos soins au relèvement de l'Allemagne pauvre, mais juste. » Quel contraste entre ce langage et celui qu'on nous tenait encore la veille de la signature !

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

VERS LES ACCORDS FRANCO-BELGES. — Le baron de Gaiffier d'Hestroy, notre ministre plénipotentiaire à Paris, portera dorénavant le titre d'ambassadeur du Roi des Belges auprès de la République française. Notre gouvernement proposera incessamment d'autres ambassadeurs à l'agrément des grandes puissances.

Notre première démarche de haute courtoisie internationale est donc pour la France, notre Alliée préférée. Le diplomate distingué, autant que courageux dans l'expression de sa pensée, qui nous représente à Paris est un ami déclaré et sincère de la France, ce qui

ne fut malheureusement pas toujours le cas de ses prédécesseurs.

Le baron de Gaiffier d'Hestroy prendra part à la prochaine visite à Bruxelles du Président Poincaré et des maréchaux Foch et Pétain. Cette visite, qui permettra à nos populations de manifester à nouveau de leurs sentiments d'admiration et d'amour pour la France, contrastera certainement par son enthousiasme avec l'accueil à la fois très correct et très froid qui fut réservé au Président Wilson. Quand ces lignes paraîtront, elle sera un fait accompli, mais je suis certain de ne rien préjuger. De même quand, après l'armistice, le roi Albert, escorté de nos troupes et des troupes alliées, rentra dans Bruxelles, notre pleine ferveur fut pour les poilus français, et les nôtres ne s'en montraient pas jaloux, tant apparaissent maintenant naturelles les sympathies qui nous unissent à la France.

Comme je l'écrivais dans une chronique précédente, ce rapprochement sentimental s'accorde avec l'intérêt des deux pays.

Sans doute, la situation de la Belgique demeure grave, beaucoup plus grave que ne le laisseraient supposer les dernières chroniques de M. Stéphane Lauzanne dans le *Matin*, qui n'ont pas été sans causer un certain émoi chez nous. Nous ne demandons pas à être plaints, mais il est de mauvais goût et tout à fait contraire à la vérité de représenter comme un pays de cocagne notre nation cruellement éprouvée par la guerre. La vie reste chère, trop chère, l'outillage, les matières premières font défaut et il est inexact que notre ministre des Affaires économiques ait tenu le langage que lui prête M. Stéphane Lauzanne. Ainsi que le faisait remarquer notre grand journal *le Soir*, ces chroniques n'avaient d'autre but que d'appuyer la campagne du *Matin* contre M. Clemenceau en opposant une soi-disant renaissance quasi spontanée de la Belgique au désarroi qui sévit actuellement en France. Un tel parti pris a simplement pour conséquence de fausser l'opinion publique à notre sujet, et, pour prendre au hasard dans ce tissu d'inexactitudes, je me permettrai de demander à M. Stéphane Lauzanne, moi qui reviens de Bruxelles et qui connais bien ma ville, dans quel restaurant il a pu se faire servir pour une somme modique le menu copieux et raffiné qu'il détaille complaisamment...

Ah ! ce n'est guère le moment de pareilles gaudissades ! Non, les usines que les Allemands nous ont détruites n'ont pas miraculeusement ressurgi ; nous attendons toujours qu'ils nous restituent notre outillage volé; la baisse du change continue à nous préoccuper ; et la plaie du chômage n'a pas disparu ; nos alliés anglo-saxons ne cessent pas de nous inonder de leurs produits manufacturés et de prendre notre place sur nos anciens marchés extérieurs. Le tableau de la Belgique actuelle ne peut être brossé qu'avec des teintes assombries. Il y règne un esprit explicable, mais funeste, fait d'aigreur et de mé-

fiance, qui engendre la délation dans tous les domaines. Les industriels se dénoncent les uns les autres, harcèlent la justice de plaintes réciproques. Sous le couvert du patriotisme, de vieilles rancunes s'assouvissent, d'anciennes concurrences prennent leur revanche. Assurément, les traîtres qui ont sciemment trafiqué avec l'ennemi doivent être châtiés, et notre justice s'y emploie, mais il est insensé de confondre ce trafic félon avec la simple soumission aux réquisitions, cette soumission qu'allait jusqu'à recommander l'ancien gouvernement du Havre pour éviter les déportations ouvrières et la mise à sac des usines. Or, cette confusion, d'aucuns l'entretiennent fielleusement et les procureurs du roi sont débordés de plaintes, dont la plupart ne reposent pas sur des motifs avouables. Contre cet esprit détestable, plusieurs hommes politiques, le ministre de la Justice, Emile Vandervelde, et le grand patriote socialiste Jules Destrée, notamment, ont eu la vaillance de protester. Le salut pour la Belgique, comme pour la France, est de se remettre rapidement à produire et les plaintes, les menaces, contre les chefs d'industrie, dont la majorité s'est du reste fort bien conduite, n'aura certainement pas cet effet...

Ceci constaté, un rayon de lumière filtre à travers les ombres du triste tableau. Le nombre de nos morts n'est que de trente-cinq mille, ce qui conserve à notre pays, de population dense, une main-d'œuvre abondante. Il est vrai que la prolongation du chômage pousse à l'exode de cette main-d'œuvre. Un inspecteur de nos Bourses du Travail me signalait récemment que la remise en train d'usines françaises avait fait déserter la Belgique par des dizaines de milliers d'excellents ouvriers.

Mais là où nos ouvriers parviennent à retrouver du travail, ils s'y mettent ardemment, avec cette conscience, cette application d'autrefois, qui en faisaient les premiers ouvriers du monde. Quant à nos industriels, nos financiers, ils sont prêts à repartir, dès que se précisera la politique économique de la Belgique.

C'est sur la coopération économique avec la France, disons-le tout de suite, qu'est dirigée leur attente. La question toutefois ne manque pas de complexité. On avait tout d'abord parlé d'Union douanière et ce vœu semble avoir été celui des deux gouvernements. Mais ce système entraînerait la Belgique dans la voie du protectionnisme qui conduit à l'opposé du progrès industriel et contredirait notre tempérament de nation exportatrice.

Cependant, la victoire de la France serait négative si, au bout de quelques années, elle ne prenait un essor de production lui permettant d'acccepter la libre concurrence et de détruire nombre des barrières douanières qui abritaient sa routine industrielle. En cela, la Belgique peut l'aider. Elle peut l'aider grâce à son expérience du progrès, sa faculté de tirer un maximum de réalisation d'un mini-

mum de possibilité, sa hardiesse d'entreprendre, sa connaissance des marchés mondiaux, son sens pratique éprouvé, la prestation de sa main-d'œuvre hors de pair.

Il est évident, par contre, que certaines de nos industries, complètement détruites, pour se reconstituer et retrouver leur essor d'avant-guerre, auront besoin d'être protégées pendant une période transitoire. Qui n'aperçoit là une base de compromis ? Une intense et étroite collaboration franco-belge rapprochera le moment où les deux pays pourront librement affronter leurs concurrents du dehors.

M. Henri Charriaut, le distingué publiciste français, qui a étudié la question et connaît admirablement la Belgique, fut le premier, voici plusieurs mois, à prédire que si l'Union douanière complète ne se concluait pas, elle serait du moins remplacée par une série d'accords. Si je suis bien renseigné, cette prédiction est en bon train de réalisation, et l'on étudie, avec une bonne volonté commune l'établissement de droits préférentiels entre les deux pays, c'est-à-dire des traitements exceptionnels qui constitueraient autant de dérogations en faveur de la France et de la Belgique aux clauses dites de la nation la plus favorisée qu'ils pourraient introduire dans leurs traités de commerce respectifs avec les autres puissances. En d'autres termes, sinon sur tous les points, du moins sur un grand nombre, il y aurait collaboration intime entre la France et la Belgique.

A n'en pas douter, les flamingants feront entendre leurs criailleries à ce sujet. Mais ces braillards interviennent pour si peu dans l'économie industrielle du pays, ils ne sont qu'une si faible minorité au sein même de la race flamande que cette opposition ne sera qu'une agitation de surface.

Les nécessités économiques sont au tout premier plan de nos préoccupations actuelles. Elles ne nous font pas négliger le souci d'honneur national et de nécessité stratégique qui nous portent à réclamer la révision du traité spoliateur de 1839. La thèse que j'exposais ici a prévalu. D'aucuns avaient cherché à circonscrire les débats entre la Belgique et la Hollande. La question est plus haute. C'est l'Europe, issue du Congrès de Vienne, qui nous a imposé ces spoliations en faveur de la Hollande, qui, pour se les faire attribuer, n'avait eu d'autre mérite que de sacrifier à l'esprit antilibéral et antifrançais qui régnait alors. Au monde nouveau, issu de la victoire à laquelle nous avons contribué, nous demandons de réparer cette iniquité. La Conférence de la Paix a admis notre point de vue. Elle a invité des délégués hollandais à venir s'expliquer avec nos délégués devant ses représentants qui décideront en dernier ressort. La légitimité de notre revendication est admise en principe.

En terminant, je suis heureux de constater qu'un Belge, demeuré

au pays pendant l'occupation, l'excellent poète Marlow, dans sa fort intéressante chronique du « *Mercure* », se trouve parfaitement d'accord avec moi : oui, pas d'ambition extravagante, mais l'embouchure de l'Escaut et l'enclave du Limbourg qui sont le patrimoine de notre pays et dont le retour à la mère patrie est une nécessité vitale pour la Belgique.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

LA CRISE DE MAI-JUIN 1919. — La chute — un peu brusque — du Cabinet Orlando a fait comprendre aux Français un fait dont ils ne s'étaient peut-être pas assez doutés jusqu'alors : que l'Italie n'était pas satisfaite de la Conférence de la Paix. Sont-ils nombreux, chez nous, ceux qui se représentent exactement l'impression que les discussions de Paris ont produite sur nos alliés ? Il semble que non : partout on est mal renseigné ; partout on est indifférent à ce qui se prépare : et le jour où les résultats de la politique suivie apparaîtront dans toute leur netteté, on ouvrira des yeux tout ronds...

L'opinion publique italienne est mécontente, très mécontente : voilà ce que les partisans d'une alliance franco-italienne doivent bien se mettre dans la tête.

Comment est-on arrivé à une pareille crise ? Comment ceux qui sont partis avec tant d'enthousiasme en mai 1915 sont-ils, après quatre ans de luttes, si tristes et si désenchantés ? C'est une question qu'il serait difficile et délicat d'exposer dans ses détails. Quelques rapides notes permettront cependant aux esprits clairvoyants d'imaginer ce que devra être, peut-être, la politique future de l'Entente à l'égard de l'Italie.

Un récent livre de M. Jules Chopin sur « l'Unité de la politique italienne » soutient que l'Italie a des tendances impérialistes, et que par conséquent cette constatation dicte notre attitude. Mais c'est ce qu'il faut démontrer : que l'Italie est impérialiste. Soyons justes et examinons froidement les événements... Quiconque a vécu en Italie durant les mois pénibles de la neutralité italienne sait parfaitement que ce ne sont pas de vains marchandages qui ont poussé l'Italie à entrer en guerre. L'émoi de l'opinion publique, lorsqu'elle sut ce que proposaient certains hommes politiques, eut les répercussions les plus grandioses. Que l'on sache bien une fois pour toutes, en France, que c'est la *piazza* qui a imposé la guerre, que sans les manifestations imposantes de Rome, de Milan et des grandes villes italiennes, le ministère Salandra serait resté sans forces... Or, la piazza n'avait pas fait de calculs. Elle était allée d'instinct vers ceux dont l'indépendance était gravement menacée : et les malheurs de la Belgique et de la France envahies avaient profondément secoué les cœurs ita-

liens. Il ne faut pas oublier cet enthousiasme avec lequel l'Italie s'est unie à l'Entente. On savait très bien que pas un bataillon italien n'aurait voulu marcher contre la France, alors qu'au contraire la guerre contre l'Autriche deviendrait facilement populaire... Tant que la guerre a duré, l'opinion publique, la presse, dans ses organes essentiels, étaient pleines de sympathies pour la France. Ceux qui avaient défendu la politique du « parecchio » ne pouvaient que se taire.

Arrive l'heure des négociations. La situation du gouvernement italien n'est pas semblable à celle des autres gouvernements. En France il y a eu unanimité au moment de la mobilisation générale ; personne n'a protesté : le danger était tellement imminent ! Mais, en Italie, l'ancien parti interventiste était sans cesse harcelé par les neutralistes de mai 1915, et c'est un miracle que la retraite d'octobre-novembre 1917 n'ait pas eu de tristes conséquences sur le moral d'un pays qui était divisé sur la question fondamentale : celle de la nécessité de la guerre. La victoire des armes ne suffisait pas. Il fallait pouvoir montrer les gages de cette victoire, les avantages pour l'avenir. Sans quoi, on ruinait l'autorité et le prestige de ceux qui avaient voulu la guerre.

L'Italie, pays pauvre, a besoin d'un solide appui financier. Economiquement elle est à peu près ruinée : n'ayant pas ou presque pas de gisements de fer et de houille, toute sa vie industrielle dépend de l'importation de ces matières premières. Elle est, à ce point de vue, dans une situation d'infériorité.

Pour ne pas faire regretter à l'Italie d'être entrée en guerre, il fallait panser ses blessures avec autant de sollicitude que celles des autres pays. L'Italie n'a pas autant souffert que la France, qui voit son industrie du Nord complètement ruinée. Mais elle a beaucoup souffert ; et cela lui est d'autant plus douloureux que tout un parti voulait lui éviter ces malheurs en ne la faisant pas sortir de la neutralité.

Le grand mal est que l'Italie a eu l'impression — très forte — qu'on s'occupait à peine d'elle, et qu'on ne tenait pas assez compte des sacrifices qu'elle avait faits. Et de cette impression désagréable les anciens neutralistes ont tiré tout le profit possible. Les anciens interventistes, qui se sont sentis abandonnés par les Alliés — dont ils attendaient tant, peut-être trop, — ont dû tristement laisser la place aux autres. La crise ministérielle qui a porté M. Nitti au pouvoir a été faite, non contre M. Orlando, mais contre l'Entente. Cela ne veut pas dire que M. Nitti ait moins de sympathie que M. Orlando ou M. Salandra pour la France et l'Angleterre. On a écrit beaucoup de bêtises, dans la presse française — et même italienne — sur le compte de M. Nitti. Cet intelligent Calabrais, plein de jeunesse, d'habileté et de confiance en lui-même, n'a pas de préjugés. Il n'est

ni giolittien, ni salandrien. Ceux qui ont levé les bras au ciel en jugeant néfaste son arrivée au pouvoir ont manqué de prudence. M. Nitti n'a pas encore donné sa mesure; attendons qu'il l'ait donnée pour porter un jugement quelconque sur lui. Il a eu bien des torts, et en premier lieu celui d'appeler auprès de lui MM. Schantzer et Tedesco, dont les sentiments sont bien connus. Mais il a dit lui-même, avec fierté, que ce n'était pas à son âge qu'on acceptait la tutelle d'un vieillard de quatre-vingts ans.

Quoi qu'il en soit, on peut être certain que sa politique, comme celle de M. Tittoni, sera très réaliste, et que ni l'un ni l'autre ne s'embarrasseront de formules de rhétorique. Ils ont derrière eux une opinion publique très montée contre l'Entente ; ils doivent s'efforcer de calmer les esprits et de convaincre les Alliés de certaines vérités. Leur besogne est difficile : ils auront beaucoup de mérite, même s'ils n'obtiennent qu'un demi-succès.

Les historiens essaieront un jour de démêler ce qu'il y a eu de bon et de mauvais dans la diplomatie de MM. Orlando et Sonnino. Le brusque retour de M. Orlando à Rome a-t-il été très opportun ? Au lieu de ce coup de tête, il aurait peut-être fallu, les mois précédents, plus de souplesse et d'énergie. Ce voyage, aller et retour, n'a d'ailleurs fait que précipiter les événements. Depuis plusieurs semaines, l'Italie se sentait mal à son aise : elle avait conscience qu'on ne lui donnait pas à la conférence de la Paix la place à laquelle elle avait droit. C'est ce qui lui a été le plus pénible. On a cru en France que la question de Fiume était la question essentielle : et on a trouvé étrange que, pour un port, les passions se fussent à ce point exaspérées. Non, Fiume n'est qu'un mot, n'est qu'un symbole. L'Entente donnerait demain Fiume et toute la Dalmatie à l'Italie que elle serait, malgré tout, triste et découragée. Car elle n'a pas encore compris et ne comprendra pas de sitôt, — pourquoi ses Alliés ont traité avec tant de bienveillance des peuples qui, il y a quelques mois à peine, luttaient contre l'Italie ; et pourquoi, dans une controverse aussi grave, les Croates ont rencontré autant de sympathies que les Italiens. Pourtant, jusqu'à la fin de la guerre, les Croates ont été les ennemis féroces des Italiens.

Un Croate est pour un Italien à peu près ce qu'un Allemand est pour un Français : jusqu'à la formation de l'unité italienne, les soldats croates ont été les plus implacables serviteurs de l'absolutisme autrichien en Lombardie et en Vénétie. Les plénipotentiaires n'ont peut-être pas assez bien compris cet état d'esprit : et ils ont *froissé*, *blessé* le peuple italien. Il était sans doute possible de réaliser les aspirations yougoslaves sans porter atteinte à la fierté italienne, et sans creuser entre la France et l'Italie un fossé qu'il faudra bien du temps pour combler.

Deux mois de négociations pénibles ont mis beaucoup d'amertume au cœur des Italiens. Il leur a semblé qu'on leur disputait tout : fer, charbon, colonies : l'empire colonial de la France, déjà si important, s'accroît encore ; et celui de l'Italie reste embryonnaire, disent-ils. Beaucoup de journaux — et pas seulement les nationalistes — ont parlé du « calvaire » italien. Le mot n'est pas en rapport avec la chose. Mais le fait reste : les Italiens auraient voulu être traités avec les mêmes égards que les autres grands peuples d'Europe ; et aujourd'hui ils n'enregistrent que des déceptions. L'Italie comptait sur *l'amitié* et sur *l'appui* des nations auxquelles elle s'était jointe ; elle a cherché en vain cette amitié et cet appui : la tristesse qu'elle en a ressentie jouera un grand rôle dans la politique de demain. Que sont devenus, hélas ! les enthousiasmes de mai 1915 ?

Tous ceux qui pensent que l'alliance, solide et intime, entre la France et l'Italie est un facteur nécessaire de la diplomatie française, n'éprouvent aucune joie à apprendre que les enthousiasmes de 1915 sont bien tombés, et que la France n'a plus, nulle part, la bonne presse d'autrefois.

Un journal comme le *Corriere della Sera*, qui a soutenu pendant des mois la nécessité de l'intervention, et qui, ensuite, a proposé une solution à l'amiable du conflit italo-yougoslave où son libéralisme lui valait l'épithète de « rinunciatario », ce grand journal, à qui l'Entente doit beaucoup, — a essayé de montrer à cette Entente qu'elle faisait fausse route. Les articles rappelaient avec mélancolie les espérances de l'Italie, sa volonté de vaincre, son réveil après la terrible retraite ; et après tout cela il fallait mendier les compensations dont elle avait besoin pour sortir de l'impasse. Tandis que les autres peuples vainqueurs avaient pu, eux, imposer leur volonté.

Presque tout le monde a réussi à s'entendre avec Wilson, disait amèrement le *Corriere* du 10 juin 1919, en donnant des entorses aux fameux quatorze principes. Les Polonais, les Yougoslaves, les Tchèques et les Anglais ont obtenu de lui indulgences plénières ; Clemenceau et le Japon ont obtenu de fortes indulgences partielles. C'est malheureusement à l'Italie, devenu le paratonnerre de Wilson, qu'ont été réservées toutes les décharges de son intransigeance. Les autres ont pu passer en franchise. *Seule l'Italie est en quarantaine.* A l'Italie on conteste toute parcelle de territoire qui est en dehors des frontières linguistiques. A la Yougoslavie on pardonne l'occupation, après sept mois d'armistice, de la ville allemande de Klagenfurt. L'une est traitée comme une adversaire, comme *une espèce de tête de turc ;* l'autre, comme le pupille pour lequel le tuteur a toutes les indulgences. Comment cette inégalité de traitement pourrait-elle ne pas nous offenser et nous blesser ?

Ce commentaire est d'une très grande modération, comparé à ceux

de la plupart des journaux ; il n'y a plus un quotidien qui ne fasse les plus grandes réserves sur la politique de l'Entente.

Les Français comprendront que cet état d'esprit peut amener de pénibles surprises.

Un Italien, grand ami de la France, disait dernièrement qu'il y avait entre les deux pays *quelque chose de cassé.* A cela il n'y a qu'un remède : c'est une grande bonne volonté réciproque.

JEAN MUROL.

§

Portugal.

LA CONFESSION DE PAIVA COUCEIRO. — Sera-t-il permis, sans scandaliser de bonnes âmes, de confesser ici Paiva Couceiro ? Oui, l'homme fantôme, responsable de tous les coups de fusil monarchiques, tour à tour fusillé lui-même et cependant présent en quinze ou vingt cités portugaises à la fois, l'homme insaisissable aux plus roués reporters, s'est, comme un doux agneau divin, laissé appréhender et confesser. *Habemus confitentem reum !* Et cette confession, que nous livre D. Félix Lorenzo, est si parfaitement authentique qu'il serait criminel de la retenir à Madrid, d'en priver le public français, de moins en moins informé des « choses » du Portugal, du moins de ses « choses » politiques.

Si héros mérite d'être appelé qui fait le sacrifice de sa vie à une idée — vraie ou fausse, — Henrique Paiva Couceiro n'est-il pas un héros, ou, si l'on préfère, le héros — peut-être le seul — du 5 octobre ? Jeune encore — quoique grise la chevelure, — le visage assombri — l'on imagine qu'à cause de la flamme intérieure qui le consume, — favorisé des dons de la fortune, que lui manquait-il pour être heureux?

Que n'ajoutons-nous : que lui manque-t-il pour, demain, — puisque l'on nous affirme que les grands hommes du républicanisme historique cheminent à un rapide déclin — devenir le premier rôle de la farce lusitanienne ? Rien que, comme tant d'autres, de se plier à la réalité. Et c'est parce que Paiva Couceiro entend rester lui-même, qu'il ne veut point se plier, que, affrontant la haine, l'exil, la mort obscure des carrefours, ou glorieuse des batailles, il est, en public, injurié sans mesure par ceux-là mêmes qui, dans le privé, rendent hommage à sa vaillance, à son honnêteté, à son esprit de sacrifice. Et voici, à ce propos, un souvenir. Un jour, ses adversaires politiques voulurent l'amnistier. Ils espéraient que, voyant l'inutilité, le don quichottisme d'une abnégation stérile, il transigerait avec la nécessité. Vains rêves ! Paiva, cependant, entra à Lisbonne. Comme, une après-midi, il montait, lent et pensif, à sa demeure, sise sur l'une des collines ulisiponiennes, un groupe, sans cesse accru, de

populares le suivit, en attitude hostile. Lui semblait ne pas se rendre compte. Soudain, strident, éclate un provocateur *viva a republica!* En face de la multitude furieuse, que fait Paiva ? Il se retourne, croise les bras, profère un *viva a monarchia !* provocateur, et attend... Quelques instants après, la solitude régnait autour de lui. Un tel homme, conclura-t-on, ne transigera jamais ! Ce n'est point si sûr. Mais laissons-le parler :

Vous savez l'origine de ce que les républicains appellent ma « rébellion ». Ce fut mon invincible répugnance à accepter l'imposition violente (*a imposição violenta*) d'un régime qui brise et contredit l'histoire et les traditions de grandeur de mon pays. Le Portugal a été, à l'époque de D. João I (1), une nation aussi démocratique que l'Espagne. La pure liberté régnait et les municipes, autonomes, parlaient aux Roys avec hauteur et indépendance. Survint l'absolutisme. Mais, naturellement, il ne put subsister et le régime démocratique continua à se développer à la cadence des Temps (*ao compasso dos tempos*). Quels avantages pouvait nous offrir la République que n'eût pas apportés une évolution monarchique ? Toutes les idées me semblent respectables et je ne mets pas en doute la bonne foi des républicains, mais je pense que tout ce que la République pourrait tenter serait à même d'être réalisé dans le cercle du sentiment historique de notre nationalité. La monarchie portugaise serait restaurée aujourd'hui avec un programme adapté aux dernières transformations sociales, reconnaissant et implantant les innovations qu'en matière de législation ouvrière créera la Conférence de la Paix et en acceptant, cela va de soi, en toute franchise, le syndicalisme, qui est le système de l'Avenir. Ceci quant à sa solidarité mondiale. Dans le gouvernement intérieur du pays elle rétablirait simplement l'ordre, détruit par la République, et régirait notre peuple en s'inspirant de ce sentiment de morale chrétienne — je parle de *morale*, sans m'arrêter à l'aspect religieux — qui, au fond de l'âme nationale, est quelque chose d'enraciné indestructiblement.

Ne vous semble-t-il pas, lecteur, que ce couplet est celui même que, sauf variantes, — car le laconisme n'est pas son fait, — nous serine, depuis des lustres, ce Nostradamus provençal qui songea, naguère, à substituer au culte désuet du Nazaréen la pure religion de la Beauté grecque? Et voici, maintenant, ce que Paiva — qui, lui, a mis sa peau à l'épreuve de son idéal monarchique — pense des républicains portugais. Cela ne diffère guère — *mutatis mutandis* — de M. Charles Maurras non plus :

La République n'existe pas. Ce n'est qu'une anarchie. Vous voyez comment, chaque vingt-quatre heures, l'on improvise un homme d'Etat.

(1) Fils naturel de Pierre Ier de Portugal et roi de Portugal de 1383 à 1433. — On sait que les néomonarchistes aiment à chercher assez loin en arrière leurs exemples de prééminence du régime qu'ils prônent. Et, en effet, dans la nuit de l'Histoire, quelques point lumineux découverts font parfois une belle illusion d'optique...

Comme il n'y avait pas de partis, mais seulement des personnes — éloignées les unes des autres pour différents motifs, tels Costa, Almeida et Camacho, — il ne reste que des masses sans direction ni foi, qui se sentent désorientées en voyant la façon dont les sollicitent un certain nombre d'ambitieux, lesquels se renouvellent à chaque instant. Et il y a plus que cela. Il y a un mouvement bolchéviste, qui a déjà attiré l'attention des nations occidentales, surtout de la France et de l'Angleterre, dont les représentants à Lisbonne se sont vus dans la nécessité de formuler de discrètes observations. Que l'on songe à ceci, qui est curieux. Durant la guerre européenne, on a brandi contre les monarchistes portugais une arme déloyale. On a dit que nous étions des germanophiles. Et même, beaucoup de gens l'ont cru, oubliant que ç'avait été la monarchie qui avait conclu l'alliance avec l'Angleterre et qu'avant la Révolution les leaders républicains signèrent un manifeste au pays qui constituait une diatribe féroce, non seulement contre l'Angleterre, mais contre l'Entente. Et maintenant, voyons comment se conduisent les extrémistes portugais...

Evidemment, si l'on juge du Portugal d'après la feuille bolchévique *A Batalha*, que la *Federaçâo Typographica* a réussi à faire publier seule — à l'exclusion de feuilles même extra-radicales, comme *O Mundo* — devant le refus des autres journaux de se solidariser avec ce torchon d'anarchie, l'on serait tenté de donner raison à Paiva Couceiro. Mais, de ce que, dans *A Batalha*, l'on pouvait lire, en le mois de juin et de paix 1919, une interview du principal rédacteur avec le chef de la police de Lisbonne, où ce plumitif soutient son droit d'écrire en faveur des Allemands et contre le traité de Paix et de propager le bolchévisme dans les casernes, qu'est-ce que cela prouve, sinon que le Portugal ne doit pas plus être identifié avec *A Batalha* que, chez nous, la France ne doit l'être avec le *Journal du Peuple*, *La Vague* ou *Le Populaire*? Il est trop facile, pour les besoins d'une cause désespérée, de confondre ainsi les espèces et de conclure du particulier au général. D'autre part, s'il est indéniable que la guerre a créé, en Portugal, une situation économique inquiétante, et que cette situation est loin d'avoir été réglée à Versailles, qu'elle y a même — surtout en ce qui concerne la question coloniale — été compliquée comme à plaisir, qui ne voit le parti que les deux grands ennemis de la République portugaise devaient tirer et tirent en effet d'un imbroglio dont souffrent des pays autrement puissants que le Portugal, la France en premier lieu? Mais ces deux grands ennemis — on comprend qu'il s'agit du Royalisme et du Bolchévisme — du régime républicain, au lieu de contribuer, par une collaboration loyale et patriotique à l'œuvre urgente du retour graduel à la normalité, attisent, de toutes leurs forces divergentes, l'incendie social et, bien que se réclamant d'un credo en apparence contradictoire, méritent au même titre l'abomination des esprits libres, sincèrement amis de la forme républicaine, seule-

capable de rétablir l'ordre, la prospérité et la joie de vivre en la belle Lusitanie.

Paiva Couceiro, interrogé sur les causes de l'échec de son algarade réactionnaire de l'automne dernier, a fourni des explications que, naturellement, l'on n'accueillera que « *cum grano salis* », mais qui ne laissent pas, en leur appel comique à certain facteur d'interprétation psychologique, d'être édifiantes :

J'ai proclamé — déclare-t-il — la monarchie dans le Nord sans opposition. On sait qu'en sa majorité le Nord du Portugal est monarchiste. Ni à Porto, ni en aucune autre ville du Nord ni du Centre, notre cri ne rencontra la moindre opposition. Nous ne fîmes d'ailleurs que hisser le drapeau bleu et blanc. Mais ce n'était pas suffisant. Qui connaît le Portugal sait que Lisbonne s'y impose toujours à la nation. Pour triompher, il nous fallait : ou la protection internationale, ou l'appui de Lisbonne. Nous n'eûmes pas la première de ces garanties, identiques en substance, parce qu'évidemment l'Europe pensera ce qu'elle voudra de la République portugaise, mais, l'ayant reconnue, se doit de la respecter. Pour dominer Lisbonne, nous occupâmes donc Monsanto avec une bonne partie de notre armée. Néanmoins, les masses ouvrières bien armées, soutenues par les forces de marine et la grosse artillerie de la flotte, réussirent à s'emparer de nos tranchées, encore que vaillamment défendues. Or, perdre Lisbonne, c'était perdre la partie. Nous le savions, bien que moi j'eusse résisté quand même. C'est alors que la monarchie, restaurée dans le Nord, s'effondra avec la même facilité, la même rapidité qu'elle s'était dressée victorieuse. Pourquoi? Ici, il importe d'être psychologue. Certains monarchistes s'aperçurent qu'il leur convenait de se réconcilier avec le régime victorieux... Ce furent eux qui changèrent le décor...

Cette interprétation psychologique de « changement de décor » n'est-elle pas réjouissante? Et qu'adviendrait-il, si la « réaction interne », en laquelle seule a foi désormais Paiva Couceiro, se manifestait, à l'expérience, inopérante? Mais, voilà, Paiva Couceiro propose un expédient d'un genre nouveau. La « *partida da porra* » devient le « *partido do plebiscito* ». Plus de massacres sommaires, désormais, mais l'appel au peuple. Il paraît que Paiva songeait à cela, lorsque, trois mois après la proclamation de la République, il inaugurait —, en septembre-octobre 1911 — sa première « *incursão* ». D. Manuel II n'a donc qu'à bien se tenir, au long de ses parties de tennis en Albion. Car D. Henrique tient à ce que l'on sache que, « si le pays se déclarait pour l'acceptation du régime monarchique », ce ne serait pas fini. Car, alors, et « également par voie de consultation plébiscitaire », on le mettrait à même de se choisir un Roy! Qu'adviendrait-il, alors, « *coitado de mim* »! Peut-être à Madrid, dont il foule le glorieux pavé, M. Paiva Couceiro a-t-il eu l'occasion de se documenter sur la tragicomédie carliste et la façon peu amène dont le Prétendant, D. Jaime, est traité, tour à tour, par

MM. Vázquez de Mella et Melgar. Peut-être même a-t-il lu, dans *España*, les savoureuses réflexions de M. Francisco Grandmontagne à ce propos (1). Qu'adviendrait-il, Dieux immortels, si, par la vertu d'un autre « changement de décor », à la maison de Bragance — cette hybride fondation d'un fils naturel de João I — devait bientôt succéder « *Sua Magestade Paiva Primeiro, por a graça de Deus Rei de Portugal.....e dos sete mil bravos!* » Alors, alors, nous nous écrierions, plus stupéfaits que l'auteur même des *Lusiades*, mais moins convaincus que Camoens, cependant, en face d'une telle merveille :

Eis-aqui, quasi cume da cabeça
De Europa toda, o reino Lusitano,
Onde a terra se acaba, e o mar começa,
E onde Phebo repousa no Oceano...

CAMILLE PITOLLET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Léon Denis : *Le monde invisible et la guerre*; Libr. des sciences psychiques. 3 »

Histoire

Jean Edouard Spenlé : *L'Allemagne des Hohenzollern, 1415-1918* ; Berger-Levrault. 3 90

A. de Winter : *La Belgique champ de bataille de l'Europe ;* Van Oest. 3 »

Littérature

Mgr Baudrillart : *Discours de réception à l'Académie française*; Bloud. 1 35

Jules Bertaut : *Louis Barthou*, biographie critique, avec un portrait, une suite d'opinions et une bibliographie; Sansot. 1.35

Louis Brun : *Hebbel, sa personnalité et son œuvre lyrique*; Alcan. 16 50

Gustave Flaubert : *Premières œuvres*, tome III : *L'Education sentimentale*. première version ; Fasquelle. 7 »

Emile Georges : *En marge des vieilles gazettes* ; Imp. Gout, Orléans. « »

Pierre Girard : *Le carnet de l'éclaireur Harry* ; Delachaux et Niestlé, Neuchatel. 1 35

Les Historiettes de M. le chanoine de Fabry, recueillies par l'abbé Maxime d'Ayroux, préfacées et annotées par Auguste Puis. Avec 3 grav.; Plon. 6 »

Maurice Maeterlinck : *Les sentiers dans la montagne;* Fasquelle. 7 »

Les plus belles pages d'Henry du Roure mort au champ d'honneur ; libr. de la Démocratie. 3 50

Marcel Proust : *Pastiches et mélanges ;* Nouv. Revue française. 5 25

Marcel Prévost : *Réponse au discours de réception de Mgr Baudrillart ;* Bloud. 1 35

(1) Voir le délicieux article : *Jiame, el Macaneador,* dans *España,* nº 218, 12 juin 1919.

Ouvrages sur la guerre actuelle

Andrée d'Alix : *Le rapatriement*. Préface de M. le chanoine Griselle ; Bloud. 4 55

Jean Azaïs : *L'abri 56 A. 2*, suivi de *In speculo mortis* ; Art et littérature. 3 50

Nicolas Basilesco : *La Roumanie dans la guerre et dans la paix*. Tome I : *La Roumanie dans la guerre*. Tome II : *La Roumanie dans la paix* ; Alcan. Ensemble. 15 »

Albert Bessières : *Le Chemin des Dames* ; Bloud. 3 25

Capit. Paul Bléry : *En mission en Roumanie ;* Figuière. 3 50

Mme H. Carton de Wiart : *L'enfant belge et la guerre :* Van Oest. 0 75

Lieut. col. de Chambrun et capit. de Marenches : *L'armée américaine dans le conflit européen ;* Payot. 10 »

André Charpentier : *Quelques remarques d'un de là-bas* ; la Veilleuse. 1 »

Dans un camp de prisonniers français en Allemagne, par une infirmière française. Préface de M. Ed. Camus ; Bloud. 3 25

Albert Dauzat : *Légendes, prophéties et superstitions de la guerre* ; Renaissance du livre. 5 »

Capitaine Humbert : *La division Barbot ;* Hachette. 4 55

E. Letard : *Trois mois au premier corps de cavalerie*. Avec une lettre du général Conneau ; Plon. 4 50

Capit. John Merton : *Lettres d'amour sous le feu*. Illustr. de R. Diligent ; Cahiers britanniques. 1 50

Pierre Nothomb : *Etapes du nationalisme belge* ; Van Oest. 4 55

Roger Pillet : *Réfugiés*, préface par Henri Focillon ; Maison des Deux-Collines, Lyon. « »

Facundo Quiroga : *Les Allemands en Belgique, 1914-1918 ;* Belin. 5 »

Joseph Reinach : *Les cinq sources de la victoire* ; Van Oest. « »

Léon Souguenet : *Témoignage. Souvenirs d'un journaliste français de Belgique* ; Van Oest. 4 »

Charles Dirau Tékéian : *L'action franco-arménienne pendant la guerre*; Leroux. 2 »

Pédagogie

Léon Laffitte : *Mathématiques et concours :* Fleury. 2 »

Philosophie

Henri Bergson : *L'énergie spirituelle;* Alcan. 6 50

Frédéric Queyrat : *L'émulation et son rôle dans l'éducation* ; Alcan. 2 75

Poésie

Roger Allard : *L'appartement des jeunes filles*. Orné de gravures au burin par F. E. Laboureur ; Camille Bloch. « »

Charles Bauby : *Les reflets du miroir* ; Ass. des jeunes littérateurs et artistes français, Perpignan. 3 50

Adrien Chevalier : *Avant et après l'orage ;* Sansot. 3 »

Paul Costel : *Les hurlements de l'enfer* ; Figuière. 3 50

Georges Docquois : *Le poème sans nom*; Fasquelle. 7 »

Gabriel Ducos : *La cantilène de ceux qui peinent et qui souffrent* ; Ficker. 4 50

Louis de Faucher : *Echos d'amour, rêves de mort* ; Darsac. 3 50

Fernand Gregh : *Triomphe* ; Garnier. « »

Pierre Izambard : *Là... et là-bas*. Dessins de A. Gumery ; Editions et librairie. 3 »

René Kerdyk : *Les oiseaux tristes ;* la Sirène. « »

Edmond Pasquier : *Les ronces du cœur*. Préface d'Auguste Dorchain ; Sansot. 3 50

Georges Turpin : *La fontaine des douleurs ;* Maison franç. art et édition. 3 »

Politique

Basribeg de Dahagjin : *Le monde oriental et le problème de la paix* ; Perrin. 4 55

Baron Beyens : *L'avenir des petits États* ; Van Oest. 4 50

Paul Darcy : *La république pangermaniste et l'Autriche*. Préface de M. Alfred Dumaine ; Editions et librairie. 3 50

B. Kritchensky : *Vers la catastrophe russe* ; Alcan. 4 55

Programme d'action du parti socialiste ; lib. de l'Humanité. 0 20

Questions Coloniales

Pierre Daye : *La politique coloniale de Léopold II*; Van Oest. 0 75

Questions médicales

Dr Albert Deschamps ; *Les maladies de l'esprit et les asthénies* ; Alcan. 20 »

A. Porot et A. Hesnard : *Psychiatrie de guerre*. Préface du Médecin Inspecteur Simonin ; Alcan. 6 50

Roman

Léon Baranger : *Le maître de la force*. Illustr. de R. Diligent ; Edition franc. illust. 4 50

Binet-Valmer : *Le mendiant magnifique* ; Flammarion. 7 »

Charles Briand : *Le Sang* ; Renaissance du livre. 4 55

Léon Chaucerel : *Le mercredi des cendres* ; Renaissance du livre. 3 50

Paul Colin : *Le cadran solaire* ; Cahiers indépendants, Bruxelles. 5 »

Georges Van Lokeren : *Le Pierrot* ; Fasquelle. 7 »

Mélot du Dy : *Les Trois grâces* ; les Livres du géant, Bruxelles. « »

Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu*. I : *Du côté de chez Swann*. II. *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* ; Revue française. Chaque volume. 7 50

Edmond Sée : *Confidences* ; Flammarion. 7 »

Jérome et Jean Tharaud : *Une relève* ; Emile Paul. 4 50

Sociologie

Paul Gaultier : *Notre examen de conscience* ; Union française. 4 »

L. de Launay : *Problèmes économiques d'après-guerre* ; Colin. 4 50

Théâtre

Mathias Morhardt ; *Le théâtre de Mademoiselle* ; Attinger.
Mon ami Pierrot. 1 50
Variations sur plusieurs thèmes. 1 »
Le songe d'un après-midi d'été. 2 »
Prométhée. 2 »

A. Pasture : *la Vestale*, essai dramatique ; Durandal, Bruxelles. 1 50

Varia

Dr Octave Tabary : *Guide des victimes de la guerre. Pensions, gratifications* ; Libr. de l'Humanité. 2 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Le cinquantenaire de Louis Bouilhet. — La Huchette et Mme Bovary. — « Terre de Belgique ». — La navigation aérienne en 1839. — Iceluy Citron. — L'enquête du Faubourg. — Les grandes fausses nouvelles de la guerre. — Une rectification nécessaire. — « Réaliser ». — L'Institut intermédiaire international. — A propos de Toqué. — Cromorne. — Erratum.

Le cinquantenaire de Louis Bouilhet. — Il y a eu cinquante ans le 19 juillet que Louis Bouilhet, le poète de *Melœnis* et de la *Conjuration d'Amboise* est mort à Rouen. Cet ami fidèle de Flaubert fut un bon poète, un pur artiste, qui fut peut-être trop hanté par le désir de faire du théâtre. Car il n'aimait que cela. Il l'a dit d'ailleurs : « L'alexandrin de théâtre, voilà le difficile. Toucher au chef-d'œuvre en faisant mouvoir, parler, penser, souffrir des êtres de chair et d'os, voilà ce qui est supérieur. Les poètes ne donnent toute leur puissance que lorsqu'ils touchent les planches. »

On ne joue pourtant plus guère ses grands drames. De temps à autre, aux Concours du Conservatoire, un jeune premier ranime les vers de Louis Bouilhet. Et parfois on fait en les écoutant des constatations singulières et des rapprochements curieux. Comment ne pas évoquer *l'Aiglon* quand François II, neurasthénique, s'écrie :

Malheureux héritier de héros séculaires,
Je n'en ai pas la force et j'en ai les colères,
Et quand, dans mon sommeil, l'un d'eux vient m'avertir,
Je sens là comme un roi qui ne veut pas sortir.

L'Odéon se serait honoré en donnant à son public *la Conjuration d'Amboise*. Et dans le Paradis des Gens de Lettres où il repose Flaubert eût été si content !

§

La Huchette et « Madame Bovary». — Sous ce titre notre érudit confrère M. Georges Dubosc, à qui les flaubertistes doivent déjà l'identification exacte de la plupart des personnages de *Madame Bovary*, a publié la note suivante dans *Le Journal de Rouen* du 6 juillet :

— Lu sur une affiche, au coin des Halles du Vieux-Marché :

« Etude de Me Robert Legrix, notaire à Ry.

Vente d'une propriété d'agrément et de rapport à St-Denis-le-Thiboult, dite *La Huchette* ». (Voir : *Madame Bovary*, par Gustave Flaubert.)

Et l'affiche énumère les avantages de cette maison de maître : au rez-de-chaussée, cabinet de travail, cuisine, salle à manger... au premier, cinq chambres à feu.

La Huchette, au hameau de Villers, c'est bien en effet le nom du domaine de Rodolphe Boulanger, le gentilhomme campagnard, amant d'Emma Bovary dans le roman célèbre.

« La Huchette, écrivait Flaubert, c'était un domaine près d'Yonville, dont il venait d'acquérir le château, avec deux fermes qu'il cultivait lui-même sans trop se gêner. Il y vivait en garçon... »

Ailleurs encore, il décrira la maison « dont les deux girouettes à queue d'aronde se découpent en noir sur le crépuscule pâle ». Et en même temps s'évoquent devant nous les grandes scènes du livre : le duc parfumé des Comices, les courses à cheval de Rodolphe et d'Emma dans la forêt, les rendez-vous nocturnes dans la prairie.

En réalité, Rodolphe s'appelait Louis Campion. Il adorait Mme Bovary et ne l'abandonna point. Après son empoisonnement et sa mort tragique il venait même pleurer... avec le mari. Complètement ruiné, il partit pour les Etats-Unis, et, découragé, se suicida un jour en plein boulevard des Italiens.

Avec ses souvenirs littéraires, « La Huchette », sur la grande route de Rouen à Gournay sera vendue de gré à gré...

« Hénaurme ! ! ! Les affaires ! ! ! Les affaires... aurait dit Flaubert. »

Rodolphe qui se suicide ; La Huchette vendue par un notaire qui cite *Madame Bovary* sur l'affiche ; tout se rejoint ! Il ne nous reste plus qu'à apprendre que ce notaire est un parent de Léon !

§

« **Terre de Belgique** ». — Sous ce titre vient d'être mis en souscription, en vue de la formation d'un Fonds de restauration des Œuvres d'Art dévastées en Belgique, un livre de grand luxe, sous le patronage de la princesse Louise d'Angleterre, duchesse d'Argyll ; du cardinal Mercier, archevêque de Malines ; de M. Paul Deschanel, du Premier Ministre de Belgique, du ministre des Sciences et des Arts de la Belgique, de M. Adolphe Max, bourgmestre de Bruxelles ; du ministre de l'Intérieur de Belgique, de M. Cooreman, Premier Ministre de Belgique pendant la guerre ; de M. Henry Carton de Wiart, Ministre d'Etat de Belgique ; de M. Ernest Solvay, ministre d'Etat de Belgique ; du duc et de la duchesse de Belfort, du général de Castelnau, du prince Prospero Colonna, syndic de Rome, du maréchal Sir Douglas Haig, de M. Ed. Herriot, maire de Lyon, de M. Paul Lambotte, directeur des Beaux-Arts de Belgique, du général

Leman, du général Pershing, de M. Foullet, président de la Chambre des Représentants de Belgique ; de la duchesse de Rohan, de la duchesse de Sutherland, de Mme Emile Verhaeren et de Mme Ed. Carton de Wiart.

L'ouvrage est publié sous la direction de MM. Charles Bouvier et Elie Moroy, qui ont rédigé les introductions de chacune de ses parties, ainsi qu'un grand nombre de notices sur les écrivains et artistes belges.

La première partie est composée de textes inédits, dessins originaux, pages musicales dédiés en hommage à la Belgique par MM. Gustave Ador, Maurice Barrès, Albert Bartholomé, René Bazin, Maurice Bouchor, René Boylesve, général de Castelnau, J.-K. Chesterton, prince P. Colonna, Francis de Croisset, Lucien Descaves, Georges Duhamel, Paul Dukas, Camille Erlanger, John Galsworthy, Gustave Geffroy, André Gide, Ph. Godet, Fernand Gregh, Ed. Haraucourt, Ed. Herriot, Henry Kistemaeckers, Ernest Lavisse, Ch. Le Goffic, général Leman, Le Sidaner, Pierre Loti, Paul Margueritte, Camille Mauclair, A. Mithouard, Robert de Montesquiou, M. Pottecher, J.-F. Raffaelli, Henri de Régnier, Joseph Reinach, Henri Robert, J.-H. Rosny, aîné, F. Roybet, Camille Saint-Saëns, André Suarès, Octave Uzanne, Benjamin Vallotton, G. Verga, etc., etc.

Les parties sur les Lettres, les Arts et la Musique en Belgique comprennent, outre les essais et notices de MM. Charles Bouvier et Elie Moroy, des proses, poèmes, fragments, dessins, eaux-fortes, lithographies, pages musicales inédits ou originaux de tous les écrivains et artistes belges contemporains.

Une partie spéciale est réservée « à la gloire d'Emile Verhaeren ». Elle comprend : *Verhaeren en Touraine*, souvenirs inédits, par F. Vielé-Griffin ; *les Funérailles de Verhaeren*, prose inédite, par A.-F. Herold ; *Essai sur Verhaeren*, étude inédite, par René Ghil ; *Derniers souvenirs sur Verhaeren*, prose inédite, par Louis Dumur ; *l'Inspiration de Verhaeren*, par Charles Bouvier et Elie Moroy ; *A ceux qui viennent*, poème inédit de Verhaeren ; reproduction d'une page autographe ; eau-forte originale de Verhaeren, par Théo van Rysselberghe.

Terre de Belgique, qui formera un in-quarto de plus de 400 pages, est mis en souscription par MM. Attinger frères, 30, boulevard Saint-Michel, Paris, ou 7, place Piaget, à Neuchâtel (Suisse), aux prix suivants :

Edition spéciale, sur grand papier du Japon avec originaux, nos 1 à 10, 1.500 fr. ;

Edition de grand luxe, sur grand papier de Hollande, nos 11 à 35, 750 fr. ;

Edition de luxe, sur vélin d'Arches, nos 36 à 335, 500 fr. ;

Payables dès maintenant en un seul versement avec escompte de 10 o/o ; ou en deux versements successifs par moitié, le premier en souscrivant, le deuxième à réception du volume.

§

La navigation aérienne en 1839. — Il n'est bruit, à présent, que de traversées maritimes plus ou moins longues en avion ou en dirigeable. La traversée de la Manche n'est déjà plus qu'un jeu d'enfant, celle de l'Océan a été tentée avec succès et on envisage la possibilité d'utiliser la navigation aérienne comme moyen de transport pour les voyageurs particulièrement pressés ou désireux de jouir de sensations nouvelles.

Ces préoccupations ne datent pas d'hier, elles remontent loin, à bien près d'un siècle, témoin les quelques lignes que voici, que nous traduisons d'un livre de Peter Parley, publié à Londres chez Tegg en 1839, et qui a pour titre : *Récits sur la Grande-Bretagne et l'Irlande.*

— Depuis mon retour en Amérique j'ai entendu parler d'un navire aérien qui a été exposé en Angleterre. Ce navire, qui ne mesure pas moins de 160 pieds de long, 50 de haut et 40 de large, a été construit, dit-on, en vue d'établir des communications directes entre les capitales d'Europe par la voie des airs.

Son équipage doit comprendre 17 hommes en plus desquels il pourra transporter plusieurs passagers.

La partie du ballon qui doit contenir les gaz est très grande ; au-dessous, à la nacelle, sont fixées de larges hélices ou ailes qui ont un aspect très curieux.

Dans un ballon ordinaire on jette du lest quand on désire monter et on laisse échapper le gaz quand on doit descendre. La constitution de ce navire aérien est très différente. Il y a un mécanisme qui permet de rendre la nacelle plus lourde ou plus légère en augmentant ou en diminuant son volume, de la même manière que fait un poisson quand il désire plonger ou nager dans l'eau.

Je n'ai pas encore entendu dire que ce navire aérien ait entrepris un voyage à travers la Manche.

§

Iceluy Citron. — Voici que le poète Fagus ouvre une nouvelle voie aux recherches sur la question de la généalogie du chien Citron. Il nous signale, pour compléter l'article de M. Léon Deffoux (*Mercure de France*, 16-II-1919), et l'enquête de l'*Intermédiaire des Chercheurs* (LXXIX-46, mars 1919), ces lignes du *Chevalier d'Harmantal*, par Alexandre Dumas :

Buvat... ayant classé les deux premiers livres qu'il venait d'inscrire et d'étiqueter, en prit un troisième et continua :

— *Bibi*, ou *Mémoires inédits de l'épagneul de Mademoiselle de Champmeslé*. Peste ! Voici un livre qui doit être fort intéressant... Mademoiselle de Champmesle, une grande actrice ! *Orné* du portrait de la maîtresse de l'auteur, une fort belle femme, ma foi ! des cheveux magnifiques.

CE CHIEN A DU CONNAITRE M. RACINE...

Ceci se passe vers 1718, et le père Buvat est le scribe de la Bibliothèque du Roi qui révéla la conspiration de Cellamare. Il faut qu'au plus tôt quelque « citronien » (on dit bien : Stendhalien) nous retrouve ce livre, afin que nous connaissions si Bibi entretient des rapports — et de quelle nature — avec iceluy Citron...

Et ce n'est pas tout : il y a Labès (λάβης) : car enfin, puisque *Les Plaideurs* descendent des *Guêpes*, pourquoi Citron ne descendrait-il pas de Labès ? C'est égal : Aristophane, Racine, Agrippa d'Aubigné, Henri IV, Alexandre Dumas : mais c'est tout une académie... cynique ! Il n'y manquerait plus que Mirbeau, de par « Dingo »... mais cela, c'est l'Académie Goncourt et, d'ailleurs, Dingo descend plutôt de Mowgli et « c'est une autre histoire », comme dit Rudyard Kipling ! Pourtant, en cherchant bien, et pendant qu'on y est...

§

L'enquête du « Faubourg ». — Après l'*Intransigeant*, qui avait ouvert une enquête sur ce sujet : « Qui voudriez-vous voir à l'Académie française remplacer Edmond Rostand » ? une gazette hebdomadaire, *Le Faubourg*, avait posé à ses lecteurs la question suivante :

« Si vous pouviez supprimer un Académicien, lequel choisiriez-vous ? »

Cent quatre-vingt-une personnes ont pris part au scrutin. Les votes se

sont égarés sur un grand nombre d'académiciens présents, passés ou futurs. Richelieu lui-même a eu une voix et aussi M. Vallery-Radot. Une actrice, Mlle Jane Renouardt, a envoyé cette réponse pleine de bon sens : « Si j'avais un académicien à supprimer, je prendrais le plus âgé. C'est la loi de la nature. »

Alphonse Séché a déclaré que, n'étant point candidat, il ne voyait pas la nécessité de tuer un académicien. « Reposez-moi la question quand je serai mûr pour l'immortalité », a-t-il dit.

Finalement M. Anatole France a été élu par 32 voix contre 30 à M. Masson. Et le directeur du *Faubourg*, M. Leo Poldès, commentant ce scrutin, a expliqué qu'il n'était pas d'hommage plus noble, plus sincère, plus respectueux que celui qui était ainsi rendu à l'auteur du *Mannequin d'osier*.

§

Les grandes fausses nouvelles de la guerre. — Au cours de la guerre, les Allemands, surtout dans les pays d'Orient, ont su lancer d'extraordinaires fausses nouvelles. Les journaux alliés, pris à ces pièges, se firent souvent l'écho de ces dépêches favorables à nos armes, qui étaient ensuite démenties à grand fracas. C'est ainsi que dans la région du Caucase, de Tiflis, à Batoum, de Mossoul à Tauris, le bruit a couru, fin février 1918, de la prise de Constantinople par les Alliés.

Un journal russe, le *Kavkazkoie Slovo*, du 25 janv./7 fév. 1918, a donné quelque crédit à cette information en publiant sous forme de dépêche les paroles qui furent échangées par fil direct entre le secrétaire du commissaire des contrées de Turquie, le Dr Zavrieff, et le représentant du comité du Caucase à Rostoff-sur-le-Don, M. Gouzienko.

M. Gouzienko déclarait : « Aujourd'hui, le professeur Thomas, membre de la mission anglaise, vient d'annoncer aux journalistes de ce pays la nouvelle de la prise de Constantinople, nouvelle que lui a communiquée son gouvernement. Ceci prouve donc la percée des Dardanelles. Les Anglais ont répandu des gaz noirs et asphyxiants qui se sont étendus sur une distance de vingt verstes à l'intérieur du pays, n'épargnant rien sur leur passage et détruisant toute vie humaine. La ville a été prise le 22 janvier 1918.

Le professeur Thomas déclare en outre que les Turcs ont proposé aux Anglais et aux Alliés la paix séparée, sans conditions.

Les Anglais ont demandé à Novo-Rossysk qu'on leur préparât du charbon pour leur ravitaillement, ce qui permet de supposer que la flotte anglaise a l'intention de venir mouiller dans ce port.

Dr Zavrieff : Est-il possible que ce bruit soit confirmé ?

M. Gouzienko : Jusqu'à présent, moi aussi, je ne peux pas y croire, mais on m'a dit que le professeur Thomas, conseiller de la mission anglaise en Russie, restait ici, pour le moment... Il existe également une dépêche officielle du professeur Thomas annonçant, en gros caractères, la prise de Constantinople,— cette nouvelle vient directement de Constantinople. — Je n'ai pas pu voir personnellement le professeur Thomas.

Tel est le texte, exactement traduit, de la dépêche que publia le *Kavkazkoie Slovo*. Elle est assez typique comme nouvelle sensationnelle, de source allemande, créée et lancée pour discréditer les télégrammes des Alliés. Notre correspondant nous assure que dans le Caucase et sur le front russe, en Perse, les Persans et les Tartares répétaient, en se rencontrant :

« Osman propal ! » (La Turquie est perdue.)

Mais quelques jours après, les journaux persans de Tauris, d'inspiration

germano-turque, démentaient avec enthousiasme cette grande nouvelle à quoi les Russes et les Chrétiens avaient accordé un large crédit.

§

Une rectification nécessaire. — Sous ce titre, nous recevons la note ci-dessous de la 21e Section de la Fédération Française des Travailleurs du Livre :

Un rédacteur du *Mercure de France* rendant compte de la formation d'un syndicat des journalistes, lesquels demanderaient un mininum de 600 francs par mois, croit bon d'ajouter : « Ce chiffre ne paraîtra pas extraordinaire quand on saura que, dans les quotidiens du moins, il n'est pas un linotypiste qui ne gagne moins de 35 francs par jour. »

Sans vouloir pousser plus loin le parallèle esquissé par le *Mercure de France* entre les rédacteurs et les linotypistes, nous nous bornerons à regretter que le rédacteur en question soit si mal renseigné.

Les linotypistes ne gagnent pas encore 35 francs par jour. Le tarif syndical est actuellement de 23 francs le jour et 26 francs la nuit. Et les linotypistes ne demandent pas l'augmentation incessante des salaires ; ils désirent plutôt, comme tous les ouvriers, du reste, que le prix de la vie diminue.

Si le *Mercure de France* veut aider à la campagne promise par la presse quotidienne dans ce sens, il aura droit à notre indulgence pour son information erronée et à notre reconnaissance ensuite.

LE BUREAU SYNDICAL.

Il est parfaitement exact qu'un typographe touche 23 francs pour *sept heures* de travail de jour dans un journal et huit heures dans les imprimeries, 26 francs pour le travail de nuit ; mais ce que la 21e Section de la Fédération française des Travailleurs du Livre ne dit pas, c'est que le typographe peut toucher 4 francs de l'heure supplémentaire de jour et 5 francs de nuit.

§

« Réaliser »

Paris, le 3 juillet 1919.

Monsieur le Directeur,

Au cours de l'article publié par M. Vincent O'Sullivan dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1919, page 20, sous le titre : *En marge de la littérature américaine*, je relève cette phrase :

« Certes, ils (les jeunes gens et les jeunes filles d'Amérique) sont loin de *réaliser* que la seule instruction qui compte, c'est l'instruction qu'un homme a le pouvoir de se donner à soi-même... »

Si je ne m'abuse, *réaliser,* dans la pensée de l'auteur, signifie *comprendre.* Or, cela n'est pas français. Et si je me permets d'appeler pédantesquement votre attention sur la fausse signification qui est donnée ici à ce mot, c'est parce que, au cours de mes lectures, je retrouve cette même faute souvent reproduite. Le dernier roman de M. Estaunié, *l'Ascension de M. Baslèvre,* qui vient de se terminer dans la *Revue de Paris,* en offre deux ou trois exemples. J'en pourrais citer d'autres. Incontestablement, le sens du mot « réaliser » évolue vers une signification nouvelle. Je vous la signale tout simplement, car je n'ai pas la prétention de croire que mon observation puisse modifier quoi que ce soit.

Mais je n'arrive pas à « réaliser » pourquoi le bon vieux mot comprendre est délaissé ; je « réalise » très bien au contraire d'où nous vient ce nou-

veau sens. C'est un anglicisme. En anglais, *to realize* signifie, comme en français : rendre réel, effectif ; convertir en espèces. Il signifie aussi : se faire une idée de, bien comprendre, concevoir, se figurer.

Avez-vous « réalisé » ?...

Veuillez agréer, etc...

ABBÉ BATTEUX.

§

L'Institut intermédiaire international. — Le 19 janvier 1918 le Palais de la Paix à la Haye réunissait dans ses salles une assemblée solennelle sous la présidence du ministre d'Etat, le Jonkheer Dr A. P. C. van Karnebeek. De cette assemblée, composée exclusivement de Néerlandais, faisaient partie des spécialistes en droit international, le ministre des Affaires Etrangères à leur tête, hommes d'Etat, savants, fonctionnaires, représentants du commerce et de l'industrie, de la navigation et de la haute finance.

Ainsi fut fondé « l'Institut intermédiaire international », ayant pour but, comme le dit l'article 2 de ses statuts, « de fournir des renseignements pour toute affaire d'intérêt international ne présentant pas un caractère secret ou particulier, soit sur le droit des gens, le droit national ou international et son application, soit sur des questions économiques et statistiques ou de politique commerciale ». Ces renseignements sont fournis gratuitement, quelques cas spéciaux exceptés. Les frais que comportent le bureau et l'administration sont couverts par des capitaux également exclusivement hollandais que les fondateurs ont mis à la disposition de la nouvelle institution.

La fondation est organisée comme suit :

1° Le Conseil Protecteur, avec le Jhr. Dr Loudon, ancien ministre des Affaires Etrangères, comme président d'honneur ; le Jhr. Dr A. P. C. van Karnebeek, ministre d'Etat, comme président, et le Jhr. Dr A. F. de Savornin-Lohman, ministre d'Etat, comme président suppléant, est composé d'une soixantaine de membres.

2° Le Conseil d'Administration, composé de vingt personnes, avec comme président le Dr B. C. J. Loder, conseiller à la Haute Cour des Pays-Bas à La Haye. On se rappelle que M. Loder a tout récemment représenté les intérêts des Pays-Bas à la Conférence de Paris au sujet de la Société des Nations, ainsi que le Jhr. van Eysinga, qui fait également partie du Conseil d'administration.

3° Le comité exécutif, composé de dix personnes, également sous la présidence de M. Loder, est en contact régulier avec le directeur, M. Torley Duwel, pour lui donner des avis et des ordres dans l'exercices de ses fonctions.

Il faut noter que l'Institut ne s'occupe pas de politique. Un exemple fera mieux sortir son champ d'activité.

Lorsque, par exemple, un Danois désire se procurer le texte d'une loi ou le texte d'une sentence judiciaire de quelque autre pays, l'Institut agit comme intermédiaire et fournit au Danois les renseignements désirés au moyen des correspondants de l'Institut. Si le Directeur soupçonne que la demande adressée à l'Institut a ou peut avoir des dessous politiques, il doit s'abstenir de répondre. Tous ceux qui ont jamais éprouvé les difficultés pour se procurer les données nécessaires en vue d'un travail d'ordre inter-

national peuvent se faire une idée de la grande utilité de la nouvelle institution.

Jusqu'à présent l'Institut possède des correspondants pour les pays suivants : Belgique, Espagne, Etats-Unis d'Amérique, France, Grande-Bretagne, Norvège, Suède et Suisse.

L'Institut publie un bulletin trimestriel dont le premier numéro vient de paraître. Cette publication, qui présentera une image fidèle du but que se propose l'Institut, prouvera en même temps que l'Institut est une fondation essentiellement hollandaise et libre de toute influence étrangère.

L'Institut a ses bureaux 3, Oude Scheveningsche Weg, à la Haye, vis-à-vis du Palais de la Paix.

§

A propos de Toqué.— C'est par erreur que nous avons affirmé, dans nos échos du 1er juillet, que Toqué n'avait pas collaboré au *Mercure de France*. Si le nom de Toqué ne figure pas, en effet, dans nos sommaires, nous y trouvons celui de Régis Huard, qui était, paraît-il, son pseudonyme. Régis Huard, *alias* Toqué, a signé dans le *Mercure* du 16 janvier 1914 un article intitulé : *Claude Bernard auteur dramatique.*

A ce propos, la revue *Fantasio* écrit :

Toqué, à l'en croire, n'aurait jamais eu d'autre goût, et d'autre ambition que la littérature. Et s'il s'est laissé embaucher par l'Allemagne, c'était pour observer librement nos ennemis et préparer les matériaux d'un grand ouvrage qu'il méditait d'écrire, après la guerre, touchant la domination allemande dans nos provinces envahies.

Certes, il se vante. Ce n'était pas de la littérature que de faire sauter les nègres du Congo, et ce n'en était pas non plus que de travailler au *Bonnet Rouge*.

Une fois, pourtant, il convient de le reconnaître, Toqué a donné un travail, sinon important, du moins assez curieux, d'histoire littéraire.

Cette étude, qu'on n'a pas rappelée récemment, a paru dans le *Mercure de France*, au début de l'année 1914, sous la signature de Régis Huard, pseudonyme de Toqué. Elle concerne une tragédie en cinq actes et en prose, *Arthur de Bretagne*, que Claude Bernard avait composée dans sa jeunesse et que Toqué venait de découvrir.

Toqué-Régis Huard était alors le Français qui avait lu cet *Arthur de Bretagne*. Que ne s'est-il contenté de cette honorable exception, au lieu de devenir le Français qui a rédigé l'ignoble *Gazette des Ardennes ?*

Nous avons d'autre part dans nos cartons deux articles de Régis Huard. L'un est intitulé : *Les Parias de la brocante*. C'est une étude assez amusante sur les petits métiers parisiens. Cet article nous est arrivé accompagné d'une lettre du 7 avril 1914, sur papier des *Hommes du Jour*, signée « Régis Huard » et donnant comme adresse de l'auteur : Villa Alice, 23, rue Lenain, Laon (Aisne).

Le second article a pour titre : *La Corinne de Mme Staël est-elle un plagiat ?* La lettre qui l'accompagne est du 25 mai 1914 ; elle est également signée Régis Huard et porte la même adresse que la précédente. Elle se termine par ces mots :

Depuis un an, j'étudie les plagiats et j'ai fait notamment en ce qui concerne Victor Hugo des découvertes assez piquantes. *Idem* pour Murger, Dumas, Sienkewik (*sic*). Je vous soumettrai ces articles au fur et à mesure qu'ils seront au point.

Nous avons trouvé épinglé à ce manuscrit la note du lecteur. La voici :

L'auteur examine la question de savoir à quel point Corinne est inspirée d'un roman allemand, *Ardinghello,* paru en 1787 et traduit en français en 1798. Ce travail est intéressant, mais insuffisant. L'auteur n'a pas recherché l'original allemand, mais s'est contenté de la traduction. Bien mieux, comme cette traduction ne porte pas le nom de l'auteur allemand, il élève des doutes sur l'existence de celui-ci. Or, l'auteur d'*Ardinghello,* Heinse, est bien connu. On trouve sa biographie dans les dictionnaires.

« Il eût été curieux, se demande l'auteur de l'article, de savoir sur quels documents précis M. R. D. s'appuie pour attribuer la paternité d'*Ardinghello* à l'Allemand Heinse et fixer précisément à 1787 la date de parution. »

Or, je lis entre autres dans le dictionnaire biographique et bibliographique de Dantès :

« HEINSE, litt. allemand, élève de Wieland, etc... *Ardinghello*, 1787, ib. 2, 8° ; trad. française p. Faye, 1800, 12°... etc. »

D'autre part, Mme de Staël ayant très probablement lu l'original allemand, il est d'autant plus nécessaire de s'y reporter qu'il n'est pas certain que la traduction française soit littérale et complète.

§

Cromorne.

Paris, 22 juillet.

Mon cher Vallette,

Un organiste du *Journal des Débats* s'amuse d'une phrase de *Nach Paris !* où je compare le grondement lointain du canon à des sons d'orgues. Certains des jeux que je nomme, comme le prestant, seraient aigus et non graves. Soit. Cependant les détonations de l'artillerie légère de campagne ne sont pas nécessairement graves ; elles peuvent même prendre, selon les circonstances atmosphériques, des sonorités presque aiguës.

Mais ce qui excite plus particulièrement la verve de l'organiste des *Débats*, c'est que j'ai écrit : *la* cromorne. Cromorne, nous apprend-il, est « une transcription de l'allemand *Krummhorn,*cor tortu ». *Krummhorn* est masculin, sans doute, mais *Horn* signifiant à la fois corne et cor, le mot a pu passer en français aussi bien au féminin qu'au masculin. Littré marque « cromorne » comme masculin et cite un texte de Legoarant portant *le* cromorne. Le Dictionnaire encyclopédique Armand Colin donne cromorne du féminin. Boissière fait également du mot un substantif féminin. Que les lexicographes commencent par se mettre d'accord et les romanciers écriront avec plus de sécurité.

Bien à vous.

LOUIS DUMUR.

§

Erratum. — La phrase latine qui termine la partie du roman *Nach Paris !* publiée dans notre dernier numéro (p. 299) doit être lue : « At Germani in summa feritate *versutissimi...* », au lieu de : *versatissimi*.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

LA RÉFORME ADMINISTRATIVE

—

De tout temps il paraît que les Français se sont trouvés à l'étroit dans cette armature administrative qu'avait commencé de leur forger la royauté après la disparition du régime féodal. Au XVIIIe siècle les plaintes furent fréquentes contre les intendants, — ces ancêtres de nos préfets, — envoyés dans les provinces « pour l'exécution des ordres de Sa Majesté », c'est-à-dire pour faire prévaloir sur les libertés locales les ordres du pouvoir central. Cet intendant est le « roi » dans sa généralité, le « comite » (garde-chiourme) ; Saint-Simon dira le « tyran ».

C'est cette organisation centralisée, dont nous persistons à nous plaindre, que paracheva Napoléon et que fortifièrent tous ses successeurs, trouvant en elle un instrument unique de gouvernement. Depuis l'an VIII, — il y a cent vingt ans, — le régime n'a guère changé, ou, pour mieux dire, il est devenu plus gênant à mesure qu'il s'appliquait à plus d'affaires et que devenaient plus fréquents ses rapports avec les citoyens.

Aussi, de toutes parts, les assemblées délibérantes, les autorités locales, les publicistes, les politiques, — sans parler des polémiques quotidiennes de la presse, — réclament une réforme. Qu'a-t-on fait ? On peut dire : rien. Car je ne compte pas pour grand'chose quelques efforts de décentralisation en

matière municipale et départementale. Les changements qu'on apporta sont d'ailleurs plus dans les mots que dans les faits, dans la lettre des textes que dans leur esprit et ne touchent en rien aux principes. Or, c'est à eux qu'il faudrait s'attaquer.

Mais on les a, jusqu'à ce jour, tenus pour sacro-saints. Ils forment une doctrine très solide, dont la perfection et la nécessité sont passées en axiome. Bien mieux, nous possédons un document prouvant que l'on se refuse d'y toucher.

Une « commission interministérielle de réorganisation administrative » s'est réunie de 1907 à 1909. Le rapporteur, — un de nos meilleurs préfets, — qui en résuma les travaux, convient de la nécessité de « desserrer la tutelle administrative et de lui donner plus nettement le caractère d'un contrôle ». Il parle de « remèdes énergiques ». En réalité, la seule énergie dont il fait montre est pour justifier le maintien des procédures et méthodes en vigueur :

La commission a soigneusement évité, dit-il, de proposer des innovations exigeant du pays, des élus communaux, des citoyens ce qu'ils ne sont pas en mesure de donner, car ses membres étaient bien placés pour savoir qu'il ne faut malheureusement pas trop se faire d'illusions sur le degré d'aptitude actuel des municipalités des petites communes, ni sur le degré d'initiative de la généralité de nos concitoyens.

Ceci est proprement un enterrement, et de dernière classe, à en juger par le ton de pitié du rapporteur.

Et n'oublions pas que c'est la tutelle administrative pour laquelle une réforme fut toujours le plus instamment réclamée! Pour le reste rien n'a même été tenté.

Cependant il faudra se décider, d'autant plus qu'il y a maintenant des Français qui ne veulent pas de ce régime. Nos compatriotes retrouvés d'Alsace-Lorraine repoussent avec « une fermeté cordiale », — cette expression est d'un de leurs élus, — le présent qu'on veut leur faire de notre système administratif. Chaque jour amenant une difficulté nouvelle montre que celui-ci, accepté chez nous par suite d'une habitude séculaire, est insupportable à de nouveaux venus. Il ne semble pas qu'ils puissent ni veuillent s'y plier. Donc si nous voulons que, comme par le passé, la République soit une et indivisible et que les citoyens demeurent égaux devant une loi commune, il faudra bien que nous nous décidions, nous Français de la

France d'avant-guerre, à trouver mauvais ce qui l'est véritablement, et à le changer.

D'autant mieux que les élections approchent, et ce ne sera pas seulement en Alsace-Lorraine que les candidats inscriront — une fois de plus ! — la réforme administrative sur leur programme. M. Aristide Briand, qui en formait déjà le projet en 1907 dans son discours de Saint-Chamond, en a reparlé à la Chambre le 24 mars dernier comme d'une affaire urgente. Elle l'est, de l'aveu de tous.

Il ne sera donc pas inutile d'examiner dès maintenant où nous en sommes et où il faudrait aller.

I

Pour quelle raison cette réforme n'a-t-elle jamais abouti, n'a-t-elle même pas fait l'objet d'une discussion de fond ? Parce que l'Etat, et, avec lui, l'administration qui en est l'émanation et l'instrument, sont en possession d'un privilège. Comme il arrive toujours, en pareil cas, ils le déclarent nécessaire au bien public et le défendent en conséquence.

Quelques mots d'histoire et de droit pour expliquer ce point.

L'Etat moderne exerce les droits régaliens, ou, comme nous disons aujourd'hui, la puissance publique, c'est-à-dire qu'il entretient une force armée, rend la justice, bat monnaie, lève des impôts. Au moyen âge ces droits étaient une propriété que les vassaux consentaient au suzerain pour prix de l'aide et défense que celui-ci leur accordait. Il existait entre eux et lui un véritable contrat. Quand la monarchie eut tout abattu autour d'elle, son pouvoir ne connut plus de limites ni de partages, il devint absolu. Elle le proclama de droit divin, c'est-à-dire indépendant de tous les autres droits et supérieur à eux. A la place du contrat qui avait disparu avec la féodalité vaincue s'installait un nouveau régime unilatéral qui faisait du souverain le siège et la source de toute autorité. Tout au plus les remontrances des Parlements parvinrent-elles à établir que le roi ne saurait faire usage de ce pouvoir que pour le bien du royaume ou, comme nous dirions aujourd'hui, dans un but de droit.

En 1789, le droit divin succombe à son tour, mais point les principes qui l'animaient. Ils avaient trop profondément

pénétré l'esprit des institutions et des juristes. Aussi sont-ils codifiés et renforcés par les plus ardents champions qui se soient trouvés des attributs de la souveraineté, les Constituants et Napoléon. Les premiers consacrent une règle d'immense importance : la séparation des autorités administrative et judiciaire. Cela signifie que la première jouit d'une liberté d'action absolue et qu'il ne peut y avoir contre ses actes aucun recours devant les tribunaux judiciaires. C'est là le principe. L'instrument pour le mettre en œuvre est bientôt forgé : c'est la hiérarchie administrative de l'an VIII qui nous régit encore.

Le privilège est établi. N'étant plus justiciable du droit commun, l'Etat sera naturellement conduit à se constituer une législation propre, convenable à sa souveraineté.

En effet une doctrine se forme qui enseigne que la puissance publique, accomplissant des actes d'une nature spéciale doit disposer de moyens de contrainte appropriés. Ces actes ont un caractère d'intérêt général et il ne serait pas admissible qu'une volonté particulière pût y faire obstacle. Cette raison tirée de l'intérêt général offrait trop de ressources pour que l'Etat, — c'est-à-dire les hommes qui vis-à-vis de leurs concitoyens le représentent, — ne fût pas porté à en user en toute affaire. La doctrine pose donc en principe que l'acte administratif de puissance publique est celui « qu'accomplit l'administration en vue d'assurer d'après des moyens et suivant des règles à elle propres le fonctionnement des services publics ». On sent l'imprécision commode de cette définition, que je copie dans des conclusions célèbres prises au Conseil d'Etat il y a une quinzaine d'années. Elle permet d'étendre indéfiniment le domaine de la puissance publique. Celle-ci n'est plus enfermée dans les limites étroites où agit l'autorité gouvernementale, mais embrasse une quantité d'actes où l'Etat intervenait comme gestionnaire du domaine ou comme partie en raison des contrats qu'il avait passés.

Je prends un exemple. Voici la décision d'un préfet qui retire à un usinier la faculté d'user de l'eau d'une rivière qui est nécessaire à son industrie. De ce fait l'usinier peut souffrir un dommage important et dans le litige sa cause peut être la bonne. N'importe ; la décision est exécutoire d'office et son usine cesse de fonctionner. A lui de poursuivre l'annulation

de la décision qui lui fait grief. Encore ne pourra-t-il se fonder pour cela que sur des motifs de forme ou de compétence. Sur le fond, sur le fait même qui l'intéresse, aucune autorité juridictionnelle n'a le pouvoir d'intervenir ; et la doctrine nous enseigne que c'est justice, le préfet étant chargé de la conservation du domaine public et les décisions qu'il prend à cet égard ayant un caractère de police, partant d'intérêt général.

Or, si nous faisons abstraction des parties en cause, que voyons-nous? Un propriétaire ou plutôt un gérant d'affaires estimant qu'un preneur n'use pas de la chose louée selon les termes du contrat. A l'ordinaire le gérant saisirait les tribunaux. Pour quelle raison l'Etat n'agit-il pas de même? Pourquoi parler de police là où il y a surtout surveillance et gestion? En quoi la notion d'intérêt public fait-elle obstacle à un débat contentieux? S'il est d'intérêt général que le domaine public ne subisse pas d'atteinte, qu'une exacte justice et de solides garanties soient données à tous les droits, ne l'est-il pas aussi?

Ayant en mains ce moyen expédient de l'exécution d'office, la puissance publique, c'est-à-dire l'administration, s'est efforcée d'en étendre le domaine. Il est admis aujourd'hui par la jurisprudence du Tribunal des Conflits, — et ceci est d'institution récente, l'arrêt de principe remonte à 1903, — que lorsque la loi ne prévoit pas l'exécution d'office, son silence ne doit pas permettre au particulier récalcitrant d'obtenir même provisoirement gain de cause, et la puissance publique est fondée à procurer l'exécution immédiate, fût-ce par la force et préalablement à toute décision juridictionnelle (1).

Cette manière de procéder donne en outre à l'Etat l'avantage de changer l'aspect du contentieux. Normalement c'eût été l'administration qui eût dû poursuivre le particulier dont elle jugeait l'acte illégal, tandis que l'exécution d'office met ce dernier devant le fait accompli. En justice il doit prendre l'offensive contre l'acte qui lui fait grief. Et il en est toujours ainsi. Il n'est loisible en effet de traduire l'administration devant

(1) Laferrière réfutait par avance cette théorie lorsqu'il écrivait dans son *Traité de la Juridiction Administrative* : « Si ce devoir de vigilance concernant les mesures d'exécution n'a pas été complètement rempli, le bon ordre peut certainement en souffrir comme il peut souffrir de toute imperfection de la loi, mais il ne nous semble pas que les autorités publiques puissent s'investir elles-mêmes des pouvoirs que le législateur a omis de leur accorder. »

les tribunaux que lorsqu'une de ses décisions atteint votre intérêt ou votre droit. Elle comparaît alors comme défenderesse ayant possession d'état. Et ceci est encore un privilège considérable.

Une fois parvenu devant le Tribunal, pouvez-vous mettre en jeu la responsabilité de l'Etat ? Le Code civil pose en principe que :

> tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer ;

et aussi que :

> l'on est responsable non seulement du dommage que l'on cause par son propre fait, mais encore de celui qui est causé par le fait des personnes dont on doit répondre.

Ces textes, dont les termes très généraux ne font qu'énoncer une règle d'équité, la doctrine enseigne qu'ils ne sont pas applicables à l'Etat. Partie du dogme de l'irresponsabilité absolue, la jurisprudence, après un siècle de dénis de justice et de tâtonnements, après des distinguos qui ont compliqué à l'extrême les questions de compétence, en est arrivée à une série de solutions assez libérales. Mais il reste entendu que la responsabilité de l'Etat n'est « ni générale ni absolue », donc différente essentiellement de celle qu'établit le Code civil.

Les faits nous ont récemment offert un curieux exemple de cette différence. Durant la guerre il s'est produit aux environs de Paris deux accidents graves dus à la déflagration d'explosifs : l'un au fort de la Double Couronne, où l'Etat avait accumulé des grenades ; l'autre à Boulogne-sur-Seine, où un M. G..., ayant passé un contrat avec l'Etat, opérait le séchage des masques contre les gaz. Donc mêmes causes, mêmes suites funestes, même intérêt de la défense nationale dans les deux affaires. Or, qu'arrive-t-il? M. G... est traduit en correctionnelle pour homicide par imprudence sans préjudice des dédommagements à fournir aux victimes, dont le Tribunal admet *de plano* la requête. Pour l'Etat, fin de non-recevoir pure et simple du ministre aux demandes d'indemnités. Le Conseil d'Etat a, il est vrai, accueilli ces demandes. Et, chose frappante, comme il a fondé la responsabilité de l'Etat sur la situation que crée l'existence d'un risque excédant les risques normaux de voisinage, les journaux politiques (*Temps* et *Matin*

du 30 mars 1919) de crier victoire, d'acclamer la garantie nouvelle donnée aux intérêts particuliers par cette extension jusqu'alors inconnue de la responsabilité de l'Etat. Tant son immunité est une chose entrée dans les mœurs !...

De cet édifice administratif si fortement construit il restait à défendre les abords en premier lieu contre les tribunaux judiciaires, gardiens naturels des droits particuliers. La loi des 16-24 août 1790 disposa donc que les juges :

ne pourraient, à peine de forfaiture, troubler en quelque manière que ce soit les opérations des corps administratifs, ni citer devant eux les administrateurs en raison de leurs fonctions.

On apprend à l'Ecole que ces précautions s'inspiraient des mauvais souvenirs qu'avaient laissés au législateur d'alors les empiètements des Parlements sur le pouvoir royal. Aujourd'hui les Parlements sont loin, l'Etat n'a rien à craindre de ses tribunaux, cependant le principe de défense est appliqué toujours avec la même rigueur.

Comme il était toutefois impossible que l'administration agît dans un arbitraire absolu et ne fût jamais appelée dans un débat contentieux, elle-même fit choix d'un juge. Ce fut le ministre, c'est-à-dire l'agent qui, directement ou par répercussion hiérarchique, était l'auteur ou le garant de l'acte incriminé. Juge et partie. Cette conception répondait bien à celle de Portalis qui disait : « Juger, c'est encore administrer. »

Le régime actuel est plus équitable et admet que le Conseil d'Etat est le juge de droit commun. Mais ici encore nouvelles mesures d'exception. L'instruction est conduite par le magistrat sur pièces écrites. C'est une opinion classique que de la prôner au détriment de la procédure civile. Cette prépondérance du juge donnerait — à moins de frais — des garanties plus grandes d'impartialité. En réalité la procédure écrite est fort longue, — car rien ne languit plus qu'une correspondance administrative, — et la partie privée pâtit de ces lenteurs auxquelles une administration est insensible. De plus ce juge, — fonctionnaire administratif, — est mal venu de presser les bureaux, de harceler le ministre. Et celui-ci pourra hâter ou ralentir la procédure à son gré pour des raisons n'ayant rien à voir avec la justice, notamment en matière d'élections.

J'en ai dit assez pour donner une idée de cet ensemble de

textes, de faits et de doctrines qui ont tendu vers un même but qui est de procurer à l'Etat un maximum de puissance. Les juristes ne s'y sont pas trompés et leurs opinions sur ce point sont explicites et concordantes. Le professeur Duguit écrit dans son *Manuel de droit public* :

La législation napoléonienne s'inspire tout entière assurément d'une pensée absolutiste et du désir d'armer énergiquement les représentants de l'autorité.

Le professeur Hauriou convient que :

le droit administratif français s'inspire d'autres idées que celles de stricte justice distributive.

Il le définit aussi :

le type technique le plus pur du droit fondé de la prérogative ;

et un auteur anglais, Dicey, écrit pareillement qu'il est :

un droit d'équité fondé sur la prérogative de l'administration.

§

Rien d'étonnant que le fond ait conditionné la forme, que l'esprit qui animait le droit public ait pénétré l'administration. Elle est sortie de ce droit. Je veux dire que, pour la constituer, le législateur n'a point considéré les nécessités pratiques pour chercher ensuite les moyens les plus expédients d'y satisfaire, mais au contraire, armé de principes forgés pour son avantage et *a priori*, il a plié ces nécessités à leurs exigences. L'administration fut donc juridique d'instinct et de méthodes.

L'acte administratif est devenu le pivot de toute l'action administrative, dit Hauriou ; l'administration s'est elle-même pliée à ce que toutes ses démarches fussent décomposées en actes produisant des effets juridiques, etc...

Pour produire ces effets juridiques les actes doivent être inattaquables, c'est-à-dire s'être soumis aux conditions de compétence et de forme imposées par les lois et règlements. Le souci unique de l'agent est donc de suivre la procédure. Il se peut que le système soit insuffisant, caduc ou qu'il fonctionne à vide. Peu importe, du moment qu'il produit des actes juridiques irréprochables.

On saisit ici la différence foncière d'une gestion commerciale ou industrielle et d'une gestion administrative. La pre-

mière est jugée sur la productivité. Coûte-t-elle ou seulement donne-t-elle des bénéfices moindres, on la supprime ou on la réforme. La seconde est fondée sur la régularité interne de sa marche. Est-elle normale, poursuit-elle sans avarie la suite de ses actes juridiques, elle est assurée de la pérennité.

Secondement, l'Etat étant par axiome omnipotent et privilégié, accomplissant des actes qui par eux-mêmes se suffisent, le service public trouve son but en lui-même, ainsi, par une conséquence toute naturelle, que l'agent qui le représente. La rigueur qu'apporte parfois le fonctionnaire dans ses rapports avec les particuliers n'a pas d'autre origine que cette conviction où il se trouve de parler au nom d'un souverain supérieur en droit. Je me souviens d'un expéditionnaire du bureau des décès dans une mairie de Paris. C'était un employé accompli : ponctuel, une belle main, incapable d'une erreur de copie, de la mémoire. Il était seulement grossier avec le public. Et toutes les admonestations ne purent le guérir. Il les écoutait avec un étonnement respectueux et récidivait. Il fallut le changer d'emploi. A ce tour d'esprit il ne faut chercher d'autre origine qu'un abus de droit. En effet, tandis que dans une entreprise privée un employé mal gracieux avec la clientèle sera, en général, un mauvais agent, c'est la plupart du temps le contraire dans les services publics où l'employé zélé est à ce point pénétré de la prépondérance de son maître qu'il considère le particulier comme d'essence inférieure et le traite comme tel. Et il ne s'agit pas seulement ici d'une question de courtoisie aux guichets, mais d'une disposition d'esprit, d'une manière d'être et d'agir que l'on observe du haut en bas de l'échelle. Le fonctionnaire ne cherche pas « à faire marcher » l'affaire, à conclure, mais seulement à observer le règlement. L'Etat a un privilège, ses agents l'exercent. Tel maître, tels serviteurs.

L'accomplissement des actes juridiques, autrement dit l'observation du règlement, constituant la tâche essentielle de l'administration, son travail a été organisé uniquement dans la pensée d'épargner à ces actes la moindre erreur, la tache la plus légère. L'instruction a lieu sur pièces écrites. Dans chaque dossier s'accumulent une suite de notes, d'avis, de visas, de mémoires et de rapports. Chacun de ces documents passe entre quatre, cinq et six mains différentes. Sur une lettre, rédacteur,

chef et chef de bureau, chef de service, directeur, préfet ou sous-ministre apposent leur paraphe ou leur signature. De même cinq ou six signatures sur un ordre de commande ou de paiement (qui donc en avait compté sept sur certains bons de fournitures de la ville de Paris ?) Outre ces filtres successifs au travers desquels passe chaque affaire, les règlements se sont attachés à multiplier les formalités de publicité, les délais, ce qu'on nomme communément la paperasserie. Enquêtes, avis de services techniques, affichages constituent une procédure invariable que le faiseur de règlement insère mécaniquement dans ses textes. Or la question est de savoir si ces formalités sont réellement utiles, si, dans l'immense majorité des cas leur complexité et leur lenteur ne sont pas disproportionnées à l'importance des affaires, si neuf fois sur dix la montagne n'accouche pas d'une souris. Bien plus, les frais occasionnés par ces formalités (personnel, frais de bureau, etc.) ne sont-ils pas supérieurs à ceux qu'entraîneraient d'aventure les erreurs d'une marche plus rapide ? Je ne sache pas que le faiseur de règlements se soit jamais posé cette question. Il n'est pas plus vraisemblable qu'il se soit jamais avisé d'abroger une procédure dont la pratique a montré qu'elle fonctionnait à vide.

Combien sont dans ce cas ! Voici, par exemple, le Décret du 1er février 1896 aux termes duquel toute disposition testamentaire en faveur d'une personne publique sera affichée à la porte de la mairie du domicile du défunt et insérée au « Bulletin des Actes Administratifs du Département ». Or, de deux choses l'une : l'héritier lésé par cette disposition est au courant et il ira chez le notaire ; ou il ne soupçonne rien de l'affaire, et pensez-vous, dès lors, qu'il passe son temps à lire les affiches aux portes des mairies ou à feuilleter un Bulletin que personne en dehors des gens de métier ne connaît ? Il serait curieux de savoir le nombre des héritiers dont ces formalités ont *effectivement* sauvegardé les intérêts depuis vingt-trois ans qu'on les applique. Je crains que le chiffre ne soit infime, sinon nul. Que ne supprime-t-on aussi ces commissions, — comme il y en a tant à la Marine et à la Guerre, — chargées de donner des avis sur des mémoires ou d'approuver des projets. Les gens qui les composent, — parlementaires, conseillers d'Etat ou de la Cour des comptes, ins-

pecteurs des Finances, — viennent là passer une heure ou deux à écouter un rapport bourré de chiffres qu'ils approuvent les yeux fermés, même s'ils restent éveillés durant la lecture. La besogne de ces commissions réalise le type accompli de la formalité mécanique, partant inefficace.

Le souci exclusif de produire des actes juridiques a conduit en outre à une spécialisation minutieuse des services. Division du travail, dira-t-on, conforme aux méthodes modernes. Non, car la division du travail implique la subordination stricte des parties à un organisme chargé de constituer l'ensemble. L'ouvrier qui pratique le chas de l'aiguille, — pour prendre l'exemple classique, — dépend de ceux qui en fabriquent les autres éléments. Il n'est dans la chaîne des travailleurs qu'un maillon accroché à celui qui le précède et à celui qui le suit.

Sans doute il en est théoriquement de même dans les services publics. Mais comme chacun d'eux forme un tout strictement limité et fonctionnant seul, ce n'est plus la division du travail, c'est la division des compétences et du pouvoir de décision, le compartimentage, qui se produit. C'est ainsi que si vous écrivez à une mairie de Paris pour obtenir un acte de l'Etat civil antérieur à 1860, elle vous répondra (il y a pour cela des formules imprimées) qu'elle ne possède pas ces actes et que vous devez les réclamer aux Archives ; au lieu de transmettre elle-même la demande à ce service qui y satisferait. Mais les maires sont un compartiment, les archives un autre, chacun est clos chez soi. Le défaut est plus frappant encore lorsqu'il s'agit d'affaires complexes. C'est ainsi que M. de Monzie montrait à la Chambre des députés, le 28 février 1919, que la reconstitution des régions libérées dépend de quatre ministères et d'un commissariat général. La tâche est unique, mais la compétence est multiple, chacun spécialisé dans un rôle partiel, formant en lui-même un tout et agissant seul. Et l'intéressé renvoyé d'un guichet à l'autre n'arrive à rien, alors que chaque service de son côté n'a aucun reproche à s'adresser.

Je n'ignore pas que la liaison est prévue, qu'il y a même des cas où elle finit par se faire. Mais elle est beaucoup trop malaisée à établir et l'expérience montre qu'au cours de multiples transmissions l'affaire court bien des chances d'accrocher ou de s'égarer. Ici encore le souci des compétences, de la *régu-*

larité interne de l'acte fait oublier qu'une seule chose importe : *le résultat pratique* (1).

Autre conséquence de ce système : une grande consommation de temps, puisque tout s'y passe par écrit. La lenteur est du reste une garantie pour l'administrateur éprouvé. De même que les Chinois n'accordent de sagesse qu'aux vieillards, les bureaucrates se fient mieux à un dossier longuement formé, qui a mûri dans un carton comme sur la paille les fruits d'hiver. « Ce sont là des plats qui se mangent froid. » J'entends encore cette formule qu'un chef de bureau répétait volontiers à un employé novice qui se vantait de mener rondement les affaires, de gagner du temps. La main à plat sur la chemise bistre retenait le dossier sur la table où il refroidissait un nombre variable de semaines.

Un système lent est forcément coûteux pour cette raison d'abord que le temps c'est de l'argent. Coûteux en outre par la quantité de personnel qu'il nécessite. Plus coûteux enfin par les tendances d'esprit qu'il implique. J'ai connu un fonctionnaire, homme fort distingué et très ferré en droit, qui était passé dans le contentieux d'une grosse affaire commerciale. « Ce que je veux, lui disait son Directeur, c'est de ne pas dépenser d'argent. Je préfère avoir tort à peu de frais que d'avoir raison et payer cher. » Et ce fonctionnaire ne comprenait pas, ayant toujours pensé que quand un droit existe il devait être proclamé et poussé à fond. Il connaissait l'administration, c'est-à-dire le développement des actes juridiques, point les affaires, c'est-à-dire la balance du doit et de l'avoir. Et il est inéluctable qu'un fonctionnaire ait le cerveau ainsi fait, parce que d'abord il ne sent jamais matériellement ce que coûtent ses solutions irréprochables, et qu'ensuite il sait bien qu'il sera beaucoup plus apprécié en raison de son savoir juridique, de ses savants rapports que pour des qualités purement pratiques.

Dans cette atmosphère d'action collective soigneusement vérifiée, parmi ces lenteurs calculées, l'action personnelle de chacun se réduit nécessairement au minimum, se fond et disparaît dans l'ensemble. Lorsque nos fantassins furent aguer-

(1) M. Massard a présenté au Conseil municipal de Paris une proposition tendant à l'établissement d'un bureau de renseignements pour le public au centre de chaque grande administration, pour opérer justement la liaison.

ris, — et comme ils étaient, hélas ! moins nombreux, — leurs chefs renoncèrent à les serrer les uns contre les autres, mais les répartirent par petites unités ayant chacune sa tâche. Cette organisation par groupes de combat n'est point connue dans l'administration française ; elle en est encore au coude à coude. Chacun s'appuie sur le voisin, puisque aussi bien le voisin s'appuie sur lui. L'initiative normalement réduite à rien est vite suspectée, si d'aventure elle se fait jour. L'administration progresse par la masse de son labeur anonyme, auquel le « pas de zèle, pas d'affaire » sert de mot d'ordre. Pas de responsabilités non plus. Chacun se couvre. S'il surgit la moindre difficulté ou seulement un cas qui ne tombe pas sous le coup des précédents, on fait un rapport.

Napoléon avait retardé pour un moment l'influence de la bureaucratie, ce rideau pesant placé entre le bien à faire et celui qui peut l'ordonner. Elle s'était définitivement organisée sous le gouvernement constitutionnel, inévitablement ami des médiocrités, grand amateur de pièces probantes et de comptes, enfin tracassier comme une petite bourgeoise. Heureux de voir les ministres en lutte constante avec quatre cents petits esprits, avec dix ou douze têtes ambitieuses ou de mauvaise foi, les bureaux se hâtèrent de se rendre nécessaires en se substituant à l'action vivante par l'action écrite et ils créèrent une puissance d'inertie appelée le rapport.

Ainsi parlait Balzac en 1836 dans *les Employés*. Et il est frappant de retrouver les mêmes idées, presque les mêmes termes en 1909 dans le « Bulletin de l'Association professionnelle » d'un de nos services publics :

Ne pas appréhender de prendre *directement* les décisions nécessaires, substituer dans une large mesure *à la procédure écrite la procédure verbale.*

Vaines clameurs. L'administration va toujours son train, répétant le mot célèbre de Poubelle : « Il n'y a pas d'affaires urgentes, il n'y a que des affaires en retard. »

Les voyageurs rapportent qu'on voit le long de la voie ferrée de Damas cheminer de longues files de chameaux chargés de marchandises. Ces caravanes sont une image assez fidèle de l'administration française : tandis que la vie moderne a pris l'allure du convoi, elle va toujours l'amble égal et sans trouble de la bête de somme de l'Arabe.

II

Il est normal que cette organisation vieille de plus d'un siècle ne soit plus en harmonie ni avec les conditions générales de la vie, ni avec le rôle dont l'Etat a pris désormais la charge. Elle atteignait pleinement le but en vue duquel elle était forgée : prédominance de la police, renforcement de l'autorité, centralisation. Et son développement fut incomparable.

En aucun pays, dit le professeur Hauriou, la théorie de l'acte administratif ne s'est autant développée et n'a permis d'organiser un aussi efficace contrôle de la légalité.

Le droit administratif est, en effet, un fruit admirable entre tous de notre génie juridique :

Il constitue, pour tout jurisconsulte connaisseur une solution tellement élégante de difficultés accumulées que l'on doit craindre sa fragilité, puisque aussi bien toute forme de beauté est périssable.

Il doit périr en effet le jour où, le terrain sur lequel il a prospéré étant totalement changé, il ne pourra plus s'y nourrir. Ce jour paraît venu ; les conceptions juridiques nées du système de 1790 et de l'an VIII sont aujourd'hui insuffisantes ou caduques. Si elles conservent encore une apparence d'efficacité, c'est qu'elles bénéficient de la possession d'état, de la vitesse acquise. Mais en face des situations nouvelles elles n'apparaissent plus que comme une entrave.

Entre tous les exemples frappants et journaliers de cette gêne qu'elle engendre, j'en prendrai un qui me paraît caractéristique, la tutelle exercée par le pouvoir central sur les communes.

On sait que les décisions de conseils municipaux sont soumises à l'agrément préalable des préfets. Sans doute la loi du 5 avril 1884 a décidé que toutes les délibérations sont exécutoires par elles-mêmes, sauf sur treize objets qu'elle énumère. Ceci paraît un grand progrès : la liberté de l'assemblée qui était l'exception dans la législation antérieure devient la règle. Malheureusement les treize cas réservés par la loi de 1884 sont d'une importance telle qu'en fait le principe ancien subsiste et que l'autorisation préalable demeure véritablement le droit commun. Qu'il s'agisse de vendre trois mètres de terrain, cinq arbres morts sur une route, d'acheter du charbon pour les écoles ou de restituer cinq francs perçus en trop par l'oc-

troi, la commune n'est pas libre. Toute affaire fait l'objet d'une vérification uniforme et machinale, savoir l'application sur la délibération du tampon : « Vu et approuvé » manié par un subalterne et la signature en série par un conseiller de préfecture.

Pour les cas plus importants, l'autorisation exige une procédure très lourde et très lente qui, si elle offre à la commune des garanties, la met par ailleurs dans l'impossibilité de traiter une affaire dans des conditions normales, de profiter des circonstances, d'une occasion. Voici un cas typique : une commune voisine de Paris, voulant agrandir son cimetière, jette son dévolu sur un terrain. L'autorisation d'acheter lui est refusée par le Conseil d'Etat. Modification du projet suivie d'un second refus. Après maints pourparlers et quelques voyages du dossier entre le Conseil d'Etat et la préfecture, le premier emplacement finit par être accepté. Mais, durant cette discussion, qui a duré des années, il s'est couvert de maisons dont l'expropriation serait si onéreuse que la commune doit y renoncer.

Il y a aussi de graves inconvénients à soumettre toutes les communes, quelle que soit leur importance, à une législation uniforme. C'est ainsi que l'ordonnance du 14 novembre 1837 prescrit que toute commune doit faire appel à l'adjudication pour un marché excédant trois mille francs. Il est d'abord inouï que ce chiffre n'ait pas changé depuis quatre-vingts ans, comme si la valeur de l'argent était restée la même. La liberté était plus grande en 1837 ! Ensuite ce chiffre considérable pour un budget rural est dérisoire pour une grande ville. Et c'est en vertu de ce texte que l'administration refusa un jour à une ville importante d'approuver un traité de gré à gré pour l'enlèvement des boues. Malgré que la municipalité objectât que ce traité lui procurait des garanties qu'elle ne trouverait pas dans l'adjudication, elle dut s'exécuter. Au bout de deux semaines son adjudicataire tombait en faillite, laissant impayés trois mille francs de frais de son contrat que la commune responsable vis-à-vis du fisc dut sortir de sa caisse.

Voici mieux encore. Les règlements relatifs aux adjudications de travaux communaux dispensent les sociétés ouvrières de fournir un cautionnement. Une commune adjuge dans ces conditions 45.000 francs de travaux à une de ces sociétés qui

consentait 15 o/o de rabais, l'entrepreneur venant ensuite faisant 12 o/o. Or le lendemain la société déclare qu'elle a soumissionné par erreur et refuse d'exécuter les travaux. Il a fallu *six mois* pour faire annuler l'adjudication, et celle qui eut lieu par la suite ne donna plus que, 0,20 o/o de rabais. La commune fut donc lésée de 11,80 o/o sur 45.000 fr., soit une perte de 5.310 francs.

Et remarquons dans cette affaire l'action double de l'Etat : d'une part, en décrétant l'adjudication, il exerce des pouvoirs de tutelle en bon père de famille veillant à la gestion des deniers d'un mineur ; de l'autre, en contraignant ce mineur à faire des avantages aux sociétés ouvrières, il mésuse de ces pouvoirs au profit des nouveaux devoirs qu'il a assumés en matière de prévoyance sociale. Certes le législateur qui institua les premiers étaient bien loin de prévoir la possibilité des seconds. Cependant les deux contraintes subsistent côte à côte, chacune tirant la commune de son bord. Rien d'étonnant que celle-ci du milieu de cette confusion ne trouve point le bon chemin.

Au reste, à ne prendre que la tutelle même, il est facile de voir qu'elle ne répond plus aux conditions économiques actuelles.

Quel rapport en effet entre la commune du XIX[e] siècle bornée aux soins de la police et de quelques travaux locaux et la ville moderne dotée de tous ses services d'assistance, d'hygiène, de transport et de ses installations industrielles ?

Les économistes orthodoxes déniaient aux personnes publiques le droit de gérer elles-mêmes leurs services. La nécessité des choses a rétabli la commune dans son véritable rôle qui est de pourvoir aux besoins généraux de ses habitants. Si certaines entreprises constituent une charge nouvelle, d'autres pouvaient être une source de profits. On devait arriver ainsi à un ensemble très complet de services communaux onéreux ou productifs, se compensant les uns les autres. Il en fut ainsi en Allemagne et en Angleterre. Et la ville de Strasbourg nous revient avec un budget de deux cents millions, c'est-à-dire sept à huit fois supérieur à celui d'une ville équivalente de la France d'avant-guerre.

Or, notre administration s'est constamment montrée hostile aux innovations de cet ordre. La loi ne changeant pas, il paraissait aux fonctionnaires chargés de l'appliquer que les

conditions économiques ne changeaient pas non plus et qu'un régime suffisant en 1820 l'était encore en 1900. J'ai d'ailleurs déjà signalé la méfiance de principe contre les innovations exigeant « des élus communaux ce qu'ils ne sont pas en mesure de donner ». Le résultat de cette politique a été double ; nos villes manquant de ressources ont des budgets sans élasticité et plient sous le poids de dettes fort lourdes; elles sont, en outre, dans un état d'infériorité manifeste, notamment pour leurs services d'hygiène et d'assistance, si on les compare aux villes anglaises et allemandes.

Sur ces entrefaites, la guerre est survenue. En présence des difficultés de transport, des prix écrasants du commerce, l'opinion publique a crié à l'aide. Bien des municipalités sont allées au plus pressé, ont acheté, vendu, se « sont débrouillées ». Le tuteur débordé a dû laisser faire, quitte à régulariser par la suite. Or, il s'est trouvé que dans son ensemble l'œuvre était bonne :

Partout où nos maires, partout où nos administrateurs, disait M. Briand à la Chambre le 24 mars 1919, ont eu quelque possibilité d'indépendance ou d'initiative, les populations ont moins souffert qu'ailleurs.

Quelle preuve plus décisive de l'erreur commise jusqu'alors par les pouvoirs de tutelle ? Cependant le vieil esprit n'a pas désarmé, et s'il faut dans la querelle cherchée à certain maire très allant faire la part de l'intrigue politique, il n'en reste pas moins que les vieilles traditions administratives jalouses de leur autorité y voient aussi leur revanche.

Je connais tous les motifs de bonne gestion, de nécessité de ne pas engager le patrimoine ou le domaine communal, qu'invoquent les manuels classiques à l'appui de ces anciennes méthodes. Je n'oublie pas tous les arguments pleins de prudence qui démontrent que ce qui est applicable à l'étranger ne l'est peut-être pas chez nous. J'évoquerai seulement à leur encontre un exemple pris en France même, celui de la ville de Grenoble, qui, avec un esprit de suite admirable, de 1866 à 1903, a poursuivi l'organisation d'un service de distribution d'énergie électrique qui lui procure des bénéfices importants. Et que le pouvoir de tutelle ne s'avise pas de confisquer ce succès à son profit ! La ville de Grenoble ne put réaliser son dessein que parce que les entrepreneurs manquèrent et qu'elle eut des

municipalités habiles et tenaces et qu'enfin elle se trouvait, de par sa position géographique, dans une situation exceptionnelle. Toutes ces circonstances permirent de vaincre à la longue la résistance du pouvoir central.

§

Si dans cette affaire administrative par excellence qu'est la tutelle il règne aujourd'hui un désaccord aussi visible entre nos textes administratifs et les conditions économiques et politiques, que verrons-nous en tous les services que l'Etat a pris en charge depuis cent ans qu'il ne cesse d'accroître son domaine ?

En effet, l'Etat de l'Empire ou de la Restauration est aussi dissemblable de l'Etat d'aujourd'hui que l'étaient entre elles les communes de ces deux époques. Le premier se bornait à un rôle fiscal et de police, il n'était guère que puissance publique. Comme gestion il n'avait en charge que le domaine privé de l'Etat. Les économistes le proclamaient inhabile à toute autre fonction. Puis les idées changent, il est admis que l'Etat doit procurer à chacun la possibilité de vivre hors de la misère. Dès lors ce sont les secours aux chômeurs, à l'enfant, aux malades, les retraites aux vieillards, toute une tâche d'assistance et de prévoyance qui lui incombe. Il assume la charge à peu près totale de l'instruction publique. Pressé par ses dépenses, il cherche de nouvelles ressources dans des exploitations de monopoles et de transports. La guerre de 1914 arrive enfin qui porte au comble son rôle industriel et d'assistance, au comble aussi ses besoins d'argent.

Naturellement l'ancienne maison se trouvait trop petite pour loger les nouveaux arrivants. Aussi, au fur et à mesure des besoins, a-t-on élevé des étages supplémentaires. Et ces étages, qui sont les plus hauts, sont justement ceux où doit accéder le public. Les fondements, extrêmement solides mais conçus pour un édifice de peu d'étendue, ont été surchargés à l'extrême par ces adjonctions de fortune. On peut par suite juger de la disproportion.

Celle-ci n'a point échappé aux architectes successifs. Dès lors ils ont truqué, essayé de s'affranchir de règles trop étroites. Que d'entorses, par exemple, a subi le grand principe déniant aux tribunaux le droit de juger les affaires administratives ! On a pour les petits différends fait appel au juge de paix ; le

tribunal civil a eu sa part. Enfin ont surgi une quantité de commissions cantonales ou autres, qui ne sont que des tribunaux administratifs spéciaux, plus accessibles au petit plaideur que le Conseil d'Etat. D'où une extrême complication dans les questions de compétence et en général un extrême désordre dans la législation touffue, incohérente, faite au jour le jour, comme par hasard.

Enfin les méthodes formalistes ont subsisté. Là où le rendement devait être le but unique, les formalités, garantie de la valeur juridique, demeurèrent la chose essentielle. On obtient dès lors pour le maximum de frais le minimum de résultats.

C'est ainsi qu'il n'est pas d'entreprise privée qui pourrait songer à vivre avec les conditions de gestion et de travail des usines de l'Etat. Je me souviens, aussi, avoir entendu conter, il y a quelques années, un voyage d'études fait aux Etats-Unis par quelques-uns de nos Ingénieurs des Téléphones. Il leur fut notamment expliqué comment une compagnie venait de dépenser des millions pour abréger de quelques seconde l'attente des communications. Ils admirèrent, mais sans avoir l'idée d'acclimater une pareille idée de ce côté-ci de l'Atlantique. Songez qu'il eût fallu demander des crédits au ministre qui eût dû saisir le Parlement. Le perfectionnement risquait aussi d'amener des abonnés.

Je dis que ces inconvénients s'atténueraient si le rendement comptait pour quelque chose, je veux dire attirait un profit au responsable. Les profits n'existant pas, les agents de ces services ne peuvent avoir le sentiment de travailler en vue d'un bénéfice quelconque et pour qui que ce soit. Les comptes de doit et d'avoir sont trop loin d'eux, trop abstraits. Et du directeur au dernier auxiliaire chacun sait que c'est l'Etat qui empoche et l'Etat qui paie. L'idée de perte ou de profit ne peut donc le toucher. Or l'expérience montre que cette motion est le stimulant nécessaire, la condition à peu près indispensable d'une gestion avantageuse.

Le moyen d'atteindre un pareil résultat serait de constituer des budgets industriels indépendants, se soldant eux-mêmes en recettes et en dépenses. Je n'ignore pas l'objection de principe qu'on élève contre cette thèse, l'unité du budget de l'Etat. « Morceler ce budget en une quantité d'autres, dira-t-on, c'est

le rendre moins clair et moins sincère et de contrôle impossible. L'Etat ne sera plus maître chez lui, ne saura pas où il va et sur quelles recettes il peut compter. Il a fallu vingt ans à la République pour clore tous les comptes particuliers, faire l'unité du budget ; ne revenons pas sur le passé. » Mais les comptes particuliers d'autrefois étaient pour la plupart des comptes de dépenses, — tel celui de la réfection de l'armement clos en 1889, — sans rapport avec des services capables de s'équilibrer et de vivre par eux-mêmes.

Au reste, cette objection montre simplement que les principes rigides de notre pratique administrative ne s'accordent plus avec les nécessités présentes, du fait que le souci de la régularité formelle a le pas sur celui du résultat pratique. En effet, si les écritures sont en ordre, si tout se passe avec régularité, il est sûr aussi que le labeur accompli, l'argent dépensé ne donnent pas les bénéfices qu'on peut et qu'on doit normalement obtenir.

III

Cependant, sous ce régime caduc, l'Etat prend de jour en jour un développement plus vaste. Les tendances actuelles sont bien nettes, nous allons chaque jour vers plus d'administration. M. Gardey disai à la Chambre le 12 mars dernier :

> C'est le fait d'un Etat moderne ayant conscience de sa fonction, voulant la développer, désireux d'engager la lutte sur le terrain économique, de voir son budget de dépenses augmenter.

Une des solutions de la crise financière les plus fréquemment envisagées et les plus tentantes est l'extension des monopoles : assurances, alcool. Et dans ce domaine ou dans un autre l'Etat devra étendre ses affaires pour faire face à ses dépenses. Tout comme un particulier qui a de lourdes charges de famille il faut qu'il fasse de l'argent.

Or, ce que l'administration va coûter nous commençons à nous en faire une idée. Les fonctionnaires réclament des augmentations qui vont jusqu'à dépasser 50 o/o des traitements actuels. La situation est pressante. Des corporations entières, les plus puissantes, parfois les plus dociles, commencent à murmurer d'impatience. Nous connaissons les plaintes du personnel enseignant à qui la République doit tout et qui est si

misérablement payé; nous avons vu, il y a quelque temps, les revendications des agents des postes.

Sous cet effort unanime les gouvernants seront contraints de s'incliner. Equitablement ils le doivent, parce que les revendications sont justes; c'est un fait avéré, par exemple, que les professeurs de l'enseignement secondaire ne gagnent pas de quoi nourrir leur famille. En outre, si l'Etat ne rétribue pas ses agents, il n'en trouvera plus. La crise du recrutement date déjà d'une quinzaine d'années. Plus d'instituteurs, plus de militaires et (chose horrible à penser !) moins de bureaucrates. Depuis la guerre, avec les espoirs que donne à la jeunesse le renouveau de notre activité économique, la crise est devenue pénurie.

Dans les plus grandes administrations et jusqu'au Conseil d'Etat le nombre des candidats est inférieur au nombre des places offertes; il y a eu des exemples de carence complète.

On se trouve donc devant la situation suivante : on veut administrer davantage et il le faudra probablement. Et sous peine de banqueroute il sera impossible de payer les agents le prix qu'ils demandent. Même en les payant ce prix, on n'est pas sûr qu'il s'en présentera un nombre suffisant.

Il importe donc d'aviser et sans trop de retard. On en vient ainsi à considérer comme inéluctable la réforme administrative, au point même que la Commission du Budget a cru trouver une solution en liant les deux questions de l'augmentation des traitements et de cette réforme. « Faites travailler les fonctionnaires, semble-t-elle dire, on les paiera après ! » C'est le raisonnement d'Harpagon qui ne nourrissait pas ses chevaux s'ils ne sortaient pas de l'écurie.

Or il faudra nourrir les fonctionnaires. Ce sera d'une sage politique et même d'une bonne administration. En retour l'Etat pourra exiger qu'ils « paient », c'est-à-dire qu'ils produisent. Pour cela il devra leur en donner les possibilités.

Avant toute autre chose qu'il les libère des entraves qui les enserrent, des barrières qui les séparent des affaires qu'ils ont à mener à bien, du public qu'ils sont tenus de satisfaire, en un mot qu'il simplifie les questions, réduise les formalités au minimum et au plus simple, ne conserve que celles qui sont véritablement effectives. Que chaque service ait pour ses affaires pouvoir de décider et d'agir. Je n'ignore pas que c'est

une très grosse affaire, presque une révolution, mais cette révolution a commencé de se faire sous la pression de la nécessité. Des services nouveaux : rationnement, allocations, ont surgi durant la guerre. On disposait de peu de monde, il fallait aller vite. Des agents inférieurs sont devenus chefs de service ; ils ont pris des décisions qui, en temps ordinaire, eussent exigé enquêtes, visas et signatures de tous ordres. Et les choses n'en ont que mieux marché. On gagnera toujours à rapprocher « le bien à faire » de « celui qui peut l'ordonner ».

En second lieu, la répartition du personnel est souvent défectueuse, parce qu'elle ne répond jamais aux besoins du moment, mais à ceux du jour où ce service fut créé. Si ce dernier s'allège par suite de quelque circonstance, il s'efforcera de conserver tout son personnel ; par contre, les nouveaux services sont mal dotés, car le ministre répugne à créer de nouvelles places. En certaines affaires, l'activité n'est que saisonnière et des emplois permanents seraient à supprimer. Mais dans le régime actuel tous ont intérêt à maintenir le personnel au chiffre le plus élevé. La besogne divisée en de si nombreuses mains donne plus d'importance au chef, moins de travail à ses subordonnés. Intéressez au contraire tous les agents d'un service à la gestion économique de ce dernier ; mettez entre leurs mains un crédit dont ils règleront l'emploi. A eux d'engager le personnel auxiliaire nécessaire selon le travail à faire, de payer les frais de bureau; au bout de l'année faites les comptes et intéressez ces agents aux économies qu'ils auront réalisées. Il est à croire que tout le monde se trouverait bien de cette coopération de travail : l'employé qui gagnerait davantage, l'Etat qui débourserait moins, l'administration qui serait plus simple et plus rapide.

Enfin, il importerait de fondre les emplois, de supprimer cette vaine spécialisation, conséquence du compartimentage. Est-il raisonnable que dans une sous-préfecture de dernier ordre il y ait un agent spécial pour chaque régie financière ? Là où trois ou quatre fonctionnaires sont réduits à végéter, un seul ferait l'affaire et gagnerait sa vie. Il aurait alors de quoi travailler, ce qui serait très heureux pour lui et pour l'Etat. L'agent qui a une grosse besogne et des responsabilités est toujours meilleur que celui qui n'a rien à faire.

§

Ces « groupes de combat » administratifs auraient nécessairement plus d'allant, circuleraient plus librement dans leur champ d'action et leur travail ne serait guidé que par quelques directives très générales. Mais il est bien clair qu'il ne peut être question de les livrer à eux-mêmes.

L'impulsion du chef, son contrôle sont, en effet, indispensables et le plus grave reproche à faire au contrôle actuel est de ne pas être efficace. Qui vérifie tout ne vérifie en réalité rien, tout étant sur le même plan et soumis à des formalités mécaniques.

Le vrai moyen de contrôle est l'inspection telle qu'elle existe pour les services des finances. Un agent à pouvoirs étendus arrive inopinément sur place, recherche tous les éléments d'information, se rend compte de la situation d'ensemble, cela sans correspondances, sans voyages, sans dossiers, sans retards et à bon marché.

Dans les organismes menés par une administration élue, outre le contrôle de l'Etat, qui pourrait être confié à ces conseillers de préfecture réduits aujourd'hui à l'état de machines à signer, il y aurait à introduire celui des électeurs. Ce dernier existe en Angleterre pour la gestion administrative des communes. Des auditeurs élus en dehors du conseil municipal examinent les comptes, tenant un rôle analogue à celui des censeurs dans les sociétés anonymes. Après leur examen vient celui du comité des finances de l'assemblée municipale. Un rapport est dressé et soumis à l'approbation d'une réunion générale où tout contribuable peut prendre la parole comme dans une assemblée d'actionnaires. Les comptes sont ensuite insérés dans les journaux et publiés par affiches. Voilà bien les « innovations exigeant des citoyens ce qu'ils ne sont pas en mesure de donner » !

Enfin il importerait de mettre le particulier en mesure de se défendre contre l'administration, pour cela lui ouvrir largement les portes du tribunal : judiciaire ou administratif ? Peu importe, pourvu qu'il soit accessible (je veux dire qu'il soit sur les lieux mêmes) et juge vite. Le Conseil d'Etat est trop haut et trop loin. C'est pitié d'ailleurs de le voir perdre son temps à des procès dont la valeur pécuniaire relève de la justice de paix. Cette grande assemblée aurait mieux à faire que

de trancher des querelles de village. Que chacun, au contraire, puisse trouver un juge et un juge immédiat qui le protégera contre les prétentions du préfet qui le prive de l'eau de la rivière ou contre les prodigalités du conseil municipal qui gaspille le bien communal. En un mot, créez — et au plus vite ! — le référé administratif qu'on réclame en vain depuis si longtemps. Ce jour-là vous aurez donné une arme à la liberté, puisque les citoyens pourront se défendre.

Je ne fais ici qu'indiquer rapidement l'esprit dans lequel devrait être conçue cette réforme. La tâche serait énorme, car elle comporterait à la fois le bouleversement des principes et de l'étude minutieuse des détails. On ne peut toucher à un service qu'après l'avoir vu fonctionner, l'avoir manié, y avoir vécu. D'autre part, qu'on n'aille point charger les fonctionnaires de se réformer eux-mêmes ! A-t-on vu des généraux demander la réduction des armements ou M. Josse l'amoindrissement des orfèvres ?

Que de difficultés de tout genre ne se dresseront pas devant les réformateurs !

L'esprit de routine poussé dans ses dernières tranchées opposera une résistance énergique. Il invoquera les services rendus, le bien de l'Etat, les dangers de l'inconnu, la possibilité de réformes partielles, en un mot les moyens de défense qu'opposèrent de tout temps les partisans d'un *statu quo* quel qu'il soit.

Et puis le système est vivace, parce qu'il s'adapte bien à notre esprit classique amoureux de la symétrie et du bel ordre. Mais il faut penser que la vie sera difficile dans cet avenir de l'après-guerre, que nous ne sommes plus en état de faire du luxe, fût-ce en administration, et que celui qui ne saura pas en tout produire beaucoup, vite et bon marché, est destiné à périr. Or, le système administratif français tient plus d'une tragédie de Racine que d'une usine métallurgique. C'est une œuvre d'art, une « forme de beauté », dit le professeur Hauriou. Or, une maison moderne, confortable, où l'on a tout sous la main, voilà ce qu'il nous faut. Dans les détours de l'ancien édifice, dans ses voies d'accès trop étroites, ses étages trop cloisonnés, ses salles trop exiguës, il importe de mettre le fer et le feu. Qui l'osera ?

P. Y.

POÈMES CHINOIS

DE LA DYNASTIE SONG

(960-1277 AP. J.-C.)

—

La poésie chinoise ne nous est plus inconnue. Cependant pour des époques entières nous n'avons encore que de rares œuvres citées dans quelques ouvrages d'ensemble, tels que le « Livre de Jade » de Mme Judith Gautier, ou mon « Essai sur la Littérature chinoise » (*Mercure de France*, 1912).

Les trop rares poèmes publiés de la dynastie Song ont donné la curiosité de connaître davantage cette époque, l'une des plus raffinées de ce pays du raffinement; époque à laquelle nous devons des peintures d'inspiration spécialement rêveuse et élevée, les premières porcelaines fines, et des poteries aux teintes si rares que l'on ne peut encore les imiter.

§

Les moyens de la poésie chinoise sont plus nombreux et plus variés que les nôtres.

La poésie française est reconnue comme simplement syllabique. Le rythme y a pourtant une place importante. Ainsi le ronronnement de nombreux alexandrins dans l'ancienne tragédie suggère une succession de quatre anapestes :

ŏui, jĕ viēns | dăns sŏn tēmple | ădŏrēr | l'Ĕtĕrnēl...

La poésie anglaise est classée comme rythmique. On y retrouve constamment des successions d'iambes ou de trochées.

La poésie chinoise est non seulement rythmique, c'est-à-dire formée d'une suite de longues et de brèves, mais, de plus, véritablement chantée. En effet, chaque mot de la langue

parlée doit être chanté sur l'un des quatre tons reconnus : 1° « égal supérieur », long sur la même note; 2° « égal inférieur », bref sur la même note; 3° « montant », en quarte ou en quinte ascendante; 4° « descendant », en quarte ou quinte descendante. Pour les besoins de la poésie ces quatre tons sont groupés par deux: 1° « égal » qui comprend le bref et le long sur la même note ; 2° « incliné » qui comprend les deux tons prononcés en quarte ou quinte descendante ou ascendante.

Les règles admises exigent que les syllabes « égales » et « inclinées » se succèdent dans un ordre reçu. Mais on comprend aisément qu'un vers commençant, par exemple, par deux quintes descendantes ne donnera pas le même chant que celui, de quantité égale, commençant par deux quintes montantes. Il y a donc là une liberté qui, sans faire varier la quantité, permet de modifier beaucoup le chant d'un vers et d'un poème. Ce moyen échappe complètement à la poésie occidentale, et c'est un très grand charme que nous perdons.

La langue poétique chinoise est enfin spécialement riche, car elle puise dans un fonds qui, pour certains dictionnaires comme le *Lei-pien*, va jusqu'à 53.165 idéogrammes, alors que notre langue comprend environ 17.000 mots. Nous sommes donc obligés, pour éviter la pédanterie, d'employer pour la poésie des mots défraîchis et comme usés par leur emploi vulgaire. L'anglais, plus heureux, possède un véritable vocabulaire poétique. Ainsi, là encore, nous perdons des effets délicats et puissants.

La forme picturale de l'idéogramme chinois est enfin un élément qui n'est pas négligé. Dans un quatrain parfait, dont les quatre vers sont écrits côte à côte, l'ordre de la nature doit être respecté. Quand le petit dessin représentant le « ciel » intervient, il doit être placé au début du vers, afin d'être en haut (puisque l'écriture va de haut en bas, et les lignes de droite à gauche); « l'eau » doit être en bas, etc. De manière que l'ensemble fasse, à première vue, un vrai tableau dessiné dans lequel les choses soient à leur place.

Les symétries d'idées de deux vers en deux vers, et les oppositions de vers en vers, sont également une règle de variété que nous percevons à peine.

Le traducteur ne peut rendre, en somme, qu'un seul trait de

la poésie chinoise : l'inspiration poétique. L'impression est la même, mais, hélas, notre expression ne saurait, même de loin, être comparée à la leur. Et c'est ici vraiment que toute traduction est une trahison. Nous prions donc les lecteurs, afin que les esprits des poètes défunts ne soient pas offensés, de suppléer par l'imagination à tout ce que notre langue nous empêche de rendre et qui existe cependant à un si haut degré dans les œuvres citées.

GEORGES SOULIÉ DE MORANT.

LA POÉTESSE TCHOU SHOU-TCHEN

(COMMENCEMENT DU XII[e] SIÈCLE)

L'histoire chinoise, un peu dédaigneuse des femmes, n'a pas enregistré avec précision les dates de la naissance et de la mort de ce génie pourtant illustre. L'encyclopédie *Tsre-yüan* porte qu'elle vivait sous la dynastie *Song* (960-1277) ; qu'elle était née dans la ville de Rai-ning (province du Tchéstsiang) ; et qu'une note dans la première édition de ses œuvres la donnaît comme nièce de Tchou Si, le célèbre philosophe et poète qui vécut de 1130 à 1200.

Tchou Shou-tchen (dont le prénom peut se traduire par « Limpide-Franchise ») est l'auteur d'un recueil intitulé : « Les entrailles déchirées », *Twan-T'chrang She-tsre*. La préface est datée de 1182 et expose que la poétesse « fut donnée en mariage à un individu de famille vulgaire. Elle ne fut pas heureuse et déchargea son cœur en des poésies pleines de tristesse. »

Son nom est parfois écrit Tchou Shou-tcheng (Chasteté limpide) et le *Biographical Dictionary* de M. H. Giles la fait vivre au IX[e] siècle.

LES FLEURS TOMBENT...

Sur les rameaux qui s'entrelacent des fleurs se sont écloses.
Mais la pluie et le vent, jaloux des fleurs, les ont heurtées l'une contre l'autre (1).
Que ne puis-je obtenir de l'Empereur des verdures (2) qu'il les protège toujours,
Et ne les laisse pas tomber en désordre sur la mousse couleur de martin-pêcheur !

(1) Le commentaire explique : « Les fleurs qui viennent de s'ouvrir, troublantes, gracieuses et parfumées, à l'extrémité des rameaux entrelacés, sont l'image de deux jeunes époux paisibles, heureux, dans la splendeur de leur harmonieux amour. Mais les fleurs sont bousculées au vent de la jalousie et du désaccord. Elles se heurtent et tombent. Image de deux époux qui s'entrechoquent et se séparent sur le chemin de la malchance. »

(2) L'Empereur des verdures, *Tsring ti*, appelé aussi l'« Auguste-de-l'Est » *Tong-rwang*. C'est l'esprit qui régit le printemps.

RETOUR AU SOIR D'UNE PROMENADE SUR LE LAC

Adorable ! Adorable paysage du lac de l'Ouest (1) !
Sommets de montagne enveloppés dans la lumière du soir !
Bambous couverts de rosée où reviennent les animaux !
Bruit des fruits mûrs tombant sur la digue couverte de pimprenelles !
Feuilles froissées par le zéphyr,
Et, dans les eaux, les poissons qui passent en jouant !
La lumière, enfin, de la lune pénétrant à demi dans le pavillon,
Tandis que l'âme des lotus trouble les cœurs de son parfum.

SOU SHE

(1036-1101 AP. J. C.)

Souvent désigné sous le nom de Son Tong-pro. Il est considéré comme l'un des plus grands poètes de la dynastie Song. Ses œuvres complètes sont considérables. Elles ont été publiées en deux recueils, le *Tong-pro Tsuantsi* « collection complète par Tong-pro », en 115 *Tsuan* (sections) ; et le *Tche-lin*, « la Forêt des intentions », en 5 *Tsüan*.

Sa carrière officielle connut une alternative de grandes faveurs et de cruels exils. Il fut lecteur de la Forêt des pinceaux, une Académie, mais ouverte seulement aux littérateurs sans que le nombre en soit restreint. Il combattit les innovations hardies de Wang Ngan-She, poète lui aussi. Mais il eut surtout le mauvais goût de laisser circuler des satires mordantes sur deux censeurs impériaux. Il fut banni de 1072 à 1086, et relégué dans la ville de Rwei Tcheou, province du Kwang-tong. Sa concubine, Nuage-de l'aurore, *Tchao-Yun*, une des beautés célèbres de l'époque, obtint de l'accompagner et mourut près de lui. Rappelé et en 1091 nommé ministre de la Guerre (selon le Song-Yuan Ming-She ; ministre des rites, selon le *Biographical dictionary* de H. Giles), il fut de nouveau banni en 1094, et envoyé dans la solitude alors sauvage de l'île de Rai-nan, qui ferme le golfe du Tonkin. Même après sa mort, sa carrière fut encore instable, car si, en 1235, sa tablette fut placée dans le temple de la littérature, elle en fut honteusement retirée en 1845.

LE PÊCHER EMPOURPRÉ

Effrayé de souffrir, encore non rassasié de sommeil, lui seul a fleuri tardivement.
Redoutant les souffrances de la gelée, il n'a pas suivi la saison.

(1) Le Lac de l'Ouest est un des plus rares paysages de la Chine. Il s'étend aux portes de la ville de *Rang-tcheou*, le *Quinsay* de Marco Polo, qu'il appelait aussi la ville aux dix mille ponts, la dernière capitale de la dynastie *Song*, non loin au sud du moderne Shanghai. Cette grande nappe d'eaux pures est entourée de ravissantes montagnes, aux vallées bien boisées, aux sommets couronnés de pagodes. Une grande partie des bords du lac est bâtie de palais somptueux dans leur fantaisie gracieuse, dont quelques-uns datent même du XIIe siècle. La splendeur de la lumière s'ajoute à la beauté du cadre pour composer un spectacle où l'artiste, l'historien et l'amoureux de la nature sont également heureux.

Et c'est ainsi que sa roseur se mêle aux vives couleurs des cerises et des abricots.

Orphelin délaissé, il a toute la beauté de la neige et du givre.

Et son cœur, encore glacé, peut avec peine se résoudre à suivre les modes du printemps.

Pour moi, étourdi de vin, accoudé sans gêne sur la table d'albâtre,

Je songe que le vieux poète (1) ne saurait reconnaître en lui un pêcher,

Car il verrait ici des feuilles verdissantes et des rameaux bleuis.

PAYSAGE

Les nelumbos de l'été sont finis. Il n'y en a plus. Il ne reste que leurs feuilles en parasols.

Les chrysanthèmes de l'automne sont flétris, mais gardent encore leurs tiges arrogantes couvertes de gelée blanche.

L'adorable paysage d'une année, le sage doit le garder dans sa mémoire.

Car nous sommes au temps où l'orange se dore et le citron verdit (2).

LE VIN LE PLUS FAIBLE...

Cette poésie est inspirée d'un chant populaire célèbre : « Le vin le plus faible vaut mieux que l'eau chaude et le thé. — Un vêtement en lambeaux vaut mieux que rien du tout. — Une épouse hideuse et une méchante concubine valent mieux qu'une maison vide. — Attendre à quatre heures du matin pour l'audience impériale, les bottes transpercées de gelée blanche, — cela ne vaut pas de dormir tout son saoul pendant les trois décades, dans la fraîcheur de la fenêtre du nord. — Les ornements de jade et de perles, et une escorte de dix mille hommes pour aller au tombeau, — cela ne vaut pas de s'asseoir dans la solitude depuis l'aurore jusqu'au soir. — La richesse dès avant la naissance, mais la littérature remise après la mort. — Voilà vers quoi le siècle se hâte. — Tout cela ne vaut pas l'ivresse présente, dans laquelle le Bien et le Mal, la Tristesse et la Joie sont également oubliés. »

Le vin le plus faible,
à condition d'en boire deux grandes coupes,
fait que l'habit le plus mince
semble un vêtement doublé.

La laideur et la beauté, bien qu'opposées, semblent, dans la tiédeur de l'ivresse, ne faire qu'un ;

(1) Allusion au poème de She man-tsing intitulé aussi « le Pêcher empourpré » et contenant le vers suivant : « Je reconnais les cerisiers à ce qu'ils n'ont pas de feuilles vertes ; et je distingue l'abricotier à ses rameaux bleuis. »

(2) Le commentaire explique : « Il décrit le paysage sans décrire ses sentiments. Mais ses sentiments profonds se perçoivent aisément. » Regrets de la jeunesse disparue, fugacité du bonheur et de l'été, dont il ne reste que le souvenir dans notre mémoire.

D'ailleurs, la hideuse épouse et la méchante concubine, quand elles sont vieilles, deviennent comme les autres.

Vivre dans le retirement afin de réaliser ses desseins, c'est suivre le bon sens;

Avant tout, ne nous soucions pas du Palais-des-Fleurs-de-l'Orient (1), de la poussière du siècle, ni du vent qui traverse la fenêtre du nord!

Cent années d'existence ont une longue durée, mais il faut bien qu'elles prennent fin.

Et mourir riche n'est pas à coup sûr moins bon que de vivre pauvre;

Quoique les bijoux de jade et de perles que l'on enterre pour conserver la figure des nobles morts (2),

Même s'ils ne pourrissent pas après mille années, tentent du moins les violateurs de tombes.

Quant à la littérature, elle se suffit à elle-même, et ne se préoccupe pas des intelligences obtuses.

Et malgré tout, quiconque est nommé à la Cour et devient riche et noble sent son visage inondé d'une rougeur joyeuse.

Les hommes les plus clairvoyants se trompent eux-mêmes. Le vin seul est méritoire.

Car, dans l'univers, le Bien et le Mal, la Joie et la Tristesse sont en réalité du vide.

LES FLEURS DES POIRIERS

Les fleurs des poiriers sont d'un blanc pâle sur le vert bleu des saules.

Voici les temps où la bourre de saule voltige, où les fleurs remplissent la ville,

Où les pétales, tombés sur les balustrades, donnent l'illusion désappointante de la neige.

Hélas! l'homme naît. Combien de fois reverra-t-il la Fête « claire-et-pure » (3)?

NUIT DE PRINTEMPS

Le moindre instant d'une nuit de printemps vaut plus de mille pièces d'or.

Les fleurs ont un parfum si pur! La lune fait des ombres si noires!

Sur le haut pavillon, les chants et les hautbois ont des sons si fins, si fins!

(1) Le palais des audiences impériales.
(2) Pour empêcher la chair des morts de se détendre des pièces de jade étaient mises dans les joues et sous les lèvres.
(3) *Tsring-ming*, du 5 au 20 avril.

Et dans le jardin, l'escarpolette retombe dans une nuit si profonde, si profonde (1)!

TAI FOU-KOU

(FIN DU XII[e] SIÈCLE)

L'on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. L'encyclopédie *Tsre-yüan* porte qu'il vécut sous les *Song* méridionaux (1127-1277 ap. J. C.), et qu'il fut élève de *Lou You* qui vécut de 1125 à 1209. Contrairement aux autres poètes il ne reçut pas de poste officiel, et passa plus de vingt années de sa vie à errer parmi les sites admirables des provinces montagneuses qui bordent la mer, dans le *Tche-tsiang* et le *Fou-tsien*. Il se retira enfin dans une chaumière des Monts She-ping (l'Ecran de pierre), et publia ses poèmes en un recueil, le *She-ping-tsi*, « la collection de She-ping », en 6 *tsüan* (sections).

NUIT DE LUNE EN BATEAU

Tout le bateau est inondé de clarté par la lune qui luit, pure, dans le vide immense.

Sur l'eau verdâtre, pas une ride, au souffle apaisé de la nuit.

Des images poétiques flottent ou sombrent, suivant l'ombre noire de la voile.

Mon âme, dans un rêve, voltige çà et là, au bruit des avirons.

La froide clarté des constellations est tombée dans le jade vert des eaux.

Les cris mélancoliques des cigognes et des oies sauvages sont apportés par la brise qui vient des passes de Rong-liao.

Quelques points de feu, lanternes de pêcheurs, suivent la rive sans âge.

Puis, le bateau s'arrête près d'un pont en ruines, sous les arbres, d'où tombent des gouttes de rosée.

JOURNÉE D'ÉTÉ

Les petits des canards jouent sur l'étang, dans l'eau profonde et sur les bords.

Les pêches mûrissent. Le temps est lourd et à demi couvert.

Je promène mon ivresse d'un point à l'autre du jardin, cueillant les *pi-pa* (2), ces lingots d'or dans les arbres !

LE PREMIER ANNIVERSAIRE DE MON FILS A-TSI « LA MERVEILLE »

Ma demeure est modeste et mes occupations sans importance,

(1) La symétrie des images entre le 2[e] et le 4[e] vers est une des règles les plus subtiles du quatrain. Le poète ici arrive au maximum, le « parfum des fleurs » est rappelé par le mot « jardin » et par les parfums des femmes se balançant dans l'escarpolette. Les « ombres de la lune » sont rappelées par la « nuit profonde » où retombe l'escarpolette après s'être élevée au-dessus des arbustes, dans le clair de lune. L'opposition entre le « haut pavillon », au 3[e] vers, et le jardin au 4[e], ajoute à la perfection de ce poème.

(2) Variété de *kaki* du Japon, ces fruits d'or rouge, appelés aussi nèfles du Japon, sont les fruits du *diospyros kaki*.

Mais pour le fils que j'élève, je suis comme les cultivateurs pour le riz qu'ils repiquent.
La plante n'a pas un pouce de haut ; elle est encore dans leurs mains,
Ils la voient déjà telle qu'elle sera dans l'automne à sa maturité.
Le fils que le Ciel m'a donné en sa clémence a des os formés avec grâce,
Il est si ravissant que je le serre sur mon cœur empli d'amour.
Voici que ta première année est déjà révolue !
Puisses-tu ne jamais avoir à subir de malheurs !
Grand, tu le seras à coup sûr.
A dix ans, ton intelligence s'ouvrira comme une fleur.
A vingt ans, développé précocement,
Tu rouleras dans ton cerveau plus de trois mille volumes,
Et ta main se jouera du pinceau-des-cinq-couleurs (1).
Grâce à tes mérites éclatants, tu vaincras sur l'arène littéraire,
Et tu deviendras un sage expert en la doctrine des lettrés.
Mais tu étudieras aussi les traités militaires de Soun Wou et de Wou Tsi (2),
Et tu sauras conduire les combats de myriades d'hommes.
Tu vas reconquérir pour l'Empire le pays de Tchong-Yüan (3),
Et tu libéreras le territoire jusqu'au nord de la mer sombre.

Quand les années seront passées et que tu auras atteint la perfection,
Ma tête, sans doute, sera déjà blanchie,
Les fleurs de ta gloire éblouiront les yeux de ma vieillesse.
Alors le doux décret du ciel ne sera pas suspendu :
Fils, tu seras toujours d'une piété filiale immaculée ;
Fonctionnaire, tu seras certainement correct et plein de droiture.
Afin que ce terme arrive selon mon cœur empli d'espoir,
Chaque jour, je fais des prières.
Ne me dites pas que mon fils est un sot,
Et qu'évidemment il n'a aucune valeur ;
Dès le sein de sa mère, il étudiait déjà, chacun se le rappelle encore.

(1) La tradition est qu'un poète, Tsiang Yen (443-504 ap. J.-C.), vit dans un rêve un vieillard qui lui réclama son pinceau à écrire. Tsiang tira de sa poitrine un pinceau orné de vives couleurs et le rendit au vieillard. Depuis ce temps ses poèmes perdirent tous leurs charmes. Le pinceau-des-cinq-couleurs est devenu synonyme d'inspiration poétique.

(2) Soun Wou vécut au VIe s. av. J.-C. et Wou Tsi mourut en 381 av. J.-C., auteurs des deux principaux livres classiques d'enseignement militaire.

(3) Le Tchong-Yüan est la région du cours inférieur du Fleuve Jaune, depuis S-inganfou jusqu'à la mer. Sous les *Song* toute cette région était occupée par les Tartares mandchous de Tsin.

Mais cessons ce bavardage. Cela ne vaudra-t-il pas mieux ?

TCHOU SI

(1130-1200 AP. J.-C.)

Ce grand poète est l'un des plus illustres philosophes de la Chine. Dans ses commentaires et développements sur la doctrine de Confucius, il a rénové l'enseignement classique de la morale en y introduisant l'idée de relativité par la conception de deux principes opposés, le *yn* et le *yang*, sans l'opposition et l'entremêlement desquels rien ne saurait exister. Son ouvrage « Le Registre de la pensée approchée », *Tsin-se lou*, est un des chefs-d'œuvre mondiaux de la psychologie et du raisonnement. Mais dans le recueil de ses essais et poèmes, le *Mei-ngan Tsi*, « Recueil par *Mei-ngan* (un de ses prénoms) », se trouvent les pensées les plus délicates.

ÉMOTION PENDANT UNE LECTURE

Le miroir de l'étang brille sur un demi-arpent.
La splendeur du ciel et l'ombre des nuages s'y reflètent tour à tour.
J'ai demandé à la mare d'où lui venait une pareille transparence :
« C'est seulement de la source que viennent les eaux vives. »

Le commentaire explique comment le philosophe, « lisant un ouvrage aperçoit soudain la clarté et la hauteur de la Raison et de la Justice, comme s'il voyait la pureté immaculée de l'eau réfléchissant toutes choses. Il demande à la mare d'où lui vient une pareille limpidité et un tel éclat. C'est de la source que les eaux vives tournoient, coulent et se divisent. Pour l'homme c'est de la Raison et de la Justice que toutes choses partent pour se différencier. »

LOU YOU

(1125-1209 ap. J.-C.)

Sa carrière officielle ne dépassa pas le rang de gouverneur de cité. Il fut un moment « correcteur » à la Cour. Mais son œuvre est importante. Ses poèmes sont réunis dans un recueil, le *Tsien nan she-tsi*, en 85 *tsuan* (sections) ; il écrivit aussi l'histoire de la dynastie Trang du Sud, et plusieurs autres onvrages. Il est renommé pour la fraîcheur de son style.

PENSÉES NOCTURNES

Quand le sommeil vient de bonne heure, la nuit se prolonge, pleine d'amertume.
Mais pour ceux qui s'endorment tard les souvenirs reviennent lassants.
Seul dans ma maison, à côté du flambeau qui charbonne,
Je frotte mes paupières appesanties, et je tourne paresseusement les pages de mon livre.
De temps en temps, je grâtte mes cheveux courts, et je remue l'encre épaissie.
Les veilles passent. La lune entre par la porte ouverte, éclatante et blanche comme de l'argent fondu.

Alors, par la pensée, je me revois autrefois naviguant sur le fleuve de Tsiao-fong (1).
Avec les compagnons de ma jeunesse j'entre dans la cité de Yen (2).
Montagnes célèbres ! O hommes élevés !
Comment ai-je pu demeurer si longtemps sans vous revoir ?

LEVER A L'AURORE

Les dents se brisent et nul ne peut les refaire.
Les cheveux tombent. Il n'existe aucun moyen de les replanter.
A l'aurore, dans le miroir brillant,
Je revois mon visage vieilli et ma tête qui blanchit.
Les années qui passent me laissent une pitié mélancolique de moi-même.
Allons ! Buvons une coupe de vin,
Et prenons nos livres sur l'étagère.
Assis correctement, je les ouvre une fois encore.
Je revois à travers les siècles sans nombre l'Empereur Yŭ (3) et Krwei-long (4) luttant contre sa propre race.
Franchissant trois mille ans, je revois leur aspect et leur vie.
Qu'importe dès lors si tout mon corps
Subit l'atteinte habituelle des siècles !

PROMENADE NOCTURNE

La lune est déjà sur le bord de la Grande Ourse,
Et les promeneurs reviennent sur les routes du faubourg de l'Ouest.
Le vent chargé de pluie souffle à travers ma robe de dolique (5).
La rosée des grandes herbes transperce mes sandales de paille.
Les chants des pêcheurs s'élèvent de la rive lointaine.
Des feux malins (6) dansent au-dessus des tombes en ruines.
La tristesse glaciale éveille et glace mon âme ;
La solitude et l'étrangeté me pénètrent en phrases poétiques.
Quand je reviens chez moi, la nuit est écoulée à demi,
Je reste longtemps debout, soulevant le rideau de la porte.
Mon fils, un enfant, est là, lisant.
D'un rire il apaise la mélancolie du crépuscule attardé de ma vie.

(1) Au sud-est du Rwei-tsi sien (Tche-tsiang).
(2) Maintenant Tcheng-sien (Tche-tsiang).
(3) 2205-2197 av. J.-C.
(4) Dans le XXIII^e siècle avant J.-C. Célèbre pour sa gloutonnerie et ses querelles constantes avec sa famille. On l'appelait « le Grand porc ».
(5) Toile légère pour les vêtements d'été.
(6) *Kwei-rwo*, feux-revenants, nés du sang des soldats tués au combat, et revenant pour protester contre l'injustice de leur sort.

WANG NGAN-SHE

(1021-1086)

Ce poète de talent est aussi l'un des hommes les plus extraordiniares de la Chine. Collectiviste forcené, il persuada l'empereur en 1070 de bouleverser entièrement l'administration. Les terres furent distribuées aux habitants selon le nombre des membres de chaque famille, avec nouvelle distribution tous les dix ans. Le service militaire obligatoire, des dépôts de marchandises établies partout, afin d'équilibrer les prix par des ventes ou des achats, selon les cas, furent les plus graves de ses réformes et les plus mal accueillies. Il y eut des révoltes que Wang Ngan-she, comme tous les libertaires, apaisa en faisant couper les poignets ou les têtes des mécontents. Son expérience dura assez longtemps pour ruiner le pays. Il fut banni enfin. Sa tablette néanmoins fut placée en 1104 dans le Temple de la Littérature, d'où elle fut expulsée seulement 140 ans plus tard. On connaît de lui un recueil de poèmes et d'essais intitulé *Lin-tchrwan tsi*, « Collection de Lin-tchrwan » (nom de la ville natale de l'auteur).

ASSIS BARESSEUSEMENT SOUS UN PAVILLON PAR UN SOIR D'ÉTÉ

De tous côtés la fraîcheur et l'éclat des montagnes borde la splendeur et l'éclat des eaux.

Le parfum des lotus et des châtaignes d'eau s'étend sur dix lis et monte jusqu'à la balustrade où je m'appuie.

Dans le pur zéphyr et sous la lune brillante il ne saurait être de soucis pour les choses humaines.

Je suis tout entier à la saveur du souffle frais qui vient du Sud.

L'ÉTANG DES CORBEAUX

Dans ce pays écarté les habitants sont rares,
Les montagnes sont mystérieuses et peuplées d'animaux sauvages.
Le renard irrité y saisit à l'aurore l'oie sauvage,
Et le tigre rugissant y déchire l'âne pendant la nuit.
Mais les bambous de ma palissade effondrée ont des pousses nouvelles,
Et par-dessus ma porte s'enlace la glycine.
Ne craignez pas pour moi la solitude et le silence.
J'ai passé là déjà six ans !

SONG PAI-JEN

(MILIEU DU XIII^e^ SIÈCLE)

La majeure partie de sa vie s'écoula sous le règne de l'Empereur Li tsong (1225-1265). Il est l'auteur d'un recueil connu, le *Süe-yen yntsrao*, « Copie grossière des chants de Süe-yen » (son pseudonyme). Il eut quelques emplois officiels, mais sans jamais atteindre de grades élevés.

DANS UN PAYS DÉSERT...

Dans un pays désert, vivre heureux, sans soucis.
Bâtir une terrasse où jouir de la pureté des soirs.

Regarder la pluie voilant le pied lourd des nuages,
Tandis que le corps léger des hirondelles est emporté dans le vent.
Voir les enfants se battre avec des châtaignes et des poires.
Qu'aucun ami, enfin, ne s'inquiète si je suis mort ou vivant !
A chaque période de mélancolie, me faire apporter du vin tiédi...
Hélas ! voici qu'on frappe encore à la porte !

KAO TSU-TSIEN

XI-XII[e] OU XIII[e] SIÈCLE

L'on sait que ce poète vécut sous les Song, mais on ignore tout de sa vie, de son lieu de naissance et de l'époque qu'il illustra. Il reste de lui seulement quelques poèmes qui légitiment sa réputation.

LA FÊTE CLARTÉ-ET-PURETÉ [1]

Sur les versants des montagnes, au nord et au sud, les champs sont couverts de tombeaux.
A la fête Clarté-et-Pureté, sur chaque tumulus, on fait des sacrifices.
Les papiers brûlés s'envolent en blancs papillons ;
Les larmes sanglantes coulent, et les gémissements rappellent la voix lugubre du rouge engoulevent.
Mais quand le soleil disparaît, les renards viennent gîter parmi les tombes.
Et, dans la nuit, femmes et hommes s'en retournent en riant, à la lueur des lanternes.
O homme ! pendant que tu es vivant et que tu as du vin, tu ferais mieux de te griser,
Car pas une goutte de liqueur ne te parviendra quand tu seras sous les Neuf Sources !

(1) *Tsring-ming*, du 5 au 20 avril. La coutume est encore à cette date d'aller nettoyer les tombes de la famille et d'y faire des sacrifices.

LA TERRE VIVANTE

« La Terre s'est faite Homme. »
(Aurel.)

La Terre d'autrefois est morte à tout jamais.....
Demain nous garderons son souvenir à peine,
Et c'est un vent nouveau qui cinglera la plaine,
Un air nouveau qui bondira sur les sommets !

Gloire à la Terre de demain — seule éternelle !
O sol pétri de chair et d'os, comme nos corps,
La splendide jeunesse et la beauté des morts
Ressurgiront dans ta Beauté surnaturelle.

Sur le lent frisson d'or des futures moissons
C'est un soleil nouveau qui versera la vie ;
Et sur les branches des vergers perlés de pluie
Mûriront d'autres fruits et d'autres feuillaisons.

L'âme du blé sera faite d'âmes humaines ;
L'âme du vin sera faite de sang humain ;
Et l'aube répandra sur les fleurs du chemin
D'autres parfums, d'autres couleurs, d'autres haleines.

Les bruits confus qui sont le charme des couchants,
Le sourd bruissement des forêts musicales,
Les faibles voix qui chuchotent sous les cieux pâles
Seront demain des bruits nouveaux et d'autres chants.

Tout cela, ces rumeurs sans fin, ces harmonies
Qui berceront nos souvenances et nos deuils,
Ces plaintes qui viendront frôler nos pauvres seuils
Et dorloter furtivement nos insomnies ;

Cet invisible chœur, ces invisibles voix,
Ces souffles, ces soupirs, ces chocs de feuilles mortes
Tourbillonnant de plaine en val, de porte en porte,
Tout cela, ce seront les âmes d'autrefois.

Oui, la Terre de l'Avenir sera vivante !
La vie est là, dans chaque tronc, dans chaque front ;
Le sol devenu chair, ils le féconderont
Ceux qui râlent parmi l'horreur et l'épouvante.

Oui, les bras enlaceurs deviendront des rameaux,
Des lierres verdoyants et des pampres flexibles ;
Et ce sera la voix grave des Invincibles
Qui grondera dans le feuillage des ormeaux.

Oui, les Ensevelis feront germer les seigles !
Leur bouche insufflera la vie aux champs déserts
Et dictera soudain au nouvel univers
Les préceptes nouveaux et les nouvelles règles !

Et les ventres engendreront les purs froments ;
Et les vastes halliers seront leurs chevelures ;
Et la clarté des monts troués de tavelures
Sera faite de leurs visages rayonnants.

★

— *Terre plus que jamais clémente et maternelle,*
Terre des grands Martyrs tombés en te gardant,
Tu sais comme l'on t'aime.... Et cette amour pourtant
Ne sera rien auprès de notre amour nouvelle.

Terre, les survivants t'aimeront à genoux...
Leur culte sera fait d'orgueil et de détresse ;
Et nous tressaillerons lorsque de l'ombre épaisse
Ton formidable appel montera jusqu'à nous.

Oui, la nouvelle voix de la nouvelle terre
Nous l'entendrons avant longtemps, je vous le dis !
Nous l'entendrons vociférer : « Que soient maudits
Les Rois aux rouges mains de sang !... Honte à la Guerre !...

— « Honte à la Guerre !.. Honte au sinistre métier !....
Finissez-en avec ce Carnaval macabre !
Insurgez-vous !.. Brisez le fusil et le sabre !
Ne soyez désormais qu'indulgence et pitié !....

— « Ceux qui gisent décomposés dans mes entrailles
Vous ordonnent de vous aimer, de vous chérir !...
Eux partis, leurs enfants ne doivent plus mourir
Dans l'entr'égorgement inhumain des batailles !.....

— « Ah ! Puisque vous restez, et que vous avez vu,
Ne vivez plus que pour la paix et pour le rêve !
Il faut dans la bonté que votre temps s'achève :
Regagnez le bonheur que nous avons perdu !... »

★

Oui, nous serons heureux pour eux, Terre chérie !
Nous nous détournerons du glaive et des combats
Et nous exaucerons le vœu des fiers soldats
Par qui la glèbe est plus fertile et plus fleurie.

Mais laisse-nous pleurer, aujourd'hui.... C'est trop près !
Trop de croix sont debout dans la campagne grise ;
Trop de chagrin nous anéantit et nous brise..
O Mère, laisse-nous gémir sous les cyprès.

Regarde ; c'est sur toi, leur vivante demeure,
Que nous versons toutes les larmes de nos yeux.
Mère, pleure avec nous : tu les pleureras mieux,
Puisque tu sais comment ils veulent qu'on les pleure !

★

Demain les roses des grands parcs seront tes pleurs...
Verse-les doucement sur les bras qui t'étreignent ;
Effeuille-les sans bruit contre leurs flancs qui saignent ;
Mère, pleure tes fils avec toutes tes fleurs !....

Avec toutes tes fleurs et toutes tes haleines :
Avec toutes tes fleurs et toutes tes splendeurs !..
Et que bientôt au vent de mai les Rédempteurs
Ressuscitent dans les vallons et dans les plaines.

Qu'ils revivent avec leurs âmes et leurs corps,
Plus beaux encor de ta Beauté surnaturelle !...
O sol fait Homme, sol vivant, terre éternelle,
Je te bénis au nom de tous les pauvres Morts.......

FERNAND MYSOR.

Novembre 1918 (Jour des Morts).

LES CHIENS DE FRANCE
A LA GUERRE

—

Le lieutenant-colonel commandant le 52e rég. d'inf. porte à la connaissance de tous la mort du chien sentinelle Lion, n° matricule 147, et du chien de liaison Lion, n° matricule 164, tués tous les deux à la cote 304.

Ces deux fidèles camarades du soldat avaient rendu, en de nombreuses circonstances, les plus précieux services au régiment.

(Décision du 14 juin 1918.)

I

A peu près tous ceux qui écrivent sur les choses militaires signalent l'utilisation des chiens à la guerre; depuis les temps les plus reculés, les chiens ont été des auxiliaires des combattants; leur rôle varia suivant les méthodes de combat. Ils furent d'abord combattants, puis leur rôle se borna à être des avertisseurs et des aides des combattants. Un volume ne suffirait pas s'il fallait narrer les exploits des chiens de guerre depuis l'antiquité jusques aux temps modernes.

Au delà des mers, d'autre part, il n'y eut point de conquêtes de terres nouvelles, sans l'aide des chiens de combat, qui sont nos actuels chiens de patrouille et d'attaque.

Dans les temps modernes, c'est en Algérie que fut utilisé le plus le chien de guerre. Le capitaine Blangini, en 1836, pour se garder des Kabyles, avait eu l'idée de créer une compagnie canine : quarante chiens de sentinelle veillaient chaque nuit aux avant-postes, c'étaient des chiens du pays. Et pendant toutes les expéditions qui eurent lieu dans les années qui suivirent la conquête de l'Algérie nos officiers utilisaient des chiens de sentinelle et de patrouille.

Dans les guerres continentales du XIXe siècle, sauf peut-être

dans les grandes expéditions coloniales, il n'y eut plus comme chiens militaires que les chiens de régiments, compagnons du soldat; et si, parfois, quelques-uns se distinguèrent, ce fut tout à fait par hasard, car ils n'avaient subi aucun dressage spécial en vue d'une utilisation effective et guerrière.

C'est seulement dans l'antiquité et au moyen âge qu'il y eut une réelle utilisation des chiens de guerre, et ils surent, grâce sans doute à un choix judicieux et à un dressage préalable, se rendre utiles.

D'où vient donc que le chien, qui avait su se montrer à la hauteur des tâches qui lui étaient imposées, fût aussi négligé aux siècles derniers?

Etait-il, parce que mieux domestiqué et plus répandu, incapable d'être encore un sagace avertisseur? Gardant une maison, une propriété, avertissant son maître de la venue des étrangers, ne pouvait-il de même, tout au moins, donner l'éveil à une troupe bien avant que les sentinelles aient pu apercevoir ou entendre l'ennemi, étant donné que ses sens auditif et olfactif sont beaucoup plus développés que les nôtres?

Le télégraphe, le téléphone, avec ou sans fil, à une époque où les moyens modernes de destruction et de bombardements, où les bouleversements par des marmitages effrayants n'existaient pas, pouvaient, à la rigueur, l'éliminer comme transmetteur de messages. Mais les pigeons voyageurs, qui passaient pour une des formes les plus désuètes de la correspondance rapide, n'ont-ils pas trouvé dans les grandes guerres un regain d'actualité?

On a cru — mais que ne croit-on pas? — que plus jamais le chien ne servirait dans les armées que comme amusement, et que son rôle se bornerait à être un compagnon fidèle pour le soldat.

Cependant, n'est-ce pas la théorie des Foch, des Gouraud, des Castelnau, des de Maud'huy, des Maistres, des Debeney qu'il ne faut rien négliger qui puisse dans le combat être utile au commandement? Là où un organe de renseignements fait défaut, un autre peut réussir.

Pourquoi donc, lorsque des officiers, comme le lieutenant Jupin en 1888 et 1889, le commandant Pein, en Afrique, en 1892 et 1894, le capitaine Lauth en 1909 et 1910, les lieute-

nants Vicary et Collard, le capitaine Faucher et le lieutenant Buer, vers la même époque, et d'autres encore, effectuaient, aux manœuvres, des essais qui furent concluants, pourquoi, lorsque les journaux de la presse spéciale canine ou militaire appelaient l'attention du ministre de la Guerre sur l'utilisation du chien en vue de la guerre en Allemagne, en Autriche, en Bulgarie, les hautes autorités militaires, entre autres le général Sarrail, alors qu'il était Directeur de l'Infanterie, se refusèrent-elles à écouter et enterrèrent-elles dans les cartons verts des bureaux les rapports envoyés, les propositions faites? Etait-ce mauvaise volonté? Que non pas. Incompréhension? Ce n'est guère possible. Cynophobie? Sarrail était un chasseur, d'autres aussi.

Il faut, ce semble, chercher plus loin l'ostracisme dont était frappé le chien par les sphères dirigeantes de l'armée, par l'état-major général.

Ce n'est pas, ce ne doit pas être parce qu'un article du « Service intérieur » spécifie que l'accès des quartiers, casernes et établissements militaires est interdit à la race canine, interdiction bien illusoire, car dans tous les quartiers, et de tous temps, il y eut, malgré la défense, des chiens, absolument inutiles, qui ne furent même pas des chasseurs de rats, même pas des gardiens d'entrepôts ou de magasins, mais simplement des « roquets de quartier » vivant en marge des règlements et qui se contentaient de distraire les soldats et de les accompagner dans les marches militaires.

Ce fut, nous n'hésitons pas à le dire, une négligence regrettable de n'avoir pas songé avant la guerre, ou tout au moins dès le début de la guerre, aux services que pouvaient rendre les chiens préparés en vue de leur utilisation pour nos combattants.

Certes, les quelques milliers de chiens mis en service dans nos armées n'ont pas été le grand facteur qui déclancha la victoire; et il n'est pas entré dans les plans stratégiques du généralissime d'assigner une place prépondérante dans les formations de combat aux équipes de chiens de guerre; mais ils ont néanmoins rendu des services, ils ont évité des surprises, ils ont sauvé des vies humaines, en remplaçant ces coureurs, qui existaient déjà dans l'antiquité, et bien que les chefs de corps aient à leur disposition le télégraphe et le téléphone;

ils ont aidé à la récupération des combattants en ravitaillant les premières lignes en vivres et en munitions ; ils ont, tout en couvrant des patrouilles, capturé, peut-être un peu rudement, des prisonniers...

C'est à l'Ecole de guerre que nos modernes officiers d'état-major apprennent à faire et à diriger la guerre et à réglementer les méthodes de guerre. C'est l'étude des campagnes antérieures, l'étude des guerres passées qui sont le catéchisme de l'Ecole de guerre. Et comment se fait cette étude ? Au moyen des écrits des grands capitaines ou de leurs historiographes, et,principalement, et presque exclusivement les doctrines sont puisées dans les grandes guerres de César, du grand Frédéric et de Napoléon. Si des troupes ou des adversaires de César se servirent de chiens, les *Commentaires* sont muets à leur égard ; le grand Frédéric,qui se connaissait en instruments de guerre et savait les utiliser et les louer, aimait les chiens certes (l'histoire nous a conservé le souvenir d'une de ses levrettes, Biche, faite prisonnière à la bataille de Soor, 30 septembre 1745, et qui ne lui fut rendue qu'après de longues sollicitations) ; mais il ne nous dit pas avoir utilisé leurs services à la guerre. Napoléon voyait grand, il ne se noyait pas dans les détails, il ne songeait qu'à la victoire ; quelques-uns de ses grognards eurent des chiens de guerre, certains même furent portés sur les contrôles des régiments et s'illustrèrent ; le caniche Moustache défendit un porte-étendard à la bataille d'Austerlitz après avoir évité une surprise à Alexandrie et été blessé à Marengo. Patte Blanche se couvrit de gloire en Espagne, en défendant un drapeau et d'autres encore. Mais ce n'étaient que des chiens de régiments, de ceux qu'illustrèrent le crayon d'Horace Vernet, et le chien du régiment a plutôt nui au vrai chien de guerre ; car, à côté de quelques-uns qui se rendirent utiles, trop nombreux furent les inutiles et même les nuisibles. Cependant, Napoléon, dans un ordre laconique, recommanda à l'armée d'Egypte d'utiliser des chiens pour la garde des camps.

Si, utilisant les enseignements donnés par l'étude d'historiens ou auteurs de mémoires militaires de l'antiquité, César ou le grand Frédéric ou Napoléon avaient signalé l'utilité de l'emploi du chien à la guerre, il en aurait été fait mention dans les cours de l'Ecole de guerre, et peut-être bien qu'en temps

de paix notre grand état-major aurait réglementé l'utilisation du chien pour les divers services de l'armée, écouté les Jupin, les Plein, les Lauth, etc., etc..., et organisé, ce qui ne fut fait que fin 1916, le « Service des Chiens de Guerre ».

II

Les Allemands, qui préparaient la guerre depuis le traité de Francfort, qui avaient organisé minutieusement leur ruée, qu'ils espéraient devoir être fantastique, qui escomptaient une victoire rapide et kolossale, n'avaient rien négligé pour arriver à leurs fins. Non seulement ils avaient suivi les essais tentés en France, mais ils avaient pensé que la vigilance du chien devait servir, concurremment avec les autres systèmes de garde et de protection, que l'intelligence du chien et l'aptitude de certaines races à un dressage spécial devaient permettre de doubler et de suppléer au besoin les procédés mécaniques de transmission d'ordres et les pigeons voyageurs, et que pour les transports en terrain difficile et dans certaines circonstances, le chien devait remplacer certains animaux de trait ou de bât et aussi les hommes dont il fallait ménager les jours et les vies. Leurs écrivains militaires les plus fameux ont cité cette phrase si vraie du général Trochu dans son *Armée française en 1879* :

> C'est un fait prouvé par l'histoire des nations qu'elles ne se décident à introduire dans leur état militaire les innovations qui transforment les procédés de la guerre que lorsqu'elles en ont été les victimes sur le champ de bataille.

A vrai dire, il ne s'agissait pas d'une innovation, mais d'une adaptation d'utilisation du chien aux méthodes modernes de la guerre. C'était bien dans le caractère allemand, dans l'esprit de la kultur germanique : adapter, faire leurs les inventions des autres, on ne peut le nier, les Allemands excellèrent dans cet art.

Mais il fallait en outre — et ceci est encore bien allemand — laisser croire aux autres nations que quelques unités seulement se servaient du chien comme auxiliaire, qu'une organisation générale n'existait pas, et que si les bataillons de chasseurs de la garde, silésiens ou poménariens, s'occupaient de dressage de chiens de guerre, avaient des « chenils » de bataillons, c'était peut-être à titre de curiosité sportive, comme

nos régiments de cavalerie de France, certains, du moins, avaient des équipes de drags pour courir le renard ou des meutes pour développer, à la queue des chiens, le goût des randonnées équestres.

Lors de leur déclaration de guerre, l'armée canine allemande, qui existait, fut mobilisée comme tous les services susceptibles d'être utilisés.

Depuis 1884, les Allemands, suivant en cela l'exemple des Belges et des Français, développèrent et organisèrent le goût du dressage du chien dit de police et de défense. Mais, à l'encontre de nous et de nos braves voisins de Belgique, ils dirigèrent le dressage en vue de l'utilisation des chiens pour la guerre. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les *Traités de dressage du chien de police et de défense* de Gersbach, de Most, de Bungartz, les deux premiers commissaires de police en Alsace, et, pendant la guerre, dirigeants des chenils de dressage des armées allemandes. Tandis que nos amateurs, nos dresseurs professionnels — peu nombreux — ne voyaient dans les exercices imposés dans nos concours de chien de police qu'un moyen sportif pour arriver à rendre un chien susceptible de défendre son maître, d'opérer une arrestation, d'attaquer un malfaiteur en le poursuivant à la piste, de garder, pendant une absence de son maître, un objet laissé à sa garde, les Allemands enseignaient aux amateurs comme aux dresseurs professionnels, comme à leurs gendarmes, à leurs agents de police, à leurs gardes champêtres à n'utiliser que des chiens vigilants, braves aux coups de feu, suivant une piste, et de préférence la leur, allant à un poste porter un message et en revenant avec la réponse. Tout cela faisait partie des programmes des concours de chiens de police et ils nous laissaient croire que ces exercices imposés étaient indispensables à un chien affecté à un service de police.

En outre, ils créèrent des sociétés cynologiques principalement pour les races de chien de berger, les meilleurs et les plus utiles comme chiens de guerre. Dans toutes les villes d'Allemagne presque il y eut de ces *Vereine*.

Au point de vue du dressage du chien, l'année 1889 marque une date en Allemagne — n'oublions pas que les essais du lieutenant Jupin en France sont de 1886 et 1887; — c'est l'année où, à l'instigation du Kronprinz, fut créé le *Verein*

für *Deutsche Schaeferhunde* (Association pour le chien de berger allemand), qui comptait en 1914 plus de 4.000 adhérents et possédait des filiales dans toute l'Allemagne et en Autriche ; et toutes ces filiales, tous les ans, organisaient des concours de chiens de police et de défense, concours que suivaient assidûment les autorités militaires, auxquels l'empereur, sur sa cassette particulière, le Kronprinz, le prince Eitel et d'autres membres de la famille impériale accordaient des prix qu'ils ne dédaignaient pas de venir décerner eux-mêmes. Chaque année, l'Association éditait un « stud book » dont les onze volumes parus avant la guerre contenaient 45.000 inscriptions.

Le président de l'Association était et est encore un capitaine à la suite de l'armée allemande, le Rittmeister von Stephamtz, qui, aidé de quelques officiers, comme lui à la suite, tenait un registre spécial « en vue d'une mobilisation éventuelle ». Cette annexe de l'Association était un véritable « bureau de recrutement ».

Dans ce stud book (*Schaeferhund Zuchbuch*), à côté du nom de chaque chien sont indiqués en abréviations les aptitudes générales du chien, en vue de renseigner les éleveurs désireux d'utiliser l'animal comme reproducteur, ou de se procurer de ses produits, à cause de l'hérédité des caractères acquis. Mais, dans le registre spécial secret, ces indications étaient beaucoup plus complètes : P. H. veut dire *Polizei hunde* (chiens dressés au service de la police); S. H. *Sanitaets hunde* (chiens dressés pour la recherche des blessés) ; Z. H. *Zucht hunde* (chiens de recherches); Pt. H. *Postenhunde* (chiens estafettes) ; M. H. *Meldehunde* (chiens de liaison) ; W. a. B. *Wacht und Begleithunde* (chiens sentinelles de garde). Environ 4.000 chiens étaient inscrits au registre spécial en juin 1914.

Une autre association s'occupait plus spécialement des chiens de la race Doberman pinscher, variété de chiens de berger, créée en Allemagne à la Fourrière d'Apolda, avec notre beauceron et le chien de berger de Thuringe, et parmi lesquels se recrutaient aussi nombre de chiens de guerre. Elle avait à sa tête le commissaire de police de Sarrebruck, le nommé Most, qui fut, dès la mobilisation, chargé d'un poste important dans le service des chiens de guerre de l'armée allemande.

Il y avait en outre inscrits à un autre registre des chiens de

trait et porteurs, bâtards de toutes races, principalement de dogues allemands améliorés avec notre dogue de Bordeaux, que les Allemands étaient venus acheter en assez grand nombre depuis 1900.

A côté de ces « Vereine » créés en vue de l'utilisation des chiens à la guerre il en existait un autre, le *Deutsche Verein für Sanitaetshunde*, qui s'occupait exclusivement du dressage et de la propagation des chiens aptes à la recherche des blessés égarés. Cette association n'était pas rattachée à la Croix-Rouge allemande, mais à la direction du service de santé de l'armée.

Dès le 15 juillet 1914, par les soins des associations auxquelles ils appartenaient, les possesseurs de chiens dont les aptitudes avaient été éprouvées dans les concours publics ou particuliers reçurent un avis d'avoir à se tenir à la disposition de l'autorité militaire. Ce sont eux qui formèrent les réserves, la landwehr de l'armée canine allemande, car il y avait l'armée active.

Ce qui n'avait pu être réalisé chez nous l'avait été dans l'armée allemande.

Les bataillons de chasseurs, aussi bien de Prusse que de Bavière, que du Wurtemberg, qui possédaient des chenils militaires où se pratiquait non seulement le dressage, mais l'élevage des chiens de guerre, lesquels ne paraissaient que dans des manœuvres spéciales ou dans des concours entre bataillons, et, une ou deux fois par an, dans les concours des associations, partirent aux frontières, et au delà, avec leurs chiens de guerre.

L'organisation du temps de paix fut simplement développée : 6.000 chiens furent mis en service sur les deux fronts. Au cours de la guerre, les Allemands augmentèrent fortement leur contingent canin par des chiens recrutés en Allemagne et surtout par des chiens volés en Belgique, où l'élevage du chien de berger, de même que celui du chien de trait, était très florissant. Les « hors d'âge » et les réformés des associations s'occupèrent, et très activement, sous la direction de « spécialistes » comme Bungartz, Gersbach, Most et d'autres, de recruter et de préparer des chiens susceptibles par leur type et leurs aptitudes de devenir des chiens de guerre. Aux environs de Berlin, un très important chenil central militaire fut installé,

où étaient dressés tous les chiens, envoyés ensuite aux divers chenils d'armée,— chaque armée avait un chenil, auquel étaient attachés comme dresseurs des spécialistes ; — de là enfin les chiens étaient versés, avec leurs conducteurs, dans des chenils de régiments.

Les Allemands attachaient une importance énorme aux services que pouvaient rendre les chiens de guerre. Chaque chien auxiliaire de sentinelle avait son conducteur, toujours le même, chaque chien de liaison — on sait combien est indispensable la liaison entre les corps combattants — avait un conducteur et un aide conducteur, toujours les mêmes.

Dès la déclaration de guerre les spécialistes allemands du dressage du chien de guerre jetèrent leur masque ; ils firent paraître de nouvelles éditions de leurs *Traités de dressage des chiens de police et de défense ;* la plupart des chapitres ont été reproduits intégralement, bien peu furent supprimés. Ce n'étaient plus des traités du dressage de chien de police, mais des traités de dressage du chien de guerre.

Tous ceux qui en Allemagne étaient susceptibles par leurs connaissances canines d'avant-guerre de se rendre utiles s'y employèrent sous la surveillance de l'autorité militaire.

III

En France, la question du chien de guerre n'avait pas fait un pas depuis les essais tentés : le ministère de la Guerre ne s'y intéressait pas. Cependant, il faut dire qu'à force d'insistance, un officier de la garnison de Toul avait pu persuader à la direction de l'infanterie que si on adjoignait des chiens aux sentinelles qui gardaient les poudreries et certains ouvrages, la garde en serait plus efficacement assurée. Il obtint qu'on créât un chenil de chiens de garde à Toul, et une somme annuelle de *cent francs* lui fut accordée sur un paragraphe du chapitre du budget alloué aux écoles. Cent francs pour créer un chenil : installation, achat et nourriture des animaux ! Peut-être espérait-on ainsi aboutir à un échec ; ce fut une réussite, grâce à la ténacité de l'officier qui obtint que des amateurs offrissent au chenil militaire de la place de Toul des chiens susceptibles de dressage, qui, grâce au « système D », put construire un chenil, et, toujours grâce au même système, arriver à nourrir ses chiens. Son ordonnance fut son homme

de chenil, des hommes de bonne volonté de sa compagnie devinrent — pendant leurs heures de loisirs — les dresseurs et aide-dresseurs. Les chiens du chenil de Toul rendirent des services, ils coopérèrent à des arrestations de rôdeurs, mais le budget ne fut pas augmenté, et le ministère de la Guerre continua à se désintéresser de la question. Un jeune soldat de la classe 1912, dresseur de son métier, fils et frère de dresseurs connus, fut, par hasard, affecté à la place de Toul et à la compagnie de l'officier qui dirigeait alors le chenil, le troisième directeur depuis sa création qui datait de 3 ans. Notre officier obtint, après de très nombreuses démarches et demandes, que ce dresseur professionnel s'occupât exclusivement du chenil et des chiens. Et août 1914 vint le surprendre dans cette situation ; on l'oublia, lui et ses chiens; il s'employa du mieux qu'il put ; ses chiens cependant auraient pu être très utiles au front : ce n'est qu'à la fin de 1915, alors que deux armées et un corps d'armée eurent, grâce à l'initiative des généraux qui les commandaient, créé des chenils militaires, que notre premier chenil militaire fut augmenté et transformé en chenil d'armée, qui eut, jusqu'à quelques jours avant l'armistice, comme sergent chef du dressage le dresseur spécialiste de 1912.

Comme on le voit, le chenil militaire de la place de Toul fut la première organisation officielle que posséda notre armée.

Une organisation officieuse existait au 19e bataillon de chasseurs à pied, qui partit en août 1914 ayant un chenil de six chiens de liaison ; les pauvres bêtes furent tuées successivement au cours des premiers mois de la guerre, après avoir rendu de très grands services. Ce chenil était absolument ignoré du haut commandement.

IV

L'Allemagne nous déclare la guerre, envahit la Belgique et nos départements du Nord et du Nord-Est. Ses armées, en route pour la guerre « fraîche et joyeuse », espèrent atteindre rapidement Paris ; puis c'est la Marne, puis l'immobilisation, la guerre de tranchées. Nos poilus, nos braves, nos héroïques poilus sont maintes fois arrêtés dans leur patrouilles : ce sont des chiens qui donnent l'éveil, impossible de surprendre un petit poste. Notre artillerie détruit les lignes téléphoniques de

'ennemi ; des tirs de barrages empêchent, croit-on, toute :ommunication, et malgré cela, les réserves sont averties à emps ; ce sont les chiens de liaison, dont quelques-uns, des ıovices, se trompent de route et viennent dans nos lignes. Les \llemands utilisaient leurs chiens de guerre.

En décembre 1915 parurent dans le *Temps* une série d'articles sur « le chien de guerre dans l'armée allemande », « les hiens de guerre dans les armées alliées », montrant ce qui existait chez l'ennemi et ce qui pourrait exister chez nous. De nom›reux officiers de divers secteurs du front sollicitèrent notre onfrère, demandant des chiens, principalement dans les Vos;es et en Alsace.

Des offres intéressantes avaient, dès août 1914, été faites au ninistère de la Guerre ; aucune réponse ne parvint à ceux qui ·ffraient des chiens, même dressés, à ceux qui demandaient à ›artir comme conducteurs de chiens de guerre.

Tenaces, ceux qui avaient foi dans l'utilité du chien s'ingéniè-ent à aboutir. A l'instigation de l'auteur des articles du *Temps*, t après entente avec le commandant d'un bataillon de chaseurs alpins, un amateur classé service auxiliaire, et non appelé ncore, partit, par appel anticipé, en décembre 1914 au 12e bataillon de chasseurs qui tenait un secteur d'Alsace. Ce fut le preıier essai. Quelques mois après, un officier de l'armée active, ui, avant la guerre, s'était occupé du dressage de chiens destiés à la recherche des blessés, proposa au général de Castelnau e préparer et de dresser, pour l'armée qu'il commandait, des hiens auxiliaires de sentinelles. Le général accepta. A travers oute la France, et principalement dans le Midi, on recrute es chiens. On pouvait espérer une réussite, mais le personnel resseur manquait, la méthode aussi peut-être, et puis, sans oute aussi, d'autres raisons...

L'arrière, qui avait fourni des chiens nombreux, beaux et ons, apprend que, d'une part, les chiens du bataillon de chas-eurs ne sont point utilisés comme ils auraient dû l'être, d'autre art que là-bas, quelque part dans l'Oise, il y eut des hécatom-es de chiens, qu'il existe un cimetière de plus de 800 chiens ! ıe G. Q. G. décide la suppression du chenil de l'armée Cas-elnau...

La question de l'utilisation du chien était sérieusement comromise; et, cependant, les Allemands développaient leurs

services canins ; par des journaux d'outre-Rhin, par des ordres saisis sur des prisonniers, on constate que les chiens sont réellement utiles. Fallait-il donc que nous, Français, nous qui dans les temps modernes, avions réalisé les essais les meilleurs et les plus concluants, restions en arrière et abandonnions la partie ?

Notre confrère du *Temps*, dégagé cependant par son âge de toutes obligations militaires, envoie directement au général de Maud'huy, qui commandait alors la VIIe Armée (Vosges et Alsace), un exposé de la question du chien de guerre et lui propose de s'engager pour la durée de la guerre pour organiser et diriger le service des chiens de guerre et le chenil militaire de son armée, en amenant un personnel spécialiste de dresseurs professionnels et amateurs choisi, si on le lui accordait, parmi les R. A. T., les auxiliaires et les inaptes. Il s'offrait en outre à recruter tous les chiens nécessaires ; il ne demandait que quelques matériaux pour construire un chenil de campagne et la nourriture pour les chiens.

Par retour du courrier, le général de Maud'huy accepta la proposition. Notre confrère s'assura du concours bénévole de quelques amateurs cynophiles : des chiens, déjà un peu préparés, lui sont procurés. Il s'engage, suivant les instructions du général de Maud'huy, au 11e bataillon de chasseurs alpins ; les douze dresseurs, les uns dragons, les autres artilleurs, les autres fantassins, lui sont accordés et le rejoignent au dépôt du bataillon. Et le chenil militaire de la VIIe Armée, qui se composait de trois sous-officiers, dont notre confrère, un caporal, huit chasseurs et soixante chiens, va s'installer en juin 1915 en Alsace.

En même temps, le chenil de la IIe Armée se réorganisait avec un personnel spécialiste, et dans l'Oise et en Alsace les premiers chiens de guerre de notre armée étaient mis en service.

Ces deux organisations, non officielles, car si elles étaient reconnues par le G. Q. G., elles ne l'étaient pas par le Ministère de la Guerre, mais très soutenues par le général de Maud'huy (VIIe Armée) et le général de Castelnau (IIe Armée) furent les embryons de ce qui est devenu le « Service des Chiens de Guerre ».

A la VIIe Armée, le directeur du chenil signale que le chenil militaire de Toul, qui comprend 25 chiens bien dressés, est

inutilisé ; il demande au général de Maud'huy de faire venir ces chiens, avec leur dresseur, en Alsace ; là, on pourra les utiliser. Le général commandant l'armée de Lorraine (la D. A. L.), général Dubail, répond que les chiens en question peuvent être aussi utiles en Lorraine qu'en Alsace, et, devant les résultats obtenus à la II[e] et à la VII[e] armée, il crée le chenil de la D. A. L.

D'autre part, le général Hély d'Oissel, qui commandait le 36[e] corps d'armée et la région fortifiée de Dunkerque, ayant appris par un officier de son état-major les excellents résultats obtenus à la VII[e] Armée, demanda au général de Maud'huy de lui envoyer en mission le sergent directeur de son chenil pour organiser et mettre au point un service semblable dans la région de l'Yser. Un mois et demi après, ce nouveau chenil fonctionnait, avec une trentaine de chiens, presque tous auxiliaires de sentinelles.

C'est ainsi qu'en décembre 15 trois armées et un corps d'armée avaient leurs chenils militaires ; à la fin du même mois le ministre de la Guerre reconnut officiellement le « Service des Chiens de Guerre », qui fut rattaché à la direction de l'Infanterie, sans doute parce que les rapports fournis sur les essais faits au cours des grandes manœuvres d'avant-guerre avaient été classés dans les « oubliettes » des bureaux par des officiers d'infanterie.

Peut-être, sans doute, l'organisation nouvelle aurait été mieux à sa place à la direction du Génie, qui avait déjà, et depuis plusieurs années avant la guerre, les pigeons voyageurs.

Mais l'important était la reconnaissance officielle des chiens de guerre.

V

Le service prenant de l'extension, il fallait l'organiser sur des bases méthodiques et susceptibles de donner le maximum de résultats dans le minimum de temps, avec le minimum de dépenses. Mais il semble qu'il y ait eu non point de l'opposition, non point mauvais vouloir, mais manque d'empressement à donner satisfaction aux desiderata de ceux qui avaient la foi et le feu sacré. Le ministère de la Guerre semblait croire que le chien de guerre avait été imposé par le Grand Quartier ; de son côté le G. Q. G., désireux cependant de ne contrarier aucune initiative prise par les généraux d'armées, ne pa-

raissait pas éloigné d'attribuer à l'arrière — en l'espèce le ministre de la Guerre — l'introduction des chiens de guerre dans les armées.

Et les pauvres directeurs de chenils d'armée, l'un officier, l'autre sergent, le quatrième simple soldat, étaient renvoyés de bureaux en bureaux, multipliaient leurs demandes, leurs rapports, leurs suggestions : bien que très soutenus par les généraux d'armée, ils n'obtenaient rien, rien...

Le directeur du chenil de la VII^e^ Armée, en désespoir de cause, s'adressa au Parlement ; il sut se montrer persuasif et intéresser à la question des chiens de guerre quelques membres des commissions de l'armée, entre autres M. Lebert, sénateur de la Sarthe, et René Besnard, député de l'Indre-et-Loire, alors capitaine à un état-major d'armée ; M. Lebert reçut pleins pouvoirs de la Commission sénatoriale de l'armée, alors présidée par M. Clemenceau : il reçut mission — nous étions alors en mars 1916, au dix-neuvième mois de guerre — d'une enquête sur place et d'un rapport. L'enquête conclut à des félicitations pour l'initiative et le dévouement des généraux qui avaient accepté l'idée de la création des chenils militaires, montra la très grande utilité du chien auxiliaire de sentinelle ou de liaison, — c'était à cette époque les seuls emplois des chiens de guerre ; — le rapport fut adopté à l'unanimité. Il n'était pas exempt de critiques envers l'administration, critiques que M. Lebert tint à faire connaître par la voie de la presse dans un article du *Petit Journal* du 24 avril 16 :

Quoi qu'il en soit, écrivait M. Lebert, c'est à cette initiative heureuse (celle motivée par les articles du *Temps*) que nous devons la création de trois chenils d'armée et d'un chenil de corps d'armée, construits, organisés et peuplés sans aucuns frais pour le Trésor.

Faut-il en augmenter le nombre ? C'est l'avis de tous ceux qui jugent à l'œuvre nos chiens de combat. Ils n'hésitent pas à déclarer que chaque compagnie de première ligne devrait en posséder au moins deux, soit comme sentinelle, soit comme service de patrouille et de contre-espionnage.

Il faut multiplier nos chenils.

Il faut aussi, bien que les bureaux soient désormais appelés à régir l'initiative, conserver un peu d'air et donner beaucoup d'autonomie au nouveau service d'armée, le doter des crédits nécessaires et laisser à son directeur l'initiative dont il a besoin.

Cette iniative s'exercera, par exemple, non seulement sur la ré-

ception des animaux (1) dont le nombre ne saurait compenser la qualité, sur l'identification des sujets choisis, mais encore sur le dressage délicat auquel ils doivent être soumis et surtout sur le choix des instructeurs dont le chien de combat est appelé à devenir le collaborateur intime.

Quant aux crédits fort modestes, pourraient-ils être sérieusement discutés ?... Qu'on le juge !

A cette heure, pour se procurer la laisse et l'indispensable collier, les commandants de compagnie en sont réduits à pratiquer de pénibles virements sur... des bricoles de mulets. Ils se voient refuser tout médicament de médecine vétérinaire sous prétexte que ces médicaments et les chiens ne figurent pas sur les nomenclatures. Pour résoudre le problème de la ration absente et alimenter régulièrement ces animaux, il leur faut solliciter des boulangeries de campagne et des abattoirs de fortune quelques rebuts ou sous-produits qu'on ne saurait en vérité les obliger à mendier plus longtemps (2).

Pour l'éclairage des chenils on refuse tout pétrole ; il faut y pourvoir, car le travail du dressage est un travail nocturne.

Nous ne voulons pas douter que ces difficultés de forme ne soient très rapidement aplanies.

L'initiative, l'ingéniosité, la générosité privées ont créé cet intéressant service, l'administration lui donne son estampille. Il appartient maintenant de l'entretenir et de le développer dans l'intérêt de la Défense nationale.

La généreuse campagne du sénateur de la Sarthe, ses rapports à la Commission sénatoriale de l'Armée stimulèrent un peu les bureaux. Quelques notables améliorations furent apportées, mais insuffisantes, néanmoins.

Il fallait un effort encore, et ce fut encore à MM. Lebert et René Besnard qu'il fut demandé ; ils acceptèrent avec bonne grâce.

Au cabinet militaire du général Lyautey, alors ministre de la Guerre (nous sommes en janvier 17) se trouvait un officier cynophile passionné, qui avait lui-même, alors qu'il faisait

(1) Le service des chiens de guerre à l'intérieur, qui n'était nullement surveillé, malgré la bonne volonté de la direction de l'Infanterie, les officiers du bureau n'étant nullement des spécialistes, avouant, du reste, leur incompétence totale en matière canine, envoyait aux chenils des armées de chiens sur lesquels, à certains moments, on dut, provenant de certains chenils, en réformer jusqu'à 60 o/o.
(Note de l'auteur.)

(2) Au début, il était facile de nourrir 30 ou 50 chiens avec les déchets des ordinaires ; mais lorsque les chenils eurent 100 ou 200 chiens, le problème devenait ardu, car aucun crédit n'était inscrit au budget.
(Note de l'auteur.)

campagne à Madagascar, utilisé des chiens comme auxiliaires de sentinelles et patrouilleurs; appuyé par lui, l'ancien directeur du chenil de la VII^e Armée, rendu à la vie civile par la réforme, à la suite d'une grave maladie contractée au front, rédigea un rapport sur ce qu'était le « Service des Chiens de Guerre » et sur ce qu'il pouvait être, afin de donner les meilleurs et les plus rapides résultats avec un budget modeste. Ce rapport, très appuyé par le sénateur Lebert et par M. René Besnard, alors sous-secrétaire d'Etat à l'administration de la Guerre, fut approuvé par le général Lyautey; le lendemain, le « Service des chiens de Guerre » quittait la Direction de l'Infanterie et était rattaché au « Cabinet du Ministre », où il jouirait de plus d'indépendance, où il serait moins arrêté par les formalités bureaucratiques...

La direction du Service, aussi bien à l'intérieur qu'aux armées, fut confiée à l'officier qui avait présenté le rapport; l'ancien sergent de chasseurs alpins, qui recontracta pour la circonstance un nouvel engagement volontaire, devint son adjoint.

La tâche était lourde et ardue : de multiples problèmes se posaient; ces deux spécialistes s'adjoignirent un autre spécialiste, qui, ancien réformé, engagé volontaire pour la durée de la guerre en 1915 à l'âge de 48 ans, avait fait partie de l'équipe des dresseurs du chenil militaire de la VII^e Armée et dirigé le chenil d'une des divisions de cette armée.

VI

Le recrutement, qui était laissé au bon vouloir des amateurs qui avaient accepté de préparer des chiens pour les chenils des armées, fut organisé. Le « Service des Chiens de Guerre » s'appuya sur les sociétés canines régionales, qui, avant la guerre, donnaient des expositions canines ; à chacune de ces sociétés fut dévolue une sphère d'influence, — les départements où précédemment elles recrutaient leurs adhérents; — de nombreux « chenils de recrutement » furent ainsi créés, qui expédièrent les chiens qui étaient offerts ou prêtés pour la durée de la guerre par de généreux donateurs à un « Chenil dépôt » installé dans des locaux abandonnés au Jardin d'acclimatation de Paris.

De là, les chiens, après un séjour de quelques jours pen-

dant lesquels ils étaient soignés, nettoyés, désinfectés, étaient envoyés à l'un des cinq chenils agréés de préparation au dressage, qui existaient avant la réorganisation du Service, mais n'étaient nullement surveillés. Un personnel de dresseurs, choisi parmi les anciens amateurs ou dresseurs professionnels, les bergers, les piqueurs d'équipage de chasse à courre, les gardes-chasses, appartenant soit au service auxiliaire, soit à la réserve de l'armée territoriale, fut détaché dans ces chenils.

Chaque mois les officiers directeurs des chenils des armées, —car, sous l'impulsion du nouveau service, la plupart de nos armées, avec l'appui du Grand Quartier, créèrent des chenils militaires avec à leur tête un officier, — venaient choisir les chiens qui leur étaient nécessaires, suivant les spécialités vers lesquelles ils avaient été dirigés et suivant les demandes des corps combattants.

Cette réforme fut accomplie en quelques mois, grâce à ce que leurs auteurs étaient des spécialistes. Les heureux effets de la théorie du « chacun à sa place » se faisaient rapidement sentir.

Les chiens, comme les hommes, comme tous les animaux, sont sujets à des maladies; il y eut dans l'armée canine des blessés, des brûlés par les liquides enflammés. Fallait-il les supprimer parce que malades ou glorieusement blessés? Un vétérinaire spécialiste des maladies des chiens en temps de paix fut attaché au Service, et, grâce au très généreux concours d'une Société anglo-franco-américaine, la Blue Cross, qui avait assumé de soigner et guérir les chevaux les plus malades de nos armées, et qui par l'intermédiaire de son représentant en France avait, dès 1915, offert ses services au chenil militaire de la VII[e] Armée, plusieurs hôpitaux canins furent ouverts aussi bien pour les chiens de l'intérieur que pour ceux de nos armées.

Une somme raisonnable fut inscrite annuellement au budget. Tout en ayant, en matière de dressage et d'utilisation des chiens, une très grande initiative, le « Service des Chiens de Guerre » militairement organisé était devenu un organe modeste, mais important.

Il fallait faire mieux encore et arriver à ce que l'intérieur pût être à même de fournir aux chenils des armées des chiens non plus seulement préparés et débourrés, mais complètement

dressés et prêts, après quelques jours d'accoutumance, à être mis en service, de façon à laisser aux officiers directeurs des chenils d'armée plus de loisirs, ayant moins à s'occuper du dressage, pour surveiller l'utilisation des chiens en service dans les lignes.

Le chef du Service des Chiens de Guerre créa — et grâce à l'appui du ministre lui-même, toutes les difficultés qu'une pareille organisation put susciter furent levées, — sur un terrain militaire au camp de Satory, où les éclatements, grâce aux essais de poudre, d'obus, de grenades, étaient à certains jours aussi violents que dans les secteurs actifs du front, un chenil central militaire pour 600 chiens, avec sa manutention qui fabriqua la nourriture pour tous les chiens régulièrement immatriculés, — car chaque chien possède son livret matricule, — préparés ou dressés pour les services des armées, — ses terrains de dressage, son infirmerie, etc.

A la tête de ce chenil fut placé un officier, un spécialiste lui aussi, et qui avait dirigé pendant plusieurs mois un chenil d'armée.

Quant aux dresseurs — les anciens et ceux que l'on forma, car le nombre des spécialistes d'avant-guerre était restreint, — ils furent tous, ceux des chenils de recrutement, du chenil dépôt, des chenils de préparation, du chenil central et des chenils des armées, versés à une nouvelle compagnie d'un escadron du train des équipages qui fut appelée : « La Compagnie des Chiens de Guerre ».

Chaque mois un grand nombre de chiens de sentinelle, de liaison, de patrouille furent envoyés aux armées.

Chaque mois aussi des chiens, en moins grand nombre il est vrai, étaient envoyés à l'intérieur, dans les établissements de la guerre ou privés qui travaillaient pour la défense nationale. Dressés spécialement comme chiens de ronde et d'attaque, ils coopérèrent à la garde des établissements. Accompagnant les veilleurs la nuit dans leurs rondes, auxiliaires là aussi des sentinelles, ils ont permis, tout en rendant la protection plus efficace, de diminuer notablement le nombre des gardiens.

Ces chiens recevaient un dressage approprié dans des chenils spéciaux placés sous la direction d'amateurs spécialistes en temps de paix du dressage du chien de police et de défense.

Une autre catégorie de chiens fort utiles fut dressée, et ceux-là au chenil central militaire, concurremment avec les chiens de guerre proprement dits : les chiens de trait et porteurs, dont l'ennemi possédait des équipes depuis octobre 1914.

Attelés par deux ou trois à de légères, mais solides voiturettes à deux roues, ou chargés d'une sorte de bât porté sur les épaules et ayant beaucoup d'analogie avec la blatte des contrebandiers, ces chiens coopérèrent au ravitaillement en vivres et en munitions des unités de première ligne ou des petits postes isolés. Là encore il y eut des économies de vies et de forces d'hommes : trois chiens traînaient journellement en terrain bouleversé 150 à 200 kilos, un chien transportait dans son bât de 12 à 15 kilos et un homme menait, comme le ferait le piqueur d'une meute, huit à douze chiens.

Que de chemin parcouru depuis le jour où la première équipe de guerre fut mise en service dans un secteur des Vosges !

Quels ont été les résultats de ces efforts? Les exploits accomplis par quelques chiens de guerre vont nous le montrer :

Le chenil militaire de la VII[e] Armée était installé dans une ferme abandonnée à quelques kilomètres en face de Münster depuis une quinzaine de jours. Quelques hommes de corvée provenant de divers bataillons avaient été détachés au chenil pour aider les dresseurs : parmi eux, un débrouillard fini, habile à tout faire, sachant se rendre utile et connaissant admirablement tout le pays et les moindres sentiers de la montagne. Il rendait de réels services et s'intéressait vivement aux chiens dont il paraissait connaître déjà le dressage. Or, une nuit, vers minuit, quelques chiens parmi les plus avancés en dressage se mirent les uns à grogner, les autres à aboyer, ce qui parut assez étonnant, étant donné qu'ils connaissaient tous les dresseurs et qu'une sortie nocturne de l'un d'eux ne les aurait point étonnés : il ne pouvait s'agir que d'une sortie d'un des hommes de corvée. Peut-être était-il souffrant? A quatre heures du matin, mêmes avertissements de la part des chiens. Un dresseur se lève et se dissimule et voit notre chasseur débrouillard rentrer en se cachant et, par des chut ! silencieux, tenter de faire taire les chiens. Le lendemain on apprend que des signaux lumineux avaient été faits dans la direction de l'ennemi. Serait-ce l'homme de corvée du chenil? Une surveil-

lance discrète est organisée; on veille, mais les chiens veillent encore mieux : avec l'aide d'un chien pisteur, on le prend en filature dès sa sortie, plusieurs nuits—il fallait bien s'assurer n'avoir pas été le jouet d'une hallucination ; — on constate, hélas, que le chasseur était un traître et renseignait l'ennemi. C'était grave. Au directeur du chenil on adjoint sur sa demande un inspecteur de la Sûreté aux Armées, les filatures sont reprises, mais l'homme malin, se doutant peut-être qu'il était suivi par un chien, fait une partie de sa route dans l'eau des ruisseaux afin de mettre l'animal en défaut et de ne point laisser de piste ni d'empreintes : néanmoins le chien retrouve la piste ; plus de doute, le traître est vu par trois témoins. Quelques jours après, arrestation, l'homme nie tout : mais il est un moyen pour le faire avouer : le chien pisteur est amené dans le cabinet du chef de la sûreté de l'Armée ; reconnaissant son... gibier, il montre les dents, et au commandement de : attaque! il se précipite sur lui ; heureusement qu'il est tenu en laisse... Alors l'homme s'écrie : Retirez le chien, je dirai tout... et il avoue que depuis longtemps il trahit ; ancien clown d'un cirque allemand, il travaille pour l'ennemi depuis plusieurs mois ; il a fait repérer des batteries d'artillerie, des camps, chaque fois qu'ils étaient occupés par des réserves, des routes de ravitaillement, etc. C'est le conseil de guerre, puis le poteau d'exécution. Et pour le chenil une lettre officielle de félicitations à son directeur et aux dresseurs qui avaient collaboré à la découverte et à la capture du traître.

Cet exploit des chiens de guerre avait frappé le bureau qui s'occupait à l'armée du contre-espionnage. A plusieurs reprises on fit appel à ceux d'entre eux que les dresseurs avaient spécialisés dans ce genre de travail. C'étaient Truc, un mâtiné bouvier que menait habituellement le directeur du chenil ; Faro, un beauceron, formidable chien d'attaque, mené également par le directeur ; Sultan, un bouvier ; Helda, une chienne de berger d'Alsace ; Glocke, un doberman pinscher ; Tango, un chien de berger belge de la variété tervueren.

Ils méritent tous qu'on les cite. Trois d'entre eux furent un jour chargés de s'assurer de quatre ou cinq boches qui, d'après les rumeurs, auraient passé nos lignes dans le but de détourner des lignes téléphoniques : cette expédition avec Truc, Faro et Glocke dura huit jours, pendant lesquels

plus de 50 kilomètres carrés furent battus de jour et de nuit. Rien. Enfin, une nuit, Truc prend une piste au sortir d'une grotte de la forêt, les deux autres chiens empaument la voie... et le directeur du chenil et ses deux dresseurs tombent sur cinq braves poilus d'une compagnie de travailleurs qui posaient des collets !...

La VIIe Armée et la région fortifiée de Dunkerque furent les seules formations qui utilisèrent, officiellement du moins, les chiens dressés en vue de ces recherches et qui en temps de paix étaient des chiens de contre-braconnage chargés de purger les chasses des maraudeurs de gibier.

En deux mois une douzaine d'expéditions eurent lieu, dont plusieurs avec une pleine réussite.

S'il fallait citer tous les signalés services rendus par les chiens auxiliaires de sentinelles, il faudrait plusieurs volumes ; j'en relève quelques-uns au hasard :

Dans la nuit du 21 au 22 février 16, le chien Lutz empêche un coup de main sur le poste Saint-Joseph, secteur de Celles.

Le 26 avril 16, le chien Polo évente l'ennemi tentant un coup de main (secteur du Bonhomme). Pyrame, dans la nuit du 11 au 12 décembre 16, évente une très forte attaque allemande l'Hartmansweilerkopf et a permis ainsi par sa vigilance de repousser l'ennemi avec de très fortes pertes.

Miss, dans la nuit du 7 au 8 janvier 16, a donné plusieurs fois l'éveil dans son service de guet. C'est dans cette nuit que les Allemands ont tenté un coup de main sur Moncel qui n'a pas réussi, grâce à la vigilance du chien. Nous avons fait des prisonniers dont un officier.

Brutus, le 28 mars 16, a signalé trois patrouilles ennemies et a ainsi évité une attaque sur le fort de V...; a été tué pendant sa faction.

Cabot, dans la nuit du 23 au 24 janvier, a signalé à grande distance l'arrivée d'un chien estafette allemand que son conducteur lui a fait attaquer espérant le capturer vivant ; mais Cabot a étranglé son adversaire.

Chocolat, dans la nuit du 13 au 14 avril 16 (secteur de Sulzeren), assez gravement blessé à la patte par un éclat d'obus, a néanmoins continué d'assurer sa faction après avoir été pansé par son conducteur. Dans la même nuit a signalé trois patrouilles et empêché une surprise.

Et nos braves poilus à quatre pattes qui sont en même temps de sentinelle et d'attaque ? Bas-Rouge, dans la nuit du 13 au 15 octobre 16, accompagnant une patrouille, a permis de reconnaître sans perte une ferme isolée au secteur du Bonhomme tenue par l'ennemi.

Renfort, dans la nuit du 17 au 18 octobre, accompagnant une patrouille, a permis par sa vigilance de surprendre une patrouille ennemie et de faire des prisonniers.

Louck, du 14 au 23 août, a accompagné tous les jours un groupe de patrouilleurs dans ses missions. A éventé, en avant d'Armancourt, une embuscade ennemie. A été blessé d'un éclat de grenade dès les premiers instants. Malgré sa blessure s'est précipité sur l'ennemi, qui, surpris, s'est replié, ce qui a permis à son conducteur de ramener dans nos lignes le lieutenant chef de patrouille qui avait été blessé au cours de l'action.

Le chien auxiliaire de sentinelle, comme le chien de patrouille, lorsqu'il est bien dressé et bien conduit, empêche toute surprise. Certains chiens avertissent d'un bruit insolite à une distance de 80 à 100 mètres, d'autres à 150, d'autres à 200. On conçoit que dans ces conditions l'alerte est donnée suffisamment à temps pour que l'ennemi ait une réception méritée, s'il tente d'aborder nos lignes. Souvent le boche, constatant qu'il n'y a rien à faire, se replie.

Les exploits de nos chiens de liaison ne se comptent plus et, en outre, grâce à eux, des vies de coureurs sont épargnées.

Dans la nuit du 10 au 11 avril 16, au camp de la Colardelle, dans une patrouille précédant un coup de main du groupe franc, la liaison est établie par le chien Dagor, qui apporte au P. C. le premier renseignement recueilli par la patrouille avant aucun autre moyen de transmission.

Pendant le mois de février 16, le chien Pachi relie chaque jour le poste optique de P... et le fort de V... en traversant un ravin battu par les mitrailleurs et l'artillerie ennemie.

Parisien, le 4 avril 18, au cours de la bataille de la Somme, à l'attaque du village de Moreuil, apporte le renseignement que l'ennemi avançait, envoyé par le colonel du R. I. au général commandant la D. I. ; il parcourt 2 kilomètres en 10 minutes sous un violent tir de barrage. Le chien avait été amené la nuit au P. C. du colonel et y était resté onze heures, après

lesquelles il sut retrouver sa piste. Le même renseignement envoyé par coureur est arrivé 20 minutes après le chien.

Follette, blessée très grièvement le 29 août dans la Somme en accomplissant une liaison malgré un violent tir de barrage, est venue mourir au P. C. du colonel après avoir rempli sa mission.

Duno, projeté en l'air par le déplacement de l'air produit par l'éclatement d'un gros calibre, s'est relevé sans aucun mal, et, après s'être secoué, a continué sa mission sans manifester la moindre crainte des nombreux éclatements sur son parcours.

Médor, blessé très grièvement dans la Somme en effectuant une liaison sous un violent bombardement, a néanmoins continué sa mission et est mort deux jours après.

Pastou : Une compagnie du ... R. I., étant attaquée par des forces bien supérieures lors de l'offensive de mars 17, allait être encerclée. Un triple tir de barrage empêchait toute retraite. Trois coureurs essaient de passer, ils sont tués. La chienne Pastou porte un message à la compagnie de réserve, couvrant sous les obus quatre kilomètres en 11 minutes, et revient apporter la nouvelle que les renforts arrivent. Les 48 hommes qui constituaient le reste de l'effectif furent dégagés grâce à Pastou.

Sultane : dans la soirée du 28 mai 18, par un bombardement violent sur L... et le bois de l'A..., a assuré la liaison entre ces deux points, a effectué 5 fois le trajet aller et retour en portant des plis fort importants.

On pourrait multiplier ces citations, ces extraits de carnets d'officiers. Partout où des chiens biens dressés sont en service, ils se rendirent utiles et économisèrent les vies des coureurs.

Parfois, leur travail de sentinelle et de liaison de patrouille accompli, ils deviennent chiens sauveteurs, comme ceux que signala la direction d'un chenil d'armée :

Trois de nos conducteurs de chiens de la 8e D. I. ont été cités à l'ordre. Cette division combattait le 15 juillet 18 sur la rive nord de la Marne ; elle a dû se replier momentanément, malgré sa défense héroïque.

Les conducteurs n'ont pas reculé avant d'avoir reçu et remis au commandement les messages portés par les chiens qui avaient établi

des liaisons remarquables de jour et de nuit sans reconnaissance préalable du terrain et sous un bombardement d'une violence inouïe.

Leur mission accomplie, deux conducteurs ont dû, les ponts étant coupés, traverser *la Marne* sous le feu de l'ennemi : l'un d'euxa traversé la rivière à la nage en se faisant suivre de ses deux chiens couplés ; l'autre, qui ne savait pas nager, a également pu échapper à l'ennemi en couplant ses chiens, en s'accrochant à eux et en les excitant à traverser l'eau. Les braves animaux ont compris et ont soutenu leur maître pendant la traversée de la rivière, large et profonde.

Ces chiens avaient été laissés dans les îlots de résistance du front de Champagne. Ils ont si bien établi la liaison avec les postes de commandement que le général a pu, pendant toute la durée de l'attaque, être tenu au courant des mouvements de l'ennemi. La violence du bombardement rendait l'emploi des pigeons voyageurs, du télégraphe et du téléphone très difficile.

Par ordre de M. le ministre de la Guerre, les lignes ci-dessus ont été affichées dans tous les chenils militaires.

Nos chiens de guerre n'ont pas seulement travaillé uniquement pour nos armées ; les meilleurs d'entre eux ont servi de moniteurs aux chiens anglais, ils ont aidé à la constitution des chenils militaires de l'armée anglaise. Et, lorsque la formidable armée américaine vint à prêter son appui aux alliés d'Europe, un certain nombre de nos chiens furent confiés, sous la direction d'instructeurs français, aux Yanks, qui furent émerveillés du travail accompli, témoin le passage de cette lettre du directeur d'un de nos chenils d'armée :

Un assez grand nombre de chiens de notre chenil, préparés et dressés par nous, ont été mis en service dans les unités américaines qui tiennent les secteurs de Bazoches et de Fismes. Quand les Yanks ont vu ce que faisaient nos chiens de liaison et de sentinelle sous les bombardements les plus violents, ils n'en revenaient pas. Nous les avons « assis » et ces braves ne sont pas faciles à épater.

Nos poilus, qui surent se rendre compte de leur très grande utilité, aimaient ces chiens, les caressaient, les gâtaient (parfois un peu trop), et ce fut la seule récompense de ces braves auxiliaires pour lesquels il n'y eut ni croix de guerre, ni fourragères. La caresse de leur conducteur, souvent celle des officiers du régiment auquel ils appartiennent, parfois celle du général leur ont suffi pour les encourager à toujours mieux faire. Car, j'en appelle à tous ceux qui aiment le chien et savent-

s'en servir : le chien est un grand méconnu de trop de gens, c'est le plus intelligent de nos auxiliaires qui comprend la mission qu'il a à remplir, et qui la remplit avec gaieté. Pourquoi ? D'autres ont dit et écrit : pour faire plaisir au maître qui a su le comprendre et auquel il est tout dévoué.

Et les chiens en service dans les établissements travaillant pour la Défense nationale ?

Ceux-là eurent un rôle plus modeste, mais néanmoins fort utile, et ne purent participer aux citations obtenues par nos poilus conducteurs de chiens ; si beaucoup d'entre eux se sont distingués, leurs noms ne figurent point dans des rapports officiels. Si, sur le front, assez nombreux ont été les « morts au champ d'honneur », les « morts des suites de leurs blessures » ou « intoxiqués ou brûlés par les gaz » dans les usines, les auxiliaires des gardiens ou des veilleurs de nuit, ont joui d'une existence relativement tranquille ; seuls trois chiens de ronde ont été tués à leur poste lors de la catastrophe de la Courneuve.

Grâce à eux, on a pu — et ce n'est pas peu — récupérer un grand nombre d'hommes en permettant la diminution des hommes de garde ou des sentinelles.

A un aérodrome du Midi il y avait 52 gardiens, il n'y eut plus que 16 gardiens accompagnés de 16 chiens. C'est à peu près la proportion de récupération qui a pu être faite ; et les établissements, et les entrepôts, et les stations magasins furent beaucoup mieux gardés.

Les voleurs, les cambrioleurs, les « chapardeurs » savaient que très rarement une sentinelle oserait tirer sur eux, mais ils se rendirent compte qu'un chien de ronde et d'attaque ne demande pas de permission pour enfoncer ses crocs dans leurs mollets ou les parties charnues de leur individu. Et, un homme saisi par un chien dressé à savoir mordre, ne peut se débarrasser de son étreinte et est dans l'obligation « d'appeler au secours ».

Dans un entrepôt de la Réserve Générale automobile, malgré un cordon ininterrompu de sentinelles, des vols étaient commis chaque nuit : dans la première semaine, où vingt-six hommes furent remplacés par six chiens, trois voleurs d'essence et de pneumatiques furent pincés.

Dans un arsenal de l'Ouest, deux chiens s'emparent, au

cours d'une ronde de nuit, de deux malfaiteurs munis d'engins spéciaux grâce auxquels ils comptaient causer une catastrophe.

Une station magasin du Centre était, malgré les veilleurs de nuit, visitée régulièrement par des voleurs de denrées et des piqueurs de fûts. Dès que quatre chiens eurent pris la succession de vingt gardiens, aucun vol ne fut constaté.

Il arriva aussi que des prisonniers boches ou autres parvenaient à s'échapper des camps ; huit sur dix étaient repris dans les environs immédiats du camp ; mais les autres cherchaient à gagner la frontière de Suisse ou d'Espagne ; ils s'introduisaient dans des wagons de marchandises destinés à ces pays neutres ; aussi, dans la plupart des gares-frontières, confia-t-on à des douaniers des chiens spécialement préparés et dressés pour ce service et qui faisaient la visite des wagons ; leur flair ne les trompa pas. A la gare de Bellegarde, le lendemain même de leur mise en service, les deux chiens de recherche ont découvert, dissimulés dans un wagon, sous des sacs de farines, deux prisonniers boches qui s'étaient évadés d'un camp de l'Isère, et partout où des chiens étaient en service il en fut de même.

§

Nos poilus à quatre pattes, malgré leurs exploits, ont-ils été à l'honneur ? Connus dans les secteurs où ils furent en service, ils recevaient des caresses et souvent des friandises supplémentaires, et c'est tout.

Cependant, un jour, en Alsace, à Wesserling, le Président de la République passant une revue fut mis au courant de la belle conduite d'un chien : Pyram, qui marchait allègrement en tête du bataillon de chasseurs alpins dans lequel il était en service. A trois reprises Pyram avait évité la surprise d'un coup de main. Le Président de la République fit venir auprès de lui le conducteur et Pyram, demanda une étoile d'éclaireur de 1re classe et la fixa lui-même au collier du chien. Un film cinématographique nous a conservé le souvenir de cette scène.

Lors du défilé du 14 juillet 18, la délégation d'un régiment de coloniaux amena avec elle deux de ses chiens de patrouille, que les Parisiens ne se firent pas faute d'acclamer sur tout le parcours. Savaient-ils, ceux qui applaudissaient, que ces deux braves toutous avaient capturé ou aidé à capturer plusieurs

prisonniers? Lors de la petite fête qui fut donnée en l'honneur de l'anniversaire de l'Indépendance belge, la foule des spectateurs put voir défiler dans le Parc de Versailles quelques pelotons de chiens de liaison, de sentinelle, de patrouille, de trait ou porteurs du chenil central militaire de Satory, derrière le fanion de la Compagnie des Chiens de Guerre offert au « Service des Chiens de Guerre » par un groupe de représentants d'associations cynophiles. En tête de la division marocaine qui entra dans Metz délivrée marchèrent les chiens de liaison et de sentinelle de cette glorieuse phalange de héros.

Ils ont bien mérité, nos chiens de France, et, sans autre but que celui de se rendre utiles, ils ont aidé au mieux qu'ils ont pu à la victoire de l'humanité contre la barbarie. Ils ne faut pas qu'on les ignore.

PAUL MÉGNIN.

QUELQUES SOUVENIRS
SUR LOUIS BOUILHET

—

Flaubert, Bouilhet, vos noms sont unis dans la gloire,
Car vos cœurs ont battu d'un même amour du beau.
Qu'importe que vainqueurs d'une même victoire,
Pour vaincre l'oubli sombre et la nuit sans mémoire,
L'Un ait eu l'étincelle et l'Autre le flambeau !

HENRI DE RÉGNIER (1).

Le 18 juillet 1919 coïncidait avec le cinquantième anniversaire (2) de la mort de Louis Bouilhet, survenue le 18 juillet 1869.

D'après l'auteur d'un écho publié récemment sur la maison de Balzac, Bouilhet, atteint de paralysie générale, serait mort à Paris dans la maison de santé du docteur Blanche.

La vérité est toute autre. Je me propose de le démontrer ici, en précisant les conditions réelles de lieu, de dates, de causalité et d'ambiance, qui ont précédé, accompagné ou suivi le décès. Je m'appuierai sur mes souvenirs et renseignements personnels, ainsi que sur une série de documents inédits, qui sont en ma possession, lesquels rectifient ou complètent, en certains points, les relations données par Flaubert et par Maxime du Camp et plus récemment par Etienne Frère (3).

(1) Vers inédits, transcrits par l'auteur sur le Registre des visiteurs au Pavillon Flaubert à Croisset, au cours d'une visite en 1912.

(2) Aucune cérémonie le 18 juillet 1919 n'a commémoré dans Rouen cet anniversaire. Les Sociétés littéraires rouennaises, à qui ce cinquantenaire avait été signalé par la Presse locale, dès le 9 juillet, se sont abstenues de toute réalisation. Pour pallier un tel oubli, qui eût « indigné » Flaubert, j'ai cru pouvoir me permettre d'aller, en catimini, déposer au cours de la matinée du 18 juillet devant le buste du poète (rue Thiers), une modeste gerbe de fleurs cueillies dans le jardin de ma mère. « *Etiamsi omnes, ego non.....* »

(3) Cf. : *Louis Bouilhet, son milieu, ses hérédités, l'amitié de Flaubert*, par Etienne Frère. (Société française d'Imprimerie et de Librairie, édit. Paris, 1908.)

Mon père, le docteur Le Roy (1822-1905), fut en intimes relations d'amitié avec Bouilhet. Au cours des deux années qui précédèrent sa mort, et alors qu'il habitait Rouen, Bouilhet venait presque tous les mardis dîner à notre table de famille. Bien que je fusse alors tout enfant, j'ai conservé le souvenir net et précis de ce grand et bel homme, aux longs cheveux blonds, à la moustache tombante, échangeant d'une voix sonore maints propos de table avec les commensaux habituels de ces dîners hebdomadaires, les docteurs Morel (1) et Vingtrignier, confrères et amis de mon père.

Par réciprocités, Bouilhet invitait mon père de temp à autre à venir, en garcon, dîner en l'ermitage de la rue Bihorel; invitation à la « bonne franquette », écrit-il dans une lettre.

La grande condescendance de « Monseigneur (2) » envers le bambin que j'étais alors l'avait fait consentir, d'après la demande de mon père, à apposer sur un exemplaire illustré des « Contes d'Andersen » une flatteuse dédicace approuvant *mes grands progrès dans la lecture*, éloge prématuré, car c'est à peine si je pouvais alors ânonner les premières pages du *Télémaque*. J'ai malheureusement égaré dans Paris (vers 1906) ce précieux souvenir personnel (3).

J'ai cru pouvoir mentionner ces souvenirs autobiographiques à titre d'introduction et pour mieux affirmer aux lecteurs du *Mercure de France* comment, à défaut d'autres qualités, cette étude ne manquera pas tout au moins de sincérité.

§

Le mal auquel a succombé Bouilhet ne présente aucune corrélation avec la paralysie générale, maladie du cerveau. Bouillet est, en réalité, mort d'une maladie des reins : une albuminurie connue trop tard, écrit Flaubert. Le cas est précisé par les médecins traitants qui diagnostiquèrent une

(1) Morel, médecin aliéniste réputé dans la science des maladies mentales (par ailleurs gendre de Talma) est cité nominativement au nombre des médecins participant à la consultation médicale qui eut lieu le 27 juin 1919 chez Bouilhet. Cf.: Lettre de Flaubert à Maxime du Camp. *Correspondance* (Edit. Charpentier, 3e série, page 594).

(2) Je rappelle que « Monseigneur » était le surnom donné à Bouilhet par Flaubert et par son entourage, « à cause de sa belle prestance et de ses manières un peu bénisseuses », rapporte Mme Franklin-Groult (Cf. *Lettres de Flaubert à sa nièce Caroline*, édit. Charpentier, p. 13, annotations).

(3) Je mentionne ce détail avec le vague espoir que ces lignes pourront peut-être tomber sous les yeux du collectionneur qui détient actuellement ce petit livre. Le cas échéant, je le supplierais de me rendre ce souvenir, promettant en échange une honnête récompense, littérairement plus qu'équivalente.

« néphrite albumineuse », vraisemblablement compliquée, dans les derniers moments, par des accidents d'urémie. Bouilhet a donc succombé au « mal de Bright » qui le minait depuis un an et demi environ.

Ainsi que le remarque Flaubert, la maladie ne fut pas connue assez tôt pour pouvoir être soignée en temps utile. Cependant, bien avant l'aggravation morbide des derniers mois, les amis de Bouilhet, Flaubert tout le premier, n'avaient pas été sans remarquer l'altération de la santé du poète. C'est ainsi que, dès le 24 janvier 1868, Flaubert, dans une lettre à Jules Duplan, datée de Croisset (1), écrit :

> Je ne suis pas content de Monseigneur, il me semble profondément malade sans pouvoir dire en quoi. Il tousse fréquemment et souffle comme un cachalot ; ajoute à cela une tristesse invincible. Monseigneur tourne à l'hypocondrie.

Dix mois plus tard, Bouilhet lui-même est tellement inquiet et anxieux de sa santé qu'il croit utile de rédiger un testament olographe, établi en double, dont un exemplaire, placé sous enveloppe scellée, etc., portant en suscription : « Testament confié par moi, Louis Bouilhet, aux bons soins de mon ami Félix Galli », est déposé chez ce dernier.

Félix Galli, chirurgien-dentiste à Rouen (que j'ai longuement connu), était un excellent homme, mais fâcheusement exubérant dans ses propos, ses racontars et ses cancans (2). En dépit de ce vilain travers, Bouilhet professa toujours une profonde amitié pour Galli. Voici plusieurs lettres inédites (3) qui prouvent cette affection, et ne sont pas dépourvues d'intérêt au point de vue littéraire :

Mantes, 23 avril 1860.

Mon cher Galli,

Me voilà rentré dans ma solitude, et c'est avec bonheur que je me rappelle la charmante hospitalité que j'ai reçue chez toi ; quand les hommes changent plus vite que les choses on est heureux de rencontrer un vieil ami, toujours le même. C'est une exception qui console de bien des déboires.

Te voilà, maintenant, sur le grand chemin de la fortune, nul, plus que toi, n'a mérité le succès. Et tous tes amis sont heureux de ton

(1) Cf. : *Correspondance*, 3e série, page 350.

(2) Morel l'aliéniste invitant mon père à dîner en compagnie de Bouilhet (1er mars 1869), qualifie plaisamment Galli : « le *desiderabode* » (?) de la rue de la Chaîne. »

(3) Ces lettres sont en ma possession.

bonheur. Merci donc, mon cher vieux. — M^me^ Philippe est très reconnaissante de ton souvenir.

Si tu vas à Paris, je n'ai pas besoin de te dire combien je serai heureux de te voir faire halte en passant.

Adieu. Bonne santé, je te serre la main.

L. BOUILHET.

Mantes, 2 février 1861.

Mon cher Galli,

Merci mille fois pour ta bonne lettre et ton bon souvenir. J'avais le désir, comme je te l'ai dit, d'aller à Cany et à Rouen, mais un travail pressé pour le Théâtre Français m'a fait suspendre mon voyage. Je n'irai en Normandie que vers Pâques et je serai à Rouen 10 jours après cette fête. Donc j'accepte avec empressement ta bonne invitation pour cette époque. Laisse ma bougie chez le concierge, mais retire le bois de ta cheminée ; Dieu aidant, nous aurons du soleil en avril.

Veux-tu présenter mes respects à Madame Galli, et prendre pour toi ma meilleure poignée de main ? Ton bien dévoué,

L. BOUILHET.

Mantes, 1er janvier 1863.

Merci, mon cher Galli, de ton excellent souvenir. Mes affaires prennent actuellement une meilleure tournure.

J'ai eu à lutter de tous côtés. Mais l'horizon s'éclaircit.

Je te prie de me croire toujours, cher vieux, ton fidèle et dévoué,

L. BOUILHET.

Mantes (sans date).

Mon cher Galli, j'abuse de toi, mais cela t'apprendra une autre fois à être moins complaisant. Veux-tu avoir la bonté de remettre, ou de faire remettre *immédiatement* cette lettre *à son adresse*. Comme je ne veux pas que tout le monde connaisse mon séjour à Mantes, et que les acteurs de l'Odéon m'ont écrit à Cany, je leur réponds que je suis *aux environs de Dieppe en pays perdu*, et que je charge un ami de leur remettre cette lettre, écrite à la hâte *dans une auberge*.

Voilà une forte blague dramatique ; ne va pas te couper, malheureux ! et ne leur donne mon adresse à Mantes *sous aucun* prétexte. Si tu y vas toi-même, tu diras que tu m'as quitté *dimanche matin*, et *que je compte venir samedi à Rouen*. Adieu, vieux solide, j'irai le dimanche à Croisset, et comme, *entre nous*, j'y resterai une quinzaine, nous nous reverrons très prochainement.

Je compte sur toi pour la lettre. Tu demanderas M. Tisserant, tu peux même y envoyer ton groom. Merci d'avance. Ton vieux

L. BOUILHET.

Je ne puis lire le nom du maître d'hôtel, mais tu trouveras toujours bien Tisserant (1) au théâtre.

Le testament (2) confié à Galli et ouvert au moment du décès est identique avec la copie retrouvée dans les papiers de mon père. Voici le texte de ce document, jusqu'à présent inédit :

Ceci est mon testament :

En pleine santé, avec connaissance de cause, et la volonté la plus formelle :

Je nomme mon ami Philippe-Charles Leparfait (3) mon exécuteur testamentaire ;

Je donne et lègue à mes deux sœurs Sidonie et Esther Bouilhet :

1° L'usufruit, leur vie durant, des deux maisons avec masure sises à Cany, dont j'ai hérité de Monsieur Hyacinthe Pessey, mon parrain ;

2° L'usufruit, leur vie durant, du tiers qui m'appartient dans la succession maternelle, restée indivise.

Je donne et lègue à mon ami Philippe-Charles Leparfait :

1° La nue-propriété des deux maisons avec masure, sises à Cany, dont j'ai hérité de Monsieur Hyacinthe Pessey, mon parrain ;

2° La nue-propriété du tiers qui m'appartient dans la succession maternelle, restée indivise ;

3° Mes livres et manuscrits à la charge acceptée par lui de les faire publier, s'il y a lieu, après en avoir consulté avec mes plus intimes amis — au moins au nombre de trois. Si, les frais d'impression étant couverts, il y a bénéfice, soit en librairie, soit au théâtre, le dit bénéfice sera perçu par lui et mes deux sœurs — une moitié pour lui, une moitié pour mes sœurs. J'entends parler, dans cet article troisième, non seulement des œuvres à publier, mais encore de tout ce qui a paru de moi. En conséquence, je charge mon ami Philippe-Charles Leparfait, comme mon exécuteur testamentaire, de faire tout traité, avec tout libraire et tout directeur de théâtre.

Je donne et lègue à M[lle] Léonie Leparfait ce que je posséderai de meubles et valeurs à l'époque de ma mort.

Si mon ami Philippe-Charles Leparfait meurt avant Mademoiselle Léonie Leparfait, c'est à Mademoiselle Léonie Leparfait que passeront, d'après ma volonté formelle, les deux legs de nue-propriété, ainsi que le legs des livres et manuscrits faits et écrits, plus haut, en faveur de mon ami Philippe-Charles Leparfait.

(1) Tout laisse à croire que le dit Tisserant est l'acteur de ce nom, qui, à la création, joua dans les pièces de Bouilhet les rôles de M. de Montarcy, d'Etienne Dufernay dans l'*Oncle Million* et de Daubret dans *Hélène Peyron*.

(2) Ce document est en ma possession. Un fac-similé photographique a été déposé au musée du Pavillon Flaubert à Croisset.

(3) Bouilhet écrit Leparfait au lieu de Le Parfait, orthographe légale.

Je veux et j'exige que l'on procède, dans les délais convenables, à l'autopsie de mon corps.

Je désire absolument ne pas être inhumé sans cette opération préalable, et je ne reconnais aucun motif qui puisse y faire obstacle.

Fait à Rouen, le 15 novembre 1868.

Signé :

LOUIS BOUILHET.

La lecture de ce document peut suggérer les réflexions suivantes :

1° Le testament date de l'année où mourut la mère de Bouilhet (Cany, février 1868). La succession maternelle étant restée indivise, Bouilhet en fait attribution au paragraphe deuxième.

2° Bouilhet dans le préambule déclare et affirme être « en pleine santé ». On ne peut que mettre en doute la sincérité d'une telle affirmation, venant d'un ancien étudiant en médecine, apte à se rendre compte du mal interne dont les symptômes étaient manifestes.

3° Le paragraphe final, formulant l'injonction impérative d'autopsie, « sans qu'aucun motif y puisse faire obstacle », est particulièrement bizarre et imprévu. Pour quel motif pareille injonction ? Il n'est pas supposable que le dramaturge ait, par réminiscence, songé au Docteur Dusterius, personnage hoffmanesque du *Cœur à droite* (1), possédé de l'idée fixe de constater, par autopsie, si le premier rôle Fitzheral (*alias* John Patson) présente ou non une aussi extraordinaire anomalie cardiaque. Il n'est guère plausible que Bouilhet, malgré le caractère jaloux et acariâtre de Léonide (fait noté par les amis), ait redouté une tentative d'empoisonnement sur sa personne. Il est plutôt probable que le poète, se sentant atteint depuis plusieurs mois d'un mal inexpliqué par ses médecins, aura voulu

(1) *Le Cœur à droite*, drame en prose, écrit par Bouilhet en 1857, n'a jamais été représenté. Je possède le manuscrit copié par l'auteur. C'est un cahier d'écolier grossièrement cartonné, comportant une soixantaine de pages de texte. La distribution comprend 7 personnages et une figuration. Le thème scénique rappelle par son macabre dénouement les pièces chères au « Grand Guignol ». La feuille de garde du manuscrit mentionne : « *Le Cœur à droite*, pièce en 3 actes et 4 tableaux », et porte en dedicace : « A mon ami Alfred Guérard » (le même à qui fut dédiée l'édition de *Madame de Montarcy*). Mais cette dédicace est barrée et porte en surcharge : « A mon ami Agénor Brady, Londres » (la poésie : *La Terre et les Etoiles*, publiée dans *Festons et Astragales*, est dédiée au même). Agénor Brady est, on le sait, le pseudonyme littéraire d'A. Bardoux, qui fut en 1877 ministre de l'Instruction publique. *L'Audience*, journal de droit et de jurisprudence, a publié *le Cœur à droite* en feuilleton du 26 janvier au 25 février 1859. Depuis cette pièce n'a jamais été réimprimée.

que le cas fût élucidé scientifiquement, dès sa mort, de façon à ce que son entourage pût connaître la vérité.

En tout cas, après la mort de Bouilhet, ni Philippe Le Parfait, ni Léonide, ni les demoiselles Bouilhet, pas plus que Flaubert et les amis du poète ne songèrent à satisfaire cette injonction testamentaire, inutile et injustifiée. Aucune nécropsie ne fut donc pratiquée sur le cadavre de l'auteur de la *Conjuration d'Amboise*.

§

Au printemps de 1867, Bouilhet était nommé conservateur de la Bibliothèque municipale de Rouen. La fonction comportait le logement dans un appartement situé dans l'hôtel de ville. Bouilhet quitta donc Mantes pour venir résider à Rouen. En réalité il n'utilisa pas son logement officiel (1), mais il loua, dans un faubourg de Rouen, au n° 43 de la rue Bihorel, une petite maison avec jardin, pour pouvoir y habiter avec Léonide Le Parfait et Philippe Le Parfait. Notons que pour ses sœurs Bouilhet était censé prendre pension pour ses repas dans un hôtel de Rouen (Hôtel de France).

Léonide (2) Modeste Le Parfait connut Bouilhet en 1851. Cette femme, qui a joué un rôle peu apparent, mais important dans la vie du poète, était née le 9 février 1824 à Monceaux, arrondissement de Bayeux, du mariage légitime de Jean-Michel Le Parfait, cultivateur, et de Modeste-Félicité Rouland. Le fils naturel de Léonide, Charles Philippe Le Parfait, naquit à Rouen le 6 janvier 1845, rue du Fardeau, n° 34, dans la maison où habitait le sieur Lucius Godefroy, docteur médecin, témoin ayant fait la déclaration à l'état civil trois jours après la naissance. Il y a lieu de croire que dans cette maison existait une clinique d'accouchement dirigée par ce médecin, où Léonide vint faire ses couches.

Certains ont prétendu que Philippe Le Parfait était le fils naturel de Bouilhet. Sidonie, la sœur aînée du poète, affectait même de parler de Philippe comme du fils naturel de son

(1) L'acte de décès de Bouilhet, d'après les registres de l'état-civil, mentionne successivement le domicile légal et la maison mortuaire. Ce document est reproduit plus loin.

(2) « Léonide » est ainsi prénommée régulièrement aux actes d'état-civil la concernant (naissance, décès) ; j'ignore pour quels motifs Bouilhet comme Flaubert l'appelaient « Léonie ».

frère (1). Cette attribution de paternité est aussi fausse qu'elle est invraisemblable.

En effet, Léonide ne connut Bouilhet qu'en 1851, dans le logement de la rue Beauvoisine, où ils étaient voisins de palier ; or, à cette date, Philippe était âgé de cinq ans. D'autre part, Philippe, long, maigre, noir de cheveux, de figure osseuse, avec un grand nez busqué, ne ressemblait en aucune manière à Bouilhet, au point de vue physique. Même dissemblance complète, sous le rapport intellectuel : Bouilhet était un esprit supérieur, Philippe ne fut qu'un esprit médiocre, qui ne put jamais sortir de son modeste état d'employé de commerce et mourut tel. Mais il y a plus : il est de tradition orale parmi les amis de Bouilhet que Charles-Philippe Le Parfait était en réalité le fils naturel du marquis Charles-Philippe de X..., haute personnalité artistique et littéraire (2), qui, vers l'âge de 22 ans, séduisit Léonide, âgée d'une vingtaine d'années. Une rente viagère aurait été constituée par le séducteur au profit de Léonide et de Charles-Philippe. Flaubert a donc écrit la vérité en qualifiant Philippe de « fils adoptif » de Bouilhet, et ce dernier l'a attesté dans son testament.

Léonide et Philippe partagèrent l'existence de Bouilhet de 1851 jusqu'à sa mort. Flaubert a donné dans sa correspondance d'élogieuses appréciations de ces deux compagnons de la vie du poète.

C'est une créature d'un rare bon sens et qui connaît l'existence ; elle me paraît avoir peu d'illusions, tant mieux ; les illusions tombent, mais les âmes-cyprès sont toujours vertes, écrit-il parlant de Léonide (3).

Quant à Philippe, il écrit : (4)

Je n'ai pas connu de meilleur cœur que celui du petit Philippe ; lui et cette bonne Léonie ont soigné Bouilhet admirablement. Ils ont fait des choses que je trouve propres. Pour le rassurer, pour lui persuader qu'il n'était pas dangereusement malade, Léonie a refusé de se marier avec lui, et son fils l'encourageait dans cette résistance. C'était si bien l'intention de Bouilhet, qu'il avait fait venir tous ses papiers. De la part du jeune homme (5) surtout, je trouve le procédé assez gentleman.

(1) Etienne Frère, *loc cit.*, p. 154.
(2) L'un des fondateurs et commensaux des « dîners de Magny ».
(3) Cf. : *Correspondance*, 3e série, page 9, lettre à Bouilhet (1854).
(4) Cf. : *ibidem*, lettre à Maxime du Camp, page 395 (1869).
(5) A cette date Léonide avait 45 ans et Philippe 22 ans.

§

Dans le mois qui précéda la mort de Bouilhet, les symptômes de la maladie s'étant encore aggravés, une consultation de plusieurs médecins fut décidée, pour « le dernier dimanche de juin », écrit Flaubert (le 27 juin 1869). A cette consultation prirent part le célèbre docteur Péan, ami intime de Bouilhet, venu exprès de Paris, les Drs Morel et Le Roy, de Rouen ; le pharmacien Duprey (que Flaubert dénomme à tort Dupré) assistait à la consultation. Flaubert ajoute que Bouilhet n'osa pas prendre une consultation d'Achille Flaubert, se « sentant très malade et craignant que celui-ci ne lui dît la vérité ». Ce motif paraît peu plausible : n'est-il pas plutôt probable qu'Achille Flaubert étant chirurgien sembla peu qualifié pour intervenir en la circonstance ?

L'avis des trois médecins consultants fut d'envoyer de suite le malade aux eaux de Vichy. Le départ fut immédiat, à tel point que deux jours après Bouilhet était installé avec Léonide et Philippe à Vichy, en « l'Hôtel de Londres. Boulevard du Prince Impérial ». La lettre adressée à Galli par Philippe, et contresignée par Bouilhet, mentionne le fait, ainsi que les mesures prises pour ne pas inquiéter les demoiselles Bouilhet.

Vichy, 1er juillet 1869.

Mon cher Galli,

Nous sommes arrivés à bon port ! Comme je le pensais, du reste, notre malade était très fatigué du voyage, mais il est redevenu superbe après deux ou trois heures de repos, et, hier, nous sommes allés tous deux boire son (*sic*) verre d'eau à la source, et je compte bien en faire autant aujourd'hui si le temps le permet, car, pour notre arrivée, nous avons eu un orage qui a duré hier toute l'après-midi et le temps n'est pas complètement remis.

Donc, pour en revenir à notre homme, je constaterai un mieux très sensible, beaucoup moins nerveux, moral remonté, il est redevenu presque gai et mange comme il y a deux mois, il faut espérer que cela va continuer ; dans tous les cas je vous tiendrai toujours au courant de nos petites affaires, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Vous seriez bien aimable : 1° de prévenir le docteur Morel, l'ami Le Roy et nos amis que vous connaissez, du changement survenu ; 2° de passer 43, rue Bihorel et laisser la bonne dans le doute de mon arrivée, il faut qu'elle m'attende tous les jours, quoique certainement je ne reviendrai pas avant la fin de la saison thermale.

Dites à Marie (1), je vous prie, de présenter nos compliments à nos voisins Mr et Madame Lefresne (2). Si les sœurs de Bouilhet vous écrivent ou viennent vous voir, il est bien convenu qu'il est parti avec un de ses amis de Paris à cause de quelques douleurs du côté du foie, ne présentant rien de grave, et que, même vous, Galli, vous n'êtes pas éloigné de croire qu'il est heureux du prétexte pour secouer l'ennui de Rouen. C'est dans ce sens-là qu'il va leur écrire.

Adieu, mon cher ami, Bouilhet ainsi que ma mère me chargent de mille choses pour vous. Ils sont vivement touchés de toute votre sollicitude.

Permettez-moi de vous serrer la main cordialement et pour mon compte personnel.

Tout à vous,

CH. PHILIPPE.

Certifié conforme :

LS. BOUILHET.

Ce document inédit (3) montre quelles étaient, deux semaines avant la mort, les illusions optimistes du malade et de son entourage.

Cependant ce séjour à Vichy, que Philippe présumait devoir correspondre à la saison thermale, dura quelques jours à peine. Flaubert relate (4) : « A Vichy, Villemain s'est empressé de renvoyer Bouilhet à Rouen. Le mal était irréparable, comme du reste Villemain me l'a écrit. » Le retour à Rouen dut s'effectuer vers le 9 juillet, car, le 7 juillet, date où Flaubert écrit à sa nièce Caroline, il est sans nouvelles de la rentrée de son ami rue Bihorel.

Monseigneur est parti pour Vichy il y a huit jours. On ne sait au juste ce qu'il a. Sa terrible hypocondrie doit avoir une cause organique, mais peut-être que non ! Il m'a *navré* les deux dernières fois que je l'ai vu (5).

Dès le retour à Rouen, Philippe, d'accord probablement avec sa mère, et avec le malade, écrit aux sœurs Bouilhet pour les aviser de l'état de leur frère. Sidonie (45 ans) et Esther (39 ans) arrivent vers le 9 juillet à Rouen. Elle vont tout d'abord chez Galli pour le questionner. Celui-ci, très embar-

(1) La servante.
(2) Habitaient rue Bihorel, n° 41, la maison mitoyenne.
(3) Je possède ce document.
(4) Cf. la lettre à Maxime du Camp, *loc. cit.*
(5) Cf. lettre de Flaubert à sa nièce Caroline, *loc. cit.*, page 118.

rassé, surtout devant leurs récriminations d'ordre religieux, prend le parti de les adresser à un prêtre, son locataire et voisin. C'est celui que Flaubert qualifiera plus tard (1) « un brave chanoine de la cathédrale ». Ce prêtre, d'un esprit large et tolérant, s'appelait l'abbé Bosquier, apparenté à une vieille famille de Saint-Saëns ; jadis marié, puis veuf et entré tard dans les ordres, il était en effet chanoine de la cathédrale de Rouen. L'abbé Bosquier s'efforça de rassurer les deux sœurs au point de vue de leurs scrupules religieux, leur conseillant d'agir avec discrétion et ménagement vis-à-vis de leur frère. En outre, comme il était en relations avec ma famille et connaissait nos liens d'amitié avec Bouilhet, il leur conseilla de s'adresser également chez mon père. Les deux sœurs, accueillies aussi cordialement que possible, reçurent les mêmes pressantes recommandations de n'agir rue Bihorel qu'avec tact et discrétion (2).

Malheureusement cette série de conseils raisonnables ne purent modifier l'état d'esprit de ces vieilles filles (3) et empêcher les scènes si regrettables qu'elles suscitèrent auprès du lit de mort de Bouilhet, le samedi 17 juillet.

Les lecteurs que cette phase de la mort de Bouilhet intéresserait particulièrement trouveront, dans l'étude d'Etienne Frère, un chapitre entier (4) consacré à cette question. Les faits y sont exposés, commentés et expliqués avec une remarquable loyauté, une entière impartialité et une grande largeur d'esprit.

Il y a lieu toutefois de rectifier l'heure de la mort de Bouilhet indiquée par Frère pour 5 heures du soir, heure que Flaubert n'a pas de son côté mieux précisée (5). C'est dans la nuit du 18 juillet, à 11 heures du soir, que mourut Louis Bouilhet. Ce point est attesté par l'acte de décès (où mon père fut témoin) :

Du dix-neuf juillet mil-huit-cent-soixante-neuf, à dix heures du

(1) Cf. la lettre à Maxime du Camp.

(2) Ma mère, qui, à 83 ans, a conservé toutes ses facultés intellectuelles, ne peut préciser, à l'heure actuelle, l'aspect physique de Léonide, qu'elle eut l'occasion d'apercevoir, en 1869, au cours d'une visite de condoléances.

(3) Sidonie, grande, dégingandée et très campagnarde ; Esther, moins disgracieuse et beaucoup plus avenante ; telles les esquissent les souvenirs de ma mère l'époque du décès de Bouilhet.

(4) Cf. Etienne Frère : *op. cit.*, p. 254 à 278.

(5) « Le dimanche à 5 heures il a été pris de délire, etc. » Cf. Lettre à M. du Camp, *loc. cit.*, p. 395.

matin, acte de décès de *Louis-Hyacinthe Bouilhet*, célibataire, littérateur français, conservateur de la Bibliothèque publique de cette ville, chevalier de la Légion d'honneur, décédé hier à onze heures du soir, rue Bihorel, nº 43, domicilié Enclave de l'Hôtel-de-Ville, âgé de quarante-huit ans, né à Cany-Barville, arrondissement d'Yvetot (Seine-Inférieure), le vingt mai mil-huit-cent-vingt et un (1); fils de Jean-Nicolas *Bouilhet* et de Opportune *Hourcastremé*, décédés ; constaté par nous, adjoint officier de l'Etat-Civil délégué par l'adjoint remplissant les fonctions de maire de la Ville de Rouen, sur la déclaration des sieurs Auguste Le Roy, âgé de quarante-cinq ans, Docteur Médecin, rue des Arsins, nº 12, et Hyacinthe-Victor Duprey, âgé de cinquante ans, pharmacien, rue de la Grosse-Horloge, nº 62, auquel acte fait double ils ont signé avec nous, lecture faite.

LE ROY. LEFORT, adjoint. DUPREY.
D. M. P.

§

Flaubert, parti pour Paris le 17, revint en hâte à Rouen le 19 ; arrivé vers la fin de l'après midi rue Bihorel, il fut pris dans la maison mortuaire d'une crise nerveuse, se roulant, en désespéré, sur la pelouse du jardin.

Les obsèques de Bouilhet eurent lieu dans la matinée du 20 juillet, à l'église Saint-Romain de Rouen. La relation qui en est donnée par Flaubert peut être utilement complétée par les comptes rendus publiés, le lendemain 21 juillet, par les deux journaux rouennais.

Bouilhet est inhumé au cimetière Monumental dans un terrain concédé par la ville, très proche du caveau funéraire de la famille Flaubert. Le mausolée de Bouilhet est entretenu par les soins de la ville (2) et à ses frais.

Au champ de repos, Louis Bouilhet est voisin de Gustave Flaubert : quelques mètres (3) de terre séparent dans la mort les restes des deux amis, inséparables dans la vie.

§

Après la mort de Bouilhet, Léonide et Philippe restèrent à Rouen une douzaine d'années. Le 2 août 1883, Léonide fait, à

(1) Flaubert, dans la préface des *Dernières Chansons* (Edit. M. Levy), indique 1822 comme année de naissance de Bouilhet. Il en est de même sur le portrait gravé placé en tête du volume. L'édition de Lemerre reproduit cette même erreur.

(2) Cf : *Analyse des procès-verbaux des séances du Conseil municipal de Rouen* Tome II, 1841-1870, seance du 6 août 1869.

(3) La distance est de 2 à 3 mètres.

l'état-civil, acte de reconnaissance de son fils Philippe ; elle est alors domiciliée rue Centrale, n° 6 (Ile-Lacroix).

Philippe est mort à Amiens le 29 août 1909 « représentant de commerce ». Léonide lui a survécu trois ans ; elle est morte à Amiens le 7 juillet 1912, âgée de 87 ans.

Les sœurs de Bouilhet moururent, on le sait, à Cany : Sidonie en 1884, Esther en 1901.

GEORGES A. LE ROY
Conservateur du Musée Flaubert, à Croisset.

—

Biographie chronologique de Bouilhet.

1821 27 mai. Naissance de Louis Bouilhet.
1823 Naissance de Sidonie Bouilhet.
1830 Naissance d'Esther Bouilhet.
1832 Mort de Jean-Nicolas Bouilhet, son frère.
1830-1840 En pension à Ingouville, puis à Rouen (Lycée Corneille). Condisciple de Flaubert.
1841 Etudiant en médecine à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Externe des Hôpitaux. Service de Flaubert père.
Renoue connaissance avec Gustave Flaubert.
1845 Mort de Flaubert père. Bouilhet abandonne la médecine, s'établit répétiteur libre.
1846 1re allusion de Flaubert sur Bouilhet quant à sa pauvreté et ses talents dans une lettre à Louise Colet (15 août 1846).
1847 « Jenner ou la vaccine », tragédie en collaboration avec Flaubert et du Camp.
1848 Voyages à Paris, présenté par Flaubert à Théophile Gautier.
1848 Candidat à la députation (dans la Seine-Inférieure ?).
1851 Fait connaissance avec Léonide Le Parfait et Philippe.
1852 Mélœnis.
1853 Habite à Paris (71, rue de Grenelle-Saint-Germain).
1854 Les Fossiles.
1856 Mme de Montarcy (Odéon, 6 novembre.)
1857 Habite à Mantes. « Sous peine de mort », comédie en 4 actes (inédite). « Le Cœur à droite », pièce en 3 actes.
1858 Hélène Peyron (Odéon, 11 novembre).
1859 Festons et astragales (Edit. Michel Lévy). Le Cœur à droite est publié en feuilleton, dans l' « Audience ». Chevalier de la Légion d'honneur.
1860 L'oncle Million (Odéon, 6 décembre).
1862 Dolorès (Odéon, 22 septembre). Médaille d'honneur décernée par l'Académie de Rouen (séance août 1862).
1864 Faustine (Odéon, 20 février).
1865 Présenté par Flaubert au prince Napoléon.
1866 La Conjuration d'Amboise (29 octobre).

Présenté par Flaubert chez la princesse Mathilde.
Banquet offert à Bouilhet par les Rouennais (22 décembre).
1867 Nommé Conservateur de la Bibliothèque de Rouen. Revient habiter Rouen.
1868 Premiers symptômes de la maladie, notés par Flaubert (janvier).
Mort de sa mère à Cany (février). Rédige son testament (16 novembre).
1869 27 juin. Consultation médicale de Péan et autres médecins.
1er juillet. Vichy.
18 juillet. Mort ; 19 juillet, crise nerveuse de Flaubert à la maison mortuaire.
20 juillet. Obsèques.
1872 Première représentation de Mlle Aissé... Publication des « Dernières chansons ».
Lettre de Flaubert au Conseil municipal de Rouen (26 janvier). Flaubert modifie le manuscrit du « Sexe faible ».
1876 Nouvelle demande de Flaubert au Conseil municipal pour l'emplacement d'un monument.
1877 Le Conseil municipal vote un emplacement, adossé à la Bibliothèque, Musée municipal.
1880 Mort de Flaubert.
1882 Inauguration du buste de Bouilhet à Rouen.
1883 Buste érigé à Cany par souscription du « Rabelais ».
1884 Mort de Sidonie Bouilhet.
1901 Mort d'Esther Bouilhet.
1905 Inauguration du Pavillon Flaubert à Croisset, le buste de Bouilhet (terre cuite par Mathieu Meusnier 1875), y est érigé.
1909 Mort de Philippe Le Parfait.
1912 Mort de Léonide Le Parfait.
1918 Destruction du buste de Bouilhet par un éboulement de la falaise au Pavillon de Croisset.
1919 Cinquantième anniversaire de la mort de Bouilhet (juillet).

NACH PARIS !

(*Suite* [1])

—

X

Décidément les Français avaient battu en retraite et personne n'y comprenait rien. Leurs arrière-gardes étaient signalées à je ne sais combien de kilomètres au diable, et il n'y avait plus qu'à reprendre la marche en avant sur le terrain qu'ils nous abandonnaient. Bien que nos effectifs eussent été fort éprouvés, ils étaient encore respectables, et je compris alors la haute sagesse du système des compagnies renforcées, qui permettait de perdre du monde en route pour se trouver néanmoins, au moment voulu et pour le grand coup décisif, en ordre de bataille avec des contingents normaux.

En attendant les nouveaux officiers que devait nous envoyer la division pour remplacer ceux que nous avions perdus, le premier lieutenant Poppe prit le commandement de la section Kœnig et le feldwebel Schlapps celui de la section von Bückling.

Le départ s'effectua en plusieurs colonnes. La nôtre se mit en marche à midi. Nous n'avions pas fait cinq kilomètres, quand nous arrivâmes en vue d'une petite ville d'aspect pittoresque, abritée par un débris de vieux rempart dans le coude boisé d'une rivière. Cette petite cité, dont je préfère ne pas me rappeler le nom, me fit songer à Goslar. Une tour, un donjon, une église romane, des peupliers, des ormes et des saules lui crayonnaient la même silhouette archaïque et feuillue. Un monticule, semblable au Rammelsberg, la mouvementait au sud.

(1) Voir *Mercure de France*, nos 503, 504, 505, 506, 507. — *Copyright 1919 by Louis Dumur.*

Il n'y manquait que le décor profond, rocheux et sauvage de la forêt.

Nous y entrâmes par un pont de pierre en dos d'âne, dont une seule arche avait été rompue, et que nos pontonniers, qui avaient déjà jeté les madriers suffisants pour le passage de l'infanterie, s'occupaient activement à consolider pour les poids lourds. Nous étions les premiers Allemands qui pénétraient dans le pays. Mais là on ne nous prenait pas pour des Anglais. Alarmée par la bataille de la veille, la population, dont une partie était déjà sur les routes, faisait ses préparatifs de départ en masse. Notre arrivée les interrompit brusquement. En un clin d'œil, l'hôtel de ville, la poste, la banque, les carrefours étaient occupés, des mitrailleuses postées au coin des rues, et les habitants recevaient l'injonction de réintégrer immédiatement leurs demeures. En même temps, tout ce qui était trouvé sur la voie publique, voitures, charrettes, chevaux, malles, colis, victuailles, bestiaux, était saisi. La ville n'avait cependant que peu souffert. Quelques maisons avaient subi quelques obus qui avaient défoncé quelques toits. Le clocher de l'église était par terre.

Faisceaux formés sur la place, le bataillon attendait les ordres, se demandant si cette riche proie qu'il tenait à sa portée allait lui échapper ou si la récompense bien due à ses fatigues allait enfin lui être accordée. Les officiers s'étaient rendus à l'hôtel de ville. Au bout d'un quart d'heure, nous vîmes revenir Kaiserkopf suant et triomphant :

— La ville est à nous !... Plusieurs heures d'arrêt... On attend l'artillerie et le convoi régimentaire... Ordre de vider la ville de tout ce qui peut servir au ravitaillement de l'armée... Meubles et objets de valeur seront dirigés sur l'Allemagne... Ah ! *Donnerwetter !... Potzdonnerwetter !...*

Dans une explosion de joie, les troupes se débandaient et, sous la conduite des sous-officiers, envahissaient par escouades les maisons. Déjà on entendait des cris de terreur et l'on commençait à voir fuir des gens éperdus que cueillaient aussitôt les mitrailleuses.

Kaiserkopf nous fit signe à Schimmel et à moi :

— Venez.

Il nous emmena, avec Schlapps et une trentaine d'hommes, jusqu'à une maison de bonne apparence, sise à cinquante pas

de là, et qui, sous l'enseigne de la Licorne, était le principal hôtel de la localité. Nous nous y engouffrâmes à grand bruit de bottes et de jurons. L'endroit était cossu, luxuriant de vaisselle, de linge, de cuivres et d'argenterie, foisonnant de provisions et de tonneaux. C'était une de ces vieilles hôtelleries de la province française, sanctuaires de la bonne chère et de la douceur de vivre. L'hôtelier, sa femme, son maître-queux et ses deux servantes nous attendaient tout tremblants :

— Ne nous tuez pas, messieurs... Tout ici est à votre service.

— Combien avez-vous de véhicules ? interrogea Kaiserkopf en mauvais français.

— Un omnibus, un cabriolet, un char à bancs et une charrette à ridelles.

— Pas d'automobile ?

— Non.

— Combien de chevaux ?

— Trois chevaux.

— Rassemblez-moi tout ça dans la cour. Nous allons charger. — *Raeumt mir hier alles fort, was gut zum mitnehmen ist*, ordonnait-il à ses hommes.

Les soldats se répandirent tapageusement dans l'hôtel et bientôt ce fut un gros vacarme de meubles traînés, de portes défoncées, d'armoires volant en éclats, tandis qu'une sarabande d'objets hétéroclites, matelas, oreillers, couvertures, chaises, tables, lampes, pendules, dégringolaient les escaliers ou sautaient par les fenêtres.

— Et maintenant, à boire !... Tes meilleures bouteilles, bonhomme !...

Quelques coups de feu envoyés dans les glaces avaient changé l'hôte et ses gens en autant de gnomes alertes redoublant de bonds pour nous servir.

La grande table de la salle à manger ne tarda pas à se charger de tout ce que les caves de la Licorne recélaient de plus précieux en crus authentiques et en marques illustres. Jamais de ma vie je n'avais vu, ni n'ai revu depuis un nombre aussi imposant de bouteilles, ni d'aussi vénérables. Il y avait là, empoussiérés et encrassés, blancs, jaunes ou rouges, dans leurs flacons divers obturés de leurs cachets multiformes, les bordeaux, les bourgognes, les champagnes, tous les grands

vins de France, sous leurs étiquettes les plus nobles et leurs dates les plus impressionnantes. Schimmel, qui prétendait s'y connaître, en déchiffrait avec admiration les appellations somptueuses. C'étaient le Château-Margaux, le Château-Latour, le Château-Haut-Brion, le Léoville, le Laroze-Balguerie, le Barsac, le Preignac, le Sauternes pour les bordeaux. La Bourgogne se présentait avec le Romanée-Conti, le Chambertin, le Clos-Vougeot, le Musigny, le Corton pour les rouges, le Montrachet, le Meursault pour les blancs. Quant aux champagnes, le Sillery et l'Ay, sous leurs cartes célèbres, affichaient brillamment leur renommée pétillante. Des Pommery 1900, des Château-Yquem de 1893 et dix bouteilles de Château-Laffitte de 1870 formaient, au dire de Schimmel, le dessus du panier de cette cave bien conditionnée.

Comme on le pense, Kaiserkopf n'avait pas attendu l'achevé de cet inventaire pour en évaluer l'importance. Dès les premières lampées il était fixé, et les noms lui importaient peu.

— *Famos !... famos !...* claquait-il.

Schlapps, qui s'était chargé plus spécialement de régler le déménagement des liquides, commença par s'administrer d'un seul coup toute une bouteille de Corton. Plus raffiné, Schimmel débuta par un bordeaux blanc de Barsac, qu'il soutint de tartines de foie gras, pour continuer par un grand Romanée. Il m'engagea à me verser de ce dernier vin. Je le trouvai magnifique et j'en conçus une riche idée de la France.

Au bout de dix à douze verres, Kaiserkopf, très animé, se mit à héler par la fenêtre les officiers et jusqu'aux sous-officiers qui passaient pour les faire participer à la fête. Il y eut bientôt là Biertümpel, Krebs, Schmauser, Helmuth, Wacht-am-Rhein, puis deux lieutenants de la compagnie Tintenfass, enfin le baron Hildebrand von Waldkatzenbach avec son « khrr, khrr » satisfait. Le colonel von Steinitz nous fit même l'honneur de venir faire sauter avec nous quelques bouchons.

L'hôtelier de la Licorne et son personnel montaient toujours de nouvelles bouteilles.

— Combien en avez-vous ? lui demanda le colonel.

— En grands vins, Votre Excellence, environ cinq cents, répondit l'hôtelier flageolant et courbé jusqu'à terre.

— J'en prends quatre cents pour moi, que l'on emballera

soigneusement dans des caisses. Je vous en laisse cent, dit-il à Kaiserkopf.

— Elles seront bues sans sortir d'ici, assura le capitaine.

— A votre santé, messieurs! Nous en boirons d'autres à Paris.

Il nous laissa à notre orgie. Mais, avant de quitter l'hôtel, il prit à part le feldwebel Schlapps pour échanger avec lui quelques propos mystérieux.

Je ne sais si nos cent bouteilles y passèrent ou s'il en resta pour les soldats. Ce fut, en tout cas, pendant une heure, une kneipe étourdissante. Les bouquets des vieux vins français et les mousses de notre future Champagne produisaient dans nos cerveaux allemands une ébullition extraordinaire, d'une nature différente de nos ivresses nationales, à la fois plus légère et plus capiteuse. Mais pour nous enivrer à la française nous n'en restions pas moins des Allemands. Flamboyant, hyperbolique et déchaîné, Kaiserkopf perdait tout sens de la dignité :

— Arrive ici, Schlapps, éructait-il, montre-toi, mon salaud, et donne-nous le spectacle de ton ignominie !... Qu'as-tu promis, porc-épic immonde, à ce turc de colonel ? Je parie, Schlapps, qu'il t'a demandé de lui procurer un beau garçon pour lui remplacer son mignon de von Bückling!... Ah! ah!... von Bückling!... *Potzsacrament!*... En voilà un, bigre, qui a été définitivement emmanché par le diable!... C'est une belle mort !... Son dernier moment a dû être, *Donnerweter !* un moment de haute satisfaction... de profonde jouissance, si j'ose, *meine Herren*, m'exprimer ainsi... Ah ! *Potztausend!* Tous ne mourront pas de cette agréable façon, ici!... Mais nous ne donnons pas dans ce vice, nous autres... moi du moins... Ce qu'il nous faut, *Sacrament!* ce sont des femmes, des femmes et encore des femmes... de tout âge, de toute couleur, de tout poil, de toute qualité... . . . . . .
. . . .
As-tu des femmes, Schlapps ?... As-tu songé à nous procurer des femmes ?... Je vous présente, messieurs, le plus grand marlou de l'Allemagne... *der grœsste Louis*... Sans lui que ferions-nous ? que deviendrait le monde ? que deviendrait votre capitaine ?... Allons, Schlapps, des femmes !... *Wir wollen. . . . wir wollen uns in.* . . . .

Distingue-toi !... fais valoir tes talents... Vive Schlapps !... *Hoch Schlapps, dreimal hoch !...*

Le feldwebel accueillait toutes ces divagations avec une joie bouffonne, des contorsions simiesques, des cabrioles de clown. Il mimait des attitudes obscènes et se donnait en spectacle dégradant à la galerie pâmée de gros rires.

— Alors, Schlapps, c'est tout ce que tu nous offres ? continuait le capitaine en avisant les deux servantes de la Licorne qui, tout épouvantées, débouchaient des bouteilles à tour de bras. Eh bien, nous nous en contenterons, en attendant mieux... Allons, les filles, à poil !...

Schlapps et Wacht-am-Rhein se jetèrent sur les donzelles et se mirent à les dépouiller au milieu de leurs cris. Deux coups de revolver tirés dans le lustre les rendirent immédiatement souples comme des agnelles, et bientôt, entièrement nues et les cheveux défaits, elles passaient et repassaient entre une vingtaine de mains poisseuses, qui, dans un débordement de gaieté bestiale, les tripotaient, les malaxaient et les arrosaient de vin rouge.

— Et toi, la mère ! hurla Kaiserkopf à l'hôtelière, qui considérait cette scène étranglée de saisissement.

— Oh !... oh !...oh !... messieurs... je suis trop vieille !...

— Quel âge as-tu ?

— Quarante-quatre ans.

— Ça ne fait rien. Nue aussi !

— Messieurs... messieurs...

— Nue, nom de Dieu !...

Cette fois, ce fut l'hôtelier qui, plus mort que vif, aida à la déshabiller.

On vit couler des seins, rouler des mèches grises, s'effondrer un ventre ridé sur des cuisses flétries. Un lieutenant avait pris place au piano où il martelait des valses de Lehar. Un bal ignoble s'engagea.

Des soldats s'étaient amassés aux portes et accompagnaient de rires bruyants ces ébats. Déjà des divans s'affaissaient et craquaient sous des appétits trop pressés, quand Kaiserkopf s'écria :

— Non, non... Schlapps nous doit mieux que ça... Pour moi, *Donnerwetter !* il me faut la plus belle femme de la ville... *das schœnste Weib !...* Tu entends, Schlapps ?... Laissons

cette viande aux soldats... *Und die Alte, wenn einer sie in den Arsch vœgeln will, wohl bekomm's !...*

Là-dessus, un départ désordonné s'effectua, tandis que les soldats envahissaient à leur tour la salle de la Licorne, où ils se jetaient tumultueusement sur nos restes.

— J'ai votre affaire, capitaine ! fit Schlapps.

Sous sa conduite, notre troupe titubante, zigzagante et charivarique, qui se grossit en route d'un quatrième lieutenant et de deux ou trois autres sous-officiers, fit à grand brouhaha quatre ou cinq cents mètres dans des rues déjà tout encombrées de pillage, où il nous fallait nous tenir les uns aux autres pour éviter les chutes. Pareil à un énorme Silène militaire, la tunique flottante, le casque de travers, Kaiserkopf bravadait, sacrait, déversait ses flots de propos orduriers, enluminé, bavant, chancelant, la gueule mugissante et le sabre gesticulant. On le vit trébucher sur un cadavre, et, n'eût été l'épaule propice de Wacht-am-Rhein, il se fût écroulé comme un bœuf dans un cloaque de crottin et de sang.

Schlapps nous arrêta devant la grille d'une élégante demeure de style rococo entourée d'un jardin. Quelques coups de crosses en firent sauter le portail, tandis qu'un vieux domestique accourait effaré. Une balle de revolver mit bientôt fin à son zèle.

Je ne sais pourquoi cette jolie maison, ce jardin me firent penser à la villa de Goslar. Ce n'était pourtant ni le même goût, ni la même ordonnance et, au lieu de zinnias et de soleils, le boulingrin offrait des corbeilles d'œillets et de roses. Mais, dans mon trouble, mon ivresse, par le bizarre travail de transposition qu'effectuait l'ébriété dans mon cerveau tournoyant, je me trouvais transporté à Goslar, à Goslar invinciblement.

Et tout à coup Dorothéa apparut. C'était une jeune fille élancée, vêtue de blanc, merveilleusement belle, non pas blonde, mais de cheveux châtains noués en chignon et dont une partie retombait sur l'épaule, non pas grasse, mais fine, svelte, légère et gracieuse comme une Diane de la Renaissance. Cependant c'était bien Dorothéa, et du même âge qu'elle, peut-être un peu plus jeune, dix-huit à dix-neuf ans.

Elle s'était arrêtée, interdite, au seuil d'un vestibule qui traversait la maison et s'ouvrait par derrière non sur la forêt du Harz, mais sur un bout de parc que terminait une terrasse portant quelques ormes centenaires.

— La voilà !... la voilà! glapissait Schlapps. C'est elle !... Eh bien, qu'en dites-vous, monsieur le capitaine ?...

— Un vrai morceau d'empereur! aboya Kaiserkopf.

Comme une meute en délire, la troupe avinée se lança vers sa proie. Et sans savoir ce que je faisais moi-même, je m'élançai avec eux.

La jeune fille s'était enfuie dans le parc en poussant un cri. Nous traversâmes en trombe la maison, renversant un lampadaire et brisant des potiches. On se jetait à ses trousses dans les allées, sur les pelouses, cassant les rosiers, les glaïeuls. Cernée, rattrapée, saisie par six poignes forcenées, Diane, qui se débattait avec une énergie farouche, presque sans cris, concentrant toute sa force à échapper à l'étreinte de ses ravisseurs, fut entraînée, roulée, portée vers le capitaine Kaiserkopf. Sa chevelure s'était défaite et l'inondait. Ses beaux yeux semblaient grandis par l'effroi. Ses lèvres étaient convulsives et serrées. Une large déchirure dénudait déjà son épaule.

A ce moment, un grand vieillard sortit tout frémissant de la maison.

— Messieurs... messieurs... C'est ma fille !... Je suis le comte de Saint-Elme...

Il était suivi par une dame d'une cinquantaine d'années, aux traits bouleversés et qui se tordait les bras :

— Émilienne !... mon enfant !...

— Au diable ! hurla Kaiserkopf.

Soudain, je vis le vieillard brandir un pistolet. Mais d'un bond, Biertümpel et Schmauser s'étaient rués sur lui, l'avaient désarmé, tandis qu'un énorme coup de poing que Wacht-am-Rhein lui assénait sur la mâchoire l'envoyait rouler sur le gravier.

— Attachez les vieux aux arbres ! beuglait Kaiserkopf.

En quelques instants, ligottés, saucissonnés avec des courroies d'équipement, le vieillard et sa femme étaient liés chacun à un orme.

— Faut-il les bâillonner ? demanda le vice-feldwebel.

— Non, répondit Kaiserkopf. Qu'on les laisse gueuler ! Ce sera plus excitant.

Renversée sur une pente de gazon, la tête dans une bordure d'œillets, à vingt mètres de ses parents, la jeune Française était solidement prise aux quatre membres par les sergents

Schmauser, Krebs, Buchholz et Schweinmetz. . . . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . .

— Elle doit être vierge, fit Schlapps au bout d'un moment... Tenez-la bien, nom de Dieu! cria-t-il, tandis qu'elle se convulsait brusquement dans une crise désespérée.

Puis, après une nouvelle pause et se grattant le nez :

— Vous feriez peut-être bien, capitaine, de faire frayer la voie par un de ces jeunes gens ?...

Il me sembla qu'il regardait de mon côté.

— On pourrait aussi l'ouvrir avec une baïonnette ? proposa Wacht-am-Rhein.

— Vous f...... vous de moi ? se récria Kaiserkopf. Pour qui me prenez-vous ? Je suis encore d'âge et de vigueur à déflorer une fille, tonnerre de Dieu! fût-elle étroite comme le fourreau de mon sabre!...

— Alors, allez-y, monsieur le capitaine ! glapit joyeusement le feldwebel. Elle est soigneusement entravée. La pouliche ne ruera pas.

Campé sur ses fortes cuisses, monstrueux et taurin, le capitaine Kaiserkopf déboucla son ceinturon.

— En garde! cria-t-il.

Un long hurlement farouche s'éleva de la corbeille d'œillets, tandis que d'autres hurlements, plus terribles encore, partaient des deux ormes, au milieu du crissement des liens qui se tendaient.

. . . .
. . . .
. . . .

Il se releva congestionné et triomphant.

— *Ein Fressen !* claironna-t-il.

La victime se tordait à terre, dans l'étau des sergents. Des taches de sang frais rougissaient la chair et le linge.

— A vous, messieurs ! fit Kaiserkopf, qui se rebouclait.

Schimmel déclina d'un geste cette invitation. Il eût sans doute étrenné cette virginité de choix. Mais passer en second,

fût-ce après son capitaine, ne lui convenait guère. Le spectacle seul, ici, agréait à son dilettantisme cruel.

Moins difficiles, les trois autres lieutenants se faisaient des politesses :

— Après vous, monsieur.

— Non, monsieur, après vous.

— Je n'en ferai rien, monsieur ; passez devant, s'il vous plaît.

Ils se mirent enfin d'accord, et tous trois, l'un après l'autre, chacun selon son rythme et son temps personnel, assaillirent le corps prostré de mademoiselle de Saint-Elme. Au troisième, la jeune fille ne réagissait plus que convulsivement. Deux des sergents l'avaient déjà lâchée. Et quand, hiérarchiquement, fut venu le tour du feldwebel Schlapps, il ne restait plus que Schweinmetz à surveiller encore l'attitude de plus en plus inerte de la malheureuse.

Le vice-feldwebel Biertümpel succéda à Schlapps. . . .
. . . .
. . . .

La violée était maintenant comme morte. Sa tête décolorée gisait, les yeux mi-clos et la bouche entr'ouverte, sur la couche des œillets jaune d'or ocellés de belles macules pourpre velouté.

Aucun cri, aucun gémissement ne sortait plus des fleurs. Par contre, les ormes hurlaient toujours. Il en émanait deux cris parallèles et continus : l'un aigu et ondé comme une sirène, l'autre rauque et coupé d'horribles sanglots. Nos vociférations écumantes et nos clameurs de stupre réussissaient à peine à les couvrir.

Mais, comme l'avait voulu Kaiserkopf, il semblait que nous en fussions excités davantage. A mesure que le supplice se prolongeait, l'ivresse et la luxure redoublaient en nous leur vésanie. Nous étions autour de ce corps ravagé et souillé, comme une harde de loups en rut affamés à la fois de sang, de chair et d'accouplement.

Kaiserkopf éclatait de faconde et d'immondice :

. . . .
. . . .
. . . .

Sans se départir de leur politesse, à laquelle ils savaient allier la plus invraisemblable grossièreté, les lieutenants lui

tenaient tête sur le même ton. Les yeux fauves de Schimmel étincelaient ; un rictus de tigre relevait par moments sa lippe et plissait ses balafres. Quant aux sous-officiers, le groin frémissant et le rein bandé, ils n'attendaient que le signal de leur ruée successive.

Les quatre sergents donnèrent : Schmauser d'abord, puis Krebs, puis Buchholz, puis Schweinmetz. Le corps se marbrait de meurtrissures bleues.

Ce fut ensuite le tour des aspirants. En raison de sa noblesse, le baron Hildebrand von Waldkatzenbach prit le pas. Malgré le deuil récent où il était de von Bückling il n'hésita pas à fournir sa monte, et son « khrr, khrr » violent s'évertua sans défaillance sur la martyre.

Max Helmuth s'empressa de s'enfoncer avec volupté sur sa trace. Quand sa fornication se fut faite, la voix de ruffian de Kaiserkopf retentit :

— A vous, Hering!... *Den . . . . und los zur Attacke!*

La mariée ne donnait plus signe de vie. . . . .
. . . .

— Allez-y, monsieur l'aspirant! me cria horriblement Wacht-am-Rhein, le fusil en main, baïonnette au canon. Je vais vous la réveiller!...

Mes tempes tournoyaient. Un vertige me poussait à l'abîme. Je me jetai comme un somnambule dans l'égout de ce ventre.

Et ce ventre se mit soudain à palpiter monstrueusement. La baïonnette de Wacht-am-Rhein. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . .

Je me retirai couvert de sang et de bave.

Un sous-officier se précipitait après moi sur le cadavre.

Pendant ce temps, les officiers avaient organisé un tir au revolver d'ordonnance sur le couple des parents. Postés à vingt-cinq pas, ils avaient déjà placé quelques balles. A chaque coup, Schlapps courait relever le résultat et annonçait le carton. Déjà, la mère, la plus avancée, avait cessé de crier. Sa tête pendait flasque sur sa poitrine garrottée. Une balle de Schimmel l'acheva.

J'entendis Kaiserkopf qui m'interpellait :

— Vous avez eu des prix de tir, Hering ?... Avez-vous déjà matché au pistolet ?

— Très peu.

— Venez essayer votre adresse, mon brave. Vous allez tâcher de me couper le sifflet au vieux. Tenez, me dit-il en me tendant son arme : vous avez cinq balles.

Je mis le pied sur la ligne de tir et visai soigneusement. Mon premier coup partit.

— Balle perdue, annonça Schlapps. Trop haut.

Je rectifiai et affermis mon bras... Pan !...

— La clavicule gauche ! fit Schlapps.

...Pif !...

— L'œil droit !

Le cri du vieillard devint déchirant. J'envoyai ma quatrième balle. Le cri s'arrêta net et se changea en un sifflement d'air qui n'avait plus de son.

— Dans la gueule ! glapit le feldwebel.

Kaiserkopf me félicita :

— Pour un début, *Sacrament*, voilà qui est *famos !*

Je me sentais dans un état étrange et nouveau. Les fumées du vin s'étaient en partie dissipées, mais d'autres, plus puissantes, soûlaient mon cerveau et brûlaient mes artères : la soif de violence et de meurtre, le besoin de détruire, de tuer, de torturer, l'ivresse du massacre, la terrible *Berserker-Wuth* qui, à certains moments, change tous les Allemands, même les plus doux, en autant d'hyènes buveuses de sang et de vautours déchireurs de chairs.

Kœnig n'était plus là. Ma conscience était morte sur les champs de la Somme. J'appartenais maintenant tout entier à Kaiserkopf et à sa bande, à ses lieutenants cyniques, à ses sinistres sous-officiers, à Schimmel, à Schlapps, à Wacht-am-Rhein.

Une heure après, le vieillard laissé pour mort, la maison pillée et déménagée, je me retrouvai dans la rue, bras-dessus, bras-dessous avec trois ou quatre de mes compagnons, chantant à tue-tête, l'arme suspendue à l'épaule, au milieu de la cohue des soldats qui mettaient la ville à sac.

Le spectacle était extraordinaire. Partout des chars, des camions, des voitures de toute espèce et de tout atteiage se

chargeaient de butin. De la cave au grenier, par les portes, par les fenêtres, par les trappons et par les mansardes, les maisons se vidaient de leur contenu et rendaient leurs entrailles. Armoires, fauteuils, caisses, crédences, tapis, balles de vêtements, fourneaux, outils, machines, bicyclettes, instruments de musique s'entassaient sur les pavés avant de venir se nouer de cordes sur les véhicules. Etalages et boutiques étaient ravagés. Des barriques grinçaient aux poulains et des lits se balançaient aux palans. Des fourriers et des officiers du train présidaient méthodiquement aux enlèvements. En coiffe blanche et le brassard à la manche, des diaconesses de la Croix-Rouge concouraient avec avidité à la razzia, comptaient les piles de linge, évaluaient les soieries, faisaient encoffrer soigneusement les parures et les objets d'art. Des drapeaux de Genève flottaient sur des tapissières combles.

On faisait deux parts dans le butin : l'une était pour les officiers, qui prélevaient ce qui se trouvait à leur convenance ; l'autre était destinée à être vendue en Allemagne au profit du régiment. Les sous-officiers et soldats avaient en outre le droit de faire main basse sur la menue rapine, notamment sur tout ce qui était comestible. Quant à l'argent, billets, espèces, titres et valeurs, produit de la rafle des portefeuilles, du crochetage des meubles, de l'effraction des coffres-forts et des extorsions bancaires, il revenait au gouvernement. Mais il en restait naturellement beaucoup dans les poches.

Sur les murs s'étalait de place en place une affiche où se lisaient en caractères apparents ces mots imprimés en langue française : « *Tout Français surpris à piller sera fusillé sur-le-champ.* »

Si l'on n'avait fusillé que les Français pris à piller, il n'y aurait eu que peu de sang répandu ; mais ceux qu'on massacrait c'était le plus souvent et précisément pour les piller. Tout bourgeois qui prétendait défendre sa demeure, tout boutiquier qui voulait sauver sa caisse, tout habitant qui protestait, réclamait ou tentait de discuter, recevait immédiatement sur le mufle, sur le crâne ou dans le ventre une crosse de Mænnlicher, une lame de sabre ou une balle 98 S. On en estourbissait d'autres pour le plaisir ou pour mieux les détrousser. On volait tout : les bagues, les breloques, les montres, les chaînes ; on vidait les goussets et l'on faisait les porte-monnaie.

Les femmes n'y échappaient pas. On les empoignait par les crins et on les traînait à terre ; on leur tirait les dentelles, on leur arrachait les bracelets et les colliers, et quand ça ne venait pas, on y allait au couteau.

Nous nous jetions avec fougue dans ce carnage et dans cette piraterie. Nous fracassions des têtes et nous fracturions des tiroirs. Mes poches s'emplissaient et ma baïonnette était gluante de sang. De toutes parts les corps roulaient et les billets de banque voltigeaient. Le vacarme était effroyable, mêlée discordante de cris de terreur, de plaintes, de râles, d'égosillements furibonds de soldats, de braillements de joie, de chocs de crosses, de déflagrations, de dégringolades de meubles, de bris de vitres et de vaisselle, de hennissements et de piaffements de chevaux, de ronflements de moteurs, d'abois de chiens, de cacophonies de violons, d'accordéons et de pianos. Des flots de vin s'épanchaient à terre entre les détritus et les étoffes souillées. On dansait. Des hommes avaient revêtu des habits de femme et, jupes relevées, en bas ornés de jarretières et en pantalons de madapolam, se livraient à d'ignobles entrechats. D'autres roulaient de trottoir en trottoir, chaviraient dans les entassements de mobiliers, compissaient les maisons, dégobillaient au milieu de la rue. Beaucoup, plus crapuleux encore, déféquaient et chiaient dans les appartements, et on les voyait, par les fenêtres ouvertes, se poster de préférence aux endroits les plus insolites, dans les salons, les salles à manger, les chambres à coucher, pour y décharger leur abdomen et y débonder leurs boyaux.

Ailleurs on violait. Ailleurs encore, des femmes prises des douleurs de l'enfantement s'affaissaient tout à coup, les cuisses ouvertes, le ventre en travail, vidant leurs eaux et poussant leurs cris de parturition. D'autres, frappées de folie, riaient aux éclats, gambadaient, se déchevelaient ou, furieuses, se jetaient sur la foule, griffes en avant et l'écume à la bouche.

J'avais perdu mes compagnons. Les hasards du pillage nous avaient dispersés. Devant une pinte que remplissaient une douzaine de mitrailleurs buvant un tonneau, je buttai sur Biertümpel, ivre-mort, qui rendait son vin comme une gouttière. Puis je rencontrai Schnupf et Vogelfænger, le catholique et le socialiste, qui, d'un commun accord, cambriolaient une devanture. Plus loin, j'aperçus Wacht-am-Rhein, debout contre

l'étal d'une boucherie, le couteau à la main, fort occupé à quelque besogne singulière. Je m'approchai. C'étaient des doigts, dont il paraissait avoir les poches pleines et qu'il dépeçait soigneusement pour en retirer les bijoux. Il jetait ensuite la viande à deux dogues, qui happaient les morceaux à la volée. Mêlées aux doigts, se trouvaient quelques oreilles où pendaient des pierres. A cette vue, je fus pris de je ne sais quel sentiment trouble. Mais je m'éloignai sans rien lui demander.

Je me retrouvai devant l'hôtel de la Licorne. On en achevait le déménagement. Les caisses du colonel von Steinitz chargeaient une charrette. Près de là, je vis passer Schlapps, qu'accompagnait un adolescent d'une quinzaine d'années, tout pâle, aux grands yeux noirs battant de frayeur sous les boucles de ses cheveux frisés. Le jeune garçon, dont le visage, malgré ses larmes et son bouleversement, me parut particulièrement beau et d'un type très pur, était élégamment habillé d'un costume de tennis. Sans doute le fils de quelque riche famille de l'endroit et dont les parents avaient dû être assassinés. Tous deux se dirigeaient du côté de l'hôtel de ville, où résidait le colonel.

Peu après, je rencontrai Schimmel. Il ne me vit pas, trop occupé qu'il était à entraîner je ne sais où une petite fille de onze à douze ans, dont je n'aperçus rien, sinon qu'elle avait les bras nus, les jambes nues et des cheveux blonds noués de faveurs roses qui lui tombaient dans le dos.

Puis je me sentis bousculé, emporté par un flot de soldats qui assiégeaient une ruelle borgne, près de l'église. Une tourbe criarde et hilare s'entassait contre une porte que je reconnus bientôt pour être celle d'une maison louche, d'un « *Bordell* », comme disent les Français et comme nous disons aussi. Une baïonnette dans l'estomac, la matrone en obstruait le seuil de son énorme cadavre. On lui passait dessus comme sur un paillasson, pour pénétrer dans le lupanar, où se menait un immonde bacchanal. Les filles paraissaient aux fenêtres, gesticulantes et nues. L'une d'elles se pencha à mi-corps, de dos, saisie en dessous par des bras, bascula et vint tomber sur la foule. Et tout à coup de grands cris, des clameurs d'épouvante s'élevèrent. Les rideaux, les lits prenaient feu. La maison brûlait. Prostituées et soldats dégringolaient par grappes et fuyaient. La ruelle se remplissait de fumée. Je m'échappai comme je pus.

Je débouchai devant un portail latéral de l'église, tout encombré de cuivreries et d'ornements sacrés qui gisaient au milieu des pierrailles du clocher écroulé, car on déménageait l'église comme le reste. De l'intérieur sortaient d'ébouriffants sons d'orgue. Un capellmeister facétieux s'amusait à y déchaîner la scène infernale du *Freischütz*. Au tympan du portail, deux démons à pied fourchu ricanaient.

Sur le pourtour, au delà d'une arcade de cloître fraîchement ébréchée, s'ouvrait le cimetière. Des voix allemandes en venaient et je m'y engageai. Quelques obus y étaient tombés et y avaient remué des tombes. Mais le sol en était davantage encore bouleversé par la main de nos soldats, qui s'y étaient portés en nombre et le défonçaient âprement à coups de bêches, de pioches, de haches et de capsules de fulminate, espérant que le pillage des morts serait plus fructueux que celui des vivants.

Croix de marbre, pierres tumulaires, cippes, caveaux, chapelles, tout était soulevé, arraché, forcé, brisé, rompu par les lugubres déprédateurs, vampires humains qui venaient sucer l'or et les joyaux des cadavres. Seules les croix de bois, les modestes fleurs de la fosse commune étaient respectées, tombes de pauvres que préservait leur humilité.

Une affreuse exhumation de corps en tout état de décomposition s'étalait dans les bières ouvertes ou parsemait la surface du sol, au milieu de débris de planches, de linceuls, de vêtements pourris, de crucifix moisis. Les uns, encore presque frais, mais les plus puants, cireux et blafards, le ventre ballonné, les ongles et les poils en vie, tirés brusquement de l'ombre, se désagrégeaient à vue d'œil au soleil. D'autres, plus avancés, verdâtres, violacés et chancreux, affaissaient des chairs purulentes sur des carcasses difformes. D'autres, noirs et squelettiques, élongeaient leurs tibias, leurs radius, distendaient leurs maxillaires, évidaient leurs orbites sous des mèches qui les coiffaient comme des perruques. Des ossements, des déchets putrides, des lambeaux de robes et de suaires, des bouquets desséchés, des morceaux de couronnes en porcelaine ou en verroteries, des fragments de vases et des objets d'autel couvraient les abords des tombes, les graviers et les pelouses comme un fumier dispersé. Une odeur méphitique, aux émanations diverses et aux souffles composites, alternativement fade, forte, rance ou nidoreuse, provoquait tour à tour, sous

ses bouffées épaisses de corruption et de fétidité, la suffocation, la nausée, l'asphyxie.

Bruyants et rapaces, les sinistres profanateurs poursuivaient leur besogne macabre. Quand une dalle était descellée, on voyait deux ou trois de ces charognards sauter dans la fosse et s'y acharner voracement. D'autres, à l'écart, déjà gorgés, comptaient, se partageaient ou se disputaient leurs dépouilles.

J'étais écœuré et stupéfait. J'aurais dû fuir. Mais je ne sais quelle fascination me retenait. Les morts m'attiraient. L'un d'eux me regardait de ses deux trous fixes et semblait me dire :

— Toi aussi, tu y viendras !

J'en vis un autre recroquevillé dans sa tombe, accroupi grotesquement sur son coccyx et qui me faisait signe d'une phalange. Il y avait près de lui une bouteille vide et un excrément humain qui fumait.

Soudain, j'aperçus au fond d'un caveau de marbre noir un cadavre oublié ou incomplètement exploré, un cadavre de femme en robe de damas noyée de bourbe. Quelque chose brillait sous un rayon de soleil, quelque chose qui me prenait les yeux, qui se gonflait et luisait au milieu d'un grouillement larvaire. Hypnotisé, je descendis les marches. Cela brillait... cela se dégageait des deux côtés de la tête... cela s'exhumait d'un amas de vers chassés par la lumière... Il y avait là deux choses qui rayonnaient... qui scintillaient à la place où avaient été les oreilles...

Je me jetai en avant, les deux mains à la fois dans la bouillie. Elles s'y plongèrent. C'était froid, glacé, mou. Elles y happèrent chacune un objet dur, qui vint doucement, sans arrachement. Je remontai couvert de sueur. Je sortis de la tombe. J'étais tremblant, rompu, comme après un effort surhumain ou un terrible péril.

Je me précipitai vers une petite fontaine. J'y lavai spasmodiquement mes mains et les deux objets qu'elles tenaient, les boucles d'oreilles de la morte en robe de damas.

Et j'osai enfin regarder ce que j'avais cueilli.

C'étaient deux perles de grand prix entourées de diamants.

... Elles orneraient un jour les lobes satinés de la belle Dorothéa von Treutlingen, ma femelle.

XI

Une heure avant le départ, je reçus cérémonieusement le porte-épée des mains du major von Nippenburg, en même temps que le baron Hildebrand von Waldkatzenbach. Je prenais rang immédiatement après le feldwebel. Avec ma dragonne, mon sabre et ma cocarde d'officier j'étais fier comme un paon. On me confia le commandement de la section Kœnig. Le lieutenant Bobersdorf, envoyé par la division, remplaça von Bückling. C'était un de ceux qui avaient participé au viol de M^lle de Saint-Elme et au meurtre de ses parents.

Toujours pas de Français. Notre marche reprit sans obstacle. Les nouvelles qui nous parvenaient étaient au reste excellentes. Partout, sur l'étendue de notre immense front, l'avance de nos armées était prodigieuse. Cambrai était occupé, Maubeuge investi, Saint-Quentin, Mézières, Sedan, Montmédy, Longwy étaient pris. Le général von Kluck était à Lassigny. De notre côté nous avions largement dépassé Amiens. Rien ne nous arrêtait, rien ne nous arrêterait.

Nous arrivions le 1^er septembre à Moreuil et, le 2 au matin, nous entrions à Montdidier, où nous célébrâmes le *Sedàntag*, par un service divin. Combien, en effet, ne devions-nous pas être reconnaissants envers Dieu, qui nous protégeait si merveilleusement et qui, de sa droite fidèle, nous conduisait jour après jour à la victoire ! Et combien ce « jour de Sedan », que nous fêtions cette année au cœur du pays ennemi, dans l'enivrement de notre marche triomphale, devait nous paraître beau et glorieux ! Cet anniversaire nous présageait, quarante-quatre ans après, un nouveau Sedan plus vaste et plus magnifique encore, embrassant un tiers de la France et une armée de deux millions d'hommes.

Le culte eut lieu dans la principale église. Le régiment, avec sa musique, à peu près dans son entier y assista. Nous n'avions, bien entendu, demandé aucune permission aux prêtres français : du moment que nous étions là, l'édifice était à nous et nous le protestantisions sans plus de cérémonie. Les catholiques eurent une messe dans une autre église.

Le colonel von Steinitz, le lieutenant-colonel Preuss, les majors, les capitaines et les officiers d'état-major avaient pris place dans les stalles du banc d'œuvre. Je me trouvais au milieu de la nef avec ma section. J'admirais de là le vaste

vaisseau de l'église, qui me parut être du xv^e ou du xvi^e siècle, ses belles boiseries Louis XIV, ses panneaux sculptés, sa grotte du Saint-Sépulcre et son *Ecce Homo* garrotté, sous un dais renaissance, entouré d'animaux symboliques. La foule des têtes d'hommes nues et des uniformes gris qui le remplissaient jusqu'au fond des chapelles donnait à cette solennité pieuse et militaire un aspect de grandeur extraordinaire.

Les orgues préludèrent majestueusement; puis, debout, l'assemblée guerrière entonna dans un ensemble formidable, soutenu par la musique régimentaire, le choral de Luther :

Ein feste Burg ist unser Gott...

C'est un rempart que notre Dieu,
Une invincible armure,
Notre délivrance en tout lieu,
Notre défense sûre.
L'ennemi contre nous
Redouble de courroux,
Vaine colère !
Que pourrait l'adversaire ?
L'Eternel détourne ses coups.

Un *Küster* lut une prière, et de nouveau le chant s'éleva. Cette fois, ce fut le magnifique cantique de Haydn :

Grand Dieu, nous te bénissons,
Nous célébrons tes louanges !
Eternel, nous t'exaltons,
De concert avec les anges,
Et prosternés devant toi,
Nous t'adorons, ô grand Roi !

Saint, saint, saint est l'Eternel,
Le Seigneur, Dieu des armées ;
Son pouvoir est immortel :
Ses œuvres partout semées
Font éclater sa grandeur,
Sa majesté, sa splendeur !

Après quoi l'aumônier de la division, le pasteur Heuchlænder, monta en chaire.

Prenant d'abord texte éloquemment du cantique que nous venions de chanter, il débuta ainsi :

— Oui, ses œuvres sont partout semées, et nous les semons avec lui... nous les semons pour lui !...

Car le peuple allemand, expliquait-il, était l'élu de Dieu, son instrument, son ouvrier, son semeur. Et parmi ces œuvres

destinées à faire éclater la grandeur divine, la plus sublime n'était-elle pas cette guerre si glorieusement commencée, cette guerre comme le monde n'en avait encore jamais vu, qui, sous la direction de notre haut Seigneur de la guerre, l'Empereur, ferait régner par toute la terre la majesté et la splendeur de l'Eternel ? Ah ! nous devions être fiers et reconnaissants d'avoir été choisis pour participer à cette grande œuvre !

Certes, continuait le pasteur Heuchlænder, un aussi formidable combat contre Satan et les peuples impies vivant sous sa domination n'allait pas sans de terribles souffrances pour les nations infidèles justement châtiées et plus encore pour les soldats de Dieu chargés de l'exécution des décrets célestes. Mais le sacrifice sanglant devait être accompli jusqu'au bout. Le glaive d'une main, la torche de l'autre, l'ange exterminateur devait purger la terre de son péché et la racheter par le fer et par le feu. Jésus-Christ n'avait-il pas dit (Luc, xii, 49) : « *Je suis venu jeter un feu sur la terre* » ?

Et dans une comparaison admirable entre le peuple allemand et le Christ, l'orateur montrait que, de même que le Christ avait voulu être crucifié et, en se crucifiant, avait crucifié avec lui et par lui l'humanité pour la sauver, de même le peuple allemand s'était chargé de la croix de la guerre et, en y montant, devait y crucifier avec lui et par lui le reste de l'humanité criminelle pour l'œuvre d'une nouvelle rédemption.

— Puisque Dieu, disait-il, a des vues spéciales sur le peuple allemand, nous ne pouvons pas exiger un autre chemin que celui de notre Sauveur. En lui l'humanité a été crucifiée : elle ne l'a pas été une fois pour toutes, mais elle l'est à nouveau chaque fois que doit se produire une nouvelle rédemption ; car c'est bien là ce que signifie cette terrible guerre : une crucifixion de l'humanité. De nouveau l'humanité doit passer par le sang, le feu et la destruction. Et c'est justement le plus paisible des peuples qui doit répéter après Jésus : « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je suis venu apporter non la paix, mais l'épée. » C'est de la bouche des meilleurs des hommes que doit partir ce cri : « Je suis venu jeter un feu sur la terre... »

Et comme bouleversé à l'évocation de ce grand sacrifice et de cette tragique mission, l'aumônier s'écriait alors, la voix tremblante d'émotion :

— Guerriers, parfois votre cœur est étreint par l'horreur : ce que vos mains doivent faire, ce que vos yeux doivent voir, vous ne l'avez point voulu...

Non, nous ne l'avions pas voulu, ni nous, ni notre Empereur, ni personne en Allemagne. Seuls nos ennemis, les ennemis de Dieu étaient responsables de la catastrophe. C'est Dieu qui nous avait imposé la terrible mission de les anéantir et, par leur supplice, qui était en même temps le nôtre, de les arracher au Malin, de les racheter et de les sauver.

— Nous n'avons pas voulu allumer le feu, poursuivait le pasteur, mais maintenant nous devons passer au travers ! Nous allumons un feu de guerre qui rendra tous les incendiaires pleins d'appréhension et d'angoisses. Au milieu des cris de fureur des vaincus, ils nous appelleront comme ils voudront : nous devons aussi passer par le feu de leurs paroles de haine et de calomnie... Ce n'est pas pour notre vain plaisir que l'activité allemande doit mettre ses dons d'invention et sa science au service de la destruction. Que ceux qui l'ont voulu, que nos ennemis soient rendus responsables de ce que dans cette effroyable guerre toutes les exigences de l'humanité sont crucifiées !...

S'élevant alors aux plus hauts sommets de l'éloquence sacrée, le pasteur Heuchlænder clamait, les bras en l'air et le verbe retentissant :

— Toi, mon peuple en armes, tu es l'humanité crucifiée ! Il faut que tu le saches et que ce soit écrit en caractères de feu dans ton âme allemande douloureuse ! C'est l'heure de la croix de fer ! Que l'amour invincible pour l'Empereur et l'Empire t'aident à persévérer. Le feu du sacrifice brûle en toi, tandis que tu allumes le feu sur la terre de crucifixion. C'est la guerre : tu sais pour qui tu souffres. Tu te tairas comme le Sauveur s'est tu devant la grandeur de son heure. Haut les cœurs ! Jamais encore tu n'as occupé une place aussi élevée. Au delà de la guerre, c'est le salut : tu aides à opérer la délivrance allemande et, par elle, celle de toute l'humanité !

Et dans une péroraison prodigieuse, qui nous souleva tous d'un enthousiasme aussi brûlant que le feu divin qu'il exaltait, le pasteur guerrier termina de la sorte :

— Et maintenant, glaive, sois glaive et frappe ! Feu, sois feu et brûle ! Les demi-mesures sont criminelles. Plus la

guerre sera sans merci, plus elle sera miséricordieuse. Malédictions et grincements de dents sur tous les scélérats, afin que l'humanité ne soit pas de sitôt crucifiée à nouveau ! Déjà le monde le voit : nous passons outre! Le feu n'aura pas brûlé en vain. Le sang n'aura pas inutilement coulé. Et nous qui sommes encore plongés en pleine mêlée, chaque fois que nous voyons la croix de notre Sauveur, saluons-la héroïquement et chrétiennement de ces mots : « Je suis venu jeter un feu sur la terre! »

N'eût été la sainteté du lieu,nous nous serions tous levés frémissants d'enthousiasme pour acclamer le prédicateur et la fin de son splendide sermon. L'auditoire était transporté de ravissement, et je vis le colonel von Steinitz essuyer de sa main gantée des yeux qui devaient être pleins de larmes émues.

Nous chantâmes alors le beau psaume de David :

Que de gens, ô grand Dieu,
Soulevés en tout lieu,
Conspirent pour me nuire!
Que d'ennemis jurés
Contre moi déclarés
S'arment pour me détruire!...

Puis, au milieu du recueillement général des uniformes debout, le pasteur Heuchlænder prononça la prière finale, qu'il termina, selon le rite, par l'oraison dominicale, dont nous n'avions jamais mieux compris la haute portée et le lumineux symbole :

— *Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié* (et par conséquent le nom allemand); *que ton règne vienne* (avec celui de l'Allemagne); *que ta volonté* (celle de l'Allemagne) *soit faite sur la terre comme au ciel! Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien* (trempé de champagne). *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (Nous ne pardonnons jamais à tes ennemis qui sont les nôtres; et si nous t'offensons par trop de clémence, ne nous pardonne pas davantage.) *Ne nous laisse pas tomber dans la tentation* (d'épargner tes ennemis); *mais délivre-nous du Malin* (l'Anglais, le Belge et le Français). *Car c'est à toi* (et à nous) *qu'appartiennent, dans tous les siècles, le règne, la puissance et la gloire. Amen !*

A la sortie, on nous distribua une jolie carte postale illus-

trée, représentant un rang de soldats allemands, casque en tête et fusil en joue, avec, à leur côté, Jésus, en robe de lin et en longs cheveux, leur désignant l'ennemi de son bras tendu et leur disant : « Voyez, je suis avec vous tous les jours. » (MATTH., XXVIII, 20.)

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Maximilienne Heller : *La Détresse des revanches*, Maison française, 6 fr. — Pierre Fons : *L'Avenir en ruines*, E. Figuière, 3.50. — Han Ryner : *La Tour des Peuples*, E. Figuière, 3.50. — Georges Mareschal de Bièvre : *Aphrodite couronnée*, Bernard Grasset, 3.50. — Pierre Rehm : *La Famille Tuyau de poêle*, Renaissance du Livre, 3.50. — Roland Chamy : *Jean reste au faubourg*, Renaissance du Livre, 3.50. — Maurice Duplay : *Le Page de Madame de Foncine*, Renaissance du Livre, 3.50. — Pierre Grasset : *Le Cœur et la Guerre*, Renaissance du Livre, 3.50. — José Germain : *L'Amour aux Etapes*, Renaissance du Livre, 3.50. — Léon Berthaut : *Soldats de Jeanne d'Arc*, E. Flammarion, 3.50. — Louis de Robert : *Le Roman d'une Comédienne*, E. Flammarion, 3.50. — Maurice Simart : *Ponette, modiste*, Albin Michel, 3.50. — Jules Hoche : *Filles d'Alsace*, Albin Michel, 3.50 — Franz Hellens : *Nocturnal*, Cahiers indépendants, 5 fr. — Léon Baranger : *Le Maître de la Force*, Edition française illustrée, 4.50. — Lucien Graux : *Les Yeux du Mort*, Edition française, 4.50.— Maurice Renard : *Contes à la Marraine*, Edition française, 4.50. — Marc Sangnier : *Le Val noir*, La Démocratie, 3.50. — *Nos Loisirs*, nouvelle série, 1 fr.

La Détresse des revanches, par Maximilienne Heller. Sous ce titre on craint de rencontrer des réflexions d'une haute philosophie sur la guerre et ses terribles retours à la barbarie, mais il n'y a, dans ce roman qui est bien un roman, que toute la détresse d'une revanche d'amour. Cependant, comme il est très humain, très vivant, et qu'il se passe durant la grande tourmente qui atteignit tous les pays et tous les cœurs, son tourment particulier en apprend beaucoup plus aux hommes et aux femmes que les trop désintéressées dissertations des philosophes oubliant le détail douloureux pour l'idée générale toujours indifférente. Il s'agit d'une femme intelligente et sensible, jeune, ardente, honnête, vivant dans le climat brûlant de l'Algérie française où tout s'épanouit, fleurs et passion, avec une intensité que ne connaissent point les climats tristes du Nord de nos contrées où il fait froid, même en juillet. L'homme, la femme surtout sont esclaves des saisons. Il serait téméraire de les juger selon des formules universellement appliquées. Tel qui reculerait devant une aventure par la pluie, par le beau temps s'y risquera sans trop réfléchir à ses suites. Myriem est unie en légitime mariage à Paul Vernay. Son mari est un type léger comme il y en a tant. Il la trompe avec une infinie politesse, car il met sa femme au-dessus des contingences... masculines. Myriem est jolie, très élevée, remplie de ces scrupules qui font des martyrs de certains caractères tiraillés entre le devoir tout court et le bonheur qu'on voudrait plus long, plus certain, mieux équilibré. Après avoir acquis la certitude, elle

s'efforce de prendre l'habitude, mais ce n'est possible qu'en s'extériorisant. Elle a autour d'elle des amies et des amis légers, tout aussi inconscients que son mari, et elle glisse insensiblement sur la pente, car ce n'est pas un amour gâché qui peut retenir une âme éprise d'absolu. Elle rencontre dans une partie fine, c'est-à-dire dans la meilleure société où l'on pense n'accomplir que des rites mondains et où on est obligé d'en arriver aux imprudences justement par pure mondanité, un officier, Marcel Drevon, et une entente intellectuelle finit par s'établir entre eux. Ils sont réservés l'un et l'autre, inquiets de l'avenir, soucieux, un peu révoltés. La guerre, qui ouvre des portes défendues pour les uns, resserre autour d'eux les murailles de leurs scrupules, entasse les obstacles et les fait prisonniers de toutes leurs secrètes aspirations. Il ne s'agit pas seulement de tenir, mais de se tenir. Il y a l'absence, les lettres sottes du mari qui s'amuse à faire de l'esprit au lieu d'envoyer un cri d'affection pure et simple. Myriem se sent trahie et elle n'ignore pas que, là-bas, l'homme en guerre continue la vie devant la mort sous le double attrait d'une liberté consentie et du souvenir qu'il croit fidèle. Il ne peut pas y avoir d'autre issue à la détresse de Myriem qu'une revanche d'amour, mais elle en sent d'avance toute la vanité et ne se donne vraiment que parce qu'elle aime enfin celui qu'elle a cru trouver chez son mari et qu'elle a au contraire trompé avant la lettre. La guerre lui reprend son amant et le lui tue, autre revanche des lois secrètes du bonheur. On peut le posséder violent, absolu, mais il ne dure pas et nous abandonne encore plus meurtrie de l'avoir entrevu que de l'avoir ignoré. La détresse des revanches est un livre d'amour, un livre écrit vraiment par une femme qui ne complique pas l'animalité de l'amour par de savantes élucubrations psychologiques, mais s'efforce d'en tirer une naturelle logique dont la fatalité vengeresse vaut bien la plus sévère morale.

L'Avenir en ruines, par Pierre Fons. Très curieuse reconstitution d'un avenir par la mise au jour de tous les germes de mort découverts dans le passé. Si ce livre déconcerte le lecteur par une minutie et une probité de l'association d'idées qui souvent arrive à le détourner de la pensée initiale, il est bon de le lire en estimant son effort de rénovation. Une histoire ne vaut que par ses développements, mais elle ne peut se concevoir raisonnablement que par les racines de son arbre généalogique. Or, ici, le notaire Dhauby, un homme estimable et estimé, entrevoit dans une vision prophétique ce que sera sa descendance malgré l'orgueil intime dont son être est noyé, malgré lui. Il est le type de l'homme heureux et sage, mais qui peut se vanter d'être sage selon la loi de la nature, loi mystérieuse encore qui nous voile toutes les lois humaines forgées pour la seule existence ou prépondérance humaine.

Le vertueux notaire s'est endormi dans un songe de sécurité. Quel réveil ? Et s'il étudiait à la loupe ses propres tares il verrait le mauvais grain germer, poussant et arrivant à l'envahissement total de la bonne moisson, à la destruction de sa race par le développement de ce qui devrait, au contraire, la protéger. Réveillé, il fait son sévère examen de conscience, et j'y trouve dans cet examen ces lignes que je veux ici copier non pour en tirer un plus grand exemple, car il convient de les laisser à la place assignée par l'auteur : « De tant de malheureuses bêtes sacrifiées à nos gloutonneries criminelles, alors que le lait et les fruits de la terre font de suffisantes nourritures, les grossiers esprits rudimentaires incorporés dans notre organisme carnivore y transfusent le germe de bestialités. » Mais pour m'émerveiller moi-même de la réflexion d'un sage, d'un réel philosophe ne s'attardant pas à la seule connaissance de la vie humaine... parce que la vie humaine, c'est en somme la vie des *arrivés*. Il y a les autres !

La Tour des Peuples, par Han Ryner. La tour de Babel, qui n'est que le premier étage de la... *Société des nations*, nous est édifiée dans l'imagination par l'auteur de *l'Homme-fourmi*. A voir ces légions d'êtres grouillant autour d'un temple qui les dominera un jour de telle sorte que l'on y perdra, par le vertige, la notion de sa propre langue, on est pris d'une grande pitié pour la misère des peuples anciens et des peuples à venir. Une intrigue noue sa douceur à la clé de ses voûtes perdues en la terrible obscurité de l'histoire, mais quoi de plus vrai que la petite histoire de la vie amoureuse accusant l'inutilité du bon relief de la grande ? Et Riphat retrouve Tel-Loh, ils font leur voyage de noces.

Un jour, les rois, les soldats heureux prendront la tour des peuples pour affirmer leur puissance, et ce qui aurait dû donner le signe d'union et de ralliement sera le plus durable monument de la folie, tant il est vrai qu'à chaque étage, ou stage, de ses humanités l'homme évolue vers un peu plus de folie et découvre, hélas, que : « les marchands sont aussi menteurs que les prêtres ».

Aphrodite couronnée, par George Maréchal de Bièvre. Calonice, prêtresse d'Aphrodite, est consacrée à la déesse. Elle doit son corps aux mortels, mais doit garder son âme vierge de tout amour. Cela ne va pas sans quelques tableaux gracieux, mais un peu risqués, du genre de ceux d'*Aphrodite*... tout court. La jeune Calonice s'éprend (en plusieurs fois) du beau philosophe Agathos et elle est couronnée par la douleur, car la déesse se venge et Agathos devient fou, d'une folie douce qui consiste à vendre le bon miel de l'hymette, le miel vert et le miel d'or.

La Famille Tuyau de poêle, par Pierre Rehm. Je ne conseille pas la lecture de ce livre aux jeunes filles... d'esprit tranquille. Cependant il est très amusant, bien écrit et rempli de

malice. Cela se passe à *Madoville* (Meuse). On y vit de l'existence sans lendemain de l'arrière-front qui devient le front et se nimbe de temps à autre de l'auréole du martyre.

« On nous a baptisées la famille Tuyau de poêle parce que, semblables à ces appareils de combustion, nous formons un assemblage dont les éléments sont interchangeables et emboîtables à volonté », déclare l'une des quatre sœurs ; n'insistons pas. Après tout l'auteur est resté sincère, loyal et ne cherche à nuire à personne, comme il l'affirme dans sa préface.

Jean reste au faubourg !... par Roland Charmy. J'attendais cette théorie contraire à celle qui a pour but de pousser les enfants des villes sur les campagnes. Jean est le fils de l'ouvrier sain, et, sain lui-même, sans l'ambition de devenir plus instruit que ses parents, il serait apprenti ébéniste ; mais le brave instituteur veille. On lui fait obtenir un diplôme, puis on le lance dans l'inconnu de la vie du pion ; de même qu'il s'est ennuyé dans l'air trop vif, pour lui, des campagnes, de même il souffre de la différence trop brutale entre l'idée du sacerdoce pédagogique et sa réalité. Puis, un beau matin, ayant perdu sa mère, une illusion d'amour et le goût pour des travaux qui ne sont pas en harmonie avec son imagination, il se laisse glisser dans une rivière. Le fils d'ouvrier, ouvrier lui-même, ce serait la dynastie ouvrière et alors ?...

Le Page de Madame de Foncine, par Maurice Duplay. L'amour enfant qui s'ignore, s'impatiente et se désespère. Quand arrive le moment du bonheur, il est trop tard, parce que Madame de Foncine a une petite mèche blanche, un léger flocon de neige, sur ses cheveux ; mais en fermant un peu les yeux cela ne sera qu'un duvet de la houppe à poudre. Pour sa dame, le page est passé chevalier et reçut le baptême du feu, ce qui est la morale de l'histoire.

Le Cœur et la guerre, par Pierre Grasset. Dans le chapitre intitulé l'*Attitude* il y a un curieux effet d'orgueil masculin. Le héros finit, malgré les souvenirs plus sérieux et la proximité de la mort, par aimer tout de même un peu la petite vendeuse d'un rayon des articles de voyage (ces articles qui forment la jeunesse !) ; il l'attire à la villa de Diane où tombe l'obus. Cette liaison passagère emprunte au voisinage de la mort, également passagère et capricieuse, un ferment spécial dont le jeune homme sérieux ne reste pas intoxiqué et il s'échappe en première ligne, d'un bond plus orgueilleux que véritablement vainqueur. Par *attitude* il court droit au réel danger et y reste, naturellement.

L'Amour aux Etapes, par José Germain. Il y a le récit, très réaliste, de la jeune femme persécutée par les mâles, dans une ville trop proche des dangers qui font mieux goûter les joies de ce monde. Colette est une maîtresse charmante, d'autant plus qu'elle a

su se faire désirer; cependant elle conduit son amoureux à la dernière *étape*, le mariage de raison, deux âmes assorties ayant eu l'expérience de la douleur et de la disgrâce, et le lieutenant Mareix épouse Mlle de Miégeville, le bon ange qui l'a rendu à la résignation, c'est-à-dire à la vie normale.

Soldats de Jeanne d'Arc, par Léon Berthaut. Un roman historique où nous rencontrons les figures légendaires de Dunois, de la Hire, de Xaintrailles, d'Alençon entourant la Vierge lorraine. L'auteur, dans la meilleure intention du monde, cherche à éclairer l'esprit de ce temps, relativement obscur, par le contrôle rigoureux de tous les historiens qui ont mis leur lumière au service de cette cause sacrée, et, malgré son talent de conteur et d'érudit, on n'arrive pas à comprendre pourquoi Jeanne fut trahie, abandonnée. Il ne s'agit pas du procès fait en dernier ressort pour convaincre une héroïne d'hérésie, c'est-à-dire pour réfuter l'héroïsme d'une femme et le réduire par l'alliance d'une puissance supérieure à celle de sa vertu. Il s'agit de l'abandon de Jeanne aux mains des Anglais. Ce ne sont pas les moines obtus et Cauchon qui brûlèrent la sainte, mais bien la plus lâche des conspirations du silence français. Malgré ce qui nous est dit du courage de ces gens d'armes l'entourant, on ne les sent pas capables de la défendre contre les intrigues de cour. La vérité, c'est qu'un miracle (est miracle l'acte qu'on ne peut expliquer, même longtemps après qu'il eut lieu) est la chose qui semble froisser le plus l'esprit français. Si le miracle accompli par Jeanne est bien de l'histoire, il a son pendant non moins certain dans le miracle de la Marne... le double miracle de la Marne; or, je ne donne pas aux Français dix ans pour le nier, tout en profitant de ses prodigieux effets. Ils feront même ce qu'ils pourront pour le salir, car tous les sous-Voltaire ne sont pas morts!

Le Roman d'une Comédienne, par Louis de Robert. Un peintre mondain, une jolie personne qui n'ose répondre de sa sagesse. Le peintre vieillit. La comédienne devient célèbre et leur union clandestine se complique par l'introduction du neveu d'Horace, trop jeune pour plaire, alors que l'autre est déjà trop vieux pour être encore aimé. La guerre passe et grandit le jeune homme en en faisant un héros, mais il a aussi l'héroïsme de se refuser à la liaison trop facile. Plus tard la comédienne aura le cœur pris par un héros anglais et finira bourgeoisement dans une idylle de tout repos, après avoir beaucoup aimé... sans trop de discernement.

Ponette, modiste rue de Berne, par Maurice Simart. Cette séduisante personne est mise en commandite (c'est une affaire, Messieurs, c'est une affaire!) par trois bons amis incapables de jalousie. On monte un magasin de modes. Ponette a du goût, il n'en faut d'ailleurs que très peu pour faire des chapeaux aujourd'hui, et on s'amuse

presque autant que l'on travaille. Mais Ponette a des caprices, elle reçoit un amateur, qui ne fait que passer en ne lui demandant que son bas de soie pour gage, et elle est amenée, par une provinciale avisée, à concevoir du mariage de raison la meilleure idée. C'est ainsi qu'elle finit par liquider son fonds et remercier ses commanditaires. De l'esprit, ou ce qu'on appelle des conversations bien modernes entre tous ces gens naïfs, heureux de se duper les uns les autres.

Filles d'Alsace, par Jules Hoche. Une héroïque randonnée dans les ballons d'Alsace. Il ý a des précipices, des souterrains et une demoiselle Lina qui n'a pas froid aux yeux en courant là-dedans pour sauver son fiancé. Les *communiqués* nous ont tenus assez longtemps en arrêt sur les mystères d'une certaine montagne où les Allemands auraient creusé des mines et des chambres de repos inattaquables pour que ce roman réveille en nous toutes les curiosités.

Nocturnal, par Franz Hellens. Dans les quinze histoires qui le précèdent, un conte bien amusant : *Le dompteur de voix sauvages;* le *Nocturnal* contient des rêves dont la psychologie est très intéressante. De notre temps les pires cauchemars sont toujours dépassés par la réalité.

Le Maître de la Force, par Léon Baranger. Un pauvre homme, très savant et très philosophe, veut détruire la guerre mais s'il en a découvert le moyen il est la victime de son nom qui n'est pas élégant et pour cela seul il ne réussit pas à doter l'armée française de son fameux remède. Mais, au fond, ce qui rend si incrédule ses chefs militaires malgré les preuves apportées, c'est encore moins une impossible gloire pour le nom de l'inventeur que l'idée, révoltante, que ce ne sera pas une action *militaire*. Il faut l'égalité des chances pour tuer, c'est-à-dire la possibilité d'anéantir *des deux côtés* des innocents. Alors... on lui permettra seulement de détruire sérieusement les rats. A mon unique point de vue, c'est bien regrettable, simplement parce que je préfère les rats, encore plus innocents que les hommes, amis ou ennemis.

Les Yeux du mort, par Lucien Graux. Un Bavarois est entre les deux tranchées. On creuse un chemin souterrain et on arrive jusqu'à lui qu'on fait disparaître pour lui substituer un mannequin par les yeux duquel on verra dans le camp ennemi. Ce sont là des jouets de guerre et les petits garçons qui sont les hommes de ces jeux n'ont pas l'air de comprendre que ce n'est pas amusant... au moins pour Elsa, la fiancée du mort.

Contes à la Marraine, par Maurice Ch. Renard. Ce sont de simples histoires en marge de la guerre, celle de *peau de chagrin*, la chienne triste qui est tuée par un imbécile est instructive parce qu'à la guerre on sent que l'innocence absolue est toujours un crime. C. Q. F. D.

Le Val noir, par Marc Sangnier. Ce docteur Scientex guérit psychologiquement la maladie du scrupule et emploie contre la monomanie de la personnalité l'autre monomanie, celle de l'altruisme. Plus tard Dieu marque les siens et le docteur lui-même voudrait bien s'y reconnaître.., mais il a au moins la bonne foi de s'écrier douloureusement qu'*il ne sait pas*.

Nos Loisirs, nouvelle série illustrée. Pour remédier à la crise de la librairie (la crise ou le crime est surtout de publier en abondance de très médiocres ouvrages sous prétexte qu'on lisait n'importe quoi dans les tranchées... et pour cause!) *Nos loisirs* vont publier des romans, des nouvelles, qui seront choisis de façon à plaire pour le bon motif, c'est-à-dire la bonne écriture. Enregistrons donc ce vœu d'une revue à grand tirage, désireuse d'être aussi une revue littéraire. Au sommaire du 1er numéro : Jean Giraudoux, André Maurois, Georges Duhamel, Jack London, Frantz Funck-Brentano, Maurice Prax et Claude Farrère.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Marie-Louise Pailleron : *François Buloz et ses amis. La vie littéraire sous Louis-Philippe*, Calmann-Lévy, 7.50. — L. Vincent : *George Sand et l'Amour*, Champion, 4.50.— L. Vincent : *Le Berry dans l'œuvre de George Sand*, Champion, 12.50. — L. Vincent : *George Sand et le Berry*, Champion, 12.50. — L. Vincent : *La langue et le style rustique de George Sand dans les romans champêtres*, Champion, 12 fr.— M. Esch. : *Emile Verhaeren* (Luxembourg, Victor Büch, 2.50). — Jean Variot : *Les grandes heures de Ribeaupierre* (Société littéraire de France, s. p.). — Memento.

Dans ce livre : **François Buloz et ses amis. La vie littéraire sous Louis-Philippe**, Marie-Louise Pailleron nous apporte des documents nouveaux sur la littérature romantique qui se concentre autour de François Buloz et de sa *Revue des Deux Mondes*. Lettres inédites des grands et des petits romantiques, notes précises de Buloz. Documents aussi sur la vie intime de ces écrivains et de nouveaux éclaircissements sur le drame Musset-George-Sand.

Mais d'abord voici la figure à la fois grave et familière de François Buloz, qui sut grouper autour de sa revue la merveilleuse pléiade romantique. Henri Blaze écrivait à ce sujet dans ses *Souvenirs de la Revue des Deux Mondes* ce que l'on pourrait écrire aujourd'hui des débuts du *Mercure de France* : « Songez que son recueil était inconnu et qu'il n'avait pas d'argent pour payer ses premiers collaborateurs... Durs commencements, créer une *Revue!* Avec beaucoup d'argent, la chose n'est déjà pas si facile, nous en avons l'exemple chaque jour, mais aboutir sans moyens financiers, vaincre

sans le nerf de la guerre, et par l'unique effort du labeur et de l'entêtement, voilà le génie. »

Le génie de François Buloz, ce ne fut pas, seulement, sa ténacité et son bon sens, mais surtout un véritable sens critique qui lui faisait découvrir et deviner le talent des jeunes écrivains. Il sut choisir ses collaborateurs, ses écrivains, les aider, les encourager, les protéger, même contre eux-mêmes. Il fut vraiment un parfait critique, et c'est l'explication de son succès. George Sand écrivait de son Directeur : «Quel que soit son avis, j'ai pour règle de m'y conformer. » Et encore : « Singulier homme ! je lui donne un article, il le lit, et quelques jours après, il me le rapporte en me disant : — C'est excellent, mais je voudrais que ce qui est au commencement fût à la fin, et que ce qui est à la fin fût au milieu. »

Et cette lettre que Buloz écrivait à Cousin, au sujet d'une élection académique, n'est-ce pas de la meilleure critique littéraire : «... je vous demande seulement de lire ou de relire le poème sur Homère, et les tragédies de M. Ponsard, et si vous n'y découvrez pas des choses à scandaliser un écrivain tel que vous, je me charge de vous les signaler. Je me demande comment un homme de votre goût et de votre style, peut mettre en balance les ouvrages de M. Ponsard avec les œuvres plus nombreuses, et le plus souvent charmantes, de tel autre candidat que je pourrais vous nommer, si vous consentiez à les lire. Me permettez-vous à ce sujet de rappeler que vous n'avez eu d'admiration pour M^me^ Sand que dix ans après nous, et que vous n'admettiez guère Alfred de Musset, il y a quelques années ? Eux aussi étaient des enfants de la *Revue ;* mais vous ne les lisiez guère alors, et je m'aperçois avec regret qu'il y en a d'autres que vous ne lisez pas toujours. »

Buloz, « toujours à la recherche des jeunes et du génie des jeunes », comme écrit M^me^ Pailleron, n'attendit pas l'admiration unanime pour accueillir le jeune Musset dans sa *Revue*. Et plus tard, en 1851, inquiet de ne plus trouver à cette époque « cette abondance de génie que 1830 apporta », il écrivait à Pontmartin cette lettre admirable que je livre à la méditation des actuels directeurs de revues et de journaux :

J'adopte tout à fait votre idée d'article sur les jeunes gens de talent, malheureusement trop rares, qui nous arrivent ; il faut les encourager et les aider contre le joug des vieux hommes de lettres qui nous oppriment, et cela en politique comme en littérature. C'est toujours la même troupe de comparses et de chefs de chœur qui passent et repassent, sur des terrains ou des théâtres divers.

Moi qui vieillis sans cesser d'aimer les jeunes gens qui peuvent surgir, et qui ai tant de bonheur à les accueillir, lorsque je vois une étincelle, je suis d'avis que la *Revue* doit faire appel aux *dei ignoti*, et je vous engage fort à toucher ce coin de mœurs littéraires et politiques de notre temps : la

persistance et l'oppression des vieilles réputations, toutes vermoulues qu'elles soient, et tout étourdies qu'elles sont. C'est un beau chapitre à faire, en préambule à l'article dont vous me parlez. N'y oubliez pas les vieux enfants de lettres qui battent le pavé depuis vingt ans, sans devenir des hommes, et ceux qui crient comme Gautier et toute cette folle école :« La poésie n'est pas morte puisque je vis !... » Oh ! que Molière était grand : il n'a pas vu, heureusement pour lui, les misères dont nous sommes témoins ; il les a devinées. La poésie est bien morte jusqu'à ce que de nouveaux adeptes viennent la cultiver, rappelez-vous ce mot cruel de Heine : « C'est un jeune homme d'un beau passé ! » Ce devrait être notre épigraphe, sans toucher cependant le charmant poète qu'il désignait (Musset) et que j'aimerai toujours.

François Buloz pensait, en outre, que « le gouvernement de plusieurs n'est pas bon » et qu'il ne faut, pour diriger une Revue comme pour diriger une armée, qu'un maître. Comme on s'étonnait qu'il ne s'empressât pas de publier un article de Cousin sur Kant, qui, lui disait-on, était un chef-d'œuvre : « Je m'en doute, répondit-il, mais, ça n'est ni pour vous, ni pour Cousin que je fais ma *Revue*, c'est pour les gens d'une intelligence moyenne. J'ai lu cela d'un bout à l'autre, je n'y comprends pas un mot, et *jamais* je ne publierai un article que je ne comprendrai pas. Cousin n'a qu'à le porter au *Journal des Savants !* »

Cette sagesse l'eût sans doute empêché de publier *Madame Bovary*. Voici à ce sujet, une curieuse lettre de Murger :

J'ai le regret, écrit Murger à Buloz, de ne pas me trouver d'accord avec vous à propos de *Madame Bovary*. Il n'y a pas grande dépense d'invention, il est vrai, mais il y a, ce que l'on ne trouve pas dans les feuilletons du jour, des caractères, des passions, et un grand souffle de vérité et d'émotion. Et ma foi dans une époque de pauvreté littéraire comme celle que nous traversons, si M. Flaubert vous paraît peu de chose à côté de M^me^ Sand, MM. de Musset, Mérimée, de Vigny, il me paraît, à moi, d'une jolie taille, parmi les petits bonshommes de lettrés qui cherchent la vogue. Je crois que c'est plutôt le genre du livre que le livre même qui ne vous plaît pas. Le seul reproche que je fais à M^me^ Bovary c'est de venir après M^me^ Marneffe. On ne fera jamais plus haut, ou plus bas, comme vous voudrez l'entendre.

En divers chapitres M^me^ Pailleron a noté, d'après la correspondance de François Buloz et les souvenirs de sa mère, les rapports de la revue et de son directeur avec les écrivains de l'époque : les Vigny, Quinet, Planche, Lerminier, Nodier, Cousin, Mérimée, Heine, Sandeau, et surtout Sainte-Beuve, qui s'intéressa tout de suite au succès de la revue : « La *Revue*, c'est Sainte-Beuve ; son succès est le sien, écrit M.-L. Pailleron ; il la considéra un peu, au début, comme lui appartenant, et s'il s'en sépara par la suite, je pense que c'est parce qu'il ne s'y sentait pas suffisamment le maître. »

Et puis voici Musset. M^me^ Pailleron a fixé un souvenir de sa

mère : « Comme attardé dans la salle à manger, un homme blond, beau, qui me sembla d'abord tout jeune, et à qui je trouvai l'air las et épuisé après l'avoir regardé plus attentivement ; je le verrai toujours, il tenait un verre, et il buvait lentement, la tête renversée en arrière, sa main tremblait : c'était Musset. »

C'est sans doute à ce dîner, raconte-t-elle encore, que le poète répondit à Mme Scribe scandalisée qui s'expliquait mal « l'engouement » des hommes pour Rachel.

— Qu'a-t-elle de si séduisant, son visage même est insignifiant.

— C'est possible, madame ? tonna Musset, mais quand elle est couchée, et qu'on soulève la couverture... ce qu'on voit, ce qu'on voit !...

Enfin, on trouvera dans le dernier chapitre, Elle et Lui, les confidences que Fr. Buloz reçut de Musset, après son retour de Venise, et qu'il nota sur le dos d'une lettre d'Alfred de Vigny. Comme Musset avait surpris des signes d'intelligence entre G. S. et le docteur : « Tu es une catin, lui dit-il un jour, tout mon regret, c'est de n'avoir pas mis vingt francs sur ta cheminée, le jour où je t'ai eue pour la première fois. » La note inédite continue :

« On se ferait difficilement une idée des cris et de la violence des apostrophes à de pareilles scènes. Mais ce qui faisait le plus grand tourment de G. Sand, c'était l'instinct si profond avec lequel A. de Musset pénétrait le moindre signe, la moindre démarche. « J'ai en horreur les hommes qui devinent tout », disait-elle. A. de Musset eut bien à souffrir pendant cette maladie ; souvent il surprenait des caresses dérobées, des tendres attouchements entre les nouveaux amants. Dès qu'il put se traîner, il se faisait presque porter à un café voisin et abandonnait la place à l'amour naissant du docteur. »

Suit le récit, déjà publié, de la tasse à thé et de la chandelle soufflée... On a beaucoup écrit et même des écrivains se sont fait une réputation littéraire pour avoir épilogué sur l'aventure des deux amants, mais c'est George Sand elle-même qui a dit, sur le drame dont elle a été l'héroïne, les mots les plus sages. Elle écrivait à Buloz en 1835 :

Ne laissera-t-on jamais les gens s'aimer, se quereller, se quitter ou se raccommoder sans prendre acte de ces puérilités et sans entasser des matériaux pour leurs biographes ? Quelles niaiseries ! Tous les hommes et toutes les femmes n'ont-ils pas le droit d'être jeunes, malheureux, fous, violents, amoureux, injustes, etc., ? Haussez donc les épaules quand on vous parle de tout cela, et quand on va jusqu'à de graves imputations contre lui ou moi, défendez paternellement, cher Reviewer, celui des deux qu'on attaque, sans jamais accuser l'autre...

§

Pourtant voici de M. L. Vincent un livre nouveau sur **George**

Sand et l'Amour, où l'auteur tente de nous exposer les raisons de l'incomplétude sexuelle de G. Sand. Il y avait en elle désharmonie entre l'ardeur de son cerveau et la frigidité de son sexe : une sorte de court-circuit qui interrompait le courant. Jamais, a-t-elle avoué, et a-t-on si souvent redit après elle, elle n'aurait, nouvelle Sisyphe, atteint le sommet de la montagne. Mais il faut lui rendre cette justice qu'elle ne se découragea jamais et, malgré les déceptions renouvelées que lui causèrent ses amants, elle continua jusqu'à sa plus lointaine vieillesse à rechercher l'eurythmie impossible. D'ailleurs cet état de neutralité sexuelle n'est pas très rare chez les femmes, mais la plupart n'en ont pas conscience, n'ayant pas communié comme G. Sand aux ardeurs et aux fébrilités de la littérature romantique.

Parfois aussi chez les femmes insensibles l'éclair de la joie physique se produit, souvent très tard, par le miracle d'un amant. Cet amant miraculeux, G. Sand ne l'aurait jamais trouvé, et elle serait demeurée toute sa vie la *Lélia* qu'elle a décrite elle-même avec une amertume romantique.

M. de Grandsagne, fils de ce Stéphane Ajasson de Grandsagne, qui fut le premier amant de G. Sand, avait hérité, nous dit M. Vincent, de cent vingt-trois lettres adressées par Aurore à son père. Au sujet de cette correspondance introuvable :

Ces lettres... sont très intéressantes, mais trop étranges pour être publiées, dit M. de Grandsagne. Elles bouleverseraient, si elles étaient connues, toutes les idées généralement admises sur le caractère et la vie de cette femme distinguée qui fut une des gloires de notre siècle... Il faut pardonner généreusement à G. Sand des écarts monstrueux, parce qu'elle a succombé pendant toute sa vie très stoïquement, trop stoïquement même, avec une sérénité admirable et une philosophie inconnue à notre génération, aux très nombreux accès d'une affection physiologique grave et incurable, à laquelle les médecins ont donné un nom qui commence par un N...

Anaphrodisie sexuelle, résume le Dr Michaud : c'était une amoureuse platonique par force et une passionnée la plume à la main... Mais « le désir excessif du plaisir sensuel finit par dégénérer chez elle en monomanie : sa curiosité se porte tour à tour sur les êtres qui l'entouraient ». Une connaissance de quelques jours, disons de quelques heures, était suffisante pour obtenir ses faveurs. Jusqu'à son extrême vieillesse « elle rechercha machinalement les satisfactions des sens », les demandant alors aux jeunes hommes de la génération nouvelle. L'amour fut donc pour elle une joie toute intellectuelle, un levain pour son intelligence : ses amants lui firent des romans au lieu de lui faire des enfants. Mais malgré cette anaphrodisie sexuelle, elle connut les éblouissements et les tortures

de la passion, et il y avait encore dans son amour pour Musset une tendresse maternelle que le poète ne sut peut-être pas cultiver. Il y avait aussi dans l'amour du poète pour Lélia une sorte de besoin de protection, de fructification intellectuelle. L'amour n'est pas qu'un échange de baisers et de morsures, il est surtout peut-être une exaltation de l'individu par la communion de deux intelligences et de deux sensibilités. L'amour réalise, momentanément hélas ! l'être parfait. Cette plénitude physique et intellectuelle, G. Sand et Musset l'ont entrevue, et ils ne se sont jamais consolés ni guéris de leur double et irrémédiable déception.

§

M. L. Vincent nous donne en outre deux gros volumes documentaires sur George Sand : **Le Berry dans l'œuvre de George Sand**, et **George Sand et le Berry**. C'est peut-être la biographie la plus complète de G. Sand où l'auteur a accumulé et résumé tous les documents se rapportant à la châtelaine de Nohant, y ajoutant de nombreuses lettres et renseignements nouveaux. Cette étude de la vie et de la psychologie de Lélia me semble faite avec la plus parfaite honnêteté littéraire, et ces deux volumes, auxquels il faut ajouter encore un essai sur **La langue et le style rustique de G. Sand dans les romans champêtres**, seront désormais un ouvrage indispensable à tous les écrivains qui voudront connaître l'œuvre et pénétrer le génie de cette femme exceptionnelle et sans doute unique que fut George Sand. Il nous fait méditer sur sa puissance de travail : « Dans certaines circonstances, écrit-il, G. Sand pouvait déployer une activité qui paraît même au-dessus des forces humaines. » A Venise, par exemple, malgré ses émotions et ses angoisses, elle trouve le moyen d'écrire *André*, *Jacques*, *Mattea*, et les premières *Lettres d'un Voyageur :* « J'en suis arrivée à travailler, sans être malade, treize heures de suite, mais en moyenne sept ou huit heures par jour, bonne ou mauvaise soit la besogne... » Dans toutes les circonstances de la vie elle a fourni une somme de travail effrayante, et M. Vincent conclut : George Sand avait la patience et l'endurance du bœuf berrichon. On retrouvera dans ces pages les hôtes de Nohant, tous ceux qui traversèrent sa vie et son cœur. Un chapitre très curieux sur les ancêtres berrichons de G. Sand : les Dupin, parmi lesquels cette Mme Dupin, seconde femme de son arrière-grand-père Claude Dupin, qui fut aimée de J-J. Rousseau et repoussa ses hommages « tout en restant pour lui, jusqu'à la fin, une amie sincère et dévouée. » Mme Dupin cultivait les lettres et la philosophie, mais c'étaient les idées de l'abbé de Saint-Pierre qu'elle avait épousées : en collaboration avec son mari qui partageait ses goûts littéraires, elle composa un petit traité sur le *Mérite*

des femmes, qui est déjà du féminisme, puisqu'il veut démontrer l'égalité de l'homme et de la femme. Cette question passionna aussi George Sand.

Mais M. Vincent a surtout voulu étudier ce que, peut-être, dit-il, on n'avait pas encore examiné d'assez près, les rapports qui unissent George Sand au Berry et l'influence que ce pays a exercée sur l'auteur de *Lélia :* « L'enfant appartient bien à cette race berrichonne, amoureuse de la nature et du sol. Elle incarne à un degré extraordinaire certaines dispositions qui caractérisent ce peuple primitif : sensibilité, imagination, rêverie, persévérance, endurance, calme, froideur, bon sens, et lenteur. » L'âme et l'œuvre de G. Sand sont tout imprégnés de l'atmosphère du Berry, de ses paysages, de ses coutumes : elle est comme un arbre qui plonge ses racines dans le sol de ce pays et dont les feuilles, les fleurs et les fruits ont le parfum et le goût de ce terroir.

§

Ce petit livre de M. Esch n'apporte pas une grande lumière sur l'œuvre d'**Emile Verhaeren**, mais il synthétise tout ce que l'on a écrit de l'influence du poète flamand sur la jeune génération. Et à ce propos M. Esch esquisse un petit aperçu des écoles poétiques qui ont suivi le symbolisme et qui, comme le paroxysme, s'inspirèrent de la poésie verhaerenienne.

Avec Verhaeren s'est levée dans le monde une poésie démocratique qui sut styliser des pensées, des sentiments et des images dédaignés et rejetés jusqu'alors. Verhaeren, c'est de la poésie socialiste... aristocratisée : car Verhaeren, c'est un aristocrate qui s'ignore.

§

Les Grandes Heures de Ribeaupierre. — M. Jean Variot a écrit autour de cette légende alsacienne, jadis fixée dans les bas-reliefs de la grande porte de Saint-Ulrich en Ribeaupierre, avant que le château-fort eût été démantelé par ordre du roi Louis XIV, — un drame qui est à la fois un mystère du moyen age et une tragédie shakespearienne. Nous voyons Ribeaupierre parricide, accablé de son remords comme d'une croix, refaire réellement le chemin de la croix à la suite du Crucifié, et M. Variot a su mettre dans ces scènes un réalisme impressionnant, une émotion prenante et aussi une ironie très philosophique. Que l'on lise la glose de Ponce Pilate, à la 1re station, où le Procurateur de Judée, en une triste vision de sa réputation future, épilogue sur les mots de la prière liturgique... « *A souffert sous Ponce-Pilate* » et se lave les mains : « Après tout, c'est une injustice de plus sur la machine terrestre. »

MEMENTO. — Je veux signaler ici l'édition des *Bibliophiles parisiens* (7 fr. 50) des *Fleurs du Mal*, de Baudelaire, que nous présente, avec une sûre et esthétique érudition, M. Pierre Dufay. On trouvera dans l'introduc-

tion bibliographique l'historique des *Fleurs du Mal* et des diverses éditions qui ont précédé celle-ci. En tête de la très belle et de la très pure édition des « Maîtres du Livre », M. Feli Gautier écrivait qu'il avait voulu établir une édition « intégrale », mais pas encore l'édition critique. Ce volume que nous présente aujourd'hui M. Pierre Dufay n'est sans doute pas l'édition critique définitive — il n'y a rien de définitif — des *Fleurs du Mal*, mais c'en est une édition critique. — Aux « *Maîtres du Livre* », *Les œuvres de Françoys Villon* (G. Crès) que nous présente Ad. van Bever. Le texte, nous dit-il, est « la reproduction fidèle, intégrale, de l'excellente leçon établie par Auguste Longnon et revue par Lucien Foulet ». L'éditeur a écarté les variantes fournies par les manuscrits, mais a réimprimé, à la suite du *Grant Testament*, les Ballades en Jargon Jobelin « volontairement écartées » par ses prédecesseurs. — A la « Société littéraire de France », cette petite édition de luxe, avec un frontispice gravé sur bois par Jacques Beltrand, des *Antiquités de Rome* par Joachim du Bellay, qui nous est une occasion de relire ce beau et pur poème.

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La réorganisation des laboratoires scientifiques et la réforme de l'enseignement des sciences. — Le bolchévisme et la science. — L'avenir de la chimie pure et appliquée en Angleterre. — Paul Boyer, Maurice Caullery, Alfred et Maurice Croiset, Emile Durkheim, H. Gautier, Louis Havet, F. Larnaude, Ernest Lavisse, Henri Marcel, Edmond Perrier, Maurice Prou, G.-H. Roger: *La Vie universitaire à Paris*, ouvrage publié sous les auspices du Conseil de l'Université de Paris, avec 92 planches hors texte, Armand Colin, 10 fr. — Les conseils de spécialistes. — La nationalisation des laboratoires maritimes. — L'organisation des bibliothèques. — Le protectionnisme universitaire.

La réorganisation des laboratoires scientifiques et la réforme de l'enseignement des sciences sont au premier rang des questions d'après guerre. Et cela dans tous les pays. Les bolcheviks eux-mêmes, malgré leur dédain pour les « intellectuels », reconnaissent que la science doit jouer un rôle capital dans les sociétés modernes, et être à la base des réformes sociales. C'est du moins ce qui ressort d'une communication faite cette semaine à l'Académie des sciences au nom de M. Victor Henri : **le bolchévisme et la science**. Les comptes rendus qu'en ont donnés les journaux ont provoqué des commentaires variés. Nous sommes si ignorants de ce qui se passe actuellement en Russie!

Victor Henri revient, lui, directement de Moscou, où il avait été envoyé en mission par l'Académie et par le Gouvernement. Il vient de publier chez Gauthier-Villars un livre fort intéressant sur l'action photochimique de la lumière. C'est une figure bien curieuse que celle de Victor Henri. Polyglotte, très au courant du mouvement des idées à l'étranger, Victor Henri arriva à la Sorbonne avec le titre de « docteur en philosophie » ; il travailla d'abord la psychologie avec Alfred Binet, mais bientôt il se rendit compte de toute l'impor-

tance de la physique et de la chimie pour l'étude des phénomènes de la vie; avant la guerre, il faisait à la Faculté des Sciences un cours libre de « chimie physique appliquée à la biologie »; il a créé là un enseignement nouveau et d'avenir; tout jeune encore, il avait déjà formé dans le laboratoire de Dastre, dont il était le disciple préféré, plusieurs élèves. Comme tous ceux qui ont de nombreuses idées à réaliser, Victor Henri avait souffert du peu de ressources matérielles offertes par les laboratoires de l'Université; on conçoit aisément son enthousiasme lorsque le ministre de l'Instruction publique en Russie ouvrit aux savants russes et à lui-même, délégué de l'Académie des Sciences de Paris, des crédits *illimités* pour poursuivre leurs recherches. Ces jours-ci, à la Chambre française des députés, on a fait un premier pas dans cette voie, et Mayéras a déclaré qu'on ne saurait trop payer les savants qui illustrent notre pays.

Le témoignage de Victor Henri est d'ailleurs corroboré par d'autres observateurs impartiaux, en particulier par Arthur Ransome, qui n'est pas non plus un bolchevik.

§

Il est intéressant de comparer ce qui se passe actuellement en Angleterre, le pays de l'utilitarisme, à ce qui a lieu en Russie, « le pays de l'idéalisme ». Là aussi on a compris que la suprématie de la science pure était une question vitale pour le pays. Le discours prononcé à la séance annuelle de la Société chimique anglaise en 1918 par sir W.-J. Pope, son président, et publié par la *Revue scientifique* en mai dernier : « **l'Avenir de la chimie pure et appliquée en Angleterre** », est tout à fait significatif à cet égard.

L'éminent chimiste anglais commence par déplorer que la science, toujours trop discrète, n'ait pas su, jusqu'ici, attirer sur elle l'attention publique.

Au début du XIX^e^ siècle Dalton professa la théorie atomique, Thomas Young énonça la théorie ondulatoire de la lumière et James Watt inventa la machine à vapeur, événements considérables, qui ont bouleversé les conditions de la vie humaine, car ils ont eu sur la prospérité du monde entier une répercussion incomparablement supérieure à celle des guerres napoléoniennes. Que l'on nous demande cependant, à l'improviste, quel fut l'événement des vingt-cinq premières années du XIX^e^ siècle le plus gros de conséquences, il y a bien des chances pour que nous citions la bataille de Trafalgar.

Il y a là une habitude de penser routinière qu'on ne saurait trop combattre.

Le désir d'augmenter le bien-être de la vie est l'un des mobiles les plus puissants qui incitent aux changements politiques. Or, depuis un siècle, les recherches de sciences pures ont facilité d'une façon considérable la réalisation de ce désir. La science a rendu pos-

sible l'effort collectif, l'un des aspects les plus frappants de la vie moderne.

Sir W.-J. Pope cite un certain nombre de faits qui montrent cependant à quel point les industriels et les commerçants anglais se sont méfiés jusqu'ici des hommes de science. Ainsi le gouvernement anglais se passa du conseil des savants dans l'élaboration des moyens à adopter pour ressusciter l'industrie des matières colorantes dérivées du goudron. Pour expliquer que la direction de la nouvelle compagnie industrielle ne comprendrait pas d'hommes de science, on prétexta qu'« un directeur qui s'y entendrait dans les affaires de la compagnie aurait un avantage sur ses collègues moins bien renseignés ». On a prétendu d'autre part que l'instruction n'était pas nécessaire pour faire de la nouvelle génération une génération d'hommes d'affaires compétents. Ne s'était-on pas aperçu que, dans le monde commercial de Londres, l'étudiant qui avait été le plus brillant à Oxford n'arrivait à rien, et que celui qui pouvait à peine écrire son nom réussissait souvent? Est-il nécessaire qu'un fermier soit instruit pour fumer son champ? — De même, dans le monde médical français, ne déclare-t-on pas que les connaissances scientifiques — physique, chimie, sciences naturelles — ne sont pas nécessaires, sont même nuisibles, pour l'exercice de la médecine?

On ne saurait trop protester contre cette manière de voir. Les jeunes ont tort de penser qu'il est avantageux pour eux et la prospérité du pays d'apprendre vite, et d'une façon tout empirique, un *métier*. L'idée fausse de la nécessité de la *surproduction* dans tous les domaines a conduit, au sein des sociétés humaines, à une *division du travail* et à une *spécialisation* vraiment exagérées, et qui tuent chez les individus *l'esprit d'invention*, condition indispensable de tout progrès.

Sir W.-J. Pope n'a qu'une confiance limitée dans une instruction purement littéraire, classique, et il demande que l'on donne aux jeunes gens une instruction telle que nos connaissances actuelles sur l'univers leur soient enseignées. Les services administratifs se sont montrés tout à fait insuffisants en Angleterre, pendant la guerre; or, le plus souvent, ils sont confiés à des hommes de culture classique.

§

En France aussi la vie universitaire va subir une crise de rénovation. Le Conseil de l'Université de Paris a chargé les doyens des Facultés, les directeurs des grandes Ecoles de publier un ouvrage : **la Vie universitaire à Paris**, pour présenter les progrès accomplis depuis 40 ans dans notre enseignement supérieur. Ce livre a été édité par la librairie A. Colin; il est fort bien documenté et, avec ses 92 photographies hors texte, a un bel aspect. Les deux premiers chapitres, écrits par E. Durkheim, sont consacrés aux ori-

gines, à l'histoire et à l'organisation actuelle de l'Université de Paris. C'est à M. Maurice Caullery qu'on a confié le rapport concernant la Faculté des Sciences. J'ai déjà rendu compte ici d'un livre du même savant, *les Universités et la Vie scientifique aux Etats-Unis*.

§

On prétend que dans la société moderne cela devient une nécessité pour chaque individu de faire partie d'un groupe corporatif. A mesure que la division du travail et la spécialisation sont poussées plus loin, les compartiments sociaux se multiplient et sont séparés les uns des autres par des cloisons de plus en plus étanches. C'est le progrès, dit-on ; mais alors l'humanité aurait fait fausse route pendant plusieurs siècles, puisqu'on revient ainsi à certaines conceptions abandonnées depuis le moyen âge, en particulier à celles des *corporations fermées*.

La Sorbonne a cru devoir créer des *départements* pour les diverses branches de la science. A la tête de chaque département se trouve un *Conseil de spécialistes*. Celui-ci aurait sa raison d'être s'il s'agissait de réglementer chaque ordre d'activité scientifique, de veiller à ce qu'un domaine n'empiète pas sur l'autre, de donner l'initiation aux nouveaux venus, d'exclure les indépendants, les amateurs, de maintenir les traditions.

Pour ma part, je n'attends rien de bon des **Conseils de spécialistes**, pas plus d'ailleurs des conseils d'ouvriers, ou *soviets*, que des conseils d'universitaires, ou *départements*. Le développement des usines, en poussant à la spécialisation, a une influence néfaste sur le développement de l'intelligence des travailleurs. Confier précisément à des corporations professionnelles, à des soviets d'usines, la direction politique d'un pays, me paraît bien dangereux pour les progrès sociaux. Et c'est pourquoi les socialistes d'avant-garde, ceux dont les idées ont leur point de départ chez Fourier, Blanqui, Proudhon, Bakounine..., considèrent avec raison que le bolchévisme est la manifestation d'une tendance réactionnaire, une sorte d'adaptation de l'esprit religieux du moyen âge aux conditions modernes de la production industrielle.

Il faut espérer que le socialisme de l'avenir ne sera pas le bolchévisme, ni un socialisme d'État. Les *Leçons de la Guerre mondiale* de A. Hamon nous laissent entrevoir les beautés d'un socialisme fondé sur la liberté, permettant le développement intégral des divers individus, et renonçant par suite à la surproduction et à la spécialisation exagérée. L'histoire de la science nous montre que les grandes découvertes ne sont presque jamais dues à des spécialistes.

§

La nationalisation des laboratoires maritimes de Roscoff et de Banyuls offre à mes yeux un danger, celui d'entraîner

la disparition des laboratoires moins riches et moins outillés des diverses Facultés, du Collège de France, voire même du Museum. Or, de ces laboratoires où les chercheurs jouissaient de beaucoup de liberté sont sortis bien des travaux intéressants. Et puis, pour faire de la bonne biologie, il faut observer les animaux dans de multiples conditions de vie, c'est-à-dire dans des stations très variées.

L'organisation des bibliothèques est également une question à l'ordre du jour. On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de la bibliothèque de Strasbourg, inaugurée en 1894. C'est un superbe palais, très confortable, très bien agencé, pouvant abriter douze cent mille volumes, et susceptible d'agrandissements. Les bibliothécaires, non seulement conservent les livres, dressent des catalogues, mais encore aident et favorisent par tous les moyens les recherches du public ; en un mot, ils leur servent de bibliographie vivante. En outre, avant la guerre, la bibliothèque communiquait à domicile plus de 10.000 volumes par an, et faisait même *sans aucune difficulté* des envois à l'étranger.

Avant 1914, à Paris, les naturalistes, officiels ou non, avaient la bonne fortune de pouvoir fréquenter *librement* la bibliothèque du Museum. Comme on y travaillait bien, dans le calme, et malgré la poussière, le peu de lumière, le froid de l'hiver ou la chaleur de l'été. Le directeur, le regretté Deniker, parlait 14 langues ; savant lui-même fort distingué, il comprenait toute la valeur du travail scientifique, et facilitait celui-ci par tous les moyens dont il disposait. Maintenant une autre conception du bibliothécaire a triomphé : il doit être un spécialiste de la corporation, conserver précieusement le dépôt qu'on lui a confié, communiquer et prêter le moins possible les livres, de peur qu'ils ne s'abîment ou se perdent.

§

Les systèmes protectionnistes, malgré leurs conséquences fâcheuses, ont toujours eu beaucoup de partisans. A l'heure actuelle l'Université est menacée, et on veut pratiquer à son égard **le protectionnisme**. Certains de ses fonctionnaires la quittent pour des professions plus rémunératrices. Mais, en revanche, et c'est là, paraît-il, le grand danger (!) des mutilés de guerre ou des appauvris par la guerre..., n'ayant pas passé par la filière universitaire : militaires, ingénieurs, savants amateurs, ont la prétention de demander à occuper quelques-unes des places devenues vacantes. De ce fait, les traditions universitaires se trouvent menacées. N'a-t-il pas été question d'interdire l'accès dans les cadres universitaires à tous ceux qui sont âgés de plus de 30 ans ! Ce serait encore le triomphe de la conception médiévale des corporations fermées.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Georges Batault : *La Guerre absolue*, Payot, 4 fr. 50.

Les pronostics les plus divers sont formulés sur l'avenir que nous réserve la paix à peine signée. Aurons-nous une paix intégrale, la paix des pacifistes, qui marquera définitivement la fin au moins des grandes guerres ? Ne jouirons-nous, si cette expression peut s'employer dans ce cas, que d'une *paix d'inquiétude*, comme l'écrit l'amiral Degouy ? Ou bien cette paix ne sera-t-elle qu'une nouvelle période de préparation à **la Guerre absolue** ? Telle est la thèse en particulier que nous présente M. Georges Batault dans un livre qu'il vient de publier sous ce titre inquiétant. Ce livre est d'un ton sévère et sans espoir. L'auteur avoue lui-même : « Mes conclusions sont tristes et, dans un sens élevé, inhumaines et décevantes. » Examinons cette thèse. D'abord, en quoi consiste la guerre absolue ? Par opposition aux « guerres d'autrefois, guerres restreintes, guerres de cabinets, voix de boudoirs », il faut entendre par guerre absolue la tension de toute les forces d'une nation en vue de la guerre, la mise à la disposition de celle-ci de toutes ses ressources matérielles et morales. C'est à peu près ce à quoi nous venons d'assister, à cette différence près que si on pouvait arriver à connaître le nombre des embusqués, des employés des services parasites, des profiteurs de toute catégorie qui ont nagé dans la boue et le sang avec la même aisance que les requins dans les eaux de l'océan, on arriverait peut-être à conclure que nous avons été encore assez loin d'atteindre à la Guerre absolue. Je ne la désire pas, pour ma part ; elle me paraît d'ailleurs peu probable dans l'avenir.

M. Batault nous dit que « le concept de la guerre absolue est né des innovations et des expériences des guerres de la Révolution et de l'Empire ». Il n'y a là, je crois, qu'une apparence. La guerre absolue, en effet, appartient à un passé heureusement lointain. Le fait que la Convention a levé quatorze armées pour défendre ses frontières menacées, qu'elle a fait fondre le bronze des cloches, fait forger des piques et gratter le salpêtre des caves parisiennes pour faire de la poudre, n'approche que faiblement de la guerre absolue. En tout cas, les armées de la Révolution, d'une manière générale, ne pratiquaient pas les méthodes de la guerre absolue sur les territoires qu'elles occupaient. Quant aux guerres du Premier Empire, elles restent encore plus éloignées de ce concept de guerre. Ce sont des expéditions militaires à gros effectifs et à large envergure ; mais elles étaient loin d'absorber toute l'activité et toutes les forces vives du pays. La loi sur la Conscription est

de 1798. Le contingent annuel fourni par la conscription était, si je ne me trompe, de 80.000 hommes. Or, jusqu'en 1807 Napoléon n'a pas prélevé plus de 30.000 hommes sur chaque contingent annuel. A partir de cette date, les prélèvements vont sans cesse en augmentant jusqu'en 1815. Mais si l'on fait le total des hommes appelés sous les drapeaux pendant les vingt années de guerre, presque ininterrompue, qui vont de 1795 à 1815, on arrive à une évaluation approximative de 1 million et demi d'hommes levés.

Les nations modernes, dont les dirigeants n'ont jamais cessé de vanter leur amour de la paix et de proclamer leur exécration de la guerre, ont accompli quelque progrès depuis Napoléon. Quant au matériel des armées du Premier Empire il resta, chose curieuse, dans le même état que sous les dernières années de l'Ancien Régime. En artillerie, le matériel Gribeauval suffit jusqu'au dernier jour à tous les besoins. Aucune invention, aucun perfectionnement dans l'armement ne marque cette époque, où les préoccupations militaires semblent absorber au plus haut point la personnalité de l'Empereur. D'autre part, seuls les arsenaux, en petit nombre d'ailleurs, construisaient le matériel de guerre.

Il n'est donc pas très exact de dire qu'on découvre le concept de la guerre absolue dans les méthodes de la Révolution et surtout dans l'organisation de guerre de l'époque impériale. L'Empereur n'avait pas sa pensée uniquement fixée sur la guerre. Je crois inutile d'insister à ce sujet ; j'ajouterai simplement que vouloir juger le génie napoléonien à travers Clausewitz, qui, avec sa mentalité de soudard de la Sprée, le déforme et le rapetisse, c'est s'exposer à en avoir une idée erronée. Clausewitz n'a retenu, de l'étude de son modèle, qu'une chose qui lui paraît essentielle et capable de suffire à tout : c'est que le génie de la guerre est seul créateur de la grandeur des Etats. Est-ce aussi exact que le croit ce prototype de l'intelligence prussienne ? Il y a donc quelque chose de contestable dans le point de départ de M. G. Batault. Je vois au contraire les procédés de guerre absolue dans les mouvements de migration des Huns, des Germains, des Vandales ; dans les expéditions des Arabes, dans le grand débordement de Gengis-Khan ; dans la ruée des Turcs sur l'Europe des infidèles. Rien ne permet de croire au renouvellement, dans l'avenir, de pareilles convulsions de peuples. Même si le monde jaune, avec ses 500 millions de têtes, devait un jour faire la conquête de l'Europe, je crois que cette conquête se ferait par d'autres moyens que ceux dont firent usage les hordes du Grand-Mongol.

Il est vrai que le gouvernement prussien, depuis 1808, a adopté et suivi une politique dont le but suprême était la conquête et l'asservissement des nations voisines par la guerre. Mais ne peut-on

pas trouver aujourd'hui que cette politique, après avoir assuré à la Prusse une période de grandeur éphémère, vient d'aboutir à une faillite lamentable ? Sa discipline nationale, son génie méticuleux de l'organisation, le principe du sacrifice perpétuel de l'individu à la grandeur de l'Etat ne l'ont pas sauvée de la déchéance. D'autre part, le phénomène de congestion nationale auquel nous venons d'assister, provoqué par la guerre et l'impérieuse volonté de tout mettre en œuvre pour aboutir à la victoire, n'a aucun caractère de fatalisme ou de nécessité. — Il est simplement le produit d'un esprit d'entreprise de spoliation universelle, local, particulier. Nous venons d'assister à sa faillite. Sans doute, de nombreux facteurs sont entrés en jeu pour favoriser la préparation et la réalisation de cette entreprise, tels que l'importance des industries de guerre, source de richesse pour de nombreux privilégiés, l'augmentation de la densité de la population, qui n'existaient pas autrefois. Enfin, la multiplication des engins meurtriers, des méthodes scientifiques de l'art de tuer son prochain, des innovations mécaniques a contribué à donner à la guerre, telle que les Allemands étaient prêts à la conduire, une apparence d'absolu, d'intégralité qu'elle n'a pas eu en réalité. Il a bien fallu que les Alliés répondissent à une mise en œuvre matérielle aussi considérable par des procédés du même ordre. *Similia similibus.* Mais cette contribution énorme des usines et des laboratoires n'a pas rendu la guerre plus rapide, plus décisive, elle l'a rendue simplement plus cruelle. Ce qui a permis de résister si longtemps à cette multiplication de procédés barbares est le nombre des effectifs mis en jeu. Le pouvoir de résistance a toujours été en rapport avec l'importance des effectifs. C'est le substratum de la guerre.

Le livre de M. G. Batault est certainement une tentative sincère vers la recherche de la vérité. Il est profondément grave et austère. Mais, vraiment, pouvons-nous aujourd'hui, au lendemain d'une victoire obtenue par la vertu propre de notre génie national, nous associer aux conclusions de M. G. Batault, lorsqu'il nous déclare que :

> Pour vaincre l'Allemagne et la dominer dans l'avenir il faut lui emprunter les éléments fondamentaux de sa *Kultur* et de son organisation qui sont le secret de sa force et qui se trouvent être mieux adaptés aux nécessités des sociétés contemporaines, soumises aux lois d'airain de la guerre absolue, que l'idéal désuet de Liberté, de Fraternité, de Justice et d'Humanité dont se prévalent encore les ennemis de l'Allemagne...
>
> La guerre absolue, la guerre généralisée, sous toutes ses formes, déclarées ou latentes, dominant le siècle, c'est aux impératifs de la guerre absolue qu'il faut qu'on s'adapte, c'est ce qu'a su faire l'Allemagne et c'est pourquoi l'on est contraint de l'imiter.

Non, mille fois non ! Que les Dieux nous préservent de nous

vouer à une pareille imitation ! Sans doute, M. G. Batault écrivait ces lignes au moment de la grande crise du printemps de 1918. La notion de la puissance infrangible de l'organisation allemande pesait sur sa pensée. Il n'était pas seul à ce moment à ne pas croire à la victoire finale, par la seule vertu de notre génie national, le jour où celui-ci, longtemps comprimé par une imitation servile des procédés de l'ennemi retrouverait sa liberté d'action. N'avons-nous pas vu après 1870 le même phénomène se produire et le prestige des victoires allemandes peser longtemps et lourdement sur la pensée française ? Pour les uns, c'était le maître d'école allemand qui avait été l'instrument de la victoire ; pour d'autres, comme le général Kessler, l'Allemagne devait ses succès à la direction supérieure de ses princes et au dévouement dynastique de tout le corps d'officiers. D'où une suggestion bien naturelle en faveur d'une restauration monarchique dans notre pays. Mais voilà une affirmation qu'il serait imprudent d'avancer pour la clique des princes de parade de la dernière guerre, auxquels n'a pas manqué cependant l'engouement de tous les porteurs d'épée de leur suite. Pour d'autres, enfin, c'était la stratégie impeccable de M. de Moltke qui avait été la clef de tous les succès. Nul parmi ces analystes à la loupe des causes et de leurs effets ne songeait à admettre que la raison véritable des victoires allemandes était due à ce que la majorité de nos généraux, après avoir été très brillants, étaient alors réduits à l'état de ganaches. Longtemps, notre armée a été hypnotisée par tout ce qui se faisait dans l'armée allemande ; à mesure qu'elle a été à même de mieux connaître les événements et les véritables causes qui les avaient déterminés, elle s'est affranchie de cette sujétion pour revenir à ses qualités premières.

Dans sa préface, écrite après l'armistice, M. G. Batault nous avertit cependant que si décevantes qu'elles soient, il croit devoir maintenir ses conclusions. Sans doute, il est pénible pour un écrivain de voir, au moment de conclure son œuvre, les événements ruiner son échafaudage. Sa thèse laborieusement élaborée lui est devenue chère ; il ne peut se résoudre à l'abandonner. Cependant, autant une telle thèse eût paru acceptable, si elle nous avait été présentée il y a un an, autant, à l'heure actuelle, elle prend une allure paradoxale et anachronique. En réalité nous nous trouvons aujourd'hui au seuil d'une ère nouvelle. Certaines constructions du passé gisent à l'état de ruines. Il n'est plus permis de conclure au sujet de l'avenir en échafaudant son système sur des institutions qui viennent de disparaître. Ayons donc plus de confiance. N'abandonnons pas les qualités de notre race et ne renonçons pas gratuitement aux douceurs de la liberté de vivre et de penser, dont nous avons joui jusqu'ici. Vraiment, je crois que personne ne pense plus aujourd'hui à aller cher-

cher ses modèles dans l'Allemagne qui vient de disparaître. Il se peut que celle-ci renaisse de ses cendres, avant qu'il ne soit longtemps, mais c'est affaire à nous, désormais, de nous opposer à cette renaissance et à en étouffer le germe dans l'œuf. Il n'est pas possible de douter de la sincérité de paroles telles que vient de prononcer, chez nos ennemis, le président Muller :

Le monde, a-t-il déclaré, doit se convaincre que la perte de deux millions de morts, que nous a coûtés la guerre, fortifie en nous la conviction que les difficultés entre les peuples ne peuvent plus être débattues par le sang et le plomb. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes qui se souviendront de cette guerre, il n'y aura aucun homme d'Etat, dans un pays ayant participé à la guerre qui réussira à pousser de nouveau son peuple dans la lutte.

Cette sincérité, en effet, a sa source dans les faits mêmes. Il ne s'agit plus d'idéologie. Il s'agit du fardeau terrible de deux millions de morts. Que reste-t-il, en présence de tels faits, des variations ingénieuses de M. G. Batault sur « le radicalisme démocratique et l'égalitarisme social outranciers, avec leur cortège nécessaire de guerres tumultuaires » ?

§

Pour terminer, que M. G. Batault me permette de citer encore les quelques réflexions qui suivent ; elles me paraissent pleines de sagesse et de bon sens ; il semble même qu'elles aient été écrites spécialement pour lui :

J'ai peur que de votre longue et terrible lutte contre le monstre germanique il ne vous soit resté quelque admiration secrète pour sa structure. La difficulté même que vous avez éprouvée à le réduire a pu faire naître chez plus d'un le respect inconscient de sa force et de son dressage. Je constate avec inquiétude qu'on ne rit plus aussi fort de la lourdeur allemande, de l'organisation allemande, de la minutie allemande. Prenez garde que ce serait montrer une mentalité de peuple battu que de se mettre à leur école. Les Français seraient victorieux, mais la France resterait subjugée par la *kultur*. J'estime que vous vous seriez sacrifiés en vain si la gangrène de l'autorité vous gagnait par contagion, si à l'Etat raison d'être des citoyens vous cessiez d'opposer l'Etat serviteur de leurs intérêts. L'idéal du maximum de rendement, de la surproduction et de l'automatisme est peut-être scientifique : il n'est pas humain... Gardez donc votre légèreté, votre amour de la mesure. Imposez au monde le désintéressement de votre activité, la modération de vos désirs, le rythme nonchalant de votre vie. Achevez votre conquête par l'amollissement et par la corruption des barbares, puisqu'on nomme ainsi les bienfaits de la raison et de la philosophie.

Ces lignes sont la conclusion d'un petit livre de M. F. Chaine : *Les Confidences de Ferdinand, rat de tranchée*. Sans doute, ce ne sont que les conseils d'un rat des champs ; mais ce rat a beau-

coup voyagé, beaucoup vu, beaucoup appris, ailleurs que dans les livres.

JEAN NOREL.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Paul Vulliaud : *La pensée ésotérique de Léonard de Vinci,* Bernard Grasset. — Dr Gustave Geley : *De l'Inconscient au Conscient,* Alcan. — René Schwaller : *Hermès dévoilé.* — Fernand Pignatet : *Théâtre ésotérique : Rhodopio,* Chacornac.

La Pensée ésotérique de Léonard de Vinci est l'œuvre remarquable de notre ami Paul Vulliaud, ancien directeur des **Entretiens Idéalistes** qui, depuis le début de la guerre, ne paraissent plus.

Voici comment il s'exprime au commencement de son livre :

La théologie des peintres enseigne que les mystères des chrétiens étaient la réalité des mystères des Gentils. Les artistes se révèlent Initiés. A ce titre les « Nativités » se constituent en « séance d'Initiation ».

Harpocrate est le dieu du silence ; il est aussi le Dieu soleil...

Plutarque le désigne comme le symbole de la révélation. Le symbole est le langage que les hommes doivent tenir des dieux.

Accepter la réalité d'un sens intérieur, continue-t-il, d'un ésotérisme, chez ces grands hommes qui ont laissé d'aussi précieux témoignages de leur foi attendrie, close dans les emblèmes conservés par la tradition...

L'artiste se plaisait :

Dans la société des mystiques, des illuminés, des astrologues, des alchimistes, des charlatans de toute sorte.

Porphyre nous enseigne que la grotte du mystère est un symbole cosmogonique, c'est l'œuf primordial d'où est sortie la substance androgyne. L'antre est le symbole du monde sensible et de toutes les énergies cachées, parce que les antres sont obscurs et l'essence de ces énergies est mystérieuse. Par un effet de l'action divine le « monde matériel sortait de l'enveloppe du chaos ; le chaos était figuré par l'œuf, qui était consacré dans les mystères de Bacchus comme le type ou l'image de ce qui produit et contient tout. »

Certaines de ces cavernes mystériales étaient peintes en rouge, celles d'Alexandrie entre autres. Faut-il voir dans cette singularité le motif pour lequel Léonard a coloré son dessin en rouge, alors que saint Jean le Précurseur, annonciateur du divin Orient du Soleil de justice, est teinté en jaune brillant ? Je rappelle que la Renaissance avait une symbolique des couleurs. Est-ce parce que dans les cérémonies bacchiques on portait l'attribut de Dieu peint en rouge ? Dans le symbolisme de l'antiquité le rouge représentait la plénitude et la puissance de la vie.

Plus loin, il dit :

On présentait aux Initiables les dogmes sacrés sous des emblèmes naturels, sous des figures agraires, sous des fables astronomiques. Les initiateurs ethniques fondent tous l'institution du mariage, enseignent l'agriculture,

parabolisent en langage solaire le thème des doctrines traditionnelles ; l'Initiation fait écho à la cosmogonie. Moïse lui-même développe une cosmogonie qui est une formule d'Initiation.

Le savant de Fourmont présente justement Bacchus et Cérès comme les auteurs du dogme de la métempsychose ; or, la métempsychose est en langue vulgaire ce que la palingénésie est en langage ésotérique.

Léonard de Vinci a formellement eu la pensée que je lui prête de représenter le Bacchus mystique, c'est-à-dire la figure messianique de la Grèce, en parallèle avec l'annonciateur du Messie chrétien... La Renaissance se plaisait à l'expression symbolique. Ainsi Titien avait pris le symbole de l'ours parce qu'il voulait indiquer qu'en certaines choses l'art valait mieux que la nature.

Vulliaud, continuant son développement, s'exprime ainsi :

L'ancolie, étant une « fleur de sexe androgyne », est le symbole de l'union dans le plan humain comme dans le plan divin, selon les principes de la science symbolique.

Le symbolisme est la langue de toutes les mystagogies ; il est une langue universelle. Léonard, mystagogue de l'Idéal, célèbre le divin office de la religion de la Beauté, « forme accessible de la substance de Dieu », au moyen des Rites initiatiques, rythmes, fleurs et lumière, oiseaux et fleurs, tels sont les organes de sa pensée.

Enfin :

La gloire de cet homme prodigieux est auparavant d'être l'auteur de ce tableau incomparable, le *Saint-Jean*, et de ce portrait que son génie a élevé au rang du symbole : la *Joconde*.

La progression spiritualiste résumant tout le traité de l'Esthétique de la Renaissance : dans le corps, l'âme ; dans l'âme, l'esprit ; dans l'esprit le Verbe, et Dieu dans le Verbe.

C'est par ces paroles profondes que se termine l'ouvrage court, mais admirable, de Paul Vulliaud.

Le but de M. le D^r^ Gustave Geley « est de comprendre dans une synthèse plus complète et plus vaste l'évolution collective et l'évolution individuelle. Sa réalisation s'inspire du même procédé : exprimer les idées avec le plus de simplicité, le plus de clarté et le plus de conscience qu'il soit possible, éviter les longueurs ou les développements : écarter surtout les digressions faciles, à caractère imaginatif ou poétique.

J'ai voulu faire, dit l'auteur, œuvre de synthèse et cette synthèse doit être considérée en elle-même, en dehors et au-dessus de détails négligés ou volontaires omis.

Je conclus, au point de vue philosophique, que, dans un ordre de faits donnés seule importe la compréhension des faits les plus élevés.

Le critérium critique nous permettra de considérer comme fausse et de rejeter, sans plus ample examen, toute explication ou hypothèse qui, dans un ordre de faits connexes, ne s'adapte qu'à une partie de ces faits et non à tous les faits, spécialement aux plus complexes.

Le critérium nous imposera, dans un ordre de faits connexes, l'étude systématique et immédiate des faits les plus élevés et les plus complexes.

Le docteur Gustave Geley nous déclare que les difficultés capitales du transformisme sont au nombre de cinq. En voici l'énumération :

1° *Les facteurs classiques sont impuissants à faire comprendre l'origine même des espèces;*

2° *Les facteurs classiques sont impuissants à faire comprendre l'origine des instincts;*

3° *Les facteurs classiques sont incapables d'expliquer les transformations brusques créatrices de nouvelles espèces ;*

4° *Les facteurs classiques sont incapables d'expliquer la cristallisation immédiate et définitive des caractères essentiels des nouvelles espèces ou des nouveaux instincts ; le fait que ces caractères, dans leurs grandes lignes, sont acquis très rapidement et, une fois acquis, restent immuables ;*

5° *Les facteurs classiques sont impuissants à résoudre la difficulté générale d'ordre philosophique relative à l'évolution qui, du simple, fait sortir le complexe et, du moins, fait sortir le plus.*

Tout se passe en biologie comme si l'être physique était essentiellement constitué par une substance primordiale unique, dont les formations ne sont que de simples représentations.

La présence dans l'être de facultés puissantes et étendues, mais subconscientes, jouant dans le psychisme individuel le rôle principal bien que cryptoïde, conditionne ce psychisme individuel.

Il y a, dans l'Etre vivant, un dynamo-psychisme qui constitue l'essentiel du moi, et qui ne peut absolument pas se ramener au fonctionnement des centres nerveux. Ce dynamo-psychisme essentiel n'est pas conditionné par l'organisme ; bien au contraire, tout se passe comme si l'organisme et le fonctionnement cérébral étaient conditionnés par lui.

Ce qu'il y a d'essentiel dans l'individualité c'est un dynamo-psychisme unique, primitivement inconscient, mais ayant en lui toutes les potentialités.

Le dynamisme psychique essentiel et créateur passe, par l'évolution, de l'inconscient au conscient.

Le Dr Gustave Geley croit à la « réalisation de la souveraine conscience » et à celle « de la souveraine justice ».

Ce qu'il y a « d'essentiel » dans l'univers est indestructible et éternel ; permanent à travers les apparences transitoires des choses.

Ce qu'il y a d'essentiel dans l'univers passe, par l'évolution, de l'inconscient au conscient.

La conscience individuelle fait partie intégrante de ce qu'il y a d'essentiel dans l'univers et évolue, indestructible et éternelle elle-même, de l'inconscient au conscient.

Voilà des paroles que j'approuve complètement. Je crois à une série de vies successives. Si l'on se conduit bien et que l'on tende constamment à se perfectionner, chaque vie nouvelle est un progrès sur la précédente et l'on y vit dans des conditions bien meilleures que celles que l'on a abandonnées et qui ne sont plus, pour nous,

qu'un mauvais souvenir. Mais peut-on vraiment penser à la vie précédente ? Il est probable que non.

L'auteur — Cyliani — d'**Hermès dévoilé** écrit que le ciel lui « ayant permis de réussir à faire la pierre philosophale, après avoir passé trente ans à sa recherche, veillé quinze cents nuits au moins sans dormir», a « éprouvé des malheurs sans nombre et des pertes irréparables » ; il « offre à la jeunesse, l'espérance de son pays, le tableau déchirant » de sa « vie, afin de lui servir de leçon », et même de la « détourner d'un art qui offre, au premier coup d'œil, les roses blanches et rouges les plus agréables hérissées d'épines », et que le sentier, conduisant au lieu où on peut les cueillir, est plein d'écueils.

Comme la médecine universelle est un bienfait plus précieux que le don des richesses, sa connaissance doit naturellement entraîner à sa recherche les hommes studieux, qui croient être plus heureux qu'une multitude de personnes. Voilà la raison qui m'a porté à transmettre à la postérité les opérations à faire dans le plus grand détail, sans rien omettre, afin de la faire connaître, de prévenir aussi la ruine des honnêtes gens et de rendre service à l'humanité souffrante.

Pour faire les travaux d'Hercule, ajoute-t-il, il faut user de grandes précautions ; une fois qu'ils sont passés, le reste est un travail bien agréable qui ne coûte pas un sou de dépense.

Prenez garde qu'il vous arrive, comme à moi, de vous blesser ; je me trouve, par suite de ces mêmes travaux, l'organe le plus essentiel à la vie d'affecté (1) qui me privera, vu la gravité du mal, de parcourir une longue carrière, la vertu de la médecine n'étant point chirurgicale, mais seulement médicinale.

Je conseillerai aussi aux personnes qui voudront absolument se mettre à recherche de la pierre philosophale de ne s'y livrer qu'après avoir suivi plusieurs cours de chimie, et savoir manipuler. Quoi qu'en disent maints auteurs, si je n'avais pas eu, en chimie, les connaissances que je possède, je ne serais jamais parvenu.

Je dois ajouter que la matière propre à l'œuvre est celle qui a servi à former le corps de l'homme primitif ; elle se trouve partout, en tout lieu, sous diverses modifications ; son origine est céleste et terrestre, le feu de la pierre pareillement.

Rhodopis est une pièce en un acte ; elle ne comprend qu'un acte d'une longueur de neuf pages petit in-8°. Voici la pensée et le thème de cette pièce :

La mort n'est qu'une étape dans le Temps de l'Evolution éternelle (2) ; c'est la porte qui s'ouvre sur un monde où n'entrent que ceux dont la raison

(1) Cette phrase ne me paraît pas bien claire et, en particulier, le mot après lequel j'ai mis le renvoi.

(2) Le qualificatif d'*éternelle* ne me paraît pas bien juste. La mort ne peut pas être éternelle, car elle aurait toujours existé et ne cesserait jamais d'être. Or, pour qu'il y ait mort, il faut qu'un être quelconque vive avant elle.

n'est pas emprisonnée dans les passions, car il est dit que toute âme lourde d'instincts matériels restera attachée à cette terre, selon sa densité morale.

Ce qui vient d'être dit constitue le monde physique des faits. Quant à ce qui suit, c'est le monde intellectuel des idées :

C'est par une libre adhésion de notre âme aux lois universelles et par l'ascension de l'esprit affranchi dans une sphère supérieure que commence l'immortalité.

Enfin, voici la fin

du monde des principes : création, destruction, renouvellement, tel est le cycle perpétuel de l'Univers dans lequel l'Amour éternel est vainqueur de la mort éternelle.

Cet acte est rapide et clair comme la lumière rayonnante. Sa lecture m'a profondément ému.

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

Le dossier secret de Paul Verlaine, employé à l'Hôtel de Ville (L'Eclair, 30 juin). — *Un poème de Mme de Noailles : « la Victoire »* (Excelsior, 14 juillet). — *Un danger pour l'esprit français* (Le Figaro, 7 juillet.)

Une plaque commémorative a été apposée sur la maison où, le 8 janvier 1896, mourut Paul Verlaine, 39, rue Descartes. Des discours ont été prononcés par le préfet de la Seine, M. Painlevé, M. Izambard et quelques conseillers municipaux.

M. Georges Montorgueil, à ce propos, entr'ouvre pour nous dans **l'Eclair** le dossier secret de Verlaine employé à l'Hôtel de Ville.

Verlaine employé ! Quand on parla de cette commémoration, où la municipalité serait représentée, un édile, inquiet, demanda : « Avez-vous vu son dossier ? »

C'est une curiosité qui nous vint également. Qu'est-ce que pouvaient bien dire ses supérieurs de ce poète naissant dans la poudre des paperasses ? Quelles notes s'attirait-il comme rond-de-cuir, le chantre de *Sagesse ?* Il eût été piquant de le voir. On nous opposa un veto formel. Les dossiers restent secrets, et celui-ci est triplement verrouillé ; mais un des successeurs de Verlaine, devenu chef de division, et aujourd'hui en retraite, n'eut pas ce scrupule. Il nous confia que la raison de cette discrétion était tout à l'honneur des bureaux. Les annotations du dossier sont sévères et n'incriminent point que la nonchalance et l'irrégularité d'un fonctionnaire plus occupé à écrire la *Bonne chanson* qu'à rédiger des mandats de paiement.

Verlaine a été bureaucrate sept ans. Ses parents, sa vingtième année venue, l'avaient placé dans une compagnie d'assurances, en attendant son admission dans les bureaux de la Ville. Après avoir passé un examen d'écriture et de comptabilité, et exhibé son diplôme de bachelier, il fut admis en mars 1864 à un emploi d'expéditionnaire à la mairie de la rue Drouot, au bureau des mariages. De là, il passa à l'administration centrale, à l'Hôtel de Ville, au bureau des budgets et des comptes.

Son condisciple et fidèle ami Edmond Lepèlletier, dans la définitive étude qu'il lui consacre, reconnaît qu'il fut un employé peu assidu, que l'abondance des dossiers amoncelés l'effrayant, il les écartait doucement, et abrité par l'échafaudage des cartons verts, il cherchait paisiblement la musique de ses premiers vers. Arrivé à 10 h. 1/2, il s'évadait à midi et, hors du bureau, filait au café du Gaz ; il y retrouvait son absinthe et ses amis. Il n'était pas encore parvenu au grade de commis quand la guerre éclata. Il avait négligé, par insouciance, d'en passer l'examen. Il n'avait pas plus de goût pour la carrière, que le Monsieur Badin, de Courteline, mais pas davantage il ne songeait à la quitter. Il appréciait les 1.800 francs de son traitement annuel — c'était avant les syndicats et la vie chère — et l'augmentation réglementaire triennale.

Pendant la Commune, indifférent aux bouleversements sociaux, il resta sur sa chaise, machinalement, sans supposer qu'il faisait en quoi que ce fût figure d'insurgé. On le désigna au bureau de la presse ; il découpait les journaux pour les maîtres du jour. A la rentrée des troupes, il resta chez lui, par prudence, et d'ailleurs son bureau avait flambé. Puis, il jugea habile de s'éloigner. Il alla flâner vers le Nord, mais surtout sombra dans la bohême paresseuse aux contacts inquiétants. « Il sortit des cadres hiérarchiques, sans pour cela entrer dans la cohorte franche des gens de lettres et des artistes. » Et il lui arriva de le regretter. Verlaine eut la nostalgie du bureau taché d'encre et des cartons verts.

Bien des années après ces événements, rentré en France, en 1883, à bout de ressources et de santé, assujetti aux besognes littéraires productives à des taux de famine, il rêva de retrouver la quiétude et les appointements réguliers du fonctionnaire. Il demanda à revenir à l'Hôtel de Ville. Il écrivit à son ami Lepelletier qui s'entremettait pour lui : « Mon dossier est complet et ces messieurs ont toutes les pièces possibles. » Charles Floquet, alors préfet de la Seine, appuyait la demande, mais, lui parti, les directeurs du personnel et des cabinets préfectoraux s'opposèrent à cette rentrée. Il y avait le dossier. Il s'était enflé de quelques griefs ; on y faisait état du jugement belge, des deux ans de prison aux Petits-Carmes de Bruxelles et à Mons, « pour avoir volontairement porté des coups et fait des blessures et entraîné une incapacité personnelle de travail à Arthur Rimbaud ».

Cette peine est de notoriété publique et Verlaine ne s'en est pas caché. Mais d'autres notes indiquent une tendance à l'interprétation de ses habitudes et de ses penchants, contre laquelle le poète indigné s'élevait. Il ne fut pas réintégré. Ce veto le maintenait dans son existence famélique, le rejetait dans sa vie de misère et de vagabondage. Edmond Lepelletier croit que le rond de cuir lui eût été salutaire, qu'il était encore temps, alors, de préserver sa santé et de redonner à son talent une direction nouvelle. Mais l'administration lui fut inclémente : « Les gens de votre sorte ne travaillent point céans. » Verlaine erra et but.

Le voilà vengé. L'Hôtel de Ville qui ne lui a pas rendu sa place en a accordé une à sa plaque commémorative. Le lettré successeur de ce préfet qui fut sourd à sa requête est venu évoquer, avec orgueil, le passage en ses bureaux de cet employé qu'on en avait chassé et qu'on ne voulut point reprendre. La municipalité, par la voix de deux de ses édiles, a effacé, sous des fleurs, les notes fâcheuses que ses chefs lui ont données.

Que cet exemple célèbre encourage les employés de la triste administration à faire des vers ou des romans...s'ils ont un peu de génie.

§

Le jour du défilé des troupes victorieuses sous l'Arc de Triomphe, **Excelsior** publiait ce poème inédit de Mme de Noailles : *la Victoire :*

— O beauté de la terre, ô fête des colombes,
Assentiment montant du sol aux cieux ouverts,
Quand la France criera pour que les armes tombent :
« Mon cœur a déclaré la paix à l'univers ! »

O Paix, ô saint azur, ô branche de l'olive,
O doux banquet du monde où s'asseoit Michelet,
Voici que le printemps des nations arrive
Comme si l'ample amour de Hugo l'appelait !

— Victoire généreuse aux ailes innocentes,
Réjouis de tes cris les justes Nations,
Et que l'on voit bondir, sur ta gorge qui chante,
Les muscles enivrés de l'exaltation !

De l'exaltation pour le rêve et la vie,
Pour la joie et les jeux dans les libres cités,
Pour la multiple ardeur de lents loisirs suivie,
Pour le visage ovale et moite de l'Eté !

Qu'une foule éblouie à ton appel réponde,
Qu'on pleure d'allégresse, et que notre âme soit
De l'éternel azur et du milieu du monde,
Et sente étinceler tout l'univers en soi !

— O Terre, que les dieux nous ont faite si belle !
Qui portez mollement, dans le matin rosé,
Les Monts Euganéens dont l'orgueil bleu ruisselle,
La Grèce, où le talon de Vénus s'est posé ;

Qui portez les jardins penchants de la Touraine,
L'Ile de France heureuse, et Paris vigilant,
Qui soupire et rugit pour toute peine humaine
Comme un lion de qui l'on tourmente les flancs.

O Terre, que partout l'amour enfin se pose !
Que tous les continents aient un même souhait,
Comme trente parfums font une seule rose,
Comme chaque rameau font la verdeur de Mai.

Que chacun ait un fruit de la terre promise,
Et que dans l'air neigeux les dômes de Moscou
Aient la fierté dorée et libre de Venise,
Qui du joug n'a gardé que des perles au cou !

Que les soldats sacrés, qu'Achille, qu'Alexandre,
Voyant comme il fait triste et sombre chez les Morts,
Disent : « Louez la vie et pleurez sur la cendre !
Hélas ! ne plus vous voir, Soleil ! Œil du jour d'or ! »

— Emouvante bonté, touchant désir de plaire
Qu'auront, d'un bord du monde à l'autre, tous les cœurs,
Quand amoureux d'un rêve immense et populaire
Les héros ne seront que de douleurs vainqueurs !

Et, puisque dans l'élan des juvéniles forces
L'homme reste un guerrier, un chasseur irrité,
Que son ardente sève, en déchirant l'écorce,
Brûle dans la musique et dans la volupté !

Les temps seront alors justes comme une fable,
Déjà des chants joyeux montent dans l'air serein,
Et voici que verdit la forêt innombrable
Dont chaque feuille mord un peu d'azur divin.

— Ah ! que, les yeux fermés, tout être se souvienne
De sa naïve enfance et des matins légers,
Du cercle de rosiers où des abeilles viennent,
Des groseilliers luisant au centre du verger.

Que sentant comme il est auguste et doux de vivre,
Sur le sol affranchi, baigné par l'équité,
Parmi les hauts conseils que les tombeaux nous livrent,
Il dise : Je le crois, voici la Vérité :

La Vérité, c'est vous, paix des plaines fécondes,
C'est vous, calme Justice au front lucide et pur,
C'est vous, divin Soleil, Penseur ailé du monde,
Qui, rompant vos liens, bondissez dans l'azur !...

§

M. Eugène Montfort s'inquiète, dans le **Figaro**, de l'augmentation nouvelle du prix des livres : il s'agit, écrit-il, de la pensée française, il s'agit pour notre pays de sa vie ou de sa mort :

Cela n'est pas douteux, en effet : ce qui existe *véritablement*, en France, c'est l'esprit. Sans son esprit, la France n'est plus rien. Certains peuples sont représentés par leur métallurgie, d'autres par leurs charbonnages ou par leur marine, ou par leur agriculture. Nous, Français, nous sommes représentés, d'abord, par notre esprit. Et c'est notre esprit qu'il faut nous efforcer de continuer à faire vivre, auquel il faut fournir tous les moyens de subsister.

Eh bien, l'esprit français — la culture française, la pensée française — court le plus grand danger. Et ce n'est pas seulement depuis aujourd'hui, depuis cette crise du livre. C'est depuis le jour, déjà éloigné, où le papier destiné à la fabrication des livres a commencé à augmenter. Car cette augmentation a été subite et formidable. Elle a atteint jusqu'à 600 pour 100 ! Et, depuis le jour de ce maximum effrayant, il n'y a eu que de légères baisses.

En voici les conséquences immédiates : arrêt complet de toute publication savante, disparition des livres de science et d'érudition, impossibilité pour un homme d'étude d'exprimer sa pensée. Place libre laissée à la science et à la culture allemandes.

On sait combien la science allemande possédait le prestige avant la guerre. Ce prestige, elle l'avait gagné, plus encore que par la qualité de ses savants, par l'organisation parfaite de sa librairie. On pouvait obtenir, en effet, sur n'importe quel point du globe, le livre allemand que l'on désirait. Et ce sont les commissionnaires allemands qui tenaient tout le marché de la librairie. Un éditeur m'a dit un jour : « *Avant la guerre, si un monsieur de Buenos-Aires ou de Rio avait envie de lire un livre de Barrès, c'est par Leipzig que je devais le lui envoyer !...* »

Nous étions donc, avant la guerre, singulièrement handicapés par les Allemands dans le domaine de la librairie, puisque nous avions besoin d'eux pour faire parvenir nos livres à l'étranger !... Mais, enfin, nous produisions, nous publiions. Il était difficile de nous lire, mais, tout de même, si l'on y tenait beaucoup, on pouvait y parvenir. Les livres étaient publiés. L'homme de science et l'érudit avaient exprimé leur pensée. Nous étions mal organisés pour la faire rayonner. Elle rayonnait tout de même parce qu'elle était belle et puissante.

Depuis la guerre, il n'en est plus ainsi ; les frais sont tellement élevés qu'on ne publie presque plus de livres savants. On patientait en se disant : « Quand la paix sera venue, on pourra recommencer. »

La paix est venue. Les livres qui devaient diminuer de prix vont augmenter. Le prix du papier étant toujours le même, le papier étranger restant à la porte...

Un de mes amis, Fernand Fleuret, a composé une édition définitive en trois volumes de Mathurin Régnier. C'est un monument d'érudition. C'est l'ouvrage le plus complet sur le sujet. Tous les textes du grand poète y figurent, toutes les variantes, toutes les remarques.

Voilà un ouvrage qui fait honneur à l'érudition française et qui serait accueilli avec un vif intérêt dans toutes les universités du monde. Il ne peut point paraître. On ignore quand il le pourra.

Je cite cet exemple que je connais. Chacun pourrait en donner d'autres. Il est certain que la quantité d'ouvrages, qui ont coûté le plus grand travail à nombre d'esprits remarquables et qui dorment dans les armoires parce qu'ils ne peuvent être imprimés à cause du prix élevé du papier, est considérable. Je dis que le tort porté à l'esprit français, à la pensée française, à notre influence, à notre rayonnement, est immense. Il est tout à fait urgent que le Gouvernement prenne des mesures.

Il suffirait au ministre du Commerce, insinue M. Montfort, de laisser importer librement, — *sans aucune taxe*, — le papier étranger.

Ou bien, que se passera-t-il ?

Ceci, je l'ai indiqué : d'abord, toute la librairie savante disparaîtra. Ensuite, pour la librairie littéraire, elle diminuera de plus en plus, le prix de sept francs étant trop élevé pour un volume de trois francs, lequel est imprimé souvent sur du vilain papier, avec des têtes de clou. La connaissance des classiques se perdra. Le goût de la lecture, qui avait augmenté pendant la guerre, découragé par les difficultés, s'éteindra peu à peu... Ce peuple sera définitivement et complètement voué au cinéma. Et l'on dira : « Voilà

les Français, ces gens qui autrefois étaient les plus spirituels de la terre !... »

Il y a une autre solution : elle est paradoxale et inadmissible.

Les Allemands, pratiques, voyant tout l'argent qu'il y a à gagner avec la librairie française et le parti lamentable que nous en tirons nous-mêmes, s'empareront de notre librairie...

Et les Allemands auraient gagné la guerre intellectuelle.

R. DE BURY.

THÉATRE

THÉATRE IDÉALISTE : *Les Epoux d'Heur-le-Port*, légende dramatique en trois actes, de M. Edouard Dujardin (5 juin). — ODÉON : *Conférence sur Guillaume Apollinaire*, par Mme Aurel. Poèmes de *Alcools*, de *Calligrammes*, premier acte des *Mamelles de Tirésias* (20 juin). — Représentation de M. Sébastien Voirol (30 juin). — THÉATRE DU PRÉ-CATELAN : *Sakountala*, pièce lyrique en 5 actes, de M. Alfred Mortier, d'après des poèmes indous (6 juillet). — Un mot.

M. Edouard Dujardin est un homme qui m'intéresse. Il a su mener de pair une vie fort active avec sa vie littéraire. Il y aurait à ce sujet un petit portrait curieux à écrire sur lui, un portrait véridique, dans lequel on le montrerait sous son double aspect. J'en ai parlé plus d'une fois avec Remy de Gourmont. J'entends bien qu'on me dit que la vie privée d'un écrivain ne regarde personne et qu'on doit se tenir à ses productions. Ce n'est pas mon avis. La vie privée d'un écrivain, à l'égal de son caractère, éclaire souvent son œuvre, l'explique en totalité ou en partie, la fait mieux comprendre quelquefois dans des détails qu'on aurait négligés, et est inséparable, selon moi, de son portrait moral complet. Il est vrai que j'entends parler des écrivains doublement intéressants, à des degrés divers, comme auteur et comme homme. C'est un cas rare à notre époque, où la plupart des écrivains ont fait de la littérature un métier, travaillent chaque jour à leurs livres comme un employé à son bureau et n'offrent, dans le privé, pas plus d'intérêt que ce dernier. J'imagine, en ce moment, la mine approbative de mon jeune et célèbre ami, le romancier Henri Bachelin, s'il lit ce qui précède. C'est un point sur lequel j'ai souvent discuté avec lui. Il ne peut admettre que s'occupant d'une œuvre littéraire on s'occupe en même temps de l'homme qui l'a écrite. Comme il est vif de langage, il ne traite pas moins cette façon de faire d'indiscrétion et même de malhonnêteté. J'ai beau lui parler de lui-même, ce qui devrait l'intéresser, il ne veut rien entendre. « Voyons, lui dis-je, mon cher Bachelin, prenons un exemple. Je vous connais, je sais sur vous quelques petites histoires amusantes, quelques traits de votre caractère, de vos mœurs, de votre façon de vivre, quelques petites choses pittoresques et singulières. Rien de déshonorant, d'ailleurs, rassurez-vous. Et je n'ajoute pas cela pour vous

en féliciter. Un peu de scandale m'intéresserait davantage et serait autrement piquant. Supposez que je fasse de la critique littéraire et que j'aie à parler d'un livre de vous. Vous pouvez en être sûr, mon premier soin serait certainement de raconter d'abord tout ce que je sais sur vous, de vous montrer dans le privé, de faire le portrait du bonhomme que vous êtes en dehors de vos livres, et vous avez beau dire non, je suis bien sûr que ceux qui les liraient ensuite y prendraient d'autant plus de plaisir ou d'intérêt qu'ils sauraient comment est et comment se comporte l'homme qui les a écrits. » Mais, je le répète, malgré ces amicales paroles, Henri Bachelin est irréductible. Il s'en va chaque fois en maugréant, me traitant à peu près de ramasseur de potins, et oubliant, ce qui est plus grave, que de grands critiques littéraires, que tout le monde connaît, n'ont pas procédé autrement que je viens de dire. Il en serait de même, pour l'intérêt qu'y prendrait le lecteur, en ce qui concerne M. Edouard Dujardin. Il n'a pas été seulement le fondateur de la *Revue Indépendante*, un wagnérien militant, un auteur dramatique notoire à l'époque du mouvement littéraire symboliste, le fondateur de la *Revue des Idées*, un esthéticien, un romancier et un poète et même un critique et un historien des questions religieuses. Il a été en même temps, à côté de tout cela, un homme d'affaires dans toute l'acception du mot. L'esprit le plus idéaliste, le plus spéculatif, s'est toujours trouvé associé chez lui au sens le plus pratique. Imaginez alors un portrait de M. Edouard Dujardin qui le montrerait en détails sous ce double aspect. Mon éminent ami Henri Bachelin crierait au scandale. N'empêche que ce pourrait être une chose curieuse. J'ajouterai que ce portrait se justifierait fort bien littérairement. Toutes les œuvres de M. Edouard Dujardin contiennent chacune, sous une forme idéalisée jusqu'à la légende, une part de confession, d'autobiographie, et pour qui le connaît et connaît sa vie, c'est un côté de lui qui s'exprime dans chacun de ses héros. Je ne connais pas dans son entier développement la première œuvre dramatique de M. Edouard Dujardin, *la Légende d'Antonia*. J'en ai entendu récemment un fragment, à un vendredi de l'Odéon. Cela m'a paru bien littéraire pour le théâtre, bien artificiel, sans rien pour émouvoir vraiment, d'un romanesque purement livresque. J'ai vu, il y a quelques années, une autre œuvre dramatique de lui : *Marthe et Marie*. C'est une fort belle chose, trop peu connue. Je voulais, à cette occasion, en rendant compte de cette pièce, écrire sur M. Edouard Dujardin, avec les petites choses que je sais, le portrait en question. En eût-il été content absolument ? Des gens qui le connaissent aussi m'ont dit que non. Ce contentement est d'ailleurs une question qui ne m'occupait pas le moins du monde. Cela m'aurait amusé d'écrire ce portrait. C'était suffisant. Je ne sais plus quoi m'en empêcha. Je

flânai. Je laissai passer le moment de l'excitation. Il me fallut ensuite m'occuper de rendre compte d'autres spectacles. Il n'y avait plus moyen. J'ai ainsi quelques chroniques qui m'eussent enchanté à écrire et que je n'ai pas écrites. Je me le dis quelquefois en me moquant de moi-même : ce que tu aurais fait de mieux est ce que tu n'as pas fait. Je me console ainsi de ma négligence, de mes mauvaises rêveries. Je me console également ainsi de ceci : que dans tout ce que j'ai écrit il n'y a pas une ligne qui me fasse plaisir de l'avoir écrite, sans que j'attache à cela, du reste, autrement d'importance. Ce n'est pas encore aujourd'hui que j'écrirai ce portrait de M. Edouard Dujardin. Au lieu de m'y exciter, sa dernière œuvre dramatique : **Les époux d'Heur-le-Port**, représentée par le Théâtre idéaliste, m'a complètement éteint. Je ne reviens pas qu'on puisse écrire de cette façon pour le théâtre, dans un pareil style de prières, fade et insupportable. Cela ne m'amuse pas à dire, mais enfin ce n'est que trop vrai. Ce n'est pas seulement la vie qui manque totalement à cette œuvre, c'est encore l'intérêt. Un sujet tout mince, tout moral, qui se traîne pendant trois actes, traité comme un acte de contrition, avec des personnages au même ton, dans leurs paroles comme dans leurs attitudes ! Quelle candeur il faut avoir pour écrire une pareille chose, quelle forme religieuse de l'esprit ! Elle serait même, cette candeur, un joli trait à noter pour le portrait de M. Edouard Dujardin.

Mme Aurel s'est fait une petite réputation, auprès de cinq ou six personnes, grâce à quelques effets de syntaxe dont elle est d'ailleurs sûrement bien innocente. La guerre l'aurait sans doute fait oublier complètement s'il ne lui était venu, à cette occasion, une idée que je crois bien qu'elle qualifia elle-même de génie. Cette idée fut d'organiser chez elle de petites séances littéraires commémoratives des jeunes écrivains morts comme soldats. On était là une douzaine. L'un faisait un petit discours sur le mort, l'autre récitait ou lisait des fragments de son œuvre. Tout le monde était ravi et le seul qui eût pu protester ne disait rien, pour la bonne raison qu'en cette matière comme en toute autre il n'avait plus voix au chapitre. Ces petites cérémonies, qui donnaient à son salon un petit air de cimetière littéraire, ont ajouté momentanément un certain éclat à la réputation de Mme Aurel, en lui méritant, dans l'intimité, de la part de ses admirateurs, ce surnom délicieux : *La Mère La Chaise.* Encouragée par ce succès, Mme Aurel a tenu récemment à agrandir le cadre de ses nécrologies en l'honneur de Guillaume Apollinaire. Elle a fait sur lui, à l'Odéon, une **Conférence** comme seule elle sait les faire, suivie de récitations de poèmes tirés d'*Alcools* et de *Calligrammes*. Elle nous a donné notamment sa définition de l'écrivain, telle, paraît-il, qu'elle la lui formula à lui-même. Cette définition est

courte, mais, comme on le dit de certaines plaisanteries : les plus courtes sont les meilleures. La voici : « *Vous* (Apollinaire) *représentez le garçonnisme intégral aggravé par les siècles.* » Pauvre Apollinaire ! Cher ami que je regretterai toujours ! Il était un homme charmant, un camarade exquis, un esprit délicieux, un vrai poète, sensible et subtil, un écrivain plein d'évocation, d'étrangeté et de merveilleux, un lettré dans le sens le plus curieux et le plus séduisant du mot. La malice, la finesse, l'ironie accomplies ! En entendant la définition rapportée plus haut je me suis rappelé combien de fois nous avons ri ensemble, lui et moi, de cette bonne Mme Aurel.

Connaissez-vous M. Sébastien Voirol ? Je crains bien que non. Moi, je le connais : j'ai l'amour des curiosités. Il me plaît beaucoup. Il a une si belle naïveté ! A moins qu'il se joue du monde, qu'il n'y ait là qu'une feinte, et que, sous son air simple, il ne soit très malin ? Pourtant, cela m'étonnerait. Il a publié autrefois un roman : *La Sandale aux larmes.* Vous ne le connaissez pas non plus ? Moi je le connais, pour la même raison que plus haut. *La Sandale aux larmes !* Voilà un livre ! Il fallait beaucoup de courage pour l'écrire. Pour le lire, c'est de l'héroïsme qu'il faut. Depuis, M. Sébastien Voirol s'est mis à la poésie, je veux dire au *Simultanéisme.* Il compose de ces poèmes à plusieurs voix, qu'autant de personnages récitent en parlant tous à la fois. C'est un genre de poésie, malgré cela, qui n'a pas encore fait beaucoup de bruit dans le monde. Je croyais M. Sébastien Voirol décidément plongé dans cette poésie babélique, quand j'ai reçu de lui, dernièrement, sa carte de visite, portant une invitation pour une représentation qu'il donnait et à laquelle, à mon grand regret, je n'ai pu me rendre. Cette invitation était contenue dans une enveloppe portant l'en-tête : THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA. On juge de ma surprise. M. Sébastien Voirol à l'Opéra ? Après avoir été romancier, puis poète, serait-il devenu chanteur ? A moins qu'il ne danse, peut-être ? Attendons la suite. Ce diable d'homme n'a sans doute pas fini de nous étonner. Vous ai-je dit qu'il est Suédois, par-dessus le marché ? Il finira un jour par faire parler de lui. J'aurai le mérite, alors, d'avoir été le premier à commencer sa réputation.

On ne peut aller voir toutes les grandes choses théâtrales qui se donnent de nos jours. Même un zèle comme le mien n'y suffirait pas. M. Alfred Mortier, qui s'est fait connaître comme un auteur tragique... au moins dans les intentions, a fait jouer, un de ces derniers dimanches, au Théâtre du Pré-Catelan, une version à lui de **Sakountala**. M. Louis Richard-Mounet, un jeune auteur dramatique, et pour moi le modèle du genre, en ce sens qu'on ne jouera certainement jamais aucune de ses pièces, a bien voulu aller l'entendre à ma place. Son écriture est difficile à lire et je n'ai pas pu bien voir, sur son manuscrit, ce qu'il dit du nouveau chef-d'œuvre de M. Alfred Mor-

tier. J'ai cru démêler cependant qu'il n'en fait pas de grands éloges. Mettez cela sur le compte de la jalousie.

« M. Alfred Mortier a cru devoir emprunter aux vieux poètes indous la matière d'une œuvre nouvelle. Compilateur attentif, il a soumis aux règles de la tragédie classique l'aventure de Sakountala et du roi Douchmanta. Il l'a rajeunie aussi, du moins au dénouement. Nul n'ignore que Sakountala tombe inerte aux pieds du Roi quand celui-ci l'accuse d'infidélité. Elle ressuscite ensuite pour leur félicité commune. Or, la résurrection des morts n'étant plus de mode, une explication rationnelle de ce miracle devenait indispensable. M. Mortier l'a découverte dans les phénomènes de l'hypnotisme à distance, dont un sage indou expose les théories au Roi éberlué. Voilà qui est déjà bien. La réalisation scénique de l'ouvrage ne laisse pas, elle aussi, d'être fort paradoxale. Elle eut lieu au Théâtre de Verdure du Pré-Catelan. Et l'on vit parmi les feuillages du Bois de Boulogne — vainement attribués au lotus ou au manguier par le texte — se mouvoir des personnages de carnaval tant le contraste était rude entre leurs oripeaux de théâtre et la nature qui les entourait.

« Malheureux interprètes, combien je vous loue pour avoir supporté sans faiblir, et pendant cinq actes, un si lourd ridicule! Il y avait, à la gauche du spectateur, et sur le terre-plein qui forme la scène, une toile peinte, appuyée contre un mince tronc d'arbre. Elle figurait une modeste cabane et ses ocres étaient, parmi les verdures, d'un pitoyable effet. C'est de derrière elle que ses interprètes tirèrent M. Mortier pour le présenter au public. Son air malheureux et confus valaient à eux seuls bien des excuses. »

Je vous rapporterai cette fois-ci **un mot** qui m'a été dit à moi-même et qui me plaît assez. Un vieil homme disait devant moi, il y a quelques jours, qu'on devrait ne s'attacher à rien, qu'on n'a le temps de jouir de rien, que la vie est trop courte. « Mais pourquoi, alors, vous êtes-vous marié ? » lui dis-je. « Pour qu'elle paraisse plus longue ! » me répondit-il.

MAURICE BOISSARD.

ART

Exposition des 2e et 3e groupes (galerie Druet). — Exposition *Henri Matisse* (galerie Bernheim-Jeune). — Exposition *René Piot* (musée des Arts Décoratifs). — Exposisition Verhoeven (galerie Weill). — Exposition *G. Agutte* (*Madame Marcel Sembat*). (Galerie Bernheim jeune.) — Exposition *Henri Duhem* (galerie Georges Petit. — Exposition *Grandjouan* (galerie Nunès et Fiquet). — Exposition *Picasso* (galerie de l'Effort Moderne). — Exposition E. Charmy (galerie Pesson). — Exposition Asselin, Segonzac, Tristan Klingsor (galerie Branger).

La fin de la saison picturale a été très chargée et d'un intérêt multiple. Chez Druet on a pu admirer de très fines statuettes enfan-

tines, d'un art très libre, d'Albert **Marque**, des *terres vernissées* dont l'ornementation offrait ce pittoresque classique à la fois et neuf qui est la marque de **Metthey**; des statuettes de danseuses, d'une grâce légère et très moderne, de Mlle **Anna Bass**, œuvres très équilibrées, toutes disposées pour les grandissements de volume qui en augmenteraient l'intérêt, parées d'une grâce décorative qui les destine, en petit format, à l'ornement bien choisi des vitrines. M. **Charles Guérin** n'a rien fait de plus solide que cette *Italienne au Tambourin*, qu'il a entourée de transcriptions, de beaux jardins où défilent de sveltes silhouettes de femmes bien parées. Autour de son Christ, M. **Desvallières** montre de petites esquisses de large style, visions héroïques et hagiographiques. M. **Paul Flandrin**, dans des *Danseuses,* affirme l'aboutissement de patientes recherches, simplifie moins, exprime davantage et avec éclat. Un *Paris sous la neige* de **Madame Marval** apparaît très complet, très émouvant, avec plus de solidité que n'en dénotaient les œuvres antérieures de cette artiste. M. **Dunoyer de Segonzac** dessine admirablement et met en place des colorations un peu sombres, mais puissantes. L'effort très varié de M. **Henri Moreau** mérite tout intérêt. M. Jacques **Baignières** éparpille un carnet de notes à l'aquarelle, paysages d'Orient, aspects de villes syriennes du plus délicat sentiment. M. **Albert Marquet** a décrit des ensoleillements sur de beaux jardins, des visions de Méditerranée, ouvert de larges fenêtres dans des horizons de lumière dorée.

M. **Henry Ottmann** a de la grâce nerveuse et diaprée, M. **Othon Friesz** sur les quatre feuilles d'un paravent a écrit une symphonie de nature en belles et claires sonorités. M. **Jean Puy** demeure, en ses études de femmes un artiste très fin. Il y a de la verve et de la vie dans les études de M. **Léon Lehmann.** Les jardins de M. **Francis Jourdain** sont toujours de très agréables bouquets colorés, avec une jolie audace dans les accords de ton et d'une fantaisie très libre. **Henri Matisse** a groupé chez Bernheim-Jeune une quarantaine de ses œuvres les plus récentes, et cette exposition est significative au plus haut point. Les plus anciennes de ces toiles datent de 1914; les plus récentes ont été peintes cet hiver. Ce sont, à Nice, des plages, des bouquets, des intérieurs baignés de lumière. L'art de M. Henri Matisse s'est épuré jusqu'à une extrême simplicité : le frisson léger qui parcourt ses paysages, le calme qui décore les harmonies de ses intérieurs résultent d'un art parfait en des synthèses robustes. Des nus, des portraits émane une impression de vie tranquille, de repos méditatif, une sorte de musique statique, une impression de profondeur qui procède de la forte construction et d'une adresse infinie dans une simplification qui n'oublie rien d'essentiel ou d'émouvant.

§

Dans l'œuvre érudite et artiste de M. **René Piot** les pages les plus connues sont celles où il a prodigué, décorativement, et dans le but précis d'une mise en milieu théâtral ou de la création d'un costume, les dons les plus rares d'un coloriste instruit et épris d'arabesques rares. Ces évocations du Palais de Han, le décor d'orage auprès de la rude masse du palais Hérodien qu'il conçut pour la Salomé de Florent Schmitt sont de la plus haute tendance et d'une belle réalisation. Après avoir étudié dans des toiles, où le scrupule d'un primitif à rendre les figures n'altère point la largeur de transcription des paysages, tout le labeur, la souffrance des soldats dans les tranchées, M. René Piot résume l'idée de la Victoire et les élans d'apothéose dans des tableaux où le soldat stylisé dans son uniforme bleu horizon se transfigure en héros de légende par la noblesse des mouvements sur des fonds embrasés des feux de la guerre.

§

M. Verhoeven est un chercheur très doué. Il a rapporté d'Espagne et d'Orient de très pittoresques évocations : danseuses d'or mat et parées de draperies vertes et bleues, dentellières ou tisserandes aux traits de tziganes, beautés exotiques d'un hiératisme sans geste.

Ses tableaux de fleurs offrent une grande suavité de couleurs. Il traite le paysage d'Ile-de-France comme une tapisserie mobile et bien ordonnée, où la lumière sertit les feuilles d'arbres, comme des émaux rares, de coulées d'or vert ou orangé. Parmi ces peinture- fastueuses quelques aquarelles ou quelques pastels apportent des notations prestes et légères de paysages vrais, des allures vives et spirituelles de femme, un sens aigu de la vie et de la beauté et de l'atour moderne. Cette exposition affirme très vivement le talent de M. Verhoeven.

§

Mme Agutte (**Mme Marcel Sembat**) s'est créé un procédé par l'utilisation, comme substrat de ses peintures, des plaques de fibrociment. Cela donne à ses œuvres des aspects de fresque très cohérents à son faire volontaire, à la rigueur de son dessin, à la simplicité d'harmonies, rares parfois, contrastées et audacieuses, auxquelles elle se plaît. Le sens moderne se retrouve par la vérité du dessin et la simplicité de la ligne, dans une ornementation polychrome des fonds où s'affirme le goût de la couleur luxueuse et profonde des tapis ou des châles d'Orient. Les nus sont pris dans des cambrures hardies, dans des repos tourmentés, et la ligne en est pure et classique. Des portraits singulièrement expressifs, aux yeux remplis de vie profonde, donnent les bustes des modèles, ou les surprennent en toute leur stature, dans une allure familière.

De nombreuses notations à l'aquarelle font surgir des décors très variés ; arbres sévères des Alpes, pins parasols près de la mer bleue, fuite glauque du Rhin près des ponts de Bâle, arborescences dorées près des eaux dormantes presque, dans le jardin de la ville, à Bordeaux, toute une série bien localisée d'impressions esthétiquement retracées, sous des lumières diverses. Mme Agutte expose aussi des sculptures, dont un beau portrait de Mme Malvy, et une grande statuette, la *Femme appuyée*, d'une grande pureté de ligne, dans la hardiesse de son mouvement.

§

M. Henri Duhem a groupé les notes les plus précieuses sur Douai, où l'enferma la guerre, au cours de l'occupation allemande ; il en a aussi célébré la délivrance ; c'est très différent de l'art habituel de M. Henri Duhem, rêveur réfléchi, expert à noter les mélancolies lumineuses et les fins crépuscules du Nord. Il a voulu rendre un pieux hommage à l'âme endolorie du sol natal. Il l'a fait en notations rapides et pittoresques, s'arrêtant aux ruines et aux tristesses, décrivant sobrement l'aspect de l'envahisseur, le défilé de la garde impériale devant Guillaume II, et réunit dans cette série à la valeur esthétique l'intérêt documentaire.

§

Une importante évocation des danses et des gestes d'Isadora Duncan, des mouvements rythmiques qu'elle ordonne, des aspects décoratifs, des vues colorées, sincères et émouvantes de Venise composent l'exposition de **M. Granjouan**, artiste nerveux et rare, très épris et très empreint de littérature, faisant à la littérature une large place en son art, mais avec les moyens les plus appropriés et maniés très habilement par une main experte à l'art plastique et par un esprit riche en hardiesses neuves.

§

M. Pablo Picasso est, de l'avis même de ceux qui résistent à ses théories et n'éprouvent point, devant ses géométries, une sensation esthétique, un artiste puissant, et ce serait un tort que de lui reprocher d'avoir cherché un terrain nouveau et d'avoir voulu doter la peinture d'une émotion de pensée. Mais si l'on rapproche, par le souvenir ; l'Arlequin dont M. Picasso veut nous donner, à cette exposition l'analyse tout à la fois et la synthèse (on est tenté de dire le démontage matériel et l'impression psychique) d'un ancien Arlequin qu'il peignit, tout diapré de reflets justes, étincelants et solides, on regrette qu'il n'en soit pas demeuré à son ancienne maîtrise et qu'il ait franchi ce degré de la plastique où il était expressif et puissant, pour tenter une forme nouvelle où nous ne retrouverons pas l'impression d'ensemble nécessaire à l'œuvre picturale. Avoir montré de belles œuvres parfaitement intelligibles, c'est donner un gage en faveur de

sa tentative nouvelle, et la critique est alors toute disposée devant l'œuvre récente à se donner tort si elle ne comprend pas la beauté inconnue. C'est dans cet esprit que, sensible à la joliesse, à l'harmonie de maints détails colorés, j'avoue ne pas percevoir la beauté de l'art actuel de M. Picasso. Théoriquement et le suivant sur le terrain de l'esthétique scientifique, je crains qu'il ne fasse fausse route. Excellente comme instrument de critique, utilisable s'il s'agit de varier les formes décoratives pour des tapis, pour des mosaïques, pour des revêtements harmonieux des surfaces, l'esthétique scientifique n'est point susceptible de créer de la beauté. Rien d'ailleurs de plus séduisant, comme recherche de la création de la beauté plastique ou du moins de l'impression de la beauté plastique, par la suggestion et l'appel à la mémoire, dans les yeux et le cerveau de l'amateur d'art.

Quelquefois, aux expositions cubistes, partiellement, par un détail, la transposition apparaît possible, presque réalisée ; l'ensemble n'y est pas. Ce qui ne veut pas dire que la tentative soit forcément vouée à l'échec ; on se demande pourtant, quand des artistes de la valeur de M. Picasso n'ont pas encore résolu ce problème, si les réalisations viendront. L'effort est beau en lui-même, comme tout effort vers le neuf ou vers une vérité encore plus lointaine.

§

Mlle Charmy a de la force, de la simplicité, un amour évident de son art, une violence curieuse, de la vérité dans l'étude des physionomies, quelque chose d'âpre et presque d'inspiré dans ses études de femmes. Il y manque de l'harmonie ; ses paysages sont larges mais sommaires.

§

A la galerie Branger on a pu voir de bonnes études de **M. Maurice Asselin** ; des aquarelles solides et transparentes ; de beaux dessins de M. **Dunoyer de Segonzac** ; une importante série de M. **Tristan Klingsor**, aussi sobre et serré dans sa peinture qu'il est preste et varié dans ses poèmes. C'est de l'observation méticuleuse, une discipline sévère devant la nature, une recherche très différente de celles qui marquent son œuvre d'écrivain, un effort très harmonieux dans la gamme où il est s'enferme.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES NÉO-GRECQUES

A. D. Karadimitrès : *Les Evénements politiques et la Nature*, Paris. — La transformation du Philhellénisme. — Sotiris Skipis : *Mikri Peripati ;* Lembessis, Paris. — Sotiris Skipis : *Apollonion Asma* : Grammata, Alexandrie. — M. Malakassis : *Asphodeli;* Athènes. — Memento.

L'Hellénisme vit des heures fiévreuses. Le problème de sa rédemption intégrale est posé, et il ne s'est jamais présenté de conditions

plus favorables à la réalisation de ses vœux séculaires. Ces vœux, au reste, n'ont rien qui ne soit conforme aux plus pures suggestions de la justice et de la morale des peuples, puisqu'il s'agit pour les Grecs d'obtenir la libre disposition d'eux-mêmes partout où leur race vit en masses compactes. Invoquant, à ce propos, un principe de solidarité universelle représenté par les lois de la Nature, M. A. D. Karadimitrès, dans son ingénieuse étude sur **Les Evénements politiques et la Nature**, met en garde les hommes d'Etat de notre époque contre le mortel péril qu'il y aurait pour l'Europe à méconnaître une fois de plus les droits de l'Hellénisme. Pour lui, l'Hellénisme est une force idéo-dynamique en plein épanouissement ; à cette force Grecs d'origine et Grecs de sentiments apportent inconsciemment, par leurs actes, par leurs paroles et par leurs pensées, des moyens d'action. Il faut donc compter avec elle.

M. Karadimitrès nous invite à méditer longuement sur le sort commun de tous les conquérants, y compris les Romains eux-mêmes. Il invoque ici l'intervention de facteurs biologiques, qui favorisent la résistance de l'indigène et la résurrection du type ethnique initial, à travers les métissages plus ou moins violents. Et il s'insurge opportunément contre la théorie soutenue récemment à la Société de Sociologie, à savoir que la conquête pourrait devenir un droit quand le conquérant peut répondre aux trois desiderata suivants : 1°) posséder une civilisation supérieure à celle du vaincu ; 2°) pouvoir assimiler ce dernier ; 3°) traiter ses nouveaux sujets d'une manière équitable et humaine. Et M. Karadimitrès annonce que les diplomates devront se résigner bientôt à la libération de l'Epire du Nord, de l'Etat autonome du Pont-Euxin, de la Thrace, de l'Asie-Mineure grecque, de Constantinople, du Dodécanèse. A ce prix seulement la paix du monde pourra trouver quelque stabilité.

M. Karadimitrès n'est pas tendre pour les hommes politiques, que l'orgueil aveugle la plupart du temps et qui, incapables de s'arrêter devant des scrupules de morale ou de droit, déchaînent, à la faveur d'un faux opportunisme, les pires calamités.

Or, la Nature est implacable, et la morale est imposée par les lois de la Nature. M. Venizélos ne pouvait donc être fondé naguère à renoncer à Constantinople. Nous ne suivrons pas M. Karadimitrès sur ce terrain plutôt brûlant, et nous nous contenterons d'affirmer une fois de plus la nécessité de restituer Constantinople à ses propriétaires naturels, les Grecs, quel que soit le statut politique que l'on imagine. Nous appellerons toutefois l'attention sur un fait important : c'est que l'Hellénisme, pour accéder aux réalisations de l'heure présente, eut besoin d'accepter l'idée *d'unité ethnique sur l'unité de territoire* d'accord avec l'unité de langue, sans égard désormais pour la souveraineté du culte orthodoxe. Or, à Constanti-

nople siège toujours le Patriarche œcuménique, et la constitution démocratique des Etats modernes exclut la reconnaissance des religions d'Etat. Il est vrai que l'on invoque maintenant ce principe en faveur du maintien des Turcs sur le Bosphore, par crainte du péril islamique aux Indes et en Afrique. Aberration singulière. Il y a un nationalisme intégral qui est en marche dans le monde et qui est en passe d'effriter tous les empires les uns après les autres, quitte à fournir les bases de fédérations futures, dictées par la compréhension réciproque des intérêts moraux et économiques. A ce titre, la Grèce, puissance méditerranéenne au premier chef, sentira de plus en plus vivement les liens de solidarité qui l'attachent à la France et à l'Angleterre, et, comme le dit excellemment M. Charles Frégier dans son étude sur **La transformation du Philhellénisme**, parue aux *Etudes franco-grecques :*

Non seulement le Grec est plus susceptible que nul autre Oriental de s'assimiler les idées françaises et de contribuer à leur diffusion, mais encore, du seul fait de la parenté intellectuelle des deux peuples et de leur similitude d'aspirations, une région hellénisée est une région à demi gagnée à ce qui constitue l'essentiel de la culture française et représente un terrain particulièrement propice à son développement.

Nous ajouterons pour notre part que la culture française est apte plus que toute autre à renforcer l'Hellénisme partout où il entre en lutte avec des forces hostiles. Aussi bien, croyons-nous pouvoir avancer que, chez les écrivains et poètes néo-grecs, le retour aux pures formes helléniques est d'autant mieux conscient que ces écrivains et poètes ont puisé chez nous davantage leurs méthodes d'art et de pensée. Ce n'est pas à dire pour cela que nous songions à ravaler le talent de ceux d'entre les modernes Hellènes qui sont allés compléter leurs études en Allemagne ou qui ont subi l'ascendant de la pensée germanique. Si l'Allemagne impériale fut presque invariablement hostile à la réalisation des vœux politiques de l'Hellénisme, il y eut dans ses universités de grandes figures scientifiques, qui, du côté linguistique, favorisèrent l'émancipation des esprits en Grèce, et vinrent apporter des arguments de poids à la thèse soutenue par les partisans du démotique.

C'est pourquoi aujourd'hui, en France, nous avons le devoir de prêter une attention particulière à l'œuvre scientifique et littéraire de Jean Psichari ; c'est pourquoi, en même temps, il convient que l'étude du grec moderne vienne compléter, dans quelques-uns de nos lycées, celle du grec ancien. Pourquoi même, dans l'élaboration de certains programmes préparant à certaines carrières commerciales ou spéculatives ne ferait-on pas figurer côte à côte l'enseignement du néo-grec et de l'italien ? A titre purement littéraire il deviendrait ainsi plus facile d'apprécier la justesse d'une réflexion de Sotiris Skipis

aux pages de ses **Petits Promenoirs**, qui abondent en aperçus singulièrement profonds et saisissants :

Si la Grèce possède aujourd'hui une littérature, ne la doit-elle pas en grande partie aux Heptanésiens ?

Et l'on sait que les Iles Ioniennes, aussi bien que la Crète du *Sacrifice d'Abraham*, de *l'Erophile* et de *l'Erotocritos*, ont été fécondées par l'influence italienne. Il est arrivé aussi que l'Italie peut soustraire à l'Hellénisme telles de ses plus hautes valeurs. Il suffit de citer à ce propos Hugo Foscolo. Et Solomos avait commencé de suivre le même chemin, quand lui vint la révélation d'une autre voie mieux conforme aux destins de sa race. Le geste de Solomos fut éminemment fécond : il marqua pour l'Hellénisme la nécessité impérieuse de se retrouver lui-même ; car, ainsi que l'énonce excellemment encore Sotiris Skipis dans ses *Pensées d'une autre époque*, le Poète doit spontanément découvrir sa propre loi :

Sois sincère et vrai. Ce que les gens du passé ont pu faire, ils l'ont fait pour leur compte. Travaille pour ton compte. Ne deviens pas un employé de l'art. Apprends la manière d'être un maître.

A ce titre, il n'est pas de meilleur exemple à proposer aux Hellènes d'aujourd'hui que celui d'André Chénier. C'est pourquoi sans doute le Gouvernement grec veut inaugurer au printemps prochain, dans le palais de l'Académie d'Athènes, un buste du poète exécuté par le sculpteur Bourdelle dans un bloc de marbre pentélique.

Et pourquoi un jour, à côté de l'effigie d'André Chénier, ne placerait-on pas celle de Jean Moréas, qui, en français, ne cessa jamais d'œuvrer avec le plus pur sentiment grec ? Il semble même qu'il ait choisi notre langue pour mieux échapper aux querelles byzantines qui divisaient les lettrés de son pays.

Un peu de nostalgie, l'atmosphère de France et le prestige de fiers modèles, découverts au long d'une tradition millénaire qui va d'Hésiode à Moréas, ont ainsi permis au poète du **Chant apollinien** de parvenir à la véritable maîtrise et d'exprimer toute sa personnalité conformément au pur génie de sa race, qui ne sait créer que dans la lumière. Ayant définitivement secoué les brumeuses influences plus ou moins directement issues de Germanie, dont s'accommoda jusqu'aujourd'hui le romantisme attardé de certains, et qui imprégnaient même les débuts du Symbolisme, à ne citer que Cambyssis et Vassilikos, M. Sotiris Skipis dit le charme du ciel grec, de la vie grecque. Il unit le présent au passé dans une aspiration d'avenir rayonnant, et ce que le cœur lui suggère ne nous est proposé qu'à travers le prisme de la raison. Les yeux fidèlement tournés vers les montagnes de son Epire ancestrale, l'âme toute imbue d'idylliques souvenirs, le poète s'astreint à enfermer en de courtes pièces, uniformé-

ment composées de seize vers, le développement lyrique d'une émotion personnelle. Ainsi faisaient Ronsard et Moréas, le Moréas des *Stances*.

Nous sommes aussi loin que possible ici des vains effets de rhétorique et de l'art des Parnassiens.

Sentant tout ce qu'il pouvait y avoir d'incomplet, au point de vue grec, dans l'œuvre d'un poète comme M. Aristomède Provélényos, l'auteur inspiré des *Harmonies automnales* d'où tout effort semble absent, M. Skipis s'était mis de bonne heure à l'école de Kalvos et de l'antiquité. Puis il vient à Paris, s'installe en Provence. Ainsi son beau talent put conquérir peu à peu la plénitude, qu'une mort prématurée refusa à son ami Spilios Passayannis si merveilleusement doué.

Simplicité, clarté même, telles sont également les qualités qui distinguent la poésie de Miltiade Malakassis, qui, après *Les Débris*, *Les Destins*, *Heures*, vient de publier **Asphodèles**. Poète au souffle court, Malakassis se devait à lui-même de cultiver un art sobre et délicat et, parmi ceux que mit en vedette, aux environs de 1899, la vaillante *Techni* (Spilios Passayannis en était), il n'est personne qui ait plus fidèlement tenu ses promesses, par l'union toujours plus étroite de la forme et de la pensée. Chez lui, le vers et le sentiment sont inséparables, dit Rigas Golphis. Rien n'est plus exact. Un véritable Hellène, au reste, ne saurait concevoir l'âme sans la chair.

Un brin d'amertune et de mélancolie devant la vanité des choses donne à son vers une saveur particulière. Né à Missolonghi, son existence s'est écoulée au sein des villes, et ce sont les sentiments de l'homme des cités qu'il excelle à traduire. En même temps, Malakassis fut, dès ses débuts, l'un des plus valeureux champions du démotique.

Il nous resterait à étudier ici *Les Hors-saison* du grand maître de la poésie néo-grecque contemporaine, Costis Palamas ; mais la portée de cette œuvre, la lumière qui en émane à travers certaines obscurités issues de dons trop abondants, les réflexions qu'elle appelle au regard de l'Hellénisme et de l'art en général nous obligent à lui consacrer autre chose qu'une brève mention. Quoi qu'on dise, Palamas demeure, avec Solomos et Valaoritis, l'un des sommets de la poésie nouvelle en Grèce. Lui aussi a puisé largement dans la culture française de quoi alimenter ce que j'appellerai son *européisme*.

MEMENTO. — Aux éditions *Apouanôn* d'Alexandrie, MM. Vrissimitsakis, Malanos, Santorinios, Alitis, dans une élégante plaquette, analysent l'œuvre ardente et diverse du poète Petros Magnis, l'auteur des *Pages rouges* et de *Marie-Magdeleine*. Quand il nous sera loisible de revenir sur le mouvement littéraire alexandrin, nous devrons nous arrêter sur l'œuvre de

poètes comme Kavaphis et Petros Magnis, d'écrivains dramatiques comme M. Valsa, l'auteur averti d'*Ames douloureuses*.

Signalons l'apparition d'une nouvelle œuvre poétique et académique de Stratigis : *Ti lene ta kymata*, des *Tragoudia tis phylakis* de Lambergis, des *Tragoudia tou kalou kairou* de Zervos, des *Gyrismi* de Philyras ; de *Pros ti Niki*, de Baraclis, où passe le frisson de la guerre. *Sto Skotadi*, histoire d'une pécheresse, par Iliopoulos, dénonce des qualités de conteur alerte, qui sont déjà plus que des promesses ; *I philia* de Klendiropoulos (Editions *Grammata*) est une étude ingénieuse et pleine de références ethniques sur l'amitié et la camaraderie. *I Légoméni Rhodialhi anguia plastiki*, de M. Nomikos, est une fort instructive étude sur la poterie dans l'île grecque de Rhodes.

L'activité s'accentue en Grèce du côté des revues littéraires d'avant-garde. Citons *I Lyra* où collaborent Sikélianos et Petroula Psiloritis ; *Pyrsos* où se retrouvent les noms de Jean Pergialitis, Rigas Golphis, Costas Paroritis, Voutiéridis, Tangopoulos, sans oublier Palamas père et fils ; *I Nei*, avec Cléon Paraskhos, K. Ouranis, Cokinakis. En tête de ligne marche le vaillant *Noumas*, politique, littéraire et social, enfin ressuscité. Son action en faveur du démotique intégral fut immense, et nous ne serions point surpris de voir grandir son importance rapidement. Nous y retrouvons avec joie Paulos Nirvânas et Rigas Golphis, l'un essayiste délicat, l'autre critique pénétrant et sûr.

DEMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES LATINES

Janus. — Il est nécessaire que les habitants des divers pays puissent facilement communiquer entre eux, par l'écrit et par la parole : on s'en convainc à tout moment, et le temps n'est pas loin, sans doute, où l'homme qui ne voudra pas vivre en sauvage devra savoir deux langues, la sienne et celle qui aura été choisie pour les rapports internationaux. Une pareille hypothèse ne sera pas jugée téméraire en des jours où la renaissance des petites nations rend leur dignité à des langues qui n'étaient plus que des patois.

Quelle sera la langue internationale ? Il semble, pour mille raisons, bonnes ou mauvaises, qu'aucune langue vivante, si répandue soit-elle, ne doive prétendre à cet honneur. Comment, dès lors, résoudre le problème ?

Les uns ont imaginé des langues nouvelles, le volapuk, l'esperanto, l'ido. La solution manque d'élégance : jamais un poète, un savant, un artiste n'aura plaisir à user d'une langue artificielle. En outre, celui qui l'aura apprise n'aura point accrû sa culture générale. Gardons-nous pourtant de railler les inventeurs qui se sont appliqués à une tâche ingrate. Souvent, ils ont fait preuve d'ingéniosité, et les derniers venus ont su éviter des fautes qu'avaient commises leurs prédécesseurs : l'ido vaut beaucoup mieux que le volapuk.

Les autres se sont rappelé que, pendant longtemps, le latin avait, en somme, servi de langue universelle : pourquoi, si l'on veut aujourd'hui une langue universelle, ne pas revenir au latin ? La solution a, certes, de quoi séduire. Remy de Gourmont, si je ne me trompe, en était partisan, et je serais étonné qu'elle ne fût pas au gré d'Anatole France. A coup sûr, elle ne manque pas d'élégance, et même le premier défaut n'en serait-il pas d'être trop élégante ? Le latin n'est pas une langue simple. Les formes complexes de la déclinaison et de la conjugaison en rendent la pratique difficile ; l'absence de l'article n'y permet pas l'expression de certaines nuances. Ne faudrait-il pas, pour l'adapter aux besoins de la vie contemporaine, lui faire subir des modifications excessives, et qui le dénatureraient ?

Ces objections — et d'autres — n'émeuvent pas ceux qui veulent restituer au latin toute sa gloire. Un groupe d'écrivains érudits a estimé l'heure propice à une campagne nouvelle en sa faveur. Ils ont fondé une revue, *Janus, universalis latini revista*, et, aux calendes de juillet, ils en ont publié le premier numéro.

La devise *Ante retroque* nous dit pourquoi ils ont choisi comme titre le nom du dieu au double visage. Ils regardent vers l'avenir, et ils y voient, pour une langue qu'ils cultivent et qu'ils aiment, une jeunesse nouvelle ; mais ils ne perdent pas de vue un illustre passé, où ils trouvent la raison d'avoir foi en l'œuvre qu'ils tentent.

Janus a pour directeurs MM. André Lambert et Georges Aubault de la Haulte-Chambre. M. Aubault de la Haulte-Chambre a maintes fois déjà témoigné la plus délicate érudition. Il met la meilleure grâce du monde à nous dire aujourd'hui où tendent ses collaborateurs et lui. C'est surtout pour les travaux scientifiques qu'ils voudraient que, dans tous les pays, on employât le latin : comme dans *Janus*, on se servirait d'une langue facile, proche du latin médiéval, mais d'une syntaxe toujours correcte. Aussi, sans délaisser le latin classique, les auteurs de *Janus* comptent reproduire, en grand nombre, les textes du moyen âge. Ils rendront service : ces textes, en effet, sont trop peu connus, et ceux qui en sont curieux ne savent souvent où les trouver.

Après l'agréable préface de M. Aubault de la Haulte-Chambre nous lisons dans *Janus* divers morceaux, anciens ou modernes, inédits ou non, heureusement choisis : l'épître de Pline sur la mort prématurée de C. Fannius, une lettre qu'en 1607 M. de Bongars écrivait à un ami, une prose de M. Pierre Pacary à la gloire de Jeanne d'Arc, un fragment sur la vie de saint Siméon, un poème d'amour et de printemps, des strophes à la Vierge. M. André Lambert donne une notice émue sur l'aquafortiste R. P. Grouiller. De M. Georges Aubault de la Haulte-Chambre nous goûtons une épitaphe dédiée à

la mémoire d'un ami : ferme et concise, comme il sied, elle est dans la meilleure tradition.

La présentation typographique de la revue est fort belle. Les bibliophiles garderont précieusement les numéros de *Janus*. Ils seront illustrés, et les directeurs en veulent bannir toutes les reproductions obtenues par des procédés mécaniques. Dans le numéro publié aux calendes de juillet on voit avec plaisir des eaux-fortes parisiennes de R. P. Grouiller, ainsi que des bois et des eaux-fortes de M. André Lambert : il reconstitue d'une manière charmante les modes qui plaisaient aux dames de Rome ou d'Athènes.

Le latin redeviendra-t-il la langue universelle ? Nul n'oserait l'affirmer, mais les auteurs de *Janus* mettent au travail une vraie sagesse et une rare bonne volonté. Souhaitons que la fortune leur soit favorable !

Non videbis in atrio nostro scriptum : Cave canem, sed pica affabilis tibi dicet : Ave, dit *Janus* au lecteur par la voix de M. Aubault de la Haulte-Chambre. Qu'il nous permette de lui répondre :

Salve. Vita tibi semper sit prospera, Jane.
Ecce favens puero carmina Musa canit.

A.-FERDINAND HEROLD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Prince P. M. Volkonsky : *The Volunteer Army of Alexeiev and Denikine*, Londres, 6 d. — A. Tyrkova-Williams : *Why Soviet Russia is starving*, Londres, 6 d. — Dr Harold Williams : *The Spirit of the russian revolution*, Londres, 6 d.— Bokanowski : *Projet de résolution*, Chambre des députés, session de 1919, n° 6300.— G. Bousquet : *Bulgaria, a lecture before the Sociological Society in Paris, March 14, 1917*, Sofia-Paskaleff, 1 p. — Conseil national central de la Dobroudja : *Mémoire des représentants de la Dobroudja, 1917-1918*, 1 p. N. S. Derjavine : *Les rapports bulgaro-serbes et la question macédonienne*, Lausanne, Librairie des Nationalités, 3 fr. — A. Forel : *Pour le peuple bulgare*, Berne, P. Haupt, s. d. — A. Ischirkoff : *La Macédoine et la Constitution de l'Exarchat bulgare* (1830 à 1897), Lausanne, Librairie des Nationalités, s. p.— A. Ischirkoff : *Le Nom de Bulgarie*, Lausanne, Librairie des Nationalités, s. p. — J. Ivanoff : *Bulgares et Grecs devant l'opinion publique suisse*, Berne, P. Haupt, s. p. — J. Ivanoff : *Les Bulgares devant le Congrès de la Paix*, Berne, P. Haupt, 10 fr. — J. Ivanoff : *La Région de Cavalla*, Berne, P. Haupt, 3 fr. — S. Kitintcheff : *Quelques mots de réponse aux calomniateurs des Macédoniens*, Lausanne, Librairie des Nationalités, 0 fr. 50. — G. Lépide : *La Macédoine indivisible devant le Congrès de la Paix*, Lausanne, imp. F. Ruedi, 2 fr. — M. G. Markoff : *The political Lot of the Dobrudja after the Berliner Congress*, Lausanne, Librairie des Nationalités, 1 fr. — I. M. Mintschew : *La Serbie et le mouvement national bulgare*, Lausanne, Librairie des Nationalités, 2 fr. — D. Mishew : *The Bulgarians in the past*, Lausanne, Librairie des Nationalités, 8 fr. — D. Micheff : *Les Liens moraux de l'Amérique et de la Bulgarie*, Lausanne, librairie des Nationalités, 0 fr. 50. — D. Micheff : *La Serbie et la Bulgarie devant l'opinion publique*, Berne, P. Haupt, 3 fr. — D. Micheff : *La Vérité sur la Macédoine*, Berne, P. Haupt, 1 fr. — C. Stephanove : *We the Macedonians*, Berne, P. Haupt, s. p. — C. Stephanove : *The Bulgarians and Anglo-Saxondom*, Berne, P. Haupt, s. p. — G. Strézoff : *Les luttes politiques des Bulgares macédoniens*, Genève, Atar, 3 fr. 50. — B. Vélianoff : *Un peuple calomnié, réponse à « Miséricorde ! »*,

appel adressé à S. S. le Pape en faveur des peuples opprimés en Turquie et en Macédoine. Lausanne, Librairie des Nationalités, 1 fr.

Le *Russian Liberation Committee* de Londres, 173, Fleet Street, est un groupe de coalition, analogue aux diverses organisations qui se sont formées à Paris, telles que le « Bloc » et le « Bureau russe », pour défendre la cause de la régénération de la Russie en accord avec les Alliés. Comme le Bureau russe de Paris, le Comité de Londres publie un bulletin, où l'on trouve des documents relatifs à la Russie libérée aussi bien qu'à la Russie soviétiste. Sur celle-ci, en effet, les renseignements abondent : il n'y a qu'à les puiser dans les journaux bolchévistes. Ils sont incomplets, évidemment, mais suffisent largement pour montrer que l'intervention en Russie aurait dû être menée par tous les moyens. Le Comité de Londres a publié aussi une série de brochures, — une douzaine, jusqu'à présent. Je me contenterai d'en présenter trois aux lecteurs du *Mercure*, ce qui ne veut pas dire que j'estime les autres d'un médiocre intérêt, car presque toutes sont écrites avec le désir de renseigner, sont précises et utiles à consulter.

On a beaucoup parlé de l'amiral Koltchak et de l'armée sibérienne, beaucoup moins de **l'Armée volontaire d'Alexeiev et Denikine**. Même en ces deux derniers mois, où les progrès de Denikine ont été si remarquables, tandis que l'amiral Koltchak reperdait la plus grande partie des territoires qu'il avait reconquis depuis l'hiver dernier, la presse n'a mentionné que très sommairement la libération de la province du Don et du bassin houiller du Donetz, la prise de Tsaritzyn à l'est, celles de Kharkov et d'Ekaterinoslav à l'ouest, et enfin la libération de la Crimée. Il semble qu'il y ait eu comme une mauvaise volonté particulière à l'égard de l'Armée volontaire, et que l'on n'ait pas voulu en tenir compte. Elle aurait mérité, au contraire, la bienveillance spéciale des Alliés, rien que pour ce fait que ses chefs n'ont jamais voulu avoir aucune relation avec les Allemands. S'il y a eu des Russes fidèles à l'alliance, et qui ont fait effort pour continuer la guerre, ce sont, avant tous, les généraux Kornilov, Alexeiev et Denikine.

La brochure du prince P.-M. Volkonsky, écrite en novembre 1918, ne nous dit pas, malheureusement, la situation actuelle, si encourageante d'après les correspondances au *Times* de M. Harold Williams. C'est le récit de la longue et pénible période de formation, depuis la révolution bolchéviste de novembre 1917 jusqu'au moment des premiers succès marqués, qui datent de juin 1918. L'armée comptait alors 12.500 hommes. Elle en compta 30.000 en juillet, 60.000 en septembre, et bientôt 100.000, et son importance put enfin s'affirmer d'une manière positive par la libération de territoires de plus en plus étendus, et par la réunion de toutes les forces anti-bolchévistes du

sud. Mais pendant les sept premiers mois, de novembre à juin, on peut penser quel dut être l'héroïsme tenace et quelles durent être les souffrances de la poignée d'hommes presque sans armes qui avaient répondu à l'appel d'Alexeiev, officiers, cadets, écoliers, venus de tous côtés vers le Don sous quelque déguisement. Ils étaient 3.500 au commencement de février pour lutter contre les 200.000 hommes des armées rouges du Sud. Alexeiev était l'organisateur et Kornilov le chef des opérations. En évitant les lignes de chemins de fer, où les troupes bolchévistes étaient trop nombreuses, on alla de Rostov dans le Don à Ekatérinodar, dans la Kouban, puis on revint vers le Don, n'ayant pu prendre Ekaterinodar. Les combats étaient continuels, et permettaient souvent de se ravitailler en munitions par les prises sur l'ennemi. Chemin faisant, on réunissait les paysans pour leur expliquer le but poursuivi : c'est ainsi que l'élément paysan fut d'abord recruté, et que l'armée grossit peu à peu. Ce fut très lent, parce que les paysans craignaient les représailles des bolcheviks contre les familles des engagés volontaires.

On conçoit que l'histoire de la formation de cette armée, aujourd'hui maîtresse de territoires immenses, mais qui, pendant si longtemps, fut errante, sans base, et si ridiculement petite, et traquée par des forces tellement supérieures, est pleine d'épisodes extraordinaires et prête à la légende. Elle tiendra une grande place dans le souvenir, et si les Russes ont montré souvent un esprit de résignation et une passivité lamentable, l'Armée volontaire aura donné un magnifique exemple d'initiative, de persévérance et du dévouement patriotique le plus pur et le plus désintéressé.

Avec la brochure de Mme A. Tyrkova-Williams nous passons chez les bolcheviks. Il s'agit de savoir **Pourquoi on meurt de faim dans la Russie soviétiste.** L'auteur peut nous le dire, étant membre du Comité Central du parti constitutionnel-démocrate, et ayant vécu longtemps en Russie sous le régime de Lénine, principalement à Pétrograd, où elle était, au temps de Kérensky, membre du conseil municipal et faisait partie du comité de ravitaillement. Elle commence par établir que les ressources alimentaires ne font pas défaut. D'après la *Pravda* (bolchéviste) de Petrograd, il ne manquait en janvier qu'un dixième des réserves nécessaires, sans compter deux provinces particulièrement fertiles, pour lesquelles on n'avait pas encore les évaluations, et alors que le grenier de l'Ukraine n'était pas dans la dépendance de Moscou. Il y a donc aujourd'hui, dans la Russie soviétiste, de quoi nourrir normalement toute la population. Et pourtant, il est indéniable que l'on y meurt de faim, et les cartes d'alimentation, pour la quatrième catégorie des habitants, ne donnait droit en novembre, à Petrograd, qu'à un seizième de livre de pain, plus une livre de pommes de terre par semaine. C'est le système de

distribution qui est vicieux, et il prouve l'incapacité du gouvernement soviétiste.

Le monopole des grains avait été établi par le gouvernement provisoire, et ce fut à peu près la seule réforme de la première révolution maintenue par les bolcheviks, bien qu'elle ne fût plus justifiée par la nécessité de nourrir l'armée, mais comme l'administration soviétiste fonctionnait fort mal, les grains cessèrent de lui être livrés, et la distribution se fit de plus en plus par les « porteurs de sacs », commerçants improvisés qui allaient acheter les subsistances directement aux paysans, et encombraient les voitures de voyageurs de leurs marchandises prohibées. Le printemps de 1918 fut consacré par le service du ravitaillement à empêcher ce commerce primitif, mais sans parvenir à le remplacer. C'est alors que la famine devint réellement grave dans les villes, car les ordres de réquisitions dans les campagnes ne se réalisaient, par exemple, en juin, que dans la proportion de 4,52 o/o. On résolut d'obtenir les grains par la force des armes, c'est-à-dire d'entreprendre une campagne contre les paysans. Mais, pour faciliter l'opération, sans doute, on provoqua la division entre les habitants des villages : « Les ouvriers, suivant la décision du Comité exécutif panrusse de juin, doivent former des détachements pour la réquisition des subsistances, et mener une croisade contre la bourgeoisie de village, en appelant à leur aide les pauvres des villages. » Cette « bourgeoisie de village » est composée des cultivateurs les plus aisés ou qui savent mieux travailler. De là l'institution des « Comités de pauvres », auxquels le décret du 11 juin remit un énorme pouvoir. En pratique, n'importe quel membre de ces comités put faire confisquer ce qu'il voulut chez son voisin, et même, parfois, le faire fusiller. Il y eut, naturellement, des résistances, car beaucoup de paysans avaient rapporté de l'armée des fusils, et quelquefois des mitrailleuses. Aussi, « l'armée des vivres », spécialement consacrée à ces expéditions dans les villages, comptait en décembre 36.500 hommes et en avait perdu 7.309. Une nouvelle forme de la guerre civile avait été ainsi inventée, mais c'était le seul résultat obtenu, car le ravitaillement des villes est devenu de plus en plus difficile, et ne se réalise en quelque mesure que par des moyens de contrebande sévèrement réprimés. Tel est le résultat du régime soviétiste dans un pays où les vivres ne manquent pas, et où, normalement, ils devraient suffire pour nourrir la moitié de l'Europe.

Le Dr Harold Williams passe pour le meilleur correspondant des journaux anglais en Russie, et il étudie **l'esprit de la révolution russe** en homme qui a été le témoin de la vie politique russe depuis la révolution de 1905. Il aime la Russie et il a foi, malgré tout, en son avenir, mais il est Anglais, et a aussi pensé, en écrivant sa brochure, à son pays, et particulièrement à la tendance de ceux

qui, sans être bolchéviks, montrent une singulière indulgence pour le bolchévisme. « Jouer avec le bolchévisme pour des raisons intérieures, se servir du bolchévisme lointain comme d'une arme contre la réaction chez nous, c'est à la fois de l'égoïsme à courte vue et presque un suicide. » C'est égoïste, parce que « cela condamne un pays éloigné à supporter des souffrances que nous ne voulons pas subir nous-mêmes », ce qui est, pour le dire en passant, la marque d'un médiocre internationalisme. « Le bolchévisme n'admet pas de compromis, vous êtes pour lui, ou vous êtes contre lui, et cette faiblesse, ces hésitations, cette attitude à double face est la vraie manière de livrer pays et peuple à la fois au bolchévisme et à la réaction avouée. »

Or, cette politique de compromis a été, dès le premier jour, celle des Soviets. Les bolchéviks y étaient en très faible minorité, au début, mais les autres socialistes menèrent une politique de bolchévisme latent, et lorsque le danger leur apparut, ils furent incapables de réagir. L'arme dont se servirent les bolcheviks fut le pacifisme, et le Soviet joua leur jeu, « par la simple raison que les chefs du Soviet étaient « défaitistes », ou, s'ils ne l'étaient pas, leur défensisme était si tiède, si timide, si conditionnel, qu'il était sans défense devant l'allure constamment agressive des ardents avocats de la paix immédiate », et c'est ainsi que la désorganisation de l'armée a été le grand moyen du succès des bolcheviks. Le Dr Harold Williams insiste sur ce point avec raison. Mais le mécanisme de leur progrès se comprend très bien comme une affaire intérieure du Soviet, à laquelle la masse du peuple n'eut qu'une part très minime : la plupart des chefs socialistes, qu'ils fussent bolcheviks ou anti-bolcheviks, ne se souciaient de l'opinion populaire que pour la faire servir à leurs desseins, en l'interprétant à leur gré. Le pacifisme plus ou moins avoué fut immédiatement la doctrine du Soviet : ce n'était pas, au commencement, la doctrine de la foule, — même parmi les soldats. Il n'est devenu la doctrine populaire, surtout parmi les soldats, que plus tard, sous l'influence de la propagande menée par presque toutes les fractions socialistes, et de la situation de fait créée par la désorganisation de l'armée. Les manifestations populaires, pendant les premières semaines de la révolution, avaient un caractère nettement « défensiste », et, encore en juillet 1917, l'enthousiasme fut grand à la nouvelle du succès de l'offensive de Broussilov, qui tourna si mal ensuite.

Cette réserve faite, on trouvera dans la brochure du correspondant anglais des aperçus intéressants et une fine analyse de l'état d'esprit des dirigeants de la révolution. Sa conclusion est que « le peuple russe n'a pas souffert pour lui seulement », et que la leçon qu'il a apprise doit être étudiée sans préjugés, afin qu'elle puisse profiter

au monde entier. Il ne faut pas que l'expérience russe soit perdue, mais pour les Russes eux-mêmes il en résultera une rapide maturation de sagesse.

C'est la même idée de ne pas laisser perdre l'expérience russe qui a inspiré à M. Bokanowski sa **Proposition de résolution** présentée à la Chambre, et par laquelle il demande une grande enquête sur les méthodes et les résultats économiques et sociaux du bolchevisme. Le but du député français est toutefois beaucoup plus précis et étroit. C'est la faillite de la tentative d'organisation sociale bolchéviste qu'il veut enregistrer, et son exposé des motifs montre qu'il tend à confondre bolchévisme et socialisme, et que c'est le socialisme qu'il se propose d'atteindre. Des socialistes ont déjà protesté, pour cette raison, contre la proposition. Mais, comme le dit M. Bokanowski, « il est incontestable que le bolchevisme n'a pas *voulu* être autre chose que la mise en application de la doctrine marxiste », et les socialistes ont le devoir de dire si les bolcheviks ont correctement interprété la pensée socialiste, ou si le bolchévisme est une déviation qui doit être répudiée. Aussi les socialistes antibolcheviks devraient-ils adopter avec empressement la proposition de M. Bokanowski, afin d'empêcher que le socialisme, tel qu'ils le comprennent, continue à être confondu avec le bolchevisme et compromis par lui. Ce leur serait, en outre, une admirable occasion d'étudier des problèmes qui, jusqu'ici, paraissaient théoriques et lointains, et qu'il devient nécessaire d'envisager avec l'idée de l'application pratique très prochaine.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Bulgarie. — Quand les Alliés, en septembre 1918, percèrent les lignes bulgares en Macédoine, les Serbes non seulement se distinguèrent par leur valeur, mais, grâce à l'admirable matériel de soldats fournis par leurs montagnes, marchèrent en tête pendant la poursuite et les opérations pour délivrer leur patrie. L'avance continuant, la Macédoine se trouva complètement dégarnie de troupes serbes et le soin de la garder fut confié à des troupes françaises et anglaises. Cette circonstance, en soustrayant dans une certaine mesure la Macédoine à l'influence du gouvernement serbe, est venue renforcer chez les Bulgares l'espoir que la question macédonienne au Congrès de la paix serait jugée selon les principes du président Wilson et non selon le droit du vainqueur. Aussi, pour arriver à influencer l'opinion en Amérique (et même en Angleterre, en France et en Suisse), ont-ils fait paraître de nombreux ouvrages dont un certain nombre sont énumérés ci-dessus. Ne pouvant rendre compte de chacun d'eux, nous allons résumer leur argumentation en présentant en même temps les objections qu'elle soulève.

1° Les populations macédoniennes désirent être annexées à la Bulgarie. Il est certain que la presque totalité des Slaves de ce pays se considèrent comme des Bulgares. Aussi la tradition de la diplomatie bulgare était-elle de demander l'autonomie de la Macédoine, car elle espérait que cette province devenue autonome suivrait l'exemple de la Roumélie et s'annexerait à la Bulgarie. Pour la même raison, les Serbes et les Grecs demandaient le partage. La conduite des Serbes en Macédoine en 1913 et 1914 prouve d'ailleurs qu'ils avaient conscience que même la population slave de cette province leur était hostile : ils lui refusèrent tout droit de vote et la soumirent à un régime plus dur et plus arbitraire que celui de l'Alsace-Lorraine sous la domination allemande.

2° Ces sentiments bulgarophiles des populations de la Macédoine avaient surtout leur origine dans leur situation ecclésiastique. Jusqu'en 1870, tout le clergé orthodoxe de l'Empire turc était soumis au patriarchat grec de Constantinople, qui en abusait pour favoriser les prétentions helléniques. Comme les Grecs indépendants à cette époque étaient des ennemis déclarés de la Turquie, tandis que les Bulgares, étant tous ses sujets, dissimulaient leurs sentiments envers elle, ces derniers parvinrent à faire adopter par le gouvernement ottoman la création d'un exarchat bulgare pour administrer les églises bulgares. Les communautés slaves de la Turquie d'alors, à l'exception de la Bosnie, de l'Herzégovine et de Novibazar, s'agrégèrent à cet exarchat qui se déclara indépendant et fut excommunié par le patriarche grec de Constantinople en 1872. A partir de ce moment, les chrétiens de Turquie se divisèrent en patriarchistes, presque tous grecs, et en exarchistes, tous slaves et ennemis des précédents. Par rivalité à l'égard des Bulgares, les églises orthodoxes de Serbie et de Roumanie conservèrent leurs anciennes relations avec le patriarchat. L'exarchat prit ainsi une physionomie presque exclusivement bulgare. Cette particularité influença fortement les portions slaves de la Macédoine. Dans ce pays, Bulgare et exarchiste devinrent synonymes. Les tendances historiques et linguistiques, qui faisaient que ses habitants se considéraient comme Bulgares s'en trouvèrent énormément renforcées.

3° Au point de vue linguistique, en effet, les populations de la Macédoine jusqu'au Char Planina (c'est-à-dire dans toute l'étendue des limites naturelles de cette province) semblent appartenir nettement au groupe des patois bulgares. On sait que pour les peuples dépourvus d'unité politique nationale, comme les Slaves de la Turquie d'Europe avant 1880, une langue, originairement *une* dans tout un domaine linguistique va en se différenciant *à l'infini dans l'espace* au cours des temps. C'est ce qui s'est produit dans tout le monde roman depuis l'époque où les Romains y propagèrent leur langue, et

c'est ce qui s'est produit partout ailleurs. Dans les Balkans, comme en France, il n'y avait plus pour ainsi dire deux villages slaves parlant exactement le même langage. Pourtant certains traits linguistiques étaient communs à toute une région. A ce point de vue, les patois de la Bulgarie présentaient à l'égard de ceux de la Serbie une particularité très importante : à la déclinaison slave ils avaient substitué comme le roumain et l'albanais l'emploi de l'article final. Cette particularité a certainement été empruntée par ces trois langues au thrace, au dace et à l'illyrien et prouve que ces trois peuples appartenaient à une même race à l'époque antique. Elle donne naturellement aux patois qui la possèdent une physionomie très différente de celle des patois serbes qui n'ont pas d'article et qui ont une déclinaison très complète. Or, les témoignages à peu près unanimes des voyageurs et des linguistes attribuent ce caractère essentiellement bulgare, non seulement aux dialectes de la Macédoine, mais encore à ceux d'une partie de la Serbie de 1911 (vallées de la Morava bulgare, de la Nichava et du Timok).

Aussi, après leur annexion de 1879, ces populations furent-elles l'objet d'une forte pression de la part du gouvernement serbe pour leur faire admettre qu'elles étaient serbes et non bulgares. Tout ce qui pouvait y mettre obstacle fut proscrit. Cette pression paraît d'ailleurs avoir atteint son but, preuve que la communauté presque complète de vocabulaire entre les langues serbe et bulgare facilite énormément l'assimilation de l'une de ces langues à une population qui parle un patois de l'autre. Les Serbes pouvaient donc espérer, dans une large mesure, rallier à eux les populations de la Macédoine, s'ils arrivaient à les incorporer à leur Etat.

4° Au point de vue historique, rien ne s'y opposait; il y avait en Macédoine des souvenirs bulgares et des souvenirs serbes. La Macédoine avait, il est vrai, fait partie du royaume de Bulgarie depuis le VIIe siècle jusqu'à la fin du XIIIe, mais ensuite, jusqu'en 1365, elle avait fait partie de la Serbie. Les habitants de la Macédoine furent appelés Slaves bulgares depuis l'invasion des Bulgares jusqu'à leur incorporation à la Serbie, puis ils furent appelés Serbes pour devenir de nouveau Bulgares après la conquête turque (1371). Depuis cette époque, jusqu'en 1865, les Slaves de Macédoine sont considérés par tous comme Bulgares. A cette époque, les Serbes commencent à fonder en Macédoine des écoles pour en disputer les populations aux Bulgares qui en avaient déjà fondé beaucoup ; mais ceux-ci conservèrent toujours une énorme avance. En 1896-97, ils avaient en Macédoine (non compris la vieille Serbie) 843 écoles, 1.306 instituteurs et 31.719 élèves (contre 77 écoles, 118 instituteurs et 2.873 élèves pour les Serbes).

La rivalité entre Serbes et Bulgares devint âpre à partir de 1869.

Pour la maintenir, l'Autriche imposa, en 1876, à la Russie de ne point réunir Serbes et Bulgares sous un même prince et exigea pour elle-même le droit d'occuper la Bosnie, l'Herzégovine et le Sandjak de Novibazar. La Serbie ne peut s'accroître en 1879 que vers le sud-est, c'est-à-dire aux dépens de populations plutôt bulgares. Si elle s'en était tenue là, les deux pays auraient encore pu vivre en bonne harmonie, mais les Serbes montrèrent de plus en plus leur intention de disputer la Macédoine aux Bulgares. En 1881, ils s'assurèrent le consentement de l'Autriche, puis en 1885 attaquèrent la Bulgarie, mais furent battus et n'échappèrent à un désastre que par l'intervention de l'Autriche. La rivalité n'en continua que plus ardente, mais l'arrivée au pouvoir des Jeunes Turcs changea la situation. Ils annoncèrent l'intention d'expulser les chrétiens de la Macédoine. Inquiets, Grecs, Serbes, Bulgares et Monténégrins s'allièrent en 1912 et, profitant de la guerre italo-turque, mirent fin à la domination turque dans les Balkans.

Le traité serbo-bulgare du 13 juin 1912 divisait la Macédoine en trois parties : 1re partie reconnue comme serbe, 2e partie reconnue comme bulgare, 3e partie sur laquelle un arbitrage du Tsar devait prononcer. Mais, dès le 28 septembre suivant, M. Pachitch manifestait secrètement l'intention de violer le traité en demandant Prilep, Kitchévo et Okhrida, qui étaient compris dans la zone bulgare, puis, après que l'Autriche eut forcé la Serbie à renoncer à l'Albanie septentrionale, il annonça aux Bulgares, le 23 janvier 1913, son intention d'exiger en compensation une portion de territoire en sus de celle soumise à l'arbitrage du Tsar. Le 29 mai, il conclut avec les Grecs un traité d'alliance contre les Bulgares, puis, sous la violente pression de la Russie, reconnue par le ministre bulgare Guéchoff (*L'Alliance balkanique*, p. 129), mensongèrement niée par les publications bulgares dont nous rendons compte (par exemple, par Strezoff, p. 92), la Serbie et la Grèce acceptèrent l'arbitrage de la Russie. Ce fut le moment que Ferdinand et son généralissime Savoff choisirent pour attaquer les Serbes sans déclaration de guerre. Il ne semble pas d'ailleurs que Ferdinand et le parti stambouloviste aient jamais eu l'intention d'exécuter sincèrement le traité bulgaro-serbe, et, dès le commencement de novembre, la mission de M. Daneff à Budapest avait été l'expression de leur désir de comploter avec l'Autriche contre leurs alliés et contre la Russie. Les publicistes bulgares ont du reste été presque unanimes à déclarer que leur pays n'eût pas exécuté les articles du traité relatif à une coopération serbo-bulgare contre l'Autriche. M. Guéchoff, qui les avait conclus, est tombé sans remède par suite de la réprobation qu'ils avaient soulevée parmi ses compatriotes.

L'attaque bulgare contre les Serbes était d'autant plus maladroite

qu'il n'y a aucun doute (on l'a su de différentes sources) que le Tsar allait, comme arbitre, rendre un jugement donnant raison aux Bulgares sur presque tous les points. Aussi ceux-ci insinuent-ils subsidiairement que leurs adversaires n'eussent point exécuté les conditions de l'arbitrage (ce qui paraît une calomnie gratuite). En réalité, l'état-major bulgare avait follement rêvé d'écraser quatre armées successivement avec une seule.

Le traité de Bucarest du 10 août 1913 créa pour la première fois un droit historique serbe incontestable sur la plus grande partie de la Macédoine. Plus de quatre années de luttes et de souffrances avec les Alliés ont donné une force extrême à ce droit. Triomphera-t-il auprès de la Conférence de la paix des arguments que les Bulgares peuvent incontestablement lui opposer? Ayons confiance en la sagesse des Quatre.

On sait que les Bulgares, pour se justifier de commencer la guerre contre nous en 1915, disaient qu'ils avaient quatre Alsace-Lorraine.

La Macédoine était la première et la plus importante (elle leur a fourni 20.000 soldats en 1912 et 50.000 en 1915). La seconde était le territoire de Kavalla, annexé à la Grèce par la paix de Bucarest. A l'origine, les prétentions des Bulgares à l'égard des territoires grecs allaient plus loin et comprenaient Salonique, mais les événements les ont contraints à dissimuler une partie de leurs ambitions. Ce territoire de Kavalla comptait, en 1912, 105.020 Bulgares, 103.850 Turcs, 58.050 Grecs et 27.760 habitants d'autres nationalités (Ivanoff, p. 49). A la suite de la guerre de 1912, le chiffre des Turcs et même des Bulgares diminua beaucoup, et celui des Grecs augmenta d'environ 50.000 immigrés, mais les événements de 1916-1918 ont introduit de nouveau de grands changements au détriment des Grecs. Il faut noter, d'ailleurs, que Kavalla fait partie de l'Hinterland de la Bulgarie et qu'à ce titre en 1915 Venizelos conseillait de la céder aux Bulgares moyennant des compensations ailleurs.

La troisième Alsace-Lorraine des Bulgares est la Dobroudja. On sait que la Roumanie l'avait acquise en deux fois (en 1879 et en 1913). En 1877, la Dobroudja septentrionale comptait 51.400 Bulgares et Russes et 28.500 Roumains sur 165.000 habitants. L'élément roumain y avait fort augmenté depuis 1877, mais les derniers événements ont dû le diminuer beaucoup. Quant à la Dobroudja méridionale, elle comptait, en 1911, 134.331 Bulgares et 6.359 Roumains sur 281.931 habitants. On dit que les Alliés auraient l'intention de rendre la Dobroudja méridionale aux Bulgares. Il faut avouer que cette solution ne serait pas en désaccord avec les données de la statistique.

Alliés des Serbes, des Roumains et des Grecs, nous sommes tenus de défendre leurs revendications dans la mesure du possible. Nous

ne sommes pas tenus en revanche de défendre les Turcs, détenteurs de la quatrième Alsace-Lorraine des Bulgares. Mais ces derniers ne semblent pas la réclamer. Leur haine va surtout aux Serbes, puis aux Grecs, en troisième lieu aux Roumains. Pourtant, dans la région d'Andrinople, il y avait, en 1900 426.932 Bulgares (la presqu'île de Constantinople non comprise) sur une population de 1 million d'habitants. A la suite de l'insurrection de 1903 et de la guerre de 1912-1913, le plus grand nombre de ces 426.932 Bulgares furent expulsés et remplacés par des émigrés musulmans.

Les Bulgares semblent d'ailleurs se résigner à voir ce territoire rester entre les mains de la Turquie. Toute leur haine va à leurs frères chrétiens des Balkans. Français, Russes, Autrichiens et Anglais, à en juger par les ouvrages dont nous rendons compte, sont l'objet de sentiments presque aussi haineux. Quant aux Allemands, les Bulgares déclarent les admirer, mais ne pas les aimer. Les Etats-Unis seuls paraissent avoir leur sympathie. Il est vrai qu'ils sont si loin que la reconnaissance envers eux doit être moins lourde qu'envers la Russie...

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Héthay : *Le rôle de la cavalerie française à l'aile gauche de la première bataille de la Marne par un cavalier de la Marne*, Perrin, 3.50.—*Rapports officiels du Maréchal sir John French du 21 août au 29 novembre 1914*, trad. par M. Th. Reinach, Berger-Levrault, 2 fr. — Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental. Les Batailles de Lorraine*, Chapelot, 7.50. — Philippe Stéphani : *Sedan sous la domination allemande*, Bernard Grasset, 3,50. — Général Maitrot : *La paix qu'il faut à la France*, Berger-Levrault, 3 fr. — L.-Ch. Watelin : *Les images meurtries*, Marcel Page, 16, rue Félix-Ziem, 5 fr. — Cerfberr de Médelsheim : *La lutte financière entre les belligérants*, Berger-Levrault, 1 fr. 25. — Henri Charriaut et Raoul Hacault : *La liquidation financière de la guerre*, Alcan, 2 fr. — Antoine de Tarlé : *La Préparation de la lutte économique par l'Allemagne*, Payot, 4 fr. 50.

Voici le livre, tout à fait précieux, d'un cavalier : **Le rôle de la cavalerie française à l'aile gauche de la première bataille de la Marne**. Il nous apporte une documentation, en grande partie inédite, et des précisions inestimables sur certains points passablement obscurs de l'histoire de cette guerre. Avant d'aborder l'examen du rôle rempli par une fraction de notre cavalerie, à l'aile gauche de la 6e armée, dans les dernières journées de la Marne, l'auteur, M. Héthay, nous donne un rapide aperçu de la randonnée accomplie par le corps de cavalerie du général Sordet en Belgique, dans les premiers jours d'août 1914. Première précision : le 8 août, la 5e brigade légère, appartenant à la 5e division, poussait jusqu'à 12 kilom. de Liége. Arrivait l'ordre de se reporter en arrière. Mais voici qui est plus important. Le capitaine Lepic, du 5e chas-

seurs, à la tête de son escadron de découverte, rassemble « entre le 5 et le 9 août, au soir, toute une série de précieux renseignements déterminant, dans des conditions de précision rares, l'ensemble du plan stratégique des Allemands ». Le 9 août, cet officier charge un parti de cavalerie ennemie vers La Roche. Il y a des tués et des prisonniers. Un cavalier du 15e ulhans est parmi ces derniers. Interrogé, il déclare que 23 corps d'armée allemands débarquent en Belgique, pour marcher en direction de Paris : 12 vers Aix-la-Chapelle, 11 vers Gouvy. Il définit leurs missions respectives. Il déclare tenir ces renseignements de son père, qui exerce un commandement important dans la Garde. La suite des événements devait montrer leur exactitude.

Le même soir, ces derniers étaient transmis au Grand Quartier Général, qui ne paraît pas en avoir tenu grand compte (1).

Arrivons à la bataille de la Marne. Le 8 septembre, le commandant de la 5e division de cavalerie recevait l'ordre suivant :

Quelles que soient la fatigue des chevaux et les difficultés à vaincre, gagner les derrières de l'ennemi qui défend l'Ourcq ; arriver aujourd'hui même, coûte que coûte, sur la rive est de l'Ourcq dans la région de la Ferté-Milon, y faire entendre le canon pour aider à déterminer chez l'ennemi un mouvement de retraite.

Cette mission allait durer trois jours. Le soir du 8, la division bivouaquait à Faverolles, à la lisière est de la forêt de Villers-Cotterets, après avoir coupé les communications téléphoniques et télégraphiques, bousculé un parc d'aviation au sud de Troesnes et parcouru une cinquantaine de kilom. sur les lignes de communication de l'ennemi. Le lendemain 9, de la lisière de la forêt, l'artillerie de la division bombarde pendant deux heures tout ce qu'elle voit sur les routes qui descendent vers Neuilly-Saint-Front et vers la Ferté-Milon. Puis la division se divise en trois groupes : l'un pousse une reconnaissance vers Soissons, les deux autres détruisent des convois, en marche sur les routes de Soissons à Villers-Cotterets et de Soissons à Château-Thierry. Dans la nuit qui suit, l'un de ces groupes surprend un parc d'aviation, le met en feu, puis se fait écharper.

Les deux autres groupes s'enfoncent, le 10, dans la forêt de Compiègne, et, après un long détour, rentrent dans nos lignes dans la journée du 12. Nos troupes sont d'ailleurs en ce moment en pleine poursuite. Ainsi, pendant ces trois journées des 8, 9, 10 septembre, toute la région de Villers-Cotterets, en arrière des lignes allemandes, est alertée par nos escadrons, que l'on voit de partout et qui restent

(1) Cet incident a été mentionné par le général Palat dans le 3e volume de *la Guerre sur le front occidental*, d'après un témoignage anonyme.

insaisissables. On conçoit l'inquiétude de von Kluck, qui est autorisé à penser que cette cavalerie n'est que l'avant-garde d'une masse d'infanterie, venant de l'ouest et s'avançant pour l'envelopper. D'ailleurs, lui-même est sur le point d'être enlevé dans la matinée du 9 au château d'Ancienville ; il n'échappe qu'en renonçant au déjeuner qu'il y a fait commander. Il n'est donc pas impossible que ce raid de notre cavalerie ait été la cause déterminante de l'ordre de retraite donné par von Kluck. Jusqu'ici on ne s'était pas expliqué cet ordre donné au moment où les troupes du général Maunoury étaient arrivées au dernier degré de l'épuisement. L'histoire future fixera ce point important. Les nombreux historiens qui se sont occupés de la bataille de la Marne ont passé sous silence l'action de notre cavalerie. Il y a là une injustice que nous sommes heureux de contribuer à réparer (1).

M. Théodore Reinach a donné une traduction des **Rapports officiels du maréchal sir John French**, parus dans la *Gazette de Londres* et dans le *Times*, et dont notre Censure a suspendu la publication pendant quatre ans. Cette honnête traduction ne contenait cependant rien de subversif, à moins que la Censure ne considérât comme tel les lignes ci-dessous du rapport sur la *Retraite de Mons* :

> D'après les renseignements reçus du Quartier Général français, écrit le maréchal, j'avais lieu de croire (à la date du 23 août) que je n'avais en face de moi guère plus qu'un corps d'armée ennemi, deux tout au plus, avec peut-être une division de cavalerie ; aucun essai de débordement sur mes flancs par l'ennemi ne m'était signalé...

On n'avait pas la vue très perçante au Quartier Général de Vitry-le-François. Mais comment le maréchal, qui était sur le terrain même par où allait déboucher l'invasion, qui disposait d'une nombreuse cavalerie et d'un service d'aviation, comment n'était-il pas informé de ce qui se préparait, alors que n'importe qui, avec un grain de jugeotte, pouvait le prévoir même du dernier village de l'Auvergne en consultant les communiqués affichés dans toutes les communes. J'avoue que cette dose d'ingénuité me plonge dans le ravissement.

Cependant, le même jour, vers 5 h. du soir, arrive un télégramme du G. Q. G. français, qui l'avise que quatre corps allemands s'avancent devant lui ; l'un menace de le déborder par la gauche. On lui annonce en même temps que la 5e armée française, placée à sa droite, se retirait. La bataille de Charleroi venait d'avoir

(1) A notre connaissance seuls les ouvrages de M. Ch. Mallet (*Souvenirs d'un Cavalier*) et de M.P.H. Coúrrière (*Comment fut sauvé Paris*) ont donné quelques détails sur le rôle de notre cavalerie à la Marne, le premier à un point de vue purement anecdotique.

lieu. En réalité, notre 5e armée ne devait commencer son repli que le lendemain matin 24. Sir John French remet lui-même au lendemain matin le commencement de sa marche rétrograde, sans qu'il y ait eu entente, du moins rien ne le fait supposer, entre lui et le commandant de la 5e armée. En quoi, peut-on dire, sir John French fait preuve d'un magnifique flegme national. Ce rapport sur la *Retraite de Mons* nous paraît être le plus original ; il est plein de détails intéressants et peu connus. Celui sur la *Bataille de la Marne* a les apparences d'être bien écourté. Les deux derniers, sur les *Batailles de l'Aisne et de Flandre*, sont plus complets, bien qu'on y remarque certaines lacunes. Les réserves que nous exprimons ainsi ne visent pas la fidélité de la traduction ; M. Th. Reinach nous a donné ces rapports tels qu'ils avaient été reproduits dans la presse londonienne. Mais il est permis de penser que le gouvernement britannique n'a autorisé la publication de ces rapports qu'après en avoir élagué tout ce qui était susceptible d'irriter l'opinion ou de provoquer des critiques.

Le quatrième volume du général Palat (P. Lehautcourt) sur **La Grande Guerre sur le Front Occidental** est consacré aux **Batailles de Lorraine**, qui se continuent presque sans interruption du 23 août au 13 septembre 1914 : bataille de la trouée de Charmes ou de la Mortagne, bataille de la Meurthe, bataille de Nancy. Après l'échec de l'offensive des 1re et 2e armées dans la région Morhange-Dieuze-Sarrebourg, les 18, 19 et 20 août, la retraite de nos troupes, commencée dans la soirée du 20 août, se continua toute la nuit et toute la journée du lendemain. Après ce repli, au cours duquel certains corps avaient effectué un trajet de 70 à 80 kilomètres, nos deux armées se trouvèrent dans le dispositif suivant : la 1re armée, face au nord-est, à cheval sur la Mortagne et la Meurthe, s'alignait dans une direction générale allant du nord-ouest au sud-est, sa gauche à l'est de Charmes, entre la Moselle et la Mortagne. Un groupe de bataillon alpins et de divisions de réserve prolongeait sa droite et défendait la ligne des Vosges, à partir du col du Bonhomme. La 2e armée se trouvait placée en équerre, face à l'est, parallèlement à la route Château-Salins-Lunéville-Gerbéviller, sa droite faisant sa jonction avec la 1re armée, dans l'est de Charmes, sa gauche prolongée, par le groupe des divisions de réserve du général L. Durand, sur les hauteurs du Grand-Couronné devant Nancy. Les 6e et 7e armées allemandes viennent briser leurs efforts contre ce dispositif ; la 6e armée (4e corps bavarois et le 21e de Metz) descend par la route de Château-Salins-Lunéville et, à partir de Gerbéviller, s'efforce de percer dans la direction de Charmes. La 7e armée (von Heeringen, 14e et 15e corps) débouche par le Donon, les cols de Saales et de Sainte-Marie et pousse dans la

même direction. C'est le premier acte de cette période de crise : les armées allemandes visent à séparer la 1re armée de la 2e et à déborder celle-ci par sa droite. Il embrasse surtout les journées du 24 au 29 août. La tentative allemande vers Charmes est définitivement brisée, grâce surtout à l'heureuse offensive de la 2e armée, dans la journée du 24, qui a pris en flanc la 6e armée allemande. Le second acte nous fait assister à une seconde tentative de l'ennemi : des fractions de la 7e armée et des troupes de renfort, accourues d'Alsace, essaient de se glisser entre la Haute-Meurthe et les Vosges, pour déborder l'aile droite de notre 1re armée. C'est un second échec. Alors s'ouvre, le 4 septembre, la phase la plus critique de cette période, avec l'attaque du Grand-Couronné. Tous les efforts des Allemands vont se porter aux abords mêmes de Nancy, pendant que des troupes fraîches tournent la position par le nord, après avoir franchi la Moselle. La journée du 7 marque le point culminant de la crise. La hauteur de Sainte-Geneviève, qui constitue la clef de la position au nord du Grand-Couronné, vient d'être évacuée par nos troupes. Le général de Castelnau ne voit plus la possibilité de tenir devant Nancy : il décide de se replier sur la forêt de Haye. Les ordres sont rédigés pour l'évacuation de la capitale de la Lorraine. Le général Dubail, commandant la 1re armée, a eu vent de ce projet : il envoie un officier de son état-major adjurer le commandant de la 2e armée de renoncer à ce vaste mouvement de repli, qui peut entraîner des conséquences stratégiques très graves. Mais laissons le général Palat raconter lui-même l'émouvante scène qui s'ensuivit :

Le commandant D..., de l'état-major du général Dubail, arrivé à Neuves-Maisons le 7, y trouva le général de Castelnau profondément déprimé. Le général venait d'apprendre la mort glorieuse d'un de ses fils. En même temps, on lui annonçait l'évacuation de la hauteur de Sainte-Geneviève... Le chef d'état-major de la 2e armée, général anthoine, avait déjà préparé l'ordre de retraite générale et se disposait à enjoindre aux autorités civiles d'évacuer Nancy. Le commandant D... fit valoir la gravité de ces décisions... Le général de Castelnau répondit qu'il n'y pouvait rien, que les Allemands, maîtres de Sainte-Geneviève, bombarderaient Nancy et s'en empareraient quand ils voudraient... Une heureuse inspiration vint au secours du commandant D... qui avait épuisé les arguments. Il fit remarquer que notre évacuation de la hauteur de Sainte-Geneviève n'impliquait pas nécessairement sa prise de possession par l'ennemi. L'ordre de retraite était prêt. Les épreuves dactylographiées n'attendaient que la signature du général de Castelnau. D... le supplia d'envoyer un officier à Sainte-Geneviève pour vérifier le bien-fondé de sa supposition. Le général y consentit de guerre lasse et apprit, non sans surprise, que les Allemands n'étaient pas à Sainte-Geneviève. Il donna l'ordre de réoccuper immédiatement cette position, qui ne devait plus être attaquée. On renonçait en même temps au mouvement rétrograde qui avait été préparé. Ainsi

la conservation de Nancy était due, avant tout, à l'intervention instante du général Dubail.

Ajoutons nous-même : et aussi au juvénile optimisme et à la merveilleuse présence d'esprit du commandant D.... Espérons que nous connaîtrons un jour le nom de ce dernier. Le général Palat fait suivre cette anecdote d'un curieux parallèle entre le général Dubail, « d'une volonté indomptable », et le général de Castelnau, « modèle des vertus privées », mais dont « le caractère n'est pas à la hauteur des autres dons de l'esprit » et auquel « la formation catholique a donné le goût de l'humilité comme de la résignation ». Ce trait est de M. Engerand. Le général Palat souligne qu'un tel fatalisme était au moins dangereux en ces circonstances. Il y aurait, à ce propos, un intéressant développement à faire sur l'influence du sentiment théologique, qu'il s'agisse d'un catholique ou d'un musulman, dans les moments de crise violente. Mais cela nous entraînerait hors de notre sujet.

Je veux citer encore ce que dit le général Palat de la stratégie employée par les deux adversaires au cours de cette lutte, qui se prolongea une vingtaine de jours et pendant laquelle plus d'un demi-million d'hommes se trouvèrent engagés :

En ce qui concerne la stratégie, dit-il, les événements qui viennent de nous occuper ne marquent aucun progrès. Au contraire, les deux partis en reviennent à une sorte de stratégie linéaire, d'où l'idée de manœuvre paraît absente. Des Vosges à la Moselle les deux fronts sont à peu près continus. Il n'y a nulle part de masse formée dans une intention déterminée. C'est une régression à la guerre de lignes, telle qu'on la pratiquait au XVIIe siècle, mais avec des effectifs et des moyens matériels infiniment plus considérables. Il ne paraît pas douteux qu'il y aurait mieux à faire qu'une série de batailles à fronts parallèles...

Il faut voir, dans cette stratégie, à notre avis, la conséquence de l'ampleur des effectifs, qui facilitait chez les chefs cette inclination naturelle à se garder sur tous les points. C'était encore la manière de courir le minimum de risques, en mettant le mieux à l'abri ses responsabilités ; mais elle entraînait, malheureusement, la certitude, en cas de succès, de ne remporter que des avantages dérisoires, sans approcher de la décision.

Le général Palat continue, au cours de ce quatrième volume, comme dans les précédents, à faire justice des légendes intéressées, des vues erronées ou systématiques, et sous ses coups répétés, certaine histoire monumentale, quasi officielle, craque de toutes parts. Nous sommes heureux de signaler une fois de plus l'espri de probité et la volonté de sincérité qui animent ses belles études actuelles.

JEAN NOREL.

§

Une des plus curieuses parmi les dernières publications est le volume de M. Philippe Stéphani : **Sedan sous la domination allemande** (1914-1918), notes d'un témoin de la guerre, qui raconte simplement les faits depuis les premiers jours de l'invasion. — La veille au soir, dit-il, le sous-préfet parcourait encore les rues de la ville, précédé d'un tambour, afin de rassurer la population. Dans le désarroi de l'heure, on n'avait même pas évacué les jeunes gens de la « classe », pas plus, du reste, que les hommes appelés à prendre les armes, et des stocks énormes de draps, — dont, on le sait, Sedan a la fabrication — restèrent à la disposition de l'ennemi, qui entra bientôt en tiraillant au hasard et en « poussant des hurlements de bêtes féroces ». M. Philippe Stéphani a pu établir d'ailleurs que l'ennemi tirait avec des *balles incendiaires* « qui sautillaient comme des pétards, et allumaient en une seconde plusieurs foyers ». A côté de Sedan, des villages entiers, des petites villes comme Donchéry, qu'on arrosa de pétrole, furent également incendiés avec des lance-flammes. Sitôt l'occupation, d'ailleurs, les tracasseries, les vexations, les exigences et les cruautés de l'ennemi commencèrent ; on condamnait à mort quiconque possédait un numéro de journal français, anglais ou belge, et l'auteur n'apprit le résultat de la bataille de la Marne qu'au bout de trois ans, en août 1917. Les seules nouvelles qui parvenaient étaient « arrangées » par la *Gazette des Ardennes* que les camelots facétieux annonçaient comme un « sou de menteries ». Pour le reste, c'était le hasard et la chance. — Il y eut ensuite les exigences systématiques du vainqueur, qui demanda d'abord 200.000 fr. en or dans les vingt-quatre heures, menaçant de fusiller des otages qu'il détenait s'il n'était pas payé ; c'est toujours la manière douce que l'Allemand emploie de préférence. Le lendemain il fallut lui verser 500.000 fr., puis d'autres sommes exorbitantes, sans parler des amendes : 6.500.000 fr. en avril 1917 ; 7.400.000, en janvier 1918, etc... Bien mieux, la ville dut verser 62.500 fr., parce qu'on avait secouru des prisonniers de guerre qui mouraient littéralement de faim Mais M. Philippe Stéphani accuserait volontiers de couardise la municipalité de Sedan ; alors que l'Allemand a surtout besoin qu'on lui tienne tête, la mairie, en effet, se bornait à contresigner ses arrêtés, à transmettre ses exigences. On expliqua bientôt que les communes étaient responsables des dommages de guerre subis par des sujets allemands ; puis les arrêtés succédant aux arrêtés, les habitants eurent à livrer chacun « trois kilos d'orties, bien dépouillées, séchées et liées en bottes », ou payer une contribution de quatre francs par tête. On confisquait tous les fruits des jardins, avec défense de vendre ou d'utiliser la récolte, chaque infraction portant 200 marks d'amende ou six mois de prison. La maman d'un petit garçon qu'on

avait vu mordre dans une pomme dut payer les 200 marks. — Tout appartenait à l'armée occupante, aussi bien, et elle confisquait à tort et à travers — laines, draps, fils, cuivre, machines, etc... On enleva jusqu'aux débris des ponts qu'il avait fallu détruire; on dévalisa les magasins et boutiques, ou plutôt on mit leurs propriétaires à la porte. Dans les usines et fabriques, tout fut démonté et expédié en Allemagne, sinon détruit sur place. On confisqua enfin jusqu'aux réverbères, jusqu'aux rails de la ligne des tramways. Bien mieux, on vida les appartements, les logis des particuliers, dont le mobilier fut envoyé outre-Rhin. La comédie des bons de réquisition répondait à tout. On enleva même les cloches, les tuyaux des orgues, tous les objets en métal des églises, et l'on eut le toupet de prétendre qu'on avait pour cela l'autorisation du Saint-Siège. Mais en Allemagne on n'en est pas à un mensonge près. Il faut voir d'ailleurs ce que furent les réquisitions, le détail des objets confisqués, les matières sur lesquelles la commandanture étendait les pattes ou que les habitants devaient déclarer. Les ordres succédaient aux ordres et l'on alla jusqu'à saisir les papiers et cartons. Comme l'Empire allemand, trop peuplé, voulait de la place pour installer les siens, on commença à expulser les habitants, — 2.000 d'abord en 1915, des femmes, des vieillards, des enfants, et qui se trouvèrent remplacés par des émigrants d'outre-Rhin, fleurant d'ailleurs comme des putois : « Les Allemands naissent avec des gaz asphyxiants dans la peau », en a dit quelqu'un. Tout ce monde, d'ailleurs, pillait et volait, dévalisant les poulaillers et lapinières, champs et jardins. On en était bientôt venu, d'ailleurs, à confisquer les matelas, et l'on offrit à la place de la laine « un mélange innommable d'immondices que refusa la population, tant c'était plein de vermine et ça puait le boche ». Ensuite ce fut le tour des lapins et des poules d'être réquisitionnés. Il fallait déposer les œufs à la mairie, un par poule tous les samedis, ou payer 30 pfennig. On défendit la chasse et la pêche, toujours avec la menace de punitions excessives, — et l'on déboisa systématiquement les vieilles forêts des Ardennes. La municipalité cependant se montrait toujours aussi complaisante — ou terrorisée, — se rangeant docilement aux ordres du plus fort. Le ravitaillement était dérisoire, et non seulement les distributions de vivres se faisaient avec parcimonie, mais on réquisitionnait partout. Les paysans vendaient aux Français leurs produits le double plus cher qu'aux Allemands. En 1918, on payait des pommes de terre 400 fr. les 100 kilos et qu'il fallait verser en or. Le tabac valait jusqu'à 100 fr. le kilo. Pendant cela, les coffres-forts des banques ne pouvaient être ouverts qu'en présence d'un délégué allemand, et il était défendu d'en rien retirer. Les arrêtés, les décrets abusifs et vexatoires étaient affichés chaque jour et le volume de M. Philippe Stéphani en a donné

une véritable collection, — certains qu'il a pris soin de faire reproduire en *fac-simile*. Ce sont des appels à la population, des avis, des menaces que devait contre-signer l'autorité municipale. Il fallait payer encore et toujours, et l'on alla jusqu'à interdire la circulation de la monnaie française, afin de la faire rentrer dans la caisse municipale, où l'on donnait du papier à la place. On alla jusqu'à ouvrir des bureaux de change, où l'on espérait voler encore plus la population. L'auteur raconte qu'il fut lui-même dévalisé par le chef de la police allemande, tandis que le directeur de l'usine à gaz était fusillé par les envahisseurs, sous des prétextes vagues, et, somme toute, parce qu'il était gênant. On en arriva bientôt aux déportations en Allemagne, au travail obligatoire, etc. Mais les moutards, incorrigibles, continuaient ce qu'ils avaient fait partout, de prendre le Boche à partie, jouant aux soldats, sifflant la *Marseillaise*, qu'il était interdit de chanter, etc... M. Philippe Stéphani a du reste pu conclure, au moment de fermer son livre, que l'histoire de Sedan pendant la domination allemande est à peu près celle de tous les pays envahis. Mais il n'était peut-être pas inutile de rappeler les faits à l'heure où l'Allemagne pleure misère, se lamente, crie, dégoise, menace et alternativement se douloit, espérant encore nous apitoyer et ne pas payer les pots qu'elle a cassés avec tant de désinvolture durant cette longue guerre, quand elle se croyait sûre de l'impunité.

Du général Maitrot j'ai encore à signaler une publication concernant la question toujours actuelle : **la Paix qu'il faut à la France**, *les réparations, les garanties, le châtiment*, — mais dont les conditions malheureusement restent assez loin de ce que nous avons fini par exiger. — Le général Maitrot est de ceux qui avaient prévu l'invasion allemande par la Belgique, comme il a préconisé l'emploi de l'artillerie lourde, — et d'ailleurs se trouvait, par sa clairvoyance même, spécialement désigné au ressentiment de l'adversaire, tant qu'avec l'occupation de Châlons, en 1914, on cherche à s'emparer des siens, qui habitaient la ville. — Mais il n'importe. Ce livre, dit-il, est un acquit de conscience. Naturellement, il y parle de la Société des Nations, « qui procède d'intentions excellentes », et se trouvera sans doute une dérision analogue au Tribunal de la Haye. Le Droit et la Justice ne peuvent exister qu'avec le concours du gendarme ; donc, pour éviter la guerre, on risque de la rétablir. Après avoir démontré une fois de plus que l'Allemagne et son empereur sont seuls responsables de la dernière agression, il refait l'histoire des événements de juillet 1914 et des origines du conflit. On devra lire également le chapitre qui analyse la mentalité allemande et parle des crimes allemands depuis le début des hostilités. « Si la France, dit-il, avait voulu croire à l'invasion de la Belgique et prendre les mesures nécessaires ; si elle avait possédé une

artillerie lourde puissante ; si elle avait eu le nécessaire en fait de projectiles de 75, la guerre serait terminée depuis longtemps et à notre avantage. » Le manque de munitions, en effet, se fit sentir dès la bataille de la Marne et nous arrêta sur l'Aisne et la Somme. Il examine ensuite les conditions que l'Allemagne victorieuse nous eût imposées, — d'après divers projets publiés — et qui mériteraient « d'être affichées dans toutes les écoles et mairies de France, afin que nul n'en ignore ». Je regrette, dans l'intérêt de nos enfants, ajoute-t-il, que « l'armistice ait été signé si vite, alors qu'on allait ramener les Allemands chez eux à coups de canon ou qu'un gigantesque Sedan allait les forcer de se rendre à merci. Pour les Alliés ce fut la plus grande faute de la guerre, et il faudra plus de sang et plus de sacrifices pour la réparer que nous en aurait coûté à ce moment le rejet de l'armistice. » Lui aussi demande, au reste, qu'on supprime l'Empire d'Allemagne en rétablissant les Etats et principautés de la confédération germanique. Comme garanties territoriales il voudrait non seulement l'Alsace et la Lorraine à l'est, mais le cours de l'Yser, ainsi que les deux places de Philippeville et de Mariembourg, qui barrent la trouée de l'Oise, celle de la Meuse et de la Semoy. Il étudie ensuite la question de Landau et de Sarrelouis, de l'Escaut, du Luxembourg, — dont la jeune souveraine était en coquetterie avec les Boches — et qui ne voudrait que s'unir à la Belgique. Concernant la Hollande, il discute la cession des parties que réclament les Belges et les compensations à lui procurer. C'est enfin la question des mines de Briey, et les prévisions de l'ennemi pour une prochaine guerre ; les charbonnages de la Sarre. Il aurait voulu de même reprendre à la Suisse le canton de Porrentruy et le Mont Terrible, détenus depuis 1814 et qui empêchent de fermer la frontière devant Belfort, — à la place de quoi il donnerait Constance, la rive badoise du lac et l'île de Reichenau. — A la fin de cette étude, il parle de la Syrie et de la question des indemnités pour les dommages et destructions qu'il voudrait faire réparer par les Allemands eux-mêmes. On sait malheureusement qu'avec les conclusions du traité de paix nous sommes assez loin de compte et que nos ennemis obtiennent beaucoup plus que ne le voulait la simple justice.

Le petit volume de M. L.-Ch. Watelin : **Les Images meurtries**, donne une suite de tableaux, de notations, — de courts paragraphes souvent synthétiques, évoquant des épisodes, des scènes, les aspects du paysage de guerre, des faits et choses du front en Champagne et Woëvre, dans l'Aisne, sur la Somme, à Verdun, de 1914 à 1915. — Il est difficile, au reste, de ne pas faire tort à l'ensemble de ce travail en indiquant un choix ; mais on peut avouer quelques préférences, s'arrêter devant certains de ces croquis ou

tableaux, qui ramassent, en quelques phrases, le trait ou le geste essentiel, caractérisent un tableau ou une circonstance. — C'est le paysage de Champagne, avec la craie « tellement délayée et malaxée qu'elle se referme sur l'empreinte des pas comme le sable d'une grève », ou bien l'aspect des « trous d'obus ronds comme des bols, où séjourne une bouillie de liquide épais », d'où émergent parfois des tronçons d'arbres. Ailleurs on nous montre l'ambulance installée dans une église : « Le reflet varié des vitraux vient farder de couleurs ironiques les faces pâles des blessés et marquer leurs rictus sous un arc-en-ciel. Dans la sacristie, tranformée en salle d'opérations, des cris s'exaspèrent sous le métal, tandis que, derrière une cloison, à côté de ouates humides, des infirmiers jouent aux cartes comme les soldats du Calvaire jouaient aux dés. » — Plus loin, ce sont les approches de la zone de bataille : « Toutes les nuits, vers onze heures, la liaison s'effectue sans phares, au moment de la prise des Eparges. Sur des routes qui ne sont plus que des chemins il faut deviner les talus ou les fossés, éviter les trous masqués par la boue, respecter une colonne de relève. Je traverse des villages où il y a des profils fantastiques de décombres, où des mares régulières ont été creusées par les gros obus... Des brouillards planent sur le sol spongieux de cette Woëvre qui a tant de rudesse farouche, mais aussi une mélancolie permanente dans les reflets de ses marais. » — Dans l'Aisne, on peut noter de même ce coin de décor : « Le bourg, qui est tout voisin de la ligne, est en ruines ; mais il a dissimulé sa misère sous des glycines, sous des rosiers, sous des treilles. Les plantes grimpantes ont caché les trous béants, jointoyé les lézardes, assuré l'équilibre des volets branlants. Sur les façades, elles ont remplacé la couleur effacée des enseignes ; dans les cours elles ont dissimulé les décombres ; dans les jardins elles ont couvert de parasols en fleurs les tombes dispersées... » Ailleurs c'est l'exode des réfugiés, « traînant sur des charrettes, des tombereaux, le plus précieux ou le plus usuel de leurs hardes. Les uns ont revêtu leur meilleur costume, déjà sali par le voyage : d'autres sont partis avec leur sarrau de travail ; des hommes en redingote ou en blouse tirent la bride et manient le fouet... » Puis c'est la bataille, le combat d'artillerie ; l'arrivée de torpilles « avec un bruit de vomissement douloureux » ; l'horreur du champ de bataille où « les cadavres ennemis allongent sous le soleil leur pourriture diaprée de mouches », ou encore les aspects d'Amiens ; la physionomie d'un train sanitaire ; les marais de Saint Gond, « champ de bataille sur lequel on sent planer l'esprit sacré des luttes libératrices » ; les ruines de Verdun, etc...

Le petit volume de M. L.-Ch. Watelin donne une curieuse note d'art. M. Claude Marc l'a illustré de croquis en couleurs, mais dont

on pourra regretter le plus souvent la reproduction, car c'est un procédé qui n'est pas encore au point.

CHARLES MERKI.

§

La lutte financière entre les belligérants qu'étudie M. Cerfberr de Madelsheim, directeur de la Direction générale des finances d'Alsace-Lorraine, a atteint des proportions aussi démesurées que la lutte militaire. Si, comme on l'a fait remarquer, le chiffre des morts de la grande guerre dépasse à lui seul celui des morts de toutes les guerres du monde pendant plusieurs siècles, de même le total des dépenses, soit 1.000 milliards, est près de quinze fois plus considérable que celui des cent années précédentes qui n'atteignait, pour toutes les guerres des deux hémisphères, que 65 milliards. Ce sera un surcroît de charges énormes. Avant la guerre, la dette globale des sept principaux États belligérants ne dépassait pas 125 milliards, ce qui représentait une charge annuelle de 5 milliards et demi ; la charge nouvelle représentera de 52 à 55 milliards !

Le travail de M. Cerfberr de Madelsheim contient 8 graphiques très intéressants sur le cours des changes de huit États (les sept grands belligérants et l'Espagne) ; la comparaison des courbes est curieuse. On remarque qu'au début ni la défaite de Charleroi, ni la victoire de la Marne n'ont influé sur le taux des changes, parce que la situation financière générale était saine et qu'on escomptait une guerre courte ; quand celle-ci se stabilise, toutes les devises, comme disent les spécialistes de la finance, éprouvent un recul, surtout le franc, parce que nous sommes obligés d'acheter beaucoup à l'étranger ; certains de nos alliés en bénéficient ; c'est ainsi que, l'Angleterre étant notre grande pourvoyeuse, le cours de la livre sterling se maintient pendant toute la guerre au-dessus du pair à Paris, tout en baissant jusqu'à 26 o/o à Genève, en juillet 1918, date critique pour tous les changes alliés (le dollar lui-même tombe de la même hauteur à la même date à Genève). Le cours du mark allemand, et de la couronne autrichienne qui l'accompagne fidèlement, second peu brillant, est intéressant aussi à suivre. Ce cours, qui, bien qu'en baisse depuis le début, s'était à peu près maintenu à — 12 o/o pendant l'année 1915, dégringole fortement à partir d'octobre 1915, tant à cause de l'épuisement des réserves alimentaires que des découragements successifs produits par l'entrée en ligne de l'Italie et de la Roumanie. Ni la défaite de celle-ci, ni la révolution russe ne relèvent le cours du mark qui s'effondre de 50 o/o pendant l'été 1917 (la couronne autrichienne tombant plus encore de 62 o/o). Les cours ennemis se relèvent pourtant au traité de Brest-Litovsk et la perte du mark n'est plus que de 28 o/o en janvier 1918, mais la baisse reprend, et, même en juillet, à la veille de la grande offensive que l'Allemagne pouvait

espérer décisive, le mark a reperdu 46 o/o; après la défaite, l'effondrement se précipite et devient définitif. Le cours du change de l'Espagne fait la contre-partie : la peseta, qui était au-dessous du pair de 6 o/o en juillet 1914, monte jusqu'à 60 o/o au printemps 1918, pour se dégonfler d'ailleurs subitement jusqu'à 10 o/o seulement en septembre.

En dépit de cette débâcle du mark, la situation économique de l'Allemagne est moins mauvaise que la nôtre, ce qui complique grandement pour nous le problème de la **Liquidation financière de la guerre**. L'Allemagne a bien un passif un peu plus considérable que le nôtre, 200 milliards contre 187, mais ces 200 milliards qu'elle a dépensés ont été payés à des producteurs allemands, tandis qu'une forte partie de nos 187 milliards de dépenses est allée à des producteurs étrangers, ce qui constitue pour nous un appauvrissement définitif. L'Allemagne aura bien à sortir de sa poche pas mal d'autres milliards pour réparer les dégâts qu'elle a causés, mais, en fin de compte, elle se trouvera, à la fin de ces réparations, plus riche que nous avec ses usines intactes et améliorées et ayant fait malgré tout des bénéfices pendant la période intermédiaire. Pour bien équilibrer les plateaux de la balance il eût fallu mettre dans le sien lesdits frais de guerre, soit 187 milliards, ce qui n'eût d'ailleurs été que justice, cette guerre ayant été voulue et déclarée par elle. Si, même, on lui avait appliqué la loi qu'elle nous avait fait subir en 1871, où elle nous réclama non seulement ce que la guerre lui avait coûté, mais une amende, pour éviter le mot butin, supérieure encore (sur les 5 milliards de 1871 il y en avait 2 d'indemnité de guerre et 3 de supplément) nous aurions été en droit de lui demander 500 milliards, et peut-être aurions-nous bien fait, sans les exiger, puisqu'il y avait impossibilité absolue de les obtenir, de faire constater qu'ils nous étaient dus tant de par le droit des gens que de par le droit de guerre allemand. *Tu patere legem quam ipse fecisti.*

Si la situation économique de la France est inférieure à celle de l'Allemagne, à plus forte raison l'est-elle à celle de l'Angleterre ou de l'Amérique. « La France, disait le *Journal de Genève*, a perdu 1.500.000 tués et l'Angleterre 700.000. C'est, semble-t-il, le double. En fait, c'est beaucoup plus. Proportionnellement, les pertes de la France sont en hommes plus de onze fois celles de l'Angleterre, en argent plus du triple. » De là les projets qui se sont fait jour, et celui notamment qu'exposent MM. Henri Charriaut et Raoul Hacault, dans cette *Liquidation financière de la guerre* dont je parle pour établir « l'unité de front financier » et émettre un emprunt interallié dont l'Allemagne paierait les annuités. Les auteurs ne se contentent pas de formuler l'idée, ils rédigent un projet de loi en 40 articles avec exposé des motifs, et, bien que ce genre de littérature soit un

peu aride, on ne peut que louer ceux qui ont la conscience de s'y livrer : il n'est rien de tel pour juger du sérieux d'un projet que de le lire ou de l'écrire en projet de loi. Souhaitons seulement que celui-ci ait été lu par M. de Lasteyrie.

A la question de la liquidation financière de la guerre se rattache celle de l'exécution de cette liquidation et peut-être aussi celle de la revanche qu'il faut bien envisager par prudence. M. Antoine de Tarlé les étudie dans **La Préparation de la lutte économique par l'Allemagne**. Il écrivait son livre avant la défaite de nos ennemis, et certaines craintes qu'il exprimait sont pour le moment heureusement vaines, mais il ne faut pas moins s'attendre à voir l'Allemagne reprendre tous ses projets d'expansion économique d'avant-guerre. Elle s'efforcera avant tout de dominer l'immense marché russe, et c'est très habilement qu'en ce moment elle lie partie avec les bolchevistes comme elle faisait avec les tsaristes. Si l'Allemagne arrivait à ses fins, elle redeviendrait un vrai danger pour l'Europe civilisée, et c'est pour cela qu'il faut constituer solidement entre elle et la Russie la barrière polonaise et la barrière roumaine ; encore n'est-il pas sûr qu'elle n'arrivera pas à ronger et vermoudre ces barrières. D'autre part il ne serait conforme ni à la justice ni même à notre intérêt de paralyser toute force économique de l'Allemagne, elle a à travailler pour payer ses dettes, et si elle obtient des résultats supérieurs à ses concurrents par sa laboriosité ou son ingéniosité, ses concurrents n'ont qu'à suivre son exemple. Ce qu'il faudra seulement, ce sera maintenir la loyauté du jeu, l'Allemagne ayant le génie de la tricherie, mais, une fois toutes les précautions prises contre ses anciennes manœuvres, il n'y aura qu'à la laisser agir, et même à se réjouir si elle reprend sa place dans la Société des Nations. Surtout sa place morale ! Etre la nation de Leibniz, de Beethoven et de Gœthe et avoir été la nation de Bismarck, de Guillaume II et d'Erzberger, ce serait à mourir de honte si on était Allemand !

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

L'ARTICLE 18. — L'Empire allemand, bien qu'amputé d'une partie de ses territoires, a été fortifié par le traité de paix que lui ont imposé les Alliés. On essayerait vainement de nier l'évidence. Militairement battue, l'Allemagne conserve toutes ses capacités économiques et son unité a été solennellement reconnue à Versailles. Unité politique et unité financière. Car, pour la contraindre à réparer les dommages causés par la guerre, nous avons maladroitement renversé les bar-

rières qui eussent conservé au pays son caractère fédératif. On n'a pas été long à comprendre à Weimar l'avantage de cette situation. En recevant, le 13 juillet, les ministres des Finances des Etats particuliers, M. Erzberger leur a fait savoir que l'*Allemagne* (*l'Empire et ses Etats*), ainsi que s'exprime le traité, étant dorénavant considéré comme un bloc, toutes ses ressources financières devraient nécessairement passer à la caisse centrale. Les Etats particuliers, pour autant qu'ils subsisteront, ne pourront donc établir leur budget qu'au moyen d'allocations de l'Empire, ou en percevant, à l'instar des communes, des centimes additionnels sur les contributions directes. Il est évident que, quand la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg ne seront plus en état de rétribuer leurs fonctionnaires particuliers et d'entreprendre, pour leur propre compte, des travaux d'intérêt public, il n'y aura bientôt plus ni Saxe, ni Bavière, ni Wurtemberg. Et comment de nouveaux Etats se créeraient-ils, comment des portions de territoires se sépareraient-elles de la Prusse, s'il est impossible, pour ces nouveaux organismes, de vivre sur leurs propres ressources ?

Les Alliés n'ont évidemment pas prévu cette conséquence fatale de leur étroitesse de vues. Actuellement, les Etats du Sud résistent encore à l'absorption économique par l'Empire. L'unité financière de l'Allemagne n'est point faite. Mais le vote des nouveaux impôts que discute l'Assemblée nationale obligera les « membres de l'Empire » à céder. Par contre l'unité politique peut être considérée comme définitivement assurée depuis le 31 juillet. L'adoption en troisième lecture du projet de Constitution rend illusoires toutes les velléités séparatistes qui se manifestent depuis huit mois chez nos anciens adversaires.

Après l'armistice du 11 novembre toutes les possibilités étaient ouvertes. L'Empire se trouvait en pleine désorganisation. Le pouvoir central n'existait pour ainsi dire plus et le cri de *Los von Berlin!* retentissait sur plusieurs points du pays. A Munich, le gouvernement de Kurt Eisner était nettement opposé à la Prusse et ne demandait qu'à négocier avec l'Entente. Dans la province rhénane, le Centre catholique et les milieux industriels apercevaient tout le parti qu'ils pourraient tirer de l'occupation, pour faire revivre des tendances qui, pendant cinquante ans, avaient alimenté l'opposition au régime prussien. Les aspirations guelfes n'étaient pas endormies dans le Hanovre et ne demandaient qu'à revivre. Avec un peu de clairvoyance et d'esprit politique on pouvait donner de la consistance à ce qui n'était que velléités. Les dynasties ayant disparu avec leurs enchevêtrements territoriaux, rien ne s'opposait à des regroupements d'Etats autonomes. La Hesse-Darmstadt, guidée par des vues assez égoïstes, a fait, il y a quelques semaines, des tentatives dans ce sens. Elle n'est parvenue qu'à provoquer, de la part du Palatinat, une

manifestation de loyalisme... bavarois. Là encore nous pouvions agir efficacement. Le malencontreux « coup d'Etat » de Dorten, que la presse française fut à peu près unanime à saluer, au commencement du mois de juin, comme l'aurore d'une république rhénane, ne pouvait qu'échouer lamentablement, parce qu'il ne s'appuyait sur rien. Ceux-là mêmes qui avaient été jusque-là les plus solides partisans du séparatisme rhénan furent surpris par la soudaineté d'une manœuvre qu'on se plut à les laisser ignorer. Il était difficile de procéder d'une façon plus maladroite !

Mais ne nous y trompons pas. Les aspirations des Rhénans vers un régime autonome, qui les rendrait indépendants de la Prusse, n'ont pas été imaginées par quelque gazetier, en mal d'informations. Elles existent véritablement et le parti du Centre catholique les encourage, avec prudence, à vrai dire, car il ne voudrait à aucun prix se voir accusé de tendances anti-nationales, mais en leur prêtant l'importante tribune de la *Gazette populaire de Cologne*, où les opinions les plus diverses se sont fait entendre depuis plusieurs mois. *Activistes* et *légalistes* sont loin d'être d'accord sur la façon dont il faudrait procéder pour réaliser la constitution d'une république autonome. Aussi le gouvernement impérial vient-il brusquement d'arrêter leurs controverses, en faisant rentrer le problème rhénan dans la voie légale, par des mesures législatives.

Les Allemands se rendent très bien compte du prestige qu'exerce la France dans les territoires occupés et du danger qui peut en résulter pour le sentiment national allemand. Pour canaliser le mouvement et lui enlever son caractère anti-prussien ils ont donc eu recours à un subterfuge. Après avoir accusé de trahison ceux qui voulaient organiser une république dans les limites des régions cis-rhénanes, ils ont favorisé, au contraire, toutes les manifestations qui auraient leur centre sur la rive droite du Rhin. Le 23 et 24 juillet s'est tenue à Dusseldorf, sous les auspices du ministre prussien des cultes, M. Haenisch, une conférence de notabilités rhénanes qui, si elle n'a pas donné de résultats, a permis cependant des échanges de vues entre riverains occupés et riverains libres. La déclaration de M. Haenisch a été particulièrement significative. Il a montré que l'Allemagne évoluait forcément vers l'Etat unitaire, simplement parce que l'Empire prendrait en main successivement toutes les institutions particulières. Pour le moment, la seule chose qui importait, c'était de développer le sentiment unitaire sur la rive gauche du Rhin et d'y fortifier l'attachement à l'Empire. Le meilleur moyen d'arriver à ce résultat, selon un autre orateur, serait précisément de souder plus étroitement les deux rives, en créant une union politique entre les territoires occupés et les territoires rhénans non occupés. M. Würmeling, président supérieur (préfet) de Westphalie, a été à

vrai dire d'avis qu'il faudrait ajourner toute agitation en faveur d'un Etat rhénan, jusqu'au moment où la rive gauche serait évacuée par les armées étrangères, mais l'idée n'en a pas moins prévalu qu'une organisation autonome du Rhin favoriserait la propagande nationale dans les territoires occupés.

Malgré ces belles perspectives, on s'inquiète en Prusse de ces tendances séparatistes. M. Wolfgang Heine, ministre prussien de l'intérieur et socialiste majoritaire, a publié, dans le *Vorwaerts* du 29 juillet, un long article pour protester contre le « morcellement ». Pour dorer la pilule aux séparatistes, il déclare tout d'abord qu'il comprend parfaitement leur opposition à l'esprit prussien. Mais « tous ceux qui veulent s'éloigner de la Prusse affirment maintenant que de cette façon ils entendent fortifier l'Empire ». Pour lui, après la catastrophe, il n'y a qu'une seule politique, celle de l'union entre tous les Allemands, « afin qu'ils édifient, dans un sentiment commun, un nouvel esprit, dans un travail commun, une nouvelle forme de l'Etat ».

Plus on affaiblit la Prusse, poursuit Wolfgang Heine, plus on lui fait perdre sa force centrale, plus est grand le danger de voir ses pays frontières graviter vers le voisin plus fort. Cela d'autant plus que celui-ci est à même d'agir par des concessions économiques et que l'espoir de soustraire la fortune personnelle aux impôts de confiscation que l'Empire est obligé d'exiger joue déjà un rôle considérable.

Toutes ces aspirations constituent les plus graves dangers pour la force de l'Allemagne à l'extérieur. Mais, à l'intérieur, leur effort ne serait pas moins néfaste.

L'Allemagne a donc pris des mesures importantes pour mettre un frein aux velléités séparatistes et pour arrêter les tendances au morcellement. La Prusse, par un projet d'autonomie des provinces, l'Empire par des dispositions spéciales, introduites dans la nouvelle Constitution, imposent un terme aux aspirations que nous avons été incapables d'encourager et de développer au moment où il en était encore temps.

Le projet prussien, de l'aveu même de ses promoteurs, est une loi de circonstance (*Notgesetz*). Les assemblées des provinces, qui correspondent à peu près à nos conseils généraux, y obtiennent le droit de légiférer en matière scolaire et dans les questions municipales. Des conseils sont adjoints aux autorités provinciales qui se réuniront périodiquement pour formuler des vœux et participer à l'élaboration de statuts locaux. Une seconde langue officielle peut être admise dans les régions bilingues. Ceci s'applique surtout à la Haute-Silésie, qui actuellement n'est qu'un cercle de gouvernement et sera érigée en province. En lui conféant dès maintement une complète autonomie administrative, le gouvernement espère que ce plébiscite

ordonné par le traité de paix sera favorable au maintien du régime prussien. Ce vaste programme régionaliste, qui tiendra compte des aspirations locales de certaines régions, doit permettre à la Prusse de maintenir son autorité, partout où se manifesteront des tendances séparatistes. Ainsi, « l'épine dorsale de l'Empire » ne sera point affaiblie.

Le projet de Constitution, adopté à Weimar, le 31 juillet, par 262 voix contre 75, contient un article relatif aux modifications des frontières territoriales, dont la teneur a paru si importante que la discussion en a été retardée jusqu'au dernier jour. Cet article 18, à chacune des trois lectures du projet, a été complètement modifié et, chaque fois, de longues négociations entre les groupes de la majorité ont précédé la rédaction du texte. A la motion de compromis Lœbe-Trimborn-Heile, adoptée en seconde lecture, le 22 juillet, on en a substitué une autre, due à l'initiative des mêmes députés, auxquels s'étaient joints MM. Kaas et Ulitzka, tous deux députés du centre. En voici le texte très différent de celui de la seconde lecture (publié par le *Temps* du 22 juillet) :

La division de l'Empire en pays doit tenir compte, autant que possible, de la volonté des populations intéressées, et servir les plus hautes aspirations économiques et culturales du peuple. Les modifications des territoires des pays et la formation de nouveaux pays, dans les limites de l'Empire, ont lieu par une loi constitutionnelle d'Empire.

Si les pays immédiatement intéressés sont consentants, une simple loi d'Empire suffit. Une simple loi d'Empire suffit également si l'un des pays intéressés ne consent pas, mais si la volonté de la population réclame les modifications territoriales ou les nouvelles formations et qu'un intérêt primordial de l'Empire les exige.

La volonté de la population doit être déterminée par un vote. Le gouvernement impérial décrète la consultation, quand un tiers des habitants des territoires à séparer, qui possèdent le droit de vote pour le Reichstag, demande la séparation.

Pour que la modification demandée ait lieu, la majorité devra comprendre les trois cinquièmes au moins des électeurs du district à séparer. Dans tous les cas où il s'agirait seulement de détacher d'un pays de l'Empire une partie du district (province prussienne, arrondissement bavarois ou unité analogue), la consultation devra s'étendre au district entier...

Dès que l'approbation de la population aura été constatée, le gouvernement d'Empire présentera au Reichstag une loi reconnaissant la nouvelle division territoriale.

Si la réunion ou la séparation donnent lieu à des conflits sur des questions de propriété, le tribunal supérieur de l'Empire décidera, à la requête d'une des parties intéressées.

De ce texte embrouillé on peut conclure que les modalités qui présideront aux regroupements territoriaux seront d'une complication telle que les populations intéressées hésiteront à demander des

changements quelconques à leur statut national. De plus, une disposition spéciale, votée par l'Assemblée nationale, décide que les paragraphes 2 à 5 de l'article 18 n'entreront en vigueur que deux ans après la publication de la nouvelle loi constitutionnelle.

Que deviendront pendant ce temps les aspirations rhénanes et que ferons-nous pour leur permettre de prendre corps ?

HENRI ALBERT.

§

Ukraine.

Parmi les problèmes russes, le problème ukrainien est l'un des plus compliqués. Il est lié, en effet, à celui du démembrement de l'Autriche, puisque la population de la Galicie orientale est ruthène; il est lié à la question roumaine, puisque la population de la Bukovine est mixte, roumaine et ruthène principalement; il est lié à la question polonaise, car la longue domination de la Pologne sur une partie de l'Ukraine a laissé des traces, et la frontière, en pays mixte, n'est pas facile à tracer. Du côté de la Russie également, les limites de l'Ukraine sont fort indécises au sud, vers la Nouvelle Russie, à l'est, vers la province du Don, et partout. Ces limites, d'ailleurs, doivent-elles être celles de provinces russes jouissant d'une autonomie plus ou moins étendue, ou celles d'un Etat distinct et indépendant ? Et toutes ces questions d'ordre national si nombreuses, auxquelles il faudra répondre pour définir l'Ukraine, se compliquent de toutes les mêmes questions d'organisation intérieure qui agitent toute la Russie : la lutte contre le bolchevisme et la restauration de la vie économique, pour laquelle il faudra choisir entre l'orientation allemande ou l'aide des Alliés.

La complication du problème ukrainien s'aggrave du fait que la politique des partis et des dirigeants de la politique, en Ukraine, n'est jamais claire. M. Victorov-Toporov a écrit, dans l'*Action nationale* de mai dernier, un exposé des révolutions de ce pays depuis la révolution de mars 1917 : elles ont été nombreuses, mais on se demande quelle a été la véritable signification de chacune d'elles, ou même si elles ont eu un sens quelconque. On voit constamment l'action de l'Allemagne, même après l'armistice, et il est clair que rien n'a pu être fait d'important qui ne fût dirigé par elle, ou tout au moins toléré ; depuis quelques mois seulement son action a pu être contrariée, mais non supprimée, et elle ne l'a pas été par la résistance des Ukrainiens, mais par l'influence nouvelle des Alliés. Les hommes qui ont été à la tête de la Rada de Kiev ou du gouvernement ukrainien apparaissent donc comme de simples instruments, et leur conduite est celle de gens qui n'ont pas de point fixe, pas d'idée directrice, et qui se laissent ballotter par les événements.

Socialistes ou réactionnaires, tous ont été tantôt fédéralistes russes, tantôt ukrainiens partisans de l'indépendance; tous ont été au service de l'Allemagne, et presque tous ont fini par offrir leurs services à l'Entente; et les socialistes ukrainiens n'ont pas eu, vis à-vis du bolchévisme, une politique moins vacillante. On ne voit pas ce que ces hommes représentent, parce que leurs idées politiques varient trop au gré des circonstances, et l'on n'aperçoit pas de forces populaires derrière eux. Longtemps, la seule force agissante, en Ukraine, fut celle de très petits groupes, dont les chefs étaient plus ou moins consciemment inspirés par l'Allemagne, puis, après le premier traité de Brest-Litovsk du 9 février 1918, l'Allemagne domina le pays plus ouvertement, mais depuis qu'elle n'est plus maîtresse, le peuple ukrainien ne se montre pas davantage. Il y a là un des plus remarquables exemples des difficultés de réalisation de la démocratie, dans un pays qui n'en a pas la longue pratique, et au milieu du désordre matériel et de la confusion des idées que subit actuellement la Russie. C'est au nom du peuple que prétend parler chaque chef de parti ou de gouvernement passager, mais le peuple se tait.

Au moment où l'on proclame le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, la politique devient un jeu d'intrigues auquel ne prennent part que des coteries. On s'efforce, naturellement, de réunir des assemblées, car il faut bien avoir l'air, à notre époque, de s'appuyer sur des institutions que l'on qualifie de représentatives, mais c'est à condition qu'elles ne représentent rien. La fameuse Rada centrale d'Ukraine a été l'une des réunions les plus caractéristiques de ce genre. Elle comptait environ 800 membres, et d'après une résolution votée par elle-même, chaque membre devait représenter au maximum cent personnes, en sorte que, si l'on prend ce maximum, la Rada, comme l'observe M. Maurice Maillard, « aurait représenté quatre-vingt mille personnes au milieu d'un peuple de trente ou trente-cinq millions d'habitants, où les sexes sont égaux en droits ». C'est par cette Rada qu'a été proclamée la séparation de l'Ukraine. Elle avait eu soin de ne parler d'abord que d'autonomie, puis elle a créé, sous le nom de « secrétariat », un gouvernement local, auquel la faiblesse du gouvernement Kerensky a laissé prendre des allures d'indépendance, et enfin elle a profité des premières circonstances favorables pour déclarer l'Ukraine séparée de la Russie. Ce fut au lendemain du coup de force des bolcheviks (7 novembre 1917). Des troubles ayant éclaté à Kiev, les séparatistes s'unirent aux bolcheviks contre les troupes du gouvernement provisoire, qui furent obligées de se retirer. Dix jours plus tard, les séparatistes de la Rada purent lever le masque. Cette histoire est racontée, malheureusement de façon trop sommaire, par M. Maurice Maillard, qui se trouvait à Kiev, où il était professeur depuis près de vingt ans. On comprend qu'il

ait intitulé sa brochure : *Le Mensonge de l'Ukraine séparatiste.*

Il est cependant étrange que tous les chefs de l'Ukraine en cette période troublée aient été partisans de l'indépendance, — aussi bien Skoropadsky le réactionnaire que Petlioura le socialiste. Ils ne l'ont pas été avec une netteté constante, car leur politique à tous était sujette à trop de variations, mais c'était leur tendance commune et la plus marquée. Les gens qui n'étaient pas très avertis ont nécessairement fini par croire que les Ukrainiens désiraient vraiment leur indépendance complète. C'est mal se rendre compte à quel point le peuple est passif en Russie, à l'heure actuelle. Un Skoropadsky ou un Petlioura pouvaient faire figures de chefs de gouvernement, à distance, simplement parce que l'Allemagne les laissait faire, ou parce qu'ils avaient réuni quelques milliers d'hommes armés, — recrutés principalement en Galicie. Une Rada quelconque est toujours facile à convoquer. Bien que les partis socialistes ne représentent qu'une minorité de la population, ils sont tout de même beaucoup plus représentatifs de l'opinion populaire que de telles personnalités sans mandat, ou de telles assemblées appelées dans une circonstance particulière et pour une besogne déterminée : ils existaient au préalable. Or, le grand journal socialiste de Kiev, la *Kievskaja Mysl*, du 15 décembre 1918, publiait sous le titre « l'Unité de la Russie » un article à la suite duquel il fut suspendu :

... Au milieu des destinées variables de la politique ukrainienne durant les derniers dix-huit mois, au milieu de toutes ses hésitations entre les « orientations » et les forces alliées ou ennemies, une idée demeure inébranlable, idée qui doit conduire au résultat le plus vital : l'Unité de la Russie.

... Car l'expérience de ces derniers temps a prouvé qu'en dehors de cette unité, non seulement la Russie, mais l'Ukraine, ne seront que des jouets politiques dans les mains étrangères. Si l'Autriche et l'Allemagne étaient intéressées à démembrer la Russie, si ce morcellement leur était nécessaire dans leur lutte contre les puissances de l'Entente, celles-ci sont intéressées à l'unité de la libre Russie démocratique.

L'unité de la Russie, c'est la condition *sine qua non*, non seulement de l'existence des peuples qui habitent ce pays, mais aussi du triomphe de la démocratie en Europe et dans le monde entier.

Il est intéressant d'observer que, d'après le raisonnement simple et d'une justesse évidente du journal socialiste, l'intérêt politique de l'Entente — droit des peuples mis à part — est d'aider la Russie à refaire son unité. C'est également l'intérêt de la démocratie universelle. Mais on voit, de plus, que ce journal ne connaît pas de revendication en faveur d'une nationalité ukrainienne distincte.

M. Maurice Maillard déclare : « Durant tout mon séjour en Petite Russie, avant la guerre, je n'ai jamais entendu parler d'un mouve-

ment séparatiste. » Et les Allemands, qui savaient à quoi s'en tenir, et qui désiraient obtenir un accueil bienveillant de la population ukrainienne, n'ont employé dans leurs proclamations que le russe et l'allemand, car ils jugeaient parfaitement inutile de faire plaisir aux Ukrainiens séparatistes, leurs instruments.

Il existait pourtant un mouvement ukrainien, et qui n'était nullement inspiré ni par l'Allemagne, ni par l'Autriche. L'historien M. Kostomarov en a été, en 1846, le promoteur. Mais c'était un mouvement autonomiste et fédéraliste. Kostomarov, à vrai dire, souhaitait pour les diverses parties de la Russie une autonomie extrêmement large, mais l'idée de la séparation de la Russie était très éloignée de son esprit, et même il avait des tendances panslavistes. Le professeur Dragomanov, qui a été ensuite le chef de l'ukrainisme, était aussi très attaché à l'unité russe. Il n'était pas, comme le dit le comte Alexandre Koutaïssov dans son livre *Ukraina*, publié en anglais à Copenhague, un socialiste, mais un libéral très radical, et a exercé une grande influence, sans avoir été lui-même aucunement influencé par le germanisme.

Ce fut seulement à la suite du traité d'alliance entre l'Allemagne et l'Autriche (1879) que les empires centraux s'intéressèrent à l'Ukraine ; en 1887, le philosophe von Hartmann publia une série d'articles où il montrait l'intérêt qu'aurait l'Allemagne à barrer l'expansion russe par la formation d'un Etat ukrainien, et l'on crut ces articles inspirés par Bismarck. C'est alors que commença en Galicie un mouvement de propagande ukrainienne antirusse par les journaux, les tracts et de nombreuses sociétés. Parmi celles-ci, la « Société scientifique en souvenir de Cheftchenko », fondée par le professeur galicien Grouchevsky, paraissait d'ordre purement scientifique, mais elle était subventionnée non seulement par la diète galicienne, mais aussi par le trésor impérial, et Grouchevsky fonda en 1899 le parti national démocratique, qui se proposait la réunion de toutes les parties de l'Ukraine en un Etat « indépendant ». Il parlait bien aussi d'une Russie fédéraliste, en sorte que l'idée de séparation n'était encore que suggérée, non positivement affirmée. On y arriva un peu plus tard. Un accord eut lieu entre le parti de Grouchevsky et les socialistes. Enfin, peu d'années avant la guerre, fut fondée « l'Union pour la libération de l'Ukraine ». L'activité de la propagande devenait prodigieuse, il ne paraissait pas moins de cent journaux quotidiens, et l'agent Rakovsky, en 1912, fit quelques révélations sur ce que l'Allemagne payait à divers journaux et politiciens ukrainiens. Naturellement, ce qu'il avait dit fut démenti, mais aucune explication ne fut donnée d'une telle abondance de publications nouvelles.

Cette propagande atteignait l'Ukraine russe, et quelques Ukrai-

niens de Russie, en très petit nombre, dans les milieux intellectuels, y prenaient une part active. Mais il importe de distinguer très nettement le fédéralisme radical de Kostomarov et de Dragomanov, qui est russe d'origine, et qui paraît bien répondre au désir profond du peuple ukrainien, du mouvement séparatiste antirusse et austrophile, d'origine galicienne ou même germanique. L'Allemagne a même montré plus directement, au cours de la guerre, l'intérêt qu'elle portait au séparatisme ukrainien, en faisant un traitement spécial aux prisonniers ukrainiens, et organisant parmi eux la propagande.

L'Allemagne voulait détruire la puissance russe. Elle avait pour cela deux moyens : le bolchévisme et les séparatismes. Elle les a employés tous les deux, et les effets de chacun se sont trouvés presque partout aggravés par l'autre, aussi bien lorsque le bolchévisme et le séparatisme s'opposaient que lorsqu'ils s'entr'aidaient. Toute vie politique était faussée, devenait impossible. Les Alliés ont besoin, avant tout, de clarté. Ils doivent combattre à la fois le bolchévisme et le séparatisme, car le « droit des peuples de disposer d'eux-mêmes » ne peut pas être exercé dans les conditions actuelles : son application en Russie doit être ajournée.

Mais, de plus, en ce qui concerne l'Ukraine, les Alliés devraient comprendre, dès maintenant, que son application doit être limitée à la constitution d'une Russie fédérative, et que l'idée d'une Ukraine indépendante est, pour les Ukrainiens de Russie, une idée étrangère que des moyens de propagande formidables n'ont pu acclimater chez eux.

P.-G. LA CHESNAIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Gustave Rodrigues : *La France éternelle ;* Alcan. 4 55

Charles Vellay : *Œuvres politiques de Fabre d'Eglantine ;* Fasquelle. 7 »

Littérature

J.-Roger Charbonnel : *La pensée italienne au XVI[e] siècle et le courant libertin ;* Champion. 20 »

Paul Claudel : *La messe là-bas ;* Nouv. Revue franç. 5 25

Dr Charles Ladame : *Guy de Maupassant,* étude de psychologie pathologique; La Revue romande, Lausanne. » »

XX... : *Sous le masque de Molière : Louis XIV est Molière.* Trad. de l'anglais par J.-M. ; Figuière. 1 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

G. Clerc Rampal : *La marine française pendant la grande guerre.* Avec 90 grav., Larousse. 7 50

Fernand Darde : *Souvenirs de chasse aux sous-marins allemands ;* Perrin. 3 50

Mircea Djuvara : *La guerre roumaine, 1916-1918*. Préface de M. Emile Boutroux ; Berger-Levrault. 10 »
Henri Domelier : *Au G. Q. G. allemand*. Préface de M. Maurice Barrès. Avant-propos de M. Léon Goulette ; Renaissance du livre. 6 »
Dr Lucien Graux : *Les fausses nouvelles de la Grande guerre*, tome V ; Edition franç. illust. 6 »
Gaston Jollivet : *La délivrance* ; Hachette. 4 55
Vernon Kellogg : *Mes soirées au grand quartier*. Préface de Théodore Roosevelt. Traduction de L. Petit ; Payot. 3 »
Général Nicolas de Monkévitz : *La décomposition de l'armée russe*. Trad. et préface de Serge Persky ; Payot. 4 50
Robert Pinot : *Le Comité des forges de France au service de la Nation* ; Colin. 4 55
Général de Tournadre : *Au pays des fourbes* ; Plon. 4 50

Philosophie

J.-Roger Charbonnel : *L'Ethique de Giordano Bruno et le Douzième dialogue du Spaccio*. Traduction avec notes et commentaire ; Champion. 10 »

Poésie

Henry Beaunis : *Heures tragiques, 1870-1871, 1914-1919* ; S. n. d'edit. » »
Henriette Charasson : *Attente, 1914-1917* ; Emile-Paul. » »
Georges Gillet : *Temps de guerre* ; Figuière. 3 50
Maurice Guière : *L'angoisse des veilles sous-marines*. Préface de André Suarès. Bois de l'auteur ; Floury. » »
P. Palgen : *Les seuils noirs* ; Lib. Soupert, Luxembourg. » »

Politique

J. Tchernoff : *Les nations et la Société des nations dans la politique moderne*. Préface d'Albert Thomas ; Alcan. 4 55

Publications d'Art

Stanislas Lami : *Dictionnaire des sculpteurs de l'Ecole française au XIXe siècle*. Tome III : *G. M.* ; Champion. 20 »

Questions médicales

L. Dartigues : *La mission sanitaire chirurgicale française du Caucase, juillet 1917-juillet 1918*. Avec 45 fig. ; Maloine. 7 »
Jean Fiolle : *Essais sur la chirurgie moderne* ; Alcan. 4 55
Dr Jean Huard : *Comment guérir à coup sûr la tuberculose* ; Soc. Edit. médicales. 4 »
H. Piouffle : *Les psychoses cocaïniques* ; Maloine. 12 »

Questions militaires

Lieut.-Colonel Emile Mayer : *Le ministère Fidicsz*, Essai d'anticipation *a posteriori* ; Payot. 4 50

Roman

Jean Aicard ; *Gaspard de Besse raconté aux Poilus de France* ; Flammarion. 4 90
Jean-Jacques Bernard : *Les enfants jouent* ; Grasset. 4 50
Emmanuel Bourcier : *Les gens de mer* ; Flammarion. 5 »
Louis Delluc : *La danse du Scalp* ; Grasset. 4 55
Neel Doff : *Keetje* ; Ollendorff. 5 »
Daniel de Foe : *Lady Roxana*. Traduit par Georges Garnier ; Crès. 4 55
O. Henry : *Contes*. Traduits de l'anglais par Maxime Maury ; Crès. 4 55
Raymond Hesse : *Bouzigny !!!* Payot. 4 50
Rudyard Kipling : *Nouveaux Contes choisis*. Traduits de l'anglais par Louis Fabulet et Robert d'Humières ; Crès. » »
G. de La Fouchardière : *L'affaire Peau de Balle* ; Libr. des lettres. 4 50
Jeanne Leuba : *L'ombre nuptiale* ; Plon. 4 50
Jules Renard : *Les Cloportes* ; Crès. 4 55
Louise Andrée Roze : *Les quatre ans de Jacqueline* ; Plon. 4 50

Sciences

E. Préaubert : *La vie, mode de mouvement*; Alcan. 5 »

Sociologie

Vte Georges d'Avenel : *L'Evolution des moyens de transport : Voyageurs, Lettres, Marchandises* ; Flammarion. 5 »

Michel Corday : *Les mains propres*, essai d'éducation sans dogme ; Flammarion. 5 »

Georges Palante : *Du nouveau en politique!* Duperret. 0 50

Gaston Raphaël : *Walther Rathenau, ses idées et ses projets d'organisation économique* ; Payot. 4 50

Théâtre

Paul Claudel : *L'ours et la lune*, farce pour un théâtre de marionnettes ; Nouv. Revue franç. 5 25

Varia

Henri Diamant-Berger : *Le Cinéma* ; Renaissance du Livre. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Lettre ouverte à M. Boissard. — Colbert ou Kolberg ? — Poèmes français de Swinburne. — Cromorne. — Les manuscrits alfiérains de Montpellier. — Le Musée de la Malmaison. — Fausse prédiction. — M. Saint-Saëns et les amours ancillaires. — Descendants ou homonymes.

Lettre ouverte à Monsieur Boissard.

J'ai pris le parti de vous écrire une lettre ouverte, cher monsieur Boissard, car vos nombreuses occupations au *Mercure* ne vous permettraient pas de m'entendre dans le particulier et ma protestation resterait sans écho.

Je ne fais pas de théâtre. Je n'ai donc aucune envie de présenter une pièce aux directeurs ou directrices de scènes *d'avant-garde*, parce que j'ai le bon sens de me croire une personne *d'arrière-garde*, et j'espère que vous me penserez complètement désintéressée dans la question. Je ne fais pas non plus de critique théâtrale et je tiens à me placer moi-même à la seule place qu'il me convient de prendre pour m'adresser à vous, c'est-à-dire sur le modeste strapontin du spectateur *en retard*, terrain neutre par excellence, où, sans cri, sans geste, tenant mes mains derrière mon dos, système que vous préconisez pour la diction sérieuse (et qui interdit les coups de griffe), je vous offrirai mes timides observations.

Comment se peut-il, monsieur Boissard, que vous ne trouviez rien, absolument rien de bien dans la tentative de Mme Lara ? Pourquoi M. de Max, qui créa un *Esope* inoubliable, est-il devenu brusquement un polichinelle ? Pourquoi Mme Vera Sergine a-t-elle une voix extrêmement désagréable ? Pourquoi Mme Louise Sylvain secoue-t-elle son mari avec ses effets d'écharpe ? Pourquoi Mme Segond-Veber abuse-t-elle toujours de la pose plastique ? Pourquoi Mlle Delvair est-elle redoutée de tous les auteurs ? Pourquoi Mlle Colonna Romano a-t-elle l'insignifiance d'un enfant de dix ans ? Pourquoi enfin toutes et tous, parmi les gens de théâtre qui *daignent* s'occuper des théâtres *d'avant-garde*, n'ont-ils aucune intelligence littéraire et même aucune autre intelligence ? Il n'est pas possible, monsieur Boissard, qu'en tordant tout ce monde comme un simple mouchoir de poche vous n'ayez pu en exprimer une seule goutte de parfum pour la beauté ! Cela tiendrait-il,

décidément, à votre étrange esprit paradoxal qui ne voit que ce qu'il veut voir... la petite bête ?... A mon humble avis, le paradoxe est la brillante *livrée* de l'indépendance... mais c'est bien *une livrée*, or, être le serviteur, l'esclave de sa propre indépendance, cela me paraît la négation même de toute espèce de liberté d'esprit ! Il ne s'agit pas de toutes les vérités qui, selon moi, sont toujours bonnes à dire, mais de toutes les exagérations qui plaisent à certaines bandes, très à part, qui applaudissent tous les éreintements sans distinguer leurs opinions de la vôtre et uniquement parce que (c'est une charmante mondaine qui me l'a déclaré) : *ça f... des coups de poings.*

Je n'ai pas à défendre ici Mme Lara, d'abord parce que ce n'est pas mon métier, ensuite parce que son œuvre se défend toute seule. Il n'y a vraiment aucune raison pour tomber quelqu'un qui, pouvant rester tranquille dans une bonne petite « part » de la Comédie Française, s'est mis à la merci d'un théâtre de jeunes et a essayé de réaliser ce vœu de tous les jeunes de tous les temps : un théâtre à côté, une scène pour y dire *autre chose !..* J'ai vu réaliser par Mme Lara un tour de force artistique dans le décor des vitraux de *Cuirs de Bœuf*, et un autre tour de force dans la diction et la silhouette d'une vieille femme, la mère de *l'Enfantement du Mort*, de Marcel l'Herbier ; de ce rôle, difficile entre tous, qui durait dix minutes, où on ne pouvait pas faire un sort à chaque mot parce qu'il n'y avait à exprimer que des pensées, elle fit une merveilleuse création, et la salle, froide jusque-là, se sentit vibrer jusqu'au cœur. Je me borne à constater... que nous étions quelques centaines secoués de ce frisson-là. Nous aurions eu la berlue ?... Remarquez, monsieur Boissard, que moi je vais au théâtre (et que j'y veux payer ma place) pour y rencontrer ce frisson-là ou me distraire. Si j'étais volée dans les deux cas, je crierais bien plus fort que vous, *sur place*, ce qui serait encore plus dangereux, car on trouve toujours des camarades disposés à crier avec vous... pourvu que vous commenciez ! Ici, qu'on me permette de citer un vers, devenu classique, de notre regretté Guillaume Apollinaire :

Suffit de s'en apercevoir !

Mme Lara dit mal les vers. Mme Lara se sert d'un face à main pour les lire. Et, naturellement : « le face à main va des yeux au papier et du papier aux yeux ». Ce n'est un crime de se servir du face à main que pour en braquer l'insolence sur la *petite robe* de la voisine, mais je ne sache pas que s'en servir pour lire quand on a la vue mauvaise puisse être condamnable. La merveille, c'est de lire en comprenant ce qu'on dit et, quand il s'agit de vers modernes... c'est encore un tour de force à l'actif de Mme Lara.

Il est juste de remarquer que vous vous montrez tendre, monsieur Boissard, pour Mme Moreno, mais, en lui brisant sur la tête une quantité respectable d'idoles, vous lui faites beaucoup de mal, car elle est aussi bonne camarade qu'elle est belle diseuse, et justement parce que son siège est fait et qu'elle n'a plus besoin de compliment, elle est incapable d'en vouloir priver les autres.

Ici ouvrons une autre porte sur le côté *jardin* : « Il faut d'ailleurs dire que les rares comédiennes qui savent dire des vers ont été formées par des écrivains et pas du tout par des comédiens. »

Ah ! vous croyez ? Lugné-Poe, dont vous mentionnez le grand talent, a

formé deux des plus remarquables comédiennes de notre temps : Berthe Bady, Suzanne Desprès... et si les gens de lettres de notre époque étaient francs, ils ajouteraient qu'ils ne sont bons, eux, qu'à déformer les femmes de théâtre... auxquelles, bien souvent, ils doivent la moitié, pour ne pas avouer tous leurs triomphes.

J'ai le respect du travail. Malgré moi, la sincérité d'un effort me touche encore plus que la réussite de ce même effort. Les acteurs, les actrices travaillent beaucoup plus que nous, les gens de lettres, qui nous plaisons à divaguer à nos heures et quand nous nous sentons en train. Eux, ils ne cessent presque jamais d'apprendre et de chercher à comprendre. Et tenez, je vais aller jusqu'au paradoxe, histoire de vous retrouver : entre un *médiocre* comédien et un de ces *bons* hommes de lettres que vous savez... eh bien, je préfère le mauvais comédien... parce que lui, au moins, il étudie. Qu'il réussisse ou non, c'est une conscience. Il fait ce qu'il doit en faisant ce qu'il peut.

Sur ce, je retire une main de derrière mon dos, avec la prudence requise, et je serre les vôtres.

RACHILDE.

§

Colbert ou Kolberg ? — Si vous recherchez, dans la classique biographie de Colbert par Clément, les origines exactes du grand ministre Louis-quatorzien, — qui naquit à Reims le 29 août 1619, — vous vous apercevrez rapidement quelle incertitude les recouvre. Lorsqu'il s'agit pour lui de prouver sa noblesse, Colbert, fils d'un marchand rémois à l'enseigne du *Loup vestu*, ne se fit pas faute de se rattacher à une vieille famille écossaise, Kollbert, ou Kolberth, qui serait venue sur le continent, avec beaucoup d'autres, à la suite de Marie Stuart. (On rencontre assez fréquemment cette prétention dans les généalogies du XVIIIe siècle, et elle n'est pas toujours des mieux fondées.) Mais les contemporains n'ajoutaient guère foi à cette descendance britannique ; car les Colbert, assez nombreux au début du XVIIe siècle, dans les régions de l'Est, avaient tous la profession peu noble de marchand. Les généalogistes anciens cités par Clément, les d'Hozier eux-mêmes, cités par Clément, ne trouvèrent, malgré toute leur bonne volonté, rien qui pût justifier les prétentions du fils du marchand rémois.

Il y a cependant une hypothèse plausible, que Clément n'a pas faite. Ne faudrait-il pas plutôt chercher à l'Est, plus à l'Est, les origines du ministre qui prit pour armes parlantes, à défaut de celles de ses aïeux écossais, une couleuvre (*coluber*) ? Et les aïeux de Colbert, marchands comme son père, ne seraient-ils pas venus tout simplement, la balle sur le dos, de la petite ville de Colberg ou Kolberg, au bord de la Baltique ? A moins qu'ils ne se soient appelés tout simplement Goldberg ? On chercherait donc en vain leur état civil ; mais cela expliquerait fort aisément leurs aptitudes indiscutables au commerce...

Soumettons ce petit problème étymologique aux chercheurs, si cela peut les intéresser, à l'occasion du troisième centenaire de Colbert.

§

LIBRARY UNIVERSITY OF ...

Poèmes français de Swinburne.

Monsieur,

L'article de M. G. Jean-Aubry dans votre numéro du 1er mai 1918 sur les poètes français d'Angleterre m'a vivement intéressé, surtout parce que je viens de faire imprimer quelques poèmes français inédits de Swinburne dont je possède les manuscrits.

Une de ces pièces estassez intéressante, car Swinburne l'a écrite dans l'album de l'actrice Adah Isaacs Menken, dont il était épris. Quelques années après il désavoua ce poème, bien que quatre manuscrits en existent de sa propre écriture. Le voici :

Combien de temps, dis, la belle,
Dis, veux-tu m'être fidèle ?
Pour une nuit, pour un jour,
Mon amour ?

L'amour nous flatte et nous touche
De sa main et de sa bouche,
Pour un jour, pour une nuit,
Et s'enfuit.

M. George Moore a traduit ce petit poème ainsi :

For how long canst thou be
Faithful, she said to me ?
For one night and a day,
Mistress, I may.

Love flatters us with sighs
And tears on mouth and eyes,
For one day and a night
Before his flight.

A mon avis, la traduction rend mal l'original.

DE V. PAYRN-PAYNE.

§

Cromorne.

Samedi 2 août 1919.

Cher Monsieur,

En ce qui concerne le genre du mot *cromorne*, comme en beaucoup d'autres cas, je crois que ce qu'il faut surtout consulter c'est l'usage. Or, en matière d'orgues, *cromorne* est toujours, du moins à ma connaissance, du *masculin*. Voici quelques références, entre beaucoup d'autres :

1° *Livre d'orgue de Nivers* (en 1665) :... « mesme *le* Cromhorme se peut bien jouer seul ».

2° *Livre d'orgue de Raison* (en 1688) :... « ce qui se joue à une basse de trompette peut se toucher sur *un* cromorne ».

3° *Rapport sur l'orgue de l'église royale de Saint-Denis par Adrien de La Fage* (en 1845) : « *Le* Cromorne a un son beaucoup moins éclatant que la trompette. »

4° *Les Orgues de la Cathédrale d'Amiens, par Georges Durand* (en 1903) : «... *un* cromorne d'ancienne facture... »

5° *Dictionnaire de la musique, par Hugo Riemann* : « *Le* Cromorne est un jeu d'anche... »

Cette légère erreur qui, grammaticalement parlant, n'en est même pas

une, n'enleve rien ni au pittoresque de la comparaison imaginée par M. Dumur, ni à l'intérêt de *Nach Paris !*

Bien cordialement à vous,

HENRI BACHELIN.

§

Les manuscrits alfiérains de Montpellier. — On sait que ce qui a échappé au feu des manuscrits de Vittorio Alfieri a été légué à la ville de Montpellier par le peintre Fr.-Xav. Fabre (1766-1837), élève de David, qui passa 40 ans en Italie. Depuis un siècle, sans interruption ni réclamation aucunes — quand, en 1903, l'Italie célébra le centenaire d'Alfieri, pas une voix ne songea à réclamer : voir la *Bibliographie alfiéraire* compilée par G. Mazzatinti, au numéro d'octobre 1903 de la *Rivista d'Italia* (1), — la cité du Lez possède ce précieux dépôt, qu'enrichissent encore 3.800 volumes de la bibliothèque du grand tragique. Or, le *Secolo* milanais, dans une correspondance de Paris reproduite par l'organe marseillais : *la Patria Italiana*, du 18 mai 1919, s'est cru autorisé à apprendre à l'Italie que, grâce aux efforts d'un compatriote de l'auteur du *Misogallo*, la municipalité de Montpellier avait décidé d'offrir à la ville d'Asti plusieurs portraits, livres et manuscrits ayant appartenu au gentilhomme « dépiémontisé ». Peut-être l'information du *Secolo* était-elle puisée dans l'article d'un Italien, professeur à Montpellier, paru un peu avant dans cette même *Patria Italiana* et où l'on était étonné de lire, à propos du legs Fabre, les phrases suivantes :

> Il est inutile de rechercher, en ce moment, si ce montpelliérain avait le droit de disposer de ces manuscrits... Si, toutefois, la ville de Montpellier voulait, tout en conservant les volumes, offrir à l'Italie les manuscrits, notre littérature en tirerait un avantage immense et ce geste généreux aurait, chez nous, une répercussion profonde de sympathie et de reconnaissance envers la nation sœur. A Montpellier, ces reliques ont peu ou point d'utilité. Si, au contraire, elles étaient déposées dans une bibliothèque d'Italie (à Florence, par exemple), elles offriraient un matériel d'études très précieux et la France littéraire elle-même (*sic*) en aurait des avantages...

A la date où parut cet article — que reproduisit le *Petit Méridional* du 4 mai — les édiles montpelliérains avaient depuis longtemps décidé, mais sans passer à l'acte, qu'un certain nombre de documents et de volumes d'Alfieri seraient offerts, en original ou en copie, à la ville d'Asti. Cette décision remontait au 1er août 1917. Le 19 mai 1919, ces mêmes édiles la parachevaient en complétant leur premier geste par l'adjonction, au don initial, de manuscrits intimes, notes de voyages, *etc.*, *etc.* Aussitôt le même professeur italien ci-dessus mentionné, complétant l'information prématurée de l'organe milanais, nous apprenait dans *le Petit Méridional* du 21 mai

> qu'en prenant cette décision et en éliminant toute suggestion d'offrir ces reliques à Turin, Milan, Florence ou Rome, la ville de Montpellier avait bien soin de préciser qu'elle voulait rendre hommage au pays natal du poète et aux efforts persévérants et admirables de nos maires, efforts qui se poursuivirent durant plusieurs années.

M. E. Ceretti a écrit que les reliques alfiéraines « ont peu ou point d'utilité » à Montpellier. Nous nous étonnons que ce professeur de l'Ecole Voltaire semble ignorer que le seul Léon G. Pélissier — mort à l'improviste en 1912 — a tiré, de ces mêmes reliques, plusieurs ouvrages de pre-

(1) La *Bibliographie* d'Alfieri a été mise à jour par M. G. Bustico (2e éd., 1908 ; *Suppléments* 1911 et 1917) ; voir *Etudes italiennes* (Paris, E. Leroux, 1919), n° 2, p. 113.

mière importance, en particulier : *Le Portefeuille de la comtesse d'Albany* (*1806-1824*), Paris, 1902 ; *Lettres de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne* (*1797-1820*), Paris, 1904; *Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne*, Toulouse 1912. Nous l'engageons à lire, à ce sujet, ce qu'a écrit Francesco Novati, dans sa nécrologie de feu le doyen de la Faculté des Lettres, imprimée au t. XL, fasc. XXXVII (Milano, 1913), de l'*Archivio storico Lombardo*. Mais, enfin, la question n'est point là. Il est, de tout point, souhaitable que s'affirment les liens intellectuels qui nous rattachent à l'Italie. Toutefois, le bon vouloir de nos municipalités en ce sens doit-il aller jusqu'au dépouillement des dépôts confiés à leur garde : bibliothèques, archives ou trésors manuscrits ? Envisagé sous cet aspect prosaïque, le geste des édiles de la cité du Lez ne laisse pas de susciter quelque inquiétude... Où ira-t-on, un tel précédent créé ? Il est vrai que la bibliothèque municipale de Montpellier étant une bibliothèque classée, relève de l'inspection générale des Bibliothèques. La décision du conseil municipal a-t-elle été homologuée par le grand maître de l'Université, lequel, s'il naquit dans la loge du concierge du lycée de Pau, est, peu ou prou, devenu Montpelliérain, et ne saurait donc se désintéresser des richesses intellectuelles qu'abrite le palais de la rue Montpelliéret... ? La parole est donc à M. L. Lafferre.

§

Le Musée de la Malmaison. — Les Parisiens ne connaissent pas assez ce château menu et charmant qui, au milieu de pelouses d'un vert tendre et des rosiers les plus rares, abrite de glorieux et touchants souvenirs. C'est une grande maison bourgeoise, mais toute claire, harmonieuse, où l'on a souvent le plaisir d'être seul pour évoquer le passé.

Le Musée vient de s'enrichir, le mois dernier, de reliques napoléoniennes des plus précieuses. Cheveux de l'empereur, étoile de la Légion d'honneur qu'il porta, tous objets qui furent sauvés du Musée de Nancy quand la capitale lorraine était bombardée. Du Musée de Boulogne on a ramené le chapeau de l'Empereur, un gobelet en vermeil, un fragment des rideaux de son lit à Sainte-Hélène, des branches du saule qui ombrageait son tombeau.

Enfin, on a réinstallé la chambre de la reine Hortense, grâce aux dons que fit l'impératrice Eugénie. Un tapis en savonnerie de l'époque consulaire garnit le milieu de la salle. La pièce est reconstituée dans toute son intimité de jadis.

Lieux émouvants et paisibles, où l'on trouve mieux que partout ailleurs le repos, le silence et cette grâce féminine qu'a laissée, comme un parfum, l'impératrice Joséphine, hôtesse de ce domaine de mélancolie.

§

Fausse prédiction. — Les agences nous annoncent que M. Gabriele d'Annunzio se propose d'entreprendre, en avion, un voyage de 15.000 kilomètres dont voici l'itinéraire : Rome, l'Anatolie, la Mésopotamie, les Indes et la Chine. Que ceci nous soit un prétexte pour féliciter le poète d'avoir donné tort à certaine prédiction qui lui fut faite en 1912, touchant sa fin prochaine.

M. Gabriele d'Annunzio avait toujours déclaré qu'il ne tiendrait compte

que de la septième prédiction le concernant (étant entendu qu'il ne rechercherait pas les devins).

Or ce fut l'auteur de *La Guerre au village*, M. Gabriel Trarieux, qui, d'aventure, tira ce septième horoscope.

Non moins savant que Galeotti ou M. Max Jacob dans l'art de prédire les événements d'après l'inspection des astres, M. Trarieux, après avoir longtemps hésité, déclara à d'Annunzio : « Vous mourrez en 1914. »

Pendant deux années, le poète résigné attendit la mort. Vint l'échéance qui démentit la funèbre prévision. Pour le coup, la vaillance de d'Annunzio s'exalta : après avoir échappé à un si grand péril, il n'avait évidemment plus rien à redouter des hommes ni des Dieux. De là vient peut-être en partie sa témérité de pilote pendant la guerre et la confiance en soi qui le fera partir, demain, pour un raid de 15.000 kilomètres.

§

M. Saint-Saëns et les amours ancillaires. — Pour la modique somme de 26 francs un marchand d'autographes a mis en vente, récemment, deux lettres de M. Saint-Saëns, dont l'une contient un aveu bien amusant.

... Et je les aime, les cuisinières, ces humbles filles, si touchantes au milieu de leurs casseroles. J'en ai aimé une, il y a longtemps ! Elle lisait Paul de Kock ; elle le relisait. Les pioupious l'aimaient aussi ; trop même, car ils la faisaient sauter aux fêtes carillonnées. J'ai lu, j'ai tenu dans mes mains le petit livre taché d'eau de vaisselle où elle tenait le compte de sa blanchisseuse et je ne saurais dire ce qui m'a le plus ému, la *Laitière de Montfermeil*, avec sa couverture d'un jaune défraîchi, son dos entièrement cassé et ses coins noircis, ou le petit livret à l'aspect graisseux, tout le talent d'un grand romancier d'un côté, toute une existence de brave fille de l'autre. On la lisait, jour pour jour, cette existence parmi les bas de filoselle, les chemises de calicot, les coiffes blanches, dont l'innocence contraste si étrangement dans les bals de barrière avec l'impudeur naïve des pantalons rouges...

Ah ! que nous voilà loin des polémiques wagnériennes !

§

Descendants ou homonymes ? — Sont-ils des homonymes ou bien des descendants déchus de ces grands hommes ? Toujours est-il que : Lamartine est établi coiffeur, rue Laffite ; Musset, boucher, rue Mabillon ; Balzac, blanchisseur, rue Saint-Hippolyte ; Vigny, crémier, rue Daguerre ; Sainte-Beuve, fabricant de charpentes, quai Jemmapes ; Dumas fils, fabricant de matières premières pour la chapellerie, rue des Pyrénées ; Théophile Gautier, fabricant de billards, rue de la Roquette.

Si l'on s'en tient aux classiques, on trouve un Corneille, marchand de vins, rue Chapon ; un Racine, marchand de beurre, rue de Belleville ; un La Fontaine, fabricant de corsets, rue Debelleyme ; un Mollière, papetier, avenue d'Orléans.

Quant à Boileau, il est épicier rue d'Angoulême.

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — L'Administration du *Mercure de France* rachète les numéros suivants :

Au prix de 4 fr. l'un : les nos 69, 75.

Au prix de 3 fr. l'un : le no 416.

Au prix de 2 fr. l'un : les nos 493, 494.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

N° 505 — Tome CXXXIV 1er Juillet 1919

MERCVRE DE FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, J.-W. BIENSTOCK, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, JACQUES BRIEU, DOCTEUR RENÉ CRUCHET, LOUIS DUMUR, ANDRÉ FONTAINAS GUSTAVE FUSS-AMORÉ, GILBERT DE VOISINS, JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS, ÉMILE LALOY, PHILÉAS LEBESGUE, AUGUSTE MARGUILLIER, GEORGES MARLOW, JEAN MARNOLD HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, CAMILLE PITOLLET, MARCEL ROBIN, VINCENT O'SULLIVAN, RÉGIS DE VIBRAYE.

PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

SOMMAIRE

N° 505. — 1er JUILLET 1919

VINCENT O'SULLIVAN	*En Marge de la Littérature américaine*	5
RÉGIS DE VIBRAYE	*L'Europe économique et l'Erreur nationaliste*	22
GILBERT DE VOISINS	*Ressemblances garanties*, poèmes	34
Dr RENÉ CRUCHET	*Le Courage guerrier*	40
MARCEL ROBIN	*L'Andorre à la Conférence de la Paix.*	55
LOUIS DUMUR	*Nach Paris!* roman (suite : V-VI.)	69

REVUE DE LA QUINZAINE

ANDRÉ FONTAINAS	*Les Poèmes*	100
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	103
GEORGES BOHN	*Le Mouvement scientifique*	110
JACQUES BRIEU	*Esotérisme et Sciences psychiques*	114
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	117
MAURICE BOISSARD	*Théâtre*	124
JEAN MARNOLD	*Musique*	128
GEORGES MARLOW	*Chronique de Belgique*	134
PHILÉAS LEBESGUE	*Lettres Portugaises*	142
DIVERS	*Bibliographie politique*	146
—	*Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919.*	154
	A l'Etranger :	
	Allemagne (Henri Albert)	172
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	177
	Espagne (Camille Pitollet)	180
MERCVRE	*Publications récentes*	185
—	*Echos*	188

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PAYOT & Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

EDOUARD HERRIOT
Maire de Lyon, Sénateur du Rhône

CRÉER

)eux vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.......... 6 fr. et 5 fr.

Il faut lire CRÉER, merveilleux bréviaire du Français de la Paix, dont tout le programme se ·ouve résumé dans la dédicace d'Edouard Herriot à ses lecteurs des générations nouvelles : *Aux jeunes gens de France pour qu'ils soient plus intelligents et plus hardis que nous.* »
(*L'Entente.*)

GERMAIN MARTIN
Correspondant de l'Institut

LES PROBLÈMES DU CRÉDIT EN FRANCE

Jn vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE................ 4 fr. 50

Comment trouver, comment placer des capitaux ? Tous ceux qui s'intéressent à cette question oivent lire ce livre qui expose les formes du crédit de demain.

GEORGES HERSENT

UNE POLITIQUE DE LA CONSTRUCTION APRÈS LA GUERRE

Travaux Publics et Bâtiments

Jn vol. in-8 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.................. 10 fr.

Tous les Français, qui se préoccupent avant tout de la restauration de la France, liront avec ın vif intérêt cet important ouvrage écrit par un des plus grands ingénieurs et constructeurs rançais et qui traite le sujet le plus vaste et le plus pressant de l'heure actuelle.

RAOUL LABRY

L'INDUSTRIE RUSSE ET LA RÉVOLUTION

Jn vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE................ 4 fr. 50

Livre d'actualité, s'il en est, en cette période de revendications ouvrières exaltées et sans cesse :roissantes ; livre qui, à chaque page, impose des rapprochements saisissants entre la ruine de 'industrie russe et le commencement de désorganisation de la nôtre, entre l'anarchie slave et les entatives de bouleversement social en France ; livre dont on voudrait pouvoir citer des passages ·ntiers relatant le processus fatal de la crise économique slave, d'où se dégage pour nous une errible leçon.
(*La Démocratie Nouvelle.*)

★ ★ ★

ESSAI SUR LA POLITIQUE DOUANIÈRE DE LA FRANCE

Un vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE................ 4 fr. 50

Ce livre, non signé, est certainement l'œuvre d'un technicien sérieux et autorisé. Après un bref ıistorique du régime douanier français, il décrit les divers systèmes en présence et indique ses ›ropres préférences. L'œuvre est profondément suggestive. (*Paris-Midi.*)

QUE FAIRE DE L'EST EUROPÉEN ?

par l'Auteur des "Dangers Mortels" de la Révolution russe

Un vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.................. 6 fr.

Ce livre capital montre quelle politique l'Europe occidentale doit suivre vis-à-vis de l'ancien em- ›ire russe. Il est du devoir de tout Français de s'intéresser à ce problème aussi important pour 'avenir de la France que la question d'Allemagne.

Édition des Cahiers Indépendants

8, rue de la Tribune, BRUXELLES

VIENT DE PARAITRE :

FRANZ HELLENS

NOCTURNAL

PRÉCÉDÉ DE

Quinze Histoires

MAETERLINCK écrit à l'auteur :

« J'aime infiniment ces contes fermes, directs, rapides, intelligents, bien construits, bien distribués, bien équilibrés, et dont chacun est l'écrin d'une pensée curieuse, inattendue, frappante. Vous avez notamment su trouver dans l'occultisme oriental, qui savait, il y a douze ou quinze mille ans, ce que notre science commence à peine à redécouvrir, un filon nouveau dont vous avez déjà tiré de très estimables minerais. »

Maurice MAETERLINCK.

Un volume in-12. . . . . **5 fr.**

:DITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
5 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VI[e] A. — TÉLÉPHONE FLEURUS 12-27.

VIENNENT DE PARAITRE

MARCEL PROUST

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

TOME I

DU COTÉ DE CHEZ SWANN

Jn volume in-16 double couronne de 388 pages.................... **7 fr. 50** *net*

TOME II

A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs

Jn volume in-16 double couronne de 442 pages.................... **7 fr. 50** *net*

On se rappelle l'intérêt passionné qu'avait suscité la publication de « **Du Côté de chez Swann** » et la uriosité avec laquelle on attendait la suite de ce roman, premier tome de la série intitulée « **A la Recherche u Temps Perdu** ». qui comprendra ɔ volumes.

« **A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs** », qui paraît en même temps que la réédition de « **Du Côté e chez Swann** », est appelé à avoir le même retentissement. M. Marcel PROUST y affirme avec maîtrise ses ualités d'écrivain et de psychologue qui font de lui un d-s romanciers les plus authentiques de ce temps. Rarement l'observation des hommes, la peinture des mœurs, l'ana'yse minutieuse du cœur humain et des sentiments nt atteint de pareilles profondeurs en restant dans la forme propre du roman.

SOUS PRESSE : TOME III : **LE COTÉ DE GUERMANTES**

PASTICHES ET MÉLANGES

PASTICHES. — **L'AFFAIRE LEMOINE** : I. Dans un roman de Balzac. — II. L'Affaire Lemoine », par :ustave Flaubert. — III. Critique du roman de M. Gustave Flaubert sur l' « Affaire Lemoine », par Sainte-Beuve, ans son feuilleton du *Constitutionnel*. — IV. Par Henri de Régnier. — V. Dans le « Journal des Goncourt ». - VI. L' « Affaire Lemoine », par Michelet. — VII. Dans un feuilleton dramatique de M. Emile Faguet. — VIII. 'ar Ernest Renan. — IX. Dans les *Mémoires* de Saint-Simon.

MÉLANGES. — **EN MÉMOIRE DES ÉGLISES ASSASSINÉES. — SENTIMENTS FILIAUX)'UN PARRICIDE. — JOURNÉES DE LECTURE.**

Jn volume in-16 double couronne.................................... **5 fr. 25** *net*

Lemoine est cet aventurier qui prétendait avoir découvert le secret de la fabrication du diamant. Poursuivi ar Sir Julius Werner, président de la De Beers qui lui avait versé plus d'un million, son imposture fut reconnue t il fut condamné à 6 ans de prison le 6 juillet 1909. A l'époque, l' « **AFFAIRE LEMOINE** » passionna : public à l'égal des causes les plus célèbres. Elle fournit aujourd'hui le thème de ces « Pastiches » dans lesuels Marcel Proust, se substituant aux écrivains les plus divers, raconte la genèse du procès, à leur manière...

BULLETIN DE COMMANDE

/euillez m'envoyer franco contre { remboursement * / ce mandat *-chèque joint }

les ouvrages suivants * :

Marcel PROUST :	DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN,	1 vol.	**7.50**
	A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS,	1 vol.	**7.50**
	PASTICHES ET MÉLANGES,	1 vol.	**5.25**
		Total....................	

Nom..

Adresse..

* *Rayer les indications inutiles.*

DÉTACHER CE BULLETIN ET L'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR DES ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VI[e]

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VIe A. — TÉLÉPHONE FLEURUS 12-27.

VIENNENT DE PARAITRE :

PAUL CLAUDEL

LA MESSE LA-BAS

Un volume in-8 double couronne.. 4 55 net

L'Ours et la Lune

FARCE POUR UN THÉATRE DE MARIONNETTES

Un volume in-8 double couronne.. 5 25 net

Paul Claudel rapporte de son séjour au Brésil deux œuvres aussi différentes que possible et qui permettent de mesurer l'abondante diversité de son génie. L'un est un recueil de poèmes inspirés par les principales cérémonies de la messe et dans lesquelles les émotions de l'homme se mêlent de la façon la plus riche et la plus nouvelle aux effusions du chrétien.

L'autre est une extraordinaire bouffonnerie lyrique qui fait penser à la fois à Shakespeare et à Guignol.

AUTRES ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL :

L'Otage	1 volume in-16.	4 55 net
L'Annonce faite à Marie	1 volume in-16.	4 55 net
Le Pain dur	1 volume in-16.	4 55 net
Cinq grandes odes	1 volume in-16.	4 55 net
Corona benignitatis anni Dei	1 volume in-16.	4 55 net
Trois poèmes de guerre	1 volume in-8..	1 20 net
Autres poèmes durant la guerre	1 volume in-8..	3 » net

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre remboursement, ou contre mandat, chèque ou timbres-poste.

Le numéro du 1er Juillet de la **NOUVELLE REVUE FRANÇAISE** publie

NOTE CONJOINTE SUR M. DESCARTES ET SUR LA PHILOSOPHIE CARTÉSIENNE (*inédit*) par CHARLES PÉGUY
NUIT A CHATEAUROUX, par JEAN GIRAUDOUX
JOURNAL SANS DATES, par ANDRÉ GIDE.

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 et 37, RUE MADAME, PARIS-VI[e] A. — TÉLÉPHONE FLEURUS 12-27.

VIENT DE PARAITRE

PAUL VALÉRY

LA SOIRÉE AVEC M. TESTE

Ouvrage tiré à 530 exemplaires in-4° écu,
sur papier vergé d'Arches, numérotés de 1 à 530

Prix . . . . **10** fr.

Majoration temporaire : 20 o/o.

Il a été tiré en outre :

2 exemplaires sur papier Mitsui du Japon numérotés I et II. Prix : **60** fr.
3 exemplaires sur papier Tavestry-Strathmore numérotés de III à V. Prix : **50** fr.
5 exemplaires sur papier Whatman numérotés de VI à X. Prix : **40** fr.
10 exemplaires sur papier vergé d'Arches numérotés de XI à XX. Hors commerce.

DU MÊME AUTEUR, SOUS PRESSE :

Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci . . . . 1 volume
Odes . . . . 1 volume

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer contre { remboursement * / ce mandat*-chèque joint }

.... exemplaire... sur papier* Japon — Strathmore — Whatman — Vergé d'Arches — de **LA SOIRÉE AVEC M. TESTE** de PAUL VALÉRY.

Ma commande s'élève à la somme de ....

Nom ....

Adresse ....

* *Rayer les indications inutiles.*

Détacher ce BULLETIN et l'adresser à l'Administrateur des éditions de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 35 et 37, rue Madame, PARIS, VI[e].

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RUE CONDÉ, PARIS-6e

GUILLAUME APOLLINAIRE

Calligrammes. *Poèmes de la Paix et de la Guerre (1913-1916)*, avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso, gravé sur bois par S. Jaudon. Vol. in-8° .... 5 »

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse, 1913-1915. Vol. in-18 3.50

Méditations d'un Solitaire en 1916. Vol. in-18 .... 3.50

Dans les Ténèbres, avec un portrait de l'auteur dessiné par sa femme. Vol. in-18 .... 3.50

GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-18 .... 3.50

Civilisation, 1914-1917 *(Prix Goncourt 1918)*. Vol. in-18 3.50

La Possession du Monde. Vol. in-18 .... 3.50

PAUL FORT

Anthologie des Ballades Françaises, 1897-1917. Vol. in-18 .... 3.50

REMY DE GOURMONT

Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Vol. petit in-18. 2.00

Pendant la Guerre. *Lettres pour l'Argentine*. Vol. in-18 .... 3.50

Lettres à l'Amazone, avec un frontispice et une lettre autographe inédite. Vol. in-18 .... 3.50

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 .... 3.50

Monsieur le Curé d'Ozeron, roman. Vol. in-18 .... 3.50

La Vierge et les Sonnets, poèmes. Vol. in-18 .... 3.50

RACHILDE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur en héliogravure. Volume in-18 .... 3.50

ERNEST RAYNAUD

Baudelaire et la Religion du Dandysme (Collection *Les Hommes et les Idées*). Vol. in-16 .... 0.75

HENRI DE RÉGNIER

L'Illusion héroïque de Tito Bassi, roman. Vol. in-18. 3.50

1914-1916, *Poésies*. Vol. petit in-18 .... (sans majoration) 3.00

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre, poèmes. Vol. in-18 .... 3.50

Choix de Poèmes, avec une préface d'Albert Heumann, une bibliographie et un portrait. Vol. in-18 .... 3.50

Les Flammes hautes, poèmes. Vol. in-18 .... 3.50

Majoration temporaire : 30 0/0

COSMOPOLIS

REVUE MENSUELLE

La plus importante paraissant en langue espagnole

200 pages de texte

Fondateur : **MANUEL ALLENDE.**

Directeur : **GOMEZ CARRILLO.**

Dans ses 6 premiers numéros “ **COSMOPOLIS** ” a publié déjà *Le Bourgmestre de Stilmonde*, drame inédit de MAURICE MAETERLINCK, des poèmes en prose inédits d'OSCAR WILDE, des études littéraires, philosophiques ou sociales de MM. EDUARDO DATO (ancien président du Conseil espagnol), GABRIELE D'ANNUNZIO, PAUL ADAM, PAUL DESCHANEL (président de la Chambre des Députés de France), J. FRANCOS RODRIGUEZ (ancien ministre des Beaux-Arts d'Espagne), B.-F. MEDINA (ministre de l'Uruguay à Madrid), G. KHOLY (ministre de Cuba), etc., etc.

“ **COSMOPOLIS** ”, à l'exemple du “ Mercure de France ”, publie dans chaque numéro des chroniques sur la littérature, le théâtre et l'art de tous les grands pays du monde.

“ **COSMOPOLIS** ”, dans sa sphère d'influence, est un organe de fraternité franco-hispano-américaine.

Prix du numéro : 2 pesetas

BUREAUX :

A Paris, 10, rue Castellane | **A Madrid, calle Nunez de Arce, 6**

Pour les abonnements et la vente s'adresser à la Société Espagnole de Librairie, Ferraz 21, Madrid (Concessionnaire exclusive).

LES LIVRES COÛTENT CHER. IL FAUT LES BIEN CHOISIR.

A cet effet, lisez :

Le Carnet Critique

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE

(Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : **M. Gaston RIBIÈRE-CARCY**

GUIDE DES LIVRES NOUVEAUX

Spécimen : 0.60

208, rue de la Convention. — PARIS XVe

Impartial, **Le Carnet Critique** signale à l'attention du public les ouvrages les plus intéressants, de quelque tendance soient-ils.

Collaborent ou ont collaboré au *Carnet Critique* : MM. Henri Barbusse. — Jean de Bonnefon. — J. Ernest-Charles. — Victor-Emile Michelet. — Charles Saunier. — Edouard Schuré. — Laurent Tailhade. — Albert Thibaudet, etc.

ABONNEMENTS :

FRANCE	Un an	12 »
	Six mois	6.50
	Trois mois	3.50
ÉTRANGER	Un an	15 »
	Six mois	8 »

L'abonnement au Carnet Critique *se trouve plus que remboursé par le prêt trimestriel et gratuit d'un ouvrage nouveau au choix de l'abonné.*

Il faut mettre à la portée du public toutes les œuvres nouvelles

LA BIBLIOTHÈQUE DU CARNET-CRITIQUE

répond à ce besoin en prêtant ses livres (France et Étranger) à des conditions exceptionnellement avantageuses

ABONNEMENTS :

	(1re SÉRIE)	(2e SÉRIE)	(3e SÉRIE)	(4e SÉRIE)
Prêt de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
Pendant 1 an	10 francs	18 francs	25 francs	31 francs
Pendant 6 mois	6 »	10 »	13 »	16 »
Pendant 3 mois	3 » 50	6 »	7 » 50	9 »

Catalogue gratuit avec notice explicative.

LE TEMPS EST PRÉCIEUX : Il faut éviter au public les recherches inutiles et la multiplicité des opérations.

LA LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQUE

canalise les opérations. — Elle se charge de tous ordres d'*achat de livres* ou d'*abonnement aux périodiques* à des conditions uniques. — Demander spécialement sa **notice gratuite**

NOTA. — Tous les abonnés ou correspondants du *Carnet Critique* reçoivent *gratuitement* le **Bulletin Bibliographique** trimestriel de sa *Librairie*. Ce bulletin comprend toutes les nouveautés parues dans le courant du trimestre écoulé.

BANQUE NATIONALE
DE CRÉDIT

L'Assemblée Générale s'est tenue le 5 juin, sous la présidence de M. Eugène Raval.
Le rapport du Conseil fait ressortir les importantes augmentations que présente le bilan au 31 décembre 1918, sur celui de l'exercice précédent.
Le bilan se totalise par plus d'un milliard de francs.
La **Banque Nationale de Crédit**, tout en donnant son concours constant aux besoins du Trésor, puisque ses souscriptions à l'Emprunt National 4 o/o 1918 ont atteint près de 800 millions de francs, et que ses placements de bons et obligations de la Défense Nationale se sont élevés à plus de deux milliards de francs, n'a pas négligé cependant les intérêts de sa clientèle.
Ses guichets ont participé au placement d'un nombre considérable de titres, notamment d'actions et d'obligations industrielles.
Elle s'occupe actuellement d'étendre son activité à l'Alsace et à la Lorraine, en ouvrant une succursale à Strasbourg, et en prenant à Metz la suite des affaires de la Banque de Metz.
Elle a ouvert, pendant le dernier exercice, plusieurs bureaux de quartier dans Paris, nouvelles succursales, 12 agences et plusieurs bureaux en province.
D'une année à l'autre ses dépôts ont passé de 580 à 814 millions de francs.
Ses disponibilités ont progressé dans les mêmes proportions.
M. Eugène Raval, qui assumait, depuis l'origine de la Société, les fonctions d'administrateur délégué, a accepté les fonctions de président. Pendant la guerre, M. Eugène Raval a été l'âme de la **Banque Nationale de Crédit**. Il continue d'ailleurs à donner un concours actif à l'orientation de la politique générale de la Banque.
En comprenant les fr. 1.582.469 13 reportés du dernier exercice, le compte de Profits et Pertes présente un solde créditeur de 11.596.544 82, qui a reçu l'affectation suivante :

Attribution de 5 o/o à la réserve légale	500.703	78
Part à l'Etat, en vertu de la loi sur les bénéfices de guerre	2.801.144	30
1er dividende de 4 o/o au capital actions	1.500.000	00
Aux parts de fondateur, maximum de 11 fr. prévu par les statuts	1.650 000	00
Au Conseil d'Administration : 10 o/o sur 5.212.227 61	521.222	75
2e dividende de 8 o/o au capital actions	3.000.000	00
A reporter à nouveau	1.623.473	99
	11.596.544	82

Les réserves, provisions et reports de Profits et Pertes atteignent ensemble 36 millions 2.852 79.
Le Conseil a été réélu en entier et MM. Henry Lederlin et Edmond Odier ont été élus comme commissaires aux comptes pour l'exercice 1919.
Toutes les propositions du Conseil ayant été adoptées à l'unanimité, le paiement du dividende aux actions et aux parts de fondateur aura lieu à partir du 10 juin aux Caisses de la Société, sous déduction des impôts, soit net :
Frs : 14 25 pour les actions ;
10 45 pour les parts de fondateur nominatives.
10 01643 pour les parts de fondateur au porteur.
L'Assemblée générale extraordinaire qui a suivi a reconnu la sincérité de la souscription aux 100.000 actions nouvelles.
Le capital de la **Banque Nationale de Crédit** se trouve ainsi porté à 200 millions de francs.
Avant de lever la séance, M. Eugène Raval a prononcé une éloquente allocution qui a été chaleureusement applaudie.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris-6e

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme tous les ans six volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractere assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement regulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalite de leurs matières paraît en volumes à bref delai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

PRIX DU NUMÉRO

France.............. 1 fr. 50 | Étranger........... 1 fr. 75

ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an..............	32 fr.	Un an..............	37 fr.
Six mois...........	17 »	Six mois...........	20 »
Trois mois.........	9 »	Trois mois.........	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Sr), 7, rue Victor-Hugo.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 050827457